

LA REVUE DE PARIS

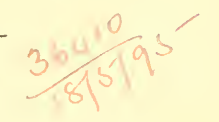
LA

REVUE DE PARIS

PREMIÈRE ANNÉE

Novembre-Décembre 1894

TOME SIXIÈME



PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

—

1894

JAMES DARMESTETER

En cette anxiété publique, en ces jours d'incertitude où la crainte et l'espérance de la Russie font battre tour à tour et si fortement le cœur de la France, un malheur particulier, sur lequel cependant nous ne saurions nous taire, atteint *la Revue de Paris.* Celui dont la bonne volonté, respectueusement secondée par la mienne, avait depuis tantôt un an dirigé cette *Revue*, James Darmesteter est mort.

Je dis : « respectueusement », bien que j'eusse l'honneur, ici, d'avoir charge égale et même titre, et qu'il fût à peine de quelques années plus âgé que moi. Tout ceux qui l'ont connu me comprendront.

L'homme qui l'a le mieux connu, et qui, sans doute, l'a le plus aimé, le plus capable aussi de rendre témoignage à son œuvre multiple et diverse, M. Gaston Paris, lui consacrera prochainement l'étude qu'il mérite. Je ne veux maintenant que le saluer, du seuil de cette maison qui fut la sienne.

Oui, le même qui professait le zend au Collège de France, et qui pour sujet d'une thèse avait pris *Ormazd et Ahriman*,

le même exerçait la direction de cette jeune *Revue de Paris*. C'est que, malgré toute son érudition ou, mieux, toute sa science, il n'était pas seulement un érudit, un savant : il avait le sens de la vie ; et s'il avait le don de la sentir, antique ou moderne, en homme supérieur, il avait le don de l'exprimer, antique ou moderne, en artiste, en poète.

Ainsi, de la même plume, écrivait-il sa traduction, avec commentaires, du *Zend-Avesta* et ses *Essais de littérature anglaise* : en glorifiant *les Prophètes d'Israël*, il voulait vivifier de leur souffle hardi la démocratie de l'avenir; de la même âme, il avait donné ce petit livre: *Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif*, et ces admirables pages que se rappelleront tous les lecteurs de *la Revue* : *la Guerre et la Paix intérieures de 1871 à 1894*. — Il avait publié naguère un choix de *Lectures patriotiques sur l'histoire de France* : on y devrait, pour nos petits-fils, ajouter quelques-unes de ces pages-là.

Dans cette enveloppe fragile, avec la sensibilité la plus généreuse, avec l'intelligence la plus vive, habitait la volonté la plus ferme. Et si doux, avec tant de malice et de gaieté, si parfaitement simple! Un grand esprit, une âme charmante.

Presque tout de suite, chez lui, on trouvait la tendresse, comme une source pure, fraîche et profonde. Une autre âme s'était rencontrée pour se mirer dans celle-là et s'y mêler intimement : — dignes l'une de l'autre! — Et nous ne dirons rien de plus aujourd'hui pour ne pas la troubler, même par l'hommage de notre sympathie.

LOUIS GANDERAX.

29 Octobre 1894.

L'EMPEREUR ALEXANDRE III

I

Quel Français, en ces semaines d'angoisse, n'a les regards tournés là-bas, vers la côte de Crimée et vers le chevet de cet empereur qui, seul en Europe, a tendu la main à la France ? Si les vœux des peuples peuvent arrêter la mort, Alexandre III sera sauvé. Sur aucun homme de ce siècle finissant n'a pesé pareil fardeau ; et, si lourde que fût sa tâche d'autocrate, ses robustes épaules la portaient, hier encore, sans fléchir. La force, la santé semblaient l'un des traits dominants de sa puissante et calme personnalité. Il était si vigoureux, de corps et d'âme, il avait affronté tant de fatigues et traversé tant de périls qu'il nous paraissait invulnérable. Pour qui l'a vu, à la tête du brillant état-major qu'il dominait de sa mâle prestance, il semblait incarner l'idéal populaire des légendes nationales, pareil au géant bon enfant et souriant des contes russes.

On ne doit aux morts que la vérité ; c'est aux morts seulement que l'on a coutume de la dire tout entière. Mais d'un tel homme, alors qu'il vit encore, et que l'on demande au Ciel de le conserver à son peuple, — à toute l'humanité, — on n'est pas embarrassé de parler déjà comme fera l'impartiale histoire.

C'était, dira-t-elle un jour, le vrai tsar russe. A l'inverse

de tant de ses prédécesseurs, il était russe du cœur à la tête, et mettait sa gloire à le montrer. Si haut qu'il fût placé, ses fidèles moujiks reconnaissaient en lui leur sang et leur race. Il avait, chose rare partout sur le trône, toutes les vertus de l'homme privé et quelques-unes des qualités souveraines qui font les grands princes. On sait la simplicité, la pureté de sa vie domestique. Au faste bruyant du Palais d'hiver, il préférait la solitude recueillie de Gatchina, où il goûtait en particulier les joies saines de la vie de famille. De tout temps ennemi des plaisirs corrupteurs et des hommes corrompus, inaccessible aux séductions féminines si puissantes sur son père, ne connaissant ni favoris ni favorites, scrupuleusement économe des deniers de l'État, et adversaire passionné du péculat et des exactions, il était tout plein de la grandeur et de la sainteté de sa mission. Souverain par la grâce de Dieu et l'onction du saint chrême, ne voulant tenir son autorité que du Ciel, et n'en rendre compte qu'au Roi des Rois, il sentait, en chrétien, les obligations de sa charge impériale. Il en connaissait les devoirs, comme il en savait les droits. Ce Tsar, sorte de dieu terrestre, non moins puissant que les Césars de Rome ou les califes de Bagdad, ce monarque absolu, qui tenait son empire dans la paume de sa main, comme un globe inerte, était, avant tout, un consciencieux, préoccupé par-dessus toutes choses, de remplir dignement son écrasante fonction d'autocrate. Investi de l'omnipotence qui fait les Néron et les Caligula, qui, en Russie même, avait fait les Pierre III et les Paul Ier, il est toujours demeuré homme de sens et homme de bien. Il se peut que son âme fût plus haute que son intelligence, et, ce qui vaut mieux pour les peuples, qu'il fût plus grand par le caractère que par le génie.

C'était un honnête homme et un homme d'honneur. Chacun, en Europe comme en Russie, savait qu'on pouvait se fier à lui et faire fond sur sa parole. Il était courageux avec simplicité, bravant tous les périls pour ce qu'il croyait son devoir d'empereur. Il avait de la droiture et de la sagacité, il avait de la volonté et de la ténacité. Ce qu'il avait décidé, l'on savait, au dehors comme au dedans, qu'il était résolu à le poursuivre, sûr de sa volonté et fidèle à lui-même, comme aux autres. Il aura montré une qualité peu commune chez les tout-

puissants : l'empire de soi. Alors même que l'amour-propre de sa politique semblait en jeu, comme en Bulgarie, il répugnait aux coups de tête et aux coups de force. Il était patient : il savait attendre, sentant que, pour les forts, le temps est un allié précieux.

Et voilà que le temps va lui manquer peut-être; voilà que, la Providence, après l'avoir miraculeusement préservé de tant de complots, menace de lui arracher brusquement le sceptre, à l'heure où l'Europe et le monde semblaient avoir le plus besoin de lui !

II

Nul n'a oublié en quelles circonstances terribles Alexandre Alexandrovitch fut appelé à régner. C'était, le 1er/13 mars 1881, lorsque l'empereur Alexandre II, frappé par les bombes de Sophie Perovsky et de Kibaltchich, fut rapporté, mutilé et mourant, au Palais-d'Hiver. Jamais souverain n'hérita de plus lourde couronne à une heure plus solennelle. Tout était en désarroi, dans le palais et dans l'empire. Les attentats répétés de conspirateurs insaisissables avaient jeté dans les âmes le trouble et l'effroi. Beaucoup, même autour du nouveau tsar, croyaient l'autocratie mortellement atteinte. Certains se voyaient déjà à la veille d'un 89; d'autres, à la veille d'un 93.

Rencontre tragique, et qui montre à quoi tient parfois le sort des princes et des empires, l'empereur Alexandre II, à l'heure où il tomba sur le canal Catherine, allait doter ses sujets, sinon d'un parlement, du moins d'une assemblée élective qui pouvait devenir, pour la terre russe, le point de départ d'une transformation libérale. Ce sont les bombes des nihilistes qui ont arrêté la Russie au seuil de la terre promise où ils prétendaient l'amener par la terreur. Non pas qu'il s'agît d'une constitution, comme on l'a parfois raconté depuis : il n'était question que d'une assemblée consultative, élue par les États provinciaux et par les *doumas* des grandes villes; mais c'était toujours une représentation du pays, et, de pa-

reilles assemblées une fois réunies, ni souverains ni ministres ne savent jamais jusqu'où elles peuvent les conduire.

Le jour même de sa mort, le matin du dimanche 1er 13 mars 1881, avant de partir pour la « parade », d'où il ne devait revenir qu'expirant, Alexandre II avait donné à son ministre de l'Intérieur l'ordre de faire annoncer, le lendemain lundi, dans le *Messager officiel,* la convocation de l'assemblée accordée aux vœux du pays. L'ordre était transmis ; l'ukaze, envoyé à l'imprimerie, était entre les mains des compositeurs, au moment où le « tsar martyr » rendait l'âme. J'ai raconté ailleurs[1] comment, au milieu même de la confusion du palais en deuil, le général Loris Mélikof, ministre de l'Intérieur, s'était approché du nouveau souverain et lui avait demandé s'il devait se conformer aux instructions données, le matin, par l'empereur défunt. — « Ne change rien aux ordres de mon père, ce sera son testament », répondit, au premier instant, Alexandre III. L'amour filial primait, à cette heure douloureuse, toute autre considération chez Alexandre Alexandrovitch. La nuit qui suivit, dans les transes de cette veillée de mort, le jeune empereur, assiégé par des conseils divers, hésita. Il voulut se donner le temps de la réflexion, sentant que la charte posthume de son père allait le lier pour tout son règne. Le ministre de l'Intérieur reçut contre-ordre au milieu de la nuit. Le projet sanctionné par Alexandre II, déjà sous presse, ne parut pas au *Messager officiel.* Quelques jours plus tard, l'apôtre moscovite des traditions autocratiques, Katkof, était à Pétersbourg, et l'empereur se rangeait du côté de ceux qui affirmaient que, après avoir fait la Russie, l'autocratie demeurait la condition de la grandeur russe. Maintenir dans son intégrité le pouvoir autocratique, c'était, au dedans, leur semblait-il, consolider l'unité de l'Empire : c'était, au dehors, lui assurer une supériorité organique sur l'Occident débilité par un libéralisme énervant, ou ébranlé par les aveugles convulsions de la démocratie.

Alexandre III avait hésité ; il avait entendu les partisans des deux thèses opposées et, après avoir réfléchi mûrement, il s'était décidé. Avec sa fermeté habituelle, une fois sa résolu-

1. L'*Empire des Tsars et les Russes,* t. II, 3e édit. Hachette, 1893

tion prise, il s'y est toujours tenu. L'avenir de la Russie et de la dynastie dira si, à cette heure critique d'où pouvaient dépendre les destinées de l'empire, le tsar Alexandre III fut bien inspiré. Une chose certaine, c'est que, après avoir tout pesé, Alexandre Alexandrovitch choisit le parti le plus périlleux pour lui et pour les siens. En annonçant à ses peuples, dans son manifeste, le maintien obstiné du pouvoir autocratique, il repoussait la trêve que lui osaient offrir les meurtriers de son père ; il optait pour les bombes.

Il faut bien l'avouer, à la confusion de nos idées occidentales, Alexandre III, durant ses treize années de règne, ne paraît pas s'être repenti, un instant, de la résolution prise en mars 1881. L'instabilité de nos gouvernements parlementaires, l'agitation stérile de nos Chambres pareille au clapotement incessant des eaux de la mer, n'étaient hélas ! pas faites pour convertir le tsar et la Russie au gouvernement représentatif.

L'histoire de la Russie, depuis Pierre le Grand, présente une sorte d'oscillation entre deux pôles opposés. Ainsi que l'aigle à deux têtes, héritée des Paléologues, l'empire des Romanof regarde à la fois vers l'Orient et vers l'Occident, comme incertain de sa voie. Chaque règne semble en réaction sur celui qui l'a précédé. Aux princes épris de la culture occidentale et jaloux d'y acheminer leur lente et pesante patrie, succèdent des empereurs effrayés de la contagion des idées de l'Ouest et enclins à fermer la terre slave aux souffles de l'Europe. Le règne d'Alexandre III, venu après celui d'Alexandre II, n'a pas échappé à cette règle. Sous Alexandre Alexandrovitch, ce n'est pas vers l'Occident qu'est attiré le balancier de l'histoire russe. L'imitation de l'Occident, en vogue sous le père, se trouva démodée sous le fils. La Russie ne se crut plus obligée de rester à notre école. A tort ou à raison, elle ne se souciait pas de trop nous ressembler; elle parut même craindre de nous avoir déjà fait trop d'emprunts pour sa sécurité et pour son repos. De notre brillante civilisation germano-latine, n'avait-elle pas pris ce que convoitait Pierre le Grand, ce qu'elle avait besoin de s'assimiler pour sa puissance, les inventions, les procédés techniques, les méthodes scientifiques? Le reste, les idées, les formes politiques, le mouvement perpétuel de nos démocraties, tout ce que nous

résumons, avec orgueil, sous le nom d'esprit moderne, au lieu de l'attirer, l'inquiétait. Après avoir mis son amour-propre à copier l'Occident, la Russie mit sa fierté à rester ou à redevenir russe. Tel sera, devant l'histoire, le trait dominant du règne de l'empereur Alexandre III.

Être russe, redevenir russe, fut l'idée maîtresse de l'héritier du tsar réformateur. Il sembla, dans sa politique intérieure, renouer les traditions de son grand-père, Nicolas Ier. Comme sous Nicolas Ier, la devise du règne fut, *autocratie, orthodoxie, nationalité*. Tout ce qu'il avait de volonté opiniâtre et d'énergie tenace, Alexandre III l'employa à restaurer le principe d'autorité, avec le dogme de l'autocratie, à fortifier l'orthodoxie orientale, à ses yeux, comme à ceux de ses sujets, intimement liée avec la nationalité russe. Double tâche à laquelle se ramènent presque tous les actes de son gouvernement.

Au point de vue politique, le règne d'Alexandre III, tout comme celui de Nicolas Ier, a marqué un temps d'arrêt dans le développement de la Russie. Veut-on lui appliquer la langue courante de l'Occident, les treize années d'Alexandre III ont été une époque de réaction et de compression. Hommes et choses, tout ce qui était suspect de libéralisme a été impitoyablement écarté. Les grandes réformes d'Alexandre II n'ont pas été abrogées par Alexandre III ; mais, sans les supprimer, il les a remaniées de telle manière que le « tsar libérateur » eût souvent eu peine à les reconnaître. Les principes nouveaux, empruntés à l'Occident, que l'empereur Alexandre II avait introduits dans l'administration et dans la justice, l'empereur Alexandre III semble s'être appliqué à les évincer des codes et des lois de l'empire. Alexandre II, dans ses grandes réformes, avait partout travaillé à l'abaissement des barrières de classes ; Alexandre III, tout en se montrant toujours soucieux du bien-être de ses fidèles moujiks, cherchait à restaurer dans les campagnes l'ascendant de la noblesse territoriale, considérée comme la classe conservatrice. La grande mesure intérieure du règne, la réforme de l'administration locale, a été, en réalité, une contre-réforme, destinée à reprendre, dans un esprit tout différent, l'œuvre de l'émancipation des serfs. La commune rurale, dont les patriotes étaient si fiers, le fameux *mir* russe, émancipé par Alexandre II de la tutelle seigneuriale, a

été replacé par Alexandre III sous l'autorité de fonctionnaires omnipotents, choisis parmi la noblesse locale. Aux idées d'égalité et de liberté, dont s'étaient plus ou moins inspirés les conseillers de son père, Alexandre III tendait à substituer partout, avec le principe d'autorité, les notions hiérarchiques et les pratiques patriarcales. En cela, il pouvait se faire gloire d'être fidèle à l'esprit slave et aux traditions nationales. C'était bien se montrer Russe et gouverner à la russe.

En même temps qu'il s'appliquait à éliminer des institutions de la Russie les idées et les influences occidentales, Alexandre III s'efforçait de russifier cette large zone d'Oukraïnes multicolores, de Marches d'origine étrangère et de nationalités diverses, qui s'étend des vasques de granit de la Finlande aux steppes crayeuses de la mer Noire. Ici encore, le successeur d'Alexandre II a été le continuateur de Nicolas Ier. Comme son aïeul, il a fait de la propagande orthodoxe le grand instrument de russification, servi, en cela, par le zèle ardent de son ancien précepteur, M. Pobedonostsef, devenu haut procureur du très-saint Synode. De là les rigueurs de ce prince, justement réputé pour sa bonté, envers les luthériens des provinces baltiques, les catholiques de Lithuanie ou les juifs de l'Ouest. Cette politique religieuse, à nos yeux d'occidentaux, incompatible avec la tolérance, Alexandre III n'en était pas l'inventeur. Il l'a trouvée dans la tradition et dans les codes russes ; il n'a guère fait qu'appliquer, en juge inflexible, les lois de l'empire. Certes, ni les paysans lithuaniens fouettés par la police ou condamnés à la prison pour n'avoir pas craint de s'opposer à la transformation de leur église catholique en *tserkov* orthodoxe; ni les pasteurs luthériens exilés dans les *toundras* du Nord pour avoir consenti à bénir le mariage de jeunes Livoniens inscrits par le pope sur ses registres de paroisse ; ni les juifs, de tout sexe et de tout âge, expulsés, par centaines de mille, des provinces où ils étaient nés et où ils avaient grandi, ne pouvaient regarder le tsar comme un père. Mais, aux yeux de la plupart des Russes, ils n'étaient, ni les uns ni les autres, des enfants de la maison : les orthodoxes seuls sont les fils de la sainte Russie et ont droit aux bienfaits de l'autocrate sacré au Kremlin.

Pour être équitable envers la Russie et envers le tsar, il ne leur faut point appliquer les mêmes règles et les mêmes maximes qu'à nos États d'Occident. En dépit des géographes et malgré Pierre le Grand, l'empire russe ne fait point encore moralement partie de la vieille Europe. Nous sommes injustes envers le grand peuple slave et envers ses maîtres, quand nous prétendons le juger comme l'un de nous. La Russie plonge encore, par toutes ses racines, dans le moyen âge. Un souverain russe peut se permettre, en conscience, ce que notre conscience moderne réprouve. Nous ne pouvons le mesurer à notre aune morale. Pour qui ne se laisse pas tromper par les synchronismes décevants des almanachs, l'empereur Alexandre III était moins le contemporain de la reine Victoria que celui d'Isabelle de Castille ou d'Élisabeth d'Angleterre.

Cette énigmatique Russie ressemble à un Janus *bifrons* ; elle est, tout ensemble, jeune et vieille. Si, par ses institutions, et plus encore par l'esprit de son gouvernement, elle reste archaïque, à demi médiévale, — par son développement économique, par son industrie, par ses ressources militaires, c'est, déjà, un État moderne. Elle l'est devenue, davantage encore, sous Alexandre III. Aucun règne n'aura été marqué par d'aussi grands progrès dans toutes les voies de l'activité économique. Ce sera, devant l'histoire, une des gloires d'Alexandre III. Grâce à son esprit d'ordre, à sa haine des abus et à ses efforts pour moraliser les administrations impériales ; grâce aussi, nous avons le droit de nous en vanter, au concours des petits bourgeois, des petits rentiers français, Alexandre III aura été le restaurateur des finances et du crédit russes. Par son entente avec la France, il a procuré à son vaste empire ce que l'énorme Russie ne pouvait trouver en elle-même, les milliards dont elle avait besoin pour consolider ses finances, pour achever son équipement militaire, pour mettre en valeur ses immenses ressources naturelles.

Presque seul des tsars russes, depuis Pierre le Grand, Alexandre III n'a jamais eu recours à l'épée ; s'il a, lui aussi, reculé les bornes du colossal empire, c'est grâce au prestige du tsar blanc plus qu'à la force des armes. La générosité du maître acheva ce qu'avait commencé la vaillance de Skobelef. Depuis

la reddition volontaire de Merv et le transcaspien d'Annenkof, la Russie peut dire qu'il n'y a plus de Turkestan. Khiva et Bokhara sont les paisibles vassaux de l'ancien vassal du grand khan : la domination de l'Asie centrale et l'empire des steppes d'où sont sortis les Ginghiz et les Tamerlan sont pour jamais dévolus à l'aigle de Moscou.

L'un des soucis d'Alexandre III a été de relier l'une à l'autre les deux Russies d'Europe et d'Asie. Au lieu de gaspiller ses ressources, comme certains états de l'Occident, en petits chemins de fer pour de mesquins intérêts locaux, Alexandre III a osé entreprendre le paradoxal railway, vrai trait d'union entre l'Europe et l'Asie, qui doit relier la Néva à la muraille de la Chine et le Volga à la mer du Japon. Ce transcontinental européo-asiatique, près de trois fois plus long que les transcontinentaux américains ou que le transsaharien d'Alger au Niger, inutilement rêvé par nos ingénieurs ; ce transsibérien qui, aujourd'hui, en face du conflit de la Chine et du Japon, devant la brusque entrée en scène de l'homme jaune, fait visiblement défaut à la Russie et à l'Europe, Alexandre III en a fait attaquer les travaux simultanément, sur l'Irtych, sur l'Obi, sur le Baïkal, sur l'Amour. Ce sera, un jour prochain, une des voies historiques de la planète, et le nom d'Alexandre III, qui la regardait comme la grande œuvre de son règne, y demeurera éternellement attaché.

III

Alexandre III s'est toujours montré un pacifique. *Beati pacifici*, a-t-il été dit sur la montagne. Cette évangélique béatitude, tant raillée par les hommes de fer et de sang, Alexandre III l'a élue pour sienne. Il avait fait la guerre, et il ne l'aimait point : il en avait, dans la dure campagne de Bulgarie, vu de trop près les horreurs. Sa conscience de chrétien et d'autocrate y a toujours répugné. Au début de son

règne, les empiriques conseillaient, pour combattre l'inflammation révolutionnaire, la guerre comme un exutoire : Alexandre Alexandrovitch savait trop, pour les croire, comment cette recette avait réussi au libérateur des Bulgares. Il semble s'être donné pour mission d'assurer la paix à ses peuples ; et, non content d'en faire jouir ses cent vingt millions de sujets, il a osé s'en faire le garant pour l'Europe. Les flatteurs de son grand-oncle, l'empereur Alexandre Ier, l'appelaient, en 1815, « l'ange de la paix » ; — le véritable ange gardien de la paix, dans notre Europe en armes, a été le tsar Alexandre III ; et le monde savait qu'avec lui la paix était bien gardée.

Maintenir la paix, tel a été l'objectif constant d'Alexandre III durant les récentes années ; tel a été le motif déterminant de son entente avec la France. En face de la Triple Alliance, dont les fanfares pacifiques faisaient toujours sonner une note belliqueuse, Alexandre Alexandrovitch a voulu asseoir la paix sur une sorte d'équilibre des forces. Cronstadt et Toulon ont fait savoir aux peuples que le repos de l'Europe n'était pas à la merci d'un caprice du jeune Kaiser qui se plaît aux alarmes nocturnes et se divertit à faire sonner à l'improviste le boute-selle des hussards de la Marche.

L'entente franco-russe a été l'œuvre personnelle d'Alexandre III. Entre la Russie et la France, entre l'empire autocratique et la République démocratique, il y avait, semblait-il, un fossé infranchissable. La fille aînée de la Révolution et la Sainte Russie incarnaient, aux yeux du monde, des principes opposés. Toute alliance entre elles deux paraissait encore plus malaisée qu'elle ne semblait naturelle. Pourquoi ne s'était-elle jamais nouée, cette alliance, tout indiquée, en apparence, entre deux États qui ne se touchent nulle part et deux peuples attirés l'un vers l'autre par une mystérieuse affinité de caractère? Demandez-le à l'histoire, qui n'est pas un jeu de hasard. Entre les deux pays et les deux gouvernements, il y avait des préjugés réciproques, les préventions des hommes d'état, l'influence allemande, longtemps prépondérante à Pétersbourg. Il y avait autre chose encore, la différence des institutions, et, ce qui était plus grave, la divergence de l'orientation politique.

Les adversaires de la France croyaient bien être garantis contre tout rapprochement de l'autocrate russe et de la démocratie française. N'était-ce pas pour parer à cette inquiétante éventualité que l'Allemagne bismarckienne avait souri au berceau de notre République? L'on se rappelait, pour se rassurer, les orgueilleuses rebuffades de l'empereur Nicolas Ier vis-à-vis de la monarchie de Juillet. Le petit-fils pouvait-il se montrer plus clément à une république que le grand-père à une royauté illégitime? Sur ce point, par bonheur, Alexandre III a montré plus de largeur d'esprit et de hauteur de vues que Nicolas Ier. A l'inverse du patron de Metternich, il n'a pas voulu que sa politique étrangère demeurât captive de sa politique intérieure. Il a compris que, les traditions des peuples et les nécessités des états étant diverses, leurs institutions pouvaient être différentes. La sagacité du tsar russe a ainsi trompé les espérances mises par Berlin sur notre constitution républicaine.

S'il y avait une barrière de préjugés entre le Palais d'hiver et l'Élysée, les appréhensions communes tendaient à la renverser. France et Russie avaient subi des froissements simultanés; France et Russie, depuis le Congrès de Berlin, étaient presque également isolées : quoi de plus naturel que leur rapprochement? La Triple Alliance semblait un défi à toutes deux; dans les deux pays, la Triple Alliance devait suggérer une contre-alliance. Et ainsi, à l'effroi des amis de la paix, l'Europe en armes risquait d'être coupée, officiellement, en deux camps hostiles. Le jour où la Russie et la France devaient se donner la main, par-dessus l'Allemagne, semblait devoir précipiter le continent dans la plus terrible guerre qu'eût jamais vue le monde.

La prudence d'Alexandre III en a décidé autrement. Le rapprochement de la France et de la Russie, qui, de loin, semblait devoir provoquer le choc des puissances, a valu à l'Europe le raffermissement de la paix. Si le mérite nous en revient, pour une part, il appartient, avant tout, au tsar Alexandre III. A l'entente des deux pays, tous deux également pacifiques, il a imprimé sa marque. De ce qui menaçait d'être un engin de guerre, il a fait le contrefort de la paix.

Pour cela, le tsar a choisi son moment. S'il a cédé au cou-

rant qui entraînait, l'une vers l'autre, les deux nations, il l'a fait à son heure. Il n'a eu garde de répondre aux avances des brouillons et aux sollicitations des agités. Il a laissé les apôtres de la revanche faire l'inutile pèlerinage du Kremlin. Il a témoigné, par sa froideur, qu'il ne voulait ni des aventuriers ni des aventures. Pour entendre debout, tête nue, la *Marseillaise*, il a attendu que la fin du boulangisme ait rendu la France à elle-même et à ses instincts pacifiques.

Jamais politique ne fut plus claire, ni plus loyale. La droiture d'Alexandre III a eu sa récompense. Nul ne doutait de sa bonne foi. A l'annonce de sa maladie, Vienne, Londres, Berlin se sont montrés presque aussi émus que Paris. Une seule capitale, Rome, a paru froide. C'est peut-être qu'on y redoute moins le déchaînement de la guerre: puis, on n'y a pas su bon gré, au tsar russe, d'avoir rétabli une légation impériale auprès du pape, souverain sans états. C'est la dernière des hautes mesures diplomatiques prises par Alexandre III et une de celles qui ont dû coûter le plus aux préjugés de la chancellerie de Pétersbourg.

Ici encore, Alexandre III a montré l'élévation de son âme; ici encore, il a eu la hardiesse de franchir un fossé de préventions invétérées. Le tsar orthodoxe se faisant représenter, officiellement, auprès du captif du Vatican; cela n'était, certes, point banal. En se décidant à un pareil pas, Alexandre III avait toujours en vue son pacifique idéal. Il sentait que la papauté, dépossédée de sa couronne terrestre, demeurait un des grands facteurs de l'histoire: il savait que la Rome de Léon XIII était, elle aussi, une puissance pacificatrice; et cette paix du monde qui lui tenait tant à cœur, l'autocrate de toutes les Russies était heureux de l'appuyer sur les forces morales, plus puissantes encore que les forces matérielles.

IV

J'ai, en ce moment, devant les yeux une de ces naïves images coloriées où, pour les esprits simples, on a personnifié l'en-

tente franco-russe dans la rencontre symbolique des deux chefs d'État. Je vois l'empereur Alexandre III donnant la main au président Carnot. Et, aujourd'hui, le Président est mort, et l'Empereur est en péril. Tous deux, — si la Providence n'écoute nos prières, — auront disparu à quelques mois de distance, moins d'un an après les fêtes de Toulon ; et, des deux, celui qui est tombé sous le poignard nihiliste, ce n'est point le tsar autocrate, si longtemps traqué par les artisans de la nitro-glycérine, c'est le président irresponsable, l'élu bourgeois de la démocratie française : comme si, en conférant à un modeste président le sacre du sang, l'Anarchie avait voulu montrer que, monarchie ou république, c'était tout un pour les nouveaux barbares.

Le Président est mort et l'Empereur est en péril ; mais la France et la Russie demeurent. Elles ont, aujourd'hui, les mêmes sentiments, elles ont les mêmes intérêts qu'hier : auront-elles la même politique ?

Si l'Empereur guérit, nul changement : il ne pourra qu'être touché de nos inquiétudes et de nos vœux. Mais s'il meurt ? Nous n'avons pas la présomption de connaître la pensée intime du Césarévitch Nicolas. Nous savons seulement qu'il a, déjà, eu l'honneur d'être associé, personnellement, à la politique étrangère du tsar, son père. Alexandre III aimait peu voyager en dehors de ses états. Il avait l'habitude de se faire représenter à l'étranger par son fils. C'est ainsi que le Césarévitch Nicolas a été, successivement, l'hôte des cours d'Allemagne, d'Angleterre, d'Autriche-Hongrie ; mission délicate pour un jeune prince, dans l'Europe de la Triple Alliance, à l'époque de l'entente franco-russe. Cette politique paternelle, dont il a été le confident et le collaborateur, le Césarévitch, devenu souverain, voudra-t-il s'en faire le continuateur ? ou cédant aux instigations des ennemis de notre démocratie, s'écartera-t-il de la République française pour se lier aux empereurs, ses frères ?

Grave question qui, en ces jours de tristesse, préoccupe les peuples et les cabinets, et dont la solution, — je ne crains point de le dire, — dépend autant de la politique intérieure de la France que des influences qui peuvent prévaloir au Palais d'hiver.

Le rapprochement de la France et de la Russie, tel que l'a compris Alexandre III, semble si bien assurer les intérêts des deux pays; il est un garant, si manifeste, de la paix de l'Europe et de l'équilibre du monde que les héritiers du tsar russe hésiteront à y renoncer, tant qu'il n'y seront point provoqués par les erreurs de notre démocratie. Si l'entente scellée à Cronstadt et à Toulon vient à être rompue, ce sera, croyons-nous la faute de nos fautes.

Une puissance nouvelle se dresse, de tous côtés, en Europe, qui se vante, insolemment, de mener les masses à l'assaut des sociétés civilisées. Le temps est proche où la défense contre le socialisme sera le grand souci de tous les gouvernements. Voulons-nous ne pas voir se reformer — en dehors de nous, et peut-être contre nous — une nouvelle Sainte-Alliance des empereurs et des rois, il ne faut pas que la République française devienne le champ d'expériences du radicalisme et du socialisme. C'est assez, pour la France, de s'isoler des monarchies européennes par sa constitution: si la République s'avise de les effrayer par les témérités de sa politique, la France sera seule: l'histoire ne gardera pas plus de traces des émouvantes démonstrations de Cronstadt et de Toulon que n'en a laissé, sur l'azur de la Méditerranée, le sillage des vaisseaux de l'amiral Avelane.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU

de l'Institut.

28 octobre 1894.

LE

QUART D'HEURE DE GRÂCE

I

— Enfin voilà mon affaire! s'écria le beau Félix.

Et il poussa un soupir de soulagement, comme un homme qui, s'étant longtemps creusé la cervelle, a enfin trouvé la solution d'un grand problème.

Il entra sous une porte cochère et y alluma son cigare, en abritant la flamme de sa main ouverte. Puis il s'achemina vers le faubourg Adamowka. Le képi crânement enfoncé sur la nuque, il marchait à grandes enjambées, en décrivant du pied droit, pour éviter le sabre, ces petits demi-cercles, si familiers à quiconque a jamais traîné un fourreau sur le pavé.

Les juifs, qui pullulaient sur son chemin, — on était au vendredi soir, et le service de la synagogue allait commencer, — le saluaient en se courbant jusqu'à terre. Il daignait répondre par un mouvement imperceptible de l'index de la main droite, dont le pouce s'enfonçait dans la poche de son pantalon; façon quelque peu hautaine de dire :

— C'est bien, vous pouvez vous retirer.

Félix de Barco était un superbe garçon de haute taille, bien fait, très brun; son nez aquilin, un peu grand, contrastait singulièrement avec sa moustache mince et fine et lui donnait quelque chose de viril, de hardi, qui ravissait les femmes.

Beau, il ne l'était pas dans la stricte acception du mot. Mais ses nombreuses bonnes fortunes, et peut-être aussi un léger grain de fatuité, lui avaient valu cette épithète, moitié sérieuse, moitié ironique, sous laquelle il était connu dans toute l'armée autrichienne. Il avait commencé sa carrière dans un régiment de cuirassiers; il était, à cette heure, capitaine d'état-major et aide de camp du général commandant la brigade de cavalerie en garnison à Brzezany, petite ville de la Galicie orientale.

Ce service est le plus agréable que puisse rêver un jeune officier. Grande considération et responsabilité presque nulle. Le travail du bureau consiste pour ainsi dire uniquement à ajouter le visa du général aux pièces de passage.

Pour cela, le général a son capitaine aide de camp, le capitaine aide de camp a son secrétaire, le secrétaire a son timbre automatique; et, l'un aidant l'autre, il n'y a que ce dernier — le secrétaire — qui doive travailler lui-même, sans autre aide que celle de certaines bonnes tapes sur l'occiput.

Il ne peut d'ailleurs pas s'en plaindre: c'est parfaitement dans les usages. Il est le plus petit, le plus faible, et n'est pas payé; qu'il fasse l'ouvrage de tous les autres, rien de plus juste.

Cette position est donc la vraie Capoue de ces messieurs de l'état-major. Quant au capitaine de Barco, il en jouissait dans des circonstances particulièrement favorables, gâté par un bon et paternel vieux général qui l'avait connu petit enfant, très aimé par tous ses camarades, si l'on en veut excepter quelques troupiers aigris, comme il s'en trouve partout; gens grognons qui ne pardonnent jamais à un autre officier d'en savoir plus, et d'avancer plus rapidement qu'eux.

Mais ceux qui l'adoraient, dans toute la force du mot, c'étaient les fantassins.

Pour des raisons administratives, le bataillon de dépôt du régiment de ligne « Grand Duc de Nassau » était incorporé à la brigade de cavalerie. Suivant la coutume, d'autant plus sotte qu'elle est plus générale, ces messieurs étaient assez froidement traités par les brillants hussards. Aussi le capitaine de Barco, — qui n'avait pas de morgue et, en choisissant un ami, ne demandait pas s'il allait à pied ou à cheval, mais seulement s'il était, ou non, joyeux compagnon, — leur inspirait une affection qui frisait la tendresse.

Et c'était vraiment un joyeux compagnon que le lieutenant Streletzky dont l'habitation, située dans le faubourg Adamowka, était, ce jour-là, le but de la promenade du beau Félix.

Streletzky était un garçon essentiellement sociable. Il était l'organisateur de tous les bals et de toutes les parties de campagne, l'infatigable directeur des amusements de la petite ville. D'un caractère fort doux, bon enfant jusqu'à l'excès, il ne comptait que des amis.

Streletzky accueillit son visiteur par une exclamation de joie. Il s'élança au devant de lui et, avec force compliments, le conduisit au sofa. Il lui offrit des cigares, des cigarettes, ainsi qu'un petit verre de la renommée liqueur dite *allasch*, et se confondit en témoignages de respectueuse affection, tout à fait comblé d'honneur par une si flatteuse visite.

Quant à Félix, il était d'une condescendance vraiment excessive ce jour-là. Étendu tout de son long sur le vieux sofa de molesquine, les mains croisées sous la tête, il poussait des soupirs d'aise et s'étirait en se cambrant si bien qu'il ressemblait parfois à un croissant posé sur les deux bouts.

Autant de marques d'affabilité! Il faut être soldat pour connaître ces nuances. Et le brave Streletzky se pâmait de joie.

— Quel charmant garçon! pensait-il. Quel excellent camarade! franc, aimable... pas fier du tout...

— Écoute, mon bon! se décida enfin à dire le beau Félix. J'ai une proposition à te faire... Si je ne me trompe, vous avez, vous autres, l'intention d'arranger un bal, ou quelque chose comme cela, pour le 17 juin?...

— Parfaitement, mon capitaine!... C'est pour la saint Alphonse... la fête du propriétaire[1]. Une petite attention... un hommage délicat.

— Et, en même temps, un excellent amusement. Connu, mon petit.

Le visage radieux de Streletzky se rassombrit légèrement.

— S... serait-ce que le général... désapprouve?

— Quelle idée!... Nous prends-tu pour des trouble-fête?

1. Chaque régiment porte le nom de quelque prince ou de quelque « grand chef » qui est appelé *le propriétaire*.

Au contraire! Si vous nous invitez, nous danserons ferme, je t'assure.

Streletzky se leva à demi, en s'inclinant avec reconnaissance.

— Je veux, au contraire, poursuivit le capitaine, vous rendre un service. Vous manquez ici de dames... j'entends de femmes élégantes, jolies, auxquelles on puisse faire la cour avec un certain enthousiasme, comprends-tu?... Eh bien, moi qui te parle, je veux en proposer une... d'un chic... mais d'un chic absolument... parisien: je ne te dis que ça.

Streletzky étendit ses bras, comme s'il avait voulu enlacer une belle vision.

— Mais c'est nous combler! s'écria-t-il. Voilà précisément ce que nous cherchons avec la lanterne de Diogène!... Je ne sais vraiment pas comment exprimer ma profonde reconnaissance...

— Il y a pourtant une difficulté, poursuivit le beau Félix, en posant le doigt sur son nez. C'est qu'elle habite un peu loin d'ici. Or il est nécessaire que l'invitation soit faite personnellement. Tu le sais, les gentilshommes polonais ne sont guère faciles à manier. Une invitation par écrit, envoyée par des officiers inconnus, voilà ce qu'ils en feraient!

Il fit le geste de déchirer un papier et de le jeter au loin.

Voyant le pauvre Streletzky tout découragé :

— Eh bien, reprit-il, écoute. Comme c'est moi qui ai fait cette proposition, je me crois tenu en conscience de vous donner un coup de main. S'il y en a un parmi vous... peut-être toi... qui se croie capable d'entreprendre, avec moi, une course de résistance de cinq heures, je m'engage, non seulement à lui fournir un cheval, mais aussi à l'accompagner... le présenter là-bas... enfin faire tout le nécessaire: car je suis toujours prêt à aider de mon mieux les camarades.

Streletzky n'avait pas manqué de saluer, en s'inclinant avec une indicible reconnaissance, les mots « fournir un cheval »... et « l'accompagner ». Il ne s'oubliait jamais, Streletzky; et quand un supérieur daignait le tutoyer amicalement, il se souvenait de cet article bien connu du règlement : « Le supérieur a droit, même dans la plus étroite intimité, à une certaine déférence, qui doit être toujours en

exacte proportion avec le respect dû aux insignes de son rang».

La pensée d'une brillante course à cheval, la perspective d'être présenté à une belle fille de *szlachcic*[1], ainsi que la bonne réception sur laquelle il comptait dans un château seigneurial, voilà de quoi se réjouissait fort l'excellent Streletzky. Cependant il manifesta quelque hésitation.

— Aurai-je le bai brun, ou le grand, ou le petit alezan?

— Le petit alezan.

— Et... est-ce qu'il secoue fort, le petit alezan?

— Pas le moins du monde. Il porterait un verre d'eau tout plein jusqu'à Léopol, sans en verser une goutte.

— Et... ne s'emballe-t-il pas quelquefois?

— Mais non, mais non.

— Et qu'en penses-tu, mon capitaine[2]..., crois-tu qu'une culotte de peau...? Cinq heures, c'est beaucoup, tu sais! Et puis... revenir le lendemain... diable, diable!

Et inconsciemment il caressa, d'une main inquiète, la partie de son individu qui se trouvait la plus menacée par l'exercice projeté.

Mais le beau Félix trouvait réponse à tout. Il jura que le petit alezan avait la douceur d'une sœur de charité; pour la culotte de peau, il la prêterait lui-même; et quant à la partie menacée...

— Folie, bêtise que tout cela! Ce sont des fables antédiluviennes, comme celle du serpent de mer ou celle du mauvais œil!... Je n'ai jamais été moulu de ma vie. Ça n'existe pas, je te dis! Il semble tout au plus que des fourmis passent par là... Eh bien, c'est entendu, n'est-ce pas?

En effet, c'était entendu. Et le lendemain, à travers la brume épaisse du matin, on put voir deux cavaliers qui s'avançaient gaiement sur la grand'route de Tarnopol; tous deux d'excellente humeur, tous deux exubérants de jeunesse et de force.

1. Prononcez : *chelaquetzitz*; mot polonais qui signifie gentilhomme campagnard.

2. Dans l'armée autrichienne, le tutoiement est obligatoire entre officiers du même grade; mais très souvent il est aussi accordé à des inférieurs, comme marque d'estime. En ce cas, l'inférieur, flatté et gêné à la fois, n'ose pas toujours donner le *toi* tout court, et se tire d'embarras en y ajoutant le rang du supérieur : « Toi, mon colonel, etc. »

Streletzky, pour toute leçon d'équitation, n'avait suivi que le cours incomplet des officiers d'infanterie. Aussi, jusqu'à l'heure du départ, était-il plein d'angoisse. Il imaginait vaguement toute sorte de dangers terribles.

Mais il fut agréablement surpris au moment de se mettre en selle. L'alezan ne bougea pas plus qu'une borne, et se mit en route d'un pas tranquille et allongé, obéissant docilement aux rênes, aux clapements de langue, et presque à la pensée.

Streletzky se sentit pris, tout d'un coup, d'une grande tendresse pour cette chère bête, si douce et si soumise : il lui caressait la crinière, lui tapotait l'encolure et ne se sentait pas d'aise.

Bien campé sur sa monture, impatient de se montrer dans tout l'éclat de son *horsemanship*, il pressait son compagnon de prendre le trot.

Barco, de son côté, savourait voluptueusement le succès de son stratagème...

L'ami Barco était un grand diplomate. Sous une apparence de bonhomie, de franchise bruyante et joviale, il cachait une bonne dose d'habileté, dont il faisait usage sans scrupule, et sans pourtant jamais endommager son renom bien établi de « bon camarade ». Il passait pour la personnification de l'obligeance ; et, en effet, il était toujours prêt, pour faire plaisir à un ami, à se couper sinon le doigt, du moins l'ongle. Mais, en revanche, il exigeait que, pour lui, on se coupât sans hésiter la main tout entière ; et, en cas de besoin, il s'empressait de faire l'opération lui-même, doucement, il est vrai, en endormant le patient avec le narcotique berceur de son amabilité ensorcelante.

Le chloroforme qu'il avait appliqué au pauvre Streletzky, c'était la séduisante idée de la belle Polonaise. Et le bon petit lieutenant, chevauchant à ses côtés, tout joyeux, tout animé, le cœur débordant de reconnaissance, ne se doutait guère qu'il jouait tout simplement le rôle du chat de la fable, et n'était là que pour tirer les marrons du feu au profit du « charmant camarade ».

II

Trois mois auparavant, alors que le rude hiver sarmate sévissait encore avec fureur sur les plaines de la Podolie, le capitaine de Barco avait assisté à un bal dans un château, quelque part entre Tarnopol et Yagielnica.

Parmi ces beautés étranges, sauvages et troublantes comme on n'en rencontre guère que dans les salons de l'aristocratie polonaise, le beau Félix en avait découvert une dont il devint tout de suite fou.

C'est, du moins, ce qu'il se disait. Mais, à la vérité, sa folie était encore bien tranquille, posée même... Si, dans ce monde, il n'existait pas de fou plus furieux, l'invention de la camisole de force pourrait être considérée comme absolument superflue.

Toujours est-il qu'il n'avait d'yeux que pour cette belle personne et se répétait à lui-même :

« Sapristi, Félix, mon garçon! Voilà quelque chose pour toi. »

Le bal était fort animé : chacun s'amusant de son côté, il cherchait quelqu'un pour le renseigner, lorsqu'il vit passer rapidement le maître de la maison, très affairé.

Il le saisit amicalement par le bouton de son habit.

— Un seul mot, monsieur de Mainowski. Dites donc! qui est cette jolie brune, là-bas... en robe rayée rouge et blanc... garnie d'œillets?

Le prévenant amphitryon ajusta son monocle :

— Où ça?... Ah! je la vois. Comment! vous ne savez pas? Mais c'est Filippeczka[1] Broniecka... la déesse de la forêt... la reine de mon bal!... Ah! *Panie, Panie*[2]! N'en devenez pas amoureux, car je crains bien qu'elle ne soit pas pour vous...

1. Diminutif de Filippa.

2. Vocatif de *Pan*, monsieur. Les Polonais abusent de ce mot, l'entrefilant à tort et à travers. On raconte qu'un haut fonctionnaire de Vienne, ayant accordé une audience à un *szlachcic*, et voyant que celui-ci, à force de « *Panie* », n'arrivait jamais au bout, lui dit avec bienveillance :

— Mon cher, si vous le voulez bien, je dirai pour vous « *Panie, Panie* » : nous en profiterons tous les deux, car je suis un peu pressé.

— Et pourquoi, s'il vous plaît? demanda Barco, un peu piqué.

— Pourquoi, *Panie*? Mais parce qu'elle est... hum! comment m'exprimer? d'un abord pas trop... facile. *Panie*... Et puis, vous savez : peu de *kopèques*, et, par contre, beaucoup *d'hypothèques*...

Il rit aux larmes de son jeu de mots, et reprit :

— Je ne voudrais pas, *Panie*, que vous fissiez chez moi des connaissances... comment dirai-je? inutiles, *Panie*.

— Oh! oh! dit en riant le beau Félix. Vous marchez, ma foi, à pas de géant! Qui vous a dit que j'aie l'intention de me marier?

Mainowski leva les mains, les doigts écartés en éventail, jusqu'à la hauteur des oreilles :

— En ma qualité de maître de maison, il est de mon devoir de m'occuper des intérêts de mes hôtes... Venez, venez. J'ai un autre parti à vous proposer : cent mille florins, *Panie* ; beauté, vertu, *Panie* ; et avec ça, pas de défauts...

— Merci, merci, fit en riant le beau Félix, qui voulait, non se marier, mais simplement flirter.

Il n'en démordit pas : et, une minute après, la jeune fille lui avait, par une fière inclinaison de la tête, accordé le cotillon.

On s'étonnera que « la reine du bal », à une heure assez avancée, pût encore disposer de cette danse. Il y avait pour cela plusieurs raisons.

La masse des danseurs se composait d'officiers des deux régiments de hussards en garnison à Tarnopol et à Brzezany. Ceux-ci s'étaient laissé intimider par certains airs glacés et hautains de la belle, et surtout par l'ignorance qu'elle affectait de la langue allemande.

Quant aux Polonais, ils demeuraient à l'écart, à cause de certaine signification attribuée au cotillon, là comme ailleurs. Peu de temps auparavant, on avait fiancé d'autorité un couple, en le forçant à un mariage qui n'était pas du tout dans les idées du jeune homme, au moins; et cela uniquement parce qu'il avait deux fois dansé le cotillon avec la jeune fille. Aussi nos gaillards se tenaient-ils sur la défensive à l'égard d'une beauté notoirement pauvre.

Barco, lui, n'était pas homme à se préoccuper de semblables bagatelles. D'abord, il parlait le français avec une grande facilité ; ensuite, il était doué d'une suffisante audace pour ne pas se laisser intimider par de grands airs. Et quant à se compromettre, il n'en avait crainte : il se connaissait assez ; il pouvait compter sur lui-même, et sur la décision qu'il avait prise d'attendre sa trente-cinquième année pour faire un bon, oh! mais un très bon mariage.

Il trouva dans Filippa Broniecka une excellente danseuse, mais une causeuse assez médiocre. Il semblait que les yeux et les oreilles de l'altière Polonaise fussent partout ailleurs qu'au bal. Elle lui répondait distraitement, parfois pas du tout ; c'est à peine si elle souriait, du bout des lèvres, à ses meilleurs mots... La belle souveraine ne s'anima un peu que pendant une figure où il s'agissait, pour dix couples choisis, de se disputer la palme de la vitesse et de l'agilité.

Toute transformée alors, les joues en feu, elle poussait de légères exclamations à demi étouffées :

— A droite!... Vite! vite!... Tenez bon!

Et lorsqu'elle eut enfin gagné le prix, Félix crut sentir quelque chose qui ressemblait à un serrement de main nerveux.

Mais aussitôt elle retomba dans son indifférence première.

Toutefois, si cette danse n'était pas positivement amusante, elle avait quelque chose d'enivrant. Le contact de son bras, le frôlement de sa robe causaient à l'officier une sorte d'excitation ; le parfum voluptueux émanant d'elle, parfum d'œillet, de cheveux secs, de chair jeune et saine, le troublait, le grisait.

Mais en même temps, malgré tout son aplomb, il ressentait quelque chose qui était presque de la peur. Il dut littéralement réunir toutes ses forces pour balbutier quelques allusions vagues au plaisir prochain de se revoir.

Vains efforts. Plus il se laissait gagner, plus elle s'enveloppait dans un laconisme glacial et blessant.

Comme il lui demandait où se trouvait son domaine de Bronisiolo, elle répondit avec dédain, en haussant l'épaule :

— Quelque part dans la forêt.

Et, sur une plus pressante question :

— Là où les loups hurlent le plus.

Si bien que le courage avait manqué au jeune homme pour solliciter la permission de lui rendre visite...

Elle avait daigné lui dire qu'elle était venue au bal avec son père. Voilà enfin un point d'appui!... A peine le cotillon terminé, il se mit à la recherche de ce gentilhomme, afin de se faire remarquer par lui, si possible. Après avoir fouillé les salons, et à grand renfort de questions, il finit par trouver un vieux monsieur à la taille courbée, complètement chauve, revêtu d'un habit antédiluvien à collet de velours.

Sa figure était bonne, humble et résignée; mais le noir d'ébène de sa longue moustache chinoise, trahissant l'artifice, en altérait un peu l'expression.

Le père de Filippeczka était en train de jouer au *yarolache*[1] en compagnie de trois autres *szlachcic*. Barco épia le moment d'attirer son attention; le vieux gentilhomme ayant laissé tomber une carte, il fit un bond énorme pour la ramasser... Pan Broniecki le remercia d'un humble « *Padam do nog* » — l'invariable salut polonais, dont le sens littéral est : « Je tombe à vos pieds ». — En même temps, il lui serrait chaleureusement la main, et lui faisait une profonde révérence.

Mais les partenaires donnaient des signes d'impatience; le vieillard se rassit avec empressement et, tout en murmurant une excuse, il se mit à distribuer les cartes...

Pendant tout le reste de la soirée, Barco ne put trouver aucune occasion convenable pour renouveler cette précieuse connaissance. D'ailleurs, il était trop attiré dans la salle de danse, vers l'énigmatique et hautaine beauté qui le hantait.

Toute entreprise diplomatique étant impossible pour le moment, il se livra du moins au plaisir de danser avec elle, l'entraînant à travers les groupes avec un art et une adresse accomplis, que personne ne parvint à égaler.

Il eut, en outre, la chance d'obtenir d'elle une *mazurka figurée*. Malheureusement, c'est une danse faite pour danser, et non pour causer, car elle exige une attention soutenue, autant pour éviter les erreurs et les chutes que pour conserver l'attitude gracieuse et fière, en ces pas allongés, glissants, d'une incomparable élégance...

1. Espèce de whist russe.

Enfin, lorsque l'aube pénétrait, toute frémissante, à travers les fenêtres; lorsque les bougies, brûlées jusqu'aux bobèches, menaçaient de s'éteindre; lorsque les dames, fatiguées, la coiffure en désordre, s'apprêtaient à partir, ramassant éventails et bouquets, le beau Félix n'avait pas encore avancé d'une ligne vers son but.

Du perron, où il s'était placé, il vit, l'un après l'autre, s'avancer les traîneaux. Il vit, l'une après l'autre, les invitées y monter, et, renversées en arrière par la secousse du véhicule qui se mettait en mouvement, faire de la main un dernier « *do widzenia* — au revoir! » — au galant maître de maison qui, nu-tête, se tenait au pied de l'escalier, dans une pose respectueuse d'hôtelier suisse.

Il vit s'éloigner en piaffant, le superbe *four-in-hand* du comte Baworowski, escorté par des acclamations générales.

Et pendant que tous les yeux suivaient encore, pleins d'admiration, le magnifique attelage, voilà que s'avance une impossible petite calèche, appartenant à la catégorie des *britchka*. Péniblement retapée, avec des cordes en guise de traits, elle n'offrait, pour s'asseoir, qu'une botte de foin recouverte d'un vieux caparaçon.

L'attelage consistait en une paire de rosses mal assorties. L'une vieille, longue, et tellement maigre que l'on aurait aisément pu accrocher un chapeau aux saillies de ses os, rappelait néanmoins par ses formes le noble sang anglais; l'autre, trapue, grosse et velue, avait le regard futé, les allures ramassées des poneys des Carpathes.

Le cocher, bien digne de l'ensemble, était un jeune Ruthène émacié, à la mine ascétique, dont les cheveux couleur de chanvre, longs, plats et coupés en ligne droite, sortaient d'un chapeau haute forme préhistorique, reluisant de l'éclat suspect que donne le repassage au suif. Faute de siège, ce personnage se tenait accroupi sur le tablier, de façon à réchauffer par sa chaleur animale les pieds des voyageurs.

Cet équipage était celui de « la reine du bal ».

Félix de Barco vit de ses propres yeux Filippa Broniecka se percher sur la voiture, à côté de son père, tout petit, tout ratatiné, qui saluait et resaluait humblement à gauche et à droite, et « tombait aux pieds » de tout le monde: il la vit, au

moment du départ, détourner vivement la tête pour cacher l'humiliation que lui causait l'étalage de sa misère devant tous ces gens aux visages goguenards, qui réprimaient à peine leur hilarité...

Il avait perdu la dernière chance d'un regard d'adieu.

Alors, cyniquement, il grommela :

— Au fond, cela m'est égal... Songeons à notre estomac!

Et il se mit à remonter, en sifflotant, le large escalier conduisant au salon, où les hommes allaient encore passer quelques heures en compagnie des bouteilles et des cartes, en tenant des propos grivois. Car le maître de la maison ne souffrait pas qu'il restât une goutte de vin dans sa cave, ni un billet de cent dans ses poches. Cela aurait été violer les lois de la sainte hospitalité polonaise.

Donc, trois mois s'étaient écoulés depuis cette nuit mémorable. Sans négliger le moins du monde les jolies femmes de Brzezany, le beau Félix n'avait pas cessé, un seul instant, de penser à Filippa.

Nuit et jour, il cherchait un prétexte plausible pour faire une visite à Bronisiolo. Il ne trouvait rien.

Il se souvenait de l'attitude froide et hautaine de la « reine »; et, malgré son effronterie, il n'osait — comme il l'avait fait plus d'une fois — se présenter crânement et dire :

— Fidèle à ma promesse, me voici !

Un seul expédient lui apparut. Il s'agissait d'organiser à Brzezany quelque chose, n'importe quoi, et d'y inviter pour la circonstance les châtelains de Bronisiolo.

Barco se mit à intriguer avec finesse, et il s'y entendait comme pas un.

D'abord, il persuada cauteleusement aux hussards du régiment « Comte de Spork » qu'il serait fort à propos de célébrer l'anniversaire de Custozza par une fête solennelle. Cette idée ne manqua pas d'avoir un grand succès. Malheureusement, le régiment avait alors à sa tête un vieux colonel maussade, qui prétendit que l'anniversaire de Custozza serait célébré d'une manière bien plus convenable sur le champ de manœuvres, par une attaque en ligne déployée, irréprochablement exécutée : et le projet de fête alla au diable.

Restait l'infanterie.

Le beau Félix, après avoir étudié le calendrier, laissa échapper un mot par-ci, une allusion par-là... que ce serait un hommage très délicat au « propriétaire » de célébrer sa fête par une sauterie... Il cita l'exemple d'autres régiments, laissa entrevoir que Son Altesse savait apprécier à leur valeur ces sortes de choses, etc...

C'était sur Streletzky proprement qu'il comptait le plus pour l'exécution de son plan. Aussi le travailla-t-il du matin au soir, ayant soin toutefois de varier si habilement ses suggestions que l'autre n'y vit que du feu, et qu'en se réveillant un beau matin avec l'idée arrêtée d'organiser un bal, il était parfaitement persuadé qu'elle venait de lui seul.

Le projet fut accepté avec enthousiasme par les officiers du dépôt. Le commandant, moins misanthrope que le colonel de cavalerie, poussa l'affaire de son mieux. Un comité se forma; tout fut décidé et préparé...

C'est alors qu'eut lieu la visite intéressée de Barco à Streletzky.

Le rusé diplomate était donc arrivé à ses fins. Il restait, d'ailleurs, le « charmant et dévoué camarade », lorsqu'en réalité toutes les têtes et toutes les bourses étaient mises à contribution pour lui, pour lui seul.

III

Si l'on se figure la Galicie comme un pays inculte, aux steppes désolées, s'étendant à perte de vue, on se trompe étrangement.

Cette région de la Pologne, à l'exception de quelques parties monotones, est aussi poétique et charmante que n'importe quelle autre province de l'immense empire autrichien. Son printemps n'est pas moins délicieux que celui de la verte Styrie; et le sentiment que l'on a de la courte, très courte durée accordée à toute cette magnificence vous dispose encore à l'apprécier plus vivement.

Les deux amis s'avançaient joyeusement à travers la fraîcheur de la matinée de mai. Le soleil, après avoir d'abord rougi, puis doré, enfin dissipé le brouillard, était apparu à l'horizon, dans toute son éblouissante splendeur ; ses rayons, sans chaleur encore, projetaient sur le gazon brillant de rosée les ombres des cavaliers et des chevaux, démesurément amincies, allongées, agitant des jambes de bois, avec des mouvements gauches et grotesques.

Un vent frais, venant des Carpathes, ranimait les esprits. Le gazouillement des oiseaux remplissait l'air d'allégresse. Tout, autour d'eux, disait amour, jeunesse, joie de vivre.

Cependant le grand chemin s'étendait à perte de vue, solitaire, endormi: son silence n'était qu'interrompu rarement par quelque chariot rustique et cahotant, attelé de deux petits chevaux estropiés, grands comme des poulains ordinaires, et dont le cocher ruthène, aux cheveux flottants, au nez écrasé, saluait avec une humilité de chien battu.

Ils venaient de quitter la chaussée pour un chemin de traverse. La campagne devenait de plus en plus onduleuse ; à droite et à gauche, les nombreux vallons étaient encore pleins des brumes matinales, épaisses comme de la crème fouettée, et dont la surface blanche était percée, de-ci de-là, par les cimes des bouquets d'érables et de frênes qui poussaient dans les fonds.

Soudain un lac apparut à leur gauche, bordé sur toute sa longueur d'un ruban de gazon élastique et court ; des aunes se reflétaient dans son eau limpide. Les deux jeunes gens ne purent résister à la tentation d'essayer un petit galop de chasse.

Streletzky se tint à merveille. C'est à peine si ses genoux remontaient un peu, et si, de temps en temps, ses doigts, légèrement crispés, montraient une vague intention de se cramponner à la crinière.

Barco ne put faire moins que de lui exprimer paternellement sa pleine satisfaction...

Lorsque enfin la nappe d'eau eut disparu derrière une ferme, le chemin, jusqu'alors plat, se mit à gravir obliquement les flancs d'une série de collines parallèles. Il montait, descendait, remontait, redescendait encore, entre des champs de froment

d'un vert tendre... Ce paysage, en toute autre saison, eût mérité de passer pour monotone. Mais on était au mois de mai : et la moindre pièce de gazon, chaque buisson, chaque pierre même, avait de la couleur, de la vie, une individualité, et ménageait maintes petites surprises.

Il n'était pas encore huit heures. La fraîcheur du matin durait toujours, et le train des deux cavaliers n'avait rien perdu de son premier élan. Streletzky, dans son orgueil de dompteur de chevaux, aurait préféré franchir toutes les côtes au galop. Il dut se soumettre à la sévère discipline du capitaine et se faire violence. Toutefois il allait un peu en avant, suivi et souvent réprimandé par Barco, qui ne cessait pas de le surveiller. Les injonctions : — « Le haut du corps en arrière !... Le nez en l'air !... La main moins lourde ! » — se succédaient sans interruption.

Enfin ils atteignirent un joli bois de frênes, dont le calme n'était troublé que par le murmure d'un paisible petit ruisseau. Là, le beau Félix trouva opportun de mettre pied à terre.

Ils desserrèrent les sangles, attachèrent les chevaux, et leur permirent de brouter l'herbe à leur aise. Puis on attaqua les provisions que l'hôtelier de Brzezany, Pan Glowacki, leur avait données pour le voyage. On déchira à belles dents le maigre chapon : on l'arrosa d'un excellent vin assaisonné à l'aspérule, herbe aromatique de mai, qu'une jeune adoratrice du capitaine avait cueillie, pour eux, dans les forêts de Brzezany.

C'était une halte délicieuse. Le petit ruisseau gazouillait sur les cailloux : un pie becquetait, haut perché, l'écorce d'un vieil érable. A ces voix de la forêt se mêlait le bruit des chevaux arrachant les jeunes touffes de gazon...

Soudain, Barco crut s'apercevoir que les branches d'un noisetier voisin tressaillaient d'une manière suspecte. D'un bond il s'élança, et saisit dans ses bras le corps tremblant d'une petite juive qui, ne pouvant résister à sa curiosité, était furtivement sortie de la maison voisine pour épier les deux cavaliers. Elle était toute jeune, toute blonde, toute mince. Ses cheveux, coupés court, d'après la coutume orthodoxe, sortaient en boucles frisées d'un mignon bonnet blanc. Ses yeux bleus regardaient d'un air effaré, mêlé de coquetterie friponne.

Elle accepta avec beaucoup de soumission les deux ou trois baisers que Barco lui appliqua, malgré la présence d'un quatrième personnage, un grand morveux de vingt à vingt-deux ans, en caftan, la chevelure ruisselante de suif, qui, arrêté à quelque distance, assistait au spectacle, en grimaçant un sourire aigre-doux.

— Ah çà! Qu'est-ce que c'est donc que ce gaillard-là!... Et qui lui permet...? — gronda Barco tout indigné.

Mais la petite lui expliqua en rougissant que, si Sa Grâce voulait bien le permettre, c'était son mari.

— Tiens, ton mari! — dit Sa Grâce, apaisée. — Il faut convenir qu'il est philosophe, ton mari!... Eh! dis donc, Meyer[1]! s'écria-t-il en s'adressant à l'individu, — est-ce que cela t'amuse de voir embrasser ta femme?

Le juif eut un haussement d'épaules résigné.

— C'est le chien qui remue la queue, et non la queue qui remue le chien...

— Qu'est-ce que tu veux dire par là, mauvais drôle?

— Que Votre Grâce est plus forte que moi.

— Ainsi tu me compares à un chien!

— Puisque je me compare moi-même à une queue!

Barco ne put s'empêcher de rire.

— Mais dis... si c'était toi le plus fort?

— *Gott über die Welt*[2]! Comment pourrais-je jamais oser être plus fort que Votre Grâce?

— Décidément, ce coquin-là a des notions sur le cercle vicieux! dit Barco.

Et, dans sa bonne humeur, il lui fit cadeau des restes du vin et du chapon...

Mais le temps pressait. Le soleil était déjà haut; et, comme ils tenaient à arriver avant la grande chaleur, ils se remirent en route, non sans s'être préalablement munis, pour le voyage, d'une nouvelle provision de ces douces caresses que la belle juive leur accordait de si bonne grâce.

On n'est ni très prude ni très jaloux dans cette classe de

1. Nom très répandu en Galicie et régulièrement employé pour appeler un juif quelconque dont on ignore le nom.

2. Exclamation juive : « Dieu qui règne sur le monde! »

la population galicienne. Cependant le tendre Streletzky ne fut pas sans quelque souci pour le dos de la petite femme.

— Et s'il la rosse, à présent que nous sommes loin?

— Oh! répondit Félix, je lui ai donné à entendre que je m'informerais, à mon retour: et gare à ses oreilles, s'il a encouru mon mécontentement!... Mais dis-moi : que diable fais-tu là? On dirait que tu veux moudre du blé sur ta selle!

— J'ai... je ne sais pas ce que j'ai, ma foi!... mais ça tire... ça brûle... Sapristi! pourvu que je ne sois pas...

— Ta ta ta! Je t'ai déjà déclaré qu'on ne l'est jamais!... Ne te casse pas la tête pour des bêtises.

— La tête!... Il appelle ça la tête! dit Streletzky plaisamment.

— La tête, ou autre chose, répondit le beau Félix. Ne t'abandonne pas à de telles idées, je t'en prie. Nous avons encore quatre heures de chemin devant nous... Fixe! En mesure!... Droite, l'échine!... Et surtout, ne gâte pas le métier aux meuniers.

Il commençait à faire assez chaud; et, par ce temps sec, des tourbillons s'élevaient sur la route, qui, peu à peu, s'était animée. Ils rencontraient des paysans, des *szlachcic* en voiture, des charretiers. Ils atteignirent une charrette à ridelles, bondée de musiciens juifs se rendant à la foire de Zolkiew, et qui poussèrent des hurlements de désespoir lorsque Félix, la mine impassible, se mit à les compter : Un... deux... trois...[1]

Mais tout ce mouvement soulevait de la poussière. Aussi prenaient-ils, autant que possible, des chemins à travers champs. Lorsqu'il n'y en avait pas, ils suivaient, l'un à droite, l'autre à gauche, les talus bordant la route et couverts d'un léger tapis de gazon qui conservait encore l'humidité de la rosée.

Streletzky s'efforçait de trotter à l'anglaise; mais il ne trouvait pas la chose aussi facile qu'il l'avait cru d'abord. Aussi faisait-il bien piètre figure.

Le haut du corps incliné en avant, il se soulevait si haut

1 C'est le moyen le plus sûr de faire enrager les juifs polonais, auxquels une superstition religieuse défend de se laisser compter. Aussi évitent-ils autant que possible de se montrer dans les rues réunis en compagnie; et c'est une vraie bonne aubaine pour les jeunes officiers que d'en rencontrer par hasard une troupe nombreuse.

sur les étriers qu'on aurait pu aisément passer le poing entre la selle et lui ; puis il retombait à contre-temps, de façon à recevoir en plein corps le choc du trot.

Comment ce diable de Barco s'y prenait-il donc pour monter avec cette tranquillité ?... Il ne se soulevait pas le moins du monde, lui : le bout de ses pieds restait tranquillement appuyé sur les étriers sans y exercer la moindre pression ; et le léger mouvement qui le soulevait en cadence semblait produit par le cheval lui-même...

Streletzky ne se lassait pas de le contempler. Il l'enviait, si solidement campé sur sa monture, sans agitation, sans fatigue, roulant et allumant ses cigarettes sans plus de gène que s'il se fût trouvé paisiblement assis au coin du feu.

A vrai dire, ce n'était pas la seule chose qui troublait Streletzky. Il commençait à souffrir de la chaleur. De son front, sous la doublure en cuir de son képi, de grosses gouttes de sueur perlaient : et, à peine une de ces gouttes descendait-elle le long de sa joue, que déjà ces maudits taons s'y collaient pour le mordre jusqu'au sang.

Il était toujours plein de courage et de bonne volonté, Streletzky : mais la course avait perdu une partie de son charme à ses yeux. Il continuait aussi à ressentir ce singulier, cet agaçant picotement à l'endroit où son corps fraternisait avec la selle. En même temps, il éprouvait une sensation pénible, comme s'il eût été assis sur de la glu très chaude...

Tout cela, il le savait parfaitement, ne pouvait être que l'effet de son imagination, puisque le capitaine l'avait dit. Et quant au reste, il n'avait pas le droit de se plaindre : tout allait à merveille. L'alezan continuait à se conduire irréprochablement. Il avançait de son trot machinal et mesuré, sans avoir besoin ni d'éperon ni de clapement de langue.

Ce n'est pas qu'il fût absolument sans défauts, le petit alezan... Il était distrait, il aimait à tourner la tête, de-ci de-là, par pure curiosité, en la balançant au bout de son long cou, avec un mouvement de pendule. Ce n'était rien, absolument rien : mais cela dérangeait Streletzky... De temps en temps, encore, il s'amusait à faire certains petits écarts en demi-cercle, en dressant les oreilles, en flairant le sol, d'un air méfiant, comme s'il y eût aperçu quelque chose de très

suspect : voilà tout. Un bon, un très bon cheval !... N'importe, Streletzky n'éprouvait plus pour lui la même tendresse...

Arrivés à un deuxième lac, — un étang plutôt, — dont les rives plates et arides les impressionnèrent tristement, ils quittèrent la grand'route, pour tout de bon cette fois, et la course reprit un peu de son agrément premier.

Le sol sablonneux et souple, où s'enfonçaient les pieds des chevaux, comme en un manège bien ratissé, atténuait la résonnance des fers et le contre-coup des pas. Ils glissaient rapidement et sans bruit, comme des spectres. C'était délicieux...

Un doux parfum d'herbe fraîchement coupée, venant d'un parc seigneurial, dont le château se montrait à gauche, à demi caché derrière un bouquet d'arbres, acheva de les ranimer.

Ils arrivèrent à un troisième lac, désolé comme le précédent, sur le bord duquel les huttes d'un grand et laid village s'étendaient en un immense demi-cercle. Elles donnaient une impression de misère malpropre. Au milieu de la place, sur une mare d'eau stagnante, des canards s'ébattaient. Devant les cabanes, exposés aux rayons du soleil, des enfants nus, aux ventres gonflés, jouaient bruyamment ; d'autres, appuyés sur les genoux de leurs mères, prêtaient leurs têtes, d'un blond fadasse, à un genre de nettoyage assez usité dans ces contrées.

Remarquant un rassemblement, les deux cavaliers s'arrêtèrent. C'était une maison que l'on bâtissait, à la manière du pays, laquelle rend superflus architectes, entrepreneurs et devis. Tout ce qu'il y avait dans le village de mains inoccupées y était réuni pour remplir un devoir de voisin, fondé sur le principe de la réciprocité.

La technique de la construction était, d'ailleurs, des plus primitives. Une vingtaine de pieux, de la grosseur de poteaux télégraphiques, plantés dans le tracé du futur palais, et dont les intervalles étaient remplis par un entrelacement de cordes en paille, comme pour faire un grand gabion de fortification ; ce mur rudimentaire badigeonné avec la boue argileuse qui formait le sol de la place même.... voilà tout. Quoi de plus simple et de plus pratique à la fois?... Un jour pour les pilotis, un deuxième jour pour la maçonnerie qu'on vient de

décrire, un troisième pour le toit, et c'est fini. La maison est achevée et prête à recevoir la famille qui s'y enfouit, ivre de joie et d'eau-de-vie, et peut chanter : *Sweet home!* si elle connaît l'anglais... En somme, c'est une manière de bâtir comme une autre, et qui ne va pas sans certains avantages. Point de tracasseries bureaucratiques, point de vexations autoritaires, point d'expertises pour contrôler la solidité de la maison, ni de commissions sanitaires pour en interdire l'habitation, sous prétexte d'humidité. Enfin, c'est économique. Ce n'est pas à Hluboczek Stary qu'un particulier trop entreprenant se ruinera jamais en constructions...

Telles furent les réflexions du capitaine de Barco, et qu'il daigna communiquer à son compagnon, lorsqu'ils se furent remis en route.

Il ne reçut que des réponses brèves et distraites... Le pauvre Streletzky se sentait déjà très mal à l'aise.

— En avons-nous encore pour longtemps? demanda-t-il en gémissant.

— Deux heures tout au plus. Nous venons de faire, d'après la carte, les trois cinquièmes du chemin.

— Encore deux heures!... En vérité, mon capitaine... je ne sais comment je ferai...

— Allons! allons! Que me chantes-tu là? Mais tu es frais comme la rosée du matin!... Combien de fois dois-je te le dire? c'est un petit engourdissement passager, rien de plus! Cela disparaît une fois échauffé, tout comme l'éparvin des chevaux... Au trot! Droite, l'échine! Haut le nez! Tu le baisses comme un graveur!... Voyons! courage! Ne te laisse pas aller, mon vieux Streletzky!... Tiens! nous voilà de nouveau sur un bon terrain. Que dirais-tu d'un temps de galop, mon petit?

Et, sans attendre la réponse, l'aimable autocrate donna de la langue, et les chevaux partirent aussitôt.

Streletzky fit une douloureuse grimace, mais il dut suivre, bon gré mal gré, son cheval n'attendant pas ses ordres.

Ils galopèrent à travers une lande embaumée, couverte d'une riche végétation multicolore. Les fers des chevaux, en foulant les herbes, en dégageaient de puissants aromes. Les taons avaient disparu comme par enchantement.

Le doux bercement du galop produisit sur Streletzky un effet assoupissant; et son pauvre corps meurtri sembla se fondre en un bien-être indiciblement suave, pareil à celui que le patient, assis sur le fauteuil du dentiste, éprouve au moment où la dent malade vient de sortir de son alvéole.

Mais pendant une longue course à cheval il faut économiser les forces des montures, avec la même parcimonie qu'un maître d'école met à l'administration de son salaire.

— Au pas! — dit Barco.

Et il était temps. Les chevaux offraient les premiers symptômes de la fatigue. Leur poil, jusqu'alors sec et luisant, avait perdu de son lustre; autour des épaules on voyait paraître certaines taches foncées et moites qui répandaient une âcre senteur. Alléchés par ces émanations, les insectes accouraient de nouveau: et les deux bêtes, si sages jusqu'alors, se mettaient à secouer la tête, à se mordre les jambes, à donner de féroces coups de queue, s'abandonnant à tous ces mouvements nerveux si pénibles à un cavalier fatigué.

La chaleur avait atteint un degré tout à fait exceptionnel dans cette saison. Pas la moindre brise. La plaine s'étendait à perte de vue, entièrement privée d'arbres, hormis quelques pins rabougris, marquant des limites de propriétés.

Sur de maigres herbages pâturaient des troupeaux de menu bétail.

La langue desséchée, Streletzky se tenait plutôt suspendu qu'assis sur son alezan, pour lequel il n'éprouvait plus maintenant qu'un sentiment de complète indifférence. Des essaims de mouches, lourdes et importunes, bourdonnaient autour de lui, l'obligeant sans cesse à se souffleter lui-même, avec une rage indicible. Mais, pour une bête qu'il parvenait à tuer, des tribus entières se collaient à sa pauvre joue moite; sa main en était toute couverte de sang.

Afin de ménager ses jambes endolories, il essayait par moments de se lever droit sur ses étriers. Mais, alors, voilà que le cheval, qui, lui non plus, ne se trouvait pas sur un lit de roses, s'avisait de faire quelque saut de côté, ou bien, en s'arrêtant brusquement, mordait furieusement un de ses pieds de derrière qu'il soulevait à la hauteur de l'étrier; et, — patatras! — le pauvre Streletzky, violemment rejeté sur

sa selle, devait se contenir pour ne pas crier de douleur...

Barco, lui, considérait le tout avec une sereine tranquillité, sans se faire le moindre reproche, mais non cependant sans prendre une certaine part aux souffrances de son compagnon; il lui donnait des conseils très sages et très bienveillants, qui, dans les circonstances actuelles, ne pouvaient que provoquer l'impatience, fût-on un ange, comme Streletzky. Quoi! Ne s'avisait-il pas de lui recommander de penser à autre chose? Lui qui ne souffrait pas le moins du monde! qui jouissait d'un parfait bien-être physique et moral!... C'était agaçant, à la fin!

Tant qu'ils marchèrent au pas, cela put encore aller; mais dès qu'il s'agit de reprendre le trot, Streletzky se révolta.

— Je n'en peux plus, ma parole! Je n'en peux plus! balbutia-t-il... Mon corps ne doit être qu'une plaie!... Au moindre mouvement, tout craque, comme du pain sortant du four... Et avec ça, la chaleur! et les taons!... Oh, si j'avais su, si j'avais su!...

Le beau Félix tira sa carte de sa poche, et se mit à l'examiner.

— Courage! courage! dit-il. Regarde là-bas, à l'horizon, cette longue ligne noire. C'est la grande forêt de Starokamien... Une fois-là, plus rien à redouter de la chaleur, puisque ce trou qui s'appelle Bronisiolo est situé au beau milieu des bois... Il faut donc maintenant, au plus tôt, atteindre la forêt pour en finir; il faut faire un bon temps de trot... Allons! un peu d'énergie! Ne te laisse pas aller, mon petit! Tu as voulu venir à tout prix, — ajouta-t-il impudemment; — tu ne peux pas me planter là, maintenant...

— Non, non, mon bon capitaine, crois-moi, je suis à bout de forces.

— Au diable! — s'écria Barco, perdant patience. — Puisqu'il faut, il faut!...

Il mit son cheval au trot et partit, suivi par le cheval de Streletzky... Le lieutenant poussa un léger hurlement, puis toute une gamme de gémissements inarticulés :

— Aïe! aïe!... Ouf!... Sapristi! Mes cuisses! ma peau!... Aïe! aïe!

Mais tout fut inutile. Il était emporté par le stupide animal. Il n'avait plus la force de monter à ce qu'il croyait être

l'anglaise. Entièrement inerte, il se laissait secouer comme un sac de farine, le visage contracté par la douleur.

Mais peu à peu élancements et brûlures parurent s'apaiser. Il se sentit envahi par une sensation engourdissante et douce. Un léger frisson de fièvre naissante parcourut son corps, l'enveloppant d'un charme vague...

Toutefois ce soulagement, quelque réel qu'il fût, ne lui rendit pas sa fierté première. Inerte, affaissé sur sa selle, il continua à suivre son ami par derrière, semblable à un laquais inhabile...

A mesure qu'ils approchaient de la lisière, ils virent celle-ci se transformer. La ligne à peu près droite dont, aperçue de loin, elle sabrait l'horizon, prit de légères ondulations d'abord, puis s'ébrécha de rentrées et de saillies, se sillonna d'aspérités et de côtes. Le gris bleu s'était insensiblement transformé en bleu vert, les parties claires et les parties ombrées se séparaient de plus en plus. Déjà, on distinguait le caractère bien prononcé d'une chênaie : l'un après l'autre, les arbres formant la lisière se détachaient du fond sombre, s'avançaient dans la plaine ruisselante de clarté, comme des vedettes poussées en reconnaissance...

Soudain, Streletzky, par un suprême effort, arrêta court son cheval, d'un mouvement de rênes si brusque qu'il fit asseoir l'animal sur ses jarrets.

— Je n'en peux plus! gémit-il.

Puis il s'affaissa de tout son corps, aussi plat qu'une omelette...

Barco était l'homme des promptes résolutions. Il vit que pour en finir, il n'y avait que la force. Il fit pirouetter son cheval, saisit le bridon du petit alezan et partit à fond de train, enlevant le pauvre martyr, comme il aurait fait d'un prisonnier de guerre.

Tout passant se serait scandalisé de ce lamentable spectacle; par bonheur, il n'y avait à l'entour âme qui vive. Un midi de plomb écrasait la vaste plaine haletante, et toute créature disposant d'un abri quelconque, — maison, chaumière, creux d'arbre ou trou de souris — s'y était retirée...

IV

Tout à coup, le passage de la plus éblouissante clarté à une obscurité presque complète, et des réverbérations d'un soleil sans pitié à une douce fraîcheur printanière...

Ils venaient d'atteindre la haute futaie de Starokamien.

Quelle forêt ! Grand Dieu, quelle forêt ! La plus ardente fantaisie du poète ne parviendrait pas à imaginer quelque chose de plus imposant, de plus solennel. Point d'arbustes, point de menus bois entravant la vue ; aussi loin que l'œil pouvait atteindre, des troncs droits et majestueux, semblables aux colonnades d'un temple immense, s'étendant à l'infini... Et tout cela plusieurs fois séculaire ; rien de jeune parmi tout cela. Des chênes, des chênes, rien que des chênes ; des chênes sévères et vénérables, dont les vertes cimes avaient déjà frissonné dans les airs, quand le dernier des Valois avait passé là, emporté par des roues rapides vers la couronne de France et vers le poignard du moine...

Maintenant elles formaient comme une voûte ininterrompue de verdure, également impénétrable aux rayons du soleil et à la pluie ; tandis qu'au-dessous, le sol, plat et uni comme une table, se recouvrait d'un léger tapis de mousse, à travers lequel serpentait le chemin, à peine marqué par quelques ornières.

Un demi-jour timide et vibrant régnait à l'entour, s'obscurcissant de plus en plus vers les profondeurs de la forêt, où la nuit la plus close fermait la scène...

Étonné, ravi, Barco s'arrêta court. Il avait, à ses heures, le sentiment du beau ; il était même doué d'un certain sens poétique. Cependant ces qualités ne se montraient que rarement à la surface : le diplomate et le viveur l'emportaient sur le poète.

Mais le spectacle qui s'offrait à ses yeux était trop inattendu, trop émouvant. A pleins poumons il aspira cet air parfumé de résine. Son regard rêveur chercha à pénétrer les mystères de ces solitudes magnifiques. Et soudain il se sentit pris d'une

ivresse irrésistible. Le torse rejeté en arrière, la poitrine bombée, les muscles du cou tendus comme des cordes, il poussa à gorge déployée un cri strident, un de ces « youlements » qui, dans les Alpes de la Styrie, se lancent d'un sommet à l'autre comme des fusées de joie, de vie débordante.

Le son, éveillant l'écho de la forêt, plana un instant dans le clair obscur des sombres colonnades ; puis, s'affaiblissant à mesure que les voûtes le répétaient, il s'éteignit dans l'ombre lointaine...

— Streletzky ! mon vieux !... As-tu jamais vu quelque chose de pareil ? s'écria Félix, pris d'un invincible besoin d'épanchement, et se tournant vers sa malheureuse victime.

Mais toutes ces splendeurs étaient perdues pour l'infortuné lieutenant.

— Mon derrière ! gémit-il, pour seule réplique.

Barco haussa les épaules avec indignation.

— A-t-on jamais vu un type pareil ?

Puis il se mit à consulter de nouveau sa carte, voulant s'assurer si le chemin qu'on voyait était bien celui qu'il fallait suivre. Il fut convaincu bien vite qu'il était impossible de se tromper. On n'était plus guère qu'à trois quarts d'heure de Bronisiolo.

Par cette heureuse nouvelle, il chercha à ranimer son compagnon ; mais ce fut inutile. Streletzky, dans un état d'apathie complète, accueillait tout avec indifférence.

Ce que voyant, Félix s'empara de nouveau des rênes du petit alezan. Et ils continuèrent leur chemin, sur un excellent terrain élastique, semblable à du caoutchouc à peine durci, et qui, sous les pieds des chevaux, résonnait sourdement, comme s'ils eussent galopé au-dessus de galeries souterraines.

Les bêtes, fatiguées, avaient perdu de leur entrain ; mais Barco, dont le cœur et l'estomac criaient famine, n'en avait cure, et, sans pitié, il épuisait leurs dernières forces, ne ménageant ni l'éperon ni la cravache.

Pourtant, — il faut le dire à l'honneur du beau Félix, — il ne songeait pas exclusivement à lui seul. Plus d'une fois, par égard pour l'état désespéré de son ami, il s'était écorché les genoux contre les arbres, afin de lui laisser libre toute la largeur du chemin. En dépit de cette précaution, Streletzky

ne manqua pas de se heurter rudement aux obstacles de toute sorte, et de se déchirer le visage aux branches basses qui barraient le chemin.

Mais le malheureux ne criait plus. Une résignation stupide s'était emparée de lui. Il se tenait incliné en avant, les mains cramponnées à la crinière, les genoux relevés jusqu'à la hauteur du garrot. Les étriers avec leurs courroies le suivaient dans l'air, ondoyant comme les tresses d'une vierge ravie par un centaure. Si le képi restait sur la nuque, c'était par un miracle d'équilibre.

Cependant Streletzky n'était pas encore au bout de ses souffrances.

La forêt avait conservé jusqu'alors ce caractère spécial de haute futaie qui, au premier moment, les avait si fort frappés. Le chemin était resté large et entièrement uni, le terrain bon.

Mais peu à peu un changement se produisit. A mesure que les troncs perdaient de leur épaisseur extraordinaire, et les cimes de leur splendide développement, les jeunes taillis, ainsi que les parasites de la forêt, — noisetiers, épines-vinettes, ronces, lierres, — apparaissaient de plus en plus touffus. En même temps, cessait la noble uniformité de la chênaie. D'autres espèces, — telles que hêtres, sapins, érables, et surtout l'inévitable bouleau, — s'introduisaient isolées d'abord, puis en groupes, et finirent par prédominer, formant un enchevêtrement vert, irrégulier, pullulant... Ainsi, la haute, solennelle, incomparable forêt, unique en son genre, ce grand temple à colonnades, s'était insensiblement transformée en un bois comme un autre, toujours remarquablement beau, c'est vrai, mais sans caractère particulier, inextricable, touffu, impraticable. Le sol, recouvert, à présent, d'un réseau de racines recourbées, ne ressemblait plus en rien à la belle couche de mousse qu'ils avaient foulée jusque-là.

C'est alors que le malheureux Streletzky subit le plus affreux supplice.

Le petit alezan, qui, jusqu'alors, avait fait preuve d'un irréprochable savoir-vivre, semblait n'avoir attendu que cette configuration favorable des circonstances, pour mettre au jour ses défauts. Et Dieu sait que, même inspiré par la malice

d'un sylvain, il n'eût jamais trouvé une meilleure occasion de les faire valoir!

Il ne pouvait apercevoir la moindre racine, le plus petit morceau de bois sec à travers le chemin, sans se croire obligé de l'enlever en sautant... Un moment, il hésitait, considérant l'objet de l'œil droit, avec un petit air de méfiance. Puis, se décidant, il le franchissait d'un saut de chèvre.

Chaque rameau de ronce qui rampait, chaque racine lui servait à ce sport.

C'en était fait des mouvements tranquilles et réguliers, à l'heure même où ils eussent été le plus appréciés! Ils s'étaient transformés en une suite ininterrompue de bonds et de soubresauts; et la gélatine informe qui avait été naguère le joyeux compagnon Streletzky endurait des tortures infernales...

Le capitaine, au contraire, était parfaitement à son aise. La vie lui souriait, et il lui rendait ce sourire. Il faisait d'excellents petits mots pour rire, — afin d'égayer son ami, comme il avait le toupet de le dire! — et, le nez en l'air, se laissait emporter d'un galop tranquille et régulier, tout en traînant l'autre derrière lui, en laisse. Le maniement des huit rênes et d'une cravache, ajouté à l'étude de la carte, ne l'empêchait point de penser à ses cigarettes, que, l'une après l'autre, il roulait et allumait, avec une sérénité tout olympienne, sans répandre un grain de tabac, sans casser une allumette.

Enfin il crut apercevoir, à travers les broussailles, une lueur plus claire. En même temps, le chemin devint plus large et les ornières plus fréquentes. Égarés parmi les arbres de la forêt, il découvrit un poirier d'abord, puis tout un nid de poiriers, sûr indice du voisinage de l'homme.

Ensuite une haie se présenta, servant de clôture à un petit pâturage.

Le doute n'était plus possible : ils approchaient du but.

Déjà on entendait au loin les aboiements d'un chien. Bronisiolo devait être à une distance d'un quart de lieue tout au plus...

Félix arrêta son cheval et sauta à terre.

— Allons, mon vieux! s'écria-t-il en secouant Streletzky. Nous sommes arrivés!... Rassemble tes forces!

Et, comme ce dernier, pour toute réponse, poussait un sourd grognement, il se décida à lui servir de valet de chambre.

Monté sur une souche pourrie, il lui arrangea, aussi bien que possible, sa cravate, lui posa convenablement le képi sur la tête, lui essuya la figure, sans oublier l'énorme moustache blonde qu'il lissa avec son petit peigne de poche et retroussa entre le pouce et l'index, pour lui donner un air plus martial.

Streletzky s'abandonnait sans bouger.

Alors Barco fit lui-même un bout de toilette. Il passa la brosse sur ses cheveux coupés ras, mit avec soin une paire de gants frais et blancs comme la neige de l'Himalaya. Cela fait, il revint à ses mou..., c'est-à-dire à *son* mouton.

— Streletzky! lui cria-t-il dans l'oreille, nous voilà à Bronisiolo!... Il faut maintenant t'arranger sur ta selle, pour ne pas faire piètre figure, à notre entrée... Allons! Entends-tu?

Et, comme le malheureux ne bougeait pas, Barco, s'emparant de sa jambe, d'une seule poussée le mit en place...

Mais alors il y eut quelque chose d'inouï. Streletzky, oubliant toute discipline et tout respect, laissa échapper un rugissement qui n'avait plus rien d'humain :

— Mille tonnerres de Dieu! Sacrrrré nom d'un nom! Sapristi, ma peau... ouhhhhh!

Il poussait en même temps des gémissements et des jurons qui finirent par un hurlement lamentable : on eût dit un chien blessé par un chasseur maladroit...

Il n'y avait rien à faire: et Barco, se résignant, remonta sur son cheval, prit l'autre par la bride, et, au pas, continua sa route.

V

Le cœur lui battait avec plus de force que de coutume. Il allait enfin revoir sa Belle au bois dormant, dont il rêvait depuis trois mois. Comment l'accueillerait-elle?

La forêt continua encore, l'espace de cent ou cent vingt pas, puis s'ouvrit, formant une vaste clairière, aux limites irrégu-

lières, plate comme une table et tout entourée de bois. Elle pouvait mesurer environ deux cents hectares. Cinq ou six huttes de paysans s'éparpillaient tristement le long de la lisière.

En face, on remarquait, à droite, quelque chose comme une petite cheminée de fabrique... Félix se rappela avoir entendu parler d'une certaine briqueterie, constituant le principal revenu de la famille.

A gauche, où la forêt semblait former une baie, il aperçut une bâtisse en pierre, longue et basse, peinte en jaune et couverte en tuiles. On eût dit le magasin à fourrages d'une caserne; mais c'était, sans doute, la maison seigneuriale de Bronisiolo, la résidence de onze générations de nobles et preux Broniecki.

Une allée de jeunes peupliers, fort ébréchée, y conduisait tout droit, à travers la plaine légèrement inclinée, dont quelques maigres champs de blé et d'avoine et, çà et là, un bouquet d'arbres fruitiers ne parvenaient pas à interrompre la monotonie désolée.

Félix, très ému, s'avança au pas ramassé vers le but si longtemps désiré. Évidemment, on avait été remarqué. Un certain mouvement s'était produit dans la cour. On voyait des formes humaines la traverser en courant. On entendait des appels étouffés. Un gars en souquenille de paysan entra précipitamment par une porte, pour ressortir presque tout de suite en bras de chemise, et brandissant triomphalement une livrée bleue, avec laquelle il disparut d'un autre côté.

Aussitôt après, un petit vieillard chauve, portant de longues moustaches noires, sortit en hâte par la porte principale. Accourant, nu-tête, au devant des nouveaux arrivés, il agitait les mains en l'air et faisait des signes de joyeuse surprise. Barco avait immédiatement reconnu son joueur de whist : aussi s'empressa-t-il de lui faire son plus aimable sourire.

— Quel honneur, messieurs, pour ma misérable masure ! Quelle gracieuse visite, messieurs mes bienfaiteurs ! — ne se lassait pas de crier Pan Broniecki.

Pendant que messieurs ses bienfaiteurs mettaient pied à terre, il voulut à tout prix leur tenir en personne l'étrier, et ce ne fut que de ses mains que Hrinko, le paysan en livrée, reçut les montures.

Cette cérémonie dura quelque temps à cause de Streletzky : en descendant de cheval, il souffrait des tortures atroces. Ce ne fut qu'au prix d'un effort surhumain qu'il parvint à passer la jambe droite par-dessus la croupe...

Pendant ce temps, Barco réfléchissait.

Il ne tenait pas trop à dévoiler une vérité dont le ridicule retombait en partie sur lui-même et devait nuire au prestige de son arrivée.

Il dut donc chercher une explication plausible pour cette raideur de mannequin qui se remarquait dans tous les mouvements de son ami.

Aussi s'empressa-t-il de murmurer à l'oreille du *szlachcic* :

— Mon pauvre camarade souffre de rhumatismes contractés pendant la guerre de 66... Il est resté trois jours dans un puits où les Prussiens l'avaient jeté...

— Oh ! oh ! — s'écria le maître de la maison, tout saisi d'horreur.

— Il vous serait très reconnaissant, — poursuivit le beau Félix, — si vous vouliez avoir l'extrême bonté de lui permettre un moment de repos sur un sofa.

— Vous me rendez tout confus, *Panie !*... Toute la bonté est de votre côté ! Ma pauvre masure, *Panie*, ma table, mon lit, mes écuries vous appartiennent...

Puis il salua ses hôtes de deux sonores baisers sur les joues.

Cette réception ne laissait, en vérité, rien à désirer. Les Polonais sont très hospitaliers. Nous parlons des Polonais de vieille souche, de ceux qui ont religieusement conservé les coutumes de leurs pères. Bon nombre de nos riches propriétaires fonciers, qui, sous ce prétexte égoïste de « vouloir vivre tranquilles », ou encore de « ne vouloir exister que pour leur famille », se retranchent hermétiquement entre leurs quatre murs, pourraient, en ce qui touche l'exercice de ce noble et saint devoir, prendre pour exemple ces pauvres hobereaux, ruinés la plupart et criblés de dettes.

Cependant, malgré cet accueil si cordial, quelque chose manquait à Félix. Celle qu'il voulait voir, et pour laquelle il avait éreinté son ami, il n'en apercevait pas la moindre trace. Serait-elle malade, ou peut-être absente ?... Il n'osait s'enquérir, par crainte de recevoir en pleine figure le coup dur

et brutal de la déception. Il préférait ne pas même prononcer son nom...

Le bon vieillard, après s'être épuisé en mille ferventes recommandations à Hrinko, auquel il enjoignit de soigner les chevaux comme s'ils étaient ses propres père et mère, passa ses bras affectueusement sous ceux de ses hôtes, pour les conduire à la maison.

Streletzky fit des efforts prodigieux pour marcher comme si de rien n'était; il avait l'air néanmoins fort grotesque. Comme il n'était absolument pas en état de mouvoir la partie supérieure de ses jambes sans éprouver de terribles douleurs, tout ce qu'il pouvait faire, c'était de se pousser en avant par de tout petits pas partant des genoux, tandis que les cuisses restaient absolument immobiles, comme si les genoux avaient été liés ensemble par des cordes. Si l'on ajoute à cela les grimaces que lui arrachait la souffrance, on jugera que son entrée à Bronisiolo ne dut pas être brillante.

Enfin ils se trouvèrent seuls dans une petite pièce plus que simplement meublée, qui servait de chambre d'ami. L'excellent maître de maison s'était éloigné, non sans avoir songé à leur apporter de ses propres mains de l'eau chaude pour leur toilette, ainsi que de l'eau-de-vie et des œufs pour restaurer leurs estomacs. Avant de sortir, il s'était retourné deux fois encore pour leur demander « s'ils ne désiraient rien... mais absolument rien de ce que sa misérable masure pourrait leur offrir? »

Alors, Barco se mit en devoir d'examiner le corps du pauvre diable, étendu sur le canapé. Il ne formait plus qu'une plaie. Jamais, depuis que la première culotte de peau a frotté la première selle, écorchure pareille ne s'était vue.

— Diable! — dit Barco, très soucieux. Et il sentit, pour la première fois, en son for intérieur un petit malaise qui ressemblait à un remords. — Voyons, il faut faire quelque chose pour te recoller. Mais quoi, de par tous les diables? Du collodion... de la pommade de zinc? Ils n'en auront pas... Tiens! voici, pour commencer, l'eau-de-vie que le bonhomme nous a servie de force...

Il en remplit le creux de sa main, et se mit à frotter, sans pitié, les muscles blessés du lieutenant, qui se tordait en poussant des hurlements étouffés.

— Et maintenant il me faudrait du taffetas d'Angleterre ou quelque chose de semblable... J'y pense!... Des timbres-poste! on en trouve partout; et cela ferait notre affaire, faute de mieux... J'y vais de ce pas.

Après avoir fait une soigneuse toilette, le capitaine se rendit au salon, où il trouva bien la châtelaine, mais pas ombre de jeune fille.

Qui ne connaît ces délicieuses chambrettes de grand'-mamans, dont la propriétaire ne sort pas de toute l'année, menant, entre ses quatre murs, sa bonne petite existence tranquille et inoffensive, au milieu de ses vieux souvenirs, soigneusement ramassés autour d'elle? Qui ne connaît les cent tableaux et images, arrangés au mur en groupes artistiques; cette devise chrétienne, brodée sur du canevas; ces rubans fanés, ces boucles encadrées sous verre, ces couronnes desséchées dont les feuilles, au moindre attouchement, tombent avec un léger froufrou? Qui ne connaît surtout cette légère odeur de moisi, mélangée au doux arome de bois vermoulu, d'étoffes rongées par les mites, dont les pièces sont imprégnées?... Lorsqu'on pénètre dans une telle chambre aux murs qui parlent, et dont chaque pouce carré représente un battement de cœur, on se sent pris d'une tendre mélancolie. On voit, comme dans un livre grand ouvert, se dérouler toute une vie, qui, dans son insignifiance paisible, a eu, elle aussi, ses désirs et ses efforts, ses sanglots et ses cris de joie, et mérite certainement le souvenir calme et respectueux que nous lui dédions.

Le salon de Bronisiolo avait ce caractère. Plongée dans une demi-obscurité, la pièce, d'une grandeur moyenne, était banalement garnie d'un vieux piano et de meubles de magasin, recouverts d'un reps fané. Mais ce qui lui donnait un cachet particulier, c'étaient les murs tapissés jusqu'au plafond d'une foule d'objets, de souvenirs, d'innombrables portraits de famille. Il y en avait de toutes les époques des deux derniers siècles, depuis un chevalier du temps de Sobieski, bardé de fer, superbe et solennel, une main posée sur la hanche, l'autre, d'un geste impérieux, indiquant le blason, jusqu'au petit cadre ovale emprisonnant une miniature rococo, au double

menton dodu, à l'ombre du nez exagérée, à la bouche friponne, trop rouge, dessinée en arc d'amour trop cambré. Quelques-uns de ces tableaux étaient recouverts d'un crêpe noir, ce qui ne manquait pas de produire un étrange effet.

Il y avait aussi des broderies antédiluviennes, des figures en porcelaine plus ou moins avariées, quelques bustes en marbre représentant des *szlachcic* du temps de la République, et recouverts d'une mousseline transparente, qui les protégeait contre les mouches.

Un vieux lustre en verre de Venise, parsemé d'innombrables petits points noirs, trop grand pour la pièce, écrasait le parquet de sa masse terne et grisâtre...

Un léger parfum de lavande, s'exhalant du tout, rappela à Barco de vagues souvenirs d'une heureuse enfance, livrée aux soins d'une mère aimante et d'une demi-douzaine de tantes, qui se disputaient le bonheur de le moucher, et se mettaient en quatre pour prévenir ses moindres désirs.

La vieille dame qui, à son entrée, s'était levée, un gracieux sourire sur les lèvres, cadrait parfaitement avec son entourage. D'une demi-tête plus haute que son humble mari, elle était bien faite, forte et large d'épaules. Sur un cou auquel l'âge n'avait pas enlevé toute sa grâce, reposait une noble tête de marquise. Cinq ou six boucles en tire-bouchon, d'un éclat neigeux, sortaient de dessous son bonnet blanc, se balançant à chaque mouvement, comme les grappes d'une glycine. Son costume de moire antique, précieuse, mais d'une coupe démodée, sentait le camphre des armoires : évidemment, on avait fait toilette en l'honneur des hôtes, et troublé dans son repos d'invalide ce vétéran de marque.

Le beau Félix, fin diplomate s'il en fut, possédait au plus haut degré l'art de s'immiscer dans les bonnes grâces de ceux auxquels il avait affaire. Envers le maître de la maison, il s'était confondu en saluts à l'orientale et en chaleureux serrements de main ; ici, en un clin d'œil, il devint le parfait gentilhomme de Versailles, à l'épée horizontale, glissant à pas de menuet, et distribuant des révérences mesurées et solennelles.

Il saisit la main de la vieille dame, par le bout des doigts, qu'il baisa délicatement, les lèvres en pointe, comme pour y

aspirer une goutte de miel, puis expliqua le motif de leur visite et fit, au nom de son ami, l'invitation pour le bal de Brzezany.

En un rien de temps, il avait gagné le cœur de la bonne vieille.

Tout en prodiguant ces marques de politesse surannée, Barco n'avait pas oublié de surveiller la porte, du coin de l'œil.

Enfin elle s'ouvrit...

Hélas! Ce n'était pas *elle*, mais simplement le père qui venait répéter toutes ses excuses au sujet de sa « misérable masure », et du peu qu'il pouvait offrir à « messieurs ses bienfaiteurs... » Il souriait cordialement, et soupirait, et souriait encore; la tête inclinée sur l'épaule gauche, il serrait entre les siennes les mains de son brillant visiteur, avec tous les signes d'une profonde reconnaissance.

On lui parla de l'invitation... Aussitôt l'expression d'un grand embarras se répandit sur sa face ridée.

Il échangea quelques regards avec son épouse; puis, d'une voix tremblante, il se mit à débiter une humble excuse, entrecoupée d'un nombre prodigieux de *Panie* :

« Sa famille et lui, *Panie*, se sentaient très heureux, *Panie*, et très flattés d'avoir été considérés comme dignes d'une telle grâce; mais hélas! c'était impossible! Le cœur saignant, *Panie*, il était forcé de décliner... Aussi vrai que Dieu était miséricordieux, c'était impossible, tout à fait impossible... Ils ne pouvaient pas, *Panie*. Ils étaient encore en demi deuil pour la patrie, et... et...

On avait, en effet, après la défaite essuyée par l'insurrection de 1863, porté un deuil national en Galicie; mais il y avait longtemps de cela. À présent, on dansait dans tout le pays; et pour Filippa, Barco savait mieux que personne qu'elle avait, l'hiver dernier, assisté pour le moins à *un* bal...

Ce n'était donc qu'un simple prétexte; et le capitaine, un peu contrarié, se cassa la tête pour deviner si c'était un sentiment de fanatisme patriotique qui ne permettait pas à la famille d'assister à un bal d'officiers, ou bien si le refus était dû à des considérations purement économiques.

Cette dernière hypothèse lui sembla la plus probable. Le

pauvre vieux n'avait peut-être pas encore payé la robe rayée blanc et rouge portée par sa fille au bal de Mainowski; et c'était la dure nécessité qui le forçait à ce *non*, si peu d'accord avec son caractère doux et obligeant.

Mais Barco n'était pas homme à se perdre en de stériles rêveries. Il ne se donna pas même la peine d'insister auprès des deux vieillards, d'autant plus que, dès le début, il s'était moins préoccupé de voir son invitation acceptée que de trouver un moyen d'entrer dans la maison. Il se borna donc à exprimer par quelques mots son vif regret, et à déclarer poliment que le bal projeté avait perdu son attrait le plus grand.

Tout d'un coup, il se souvint que, pendant tout ce temps, ce pauvre diable de Streletzky demeurait étendu sur son lit de douleur, sans secours, hors d'état de bouger... Il fallait à tout prix se procurer, à défaut de collodion, un certain nombre de timbres-poste.

Mais des timbres neufs, dans une maison pareille, où l'on devait écrire peu de lettres, y en aurait-il une quantité suffisante? Et sous quel prétexte les demander?... Bah! de vieux timbres, décollés avec précaution et réappliqués tout de suite... Cela vaudrait toujours mieux que rien!... Et Barco, avec sa facilité d'imagination et sa promptitude, s'avisa d'utiliser son invention du fameux puits.

Sans perdre une minute, il raconta comment son brave camarade, en cette situation désespérée, s'était engagé par un vœu solennel à racheter, dans le cas où il serait sauvé, trois petits Chinois avec des timbres-poste. Il en avait, dit-il, acquis déjà deux, chacun moyennant un million de timbres; et quant au troisième, il avait déjà deux cent soixante-quinze mille pièces, belles et bien comptées, destinées à son rachat... Est-ce que madame ne serait pas disposée à contribuer par une obole à cette œuvre de charité?

La vieille dame, émue jusqu'aux larmes, répondit que, si sitôt après le dîner, elle mettrait la maison sens dessus dessous pour trouver ce qu'il demandait. Mais cela ne faisait pas l'affaire de Barco.

— Parfaitement, reprit-il, mais il y a une difficulté... Emporté par son zèle pieux, mon ami a fait encore un autre vœu :

c'est de ne jamais se mettre à table sans avoir auparavant collectionné au moins cinquante timbres... Ainsi, si vous ne voulez pas que le malheureux garçon reste à jeun dans votre hospitalière maison, il faudrait que vous eussiez la bonté de vous mettre à l'œuvre dès maintenant... Cinquante timbres! c'est bientôt fait; et vous accompliriez une bonne action.

Le beau Félix ne songea même pas, et ses crédules auditeurs encore moins, qu'à cinquante timbres par jour, le pauvre jeune Chinois aurait dû attendre sa délivrance pendant quarante ans, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il fût devenu un vieux Chinois. L'idée ne vint à personne de faire des calculs, le crayon à la main.

D'ailleurs, ils n'en auraient pas eu le temps: car aussitôt les nez des deux vieillards s'enfoncèrent dans tous les tiroirs, — de grosses larmes coulant sur celui de la bonne dame, qu'un rien faisait pleurer.

Un vœu! C'était tout ce qu'il y avait de plus sérieux, en vérité, aux yeux de la pieuse Polonaise.

La légende de ce mystérieux enfant chinois, pour l'achat duquel des quêtes continuelles sont organisées, sans que jamais on en connaisse le résultat, était déjà assez répandue, même en ce coin de terre, pour qu'une pareille demande fût assurée de toutes les sympathies; à plus forte raison, lorsque la sainte œuvre se poursuivait en exécution d'un vœu! Un homme engagé par un serment jouit parmi les dévotes Polonaises à peu près de la même vénération superstitieuse qu'un *hadji* ou pèlerin de la Mecque parmi les croyants de l'Orient.

On comprendra donc aisément avec quel zèle la vieille dame fouilla partout.

La correspondance de la famille n'était pas bien grande; mais tout ce qu'on recevait à Bronisiolo était soigneusement gardé pendant des ans et des lustres... Aussi, après une demi-heure de recherches, on put remettre au capitaine une enveloppe toute bourrée des objets en question.

— Voilà pour ce pauvre garçon, dit la vieille dame avec bonté. Maitenant, il pourra dîner pendant quinze jours sans éprouver aucun remords.

VI

Barco, ayant présenté ses remerciements émus, revint avec le paquet auprès du malheureux, qui, étendu sur le sofa, l'interrogeait silencieusement de ses grands yeux écarquillés.

— J'ai tout ce qu'il nous faut! s'écria gaiement le beau Félix. Laisse-moi faire, et dans un quart d'heure tu seras en état de danser une *krakowiak*, si le cœur t'en dit.

Les vieilles enveloppes trempées dans l'eau, il décolla soigneusement les timbres, qu'il disposa sur une table, tout prêts à être appliqués.

Puis il aida le patient à se mettre debout. Revêtu d'une simple chemise, Streletzky dut se placer près de la fenêtre, à laquelle il tourna le dos. Barco, assis derrière lui sur une chaise, commença aussitôt à lui tapisser de timbres-poste les endroits endommagés: opération fort délicate, dont il se tira avec beaucoup d'habileté, faisant même preuve d'un certain goût artistique dans le savant arrangement des différentes nuances.

— Comme c'est dommage, dit-il en secouant la tête, que tout ceci doive rester caché aux yeux de l'humanité!... C'est de toute beauté, ma foi! Quelle gamme de couleurs! Tu charmerais le monde entier, Streletzky. A défaut d'autres, tu aurais du moins une valeur d'amateur... Sais-tu, mon cher, qu'il y a ici les timbres les plus curieux que l'on ait vus depuis trente ans? C'est incroyable, ma foi, tout ce qui se conserve dans ces vieilles bicoques de campagne!... Mais tiens!... Qu'est-ce que cela?... Un timbre sibérien... un timbre d'Irkoutsk!... Oh! mais celui-là, je ne le colle pas, je le garde... Que diable ces braves gens ont-ils à faire avec la Sibérie?...

Il fut brusquement interrompu dans ses réflexions par un léger froufrou qui se fit entendre derrière lui, dans le jardin.

Très effrayé, il tourna avec sa chaise, juste à temps pour voir disparaître rapidement les ombres de deux femmes...

Il fut anéanti.

Dans l'une d'elles, il venait de reconnaître la grande et belle silhouette de Filippa. Elle l'avait vu, et dans quelle si-

tuation!!!... Voilà donc le résultat de tant de peines, de tant d'intrigues et de fatigues... d'une mise en scène si soigneuse, si raffinée!... Il s'était rendu ridicule, peut-être impossible...

Il resta là, affaissé sur sa chaise, immobile, la tête enfoncée dans ses mains, fouillant de ses doigts nerveux sa courte chevelure subitement mouillée de sueur; pendant que Streletzky, oubliant ses douleurs, hors de lui, arpentait la chambre sur ses pauvres jambes raides comme des échasses.

— Que faire, maintenant? s'écriait-il en se tordant les mains.

— Si tu n'étais pas dans cet état, répondit Barco désespéré, je te dirais: « Montons à cheval, allons à tous les diables, et ne nous approchons plus jamais de ce maudit taudis, à cinq lieues à la ronde... » Quelle honte! oh! quelle honte!... Mais j'ai ce que j'ai mérité! Qu'est-ce qui m'a pris de te placer justement devant la fenêtre... une fenêtre du rez-de-chaussée... Animal, triple idiot que je suis! C'est à en devenir fou...

A l'heure du dîner, ils franchirent tous deux la porte du salon, penauds comme des barbets mouillés.

CHARLES DE TORRESANI.

(*A suivre.*)

FRÉDÉRIC MISTRAL[1]

II

LA LANGUE

La langue dont les félibres ont fait une langue littéraire est le parler populaire de Saint-Remi et des alentours ; ce parler s'emploie sans différences notables dans la région qui s'étend le long du Rhône depuis Orange environ jusqu'au Martigue[2]. C'est une des variétés du gallo-roman, une des mille formes qu'a prises, suivant les latitudes et les longitudes, la langue importée en Gaule par les Romains. Les traits généraux de la phonétique de cet idiome lui sont communs avec les autres parlers de la Gaule, et il partage notamment avec le français du Nord plusieurs dégradations assez récentes, comme l'effacement de presque toutes les consonnes finales quand elles ne précèdent pas une voyelle, la prononciation du *c* devant *e*, *i* comme *s*, l'affaiblissement de l'*l* mouillée en *y*. Mais il a con-

1. Voir la *Revue* du 1er octobre.

2. A l'est d'une ligne qui rejoindrait à peu près le Ventoux à l'étang de Berre, en passant par Carpentras, Cavaillon et Salon (par exemple, à Forcalquier, à Apt, à Aix, à Marseille), il y a déjà des nuances dialectales sensibles.

servé de belles diphtongues (*ái, áu, óu, òu, éu, èu*), et il n'a pas contracté comme le français l'intérieur des mots, ce qui leur donne plus d'archaïsme, d'ampleur et de sonorité (*madur* au lieu de *mûr, pescadou* au lieu de *pêcheur*, etc...). L'*e* « muet » du français à la fin des mots est remplacé par un son intermédiaire entre *o* et *ou*, qui s'écrit *o* et se prononce distinctement (*Prouvenço, bello*). Le provençal possède, en outre, ce qui rend la musique du langage plus variée, des finales non accentuées en *e*, *es* (*cante, cantes*) et en *i, is* (*glòri, toutis*). Un trait caractéristique de ce parler, qui lui donne pour notre oreille quelque chose de caressant mais aussi d'enfantin et comme de zézayé, est la prononciation de *ch* comme *ts*, de *g*, *j* comme *dz* (*chato-tsato, moungeto-moundzeto*); en revanche, les nasales *m* et *n*, à la fin des mots ou devant une consonne, n'ont pas disparu comme en français en nasalisant la voyelle précédente. De l'ensemble de ces conditions phonétiques il résulte un parler harmonieux et doux, où l'accent, beaucoup plus marqué qu'en français, a aussi un caractère plus musical, où un riche système de voyelles et de diphtongues colore et diversifie la prononciation, où toutes les syllabes s'articulent nettement, où certaines mollesses n'excluent pas la force, où le rythme inhérent à chaque mot, tout en restant toujours sensible, se plie sans effort aux mouvements passagers du sentiment ou de la passion.

Au point de vue des formes, deux faits sont particulièrement saillants. Les substantifs ont perdu toute distinction entre le pluriel et le singulier : c'est là un délabrement flexionnel qui nuit aussi bien à la beauté qu'à la clarté du langage[1]. Mais, d'autre part, les flexions personnelles du verbe se sont assez bien conservées pour dispenser de l'adjonction des pronoms personnels, et c'est un grand avantage au point de vue de la force, de l'élégance et de la brièveté du discours.

Mais ce que la langue maternelle a offert de plus précieux à Mistral, c'est son vocabulaire, qu'il a étudié avec une passion infatigable. Ce vocabulaire, à vrai dire, a deux inconvénients. N'ayant servi, jusqu'à la nouvelle école, qu'aux besoins des pay-

1. Il est moins complet en français : l'*s* du pluriel s'y prononce encore, au moins devant les voyelles, et s'est conservée dans l'orthographe; quelques mots terminés en *l* ont gardé un vrai pluriel (*chevaux, travaux, cieux*).

sans et des artisans, il ne possède pas de mots pour les abstractions et en général pour les idées qui appartiennent à une culture supérieure; on ne supplée à cette lacune qu'en prenant des mots français et en les affublant d'un déguisement provençal qui leur donne un air emprunté. S'il se crée vraiment une littérature provençale, ce vice d'origine s'effacera insensiblement, et il ne faut pas oublier que notre vocabulaire de cet ordre s'est fait à peu près de même (mais plus lentement et plus inconsciemment), par l'emprunt d'une masse de mots latins ou étrangers, qui semblaient pédantesques ou barbares lors de leur introduction, et qui nous sont aujourd'hui aussi familiers que nos bons vieux mots héréditaires. D'autre part, étant le langage des basses classes, le parler provençal a une foule de mots d'un caractère grossier et trivial, qui nous choquent d'autant plus qu'ils existent souvent dans notre langue, où ils n'appartiennent qu'à l'usage bas ou tout à fait familier (ainsi *peta*, éclater, *esbroufe*, fracas, *drole*, garçon, *boufa*, souffler). D'autres, sans avoir ce je ne sais quoi de « canaille » qui paraît attaché à ceux-là, ont un certain air « patois » qui détruit pour nous la noblesse de l'expression : *chato*, fille, *poutoun*, baiser, *pichoun*, petit, *dindouleto*, hirondelle, nous font l'effet d'appartenir à la langue des enfants; nous avons peine à prendre au sérieux le *zóu !* (allons ! en avant !) qui revient sans cesse pour exprimer la fougue et l'entrain. Les plus déplaisants sont les mots français passés dans le peuple avec une altération qui nous fait involontairement penser au parler nègre, comme *moussu*, *madamigello*, *gramaci*, *armana*. On ne peut contester que la création d'une langue littéraire élevée ait rencontré là des obstacles que toute l'habileté du monde n'a pu entièrement surmonter : trop de mots ont gardé l'odeur de la boue ou même du fumier où ils avaient vécu, et la répandent autour d'eux quand on les emploie. Il en résulte parfois cette singulière conséquence que telle strophe de Mistral (notamment dans *Calendal*, où il a voulu s'élever plus haut), qui paraît noble et entraînante dans la traduction, prend, pour le lecteur français, un caractère trivial et presque comique quand il se reporte à l'original. Cette impression n'est certainement pas la même pour le lecteur provençal : mais il doit trouver également une disparate entre les souvenirs que l'usage

ordinaire de ces mots évoque en son esprit et les idées ou les sentiments que le poète veut leur faire exprimer.

Mais à côté de ces pauvretés et de ces scories, le vocabulaire de Mistral a des richesses, des énergies et des douceurs qui en font un instrument merveilleusement approprié à la musique qu'il lui demandait. D'abord la nature et la vie méridionales, si différentes de celles que reflète le français du Nord, présentent une foule d'objets, de sensations, d'actes, d'usages qui n'ont pas et ne peuvent avoir d'expression exacte en français. Il faut voir dans les poèmes de Mistral l'innombrable quantité de noms d'oiseaux, d'insectes, de plantes, d'outils, d'agrès, d'ustensiles familiers, de mots de culture, d'élevage, d'industrie, de chasse, de pêche, de navigation, que la traduction ne peut rendre que par des équivalents sans précision ou de pédantesques dénominations scientifiques. Mais ce n'est là qu'une part, et tout extérieure, de la richesse du vocabulaire provençal, que l'écorce d'une pulpe savoureuse. Ce peuple de la Provence rhodanienne a une âme à lui, qui s'est façonnée pendant des siècles sous l'influence de la nature qui l'entoure et de la vie qu'il mène ; elle s'est exprimée dans sa langue, parfois avec brutalité, mais souvent aussi avec une force, une originalité et une délicatesse extrêmes ; et ce que cette âme a conçu, cette langue seule est en état de le rendre. C'est ce qui justifie la tentative des félibres : eût-elle poétiquement échoué, elle nous aurait encore légué des documents d'un haut intérêt, car on ne connaît pas une langue par des grammaires et des dictionnaires : il faut la voir vivre ; mais, au moins avec Mistral, la tentative a pleinement réussi, et la langue provençale lui devra d'être conservée pour les siècles à venir dans toute sa beauté, toute sa grâce et toute sa fleur ; que dis-je? elle lui devra de s'être connue elle-même, d'avoir développé toutes les puissances contenues en germe dans son sein, d'avoir fait vibrer toute sa musique latente, d'avoir exhalé tous ses parfums inconnus d'elle-même. Le génie d'une langue ne se révèle tout entier que s'il est évoqué par un grand poète : ainsi l'amour dort dans un cœur qui s'ignore ; si celui qui doit l'éveiller ne se présente pas, ce cœur pourra se fermer sans avoir soupçonné les trésors qu'il recélait : mais vienne le prédestiné qui dira le « sésame » attendu, et tout

le printemps qui y sommeillait sans se connaître s'épanouira en une vie ardente et embaumée. Si le parler populaire de Provence offrait trop souvent à la surface des mots vulgaires ou plats, il cachait dans ses profondeurs des mots splendides ou caressants, des verbes où l'énergie était puissamment condensée, des substantifs pittoresques, des adjectifs d'une douceur exquise ou d'une charmante poésie. C'étaient des diamants bruts, que la main du maître a polis, enchâssés, et fait resplendir. Il a su, par un choix et un groupement habiles, donner souvent à ces mots natifs, qu'il connaissait dans toute la fécondité et l'intimité de leur vie, l'ampleur et la suggestion des mots antiques. Roumanille avait raison : Mistral n'aurait pas été en français le grand poète qu'il est en provençal, parce que toute sa façon de sentir la nature et de comprendre la vie était foncièrement provençale et ne pouvait par conséquent trouver qu'en provençal sa pleine expression. Non qu'une partie, et la plus essentielle, de sa poésie ne puisse se transvaser : *Mireille* a enchanté plus de lecteurs peut-être dans la traduction que dans l'original ; mais sa beauté intime lui vient de ce qu'elle a été conçue dans la langue de son pays. La version française qu'en a donnée l'auteur lui-même est fort belle ; jamais, sans l'intermédiaire du provençal, il n'aurait pu l'écrire telle quelle.

Je n'ai parlé jusqu'ici de la langue de Mistral qu'en la considérant comme un parler populaire ; mais il a voulu en faire un langage littéraire, et pour y arriver il l'a d'une part épurée et de l'autre fixée. L'épuration a consisté surtout à éliminer autant que possible les mots français qui avaient remplacé, dans l'usage même du peuple, leurs correspondants provençaux. Pour *paire, maire, sorre, cèu, car*, on dit communément en Provence *pèro, mèro, sur, cièl, chèr*, et les formes provençales, regardées comme vulgaires, ne sont conservées que dans des locutions vieillies ou dans des emplois spéciaux (on dira par exemple la *maire* d'un âne ou de poussins, mais la *mèro* d'un homme). Mistral a restauré les formes indigènes quand il les trouvait encore vivantes, et, grâce à ses efforts et à ceux de ses disciples, elles arrivent peu à peu à rentrer dans l'usage populaire. — La fixation de la langue s'est produite sous l'apparence modeste d'une fixation de l'or-

thographe. Mais c'est en réalité la phonétique et la morphologie de la langue littéraire qu'a réglées « l'orthographe » constituée par Roumanille et Mistral et appliquée dans toutes les œuvres des félibres depuis la première publication de *l'Armana prouvençau*. Jusque-là, comme il arrive nécessairement dans un ensemble de parlers populaires laissés à toute leur liberté, l'une et l'autre variaient à l'infini ; en respectant cette liberté il était impossible de créer une langue littéraire. Je n'en donnerai qu'un exemple : dans *les Provençales*, le recueil publié en 1852 sous la direction de Roumanille, on trouve pour le mot *femme* les formes *femo*, *fumo*, *fremo*, *feno*, *fenna*, et ce ne sont pas là de simples différences de graphie, ce sont bel et bien des variantes phonétiques. La nouvelle orthographe choisit une de ces formes, généralement la plus rapprochée du latin (ici *femo*), et l'admet seule ; cette forme fait désormais partie de la « langue des félibres ». Tel est en effet le seul nom qui convienne à la nouvelle langue littéraire, qui a pour base le parler de Saint-Remi comme l'italien a pour base le parler de Florence, mais qui, pour devenir ainsi que le toscan un « vulgaire illustre », a dû se donner une forme fixe, à laquelle se soumettent tous ceux qui veulent l'employer[1].

A ce double travail d'épuration et de fixation, qui est plutôt négatif, il faut ajouter, pour bien comprendre l'œuvre de Mistral, un travail positif d'enrichissement. Il a fait entrer dans l'idiome qu'il prenait pour base, en les modifiant légèrement dans leur forme quand il en était besoin, tous les mots, recueillis hors des limites restreintes de cet idiome, qui lui semblaient propres à exprimer de nouvelles nuances d'action ou de sensation. Dans cet idiome même, il a recherché curieusement les idiotismes les plus franchement marqués au coin du terroir, les vieilles expressions en train de disparaître, les tournures familières et hardies qui n'ont pas d'équivalents en français. Ce n'est pas dans « les vieux livres provençaux » qu'il a fait ses recherches : c'est dans l'usage du peuple, et,

1. M. Koschwitz, professeur à Greifswald, vient de publier en français (Paris, Welter, 1894) un petit livre fort bien fait, qui se recommande à tous ceux qui veulent étudier le provençal littéraire, et qu'il a intitulé avec raison : *Grammaire de la langue des félibres*.

s'il est archaïque, ce n'est nullement comme un antiquaire qui prétend faire revivre des mots, des formes et des constructions abolis, c'est comme un amateur jaloux de conserver ce que le présent a d'ancien mais de vivant encore. Il a pour reconnaître les « provençalismes » authentiques un instinct merveilleusement exercé par la pratique, et, si l'on peut dire, dans son âme un diapason naturel qui vibre de lui-même à tout son vraiment propre à la langue maternelle, et qui lui permet de le discerner avec sûreté et de le faire entrer dans l'harmonie de sa poésie à la fois si originale et si fidèle. Il a su, en outre, développer toutes les ressources de cette langue, soit en tirant un heureux parti des extensions de sens suggérées par l'usage commun, soit en profitant de la richesse, souvent inexploitée, de la dérivation, pour faire porter à de vieilles souches des rejetons légitimes mais imprévus, et assurer ainsi à la langue un rajeunissement et un élargissement presque illimités.

A cette mise en valeur artistique de la langue du peuple on a fait une objection grave. « Cette langue du peuple, dit-on, telle que Mistral prétend l'employer, le peuple ne la reconnaît pas dans son œuvre. La poésie du chantre de *Mireille* est inintelligible aux paysans de la Crau comme aux filles du Comtat, et cela pour deux raisons : beaucoup de mots employés par Mistral sont en réalité inconnus au peuple en dehors de telle ou telle localité[1], et, d'autre part, il a imposé à la prononciation et aux formes flottantes du parler populaire une netteté ou une fixité qu'elles n'ont pas ; la langue qu'écrit Mistral est une langue que personne ne parle, et que ceux-là seuls entendent qui l'ont étudiée dans ses œuvres ou dans celles de ses imitateurs. » Il y a beaucoup d'exagération dans cette allégation répétée à satiété. D'abord, il est des

1. Quant au reproche que j'ai souvent entendu faire à Mistral d'avoir forgé de toutes pièces des mots qui n'ont jamais existé, il est tout à fait absurde. Il vient de personnes qui, ne parlant provençal qu'avec des illettrés pour les affaires quotidiennes, ne soupçonnent pas la richesse de la langue dont un petit nombre de mots leur suffit, ni, à plus forte raison sa variété dans les différentes localités. Ce que Mistral a fait souvent, et qui doit certainement le rendre parfois difficile à comprendre aux gens simples, c'est de créer des dérivés nouveaux ou de donner à des mots populaires un sens détourné et relevé qu'ils n'ont pas dans leur emploi habituel. Mais c'est le droit et l'art même du poète.

poésies de Mistral que le peuple entier connaît en Provence : l'hymne au soleil qui ouvre les *Iles d'Or* est devenu un chant populaire : quand on inaugura, à Saint-Tropez, la statue de Suffren, le commandant Ortolan, qui présidait la fête, eut l'idée de lire à la foule la belle chanson insérée dans *Mireille* :

Lou báile Sufrèn, que sour mar coumando...

Et tous applaudirent à ces strophes naïves et touchantes qui semblent sorties du cœur même du peuple, et qui y trouvèrent aussitôt leur écho. On pourrait citer beaucoup d'autres exemples de succès analogues. Je ne doute pas que bien des pièces des *Iles d'Or* ne soient comprises (elles sont si simples !) et goûtées (elles sont si belles !) par plus d'un marin ou d'une jeune fille [1]. Mais il va de soi qu'il y a dans toute poésie vraiment artistique des parties que les gens non cultivés ne peuvent comprendre, même quand elles sont écrites dans leur langue. Nos paysans ne comprennent pas, à coup sûr, André Chénier ou Sully Prudhomme. Qu'est-ce que cela prouve contre la langue de ces poètes exquis? Quant aux mots, il est vrai qu'il y a dans le vocabulaire de Mistral une certaine bigarrure, en ce qu'il réunit des mots qui ne s'emploient pas aux mêmes endroits, et quelque chose de factice, en ce qu'il évite des mots très usités, qui ont pour lui le tort d'être français ou vulgaires. Mais c'est précisément et dans cette annexion et dans cette exclusion que réside le secret d'une langue littéraire, et qui dit langue littéraire dit nécessairement tout autre chose que parler local. Mistral n'a pas borné son ambition, quoi qu'il en ait dit, à chanter pour les pâtres et les « gens des *mas* » : il a voulu rendre la langue provençale capable de porter la plus haute poésie ; il a voulu en faire, non seulement une langue littéraire, mais une langue nationale, et il l'a nécessairement élevée au-dessus du niveau habituel des classes dépourvues de culture, tout en la laissant en somme plus près d'elles que ne le sont les idiomes littéraires de toutes les nations civilisées.

Mais à cet emploi d'un parler populaire comme langue

1. J'ai cité l'exemple d'un sonnet d'Aubanel que m'a récité, avec toute l'expression souhaitable, une fille d'auberge de Graveson.

artistique on a fait une autre et plus grave objection. Si la langue des félibres n'est pas parlée telle quelle par le peuple, elle l'est encore moins par les gens cultivés, par les félibres eux-mêmes [1]. Mistral emploie la langue provençale à une besogne à laquelle elle ne sert pas naturellement, et lui-même, s'il veut s'entretenir avec ses amis d'art ou de philosophie, c'est en français qu'il le fait et non en provençal. Par là, le provençal apparaît bien comme un « patois », restreint à l'expression de ce que disent les illettrés ou de ce que les lettrés ont à leur dire. Aussi la tentative des félibres a-t-elle pendant longtemps rencontré en Provence même plus de dédain que de sympathie. Mistral a eu plus d'une fois conscience de ce qu'il y avait de faux dans sa situation entre le peuple, qui ne le comprenait qu'à moitié, et les gens cultivés, qui, en dehors d'un petit cercle, refusaient de le prendre au sérieux. Il y a de la douleur dissimulée sous un sourire dans cette boutade des *Iles d'Or* : « Mais les paysannes ne s'entendent pas aux vers, et les bourgeoises comprennent de travers! » Il écrivait cela en 1868 : les choses ont quelque peu changé depuis lors : les « bourgeois » de Provence apportent maintenant à l'œuvre des félibres une curiosité plus sympathique; ils se rendent compte que dans l'emploi du provençal à la haute poésie il y a un honneur pour leur pays et une œuvre d'art de premier ordre; la langue poétique, mieux comprise, trouve maintenant un milieu plus favorable. Mais cela n'annonce pas que le parler indigène doive devenir jamais la langue naturelle des entretiens sérieux, et qu'on s'en serve pour écrire en prose autre chose que des œuvres familières et plaisantes [2] : pour ceux mêmes qui font du provençal la langue de la poésie et du cœur, le français reste la langue du raisonnement et de la prose.

1. On a publié dans ces derniers temps beaucoup de lettres de félibres, non seulement à des profanes, mais entre eux : elles sont en français. Pour les mettre en provençal, il leur aurait fallu faire de véritables thèmes.

2. Les discours de Mistral, ainsi que ceux d'Aubanel et de Gras, sont fort éloquents, mais le mouvement de la phrase est trop calqué sur le français. C'est l'inconvénient de l'absence d'une syntaxe propre, inconvénient beaucoup moins sensible dans la poésie. On tente aujourd'hui, par le journal, le roman, l'histoire, de créer dans la langue des félibres une littérature complète. Il est douteux que cette tentative réussisse.

C'est, en effet, presque uniquement à la poésie, au moins dans le genre élevé, que la langue des félibres convient et a été appliquée. Ceci m'amène à dire un mot de la versification de Mistral. C'est essentiellement la versification française, et il ne pouvait en être autrement. Quand même les félibres auraient mieux connu la versification des troubadours, ils n'auraient certainement pas essayé d'en imiter les laborieuses complications[1]. Tous les vers provençaux écrits depuis le XVIe siècle étaient calqués sur les vers français ; Roumanille n'a pas fait autrement que ses prédécesseurs, et Mistral n'a pas innové sur ce terrain. Il admet non seulement les principes et les lois fondamentales où sont d'accord depuis l'origine la versification du Nord et celle du Midi, mais les règles plus récentes et moins essentielles qui régissent nos vers depuis Malherbe : il se soumet comme nos poètes à l'interdiction de l'hiatus[2] et à l'alternance obligatoire des rimes masculines et féminines. Mais il n'a pas à se poser la fameuse question de l'*e* « muet », qui trouble et divise aujourd'hui les versificateurs français ; l'*o* qui dans sa langue correspond à notre *e* final a sa pleine valeur syllabique ; on ne peut accuser ses vers de manquer, à l'occasion, d'une, deux ou trois syllabes, ou la distinction de ses rimes masculines et féminines d'être souvent purement orthographique. Toutes les syllabes comptent ; on sent pleinement le rythme qu'il a voulu donner à chacun de ses vers, et ses strophes s'envolent balancées sur des ailes égales. C'est un avantage sensible que la langue natale fournissait au poète : il serait peut-être contesté par certains poètes du Nord, pour lesquels l'effacement même et l'incertitude du rythme semblent mieux rendre ce que leur pensée a de fugitif, d'indécis et d'à moitié exprimé ; mais il est précieux pour une poésie qui est surtout extérieure, qui

1. Mistral a seulement emprunté à *Girard de Roussillon* le vers de dix syllabes coupé après la sixième, dont il a fait un si heureux usage dans une pièce des *Iles d'Or* :

L'evesque d'Avignoun, mounsen Grimau,
A fa basti 'no tourre à Barbentano...

2. Il y a cependant introduit une notable et très intelligente exception : il admet l'hiatus après toutes les diphtongues, et avant les diphtongues graphiques commençant par *i* (*ie, iéu,* où l'*i* est en réalité une consonne), — c'est-à-dire, on le voit, dans des cas qui n'existent presque pas en français.

recherche le soleil et non le crépuscule, qui s'attache fortement au côté matériel des choses, et qui l'exprime d'autant mieux que l'instrument dont elle se sert est plus sonore et plus vibrant.

Si Mistral n'a pas innové en ce qui concerne les règles mêmes de la versification, il a été un véritable et heureux inventeur de formes. Sauf *Nerte*, où il a adopté les octosyllabes accouplés des conteurs du moyen âge, sauf son drame de la *Reine Jeanne*, composé (malheureusement) en alexandrins coupés par des morceaux lyriques, sauf quelques sonnets (qui ne sont pas rigoureusement réguliers), il n'a guère écrit que des strophes, et presque toutes d'une construction originale. Il a très bien senti que les alexandrins accouplés, les quatrains égaux, les vers libres (si goûtés en général des poètes « patoisants »[1]), auraient un air trop français. Il a écrit *Mireille* et *Calendal* dans une même strophe, dont il a créé le moule. Voici comme exemple le début de *Mireille* :

Cante uno chato de Prouvènço
Din lis amour de sa jouvènço :
A travès de la Crau, vers la mar, dins li bla,
Umble escoulan dóu grand Oumèro,
Ieu la vole segui. Coume èro
Rèn qu'uno chato de la terro,
En foro de la Crau se n'es gaire parla.

Cette strophe est ample et gracieuse, et elle se prête à des divisions rythmiques très diverses. Elle est susceptible de grande énergie ; toutefois, avec ses cinq vers féminins et sa seconde rime féminine triplée, elle ne laisse pas d'être à la longue un peu monotone, et comme la mollesse lui est, en somme, plus naturelle que la force, il semble que le poète aurait pu la réserver à *Mireille*, et en choisir une autre pour son œuvre plus virile de *Calendal*. Mais il la manie avec une admirable dextérité : l'usage perpétuel et très savant qu'il fait de l'enjambement, non seulement d'un vers à l'autre, mais d'une strophe à l'autre, en sauve la monotonie, et il sait lui donner une allure majestueuse ou nonchalante, unie ou saccadée, grâce à laquelle le flot poétique, suivant les phases

1. Il les a employés dans la *Mort du Moissonneur* (*Iles d'Or*), qui paraît être un morceau conservé du poème sur les *Moissons* qu'il avait composé à dix-huit ans.

diverses de son cours, s'épand comme un beau fleuve, se précipite comme un torrent ou sautille en légères cascades[1].

Dans les *Iles d'Or*, nous trouvons la plus heureuse variété de formes, toutes agiles et chantantes, et ce dernier mot n'est pas une simple métaphore. Il entrait dans les idées de Mistral, pour répandre sa poésie dans le peuple, de la faire réellement chanter; aussi a-t-il composé plusieurs pièces sur des airs qui devaient les faire retenir et propager. Au reste, il possède éminemment le don d'invention rythmique; l'idée poétique se produit chez lui avec le rythme qui l'exprime, et ce rythme est toujours fortement marqué par l'heureux groupement de vers de mesures très différentes. La richesse et la facilité des rimes que sa langue met à sa disposition lui ont permis notamment d'employer sans peine des suites de très petits vers qu'il serait malaisé de reproduire en français, où d'ailleurs l'adjonction forcée des pronoms personnels allonge les propositions, tandis qu'en provençal l'emploi du verbe tout nu permet des phrases plus brèves et plus lestes.

La rime est très soignée chez Mistral. Il ne s'astreint pas à la rime pour l'œil. L'orthographe qu'il a établie a conservé à la fin des mots des consonnes qui ne se prononcent que quand elles viennent à précéder une voyelle; il n'en tient pas compte pour la rime, et il a bien raison. La plus inintelligente des prohibitions de notre versification surannée, celle qui interdit de faire rimer avec un singulier un pluriel se prononçant de même, ne peut exister pour lui, puisqu'en provençal le pluriel des substantifs s'écrit et se prononce comme le singulier. Débarrassé de ces entraves factices et nuisibles, le poète s'est attaché à donner à ses rimes la richesse et la sonorité sans lesquelles il ne saurait y avoir de belle poésie rimée. Il prend bien garde de ne pas faire rimer les voyelles ouvertes avec les voyelles fermées, et ce n'est pas lui qui associerait, comme le font nos poètes réputés les plus corrects, *pâle* avec *salle* ou *trône* avec *couronne*. Il a grand soin d'ap-

1. Il faut remarquer que Mistral s'est permis, bien que rarement, de violer dans l'alexandrin la règle de la césure avec une liberté que ne désavouerait pas la jeune école française contemporaine. Ainsi dans ce vers de *Calendal* (dernière strophe du chant I) :

E, tremoulanto, la princesso ferniguè.

puyer par la consonne précédente les voyelles qui, seules, donneraient une rime trop pauvre ou trop commune[1]. En somme, il se montre dans sa versification un artiste habile et réfléchi, qui connaît et fait valoir toutes les ressources de l'instrument dont il joue.

J'ai essayé dans ces pages de faire comprendre cet instrument, de distinguer ce qui en était fourni au poète par la nature et ce que son art y a su ajouter. Il reste à écouter la musique qu'il en a tirée et à tâcher de se rendre compte de ce qu'elle a d'original, en tant que provençale d'abord, et en tant que personnelle ensuite.

III

LA POÉSIE

Les félibres se sont volontiers persuadé qu'ils ressuscitaient la poésie des troubadours parce qu'ils écrivaient en provençal. C'est une illusion qui s'explique par la connaissance assez vague qu'ils avaient de cette poésie. Ils puisaient le gros de leurs notions dans le fameux livre de Jean de Nostredame, *les Vies des poètes provençaux*, ramas de contresens, de falsifications et de contes bleus, qui a pour but, en partie, de ramener à la Provence propre, patrie de l'auteur, toute la vaste floraison qui s'épanouit, au moyen âge, des Alpes à l'Océan. C'est dans Nostradamus et ses commentateurs que le poète de *Mireille* a pris notamment ses idées sur les prétendues « cours d'amour » qui ont tant fasciné son imagination. Une autre

1. Certaines délicatesses, d'ordre non musical mais psychologique, qu'un art raffiné a fait entrer dans nos habitudes, sont parfois absentes de ses vers : il ne s'interdit pas (non plus que Lamartine ou Musset) d'accoupler à la rime des adjectifs, ou des participes passés, ou des substantifs formés avec le même suffixe. Toutefois un instinct naturel l'empêche de le faire souvent, les vers ainsi rimés ayant nécessairement quelque chose de faible et de banal.

cause d'erreur a été la longue survivance du nom de *Provence* dans le sens étendu de la *Provincia* des Romains, qui allait jusqu'aux Pyrénées et plus loin que la Garonne. On appelait jadis *Provençaux* tous les gens du Midi sauf les Gascons. En réalité, la Provence propre n'a même pas pris une part très remarquable au mouvement de la poésie méridionale du moyen âge : cette poésie paraît avoir eu son berceau et a gardé son centre bien loin du Rhône, en Limousin : c'est là qu'on parlait le dialecte qui a servi de base à la langue littéraire commune. L'œuvre des félibres du Rhône n'est nullement une renaissance de la poésie des troubadours, qu'ils ne connaissaient guère que de nom et qu'ils se sont peu souciés d'étudier. Il ne faut pas du tout le regretter[1] : la poésie des troubadours, toute aristocratique et conventionnelle, étroitement liée à une société et à des mœurs que nous avons grand'peine à nous représenter, n'est compréhensible qu'au prix de longues et laborieuses études ; même comprise et goûtée, elle ne pourrait en rien féconder une poésie moderne : en l'imitant on n'aurait abouti qu'à des parodies. Les troubadours n'ont influé sur la naissance de la nouvelle poésie provençale que par la gloire attachée à leur nom ; cette gloire a suscité l'orgueil et les grandes espérances des félibres, qui ont aimé à s'en croire les héritiers, sans s'inquiéter d'ailleurs de vérifier leurs titres. Il y a là un de ces « malentendus féconds » dont la puissance a été si bien discernée par le plus profond et le plus fin des critiques qui ont essayé de comprendre la mystérieuse évolution des idées et des sentiments.

La poésie de Mistral, en ce qu'elle a de plus original et de meilleur, sort de son âme, qui a pour ainsi dire absorbé toute la patrie provençale et qui l'exhale à chacun de ses mouvements. Les paysages de la plaine rhodanienne, le ciel enivré de lumière, le soleil triomphant et implacable, les cimes ou les ravins des Alpilles, l'étendue brûlante de la Crau, la planturcuse Camargue, la mer provençale avec son sourire infini, les côtes avec leurs montagnes rouges, leurs forêts, leurs cri-

1. Ce qu'on doit regretter, c'est qu'au mouvement littéraire du félibrige il ne se soit pas joint un mouvement philologique : les troubadours sont étudiés par des Français du Nord, des Allemands et des Italiens beaucoup plus que par des Provençaux.

ques rocheuses, les villes et leurs monuments, Arles et ses arènes, Avignon et son prodigieux palais, les Baux et leurs ruines, tout se reflète dans son œuvre avec une force et une vie incomparables. Ce n'est jamais, au moins dans *Mireille*, de la description faite du dehors, par un curieux qui aurait posé son chevalet devant ces tableaux et s'attacherait à les rendre aussi bien que possible : le paysage provençal vit toujours, on le sent, dans l'imagination du peintre : il en jaillit, à l'occasion, comme un jet qui s'échappe d'une source profonde, et tel qu'il apparaît à chaque moment, sous le reflet changeant des heures du jour et de la nuit. Dans ce poème où la description tient tant de place, on ne trouverait pas une description proprement dite, extérieure à l'action et faite, pour ainsi dire, à tête reposée. Mais quand l'action passe devant un de ses décors naturels, l'image du décor se lève dans l'âme du poète et vient envelopper l'action. Ce qu'il nous peint, c'est toujours ce que voient, ce que regardent ses personnages, ce qui éveille leurs sentiments ou détermine leur destinée.

Suivons, pour nous rendre compte de cet art à la fois si profond et, dirait-on, si involontaire, la course de la pauvre Mireille, éperdue d'amour et de douleur, depuis son départ du « mas des micocoules » jusqu'aux Saintes-Maries, où elle va chercher un secours d'en haut et où elle trouve la mort. Elle sort avant le jour et quitte le terroir paternel :

Les cheveux luisants de rosée, l'aurore cependant, de la montagne, se voyait dévaler dans la plaine... et, de l'Alpille caverneuse (*baumeludo*) il semblait qu'au soleil se mouvaient les sommets. On voyait le marais découvrir peu à peu la Crau inculte et aride, la Crau immense et pierreuse...

Elle avance, et derrière elle, dans le ciel, monte le soleil de plus en plus brûlant :

Les rayonnements et l'éjaculation ardente du soleil attisaient dans l'air un luisant tremblement... Ni arbre, ni ombre, ni âme, car, fuyant la flamme de l'été, les nombreux troupeaux qui tondent en hiver l'herbe courte, mais savoureuse, de la grande plaine sauvage, aux Alpes fraîches et salubres étaient allés chercher des pâturages toujours verts.

Que de sensations, que d'images en si peu de mots! En même temps qu'il déploie devant nous « la Crau immense et pierreuse », luisante dans le tremblement étincelant des rayons, le poète fait surgir cette même Crau verdoyante, en hiver, de son herbe courte que tondent les grands troupeaux, et il évoque les Alpes « fraîches et salubres », aux « pâturages toujours verts », dont l'apparition passagère et lointaine rend plus terrible l'impression présente de la plaine embrasée. Et toutes ces sensations, toutes ces images frappent nécessairement aussi les yeux ou l'esprit de la pauvre petite voyageuse.

Enfin le soir arrive, et il fournit un tableau non moins riche, dominé par un beau geste antique :

Limpide, sereine, colorée par le couchant, la colline aride au ciel déjà marie ses hauts remparts bleus et ses grands promontoires blonds. Et le soleil qui, dans le cintre de ses longs rayons, lentement se retire, laisse la paix de Dieu aux marais, au Grand-Clar, aux oliviers de la Vallongue, au Rhône qui s'allonge là-bas, aux moissonneurs qui, enfin, relèvent leur dos et boivent le vent largue.

Mireille dort sous une tente de pêcheurs; au point du jour, elle passe le Rhône dans une petite barque et regarde, un moment, le fleuve et ses rives :

O magnifiques ombrages! Des frênes, des peupliers blancs gigantesques miraient, des bords, leurs troncs blanchâtres; des lambrusques antiques, tortueuses, y enroulaient leurs lianes, et du faîte des branches fortes laissaient pendiller leurs moissines sinueuses. Le Rhône, avec ses ondes fatiguées, dormantes, majestueusement tranquilles, passait, et, regrettant le palais d'Avignon, les farandoles et les symphonies, comme un grand vieillard qui agonise, il semblait tout mélancolique d'aller perdre à la mer ses eaux et son nom.

Elle débarque et reprend sa course à travers la Camargue; le soleil darde sur la plaine un étincellement de rayons, pareils à « des essaims furieux de guêpes qui volent, montent, descendent et tremblent comme des lames qui s'aiguisent ». La pèlerine d'amour, déjà haletante, est récréée un moment par un mirage, qui s'évanouit en la laissant plus épuisée. Elle rassemble ses forces :

Et en avant dans les monceaux de sable brûlants, mouvants, odieux! en avant dans la grande *sansouire* à la croûte de sel que le

soleil boursouflé et lustré, et qui craque et éblouit! et en avant dans les hautes herbes palustres, les roseaux, les souchets, asile des moustiques!... Et déjà, déjà des grandes Saintes elle voit l'église blonde, dans la mer lointaine et clapotante, croître, comme un vaisseau qui cingle vers le rivage.

Mais, à ce moment, une insolation la terrasse. Elle se relève à grand'peine et se traîne jusqu'à l'église des Saintes. Là, elle retombe, et ses parents, qui l'ont suivie, la rejoignent quand elle va mourir.

Pour que la brise des tamaris ravivât la jeune fille, sur les dalles du toit on l'avait déposée, en vue de la mer: car le portail, paupière de cette chapelle bénie, regarde par-dessus l'église; là-bas, dans l'extrême lointain, on voit de là la blanche limite qui joint ensemble et sépare le ciel rond et l'onde amère; on voit de la grande mer l'éternel remous, et les vagues folles, qui se montent sans cesse les unes sur les autres, jamais lasses de se perdre en mugissant dans les monceaux de sable; du côté de la terre, une plaine interminable: pas une éminence qui enceigne son horizon; un ciel immense et clair sur des savanes prodigieuses; des tamaris au feuillage clair et au moindre vent mobiles; de longues friches de salicornes, et dans l'onde parfois une volée de cygnes qui se baigne, ou bien dans la *sansouire* stérile un troupeau de bœufs qui pâture ou qui passe à la nage l'eau du Vacarès... En ce moment, tout était calme; on n'entendait sur les dalles que l'*Oremus* du prêtre. Au flanc de la muraille, le jour défaillant qui s'engloutit évanouissait ses reflets blonds, et la mer, à belles ondes, lentement venait se rompre avec un long bruissement.

C'est sur cette mer que Mireille croit voir s'avancer la barque où lui font signe les Saintes qui vont l'emmener avec elles, tandis que tous les autres, la main sur le front, fixant leurs regards vers l'horizon, disent: « La pauvre enfant délire! Nous ne voyons rien au loin, si ce n'est, là-bas, la blanche limite qui joint le ciel et l'eau amère. »

Ainsi passent sous nos yeux tous les aspects de la Provence des montagnes, des plaines, des landes, des fleuves et de la mer. Ces évocations sont, dans *Mireille*, si naturelles, si intimement mêlées au drame et aux impressions des personnages qu'elles ne font jamais l'effet de hors-d'œuvre. Il en est parfois autrement dans *Calendal*, où les descriptions ne sortent

pas nécessairement de l'action, où l'action, au contraire, va les chercher, et où les personnages ont trop peu de vie pour en communiquer au théâtre de leurs entretiens ou de leurs actes. En voyant défiler à chaque page une nouvelle « merveille de Provence », on éprouve par moments quelque fatigue : on a l'impression d'une tâche habilement exécutée, plutôt que d'une nécessité intérieure.

Ce qui est plus sujet à produire la même impression, ce sont les souvenirs du passé, rappelés à propos de chacun des lieux auxquels ils se rattachent, souvenirs qui embrassent toute l'histoire de la Provence, depuis les Ligures jusqu'à Napoléon. Ils ont fourni au poète quelques-unes des plus belles pièces des *Iles d'Or* (comme *l'Aqueduc*, *la Chaîne de Moustiers*, *la Princesse Clémence*, *le Lion d'Arles*, *le Tambour d'Arcole*), et des morceaux non moins excellents, non moins vivants dans les grands poèmes. Ici encore on sent le plus souvent que l'âme du poète est toute pénétrée du sujet qu'il chante, que son imagination se représente avec une ardente ou souriante sympathie les scènes qui passent devant elle. Quel rêve charmant que celui où il ressuscite le château de Romanin (*Iles d'Or*) et y évoque une incomparable cour d'amour sous la présidence de Phanette ! Et quelle passion sincère on sent dans la pièce dédiée à la Reine Jeanne, où il se voit vivant au temps de cette Marie Stuart du Midi, combattant pour elle et récompensé par un sourire ! Tout ce que les historiens et les poètes, depuis Eschyle et Hérodote, ont rapporté de la Provence, tout ce que racontent les monuments, toutes les légendes pieuses, fantastiques, amoureuses ou sanglantes, qui s'attachent aux ruines, aux églises, aux châteaux, aux cavernes, aux rochers, les Grecs de Marseille, les Romains d'Arles, les croisades, les troubadours, les papes d'Avignon, le roi René, les grands marins du XVIII[e] siècle, les brigands restés célèbres, les héros de l'Empire [1], toutes les scènes qui se sont déroulées sur ce beau théâtre enfermé entre les Alpes, le Rhône et la mer, revivent devant nous dans cette épopée de la Provence dont les mille chants épars sont reliés par la pensée

1. Mistral n'a jamais dit un mot de la Révolution et de ses scènes terribles dans le Midi : il n'a voulu éterniser que ce qui unit et non ce qui divise, ce qui honore et non ce qui souille.

toujours présente de la continuité de la patrie. Mais quelquefois, surtout dans les grands poèmes, où de longs épisodes sont consacrés à ces digressions rétrospectives, la préoccupation de ne laisser échapper aucun des souvenirs qu'a gardés l'histoire ou qu'a transfigurés la mémoire du peuple se fait un peu trop sentir. Mistral a voulu rappeler et consacrer, pour ses compatriotes et pour les étrangers, toutes les gloires de la Provence : il y a réussi, et ses poèmes forment pour son pays un incomparable musée historique et légendaire. Mais l'enseignement fait parfois un peu tort à l'émotion : on écoutait le poète avec ravissement, il fait soudain place à un historien ou à un *folkloriste*. On se lasse un peu de voir défiler, entre les phases de l'action que l'on suit, tant de chapitres de l'histoire de Provence, quelque admirablement contés qu'ils soient d'ailleurs, et le *Voyage du jeune Anacharsis* revient involontairement à la mémoire.

Ce dont on ne se lasse pas, c'est de voir, dans les décors si variés, si beaux, si riches de souvenirs, qui forment la scène des poèmes de Mistral, agir et se mouvoir les innombrables personnages qui la peuplent. C'est dans la représentation de la vie provençale qu'est le vrai triomphe de cette poésie. Rien ne manque au mouvant tableau. La culture sous toutes ses formes, la plantation, le labour, les récoltes diverses, depuis la fauche et la moisson jusqu'à la cueillette des olives, les vieux usages rustiques, les fêtes des laboureurs, leurs courses, leurs danses, leurs chansons ; et l'élevage dans les montagnes et les plaines, les longs troupeaux dévalant des Alpes, la capture des cavales sauvages de la Camargue, la ferrade des taureaux : les industries primitives, comme celles du bûcheron, du vannier, du pêcheur ; et les repos à l'ombre, et les festins, et les longues farandoles, et les tambourins, et les jeux des enfants et des jeunes filles : et sur les rochers, dans les forêts, sur l'herbe, dans l'air, dans l'eau des torrents, des ruisseaux, du grand fleuve ou de la mer, parmi les arbres tous familièrement connus et marqués d'un mot, parmi les mille plantes indigènes que le français ne sait pas nommer, la vie bruissante, frémissante, joyeuse des animaux qui courent, rampent, volent ou nagent, mêlée à la vie humaine qui travaille, qui souffre, qui aime, qui prie, qui chante. C'est un immense tumulte de vie qui nous enveloppe de son bruit,

de son chatoiement et de son ardeur. Mistral est par excellence le poète de la vie et du mouvement. Tout ce qu'il regarde s'anime aussitôt : rien dans ce qu'il décrit ne reste un moment immobile : tout prend part à l'action, tout vit, et les mouvements accessoires se groupent pour faire comprendre le mouvement général. On ne peut faire toucher au doigt ce don si particulier de peintre du mouvement dans les grandes fresques qu'il a si largement et vivement brossées; il faudrait citer des chants entiers de *Mireille* et de *Calendal* : qu'on relise pour l'admirer, dans l'une, le récit de la course où Vincent est vainqueur, de la ferrade où faillit périr Ourrias, la description homérique du troupeau d'Alàri en marche ; dans l'autre, le tableau magnifique et sanguinaire de l'arrivée des thons et de leur massacre dans la madrague, et cet incomparable abatage des mélèzes plusieurs fois séculaires que le héros, escaladant les cimes réputées inaccessibles, va frapper de sa hache sur le Ventoux et précipite dans l'abîme. Mais ce don éclate aussi bien dans les plus petites peintures : toujours l'œil du poète voit avec une merveilleuse justesse les mouvements et leur rapport ; toujours il nous les fait voir avec une rapidité elliptique jointe à une minutieuse observation, supprimant tout ce qui est facile à suppléer et mettant en relief les petits détails qui font l'image vivante et complète. Après un combat dont toutes les phases sont rendues avec la même intensité, Vincent est frappé traîtreusement par le trident d'Ourrias :

Il le perce de son fer. Avec un fort gémissement, sur l'herbe, l'infortuné vannier roule de son long. Et l'herbe ploie, ensanglantée ; et de ses jambes terreuses les fourmis des champs font déjà leur chemin.

Le raccourci de cette phrase est étonnant : en un même moment on voit la chute lourde du corps, et le sang qui a jailli et rougi l'herbe, et la mort qui semble déjà s'être emparée du jeune homme au point que son corps est entré dans la nature inerte pendant que la nature vivante poursuit, indifférente, son activité. — Autre genre : que de mouvements sont exprimés en peu de mots dans le passage suivant! Le jeune pêcheur qui accompagne Mireille vers le Rhône lui dit ce qu'il voit en approchant de la tente, plantée au bord du

fleuve, où sa famille l'attend pour souper. A chaque pas qu'il fait en parlant, la scène qu'il décrit se transforme :

Voyez-vous la toile de notre tente, mouvante à la brise? Voyez, sur le peuplier blanc qui l'abrite, voyez mon frère Not qui grimpe! Bien sûr il attrape des cigales, ou regarde peut-être si je reviens à la tente. Ah! il nous a vus. Ma sœur Zette, qui lui prêtait l'épaule, se retourne, et la voilà qui court vers ma mère pour lui dire que, sans retard, elle peut apprêter le bouillabaisse. Déjà dans le bateau se courbe ma mère, et elle y prend les poissons qui sont au frais.

Dans une pièce délicieuse des *Iles d'Or*, le poète, étendu à l'ombre, aperçoit près de lui un *prie-Dieu* (une mante religieuse) : on croit que cet insecte, qui joint comme des mains en prière ses grandes pattes de devant, a reçu de Dieu le don de voir les choses lointaines. Il l'interroge sur sa bien-aimée : que fait-elle en ce moment?

Je vois, me dit-il, une jeune fille sous le frais d'un cerisier ; les branches, en ondulant, la touchent ; aux rameaux les cerises pendent, attrayantes. L'enfant soupire, essayant si elle peut, en sautant, les cueillir : « Que n'est-il là, celui qui m'aime? Dans mon tablier, il irait me les jeter d'en haut. »

N'est-ce pas là un εἰδύλλιον égal aux meilleurs de Moschus ou d'André Chénier, avec plus de grâce encore peut-être et toujours cet incomparable don du mouvement? Nous voyons d'un seul coup d'œil les deux petits tableaux qui se font pendant : d'un côté, les branches ondulant à la brise légère et la fillette sautant pour atteindre les cerises qui fuient ses doigts ; de l'autre, la même enfant tendant son tablier, et son amoureux, grimpé sur l'arbre, y jetant les cerises[1]. Et ces images mobiles, évoquées par la chanson du *prie-Dieu*, passent devant l'âme du poète qui l'interroge en souriant.

Grâce à ce don magique, la vie entière, au moins la vie rustique, de la Provence d'aujourd'hui sera conservée à tout jamais dans l'œuvre de Mistral. C'est que cette vie, il ne l'a pas seulement regardée en artiste épris des mouvements et des

1. Je veux citer ici le quatrain qui termine l'idylle : se peut-il rien de plus grec ? « Et moi je dis aux moissonneurs : O moissonneurs, derrière vous laissez un petit coin d'épis, où, pendant l'été, le prie-Dieu s'abrite ! »

formes, il l'a vécue, il y a mis son cœur. On sent qu'il peine avec les faucheurs ou les moissonneurs, qu'il se presse et halète avec les coureurs emportés, qu'il s'enivre avec les pêcheurs du débordement des poissons d'or et d'azur dans les filets, qu'il lutte avec les *toucheurs* contre les taureaux camarguais. Le besoin d'action qui remplit son âme se satisfait ici par une sympathie intime pour l'action qu'il décrit, et il nous fait partager cette sympathie. La lecture de son œuvre est un bain de vie comme un bain de soleil.

Les hommes et les femmes qui vivent ainsi devant nous ne sont pas des êtres humains quelconques: ce sont des Provençaux et des Provençales. Cela ne se voit pas seulement à leur costume, si fidèlement représenté, ni même à leurs visages, à leur démarche, à leurs gestes: cela se voit à leur façon d'agir, de sentir et de parler. Les personnages secondaires surtout sont dessinés avec une netteté qui laisse dans le souvenir l'empreinte de leur caractère. L'âme qui nous apparaît ainsi est plus souvent une âme grave et passionnée que l'âme légère et joyeuse qu'on attendrait. Non pas que la gaieté bruyante, l'expansion et la mobilité qui sont les traits les plus apparents du caractère provençal soient absents de l'œuvre du poète: on y trouve assurément beaucoup d'éclats de rire, de danses et de *galéjades*: mais il a dans sa nature, avec l'allégresse facile et expansive, ce fonds de sérieux qui se remarque chez la plupart des hommes attachés aux patients travaux du sol; il l'a hérité de ses aïeux, et il l'a retrouvé chez ses laboureurs et ses pâtres. Il leur a reconnu aussi et attribué cette ardeur pour l'action, cette poussée en avant qu'il sentait en lui-même. A ce point de vue, l'impression qui se dégage de sa poésie est sans doute en partie idéale, mais elle a certainement une base réelle: si ce trait du caractère provençal est le moins apparent au premier abord, il n'en est que plus profond et ne doit pas être négligé.

Les caractères individuels sont-ils, dans l'œuvre de Mistral, aussi bien saisis et rendus que le caractère général? est-il aussi grand psychologue qu'il est grand peintre? connaît-il les mouvements des cœurs aussi bien que ceux des corps? sait-il faire vivre des âmes aussi puissamment qu'il reproduit la nature et qu'il l'anime par l'activité mouvante des hommes et des bêtes?

Avant de répondre à ces questions, il faut remarquer que la poésie de Mistral, toute de sensation et de sentiment, n'est mêlée d'aucun intellectualisme. C'est un poète épique, et, comme tel, il représente la vie des hommes, reproduit leurs discours, leurs gestes, leurs actes, mais n'essaie pas de pénétrer dans l'intérieur de leurs âmes et d'en démêler les replis cachés. L'épopée vit de grands partis pris ; elle a besoin de figures simples et fortes, qui se meuvent avec aisance dans un sens toujours facile à suivre et même à prévoir ; les raffinements et les complications de la psychologie ne sont pas son affaire. Il ne faut donc pas demander aux caractères qu'elle nous présente d'être très particuliers ou d'être finement analysés dans leur développement : il doit suffire qu'ils soient vrais et bien marqués, que les actes des personnages ne les démentent pas, et que ces personnages nous apparaissent avec une réalité morale égale à leur réalité physique. Ces demandes trouvent dans les poèmes de Mistral une inégale satisfaction.

On chercherait vainement des êtres de chair et d'os dans *Calendal* : cette héritière des princes des Baux qui, pour fuir un époux abhorré, s'enfuit dans l'Estérel et vit seule dans une grotte merveilleuse, ce noir et pervers chef de brigands, ce pêcheur qui, pour plaire à la belle solitaire, accomplit des travaux dignes d'Hercule, sont des personnages de féerie. Un peu plus vivante est la gentille Nerte, qui, tout en fuyant épouvantée devant le diable auquel son père l'a vendue, écoute avec un plaisir et un trouble secrets les fleurettes que lui conte ce galant scélérat de Don Rodrigue. Quant à la *Reine Jeanne*, c'est une œuvre enchanteresse dans son décor et ses intermèdes lyriques, mais dont les personnages appartiennent à l'opéra plus qu'au drame[1]. Mais les deux héros de *Mireille* vivent d'une vie à la fois bien réelle et bien provençale. Vincent surtout est fermement et gracieusement dessiné, dans sa jeunesse naïve, sa pauvreté fière, son courage d'enfant héroïque, son amour simple, étonné et dévorant ; tous ses propos à Mireille sont d'une grâce et d'une ingénuité charmantes. Mireille, un peu moins délicatement modelée, est bien ce que

1. On comprend qu'ils aient tenté un musicien. Les journaux annonçaient, ces jours-ci, que M. Ernest Reyer songeait à tirer un opéra de *la Reine Jeanne*.

doivent être ces belles et saines filles du pays du soleil : elle est amoureuse de prime saut, et avec tout son être ; elle le dit hardiment, et la première, à Vincent ; elle se grise d'amour comme une cigale de soleil ; avec cela elle est franche, courageuse et dévouée, et deviendrait, si elle échappait à sa destinée fatale, une femme simple et forte, une excellente *meinadièro*. Le dénouement seul nous déroute : on ne comprend guère comment, de cette enfant ardente et rustique, il se dégage tout à coup une sainte. A part cela, les deux figures sont vraies, et sont bien, en même temps, représentatives du type de leur race et de leur pays. On peut leur reprocher de manquer d'idéal ; mais il en flotte tant autour d'elles dans la nature de la Provence toujours illuminée par l'imagination du poète, dans le passé toujours présent à son cœur et se projetant sur l'avenir qu'il rêve, qu'on peut leur pardonner de n'être, au milieu de tout ce qui les enveloppe et les grandit, qu'un simple gars et une gracieuse fillette de Provence, qui s'aiment comme les amoureux des temps antiques, sans subtilités et sans détours. Toutefois il faut bien reconnaître qu'ils n'ont pas une vie personnelle très intense, et que le couple provençal est loin d'égaler, et comme originalité et comme valeur représentative, le couple allemand auquel il fait, par instants, songer : à côté d'Hermann et de Dorothée, Vincent et Mireille semblent effacés.

Si Mistral, dans la création de caractères, n'a pas atteint la puissance de la poésie antique, il l'a peut-être égalée par la naïveté et la force avec lesquelles il a su rendre les sentiments simples et généraux, et, avant tout, l'amour. Les scènes à la fois ardentes et candides qui mettent en présence Mireille et Vincent ont plus de fraîcheur et de charme que les meilleures idylles grecques : elles ignorent la pointe de libertinage savant que cache la feinte innocence de *Daphnis et Chloé*, aussi bien que la spiritualité contenue qui ennoblit et passionne le trouble de *Paul et Virginie*. Ce sont bien des scènes d'amour entre deux enfants à l'âme naïve, aux sens frémissants, au cœur pur. D'autres formes de l'amour, toujours simples et passionnées, éclatent dans *Calendal* et dans les *Iles d'Or ;* les plus aimables sont les plus ingénues et les plus jeunes, celles qui rappellent le plus *Mireille* : lisez cette exquise *Tour de Bar-*

bentane, où le galant escalade, en s'accrochant à un lierre géant, le donjon qu'habite son amoureuse, et paie de sa vie le baiser tremblant qu'il reçoit en haut. Ces ardentes amours ont souvent un dénouement douloureux; plusieurs des ballades de Mistral sont d'une inspiration triste : dans son œuvre radieuse apparaît plus d'une fois, comme dans la poésie antique, le sentiment de la fragilité des choses. Mais ce ne sont là que des moments passagers : le poète ne creuse pas de telles rêveries, et revient vite à célébrer sans arrière-pensée la vie, l'amour, le travail et l'action.

Le travail et l'action occupent, en effet, dans son œuvre, toute la place que ne remplit pas l'amour. Il sent profondément la poésie de la lutte que l'homme soutient contre la nature pour gagner son pain, contre les autres hommes pour conquérir son bonheur. J'ai déjà dit avec quelle puissance il en présente la forme physique; il sait aussi en faire comprendre le côté moral. Si Calendal n'est pas lui-même un être bien réel, l'enthousiasme qui le pousse, la fièvre qui l'enflamme, pénètrent les strophes où sont chantés ses grands combats contre les éléments ou contre ses rivaux; la brutalité farouche d'Ourrias, l'ardeur du petit Vincent surexcité par l'émulation ou par l'amour sont peintes en traits saisissants. Leurs sentiments à tous manquent assurément de nuances, mais ne manquent ni de vérité ni de grandeur.

Ces sentiments simples et forts s'accommodent en apparence assez mal de l'inspiration religieuse qui se fait jour en maint endroit dans l'œuvre de Mistral et qui a même pénétré tout le dénouement de *Mireille*. Ce désaccord n'est qu'apparent. Mistral a dit d'Aubanel qu'il était « catholique convaincu, et d'autre part artiste et païen de sa nature, comme bien des hommes du Midi ». Il est, lui, à la fois moins catholique et moins païen qu'Aubanel, mais il est l'un et l'autre, et il est bien en cela l'image de son peuple. Jamais en Provence la profonde psychologie des casuistes n'a torturé les âmes; jamais le mysticisme ne les a noyées dans le sein immatériel de Dieu. On suit les lois de l'Église, on prie la Vierge et les saints, qui sont secourables dans tous les besoins; mais on appartient entièrement à la vie terrestre, bien qu'attendant l'autre avec bon espoir. Mistral n'a jamais renié sa vieille foi héréditaire,

mais elle ne gène pas sa libre poésie, qui ignore le péché et ne rêve guère au ciel[1]. Il regarde et il aime le monde avec les yeux et le cœur d'un ancien Grec, comme un spectacle et comme une lutte.

C'est qu'il faut toujours en revenir là quand on a étudié sous tous ses aspects l'œuvre du poète de Maillane : il est peut-être le plus grec des modernes. C'est avec un profond et juste sentiment de son âme et de son art qu'il a osé, dans la première strophe de *Mireille*, s'intituler « *umble escoulan dóu grand Oumèro* ». Écolier du grand Homère! Oui, il l'est, et celui peut-être que le maître comprendrait le mieux. Et cela ne veut pas dire que Mistral ait copié les Grecs[2]. Toute poésie ressemble à la poésie grecque quand elle se place directement en face de la nature, quand elle cherche à la rendre dans sa beauté et son ingénuité, quand elle sait apercevoir les détails et les faire concourir à l'ensemble, quand elle a le sentiment des rapports du mouvement avec la forme, qui donne la grâce, et de l'âme avec le corps, qui donne la passion ; quand elle aime la vie humaine dans tout ce qu'elle a de sain, d'énergique, de noble et surtout de simple et de spontané, et qu'elle ne la sépare pas de la nature : quand elle prend sa part de la grande joie des apparitions vivantes et de la mélancolie de leur éternelle fugacité ; quand elle est, en un mot, le miroir sincère et l'écho fidèle, mais harmonieux et rythmé, de tout ce qui passe et de tout ce qui chante sous le soleil. Telle est bien la poésie de Mistral, et c'est pour cela que Lamartine, en parlant de *Mireille*, a pu écrire avec autant de justesse que de splendeur : « On dirait que, pendant la nuit, une île de l'Archipel, une flottante Délos s'est détachée de son groupe d'îles grecques ou ioniennes, et qu'elle est venue sans bruit s'annexer au continent de la Provence embaumée! »

1. Il faut vraiment avoir l'âme symboliste et religieuse à outrance pour voir dans *Mireille* un symbole de la régénération du christianisme par l'amour et le martyre volontaire, comme l'a fait le poète allemand L. Giesebrecht. (Voyez la préface de M. Ed. Böhmer à la belle traduction de *Mireille* que vient de donner M. Bertuch).

2. Çà et là on peut trouver une réminiscence, — comme, dans *Mireille*, la description de la coupe d'Alári ; — mais le *sentié 'ncaro lou nòu* ne vaut pas le délicieux ἔτι γλυφάνοιο ποτόσδον de Théocrite.

Cette poésie, Mistral la possède, assurément, par la grâce de Dieu, et toute l'antiquité aurait passé dans sa tête sans la lui inspirer s'il ne l'avait pas eue en lui. Mais c'est la lecture des poètes antiques qui lui a révélé la forme particulière de son génie. Elle lui a surtout donné le style, par lequel, dès ses premiers essais, il est apparu maître et créateur. C'est Homère, c'est Théocrite, c'est Virgile, qui ont développé chez lui l'art d'assembler les mots d'une façon neuve, hardie et expressive, de donner à la phrase et au rythme ou l'élan fougueux, ou la sérénité large, ou la grâce touchante. Cet art-là, sans lequel la plus belle poésie reste dans le cœur sans pouvoir s'exprimer, le sentiment ne suffit pas à le donner, car il y entre une part de métier dont rien ne dispense : il faut joindre au sentiment inné l'étude des maîtres, et, avant tout, des maîtres anciens.

Le style de Mistral, dans les passages où il a pleinement réussi, est une merveille de concision, de mouvement et de lumière. Et c'est une merveille qu'on ne saurait vraiment trop admirer, car il a travaillé sur une matière riche et plastique, mais à moitié brute et à moitié dégradée, qui n'avait jamais connu le ciseau patient de l'artiste, qui menaçait à chaque coup ou d'éclater sous sa main ou d'empâter et d'avilir le dessin délicat qu'il voulait lui imprimer. De cette lutte il n'est pas toujours sorti vainqueur : il restait dans son marbre de la boue qu'il n'a pas pu entièrement écarter ou transformer ; et souvent, il faut le reconnaître, on peut reprocher à son ciseau de la lourdeur ou de la mollesse[1]. Mais quand il est animé par une vision claire des choses qu'il aime ou par un sentiment puissant, on peut dire que le marbre tremble devant lui : il le fouille et le dresse avec une hardiesse incomparable. La Vénus provençale dormait inconsciente dans le bloc informe et souillé : il l'a réveillée et montrée au monde dans une beauté qu'elle ne se connaissait pas.

Par le style, par la vision des choses et par la concep-

1. Quand le poète exprime des idées ordinaires et n'est pas soutenu par l'élan de la passion, il lui arrive d'être prosaïque, de tomber dans des répétitions, dans de flasques longueurs. A ces mêmes endroits se pressent naturellement les mots tout français, abstraits et autres, qui font si mauvais effet dans des vers provençaux.

tion de la vie. Mistral nous apparaît donc comme, en partie, Grec. Ce n'est pas qu'il faille voir dans sa poésie la descendante de celle que les colons d'il y a vingt-cinq siècles avaient apportée à Massalia : la civilisation grecque d'une partie de la Provence s'est perdue sans laisser de traces dans l'âme, la langue et les mœurs. L'amour intense de la vie, sans mélange de spiritualisme ou de mysticisme, appartient naturellement aux peuples du Midi, que ne troublent pas les subtiles angoisses, et chez qui la mélancolie causée par la fuite des choses n'est qu'une gaze à travers laquelle elles leur apparaissent plus aimables. Quant au sentiment de la beauté, Mistral le possède comme tous les vrais artistes, et si sa façon de la rendre nous rappelle souvent celle des Grecs, c'est qu'il les a aimés de bonne heure, et que sa poésie s'est développée sous leur fécondante influence. Rien n'est plus faux que de le représenter, ainsi qu'on l'a fait parfois, comme un paysan sublime, un illettré de génie. Il ne doit évidemment son génie qu'à la nature ; mais il doit en grande partie son art à l'étude, et son œuvre a précisément consisté à faire profiter de son art autant que de son génie la langue à laquelle il avait voué un culte filial. Il a toujours travaillé avec lenteur, et rien ne ressemble moins à des improvisations que ses poèmes : il a mis sept ans à faire *Mireille*, sept ans à faire *Calendal*, qui n'ont pas plus de quatre mille vers chacun ; s'il a écrit plus rapidement des œuvres auxquelles il attachait moins d'importance, il travaille depuis longues années à son « poème du Rhône », et la plupart des pièces qui composent les *Iles d'Or* ont été polies et relimées soigneusement et à plus d'une reprise.

J'ai nommé toutes ses œuvres poétiques. Deux brillent et attirent entre toutes, *Mireille* et les *Iles d'Or*. *Nerte* n'est qu'un conte, d'une légèreté charmante, qui aurait pu être fort noir et qui n'est ici que souriant : le diable est bonhomme en Provence, et les saints ne sont pas austères. *La Reine Jeanne* passe devant nos yeux comme une de ces cavalcades « moyen âge » qu'organisent parfois les villes du Midi : nous en suivrions les fanfares avec un plaisir constant si les personnages chamarrés qui la mènent ne s'arrêtaient pas

trop longuement à nous faire des conférences sur les destinées passées et futures de la Provence, qui certainement les ont fort peu préoccupés du temps qu'ils vivaient pour de bon. *Calendal* est un puissant et magnifique effort. « Le public, dit Mistral dans son autobiographie, se montra moins empressé pour *Calendal* que pour *Mireille* : non pas que le premier contienne moins de poésie, mais parce que dans *Mireille* la nature prédomine, et dans l'autre, à mon sens, c'est l'imagination. » Si l'on prend « nature » dans le sens de « vérité », l'observation est juste, et suffit parfaitement à expliquer la différence de l'accueil fait aux deux œuvres, mais aussi la différence de leur valeur poétique. *Mireille* est sortie du cœur et *Calendal* de la tête ; les personnages de l'une sont des êtres vivants, qui aiment, jouissent et souffrent : ceux de l'autre sont des êtres imaginaires, si peu réels qu'on y a reconnu des symboles : Estérelle est la Provence, mal mariée à un brigand qui renie son père, et Calendal est le félibrige qui la délivre et apparaît avec elle, au dénouement, dans une apothéose. Les exploits de Calendal sont peut-être également symboliques : en tout cas, ils ne nous prennent pas le cœur. « J'ai croyance, ajoute Mistral, que, si un jour ce pays n'est plus émasculé par une éducation fausse, beaucoup prendront plaisir à lire *Calendal*. » On prend dès aujourd'hui grand plaisir à en lire certains morceaux, qui sont parmi les plus beaux qu'ait écrits l'auteur : quant à l'histoire où ils sont encadrés, on la trouve plutôt gênante. Puis c'est là que le style de Mistral présente le plus de disparates : admirable dans la description ou l'action, il est froid dans la réflexion et il est parfois, dans les scènes humaines, d'une trivialité choquante : les héros ont trop volontiers dans leurs disputes des allures ou des termes qui nous rappellent le port de Marseille plus que cette belle large plaine où le laboureur, silencieux et grave, mène sa charrue le long du Rhône et où les fillettes passent en chantant.

Mireille est la première, la plus magnifique et la plus embaumée des fleurs jaillies de cette riche sève poétique. Si on excepte les entretiens trop littéraires des magnanarelles, l'obscur épisode de la visite à la sorcière, et la légende des Saintes Maries racontée par elles-mêmes, c'est tout le temps une ivresse de lumière, de beauté, de grâce, de couleur et d'amour.

Plus on relit ce poème délicieux, plus on y trouve de choses à admirer ; l'orange vingt fois pressée rend toujours quelques nouvelles gouttes de suc. Ce sera là pour la postérité la vraie épopée provençale, et, comme le disait si bien Reboul, « le plus beau miroir où la Provence se soit mirée ».

Quant aux *Iles d'Or*, tout n'y est pas de la même valeur. Il y a des pièces de circonstance pour lesquelles l'auteur n'a pas toujours su contraindre la muse à l'inspirer. Il y a des pièces un peu conventionnelles, d'autres qui sont simplement agréables. Mais quelques-unes, et je dirai même la plupart, sont de véritables chefs-d'œuvre de grâce et parfois d'éloquence, mais d'éloquence poétique. Si Mistral n'a pas la grande imagination qui crée des types ou des légendes, il possède au plus haut degré l'imagination du détail ; à chaque strophe, quelque heureuse surprise enchante le lecteur. On trouve là une douzaine de « ballades » qui sont certainement ce que nous pouvons opposer de meilleur dans ce genre aux ballades qui font la gloire de la poésie allemande. Il y a aussi des morceaux purement lyriques d'une grande valeur, et des odes, des « plaints » ou des « sirventès » dans lesquels s'épanche, soit avec amertume, soit avec enthousiasme, mais toujours en flots lumineux et sonores, la grande passion du poète, son amour pour la Provence et pour « la Cause »,

Toute son œuvre est dominée par cette passion et consacrée à l'exprimer : il en résulte nécessairement une certaine monotonie et une certaine limitation. La glorification de la Provence, la revendication du rang perdu de sa langue, ne peuvent toucher profondément le cœur de ceux qui ne sont pas Provençaux. Cette préoccupation constante a même parfois, on l'a vu, fait, dans l'œuvre de Mistral, tort à la poésie, en la condamnant à un rôle subalterne qu'elle n'accepte jamais. Le manque de pensées générales, l'absence d'une inspiration plus largement humaine, empêchera sans doute le félibre de Maillane de prendre place dans le chœur des grands poètes modernes, que mènent Dante et Gœthe, et qui chante les douleurs, les luttes, les joies et les espérances de l'humanité tout entière. En regard de leurs œuvres « universelles », l'œuvre de Mistral gardera toujours un certain caractère qu'on peut appeler « régional ».

Mais ce qui en fait la limite en fait aussi la haute valeur. Il n'est pas besoin d'être Provençal pour admirer la nature de la Provence, l'amour de Vincent et la grâce de Mireille. Et c'est pour les avoir chantés comme il pouvait seul le faire que Mistral est vraiment grand. En concentrant sa poésie dans le cercle physique et moral de sa patrie, il lui a donné non seulement son originalité, mais sa légitimité. La langue provençale ne pouvait se faire accepter qu'en se présentant comme l'interprète de la nature et de la vie provençales. Et quel magnifique thème elle avait à rendre! Avec son ciel radieux, ses formes plastiques, ses champs de fleurs, son peuple ardent et enjoué, ses mœurs qui gardent tant d'archaïsme, ses beaux souvenirs antiques, le prestige même attaché à son nom par la vague renommée des troubadours, cette terre provençale était vraiment toute poésie : elle appelait une âme pour prendre conscience d'elle-même, une voix pour se faire entendre. Elle les a trouvées. Mistral a su captiver la Muse grecque, la Muse à la voix de miel, la Muse de vérité et de vie, et lui a fait chanter la Provence dans cette belle langue qui n'avait pas encore été pliée aux lois du rythme habile et du discours harmonieux. Quelles que soient les destinées de cette langue devant l'unification grandissante, elle est fixée pour toujours en des œuvres qui l'ont élevée au-dessus d'elle-même, et aux siècles, lointains ou proches, qui ne la parleront plus, elle racontera les gloires et les beautés de la Provence, les flammes de son soleil, la sérénité de ses larges plaines, la fraîcheur de ses vallées, le fracas de ses tempêtes, la douceur de ses brises parfumées, sa foi naïve, sa gaieté exubérante et sa fougue passionnée, les antiques traditions de ses foyers, la force de ses fils et la grâce de ses filles, la vie de ses laboureurs, de ses pâtres et de ses marins, l'amour, enfin, qui s'exhale de son sol ardent et flotte partout dans son air embrasé, — et, faits de toutes ces choses, les résumant et les idéalisant toutes, le génie et l'art de Frédéric Mistral.

GASTON PARIS.

L'IMPÔT SUR LE REVENU

ET

LA RÉFORME DE LA CONTRIBUTION DES PATENTES

Trouver la formule du meilleur impôt est un problème que nous sommes tenté de comparer à celui de la navigation aérienne : il y a entre les deux problèmes des analogies intéressantes. Découvrira-t-on l'aéronautique par l' « aviation » ou par l'« aérostation », c'est-à-dire en cherchant à construire plus lourd ou plus léger que l'air? trouvera-t-on le meilleur système de contributions dans l' « impôt réel » ou dans l' « impôt personnel », c'est-à-dire dans la chose pesante qui tombe sous les sens ou dans les facultés variables et insaisissables de la personne du contribuable? l'une et l'autre question se posent dans des termes semblables; — ajoutons que, de la façon dont elles ont été posées jusqu'ici, elles ont été jusqu'ici l'une et l'autre insolubles. Les hommes ont-ils jamais découvert ou inventé quoi que ce soit, dans le domaine terrestre ou dans le domaine aérien, en s'attachant aux seules différences qui existent entre les choses ou les phénomènes; — non, toutes leurs découvertes ont eu pour origine et pour cause la perception des rapports d'identité qui existent entre les objets ou les phénomènes en apparence différents; qu'il s'agisse de

la marmite de Papin et de l'invention des chemins de fer, de la gravitation des astres et de la découverte de la planète Neptune par Le Verrier. Si jamais l'homme est appelé à se mouvoir et à se diriger dans les airs, comme il le fait sur la terre et sur l'eau, c'est parce qu'il aura perçu les rapports qui existent entre l'air et les êtres et choses qui s'y meuvent; et s'il doit trouver le système le plus pratique et le plus juste de contributions publiques, il ne le fera qu'en découvrant les rapports qui existent entre tout impôt et tout revenu, quels qu'ils soient. C'est une question, non de mots et de distinctions ingénieuses ou subtiles, mais de méthode, et, à ce point de vue, il n'est aucune différence entre les progrès que l'homme réalise dans les sciences qui ont la nature pour objet, et ceux qu'il fait dans les sciences qui ont pour objet les sociétés humaines.

I

L'impôt est le revenu que l'Etat prélève sur ses sujets, et les revenus sont les impôts que les sujets prélèvent les uns sur les autres, l'ouvrier sous forme de salaires, le commerçant et l'industriel sous forme de bénéfices, le propriétaire sous forme de loyers ou de fermages, l'actionnaire sous forme de dividendes, le créancier sous forme d'intérêts, le mendiant sous forme d'aumônes. Quand on pose la question en ces termes on la voit, malgré ses faces diverses et différentes, se résumer dans le rapport des phénomènes de circulation des valeurs aux phénomènes de production. L'État perçoit ses impôts, c'est son revenu: il paye ses fonctionnaires et employés, ce qui leur donne leurs revenus; ces fonctionnaires et employés, obligés de se vêtir, nourrir, loger, dépensent lesdits revenus en le versant aux commerçants, industriels, propriétaires, ce qui fournit une part de leurs revenus à ces derniers, lesquels payent pour l'argent qu'ils ont mis dans leurs entreprises et pour la valeur des matériaux dont ils se sont servis, des intérêts aux banquiers, des dividendes aux actionnaires, des

salaires à leurs commis et ouvriers; et tous, sans distinction, s'acquittent à leur tour de l'impôt dans les caisses de l'État. C'est la circulation des valeurs. En établissant un impôt nouveau ou en abolissant un impôt ancien, on transforme la circulation des valeurs, opération qui serait de peu d'importance — car, en somme, après des troubles passagers, la circulation reprend son cours régulier — si le montant de tout impôt, quel qu'il soit, ne devait être produit, comme doivent être produits tous salaires, traitements, bénéfices commerciaux, dividendes et rentes: — où il n'est rien produit, il ne peut rien être payé.

Malheureusement, au lieu d'envisager la question, dans le fond très simple comme on voit, sous cet aspect très simple, on la complique et l'enchevêtre en jouant sur les mots.

Impôt réel, impôt personnel! que signifient ces expressions? est-il un impôt qui ne soit pas payé par une personne, et cette personne peut-elle le payer sans le faire au moyen d'une valeur réelle?

Impôt direct, impôt indirect! ces derniers mots, le ministre des finances, M. Poincaré, les a admirablement expliqués à la Chambre : on considère comme impôts directs ceux qui sont inscrits sur des noms et comme impôts indirects ceux qui ne le sont pas: mais, pour précis qu'ils soient, ce ne sont encore que des mots. En réalité, tout impôt direct peut, à l'occasion, devenir impôt indirect et *vice-versa*. En achetant un cigare dans un dépôt de l'État, je paye l'impôt aussi directement que lorsque je paye mes contributions entre les mains du percepteur; et, lorsque mon propriétaire prend à son compte l'impôt des portes et fenêtres, je paye l'impôt indirectement par le prix surélevé de mon loyer, tout comme en achetant dans un magasin des marchandises qui ont payé des droits à la frontière.

Impôt de répartition, impôt de quotité! tout impôt de quotité ne finit-il pas par être un impôt de répartition; et tout impôt de répartition par être un impôt de quotité?

Péréquation et incidence de l'impôt!... Nous ferions appel à tous les mots, l'un après l'autre, de la langue française, qu'ils ne nous apporteraient pas le moindre rayon de lumière.

Une seule question se pose et concentre en elle toutes les difficultés qui nous occupent. Un impôt est acquitté; la valeur

de cet impôt a-t-elle été produite par celui qui l'acquitte : sinon, par qui ?

Impôt juste, proportionnel, progressif! Un impôt peut devenir proportionnel et progressif à la fois, ou devenir même progressif à rebours, disproportionnel, injuste : cela dépend non du qualificatif accolé au mot impôt, mais des contribuables et des circonstances où ils se trouvent. Tout impôt frappant un industriel en train de se ruiner sera un impôt progressif à rebours, disproportionnel, injuste, car il hâtera sa ruine; le même impôt frappant un ouvrier qui, malgré un salaire modique, parvient à faire des économies, sera d'autant plus juste et d'autant moins progressif que l'ouvrier grossira son épargne. Quelle influence la Déclaration des Droits de l'homme, Philippe le Bel, le Code de Justinien et l'origine de l'humanité, mêlés à la discussion, peuvent-ils exercer sur ces faits ?

Établira-t-on l'impôt sur le revenu par déclarations ou taxations, commissions d'évaluation ou répartiteurs officiels ? Aucun de ces procédés, pas plus qu'inquisition et perquisition, tribunaux et gendarmes, police et administration, ne feront d'un impôt mal conçu un impôt utile, pas plus qu'ils ne feront d'un revenu qui se solde par des déficits un revenu qui se soldera en écus sonnants. Un contribuable qui sait que la déclaration à laquelle on l'oblige ne lui portera aucun dommage, fera cette déclaration avec d'autant plus d'empressement qu'il aura le sentiment d'être laissé juge de ce qu'il doit à l'État ; un autre, au contraire, qui ignore en quoi consisteront réellement les profits et bénéfices des entreprises dans lesquelles il est engagé, se résoudra volontiers à être taxé, pourvu qu'il soit convaincu de l'esprit d'équité du répartiteur : mais, pour l'un et pour l'autre, la déclaration ou la taxation se transformeront en une contrainte pénible, à laquelle ils s'efforceront de se soustraire, en dépit des lois, s'ils sont convaincus que la déclaration ou la taxation leur causent un préjudice.

Les partisans de l'établissement en France d'un impôt sur le revenu ont donné pour argument que cet impôt existait en Angleterre, en Allemagne et en Italie ; les adversaires ont objecté les différences entre caractères nationaux et races, entre institutions démocratiques et monarchiques, entre l'esprit

de liberté et d'indépendance, d'une part, et, de l'autre les traditions de discipline et de soumission.

Ils ont objecté également la difficulté de la mise en pratique. Parviendrait-on à trancher les difficultés de la mise en pratique d'un impôt sur le revenu par la loi suivante : « A partir de sa majorité, tout Français tiendra un compte en partie quadruple : 1° recettes et dépenses ; 2° objets sur lesquels portent recettes et dépenses ; 3° bénéfices réalisés et pertes subies ; 4° part qui revient à l'État sur les bénéfices à tant pour cent ». Réserverait-on les prix Montyon et les distinctions publiques aux meilleurs comptables, encore ne changerait-on rien à l'état des choses. Les riches n'en seraient pas moins riches et les pauvres n'en demeureraient pas moins pauvres ; car l'impôt sur le revenu est, en réalité, l'impôt sur la vie des peuples, et lirait-on les détails de cette vie comme à livre ouvert, encore ne modifierait-on pas les causes d'où proviennent et les richesses excessives des uns et la misère extrême des autres. Croire qu'en faisant tomber les charges publiques sur les premiers et en exemptant de toute contribution les seconds, on changerait les misères en richesses ou les richesses en misères c'est ne pas savoir comment se forment richesses et misères, et, s'en tenant aux apparences, se payer d'illusions.

II

Nous venons de dire que l'impôt était le revenu perçu par l'État sur ses sujets et que les revenus de ceux-ci étaient les impôts qu'ils percevaient les uns sur les autres, que l'ensemble constituait la circulation des valeurs et que celle-ci dépendait de la production. Or, dans l'état social et politique de l'Europe contemporaine, gouvernants et contribuables — que l'État soit monarchique ou républicain, oligarchique ou démocratique — se plaignent également de la circulation des valeurs et de la manière dont sont produites les valeurs qui entrent dans cette circulation. Les contribuables reprochent

aux gouvernants leurs exigences et ceux-ci récriminent contre la mauvaise volonté des contribuables; les patrons dénoncent les revendications ouvrières, les ouvriers leur exploitation par les patrons; industriels et agriculteurs se disent ruinés par la concurrence étrangère, tandis que courtiers et commerçants attribuent les crises qui s'abattent sur leurs affaires aux entraves qu'ils trouvent au dedans comme au dehors. Ainsi se font entendre, dans tous les États de la civilisation moderne, les mêmes plaintes, qui se traduisent en revendications et en révoltes, sur lesquels viennent brocher, d'une manière sinistre, ces horribles attentats, qui effraient les plus optimistes, et que l'on peut comparer, dans l'état social moderne, à ces ulcères ou gangrènes subites qui apparaissent chez les malades dont la constitution et le sang sont profondément altérés. Convoquez médecins et chirurgiens, réunissez chambres hautes et chambres basses; les premiers pourront brûler les ulcères ou couper les parties gangrénées, les seconds exiger des dégrèvements ou voter des lois contre les anarchistes : le mal restera le même de part et d'autre, car il est constitutionnel. Le sang en circulation étant vicié dans les veines du malade, comme la circulation des valeurs au fond de l'état social, les mêmes ulcères ou gangrènes reparaîtront, et le fer et le feu y seront impuissants comme les plus éloquents discours et les plus belles théories.

Comme un remède amer à prendre, adoptons l'impôt sur le revenu, nonobstant les vexations dont il sera la source, ou bien écartons-le comme une opération trop cruelle à subir, le résultat sera le même : le mal est constitutionnel. Réalisons ce résultat, que les riches payent tous les impôts et que les pauvres n'en payent plus, pas même les impôts dits indirects : il faut que les pauvres vivent et qu'ils travaillent pour produire de quoi vivre. Mais les riches, en proportion de la diminution de leurs revenus, n'achèteront plus les produits ou ne réclameront plus le travail des pauvres; ceux-ci n'auront, pour vivre, d'autre ressource que le travail donné par l'État; les charges de l'État croîtront et, en raison directe, le rendement de l'impôt devra croître. Le même phénomène se reproduira, proportionnellement plus fort; à mesure que les revenus des riches diminueront, la misère des pauvres augmentera. Le riche vit du

pauvre et le pauvre du riche. C'est une loi de solidarité sociale aussi bien que la circulation des valeurs, contre laquelle se brisent théories philanthropiques et financières. On peut trouver cette solidarité rude, impitoyable ; mais en y touchant on la rend plus rude et plus impitoyable encore. On ne transforme pas, par des moyens artificiels, la nature de la circulation des valeurs au sein d'une nation, sans que cette nation en reçoive une atteinte mortelle. L'État subsiste par le revenu qu'il perçoit sur ses sujets et ceux-ci par les revenus qu'ils perçoivent les uns sur les autres. Faites que les uns perçoivent davantage et les autres moins, ou les uns moins et les autres davantage, vous n'en créerez pas une valeur de plus. Lors donc que vous modifierez, sous quelque forme que ce soit, la part du revenu perçu par l'État, vous changerez, dans les mêmes proportions, la part revenant sous toutes les formes à ses sujets, et, sans produire la moindre valeur nouvelle, vous bouleverserez la circulation des valeurs, incapable de prévoir les effets de votre acte, et, conséquemment, de les ordonner. On ne modifie point les causes en agissant sur leurs effets. Le capitaliste qui a moins de revenu, dépense moins, l'ouvrier qui vit de ces revenus reçoit moins de salaire : l'État dégrève ce dernier ; le premier payera davantage, en aura un revenu moindre encore et payera encore moins de salaire : et le mouvement de s'accentuer. Il est inéluctable, et ne pourra que s'aggraver à mesure que l'on chargera les riches, jusqu'à ce que finalement l'État — dont les produits ne consistent chez nous qu'en cigares, allumettes, eau de Vichy et timbres-poste — absorbant tous les revenus, la production soit écrasée, la circulation des valeurs arrêtée et l'état social anéanti.

Soit ! renonçons à établir l'impôt sur le revenu et conservons le système de nos contributions actuelles. Ce système est facile à définir. L'État laisse ses contribuables se partager en liberté leurs revenus entre eux, les capitalistes percevoir leurs intérêts, les patrons leurs bénéfices, les ouvriers leurs salaires, se contentant de grapiller sous toutes formes et de tous côtés, sur le revenu d'un chacun, de quoi se constituer son revenu propre, en évitant autant que possible de soulever plaintes et récriminations. Tant que les plaintes n'ont pas été trop nombreuses ni les récriminations trop fortes, on a jugé tout pour le

mieux dans le meilleur des systèmes fiscaux possible. Aujourd'hui il n'en va plus de même. Tout le monde, il est vrai, reste libre de disposer de son revenu comme il l'entend : mais tout revenu, du moment qu'on le dépense, devient le revenu d'un autre, et celui de ce dernier le revenu d'un troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le revenu des tout derniers fasse retour aux tout premiers. Ce mouvement pourrait se continuer indéfiniment sans un mal qui devient, de jour en jour, plus grave. Ce mal, le voici : Comme la simple circulation ne crée par elle-même aucune valeur nouvelle, chacun s'efforce d'augmenter d'année en année son revenu propre, diminuant, en raison directe, la part qui, dans cette circulation, revient aux autres. Les plus adroits, les plus intelligents, les plus forts, souvent aussi les moins honnêtes, y réussissent ; les moins intelligents, les plus faibles, souvent aussi les plus honnêtes y succombent, et, ce travail se continuant sans répit, il en résulte que les premiers, dans cette concurrence sans trêve ni merci, deviennent de plus en plus riches, leurs revenus augmentant sans interruption, tandis que les autres deviennent de plus en plus pauvres, leurs revenus diminuant à mesure. Les plaintes et récriminations se transforment en exigences et révoltes, non plus contre l'État, mais d'une partie des citoyens contre l'autre, et, de là, en haines sociales, sans que les caractères de la circulation des valeurs se modifient. Les uns continuent à s'enrichir, les autres à s'appauvrir, jusqu'à ce que la circulation elle-même se trouble : le mouvement fait de moins en moins descendre les valeurs des riches aux pauvres, et les fait de moins en moins remonter des pauvres aux riches, le mal va s'aggravant jusqu'à ce que l'ensemble du mouvement s'arrête, et ce sera, encore une fois, la ruine de tous.

Comprenons donc bien que la question de savoir si l'imposition proportionnelle ou progressive sur le ou les revenus est préférable à la liberté de chacun d'en disposer à son gré, est une question oiseuse, car l'une ou l'autre solution conduira au même résultat. Déjà, par la seule façon dont la question est posée, elle constitue une banqueroute intellectuelle. Il en est encore comme du problème de l'aéronautique : toutes les solutions qui ont été produites jusqu'ici se sont traduites par des chutes.

Comme l'air, par son poids, fait s'élever ce qui est plus léger que lui, et cède, à cause de sa légèreté, devant ce qui est plus lourd, la circulation des valeurs dissipe les revenus des riches et écrase les ressources des pauvres, non en raison de la quantité de valeurs déplacée, mais en raison de la façon dont chacun participe à la force qui produit ces valeurs, force qui est, non la valeur même, mais le travail.

Là est le nœud de tout le problème : il faut trouver la solution de la question suivante qui, au premier abord, paraît correspondre à une hérésie, contraire à toutes les doctrines économiques et sociales : *De quelle manière faut-il imposer le travail pour que les inégalités et les excès de notre état social et économique disparaissent ou du moins soient sensiblement atténuées?* Aussi bien la question est-elle, au fond, moins nouvelle que l'expression que nous venons de lui donner. Chaque année, des millions de Français, petits commerçants et petits industriels, et les ouvriers qui aspirent au rang de petits patrons, la soulèvent en demandant avec instance la réforme de la contribution des patentes.

III

Et cependant, au cours de la brillante discussion, qui a marqué les débats de la précédente session de la Chambre, sur la réforme des contributions directes, il n'est pas un orateur qui ait songé à parler de l'impôt des patentes, encore moins à y voir la solution des difficultés financières et sociales du moment.

Le représentant du parti socialiste veut, pour la classe ouvrière, l'exemption de toute espèce d'impôt. MM. Cavaignac et Doumerc n'acceptent les impôts directs qu'à la condition de les transformer, sur la base de la déclaration du contribuable, en un impôt global sur tout revenu supérieur à quatre mille francs; mais ils suppriment la déclaration pour les bénéfices commerciaux et la remplacent par un abonnement à fixer

d'après le loyer du contribuable. MM. Jules Roche et Ribot recourent à l'étude comparée des législations étrangères et montrent que l'impôt sur le revenu est aussi contraire à l'esprit de la Révolution qu'à nos libertés publiques, et qu'il n'est supporté qu'avec impatience par les peuples qui l'ont adopté. Le rapporteur de la commission et le ministre des finances reconnaissent les nombreux abus engendrés par notre système de contributions directes et esquissent à grands traits un plan de réforme. Mais aucun ne songe à reviser notre impôt des patentes. Enfin, le débat prend sa portée entière par le sombre commentaire qu'y ajoute, sans le vouloir, le garde des sceaux en présentant, après le discours de M. Cavaignac, un projet de loi contre les anarchistes, tandis que la commission nommée pour l'étude de ce projet dépose son rapport avant même que le ministre des finances ait répondu à M. Cavaignac. Les faits se pressaient au sein de la Chambre, et, au dehors, grèves ouvrières et attentats anarchistes se succédaient. Quelqu'un s'est-il dit que l'urgence d'une réforme de notre système fiscal et la nécessité de mesures nouvelles pour assurer la sécurité publique provenaient de la même cause, des caractères qu'a pris le travail producteur moderne et de l'insuffisance de la législation qui devrait en régler l'action ?

Dès les premières années du siècle dernier, les progrès accomplis dans les sciences, dans l'industrie et le commerce, tendaient à rendre d'une application de plus en plus difficile les anciens usages et règlements par lesquels le travail était ordonné depuis le moyen âge. Les formes vieillies en furent insensiblement modifiées au sein de tous les États, et la France les brisa d'un coup à l'époque de la Révolution en proclamant la liberté du commerce et du travail. Peut-être eût-il été plus sage d'étudier avec soin la nature de la transformation subie par le travail afin de parvenir à se rendre compte des conséquences de cette transformation. Celle-ci fut tellement profonde et produite par des causes si puissantes que les États, même les plus hostiles à la Révolution et qui en ont repoussé les principes, se sont également abandonnés au mouvement qui devait entraîner la liberté du travail, mouvement dont la portée leur échappait à tous.

L'organisation du travail n'en continuait pas moins à conserver ses caractères généraux : les apprentis, ouvriers, patrons, commis, marchands, cultivateurs, banquiers et spéculateurs persistèrent, chacun suivant son rôle, à contribuer après comme avant la Révolution, à l'accroissement des produits, ainsi qu'à l'augmentation de la circulation des valeurs qui en résultait. Mais la boutique se transforma en magasin, l'atelier en fabrique, les dépôts privés en vastes entrepôts, et, avec l'extension des transports et la facilité des relations extérieures et intérieures, les entreprises et la spéculation prirent un développement sans exemple dans l'histoire. La cause en fut, non pas le prétendu principe de liberté, mais les progrès accomplis dans toutes les directions de l'activité humaine, au sein des États fidèles aux traditions monarchiques, comme au sein des États qui suivirent le mouvement de la Révolution.

Or, nos inquiétudes sociales, nos plaintes économiques, nos embarras financiers ont la même origine.

Au sein de la bourgeoisie, chez nous comme ailleurs, on attribue généralement aux passions les plus basses — envie, rancune, jalousie — le mécontentement des classes ouvrières, leur esprit de révolte, leurs revendications, sans réfléchir que ce mécontentement et ces revendications se sont développées parallèlement avec l'industrie et le commerce modernes. Les petits commerçants, les petits industriels, ruinés par la production des grandes entreprises, sont tombés, un à un, au rang des salariés, et peu à peu toute une classe de travailleurs, nés dans l'indépendance et ayant conscience de leur valeur individuelle, et qu'aucun salaire, ni habitation meilleure, ni vie à bon marché ne contenteront jamais, ont porté et maintiennent dans le monde ouvrier un esprit d'opposition et de vengeance qui ne fait que se développer à mesure que le grand commerce accroît ses échanges et que la grande industrie augmente ses productions.

Simultanément l'ouvrier proprement dit, par suite de la division extrême du travail, de l'accumulation des machines et de l'extension des relations, est devenu de plus en plus dépendant de ces machines, de cette division du travail et des surprises du marché, lesquelles amènent de telles crises dans la production que l'ouvrier devenu incapable de produire de quoi

suffire à son existence, sans cette division du travail, sans ces machines et sans ces moyens de transports, se voit à la merci d'incidents dont il ignore les causes. Ainsi l'inquiétude où il est pour son existence propre, les soucis pour son travail, la conscience de son asservissement viennent doubler en lui l'intensité de ses sentiments d'opposition et de rancune et les transforment en haines sauvages contre le capital, le bourgeois, le patron. Et ceux-ci ignorent, comme l'ouvrier lui-même, que la cause qui fait naître ces sentiments se trouve dans la transformation subie par le travail pendant les deux derniers siècles.

Ce n'est qu'un côté de la question sociale; un autre, non moins grave, apparaît au sein de la classe bourgeoise elle-même. Avec la puissance des nouveaux leviers de production, l'extension des moyens de transport et l'exploitation des ressources des contrées les plus lointaines, les entreprises industrielles et commerciales, les spéculations financières ont pris un essort tel que les forces individuelles n'ont plus été capables d'y suffire. De puissantes sociétés de transport et de fabrication, d'exploitation et de spéculation, se sont fondées; elles ont réuni les capitaux épars, pour réaliser des prodiges dans la production des richesses; mais elles ont provoqué aussi dans la circulation des valeurs, ne cessant de partir des mêmes sources et pour y revenir, des courants d'accumulation de richesses entre les mains de quelques-uns, en même temps qu'elles ont engendré des misères correspondantes au sein des masses.

Les hommes d'État de la Révolution ont eu beau décréter que chacun participerait, selon ses facultés, aux charges publiques; leurs successeurs auront beau légiférer le commerce et l'industrie, la bourgeoisie inventer, spéculer, produire, la classe ouvrière se révolter, menacer et exécuter ses menaces: de jour en jour la question sociale a pris des proportions plus graves. Dans tous les États, quelle que soit la politique générale ou la politique financière qu'ils suivent, qu'ils aient appliqué l'impôt sur le revenu ou l'aient rejeté, la situation est identique. L'impôt sur le revenu n'est donc pas une solution aux difficultés sociales. La preuve en est sous nos yeux en Angleterre, en Allemagne, en Italie. En serait-il de même d'une réforme de la contribution des patentes?

IV

Les auteurs de la loi du 17 mars 1791, tout en proclamant la liberté du commerce et de l'industrie, ont parfaitement compris qu'il était nécessaire de faire contribuer le commerce aussi bien que l'industrie aux charges publiques, et ils ont remplacé les droits des maîtrises et jurandes par la contribution des patentes. Exclusivement fondée sur la valeur locative la contribution des patentes a été abolie le 21 mars 1793. Elle a été rétablie le 4 thermidor an III; mais on substitua un droit fixe au droit proportionnel du loyer. L'année suivante, déjà, une nouvelle loi combina les deux systèmes. Modifiée à son tour par la loi du 1er frimaire an V et celle du 7 brumaire an VI, cette nouvelle loi a été remplacée par celle du 1er brumaire an VII. Celle-ci subit de nouveaux changements dès le 19 brumaire de la même année, jusqu'à la loi du 25 mars 1817, et fut définitivement abrogée par la loi du 25avril 1844. Cette loi de 1844 n'eut pas un sort plus heureux. Peu équitable et insuffisante, elle fut modifiée successivement par les lois du 18 mai 1850, du 10 juin 1853, du 4 juin 1858, du 26 juillet 1860, du 2 juillet 1862, du 13 mai 1863, du 18 mai 1866, du 2 août 1868, du 8 mai 1869, du 27 juillet 1870, du 19 mars, des 16 et 23 juillet 1872, jusqu'à ce qu'enfin un projet de révision complète fût soumis au Parlement. Ce projet ne fut, toutefois, repris qu'en 1877 et, finalement, aboutit, en 1880, à un véritable code des patentes. On crut que, cette fois, la question avait reçu une véritable solution. Mais ce même code n'a cessé de subir des changements par les lois du 29 juin 1881, du 30 juillet 1885, du 17 juillet 1889, du 8 août 1890 et du 1er juin 1893. Nous ne donnons cette énumération que pour montrer l'impuissance où se sont trouvés jusqu'à ce jour gouvernements et législateurs de soumettre la contribution des patentes à une législation pratique et durable. Véritable tonneau des Danaïdes que, l'une après l'autre, les Chambres se sont efforcées de remplir, mais dont le fond s'effondrait dès que l'on croyait la tâche terminée. En effet les

plaintes et récriminations contre la manière inégale et capricieuse dont la loi des patentes est établie ne cessent de se faire entendre.

Ces plaintes sont justifiées. La seule division des patentés en quatre classes prouve que les uns ne sont pas soumis aux mêmes droits que les autres. Quant à ces droits, ils sont fixes pour les uns, mobiles pour les autres, ordinaires pour ceux-ci, extraordinaires pour ceux-là. Ils sont proportionnels pour tous, mais non d'après l'importance de la profession : ils sont proportionnels d'après la valeur locative, et ces droits proportionnels s'élèvent au dixième, au vingtième, au trentième, au cinquantième, de la valeur locative, sauf les exceptions! On a été conduit de la sorte à l'adoption d'un tarif général et d'un tarif exceptionnel. Certaines professions sont imposées en raison du chiffre de la population, d'autres ne le sont pas. Il y a des droits calculés sur la quantité des marchandises vendues, d'autres sur l'importance des locaux industriels ou du magasin, d'autres droits sont évalués d'après les éléments de production. Il y a des maxima pour certaines professions, des minima pour d'autres, sans que jamais, à ces anomalies ou irrégularités — pour ne pas employer d'expressions plus sévères — on trouve d'autre explication que la fantaisie du législateur. La Commission qui rédigea la loi de 1880 n'en était pas moins animée des meilleures intentions; mais à mesure qu'elle avançait dans ses travaux, elle se perdit dans la minutie des détails, et ne fit, en somme, à part quelques modifications d'importance secondaire, que consacrer les inégalités des législations antérieures.

Pour traiter pratiquement un sujet à la fois aussi vaste et aussi complexe, toute vue d'ensemble lui a fait défaut. Il ne suffit pas de voir dans la contribution des patentes un simple impôt sur le commerce et l'industrie; il faut se rendre compte des rapports qui existent entre elle et les autres contributions directes.

Une seule de nos Chambres a été sur le point d'entrer dans une voie meilleure. Ce fut à la suite de l'année terrible; au moment où il s'agissait de trouver des ressources pour payer l'indemnité de guerre. La commission du budget de 1871 se rallia au projet de plusieurs membres de l'Assemblée qui propo-

sèrent d'imposer le commerce et l'industrie *d'après le chiffre des affaires*, ce chiffre calculé sur la vente. Le projet ne fut point accepté. La Chambre ne comprit pas l'ampleur du projet présenté par la Commission qui opposait un système d'imposition général de tout travail rémunéré par autrui à notre législation défectueuse des patentes.

La Chambre actuelle cherchant les ressources pour payer, non plus l'indemnité de guerre, mais l'indemnité sociale, abandonne l'exemple de son aînée, et s'attache à la contribution personnelle et mobilière, dans le désir de la transformer en un impôt sur le ou les revenus.

Voilà les deux systèmes nettement en présence : l'un, en tant que solution des difficultés financières et sociales, par l'imposition sur le revenu, a échoué dans tous les pays qui l'ont adopté ; l'autre n'a jamais été tenté, mais a été entrevu par l'Assemblée nationale au moment de la crise la plus douloureuse que le pays ait traversée, et est réclamé aujourd'hui par la majorité des citoyens sous le nom d'une réforme de la contribution des patentes.

V

En somme, les deux systèmes se réduisent à ceci : Faut-il imposer ce que l'on voit acheter? car c'est par les achats que le revenu se manifeste et se dépense ; ou faut-il imposer ce que l'on voit vendre? puisque c'est par la vente que l'on se défait de ce que l'on a acquis ou produit.

Nous avons dit que l'histoire, aussi bien que le spectacle qui nous est présenté par les pays étrangers, montre que l'impôt sur le revenu est incapable de fournir une solution à la question sociale ; il ne peut que l'aggraver.

On estime à deux cent dix milliards la fortune de la France. Supposons que les milliards de notre budget ne soient payés que par les riches, ou par tous ceux qui jouissent de plus de dix mille francs de revenu ; deux cent mille personnes environ. Assurément, il en résultera des ruines nombreuses et

une crise profonde, — profonde, mais passagère; le travail producteur reprendra selon sa nature et ses caractères son œuvre toute puissante, pour la continuer dans les mêmes formes et de la même façon. Les richesses s'accumuleront derechef entre les mains de ceux qui se trouveront à la tête des grands courants de la circulation des valeurs, et l'impossibilité de parvenir à la fortune deviendra de plus en plus accablante pour les autres.

Nous avons montré d'autre part qu'en maintenant notre système fiscal dans son état actuel, on arrivera au même résultat. La chute d'une pierre s'accélère à mesure que la pierre tombe : il en est de même de notre système fiscal : plus il dure, plus la question sociale prend des proportions menaçantes ; les faits n'en témoignent malheureusement que trop bien.

Ce n'est donc ni au maintien du *statu quo*, ni à une répartition plus ou moins artificielle de la circulation des valeurs et, par suite, des richesses, qu'il faut songer. Mais voyons le projet de la commission du budget de l'Assemblée nationale de 1871 : transformer la contribution des patentes en un impôt direct général portant sur le chiffre des affaires ou de la vente. En d'autres termes, il faudrait que tout homme qui participe d'une manière directe, immédiate, — depuis le moindre ouvrier jusqu'au plus grand brasseur d'affaires, — à la fabrication, au transport, à l'échange des produits, sous quelque forme que ce soit, payât à l'État un impôt proportionnel à la part qu'il y prend et que l'impôt devînt progressif avec le nombre des industries ou des rayons de magasin exploités. De cette façon l'impôt des patentes peut être réformé et devenir un impôt sur le chiffre des affaires. Cette solution est diamétralement opposée à toutes celles que l'on a proposées jusqu'ici, et cependant elle est la seule qui puisse remédier aux difficultés de notre situation, difficultés qui ne font que croître, au point qu'on n'y voit plus d'autre issue que la violence, aussi bien chez les conservateurs que chez les révolutionnaires.

Alors l'égalité pourra revenir parmi les citoyens, la justice pourra s'établir dans la répartition des richesses, les abus pourront être déracinés. Point de division en classes, ce qui est une guerre civile latente : point d'aristocratisation de l'impôt,

car c'est aristocratiser et non démocratiser l'impôt que de le faire payer par les seuls riches : à chacun selon ses œuvres, et la même mesure pour tout le monde, proportionnelle aux affaires d'un chacun et progressive avec l'accaparement de commerces ou d'industries multiples.

N'est-il pas attristant que dans un pays qui se glorifie de ses traditions démocratiques, ne surgissent de toutes parts que prétentions à des privilèges : chez les pauvres, celle d'imposer les riches, chez les riches celle d'imposer les pauvres, et de voir ces prétentions former le fondement de la science fiscale des hommes d'État. Aussi bien, si l'on ne songe pas à la réorganisation de l'impôt des patentes dont nous parlons, est-ce peut-être dans la crainte de voir reparaître la déclaration et tout le régime inquisitorial qu'elle traîne après elle. Toujours le privilège ! D'ailleurs, il n'est pas question de déclaration : il n'est pas question de demander à qui que ce soit le chiffre de sa fortune, le taux de ses revenus, le montant de ses économies et de ses dettes, la somme de ses charges ; ce serait revenir au compte en partie quadruple dont nous parlions par ironie. Il s'agit d'établir le rôle joué par chacun dans la circulation générale des valeurs, c'est-à-dire le montant des valeurs qu'il a produites et vendues. Les ouvriers crient les chiffres de leurs salaires par-dessus les toits ; les petits industriels et les petits commerçants seraient enchantés, écrasés qu'ils sont par les grands établissements, de faire connaître le chiffre de leurs affaires : et les grandes sociétés productrices et commerçantes ne sont-elles pas obligées d'établir chaque année leur bilan ? Seule la vente offre de l'intérêt au point de vue de la production et de la circulation des valeurs qui en résulte : le second terme, l'achat, fait double emploi. Ce que l'un vend, l'autre l'achète. De plus, la production et la vente sont phénomènes d'ordre public, la consommation et l'achat sont phénomènes d'ordre privé.

Or, j'ai le droit de murer ma vie privée, elle n'appartient qu'à moi : mais dès que je sors sur la voie publique je suis obligé de me soumettre aux lois de police et de sûreté. Dans le système de l'impôt sur le ou les revenus, vie publique et vie privée sont confondues dans un désordre d'autant plus fâcheux que l'arbitraire et l'inquisition sont appelés à s'y

mêler, ce qui fait son caractère vexatoire et intolérable. Dépensez vos revenus bien ou mal, sagement ou follement, cela vous regarde ; mais ce qui intéresse la chose publique ce sont les produits que vous vendez à d'autres. Dans l'atelier, ils passent des mains d'un ouvrier dans celles d'un autre, augmentant de valeur : ils sont commandés, recueillis, livrés par le patron, arrivent au magasin ; le banquier prête et le courtier spécule sur eux, et, à tous ces degrés, ils concentrent en eux la circulation des valeurs, expression rigoureuse, non seulement de la prospérité, mais aussi de la misère publiques.

Dès que les produits sortent de la circulation ils cessent d'être chose publique, ils sont consommés et rentrent dans la vie privée. Et il en est de même des soins donnés par le médecin, de l'œuvre de l'artiste, des leçons ou des livres du savant, et de tous les patentés de la quatrième classe, professions libérales.

VI

En nous contentant d'imposer le chiffre des affaires, nous ne touchons évidemment pas aux riches proprement dits, à ceux qui, sans exercer, ni métier ni profession, vivent largement de leurs rentes. Nous ne les atteindrons pas plus que les mendiants qui vivent d'aumônes. Ils seront exemptés de l'impôt, aussi bien que les revenus et parties de revenus qui dans toutes les professions sont dépensés, et nous ajouterons que c'est pour nous une condition de la renaissance de la sécurité et de la prospérité publiques. Un riche qui jouit d'une fortune considérable, un héritier qui recueille une succession magnifique, un fonctionnaire qui reçoit un beau traitement, et qui tous se contentent de dépenser simplement leurs revenus, sont absolument comme le mendiant qui dépense les aumônes qu'il a reçues. Dans l'immense circulation des valeurs qui fait la vie des nations, les riches proprement dits, qui ne font que dépenser leur fortune ou leur revenu, sans rien produire, forment en quelque sorte les grands réservoirs qui empêchent

les courants de la circulation, tantôt de déborder, tantôt de s'épuiser : ils constituent comme le fond de réserve de la nation. Un artisan invente une machine, une ouvrière une mode nouvelle, un ingénieur fait une découverte, etc. Comment réaliser les progrès de chaque instant s'il n'existe point de richesses disponibles, et si toute fortune est consacrée à la satisfaction des nécessités publiques et privées du moment? Les riches sont comme la poule aux œufs d'or ; supprimez-les et il n'y aura plus que les pauvres.

Les trois quarts des riches de France demeurent à Paris. Frappez-les de contributions : ce ne sont pas eux qui payeront, puisqu'ils ne produisent rien, pas même une valeur correspondant au montant de cette contribution, mais ce sont les trois quarts des ouvriers de Paris qui travaillent pour ces riches et vivent de leurs dépenses. Diminuez ces dépenses par l'impôt sur le revenu, et vous diminuerez, en proportion, le gain de ces ouvriers. En comparant, il y a un instant, le riche, qui ne participe à aucune production, au mendiant, nous ne pensions pas si bien dire. Le riche est un mendiant de plaisirs, de distractions : il veut les moyens de satisfaire les goûts qu'il éprouve, et, par suite, il est une source de richesses pour tous ceux auprès desquels il va quêter ses satisfactions. L'impôt sur de tels riches est le dernier qu'il faille établir. Il n'y faut songer que dans les détresses extrêmes, car c'est l'impôt sur les ressources du travailleur et du pauvre.

Il faut encore considérer un autre point de vue. Les riches qui ne gagnent rien et vivent de leur fortune, sont, à moins d'être des dissipateurs, les plus craintifs des capitalistes. Imposez les rentiers et les commerçants retirés des affaires, qui font de Paris la capitale du goût et du luxe entre toutes les villes, de manière seulement à les inquiéter, pour peu que ce soit, ils placeront leurs capitaux à l'étranger, et si les ouvriers, travaillant moins pour eux, deviennent plus mécontents et arrivent à les inquiéter dans leurs personnes, ils suivront leurs capitaux et Paris aura vécu.

Ce n'est pas la richesse oisive, c'est la richesse productrice qu'il faut atteindre par l'impôt, hardie et entreprenante autant que l'autre est craintive. Nulle entreprise ou spéculation, pour hasardée ou téméraire qu'elle puisse être, ne la retient,

et, proportionnellement à ses faux calculs et à ses ambitions, ce n'est pas l'aisance, c'est la misère qu'elle répand autour d'elle. Les richesses, ai-je dit, constituent les réservoirs des grands courants de la circulation des valeurs. Parmi elles, il en est qui fonctionnent régulièrement, se vidant aux époques de sécheresse et s'emplissant aux époques d'abondance, ce sont les richesses non productives; il en est d'autres, au contraire, qui s'emplissent en provoquant l'épuisement autour d'elles : ce sont les richesses productives. Comme il y a fagots et fagots, il y a richesses et richesses. Autant il faut atteindre ces dernières, autant il faut respecter les autres.

Du reste, en admettant que, dans le système de l'impôt sur le revenu on puisse, sans inquisition trop pénible, parvenir à défalquer, avec quelque exactitude, les frais, dépenses et charges qui incombent à l'exercice de tout métier, de toute industrie et de tout commerce, il n'en résulterait pas moins que toutes les dépenses personnelles payeraient l'impôt deux fois : d'abord comme étant comprises dans les dépenses du revenu imposé, ensuite comme étant comprises dans les produits achetés et les bénéfices prélevés par fabricants et vendeurs, imposés également. Cette dernière constatation suffit à écarter le rêve d'une imposition équitable des revenus.

Quant à la contribution des patentes, revisée dans le sens que nous indiquons, elle exercerait une telle action par son application générale, que ce ne serait pas l'insuffisance, mais l'excès de recettes qui serait à craindre. Réglant le travail en respectant non moins la vie privée que la liberté et l'initiative individuelles, l'État acquerrait par elle une action d'autant plus grande que l'impôt sur le chiffre des affaires ou des ventes est plus élastique, plus mobile.

VII

Nous disions que l'impôt devait être proportionnel. Donnons comme base à cette proportion un chiffre minime : un franc pour mille. L'ouvrier qui gagne mille francs de sa-

laire payerait un franc par an. Le petit patron, industriel ou commerçant, qui fait pour douze mille francs d'affaires, paiera douze francs. Le chirurgien, l'avocat, l'artiste illustre qui peuvent gagner jusqu'à un demi-million par an, paieront cinq cents francs. Le grand industriel, le grand commerçant, qui font pour vingt millions d'affaires, paieront vingt mille francs. Ces chiffres ne sont pas énormes; ils n'en produiraient pas moins une somme considérable, car la bourse de tous, non celle de quelques individualités y contribuerait.

Nous ajoutons que l'impôt devrait être progressif avec le nombre des industries ou des rayons de magasins exploités. Ce qui nous ramène au vœu de Henri IV, souhaitant que chaque citoyen eût sa poule au pot le dimanche. Plus, au sein d'une nation, la masse des familles a les moyens de satisfaire à ses besoins, plus la nation est prospère; elle est au contraire d'autant plus misérable que les richesses productrices se concentrent entre les mains de quelques-uns et que la misère s'étend sur un plus grand nombre. Voici un exemple tiré d'une branche de l'industrie; il vaudra pour les autres. La boulangerie qui, fort heureusement, est encore une petite industrie, compte à Paris deux mille sept cent cinquante et un patrons ou patronnes boulangers, lesquels emploient cinq mille cinq cent cinquante ouvriers, chiffre qui ne va même pas au double du premier; si bien que la moitié des ouvriers au moins pourrait aspirer au patronat, si, malheureusement, en dehors d'eux, il n'y avait une population flottante de quatre mille ouvriers qui ne trouvent de l'ouvrage qu'au hasard de l'embauchage temporaire ou se trouvent absolument sans travail[1]. Nous avons sous les yeux la question sociale sous sa forme à la fois la plus simple et la plus profonde. Le même phénomène se reproduit dans toutes les branches de l'industrie, petite ou grande, à quelques exceptions près. Or, parmi ces boulangers, il en est qui font annuellement un bénéfice net de vingt, trente et quarante mille francs, de quoi subvenir aux besoins de dix et quinze familles d'ouvriers, et qui joignent à la fabrication du pain français celle du pain viennois, et y ajoutent encore celle de la pâtisserie. Il est donc

1. *La petite industrie*, t. Ier. La boulangerie; enquête de l'Office du Travail.

d'une économie politique prudente, sage et équitable, de rendre l'impôt sur le chiffre des affaires progressif avec l'accumulation des affaires, en prenant pour point de départ la somme nécessaire à l'existence d'une famille ouvrière.

Quant au taux de cette progression on le prendra aussi faible que possible. Il n'en donnera pas moins des résultats qui dépasseront toute attente. Prenons un exemple dans le commerce et précisément dans le rapport de la Commission qui rédigea le Code des patentes de 1880 : « Sur la question des grands magasins, dit le rapporteur, la Commission s'est livrée à une enquête très approfondie et très sérieuse. Plusieurs collègues ont proposé d'assujettir ces grands établissements à autant de taxes qu'ils font de commerces différents. La Commission a écarté ce moyen parce que la moyenne des droits fixes étant de cent francs, ils n'auraient eu à payer que deux mille francs, en admettant que ces établissements réunissent une vingtaine de commerces différents, ce qui est absolument dérisoire. » Il n'en eût pas été de même si la Commission eût rendu ce taux si minime de cent francs — ce qui suppose un chiffre d'affaires de cent mille francs dans la moyenne des différents commerces — progressif avec le nombre des rayons, le doublant du premier au second, et de celui-ci au troisième, jusqu'au vingtième. L'impôt s'élèverait pour vingt rayons, à cinquante-deux millions quatre cent vingt-huit mille huit cent francs. Ajoutez que la plupart de ces grands magasins exploitent jusqu'à cinquante commerces différents. Nous donnons cet exemple comme une preuve de l'élasticité de l'impôt : loin de nous la pensée de vouloir conseiller une progression aussi ruineuse.

Nous pourrions multiplier les exemples, en nous adressant aux différentes branches du commerce et de l'industrie et en les tirant du même rapport. Ceux qui précèdent suffisent à faire comprendre aussi bien la portée que les ressources immenses que présenterait une réforme des patentes conçue dans un esprit vraiment démocratique et appliquée à toutes les affaires sans distinction de privilèges. Le seul danger à craindre serait que l'impôt, sous cette forme, pourrait en venir à peser lourdement, malgré son taux minime, sur les grandes entreprises commerciales ou industrielles, et menacerait par

là, non plus la prospérité générale de la nation, mais les progrès dans cette prospérité.

VIII

Toutes les fortunes, grandes ou petites, se forment par les économies faites sur les bénéfices réalisés. Or, en imposant le travail producteur, on fait porter directement le poids des contributions sur les produits, mais, indirectement on les fait porter sur les économies dont il est question. Il en dérive, forcément, que les richesses qui ne sont que dépenses, s'épuisent, tandis que le développement des richesses consacrées à la production est entravé en raison même de l'impôt. Aussi l'impôt des patentes entendu et appliqué comme une contribution proportionnelle au chiffre des affaires et progressif avec le cumul de ces dernières, agirait en quelque sorte comme un frein automatique de la prospérité et du progrès général. De là une troisième et dernière condition du bien-être public et de la richesse nationale : *Les exportations seront exemptes de l'impôt.*

Colbert écrivait : « Il n'y a rien de plus avantageux à l'État que de favoriser, augmenter et soulager le grand commerce du dehors et le petit commerce du dedans. » Ces paroles de l'illustre économiste d'État renferment le secret de la prospérité économique et sociale croissante de tous les grands peuples, en même temps qu'elles font comprendre les luttes sociales et les guerres civiles qui entraînent la chute des peuples et leur disparition.

Il semblerait bien que parce que l'un ou l'autre a conquis, grâce à ses efforts ou à son intelligence, des revenus énormes, ce ne soit pas une raison pour que des milliers de travailleurs dussent souffrir de la faim, chacun de ces derniers pouvant travailler, tout comme le premier; en d'autres termes, il semblerait qu'il dût y avoir place au soleil de la production pour tout le monde. C'est une erreur. Il n'y a place dans un État formé d'un nombre déterminé d'hommes que pour la

satisfaction des besoins de ce nombre déterminé d'hommes. Le surplus est non seulement de trop, mais encore sans valeur, si l'on n'en trouve le placement au dehors, en échange de produits dont on éprouve le besoin et que le travail national ne fournit pas. Nul ne pouvant contenter tous ses besoins par son seul travail chacun doit produire, par les moyens et ressources dont il dispose, de quoi satisfaire les besoins d'autrui, afin de recevoir en échange les produits qui lui font défaut. Or, la consommation d'un pays étant déterminée et se développant avec une lenteur extrême, comme les statistiques le prouvent, il en dérive forcément que plus quelques-uns produisent pour un grand nombre — par leurs esclaves dans l'antiquité, par les machines dans les temps modernes — moins ce grand nombre peut produire pour lui-même, à moins que, par une exportation et une importation, bien entendues, l'équilibre se rétablisse entre la surproduction des uns et le défaut de production des autres. Ces faits font ressortir la profonde justesse des paroles de Colbert : pour que chacun vive à son aise, il faut que chacun produise de quoi suffire à son existence, et si une minorité produit de quoi suffire à l'existence de la majorité, celle-ci produira proportionnellement moins : la minorité acquerra des millions de revenu, la majorité deviendra de plus en plus misérable. Le prix des choses aura beau diminuer, les salaires auront beau croître, la vie devenir meilleur marché : la loi est inexorable. Si quelques-uns produisent de quoi pourvoir aux besoins des masses, les masses produiront de moins en moins, jusqu'à ce que l'on se trouve obligé de subvenir à leur existence par voie de largesses et d'aumônes. Ce fut le sort de la Grèce et de la Rome antiques sur la fin de leur histoire, et ce sera celui de tous les États de la civilisation moderne, s'ils ne parviennent à transformer leur régime fiscal.

La loi de l'équilibre des forces vaut pour les nations comme pour la nature entière. Ce n'est point par des principes, pour beaux qu'ils soient, que l'on décide de la vie économique des peuples. Le travail est une force comme toute autre, et c'est en se conformant aux conséquences qui en résultent nécessairement qu'on parvient à en diriger les effets. Efforçons-nous donc de comprendre qu'il n'y a qu'une méthode qui résout,

avec des procédés identiques, les problèmes des sciences mathématiques, naturelles ou sociales ; imitons, par exemple, Galilée, qui, laissant la scholastique et la théorie du vide, découvrit la loi de la pesanteur, — et, désireux d'ordonner la vie des nations, attachons-nous à la loi de la production. Comme les corps s'attirent en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances, la prospérité publique s'accroît avec la satisfaction des besoins de tous par la production du grand nombre, et diminue avec la satisfaction de ces mêmes besoins, par la production de quelques-uns.

Ainsi, — et nous demandons qu'on nous excuse d'avoir été amené à parler de lois physiques, dans une question qu'on s'est accoutumé à traiter en faisant résonner les mots de justice, de liberté et d'égalité, — observons les lois physiques du travail humain, et nous réaliserons la liberté, l'égalité et la justice véritables, d'une manière aussi sûre, que nous obtenons une construction solide en l'établissant sur ses fondements, conformément aux lois de la pesanteur.

TH. FUNCK-BRENTANO.

LEURS ÂMES[1]

XIII

Madame d'Argonne avait dit à son mari une partie de ce qui s'était passé entre Morières et elle, lui laissant entendre seulement que le marquis lui faisait la cour, avec des allusions à un voyage possible si elle le repoussait. Jacques. naïvement sûr de l'amour de Christiane, et cramponné à cette idée que l'admiration de Morières était la cause de son succès, avait insisté pour qu'elle le retînt à Paris.

Et Christiane, qui ne comprenait même pas que l'on rêvât au fond de soi ces petites combinaisons louches, ces petits projets honteux, admettait encore moins que l'on confiât ces combinaisons et ces projets à qui que ce fût. Le cynisme de Jacques la déconcertait absolument. Et puis, aussi, il était vraiment trop confiant. Il avait l'air de ne pas se douter que M. de Morières fût très charmant, et qu'il y eût, au jeu qu'elle jouait, un danger sérieux. Depuis sa rencontre au Bois, elle pensait beaucoup à André. Elle croyait qu'il l'aimait, et elle était flattée et touchée de cet amour. Il se produisait en elle un trouble singulier de vision, qui lui faisait mêler et confondre les images de son mari et de Morières. Si elle pensait à l'un, elle voyait apparaître l'autre et finissait son rêve sans que son regard se fût en quelque sorte déplacé.

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 septembre, 1er et 15 octobre.

Ils avaient les mêmes gentillesses correctes, élégantes et câlines ; les mêmes défauts négatifs, un peu irritants par leur mesquinerie. Leur façon de saluer, de s'habiller, de causer était identique. Christiane savait que, dans la même circonstance, elle entendrait dire la même phrase, soit par Morières, soit par son mari.

La pensée qu'elle pourrait causer un chagrin à Jacques la bouleversait, et l'idée que peut-être André souffrait par elle lui était insupportable.

Depuis deux mois, il se trouvait si étroitement mêlé à sa vie, elle passait si peu d'instants loin de lui qu'elle avait fini par s'accoutumer à sa présence ; par avoir besoin de son admiration discrète, de ses attentions gentilles. Lorsque, dans la petite allée du Bois, il lui disait : « Je vais partir », elle avait réellement peur. Était-ce possible?... Il partirait?... Elle ne le verrait plus?... Plus du tout?...

Le soir, en entrant chez le comte Salomon, elle regarda tout de suite autour d'elle avec inquiétude, et quand elle aperçut M. de Morières qui causait avec Chagny, elle fut comme soulagée.

L'hôtel du banquier était très beau. Un grand luxe, beaucoup de jolies choses, et très peu de fausses notes. Il avait su choisir des amis intelligents, des gens de goût, qui lui donnaient des conseils, ou même — moyennant d'exorbitantes commissions — mettaient eux-mêmes la main à la pâte, plaçant où il fallait les bibelots achetés par eux.

Ce soir-là, le comte Salomon exultait. A tel point qu'il avait la faiblesse de le laisser voir. Mais les Bouillon se firent un peu attendre, et aussitôt il s'affola, attristant et grotesque dans son effarement ; se creusant la tête pour trouver des prétextes à ce retard ; convaincu, au fond, que la grosse femme — qui lui paraissait une très grande dame — n'avait pas au dernier moment voulu « se galvauder » chez lui. Et quand le petit Frühling — invité aussi, bien entendu — entra, promenant autour du salon ses beaux yeux limpides, il faillit lui sauter au cou. L'arrivée du jeune homme annonçait la venue prochaine de la princesse. Elle ne lui permettait plus d'aller nulle part sans elle, et elle s'arrangeait pour qu'il la précédât ou la suivît immédiatement. Madame de Vonancourt, qui avait

vu à quel point son amabilité pour le petit Alsacien exaspérait la jalousie de madame de Bouillon, se faisait un plaisir de l'attirer et de le retenir près d'elle pendant des soirées entières. Très fin, très futé, infiniment « roublard », le petit Frühling, qui avait toléré les... assiduités de la princesse pour se faufiler dans un monde où il ne fût jamais entré sans elle, commençait à en avoir par-dessus la tète de cette grosse mère de cinquante ans qui lui tapotait les joues en s'asseyant sur ses genoux. et se donnait à lui avec des effarements d'ingénue et des enfantillages de gamine. Il voyait bien que madame de Vonancourt, jolie, élégante, battant son plein, était tout à fait la femme qu'il lui fallait à présent pour parfaire son « lancement » encore inachevé. Il méditait d'envoyer carrément promener la pauvre princesse, qui, sans méfiance, attachait sur lui, démesurément ouverts, ses gros yeux trop clairs : des yeux superbes, un peu des yeux de ruminant.

A peine entré, M. Frühling pria le banquier de le présenter au comte Dupuis. Il savait Dupuis un personnage tout à fait louche, d'origine inconnue, et de ressources incertaines, mais qui jouissait d'une notoriété, d'un prestige même, fort appréciables ; démolissant ou échafaudant de toutes pièces les situations ; égratignant, sans paraître y toucher, les réputations les plus inattaquables. Le jeune protestant tenait à s'assurer la protection du comte Dupuis. Il fallait cela pour le Club. Après, il le lâcherait dès que faire se pourrait.

Le quart d'heure qui précéda le dîner fut silencieux. Chacun pensait, à part soi, à ses petites affaires. M. de Morières, heureux de revoir Christiane, très amoureux, très vraiment emballé, se demandait si elle serait à lui jamais. Il comprenait vaguement le rôle qu'elle lui avait fait jouer dans sa vie, et il n'entendait pas s'en contenter. M. d'Argonne regardait sa femme, ravi de la voir enfin occuper dans le monde la situation à laquelle elle avait tant de droits. Il était heureux et reconnaissant aussi à André qui — croyait-il — avait opéré ce miracle.

M. de Treuil, lui, rageait tant qu'il pouvait. Au moment de sortir, il venait encore de recevoir une lettre de Blanche Lacombe, lui réclamant impérieusement sa clef. Il comprenait bien que cette réclamation n'était qu'un moyen de lui signifier un congé définitif, et que la possession de la clef ne signifiait

absolument rien en elle-même. Mais, il s'entêtait. Il ne voulait pas renoncer à la danseuse, et il venait de lui répondre une lettre « à cheval ». — comme il disait, — pour lui annoncer qu'il ne rendrait pas la clef. Et il ressassait dans son pauvre cerveau étroit les péripéties de la rupture. C'est égal!... il ne s'attendait guère à ça!... Et pour son beau-père, encore!... Un « mufle », qui avait certainement beaucoup plus d'argent que lui, mais qui devait en donner beaucoup moins.

Quant à madame de Givray, elle se répétait en regardant Dupuis et d'Antin qui potinaient dans un coin : « Pourvu que je ne sois pas à côté d'un de ces deux-là à table!... »

Le petit Frühling avait rejoint madame de Vonancourt et, assis à ses pieds sur une chaise basse, lui susurrait d'une voix douce de jolies banalités sentimentales, qu'elle écoutait l'air rêveur, presque attendri, en réalité uniquement désireuse d'inquiéter madame de Bouillon de qui elle guettait l'entrée. Vonancourt, très absorbé, cherchait un moyen de se faire inviter à Deauville chez les Bouillon pendant la semaine des courses. Le Chalet des Glycines était le rendez-vous de toutes les élégances, et il tenait à voir figurer son nom aux « Échos mondains » parmi ceux des invités *select*.

La baronne, froissée et stupéfaite du brusque changement de Morières, épiait chacun de ses mouvements, voulant voir si madame d'Argonne était, comme elle le soupçonnait, la cause de ce changement qui la navrait. Pour la première fois. son indolence orientale l'abandonnait, et son affectation de flegme anglais se relâchait. Elle écoutait et regardait avidement, cherchant à trouver la voie.

Christiane, délicatement jolie dans un nuage de chiffon d'un blanc laiteux, s'énervait à penser à Morières. Elle se reprochait son attitude envers lui : s'avouant que, pour le garder près d'elle, elle lui avait, sinon promis, du moins laissé espérer beaucoup. et qu'il lui répugnait d'être, pour la première fois, déloyale. Et puis, un mot de Montaut venait de l'avertir que le prêteur était trouvé et qu'elle pourrait, ou lui parler, ou charger quelqu'un de ce soin. Elle avait répondu au couturier, en le priant de se charger de tout et de prendre en son nom des arrangements. Elle paierait les intérêts et rembourserait la somme dans dix ans, ou avant si elle héritait

plus tôt. La tante de Bracieux avait soixante-dix-huit ans : et, depuis longtemps déjà, les médecins, qui, chaque hiver, l'envoyaient à Antibes, affirmaient, chaque hiver aussi, qu'elle n'en reviendrait probablement pas. Madame d'Argonne jugeait que cela ne durerait pas plus de dix ans et qu'elle pouvait s'engager pour cette date.

Et à côté du visage froncé de rides de la vieille femme, — qui lui apparaissait dans l'auréole frisée de ses fins cheveux blancs, — des silhouettes longues et distinguées de Jacques et d'André, — qui se mêlaient dans sa pensée et dans ses yeux, — de la face plate et canaille du couturier, — vautré sur le divan du petit salon, attendant au milieu des chiffons et des glaces l'essayage à venir, — elle voyait un petit être vague et rose, posé dans les dentelles, sous les mousselines des rideaux, ou dans les bras d'une belle nounou à rubans, avec de larges bandeaux chocolat et des épaules de portefaix sous la grande pèlerine claire. Elle pensait qu'un enfant changerait toute sa vie, et elle en voulait à son mari de lui refuser cette joie, pour conserver intacte la beauté qui faisait partie de son luxe et de son bagage de chic.

Chagny admirait madame d'Argonne, et se demandait comment son ami Morières, habituellement si peu patient, s'accommodait du rôle qu'elle lui faisait jouer.

Le comte Salomon, très empressé, très aimable, mais, au fond, navré du retard qui compromettait l'excellence de son dîner, regardait alternativement, du même œil d'angoisse, la pendule et la porte.

Enfin, les Bouillon firent une de ces entrées dont ils ont la spécialité.

La princesse, rouge, épanouie dans un ruissellement de bijoux, demanda — élargissant en entrée de caverne sa bouche extraordinaire :

— Nous ne sommes pas en retard ?...

Tandis que son mari, dans son importance stupide et tranquille, ajoutait, l'air condescendant :

— Si... un peu, n'est-ce pas ?... c'est ma femme qui ne peut pas rentrer à l'heure !... ça lui est impossible !... je ne sais pas ce qu'elle fait ?...

Les énormes joues de la princesse devinrent violettes, pen–

dant qu'elle répondait, en louchant furtivement sur le petit Frühling :

— Mais... je ne fais rien... rien du tout...

Quoiqu'il eût attendu, le dîner était exquis, et les vins merveilleux. La petite de Givray, placée entre le banquier et Chagny, s'amusait de la satisfaction intense qui illuminait le gros visage sanguinolent du « père d'Agar ».

Il était vraiment heureux ! Heureux à ce point qu'il oubliait toute rancune. Il avait invité Dupuis, son ennemi intime, à venir contempler son apothéose.

Rosette regardait deux très beaux portraits, qu'il lui semblait reconnaître. Éclairés par des torchères, ils se détachaient en face d'elle, sur le fond sombre de la tapisserie à verdures.

M. Salomon demanda :

— Ils sont beaux, n'est-ce pas?... ce sont des ancêtres de mon gendre...

Treuil, agacé, fit un mouvement, et le banquier ajouta :

— ... que j'ai trouvés dans une vente...

La petite de Givray eut envie de rire. Elle se rappelait l'histoire des portraits, qu'autrefois elle avait admirés dans le grand salon des Treuil, au parc Monceau. Le baron, après une « culotte » que le père Salomon refusait absolument de payer, avait imaginé de lui dire — espérant le déterminer — qu'il allait être obligé de vendre ces deux portraits qui valaient très cher. Il savait que son beau-père avait un culte pour ces deux « guerriers », devenus les ancètres d' « Agar », et tenait à eux autant qu'aux parchemins et au château Renaissance qui cachait ses toits pointus et ses dentelles de granit dans un triste coin de la Seine-Inférieure. Il croyait que, pour ne pas laisser partir ces ancêtres respectés, le banquier paierait les vingt-cinq mille francs qui pour lui n'étaient qu'une misère. Mais le père Salomon ne broncha pas, et répondit délibérément à son gendre ahuri :

— Vendez vos parents si vous voulez... ça ne m'étonnera pas de vous !...

Treuil, enragé dans ses luttes contre le financier, en voulait avoir le dernier mot. Il fit placer les aïeux dans une grande vente. Le comte Salomon les racheta fort cher, et les accrocha chez lui, « où, disait-il, ils étaient au moins sûrs de rester en

paix jusqu'au jour où il les rendrait à ses petits-enfants... s'il en avait ?... »

— Celui-ci... — fit-il en indiquant un des ancêtres à Rosette, — c'est Jean Guillaume, baron de Treuil, capitaine des armées du roi Louis XI... et celui-là, c'est Pierre Guillaume, baron de Treuil, dans son costume de croisé... l'épée d'une main... la bannière de l'autre...

Et il ajouta avec respect :

— C'est égal !... ça a de l'œil, une famille comme ça !...

Pour dire quelque chose, madame de Givray demanda :

— A quelle croisade était Pierre Guillaume de Treuil ?...

Le banquier la regarda d'un air froissé, et répondit sèchement :

— Mais à toutes, je pense !...

Il n'admettait pas que l'ancêtre, dont il avait payé très cher la descendance pour sa fille et l'image pour lui, ne fût pas absolument ce qui se faisait de mieux, et l'idée que Pierre Guillaume avait pu « étouffer » une croisade le révoltait. A ce compte-là, il était volé !...

Comme la petite de Givray riait de toutes ses dents, il reprit :

— Oui !... ça vous fait rire ?... vous ne comprenez pas que moi, roturier d'origine, j'attache une telle importance à ces choses ?...

Elle protesta, convaincue :

— Mais non... je vous assure que ça ne m'étonne pas du tout... au contraire...

— Voyez-vous, — poursuivit le comte Salomon — la noblesse, c'est ce qu'il y a de plus beau !... parce que c'est la seule chose qui ne puisse pas s'acheter... pour un homme, s'entend...

Et, comme elle faisait un mouvement :

— Oh !... mon titre ?... Vous savez bien que ça ne compte pas, ces titres-là ?... excepté pour les reporters et les fournisseurs... autrement, non !... C'est Agar qui m'a fait faire cette bêtise-là !... ça ne m'a rien ajouté du tout... moi-même, je n'y crois pas, à mon titre !...

Rosette l'écoutait, surprise. Elle ne s'imaginait pas que le banquier eût le sentiment des nuances. Et pourtant, il l'avait.

Il tenait à ce qu'on lui donnât toujours le titre qu'il avait acheté, mais il savait fort bien que ce titre ne valait rien tout de même.

Son rêve eût été de naître dans ce monde privilégié auquel il reconnaissait le droit de mépriser le sien. Il eût donné sans hésiter son argent, sa fille et sa religion, pour avoir des ancêtres compagnons de saint Louis, prisonniers des Sarrasins, et des grand'mères poudrées, avec des mouches et des paniers; des grand'mères de qui la Révolution eût coupé les jolis cous blancs.

Sa singulière ignorance grandissait toutes les choses qui tenaient à l'histoire et leur donnait des proportions gigantesques. Il avait la manie du panache poussée au dernier degré. Comme Lacombe 1re, il respectait les souverains et tout ce qui tenait à eux : mais lui ne « gobait » pas, comme elle, les êtres grotesques qui les ont remplacés. Arrivé d'Allemagne, s'établir à Paris pour la veille de la guerre, Salomon Raab (devenu le comte Salomon tout court) faillit en repartir le lendemain. Il n'admettait pas une ville sans cour. Il avait attendu, comptant d'abord sur la restauration orléaniste ; espérant ensuite que l'Empire reviendrait. Et, finalement, il attendait depuis vingt-cinq ans, sans voir revenir rien qui réalisât ses rêves.

La voix d'Antin s'élevait au bout de la table :

— Mais non... c'est banal aussi, le salsifis !... moi, j'ai trouvé quelque chose d'épatant !...

Dupuis demanda :

— Quoi donc ?...

— Je serai en « mouron pour les petits oiseaux... »

Vonancourt dit :

— Ça sera bien vert !...

— Vert... que non !... vous n'y êtes pas !... je serai couvert de petites frisures vertes... à toutes petites fleurs rouges imperceptibles... un vrai mouron, enfin !...

— J'entends bien !...

— C'est pas tout !... je serai dans une cage... une vraie aussi !... en filigrane argenté... j'ai commandé une vraie cage à serin... en grand...

Dupuis remarqua en riant :

— D'Antin qui se met dans ses meubles !...

D'Antin continua, sans prendre garde :

— Par les barreaux, je passerai le bras droit... et puis la jambe gauche... couverts de mouron... ça sera comme quand on accroche le mouron aux cages... et puis, on me fait un morceau de sucre gros comme ma tête, en carton... et un échaudé gros comme moi!... dans la cage, une trentaine de serins... vous verrez ça!...

Toute la table maintenant écoutait, très intéressée.

Chagny demanda :

— Je croyais que vous étiez un des porteurs du palanquin?...

— Oui... mais M. Frühling veut bien me remplacer...

Le jeune ami de la princesse s'inclina en souriant, et M. de Bouillon dit tout heureux à madame de Treuil :

— On n'imagine pas ce qu'il se fait vite, ce petit bonhomme-là!... en un rien de temps, il s'est tout à fait dégrossi!..

Et Vonancourt conclut :

— Je parie que, dans six mois, il mènera tout le monde?...

Un peu rose, mais sans que rien bougeât dans sa physionomie, — poupine avec une nuance de rigidité, — le petit protestant écoutait une partie de ce qu'on disait de lui et devinait le reste. Il parlait peu et observait beaucoup, en mangeant de bon appétit, d'un air de petit chat qui boit du lait, tandis que la grosse princesse se rengorgeait avec une modeste fierté.

Chagny se pencha vers la petite de Givray, et, lui montrant madame de Bouillon, son mari et son jeune favori, il lui dit en riant :

— C'est égal!... c'est tout de même drôle!...

Elle répondit ;

— Très drôle!... mais ça ne gène personne!...

— Ma foi, non!... pas même Bouillon!...

— Surtout pas Bouillon...

Il demanda :

— Ne trouvez-vous pas que votre amie d'Argonne perd un peu de sa belle sérénité depuis quelque temps?...

— Si...

— Ah!... Morières, n'est-ce pas?...

— Oh!... rien du tout!... j'entends rien de... positif... mais je crois qu'André est très toqué d'elle... et qu'elle s'occupe de lui beaucoup plus qu'il ne faudrait...

— Vous ne pensez pas que c'est un flirt purement mondain?...

— Non... je crois que c'est un emballement tout physique qui pousse André vers elle... et, au contraire, un sentiment très tendre, très vrai, qui la lui mettra dans les bras... du moins, je le crains...

— Pourquoi le craignez-vous?... Dieu les a faits l'un pour l'autre...

— Alors, il aurait mieux fait de les réunir plus tôt...

— Tenez, M. Salomon vous offre son bras...

Elle se leva brusquement. Devant elle le comte Salomon courbait en anse son gros bras court, aux contours mous et « rondouillards ».

Au salon, la discussion recommença sur le costume d'Antin, le mouron, la cage, etc., etc...

Dupuis, maintenant, le blaguait.

Rosette regardait le comte Dupuis, de l'air surpris particulier aux myopes, qui relèvent les sourcils, cherchant à distinguer vaguement quelque chose. A la fin, elle dit :

— Je ne l'aime pas, monsieur Dupuis!... et vous?...

Chagny s'était éloigné, parlant à madame d'Argonne.

Ce fut Treuil qui répondit évasivement :

— Mon Dieu!... il a son chic!...

— Eh bien, je n'aime pas non plus son chic!...

Treuil conclut bienveillamment, en regardant le comte avec une sorte d'admiration :

— Et puis... il n'y a pas à dire!... il n'y en a pas un comme lui pour rouler les fournisseurs!...

Morières s'était approché de Christiane. Chagny, qui lui parlait, s'écarta au bout d'un instant, — avec cette discrétion mondaine qui frise l'impertinence, — et les laissa seuls dans un coin retiré du salon.

Alors, André demanda doucement, d'une voix qui suppliait :

— Je vous en prie?...

Elle baissa les yeux, regardant sans répondre le bout effilé de son soulier de suède blanc.

Il reprit :

— Vous me le permettez, n'est-ce pas, de vous aimer?... d'ailleurs vous ne devez pas... vous ne devez plus m'en empêcher?...

Elle voulait protester, il l'arrêta :

— Non... je vous ai avoué que je ne pouvais plus vivre

sans vous... que j'allais partir si je ne vous avais pas à moi... et vous m'avez dit de rester... rappelez-vous?... rappelez-vous, dites?...

Elle répondit, suppliante aussi :

— Oui... c'est vrai!... mais j'étais folle!... je ne savais plus ce que je disais... il ne fallait pas y attacher d'importance... ne pas croire des choses... qui ne sont pas...

Il demanda, les yeux pénétrants, l'accent douloureux :

— Vous me détestez donc, que vous me faites tant de mal?...

— Je ne veux pas vous faire de mal...

Il dit, la voix changée, le regard durci tout à coup :

— Vraiment?... alors, là, tout de bon, vous croyez que vous n'avez pas été coquette?... vous croyez que vous ne m'avez pas fait espérer ce que vous me refusez aujourd'hui?... Vingt fois, vous avez changé votre façon d'être avec moi... tantôt pleine de franchise et de grâce... tantôt vous reprenant, en quelque sorte, pour me revenir ensuite avec plus d'abandon...

— Non!... je vous assure que je n'ai pas été coquette... que je n'ai pas voulu l'être, du moins...

— Allons donc!... vous avez voulu me garder près de vous... me traîner dans votre sillage... il faut ça pour poser une jolie femme!... Je suis plus honorable que Dupuis, moins embêtant que Treuil ou Vonancourt... et plus décoratif que Chagny!... c'est pour ça que vous m'avez choisi... voilà tout...

Il ajouta, d'une voix qui semblait venir de très loin :

— ... et que je suis malheureux... très malheureux!...

Elle le regardait, prise d'une pitié tendre pour ce beau grand garçon qui balbutiait, prêt à pleurer. C'était vrai, tout ce qu'il venait de lui dire! Il devinait le mobile très bas qui l'avait fait agir ainsi. Et elle se disait qu'elle n'avait pas le droit de le faire souffrir, alors qu'il lui avait donné tout ce qu'elle attendait de lui. Elle devait, elle aussi, donner ce qu'elle avait fait espérer. Elle s'avouait qu'il pouvait se croire aimé, et se demandait si elle ne l'aimait pas tout de bon, étonnée de ressentir, en le voyant malheureux, un chagrin réel, presque violent, dont l'intensité l'inquiétait.

Elle regarda son mari, qui causait sous un palmier avec

madame de Treuil. Son élégante silhouette se fondit dans son regard avec celle de Morières. Et, cette fois encore, elle pensa :

— Si j'avais un enfant, pourtant!... rien de tout ça n'existerait plus pour moi!... je ne verrais plus rien!... rien que lui!...

A ce moment, André demanda :

— Dites-moi oui... voulez-vous?... dites?... dites?...

Elle murmura :

— Non... pas maintenant... pas ce soir... demain!...

Au retour, dans le coupé, à brûle-pourpoint, elle dit résolument à Jacques :

— Écoute, Jacques!... je veux un enfant, tu m'entends?...

Il répondit, l'embrassant et riant de son large rire :

— En voilà une idée!... pourquoi ça te prend-il ce soir, cette idée saugrenue?... à quel propos?...

— Tu sais bien que je ne pense qu'à ça!...

Il haussa les épaules :

— Pour t'abîmer, n'est-ce pas?...

Elle cria :

— Ne dis pas ça!... ne dis pas ça!... tu me fais horreur quand tu dis ça!...

— Je ne veux pas dire que nous n'en aurons pas du tout... mais attends... attends!... tu es trop jolie comme te voilà... nous avons bien le temps!...

Et, après un silence, il ajouta, ne se doutant pas qu'elle pleurait dans l'ombre :

— Et puis... je t'en prie... sérieusement... perdons l'habitude de nous tutoyer quand il y a du monde?...

Elle répondit, docile, décidée maintenant à céder en tout :

— Nous ferons ce que tu voudras!...

XIV

Madame d'Argonne ne dormit pas; et, le matin, elle ne monta pas à cheval, craignant de rencontrer Morières. Elle lui avait dit : « demain ». Elle était sûre que, même au

milieu de la cohue de l'allée des cavaliers, il l'interrogerait, et elle redoutait la réponse qui allait l'engager.

Elle se fit conduire au Jardin d'acclimatation, où elle voulait acheter des fleurs. En descendant de voiture, elle croisa Blanche Lacombe, accompagnée du comte Salomon. Il tenait en laisse un énorme danois. Le chien tirait sur sa chaîne, entraînant le banquier qui tendait les jarrets, se raidissant de son mieux, tout à fait ridicule dans l'effort. La danseuse se tordait, répétant :

— Jamais vous ne le ferez monter dans la voiture!... jamais!

Christiane avait tourné la tête d'un autre côté, pour n'avoir pas l'air de regarder « le père d'Agar ».

Elle entra dans le jardin et marcha vers la grande serre.

Elle s'y promenait depuis un instant, quand le comte Salomon la rejoignit. Il s'écria, l'air surpris de la trouver là :

— Comment?... vous n'êtes pas montée à cheval, ce matin?...

Elle répondit en souriant :

— Vous non plus?...

— Non... moi... je viens ici pour... des chiens de chasse...

Il croyait n'avoir pas été vu à l'entrée. Madame d'Argonne n'insista pas.

Le banquier reprit :

— Vous venez admirer les fleurs?...

— Je viens en acheter... mais avant, je me promène un instant... cette serre est ravissante !...

L'air affectueux, tendre presque, il demanda, se rapprochant d'elle :

— Comment est-il possible qu'une jolie femme comme vous se promène seule... quand tant de gens seraient heureux de la suivre... de ne la quitter jamais?...

Le comte Salomon existait si peu pour Christiane, il était si peu quelqu'un qu'elle ne remarqua pas d'abord combien il devenait familier. Elle entendit à peine ce qu'il disait et répondit, pensant à autre chose :

— J'aime beaucoup me promener seule... et puis... mon mari est monté à cheval...

Il protesta :

— Oh!... je ne parle pas du comte!... se promener avec sa femme, ce n'est pas l'affaire d'un mari!...

Elle pensa :

« Il croit que tous les maris ressemblent à son gendre... » et elle ne répondit pas.

Encouragé par ce silence, il continua :

— Les maris accompagnent les femmes des autres... ou les cocottes...

Et, comme elle faisait un mouvement, il expliqua :

— Je parle des maris du monde, bien entendu...

— Alors... — fit madame d'Argonne devenue très rouge — vous pensez que les hommes du monde n'aiment jamais?...

— Quelquefois... mais pas leurs femmes!... Et, encore faut-il, pour aimer les autres femmes, qu'ils ne soient plus jeunes... Non... l'homme jeune et chic n'aime pas la femme!... il la courtise, — quand elle est jolie et élégante, — pour la galerie qui le regarde faire... et, s'il tient à l'avoir, c'est uniquement pour cette même galerie, qui s'inquiète du dénouement, et qui rirait de lui si ce dénouement n'était pas favorable... Les hommes jeunes sont tous des vaniteux et des égoïstes...

Elle demanda en riant :

— Et les vieux?...

Il se rapprocha d'elle encore un peu :

— Les vieux... c'est-à-dire les hommes de mon âge?... Ceux-là sont souvent des amoureux très tendres et des amis très sûrs... après avoir aimé autrefois la femme pour eux, ils l'aiment aujourd'hui pour elle... ils n'ont qu'un but, lui plaire... qu'une pensée, satisfaire ses moindres désirs... et puis, ils sont avant tout discrets... ils ne parlent ni des grâces accordées, ni des services rendus...

En parlant, il fixait sur la comtesse ses petits yeux de faune, luisants dans un rayonnement de rides fines et creuses. Elle se sentit mal à l'aise. Les façons du banquier lui semblaient toutes changées, ce matin. Elle le regarda, se demandant :

« Mais qu'est-ce qu'il a?... »

Le comte Salomon, très rouge, continuait à la regarder du même œil tendre. Il murmura, avec un sourire entendu :

— J'ai été très occupé de vous, ce matin!...

Machinalement, elle questionna :

— De moi?...

— Oui... de vous !...

Il se serrait de plus en plus contre elle dans l'allée étroite, bordée de petits arceaux de fer qui empêchaient qu'elle s'écartât de lui.

Tout à fait gênée, elle s'arrêta :

— Je suis ravie de vous avoir rencontré... mais je vais maintenant m'occuper de mes fleurs...

Et, pour bien indiquer qu'elle le quittait, elle lui tendit la main.

Le banquier prit dans sa main droite la petite main de madame d'Argonne, la couvrit de sa main gauche et, la caressant doucement, dit, l'œil allumé, la lèvre un peu tremblante :

— Croyez bien, chère petite comtesse... que j'ai été très heureux de cette occasion qui m'a rapproché de vous?...

Elle avait tant hâte de retirer sa main et de le quitter qu'elle ne réfléchit pas tout d'abord à ce qu'il lui disait. Ce ne fut qu'après qu'elle se demanda ce qu'il entendait dire par cette phrase : « Je suis bien heureux de l'occasion qui m'a rapproché de vous... » Quoi?... de quelle occasion voulait-il parler?... était-ce de son dîner de la veille?... ou de cette rencontre à l'instant même?...

Quand, une demi-heure plus tard, elle sortit du jardin, elle dit à son cocher de l'attendre route des Sablons et elle prit la petite allée qui traverse l'île des Cèdres. Au croisement de l'allée des bouleaux, une femme était arrêtée, causant avec un cavalier. De très loin, madame d'Argonne reconnut Blanche Lacombe. En approchant, elle vit que le cavalier était le petit Frühling. Penché sur l'encolure de son cheval, le teint animé, ses jolis yeux bleus brillant de lueurs très douces, il parlait de cette voix fraîche et assourdie à la fois qui était son grand charme.

— Enfin, — demandait-il, d'un ton très poli mais où perçait l'agacement, — il y a bien une heure où il n'est pas chez vous, n'est-ce pas?...

Elle répondit :

— Oui... l'heure de la Bourse... il a beau avoir des gens pour faire ça... c'est plus fort que lui... faut qu'il y aille !...

Après un silence, elle conclut :

— Oh !... il est tout de même moins embêtant que Treuil !...

— Ah !... il est...

Le jeune homme s'arrêta court. Il venait d'apercevoir madame d'Argonne qui arrivait en face de lui. Il rougit si brusquement que la danseuse se retourna, comprenant qu'il « y avait quelque chose ». Christiane passa, de son pas allongé et rapide, tandis que le petit Frühling baissait le nez, de plus en plus rouge et mal à l'aise. Et elle pensa :

« Pauvre petit !... il a peur que je le dise à la grosse princesse !... Il cherche à faire l'école buissonnière... je comprends ça !... Chagny a raison... c'est un petit débrouillard... ce qu'il se faufile adroitement dans tous les mondes !... Mademoiselle Lacombe n'a pas l'air de le trouver vilain... il n'est pourtant pas du gouvernement, lui !... s'il réussit, c'est donc qu'il sera aimé pour lui-même !... »

Elle s'était hâtée un peu pour ne pas les gêner. Elle entendit bientôt les voix s'élever de nouveau : la conversation reprenait. Elle marcha pendant cinq ou six minutes, et arriva derrière le Tir aux pigeons. Mais, quand elle voulut traverser pour rejoindre la petite allée qui mène à Bagatelle, elle fut arrêtée par les palissades de la Fête des fleurs. L'allée était inexorablement barrée. Il fallait s'engager dans la route blanche de soleil du Tir aux pigeons, ou retourner sur ses pas. Elle reprit la petite allée ombreuse, ne pensant déjà plus aux protégés de la princesse et du banquier, lorsque, bien avant de les voir, elle entendit nettement leurs voix. Le taillis très touffu, sous lequel l'allée tournait par un coude aigu, les cachait. Ils parlaient assez bas, mais en approchant, elle entendit la fin d'une phrase commencée. Le petit Frühling disait :

— ... Vous ne croyez pas cela ?... Eh bien, si vous lisiez la Bible...

Et la danseuse, coupant court, répondait :

— J'ai pas l'temps !...

Christiane ne voulut pas repasser devant eux. Elle se décida à rejoindre la voiture en traversant le taillis.

Là, le soleil, qui crevait le feuillage et posait de larges taches à ses pieds et sur sa robe, lui rappela ce même beau soleil qui dorait, l'autre jour, sa promenade avec M. de Morières. Elle se dit qu'en ce moment, sans doute, il la cherchait

dans l'allée des cavaliers, très triste de ne pas l'y trouver. Elle sentait bien qu'elle était devenue sa seule préoccupation, et qu'elle avait fait tout ce qu'il fallait pour qu'il en fût ainsi. Elle l'avait fait peut-être inconsciemment, mais le résultat était le même. André l'aimait, à présent; de cela, elle était sûre! Et c'était son mari qui l'avait en quelque sorte poussée dans ses bras! Elle se souvenait de la discussion de la veille avec un peu de dégoût. Cette façon de l'aimer comme un bibelot fragile, de respecter toujours la beauté qui servait ses projets mondains, la blessait, à la fin.

Comme elle arrivait à la route des Sablons, deux enfants qui se poursuivaient vinrent rouler devant elle, s'administrant une quantité de coups de pied et de coups de poing, malgré les cris d'une bonne anglaise et d'un abbé qui accouraient de toute leur vitesse. Elle s'arrêta pour regarder avec envie les petits. Deux beaux garçons de sept ou huit ans, rouges comme des coqs, avec des mèches exaspérées qui se dressaient, et des mains potelées et griffantes à reflets de bronze.

Et, montant en voiture, elle pensait :

— Lui... ça ne serait pas pour toujours?... alors, il n'aurait pas peur de me déformer!...

En déjeunant, M. d'Argonne dit à sa femme :

— J'ai vu Morières qui te réclamait à tous les échos du Bois... il avait, je crois, quelque chose à te dire...

Elle répondit, sans rougir :

— Quoi ?...

— Je ne sais pas!...

Elle dit encore, du même ton paisible, étonnée de se sentir si tranquille :

— Vous n'êtes pas curieux!...

Quoiqu'elle trouvât cela ridicule, elle avait cédé, elle ne tutoyait plus son mari, tandis que lui continuait à la tutoyer quand ils étaient seuls.

Il répliqua, en mangeant de bel appétit, avec des façons infiniment délicates et correctes, un énorme bifteck bossu :

— Pas curieux du tout!... d'ailleurs, il viendra ce soir vers six heures... je lui ai dit que tu y serais probablement...

— Oui... j'y serai...

— Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui?...

— Je vais aller un peu chez madame de Givray...

— Naturellement!...

Elle reprit :

— Naturellement!... ensuite, je compte passer chez Montaut...

Il demanda négligemment :

— Qu'est-ce que tu vas commander?...

— Rien aujourd'hui... je vais au contraire le... le régler...

Elle voulait passer chez le couturier pour savoir dans quelles conditions se terminait définitivement son emprunt.

M. d'Argonne dit :

— Ce pauvre Montaut!... tu lui dois de la reconnaissance, tout de même!...

— Pourquoi?... — demanda-t-elle, pensant à son histoire d'argent, et craignant que son mari n'eût appris quelque chose à ce sujet.

Il répondit :

— Mais... parce que c'est grâce à lui que s'est opéré ta... ton « lancement »?...

Elle le regarda de côté, sans qu'il la vît.

— Ah!... vous disiez que c'était à M. de Morières?...

— Aussi... aussi!...

Et, reprenant des pommes soufflées, il ajouta :

— Mais je ne dis pas non plus que tu ne lui dois pas de reconnaissance, à Morières!... tu sais ce que je t'ai répété depuis le premier jour?...

— Quoi donc?...

— Que c'est lui qui, en t'admirant, t'a désignée à l'admiration des autres... c'est Morières qui donne l'élan, dans notre milieu...

Elle répondit, pensive :

— Oui... vous avez raison!...

Le marquis de Fercy était chez madame de Givray quand Christiane y arriva. Très lié avec les Givray, il leur disait quand elle entra, à quel point la stupide aventure de sa nièce

de Bouillon et du petit Frühling l'exaspérait. Il n'osait plus aller nulle part. On ne parlait que de cette histoire grotesque. Ceux qui ignoraient sa parenté avec la princesse la racontaient sans se gêner devant lui; les autres se taisaient brusquement quand il entrait. C'était déplorable. Certes, il ne plaignait pas Bouillon!... un imbécile, Bouillon!... mais elle l'avait tant trompé en temps utile, qu'elle aurait pu s'arrêter et ne pas, à cinquante ans sonnés, afficher de la sorte un petit bonhomme qui avait encore du lait au bout du nez!... et elle le tenait, ce moutard!... pas moyen de bouger!...

— Si!... — dit madame d'Argonne en riant — je crois qu'il bouge... ou qu'il bougera bientôt...

Elle raconta sa rencontre du matin, et ajouta, s'adressant à madame de Givray:

— C'est drôle qu'il plaise à mademoiselle Lacombe, le petit Frühling... pas d'argent et rien d'officiel!...

Rosette se récria:

— Comment?... rien d'officiel?... mais si!... il est quelque chose... auprès du ministre des affaires étrangères...

— Quoi?...

— Ça, je ne sais plus!... je sais seulement que depuis six mois il est au ministère... on a eu besoin de quelqu'un pour remplir une fonction quelconque... sa qualité de protestant le désignait tout naturellement au choix... — il n'y avait pas de juif... — alors il est devenu chef de je ne sais plus quoi... mais c'est quelque chose dont on parle... on voit son nom dans les comptes rendus officiels...

Le marquis déclara:

— Je le trouve abominable, ce petit bonhomme!...

— Mais... — dit M. de Givray — on le trouve généralement très joli!...

— Ma nièce?...

— Votre nièce et d'autres encore... madame de Vonancourt...

M. de Fercy protesta:

— Elle?... jamais!... elle l'aguiche pour faire rager ma nièce... mais elle est bien trop femme pour admirer ce petit cafard!...

— Moi... — dit madame de Givray — je ne le trouve pas moins bien que la plupart des autres petits jeunes...

Le marquis répliqua :

— Vous pouvez même dire que « tous les autres petits jeunes » !...

— Oh ! — dit Rosette — il y en a tout de même quelques-uns de gentils...

— Je n'en sais rien !... je ne les connais pas, ceux-là !...

— Moi, j'en connais... oh !... pas beaucoup... trois ou quatre.

Le vieux marquis répondit, incrédule :

— Vous m'étonnez !... vous me faites penser... avec les trois ou quatre que vous connaissez... à l'histoire du monsieur qui fait faire un costume de coutil... oui... on lave le costume et va t'faire fiche... il ne peut plus entrer dedans !... alors, il fait au tailleur des reproches sanglants... et le tailleur consterné explique que le coutil rétrécit très peu... à peine de trois mètres sur une pièce de soixante mètres... ce sont ces trois mètres-là que le monsieur a eus !...

Et, comme la petite de Givray riait, il ajouta :

— Vous, c'est la même chose !... c'est les trois gentils que vous avez rencontrés... moi, j'ai rencontré le reste !... un vilain reste !... égoïste, sot, vaniteux, nul et desséché... de la graine qui fera des Dupuis, des d'Antin ou des Treuil...

— A propos de M. de Treuil, — dit Christiane, — j'ai aussi rencontré ce matin, au Bois, le père Salomon. Il était tout drôle !... je ne sais pas si c'est parce que nous avons dîné chez lui hier... mais il est beaucoup plus familier... plus à son aise...

— Tiens ! — fit la petite de Givray — je n'aurais pas cru ça de lui... qu'est-ce qu'il vous a dit ?...

— Rien de précis... mais ses façons ne sont plus les mêmes... du moins, je l'ai cru... il a pris avec moi un ton protecteur qui m'a déplu infiniment...

Le marquis de Fercy, qui pensait toujours à sa nièce et au petit Frühling, dit :

— Ce que Treuil va être content si ce jeune huguenot souffle la danseuse à son beau-père !...

— Oh !... — s'écria madame de Givray — souffler, c'est beaucoup !... ça ne sera pas aussi radical, je pense !...

Ils se turent : madame de Bouillon entrait.

La grosse princesse avait pleuré.

XV

Madame d'Argonne entra chez Montaut presque craintivement. Il lui était très pénible de parler de cette affaire d'emprunt. Elle éprouvait une gêne à se sentir à la merci du couturier. Elle pensait que lui-même allait, sous un nom supposé, lui prêter cette somme, et elle s'inquiétait beaucoup de la lui devoir. Il vint à elle, plein de déférence, la fit entrer dans le cabinet où il travaillait à ses « créations ». et lui présenta un papier, qu'elle parcourut et signa, et cinquante billets de mille francs.

Madame d'Argonne, après l'avoir remercié de son obligeance, lui demanda sa note, qu'elle désirait régler. Il répondit : « que ça ne pressait pas ! » et il tira la note toute prête d'un des tiroirs de son bureau.

La comtesse la parcourut et la paya. Elle était de dix-sept mille francs.

Au moment où elle mettait dans son petit porte-cartes la note de Montaut et les trente-trois billets de mille francs qui lui restaient, le couturier lui dit, de sa voix fausse et grêle :

— Et vous avez vu, madame la comtesse, que vous n'avez à craindre aucun ennui ?...

Il ajouta, l'air entendu :

— ... avec un pareil prêteur ?...

Elle demanda, inquiète :

— Quel prêteur ?...

Montaut parut surpris :

— Comment ?... vous n'avez pas vu, madame la comtesse, que celui qui se fait un plaisir de vous prêter cette petite somme est M. le comte Salomon ?...

Elle s'arrêta court et répéta, devenue toute pâle :

— Le comte Salomon ?...

— Mais oui... je croyais que vous l'aviez vu en signant madame la comtesse ?...

— Non... — dit-elle d'une voix qui s'étranglait un peu — non certes, je ne l'avais pas vu !...

Elle hésitait, ne sachant que faire maintenant, et gardait dans sa main les billets sans les mettre dans la petite poche du porte-cartes. Elle comprenait soudain la familiarité du banquier, qui la croyait informée du service rendu. Et l'idée qu'elle était, à présent, l'obligée du comte Salomon la bouleversait toute. Quand Montaut offrait de lui trouver un prêteur, elle avait cru que ce serait quelque usurier, ou un homme d'affaires, ou lui-même, mais jamais la pensée que ce pouvait être un prêteur de cette espèce ne lui était venue. Et un vrai désespoir la prit, de voir que dix-sept mille francs manquaient à la somme qu'elle eût voulu rendre à l'heure même. Elle songea à redemander au couturier l'argent qu'elle venait de lui donner : — elle aimait encore mieux le devoir à lui qu'à l'autre ; — mais elle n'osa pas. Alors, résolument, elle se dit :

« Puisque Jacques m'a offert à plusieurs reprises de l'argent, je vais lui demander ces dix-sept mille francs... j'aime autant ça !...

Et, sans rien dire à Montaut qui, surpris de sa mine défaite l'observait sournoisement, elle partit.

Quand elle arriva rue de Lille, son mari n'était pas chez lui. Il n'y était jamais à cette heure ; et pourtant elle se dépita : elle désirait tant le voir tout de suite qu'elle espérait presque le trouver.

Elle donna l'ordre de dételer : elle ne ressortirait pas. Fiévreuse, énervée, incapable de rien supporter qui la gênât, elle mit une longue blouse de crêpe de Chine blanc toute ruchée de malines, et s'allongeant sur le divan de son cabinet de toilette, elle attendit anxieusement le retour de M. d'Argonne. Là, elle resta immobile, le regard perdu, revivant pendant ces deux heures toute sa vie depuis trois mois.

Elle voyait Morières, tel qu'elle l'avait aperçu pour la première fois, arrêté à la Potinière avec les Givray et Chagny. Tout de suite, elle avait trouvé qu'il ressemblait à Jacques. Et le dîner chez les Treuil, où il s'était révélé très *snob*, un peu vide, et uniquement préoccupé des choses du chic? Dans ce temps-là, elle n'était pas encore la jolie femme habillée par Montaut, celle qui donnait le ton, et qu'on s'arrachait. A force de se mêler à ceux qu'elle considérait auparavant comme des sots, elle avait fini par différer moins d'eux,

croyait-elle. A leur contact, sa personnalité s'était en quelque sorte usée. Elle ne luttait plus. Elle se laissait aller au courant. En se faisant aimer d'André de Morières, elle avait agi dans une pensée d'intérêt, très bassement ; mais son mari qui la poussait, — inconscient, il est vrai, — lui semblait plus coupable qu'elle. C'était pour lui plaire, pour être aimée de lui encore, qu'elle avait consenti à jouer ce jeu qui la dégoûtait. Puis, peu à peu, elle s'était détachée de Jacques : soit parce qu'elle commençait à en aimer un autre, soit parce qu'elle lui en voulait de l'abaissement moral dont elle souffrait, et du rôle de bibelot de luxe auquel il entendait la réduire uniquement. Lui-même, d'ailleurs, quoique l'aimant parfois avec passion, avait supprimé de leur vie tous les instants d'intimité qu'elle cherchait à y ménager, tous les mouvements d'abandon d'autrefois. Il avait une façon de dire : « On ne fait pas ça », qui la glaçait.

Alors, cette idée lui venait — qu'elle ne parvenait pas à repousser — qu'en pareil cas, M. de Morières dirait exactement la même chose. Mais elle le revoyait avec son visage suppliant de la veille, — un visage vraiment bouleversé et très doux, — et elle se reprenait à l'aimer, et à espérer de cet amour quelque chose d'inconnu et de bon.

A six heures, M. d'Argonne entra, le teint animé, les yeux brillants, extraordinairement gai, et il s'allongea dans une berceuse de bambou en disant :

— Tu ne sais pas !... elle est bien bonne !... figure-toi que ce pauvre Treuil...

Très sérieuse, les lèvres tremblantes, elle l'arrêta :

— J'ai à vous parler...

— Laisse-moi d'abord te raconter... c'est d'un drôle !... tu vas voir...

— Je verrai après... j'ai à vous dire quelque chose de très pénible... de très difficile à dire... je sais que ça va vous contrarier...

Il demanda, l'air ennuyé :

— Tu es grosse?...

Elle haussa les épaules :

— Vous savez bien que non !... Je devais depuis quelque temps beaucoup d'argent à Montaut...

— Mais tes diamants?...

— Fini depuis longtemps, l'argent des diamants!... Je devais donc beaucoup... et, naturellement, j'allais devoir plus encore à la fin de la saison... Montaut m'a offert de me trouver un prêteur... j'ai accepté, et j'ai emprunté cinquante mille francs...

— Peste!...

— Payables dans dix ans...

— Quand cette bonne tante de Bracieux se sera laissé glisser...

Et comme, choquée, elle ne répondait pas, il ajouta :

— Oh!... pauv' femme!... je ne lui veux pas de mal!... je l'aime même autant que si c'était ma tante à moi... mais enfin...

Christiane reprit :

— J'ai accepté... et je viens d'apprendre à l'instant, après avoir signé l'acte de prêt et remis à Montaut une partie de la somme empruntée, que le prêteur est le comte Salomon...

— Pas possible!...

Elle crut qu'il s'indignait :

— Si!... Croyez bien que je ne m'en doutais pas!...

— Pourquoi?... lui ou un autre, qu'est-ce que ça fait?...

— Ça fait que, ce matin, M. Salomon a été avec moi très familier... faisant à ce prêt — que j'ignorais encore — des allusions d'un goût détestable...

— Eh bien, s'il recommence, il faut le remettre à sa place...

— C'est ce que je ferais facilement si je me savais indépendante... mais ce n'est pas le cas... et je viens vous prier de me donner la somme dont j'ai besoin pour le rembourser immédiatement...

— Cinquante mille francs?... comme tu y vas!...

— Non... dix-sept mille seulement!... que je viens de payer à Montaut... le reste, je l'ai conservé...

— Dix-sept mille francs, c'est une somme!...

— Je le sais bien... mais vous m'avez si souvent offert de l'argent, quand vous vouliez que j'aille chez Montaut, que...

— C'est vrai!... d'autant plus que, c'est pas pour dire... mais c'est vraiment de l'argent qui nous a profité!... tu ne trouves pas?...

Elle répondit, du bout des lèvres :

— Si !... certainement !...

— Eh bien... puisque tu y tiens si fort... car je sais bien que moi, à ta place, je ne me ferais pas de bile...

Elle eut un geste d'impatience.

— Je vais te donner un chèque, ma petite Christiane... et tu le rembourseras, ton père Salomon !...

En riant, il ajouta :

— Quel joli nom pour un usurier !...

— Mais... — dit vivement madame d'Argonne, — il m'a prêté à quatre pour cent...

Le comte protesta :

— Oh !... je ne dis pas qu'il fait l'usure... je disais : Quel joli nom pour un usurier !... comme ça sonne bien !... C'était une remarque artistique, tout bonnement... Et, dis-moi ?... tu ne dois rien autre chose pour...

Il s'arrêta, et acheva en riant :

— ... ton « lancement ?... »

Elle hésita un instant et, pensant à Morières, elle répondit, presque bas :

— Si...

— Allons !... dis-moi tout pendant que nous y sommes ?... je te répète, pour te mettre à l'aise, que je ne regretterai pas de te donner ce que tu me demanderas...

Elle répliqua, les yeux à terre :

— Merci... je n'ai plus besoin de rien...

— Tu as ce qu'il faut pour payer ?...

— Oui... j'ai ce qu'il faut...

— Ça n'est donc pas beaucoup ?...

Elle murmura :

— Non !...

Il se leva :

— Je vais te donner ton chèque... tu pourras régler cette affaire ce soir, si bon te semble ?... après, tu seras tranquille !...

Et, se penchant vers elle, les lèvres tendues :

— Remercie-moi, au moins ?...

Elle se laissa embrasser.

— Je vous remercie... vous me rendez un grand service...

Il demanda, un peu attristé :

— Pourquoi ne me tutoies-tu pas quand nous sommes seuls ?...

— Pour être sûre de ne pas le faire quand il y a du monde.

— Ça me gèle, ça, vois-tu ?...

— Moi aussi... mais c'est vous qui l'avez voulu !...

— J'ai presque envie de reprendre l'ancienne manière ?... qu'en dis-tu ?...

Elle répondit, d'un ton coupant :

— Je dis qu'il ne faut plus rien changer aux choses... ce qui est fait est fait !...

— Comme tu deviens sèche !... toi qui étais si aimante et si tendre !... Pourquoi, dis ?...

— C'est probablement parce que je vieillis...

Il allait sortir, mais il se ravisa, et, changeant de ton :

— Si tu savais !... Treuil... tout à l'heure, au Club ?... non !... c'est trop drôle !...

Par complaisance, elle demanda :

— Quoi donc ?...

M. d'Argonne se rassit et, très animé :

— Tu sais... ou tu ne sais pas... que Treuil avait conservé la clef de l'hôtel de Lacombe ?...

— Je sais...

— Bon !... très bien !... alors, tu sais aussi que, depuis le règne du père Salomon, elle l'avait plusieurs fois invité à lui rendre cette clef... soit que ce fût une façon de lui bien faire entendre que le congé était définitif... soit que le père Salomon redoutât une crasse quelconque de Treuil...

— Oui... je vous ai entendu, l'autre jour, parler de ça avec M. de Chagny...

— Ça va bien !... Treuil s'est vanté d'avoir répondu — pour refuser de restituer la fameuse clef — une lettre très raide... et je ne serais pas surpris qu'il eût songé vaguement à faire la crasse que son beau-père redoutait... Toujours est-il que le papa d'Agar, préoccupé de ce refus persistant, avait, comme on dit, une frousse de tous les diables... Tout à l'heure, Treuil arrive au Club à cinq heures... il s'installe... il nous rase... il recommence l'histoire de la clef... Au bout d'un instant, on lui remet un petit paquet bien enveloppé... il dé-

balle… il déballe… il détortille un tas de papiers… de petits rubans… nous étions tous autour de lui à faire des suppositions, des paris, à blaguer… tout à coup, il enlève le dernier papier et il en tire, roulée dans la carte de Blanche Lacombe… une jolie serrure anglaise toute petite… avec, malgré sa petitesse, un air formidable et compliqué… Comme il refusait de rendre la clef, elle rendait la serrure!… tu comprends?…

— Je comprends…

— Ce que nous avons ri!…

Christiane, préoccupée, demanda :

— Est-ce que vous ne m'avez pas dit, ce matin, que M. de Morières devait venir me voir aujourd'hui?…

— Oui… il m'a dit qu'il viendrait vers six heures… Tiens, le voilà, probablement?…

Un domestique dit :

— M. le vicomte de Chagny voudrait voir monsieur le comte.

— Moi?… — fit M. d'Argonne, étonné. — faites entrer M. de Chagny au salon…

Et, se tournant vers sa femme :

— Viens-tu le recevoir?…

Christiane se leva :

— Mais si c'est vous qu'il veut voir?…

— C'est moi sans être moi!… il n'a pas de secret à me dire, va!…

Chagny, qui faisait les cent pas dans le salon, vint à M. d'Argonne, et rapidement :

— Il faut que tu viennes dîner avec Treuil… il veut…

Il s'arrêta court en voyant entrer Christiane.

Elle se tourna en souriant vers son mari :

— Vous voyez bien que si?… M. de Chagny a un secret à vous dire?…

— Mon Dieu! — fit Chagny embarrassé, je…

Puis, brusquement :

— Non, au fait, c'est pas un secret, puisqu'il y a des tas de gens qui le savent!… Voici!… je suis chargé par Treuil de te prier de venir dîner avec lui… il voudrait te voir… c'est pressé…

— Qu'est-ce qu'il y a encore?…

— Il y a du gâchis… Après avoir reçu sa serrure… il est

rentré chez lui furieux contre son beau-père... et, quand il en veut au père d'Agar, c'est à Agar qu'il fait la scène... Il est entré chez madame de Treuil sans se faire annoncer, — ce qu'il ne fait jamais, paraît-il : — elle s'habillait... mais, pour comprendre quelque chose... il faut remonter très loin...

— Remonte...

— Eh bien, il y a deux mois... Treuil, qui n'était pas encore trompé par M. Salomon, croyait, très à tort, l'être par Morières... quand je dis : très à tort, c'est une manière de parler... parce que... Enfin, il s'imagina un beau jour que Morières était avenue Hoche, dans l'ancien appartement de Blanche Lacombe, avec ladite Blanche Lacombe...

— Oui... je me souviens !... et comme il avait conservé la clef de l'appartement...

— Encore?... — fit madame d'Argonne en riant.

— Toujours!... — répondit Chagny, — Treuil ne perd jamais rien de ce qui peut servir!... Donc il voulut entrer tout de go avenue Hoche... Morières se précipita pour l'en empêcher... et il n'eut pas le temps de voir la femme... il n'aperçut, dans l'envolée, qu'un petit jupon de satin capucine, orné de dentelles espagnoles et de pompons idem... Morières embêté... atrocement embarrassé...

— Dame!...

— ... lui prouva que ce n'était pas Blanche Lacombe... et il partit, sans savoir le nom de la femme dont il n'avait fait qu'entrevoir le petit jupon bizarre...

— Eh bien?...

— Eh bien, tout à l'heure, en entrant chez madame de Treuil qui s'habillait, il a reconnu le jupon entrevu... et appris ce que tout le monde savait excepté lui...

— Et après?... — demanda M. d'Argonne; — il ne va pas être assez bête pour faire de la musique, je pense?...

— Si... il en a l'idée pour l'instant... car il m'a prié d'être son témoin?...

— Eh bien?...

— J'ai refusé...

— Pourquoi?...

— Mon Dieu!... parce que les types comme Treuil ne me vont pas beaucoup, à moi!...

Étonné, le comte demanda :

— Qu'est-ce donc que tu lui reproches?...

— Un tas de choses!... son mariage, d'abord!... je n'aime pas les gens qui négocient aussi ostensiblement leur nom... je lui reproche aussi la dépendance dans laquelle il vit... enfin, un tas de petites malpropretés presque impalpables, mais qui sont tout de même des malpropretés...

— Qu'est-ce que tu as dit pour expliquer ton refus?...

— Oh!... c'était bien simple, pour cette fois!... je suis trop lié avec Morières... je ne peux pas être le témoin de son adversaire...

— C'est vrai...

— Alors, il a demandé à Vonancourt d'être son premier témoin... et il va te demander d'être le second...

M. d'Argonne déclara :

— On ne peut pas le laisser se battre... ça serait absurde!... s'il se bat... il faut qu'il se sépare après?...

— Eh bien, il se séparera!...

— Oui... mais c'est Agar qui a le sac!...

Christiane fit un mouvement.

— J'avoue — dit en riant Chagny — n'avoir pas considéré la question sous cet aspect tout particulier... J'ai cependant conseillé à Treuil de ne pas se battre et de ne pas faire de bruit.

— Oui... il faut étouffer ça!...

— Étouffer, c'est assez difficile!... attendu que Treuil a raconté ça au cercle devant dix personnes, au moins, m'a-t-on dit...

— Imbécile!...

— Oh!... quant à ça!...

— Qu'est-ce que ça peut lui faire qu'Agar le trompe?... et avec Morières surtout!...

Chagny répondit, gouailleur :

— C'est-à-dire qu'avec Morières, ça devrait le flatter?...

— Ma foi, presque!...

Et, soudain, M. d'Argonne conclut :

— Mais... moi non plus... je ne me soucie pas d'être son témoin !...

Depuis un instant, il réfléchissait que, dans cette affaire, le côté Morières était le côté chic.

La personnalité mondaine de Morières éclipsait totalement celle de Treuil. Et il restait indécis, désireux de figurer dans une affaire dont on allait tant parler, mais ennuyé de ne pas pouvoir choisir le côté où il figurerait.

Et puis, ce serait insupportable, cette brouille entre Morières et les Treuil! Cela désorganiserait complètement toutes les petites parties. Il fallait quand même arranger cette affaire.

Résolument, il déclara :

— Il faut persuader à Treuil que ce n'était pas sa femme!...

— Ça sera difficile!...

— On lui nommera quelqu'un... quelqu'un de vraisemblable...

— La princesse, par exemple?...

— Pauv' femme!... ce qu'elle serait contente!...

Il baissa la voix :

— Prenez garde, le voilà, André!... et il ne sait rien!...

M. de Morières entrait.

En voyant M. d'Argonne et Chagny, son front se barra d'un pli dur. Il espérait trouver Christiane seule, et il voyait que, cette fois encore, il ne pourrait pas lui parler.

Le comte dit, s'adressant à Chagny :

— Je vais toujours aller dîner avec toi... après, nous verrons!... je te demande un quart d'heure pour m'habiller, et nous partons...

Sûr d'être délivré bientôt des gêneurs, M. de Morières avait retrouvé sa liberté d'esprit. Tout de suite, il demanda à Chagny :

— Vous savez l'histoire de la serrure?... elle est bien bonne!...

Il disait cela exactement comme M. d'Argonne l'avait dit une demi-heure avant lui; et Christiane fit une fois de plus cette réflexion que son mari et André se ressemblaient étrangement, s'intéressant aux mêmes menus faits, les racontant presque avec les mêmes termes. Étendue dans un grand fauteuil où elle se balançait, elle regardait, à présent, Morières et Chagny qui causaient. Elle n'éprouvait pas la moindre inquiétude. Elle connaissait trop bien M. de Treuil pour n'être pas sûre qu'en cette circonstance il écouterait la voix de la raison

représentée par son mari. Très crâne, lorsque ses intérêts n'étaient pas en jeu, et très connu pour être tel, le baron saurait, cette fois, rester maître de lui. Il se tairait et garderait sa femme, c'est-à-dire sa situation. Donc Morières ne courait aucun risque et elle le voyait avec calme, tel qu'il était, sans l'auréole du danger. Elle avait pour lui un sentiment très paisible, très reconnaissant et aussi très tendre, mais elle ne cherchait pas à l'idéaliser. Il était un homme mieux que les autres hommes qu'elle voyait, mais ressemblant aux autres, après tout. Tandis que Chagny, avec sa fine tête de Gaulois, plantée sur un long corps souple et fort, ne ressemblait à personne. Son âme aussi, elle le savait bien, différait des autres plus encore que son physique. Et, à cet instant, elle regretta de n'être pas à lui. Elle se dit que si, au lieu de la jeter à Morières, on l'eût jetée à celui-là, elle eût sûrement trouvé du bonheur près de ce grand garçon narquois et affectueux.

Quand M. d'Argonne revint, il expliqua à sa femme qu'il la retrouverait à onze heures chez les Venancourt. Puis, lui glissant dans la main une enveloppe, il lui dit tout bas, pendant que Chagny et André causaient sans s'occuper d'eux :

— Tiens!... voilà ton chèque!... puisque ça te tracasse de devoir quelque chose... paie!...

D'une voix blanche, elle répondit, en regardant M. de Morières :

— Oui... je paierai... soyez tranquille!... je paierai tout ce que je dois!...

GYP.

L'ARMEMENT

DE

LA RÉSERVE NAVALE

I

S'il est un reproche mérité parmi ceux qu'on adresse journellement à la Marine, c'est bien celui d'avoir trop longtemps manqué d'un programme d'armements. Pourquoi avons-nous eu pendant tant d'années une seule escadre armée dans la Méditerranée, et pourquoi ne se composait-elle que de deux divisions à trois cuirassés chacune? Était-ce que des considérations stratégiques ou tactiques avaient pesé dans la balance pour faire adopter ce chiffre plutôt que tel autre? On est bien forcé de croire que non, quand on se rappelle qu'en 1887, le ministre décida, d'un trait de plume, que le nombre des cuirassés armés dans cette mer serait réduit de six à quatre. Si donc la guerre eût éclaté à ce moment, nous n'aurions pu lancer hors du port, à l'ouverture des hostilités, que ce trop modeste embryon d'escadre, qui nous eût mis en fort mauvaise posture vis-à-vis de nos ennemis. Dans la Manche, les choses n'avaient pas été mieux prévues. Depuis 1870, en effet, nous y avons, à trois reprises différentes, constitué et supprimé une division cuirassée, et nous avons attendu jusqu'à l'année 1888 pour établir définitivement une force navale dans cette mer,

où l'on accède par un étroit passage, qui est aussi « une trouée des Vosges ».

Il apparaît donc comme une chose presque certaine que nous avons traversé des périodes de crise où la paix était gravement menacée, sans que notre « état maritime » ait été établi d'une façon précise et d'après un plan étudié, sans que nous ayons su fixer l'importance des forces que nous devions entretenir dans les mers européennes pour faire face aux éventualités d'une guerre toujours imminente.

Disons-le bien vite : cette fâcheuse situation a changé. Le ministère de la marine a adopté, depuis deux ans, un programme d'armements qui, tout en répondant aux exigences forcément limitatives du budget, a l'avantage d'être à la fois pratique et précis, rationnel et prévoyant. Le ministère est ainsi entré dans une voie qui ne lui était pas habituelle. Son effort eût dû paraître méritoire à ses adversaires. Il n'en a rien été : ils ont critiqué le programme d'armements, comme ils critiquent tout, ou à peu près tout ce qui émane des fameux « bureaux de la rue Royale »; ils ont laissé entendre que l'organisation instituée en 1892 était fort coûteuse et sans profit aucun, qu'elle n'avait été établie que pour satisfaire à certaines ambitions de personnes... Toutes choses très inexactes qu'il importe de réfuter, d'abord en prouvant que les idées qui ont inspiré notre système actuel d'armements sont pleines de sagesse et de méthode, ensuite, en démontrant que ce système remplit bien sa fonction puisqu'il nous assure une mobilisation rapide en cas de guerre navale.

II

La nécessité d'entretenir une force navale permanente a été reconnue par toutes les marines du monde, et cela bien avant l'apparition des flottes à vapeur ou des flottes cuirassées. C'est ainsi que notre escadre de la Méditerranée, dont l'origine remonte à 1839, a été constamment maintenue comme principal élément de notre puissance maritime. Son

utilité a été mise en lumière par tous les rapporteurs du budget de la Marine, et en particulier par M. Ménard-Dorian dans son rapport de 1887 : « L'escadre d'évolutions, dit-il, c'est le centre, ou mieux le cœur de notre marine. Les hommes, les officiers y perfectionnent leur instruction technique dans des conditions que les autres embarquements ne comportent pas ; mais surtout ils s'y forment à une haute discipline morale, condition essentielle de la valeur militaire des armées. Pour que ce résultat soit atteint, il ne suffit pas de rassembler pendant quelques mois un certain nombre de navires sous le commandement d'un officier général et de les disperser ensuite, de les désarmer tous, aussitôt la période de grandes manœuvres terminée ; il faut la permanence de l'institution qui crée à la longue comme un trésor de traditions que chaque génération transmet à la génération suivante ; il faut la durée des commandements qui permet aux officiers de donner, sous le regard de leurs chefs et de leurs camarades, la véritable mesure de leur valeur. »

Mais une escadre permanente n'a pas le seul mérite de façonner les marins à leur rude et complexe métier : organisée solidement, toujours libre de ses mouvements, prête à prendre le large à toute époque de l'année, elle est la première sauvegarde, la première protection maritime du pays. Aussi les difficultés de la situation politique, l'extension donnée aux différentes marines des nations rivales ont-elles fait admettre comme un principe indiscutable que nous devions constamment avoir dans la Méditerranée comme dans la Manche des forces actives complètement armées, c'est-à-dire entretenues sur pied de guerre. Ces forces sont essentiellement mobiles, ou mieux mobilisées. Elles ont leur personnel complet, elles sont constituées en escadres ou en divisions, sous les ordres de vice-amiraux ou de contre-amiraux. Elles circulent sans cesse le long de nos côtes pour des manœuvres d'instruction. Dès qu'elles entrent en relâche dans un de nos ports de guerre, elles complètent leur charbon et leurs trois mois de vivres réglementaires. Elles peuvent donc toujours appareiller en quelques heures et se rendre sur tel point qui leur serait désigné pour y faire immédiatement œuvre de guerre.

Font partie des forces actives tous les bâtiments de combat les plus rapides et les plus puissants dont nous disposons. C'est à eux que reviendra le soin de frapper les premiers coups qui, dans la guerre moderne, seront sans doute les coups décisifs. Ils sont donc à double titre des navires de première ligne, et parce qu'ils iront au feu en avant des autres et parce qu'ils sont le plus solide espoir de nos succès maritimes. Leur nombre est fixé chaque année d'après les crédits que le Parlement alloue, mais il est constant depuis 1892 que nous avons quatre divisions actives, trois dans le Midi, une dans le Nord, ce qui fait une moyenne de trente-six bâtiments, chaque division comprenant, en principe, trois cuirassés, trois croiseurs-éclaireurs, trois avisos-torpilleurs ou torpilleurs de haute mer.

L'armement complet de ces forces actives est fort coûteux. Il est cependant indispensable. En 1888, l'amiral Krantz, alors ministre, avait imaginé, pour satisfaire à certaines demandes d'économies, d'armer les navires de l'escadre d'évolutions avec des effectifs de paix, moins forts numériquement que ceux de guerre, et qu'on appelait effectifs réduits. Cette expérience a été peu goûtée des amiraux qui commandaient nos escadres, et on est revenu à l'armement complet.

Les forces navales de seconde ligne constituent un appoint important de notre puissance maritime. Sur quel pied doit-on les entretenir? Telle est la question à l'ordre du jour depuis de longues années et sur laquelle il convient de s'étendre, car elle est d'une réelle gravité.

L'ancienne marine ne connaissait que deux situations pour un bâtiment, l'armement et le désarmement. Dans la première, on le remplissait de tous les objets nécessaires : dans la seconde, on le vidait entièrement. Dès que la vapeur fut adaptée à la navigation, dès que l'on eut mis sur les navires des appareils délicats et susceptibles d'une rapide détérioration faute de soins continuels, on s'aperçut qu'il était nécessaire de créer, pour les bâtiments à flot, une situation nouvelle, une situation d'attente et d'entretien. On institua, dans chacun de nos ports, un service appelé service de la réserve, d'où dépendaient tous les navires non armés : ceux-ci étaient classés en trois catégories, suivant qu'on tenait à laisser à

leur bord un plus ou moins nombreux effectif. Dans la première catégorie, on conservait environ la moitié de l'équipage; dans la seconde, le sixième; dans la troisième, un petit noyau insignifiant. Naturellement, le délai de disponibilité des navires variait avec la catégorie où ils se trouvaient : la première catégorie pouvait être mobilisée en quarante-huit heures, la seconde en dix jours, la troisième en vingt jours. Pour des raisons d'économie, on finit par se décider à tenir dans la deuxième catégorie tous les navires de combat qu'on voulait garder en réserve, mais en leur donnant les moyens de hâter leur mobilisation et de devenir disponibles en quatre ou cinq jours au lieu de dix. Pour y parvenir, on embarquait à leur bord la plus grande partie de leur matériel et on leur attribuait un équipage réduit au cinquième, en élevant le personnel de la machine à la moitié du chiffre de l'armement complet.

La plupart des officiers, en particulier ceux qui se réclamaient des principes émis par les écrivains de « la jeune école maritime », adressaient les plus vives critiques à cette seconde catégorie de réserve ainsi modifiée. Ils estimaient que les cent trente hommes, en moyenne, qui formaient tout l'équipage d'un cuirassé de premier rang en réserve, ne pourraient jamais encadrer convenablement les cinq cents ou même six cents nouveaux venus que l'on devait jeter à bord, pêle-mêle, à l'annonce du conflit. Le jour de l'armement définitif, ces cent trente hommes auraient été noyés dans le flot des arrivants, inconnus les uns aux autres, ignorants du poste qu'ils devaient occuper dans telle ou telle circonstance, ayant même de la peine à se retrouver dans le dédale de compartiments que constituent les aménagements des nouveaux navires. Les officiers ne croyaient pas, en d'autres termes, que des centaines de matelots embarqués au dernier moment, dans une hâte inévitable, pussent se trouver non pas en quelques jours, mais en quelques heures, assez initiés aux installations, à la manœuvre des canons, au service de leurs munitions et de leurs engins hydrauliques, pour mettre le navire en état de combattre. Si un pareil tour de force était impossible à demander aux canonniers, aux servants des pièces, aux hommes chargés du passage des poudres et des

projectiles, combien eût été plus grande encore pour les mécaniciens nouveaux venus la difficulté de se mettre au courant! La diversité des machines motrices, la multiplicité des appareils auxiliaires, — qui atteignent le chiffre de cent sur certains navires, — la profusion des prises d'eau et robinets, la complication du tuyautage distribuant la vapeur partout, font que le personnel est impropre à un service sûr avant plusieurs jours d'étude et de fonctionnement.

Les officiers mis à bord au dernier moment n'eussent pas été moins empruntés que les matelots. Un navire moderne est si compliqué qu'il faut des semaines entières pour se familiariser avec lui. Les types diffèrent tant les uns des autres qu'il est nécessaire de se livrer pour chacun d'eux à une étude spéciale, et que les années précédemment passées sur tel bâtiment ne préparent que d'une manière imparfaite à la connaissance de tel autre.

Que dire, enfin, de l'embarras où se seraient trouvés des commandants qui n'auraient jamais vu leur navire armé avant la mobilisation et qui auraient dû, pour leur première sortie du port, prendre part à une opération militaire? Or c'était le cas de tous ou de presque tous les capitaines des navires en deuxième catégorie.

On reprochait encore avec infiniment de raison à ce régime de n'établir aucun lien entre les différentes unités. Les capitaines et les officiers n'avaient de commun que la tutelle éloignée du major de la flotte, autorité qui réside à terre, et celle plus éloignée encore du préfet maritime, qui réside aussi à terre. La cohésion indispensable à toute force militaire manquait donc à cette réserve, elle n'avait ni homogénéité ni autonomie, elle n'était pas constituée en groupes tactiques, et, au jour de la mobilisation, il eût fallu réunir hâtivement et, par suite, sans méthode, les divers éléments qui la formaient.

Au point de vue du matériel, les partisans de la jeune école n'étaient pas moins sévères pour la deuxième catégorie de réserve et ils réussirent à convaincre l'unanimité de leurs camarades. Ils disaient que nos unités de combat compliquées à l'excès, munies de machines aussi nombreuses et diverses que délicates et coûteuses, étaient un peu comme les chevaux de

course : il fallait les soumettre à un entraînement régulier pour être sûr qu'elles pussent fournir leur vitesse et remplir leur rôle au moment voulu. Ils blâmaient donc un régime d'entretien qui les immobilisait dans les ports, puisqu'il ne prescrivait que deux essais de machine par an, dont une sortie de vingt-quatre heures.

Pour la jeune école, l'idéal eût été d'avoir tous les navires modernes de combat à l'état d'armement complet. Elle reconnaissait pourtant que cet idéal n'était pas réalisable, car le budget n'y eût pas suffi, mais elle voulait que tous les bâtiments non armés fussent tenus aussi près que possible de la position d'armement.

Sous l'influence de ces critiques qui furent ardemment et brillamment exposées dans la presse et dont le bien fondé finit par luire aux yeux de tous, le Parlement, par l'organe de M. Brisson, rapporteur du budget de la Marine, demanda et obtint de M. Barbey, alors ministre, un programme d'armements qui ne comportait pas moins de neuf divisions armées sur nos côtes. Quatre de ces divisions devaient être, il est vrai, dans la position de réserve première catégorie, — qui attribuait aux navires un effectif très supérieur à celui de la deuxième et qui, par ce fait, n'avait pas les graves inconvénients de celle-ci. Tels quels nos armements étaient formidables.

Les idées qui avaient inspiré M. Brisson dans la rédaction de son programme étaient les suivantes : « donner plus d'occasions d'embarquer et de naviguer à nos officiers et à nos équipages, rendre notre mobilisation navale plus rapide ». On ne pouvait qu'applaudir sans la moindre restriction, et aujourd'hui encore il convient de remercier le rapporteur du budget de 1892 d'avoir incité le Département de la Marine à entrer dans la voie des armements plus nombreux. Malheureusement, le Parlement mit alors en pratique le précepte chrétien qui veut que la main droite ignore ce que donne la main gauche. De la gauche, il augmentait généreusement le nombre de nos armements ; de la droite, il réduisait les crédits. Les membres de la Commission du budget calmaient leurs inquiétudes patriotiques en mettant sur un pied très fort notre flotte de combat, mais, en même temps, ils remplissaient leurs devoirs de députés soucieux des deniers des contribuables en rognant tant qu'ils

pouvaient sur les fonds attribués à la Marine. Qu'arriva-t-il? Les crédits furent insuffisants; et M. Cavaignac, successeur de M. Barbey, dut venir demander à la Chambre plusieurs millions de crédits supplémentaires pour faire face, non pas à ce programme, mais à un programme restreint ne comprenant plus que huit divisions, bientôt réduites à sept. « Les chiffres, disait M. Cavaignac à la Chambre, ont leur logique impitoyable. On n'entretient pas un nombre d'hommes double sans faire des sacrifices, on n'arme pas des navires sans qu'ils consomment du charbon et qu'ils coûtent de l'argent. »

Il faut remarquer cependant que cette erreur dans les prévisions budgétaires n'était pas imputable uniquement aux membres de la Commission du budget et à son rapporteur. Ceux-ci avaient, il est vrai, formulé des demandes d'armement général, mais l'administration de la Marine y avait souscrit; elle avait même, suivant la règle, dressé le bilan des dépenses que ces armements exigeraient. Son rôle était alors de crier : « Casse-cou ! » au rapporteur de la commission, si elle découvrait que ces dépenses dépassaient les crédits alloués. Ne l'ayant pas fait, elle a eu sa part de reponsabilité dans ces imprévisions. Aussi M. Thomson a-t-il pu lui dire : « Nous aurions pu nous étonner des singulières divergences qu'on observe entre les chiffres fournis par la Marine au moment même de l'élaboration du plan primitif et ceux que nous avons aujourd'hui à examiner pour accorder des crédits supplémentaires. » Sur le seul chapitre 18 (Approvisionnements, entretien et service courant), il existait un déficit de 2.590.842 francs qu'il fallait combler, et M. Thomson était en droit d'ajouter : « Les chiffres des crédits de ce chapitre n'ont pas, lors de la préparation du budget de 1892, été fixés d'une façon arbitraire et approximative. Les calculs ont été effectués par l'administration de la Marine elle-même et les crédits nécessaires étaient indiqués bâtiment par bâtiment. Comment ces calculs étaient-ils inexacts? Comment les chiffres fournis par l'administration, après un examen détaillé des besoins réels de la flotte, contrôlés par la Commission du budget, votés par les Chambres se trouvent-ils, à quelques mois de distance, ne plus répondre à la réalité?... »

Quoi qu'il en soit, la question de l'armement de nos réserves en première catégorie était jugée. Les dépenses auxquelles ce régime entraînait étaient tellement fortes qu'il fallait y renoncer et trouver une solution nouvelle qui pût satisfaire à la fois aux exigences budgétaires et aux besoins de l'outillage naval moderne. C'est à quoi s'employa l'amiral Gervais, avec sa profonde connaissance des choses maritimes et sa conception très nette des nécessités de la mobilisation. Mais il est juste de dire que le ministre d'alors, M. Burdeau, lui prêta, dans une large mesure, l'appui de ses conseils et de sa lumineuse intelligence.

La tâche était ardue. Les desiderata à remplir étaient nombreux. Il fallait conserver le moins d'hommes possible à terre dans les divisions ou casernes des équipages, qui n'avaient plus qu'un caractère de dépôts. Il fallait pourvoir à l'instruction de nos apprentis marins et de nos novices, qui, après la suppression de *la Bretagne*, se trouvaient sans destination. Il fallait se préoccuper des moyens d'assurer les exercices des six mille réservistes inscrits maritimes, conformément au projet de M. de Kerjégu. Il fallait utiliser cette coûteuse réserve navale pour l'instruction générale des équipages... Bref, il fallait innover de tous points, créer vraiment de toutes pièces une organisation sans aucun précédent. Et chacun sait ou devine à quelles difficultés on se heurte quand on prétend installer quelque rouage nouveau dans un vieux mécanisme, fondé sur d'anciennes et respectables traditions.

Tout en cherchant à mettre la réserve en état de faire face aux nécessités qui viennent d'être énumérées, le chef d'état-major général poursuivait la réalisation d'idées qui lui étaient particulièrement chères, car il les estimait indispensables, d'une part, à la valeur de nos forces navales, et, d'autre part, à une prompte mobilisation. Il voulait, d'abord, que les commandants et les officiers des navires en réserve fussent plus intéressés à leur tâche que sous le régime de la fâcheuse seconde catégorie, où les navires, amarrés solidement dans le bassin d'un port, ne prenaient jamais la mer : il entendait donc exciter chez ces capitaines et ces officiers le sentiment de leur responsabilité, en leur donnant l'assurance d'armements réels pour des époques arrêtées d'avance. Il voulait,

ensuite, que le commandement de la réserve — c'est-à-dire de notre escadre de seconde ligne — fût organisé dès le temps de paix, que l'amiral placé à sa tête fût entouré d'un état-major complet, constitué et actif, convaincu qu'il était de l'impérieuse nécessité de maintenir en tout temps nos unités de combat sous les ordres de ceux qui auraient le suprême honneur de les conduire au feu.

La combinaison à laquelle M. Burdeau et l'amiral Gervais se sont arrêtés a été la suivante : pendant l'été, la flotte de seconde ligne est armée complètement, elle est prête au combat : pendant l'hiver, elle est tenue en effectifs réduits, mais demeurant toujours constituée en escadres et en divisions sous les ordres de ses amiraux. Cette situation nouvelle a reçu le nom de « position de disponibilité armée ».

Font partie actuellement de cette flotte tous les bâtiments de combat qui ne sont plus du dernier modèle, qui ont pris de l'âge, qui, par suite, sont un peu dépréciés, mais qui néanmoins ont un armement et une protection convenables et qui peuvent encore se mesurer honorablement avec nombre de bâtiments ennemis. Mais qu'on y prenne garde : si, actuellement, notre flotte de deuxième ligne ne compte que des navires d'une valeur militaire restreinte, c'est parce que la nécessité nous oblige à la composer ainsi, c'est parce que nous n'avons pas d'autres navires meilleurs à armer. Cette situation n'est, en définitive, que temporaire. Lorsque nous aurons, comme il est convenu, les vingt et un cuirassés supérieurs au *Redoutable* (qui est le premier en date de nos bâtiments de combat conçus d'après les idées modernes), nous ne verrons plus, dans nos divisions de réserve du Midi et du Nord, de bâtiments dépréciés, comme ceux qui y figurent à l'heure présente.

Cette remarque répond à un reproche qu'on ne manque pas d'adresser à la Marine. « Vous dépensez, lui dit-on, de l'argent sur de vieilles coques comme *le Richelieu*, *le Trident*, *le Suffren*, qui sont en bois, et cette manière d'agir équivaut à du gaspillage. » Les auteurs du programme de 1892 n'ignoraient pas que ces cuirassés, datant de vingt années et plus, répondaient mal aux nécessités de la nouvelle guerre navale, qui exige, avant tout, la vitesse pour l'offensive et un eloi-

sonnement intérieur pour la défensive. Mais force leur était d'armer ces bâtiments — à défaut d'autres — pour mettre immédiatement en pratique l'organisation qu'ils avaient préparée. Au fur et à mesure que nos chantiers de construction produiront de nouvelles unités de combat, nous rajeunirons peu à peu nos réserves, nous en ferons disparaître ces « vieilles coques » sans grande valeur; de même, nous en ferons sortir les navires tels que *le Caïman, le Terrible*, etc..., qui reprendront leur rôle de garde-côtes et cesseront d'être classés comme cuirassés d'escadre.

En attendant l'entrée en service des navires modernes encore sur chantiers, notre flotte de deuxième ligne possède les trois éléments constitutifs des escadres, à savoir : des cuirassés, des croiseurs et des torpilleurs. Deux divisions, soit dix-huit bâtiments, composent l'escadre de réserve de la Méditerranée ; une division, soit neuf bâtiments, celle de la Manche. Pendant six mois de l'année, pendant les mois d'hiver, ces vingt-sept navires ne peuvent être mobilisés qu'après un délai de deux jours, car il est nécessaire de compléter leur effectif avant de les jeter hors du port. Pendant l'été, au contraire, du 1er avril au 1er octobre, à l'époque même où, pour diverses raisons, les complications politiques sont plus probables et les points noirs plus nombreux à l'horizon, ils sont sur pied de guerre, comme les navires actifs, et ils peuvent immédiatement concourir aux opérations maritimes prévues par le plan de campagne.

La Marine ne possède pas seulement des navires propres à faire la guerre de haute mer, et classés dans les deux catégories qui précèdent. Elle entretient encore un bon nombre de bâtiments aptes à d'autres missions, soit qu'ils aient été démodés par suite des progrès de la science et de l'industrie, soit qu'ils aient été construits spécialement en vue de certains services. On les a groupés en quatre classe et ils forment la réserve proprement dite, conservée dans les arsenaux avec un faible noyau d'équipage. Ces quatre classes sont : A, bâtiments de défense, garde-côtes, torpilleurs, etc..., placés sous l'autorité du préfet maritime qui aura à s'en servir pour la protection du littoral de son arrondissement au jour de la guerre; B, bâtiments de combat très anciens, moins com-

pliqués que les modernes et, par suite, mis facilement en état d'armement, qui forment la troisième ligne; C, navires destinés aux campagnes lointaines; D, transports et autres navires sans valeur militaire, navires en réparation, etc.

En résumé, si l'on met de côté les bâtiments spéciaux des catégories C et D de la réserve proprement dite, on voit que nous avons des forces de première ligne ou actives toujours armées, des forces de seconde ligne ou de réserve armées pendant les six mois de la belle saison et en disponibilité pendant les six mois d'hiver, enfin des forces de troisième ligne et des forces de défense côtière désarmées pendant toute l'année. Ce sont trois degrés successifs où s'arrêtent — et s'arrêteront — tous nos navires : quand une unité neuve, ayant réalisé tous les progrès, ayant reçu toutes les améliorations les plus récentes, entre en service, elle figure dans l'escadre active, elle y prend la place d'une unité qui passe alors dans l'escadre de réserve, en chassant dans la réserve des arsenaux un autre navire.

Si l'on voulait définir ces trois degrés par des expressions militaires qui sont plus familières aux personnes étrangères à la marine, on pourrait dire que les forces actives représentent les troupes de couverture, que les forces de réserve figurent (pendant l'hiver) les troupes devant encadrer les réservistes, et que la réserve des arsenaux équivaut aux régiments mixtes ou aux régiments territoriaux. Pour prendre un exemple plus frappant encore, on pourrait admettre, toutes proportions gardées, que l'escadre active est, pour la marine, ce que sont pour l'armée les 6e et 7e corps, qui ont leurs effectifs complets, tandis que l'escadre de réserve, alors qu'elle se trouve en disponibilité, rappelle les autres corps d'armée, qui n'ont pas tous leurs effectifs, mais seulement des cadres destinés à les recevoir.

Tel est le plan d'après lequel est réparti l'ensemble des navires qui composent la flotte française. Il est aussi simple que méthodique. On ne peut se refuser à reconnaître qu'il a été conçu avec une logique supérieure.

III

Il reste maintenant à montrer que l'organisation de la réserve ou de la flotte de deuxième ligne, établie par le décret du 18 septembre 1892, nous met en excellente situation et qu'elle nous procure, pour une dépense donnée, le maximum de rendement utile.

Examinons-la en détail. L'équipage d'un navire en disponibilité est formé d'un noyau fixe et permanent et d'un contingent supplémentaire qui est variable et mobile.

L'effectif du noyau permanent est supérieur de 25 p. 100 à celui de la réserve deuxième catégorie. C'est-à-dire qu'un cuirassé qui, dans cette catégorie, avait cent trente ou cent quarante hommes, en reçoit cent soixante ou cent soixante-dix. Mais, détail à noter, on ne désigne pour les navires en disponibilité que des sous-officiers et des marins ayant au moins un an d'embarquement à accomplir, afin d'éviter les mutations incessantes qui se produisaient jadis à bord des navires en seconde catégorie et qui faisaient le désespoir de leur commandant et de leurs officiers. En aucun cas, on ne peut débarquer les hommes composant ce groupe permanent avant l'expiration de leur année d'embarquement. Ils acquièrent, d'ailleurs, sur ces navires, les mêmes titres à l'avancement que sur les bâtiments armés.

Les états-majors sont constitués de telle façon que le service du quart peut s'y faire absolument comme sur un navire armé. Un cuirassé reçoit ainsi un commandant, un second, quatre lieutenants de vaisseau, un enseigne, trois ou quatre mécaniciens principaux, un commissaire et un médecin, tandis que dans la seconde catégorie de réserve un tel navire n'avait qu'un commandant, un second, un lieutenant de vaisseau, un mécanicien et un commissaire. La différence est donc grande. De plus, le temps passé par les officiers sur les navires en disponibilité est considéré comme un embarquement effectif et leur en confère tous les avantages de solde et de traitement de table. Le commandement en disponibilité

est compté pour la totalité de sa durée dans l'évaluation des conditions requises pour le passage au grade supérieur, avec cette restriction que ce bénéfice ne puisse pas figurer pour plus de la moitié du temps de commandement exigé : c'est-à-dire que, pour un capitaine de vaisseau, par exemple, qui ne peut être nommé contre-amiral que s'il a trois années de commandement, on ne doit faire entrer, dans le compte de ces années, que dix-huit mois de commandement en réserve.

En tenant compte aux officiers et aux capitaines de leur service en disponibilité, on ne diminue par leurs chances de carrière, et l'on peut exiger d'eux tout autant que de leurs collègues des escadres actives, tandis qu'autrefois dans la seconde catégorie, qui n'était considérée que comme un « service à terre », par suite peu profitable à l'avancement, les officiers se désintéressaient de leurs fonctions. L'assurance qu'ils armeront chaque année au mois d'avril les tient désormais en haleine, car ils ont à cœur de présenter à ce moment à leur chef un bâtiment bien préparé, un navire « en bonne forme »; enfin le sentiment de leur responsabilité, si la guerre éclatait, leur communique toute l'ardeur nécessaire.

On a pourtant critiqué la légitimité des avantages de situation faits aux états-majors des bâtiments en réserve. On a demandé s'il était juste et équitable que ces officiers eussent les suppléments de solde et les frais de table qu'ont, en principe, tous les états-majors des navires armés. On a donné à ces bâtiments le sobriquet de « bateaux-restaurants ». Est-ce bien généreux? Tout d'abord, puisque les officiers de ces navires vivent à bord, qu'ils y couchent, qu'ils y font le service du quart, qu'ils y dirigent des exercices, absolument comme à bord des navires armés, on ne voit pas pourquoi ils auraient un traitement différent et moindre. Enfin il n'est pas exact que les officiers de la réserve rendent des services moins immédiats que les autres, parce qu'ils n'ont sous leurs ordres que des effectifs réduits. A tout prendre, ils font un service au moins équivalent en importance à celui des officiers instructeurs à bord de nos écoles flottantes, *Borda*, *Algésiras*, *Couronne*, etc., et ils doivent avoir la même situation que ceux-ci. Qu'on ne l'oublie pas : même pendant leur séjour en disponibilité, ils ont un rôle des plus utiles, des plus élevés.

celui d'amener leur navire à un degré de force offensive et défensive qui leur permette d'affronter sans peur et sans reproche l'adversaire destiné à leurs coups. Le général, chef d'une brigade, le colonel et les officiers d'un régiment font-ils autre chose, pendant la paix, que de se préparer à la lutte suprême? Eux aussi commandent à des compagnies réduites en nombre qui doivent encadrer les renforts que fournira la mobilisation. On trouve pourtant leurs services dignes d'être appréciés ; pourquoi ne tiendrait-on pas en égale estime les services des officiers embarqués sur les navires en disponibilité?

« Mais, dit-on, ces navires ne sont même pas en rade. » — Ils séjournent, en effet, quelquefois dans les avant-ports. On conçoit que, mouillés sur une rade avec l'équipage restreint dont ils disposent, ils pourraient ne pas se trouver en sécurité parfaite si le temps venait à grossir. De plus, le batelage entre le port et la terre serait souvent rendu difficile, faute d'un nombre de canotiers suffisant. Il est donc admis que ces navires demeurent : à Toulon, aux appontements de Castigneau ; à Brest, dans l'avant-port, en attendant le jour prochain où ils pourront trouver place dans le port-abri creusé devant l'anse de Laninon.

Bien qu'ils ne soient pas maintenus en rade, ces navires sont groupés en escadres et en divisions. Quel que soit leur lieu de stationnement, ils demeurent sous l'autorité effective de leurs chefs d'escadre ou de leurs chefs de division. Ils ne relèvent que de leurs commandants directs et forment, partout où ils se trouvent, des groupes tactiques et administratifs ayant leur autonomie, leur unité de commandement. Leurs exercices sont ordonnés et exécutés chaque jour avec l'ensemble habituel aux escadres actives. Chacun, d'ailleurs, accomplit au moins une sortie à la mer tous les deux mois, et, à cette occasion, son équipage est complété avec des éléments pris sur les navires voisins placés dans la même position de disponibilité.

A remarquer que l'équipage permanent, quoique relativement faible, est solidement constitué. Il forme un *tout* suffisant pour l'entretien du bâtiment. De même, on doit se convaincre que les différents navires en réserve forment bien réellement

une force navale unie, placée dans la main de son chef. Celui-ci règle tous les mouvements à son entière convenance, il communique ses ordres par l'intermédiaire d'un état-major général constitué et complet ; il a action sur les capitaines pour les diriger dans la voie qu'il désire suivre. En un mot, il commande.

Cette dernière considération est d'une importance capitale, tellement capitale et évidente, qu'on peut s'étonner à bon droit d'avoir vu récemment élever des doutes contre un principe si simple. On ne saurait donc trop le répéter : le chef de nos forces de seconde ligne doit exercer son commandement d'une manière effective bien avant l'heure de la déclaration de guerre. Si l'on commettait l'imprudence de le désigner tardivement, au milieu de l'inévitable brouhaha qui précédera toujours l'ouverture des hostilités, on s'exposerait à avoir, au moment voulu, une escadre sans cohésion, sans consistance, où l'amiral, étranger à ses subordonnés, inconnu d'eux, se trouverait pleinement désorienté, où les officiers de son état-major ignoreraient tous les détails, même les plus simples, de leur rôle, où les capitaines « ne se sentant pas les coudes », seraient incapables de rendre à leur chef des services réels. En un mot, tout le monde, depuis l'amiral jusqu'au dernier des matelots, se trouverait faire son apprentissage au moment même où les circonstances exigeraient peut-être que cette escadre de réserve affrontât le feu de l'ennemi. Quel résultat obtiendrait-on avec une telle escadre, si mal préparée à sa mission ? On l'imagine aisément, et non sans une certaine angoisse.

D'après l'exposé qui précède, il est aisé de voir que les bâtiments en disponibilité, ne prenant la mer qu'à de rares intervalles, s'usent peu et qu'ils font des économies de combustible, de matières grasses et de réparations. Or elle est lourde, la carte à payer, pour les dépenses d'une escadre toujours mobilisée, quand elle se compose de navires à grande vitesse, — qui sont, suivant l'expression pittoresque des marins, de « gros mangeurs de charbon ». — On trouve dans ce repos d'hiver de réelles économies sur le chapitre du matériel.

Telle est la situation de nos bâtiments de seconde ligne, du 1er octobre au 1er avril. A cette dernière date, on l'a vu plus

haut, ils reçoivent l'ordre de cesser la position de disponibilité et d'entrer en armement. Comme ils ont à bord leurs vivres et leur charbon, ce changement de situation est simple à réaliser. Ils complètent leurs effectifs en puisant dans les dépôts à terre les hommes nécessaires, ils reçoivent chacun un ou deux officiers de plus, et ils viennent immédiatement se grouper, en rade, autour de leur amiral. Dès lors ils sont armés. Ils demeurent ainsi jusqu'au 1er octobre, c'est-à-dire pendant toute la belle saison, celle où les jours plus longs permettent de faire des exercices plus nombreux, celle qui amène chaque année le retour des grandes manœuvres navales.

Durant les six mois d'été, nos forces de deuxième ligne peuvent donc suivre les mêmes tableaux de service, les mêmes méthodes d'instruction que les forces de première ligne, les unes et les autres peuvent unir leurs efforts vers un but commun. Enfin, comme cette période est, à n'en pas douter, la période critique au point de vue des complications internationales, — témoin la guerre de 1866, témoin celle de 1870, — il n'est pas indifférent que toutes nos forces de haute mer soient, à ce moment-là, prêtes au combat; et tel est bien le résultat que nous donne l'organisation nouvelle.

Le 1er octobre, les navires de la réserve reprennent leurs quartiers d'hiver en revenant à la disponibilité. Les noyaux d'équipage permanent restent à bord, suivant le principe absolu qui est la base du nouveau système, et, avec eux, tous les états-majors et tous les sous-officiers. Quant aux marins qui étaient venus en avril former le complément de l'effectif, voici ce qu'ils deviennent : on ne les envoie pas dans les dépôts à terre, on les garde à bord des navires en disponibilité, où ils attendent que des vacances se produisent à bord des bâtiments de l'escadre active pour aller combler les vides. En d'autres termes, ils restent sur les navires de réserve, afin de continuer leur instruction dans les meilleures conditions, mais en expectative d'embarquement, avec la destination spéciale de remplir les vacances qui seront signalées sur les bâtiments de l'escadre active, tout en fournissant aux besoins des autres armements prescrits pour des stations lointaines, pour des missions imprévues. Ce sont ces marins maintenus à bord après la période d'armement complet qui

constituent la partie variable et mobile des équipages dont il a été question plus haut. A eux se joignent, pour former ce noyau supplémentaire : les contingents écoles, les réservistes ou les inscrits appelés à faire leur période réglementaire d'exercices.

Ce système de remplacement établit entre les forces actives et les forces de réserve une solidarité qui n'est pas sans valeur. En fait, les forces de seconde ligne préparent, pour ainsi dire, les équipages de la première ligne et ne leur fournissent que des hommes instruits. Or, si l'on songe qu'au mois de novembre, qui est l'époque du congédiement de la classe, l'escadre active de la Méditerranée doit remplacer tout d'un coup environ deux mille hommes (le quart de son effectif), on devine quel avantage il y a pour elle à ne recevoir que des hommes déjà formés par six mois de service d'escadre : elle conserve alors presque intacte toute sa puissance militaire. Cet avantage disparaîtrait entièrement si l'organisation Burdeau-Gervais n'avait pas établi une étroite solidarité entre nos deux forces. Avec le système jadis préconisé par M. Brisson, l'indépendance des équipages de l'active et de la réserve était absolue, ces forces perdaient toutes les deux, en novembre, le quart de leur effectif, la deuxième n'apportait aucune aide à la première, elles recevaient toutes les deux des contingents non dressés à la vie d'escadre. Actuellement, au contraire, l'escadre active ne subit presque pas de déchet quand elle renvoie les hommes ayant fini leur temps, puisque les marins qu'on lui verse en échange sont des hommes exercés. Et notez que les cuirassés de réserve destinent leurs hommes aux cuirassés actifs, les croiseurs de réserve aux croiseurs actifs, les torpilleurs de réserve aux torpilleurs actifs; ce qui a pour effet de restituer plus rapidement aux navires de première ligne toute leur valeur militaire.

Une autre disposition du système inauguré en 1892 contribue grandement à maintenir toujours au même degré cette valeur militaire de l'escadre active de la Méditerranée. Il a été, en effet, décidé implicitement que le commandant de l'escadre de réserve, après un an d'exercice, recevrait le commandement de l'escadre active. Lorsque cette mutation s'accomplit, notre force navale de première ligne se trouve donc comman-

dée par un amiral qui a fait pendant un an son apprentissage, — car il y a un apprentissage pour les chefs d'escadre, — qui a eu, sous sa main, du mois d'avril au mois d'octobre, la totalité de ses navires complètement armés, qui a dirigé leurs évolutions au cours des grandes manœuvres navales, qui a pu préparer en réserve son programme d'instruction et d'entraînement, et qui, sans hésitation, sans tâtonnements, peut imprimer à son escadre la direction qu'il croit la meilleure. Non seulement il est alors en pleine possession de tous ses moyens, mais son chef d'état-major et ses aides de camp sont eux aussi au courant des mille détails de leur service spécial; et comme ils quittent avec lui l'escadre de réserve pour l'escadre active, il en résulte que notre force navale de première ligne subit presque sans inconvénient le changement de chef que certaines raisons rendent nécessaire.

IV

Comparée à toute autre organisation, le principe de la disponibilité armée est préférable. Au double point de vue de l'instruction du personnel et de la commodité de la mobilisation, il l'emporte sur l'ancien régime de la seconde catégorie; au point de vue de l'économie, il est plus avantageux que le régime de la première catégorie qu'avait prôné M. Brisson. Il donne de la cohésion à nos forces de seconde ligne; il établit entre elles et les forces de première ligne une précieuse solidarité; il nous assure, pour une même dépense résultant de l'entretien de ces forces à la mer et de leurs frais de navigation, le maximum d'effet utile. Enfin il maintient la dépense dans des limites admissibles, puisque les forces de réserve entrent pour un total de dix millions et demi sur les trente-quatre millons que coûtent annuellement nos trois escadres du Midi et du Nord.

Une dernière considération, d'un ordre général et politique, vient encore militer en faveur de cette organisation. Grâce à

elle le ministre, en cas de tension dans les rapports internationaux, peut compléter les équipages sans prendre aucune mesure spéciale, puisque *régulièrement* les effectifs des bâtiments en disponibilité sont variables et restent à sa disposition, — en outre, bien entendu, du noyau d'équipage fixe et permanent. — Qu'un nuage vienne assombrir l'horizon politique, le Ministre peut, sans crainte de susciter des questions indiscrètes de la part des autres gouvernements, compléter les équipages de sa réserve. L'organisation de 1892 lui donne donc une liberté d'allures qu'il n'est pas besoin de commenter davantage pour en faire apprécier le mérite.

Si l'on a pu critiquer cette organisation, c'est qu'on la connaissait mal. Il serait excessif de prétendre qu'elle est parfaite, rien n'est parfait ici-bas. Il n'est pas téméraire d'affirmer qu'elle est très bonne, car elle est simple, méthodique et prévoyante. Aussi bien, depuis deux ans qu'elle est appliquée, elle a pour elle la sanction de l'expérience. Or tous les officiers, ceux du moins que la nouveauté n'effraie pas, ceux qui estiment que la marine militaire est faite pour la guerre et créée en vue de la guerre, ceux qui n'envisagent pas leur métier comme un simple prétexte à d'agréables navigations sur des navires confortablement installés, tous ces officiers se plaisent aujourd'hui à reconnaître que la nouvelle organisation de la réserve a donné les meilleurs et les plus heureux résultats.

Il faut savoir gré à M. Félix Faure d'être jusqu'ici demeuré fidèle aux principes posés en 1892. On a pu trop longtemps se plaindre du manque de fixité qui se voyait dans nos armements maritimes. De même qu'il a été décidé que notre armée devait comporter dix-neuf corps, de même il faut qu'il soit établi, *ne varietur*, que nous ayons dorénavant dans les mers d'Europe trois escadres de combat constituées. M. Félix Faure a donc été bien inspiré quand il a pourvu, il y a quelques semaines, au commandement de l'escadre de réserve de la Méditerranée, contrairement à l'opinion de certaines personnes qui, pour un motif d'économies plus apparentes que réelles, demandaient la suppression de ce poste. En revenant sur son premier sentiment, qui était favorable à cette suppression, le ministre de la Marine a donné une preuve non équi-

voque de sa largeur d'idées. Peut-être en plaçant l'amiral Gervais à la tête de cette escadre, M. Félix Faure a-t-il saisi avec empressement l'occasion d'offrir à son ancien collaborateur un témoignage de confiance qui était aussi la juste récompense de ses éminents services. Mais ce n'est pas une simple considération de personne qui a modifié la première résolution du ministre : un plus long examen du rôle dévolu à nos forces méditerranéennes de seconde ligne l'a mieux éclairé et lui a démontré qu'il y aurait péril à ne pas constituer leur commandement dès le temps de paix. Il ne faut pas plus décapiter nos escadres de leurs amiraux que nos corps d'armée de leurs généraux. Dans les choses maritimes, comme dans les choses militaires, rien ne s'improvise, tout se prépare, et le commandement plus que tout le reste. A quoi servirait d'avoir une mobilisation excellente, si le commandement n'était pas préparé?

Ne touchons pas à nos trois escadres : qu'elles demeurent invariablement la base de notre action maritime en haute mer. Ne touchons surtout pas à l'escadre de réserve de la Méditerranée! C'est sur cette mer que se jouera la plus grosse partie au cours de la guerre future. Cette guerre procédera par coups rapides frappés au début des opérations. Elle veut des navires de combat tout prêts et, derrière eux, une escadre de réserve organisée d'avance.

MAURICE LOIR.

HEURES DE CAMPAGNE

I

AMANDIERS EN FLEURS

Les merles flûtent depuis ce matin dans la prairie, les grives se poursuivent à travers les peupliers, au bord de l'eau. De la joie monte, s'épand, gagne de proche en proche.

Au ciel, d'un bleu tendre, les nuées s'espacent, floconneuses; toutes avec ce joli rebrousse-poil, cette mèche en l'air, qui est comme le coup de pouce de l'autan.

Il ne souffle pas encore, et c'est lui déjà; c'est la douceur de son haleine, c'est la beauté de sa lumière.

La vie remue: d'un geste lent, qui s'éveille, elle crève la défroque usée de l'hiver.

Les écorces des peupliers luisent, amollies par la montée de la sève; les cimes des ormeaux s'alourdissent de chatons roses; les sureaux, plus hardis, déplient leurs premières feuilles.

Et des odeurs flottent.

Les blés sentent bon l'herbe fraîche; des violettes exhalent leur petite âme au bord d'un taillis...

J'ai quitté la prairie, j'ai pris le sentier des vignes.

Là, c'est encore toute la rigidité de la saison mauvaise. La terre est rugueuse, compacte; les souches râpeusesont l'air de racines mortes; et, au-dessus, couronnant l'enceinte des échalas et des ceps mutilés, la garenne s'étage, sévère, avec des nids

en loques à la cime des chênes, comme un sourire triste, et, enguirlandées aux branches basses, les houppes blanches de la clématite défunte.

Tristesse! Des branches gisent à terre, vides de leur substance, la peau flasque comme des serpents morts, et, sur nos têtes, les feuilles, les dernières, usées jusqu'à la trame, rendent, agitées par l'autan qui se lève, une musique légère, un bruit de soie fripée, un bruit élégant et funèbre...

Mais déjà, sur la pente opposée, à l'abri du nord, les amandiers commencent à fleurir : quelques fleurs seulement et toutes au haut des branches. Oh! cette floraison des amandiers, si timide, si expressive! Avec leur joli bouquet blanc, porté en l'air, ils sont les coureurs ingénus qui précèdent le somptueux cortège.

Le printemps est là; le printemps arrive.

II

GIBOULÉES

Pluie et soleil. Des nuages courent, légers, d'une blancheur de ouate; ils s'épaississent peu à peu, se gonflent, alentis, lourds de chaleur. Puis ils crèvent.

Une averse pour rire, un coup d'arrosoir à fines gouttelettes sur les feuilles, sur les fleurs nouvellement nées. Trois gouttes, et c'est fini : aussi prompte que l'éclaboussure de l'hirondelle ricochant de l'aile au fil de l'eau, l'averse a disparu.

La pluie s'en est allée; les diamants restent.

Dans l'allée de la vigne, sous la voûte des pêchers et des pruniers en fleurs, c'est, semé en l'air, jeté au fin bout des branches, tout le joli scintillement des rivières diamantines, la flambée des grenats et des rubis tressés en guirlandes sur a robe blanche du printemps.

Les joailleries s'éteignent brusquement. Sur le rire étincelant du soleil, c'est de nouveau le rideau tiré d'un nuage.

L'air fraîchit, le vent souffle. Autre giboulée. De la neige, cette fois. Oh! pas bien méchante! des flocons espacés qui, dans la bouffée de la bise, se mêlent aux pétales blancs tombés des amandiers en fleurs.

Et déjà la neige ne coule plus. C'est maintenant une pincée de grésil, une averse blanche qui tambourine à roulements légers : telle une musique pour un ballet de fées.

Tout est blanc une minute. Comme une jonchée de perles dans le jardin des légendes, le givre se tasse aux plis de l'herbe, au creux des sillons.

Une minute. Et le décor a changé. C'est le soleil, c'est la chaleur, un bien-être où les plantes se dilatent, où les papillons éclosent. Blancs comme la fleur des pruniers, jaunes comme la fleur du saule, les papillons festonnent, hésitent en l'air, naïfs et frileux, étonnés de vivre...

Les papillons festonnent, les lézards, en des fuites brusques, froissent les feuilles mortes, une couleuvre glisse dans l'herbe sèche, le long d'un talus, des ébats de grenouilles troublent l'eau épaisse, irisée, qui tiédit au bord de la source.

La chaleur monte.

Une odeur fade de pourriture végétale se lève des fossés vaseux, des ruisseaux obstrués de feuilles et de branches.

La chaleur monte ; l'orage menace : le ciel encore une fois s'obscurcit. C'est d'abord une buée grise, laiteuse, comme de la sève en suspension ; puis la tache s'épaissit, tourne au noir : et, sur ce noir bleuté, livide, les fleurs paraissent encore plus blanches.

Près de moi, à l'entrée d'un champ de blé, un prunier s'étale, vêtu de blanc jusqu'au bout des branches. Fragile et paisible en ses habits de triomphe, il sourit sous la menace.

Le vent se lève. Brutal, il couche devant lui les jeunes blés, balance l'éventail fleuri des ormeaux. Il approche, et tout à coup, arrachées ensemble, les fleurs trop mûres du prunier s'envolent effrayées, s'éparpillent à terre.

L'arbre est tout noir maintenant.

Et une tristesse me vient à penser que c'est fini, que la plus jeune saison de l'année, la plus charmante, est déjà close.

Oh! cette mort du printemps blanc !

III

JULITE

Secoue toi, Julite, petite Julite de Fontblanque! La plume du lit est chaude, et dans le pré l'herbe est si fraîche, l'herbe nouvelle! Secoue-toi! Ce n'est pas ton miroir qui brille dans l'obscur de la chambre: c'est le soleil déjà haut qui te fait signe à travers la fente du volet.

Lève-toi, Julite, petite Julite de Fontblanque!

Regarde! L'érable, devant ta porte, se hâte de fleurir. Hier encore il était aride et noir, et maintenant le voilà couronné d'or comme un jeune roi. Et les pêchers, les pruniers, regarde le joli travail qu'ils ont fait depuis hier! Regarde les belles guirlandes neuves, les guirlandes blanches, les guirlandes roses, nouées aux branches du verger!

Printemps des filles, printemps des fleurs, la saison du bonheur est brève, Julite, petite Julite de Fontblanque! Dépêche-toi, lace tes souliers, croise le fichu d'indienne sur ta poitrine. Descends! Le printemps s'avance. Vois! La lune est mince, là-haut, dans le ciel tendre, la vieille lune d'avril. Déjà tes pieds, au bord du chemin, écrasent des violettes mortes, et voici s'allumer à la crête des murs, le flambeau nuptial des iris.

Dépêche-toi, la saison t'appelle, Julite, petite Julite de Fontblanque!

Descends! Ton tour est venu d'entrer dans la danse, de sauter au bras du danseur.

Dépêche-toi! L'an dernier, c'était Bièbe d'Escalas et Marie des Brugues. Oh! comme elles ont sauté, comme elles ont tourné, t'en souviens-tu? Et maintenant Bièbe est mariée et Marie est toute pâle d'avoir perdu son amoureux. C'est ton tour, Julite.

Écoute ce que te dit la chouette au fond du verger, écoute ce que te conseille l'odeur des lilas. Dépêche-toi! la saison t'appelle, Julite, petite Julite de Fontblanque!

Après les anémones, les iris: après Julite, Janon des Boscarles. Pointue et frêle comme un bourgeon d'avril, elle pousse, elle s'étire, la petite Janon; curieuse, elle écoute la musique de la danse; elle bat la mesure du pied, elle retrousse la jupe, prête à danser à son tour.

Dépêche-toi, Julite! Le printemps est court, la mort est prompte. Ne fais pas comme celles qui meurent si tristes de n'avoir pas aimé. Pense à Zabeth, pense à Lise. Pense à leurs regrets maintenant, quand la chouette appelle, mystérieuse, au fond du clos noir, sous les cyprès.

Dépêche-toi, Julite! Déjà les sureaux boutonnent, prêts à fleurir, déjà la grive chante au bois de l'Albergue. Vite, lace tes souliers, croise ton fichu d'indienne sur ta poitrine. Descends! Quelqu'un passe; tu sais bien qui. Il passe lentement; il se retourne, le visage levé vers ta fenêtre. Ne le fais pas languir, Julite, petite Julite de Fontblanque!

IX

L'ÉGLANTINE

C'était une églantine pieuse, une âme vraiment mystique. A la première clarté du jour, pendant que ses sœurs rêvaient encore, engourdies et repliées sur leurs tiges, elle commençait d'entr'ouvrir délicatement ses pétales et d'envoyer ses parfums vers le ciel; — ce qui est la manière de prier des églantines.

Et, le soir, aussi longtemps qu'elle pouvait entendre passer, comme un frisson sur l'herbe, les vibrations de l'Angélus, elle continuait à prier et à sentir bon.

C'était une âme pure, sans ombre de coquetterie. Elle ne se mirait pas dans les gouttes de rosée, elle ne se pâmait pas sous le regard des papillons. Ses amis étaient quelques bêtes à bon Dieu et une mante religieuse toute émaciée et réduite à rien par les mortifications.

L'églantine pensait souvent à la mort. Non qu'elle en eût peur: la mort des fleurs est si douce! une langueur suprême, une chute lente dans le vide... Ce qui faisait frissonner

l'églantine, c'était la crainte de tomber dans la mare qui croupissait au-dessous d'elle et de devenir la proie des salamandres et des crapauds.

— Mon Dieu ! soupirait-elle, faites que je meure loin d'ici !

Et Dieu l'exauça.

Vers la fin de juin, comme elle achevait de se décolorer et de se flétrir, vint un petit enfant — était-ce un enfant ou un ange ? — blond, rose, en tunique blanche brodée de fleurs.

Il cueillit la mourante et la mit avec d'autres églantines dans une corbeille garnie de dentelles, qu'il portait pendue au cou par un ruban violet.

Puis l'enfant et la corbeille s'en allèrent à la ville, où ils devaient figurer dans le cortège de la Fête-Dieu.

Il y avait là, sur une grande place, d'autres petits enfants déguisés en anges et des jeunes filles vêtues de blanc, et des bannières bleues et des bannières rouges ; et les bannières, les jeunes filles, les enfants déguisés en anges entraient, se perdaient dans la vieille, dans l'immense cathédrale, qui se dressait, grande ouverte, en plein soleil, bruissante et bourdonnante, pleine du carillon des cloches et des rumeurs de l'orgue qui grondait sous les voûtes.

La procession sortit enfin ; le cortège déroula ses ondes d'or et d'argent sur les marches du parvis.

Et, presque aussitôt, effeuillée entre les doigts de l'enfant, l'églantine s'éparpilla en l'air; elle entrevit, à travers la vapeur bleue de l'encens, le Dieu qui venait vers elle, porté sous le dais écarlate, dans le rayonnement de l'ostensoir.

Et son âme, son âme d'églantine pieuse, s'en alla extasiée, tandis que ses pétales retombaient en pluie molle, mêlés pour y mourir à la jonchée triomphale des lis et des romarins.

V

ROSSIGNOL D'ÉTÉ

Je l'avais vu rôder, petite âme inquiète, au bord des lilas, au fond du jardin : une apparition brusque, sautillante, à la

lisière d'un massif, une fuite rapide avec un brin d'herbe, un duvet au bec. Il bâtissait son nid. Muet encore ou presque : un cri seulement, un rauquement de la gorge, comme un coup d'archet pour essayer les cordes.

Avril finissait cependant : les lilas fanés se décomposaient en fumées bleues : l'odeur vanillée des iris montait des plates-bandes. Et, de loin, des fourrés de saules, au bord de la rivière, s'élançaient, passionnées, triomphales, des voix de rossignols.

Il les écoutait sans doute, il s'exaltait à les entendre. Il ne leur répondait pas ; il attendait. Il attendait l'émotion plus forte, plus pressante, il attendait l'heure favorable, le silence nocturne où la voix s'étend, se prolonge sans obstacle.

Il était tard, près de minuit, quand il a commencé. J'étais là. Oh ! l'admirable artiste ! Il hésitait d'abord, il s'arrêtait, étonné de son chant, de ce qui sortait de lui, du mystère de cette voix profonde qui s'en allait vers les solitudes.

Puis il s'animait, il s'enhardissait peu à peu ; il filait un son, battait un trille, gargarisait une roulade. La roulade manquée ou le trille, il recommençait : et c'était un travail scrupuleux et enivré, un apprentissage d'une minute où l'artiste affranchi triomphait du premier coup, sans effort.

D'elles-mêmes, ses tentatives s'ordonnaient, se composaient ; de son âme ingénue la mélodie partait, ardente annonciatrice du bonheur, montait en fusée de feu vers les palpitantes étoiles.

Je l'ai entendu deux mois plus tard, le rossignol du jardin. C'était au bord des lilas défleuris, par une soirée de lune, chaude, assoupie, languissante. Les grillons, depuis quelques nuits déjà, ne chantaient plus dans les prés ; les courtilières ne chantaient pas encore. Un vent brûlant passait, tombait, à lentes haleinées. Et, quand le souffle était mort, une lassitude planait, une torpeur morte où s'anéantissaient les êtres et les choses, les feuillages inertes, les fleurs exténuées et la lune elle-même, une lune déclinante qui n'avait plus, semblait-il, la force d'éclairer.

Était-ce la lune malade et la moiteur de l'air ; était-ce la

maturité un peu lourde et presque brutale de la saison estivale? il faisait triste, cette nuit-là, dans mon cœur.

Le rossignol, alors, se mit à chanter. Il y avait plus d'un mois qu'il se taisait, et ce fut un événement.

Mais que triste, au bout d'un moment, que changée d'âme et de timbre, me parut la voix du chanteur!

Oh! les fusées en deuil, les roulades comme des pluies de larmes, les trilles pareils à des frissons de fièvre; et des hésitations à tout coup, des chutes brusques au lieu du triomphant point d'orgue!...

Évidemment il chantait par devoir, sans élan. Pour l'espoir d'un second nid, sans doute: la première couvée avait été détruite avant l'heure: et, sans qu'il s'en doutât, c'était sa saison d'aimer manquée qu'il soupirait en appelant un nouvel amour.

Appel sans écho, répété deux ou trois fois encore, plus faible chaque fois et à de plus longs intervalles.

Puis il se tut: et, ni ce soir-là ni le lendemain, je n'entendis la chanson, la chanson triste du rossignol d'été.

VI

CRÉPUSCULE D'AOUT

La dernière heure d'une longue, d'une implacable journée de soleil. Il a disparu enfin; il a abdiqué à regret, secouant ses flèches du haut de la colline. Il a disparu; mais l'incendie dure encore. La cour que je traverse est brûlante, d'une chaleur enfermée d'alcôve: les platanes laissent pendre, tels des bras fatigués, leurs frondaisons immobiles.

Dehors, sur la route, il fait grand jour. On dirait que la terre imbibée, saturée de rayons, renvoie à son tour du soleil.

Les cigales chantent, aussi âpres qu'en plein midi; leur chanson emplit la cour, le jardin, la campagne.

Je descends vers la rivière. D'un vert pâle, transparent, elle repose entre les verdures alanguies; des mouvements souples se propagent à sa surface; des orbes se nouent et se dénouent, comme des écharpes de baigneuses invisibles...

La beauté du couchant transfigure la rivière.

Et le coteau est transfiguré, lui aussi.

La terre, les arbres, l'herbe, tout baigne dans l'or, un or fluide, d'une suavité jamais vue, jamais sentie.

C'est comme un pays nouveau devant moi : une autre terre, un autre ciel : quelque chose qui n'est pas le jour et qui est plus beau que le jour.

Et invinciblement je pense à l'au delà, à ce que nous verrons, peut-être, de l'autre côté de la mort.

VII

LA CHAMBRE.

La chambre!... Te la rappelles-tu, la chambre d'autrefois, la même : le papier à fond blanc — un peu moins blanc, à cette heure, — et les pâles églantines dessus, — un peu plus pâles! — Et les reconnais-tu, tes rêves d'alors, tes pensées du réveil si roses, — oh! pas du tout roses aujourd'hui! — avec les reflets de l'aube sur le mur, légère — oh! plus si légère! — avec le gazouillement de la bergeronnette qui sautillait, qui sautille encore, matinale, au faîte de la maison.

La chambre!... Les rideaux blancs comme des dimanches, et les blancheurs montagnardes aussitôt revenues : candeur des champs de neige, mousse azurée des cascades, — des visions comme des gouttes d'eau sur les lèvres de la fièvre!

La chambre!... Le couvre-pied en lainage, qui fait penser aux filatures du Béarn, aux bâtisses blanches le long des gaves, dans les vallées lentes, entre les collines à plis très doux qui fuient ensommeillées sous les fougères...

La chambre!... La commode et l'armoire en bois de frêne, jaunes, d'un jaune si clair, si heureux! Et, plus égayant que la couleur du bois, le souvenir de l'arbre, des frênes ajourés, dont les feuillages souples se balancent ainsi que des palmes à l'air vif de la montagne : vrais arbres d'idylle, d'une idylle sauvage qu'accompagnerait l'odeur du lait aigre, et, plus grêle

tambourin, le bruissement, dans l'herbe tiède, des sauterelles printanières. Mais que c'est loin, l'idylle!

La chambre!... Sur la cheminée de marbre, les deux urnes néo-grecques en marbre de Campan, les urnes longues, effilées, sœurs des robes à taille courte des Récamier et des Corinne; les urnes, les mêmes où, le soir des promenades, tu mettais tremper les fleurs de montagne, tendres saxifrages, grappes roses de rhododendrons, qu'Elle t'avait données, qu'Elle ne te donnera plus... Elle, ni une autre Elle!

La chambre!... La croisée, la même, à laquelle tu te penchais, tu te penches encore, pour voir la montagne en face, la forêt verticale et les ravins qui montent, — telles des rues maudites et tels aussi tes désirs, élancés vers l'impossible! — Et, au-dessous de la montagne, la rue, la vraie rue, la dégringolade brusque des balcons et des enseignes, la rue affairée, discordante, versicolore, les étalages en bas, débordant sur les trottoirs, et des robes claires, des éventails aux fenêtres, pareils à des fleurs! Une rue de carnaval, ramageante, gesticulante, ivre de musique et de soleil. Et, parmi ces masques attroupés de la vanité et du plaisir, seule, accoudée à la rampe de fer, indifférente, comme en allée déjà, avec sa figure où il fait sombre, la Maladie qui regarde, — qui te regarde.

VIII

LÉGENDE

Dans la brèche subite d'un ravin, à travers l'obscurité bleue d'une sapinière, quelque chose de blanc qui se cabre; de l'écume et du bruit; et, à mesure qu'on approche, plus de bruit, plus d'écume; le gouffre enfin: des vapeurs en l'air; des frissons d'arc-en-ciel et, parmi, pareille à une énorme gerbe de cristal, l'eau affolée, comme poursuivie, qui saute dans le vide...

Vision de grâce et d'épouvante! Oh! d'épouvante aussi: comme si, penchés au bord, le vertige allait vous prendre, la folie ensorcelante de la chute, une chute comme d'une écume, si douce, si légère!

Vision de rêve pour les yeux plus naïfs d'autrefois! Et c'était alors, pour les crédules bergers, quelque créature de l'au delà, une *fade* qu'ils s'imaginaient voir plonger avec l'écume, ou se bercer, endormie, sur la poussière dorée des arcs-en-ciel.

Une légende avant d'autres légendes, et, celle d'hier comme celles d'aujourd'hui, si chez elles en ce pays de l'impossible où chantent les sources guérisseuses, où les apparitions se lèvent, blanches, dans l'ombre suggestive des cavernes!... Oh! y croire un moment, si l'on pouvait y croire!

C'était donc une fée, une fée de jadis, bergère divine, occupée à paître les nuages, le long des prairies et des pentes bocagères. Nuages légers, transparents; pas même des nuages, des flocons qui glissent, et la fée avec eux, à la pointe de l'herbe.

Légende, broderie naïve, avec des riens, bijou d'enfant, image d'un sou, plus éclatante que les arcs-en-ciel!

Et voilà qu'à travers le pacage, un jour que leurs troupeaux s'étaient rencontrés, — les ouailles d'en bas mêlées aux brebis célestes, — un berger a vu la fée... L'a-t-il bien vue? Ces urnes d'azur devinées dans la transparence de la brume, étaient-ce vraiment ses yeux ou des gentianes ouvertes au ras de l'herbe? et ce qu'il a cru entendre, ce rire frais, ce soupir en l'air, n'était-ce pas la musique du vent à travers les tiges d'asphodèles?

Le berger l'a vue; le berger l'aime — Oh! légende, conte bleu, fleur sauvage, diamant dans l'herbe, et rien qu'un peu d'eau si l'on y touche! — Le berger l'aime. Et elle, curieuse, qui sait? amoureuse peut-être, se laisse surprendre un jour, s'oublie entre les bras du berger.

— Et alors? interroge, ses yeux levés vers moi, ses yeux de gentiane, l'enfant pour qui je conte cette histoire... Et alors?

Alors, les nuées à l'abandon, quittées par leur pastoure, se sont ameutées; furieuses, elles ont cogné du front l'une contre l'autre, comme des brebis qui se cossent. Et le tonnerre a grondé; et le ciel a lâché ses écluses. Le tonnerre gronde et les gaves bondissent, arrachant, entraînant les rochers et les fleurs, et la fée aussi, la malheureuse fée qui veut fuir et qui trébuche, et qui roule, engloutie dans l'horreur du précipice.

Morte? non pas; condamnée à tomber toujours, éternisée dans sa chute.

La cascade, c'est elle. Regardez! Entravée au rocher — et ce rocher, n'est-ce pas le berger lui-même, le berger sacrilège, pétrifié, changé en granit? — elle glisse, les cheveux au vent, elle plonge, vertigineuse. Mais, oh! la douce suppliciée, si gracieuse à tomber! si souple à s'abandonner au destin!

Elle plonge, et les ancolies violettes, les innocentes saxifrages, les fleurs qu'elle aimait pleurent; soulevées autour d'elle, et secourables, les vapeurs planent au-dessus, l'enveloppent de leur éternel mystère.

IX

JARDIN SEUL

A la montée de Cabarieu. De petites maisons toutes pareilles, basses, avec leur portail à claire-voie, leur allée de platanes ou de cyprès. Du côté de la route, en vue des passants, la bâtisse s'enjolive d'un soupçon de couleur, d'un rien en terre cuite; l'autre visage, tourné vers la campagne, est tout à fait fruste: une façade de terre crue, gercée, crevassée comme une figure de paysan.

Un peu de vie humaine remue de ce côté. La décuvaison envoie vers le soleil pâle, avec un bruit de paroles, la résonnance des futailles, la gaieté du vin qui fume, la danse grise des moucherons sur le noir de la porte grande ouverte.

Mais, vers la route, c'est le silence, la solitude. La maison est fermée, les volets clos sur les chambres vides. Et plus vide encore, plus solitaire, apparaît le jardin.

Oh! la voûte éclaircie, la voûte sans mystère de la charmille, et la pelouse, écrasée naguère par les jeux des tout petits, la pelouse, déserte maintenant, où les scabieuses refleurissent...

Le jardin s'ennuie. La charmille est triste de ne plus entendre les amoureux, le banc languit du roman commencé, à demi-voix, par la jeune fille.

Seul habitant du jardin, le rouge-gorge, arrivé d'hier, rôde

le long des allées, à la lisière des massifs. Il chante. Oh ! la chanson de cristal brisé ! Un chant où il y a un peu des larmes froides de la rosée dans l'herbe automnale, un peu des éclats de rire lointains des vacances : des fusées grêles qui tombent dans du silence.

X

ARRIÈRE-SAISON

La douceur humide de cette fin d'automne a trompé les arbres. Quelques-uns se mettent à refleurir. Un prunier, dans l'allée de la vigne, s'est couronné de blanc depuis hier, et, sur l'aubépine, à côté des baies rouges, du « pain d'oiseau » déjà mûr, un bouquet blanc a éclaté ce matin. L'effet en est inquiétant, presque douloureux, à côté de la décomposition déjà avancée des feuillages et des herbes. L'impression de décadence s'aggrave presque, à regarder ces fleurs condamnées à mourir de mort violente, demain, cette nuit peut-être, à la première gelée.

Ce sont, paraît-il, des arbres atteints déjà, déséquilibrés par la maladie, qui se laissent aller ainsi à la douceur de vivre un second printemps. Les autres se ferment prudemment, se réservent : eux n'ont pas le temps d'attendre. Tant pis si cette revie d'une heure épuise leur sève, hâte leur fin de quelques jours... Ils mourront couronnés, parés de leur livrée d'amour...

XI

PRÉSAGE

Ils sont venus, les corbeaux.

Ils sont venus trois, puis sept, puis cinquante, puis si nombreux que mes yeux, mes pauvres yeux fatigués par l'insomnie nocturne, ne pouvaient plus les compter.

Ils sont venus.

Sur la pâleur matinale de la vitre, à travers l'incertitude des choses qui allaient être, à travers la tristesse de l'aube hiémale, et les tourbillons glacés de la neige et les plaintes du vent, rauque d'avoir lamenté toute la nuit, ils sont venus, les corbeaux.

Effaré, je les regardais défiler sur la pâleur un peu jaune de la vitre, effaré de la lumière nouvelle et des mauvais rêves de la nuit, des mauvais rêves blottis dans l'angle des rideaux,

Je les regardais.

La flamme de la bougie clignotait, hésitait à mourir; le jour rampait, fumait, hésitait à naître. Le jour rampait et les branches des ormeaux, fatiguées de plier et de fuir sous le vent, geignaient ainsi que des malades que la fièvre oblige à se tourner et à se retourner dans leur lit. Et dans le vent, dans la houle des branches, dans les tourbillons de la neige, muets comme une armée en déroute, les corbeaux descendaient.

Où allaient-ils ainsi sous la neige, à travers l'incertitude des choses qui allaient être?

Péniblement, sur l'oreiller écrasé par mes rêves de fiévreux, Je me suis soulevé pour les regarder s'en aller, pour être sûr qu'ils s'en allaient vers les lointains du parc.

Tous du même côté, en bande, obéissant au même signe, ils s'en allaient noirs, — oh! si noirs, à travers les espaces blancs endormis sous la neige.

Ils s'en allaient.

Et comme, satisfait de les avoir vus disparaître, je laissais retomber ma tête sur l'oreiller, ma pauvre tête épuisée par l'insomnie nocturne, en voici un qui revient, un seul. Il revient vers moi. Lentement, lourdement, à travers la neige, il revient; il se perche à la cime d'un ormeau, en face, juste en face de ma croisée.

La branche plie, secouée par la rafale; la neige croule en pesantes avalanches. Et le corbeau se tient là, immobile. Immobile, il me regarde fixement, il me regarde. Oh! ce regard du corbeau!

Est-ce la fièvre, est-ce la peur? mes paupières battent, mes yeux se ferment.

Combien de temps ainsi?

Quand j'ai rouvert les yeux, la bougie était morte, une clarté froide emplissait la chambre, une clarté froide et blanche comme un reflet de lune. Le corbeau était là, toujours là, perché en face, juste en face de ma fenêtre. Mais il n'était pas seul maintenant.

Comme les merises mûres sur les merisiers, les ormeaux du parc portaient une noire, une hideuse récolte de corbeaux, pendus, vacillants jusqu'au bout des branches. Ils étaient là muets, attentifs, juste en face de ma fenêtre.

Tout à coup, pareil au clairon d'une victoire triste, un croassement a résonné, un long croassement. Un corbeau, alors, s'est détaché de l'arbre, puis un autre à côté, puis tous.

Lentement, lourdement, ils s'en sont allés du même côté; en bande, obéissant au même signe, ils s'en sont allés, — oh! l'oublier, comment le pourrai-je? — ils s'en sont allés à gauche, tous à main gauche.

XII

LA VALSE

Un après-midi de dimanche au bord du canal. La ligne d'eau pâle, toute droite, file entre deux rangées d'ormeaux sans feuilles; la plaine en contre-bas, les jeunes blés, les labours sont noyés dans les fumées violettes de décembre. Tout près, sous la levée, une maison se carre, maison et ferme, la façade orientée vers le canal. Le parterre, en avant, est fermé d'une grille à fers de lance; et, dans l'architecture de la maison, dans l'ornement du portail solennisé d'urnes en terre-cuite, dans la décoration de l'attique, se révèle le mauvais goût bourgeois régnant au commencement du second Empire.

Concordance inattendue : un piano joue une valse de Marcaillhou, *Indiana* ou *le Torrent*, et le piano lui-même est contemporain des valses et des piliers et des urnes en terre-cuite. Les cordes ont le son grêle, un peu macabre et faux délicieusement des vieux clavecins.

Si l'on pouvait voir la pianiste? Une sexagénaire, peut-être,

qui remplit de ce bruit d'autrefois le vide de cet après-midi de dimanche? Non : ce que j'entends est souple, nuancé, abondant. Une âme de jeune fille anime les touches. La maison est pauvre, la musique trop chère pour le budget du ménage. La jeune fille joue les valses jouées autrefois par sa mère. Et la mère est là, sans doute, qui tourne les pages.

Le piano roule ses ondes passionnées, s'exalte ou s'alanguit, exténué comme en des fatigues d'amour.

Le piano chante, et, dehors, sur un tas de fumier, des dindons font la roue et gloussent, énervés par la musique.

XIII

LES FILS DE LA VIERGE

Une fée laborieuse les a tissés cette nuit. La terre en est toute vêtue. C'est comme une trame blanche, à larges mailles, qui flotte à la pointe de l'herbe. A chaque fil, la rosée a suspendu ses colliers de diamants. Des ruisseaux, des rivières de pierreries ont coulé, noyant les prairies et les chaumes.

Puis, le mystère de l'aube s'est fané. La princesse matinale à la robe brodée, s'est réfugiée dans l'obscurité des taillis. Les pierreries se sont évaporées : la source des diamants a tari dans un baiser du soleil.

Ce n'est plus maintenant que de la soie, de la soie vivante qui palpite, qui s'effile au moindre souffle.

Sur les rudes labours, sur les chaumes flétris, sur les vignes dépouillées, il flotte, le manteau de beauté, le vêtement illusoire.

La décadence de la saison, l'agonie de l'herbe et des plantes s'enveloppe de cette grâce suprême.

C'est comme un suaire délicat, un linceul précieux sur les choses qui vont mourir.

ÉMILE POUVILLON.

LE GÉNÉRAL GRANT

ET

LA FRANCE

Il y a des légendes qui ont la vie dure, et ce sont en général les plus malfaisantes. La mémoire du général Grant est victime en France d'une légende de ce genre. Il passe pour avoir été durant la guerre franco-allemande l'ennemi de la France et l'allié moral de l'Allemagne. Cette légende afflige doublement l'Américain qui en trouve l'expression dans la presse, dans la littérature, dans la société française : d'abord parce qu'elle est radicalement fausse et a été à peu près inventée de toutes pièces ; ensuite parce qu'elle dépose nécessairement dans l'esprit des Français qui l'ont acceptée sans examen un germe de dissentiment et de préjugé contre la République américaine. Je crois de mon devoir, puisque j'en trouve l'occasion, de rectifier cette légende, dans l'intérêt de la vérité historique comme dans l'intérêt des bons rapports traditionnels entre les deux nations.

I

Lorsque le général Grant mourut, en 1885, dans l'accord de louanges qui parcourut l'Europe, seule, ou presque seule, la presse française donna la note discordante.

« Grant a été, sans raison d'aucune sorte, — dit M. Nicot dans la *France* du 23 juillet 1885, — un des plus mortels ennemis de la France. Dans toutes les circonstances de sa vie, le vainqueur du Sud a manifesté hautement, violemment, la haine qu'il professait à notre égard. Il y a quinze ans, lorsque allait sonner l'heure sombre de nos premières défaites, alors que sa situation de chef d'une nation neutre eût dû l'inciter à plus de réserve, il a officiellement déclaré, à qui voulait l'entendre, que toutes ses sympathies étaient avec l'Allemagne contre la France. »

Le *Figaro* de la veille s'exprimait ainsi :

« En 1870, Grant fut dur et injuste à la France... A chaque victoire, il adressait au roi Guillaume ses félicitations les plus chaleureuses. C'est pourquoi nous n'avions pas là un ami. Il oubliait Rochambeau et La Fayette, et nous n'avons guère à le pleurer pour cette raison... Il a fait fumer trop d'encens sous le nez de Bismarck et de Guillaume. »

Le *Télégraphe* du 24 disait :

« Le général Grant n'avait que peu de sympathie pour notre pays. En 1871, après nos désastres, il eut le triste courage de porter un toast à l'empereur d'Allemagne pour le féliciter d'avoir vaincu la France. »

Ce n'est pas seulement la littérature éphémère du journalisme qui lança ces accusations contre le général Grant. On les retrouve dans les revues graves, dans les meilleurs dictionnaires biographiques, dans les encyclopédies, dans les annuaires politiques[1].

Ab Jove principium. Dans la *Revue des Deux Mondes* d'octobre 1885, M. Cucheval-Clarigny écrit :

« Grant ne perdait aucune occasion de montrer le peu de sympathie qu'il éprouvait pour la France. Lorsque la guerre de 1870 éclata, il ne se borna pas à publier une déclaration de neutralité où les devoirs des citoyens américains à l'égard

1. Avec une seule exception, celle de la « Grande Encyclopédie », dans laquelle M. Auguste Moireau vient de donner la meilleure biographie de Grant et la plus équitable qui ait paru dans ce pays.

des belligérants étaient spécifiés ; il adressa au roi Guillaume des télégrammes de félicitation pour les succès des armées allemandes, et lorsque les Français établis aux États-Unis et des Américains sympathiques à notre pays voulurent ouvrir une souscription et former des compagnies de volontaires pour venir au secours de la France, il lança contre les auteurs de ce projet une proclamation conçue dans les termes les plus durs et les plus menaçants et prescrivit à leur égard les mesures les plus sévères[1]. »

Je passe aux dictionnaires biographiques et tout d'abord au plus considérable, Larousse, la grande source où la Presse et parfois le Parlement puisent leur érudition :

« Bien que, après le 4 Septembre, la République eût été proclamée dans notre pays, le président de la grande République transatlantique, à la fondation de laquelle la France avait si puissamment contribué, non seulement ne nous prêta aucun appui matériel ou moral, mais encore il n'hésita point, en présence de nos cruels revers, à adresser ses compliments au gouvernement prussien. Et ce n'est pas sans un sentiment de douloureuse surprise qu'on le vit, après notre écrasement définitif, adresser au Congrès un message dans lequel il exprimait ses vives sympathies pour le nouvel empire allemand. »

Vapereau assure « que, pendant la lutte, à chaque victoire des Allemands, le président avait adressé au roi Guillaume les félicitations les plus chaleureuses. »

Cette antipathie pour le général Grant a reçu même la consécration de la poésie. Hugo, dans *l'Année terrible*, a retrouvé pour flétrir Grant la plume des *Châtiments*. Le *Message de*

1. M. Cucheval-Clarigny ajoute un nouveau grief : la mauvaise volonté marquée par le général à l'entreprise française du canal de Panama. Il aurait dû savoir que la nationalité de l'entreprise n'avait rien à faire aux sentiments du général Grant, et l'on peut dire de la nation américaine. Ils auraient été les mêmes, quand l'entreprise aurait été dans des mains allemandes ou anglaises. Comme gardien de la doctrine de Monroë, le président ne pouvait que regarder d'un mauvais œil une entreprise qui devait donner à un pays européen, quel qu'il fût, une influence considérable sur le continent américain.

Grant et *Bancroft* ont fait plus peut-être que tous les articles de journaux pour entretenir et propager la légende :

... Que l'homme incarnant le droit devant l'Europe,
L'homme que de rayons Colombie enveloppe,
L'homme en qui tout un monde héroïque est vivant,
Que cet homme se jette à plat ventre devant
L'affreux sceptre de fer des vieux âges funèbres...
. . . .
. . . .
L'Amérique baisant le talon de César,
Oh! cela fait trembler toutes les grandes tombes[1]! »

II

Voilà la légende, légende toujours vivante et vivace[2]. Voyons, à présent, les faits.

Parcourons rapidement, en premier lieu, les actes publics du président Grant en ce qui concerne le conflit franco-allemand.

Dans le message annuel du président au Congrès, 5 décembre 1870, nous lisons :

« Aussitôt que j'ai eu appris qu'une république venait d'être proclamée à Paris, et que le peuple français avait accepté ce changement de gouvernement, le ministre des États-Unis fut averti par télégraphe d'avoir à reconnaître le nouveau gouvernement, et de lui présenter mes félicitations ainsi que celles du peuple des Etats-Unis[3].

1. Le *Message de Grant*.

2. Un exemple récent, et on pourrait en citer bien d'autres, de la persistance de cette légende, se retrouve dans la conférence faite par M. Paul Deschanel devant la Société de Géographie commerciale, à son retour d'Amérique, et où il s'écrie : « Pourquoi, en 1870, les félicitations du Président à l'empereur d'Allemagne? » (*Temps*, 15 mai 1892).

3. Le 6 septembre, M. Bancroft Davis, ministre des Affaires étrangères par intérim, télégraphiait à M. Washburne : « Aussitôt que vous jugerez le moment venu, présentez les félicitations du président et du peuple des États-Unis à l'occasion de l'heureux rétablissement d'un gouvernement républicain. » Rappelons, en passant, que les États-Unis furent aussi, la première puissance à reconnaître la République de 1848, quoique Lamartine de l'ait pas annoncé comme le fit Jules Favre en 1870, par crainte de froisser l'Angleterre. Ce fait, peu connu, est constaté par les archives de l'ambassade des États-Unis, à Paris.

» Le rétablissement en France d'un système de gouvernement n'ayant aucun rapport avec les traditions dynastiques de l'Europe, me semble être un sujet approprié pour les félicitations des Américains. Si cette lutte a pour résultat d'attacher le cœur des Français à notre forme plus simple de gouvernement représentatif, ce sera encore un sujet de plus de satisfaction pour notre peuple. Tout en ne faisant aucun effort pour imposer nos institutions aux habitants des autres pays, et tout en persistant dans une neutralité traditionnelle en ce qui concerne les luttes civiles à l'étranger, nous ne pouvons pas être indifférents à la propagation des idées politiques américaines dans un pays aussi important et aussi hautement civilisé que la France. »

L'enthousiasme à Paris fut immense lorsqu'on apprit que le président Grant reconnaissait le gouvernement de la Défense nationale. Le *Rappel*, l'organe de Victor Hugo, — le grand poète semble n'avoir jamais entendu parler de ce message-là, — écrivait le 10 septembre 1870, sous la signature de Paul Meurice :

« Enfin, aujourd'hui même, la grande République américaine reconnaît officiellement le gouvernement de la Défense nationale comme le gouvernement de la France. La note diplomatique[1] adressée à notre ministre des Affaires étrangères par M. Washburne aura un immense retentissement. Elle entraînera, nous n'en doutons pas, l'adhésion du cabinet de Saint-James et celle de tous les gouvernements libéraux et parlementaires. Désormais la révolution du 4 Septembre est

1. Voici un extrait de la lettre envoyée à M. Jules Favre par le ministre des États-Unis à Paris :

« En faisant cette communication à Votre Excellence, je la prie d'agréer, pour elle-même et pour les membres du gouvernement de la Défense nationale, les félicitations du gouvernement et du peuple des États-Unis. Ils ont appris avec enthousiasme la proclamation de cette République qui s'est instituée en France sans qu'une goutte de sang ait été versée, et ils s'associeront par le cœur et sympathiquement à ce grand mouvement qu'ils espèrent et croient devoir être fécond en résultats heureux pour le peuple français et pour l'humanité tout entière. Jouissant depuis près d'un siècle des innombrables bienfaits du gouvernement républicain, le peuple des États-Unis ne peut assister, qu'avec le plus profond intérêt, aux efforts de ce peuple français auquel le rattachent des liens d'une amitié traditionnelle, et qui cherche à fonder les institutions par lesquelles on assurera à la génération présente, comme à la postérité, le droit inaliénable de vivre en travaillant au bonheur de tous. »

un fait accompli qui s'impose à l'Europe entière. Nous félicitons et nous remercions le président Grant de sa courageuse initiative. Dans la douloureuse crise que nous traversons, nous sommes heureux d'entendre ce cri sympathique qui, par delà les mers, arrive de la terre de Washington à la terre de La Fayette. Une république qui d'emblée a conquis un si puissant concours, est impérissable. Les États-Unis d'Amérique viennent de saluer dans la révolution du 4 Septembre l'avènement des États-Unis d'Europe. »

Dans le même numéro du *Rappel*, M. Édouard Lockroy commence par ces lignes un article intitulé « la Résurrection » :

« La France est ressuscitée. L'Amérique la salue. Elle la salue comme on salue une amie que l'on croyait morte et que l'on revoit. » A la même page, M. Camille Pelletan rend compte d'une manifestation populaire qui eut lieu devant la légation des États-Unis, pour remercier M. Washburne de « la chaleureuse et magnifique reconnaissance de la République française par son gouvernement ».

La joie des journaux républicains ne faisait que refléter les sentiments du gouvernement né de la révolution du 4 Septembre, et qui, incertain encore sur l'appui qu'il trouverait au dedans et sur l'accueil qu'il recevrait au dehors, fut particulièrement heureux de l'action si prompte et si inattendue du président Grant. Il en sentait sa force augmentée aux yeux de la France et de l'Europe. C'était aussi l'impression de l'Europe. Le 30 octobre 1870, M. John Jay, ministre des États-Unis à Vienne, écrivait à son gouvernement : « L'importance croissante qu'a acquise l'opinion américaine sur le continent se montre dans les efforts que fait la presse allemande pour tâcher de diminuer la force morale donnée à la France par la reconnaissance de la nouvelle République, en insinuant que le gouvernement de Washington avait été poussé à cet acte par les rapports décevants et inexacts de son ministre à Paris ».

M. Jules Favre, en accusant réception de la lettre de M. Washburne, écrivit : « Je considère comme d'un heureux augure pour la République française, d'obtenir comme premier appui diplomatique la reconnaissance du gouvernement des

États-Unis. » Il trouva que des remerciements par lettre n'étaient pas suffisants, et, le 8 septembre, il allait voir M. Washburne pour les porter en personne. « Il me priait, dit M. Washburne, de vouloir bien transmettre au président et au cabinet de Washington la profonde reconnaissance du gouvernement de la Défense nationale[1]. »

Le 7 septembre 1870, M. Washburne recevait le télégramme suivant de M. Davis, ministre des Affaires étrangères par intérim :

« Barthemy (ministre de France à Washington) demande, en se conformant aux instructions de Jules Favre, si le sentiment public ici a changé depuis le changement de gouvernement en France, ajoutant lui-même que, jusqu'à présent, la presse de ce pays a montré une grande sympathie pour l'Allemagne. Je réponds que le gouvernement a maintenu une stricte neutralité et continuera de le faire : qu'il n'est pas étonnant que la population ait peu de sympathie pour une dynastie qui a favorisé les rebelles pendant notre guerre civile et qui de plus a essayé d'établir une monarchie sur notre frontière sud ; que, à mon avis, le sentiment dont il parlait n'existait pas envers la France ou le peuple français, et que l'opinion de notre gouvernement se montrait pleinement par sa reconnaissance immédiate du nouveau gouvernement de la Défense nationale ».

Paris ne fut pas seul à se réjouir. Je lis dans l'*Annuaire encyclopédique* pour 1869-1871, p. 1538 :

Des manifestations analogues eurent lieu dans la plupart des villes de France où les États-Unis entretiennent des consuls ; et les imaginations s'échauffant, on allait jusqu'à entrevoir, bien mieux, jusqu'à annoncer comme positivement résolue, une intervention par les armes des États-Unis en faveur de la France. Cet engouement ne fut pas de longue durée. Le 18 et le 19 septembre, tous les journaux publiaient la déclaration de neutralité du président Grant, du 22 août, qui défendait à tout citoyen américain de prendre les armes pour soutenir l'un ou l'autre des partis belligérants. »

1. Dépêche à M. Fish (secrétaire des Affaires étrangères des États-Unis), datée du 9 septembre.

En faisant cette proclamation de neutralité, le président Grant n'agissait qu'à la requête du gouvernement de Napoléon III. Le 3 août 1870, M. Barthemy, ministre de France à Washington, faisait parvenir à M. Fish, de la part de son gouvernement, une communication qui contenait ces lignes :

« Sa Majesté espère, par une juste réciprocité, que le gouvernement des États-Unis aura la bonté de prendre les mesures nécessaires afin que les autorités et les citoyens de ce pays observent avec précision, pendant la durée de la guerre, les devoirs d'une stricte neutralité. »

Dix jours plus tard, le secrétaire d'État *par intérim* répondait : « Le pli ci-joint adressé à M. Barthemy l'informe que, tant que durera la guerre, les États-Unis s'engagent à observer la plus stricte neutralité envers les partis belligérants. »

Le sentiment de désappointement causé en France par la lecture de cette proclamation de neutralité fut encore augmenté par le paragraphe suivant du Message présidentiel du 5 décembre 1870 :

« Le nouveau gouvernement nous a demandé de joindre nos efforts à ceux des puissances européennes dans l'intérêt de la paix. Il a été répondu que la politique intérieure et les intérêts propres des États-Unis ne leur permettaient pas de se mêler aux questions européennes avec le concours d'autres puissances européennes. Je m'assurai d'une façon officieuse que le gouvernement de l'Allemagne du Nord n'était pas disposé à accepter l'intervention d'aucune puissance, et, quoique souhaitant vivement de voir la paix rétablie entre les parties belligérantes avec lesquelles les États-Unis sont en termes d'amitié, j'ai dû refuser d'entrer dans une voie qui n'aurait eu pour résultat que de nuire à nos intérêts propres, sans pour cela avancer la cause pour laquelle notre intervention était demandée. S'il arrivait un moment où l'intervention des États-Unis pût hâter d'un seul instant le rétablissement de la paix, cette intervention serait faite de tout cœur. »

Voici les communications entre le cabinet de Washington et la Légation des États-Unis à Berlin auxquelles fait allusion le précédent message.

Le 9 septembre 1870, M. Fish envoie le câblegramme suivant à M. Bancroft :

« Washburne télégraphie que la France demande aux États-Unis de se concerter avec plusieurs puissances européennes afin d'agir en faveur de la paix. La politique des États-Unis et leur intérêt propre est de ne se mêler en rien aux questions européennes. Le président désire ardemment voir cesser la guerre. Si l'Allemagne désire aussi que les États-Unis s'interposent en faveur de la paix, le président sera heureux de faire tout ce qui est en son pouvoir pour arriver à mettre un terme à une guerre entre deux grandes nations pour lesquelles les États-Unis ont une amitié de longue date. Assurez-vous si l'Allemagne désire aussi notre intervention, mais ne l'offrez que si vous êtes sûr qu'elle sera acceptée. »

M. Bancroft répondit :

« L'Amérique ne peut intervenir en ce moment. Toutes les autres puissances se tiennent sur la réserve. L'Amérique serait seule et ne pourrait rien. Notre intérêt, notre dignité, pour le moment, nous forcent à rester à l'écart. »

Le 30 septembre, M. Fish écrit longuement à M. Bancroft à ce même sujet. Quelques lignes de sa lettre méritent d'être citées :

« Le président espère toujours, et c'est aussi l'intérêt de notre pays, que la guerre entre la France et l'Allemagne du Nord se terminera le plus tôt possible. On espère que vous ne laisserez passer aucune occasion de montrer que le désir du président et du peuple américain est de pouvoir offrir des termes de paix tels qu'ils puissent être acceptés par une puissance comme l'Allemagne, et qui en même temps ne soient pas humiliants ou dérogatoires pour la fierté du grand peuple qui a été notre premier et notre plus sûr allié. »

Mais c'est le Message du 7 février qui offensa le plus profondément la France. En voici les principaux passages :

« L'Union des États de l'Allemagne sous une forme de gouvernement semblable, en beaucoup de points, à celui de l'Union américaine, est un événement qui ne peut manquer

d'éveiller les sympathies du peuple des États-Unis. Cette Union a été accomplie par les efforts patients et persévérants de la population des vingt-quatre États de l'Allemagne, de concert avec les gouvernements régulièrement constitués. Le peuple américain doit considérer ce résultat comme une tentative d'imitation en Europe de quelques-uns des meilleurs traits de sa propre constitution, avec les modifications que semblent réclamer l'histoire et l'état social de l'Allemagne... Les aspirations vers l'Unité nationale, qui ont toujours poussé les nombreux millions d'hommes parlant une même langue et habitant des territoires limitrophes, mais séparés et divisés par des jalousies dynastiques et par l'ambition de leurs chefs, ont été enfin satisfaites... La réunion d'une grande quantité d'hommes libres et intelligents sous un seul gouvernement doit tendre à faire de ce gouvernement ce qu'il doit être en réalité : la représentation exacte de la valeur du peuple et l'organisation de son pouvoir. L'adoption en Europe du système américain par une nation libre et habituée à se conduire elle-même aura pour résultat de propager les institutions démocratiques et d'augmenter l'influence pacifique des idées américaines. »

Le *Rappel* du 26 février 1871 pose la question suivante : « L'Amérique, qui s'était montrée si sympathique à la France au lendemain de la Révolution du 4 Septembre, approuvera-t-elle, dans son admiration pour la force et dans son indifférence pour le droit, le soldat à cervelle exiguë qui la représente pour le moment devant le monde ? »

Ce message fut reproduit non seulement en France et en Allemagne, mais aussi dans l'Europe entière. Sa signification fut très exagérée. Il portait essentiellement sur une question administrative, ainsi que le prouvent les deux derniers paragraphes que je n'ai pas cru nécessaire de reproduire ici, et avait simplement pour objet de demander au Congrès une augmentation d'appointements pour le ministre de Berlin, afin de placer la légation des États-Unis en Allemagne sur le même pied que celle de Paris. Plusieurs faits, du reste, nous montrent que ce document est beaucoup plus de M. Fish que du président Grant ; et plus encore de M. Bancroft que des deux autres. C'est ce qui ressort de la correspondance échangée, durant

les semaines qui précédèrent la promulgation de ce message, entre le ministre des Affaires étrangères à Washington et la légation des États-Unis à Berlin, dirigée par M. Bancroft, et pour laquelle on demandait cette augmentation de crédit.

En effet, le 23 novembre 1870, M. Bancroft écrivait à M. Fish :

« Dans mes rapports précédents je vous ai fait pressentir l'établissement en Allemagne *d'un gouvernement plus libéral qu'aucun qui ait jamais existé en Europe*... Dans un sens le nouveau gouvernement est, pour ainsi dire, l'enfant de l'Amérique ; sans le succès de notre guerre civile, il n'aurait pu être établi. Notre victoire dans cette lutte a semé le germe de la régénération de l'Europe. »

En réponse à cette dépêche, M. Fish écrit à M. Bancroft, le 16 décembre 1870 :

« J'ai lu votre dépêche avec le plus grand intérêt, et je suis persuadé que les faits dont vous parlez indiquent une tendance de la part de l'Allemagne à assimiler sa constitution et son gouvernement aux principes libéraux qui ont si bien réussi chez nous, et cette conduite excitera une profonde admiration en Amérique et partout où de tels principes sont aimés et appréciés. »

Dans une dépêche datée de Berlin, 7 janvier 1871, M. Bancroft informe M. Fish que « la constitution des *États-Unis* de l'Allemagne a été inaugurée le jour de l'an. » Dans d'autres communications de M. Bancroft, je retrouve des phrases telles que les suivantes : « Le Conseil de l'Empire d'Allemagne, *le corps qui ressemble le plus à notre Sénat*, est maintenant réuni à Berlin ». « Le caractère de l'armée, composée principalement par le peuple, est opposé, *comme chez nous*, à la guerre, sauf lorsqu'il s'agit de la défense. »

Certains passages étranges du message du 7 février, qui causèrent une si grande surprise, pour ne pas employer une expression trop forte, en France et dans toute l'Europe, se trouvent donc expliqués, en grande partie, par le fait que M. Fish ne connaissait des affaires de l'Allemagne que ce que lui en écrivait M. Bancroft, l'historien le plus réputé des États-Unis. En un mot, il est évident que Bancroft inspira ce mes-

sage, que M. Fish le rédigea : et le président Grant ne fit qu'apposer sa signature à un document qui était pour lui avant tout un document d'ordre administratif.

Le 18 janvier 1871, le roi de Prusse recevait à Versailles, des princes confédérés, le titre d'empereur d'Allemagne. Le 29 janvier, par lettre contresignée Bismarck, l'empereur faisait connaître au président des États-Unis, comme il le fit aux autres chefs d'État, sa nouvelle dignité. Elle commence ainsi :

« Guillaume, par la grâce de Dieu, empereur d'Allemagne, roi de Prusse, etc., à Son Excellence le président des États-Unis de l'Amérique du Nord. Grand et bon ami... etc... » Guillaume annonce que les souverains des différents États et les cités libres de l'Allemagne l'ayant prié à l'unanimité de prendre le titre d'empereur à la fin de la guerre, il avait trouvé de son devoir d'accepter ce titre pour lui et pour ses successeurs au trône de Prusse. Le président Grant devait, de par sa charge, envoyer ses félicitations officielles au nouvel empereur et c'est là, sans doute, l'origine de la légende qui le montre envoyant ses félicitations à l'Allemagne, à propos de ses succès militaires. Il ne se hâtait pas pourtant. Le 27 février 1871, M. Bancroft écrivait de Berlin au secrétaire d'État : « L'empereur a déjà, probablement, annoncé au président sa nouvelle dignité et son nouveau titre. S'il en est ainsi, j'espère recevoir bientôt la réponse du président. » Près d'un mois plus tard, le 22 mars, impatienté de ne rien recevoir de Washington, M. Bancroft écrit de nouveau au secrétaire d'État : « Avant de quitter Versailles, l'empereur a adressé une lettre au président des États-Unis, pour lui annoncer le nouveau titre qu'il avait pris à l'occasion de la réunion des États du Sud de l'Allemagne avec ceux du Nord. » Cette lettre croisa, sur l'Océan, la réponse du président à l'empereur Guillaume. En voici le texte :

Ulysses S. Grant, président des États-Unis d'Amérique, à S. M. Guillaume, empereur d'Allemagne.

« Grand et bon ami,

» J'ai reçu la lettre de Votre Majesté du 29 janvier dernier, m'annonçant que les chefs de gouvernement et les villes libres d'Allemagne vous avaient prié, à l'unanimité, de prendre le titre d'empereur, et que vous aviez décidé d'accepter ce titre

pour accéder à leur désir. Que Sa Majesté me permette de la féliciter sur cette nouvelle marque de confiance de son peuple! Qu'il me soit permis d'espérer que les fonctions attachées à la nouvelle dignité qui vient d'être conférée à Votre Majesté concourront à augmenter la sécurité et la prospérité de l'Allemagne à laquelle les États-Unis prennent un grand intérêt. Je prie Dieu qu'il conserve Votre Majesté dans sa bonne et sainte garde.

» Fait à Washington, le 16 mars, dans l'année de Notre-Seigneur, 1871,

Votre bon ami,

U.-S. GRANT.

Par le président :

HAMILTON FISH

Secrétaire d'État.

Quand le ministre d'Allemagne à Washington lui avait remis la lettre de l'empereur, le président avait répondu :

« La nouvelle que vous venez de m'annoncer a une importance historique. Les États de notre Union qui sont unis entre eux de la même manière que la Prusse l'est avec les autres États de l'Allemagne, ont dernièrement fait de tels sacrifices et de tels efforts pour maintenir l'intégrité de leur pays commun, dans la paix comme dans la guerre, qu'ils ne peuvent qu'éprouver une grande sympathie pour un procédé semblable ayant un même but.

» Le nouveau titre que vient d'accepter votre souverain doit être regardé comme le symbole et l'accomplissement de ce but élevé de la part de l'Allemagne. Le désir que vous m'exprimez de la part de l'empereur de l'Allemagne unifiée de maintenir des relations amicales avec le gouvernement et le peuple des États-Unis, vous est chaleureusement rendu. »

Nous reviendrons plus bas sur le style de ces deux documents. Disons seulement qu'il vaudrait la peine de comparer la lettre et le discours du général Grant, aux lettres écrites et aux discours prononcés par d'autres chefs d'État à la même occasion. Je n'en donnerai qu'un exemple. Dans sa réponse à l'empereur Guillaume, le président de la République argentine s'exprime ainsi :

« La République argentine éprouvera toujours un grand plaisir à conserver les bonnes relations qui existent et sera

heureuse de donner de nouvelles preuves de la bienveillance de son peuple pour le peuple allemand qui vient de mettre sa destinée entre vos mains ». Et à la réception du nouveau ministre d'Allemagne, le président commence par ces mots : « Parmi les profondes transformations que les sociétés modernes ont eu à subir afin de mieux adapter leurs institutions aux idées et aux nécessités de l'époque, la Prusse particulièrement et l'Allemagne en général, ont mieux réussi que les autres peuples de l'Europe[1]. »

Les paroles du président Samiento, il me semble, sont au moins aussi flatteuses pour l'Allemagne que l'étaient celles du général Grant.

Les accusations portées contre le général Grant peuvent se résumer en deux faits. Il refusa d'intervenir en faveur de la France, pendant la guerre de 1870–71, alors que la fortune de la lutte se tournait contre elle; et il montra de la sympathie à l'Allemagne avant et après la proclamation de la République française.

La première de ces accusations n'arrêtera aucun de ceux qui connaissent la politique traditionnelle des États–Unis depuis Washington jusqu'à nos jours. On sait qu'une intervention à main armée en 1870 était moralement impossible. En admettant que le général Grant en eût entretenu l'idée, le Congrès et la population l'auraient repoussée. Toutes les traditions de l'histoire nationale sont opposées à ce que les États-Unis se mêlent aux querelles européennes. Nous avons vu cependant, que le président a été tout disposé à donner son concours au rétablissement de la paix toutes les fois que la chose aurait pu se tenter avec quelque chance de succès. Nous avons vu que le président des États-Unis fut le premier, de tous les chefs d'État du monde, à reconnaître la nouvelle république, et nous avons vu par l'enthousiasme et l'encouragement que cet acte produisit à Paris, dans la population et dans le monde politique, que ce n'était pas là un vain service.

Quant à la seconde accusation, à savoir que le président Grant s'est montré sympathique à l'Allemagne et hostile à la France, elle ne repose sur aucune base solide. Il se peut que

1. Memoria Presentada por el Ministro de Estado, etc., 1871, pp. 343, 345.

le général Grant, en tant que citoyen américain, ait admiré l'Allemagne plus que la France : mais, comme on le verra, cela même ses amis le nient formellement. La seule et vraie question est de savoir si dans sa position officielle de président des États-Unis, le général Grant a montré quelque partialité pendant la guerre franco-allemande. En considérant sa conduite à ce point de vue, je crois qu'il faudra admettre que, si l'une des deux nations a eu à se plaindre, ce n'est certainement pas la France.

III

Jusqu'à présent je n'ai considéré que des documents officiels. Je vais maintenant mettre sous les yeux du lecteur une série de lettres, qui m'ont été écrites au cours d'une enquête historique que j'ai faite sur le même sujet. Elles émanent toutes de personnes en relations directes avec le général Grant, dont plusieurs ont occupé des postes élevés pendant son administration, et dont les autres ont participé activement aux transactions diplomatiques entre les États-Unis d'une part, et la France et l'Allemagne de l'autre, pendant la guerre de 1870-71.

Le général Sherman, général en chef de l'armée américaine en 1870 et qui était à Washington à cette époque, m'écrit :

« Le général Grant, comme beaucoup d'Américains, professait une grande amitié et une grande admiration pour la France, à cause de l'aide qu'elle nous avait donnée pendant notre guerre révolutionnaire et en souvenir de la vaillante jeunesse dont La Fayette fut le type et qui partagea les dangers de cette guerre aux côtés du père de son pays, le général Washington.

» Pendant notre guerre civile, lorsque nous luttions pour la liberté contre l'esclavage, le gouvernement français était occupé à établir un empire au Mexique, avec un prince autrichien à sa tête, et une forte armée française sous les ordres de Bazaine, pour l'appuyer. Le général Grant vit dans cette intervention un acte de malveillance, sinon d'hostilité déclarée, et je lui ai entendu dire que notre guerre civile ne prit fin que lorsque les Français furent forcés de quitter le Mexique. Il aurait volontiers fait marcher son armée victo-

rieuse contre Bazaine, si l'objet en vue n'eût été aussi bien accompli par la diplomatie. Tout ceci est bien connu en France, et le général Grant n'attribua jamais cette façon d'agir au peuple français, mais à Louis-Napoléon.

» C'est pour cette raison que, lorsque la guerre de 1870 éclata, ses sympathies ne furent pas pour Napoléon. Après la défaite de Sedan, ce sentiment disparut entièrement, et dès lors je ne puis me rappeler aucun acte ou aucune parole qui ne fût sympathique à la France. »

M. John Russel Young, qui accompagna le général Grant dans son voyage autour du monde et qui fut plus tard ministre des États-Unis en Chine, m'écrit ce qui suit :

« Le général Grant éprouvait une aversion marquée pour la famille Bonaparte, et plus spécialement pour le premier Bonaparte. Jusqu'au moment de la défaite de Sedan et de la fondation de la République, toutes ses sympathies furent avec l'Allemagne — non pas contre la France ou les Français, mais contre la dynastie des Bonaparte. Après Sedan et l'établissement d'un gouvernement républicain, la France n'a pas eu d'ami plus chaud et plus sincère que le président Grant.

» Il est vrai que lorsqu'il vint à Paris, Victor Hugo refusa de le voir. Le général Grant avait exprimé plusieurs fois le désir de faire la connaissance d'un homme dont il respectait et admirait le génie. J'en parlai à M. Clémenceau, que je connaissais bien, et il se chargea d'organiser une entrevue ; mais lorsqu'il en parla à Victor Hugo, celui-ci répondit qu'il considérait le général Grant comme un ennemi de la France ; qu'il avait écrit ou devait écrire un poème à ce sujet et qu'il ne voulait ni le voir ni le recevoir. Je n'ai jamais communiqué ce message de M. Hugo au général Grant et, dans le tourbillon et la hâte de son séjour à Paris, ce désir sortit de son esprit.

» Mon impression personnelle, d'après bien des conversations avec le général Grant, est que toute idée qu'il fût hostile à la France est absolument erronée. Toute son antipathie était pour la famille Bonaparte et elle était si forte que, étant à Paris, il refusa de visiter les Invalides et la tombe de Napoléon Ier ; lorsque le Prince Impérial exprima le désir de rencontrer le général Grant, ce dernier déclina l'invitation. »

Ainsi, au moment même où Victor Hugo refusait de recevoir le général Grant, celui-ci tournait le dos à l'oncle et au fils de celui qui avait envoyé le poète en exil !

« Durant toutes mes relations avec le général Grant, — m'écrit M. Washburne, un des premiers et des plus intimes amis du général et qui représenta, comme nous l'avons vu, les États-Unis à Paris pendant la guerre franco-allemande. — je ne lui ai jamais entendu exprimer un sentiment ou prononcer un seul mot qui ne fût amical et bienveillant pour la France. Il connaissait les relations cordiales que j'entretenais avec le gouvernement et le peuple français et exprimait toujours son approbation de la voie que je suivais. Comme chef d'un grand pays neutre, il a conservé une stricte neutralité entre les deux nations belligérantes. »

M. Hamilton Fish, secrétaire d'État du général Grant pendant les huit années où il occupa la présidence, m'écrit :

« Qu'il ait admiré l'Allemagne est exact ; mais je suis convaincu que son admiration pour la France et pour son peuple égalait celle qu'il avait pour l'Allemagne. Je ne lui ai jamais rien entendu dire qui pût faire croire à une préférence de sa part pour l'une ou l'autre des deux nations. Tant que dura la guerre franco-allemande, nos entretiens sur ce sujet étaient nécessairement très fréquents. Il insistait toujours sur la nécessité d'observer une stricte et impartiale neutralité de la part des États-Unis envers les deux nations belligérantes. Il regrettait profondément cette déclaration de guerre qu'il croyait, comme l'a cru du reste le monde entier, avoir été hâtée par la France. S'il a éprouvé une sympathie particulière pour l'une ou l'autre des deux nations, je ne m'en suis jamais aperçu. A ce moment même un certain nombre d'Allemands habitant les États-Unis lui reprochèrent de pencher en faveur de la France, parce qu'il permettait qu'elle achetât librement des armes aux États-Unis[1]. »

1. M. George Bancroft écrit de Berlin, le 1er février 1871, à son gouvernement : « Le cœur du peuple allemand se tourna avec une grande confiance vers l'Amérique au commencement de la guerre. Ce tendre sentiment fut un peu refroidi par l'exportation des munitions de guerre d'Amérique en France. »

« S'il existe en France un sentiment que le général Grant aima l'Allemagne et détesta la France, — m'écrit M. Bancroft Davis, qui, comme on a déjà vu, fut sous-secrétaire d'État aux Affaires Étrangères pendant la guerre de 1870, — je suis convaincu que ce sentiment est sans raison. Le général Grant était essentiellement Américain et ses sympathies et ses affections étaient données sans réserve à son pays et à nul autre. En tant que président, sa conduite a été, pendant la guerre de 1870, strictement neutre, et, s'il s'en est écarté un seul instant, c'est le jour où il a permis la vente et l'embarquement d'un surplus d'armes du gouvernement à des agents du gouvernement français.

IV

Après les lettres qu'on vient de lire, et qui sont d'un intérêt général, en voici qui traitent plus particulièrement d'un incident spécial de la discussion qui nous occupe.

Nous avons vu que la légende, en France, accuse le général Grant d'avoir envoyé des télégrammes de félicitations au souverain allemand à l'occasion des victoires qu'il remportait sur les Français.

« A l'occasion de chaque victoire, dit *le Figaro*, il envoya à l'empereur Guillaume ses plus chaudes félicitations. » « On remarque, dit Vapereau, qu'après chaque victoire des Allemands, le président envoyait au roi Guillaume ses plus chaudes félicitations. »

Lorsque je demandai à M. Auguste Vacquerie à quel message se rapportait le poème de l'*Année terrible*, il me répondit : « Les vers dont vous parlez ne furent pas écrits en réponse au Message du 7 février, mais en réponse au télégramme de félicitations envoyé au roi de Prusse par le général Grant après la défaite de Sedan. »

Si le président Grant avait réellement envoyé ces télégrammes, il mériterait toute la censure dont on l'accable. Mais nous ne trouvons ici qu'un exemple curieux de l'inexactitude de l'histoire telle qu'on la fait de nos jours, car pas une de ces lettres ou dépêches n'a jamais été écrite ni envoyée.

« Il est absurde, il est ridicule même, m'écrit M. Hamilton Fish, de supposer que le général Grant ait envoyé une lettre de félicitations à l'empereur Guillaume après chacune de ses victoires. Cela lui aurait vraiment donné trop d'occupation. Jusqu'à ce que ces lettres ou télégrammes aient été produits, je resterai fermement convaincu qu'ils n'existent pas et n'ont jamais existé. Les seules lettres envoyées et signées par le général Grant au roi de Prusse ou à l'empereur d'Allemagne sont celles qu'il a envoyées en réponse aux lettres dynastiques adressées par le roi ou l'empereur aux chefs de gouvernement et aux autres souverains, annonçant les naissances, morts, mariages, etc.

» Or, la lettre qu'il a envoyée, pour répondre à la lettre où le roi de Prusse annonçait au président son nouveau titre d'empereur, ne diffère en rien, comme style et comme expression, de toute cette littérature de politesse créée par le cérémonial des cours d'Europe. Le style de ce genre de correspondance est toujours courtois et, en ce qui concerne les États-Unis, notre part de la correspondance est toujours *en sympathie* : nous exprimons le regret ou les félicitations suivant la nature du fait que la lettre nous annonce, et nous tâchons de le faire toujours d'une façon courtoise et agréable pour celui à qui elle est adressée. C'est ainsi, et non autrement, qu'a été écrite cette fameuse lettre du général Grant à l'empereur Guillaume. Les lettres et télégrammes de félicitations, à propos des victoires, n'existent pas et n'ont jamais existé. »

En réponse à la note de M. Vacquerie, que je lui avais communiquée, M. Fish me dit dans cette même lettre :

« Je n'ai aucun souvenir que le président Grant ait envoyé lettre ou télégramme au roi de Prusse à l'occasion de la prise de Sedan. Peut-être l'exécuteur littéraire de M. Victor Hugo est-il à même de citer son autorité pour prouver l'existence d'une telle communication, mais j'en doute : je ne crois pas qu'il soit possible de trouver cette autorité. Je suis convaincu que tout cela n'est qu'un mythe. »

Non content de m'adresser à Washington, je m'adressai à Berlin.

Voici la réponse de M. Chapman Coleman, premier secrétaire de l'Ambassade des États-Unis à Berlin :

« Il me semble impossible que le général Grant ait envoyé à Berlin les télégrammes qui lui sont attribués. Rien, absolument rien de ce genre ne se retrouve dans nos archives. Si ces télégrammes avaient été envoyés, M. George Bancroft, alors ministre à Berlin, en aurait eu connaissance, et s'il dément leur envoi cela doit suffire, à mon avis, pour trancher la question. »

Me conformant à l'avis de M. Coleman, j'écrivis à M. George Bancroft, alors à Washington, et voici sa réponse :

« ... Il est absolument faux que le général Grant ait envoyé des télégrammes de félicitations au roi de Prusse à l'occasion de chaque victoire remportée sur les Français ; j'étais alors ministre des États-Unis à Berlin et je sais qu'aucun télégramme de ce genre n'a été reçu dans mes bureaux. De plus, j'ai fait faire des recherches ici, aux Affaires étrangères, parmi les Archives, et j'ai reçu du secrétaire d'État l'assurance formelle qu'il n'existe rien de ce genre dans les Archives du ministère. »

Je crois ma démonstration achevée. Non seulement le *Message de Grant* est une injustice, mais il n'y a aucun fondement solide à la légende propagée en France par la presse et par les biographes sur les relations du général Grant avec la France et l'Allemagne. Les journalistes et les écrivains français tiendront sans doute à honneur de reviser le jugement trop hâtif, formé pendant la période terrible de 1870-71 et qui semble devenu acte de foi, et feront leur possible pour déraciner un préjugé sans fondement, jeté dans l'esprit de leur nation contre un grand citoyen d'une nation amie.

THÉODORE STANTON.

MONTÉNÉGRO — ALBANIE

NOTES DE VOYAGE

Au lever du jour, quitté Raguse. Toute indécise dans la buée du matin, la ville estompe ses tours, ses murs d'enceinte, noyée dans de la chaleur rose, se confond avec les rochers d'ocre qui la surplombent et l'entourent.

La mer, d'un bleu profond, d'un bleu de soie toujours le même, trop immobile, monotone avec ses côtes de rochers à pic, sans une plage, sans anses, sans rien qui dise de la vie auprès d'elle : plus triste en son éclat, toujours pareil, plus bleue encore à mesure que le soleil monte.

Devant nous, une baie large, profonde, entourée de végétation, terminée au fond, là-bas, par de grandes masses de pierres : les Bouches de Cattaro. Le spectacle vit, l'eau s'anime, varie ses teintes, se colore. Les arbres reflètent leur vert, coupant de traînées sombres les paillettes d'ocre, reflets du terrain, que les lames agitent. L'air fouetté se respire mieux. Une cascade, très loin, se brise au soleil, bruit tout doucement.

Perché sur un rocher, — quelques maisons seulement descendues jusqu'à la mer, — le village de Castelnuovo. De

grands diables dalmates, — coiffés de bonnets rouges, en larges culottes, guêtrés, des sandales aux pieds, et, sur l'épaule, posées seulement, des jaquettes dont les manches flottent, — nous regardent un instant, puis se remettent à jouer aux cartes, assis sur le môle, en plein soleil de midi... et de loin nous les entendons rire.

Perasto... De grands beaux palais, à fenêtres ogivales, surmontées de la rosace, — moitié ruines, hélas! ces palais. — Au milieu de la Grande Place, sur une colonne d'à peu près deux mètres de haut, un lion de Saint-Marc gros comme un carlin... Et c'est une si inattendue évocation de Venise dans ces rues où personne ne passe, d'une Venise qui dormirait pour toujours sur sa mer figée, — d'une Venise morte au monde, oubliée.

Des villages encore, mais de plus en plus espacés, à mesure que les montagnes deviennent plus hautes, s'en vont gravissant, là-bas, vers les hauts rochers, où commence le Monténégro. Au fond des « Bouches », Cattaro.

De loin nous entendons les clairons autrichiens, des cloches appelant à la prière du soir; et, dans l'air d'une pureté de haute mer, très distincts, nous arrivent des bruits de voix.

Sur les quais, parmi les officiers autrichiens, déjà des Monténégrins, aux culottes bleues, bottés, les grandes tuniques blanches coupées par la ceinture multicolore, où une gaine vide marque la place des pistolets.

Leurs petits bonnets rouges, brodés d'or, entourés d'une soie noire, deuil de la grande Serbie, deuil qu'ils n'ôteront que le jour où sera reconstitué l'empire de Douchan; — « l'empire si grand que l'empereur ne le connaissait pas tout entier », comme dit la légende que les pâtres chantent là-haut.

Dans Cattaro — que nous ne faisons que traverser — encore, mais très effacés, comme trop lointains déjà, quelques souvenirs de Venise: lions de Saint-Marc en relief au-dessus des portes de palais, palais refoulés par des bâtisses, enfoncés, perdus dans des ruelles.

A la nuit tombante, nous partons pour Cettigne. Au-dessus

de la ville, la très spacieuse route serpente en longs circuits, égratigne la montagne d'un large paraphe qui toujours va en se rétrécissant. Les petits chevaux que notre cocher excite de la voix trottent menu, agitent leurs clochettes, dans le silence immobile que ne trouble aucun chant de grenouille, aucune plainte d'oiseau nocturne. Les dernières lumières de Cattaro s'effacent derrière des arbres. La mer en bas, toujours plus petite, encaissée entre les hautes montagnes, bientôt pareille à un lac, puis à un brillant, s'éteint dans la brume qui la confond avec l'ombre des rochers.

Du haut plateau, nous dominons les Bouches de Cattaro. Un amoncellement de masses bleues, vaporeuses au pied, émergeant très nettes, rayées d'ombre, sur le ciel bleu vif. Cela s'étend loin, loin devant nous, et tout paraît grandi dans l'immobilité froide de la lune, donne l'impression d'un irréel paysage d'infini.

Halte dans une auberge, où une femme à moitié endormie se meut entre de grands flacons carrés posés sur le comptoir et les tables. Une petite lampe fumeuse éclaire à peine la chambre commune, basse de plafond. La femme, en grande tunique blanche, s'évasant sur un jupon clair, coiffée elle aussi du petit bonnet endeuillé, nous verse avec des gestes de somnambule une affreuse eau-de-vie d'un de ses flacons carrés : et comme nous refusons, elle nous apporte... du *pale-ale*. Nous repartons. Autour de nous plus de plantes, plus d'arbres. Des pierres, des pierres et encore des pierres.

Je dors dans la voiture, et de temps en temps, éveillé par un cahot, j'ai presque peur, tant ce qui m'entoure est étrange, nu, mort. Et nous continuons pendant des heures à monter, à descendre parmi les pierres, tantôt rondes, semblables à d'énormes galets, tantôt murailles de rochers empilées, crevassées en larges précipices, mais toujours grises, d'un seul gris blanchi à la lumière froide de la lune. Les étoiles sont d'un or éclatant, plus grandes que je ne les ai jamais vues, et lorsque la lune disparaît, elles éclairent parfaitement, baignent les contours d'une lumière douce, qui donne presque de la souplesse à ce paysage rigide.

L'aube nous montre Cettigne toute petite, tapie dans un cirque entre deux hautes montagnes, et nous traversons la ville encore endormie, où notre passage fait aboyer tous les chiens.

*
* *

Devant le konak (le palais), le prince Nikita est assis. De loin, je vois un homme lui remettre un placet. Deux autres s'expliquent devant lui, invoquent sa justice, à laquelle ils attachent bien plus d'importance qu'au jugement du tribunal. Et très affable, si parisien, malgré le costume national, qui pourtant lui sied, le prince me fait le meilleur accueil, m'emmène près de lui et pendant une heure me fait lui raconter... Paris.

Puis je vais chez le prince héritier, où je trouve Mirko, son frère cadet. A quatre mains, ils jouent au piano de merveilleux airs serbes et des danses tziganes : après quoi, Mirko me demande avec la voix blanche de ses quatorze ans : « Connais-tu cet air... classique? », et me joue... *Tararaboum*.

Et je peux me croire ailleurs qu'au Monténégro, dans cette bibliothèque de l'héritier où des fusils anglais dernier modèle, des cravaches, des *alpenstock* alternent sur les murs avec des photographies de grandes-duchesses et d'étoiles du Vaudeville ou des Variétés.

L'après-midi, au *lawn-tennis*, dans le jardin du palais. La princesse régnante est aux eaux avec les jeunes princesses, et le prince reçoit seul : très intéressé quand nous arrivons à la partie que jouent l'héritier, Mirko, la comtesse de Sercey, femme du chargé d'affaires de France, et le premier secrétaire russe.

Et pendant le *tennis*, les musiciens du prince héritier jouent. Ils jouent des airs serbes, des rapsodies, puis des marches viennoises avec le chic un peu commun des musiques militaires autrichiennes, trop soutenues par les cymbales et les caisses.

Mirko dirige lui-même un morceau, en vrai enfant, adorablement gauche, mais tout à son affaire, accentue les *forte*,

élargit, calme les *piano*, et enlève son final avec un petit geste presque tzigane. Et l'on continue à jouer au *tennis*. Le corps diplomatique est là au grand complet, et dans la conversation passe le dernier « potin » de Paris, tout frais arrivé par le courrier de ce matin.

Le soir, chez les Sercey, comme il fait trop chaud dans le salon et même sous les arbres du jardin, nous portons simplement nos chaises devant la maison, et là, en pleine rue, on cause de tout... de Paris... de l'Académie... et du Chat-Noir.

Au-dessus de Cettigne, à la pointe du Lovtchan, une petite chapelle, point blanc, vue d'en bas. Là-haut, hors de la portée des Turcs, longtemps fut enseveli saint Pierre, qui pendant quarante-huit ans avait été prince-évêque du Monténégro. Maintenant saint Pierre repose dans l'église de Cettigne, au pied du Lovtchan. A droite de l'autel, son cercueil, recouvert de drap d'or, s'ouvre aux grandes fêtes. Alors apparaît le saint, très bien conservé, un peu parcheminé seulement, sans rien d'inquiétant, de lugubre, sans rien d'un cadavre, enveloppé dans une immense chappe de brocart presque massif.

Près de l'église, dominant la ville, une ancienne bâtisse, l'air moitié forteresse, moitié cloître : c'est l'évêché. Près de la chapelle, encore sur une colline, une tour : la poudrière, devant laquelle une sentinelle monte la garde. Sur les créneaux de la tour, pendant des siècles, pourrissaient quelques têtes coupées aux Turcs, toujours renouvelées dans les incessantes escarmouches des Monténégrins avec leurs voisins d'Islam.

En ville, aux maisons, encore des vestiges d'illumination, des mâts plantés dans les rues. Des guirlandes autour du Zetski-Dom, où se trouvent réunis le Théâtre et la Bibliothèque : — quelques jours avant notre arrivée, on a célébré le cinq centième anniversaire de la fondation d'une imprimerie au Monténégro... Et le dernier livre sorti de l'Imprimerie Nationale est le *Poète et la Vila*, délicieux recueil de poésies du prince Nikita.

Au soleil couchant, nous allons au Belvédère, à un quart

d'heure de Cettigne, sur la route qui mène au lac de Scutari. Du haut de la route, à nos pieds, la montagne dévale, et devant nous se déroulent des lieues et des lieues. D'abord un grand cirque, puis les montagnes du Monténégro, plus basses à mesure qu'elles approchent du lac. Par éclats, l'eau apparaît entre les sommets, forme un grand espace vide, éloignant au fond, tout à perte de vue, les montagnes d'Albanie roses, violacées, vaporeuses, dans la chaleur du couchant. Au-dessus du lac, que l'on dit le plus giboyeux d'Europe, des milliers d'oiseaux tournoient : points blancs rosés, — qui sont des pélicans : — d'autres gris noirs, rayant l'air de leur vol rapide, — des hérons, — et des quantités de poules d'eau, de canards, de bécassines, agités dans un grand mouvement d'ailes avant le repos de la nuit.



En voiture, nous quittons Cettigne. Deux heures de route : le Belvédère traversé, revu dans la gloire du soleil couchant, les montagnes éclairées de rose, se perdant tout là–bas dans les nuages embrasés. La route descend, arrive à Rieka, résidence d'hiver du prince au bord du lac de Scutari.

Un joujou plutôt, ce petit Rieka, avec son pont à deux arches inégales, si vieux, si fragile; son bazar où l'on voit dans des boutiques grandes ouvertes des ouvriers clouer, battre des métaux, coudre, éclairés par des lumignons dont la lumière filtre à travers de grosses carafes pleines d'eau. A toutes les maisons, des balcons de bois, embaumés de fleurs, dont les grappes retombent à toucher les passants.

Hors de Rieka, vers le lac, l'habitation d'hiver du prince. Deux grandes maisons jointes en équerre et, disséminés par le vaste jardin , des petits chalets.

Dans la grande salle de l'auberge où nous soupons, les portraits du prince, de la princesse, de l'héritier et de deux grandes–duchesses de Russie. Portraits à dédicaces donnés à l'aubergiste, espèce de géant superbe, décoré du Danilo, et l'air, avec ses pistolets et yatagans à la ceinture, de tout au monde, sauf d'un maître d'hôtel.

En *londra,* bateau plat, mince, le bec très long hors de

l'eau, nous allons rejoindre le yacht du prince, mouillé dans les hautes eaux du lac. Un peu de berge aux deux côtés du chenal que nous suivons; puis, à pic, s'élèvent des montagnes de pierre. Peu à peu le chenal s'élargit. Quelques saules, des peupliers poussent au bout d'une prairie; enfin nous apparaît le lac. Dégagé, très grand, il s'étale à perte de vue, tout d'or dans l'éclat de la pleine lune. A gauche, la lune décolore les montagnes du Monténégro : à droite, elle accentue en vert les arêtes des monts turcs.

Le bateau file très vite. Nous installons sur le pont des lits, avec les coussins de la cabine, et je regarde passer les montagnes reflétées par le lac, sous la lumière intense de la lune, dans l'air immobile.

Devant nous, des minarets émergent parmi des arbres : une forteresse, plus ruine que bâtisse, sur une colline : dans un repli de terrain, encore des minarets devinés à travers les branches : c'est Scutari.

Au moment où nous stoppons, la lune disparaît. Près de nous, le stationnaire turc, sans un feu allumé ; rien au bord du lac, non plus, ne semble vivre, et au bout de quelques minutes seulement nous distinguons dans la nuit toute noire une voiture dont on allume les lanternes. Notre capitaine crie un prénom italien; et, de très loin, une voix répond. Un batelier vient nous prendre en *londra*, et nous entrons tout de suite dans une sorte de rue formée par des cabanes montées sur des piquets. Habitations lacustres, primitives au possible : quatre poteaux et, à un mètre au-dessus de l'eau, un plancher à claire-voie ; accrochées aux piquets, des nattes forment les parois ; le toit en nattes aussi.

Au bruit de notre approche, des cases s'éclairent : la lumière s'éparpille sur l'eau à travers les fentes du plancher. Des ombres s'agitent derrière les nattes, des voix interrogent... Notre batelier répond : « *Jok* (non) », avec une sorte de claquement de la langue.

Puis, à terre, un vieux nègre, en loques d'uniforme, regarde nos passeports, les regarde même à l'envers et, après nous avoir fait épeler nos noms, nous laisse partir.

Dans l'obscurité, la voiture nous cahote. Des maisons, des

arbres, des champs passent. Par des routes défoncées, nous allons toujours ; encore des maisons, des champs, puis enfin l'hôtel.

Course par la ville. Près de l'hôtel, un bazar animé, avec de grands étalages de fruits, des moutons accrochés aux toits des boucheries, des cuivres, de la quincaillerie. Des enfants, des aveugles, des chevaux chargés grouillent au milieu de tout cela, glissent sur le petit pavé pointu que l'on retrouve partout en Turquie. Puis un cimetière, des chemins creux ; et quand je crois que nous sommes déjà loin, hors de Scutari, voici près de nous une mosquée, une caserne, des bains, et la ville recommence, inutile, étendue bêtement, les maisons séparées par de grands champs en friche, où quelques pierres culbutées marquent la place d'anciens tombeaux.

Les maisons se rapprochent, et nous voilà dans un autre bazar. Une rue très étroite : entre les maisons, formant berceau, des pampres courent, et, par places, des linges étendus d'un côté de la rue à l'autre, et que traverse le soleil, bariolent de leurs couleurs les armes, les étains, les poteries, les fruits étalés presque sous les pieds des chevaux, qui incessamment passent, chargés de bois à brûler, ou de peaux de moutons séchées, pliées en deux, pareilles à des cartons déchiquetés.

Dans une boutique, à prendre le café, nous regardons passer les gens. En face de nous, un *babouchik* fait ses ablutions, et ensuite sa prière. A côté de lui, dans une autre boutique, le père et le fils rangent soigneusement des raisins non vendus, et mangent les grains tombés.

Des loques superbes, des vestiges de broderies d'or, des velours rouges, des fez éclatants, d'autres usés, pâlis, devenus nacarat, des Albanais tout blancs et de vieilles femmes, l'air hiératique, engoncées, enroulées dans des étoffes noires très sobrement brodées de rouge, — tout cela passe, repasse, se meurt derrière la fumée des narghilés, dans la griserie du soleil et du bruit. Je ne perçois presque plus les corps, ne vois plus que des taches toujours répétées, blanches, noires, rouges.

Au retour, traversé le cimetière catholique. Sur le tombeau d'un prince mirdite, dont la tribu est en guerre depuis de

longues années avec le sultan, cette épitaphe: « Ci-gît un chef mirdite, mort mais non vaincu. »



Au bout de trois jours de recherches et grâce à M. D... le très aimable consul de France à Scutari, nous avons des chevaux, qu'il est tout à fait difficile de se procurer pour traverser les monts d'Albanie, où d'incessantes révoltes contre le sultan rendent les routes très dangereuses et où, paraît-il, nous courons grand risque d'être attaqués par les brigands.

Des rosses efflanquées, faibles des reins, paraissant se tenir à peine. Pour selles, des armatures de bois que l'on capitonne moëlleusement d'un châle. Notre caravane se compose de quatre personnes: mon compagnon de voyage, moi, notre guide-interprète, très nul, et l'homme des chevaux, un Albanais à l'air stupide et fier, figure d'animal, où tout à coup luit un regard, un sourire d'une douceur d'enfant. Il est en blanc, pantalon serré au genou finissant en manchette sur le pied, gilet croisé, jaquette très courte grande ouverte, le tout en drap passepoilé de noir.

Parmi des champs de maïs et de tabac, en plaine, un chemin qui devient tantôt route presque carrossable, tantôt sentier confondu avec le ravin.

Un Albanais, armé d'un long fusil, une sérieuse cartouchière à la ceinture, est un berger qui garde quelques moutons.

Nous rencontrons des gens armés de vieux chassepots. A cinq, ils escortent un gros personnage prosaïquement à califourchon sur un âne, à l'abri d'un parasol doublé de vert.

Au fond de la plaine, des montagnes, qui, dans l'air très pur, très léger, prennent, malgré la chaleur, des tons glacés, transparents comme en Norvège, d'un bleu pur coupé de vert.

Vers midi, il nous faut traverser la Drina. Après une longue attente, le passeur se décide à venir nous prendre. Nous montons dans deux pirogues liées bord à bord, et, malgré le courant très fort, malgré le poids des bateaux simplement creusés dans des troncs d'arbres, nos deux rameurs nous passent avec

des rames flexibles, usées, raccommodées, paraissant ne pas tenir ensemble.

Halte pour déjeuner dans un misérable *hahn* minable, sale, où de pauvres gens fiévreux, rabougris, nous donnent les quatre seuls œufs qu'ils possèdent et de l'eau vaseuse, imbuvable.

Après déjeuner, nous montons, puis redescendons des collines toujours un peu plus hautes. Au sommet d'une colline, un rocher énorme, fendu en deux, forme cadre au paysage qui s'ouvre à nos pieds. Devant nous, une montagne en velours rouge et vert, en velours vraiment, tant sa couleur se veloute, s'éclaircit, prend des reflets aux courbes et aux arêtes. D'argile rouge, semée de petits buissons verts à tons plus légers sur les contours et les cimes: montagne étrange, verte et rouge, aux couleurs d'Islam.

Les chemins deviennent sentiers, raidillons à pic, où des pierres continuellement s'éboulent sous les pieds des chevaux. La pluie s'en mêle, lave tout, change en ravins ces peu sûrs sentiers où nos chevaux glissent et trébuchent à chaque pas. Et nous descendons pour remonter, et remontons encore pour redescendre : — une route que je ne comprends plus, qui semble tourner sur elle-même, nous ramener d'où nous venons et nous met devant les yeux une toujours même montagne, tantôt plus rouge, tantôt plus verte, mais de forme identique à la précédente, identique à celles qui la suivent.

L'homme des chevaux nous précède. Assis par-dessus le bagage qui charge un cheval, les jambes ballantes, il crie et chante un air, le même depuis Scutari ; air où il est question d'une jeune fille, d'un fusil et d'un éperon... Il chante et jette son fusil en l'air, lui fait faire le moulinet, le brandit, crie aux chevaux, rit tout seul, insouciant de l'averse, l'air radieux.

Le jour tombe, il pleut, et c'est toujours au prochain tournant que nous devons voir Pouka, la fin de notre étape.

Enfin dans la nuit noire, là-haut, apparaît une forme confuse de bâtisse, où brille une lumière : c'est le *hahn*.

Le *hahn,* une épicerie et une écurie, où nous trouvons, installée autour d'un maigre feu, une caravane qui transporte de l'huile. On nous fait place près du feu ; nous n'arrivons pas à manger d'affreuses choses qui sentent le suif et nous

nous couchons à jeun. — Par terre, une couverture : c'est le lit.

Le feu n'éclaire presque plus. Les hommes dorment, et seuls les chevaux continuent à remuer à tirer sur leurs chaînes. L'étrange de cette écurie, embuée d'odeur d'huile, de fumée, — celle du feu et celle des cigarettes, — l'inquiétant de ces Albanais blancs, couchés là, près de moi, avec à la ceinture un éclair d'arme, tout cela me donne une angoisse d'être loin, loin... me prend dans une tristesse qui s'exaspère en cauchemar...

Départ, ce matin, presque par une éclaircie. Mais la pluie reprend, et pour toute la journée. Le pays toujours même ; de hautes collines que nous montons, puis redescendons.

Un paysage pareil, la même montagne verte et rouge, plus haute, plus basse, de forme identique, arrondie du haut, s'évasant doucement vers le bas, verte et rouge toujours... Près de nous, rien ; ni rocher ni arbre qui arrête l'œil ; et toujours, dans le lointain, des montagnes vertes et rouges...

Sous la pluie, les sentiers emportés, nous marchons dans des ravins ; puis, une bonne partie de la journée, le lit d'une rivière, un peu torrent, nous sert de route. Et, à chercher des gués, nous traversons l'eau une vingtaine de fois, inondés, gelés, et si peu solides sur nos selles qui menacent de tourner à chaque pas.

Vers le soir, quatre hommes, l'air dur, armés de fusils et de yatagans, nous font « espérer » une mauvaise rencontre. Mais rien... Ils passent en sifflant après avoir dit bonjour à l'homme des chevaux. Tous les gens que nous rencontrons, du reste, sont armés ; tous, guides, muletiers, bergers, ont un fusil en bandoulière ; et, aux petites épiceries (les seules rares maisons qui bordent la route), un fusil pend à l'auvent.

Pendant une éclaircie, l'homme des chevaux décharge son fusil, pour le plaisir de faire du bruit ; et, de l'autre côté du ravin, un sien ami lui répond : alors, il rit à belles dents, et reste en joie pendant une heure.

Sous la pluie encore, le soir, nous arrivons à Flet : encore un *hahn*, où nous couchons après avoir refusé la nourriture du cru et épuisé notre provision d'œufs durs.

La même caravane d'hier, pour compagnons d'écurie.

Aujourd'hui demi-étape, par la pluie toujours. Impossible d'aller plus loin que Spass, où nous arrivons à midi. Les eaux ont emporté un pont que nous devons traverser, et il faut attendre à demain, ou plus peut-être... pour chercher un gué... si les eaux baissent.

Et il pleut sans cesse, sur la montagne verte et rouge en face de nous, sur ses voisines vertes et rouges, toutes brillantes, l'air de rubis et d'émeraudes sous le vernis de l'eau.

Départ à l'aube, pour être ce soir à Prizrend. Traversé des ponts splendides : œuvres d'art, d'une harmonie, d'une audace de rêve, s'en allant à des hauteurs de vertige franchir le large lit de la rivière. Un des ponts a huit arches irrégulières ; l'autre, cinq. Du sol ils s'élèvent, dessinent dans l'air un angle presque aigu ; broderies, dentelles de pierre d'une élégance de proportions exquise, merveilles d'art, perdues dans ce pays sans culture, sans civilisation, presque sans habitants...

Péage au second pont. Je suis très en avant de mes compagnons, et je veux passer quand même, essayant d'expliquer à l'Albanais, gardien du pont, que le guide a nos passeports et qu'il paiera... Mais, tranquillement, l'homme épaule son fusil vers moi et je suis obligé d'attendre qu'on l'ait payé ; après quoi, il daigne sourire et nous laisse passer.

Encore, pour paysage, la toujours même montagne ; et enfin, l'après-midi, à un tournant, très loin, un pic, un vrai pic en rochers, auprès duquel est Prizrend.

Alors nous marchons sans souffler, essayons même de faire trotter nos chevaux...

Vers le soir, nous rencontrons toute une caravane, une vingtaine de cavaliers bien armés, en beaux costumes, montés sur d'admirables chevaux. Le guide cause avec eux, puis me dit : « Il y aura du sang bientôt. Ce sont des brigands venus à Prizrend pour un dernier appel de leur procès : et ce procès, ils l'ont perdu. Il s'agit d'une fille de leur tribu que des gens de Prizrend ont volée un jour de marché. Jamais on n'a retrouvé la fille, découvert ses ravisseurs, et le tribunal

n'accorde pas aux brigands l'indemnité qu'ils réclament... Alors, il y aura bientôt du sang. »

Du haut de la dernière colline, tout au fond d'une large plaine, dans l'ombre bleue d'une montagne, apparaît Prizrend, piquée de minarets blancs.

Dans l'air très pur, la plaine, qui nous semblait n'avoir que cinq ou six kilomètres, s'allonge, s'allonge... Prizrend, à présent, s'éloigne... nous n'avançons plus. Quand nous sommes assez près pour distinguer la forteresse qui domine la ville, les maisons qui commencent à s'éclairer, un rideau d'arbres nous cache Prizrend... La nuit tombe très vite, efface tout, et je désespère d'arriver jamais... Cependant, à travers le noir absolu, nous suivons toujours le guide... Des lanternes apparaissent, une mosquée éclairée passe... Puis des rues interminables, très obscures, très étroites, où les poutres des balcons effleurent nos têtes. Dans une autre mosquée éclairée, un homme en blanc prie, agenouillé sur des nattes... et enfin nous arrivons à l'auberge.



Une ville encore turque, sans rien d'occidental : des rues étroites, des maisons dont le premier étage avance, les fenêtres grillées de moucharabiés.

Les boutiques grandes ouvertes : les marchands, très calmes, l'air endormi, nous regardent passer, indifférents.

Même au bazar, dans le grouillement des chevaux et des gens, dans le débat des prix, aucune hâte, pas de gestes, presque pas de bruit.

De très belles mosquées, anciennes églises prises par les Turcs aux Serbes, après Kossovo.

Des enfants serbes nous guident par la ville, nous nomment les mosquées, les ponts, les maisons où logent de gros personnages.

Puis là-haut, sur la colline, d'où nous voyons une ruine au sommet d'un rocher, — nid d'aigle, ancien château serbe dévasté par les Turcs, — ils nous parlent de la « patrie serbe » qu'ils ont ferme espoir de voir reconstituée, de la fête qu'ils

célèbrent tous les ans le jour de Kossovo... pour garder au cœur le souvenir de la liberté.

Et, très slaves, ils entremêlent ces récits graves de rires, de bousculades et d'énormes « blagues » à l'adresse des Turcs, dont ils se moquent, ne pouvant s'en débarrasser.

Près d'une chapelle byzantine, à moitié ruine, un cimetière serbe. Deux femmes, une vieille et une jeune, se disputent. La jeune était la bru de la vieille ; veuve, elle s'est remariée. C'est la tombe de son premier mari que l'on ouvre : la vieille veut enterrer près de son fils aîné son cadet qui vient de mourir. Très belle encore, avec ses cheveux blancs, sous un voile noir qui la couvre entière, elle renvoie la jeune :

— Retourne chez tes nouveaux parents, laisse-moi mes fils, à moi qui n'ai plus que leur souvenir pour vivre.

Et la jeune se met à pleurer :

— Je ne veux pas qu'on empêche mon mari de dormir tranquille : je l'aimais, moi aussi. J'ai acheté cette terre au sultan. Je ne veux pas qu'on y touche.

Alors le fossoyeur :

— Les morts n'ont plus rien à faire avec le sultan. Ils dorment en Dieu, et Dieu doit vouloir que deux frères reposent côte à côte...

Et il continue à bêcher pendant que nous nous éloignons.

Nous quittons Prizrend, en caravane de chariots, avec toute une société de Serbes très gais, qui chantent et jouent de la guzla le long de la route. Deux soldats nous escortent...

Nous traversons la large plaine de Kossovo, sur laquelle plane la légende de Douchan, la plaine que chantent les *Pesmas* serbes, la plaine rougie de sang, — aujourd'hui toute verte, bordée à l'horizon de hautes montagnes bleues, où des couches de neige mettent des sillons clairs.

Et puis, le soir, c'est Veresovitch, le chemin de fer, la banalité du wagon qui nous emporte vers Salonique.

PRINCE BOJIDAR KARAGEORGEVITCH.

LA

DOTATION DES MUSÉES NATIONAUX

L'Angleterre accorde à ses galeries nationales un subside annuel de 800.000 francs; l'Allemagne, un demi-million; et nos musées nationaux, le Louvre, le Luxembourg, Versailles et Saint-Germain, n'ont à se partager, à eux quatre, qu'une modeste somme de 162.000 francs.

162.000 francs doivent suffire à leurs acquisitions annuelles en tableaux, statues, objets d'art et d'archéologie même! 162.000 francs, en 1894; et sous la Convention nationale, il y a un siècle, la subvention annuelle était de 100.000 francs rien que pour les achats de tableaux et de statues « à déposer au Louvre »; et l'on sait quel changement s'est produit, depuis cette époque, dans la valeur de l'argent, et ce que représenteraient, en réalité, pour l'époque actuelle, les 100.000 francs votés par la Convention!

Réduit à de si faibles proportions, le budget de nos musées nationaux est un « budget de misère », en quelque sorte, et trop souvent, lorsque, dans une grande vente publique ou dans une galerie particulière, se trouve une œuvre d'art intéressante à acquérir, l'Administration des beaux-arts, paralysée par l'exi-

guïté de ses ressources, impuissante à lutter contre la concurrence étrangère plus généreusement subventionnée, est obligée de s'abstenir, laissant à de plus heureux rivaux une victoire qu'elle ne saurait disputer.

En bien des occasions récentes, dont le souvenir est présent à tous, c'est l'initiative privée qui a dû se substituer à l'État pour assurer à la France la propriété de telle ou telle grande œuvre artistique qui allait prendre le chemin de l'étranger. N'avons-nous pas vu, il y a quelques mois à peine, un groupe d'artistes et d'amateurs éclairés organiser une exposition et une souscription publiques pour offrir au Louvre un curieux tableau de J.-W. Turner, dont aucune toile ne figure en ce musée?

Aussi bien n'est-ce pas la seule lacune que l'on y doive déplorer : pas plus que nos autres musées nationaux, le Louvre ne réalise son idéal. Des époques intéressantes de l'art, des écoles n'y sont pas représentées, ou le sont si pauvrement que l'ensemble ne peut constituer cet enseignement par les yeux que l'on voudrait trouver complet dans une collection nationale.

L'œuvre de Turner, qu'il s'agissait d'acheter, était d'un symbolisme un peu obscur, peut-être, et ce n'était pas une des meilleures du peintre. Expliquons par là, dans une certaine mesure, l'insuccès, malgré tout regrettable, de cette tentative. Il n'en est pas moins affligeant d'avoir à constater qu'un maître justement renommé comme Turner n'ait pas encore sa place au Louvre, et qu'il ait fallu un appel à des souscripteurs bénévoles pour tenter seulement d'y faire entrer une de ces toiles que dans les enchères publiques on se dispute à prix d'or.

I

On ne peut toujours compter sur l'initiative privée, souvent capricieuse et prompte à se décourager. Il faut donc, en dehors de cette initiative, en dehors des allocations budgétaires notoirement insuffisantes, trouver les ressources néces-

saires pour assurer à nos musées nationaux le rang et l'éclat qu'ils doivent avoir dans un grand pays comme le nôtre.

De cette légitime préoccupation est née l'idée de la création d'une « Caisse des Musées nationaux ». C'est M. Bardoux, alors ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, à qui revient l'honneur d'avoir attaché son nom au premier projet de loi relatif à cette institution. Comme son prédécesseur au ministère, M. Jules Ferry vit dans la création projetée le moyen de donner à nos galeries artistiques la dotation qui leur manquait. Il s'en fallut de bien peu que la proposition de M. Jules Ferry se traduisît en une vivante et palpable réalité. Ce qu'elle avait de particulièrement ingénieux, c'est qu'elle affectait à la Caisse des Musées nationaux le produit de la vente des diamants de la Couronne qui venait d'être décidée. C'était le salut, c'était une fortune acquise, un capital considérable garanti pour l'avenir, capital dont les revenus auraient largement alimenté le budget de nos musées. La Chambre des députés adopta le projet de loi de M. Jules Ferry. Malheureusement, la session parlementaire touchait à sa fin au moment de ce vote, et le Sénat n'eut pas le temps, avant sa séparation, de sanctionner la décision qui venait d'être prise.

A quoi tiennent les destinées ! Il semblait qu'il y avait là un simple retard, facilement réparable, et que, dès l'ouverture de la session nouvelle, les choses allaient être remises au point et le projet, adopté déjà par la Chambre, définitivement voté. La nouvelle Chambre venait à peine de se réunir qu'une proposition de loi de M. Benjamin Raspail vint tout modifier. Suivant cette proposition, en effet, l'affectation donnée par la précédente Chambre au produit de la vente des diamants de la Couronne avait un caractère trop aristocratique. M. Raspail et ses amis demandaient donc que cette affectation fût changée, et que les sommes provenant de cette vente fussent employées à fonder une « Caisse des Invalides du travail ». Un vote de la Chambre des députés leur donna raison. Portée devant le Sénat, cette décision ne fut pas ratifiée : mais le Sénat, ne voulant pas se mettre en opposition flagrante avec la Chambre au sujet d'une question qui intéressait les classes ouvrières, — espérant aussi, sans doute, que le temps faciliterait une solution

ultérieure, — sursit à statuer sur la destination des fonds ainsi acquis et ordonna simplement que, jusqu'à une décision définitive, ces fonds seraient déposés à la Caisse des dépôts et consignations. Ils s'y trouvent encore, à cette heure, ils y attendent que l'accord se fasse sur leur emploi.

Cet accord se fera-t-il ? Nous le souhaitons, mais nous n'osons guère l'espérer. Sans doute, le gouvernement pourrait tenter de faire revenir la Chambre des députés sur le vote de la proposition Raspail ; et, l'on peut affirmer, sans méconnaître les intentions charitables et le touchant esprit de solidarité humaine qui ont dicté cette résolution, que les bons et solides arguments ne lui manqueraient pas. Il lui serait facile de démontrer que l'affectation donnée au produit de l'aliénation des diamants de la Couronne n'est pas conforme à la légalité. Un excellent rapport de M. Gonse, membre du Conseil supérieur des beaux-arts, — rapport que s'est justement approprié M. Bourgeois, dans l'exposé des motifs du projet de loi sur la Caisse des Musées nationaux qu'il a présenté avec une si éloquente conviction, — fait voir assez clairement que la base légale fait défaut à la mesure adoptée par la Chambre des députés. Les diamants de la Couronne appartiennent « aux collections publiques de la France », comme le déclare dans les termes les plus formels l'inventaire des biens de la Nation dressé pendant la Révolution. Ils appartiennent à nos collections publiques au même titre que les tableaux, les statues, les objets d'art de toute nature garnissant ces collections. Ils ne peuvent donc être aliénés qu'à la charge d'être « remplacés » dans l'inventaire des biens nationaux par des objets similaires, par des œuvres d'art destinées aussi à figurer dans nos collections publiques. Leur affectation à la dotation de la Caisse des musées nationaux aurait au plus haut degré ce caractère et répondrait au vœu et aux exigences de la loi. En serait-il de même de la dotation d'une « Caisse des Invalides du travail », si digne d'intérêt et de sympathie que puisse être l'institution rêvée par M. Benjamin Raspail ?

L'argument est excellent et mériterait d'être accueilli. Nous serions heureux qu'il le fût, en effet, mais il sera peut-être

impuissant à triompher des considérations philanthropiques qui ont déterminé les partisans du projet de loi adopté par la Chambre. Il faut prévoir un échec, le maintien du *statu quo* pour longtemps encore, et, au moment où la session parlementaire se rouvre, au moment où la discussion du budget des beaux-arts va ramener l'attention sur ces importantes questions, il est opportun de rechercher et d'étudier si d'autres ressources ne pourraient pas permettre la création si justement désirée d'une Caisse des Musées nationaux et assurer définitivement son existence.

II

Deux choses sont nécessaires pour atteindre ce but : d'une part, la création d'un fonds de dotation, d'un capital assez important pour que ses revenus garantissent le bon et utile fonctionnement de la Caisse; d'autre part, l'adoption de certaines mesures qui, indépendamment des revenus normaux du fonds constitué, viendraient augmenter le patrimoine de cette Caisse et la mettraient en état de remplir sa véritable mission de « trésor » des Musées nationaux.

Le produit de la vente des diamants de la Couronne s'est élevé à une somme d'environ neuf millions. C'est cette somme qui, si le projet Ferry avait été adopté en 1880, eût constitué le fonds de dotation de la Caisse projetée. C'est encore ce chiffre, ou, tout au moins, un chiffre approximatif, qu'il faudrait prendre comme première base de l'institution. Pour réunir, à défaut de l'affectation, à la Caisse des Musées nationaux du montant de cette aliénation une somme aussi importante, il faudrait, selon nous, recourir à une de ces combinaisons multiples que le Crédit foncier a si heureusement imaginées pour l'Exposition universelle de 1889, pour les Bons algériens, les Bons de la Presse, etc. : telle serait l'émission à un taux de 20 francs, 25 francs au maximum, d'un nombre de Bons dits « Bons des Musées nationaux », suffisant pour constituer le capital. Ces bons ne

seraient pas productifs d'intérêts. Ils seraient remboursables par voie de tirage annuel, les uns au pair, les autres avec lots et primes variant de 50.000 francs à 100 francs, comme les Bons de l'Exposition; mais, la reconstitution des capitaux étant devenue aujourd'hui plus lente par la diminution graduelle que subit le taux de l'intérêt de toutes les valeurs, la période d'amortissement serait naturellement plus longue.

Les souscripteurs de ces Bons, — dont l'émission serait faite pour le compte de la Caisse des Musées nationaux par le Crédit foncier ou par quelque autre grand établissement, — auraient, outre les chances de remboursement à primes et avec lots, la faculté d'avoir, pour les quatre Musées nationaux, le Louvre, le Luxembourg, Versailles et Saint-Germain, autant de tickets d'entrée aux jours réservés que le Bon vaudrait de francs.

Ceci, à la vérité, suppose l'adoption préalable d'une mesure déjà bien des fois proposée : l'établissement, à certains jours, d'un tourniquet à l'entrée de ces divers Musées. Mais si cette réforme, sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure, venait à être repoussée, l'avantage résultant, pour les porteurs de Bons, de ces tickets d'entrée serait facile à compenser par l'adjonction de quelques primes et lots supplémentaires aux titres remboursés par voie de tirage, — adjonction que rendrait possible et pratique la prolongation des délais d'amortissement.

Nous ne donnons, bien entendu, cette idée qu'en ses grandes lignes, et sans pousser jusqu'aux détails d'exécution que seule pourrait régler l'intervention de financiers compétents. Nous estimons, du moins, qu'il y aurait là une combinaison sérieuse et réalisable, et qui pourrait, après avoir été étudiée et avec telle ou telle modification pratique, amener d'heureux et féconds résultats.

Nous supposons constitué ce premier fonds de dotation. A ce fonds viendront nécessairement se joindre les dons et legs dont sera l'objet la Caisse des Musées nationaux, établissement public autorisé à les recevoir, et à qui les bienfaiteurs amis des Arts ne manqueront certainement pas.

Placée sous le patronage et la surveillance de l'État, administrée par un comité dont le ministre des beaux-arts désignerait les membres, cette Caisse aurait son autonomie et son indépendance financière, et l'excédent de ses revenus sur ses

dépenses, lorsque cet excédent viendrait à se produire, lui resterait acquis et servirait à accroître son fonds de dotation.

La subvention inscrite au budget des beaux-arts et versée chaque année par l'État s'ajouterait aux revenus de ce fonds de dotation. Mais une des réformes les plus urgentes à introduire, une des plus productives et dont bénéficierait le plus l'institution nouvelle serait l'établissement d'un droit d'entrée à certains jours de la semaine, dans chacun de nos quatre musées nationaux. Il ne s'agirait pas, bien entendu, de priver le public non payant du plaisir d'admirer les chefs-d'œuvre de l'Art. Nos musées sont une école qui doit être accessible à tous; mais, jusqu'à présent, ils sont ouverts six jours par semaine : y aurait-il de si graves inconvénients à établir un tourniquet pour trois jours, quatre au maximum, alors que les autres jours, dont le dimanche et le jeudi, seraient réservés aux entrées gratuites ? Ces deux ou trois jours de gratuité absolue suffiraient, sans doute, à ceux qui viennent dans les musées pour les musées, recherchant leur agrément ou leur instruction. Ne serait-ce pas encore trop pour cette population qui vient chercher un « chauffoir public » en hiver, et, en été, l'ombre et la fraîcheur et un lieu favorable aux tranquilles somnolences ?

Sans doute, une semblable proposition ne peut manquer de soulever, nous le savons, des protestations indignées au nom des principes démocratiques, au nom des droits du peuple méconnus; mais voilà de bien grands mots pour une bien modeste réforme. Il nous semble que par la facilité donnée aux artistes, aux critiques, à tous les travailleurs sérieux, d'obtenir des cartes même pour les jours payants, tous les intérêts seraient conciliés. La Caisse des Musées nationaux trouverait là, non seulement une source très légitime de revenus, mais encore une chance notable de succès pour l'émission des Bons à lots destinés à former son fonds de dotation.

Telles sont les considérations sommaires qu'il nous a paru sage d'exposer à la veille du jour où va s'engager devant les Chambres le débat annuel sur le budget des beaux-arts. Les réformes que nous proposons se résument en quelques lignes :

Création d'une Caisse des Musées nationaux ;

Constitution, au profit de cette Caisse, d'un fonds de dotation

qui serait fourni, soit par l'affectation à cet emploi des sommes qu'a produites la vente des diamants de l'État et qui sont déposées à la Caisse des dépôts et consignations, soit, par la souscription publique de Bons d'un type analogue aux Bons si connus de l'Exposition de 1889 : — fonds de dotation qui s'accroîtrait des legs et donations faits ultérieurement à la Caisse ainsi créée ;

Constitution de ressources annuelles au profit de cette Caisse par les revenus du fonds de dotation, par la subvention que l'État continuerait d'allouer sur le budget des beaux-arts, subvention qui serait la seule charge imposée à l'État dans cette combinaison ; enfin par le produit des tickets d'entrée exigés, trois ou quatre jours par semaine, des visiteurs de nos Musées.

C'est à la Chambre des députés et au Sénat, saisis par l'initiative gouvernementale ou parlementaire, qu'il appartient de statuer enfin sur cette importante question de la dotation de nos Musées nationaux. La situation actuelle ne saurait se prolonger sans péril pour la renommée artistique de notre pays. Alors que toutes les nations s'imposent en faveur de l'Art des sacrifices qui vont augmentant d'année en année, nous ne pouvons rester en arrière. La France ne doit pas déchoir.

L.-E. SERRE.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

L'ÂME ÉTRANGÈRE[1]

I

Il y avait encore peu de monde dans la salle de jeu, parce qu'on donnait, ce soir-là, pour la première fois, au théâtre du nouveau casino d'Aix, une comédie d'Henry Meilhac. Autour des quatre tables cependant une couronne d'habitués se pressait déjà, assis et debout, hommes et femmes, enfermant les croupiers dans le cercle ordinaire des joueurs infatigables. Mais le reste de la grande pièce demeurait vide, vides les longs divans accroupis au pied des murs, les fauteuils bas dans les coins, les chaises au cuir déjà terni. Le salon précédent aussi était désert, et l'huissier à chaîne s'y promenait,

1. Interrompu comme on sait par la maladie et par la mort, Guy de Maupassant a laissé deux romans inachevés : *l'Ame étrangère* et *l'Angélus*. Témoignant tous les deux qu'il fut frappé en pleine maîtrise, ils ne peuvent qu'augmenter l'admiration pour son talent et la pitié pour son malheur. Sa famille a bien voulu nous réserver l'honneur de les publier l'un et l'autre ; on nous permettra de lui présenter ici l'hommage de notre gratitude.

les mains derrière le dos, l'huissier bienveillant chargé de reconnaître les gens douteux qui cherchent à entrer dans ce lieu sans avoir été présentés et timbrés honnêtes par le visa de l'administration des jeux.

Un bruit d'argent discret mais continu, un petit bruit de source d'or, de source de louis coulant sur les quatre tapis, chantait au-dessus des voix humaines plus discrètes, plus sourdes, calmes encore.

Un homme se présenta pour entrer, grand, mince, assez jeune. Il avait cette allure aisée des garçons qui ont passé leur adolescence dans les habitudes élégantes de la vie riche et parisienne. Le haut de la tête était un peu chauve, mais les cheveux blonds qui restaient autour frisaient gentiment sur les tempes, et une jolie moustache, aux bouts tortillés par le petit fer, s'arrondissait bien sur sa lèvre. Son œil bleu clair paraissait bienveillant et gouailleur, et il portait dans toute sa personne un air de hardiesse, d'affabilité et de dédain gracieux montrant que ce n'était point là un tout récent parvenu ou un de ces rôdeurs de casinos qui courent le monde, en quête de rapines.

Comme il allait franchir la grande baie que drapait une portière suspendue, l'huissier, très poli, s'approcha en demandant :

— Monsieur veut-il me rappeler son nom?

Il répondit sans s'arrêter :

— Robert Mariolle. J'ai été inscrit tantôt.

— Parfaitement, monsieur, je vous remercie.

Alors il pénétra dans la seconde salle, cherchant quelqu'un du regard.

Une voix l'appela, et un homme de petite taille, légèrement obèse, touchant à la quarantaine, parfaitement correct, vêtu de l'étrange veste de premier communiant dite *smoking*, mise à la mode par un prince fêteur, s'approcha, les mains tendues.

Mariolle les prit et les serra, un sourire sur les lèvres, disant :

— Bonjour, mon cher Lucette.

Le comte de Lucette, un aimable, riche et insouciant célibataire, passait ses jours et ses années à aller où tout le monde va, à faire ce que tout le monde fait et à dire ce que tout le

monde dit, avec un certain esprit bon enfant qui le faisait rechercher. Il demanda, marquant son intérêt :

— Eh bien, et le cœur?

— Oh, ça va bien, c'est fini.

— Tout à fait?

— Oui.

— Tu es venu à Aix pour la convalescence?

— Comme tu le dis. Je change d'air.

— En effet, l'air où l'on a aimé peut toujours garder le dangereux microbe de l'amour.

— Non, mon cher. Il n'y a plus aucun danger. Mais je suis resté trois ans avec elle. Il faut donc que je modifie mes habitudes; et pour cela il n'y a rien de tel qu'un déplacement.

— Tu es arrivé ce matin?

— Oui.

— Et tu vas demeurer ici quelque temps?

— Jusqu'à ce que je m'ennuie.

— Oh! tu ne t'ennuieras pas, c'est amusant ici, même très amusant.

Et Lucette fit un tableau d'Aix. Il raconta cette ville de douches et de casinos, d'hygiène et de plaisir, où tous les princes de la terre que les trônes ont rejetés fraternisent avec tous les rastaquouères dont les prisons n'ont pas voulu. Il exprima, avec sa verve familière, cette salade unique de mondaines et de drôlesses, dînant aux tables voisines, parlant à haute voix les unes des autres, et jouant, une heure plus tard, coude à coude autour du même tapis. Il montra, spirituellement, cette familiarité suspecte, cette bienveillance incompréhensible, de gens inabordables ailleurs, et qui ont choisi pour faire la fête, et s'acoquiner avec n'importe qui, cette petite ville de Savoie. Les mêmes altesses, les mêmes souverains futurs ou dépossédés, les ducs, grands ducs ou petits ducs, oncles, cousins ou beaux-frères de rois, les mêmes grandes dames françaises ou cosmopolites qui mettent, d'ordinaire, des distances incommensurables entre eux et les simples bourgeois, qui forment pendant l'hiver, à Cannes, des groupes aristocratiques impénétrables que peut seule entr'ouvrir l'hypocrisie anglaise, ou les immenses fortunes américaines et juives, se précipitent, aussitôt les chaleurs

venues, dans les bruyants casinos d'Aix avec la seule envie, dirait-on, de s'encanailler librement.

Le comte de Lucette racontait avec un ton jovial et dédaigneux d'homme bien élevé qui fait les honneurs d'un mauvais lieu, qui s'y plaît, se moque de lui-même autant que des autres, et accentue la peinture pour la rendre plus saisissante. Sa petite figure grasse, rasée, que deux bouts de favoris coupés net à la hauteur des oreilles rendaient plus large encore, avait la mimique gaie, vive, un peu forcée de ces amateurs bien nés qui ont de l'esprit dans les salons, et il citait des faits, narrait des anecdotes, nommait des femmes, dénonçait avec bienveillance des scandales d'amour ou de jeu.

Mariolle l'écoutait avec un sourire sur la bouche, l'approuvait par moments, avait l'air de trouver exquis ce bavardage bien préparé, mais son œil bleu semblait terni, voilé par une pensée péniblement chassée.

Son ami s'étant tu, un silence eut lieu, et il dit, comme s'il eût oublié Aix et tous ces gens évoqués :

— As-tu su la dernière crasse qu'elle m'a faite ?

L'autre, fort surpris, demanda :

— Quelle crasse ? Qui donc ?

— Henriette.

— Ah ! ta ci-devant bien-aimée ?

— Oui.

— Non, je ne sais pas. Raconte.

— Elle m'a fait prêter de l'argent à une marchande à la toilette chez qui elle avait des rendez-vous.

Lucette éclata de rire, trouvant le tour délicieux.

Mariolle reprit :

— Oui, elle m'a apitoyé, me donnant cette procureuse pour sa cousine. Et il y avait là dedans une histoire de séduction, d'abandon d'enfant laissé à la charge de cette pauvre femme : tout un roman, un roman imbécile combiné dans une tête de fille et de fille de concierge.

Lucette riait toujours.

— Et tu as été pris, toi ?

— Ma foi, oui.

— Comme c'est drôle, toi, étant ce que tu es, élevé comme

tu l'as été sur les genoux de ton papa, le père Mariolle, le plus roublard des hommes.

Mariolle eut un petit mouvement des épaules plein de dédain pour lui-même et peut-être pour tout le monde ; et il murmura [1] :

— Avec les femmes, les plus fins sont des imbéciles.

— Mon cher, quand on les aime, elles deviennent généralement des rosses.

— C'est peut-être un peu exagéré.

— Non. Mais quand elles aiment, ce sont des anges, des anges à griffes, à vitriol ou à lettres anonymes, parfois seulement des anges crampons, mais des anges de fidélité, d'abnégation et de dévouement... En tout cas, ça t'a fait de la peine, bien que ton Henriette fût, je crois, une récidiviste.

— Oui, mais ses récidives justement m'avaient préparé à la guérison, et je suis guéri d'elle.

— Bien vrai ?

— Bien vrai. Trois fois, c'est trop.

— Alors, c'est la troisième fois que tu la prends en faute.

— Oui.

— Quand tu m'as écrit, avant-hier, de te retenir une chambre à mon hôtel, tu venais de la pincer.

— Oui.

— Donc c'est tout récent ta découverte.

— Mais oui. Ça date de quatre jours.

— Diable ! Gare aux rechutes.

— Oh ! non. Je réponds de moi.

Et, pour se soulager, Mariolle raconta sa liaison tout entière, comme s'il eût voulu chasser de lui, rejeter de sa mémoire et de son cœur ce souvenir, cette histoire, ces détails dont il était encore meurtri.

Son père, ancien député, devenu ministre, puis directeur d'une grande banque politico-financière, *l'Union des villes industrielles*, où il avait amassé une grosse fortune, était mort en laissant à son fils unique plus de cinq cent mille francs de rente et en le priant, comme dernier conseil, de passer sa vie à ne rien faire et à se moquer des autres. C'était un vieux

1. Voir, page 242, une première version du dialogue et du récit suivants.

finaud de financier, sceptique, retors et convaincu, qui avait ouvert de bonne heure les yeux de son héritier sur toutes les roueries humaines.

A son école, initié ainsi aux agissements des tripoteurs d'argent et de pouvoir, Robert devint un de ces élégants jeunes hommes pour qui l'existence, quand ils atteignent trente ans, semble déjà n'avoir plus de secrets.

Doué d'une intelligence subtile et d'une perspicacité narquoise éveillée par un sens de droiture naturelle, il se laissait aller au cours des jours, évitant les soucis et goûtant à tout ce qu'il trouvait bon sur sa route. Sans famille, car il avait perdu sa mère quelques mois après sa naissance, sans passions vives et sans entraînements irrésistibles, il garda longtemps un cœur sans attaches, attiré seulement par les plaisirs, le cercle, toutes les gaietés de Paris, et encore par un certain goût pour les tableaux et les objets d'art. Ce goût lui était venu d'abord parce qu'un de ses amis collectionnait, aussi parce qu'il aimait par instinct les choses rares et fines, ensuite parce qu'il venait d'acheter une jolie maison avenue Montaigne qu'il fallait meubler et orner, enfin parce qu'il n'avait rien à faire. Il lui suffit de quelques mois et de beaucoup d'argent pour devenir ce qu'on appelle un amateur éclairé, un de ces hommes qui s'y connaissent parce qu'ils sont riches, et qui font éclore les peintres à la mode parce qu'ils les payent. Comme tant d'autres, à force d'acheter des toiles et des bibelots, il conquit le droit d'avoir une opinion; il fut considéré et consulté; il encouragea des tendances et méconnut des mérites; il fut un de ceux qui font s'emplir chaque année le Palais de l'Industrie de cette peinture de bazar qu'on médaille par complaisance afin d'en rendre l'écoulement facile dans les galeries des amateurs d'art.

Puis il perdit son ardeur, ayant reconnu que tout le monde se trompe en cela comme en autre chose, que personne ne s'y connaît et que l'opinion change avec la mode, en ce qui touche l'esthétique comme en ce qui touche la toilette.

De plus en plus indifférent et sceptique, il se cantonna, en vrai Parisien de trente-cinq ans, dans les plaisirs ordinaires des hommes sur le point de devenir de vieux garçons. Il raisonnait son affaire, voyait clair dans son existence, faisait la

part raisonnable à chaque distraction, jeu, chevaux, théâtre, monde et le reste.

Il aimait assez le monde, dînait volontiers en ville, et puis faisait, entre dix heures et une heure du matin, de longues visites dans les salons préférés où il avait ses habitudes. Car il était bien reçu, fêté, choyé à cause de sa fortune, de son esprit et d'une sorte de sympathie qu'il attirait.

Vrai Français de la vieille race aimable, gouailleuse, dédaigneuse de tout ce qui ne l'émeut pas, ignorante de tout ce qui ne l'amuse point, n'ayant d'attention que pour certaines choses, certaines gens, même certains quartiers de Paris, il considérait que l'existence, en somme, ne vaut pas qu'on se donne beaucoup de peine et qu'elle doit plutôt faire rire que pleurer.

C'est alors qu'il rencontra, dans un souper, la maîtresse d'un de ses amis. Elle lui plut tout de suite par son charme discret, plus pénétrant qu'apparent. En s'asseyant auprès d'elle, on la remarquait à peine; après une heure de causerie, on se sentait attendri par sa grâce. C'était une jolie femme mince, dans les demi-teintes, de genre réservé, de manières modestes et délicates, qui jouait les ménagères dans le demi-monde distingué.

Presque inconnue au clan célèbre des hautes courtisanes, elle avait toujours été la maîtresse attitrée de quelqu'un, et demeurait dans l'ombre, dans une ombre somptueuse et parfumée. C'était une de ces adroites femmes qui savent donner des joies domestiques aux célibataires de la grande vie, et qui gardent, jusqu'à la découverte de l'amant naïf destiné à les épouser, la spécialité de faire payer fort cher aux hommes riches et désœuvrés les apparences d'un foyer légitime.

Robert Mariolle s'éprit d'elle, lui fit la cour comme à une mondaine, osa des déclarations, écrivit sa tendresse. Connaissant sa fortune, elle le fit attendre un peu, puis céda, l'installant dans un faux adultère comme elle avait installé son autre amant dans un faux bonheur conjugal. Lorsqu'elle fut sûre de se l'être attaché, elle eut des remords et lui déclara qu'elle devait rompre avec l'un ou avec l'autre. S'il voulait d'elle, elle serait à lui. Il fut ravi de ce choix et répondit qu'il la prenait.

Alors elle se sépara très habilement, sans histoires et sans brouilles, de celui qui payait ses discrètes faveurs. Sa vie n'en fut point troublée : les deux hommes même ne se fâchèrent pas, et après un froid de quelques semaines qui les tint éloignés l'un de l'autre, ils se serrèrent de nouveau la main et furent amis comme autrefois.

Alors, Mariolle eut deux logis, dont l'un enfermait des tableaux, des meubles rares, des bronzes et mille objets coûteux, tandis que l'autre cachait une jolie femme, toujours prête à le recevoir, à le distraire avec des sourires, des paroles tendres et des caresses. Il se plut chez elle, y logea peu à peu son désœuvrement, y emménagea sa vie. Il prit d'abord l'habitude d'y dîner de temps en temps, puis plus souvent, puis tous les soirs. Il y reçut des amis, y organisa de petites fêtes dont elle faisait les honneurs avec une simple élégance dont il était fier. Près d'elle il goûta la jouissance rare d'avoir une sorte d'esclave d'amour, charmante, complaisante, dévouée et payée. Elle tenait dans la perfection ce rôle simulé d'épouse et il s'attacha si fort au bonheur qu'elle lui donnait qu'il fallut un flagrant délit tout à fait imprévu pour le convaincre qu'il était trompé.

Un duel eut lieu. Il fut blessé très légèrement et recommença son ancienne vie. Mais après deux mois d'une existence qui lui parut odieuse, il rencontra Henriette un matin dans la rue. Elle vint à lui, toute rouge, émue d'audace et de timidité.

— Je vous aime, dit-elle. Si je vous ai trompé, c'est que je suis une fille. Vous le saviez bien, d'ailleurs. Je veux dire par là que j'ai eu un entraînement. Qui n'en a pas? M'avez-vous été toujours fidèle, vous, pendant que j'étais votre maîtresse? N'avez-vous jamais revu, tendrement, une ancienne amie — dites? — non, ne dites rien. J'étais payée, moi, ce n'est point la même chose.

L'explication dura deux heures, sur le trottoir, en allant et en revenant d'une rue à l'autre. Il se montra dur, emporté, véhément : elle fut humble, touchante, crispée. Elle pleura sans souci du public, sans s'essuyer les yeux, de vraies larmes, car elle l'aimait à sa façon, cette fille.

Il fut touché, la consola, vint la voir le lendemain, et la reprit.

« Bah, se disait-il pour s'absoudre, ce n'est que ma maîtresse, après tout. »

Il modifia cependant son existence, n'ouvrit plus guère aux amis, sauf à quelques-uns dont était le comte de Lucette, la porte de sa maîtresse, et vécut avec elle d'une manière en même temps plus étroite et plus réservée.

Elle acheva alors de le conquérir par l'agrément de son intimité, par des attentions gentilles, par un certain esprit drôle, malicieux, qu'elle semblait garder pour lui, même par des lectures qu'elle lui faisait le soir, quand ils étaient seuls. Il en vint à préférer le tête-à-tête avec elle à la plupart des distractions qui l'amusaient autrefois. Mais une lettre surprise un matin entre les mains de la femme de chambre lui révéla le nom d'un nouveau rival.

Il jugea qu'il serait naïf et ridicule de se battre une seconde fois pour cette rouée, et il la quitta simplement. Or il vivait depuis deux ans dans le contact incessant de cette chair caressante, et la nostalgie des habitudes prises, des baisers préférés, qu'il ne parvenait point à oublier ni à remplacer par d'autres, lui fit pendant trois mois des nuits troublées et des jours inquiets.

Elle lui écrivit : il ne répondit pas. Une seconde lettre l'agita. Elle s'accusait, tout en plaidant les circonstances atténuantes, et lui demandait en grâce de venir la voir seulement comme ami, de temps en temps.

Il résista pendant six semaines et se rendit à ses prières. Quelques jours plus tard, ils vivaient ensemble de nouveau.

Cela dura encore un an, puis il reçut la visite d'une vieille marchande à la toilette qu'il avait secourue plusieurs fois sur les instances d'Henriette. Les deux femmes s'étaient brouillées, et la vieille entremetteuse venait simplement révéler, par vengeance, qu'elle avait prêté sa maison aux rendez-vous de sa jeune cliente.

Alors il se fâcha tout à fait, tellement exaspéré qu'il se sentait guéri comme si on eût cicatrisé son cœur. Il prit la résolution de n'avoir plus avec les femmes que des rencontres de maître qui paie et que rien n'agite, et il quitta Paris pour changer d'air et de vie.

Aix attira sa pensée parce qu'il devait y retrouver son ami

le comte de Lucette, et, l'ayant rejoint, il lui conta aussitôt toute cette pénible histoire que l'autre, d'ailleurs, connaissait déjà presque entièrement, par fragments. Il l'écouta cependant jusqu'au bout avec une attention narquoise, puis, regardant Mariolle dans les yeux :

— Dans combien de temps la reprendras-tu? dit-il.

— Oh! jamais.

— Tais-toi donc.

— Jamais.

— Mais, farceur, tu es ici depuis une demi-heure et tu ne m'as encore parlé que d'elle.

— Pardon, je t'ai parlé de moi. J'ai fait ce que tout le monde fait.

— Oui, mais à propos d'elle.

— Comme je t'aurais parlé de moi à propos de voyage si je revenais de la Chine ou du Japon, ce qui ne prouverait pas que j'y retournerai.

— Cela prouve que tu penses à elle.

— Oh! le soir, seulement.

— Parbleu, c'est l'heure des dangers.

— Le matin, en m'éveillant, je suis ravi, ravi au fond de l'âme d'avoir rompu. Pendant toute la journée je ne songe pas plus à elle que si elle n'existait pas; puis, quand la nuit tombe, il me revient des souvenirs, quelques souvenirs intimes qui me mélancolisent un peu. Mais je la méprise tant, que c'est bien fini.

Ils furent distraits par l'entrée d'une foule. Le spectacle finissait; et tandis que le public qui se couche tôt, regagnait les hôtels et les villas, le public qui se couche tard envahissait les salles de jeu. Des cocottes, les vieilles cocottes des plages et des casinos, celles de Biarritz, de Dieppe et de Monte-Carlo, les légendaires guetteuses de joueurs en veine, les sœurs Delabarbe, Rosalie Durdent, la grande Marie Bonnefoy, en tenue de chasse, coiffées de chapeaux visibles comme des phares au-dessus de toutes les têtes, arrivaient, entourées d'hommes qui, grands, petits, gros ou maigres, portaient, collée à leurs dos osseux ou bombée par leurs formes grasses, la drolatique petite veste inventée, dit-on, par le futur roi d'Angleterre.

Des femmes du monde aussi, du meilleur monde, du très grand monde, apparaissaient escortées d'une cour de gentlemen : la princesse de Guerche, la marquise Epilati, lady Wormsbury, la toute belle Anglaise, une des amies favorites du prince de Galles, un connaisseur, et sa rivale Mrs Filds, la blonde Américaine.

Et soudain, bien que le bruit des pas et des paroles grandît sans cesse, le tintement de l'or sur les tables s'accrut si fort que sa petite voix métallique, continue et claire, dominait les rumeurs humaines.

Mariolle maintenant regardait, reconnaissait des visages, et, avec des prétentions d'expert en beauté féminine, recommençait contre Lucette ces discussions que tous les hommes du monde ont soutenues. Une nouvelle figure parut, une brune, brune comme on l'est aux confins de l'Orient, portant sur le front et sur les tempes cette poussée épaisse de cheveux noirs qui semblent couronner une femme avec de la nuit. De stature moyenne, elle avait une taille fine, une poitrine pleine, une démarche souple, un air de vivacité et d'indolence en même temps et cette allure de beauté agressive qui jette des défis à tous les yeux.

— Tiens, c'est joli, cela, dit Mariolle.

Lucette répondit :

— Je te présenterai quand tu voudras.

— Qui est-ce ?

— La comtesse Mosska, une Roumaine.

— C'est drôle, reprit Mariolle, je n'ai jamais été bien séduit par les brunes.

— Allons donc, et pourquoi ?

— Je ne sais pas : ça ne s'est point trouvé. Et puis je préfère les cheveux châtains ou blonds.

— Elles sont teintes, les blondes.

— Mais non, mon cher.

— Mais oui, mon bon, ou du moins il y en a tant de teintes, et si bien teintes, qu'on ne les distingue plus des vraies, et que les meilleurs amateurs s'y trompent. Elles sont devenues rares comme des bibelots authentiques, et on n'est jamais sûr de ce qu'on embrasse.

— Mais non, mais non. Elles ont des grâces que ne pos-

sèdent pas les brunes, la nuque par exemple. Connais-tu quelque chose de plus joli au monde que la petite mousse des courts cheveux, des premiers cheveux dorés ou châtains avec des luisants d'acajou, sur la peau blanche du cou qui descend se fondre dans l'épaule ? Les brunes ont l'air dur, ce sont les guerrières de l'amour. Regarde celle-là. On dirait l'Amazone de la coquetterie. Te souviens-tu de la démarche lente et des attitudes tendres d'Henriette ?

— Parbleu. Elle faisait son métier, elle.

Après un moment de réflexion, Mariolle ajouta :

— N'importe, si elle avait été un peu moins canaille, ou moi un peu plus, nous aurions formé un couple inséparable.

Plusieurs hommes, les ayant aperçus, s'avançaient la main tendue. Ce n'était que : « Bonjour, Mariolle. — Tiens, vous voilà ? — Comment allez-vous ? — Quand êtes-vous arrivé ? — Vous quittez donc aussi Paris, vous ? »

Et Mariolle serrait ces mains, souriait, répondait qu'il se portait à merveille, et qu'il venait faire un peu la fête à Aix.

Un d'eux soudain, un Italien très noble, ruiné et coureur de villes d'eaux, le marquis Pimperani, lui demanda :

— Vous connaissez la princesse de Guerche ?

— Oui, je chasse et dîne même quelquefois chez elle.

— Venez donc la saluer : elle vous invitera à la partie de campagne que nous faisons demain.

La princesse, une petite femme maigre, vêtue presque toujours d'une façon un peu masculine, de vestons de drap collés à la taille et de robes à la physionomie alerte dénonçant la femme qui marche, qui chasse et monte à cheval, causait avec Mrs Filds, au milieu d'un groupe d'hommes serrés autour d'elles comme une escorte défensive.

Quand elle aperçut Mariolle, elle lui offrit la main, amicalement, disant :

— Tiens, bonjour, monsieur. Vous voici donc à Aix.

Elle le présenta tout de suite à la belle Américaine dont le visage clair souriait toujours du même sourire sous une flambée éclatante de cheveux blonds. Ce n'était point ce nuage vaporeux dont sont auréolées certaines figures anglaises, mais une chevelure ensoleillée et lourde comme une moisson mûre de terre vierge. Elle était célèbre dans toutes les capitales.

Ils causèrent. La princesse ne jouait jamais. Elle venait là pour regarder, en spectatrice, car elle faisait une cure sérieuse, ayant pris des rhumatismes dans les chasses à courre, au dernier automne. De très bonne maison, de très bonne compagnie, elle avait, poussé à l'extrême, le goût des chevaux et des sports. Rien que cela ne l'occupait, ne l'intéressait, ne la passionnait. Agée de trente ans environ, pas jolie, mais agréable, avec un air un peu garçon, des yeux bleus doux et crânes, de jolis cheveux châtains, une maigreur souple, élégante et musclée, elle aimait s'amuser, courir les bois, tuer des bêtes, donner des fêtes, tirer des feux d'artifice, monter à cheval avec des hommes, sans aucun souci apparent de la galanterie. Son mari, député d'un arrondissement de la Touraine où il possédait une demeure magnifique, la laissait fort libre et s'occupait presque exclusivement de recherches historiques.

Il avait reçu déjà deux prix de l'Académie française. Sa bibliothèque de manuscrits était citée dans le monde savant de l'Europe entière.

La princesse demandait à Mariolle :

— Venez-vous pour des douleurs ?

— Non, princesse.

— C'est donc pour vous amuser ?

— Mais oui, tout simplement.

— Cela vaut mieux. Alors, voulez-vous faire une excursion avec nous, demain, à la Chambotte ?

— Avec bonheur.

— Eh bien, rendez-vous à dix heures, après la cure, devant l'Hôtel des Souverains.

Il remercia, ravi de cette invitation qui le faisait entrer plus intimement dans un monde où il n'avait fait encore que pénétrer.

La petite marquise Epilati, puis la grande lady Wormsbury, une *professional beauty*, qui rôdaient autour des tables de jeu, risquant quelques louis de temps en temps par la main d'un ami, se rapprochèrent et s'assirent. Alors elles s'occupèrent toutes ensemble du public qui grouillait autour d'elles, des filles principalement. Les hommes nommaient, donnaient des détails à mi-voix, chuchotaient des particula-

rités scabreuses. Une histoire de Rosalie Durdent les amusa beaucoup, et la dernière aventure de l'aînée des sœurs Delabarbe, arrivée la veille au soir dans l'hôtel, parut vraiment un peu vive, bien que le comte de Lucette l'eût admirablement contée.

Mais la princesse, qui songeait à sa santé, dit tout à coup :

— Il se fait tard. Allons prendre notre tasse de thé, puis nous rentrerons.

Elle se leva, suivie de tout son groupe, et ils passèrent dans la longue galerie vitrée entre deux parcs agrémentés de jets d'eau pendant le jour et de feux d'artifice pendant la soirée, immense café, salle à manger où déjeunent et dînent ceux qu'ennuie la table d'hôte des hôtels et qui ont de l'argent à profusion.

Là, subitement, autour des tasses où fumait le thé, une nouvelle conversation commença toute différente, familière, mondaine, sur un autre ton, une sorte de reprise de causerie interrompue, habituelle, toujours recommencée, qui semblait accuser entre ces femmes d'origines si diverses, entre ces hommes de races si disparates, la bizarre franc-maçonnerie d'une haute classe unique et sans patrie. Autour d'eux, la foule passait, grouillait, la foule vulgaire, banale, agitée, la foule des humbles et des communs, même riches et connus. Ils n'en étaient plus, eux ! Ils ne s'en occupaient plus, ne la voyaient plus. Ils venaient de rompre avec elle, de se séparer d'elle inostensiblement pour se réunir entre eux, autour d'une table de café, comme ils eussent fait dans un salon princier.

Ils parlaient d'eux à présent, des gens de leur classe, non des présents, mais des absents. Français, Russes, Italiens, Anglais, Allemands, qu'ils semblaient connaître comme des frères, comme les habitants d'un même quartier, car tous les noms prononcés, dont Mariolle ignorait la plupart, semblaient familiers à toutes les oreilles.

Il les écoutait avec curiosité, un peu dépaysé au milieu d'eux, mêlé tout à coup à ce petit peuple aristocrate sans frontières, à cette élite internationale du *high-life* qui se connaît, se reconnaît et se retrouve partout, à Paris, Cannes, Londres Vienne ou Saint-Pétersbourg, caste établie par la naissance, par l'éducation, par la tradition du chic, par une même con-

ception de la vie distinguée, aussi par des mariages, consacrée surtout par des relations de cour et des amitiés royales qui l'élèvent presque au-dessus du préjugé populaire et banal des nationalités.

Seul, le petit accent d'origine qui timbre toutes ces bouches révèle qu'elles n'ont pas appris sous le même drapeau la langue qu'elles emploient suivant les villes où elles se trouvent.

La princesse et Mariolle, assis à côté d'elle, se séparèrent bientôt des autres dans un entretien particulier. Pour lui plaire il vantait ses chasses, son talent remarquable d'écuyère, son ardeur à suivre un laisser-courre. Entraînée dans sa passion, elle montrait déjà en ses yeux et en sa voix cette gentillesse spéciale des gens dont on flatte les manies ; puis ils s'entretinrent de voyages, de la mer, des montagnes, des Alpes. Les environs d'Aix furent un long motif de récits.

— L'excursion que nous faisons demain, dit-elle, est une merveille. Je ne vous la décris pas, vous la verrez.

Puis, pour lui prouver qu'il venait de conquérir sa sympathie :

— Tenez, je vous prendrai dans ma voiture avec une charmante petite femme, la comtesse Mosska, une Roumaine.

Il demanda :

— Elle était tout à l'heure dans la salle de jeu, n'est-ce pas ?

— Oui, avec son père, ce vieux à moustache et à barbiche blanche.

Alors la princesse donna quelques détails sur cette jeune femme dont la beauté faisait sensation, à Aix. Elle était veuve du comte Mosska, écuyer du roi, tué en duel à la suite d'une querelle de jeu. L'accident datait à peine de dix-huit mois. Depuis ce moment elle voyageait, ayant quitté Bucharest pour se remettre, disait-on, de son profond chagrin.

— Et, elle est remise ? interrogea Mariolle avec une nuance imperceptible d'ironie.

La princesse sourit en répondant :

— Je crois que oui.

Puis elle se leva, car elle avait des habitudes régulières imposées par le régime des eaux, et, lorsqu'elle fut partie, Mariolle, à son tour, s'en alla, voulant faire un tour dans le parc avant de se mettre au lit.

Cette heure passée avec ces femmes élégantes dont le contact est doux, l'avait animé, égayé, consolé. Il sentait, à n'en point douter, que son reste de mélancolie s'évanouissait au milieu de ces gens qui l'accueillaient avec faveur, et il se mit à penser à eux comme on fait en quittant des êtres intéressants et peu connus.

Il marcha longtemps dans les allées du parc, sous la nuit chaude, sous la nuit étouffante de cette petite ville au fond d'une vallée, qui semble une étuve, pendant les mois d'été ; mais à mesure que s'écartait de lui la sensation directe des femmes qu'il venait de quitter, l'impression de solitude, retrouvée chaque soir depuis sa rupture avec Henriette, l'envahissait de nouveau. Les ténèbres lui paraissaient illimitées et la terre vide, car personne ne l'attendait plus dans sa chambre à coucher. Ainsi qu'il l'avait dit au comte de Lucette, la gaieté du matin, l'espèce d'espoir indéterminé qui s'éveille, avec nous, chaque jour, dans notre cœur, puis l'agitation de la vie et ses contacts, ses petites distractions habituelles, écartaient de lui, jusqu'au soir, l'indécis besoin de tendresse et le besoin précis de caresses entrés en lui maintenant, comme en tous ceux qui ont longtemps vécu dans une amoureuse intimité. La crise revenait à la même heure, faite de souvenirs et de désirs où se mêlait de la rancune, un recommencement de colère contre cette gueuse dont il avait souffert, dont il souffrait encore. Il se félicitait pourtant de l'avoir enfin lâchée, et se répétait comme pour s'affermir, se consoler, se convaincre qu'il ne devait pas la regretter :

— Cristi, quelle chance que ce soit fini !

Il rentra tout doucement, gagna sa chambre, se mit au lit, et, comme il était fatigué du voyage et de sa journée, il s'endormit presque tout de suite.

II

Robert Mariolle fut réveillé tôt par une rumeur de mouvement dans l'hôtel. A travers les vitres de sa fenêtre dont il n'avait point fermé l'auvent, une inondation de soleil faisait de sa chambre aux murs clairs, aux rideaux blancs, une petite cuve de lumière si vive qu'il ne put rester couché.

Aussitôt levé, il sortit et se mit à suivre le couloir étroit dont les portes semblaient gardées par des souliers, des bottines, ou des bottes qui venaient d'être cirés. Ils racontaient, ces morceaux de cuir délicats ou grossiers, la vie, les mœurs, l'élégance et la condition sociale de celui, de celle ou de ceux couchés encore derrière le mur. Mariolle y songeait, souriant, plein de bonne humeur matinale, d'envie d'essayer d'entrer quand il voyait, solitaire, et toute fine, la chaussure de deux pieds mignons, ou plein de dédain pour les fortes semelles à clous du touriste dont il devinait, en passant, le ronflement. Soudain, il aperçut, barrant tout le passage, une sorte de coffre enveloppé de rideaux, et que deux Savoyards portaient en soufflant. Il eut, à la première seconde, l'impression d'un accident, le léger serrement de cœur que donne le brancard couvert rencontré dans la rue, puis il se souvint qu'il était dans une ville d'eaux minérales où l'on enlève de leur lit, pour les y ramener après les douches, les malades en traitement. Dans l'escalier encore il dut s'arrêter deux fois pour laisser passer ces chaises à porteur et il comprit d'où venaient . . . .

. . . .

. . . .

GUY DE MAUPASSANT.

VARIANTE[1]

— Avec les femmes, les plus fins sont des imbéciles.

— Quand on les aime.

— Je ne l'ai jamais aimée.

— Henriette Lambel ?

— Oui, Henriette Lambel, je ne l'ai jamais aimée.

— Répète encore ?

— Je ne l'ai jamais aimée.

— Non... elle est trop forte, celle-là !

— C'est la vérité, mon cher.

— Alors pourquoi es-tu resté collé avec elle pendant trois ans, bien qu'elle fût une rosse ? Car tu le savais, qu'elle était une rosse.

— Je le savais.

— Elle te trompait. Le savais-tu qu'elle te trompait ?

— Je l'ai su.

— Donc tu acceptais tout, ce qui est excusable quand on aime, mais ce qui devient incompréhensible quand on n'aime pas.

— Mon cher, écoute. Je vais essayer de me faire comprendre, ce qui n'est pas très facile, et de t'expliquer le genre d'attachement qui me liait à cette fille.

— Oh ! je devine : la chair et ses artifices.

— Non, autre chose : son charme pervers.

— Alors, tu l'aimais ?

— Non, je subissais un attrait que je détestais, contre lequel je me révoltais, mais contre lequel aussi je ne pouvais me défendre.

— C'est une des formes de l'amour.

1 Voir page 229.

— Non, c'est une des formes de la faiblesse humaine, et une des preuves de la puissance et du danger de l'éducation.

— Qu'est-ce que tu me chantes-là ?

— Écoute, tu me connais assez, puisque nous sommes des amis de collège, pour me comprendre. Tu me parlais tout à l'heure de papa. Tu te rappelles quel homme c'était, le plus malin sceptique que j'aie connu, un sceptique gras, jovial, sans pessimisme, comme on dit aujourd'hui, un sceptique qui a été deux fois ministre à une époque où l'on voit vraiment de drôles de choses. Et il les voyait bien lui, il les flairait, les devinait, les éventait avec sa rouerie tranquille et son incroyance radicale. A l'école de mon père, j'ai appris la rosserie humaine comme on apprend naturellement à nager quand on vous jette à l'eau tous les jours. Je n'ignore point que c'est de la rosserie et qu'on s'y noie, mais j'ai gardé pour elle un certain penchant blâmable ; et d'ailleurs je sais nager dedans. Donc, j'ai vécu dans ce monde extraordinairement pourri qui touche aux gouvernements, au milieu d'hommes à tout faire, de femmes mariées qui sont des filles et de filles que je ne savais plus distinguer, en mon âme et conscience, de ces femmes mariées. Élevé là dedans, j'aime ça, comme l'homme grandi aux champs aime les plaines, comme l'homme grandi dans les villes aime les rues. J'aime tellement ça, qu'une honnête femme, mais là, une femme vraiment honnête, m'embête autant qu'un ecclésiastique de campagne, même si elle est fort belle. Quant à celles qui ne sont pas honnêtes, elles me plaisent, mais je les méprise, oui, mon cher, je les méprise au nom d'une certaine droiture qui est en moi, mais dont je ne me sers pas ostensiblement, ou plutôt dont je me sers uniquement pour porter des jugements que je classe dans mes cartons secrets. Je méprise ainsi beaucoup de gens, beaucoup de choses, beaucoup d'idées dont j'ai l'air de faire mes délices, car je suis tolérant et conciliant, bon enfant et quelquefois cassant, quand il me plaît d'être cassant, par caprice. Or, tu as connu Henriette Lambel. Cette femme-là était faite pour me ravir à première vue. C'est par sa félinerie et sa félonie qu'elle m'a séduit. En elle j'ai trouvé, j'ai reconnu, j'ai savouré tous les infâmes défauts des femmes. Et puis il y avait entre sa délicieuse personne et son

exécrable nature, une telle harmonie irrésistible et incompréhensible que cela aurait suffi pour emballer le corrompu que je suis. Est-elle jolie, la gueuse, avec ses mouvements discrets, avec cette finesse de traits, de regard, de sourire, de peau, de membres, de doigts, qui lui donne une saveur unique! C'est, sans aucun doute, la créature la plus gracieuse, la plus naturellement, simplement et irrésistiblement gracieuse que j'aie connue. Et avec cela, avec cet air doux, aimant, fidèle, dévoué, elle ment comme personne n'a jamais menti, elle ment avec l'autorité d'un maître d'armes touchant où il veut ses élèves. J'étais prévenu, je n'ignorais rien, et j'étais pris, presque à tous coups, à ses mensonges. Dieu quelle rosse!

Il racontait sa passion, tout entier à ce sujet dont son cœur était encore plein. Il en dit le début, déguisant son entrainement naïf sous un air de bravade sceptique, n'avouant pas qu'il eût été amoureux, aveugle et niais comme tous ceux qui tombent entre les mains d'une femme dont c'est le métier de jouer les hommes.

Avec des tons dégagés, indifférents, ironiques il se blaguait lui-même à présent. Après avoir reconnu sa faiblesse et découvert tous les tours, toutes les ruses dont il avait été victime. Après avoir vraiment sondé ce cœur perfide de femme jusqu'en ses coins les plus faux, il posait pour l'homme qui n'a pas été dupé, mais qui a fermé les yeux par dédain et par amusement.

Il avait fermé les yeux en effet, et souvent. Il les avait fermés d'abord en la rencontrant pour la première fois. C'était une courtisane de demi-grandeur, riche déjà bien que très jeune, douée d'une souplesse et d'un instinct de fille irrésistibles. Grande, mince, longue, séduisante, féline, elle n'avait pas cet éclat qui fait se retourner les hommes dans la rue, mais un attrait voilé, presque modeste, une séduction insinuante de la voix, du sourire et du geste, dont elle engluait tous ceux qui avaient franchi sa porte.

Mariolle, pendant six mois, s'était cru aimé par elle, et l'avait aimée simplement, en brave garçon, malgré ses prétentions de roué. Puis un petit détail, tout à coup, lui ouvrit les yeux. Il apprit par un boursier de ses amis qu'Henriette Lambel venait de placer cent mille francs en obligations de chemin de fer.

Où avait-elle eu ces cent mille francs?

Il raisonna, épia, chercha et reconnut qu'il était trompé. Au premier moment il voulut se battre, tuer quelqu'un, et il appela, comme témoins, deux camarades. Ses deux témoins lui révélèrent qu'il trouverait devant lui quatre adversaires pour le moins. On en nommait quatre. Peut-être y en avait-il davantage. Il eut un mouvement d'orgueil et rompit avec elle, après une scène abominable.

Puis il la regretta, il souffrit, il pleura.

Ils se revirent dans la maison où ils s'étaient connus, chez une actrice, se parlèrent d'abord avec hauteur, puis avec bienveillance, puis avec douceur, puis avec tendresse. Elle le reprit en lui jurant d'être fidèle, et il eut toutes les clefs de l'appartement, moyennant une pension jugée suffisante pour les besoins d'une jolie femme.

Cela dura six mois. Il ne voyait rien de suspect et vivait cependant en proie à tous les soupçons. Une lettre surprise un matin entre les mains de la femme de chambre lui révéla de nouveau qu'il n'était pas seul. L'explication fut terrible. Il battit sa maîtresse, puis se sépara d'elle encore une fois. Mais pendant cette seconde période de leur liaison, plus ardente et moins confiante que la première, il s'était attaché à elle d'une façon tenace et bizarre, non plus à l'être qu'il avait cru sincère, mais à l'être qu'il savait trompeur. Il aima cette femme d'un amour irrité, exigeant et jaloux, il l'aima comme on aime les filles, qui surexcitent nos désirs, quand nous en faisons des compagnes régulières, parce qu'elles sont des créatures publiques que nous sentons toujours prêtes à glisser dans d'autres bras.

Donc, après une séparation de six semaines, il revint à elle et reprit les clefs, en sachant bien qu'elles étaient doubles. Il ferma les yeux tout à fait, et comme elle avait de la tenue, beaucoup d'adresse et de tact, elle sut ménager son amour-propre. Mais elle devint, en constatant son pouvoir sur lui, une si capricieuse dominatrice qu'elle lui rendait l'existence intolérablement énervante. Elle lui imposa de dîner avec sa mère, veuve d'un voiturier, d'aller voir sa petite sœur en pension à Sèvres; et elle lui carotta de l'argent sous tous les prétextes imaginables.

Ces vexations eurent en lui plus d'influence que ses infidélités. Il avait les yeux ouverts sur elle, des yeux lucides et

méprisants, et tout en goûtant le charme physique, pervers et savoureux de cette raffinée courtisane, il apprenait en elle à connaître, à discerner et à haïr toutes les duplicités féminines. Il l'observait avec une curiosité avide, et s'observait lui-même avec une complaisance flatteuse. Posant pour l'homme fort, sceptique et corrompu, qui raisonne ses passions, y cède et les analyse suivant la mode contemporaine, il avait la prétention de se connaître admirablement, et de ne jamais ignorer un des motifs instinctifs ou intentionnels auxquels il obéissait.

Donc il s'observait avec méthode, croyait se bien pénétrer et se racontait avec un petit orgueil d'homme bien doué, qui n'ignore pas ses qualités : il se jugeait, naturellement, comme il lui plaisait de se juger, amplifiant, selon sa vanité, ce qu'il tenait à montrer, dissimulant ce qu'il tenait à cacher, voyant gros, avec des yeux de myope, ses défauts préférés comme ses mérites, car quiconque regarde en soi-même est trop près du sujet pour le bien distinguer.

Cette pratique de l'observation le sauva pourtant de la domination d'Henriette. Il devinait mal ses roueries, mais finissait par les découvrir et il se fâchait surtout des embûches puériles qu'elle lui tendait sans cesse. Les caprices inutiles, la coquetterie guerroyante, le besoin qu'elle éprouvait de le contrarier parce qu'elle était la plus forte, firent fermenter peu à peu dans l'âme lucide de cet homme, malgré son attachement de mâle, une rancune accumulée, dissimulée, grandissante, devenue de l'irritation, puis une sorte de haine d'amant, toujours séduit mais révolté, exaspéré et prêt à rompre, au premier jour.

Quand il découvrit que, par une odieuse perversité de drôlesse, elle lui avait fait donner de l'argent à l'entremetteuse dont le logis servait à ses rendez-vous, il se fâcha, enfin, d'une façon définitive, et, très résolument, se sépara d'elle pour toujours.

Maintenant c'était fini, bien fini. Il se sentait sûr de ne pas la reprendre. Mais il se secouait encore, il secouait non pas des restes de tendresse, plutôt des restes d'habitudes.

LA MER

Après une lecture de Michelet.

La mer! — Il semble que ce mot en lui-même ait quelque chose d'immense, avec je ne sais quelle tranquillité de néant.

C'est un écrasant titre pour un livre : aussi avais-je des préventions inquiètes en commençant de lire cette *Mer* de Michelet, bien que l'œuvre fût célèbre.

Mais je me suis senti, dès les premières pages, rassuré par une sorte de prélude grandiose où passe un effroi religieux, et, de plus en plus ensuite, j'ai été conquis et j'ai admiré.

Je ne dis pas que ce soit *toute la mer:* non, peut-être n'est-ce que *la mer vue du rivage*, — mais vue par des yeux profonds et clairs qui l'ont presque devinée jusqu'en ses lointains inconnus.

Comme en général ceux qui la regardent pour la première fois, Michelet s'épouvante d'abord devant la mer: il lui trouve quelque chose d'hostile et d'éternellement destructeur: il est oppressé par le sentiment de son irrésistible pouvoir d'anéantir. Il se complaît à lui rendre son appellation orientale de *nuit de l'abîme*, ou ses noms antiques de « désert » et de « nuit ».

Les paysages marins, les landes et les plages commencent déjà pour lui cette impression de crainte, — sans laquelle, du reste, il n'y aurait, par la suite, ni compréhension ni amour. Il s'inquiète dès qu'il entend et qu'il devine « la redoutable personne ». Sur ces sables où s'épanouissent, aux grands souffles vivifiants, des tapis d'œillets roses et toute une flore spéciale si exquise, il perçoit surtout, lui, la déroute des arbres, qui se couchent et qui meurent sous le terrible vent du large. Et cette voix de la mer, ce bruit puissant et berceur, qui me semble la plus apaisante de toutes les musiques, résonne au contraire à ses oreilles comme une longue et implacable menace.

Il a, d'ailleurs, au plus haut degré le don de faire passer dans l'âme de ceux qui le lisent son frisson personnel. Tellement que, ce soir même, du haut d'une falaise, — au bord de ce golfe de Biscaye où j'habite en ce moment et dont Michelet signale les parages comme si redoutables, — je regardais la côte et l'océan vert, dans un sentiment nouveau qui se rapprochait du sien. Je venais de lire ses premiers chapitres, qui ne sont que magiques paraphrases de ces quatre mots du solitaire de Grandville : « Cela me fait peur ! » Alors, les falaises de France et d'Espagne, fuyant de droite et de gauche au fond des lointains, m'apparaissaient comme labourées de blessures vives ; partout un déchiquetage cruel, laissant à nu des vertèbres de pierre rose ; en bas, des sables et des sables, prodigieux émiettements de choses mortes, et, sur leurs blancheurs tristes, des amas de débris étalés en lignes sans fin, témoignant qu'une orgie de destruction durait là depuis des siècles, des siècles et des millénaires... Sous l'influence de Michelet, je regardais, ce soir, avec des yeux différents des miens ; et, pour la première fois de ma vie, à cette tombée un peu sinistre d'une nuit de mars, je les voyais tels qu'ils sont, les abords du vaste gîte féroce, encombrés de ruines, d'ossements, d'organismes broyés et pulvérisés...

Pourtant elle était si calme la grande Tueuse, qui sommeillait étendue là-bas, sous les grises vapeurs crépusculaires ; oh ! si calme et si douce ! Endormie, elle rendait un confus bruissement d'orgues religieuses ; on entendait d'im-

précises harmonies d'abîme monter de ses profondeurs : elle était attirante comme le repos sans remords ; elle semblait appeler les hommes, éphémères à l'âme troublée, et les convier à venir, à venir tous, dans ses longs voiles gris, chercher la suprême paix de l'infini. Et sur ces sables, sur ces falaises, mille petites fleurs vigoureuses, aux senteurs saines, aux tiges rudes, glorifiaient la mer, disaient l'effet bienfaisant de son voisinage et la puissante vie qu'elle exhale... Aussi, peu à peu, toute mon affection confiante retournait à ce néant charmeur, qui a bercé pendant tant d'années ma vie livrée à son caprice.

Oh! les tranquillités de la mer!... Oh! prendre le large, s'éloigner et s'isoler sur une mer calme!... Y a-t-il au monde une impression reposante comparable à cette impression-là?... Et plus elle est sombre, la mer, plus elle est morne, au déclin des jours brumeux, sous le suaire des ciels de décembre, — plus s'accentuent les sentiments de paix qu'elle apporte, les sentiments de résignation à la mort, d'oubli et de pardon de tout. Je crois que, même de ses tourmentes et même de l'horreur de son bruit se dégage encore, sous une certaine forme, sa paix immense, qui endort, qui assainit et qui retrempe. De même qu'elle est le grand champ de lutte où les matelots gardent leur âme simple et se font un courage de fer, elle est aussi le cloître profond et superbe, le souverain refuge ouvert aux désolés qui n'ont pas de foi...

Dans ces premiers chapitres du livre de Michelet, qui pourraient s'appeler « chapitres de la terreur », il y a une admirable description de la tempête, que j'ai lue avec une surprise et une émotion très particulières : je m'attendais si peu à la trouver là, cette souveraine tempête d'octobre 1859, la première que virent mes yeux et que mes oreilles entendirent! Dans la mémoire des gens de la côte, elle a laissé une profonde trace sinistre et je m'en souviens moi-même avec une confuse frayeur.

J'ignorais que Michelet eût jamais passé dans mon pays, — et précisément il habitait, à cette époque, ce même hameau de Saint-Georges-de-Didonne, où l'on m'avait conduit pour une saison de plage : tandis que je m'épouvantais, en petit

enfant, de cette furie jamais vue, il était là, tout près, lui, qui la notait superbement pour l'avenir.

Il m'en reste surtout cette grise image : un soir, par un des crépuscules terribles d'alors, quelqu'un de grand, je ne sais qui, me tenait enveloppé dans le pan de son propre manteau et, pour n'être pas emporté, s'abritait avec moi derrière une muraille, essayant de regarder du côté du large : je tâchais de voir, moi aussi, aveuglé, étouffé, par tout ce qui me cinglait la figure, par tout ce qui s'engouffrait dans ma poitrine, — et une grande musique d'enfer me maintenait dans une sorte de stupeur. Auprès de nous, étaient deux femmes de la côte, à l'abri de ce même mur, enlacées étroitement à bras le corps, s'efforçant de comprimer leurs manteaux noirs, qui s'enflaient toujours et battaient avec un bruit de fouet : elles regardaient comme nous du côté de l'épouvante, et l'une d'elles poussait des espèces de gémissements rauques, qui s'entendaient malgré le vent...

Je ne crois pas que la description de Michelet puisse être dépassée. Il est vrai, c'est encore *du rivage* qu'il a vu cette tempête, un peu comme il a vu les autres choses de la mer ; mais il nous en donne l'aspect et le bruit, l'obscurité et la profondeur, les embruns et la mouillure salée, — tellement qu'après avoir lu nous gardons de tout cela le sentiment intime et le grand frisson.

Peu à peu, à mesure que l'on tourne les feuillets du livre, on sent que l'auteur entre en communion plus intime avec son terrible modèle. Il s'incline devant la fatalité sereine de ses destructions, devant la patience de ses enfantements toujours recommencés. Finalement, il se prend d'une sorte d'amour épouvanté pour la grande Tueuse et la grande Créatrice ; il la proclame amie, mère et nourrice des êtres.

Et c'est à partir du chapitre intitulé « Fécondité » qu'il apparaît comme un poète unique, d'une incomparable grandeur. Je ne crois pas qu'on puisse donner jamais avec plus de puissance l'impression des profondeurs marines, où la vie obscurément se soulève du sommeil de pierre, l'impression de la sourde furie de vivre qui s'agite dans les eaux, de l'immense poussée organique qui monte, incessante et éternelle,

du fond des ténèbres d'en dessous. — Mais bien que Michelet parle de « nos très justes espoirs de vivre en nos âmes immortelles », son œuvre, dans toute cette partie, dégage une sombre et magnifique impression de mort; la matière s'y révèle maîtresse de ses propres transformations, formidable, éternelle, souveraine de tout. Et l'on pourrait appliquer à ces passages la phrase même que l'auteur adresse à la mer : « Cela me fait peur. »

Il va jusqu'à lui prêter, à cette mer, une sorte d'animalité confuse, une sorte de maternité consciente, — et il dit ces choses dans une langue à lui, où, sous chaque mot, s'ouvre un abîme.

Ensuite, dans une série de chapitres qui portent des titres étranges, tels que *Fleur de sang* ou *les Faiseurs de mondes*, et qui sont colorés comme des nacres changeantes, Michelet se complaît à merveilleusement décrire la variété infinie des trésors marins. Ici le livre devient quelque chose comme une histoire naturelle qui serait écrite par un poète et généralisée par un penseur.

Je m'étonne et j'admire qu'il ait pu peindre, en des attitudes si vivantes, ce monde fragile des eaux, qu'il n'a guère connu que mort, décoloré et desséché. Il n'a fréquenté que nos côtes un peu déshéritées, que les bords de nos mers froides et relativement pauvres: c'est sur de ternes étagères de musées qu'il a rencontré les ossements, les enveloppes, les débris de ces milliers d'êtres par lui décrits, — et il lui a fallu sa prodigieuse intuition d'artiste pour leur rendre ainsi le mouvement et la couleur.

Il semble qu'il les ait sondées lui-même, les mers de corail emplies de merveilles, et les mers équatoriales, aux houles languissantes, lourdes à force de contenir de la vie, dormantes éternellement sous leurs grosses nuées d'orage ou sous leur soleil de splendeur.

De mon premier voyage de marin, j'ai gardé le souvenir d'un soir où je fus plus particulièrement en communion et en contact avec les puissances vitales épandues dans ces mers. C'était en plein milieu de l'Atlantique, sous l'équateur, dans la région des grandes pluies chaudes pareilles aux pluies du

monde primitif, au déclin d'une de ces journées si rares où le ciel de là-bas quitte son voile obscur. Pas un nuage et pas un souffle ; par hasard, le Baal éternel flambait dans du bleu profond, — et alors tout devenait magnificence et enchantement. Dans l'immensité vide qui resplendissait, deux navires se tenaient inertes, arrêtés depuis des jours par le calme, lentement balancés sur place : le nôtre et un inconnu qui apparaissait là-bas dans les limpidités chaudes de l'horizon.

Vers quatre ou cinq heures de l'après-midi, à l'instant où le Baal commence à éclairer d'or, on me chargea d'aller, dans une très petite embarcation, visiter cet autre promeneur du large, qui nous avait fait un signal d'appel. Oh! quand je fus au milieu de la route, voyant loin de moi, l'un en avant, l'autre en arrière, les deux immobiles navires, je pris conscience d'un tête-à-tête bien imposant et bien solennel avec les grandes eaux silencieuses. Seul, dans ce canot frêle aux rebords très bas, où ramaient six matelots alanguis de chaleur, seul et infiniment petit, je cheminais sur une sorte de désert oscillant, fait d'une nacre bleue très polie où s'entre-croisaient des moirures dorées. Il y avait une houle énorme, mais molle et douce, qui passait, qui passait sous nous, toujours avec la même tranquillité, arrivant de l'un des infinis de l'horizon pour se perdre dans l'infini opposé : longues ondulations lisses, immenses boursouflures d'eau qui se succédaient avec une lenteur rythmée, comme des dos de bêtes géantes, inoffensives à force d'indolence. Peu à peu, soulevé sans l'avoir voulu, on montait jusqu'à l'une de ces passagères cimes bleues ; alors on entrevoyait, un moment, des lointains magnifiquement vides, inondés de lumière, tout en ayant l'inquiétante impression d'avoir été porté si haut par quelque chose de fluide et d'instable, qui ne durerait pas, qui allait s'évanouir. En effet, la montagne bientôt se dérobait, avec le même glissement, la même douceur perfide, et on redescendait. Tout cela se faisait sans secousse et sans bruit, dans un absolu silence. On ne savait même pas bien positivement si l'on redescendait soi-même ; avec un peu de vertige, on se demandait si plutôt ce n'étaient pas les horizons qui s'effondraient par en dessous, dans des abîmes... Et maintenant, on était de nouveau au fond d'une des molles vallées, entre deux

montagnes aux luisants nacrés, qui se mouvaient, — l'une en fuite, celle d'où l'on venait de glisser si aisément, et l'autre toute pareille, qui s'approchait menaçante. Cette eau chaude, aux pesanteurs d'huile, qui vous berçait comme une plume légère, était d'un bleu si intense qu'on l'eût dite colorée par elle-même, teinte à l'indigo pur. Si l'on se penchait pour en prendre un peu dans le creux de la main, on voyait qu'elle était pleine de myriades de petites plantes ou de petites bêtes : qu'elle était encombrée et comme épaissie de choses vivantes. Autour de nous, il y avait aussi des argonautes, qui naviguaient nonchalamment, toutes voiles dehors ; surtout, il y avait une profusion de méduses flottantes, qui tendaient chacune, à je ne sais quels imperceptibles souffles, une transparente petite voile nuancée au carmin : sur la surface du désert bleu, c'était comme une jonchée de fleurs en cristal rose...

Alors la mer m'apparut bien telle que Michelet l'a comprise, le grand creuset de la vie, dont « *la conception permanente, l'enfantement ne finit jamais* ».

PIERRE LOTI.

LE

NOUVEAU TARIF DES ÉTATS-UNIS

Il existe, en réalité, deux doctrines de Monroe, l'une politique, dont on parle souvent, qui tend à exclure du Nouveau-Monde toute intervention étrangère, monarchique surtout, et qui se traduit bien dans cette phrase simple : l'Amérique aux Américains; l'autre, plus discrète, rarement invoquée, mais toujours pratiquée, qui a pour objet d'écarter des marchés du Nouveau Continent les produits d'origine européenne. Cette théorie économique pourrait se formuler ainsi : l'Amérique pour les Américains. Elle n'est, du reste, pas de date récente. Le touriste qui s'égare dans les rues de Philadelphie et qui s'arrête devant le vieil hôtel de ville entouré d'arbres, où fut proclamée, le 4 juillet 1776, l'indépendance des treize colonies anglaises, est tout surpris en pénétrant dans la salle du Conseil, transformée en musée, de voir appendu au mur un grand parchemin couvert de quelque soixante signatures et daté de 1774. C'est l'engagement sous serment pris par le haut commerce d'alors de ne plus acheter ou vendre de marchandises anglaises, sous peine de déshonneur. La mise en interdit des produits étrangers n'est plus aujourd'hui aussi rigoureuse; néanmoins, il ne faut pas scruter profondément

l'âme d'un Américain pour reconnaître combien ces souvenirs et ces traditions ont conservé de leur vitalité et de leur puissance.

Aussi bien, les événements ont plutôt contribué à affermir qu'à affaiblir ces sentiments d'intérêt assez personnel. La constitution des États-Unis ne semble pas donner au Gouvernement fédéral le droit de se procurer des ressources par l'établissement d'impôts directs. Le privilège de taxer la terre est réservé aux communes, aux comtés ou cantons, aux États particuliers. Force est donc au Trésor fédéral de recourir à l'impôt indirect, l'impôt douanier surtout, pour faire face aux dépenses publiques. Le tarif de 1790, le premier qui ait été établi aux États-Unis, contenait des taxations qu'on considérerait comme des plus libérales à présent. Les marchandises étrangères n'y sont guères taxées qu'à 5, 10 ou 15 p. 100 de leur valeur et l'esprit généreux et politique de George Washington se retrouve là comme il se reconnaît dans tous les autres actes de son administration. Vinrent les luttes de l'Empire dans le tourbillon desquelles la jeune République d'outre-mer se trouva englobée. Les tarifs firent les frais des charges nouvelles ainsi créées. Mais, fait à noter, les manufacturiers américains, dont la production naît et se développe, ont compris les avantages qu'un haut tarif leur assure en rendant difficile l'accès du pays aux marchandises dont la concurrence est à craindre. Aussi des surtaxes vont-elles grever les articles dont la rivalité est le plus redoutée par l'industrie indigène et ces surtaxes vont-elles se multiplier d'année en année jusqu'à ce qu'on arrive, vers 1836, au « tarif abominable ». Telles marchandises qui, comme la faïence, étaient au temps de Washington soumises à un droit de 5 p. 100, ont désormais à acquitter une taxe de 60 p. 100 et plus, avant d'être admises à pénétrer sur le territoire des États-Unis.

Ces excès de tarification et de protection devaient blesser les consommateurs désireux de se procurer à bas prix les objets dont ils avaient besoin. S'il est une liberté nécessaire, c'est la liberté des achats. Les démocrates formaient alors le parti de l'opposition ; ils inscrivent sur leur programme la réforme douanière dans le sens de relations internationales plus libres ; ils triomphent, et le tarif préparé en 1846, sous

le président Polk, par le secrétaire du Trésor, M. Walker, marque une étape célèbre dans le développement économique du pays. Les articles étrangers n'ont plus à payer, pour entrer dans les ports américains, que de 23 à 25 p. 100 en moyenne. Les résultats de cette expérience sont si satisfaisants qu'en 1857, sous le président Buchanan, une nouvelle étape vers la liberté des échanges est franchie : le tarif Hunter limite les perceptions du Trésor, en douane, à 15 ou 20 p. 100 de la valeur des marchandises, juste de quoi trouver les sommes nécessaires à la marche des services publics; et l'industrie nationale, loin de souffrir de cette politique libérale, entre dans une ère de prospérité qui semblait devoir longtemps durer.

Mais, en 1856, le parti républicain était né. L'abolition de l'esclavage, qu'il réclamait, ne pouvait s'obtenir sans luttes sanglantes. Le premier président républicain, Abraham Lincoln, s'installait à la Maison Blanche, le 4 mars 1861, et bientôt éclatait cette guerre de la Sécession qui devait durer quatre ans et allait engloutir des sommes énormes, détruisant tant de fortunes privées, compromettant presque la fortune publique. De 1860 à 1866, la dette américaine passe de 800 millions de francs à près de 14 milliards, et le budget fédéral s'élève de 330 à 1.750 millions. Toutes les réformes démocratiques sont à vau-l'eau. Il faut des revenus pour solder les nombreuses pensions militaires, payer de gros intérêts, rembourser les emprunts, subvenir aux besoins d'une administration plus complexe. Les républicains avaient d'abord fait appel au patriotisme national en votant des taxes intérieures qui fournissaient au Trésor un milliard et demi de recettes annuelles. Ce beau zèle ne se maintint pas et, bien vite, le manufacturier indigène inventa et prôna cette théorie qu'il était bon de faire payer les frais de la guerre aux étrangers qui, après tout, n'avaient peut-être pas montré en faveur de la cause du Nord toute la sympathie qu'elle méritait. Sous cette impulsion, la doctrine douanière des républicains se précisa en quelques axiomes : mettre à la charge de l'étranger ou de la production étrangère le fardeau des dépenses publiques ; en conséquence, taxer au maximum possible les objets étrangers rivaux de ceux que le pays peut fournir, surtaxer les articles de fantaisie ou de luxe, n'accorder de dégrèvements qu'au

profit des marchandises que le pays ne peut pas produire. En sens contraire, les démocrates réclamaient la liberté d'acheter sur les marchés les plus avantageux ce qui leur était nécessaire : ils protestaient contre des tarifs dont l'effet était de subventionner l'industrie du Nord ou de l'Est à l'aide des hauts prix prélevés sur la bourse du consommateur du Sud ou de l'Ouest; ils affirmaient que les nécessités budgétaires seules justifient l'établissement d'un impôt quelconque. D'un autre côté, un nouveau parti en formation, aux tendances socialistes, prêchait comme doctrine que l'impôt doit être établi non sur les besoins des classes pauvres, mais sur la fortune accumulée des classes riches dans la mesure où cette fortune bénéficie des institutions protectrices de l'État.

Toutefois, les républicains détenant le pouvoir dans toutes ses branches, la présidence à la Maison Blanche, le Sénat et la Chambre aux deux extrémités du Capitole, ce furent les principes républicains qui s'appliquèrent : les impôts intérieurs furent réduits et descendirent d'un milliard et demi de francs à six cent cinquante millions, alors que le revenu des douanes passait de deux cent millions à près d'un milliard sur une importation d'un milliard et demi de francs de marchandises étrangères. Équitables ou non, ces mesures énergiques produisirent le résultat recherché : les budgets se soldèrent en équilibre, l'amortissement s'opéra avec une rapidité inconnue dans l'histoire des nations, les rentiers consentirent à voir les intérêts de la dette ramenés à un faible taux à condition qu'on leur garantît plusieurs années de plus de jouissance de leurs arrérages, et les excédents budgétaires commencèrent à s'accumuler dans les caves du Trésor.

I

C'était en 1887. M. Grover Cleveland, le premier président que les démocrates eussent pu ramener au pouvoir depuis la guerre civile, dirigeait, depuis deux ans, les affaires du pays avec le concours d'une Chambre dévouée et en dépit de l'oppo-

sition d'un Sénat hostile. Le budget se soldait, en recettes, par 2.160 millions et, en dépenses, par 1.600 millions de francs, en comprenant dans ces dépenses 250 millions pour les intérêts de la dette et 41 millions pour l'amortissement de la partie de cette dette qui restait encore rachetable. Un excédent de 560 millions, qui allait se grossir, chaque année, d'excédents nouveaux, n'était pas sans danger. Ce n'est pas que les caves du Trésor ne pussent conserver sûrement ces richesses sans emploi : le ministère des finances à Washington, la monnaie de Philadelphie, la sous-trésorerie de New-York sont des édifices solidement construits, bien gardés et, par conséquent, à l'abri de toute tentative osée. Mais dans un pays où les capitaux sont avidement recherchés, où les banques d'émission n'ont pas l'élasticité qu'on trouve ailleurs, la mise sous clé de sommes énormes réagit péniblement sur les affaires. La rareté de la monnaie rend les prêts difficiles, fait monter le taux de l'argent, retarde les opérations du commerce, de l'industrie et aggrave, pour les agriculteurs, les conditions du crédit dont ils ont toujours besoin. Les fermiers de l'Ouest, qui empruntent à 10 et 12 p. 100, quand ils inspirent confiance, réclament sans cesse l'émission de nouvelles monnaies sous n'importe quelle forme, or, argent, ou papier quelconque, dans l'espoir assez chimérique de trouver, avec une circulation plus abondante, des fonds à des taux plus modérés.

En chef d'État prudent, M. Cleveland crut que le moyen le plus sage de prévenir le mal menaçant était de réduire les recettes publiques et de les limiter aux besoins mêmes de son Gouvernement et c'est dans ces termes que, dans un message devenu aujourd'hui célèbre, il s'exprimait, au mois de décembre, à l'ouverture du cinquantième Congrès. Sa parole était entendue et M. Roger Mills, député du Texas, depuis trente ans un apôtre éloquent de la liberté des échanges, déposait sur le bureau de la Chambre un projet de tarif fort libéral qui obtenait bientôt la majorité des votes des représentants. Mais dans l'aile nord du Capitole siégeaient trente-neuf sénateurs républicains en face de trente-sept adversaires de leur foi politique. Le projet de la Chambre fut reçu par la haute assemblée avec beaucoup de déférence et fut, avec non moins de déférence, classé parmi les affaires auxquelles nulle suite

ne doit être donnée. Mais la question était posée et c'est autour de cette question que s'engagea la campagne présidentielle de l'automne de 1888, campagne vive, ardente, où non seulement tous les chefs du parti républicain, Harrison, Blaine, Sherman, Reed, Mac Kinley donnèrent de leur personne mais où tous les industriels travaillèrent de leur mieux à conquérir les masses ouvrières à leur cause. Aux élections de novembre, M. Cleveland, le champion des échanges plus libres, obtenait 5.538.000 suffrages : M. Harrison, le champion de la protection, en groupait seulement 5.440.000. Mais, système bizarre, le président aux États-Unis n'est pas l'élu direct de la nation. Le peuple nomme au scrutin de liste, par État, des électeurs spéciaux qui, eux, donnent leur vote aux candidats à la présidence indiqués par les partis. Or, alors que tel électeur présidentiel du Texas représente 215.000 électeurs du premier degré — et le Texas est un État démocratique — il suffit, dans l'État républicain du Rhode Island par exemple, de 23.000 voix pour nommer un électeur du second degré. C'est ainsi qu'avec une majorité suffisante au premier degré, M. Cleveland ne parvenait à réunir que 168 électeurs du second degré, alors que son adversaire en comptait 233. La victoire se trouvait ainsi acquise à ce dernier et la première magistrature du pays retournait au parti républicain. La majorité républicaine, dans la Chambre élue le même jour, se trouvait n'être que d'une voix ; mais, grâce à la commission des pouvoirs, cette majorité se renforçait de six voix et, comme la composition du Sénat ne s'était pas modifiée, de nouveau les républicains, qui avaient un moment perdu la Maison Blanche et l'aile sud du Capitole, se trouvaient avoir reconquis la plénitude du pouvoir.

Quel usage fallait-il faire de cette puissance ? L'avenir n'était pas sûr ; le passé l'avait prouvé. L'occasion de rendre un nouveau et peut-être dernier service aux industriels du pays était trop belle pour la laisser échapper. La campagne s'était faite pour la réduction des recettes publiques. Soit ! On réduirait les recettes, puisque le pays ne voulait plus d'excédents budgétaires inutiles. Mais il y a divers moyens de diminuer les revenus : les démocrates proposaient de procéder à cette réforme en abaissant les taxes ! Erreur économique ! Il valait

bien mieux y procéder en relevant tous les droits de manière à arrêter les importations de produits étrangers. De la sorte, on atteignait le premier but visé et, de plus, on éliminait la concurrence étrangère en donnant un immense essor à la production nationale. Incidemment, on pouvait aussi atteindre, par des taxes intelligentes, telle ou telle nation dont les rapports n'étaient pas aussi cordiaux qu'on l'eût souhaité. Tel est, dans ses lignes générales, le plan d'après lequel a été conçue et exécutée l'œuvre du major Mac Kinley qu'on a aussi nommée l'œuvre des trois présidents parce qu'elle a été le résultat de la collaboration de M. Harrison, le président des États-Unis, de M. Thomas Reed, le président de la Chambre, et de M. Mac Kinley, le président de la Commission des voies et moyens ou du budget des recettes.

Des deux lois qui constituent cette œuvre, l'une, toute administrative, rendait plus strictes les formalités douanières qui garantissent la sincérité des déclarations des importateurs ; l'autre, toute de tarifications, frappait les produits étrangers de taxes souvent plus lourdes que celles qu'il avait fallu établir dans des temps de détresse, comme à la suite de la guerre. Du reste, cette partie de la législation nouvelle n'avait pas donné lieu à de profondes études. On s'était borné à inviter les producteurs à protéger, à fournir le texte qu'ils désiraient voir inséré dans la loi et ce texte assurait, on peut le comprendre, aux intéressés le maximum de protection compatible avec la décence ; mais lorsque les bornes de la décence étaient dépassées, les taxes prenaient de ces formes judaïques qui, pour paraître anodines, n'en restaient pas moins des plus dures. Tel tissu de laine par exemple devait payer d'abord 40 p. 100 de la valeur, ce qui est très clair, puis 10 sous le mètre carré, ce qui est moins net. Car, d'apparence modérée au premier abord, cette surtaxe devient réellement exorbitante si l'on réfléchit que le mètre carré peut ne coûter que 10 sous; dans ce cas, la première partie du droit, fondée sur la valeur, représente 40 p. 100, mais la seconde partie de la taxe, le droit spécifique, représente, sous des dehors innocents, 100 p. 100 de la valeur. Ce tissu payait donc, les deux taxes réunies, 140 p. 100 de la valeur. Ce système trompeur des droits spécifiques se retrouve à toutes

les pages du tarif Mac Kinley et bien souvent la taxe dépasse 100 p. 100 de la valeur du produit, surtout lorsqu'il s'agit d'un article à bas prix. Si le mètre carré d'une étoffe destinée aux classes riches coûte cent sous, le droit spécifique de 10 sous ne dépasse pas 10 p. 100 de la valeur : mais si le tissu est destiné aux classes pauvres et ne vaut que 5 sous le mètre, la taxe atteint deux fois la valeur du produit soit 200 p. 100. C'est ainsi que le tarif Mac Kinley traitait bien cruellement les classes pauvres. Par contre, il faisait la fortune des industriels de l'Est.

Le rail d'acier coûte à produire moins de 90 francs la tonne, aussi bien aux États-Unis qu'en Angleterre, puisque le rail américain s'exporte sur le marché anglais et s'y vend en concurrence avec le produit britannique. Or, le tarif américain établit un droit d'entrée de 70 francs sur le rail étranger ce qui met le prix de revient de l'article étranger à 160 fr. dans le port de New-York. Le maître de forges américain se garde bien de demander sur le marché américain le prix de 90 francs dont il se contente quand il vend à Liverpool ; il fixe son prix à 159 francs juste à la limite où il est sûr de se conserver la clientèle indigène. Cette clientèle indigène a donc le choix ou de payer 70 francs au Trésor public si elle s'approvisionne à Londres ou de remettre 69 francs de prime au manufacturier national. C'est généralement cette dernière combinaison qui est choisie et voilà pourquoi le droit sur les rails qui, sous le régime Mac Kinley, rapporte 230.000 fr. par an au Trésor, rapporte au maître de forges américain 130 millions de francs de prime annuelle sur une production de près de 2 millions de tonnes de rails d'une valeur marchande réelle de 170 millions. Cette prime due au tarif s'élève, calcule-t-on, à 786 millions pour toutes les branches de la sidérurgie alors que le Trésor ne perçoit guère que 77 millions de francs sur les fers et aciers étrangers importés. Faut-il dès lors s'étonner si des maîtres de forges puissants, comme M. André Carnegie, ont réalisé en un nombre d'années fort limité des fortunes qui dépassent 200 et 300 millions. La concurrence intérieure était à redouter : mais les industriels y ont mis bon ordre en s'organisant pour limiter la production aux besoins du pays ; de là, les syndicats nombreux,

les *trusts* comme on les nomme, qui se sont récemment constitués et multipliés dans toutes les branches d'affaires : on ferme telle usine jugée gênante en servant à l'usinier une rente rémunératrice ; on limite aux trois quarts, aux deux tiers, à la moitié, la force productrice des usines coalisées. La production ne s'améliore pas du fait de la suppression de la concurrence. On a constaté, en effet, que depuis la mise en vigueur du tarif Mac Kinley, les métiers à tisser les laines d'effilochage ont doublé leur rendement et transforment 90 millions de livres de laine qui a déjà servi en tissus dits renaissance. Les ouvriers ont-ils gagné au changement? Quand une usine est à même de chômer deux jours par semaine, le patron est maître de la main-d'œuvre et c'est lui qui fixe les salaires. Aussi a-t-il été difficile de faire le relevé des industries dans lesquelles le tarif Mac Kinley avait amélioré la situation des ouvriers. Par contre, rien n'était plus facile que de constater le relèvement des prix des objets nécessaires à l'existence.

Si le mécontentement était vif chez les ouvriers, il ne l'était pas moins chez les fermiers qui voyaient renchérir le prix soit de la corde dont ils se servent pour leurs moissons, soit du fil de fer ébarbé dont ils ont besoin pour clore leurs pâturages. Les marchés de l'Amérique du centre et du sud ne leur offraient que de maigres compensations, malgré les promesses que semblaient recéler et l'article 3 du tarif et les traités de réciprocité avec les républiques américaines qui en furent la conséquence. Aussi, le terrain se trouvait-il bien préparé pour le parti libéral, pour les démocrates, lorsque s'ouvrit la campagne présidentielle de 1892, qui était en même temps la campagne pour l'élection du 53e Congrès.

C'est à Chicago, le 20 juin, que, sur la convocation de M. Brice, président du Comité central ou national, les neuf cents et quelques délégués du parti démocratique se réunissaient, sous la présidence de M. William-L. Wilson, pour formuler un programme électoral et pour désigner le candidat à la présidence. La commission des résolutions de cette convention présentait par l'organe de M. Vilas, le mercredi 22, un texte qui avait été débattu toute la nuit précédente et qui, s'il favorisait une liberté plus grande des échanges, deman-

dait qu'on tînt compte, dans l'établissement du tarif, des différences de salaires d'une rive à l'autre de l'Atlantique. Mais l'Assemblée était houleuse et la voix faible de M. Vilas ne parvenait pas à la dominer, lorsque M. O'Neal, délégué de l'Ohio, qui allait disputer au major Mac Kinley son siège électoral, proposa une rédaction nouvelle qu'il avait préparée avec M. Henry Watterson, journaliste du Kentucky des plus renommés. « Le régime protectionniste républicain est un mensonge, ainsi parlait le texte ; nous le dénonçons comme un vol au détriment de la grande masse du peuple américain et au profit d'une poignée d'hommes. Nous déclarons comme principe fondamental du parti démocratique que le Gouvernement fédéral n'a aucun droit constitutionnel de percevoir des taxes douanières, si ce n'est pour les besoins du Trésor, et nous demandons que les perceptions soient réduites aux nécessités d'une administration conduite avec honnêteté et économie.

» Nous dénonçons le tarif Mac Kinley, voté par le cinquante-unième Congrès, comme le comble de l'indignité en fait d'impôts de classes : nous approuvons les efforts tentés par les démocrates pour obtenir, malgré cette oppression, la franchise des matières premières et la réduction du prix des objets ouvrés d'usage général. Nous promettons l'abrogation de ce tarif comme un des bienfaits que la nation recueillera si elle confie le pouvoir au parti démocratique. » Trois fois le texte de cette partie de la « plate-forme » dût être relu, les éclairs et la foudre venant ajouter au tumulte général, et, trois fois, cette lecture était reçue par des tonnerres d'applaudissements enthousiastes. Le lendemain, M. Cleveland était choisi pour conduire de nouveau, comme en 1884, le parti à la victoire. Sa nomination détruisait les espérances que M. Hill et que M. Gorman, autres démocrates puissants, avaient conçues et laissait au cœur de ceux-ci une cruelle blessure. Mais, en dépit de ces illusions individuelles détruites, le choix était heureux pour les démocrates. Aux élections de novembre 1892, M. Cleveland triomphait avec 5 millions et demi de suffrages et 277 électeurs présidentiels, soit 400.000 voix et 132 électeurs de plus que n'en obtenait son rival, M. Harrison. Le succès dépassait toutes les prévisions : L'Ouest, républicain jusqu'alors, se

ralliait soit au parti démocratique, soit au nouveau parti, le parti populiste : la Chambre revenait démocratique en force ; le Sénat voyait, pour la première fois depuis trente-trois ans, la majorité déserter les sièges républicains ; le major Mac Kinley était battu et défait dans son propre district. La grande scission, qui datait de 1861, cessait d'exister ; le parti démocratique sortait de l'impuissance et retrouvait enfin, après un tiers de siècle de luttes sanglantes ou pacifiques, la plénitude du pouvoir.

II

Le 4 mars de l'année dernière, M. Harrison conduisait le candidat heureux au Capitole et, après la prestation du serment constitutionnel devant le président de la Cour suprême, lui remettait le pouvoir. Les vivats et les acclamations de la foule le long de l'avenue de Pensylvanie, lors du retour à la Maison Blanche, n'en laissaient pas moins M. Cleveland fort soucieux sur le succès de la mission qui lui incombait. En abandonnant la présidence, quatre ans auparavant, il avait légué à son successeur une situation excellente : 560 millions d'excédents sur un budget de deux milliards, une réserve de près de 900 millions dans les caisses du Trésor, tous les moyens d'alléger facilement les charges publiques. Aujourd'hui, les économies avaient disparu, les excédents s'étaient évanouis, le déficit était à l'horizon : le budget dépassait 2.300 millions et les recettes étaient toutes absorbées par les nouvelles dépenses créées : un chapitre, celui des pensions militaires, exigeait à lui seul 440 millions de plus et comportait à présent une dotation annuelle d'environ 800 millions de francs ; la prime à la culture du sucre inscrite dans la loi Mac Kinley absorbait 60 autres millions. Si les républicains s'étaient attachés à diminuer les excédents en arrêtant les recettes douanières, ils avaient, on le voit, cherché à atteindre le même but en augmentant les obligations du Trésor. Mais le mal ne s'était pas arrêté là.

Les États de l'Extrême-Ouest produisent en quantité des métaux précieux, de l'argent surtout, et pour retenir ces États dans le giron républicain, l'administration précédente s'était engagée à acheter, chaque année, 54 millions d'onces d'argent, la production intégrale du pays. Pour solder ces achats, elle émettait des billets qui circulaient comme monnaie, et cette monnaie nouvelle n'avait d'autres garanties que le métal qui sortait du fond de la mine pour aller s'enfouir dans les caves du Trésor. Le métal blanc, de plus en plus dédaigné, baissait de prix et la bonne monnaie d'or des États-Unis fuyait vers l'Europe non sans faire naître les plus vives inquiétudes sur le sort prochain de la circulation américaine. Réunir les Chambres dès son avènement au pouvoir, alors que la coutume est de les convoquer en décembre seulement, c'était peut-être précipiter la crise imminente: M. Cleveland n'osa pas le tenter. Néanmoins, la panique survint, violente, terrible, le jour où, en juin 1893, les hôtels de Monnaie de l'Inde anglaise se fermèrent à la frappe du métal blanc : les valeurs s'effondrèrent, les banques se fermèrent, des fortunes s'écroulèrent, beaucoup pour ne plus se relever. Il fallut appeler le Congrès à l'œuvre, et le 7 août, anticipant de quatre mois la session annuelle, représentants et sénateurs rentraient à Washington pour abroger, suivant le désir du président, la loi des achats d'argent, dite loi Sherman, cause de tant de souffrances.

La session extraordinaire fut mise à profit pour hâter, autant qu'il était possible, l'étude du nouveau tarif. Aux États-Unis, l'administration n'intervient pas dans l'élaboration des lois. Émettre un vœu dans un message, c'est tout ce que le Président peut faire: mais il n'a pas l'initiative des mesures législatives à adopter; il ne fait rédiger aucun projet par les ministres des finances, de l'agriculture ou des affaires étrangères; il n'a pas à défendre ou à repousser telles dispositions qui peuvent seconder ou contrarier sa politique. Le Congrès vote les lois dans sa pleine indépendance: le pouvoir exécutif se borne à les appliquer, une fois votées. Quant à la Chambre, c'est surtout sur ses Commissions qu'elle compte pour l'élaboration des textes. Les Commissions sont formées par le président de la Chambre et ne changent plus tant que dure le Congrès. Deux Commissions importantes devaient inter-

venir dans l'œuvre du tarif : la Commission des voies et moyens (c'est le nom, aux États-Unis, de la Commission du budget des recettes), qui devait préparer et arrêter le texte comme le taux des taxations ; la Commission du règlement qui devait permettre de diriger la discussion et les débats aux jours, aux heures et dans les délais voulus par les chefs du parti démocratique.

M. Crisp, président de la Chambre, choisissait avec un soin tout spécial les onze démocrates et les six républicains qui constituaient la première de ces Commissions : à la tête des démocrates était placé M. W. Wilson, député de la Virginie occidentale, qui avait présidé la mémorable convention de Chicago et qui, professeur d'économie politique, s'est attaché à la cause de l'affranchissement de l'industrie et du commerce ; les républicains suivaient les directions de M. Thomas Reed, député du Maine, un des auteurs du tarif incriminé. C'est à cette Commission qu'était renvoyée la proposition de loi ou *bill*, présentée par M. Wilson, pour l'établissement de nouvelles tarifications douanières. Aussitôt, la Commission décidait de recevoir et d'entendre tous ceux qui auraient à solliciter des diminutions ou des augmentations de taxes. L'enquête commencée en septembre se terminait en novembre : les procès-verbaux dressés et les témoignages ainsi recueillis forment un volume de 1200 pages qui enseigne au lecteur avec quel art un manufacturier opulent peut arriver à se convaincre qu'il travaille à des prix de ruine. Car, chose remarquable, fort peu de personnes sont venues solliciter des réductions de taxes : le consommateur, la victime ordinaire des tarifs, n'est jamais préparé à défendre sa cause ; au contraire, ce sont les industriels menacés par la réforme qui viennent en foule faire appel à la commisération et à la pitié des membres de la Commission ; les données qu'ils fournissent à l'appui de leurs réclamations sont, à dessein, ou trop vagues ou trop étudiées et n'apprennent rien sur l'état réel des affaires américaines. Les dépositions reçues, les désirs du public ainsi connus, la Commission se divisait en trois sous-commissions qui devaient étudier, séparément chacune, les taxes de douanes, les taxes intérieures, les formalités administratives à créer.

Le texte du tarif Mac Kinley servit de base de travail à la sous-commission qui se borna à substituer aux taxes élevées du major des taux plus modérés, ceux notamment que M. R. Mills avait inscrits dans le projet adopté par la Chambre de 1888. Les principes qui guidaient les commissaires étaient les suivants : établir un tarif purement fiscal en diminuant les taxes pour accroître les recettes éventuelles du Trésor : affranchir les matières premières nécessaires à l'industrie ; substituer aux taxes spécifiques des droits à la valeur ; dégrever les marchandises nécessaires aux classes pauvres ; taxer au contraire fortement les objets de luxe ; supprimer la prime à la culture du sucre, cette hérésie énorme en droit économique américain ; retirer au Président de la République la faculté de modifier les tarifs à l'aide de traités de réciprocité, faculté qui avait été accordée à M. Harrison sous l'impulsion de M. Blaine. Et c'est dans cet esprit qu'était rédigé le texte de loi que, le 19 décembre, M. Wilson déposait sur le bureau de la Chambre, texte qui est devenu célèbre dans le monde parlementaire américain sous le titre de Bill n° 4864 et qui est connu aujourd'hui dans les deux mondes sous le nom de tarif Wilson.

Le règlement de la Chambre est tellement complexe qu'il serait facile à un habile parlementaire de s'en servir pour empêcher l'étude et le vote de toute loi. Aussi est-il utile, dans les cas graves, de faire un règlement spécial que la majorité fixe comme elle veut, de manière à écarter toutes les oppositions de forme. C'est ainsi que la Commission du règlement, qui se compose de trois membres, le président de la Chambre, un député de la droite, un député de l'opposition, fut amenée à décider, le 5 janvier dernier, que le tarif serait placé en tête de l'ordre du jour, examiné d'urgence, en discussion générale pendant cinq jours, puis en discussion par articles, qu'aucun orateur ne parlerait plus de dix minutes et qu'après trois semaines de débats on procéderait au vote. La Chambre comptait 219 démocrates, 127 républicains et 10 membres du parti du peuple : c'est dire que la droite était en mesure d'imposer ses décisions. Et, en effet, les débats procédèrent avec un ordre merveilleux : le tarif fut mené à la vapeur, *railroadé*, suivant l'expression américaine, et les discours pro-

noncés, du 8 au 30 janvier, aux séances de jour ou de nuit, ne sortirent pas de la forme académique, s'il est permis de se servir de ce terme quand il s'agit d'éloquence parlementaire aux États-Unis.

Quelques séances furent plus particulièrement intéressantes : celle du 22 janvier, où les députés animés d'un beau zèle contre le syndicat des raffineurs, décidaient d'admettre le sucre en franchise, alors que M. Wilson proposait d'en tirer un revenu utile au trésor ; celle du 23 janvier, où la Chambre votait l'exemption de la houille; celle du 24, où le minerai de fer obtenait la même faveur. A la séance du 26, M. Wilson demandait de ramener à 10 p. 100 le droit de 15 p. 100 qu'il était question d'établir sur les diamants. Au taux de 15 p. 100 le diamant se dissimule, échappe à la douane et le trésor perd net une grosse recette. Mais M. Alderson, un député pur, qui occupe aujourd'hui un siège à la Chambre, de simple employé qu'il y était jadis, ne pouvait laisser les amis du peuple commettre une telle erreur : Comment ! abaisser le droit sur le diamant, la parure du riche ! c'est à 30 et 35 p. 100 qu'il faudrait relever la taxe ! Et ainsi fut fait, car la Chambre adoptait avec enthousiasme cette aggravation platonique, bien inutile, puisque aujourd'hui les diamants vont forcément s'introduire en fraude. La franchise des laines brutes était votée, le 29 janvier, à une immense majorité et, seule, la question de l'impôt sur le revenu restait menaçante.

Le tarif proposé diminuait considérablement les recettes fiscales : d'un milliard le revenu douanier était ramené à six cents millions de francs; la franchise du sucre créait un vide de quelque deux cents millions de francs qu'il allait falloir combler, si on tenait à établir un budget en équilibre. C'est alors que les députés du parti du peuple crurent l'occasion propice pour réaliser un de leurs rêves : l'établissement d'un impôt sur la richesse à l'aide d'une taxe de 2 p. 100 sur les revenus dépassant vingt mille francs. L'idée sourit, plut, convint: la Commission des voies et moyens, d'abord hostile au projet, s'y rallia; et bientôt cette mesure quasi socialiste ne rencontra plus d'opposition que du côté de la délégation de New-York. Le tiers de la fortune du pays est concentré dans ce magnifique et puissant État et, par suite, les contri-

buables de New-York auraient à fournir à eux seuls, si la loi passait, le tiers des ressources publiques demandées à cet impôt nouveau. D'autre part, l'impôt sur le revenu existe déjà dans les limites de l'État-Empire, comme on nomme le grand État de l'Atlantique ; la cote des contribuables new-yorkais allait donc doubler. Malgré une opposition fort vive de ce côté, l'impôt sur le revenu était approuvé par 182 voix contre 56, et un supplément de recettes, de cent cinquante millions de francs peut-être, se trouvait ainsi assuré.

Le 1er février devait être une date célèbre dans l'histoire du tarif et, dès huit heures du matin, la foule s'écoulait en masse sur les trottoirs ensoleillés de l'avenue de Pensylvanie, dans l'espoir d'arriver à temps au Capitole pour y trouver quelque place enviable. Mais la salle des séances était déjà envahie par les familles des sénateurs et des représentants, heureux d'assister à une victoire si longtemps attendue. Les galeries semblaient prêtes à s'écrouler sous la pression des curieux. A midi, la séance s'ouvre par un discours du président de la Chambre, qui a quitté le fauteuil pour le parquet : il n'y a pas de tribune aux États-Unis, et l'orateur qui parle du parquet, le *floor*, suivant le terme consacré, doit toujours s'adresser au président qui dirige les débats. Au discours satisfait et content de M. Crisp, le *leader* des républicains, M. Thomas Reed répondait par un discours acerbe, caustique, dans lequel il menaçait le pays de toutes les ruines, conséquence forcée de la mise en pratique des rêveries démocratiques. M. Wilson se levait alors et, dans une magnifique allocution, félicitait son parti du courage avec lequel il avait conduit la réforme et des heureux effets que cette politique libérale devait exercer sur la grandeur et la prospérité de la patrie. L'enthousiasme, qui n'avait cessé d'aller croissant, sous cette parole ardente, généreuse, inspirée par la foi dans la liberté, soutenue par le plus pur patriotisme, arrivait à son comble et lorsque après avoir terminé son discours, M. Wilson se disposait à regagner sa place, ses collègues de la droite l'enlevaient sur leurs épaules et sur ce nouveau pavois, le menaient à la salle de la commission aux applaudissements répétés de la Chambre entière. On passait alors au vote : 204 voix se prononçaient pour la réforme; l'opposition ralliait 140 membres, tous les républicains,

outre 18 démocrates, députés de New-York, hostiles à l'impôt sur le revenu.

La Chambre s'acquittait noblement des promesses qui avaient été formulées à Chicago. Le Sénat allait-il s'associer à cette réforme dont le pays attendait, non sans impatience, les prochains et bienfaisants résultats?

III

Le Sénat des États-Unis n'est pas, comme la Chambre, élu tous les deux ans par le suffrage direct. C'est un corps permanent, renouvelable par tiers de deux ans en deux ans, et les quatre-vingt-huit membres qui le composent sont choisis, à raison de deux seulement par État, par les législatures locales des États qu'ils viennent, en vrais ambassadeurs, représenter à Washington. Le Sénat se considère moins comme une Assemblée législative, où la majorité fait la loi, que comme une conférence diplomatique où aucun des membres, agissant au nom d'un État indépendant, ne peut être astreint à se soumettre à la loi du nombre. De là, une procédure parlementaire extrêmement délicate : il suffit souvent de l'opposition d'un sénateur pour entraver, à l'aide soit du règlement, soit de règles traditionnelles non écrites, toute législation utile et nécessaire. Dans le cas actuel, trois vacances existant, l'opposition se composait de trente-huit sénateurs républicains auxquels pouvaient venir se joindre trois sénateurs du parti du peuple envoyés par des États de traditions républicaines. La droite démocratique occupait quarante-quatre sièges dans la salle du nord du Capitole et une majorité éventuelle de trois voix n'était pas de nature à beaucoup rassurer les esprits, surtout si, comme on le redoutait, une voix ou deux venaient à faiblir.

Les difficultés étaient graves d'ailleurs. La lecture du tarif Wilson avait ému maints industriels, qui avaient pensé que le silence était encore la meilleure manière de sauvegarder,

sans appeler l'attention, les avantages que leur valait le tarif Mac Kinley. Mais les réductions une fois votées par la Chambre, il leur fallait agir d'urgence auprès des sénateurs pour obtenir le retour à des taxations qui servaient bien leurs affaires, si elles servaient mal les intérêts du pays. Ce fut un envahissement de Washington par les agents des manufacturiers, anxieux de conserver leurs anciens privilèges. Ils s'adressaient aux sénateurs de leurs États : le sénateur était-il républicain, il promettait une opposition des plus vives et assurait qu'en ce qui le concernait, le nouveau tarif ne serait jamais voté. Toutefois, il conseillait à son compatriote de ne pas manquer de faire sa cour aux sénateurs démocrates, seuls dispensateurs du pouvoir, des taxes et de la fortune. Les sénateurs du parti du peuple ne savaient trop s'ils devaient soutenir la loi nouvelle qui réduisait des taxes lourdes pour le consommateur pauvre, qui établissait un bon impôt sur la richesse, mais qui, d'autre part, pouvait mener à la réduction des salaires des classes ouvrières. Aussi n'était-il guère possible de compter absolument sur leur concours. Quant aux sénateurs démocrates, un assaut incessant se livrait contre eux : à leur domicile, dès l'aurore, dans les couloirs du Sénat, tout le jour, dans les salles de Commission, à la buvette, au premier coin de rue, en tramway, partout, ils avaient à subir l'attaque imprévue du solliciteur, de l'agent, du coulissier ou *lobbyste* professionnel en quête d'un relèvement de taxes. C'est au point que la plupart d'entre eux, surtout ceux qui avaient charge du tarif, se déterminèrent à disparaître de la circulation et à se rendre ainsi insaisissables.

La Chambre avait, dès le 2 février, transmis son texte à l'autre extrémité du Capitole et le Sénat avait aussitôt confié le message à sa Commission des finances. Six démocrates et cinq républicains constituent cette Commission permanente, qui est de beaucoup la plus importante et la plus recherchée de la haute Assemblée : à sa tête se trouve placé M. Daniel Voorhees, « le Vieux Sycomore » de l'Indiana. C'est le nom populaire de cet ami dévoué des libertés commerciales. A côté de lui, comme collaborateurs fidèles, M. Vest, du Missouri : M. Jones, de l'Arkansas ; M. Harris, du Tennessee ; comme adversaires résolus, M. Sherman, de l'Ohio ; M. Al-

drich, du Rhode Island; M. Allison, de l'Iowa. Mais aucun sénateur ne devait plus, au début, s'attacher à l'œuvre de la réforme que M. Roger Mills, que les électeurs du Texas avaient rappelé de la Chambre des représentants et envoyé à la Haute Chambre. Il n'appartenait pas à la Commission des finances, mais comme toute sa vie s'est dépensée à faire campagne contre l'asservissement du contribuable aux volontés des manufacturiers de l'Est, la Commission avait fait appel à ses lumières et à son expérience.

M. Mills s'était mis au travail avec MM. Vest et Jones, qui composaient la sous-commission du tarif, et, le 2 mars, il était en mesure de présenter à la réunion plénière des sénateurs libéraux, le *caucus* démocratique, suivant la langue parlementaire américaine, un projet qui lui semblait devoir rallier tous les bons vouloirs. Mais, à son grand découragement, il dut reconnaître que, malgré les promesses faites au pays, les sénateurs de la droite n'étaient pas tous décidés à se laisser gagner à son enthousiasme. M. Gorman, du Maryland, trouvait qu'on allait trop loin; M. Brice, de l'Ohio, estimait qu'il fallait tenir compte des industries indigènes; M. Hill, de New-York, se déclarait mécontent, mais ne précisait rien en dehors du déplaisir que lui causait l'impôt sur le revenu. Après quelques amendements destinés à calmer les inquiétudes manifestées, la Commission des finances déposait sur le bureau du Sénat, le 20 mars, un premier texte qui améliorait, à beaucoup d'égards, l'œuvre de la Chambre. Celle-ci en effet, avait opéré dans les recettes publiques nécessaires, une large coupure que rien n'était venu boucher. Le Sénat proposait de soumettre le sucre à un droit léger de un sou par livre et, comme les États-Unis achètent à l'étranger des quantités énormes de sucre, 3.500 millions de livres, le droit proposé apportait cent soixante-quinze millions de francs dans les caisses du Trésor. Le déficit disparaissait. Pour plus de sûreté, les spiritueux indigènes subissaient une surtaxe. Nombre d'articles manufacturés, lainages, cotonnades, métaux, pouvaient, grâce à cette heureuse combinaison, profiter de nouveaux dégrèvements et les obtenaient. Les droits spécifiques étaient à peu près abolis partout et remplacés par des taxes à la valeur plus franches et plus justement propor-

tionnées à la puissance de la matière imposable. Si les matières premières étaient généralement admises en franchise, des exceptions étaient faites; la houille étrangère, notamment, était soumise à un droit, plus protecteur que fiscal, de quarante sous la tonne.

Quoi qu'il en soit, l'œuvre de la Commission fut accueillie dans le pays avec une joie d'autant plus grande que les inquiétudes avaient été plus vives. La discussion générale s'ouvrait le 2 avril et elle devait se poursuivre jusqu'au 24, sans incident, pensait-on, les démocrates s'étant entendus pour laisser la parole aux seuls adversaires de la réforme, se réservant simplement pour les votes qu'ils comptaient pouvoir, le moment venu, enlever à l'aide de leurs trois voix de majorité. Mais des surprises étaient en réserve. Qu'il fallût s'attendre à une opposition de la part des républicains, c'est ce qui n'était pas douteux, et les discours sans fin des adversaires de la réforme indiquaient qu'ils avaient l'intention d'entraver les progrès de la discussion, de *filibuster*, selon l'expression américaine. On s'attendait également à des résistances hors du Capitole. Les agents des industries menacées organisaient manifestation après manifestation. Aujourd'hui, c'était un cortège de trois cents gracieuses jeunes femmes qui venaient tenter d'exposer aux graves sénateurs leurs doléances d'ouvrières et de mères de famille en peine de perdre leurs emplois, si la concurrence étrangère était laissée libre de les priver de leur travail. Le lendemain, c'étaient des pétitions monstres que vingt ouvriers portaient sur leurs robustes épaules, et qui devaient témoigner de la réalité du péril signalé. Puis survenaient des délégations grosses de trois mille hommes, envoyées de Baltimore, de Philadelphie, pour prouver la force du mouvement anti-réformiste. Il sera sans doute prouvé quelque jour que la croisade des « sans-travail », convoquée à Washington par le « général » Coxey, était une machine de guerre destinée à agir sur l'esprit de sénateurs irrésolus. Les déclarations faites en plein Sénat par MM. Kyle et Hunton établissent qu'à cette époque un ancien député, le major Buttz, cherchait, à prix d'argent, à augmenter, dans la haute Assemblée, le nombre des adversaires du tarif Wilson. Tout cela était prévu et escompté d'avance, et l'on sait le peu d'effet

que ces manœuvres produisent sur l'esprit d'hommes d'État résolus à voter suivant leurs convictions ou suivant les nécessités de leur religion politique.

Mais rien n'égala l'étonnement public quand, prenant la parole, M. Hill, sénateur du grand État libéral de New-York, naguère candidat à la première magistrature du pays, annonçait qu'il voterait contre le tarif et contre son parti. Et cet exemple faisant école, un autre sénateur démocrate, M. Smith, du New-Jersey, déclarait qu'il ne pouvait accepter le tarif projeté dans sa forme actuelle. Cette double défection, qui menaçait de transférer la majorité aux ennemis de la réforme, jeta le parti dominant dans le plus grand désarroi. Les démocrates libéraux devaient, s'ils voulaient réussir, passer désormais par les conditions de ces démocrates conservateurs. Et à ces premiers rebelles se joignirent bientôt MM. Gorman, Brice et Murphy, autres démocrates anxieux d'assurer à leur clientèle politique des avantages de tarif et de protection que la doctrine démocratique avait si longtemps et si hautement condamnés. M. Jones eut à voir tous les dissidents et à tenter de concilier leurs exigences avec la doctrine du parti, avec les idées plus ou moins arrêtées de la Chambre et de la Maison-Blanche. Il crut y avoir réussi et, le 3 mai, il soumettait à un nouveau *caucus* démocratique la longue liste des aggravations de taxes auxquelles il engageait les libéraux ses amis à se résigner. Ce fut un cri d'indignation dans tout le pays. L'œuvre libérale et généreuse de M. Mills était détruite; non seulement on ne descendait plus au-dessous des demandes de la Chambre, mais on relevait nombre de taxations adoptées par celle-ci. On revenait, dans beaucoup de cas, aux droits spécifiques. L'impôt sur le revenu ne paraissait plus dans la loi qu'à titre provisoire et pour une période d'essai de cinq ans. On adoucissait en même temps les procédés inquisitoires ordonnés par la Chambre pour la recherche des revenus à taxer. Mais aucun changement ne devait donner lieu à plus de vives critiques que la transformation de la taxe douanière du sucre.

Les raffineries américaines de sucre, autrefois rivales, se sont, surtout depuis le vote du tarif Mac Kinley, constituées en un syndicat puissant au capital nominal de cinq cents millions de francs. Le capital réellement versé n'a pas dû dépas-

ser deux cents millions: mais grâce à l'habileté de l'organisateur de l'union, M. Havemeyer, le syndicat est en mesure de distribuer aux actionnaires des dividendes de 8 et 10 p. 100. Les actions sont l'objet d'une spéculation effrénée à la Bourse de New-York et, ces derniers mois, le titre a pu varier entre 79 et 112 dollars donnant lieu à des profits considérables pour les joueurs heureux. Si les syndicats sont honnis aux États-Unis, bien qu'ils y soient florissants, le syndicat du sucre, comme le syndicat des pétroles du reste, est l'objet d'antipathies plus marquées. Alors que M. Mills proposait de taxer le sucre un sou par livre, le nouveau projet frappait l'article brut d'un droit à la valeur de 40 p. 100 et établissait une surtaxe spécifique de un huitième de sou par livre sur les raffinés étrangers et de un dixième de sou sur les sucres primés par les États d'outre-mer. En même temps, profitant de la franchise du moment, le syndicat accaparait tous les sucres disponibles qu'il entendait bien revendre plus tard au consommateur en y ajoutant le taux du nouveau droit. Et les actions montaient toujours. De là à conclure que le syndicat avait acheté les sénateurs, il n'y eut qu'un pas. La presse de New-York le franchit et dans les journaux on vit s'étaler en grosses lettres la nouvelle que le Sénat s'était vendu. Une enquête parlementaire aussitôt prescrite a démontré que si quelques sénateurs avaient conservé, dans leurs hautes fonctions, le goût inné des Américains pour les opérations hasardeuses, la spéculation et le jeu, aucune manœuvre coupable ne s'était exercée pour modifier le projet de tarif dans le sens des intérêts du syndicat.

L'entente rétablie entre les démocrates libéraux et conservateurs par le compromis, qui fut publié le 7 mai, la discussion du tarif put reprendre quelque activité et, moyennant de nouvelles concessions, multiples et sérieuses, consenties aux républicains, l'obstruction adverse, qui semblait devoir se prolonger des mois encore, finit par se modérer. Il ne fut plus question de discours de cinq semaines comme celui que venait de prononcer M. Quay, sénateur républicain de la Pensylvanie. Le 8 juin, le Sénat consentait même, à l'unanimité — et cette unanimité avait dû être achetée par des relèvements de taxes — à limiter à cinq minutes la durée des discours. La

discussion des articles prenait alors une allure rapide. Il avait fallu plus d'un mois pour débattre le premier paragraphe du tarif, plus de six semaines pour achever le chapitre A de la loi et la loi compte quatorze chapitres de A à N, sans parler du chapitre des exemptions. Une fois l'âme des républicains attendrie par des concessions, il suffit de trois jours pour épuiser le long chapitre des métaux, d'un jour pour le chapitre des cotonnades. Le 15 juin, la franchise des laines brutes et le nouveau droit à la valeur sur les lainages étaient adoptés. Le 18 juin, le droit de trois francs la tonne sur la houille étrangère était approuvé; le lendemain c'était le tour du minerai de fer étranger d'être sacrifié et taxé. Le 28 juin, l'impôt sur le revenu dont l'insertion dans la loi douanière avait amené la défection de M. Hill, brisé en deux le parti démocratique et failli compromettre la réforme, ralliait, à la surprise générale, quarante voix contre vingt-quatre opposants, soit une majorité de seize votes, la plus belle qui ait été notée au cours des scrutins sénatoriaux. Enfin, le 3 juillet, la veille de la fête nationale, le Sénat décidait d'en terminer avec ces débats qui duraient depuis cinq mois : et, en troisième lecture, le tarif revu, corrigé, amendé comme il l'avait été à la suite de cette longue session et de ces difficiles négociations, était soumis à un dernier vote et recueillait quarante-cinq suffrages contre quarante. M. Hill avait abandonné son parti pour se joindre à l'opposition : mais deux sénateurs du peuple avaient fait cause commune avec les démocrates. Ceux-ci triomphaient, mais leur triomphe n'était ni aussi absolu ni aussi brillant qu'on eût pu le souhaiter.

IV

Le texte de la Chambre avait subi au Sénat six cent quarante corrections et un grand nombre de ces amendements réduisaient la distance que les représentants avaient voulu établir entre les taxations nouvelles et celles que le major Mac Kinley avait inscrites à son tarif. Des promesses avaient

été faites au pays : à Chicago, sur le programme du parti ; dans tous les districts électoraux, au cours de la campagne d'automne de 1892. Fallait-il, après dix mois d'études et de débats, se contenter d'une œuvre qui semblait donner autant de satisfaction aux républicains qu'aux démocrates ? Qui allait décider entre le texte libéral des députés et les propositions protectionnistes des sénateurs? Aux États-Unis, comme en France, le soin de mettre d'accord les divergences de vues entre les deux Assemblées législatives est confié à une commission mixte. Une délégation de sept membres appartenant : quatre à la majorité, trois à la minorité, fut désignée par le président de chacune des Chambres, le choix ne sortant pas, du reste, des commissions parlementaires qui avaient élaboré le tarif, et ces quatorze commissaires eurent à se réunir pour rechercher et adopter des mesures de transaction.

Lors du compromis du 7 mai, il semblait avoir été entendu que certains amendements imposés par tel ou tel sénateur sous menace de défection constituaient des conditions *sine qua non;* mais que les autres amendements pourraient être abandonnés sous forme de concessions à la Chambre, de manière à garantir le maintien des premiers. Mais lorsqu'il fallut, au sein de la Commission mixte, déterminer quels étaient les amendements réductibles, le malentendu apparut. Les sénateurs prétendirent rester en possession de tous leurs avantages. Le minerai de fer, la houille, le sucre furent, dès les premières entrevues, l'objet des demandes des délégués de la Chambre. On s'était engagé, à Chicago, à livrer à l'industrie les matières premières en franchise. Toute la côte de l'Atlantique, l'État de New-York en tête, réclamait la faculté d'acheter les charbons canadiens ou anglais sans avoir à payer le droit de deux francs que le Sénat avait voté dans l'intérêt du syndicat des charbonniers et surtout dans l'intérêt du syndicat des chemins de fer, avide de conserver, au détriment des usiniers, un élément précieux de frêt. Même problème quant au minerai de fer. Les hauts fourneaux de la Nouvelle Angleterre éteignaient leurs feux, faute de pouvoir lutter avec les forges de Pittsburgh, de Cleveland, de Chicago, les transports intérieurs des minerais créant, vu la distance entre la mine et la côte, des conditions inégales de concurrence. Avec la fran-

chise du minerai étranger, les usines de l'Atlantique pourraient reprendre leur ancienne vitalité et combattre les grands monopoles du centre. Quant au sucre, la rédaction nouvelle assurait au syndicat une prime de 20 à 25 p. 100 sur les raffinés étrangers au delà du droit, assez protecteur déjà, de 40 p. 100. La hausse phénoménale des titres à la Bourse le démontrait bien. Cette prime devait disparaître.

Les délégués sénatoriaux, MM. Vest, Jones, Harris, saisis de ces demandes formulées par M. Wilson ne pouvaient qu'en référer à ceux de leurs collègues du dehors qui, résolus à abandonner leur parti en cas de mécontentement, tenaient en réalité le sort du tarif entre leurs mains. Mais chaque fois qu'ils s'adressaient à M. Gorman, à M. Brice, à M. Smith, ils se heurtaient à un refus absolu de consentir à aucune concession. Aux États-Unis, les partis politiques sont tellement organisés et puissants qu'aucun candidat ne peut être élu, à n'importe quelle élection, s'il n'est pas préalablement indiqué à l'électeur par le parti. L'organisation qui désigne et soutient un candidat encourt naturellement de fortes dépenses électorales : distributions d'imprimés, envois d'orateurs et d'agents actifs, location de salles, frais de voyage, de correspondance postale ou télégraphique ; et, quand cette organisation doit s'intéresser aux élections sur la surface d'un pays grand comme l'Amérique du Nord, c'est par millions que les frais se soldent. Les opérations de direction comme de trésorerie du parti relèvent d'un bureau central appelé Comité national républicain, démocratique ou populiste, suivant le parti. Ce comité doit trouver les ressources nécessaires aux campagnes électorales, et c'est naturellement à ceux qui ont ou auront besoin de ses services qu'il s'adresse pour obtenir ces fonds indispensables. M. Gorman et M. Brice sont les seuls sénateurs qui fassent partie du Comité national démocratique et qui, dès lors, soient au courant des nécessités du parti. Sur quoi se fondait l'opposition irréductible de ces deux hommes d'État, lorsqu'ils refusaient les concessions que des apôtres fidèles de la cause démocratique comme M. Wilson, M. Jones, M. Vest sollicitaient dans l'intérêt des succès futurs du parti? Sur une nécessité politique, pour conserver, dans le rang, des États miniers ou industriels enclins à se désaffectionner, si le tarif

lésait leurs intérêts? Sur des nécessités budgétaires, pour ne pas abandonner ceux qui avaient, bourse en main, donné leur concours à la cause afin d'aider à son triomphe? C'est là une énigme qui s'est souvent posée, mais qui n'a pas été résolue.

Toujours est-il qu'après dix jours de pourparlers, on était aussi loin d'un accord qu'au premier moment et, le 19 juillet, M. Wilson, rendant compte de sa mission à la Chambre, en faisait connaître l'insuccès. Il demandait des instructions nouvelles : mais loin de conseiller à ses collègues de réduire leurs demandes, toujours fidèle aux promesses contractées devant le pays, il désirait qu'on insistât pour triompher, à force de persévérance et d'énergie, des procédés rétrogrades du Sénat. C'est, ajoutait-il, l'avis du président, et il donnait alors lecture d'une lettre privée datée du 2 juillet — sept jours avant l'ouverture de la conférence — que M. Cleveland lui avait écrite pour lui faire connaître ses vues sur le tarif tel qu'il sortait des délibérations du Sénat. M. Cleveland approuvait la taxe du sucre, regrettait que l'impôt sur le revenu eût été inséré dans une loi douanière au risque de compromettre toute la réforme : il rappelait les engagements pris au sujet des matières premières et croyait que ne pas tenir ces engagements aujourd'hui, c'était abandonner le chemin de la bonne foi et de l'honneur. Si la Chambre accueillait avec des applaudissements répétés ce langage franc, courageux, honnête, au Sénat, l'impression produite sur les sénateurs qui semblaient être accusés d'oublier foi et honneur était toute différente et durant une semaine dans la salle du Nord du Capitole, des scènes se produisirent qui n'ont pas leur égale dans l'histoire parlementaire des États-Unis. De quel droit le président intervenait-il dans un débat législatif? Washington n'avait-il pas mis les Chambres en garde contre les empiètements tyranniques du pouvoir exécutif? Ainsi s'exprimait M. Gorman. Et puis, où étaient la bonne foi et l'honneur? Le président n'avait-il pas été informé du compromis du 7 mai, ajoutait-il, et il sommait ses collègues, M. Jones et M. Vest, de dévoiler devant le Sénat leurs entretiens avec le ministre des finances, M. Carlisle, avec M. Cleveland même, au moment où le changement de front du Sénat allait s'opé-

rer. Et M. Vest et M. Jones expliquaient qu'ils avaient, en effet, entretenu l'Administration des changements que, sous la menace de défections funestes, ils se préparaient à inscrire dans le tarif. Mais les amis de M. Cleveland, répondant à ces vives attaques, établirent que si le président avait su qu'on se proposait d'altérer les propositions de M. Mills, il n'avait jamais eu connaissance, dans ces courts entretiens, du nombre et de l'importance des amendements qui devaient servir de base de transaction. « Nous avons été pris à la gorge comme au coin d'un bois, ajoutaient les démocrates libéraux, et si nous avons consenti au compromis, c'était non de bon gré, mais parce qu'entre deux maux, le tarif Mac Kinley et le compromis qui nous était imposé, nous devions choisir le moindre ». Un moment sous le coup de l'émotion, on crut que c'en était fait de la réforme. Néanmoins, le texte sénatorial fut renvoyé une seconde fois à la Commission mixte, sans qu'aucune instruction de consentir à des changements fût donnée aux délégués du Sénat: et de nouveau les pourparlers furent repris le 30 juillet entre les commissaires des deux Chambres.

Pourparlers désespérants s'il en fût. Chaque jour, les délégués de la Chambre renouvelaient leurs demandes de concessions; chaque jour, les délégués du Sénat promettaient d'en référer à MM. Gorman, Brice et Smith, et, chaque jour, ces derniers répondaient, de la coulisse où ils se tenaient, par un *non possumus*. Et pendant ce temps, la crise industrielle augmentait d'intensité. Depuis onze mois, le pays, remis de la panique monétaire, attendait avec impatience le résultat des délibérations des Chambres. Une différence de moitié dans le droit de douane pouvait amener le négociant à passer ses ordres en Europe, au lieu de les confier au producteur national; celui-ci ne voulait pas fixer ses prix avant de savoir à quel taux reviendrait l'article étranger, et, dépourvu d'ordres, il arrêtait ses travaux. Industrie et commerce avaient, depuis des mois, suspendu toutes opérations d'importance: les ouvriers avaient dû subir des réductions de salaire pour conserver le peu d'ouvrage qu'on avait à leur donner; la plupart chômaient; des grèves, pacifiques ou meurtrières, éclataient sur tous les points du territoire et les troupes fédérales étaient obligées de se servir de leurs armes contre des citoyens.

D'un autre côté, les importations en douane se limitaient dans des proportions inquiétantes pour le Trésor. Le budget en exercice s'était clôturé, le 30 juin, par 350 millions de francs de déficit et le rendement des douanes seul était en perte de 355 millions sur l'exercice précédent. Il n'était que temps d'apporter un remède au mal, surtout si on voulait que le pays fût remis de la crise avant les élections prochaines du 6 novembre. Chaque jour de retard rendait la situation politique et économique plus dangereuse. Les républicains, fort calmes, escomptaient tous ces maux comme leurs meilleures chances de succès. Quels éléments merveilleux pour la campagne qui allait s'ouvrir que de dépeindre la triste condition du pays et d'en faire peser toute la responsabilité sur le parti en possession du pouvoir! Sans nul doute, si le tarif avait à revenir devant le Sénat, une ligne de conduite était toute tracée pour les hommes d'État du parti républicain : retenir le nouveau texte dans l'enceinte législative le plus longtemps possible, de manière à faire durer la crise jusqu'aux élections; alors, les républicains étaient sûrs du succès.

Tous ces arguments, les délégués de la Chambre à la Conférence les avaient présents à l'esprit, lorsque, fatigués par la force d'inertie opposée par leurs collègues du Sénat, ils se décidèrent à brusquer enfin les événements. Le lundi matin, 13 août, les démocrates de la Chambre étaient convoqués en assemblée plénière et, devant le *caucus*, M. Wilson exposait que la lutte n'avait que trop duré, qu'il ne restait aucune chance de ramener le Sénat à un texte plus libéral et qu'il convenait, dès lors, tout en protestant, d'adopter purement et simplement, le texte sénatorial. Le *caucus* approuvait ce langage et, l'après-midi du même jour, la Chambre rappelait les délégués de la Commission mixte, les relevait de leur mandat et se ralliait aux six cent quarante amendements du Sénat. L'opposition, conduite par M. Thomas Reed, n'avait pas assez de sarcasmes pour qualifier cette retraite du parti libéral : « Et cette bonne foi? Et cet honneur dont avait tant parlé le président? La droite de la Chambre allait-elle s'engager sur le même chemin que les apostats si vivement stigmatisés, quatre semaines auparavant? Quelle œuvre inavouable que celle dont personne, au Sénat ou à la Chambre, n'acceptait la paternité! »

La lutte était terminée et il ne restait plus qu'à transmettre à la Maison Blanche l'expédition authentique du tarif signée par les présidents des deux Assemblées législatives pour qu'elle reçût le contre-seing du chef de l'État. Mais M. Cleveland consentirait-il à revêtir de sa signature un acte dont il avait publiquement blâmé la teneur? N'allait-il pas, fidèle à sa foi dans le pays, annuler par son veto une œuvre qui ne répondait qu'imparfaitement à l'attente de la grande masse des électeurs et laisser ainsi à ces derniers la chance de renvoyer une nouvelle Chambre sur un programme bien déterminé et assuré d'avance du succès? C'est dans cette direction que la presse républicaine cherchait à pousser le président en essayant de le mettre en contradiction avec lui-même. Mais la même sagesse dont s'est inspiré M. Cleveland, dans les circonstances si difficiles qu'il a eu à traverser depuis son arrivée au pouvoir, lui servit encore ici de guide : sans vouloir signer un texte qui n'avait pas son entière approbation, il se contenta de laisser expirer le délai légal de dix jours, à l'échéance duquel le tarif, même sans signature présidentielle, devenait loi de l'État. Le délai légal expirait le 27 août à minuit. Le lendemain, le tarif Wilson entrait en vigueur. C'en était fait du régime Mac Kinley.

V

Si critiqué qu'ait été le tarif sénatorial, il n'en constituait pas moins un progrès marqué sur le régime qu'il était appelé à remplacer. Sous le régime Mac Kinley, le consommateur américain devait payer au fisc un milliard de francs pour se procurer les deux milliards d'objets étrangers qu'il était dans la nécessité d'acheter pour ses besoins. Sous le régime nouveau, il allait pouvoir se procurer les mêmes quantités de marchandises en n'acquittant plus que 680 millions de droits, d'où une économie fort appréciable de 320 millions qui resteraient dans la bourse du contribuable. D'autre part, le budget

ne souffrait pas de ces dégrèvements, puisqu'on demandait au sucre deux cents millions, aux spiritueux cent millions, aux cartes à jouer 15 millions, à l'impôt sur le revenu 150 millions de recettes nouvelles. Non seulement l'équilibre était assuré, mais des excédents allaient se produire qui permettraient, avec un Sénat rajeuni et plus libéral, de procéder à des réformes plus étendues, si cette première expérience réussissait. En taxant le sucre, on reportait sur les produits des Antilles, de l'Amérique du centre et du sud une part du fardeau fiscal et on dégageait d'autant les produits européens. C'était de bonne politique, car les vrais débouchés des États-Unis sont en Europe et c'est l'Europe qu'il convenait plutôt de ménager, afin d'y étendre la clientèle des marchandises américaines; et, si les traités de réciprocité avec les républiques du Nouveau-Monde étaient appelés à disparaître, ne pouvait-on, en échange, obtenir des Etats de l'ancien continent un traitement plus favorable, du moment que les États-Unis se bornaient à n'avoir plus qu'un tarif autonome réduit, le même pour toutes les nations commerçantes?

Sans doute, il restait au tarif nouveau maintes taxes qui pouvaient être considérées comme exagérées et même prohibitives. La glace étamée de Nuremberg paie encore 122 p. 100 de droit, le flacon 118 p. 100, le bouton de Vienne 84 p. 100, comme le riz des Indes : on est encore loin de l'idéal rêvé par les maîtres dans la science économique. Avec la liberté du commerce, comme elle est entendue et appliquée en Angleterre, une vingtaine seulement d'articles supportant tout le fardeau des taxations douanières, il est difficile de déterminer la puissance énorme que les États-Unis acquerraient dans le monde comme pays producteur. Les conditions les plus parfaites s'y trouvent réunies pour réduire le coût de la production au minimum possible : abondance de terres à bas prix, mines inépuisables, forêts immenses et sans grande valeur, transports terrestres, fluviaux ou maritimes à des taux inconnus en Europe, mécanismes ingénieux et nouveaux réduisant ou supprimant la main-d'œuvre, pas d'impôts sérieux, pas d'ordonnances municipales ou autres gênantes, en un mot tous les éléments d'expansion suffisants pour rendre aisée la victoire du produit américain sur le produit de l'ancien continent.

Mais l'esprit public n'en est pas encore, en Amérique, à désirer l'ouverture du marché universel et, grâce aux entraves que les tarifs, même libéraux comme le tarif Wilson, maintiennent, l'industrie américaine aura, longtemps encore, à subir la rivalité des manufacturiers d'Europe, et les États-Unis auront encore à faire venir d'outre-mer maints produits dont ils auront toujours besoin, faute de s'être donné le moyen de les manufacturer.

Le commerce américain doit acheter annuellement au dehors pour 500 millions de francs de sucre, 195 millions de francs de soieries, 186 millions de lainages, 100 millions de cotonnades, 115 millions de produits chimiques, 110 millions d'objets en métaux et beaucoup d'autres articles pour des sommes également considérables. Tant que cette situation durera, il appartient aux nations productrices de chercher à satisfaire, dans les conditions meilleures offertes aujourd'hui, une demande aussi sérieuse. La lutte étrangère est assez vive sur le marché américain. L'Angleterre y conserve la première place qu'elle a su y conquérir par des années de travail et de persévérance. L'Allemagne vient aujourd'hui au second rang, après vingt-trois années d'efforts soutenus. La France occupait autrefois cette seconde place et il fut un temps où le groupe de nos négociants possédait à New-York une position exceptionnelle et fort enviée. Nous vendons encore sur le marché de la grande république pour trois cent soixante dix-huit millions de francs, soit un peu plus d'un million par jour; avec de l'activité, de l'habileté, de la méthode, ce chiffre pourrait être porté sinon aux neuf cents millions du trafic anglais, au moins aux cinq cents millions des ventes allemandes.

Le gouvernement français ne s'est pas désintéressé de la lutte qui se livrait à Washington pour l'affranchissement du commerce : il en a suivi les péripéties avec la plus grande sollicitude et ce n'est pas sans satisfaction qu'il lui a été permis de constater que les acheteurs américains de nos produits avaient été l'objet d'un traitement extrêmement favorable. Sur les cent soixante dix-sept millions de francs de droits qu'ils versaient au fisc, sous le régime Mac Kinley, pour importer les articles français, ils bénéficient désormais d'une remise de cinquante et un millions ; s'ils achètent encore cette année, à

Roubaix, à Reims, à Elbeuf, pour quarante-huit millions de lainages, comme l'année dernière, au lieu de payer quarante-trois millions et demi à la douane pour les introduire aux États-Unis, ils en seront quittes en versant dix-neuf millions et demi; sur quatre-vingt-treize millions de francs de soieries, le droit ne sera plus de quarante-sept millions, mais de quarante millions seulement; sur nos quatorze millions de francs de cotonnades, la douane ne percevra plus que six millions de francs un tiers, au lieu de sept millions trois quarts. La ganterie de l'Isère, l'article de Paris, plumes et fleurs, horlogerie, bronzes, les porcelaines de Limoges, les cristaux de Baccarat et de Saint-Gobain, les vins en fûts du Midi et de la Bourgogne, les spiritueux, les conserves de Nantes, les prunes d'Agen, les noix de Grenoble, bénéficient de réductions considérables. Les œuvres si recherchées de nos artistes, peintures, sculptures, gravures, sont désormais exemptes de tous droits, comme le sont les œuvres de nos écrivains. Il est constant que l'abaissement des droits amène un développement des affaires : il est à souhaiter qu'il en soit ainsi pour le commerce français, et ce n'est pas là un vœu irréalisable, si l'expéditeur français sait étudier le nouveau tarif, pour profiter des clauses avantageuses qu'il renferme, à dessein ou non, s'il sait organiser ses ventes sur ce grand marché de soixante-dix millions de consommateurs. D'énergiques compatriotes ont, ces dernières années, exploré les États-Unis pour la première fois et ont été surpris des résultats qu'ils y ont obtenus. Leur exemple et leur méthode de travail ne sauraient être trop suivis et peut-être dans l'avenir, grâce surtout au nouveau tarif, le succès répondra-t-il, comme dans le passé, à ces efforts.

La reprise des affaires, une fois le tarif voté, a été instantanée et des plus encourageantes. C'était une lutte dans tous les bureaux de douane entre les commissionnaires anxieux de vendre, les premiers, des marchandises aux nouveaux prix. Jamais les recettes douanières quotidiennes n'ont atteint des chiffres supérieurs à ceux des premières semaines de septembre. A l'intérieur, les stocks étaient partout réduits à leur expression la plus simple : les ordres arrivaient de toutes parts aux manufacturiers de l'est et du centre et l'activité la plus grande se manifestait dans les usines, dans les fabriques, dans les

entrepôts. Plus de chômages, plus de grèves, plus de luttes entre le capital et le travail; les feux se rallument, les métiers marchent et l'ouvrier comence à se remettre de ses souffrances.

Néanmoins, ces souffrances, comme celles du pays, ont été longues et cruelles et, comme toujours, l'électeur malheureux, mécontent ou mal éclairé, a pu, sous l'impression, encore vive, de ses maux, rendre l'administration actuelle responsable de crises qu'elle n'avait pas provoquées. La Chambre nouvelle n'entrera en fonctions que dans un an, au mois de décembre 1895, et bien qu'elle soit en majorité républicaine, elle ne pourra exercer d'action sur la législation douanière qu'à la double condition d'obtenir le concours du Sénat et de la présidence. Les pouvoirs de M. Cleveland expirent le 4 mars 1897 : d'ici là, si l'expérience heureuse des tarifs libéraux de 1846 et de 1857 doit se répéter — et elle est dans l'ordre des choses — les États-Unis auront recueilli les fruits de la politique économique nouvelle.

Des résultats satisfaisants ne sauraient être trop souhaités. Après avoir donné à l'Europe l'exemple, suivi presque partout depuis, des tarifs élevés, aucune surprise ne serait plus agréable que celle de voir les États-Unis, développant leur production sous le nouveau régime, donner au monde une autre leçon en montrant quels avantages l'agriculture, l'industrie, le commerce peuvent retirer d'une liberté plus grande des échanges. C'était là une entreprise hardie à un moment surtout où les finances de l'Union paraissaient atteintes par une politique différente : il faut n'en savoir que plus de gré au parti démocratique et à son illustre chef, M. Cleveland, d'avoir eu le courage et la gloire de tenter cet essai et de n'avoir, jamais un moment, perdu de leur foi dans le succès des libertés qui font l'honneur de leur grande et magnifique patrie.

EDMOND BRUWAERT.

LETTRES DU CONGO[1]

I

A bord du vapeur français *l'Oubanghi*, sur le Congo et l'Oubanghi, du 24 septembre au 13 octobre 1892.

Ma chère maman,

Nous sommes partis de Brazzaville le 24 septembre (samedi). Le 24 au matin, nous nous sommes levés à cinq heures et nous avons entendu la messe. Monseigneur[2] nous a fait servir un bon petit déjeuner, pour nous réconforter avant le départ. Il nous a ensuite accompagnés jusqu'au port où les deux bateaux de la colonie, l'*Oubanghi* et le *Djoué*, nous attendaient. Ils étaient sous pression et poussaient depuis quelque temps des sifflements d'impatience. Aussi, à peine avons-nous eu le temps de serrer la main à M. Dolisie[3], qui, je ne sais si je

1. Ces lettres sont extraites d'un volume que Madame la duchesse d'Uzès, née Mortemart, publiera prochainement chez MM. Plon, Nourrit et Cie, et dont nous devons communication à l'obligeance des éditeurs.

Dans l'avant-propos, Madame la duchesse d'Uzès définit ainsi le projet de son fils :

« Jacques avait choisi l'itinéraire suivant : remonter le Congo jusqu'aux Stanley's Falls et de là se lancer au travers des régions musulmanes, pour tracer un débouché sur l'Égypte où la France a des intérêts similaires…

L'entreprise avait séduit plusieurs explorateurs. La liaison diagonale entre le Congo et l'Égypte avait été essayée par l'Abyssinie. Elle avait échoué. Jacques espérait la réaliser, et, d'avance, nous nous étions donné rendez-vous au Caire. »

2. Mgr Augouard, évêque de Sinita, vicaire apostolique du Haut-Congo français.

3. Administrateur principal de Brazzaville.

vous l'ai dit, nous a donné, en vertu des pouvoirs qui lui sont conférés, le droit de passer des traités et de faire pas mal d'actes utiles dans le Haut-Oubanghi, vers lequel nous voguons aujourd'hui. A sept heures quinze, les deux bateaux sortaient du port et nous quittions Brazzaville, en saluant la foule nombreuse qui avait voulu assister à notre départ. Nous étions tous les trois sur l'*Oubanghi*, Julien[1], Pottier[2] et moi, avec presque tous les hommes de troupe[3]. Les autres (une dizaine environ) sont sur le *Djoué*. Nous avons à bord avec nous un mécanicien et M. Th..., administrateur de quatrième classe des colonies, qui dépend de Brazzaville même et qui doit aller régler certaines questions à Banghi et sur le Congo.

Sur l'autre bateau, en dehors de nos dix hommes et d'une trentaine de miliciens sénégalais, appartenant au Congo français, sont cinq Européens, dont un capitaine, un mécanicien et trois agents qui doivent remonter dans le Haut. La *Duchesse Anne*[4], avec une dizaine de soldats qu'elle porte, est remorquée par l'*Oubanghi*. Ces transports sont chauffés au bois.

Je vais vous donner exactement le composition et les occupations de la journée à bord de l'*Oubanghi*. Le matin, à cinq heures, réveil; on embarque; départ entre sept et huit heures, suivant la quantité de bois préparée ou celle qui reste à faire. Une fois en route, on regarde attentivement le paysage qui se déroule sous les yeux, qui s'efface peu à peu derrière soi pour faire place à un autre, comme en une scène où les changements de décors s'opèrent à vue. Vers onze heures, on déjeune; ensuite on lit, on écrit ou l'on joue au jacquet. Puis, vers deux heures, la machine se ralentit peu à peu, faute d'aliment. On arrête près de terre, quelquefois bord à bord, et nous débarquons. Les hommes de troupe dressent les tentes, et, pendant ce temps, l'équipage du bord, formé de noirs, se disperse en tous sens pour scier des arbres, fendre des bûches, et emploie presque toute la nuit à faire du bois pour le lende-

1. M. Julien, lieutenant au 76e régiment d'infanterie, surnuméraire détaché aux missions.

2. Collaborateur de l'*Illustration*.

3. Escorte de tirailleurs algériens libérés du service, équipés militairement.

4. Chaloupe démontable en acier, apportée de France,

main matin. A sept heures, nous dînons à bord, et chacun va se coucher, pour recommencer le jour suivant.

28 SEPTEMBRE. — Par moments, nous dansons comme sur l'Océan. La *Duchesse Anne*, qui suit à la remorque avec une dizaine de tirailleurs, reçoit les flots de tous les côtés et zigzague d'une façon effrayante.

Nous passons aujourd'hui devant N'Gantchou, village assez important près duquel se trouvait autrefois un poste français qui servait à communiquer avec le célèbre Makoko. Ce pauvre Makoko! Il ne comprend pas bien pourquoi on ne lui envoie plus d'étoffes comme jadis, quand on avait besoin de lui. Ce fameux chef est une espèce de vieux singe féticheur, qui avait pris beaucoup d'influence, grâce à sa femme, que Mgr Augouard appelle irrévérencieusement « Makokotte ». Celle-ci lui persuadait de laisser se battre les chefs trop influents de l'endroit, et elle appliquait si bien le précepte : « Diviser pour régner », que Makoko devint le chef d'une grande partie de la tribu des Batékés. Makoko est très imbu du prestige de son autorité, et il a une coutume bizarre et singulièrement gênante : c'est de marcher sur la pointe des pieds, car la plante de ses extrémités inférieures ne doit pas, d'après sa religion, fouler le sol.

29 SEPTEMBRE. — Nous suivons la rive belge, au lieu de la rive française. A peine sommes-nous partis que je remarque très bien que les eaux du Congo sont beaucoup plus jaunes qu'elles ne l'étaient jusque-là. Cela tient à ce que nous approchons du Kassaï, le premier ou le dernier (au choix) des grands affluents du Congo. En effet, nous passons, cinq minutes après, devant une factorerie belge située sur la rive gauche du Kassaï, et nous apercevons la rivière, qui mesure à son confluent cinq cents mètres de large.

De l'autre côté du Kassaï se trouve Berghe-Sainte-Marie, mission que les Pères belges ont fondée autrefois. Mgr Augouard, entre autres, et les Pères français y avaient leur résidence. Mais depuis, l'État indépendant a fait de telle sorte qu'ils ont été remplacés par des Belges. Nous saluons leur drapeau en passant.

30 SEPTEMBRE. — La navigation s'est poursuivie sans encombre jusqu'à dix heures et quelques minutes, où nous sommes passés en vue de la mission protestante de Tchoumbiri. Cette mission étant entourée de villages, l'administrateur et le capitaine ont décidé de stopper là, pour avoir des vivres et du bois. Nous y avons donc dressé notre camp.

Les missionnaires protestants du Congo sont assez nombreux, mais font peu de prosélytisme. Ils ne se foulent rien, comme on dit. Les uns appartiennent à une secte dissidente américaine, *the American baptist Church*, et d'autres font partie d'une secte anglaise. Ceux de Tchoumbiri appartiennent à la première. Le Révérend anglais, bien qu'attaché à la mission américaine, était sur le bord à notre arrivée, et, comme seul je pouvais parler ou baragouiner l'anglais, je lui demandai quelques renseignements. Il voulait m'inviter à déjeuner : mais, me méfiant de sa cuisine, je préférai prendre mon repas à bord, lui promettant d'aller visiter sa demeure et prendre une *cup of tea*. Je me rendis donc, après déjeuner, chez l'honorable clergyman et fus reçu par lui, sa femme et un de ses bambins âgé de neuf mois.

La maison qu'il habite est assez gentille. Elle est construite en bois du pays et, par conséquent, tout en planches fabriquées par les indigènes, sous la direction du missionnaire. Elle comprend une salle à manger, un salon, une grande chambre à coucher et une salle de bain ou cabinet de toilette. Elle est surélevée d'un mètre à un mètre vingt au-dessus du sol et recouverte en tuiles de zinc et en chaume. Une autre maison identique s'élève à quelques mètres de là et sert de résidence à l'autre missionnaire, qui, pour l'instant, est et sera absent pendant douze mois.

Les missionnaires protestants s'occupent un peu de botanique et d'horticulture, beaucoup de politique et presque pas des noirs. Leur ministère se borne à aller faire de temps en temps des conférences dans les villages, et ils sont tous membres de sociétés de tempérance. Quant aux petits noirs, ils ne s'en préoccupent, pour ainsi dire, nullement. Je dois toutefois ajouter, à leur louange, que la *cup of tea* offerte par M. le missionnaire et mistress la missionnaire était excellente, accompagnée qu'elle était de petits plum-cakes et de confi-

tures délicieuses. Aussi usai-je de leur hospitalité écossaise et surtout de leur théière de façon à leur faire honneur. J'avais oublié de vous dire que l'un et l'autre de mes hôtes étaient natifs de l'Écosse. Après ce léger lunch, absorbé avec plaisir, j'ai laissé le missionnaire et son épouse pour aller faire un tour dans les villages voisins.

Tchoumbiri, ou mieux N'tchumbiri, est une étendue de terrain de plusieurs kilomètres de long et de peu de profondeur, s'étendant sur la rive gauche du Congo, et dont la mission protestante occupe à peu près le centre. Elle est habitée par les Bayanzis, peuplades plus industrieuses, et surtout plus travailleuses que leurs voisins, les Batékés. A notre arrivée dans les villages, les noirs ne se sauvent nullement et continuent leurs petits travaux. Comme presque partout dans ces pays, ce sont les femmes qui font à peu près tout, les hommes étant guerriers, pour la plupart. Nous voyons des femmes en train de moudre de la farine de manioc dans des sortes de petites auges qu'elles placent sur des piliers en bois. Elles la font ensuite cuire dans des marmites fermées, après l'avoir préalablement enveloppée dans des feuilles de bananier et l'avoir divisée en petits paquets d'environ huit à neuf cents grammes. Elles se dépêchent le plus qu'elles peuvent, car elles viendront nous les vendre tout à l'heure, au prix d'une barrette, environ dix centimes chacun. Les hommes aussi nous vendent quelques poules; mais le *Djoué*, qui est parti une heure avant notre arrivée à N'tchumbiri, a opéré une rafle pour ses provisions et ne nous a presque rien laissé. Nous avons aperçu aussi une femme en train de faire du rouge, pour s'en barbouiller le corps et se faire des fioritures sur la figure. Vous voyez qu'il n'y a pas qu'en Europe où les femmes se mettent du rouge. Elle pilait, pilait, sur une pierre, du rouge extrait d'une certaine plante, le mêlait avec du sable fin et de l'huile de palme ou de l'eau. C'était une parfumeuse!...

2 octobre. — Vers dix heures, nous faisons halte à un village, un peu avant Bolobo, pour faire des vivres et du bois. Je descends au village, et les indigènes, qu'avait d'abord épouvantés la présence de tous nos soldats blancs, nous

entourent et nous promettent des poules, chèvres, etc. Tous avaient à la main des lances et des sagaies, mais sans intentions hostiles. Leur village est assez gentil et très proprement tenu. Les habitants sont encore des Bayanzis. Les cases sont bien construites et ferment avec des portes à glissière. Dans l'intérieur, on trouve des sortes de lits, recouverts de nattes. Autour du village s'étendent de vastes champs de manioc, mais semés avec une irrégularité tout à fait nègre. Je crois qu'il faudra du temps avant de leur inculquer les principes des semences mécaniques.

Ils tiennent leurs promesses et nous apportent des vivres, dont le prix diminue progressivement à mesure que nous montons. C'est ainsi qu'une poule vaut de un franc à un franc cinquante centimes; une chèvre, de vingt à vingt-cinq francs. Ils ont de temps en temps peur des blancs, parce que l'État du Congo les traite assez mal. Certains agents enlèvent leurs enfants pour en faire des domestiques. Mais heureusement qu'ils font une grande différence entre les Français et les Belges et qu'ils reçoivent beaucoup mieux les premiers, tandis que les seconds sont souvent accueillis par des flèches ou des sagaies, voire des coups de fusil.

Les indigènes nous laissent établir notre campement au milieu du village, et même, vers les cinq heures et demie du soir, plusieurs viennent dans le camp en disant : « *Soussou kassumba* » (poules à vendre). On se serait presque cru à un marché de village européen. Les denrées les plus appréciées en cet endroit sont les étoffes de couleur et à carreaux. La barrette de laiton de 28 centimètres passe aussi, mais plus difficilement. Les indigènes en ont trop, et cette monnaie de traite commence à être dépréciée. Cela se conçoit aisément. Tous ceux qui arrivent à une certaine aisance ne savent plus où cacher leur monnaie, qui est au moins aussi encombrante que celle des Spartiates. Ils l'enfouissent dans leur case sous la terre; mais au bout de peu de temps, ils préfèrent l'échanger contre des étoffes, et nous en voyons quelques-uns venir nous offrir vingt à vingt-cinq barrettes pour une brasse d'étoffe.

3 octobre. — Appareillage vers six heures et demie. Nous côtoyons encore la rive belge. Nous passons devant la

mission anglaise de Bolobo et devant le village du même nom. C'est le plus grand de ceux que nous avons vus jusqu'ici. C'est même une ville nègre qui compte bien un millier de cases, à peu près pareilles, construites en bambou et recouvertes de chaume. Nous quittons peu après la rive de l'Etat indépendant, pour aller à travers les îles rejoindre celle du Congo français ; mais la navigation n'est pas très facile, et plusieurs fois nous manquons d'échouer sur les bancs de sable.

Au milieu des îles, nous rencontrons plusieurs fois des bandes de vingt ou trente hippopotames, que nous saluons de coups de fusil et de carabine; mais comme, la plupart du temps, ils sont à quatre ou cinq cents mètres, ils semblent se préoccuper fort peu de notre artillerie, et, après avoir plongé quelques secondes, ils réapparaissent une dizaine de mètres plus loin.

A cinq heures et demie, nous sommes forcés d'aborder et d'atterrir dans une île.

Je ne veux pas parler de la nuit, étant de celles qu'on peut marquer d'un crayon noir et dont le souvenir nous restera longtemps cuisant. Les moustiquaires ne servent à rien devant des invasions pareilles, auprès desquelles celle des Perses en Grèce n'est qu'une simple promenade, une visite amicale. Tous les hommes et Pottier passent la nuit debout près de grands feux. Moi, je dors un peu ; mais le lendemain quelle figure! Aïe! aïe! Pour un peu, je croirais que l'on s'est trompé, et que ce n'est pas moi que Sliman a réveillé.

Nous voilà au 4 octobre, et je pense que vous avez déjà peut-être sorti les chiens, et que la première curée de l'année de chasse 1892–93 a fait retentir les futaies des forêts de Rambouillet. Nous voyons ici de réelles futaies, mais la viabilité laisse à désirer, et je crois qu'on aurait du mal à suivre une chasse à courre, même à pied.

6 OCTOBRE. — A Bonga se trouve un grand village, commandé par une femme, nommée Bobéka. A Bonga également se trouve une factorerie française, devenue aujourd'hui propriété de la Société anonyme belge (S. A. B.).

Actuellement y séjournent cinq Français : aussi, le soir, sommes-nous invités à dîner sous la véranda.

Nous faisons halte un jour ici, 7 octobre. Je profite de l'occasion pour aller visiter le village qui s'étend sur la rive du fleuve à plusieurs centaines de mètres.

Les indigènes font ici, clandestinement, bien entendu, le commerce des esclaves et les échangent contre des pointes d'ivoire, des barrettes. Un homme fort et vigoureux vaut, nous dit-on, de mille à douze cents barrettes, environ cent cinquante francs. Les chefs font quelquefois des massacres d'esclaves, à l'occasion d'une mort et d'un enterrement de première classe; mais l'anthropophagie est assez rare, les indigènes trouvant que la viande qui parle est un peu chère; aussi s'en privent-ils. On nous dit ici qu'un peu plus haut, dans le Sanga, les indigènes viennent offrir parfois aux blancs qui leur demandent des vivres de petits morceaux de viande humaine, fumée, et cela le plus naturellement du monde, sans autrement penser à mal.

Il y avait aussi une forge indigène où l'on travaillait le fer et le cuivre, car il existe ici quelques minerais de différents métaux. Le *Djoué* a pris plusieurs jours d'avance sur nous (deux ou trois). C'est la faute de la *Duchesse Anne*, qui, se faisant traîner à la remorque, ralentit notre marche d'une façon très sensible.

8 octobre. — Nous voilà de nouveau en route vers six heures du matin. Encore deux jours de navigation, et nous quitterons le Congo, avec l'espérance de ne plus le revoir.

Nous stoppons à un petit village situé sur la rive française vers midi cinq minutes. A peine débarqué, je cherche à tuer quelques pintades dans les environs.

Chemin faisant, je traverse de vastes champs de manioc bien plantés et une collection complète de bananiers et de papayers. Chaque champ est entouré d'une palissade en bois formant une sorte de haie, avec quelques rares passages et une petite case au milieu. Les indigènes voudraient même nous vendre quelques enfants, le commerce des esclaves se pratiquant encore de temps à autre. Mais ceux-ci ne sont pas beaucoup plus malheureux que les hommes libres, si ce n'est que parfois on en engraisse un pour s'en régaler dans

quelque grande solennité. Une indigène regardait avec curiosité les mains de l'un de nous, et les tâtait comme si elle voulait reconnaître la qualité de la marchandise. Je lui demandai par geste si elle les trouverait bonnes à manger. Elle fit un signe négatif, comme pour m'affirmer qu'elle ne mangeait jamais de ce mets-là.

Presque tous les noirs congolais que nous avons rencontrés jusqu'ici se liment les deux incisives supérieures et les deux incisives médianes inférieures, ce qui n'est pas du plus gracieux effet. Les Boubanguis du village où nous sommes sont d'assez beaux hommes, de teinte chocolat plutôt que noire. Ils sont peu tatoués ; quelques-uns s'entourent les yeux de couleur blanche et se font des fioritures sur la figure avec des couleurs jaune et rouge. Tous portent un pagne enroulé autour des reins, et qui se compose d'étoffe européenne, teinte en lie de vin, bordée d'un petit galon rouge et d'une frange, arrivant un peu au-dessous des genoux, et c'est là tout leur costume national. Les hommes libres portent tous une lance ou sagaie à la main et ont des couteaux de forme bizarre, parfois très bien forgés, et aux manches ornés de clous dorés ou cuivrés. Ils les enferment dans des gaines faites de peaux d'animaux, et les portent suspendus en sautoir par des courroies de peau encore recouverte de poils. Les enfants sont, en général, plus dégourdis que les hommes, la plupart du temps abrutis par la polygamie.

10 OCTOBRE. — Vers trois heures on nous signalait la Mission catholique de Lirranga, située à peu de distance du poste où nous devions nous arrêter. Vers six heures, nous faisions halte au poste français de Lirranga, dernière étape sur le Congo ; nous allons ensuite nous engager directement sur l'Oubanghi.

Le bateau, trop chargé, ne pouvant aborder contre le poste, nous nous arrêtons à une certaine distance, sur une petite île, et le canot du poste vient nous chercher. Le chef de ce poste se nomme M. Doll. Il est originaire d'Arles et son accent méridional a résisté à cinq années de Congo. Le poste de Lirranga est très joliment situé sur une berge du fleuve et le domine de deux ou trois mètres à peine. Il consiste en deux

maisons ou cases, recouvertes de chaume et construites en bambou. La première est la demeure du chef de poste et comprend deux chambres et une salle principale ou salle à manger, ornée d'armes et d'objets de toutes espèces venant des environs. La seconde sert de cuisine et de magasin. Il y a aussi d'autres cases qui servent d'ateliers ou d'abris pour les travailleurs ou les miliciens. On y voit une grande place bien unie, au milieu de laquelle flotte le pavillon français qu'on aperçoit de très loin.

Nous avons naturellement dîné au poste, assez bien, ma foi ; et ensuite M. Doll nous a offert un concert qui aurait eu un rude succès à Paris dans une baraque de foire.

11 OCTOBRE. — Dans l'après-midi, nous sommes allés à la Mission catholique, qui n'est établie à trois kilomètres de Lirranga que provisoirement et est logée dans des maisons de bambou, mais qui va se transporter plus près du poste et construire des bâtiments en briques. Nous avons vu là les fameux morceaux de bois avec lesquels les indigènes allument leur feu. Sur une petite planchette d'un bois assez dur ils frottent un petit bâton du même bois dont l'extrémité est légèrement épointée. Au bout de cinq à six minutes d'un frottement continu, la planchette se creuse et prend feu. C'est encore pire que les allumettes de la Régie.

Les Pères nous ont fait boire de l'eau-de-vie de papaye, qu'ils fabriquent eux-mêmes et qui a un petit goût sucré très agréable.

Le Père Allaire, supérieur de la Mission, est à la fois mécanicien, sculpteur, charpentier, et bien d'autres choses encore. Mécanicien : car les Pères ont, comme je vous l'ai peut-être déjà dit dans les lettres de Brazzaville, un petit vapeur, le *Léon XIII*, qui va chercher les enfants un peu partout le long du fleuve et fait communiquer ensemble les deux missions de Brazzaville et de Lirranga ; bientôt ils fonderont une autre mission dans le Haut-Oubanghi. Sculpteur, le Père Allaire l'est aussi, puisque pour sa chapelle il a fait des statues, un peu dans le genre de celles qu'on voit aux devantures des marchands d'objets de piété, assez bien faites d'ailleurs.

12 OCTOBRE. — Cette lettre, partant par un bateau d'occasion qui doit passer ici, vous parviendra beaucoup plus tôt que si je vous l'expédiais de Banghi.

En avant !

Lirranga, poste français, confluent de l'Oubanghi, 12 octobre 1892.

II

A bord de l'*Oubanghi*, du 12 octobre au 6 novembre 1892.

Nous sommes maintenant complètement engagés dans les eaux de l'Oubanghi, et nous montons franchement vers le nord. Nous traverserons de nouveau l'équateur demain ou après-demain, et nous rentrerons dans l'hémisphère nord. Le village où nous campons est tout petit, et nous ne faisons que peu de vivres. Les indigènes demandent, pour un village voisin, un petit pavillon tricolore, afin, disent-ils, de le mettre à l'abri des déprédations commises par les Européens de l'État indépendant du Congo. Ils nous reçoivent sans crainte, même avec plaisir.

16 OCTOBRE. — Les rives sont toujours très basses et complètement inondées, ce qui rend la coupe et la récolte de notre bois assez difficiles. Nous traversons l'Oubanghi pour suivre de nouveau la rive française que nous avions lâchée. La rivière se resserre assez étroitement, mais elle a encore une largeur de huit à neuf cents mètres et coule en une seule nappe d'eau dont le courant est très rapide. A une heure dix minutes, stoppage. Je remarque, au village où nous nous arrêtons, un crâne qui sert à marquer les bornes du port, si l'on peut appeler ainsi les petites criques où les indigènes abritent leurs pirogues. Nous somme en plein chez des ogres, plus réels que ceux du petit Poucet, mais cependant nous pouvons descendre sans crainte pour nous, sinon pour eux. Ils font toutefois bonne figure et nous promettent des vivres.

Les femmes s'apprivoisent peu à peu et viennent nous examiner avec une curiosité qui ne craint pas d'être indiscrète. Je me procure un morceau du bois avec lequel elles fabriquent le rouge dont plusieurs se peignent le corps. Les femmes ne mettent plus ici le pagne en étoffe, mais une sorte de jupon en filaments, tout à fait autochtone et qui a beaucoup plus d'originalité que les jupons ordinaires. Le chef du village voulait faire échange de sang avec un de nous, mais on n'a pas jugé à propos de le contenter, puisque ce village n'est qu'une étape insignifiante le long de notre route. Julien s'est borné à se faire frotter vigoureusement un bras contre celui du chef, ce qui est une manière d'affirmer son amitié, tout en se disant un tas de « *malamou, malamou mingué* (bien, très bien). »

Pendant que j'y pense, je veux vous parler de cet échange du sang, très en honneur chez les populations oubanghiennes. Les deux personnes qui veulent s'unir par les liens d'une amitié éternelle s'asseyent l'une à côté de l'autre. Alors, un féticheur, à la fois prêtre, médecin et magicien, s'avance au milieu de la foule assemblée et fait une petite entaille avec un canif à l'avant-bras de chaque patient. Tous deux se frottent mutuellement leurs deux plaies, de façon à opérer le mélange du sang, et ça y est. Le chef du village où nous devons dormir avait environ cent dix cicatrices. C'est pousser un peu loin l'affection pour le premier venu, et la banalité de l'opération prouve qu'on ne doit pas y attacher une grande importance.

Pourtant, à Brazzaville, un chef batéké devait faire avec M. Dolisie l'échange du sang. Au moment de l'exécuter, il lui dit : « Tu es jeune: moi, je suis vieux, et, comme je vais bientôt mourir, fais l'échange avec mon fils et successeur. » Il faut dire que parmi les noirs qui le font de bonne foi, la croyance est répandue que deux amis liés par l'échange du sang doivent se suivre de près dans la tombe.

20 OCTOBRE. — C'est du bois, du bois, du bois, c'est du bois qu'il nous faut, oh, oh, oh, oh! Nous pourrions encore chanter cette ritournelle ce matin, puisque la mise en route a été retardée par le temps employé à chercher du bois sec,

à le porter au bateau et à le débiter, avant de le rentrer dans les soutes.

21 OCTOBRE. — Nous quittons le mouillage provisoire à deux heures cinquante pour marcher jusqu'à la nuit et arrêter à six heures trente-cinq au village d'Impondo. Il est trop nuit pour visiter le village, et ce n'est que le lendemain, 22 octobre, que nous pouvons faire une petite promenade dans la rue principale qui s'étend le long de la rive du Congo, pendant plusieurs centaines de mètres. Impondo est un grand village, mais remarquable par son excessive saleté. La population est encore bondjio et très anthropophage. Les gens se nourrissent d'hommes, de chiens, de chèvres, de bananes et de manioc.

C'est là que, pour la première fois, nous voyons ces fameux piquets à décapiter. Devant chaque maison principale se trouve une perche, longue de quatre mètres environ et munie à son extrémité supérieure d'une corde. Le patient est amené près de cette perche, dont on fait fléchir l'extrémité supérieure à l'aide de la ficelle. On la passe autour du cou du malheureux, qui se trouve de la sorte à moitié étranglé. Le bourreau s'approche alors et lui coupe le cou d'un seul coup. La tête, qui n'est plus retenue par le poids du corps, se trouve violemment entraînée par la ficelle, et la perche, faisant ressort en reprenant sa position normale, la fait voltiger en l'air, tandis que la foule porte le cadavre vers la marmite où doit se cuire ce ragoût horrible, qui, disent-ils, est bien supérieur à tous les autres aliments. Près de ces perches sont alignés des crânes dans un ordre absolument parfait.

24 OCTOBRE. — Le bateau, toujours à cause du bois, n'est pas paré (terme de marine) à la première heure, et je me promène en attendant. Je m'arrête au milieu d'un groupe de sauvages, et je les regarde, appuyé contre un arbre. Plusieurs s'approchent de moi et me débitent des discours auxquels je ne comprends pas, naturellement, un traître mot. Finalement, ils s'enhardissent et commencent à me tâter avec curiosité. Un attroupement se fait autour de moi : les uns me tripotent les mains et les regardent avec attention ; d'autres, plus hardis,

déboutonnent les manches de ma chemise et passent leur mains le long de mes bras; quelques-uns, plus audacieux encore, me passent la main dans le dos. Je me laissais faire tranquillement, et cela m'amusait. D'un commun accord, cet examen passé, ils me firent comprendre par gestes, en se passant la main sur le ventre, que je devais être excellent à manger.

26 OCTOBRE. — Je ne vous ai plus parlé des moustiques. Ces intéressants animaux s'étaient décidés à nous laisser à peu près tranquilles: mais hier ils nous ont assez incommodés. Une des suites désagréables de leurs visites, ce sont les plaies qui se forment sur les écorchures qu'on se fait en se grattant, et qui constituent une sorte de maladie, appelée cran-cran ou sarnes. Ce n'est pas très douloureux, mais c'est très désagréable. Pour l'instant, j'ai les tibias enveloppés de compresses d'eau phéniquée, absolument comme un vieux cheval de steeple-chase.

27 OCTOBRE. — A onze heures, nous stoppons pour faire des vivres, au village de Bondoungou, situé sur la rive française au-dessus d'une berge qui dépasse le niveau de l'eau, actuellement de trois mètres, à trois mètres et demi. Les habitants nous accueillent avec joie et offrent de nous vendre un tas de babioles. C'est un échange très curieux à contempler entre nos soldats et les indigènes. Les soldats, du haut du toit, tendent aux noirs les barrettes, des perles (bayocas), et autres pacotilles. En échange, les habitants, hommes et femmes, offrent de l'huile de palme, des bananes, du manioc et quelques autres fruits indigènes. La confiance est réciproque : une main tend le payement, l'autre reçoit l'achat, et chacun lâche sa proie en même temps. La femme du chef auquel je rends visite trouve ma vieille paire de gants tellement étonnante qu'elle la garde. Le chef m'offre deux moutons pour ma veste en drap, mais c'est la seule que je possède et je dédaigne cet échange avantageux.

Ce qui ne coûte pas cher, par exemple, ce sont les petits enfants. On nous en offre de tout jeunes pour quelques perles. Malheureusement ils sont trop petits, sinon j'en aurais envoyé deux ou trois à la Mission de Lirranga pour y être élevés.

Nous restons ici pour passer la nuit; nous pouvons donc visiter un peu le village.

Il est en quelque sorte fortifié, entouré d'une palissade en bois de trois mètres de hauteur et borné, aux trois faces qui ne sont pas limitées par l'Oubanghi, d'un fossé à pic d'une profondeur de deux mètres cinquante environ. Bien que toutes les populations que nous ayons rencontrées depuis plusieurs jours appartiennent aux Bondjios, ils se font encore assez souvent la guerre entre villages voisins; ce qui constitue pour eux un moyen très pratique de se procurer de la chair fraîche. L'ablation des quatre incisives supérieures est bien un des caractères distinctifs des peuples bondjios. Ils ont presque tous l'oreille droite percée, et s'y introduisent des ornements d'une dimension phénoménale. J'ai vu aujourd'hui une femme, portant à son oreille droite une boîte de cotignac; le lobe de l'oreille en faisait exactement le tour. Ça devait être « rudement » agréable à porter. Mais c'est égal, cette malheureuse boîte de confitures du pays de la Pucelle devait être joliment surprise de se trouver transformée en pendant d'oreille.

29 OCTOBRE. — Le grand chef de Mikinda, qui offre de vagues ressemblances avec Quasimodo, avait promis hier, au bateau, des bûches et du bois sec pour le lendemain matin; mais il n'en apporte ici que fort peu et, comme on avait un peu trop compté sur ses promesses, le départ se trouve une fois de plus retardé. Le marché, si animé la veille et brusquement interrompu, reprend à la nuit avec une intensité nouvelle. Tout est à vendre; c'est pire qu'au bazar de l'Hôtel de ville. Les hommes offrent leurs couteaux, leurs lances; les femmes, leurs pagnes en étoffe, et les « pitchoun » vendent des nattes fabriquées dans le village. La perle bayoca fait fureur et pour une pincée on a un tas de choses. La valeur d'une poule en bayocas est d'environ deux ou trois centimes. Quelques indigènes s'occupent immédiatement à les enfiler et s'en font des ceintures, des bracelets, des écharpes, qui les font vaguement ressembler à des monuments funéraires. En général, l'étoffe est bien reçue par eux, et je vois une femme changer l'élégant et gracieux pagne indigène en fibres pour une vieille serviette sale! Ils sont enragés pour acheter tout ce qui appartient aux

blancs. Tour à tour ils nous demandent d'échanger contre leurs objets les plus précieux nos vestes, nos ceintures, nos casques, quelque chose enfin que porte le blanc! Pourtant, ces indigènes sont plus dégourdis et plus intelligents que ceux de la côte à Brazzaville et des environs du *Pool*[1].

31 octobre. — Au réveil, j'aperçois un singe que je m'empresse de faire dégringoler avec mon fusil, et puis nous attendons le bois avant de repartir. Il fait assez chaud et le temps est très beau. A onze heures et quart, on se met en route vers les collines de N'Koumbi qu'on aperçoit vers l'horizon. Vers midi, le tirailleur nommé Lakhder-ben-Madoni meurt d'une dysenterie compliquée de la décomposition générale du sang. C'est le troisième depuis Marseille, ce qui, avec six renvoyés dans leurs foyers, réduit l'escorte blanche à quarante hommes, plus X... et cinq Sénégalais : total quarante-six. On s'arrête vers une heure pour le mettre en terre.

1er novembre. — Nous passons devant un arbre qui n'a comme ornements que des crânes et des ossements, c'est charmant! Le temps est très beau et, après une heureuse navigation, nous arrivons vers cinq heures au dernier village de N'Koumbi, où nous campons tant bien que mal, parce qu'il est bas et aux trois quarts inondé.

Un spectacle navrant, c'est de voir des femmes, en train d'allaiter leurs enfants, se les arracher du sein pour nous les offrir en vente! Par quelles phases de l'existence passeront ces pauvres petits êtres avec des maîtres successifs avant de finir la plupart par être mangés? Malheureusement, nous n'avons pas de nourrices à bord, et ce serait les tuer sûrement que d'essayer de les envoyer à une mission.

3 novembre. — Enfin à huit heures, — il y avait quatre heures qu'on sifflait pour annoncer notre arrivée, — nous apercevons les lumières de Banghi.

A huit heures et demie, nous mouillons devant le poste. Mais le poste, établi sur un banc de sable, est complètement inondé, et quelques cases à peine émergent au-dessus de

1. Passage où le fleuve s'élargit en manière de lac.

l'eau. Le poste est transformé en île, et, à proprement parler, nous mouillons dans le poste. Les eaux de l'Oubanghi sont à cinq mètres au-dessus de l'étiage! Je vous assure que ce débarquement, au milieu de la nuit, éclairé par la pleine lune, offrait un spectacle extraordinairement pittoresque et digne du pinceau d'un maître.

Là, nous retrouvons le *Djoué*, à l'ancre depuis quatorze jours, et nos dix hommes arrivés heureusement en bonne santé. L'administrateur est couché et ne peut venir, son logis étant séparé du restant du poste par un bras de la rivière, formé par l'inondation. On nous avait préparé un local et... bonsoir!

4 novembre. — Le poste de Banghi, établi en 1889 par un agent du Congo, qui a eu la maladresse de s'y laisser pincer et transformer en rosbif et biftecks par les habitants autochtones, est placé au pied des rapides de Banghi, sur un banc de sable, qui domine de quatre à cinq mètres le niveau ordinaire de l'Oubanghi. Il possède plusieurs cases : celle du chef de poste, quatre cases servant de magasins ou d'habitations pour les Européens, huit à dix cases pour les Sénégalais, une grande case pour loger les missions de passage, des water-closets, cuisines, etc., plus un jardin ; le tout, entouré de palissades. L'administrateur s'est édifié un petit chalet suisse, sur la colline à pic qui domine le banc de sable où est le poste, à une hauteur de dix à douze mètres.

A l'heure actuelle, quatre cases et la cuisine sont seules hors de l'eau : tout le reste, y compris le jardin, est navigable. L'administrateur lui-même et son chalet sont complètement privés de communication avec le poste par voie de terre, et pour lui rendre visite il faut s'embarquer sur une pirogue! C'est tout à fait charmant. Aussi parle-t-on avec raison d'évacuer la station et de la transporter plus haut, en ne laissant à Banghi qu'un dépôt pour décharger les bateaux venant de Brazzaville...

Au point de vue pittoresque, l'endroit est superbe ; on est au pied d'une colline qui s'étend le long de l'Oubanghi. En face se trouve le poste belge de Zongo, situé au bas d'une petite montagne qui vient plonger ses derniers contreforts dans l'eau ; et entre les deux coule bruyamment la rivière qui

tourbillonne et bat les nombreux rochers parsemés çà et là. Quelques petites îles profilent leurs taches vert sombre et leurs grands arbres sur cette masse d'eau de quinze cents mètres de large. Le bruit de ces rapides imite celui de la mer à marée basse.

Je m'empresse de fréter une pirogue et d'aller visiter M. l'administrateur de première classe Largeau dans son nid si bien perché. Il me fait un accueil on ne peut plus aimable. C'est un homme âgé, ayant déjà eu huit enfants, qui espère prochainement avoir sa retraite et qui ne professe qu'une très médiocre estime pour le poste qu'il occupe actuellement. Il a « fait » plusieurs autres colonies et ses préférences sont loin d'être pour le Congo. Son fils, ou plutôt un de ses fils, est lieutenant d'infanterie de marine et camarade intime de Julien. Chose curieuse! ce pauvre vieux — c'est ainsi que l'appellent irrévérencieusement ses subordonnés — a perdu depuis qu'il est ici (huit mois environ) toutes ses dents.

Au poste français de Banghi, le 5 novembre 1892,
dix heures du soir.

III

Poste français de Banghi (Haut-Oubanghi),
du 7 au 18 novembre 1892.

Ma chère maman,

L'unique moyen que possède l'État français de nous remonter dans le haut Oubanghi, ce sont les pirogues que l'administrateur peut réquisitionner aux indigènes et qui, avec leurs équipes de dix rameurs et un barreur, viennent chercher blancs et bagages au poste, et, comme il nous en faut beaucoup, ce sera long et très long même.

Il est nécessaire d'envoyer quelqu'un prévenir les chefs banzyris. Ce sont, en effet, les Banzyris, qui habitent à quel-

ques journées de marche au-dessus de Banghi, qui possèdent lesdites pirogues, et, dans ce moment, les eaux étant très hautes, les indigènes les envoient difficilement, car ils en ont besoin, pour communiquer avec leurs plantations dont ils sont souvent séparés par l'inondation. A d'autres elles servent de lits, leurs domiciles, plus ou moins légaux, étant envahis par l'Oubanghi!

Le *Djoué*, emportant notre courrier pour la France, est parti le 8 à six heures du matin et, le même jour, vers midi, est arrivé le *Frédérick*, bateau de la Compagnie hollandaise, qui nous apportait le courrier d'Europe. Entre autres choses agréables, j'ai appris la nouvelle de la naissance de mon neveu, par dépêche, arrivée à Libreville le 4 septembre et que M. de Chavannes m'a fait suivre par lettre. Du 4 septembre au 8 novembre, deux mois et quatre jours pour une dépêche, ce n'est pas trop long. Mes compliments et tendresses au papa et à la maman et à Emmanuela aussi[1]. J'espère que Louis[2] m'aura dignement représenté devant le clergé de Dampierre. J'embrasse le petit, et espère, quand je reviendrai, le voir gros et gras, comme un chanoine.

Le 9 novembre, l'*Oubanghi* repartait aussi pour Brazzaville.

Devant la difficulté qu'il y avait à recruter des pirogues, et pour ménager le peu de perles que nous avions emportées avec nous, Julien avait voulu remonter avec la *Duchesse Anne* une partie des bagages jusqu'à Mobaï, dernier poste français qu'on rencontre avant Yakoma. Mais, outre les dangers, c'était une perte de temps énorme. Je découvre une autre combinaison et, d'accord avec le gérant de la factorerie Société anonyme belge, établi à Zongo, je fais mettre à ma disposition la petite chaloupe à vapeur de ladite société, qui fait le service au travers des rapides depuis les Ouaddas jusqu'à Mobaï. C'était un bénéfice de plusieurs journées et surtout de plusieurs kilogrammes de perles bayocas.

Tout était conclu et nous allions partir, quand le gérant de la Société anonyme belge apprend qu'il est expulsé de l'État indépendant, vu sa qualité de Français. Les Belges ne veulent

1. Son beau-frère et sa sœur, le duc et la duchesse de Luynes, et leur fille.

2. Son frère, Louis, comte de Crussol, aujourd'hui duc d'Uzès.

pas supporter sur leur rive un seul Français — du moins sur leur rive de l'Oubanghi — avant le règlement définitif de cette fameuse question du partage de l'Oubanghi, qui passionne les esprits ici, et que les Belges cherchent à envenimer d'une façon déplorable, employant tous les moyens légaux et illégaux à soulever les indigènes contre nous et s'empressant de drainer l'ivoire, de façon à ne nous laisser, si par hasard on les forçait à évacuer, qu'un territoire dévasté et des populations soulevées. Mais cette question est très délicate et je ne veux pas trop en parler encore, n'ayant pu constater par moi-même tout ce que j'ai ouï dire, bien que ce que nous ayons vu jusqu'à présent et que les versions de personnes autorisées et sincères m'aient déjà fait sur le compte de l'employé de l'État indépendant une opinion qui, pour être bien arrêtée, n'en est pas meilleure pour cela. Il suffit de dire que des Belges se donnant comme officiers de l'armée touchent un tant pour cent sur l'ivoire et sur les esclaves qu'ils libèrent. Pour toucher le tant pour cent sur l'ivoire, il est bien naturel, n'est-ce pas, de s'en procurer par tous les moyens possibles. Et les esclaves libérés! ceci est pis encore, car je suis sûr que pas un de ces esclaves ne se réjouit, du jour où, sous prétexte de le libérer, on le fait entrer pour sept années dans la milice.

La suppression de l'esclavage est une utopie très jolie; mais elle est impraticable ici. Comment voulez-vous forcer des gens, en retard de plusieurs siècles de civilisation, à franchir d'un seul bond ce long espace de temps et à devenir nos égaux? Les esclaves eux-mêmes préfèrent rester à la disposition de leurs premiers maîtres, et je vous assure bien que l'esclave noir d'un noir est cent fois mieux traité que les travailleurs noirs qui s'engagent à servir les blancs. L'idéal du noir en ce pays est de ne rien faire. Esclave chez ses congénères, il travaille peu ; ouvrier chez les blancs, il doit trimer du matin au soir. Aussi beaucoup trouvent-ils très agréable de se faire mettre en prison, où ils sont nourris pour rien ! Que voulez-vous faire? Le Congolais est apathique, et l'esclave des populations que nous avons vues est traité paternellement. Peut-être reçoit-il de temps à autre quelque coup de chicote, ou le mange-t-on en sauce blanche; mais, en général, il est heureux et ne demande pas à changer son sort. Je ne dis pas

cela pour arrêter la libération des esclaves: mais on s'y prend de façon à leur faire regretter leur ancienne condition.

Pour moi, ce n'est que dans un temps fort éloigné encore que l'on arrivera à supprimer la traite et le commerce de viande humaine, et cela, en inculquant peu à peu des idées plus saines aux noirs, et aussi grâce aux missions. Mais, quand on voit les résultats des sociétés, dites anti-esclavagistes, c'est à devenir esclavagiste soi-même plutôt que d'être confondu avec elles.

Que s'est-il passé aux Falls? C'est bien simple. Un officier de l'armée belge, M. V...., s'en va, sous prétexte de délivrer des esclaves et de rendre la liberté aux noirs, soumis à la domination arabe. Il est certain que, dans ces pays, l'esclavage est plus dur, les Arabes ayant traité les indigènes autochtones en animaux domptés. Cependant ils les soignent, les nourrissent, ne les mangent pas, et les font peu travailler. M. V*.., sous prétexte de délivrer les esclaves, attaquait les caravanes, délivrait les esclaves, il est vrai, mais s'adjugeait en même temps l'ivoire que portaient ces esclaves, au détriment des Arabes. Aussi ces derniers ne tardèrent pas à se révolter, et maintenant les Belges vont en supporter les conséquences.

Après le massacre de la mission Haudister, la destruction de la mission Stairs, ce sont les massacres des expéditions du capitaine Bix et du lieutenant Jacques, et ce n'est pas fini. Dans peu de temps, tous les Arabes qui occupent la plus grande partie du territoire oriental de l'État vont se soulever, et je ne crois pas que les Belges aient le dessus. Il fallait avec les Arabes louvoyer et jouer au plus fin; mais si l'on se heurte à eux, on risque fort le soulèvement général. Voilà pourquoi nous ne sommes point passés par les Falls, aimant mieux me rendre plus utile à la France que de risquer de me voir réquisitionner aux Falls pour défendre ce poste sans aucun profit pour nous.

Étant en veine de critique en ce moment, je pourrais vous dire quelques mots sur M. Dybowski. Tous ceux qui sont actuellement au Congo reconnaissent parfaitement une chose : c'est qu'il n'a pas réussi autant qu'il l'espérait. Il s'est avancé à quelques journées de marche d'ici, et avait pris Banghi comme centre d'opérations, y revenant même très souvent et

ne cédant que rarement aux demandes de ses lieutenants qui le pressaient de marcher en avant. M. Maistre, qui lui a succédé et qui est plus avancé que lui à l'heure actuelle, a, paraît-il, livré bataille aux musulmans. Si le fait est vrai, il est regrettable, car les Arabes, se considérant comme solidaires dans ces contrées-là, lui barreront peut-être le passage. Pourquoi ne pas imiter Mizon qui, sans coup férir, a fait sa merveilleuse exploration? On est, du reste, depuis assez longtemps, sans nouvelles de M. Maistre; mais, à l'heure actuelle, il n'y a rien de surprenant.

Je pourrais laisser ici un grand espace vide qui représenterait les jours où je n'ai pas pu écrire. Le 12 et le 13, le premier de ces deux jours surtout, c'est par paresse; mais le second, j'ai commencé à me sentir fortement atteint de la fièvre. Les 14, 15, 16 et 17 sont des journées dont je préfère ne pas parler, ayant trop souffert de l'estomac et de la bile, pour leur garder le moindre sourire. Le 17, commence la convalescence... Un agent de la mission Maistre, libéré de son engagement, que les autres n'ont pas attendu et qu'il ne peut rattraper, ayant un mois de retard sur eux, s'est offert à nous suivre, et comme il a déjà près de trois années de Congo en différents séjours, qu'il est très actif, rarement malade, âgé de vingt-neuf ans et a toutes ses dents, je l'ai engagé... Il s'appelle Riollot et a pu me fournir de bonnes références, appuyées par les témoignages de l'administrateur qui a entendu parler de lui. Il a été agent du Congo et a démissionné, trouvant que l'avancement n'arrivait pas assez vite à son gré. Il connaît un peu le haut, marchande très bien avec les indigènes (grave question) et n'a pas peur de grand'chose.

19 NOVEMBRE. — J'ai vingt-quatre ans aujourd'hui. Je suis heureusement bien rétabli, mais j'ai été fortement éprouvé; par bonheur une demi-bouteille de champagne m'a remis à peu près.

Enfin nous allons bientôt reprendre la navigation et, lorsqu'on se promène en bateau, la santé s'en ressent; on va mieux, on dort mieux. Ah! la vie en station en Afrique est loin d'être l'idéal, et je comprends que ceux qui y sont astreints et qui de plus sont obligés de faire du matin au soir le métier

de gratte-papier tournent facilement à l'idiotie ou à la déformation complète du caractère. Il est certain que dans ce pays-ci l'homme blanc devient inférieur à lui-même et que sous l'influence des fièvres et de la chaleur humide, le cerveau se ramollit insensiblement. Lorsqu'on change d'air assez souvent, cet effet se produit beaucoup moins rapidement ; et même plusieurs personnes malades se sont guéries par le simple passage d'un poste à un autre, ce dernier serait-il même plus malsain en apparence.

Maintenant, ma chère maman, je vous dis « au revoir » et vous prie d'embrasser spécialement pour moi mon petit filleul, ainsi que sa maman. J'espère retrouver toute la petite famille en bonne santé; mais j'ai peur qu'ils ne me regardent comme un sauvage avec ma barbe hérissée et mon teint de vieux citron.

Votre « vieux » fils.
(24 ans) JACQUES.

IV

Banghi, du 20 au 29 novembre 1892.

Nous allons bientôt quitter ce poste de Banghi, et je puis bien le dire, sans aucun regret.

Chose assez curieuse, d'ailleurs! Aucun Français n'est mort de maladie à Banghi ou au-dessus, et malgré la mauvaise réputation dont il jouit, l'Oubanghi est encore meilleur hôte qu'on ne voudrait le laisser entendre. Tous les Français, inscrits au martyrologe de l'Oubanghi : M. Musy, chef de poste de Banghi, mangé; M. Husson, capitaine du *Ballay*, noyé dans les rapides de Mobaï; M. de Poumayrac, tué et mangé par les Boubous, sont morts accidentellement, mais non de maladie. Il est vrai qu'au bout d'un court séjour ici on devient jaune comme trois citrons et que l'appétit se sauve à six cents lieues.

Il faut que je vous raconte la manière dont les indigènes se font la guerre. La lutte a généralement lieu entre ceux de

l'intérieur et les riverains, qui sont de races différentes.

Si la partie attaquante est très nombreuse, les villages assaillis sont évacués et tous les habitants se retirent dans le principal village et dans la brousse. Les guerriers alors, sous la conduite des chefs, partent pour repousser les autres. Généralement, ils se contentent de s'avancer jusqu'à plusieurs kilomètres de l'endroit où pourraient être les assaillants et de pousser des « you-you » formidables. Quand, par hasard, les deux partis sont en présence, chaque guerrier se détache et va, en se cachant bien prudemment derrière son bouclier, injurier pendant plusieurs minutes son adversaire qui en fait autant, et après quelques minutes de fantasia, ils se lancent mutuellement une flèche ou une sagaie et, comme ils ne sont ni l'un ni l'autre atteints, ils cèdent la place à deux autres qui recommencent, tout en se tenant à distance très respectueuse. Si, par malheur, il y en avait un de blessé, tout le parti s'enfuirait et serait vaincu. On s'explique aisément que dans ces pays-ci les grandes guerres durent des quantités de jours et qu'il n'y ait parfois que deux ou trois hommes de tués. Ceux-là, du reste, sont inéluctablement absorbés par les vainqueurs en côtelettes ou gigots.

Les indigènes, ici, sont poltrons et lâches et, de plus, comme tous les noirs, menteurs et voleurs. Ils n'ont qu'une peur : celle de travailler. Un noir adulte préfère certainement retourner dans un village où il est certain de se faire croquer, quand il est né et qu'il a été élevé comme esclave dans ce village, que de rester dans un poste européen quelconque où on le forcerait à travailler pour gagner sa nourriture. Ils ont si peu de besoins et un tel flegme! Une banane ou deux peut leur servir une journée. Ils mangent aussi du poisson et un peu de viande.

Il y a une chose assez curieuse à constater : c'est la différence qui existe entre les populations qui habitent le bord des rivières et celles qui sont dans l'intérieur. Ces dernières sont, paraît-il, plus travailleuses et plus agricoles ; aussi fournissent-elles des vivres aux riverains paresseux, dont l'unique avantage est de voir passer les bateaux et d'avoir des marchandises avec lesquelles ils peuvent obtenir pas mal de choses de l'intérieur.

29 NOVEMBRE. — Je reçois votre lettre n° 6 qui est arrivée hier soir par un bateau de la Société anonyme belge avec quelques journaux, mais pas pour nous. En avez-vous envoyé?... Nous n'avons pu constater qu'une chose dans les journaux : c'est l'écrabouillement complet du parti conservateur. Il est vrai que ce n'est plus drôle de soutenir un parti lâché par ses chefs et désavoué par le Pape. Telle est à distance l'opinion que l'on se fait de la politique française, et il est aussi peu engageant de s'y mêler que de s'y intéresser à l'heure actuelle.

Nous avons tous été plus ou moins souffrants ici, et nous en conservons un certain affaiblissement. Il n'y a guère que la période d'activité et de remue-ménage qui puisse nous remettre. Mais, hélas! nous sommes trop fréquemment arrêtés, et l'inactivité est pour nous une cause d'ennui et de maladie. Depuis que nous sommes partis d'Europe et sur sept mois qu'a duré notre voyage, nous avons demeuré huit jours à Banane, dix jours à Boma, quinze à Matadi, quinze à Manyanga, un mois et demi à Brazzaville, et près d'un mois encore ici. Je ne prévois pas du tout quand nous reviendrons, si jamais nous revenons.

Mais tout est oublié, nous quittons Banghi et nous continuons notre route ascensionnelle, espérant trouver un peu de froid. Oh! cette température toujours douce et énervante! On a parfois envie de crier au ciel : « Mais neige donc un peu, eh! feignant! »

X

Factorerie des Ouaddas (maison hollandaise), Haut-Oubanghi,
Du 4 décembre 1892 (dimanche) au 16 décembre 1892.

Ma santé s'est améliorée immédiatement avec notre mise en route et je me porte, à l'heure actuelle, comme un charme.

Au départ, chaque pirogue avait son pavillon tricolore flot-

tant au milieu, ce qui donnait un très bon air à la petite flottille.

A partir d'une heure de l'après-midi. nous longeons des villages habités encore par des Bondjios, anthropophages fieffés, puisqu'ils mangent même les cadavres qui ont séjourné dans l'eau et flottent, ballonnés, à la surface. Ils sont cependant très calmes et nous demandent des pavillons français pour placer sur leurs villages. Ceux qui en possèdent déjà un le font descendre sur notre passage et saluent nos pirogues selon toutes les règles de l'art. Dans un de ces villages on nous donne un jeune cabri, pour avoir un drapeau tricolore.

2 DÉCEMBRE. — Les rives de l'Oubanghi sont plates, mais toujours boisées. Le fleuve est parsemé d'îles dans l'une desquelles, situé à peu près en face du poste belge de Mokoanghay, nous atterrissons à un village banzyri, ou plutôt un assemblage de huttes banzyris, pour y passer la nuit.

Avec les Banzyris, changement de coiffure, de costume et de beaucoup d'autres choses encore. Les femmes portent presque toutes les cheveux longs et pendants dans le dos. Ils sont tressés et d'un fort joli effet; mais il paraît que beaucoup sont faux!

Le costume des deux sexes consiste uniquement en de nombreux colliers de perles pendant autour du cou, et quelquefois en une petite ceinture de perles autour de la taille... et un point... c'est tout.

Les Banzyris sont les grands pagayeurs de la rivière et n'ont que cette occupation. Eux seuls peuvent permettre aux blancs de la remonter en leur fournissant des pirogues et des hommes. Quand les premières sont inoccupées par la traction, ils s'en servent pour la pêche. Ils sont assez pillards, mais n'osent guère s'attaquer qu'aux individus isolés, car ils sont d'une poltronnerie remarquable à la guerre. Ils prétendent quelquefois être soutenus par les blancs pour terrifier leurs adversaires et leur imposer leurs volontés.

3 DÉCEMBRE. — Il est une heure de l'après-midi quand nous atterrissons devant la factorerie hollandaise des Ouaddas.

Les Ouaddas, ainsi nommés de la population qui habite

l'intérieur à deux ou trois kilomètres seulement, sont un poste fondé en 1891 par les auxiliaires de Dybowski, qui en avait fait un centre. Peu de temps après, vers le mois de janvier de cette année, les Hollandais, ou du moins la Société hollandaise du commerce africain, qui a des factoreries dans tout le Congo français, en obtint la concession et s'y établit, pour faire le commerce de l'ivoire. La factorerie se compose de deux maisons en argile et de plusieurs paillottes. Les maisons en argile sont de fabrication hollandaise. Les autres ont été construites par la mission Dybowski. Le tout est établi dans une vaste plaine derrière laquelle est un marais qui arrive presque au bord des établissements aux hautes eaux. Mais, à l'heure actuelle, il est sec et bien sec. La berge est de trois mètres environ au-dessus du fleuve et, pendant les crues, la rivière vient à peu de distance de la factorerie. Ici on fonde des établissements sur des berges qui, au moment de la saison sèche, paraissent avoir cinq mètres de haut, et l'on est tout stupéfait, aux mois de pluie, de voir tout d'un coup l'eau vous envahir et monter, comme à Banghi, à six mètres vingt-sept centimètres au-dessus de l'étiage.

6 DÉCEMBRE. — Je viens de voir des femmes ouaddas. Quelle horreur! elle se mettent des morceaux de métal dans la lèvre supérieure, dans chacune des ailes du nez, et une longue pointe de cristal de roche est suspendue à leur lèvre inférieure. Dans leur costume règne la même simplicité que dans celui des femmes banzyris.

Le métal dont elles s'ornent les lèvres et dont quelques morceaux pèsent de vingt-cinq à trente grammes ressemble beaucoup à de l'argent. C'est un alliage d'argent et de métal quelconque; c'est de l'argent à un titre très bas. C'est la première fois que nous voyons des indigènes avec des objets d'argent. Cela prouve une chose; c'est que les Ouaddas ont des relations avec les Arabes dont ils sont, du reste, assez peu éloignés. Des émissaires arabes sont venus ici après la mort de Crampell et ont cherché à se renseigner sur l'invasion des blancs, sur leurs forces et leurs intentions.

Comme nous longeons l'Oubanghi et marchons vers l'Est, nous n'aurons pas affaire avec les « Tauyos », nom que les

indigènes donnent aux Arbis, et ce ne sera que passé Yakoma. que nous aurons affaire à ces grands possesseurs de l'Afrique.

Regardez un instant une carte de l'Afrique et vous pourrez juger de l'extension du monde musulman sur cette partie du globe. Au nord, les musulmans occupent le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la Tripolitaine, l'Égypte ou le Sahara (soumis ou indépendants) A l'ouest, le Sénégal est en grande partie musulman, le Fouta-Djallon, les rivières du Sud, presque jusqu'au Dahomey. A l'intérieur, les empires d'Adamaoua, du Ouadaï, du Dar-Fertit, le Dar-Four leur sont soumis, ainsi que le Tchad. Ils s'étendent jusqu'aux sources de la Sanga. Ici, ils viennent presque jusqu'au septième degré de latitude nord. Le haut bassin du Nil leur appartient, et toute la côte orientale jusqu'à Zanzibar. De plus, dans l'intérieur ils possèdent les sources de l'Oubanghi, du Mbomou, du Mbili et tout le haut cours du Congo, c'est-à-dire un bon tiers de l'État dit indépendant. En un mot les deux tiers de l'Afrique sont sous leur domination effective ou occulte, qui s'étend chaque jour, un peu retardée par l'intrusion des blancs dans les affaires du centre africain.

13 DÉCEMBRE. — Je vous ai peut-être dit déjà que les femmes bondjios se mettent du noir sur la figure. Il en est de même ici. C'est drôle, mais au fond, c'est logique, puisque les femmes se mettent bien de la poudre de riz en Europe.

J'ai eu de grandes inquiétudes au sujet de Pottier. Il a été très malade ici et, Dieu merci, il commence à se rétablir. C'est égal, nous sommes dans un pays où l'on ne peut guère faire de vieux os.

16 DÉCEMBRE. — Nous partons des Ouaddas pour le Kwango, demain ou après-demain.

Tous les malades sont à peu près rétablis, et dans la troupe l'état sanitaire est généralement bon. Il est vrai que les fatigues sont peu considérables et que monter en pirogue est une vraie partie de canotage.

Aux Ouaddas, le 16 décembre 1892.

VI

Poste français des Abiras (dernier poste français sur le haut Oubanghi). Vendredi, 13 janvier 1893, par 4° 7′ de latitude nord et 20°16′ de longitude est de Paris (Afrique centrale).

Le 28, en arrivant de la chasse Pottier nous dit qu'un convoi assez important descend du haut Oubanghi, et, peu après, on vient nous dire qu'il y a un blanc. Qui est-ce? On attendait le retour de M. Greshoff, descendant de Yakoma. Nous pensons immédiatement que c'est lui. Et d'abord, vous me demanderez qui est ce M. Greshoff. C'est un Hollandais, directeur, pour la Société africaine hollandaise, des factoreries du Haut-Congo. C'est en même temps une des personnalités les plus importantes du Congo français. M. Greshoff a dix-sept ans d'Afrique et est connu depuis neuf années de tout le Haut-Congo. C'est un des hommes qui ont le plus pratiqué le commerce de l'ivoire dans cette rivière et ses affluents, et qui ont le plus d'influence sur les indigènes, et surtout sur les Arabes des Falls. Il est très protégé par le Congo français, avec lequel il est à merveille, et auquel il rend de très réels services. Dans tout le bassin du Congo, on l'appelle « *Mfaumou N'tangou* », ce qui veut dire, en bakougo, « prince-soleil » ou « chef-soleil ».

En effet, je vois une pirogue arriver avec des bagages et des indigènes. Je demande qui arrive, et ils me répondent : « *N'tangou* », car la langue diffère ici, et les Banzyris ne peuvent pas prononcer « *Mfaumou* ». Voilà toutes les pirogues qui s'amènent ; mais on nous dit qu'il y a plusieurs blancs.

Le premier qui apparaît est M. Juchereau, chef de poste de Yakoma, détaché par le directeur du Haut-Oubanghi pour venir me chercher et nous montrer la route, en nous faisant éviter de passer trop près des villages suspects. Il emmène avec lui sept miliciens sénégalais, interprètes ou soldats. J'ap-

prends qu'on nous construit des habitations aux Abiras-Yakoma, et que M. Liotard, directeur du Haut-Oubanghi, se mettra en quatre pour nous seconder et faciliter notre passage au travers des populations nsakkaras, qui nous fourniront des porteurs. On est enchanté de notre arrivée et désespéré de ne l'avoir pas sue plus tôt, pour nous préparer des habitations plus luxueuses.

Je vous assure que ça fait plaisir, si loin de France, de voir qu'on ne pense pas à la politique et que tous les Français que nous avons vus, de quelque opinion et condition que ce soit, nous ont tous fait le même accueil.

Quelques minutes après arrive M. Greshoff avec un de ses agents qui rentre en Europe, et immédiatement l'inévitable bouteille de champagne ménagée pour la circonstance. Je vous assure qu'on ne s'est pas ennuyé pendant le dîner. M. Greshoff n'est pas au-dessous de sa réputation d'aimable homme et de causeur agréable. Les histoires sur le Congo n'ont pas cessé, sur les Belges surtout, que M. Greshoff ne peut pas voir en peinture.

Après déjeuner, le lendemain 29, M. Greshoff nous dit adieu et file sur Brazzaville.

Une fois M. Greshoff parti, on se met en campagne pour trouver des pagayeurs. MM. les Banzyris, avec leur gracieuseté habituelle, ne viennent que lorsqu'on se fâche; n'étant pas pressés, ils ne comprennent pas que les Français le soient. Que leur importe de partir dans quinze jours! Ils se trouvent bien. Le recrutement dure deux jours et, grâce à un chef qui nous prête assistance, nos pagayeurs sont recrutés pour la fin de l'année 1892 (31 décembre). Les chefs banzyris n'ont, d'ailleurs, qu'une très faible autorité sur leurs concitoyens, et ceux-ci les envoient carrément promener. Bien qu'ils aient des esclaves, ils n'osent même pas les envoyer comme pagayeurs, car l'esclave prétend qu'il a toujours assez travaillé, et le patron n'ose souvent pas le contraindre avec le seul argument sérieux qu'il possède, c'est-à-dire le bâton. L'esclave élevé dans le pays banzyri devient Banzyri de mœurs, et vous le vexeriez énormément en lui parlant de libération. Nourri, logé, payé par son maître, il n'a aucun souci et ne travaille que de temps en temps. Je dis payé, c'est peut-être exagéré.

Quand l'esclave a gagné une somme de perles, il doit les rapporter à son maître qui lui en donne une partie. Avec ce qu'il a pu carotter par-ci, par-là, il s'amuse pendant plusieurs jours, et ne recommence guère à travailler que le jour où ses perles sont écoulées. Aussi trouve-t-on difficilement, aux points d'étape et de recrutement ordinaires, des pagayeurs, et dans les villages où l'on ne s'arrête pas d'habitude les Banzyris viennent s'offrir en quantité.

Bonne année, messieurs! C'est le cri qui nous réveille, le dimanche 1er janvier 1893; mais c'est toute la solennité qui marque un anniversaire si fêté.

2 JANVIER. — A six heures, tout le monde debout! et à six heures trois quarts, en route! Beau temps, bonne humeur, *all right!* A neuf heures un quart, nous arrêtons au village du chef Gabato qui, ayant fait quelques bêtises, a eu son village brûlé par ordre de l'administrateur. Cette leçon, qui est à peu près la seule qu'on puisse infliger aux indigènes turbulents, a eu le meilleur effet, et, bien que les cases aient été brûlées, il y a trois semaines à peine, nous sommes très bien reçus dans un village reconstruit. Il ne faut pas longtemps aux Banzyris pour refaire leurs terriers et, en même temps, la petite flambée infligée les rend extrêmement aimables pour ceux qui passent ensuite. Ce sont de méchants enfants auxquels une bonne fouettée modifie heureusement le caractère. Ces petites punitions sont parfois indispensables, sinon messieurs les noirs s'imagineraient qu'on a peur d'eux et engloutiraient tranquillement dans leur estomac les blancs qui circulent isolément sur la rivière. En effet, les agents des maisons de commerce montent dans une pirogue et vont récolter l'ivoire un peu partout. Le gouvernement doit assurer leur tranquillité, et le seul moyen est de maintenir l'indigène dans le respect du blanc avec un mélange de douceur et de fermeté (que c'est beau!). Les deux fils du chef sont dans ma pirogue, comme pagayeurs, et les habitants nous apportent des vivres en quantité. Après avoir bu quelques verres d'excellent vin de palme, tiré fraîchement de la cave, laquelle est représentée par les faîtes des palmiers, notre navigation reprend son cours.

La plus terrible maladie de l'Oubanghi et, pour ainsi dire, la seule, la dysenterie, devait marquer encore d'une pierre noire la journée du 3. Partis à six heures trois quarts, nous arrêtions à midi et demi, pour enterrer un tirailleur.

6 JANVIER. — Le chef de poste de Mobaï, M. de Bréjiot, est malade. Il vient cependant au-devant de nous et assiste à notre débarquement.

Le poste de Mobaï, fondé en 1891 par une mission française, envoyée par la colonie, est certainement le poste le plus dénué de ressources qu'il soit possible d'imaginer. Non pas que les vivres et les indigènes manquent; mais l'administration s'est surtout préoccupée des autres postes, et celui de Mobaï est resté pendant de longs mois sans la monnaie du pays, c'est-à-dire sans perles. Aussi, malgré toute sa bonne volonté, le chef de poste n'a-t-il pu faire qu'une pauvre case et a-t-il vécu au jour le jour. Heureusement qu'on a fini par lui envoyer ce qu'il lui fallait pour refaire son poste et le changer de place, en l'établissant dans une fort jolie situation, à cheval sur les rapides. Il va bientôt le commencer; en attendant, il a pris une grosse influence sur les peuples voisins qui sont Sanghos sur la rivière et une tribu de Boubous dans l'intérieur.

Le lendemain, 7 janvier, — j'ouvre une parenthèse pour souhaiter la fête à ma sœur, — nous prenons un jour de repos à Mobaï. La perle bayoca a encore cours ici; mais les indigènes préfèrent la kinja. Ce mot ne vous disant probablement rien, en voici l'explication. C'est une plaque de fer, forgée à Yakoma par les noirs et avec laquelle les a utres indigènes riverains fabriquent leurs lances, couteaux et sagaies.

Pour une kinja, on a une poule. Pour cinq ou six, quelquefois plus, on a une chèvre. Mais pour les Sanghos, les kinjas ont une plus grande valeur, puisqu'ils achètent avec elles des femmes ou des esclaves. Un esclave vaut environ cent kinjas, mais un bel esclave! Il est assez difficile de représenter cette somme en argent européen ; néanmoins, d'après mes calculs et en comptant les frais de transport des perles, cela représente environ une somme de vingt-quatre à vingt-cinq francs.

11 JANVIER. — Vers huit heures et demie, le soleil chasse les nuages et nous apercevons un grand nombre de villages, situés à l'embouchure de la rivière Kotto ou Oucandou (?) dans laquelle le chef de poste français des Abiras a été récemment tué et mangé par les Boubous. Les villages que nous rencontrons maintenant sur les rives sont yakomas et c'est notre dernière journée de navigation sur l'Oubanghi. A quatre heures quinze minutes, nous mettons pied à terre, au commencement des villages qui s'étendent jusqu'au poste des Abiras. A cinq heures et demie, nous entrons dans le poste. Les pirogues n'arrivent qu'une demi-heure après, le courant les empêchant d'aller aussi vite que les piétons. La réception la plus cordiale nous attendait de la part de M. Liotard à qui notre arrivée a causé la plus grande joie.

Votre fils, africanisé complètement,

JACQUES.

VII

Les Abiras, Afrique centrale, Congo français.
1er février 1893. — Finie le 15 février 1893.

J'ai laissé ma dernière lettre au moment où, après avoir longé pendant une heure la rive à pied, histoire de se dégourdir les jambes, nous faisions notre entrée au poste des Abiras. M. Liotard nous reçoit, et c'est lui qui a le commandement du Haut-Oubanghi, et, comme vous le verrez plus tard, il a su prendre une influence très considérable sur les indigènes de ces contrées si éloignées de la côte, et dont aucun ne connaissait les blancs il y a dix ans. M. Liotard est pharmacien de deuxième classe du cadre des colonies, et attend sa nomination au grade de première classe, ce qui équivaut au grade de capitaine. Il a presque toujours vécu aux colonies, depuis son entrée au service, ce qui lui a permis de connaître les

causes probables de bien des maladies, et, par suite, de les soigner avec succès. Il a soigné admirablement Julien, qui était gravement atteint de la dysenterie et, à l'heure actuelle, est à peu près remis sur pied. Deux agents du Congo, montés presque en même temps que nous, et le chef de poste des Abiras, M. Juchereau, constituent tout le personnel blanc du poste. Deux Hollandais y vivent également, comme agents de la A. H. V. (Société hollandaise), et un Français doit aussi s'y établir comme représentant de la Société anonyme belge. Les forces armées du poste consistent en une quarantaine de miliciens presque tous Sénégalais, plus une dizaine d'autres, détachés isolément dans divers villages comme garde-pavillons, et ce peu de monde doit faire respecter le drapeau français par des milliers d'indigènes de tous les acabits. Grâce à l'habileté de M. Liotard, on y arrive à peu près.

Mais je dois vous faire ici un petit tableau de la conquête de l'Oubanghi. Les Belges les premiers remontèrent la rivière avec un petit vapeur, commandé par le capitaine van Gele. Celui-ci, arrivé à hauteur des Yakomas, se trouva trop faible et, devant l'attitude des indigènes, fut obligé de rétrograder (ceci se passait en 1884). Il revint quelque temps après châtier les principaux chefs et établit un poste à Yakoma, rive droite de l'Oubanghi, et, poussant plus loin, lui et, plus tard, M. Le Marinel remontèrent le Mbomou jusque chez Bougassou, où ils établirent un poste. Or, ces postes étaient sur la rive droite, et, de plus, au-dessus du quatrième degré nord, limite donnée à l'État indépendant par les conférences de Bruxelles et de Berlin. La France protesta et envoya (1890-91) une exploration, commandée par M. Gaillard, administrateur des colonies, avec ordre de planter le pavillon tricolore sur toute la rive droite de l'Oubanghi, en-dessus de Banghi, et de continuer en se maintenant au-dessus du quatrième degré parallèle nord. La mission remonta à Mobaï, où elle fonda le poste actuel, presque en face de celui que les Belges avaient construit sur la rive gauche et appelé Banziville. De là, les explorateurs continuèrent et arrivèrent à côté du poste belge de Yakoma, situé sur la rive droite de l'Oubanghi, au confluent des rivières Ouellé et Mbomou. Les Français protestèrent et, laissant à leur gouvernement le soin de faire régler l'affaire,

fondèrent à trois kilomètres en aval du poste belge, et sur la même rive, le poste des Abiras, du nom d'un village qui, du reste, n'a aucun rapport avec le poste et en est même très éloigné. M. Gaillard, souffrant, laissa le poste sous la surveillance de M. de Poumayrac, chef de poste du cadre congolais, et à des sergents sénégalais. M. de Poumayrac resta presque seul, sans perles, par conséquent presque sans vivres, quand arriva M. Liotard avec des ravitaillements et quelques caisses de perles, malheureusement en nombre insuffisant. C'était en mars 1892. Au mois de juin, M. de Poumayrac fit une exploration heureuse dans la rivière Bandou, que vous trouverez sur les cartes sous le nom impropre de Kotto, et remonta cette rivière jusqu'à une chute de vingt-cinq mètres de haut qui en coupe la navigation à une certaine distance (vingt et une heures de pirogue environ). Il avait reçu partout le meilleur accueil, principalement de la part des Nsakkaras, qui ont ordre de leur chef d'accueillir très bien les Français. Les Boubous eux-mêmes lui avaient apporté des cabris.

Tout d'un coup, il veut se venger d'un chef boubou — on ne sait trop le motif qui le poussait. — Il débarque avec ses onze Sénégalais armés de fusils et quelques auxiliaires nzakkaras ou yakomas, se figurant probablement que les Boubous s'enfuiraient comme les autres noirs et que la vue d'un fusil les terroriserait. Au commencement, tout alla bien. Quelques cases flambèrent, et alors M. de Poumayrac, croyant la vengeance suffisante, s'apprêtait à retourner à ses pirogues, dont il était éloigné de trois kilomètres. La moitié du chemin se fit sans incidents, le terrain étant plat et découvert ; mais, à peine est-il entré dans la brousse, qu'il est entouré d'un millier de Boubous. Un couteau de jet lancé adroitement tue son *boy*. Il court pour le relever, et un autre couteau l'étend raide mort, la tête coupée. Les onze Sénégalais entourent son corps et commencent un feu rapide. Mais les Boubous ont vu tomber le blanc et ils veulent à tout prix en manger. Les Sénégalais épuisent vite leurs cartouches et tombent sous les sagaies. Un d'eux brise son fusil sur la tête des Boubous qui finissent par le tuer, après avoir laissé plusieurs morts sur le champ de bataille. Quelques auxiliaires nzakkaras ou yoko-

mas se font aussi tuer aux pieds du Français. Quelques-uns s'échappent cependant et préviennent celui qui est resté à la garde des pirogues, un Sénégalais également, et celles-ci s'éloignent dès qu'on a la certitude du massacre. Les Boubous ne les inquiètent pas, satisfaits des quarante hommes environ qui sont par terre et des douze fusils qu'ils ont pris. Ils ramassent armes et morts et emportent tout chez eux. Naturellement, tous les villages boubous avoisinants se réunirent pendant plusieurs jours à de grands festins où les corps des hommes massacrés fournirent à ces anthropophages des aliments aussi abondants que succulents.

Le cadavre du blanc fut divisé en plus petits morceaux que les autres, chaque indigène voulant en manger une partie pour se donner la force et les qualités de la race blanche. Le crâne seul fut réservé et placé avec ceux des onze Sénégalais dans une case boubou. La tête du blanc était au centre et celles de ses soldats tout autour de lui.

Quand la nouvelle du désastre parvint au poste, M. Liotard fut atterré et jura naturellement de venger la mort de son malheureux chef de poste. Mais il manquait de forces pour s'exposer en pays boubou, car il aurait sûrement subi une défaite qui eût complètement détruit notre prestige dans l'Afrique centrale, et la saison des pluies arrivant, il fut contraint de demander des renforts et d'attendre, les bras liés.

Enorgueillis par ce succès, les villages boubous qui avaient précédemment remporté quelques victoires, et chez lesquels les blancs ne pouvaient pénétrer, cherchèrent querelle à leurs voisins et leur firent subir de sanglantes défaites. Ils déclarèrent que les Français n'auraient les crânes de leurs compatriotes que s'ils venaient les chercher les armes à la main. Puis ils firent dire que les Français seraient mangés, quand ils viendraient, comme des petits poulets, qu'ils avaient trouvé le blanc excellent et qu'ils ne demandaient qu'à pouvoir se procurer de ses pareils.

M. Liotard demanda par lettres des secours et des renforts: mais la métropole est loin et il fallait du temps pour les envoyer. Cependant, au reçu de ses premières lettres, le sous-secrétaire d'État aux colonies télégraphia que soixante mille francs étaient mis à sa disposition en marchandises et en

soldats, et — à ce moment nous étions à Brazzaville — M. Dolisie fit partir en même temps que nous de Brazzaville des renforts et des perles, et prévint M. Liotard de notre arrivée. Celui-ci nous attendait avec impatience, et, dès que nous fûmes parvenus à destination, l'expédition contre les Boubous fut fixée au plus prochain jour. Retardé quelque temps par la maladie de Julien, le départ fut fixé au 2 février. Ce jour-là, quatre-vingts hommes environ, tout compris, montèrent dans les pirogues, et vogue la galère!

Les forces unies de l'expédition étaient composées de :

1° Sept blancs : M. Liotard, directeur du Haut-Oubanghi : M. Fraisse, agent du Congo français : MM. Julien, Pottier, Riollot et moi, de l'expédition d'Uzès :

2° Trente-cinq Sénégalais, miliciens du poste :

3° Trente-deux Arabes et six Sénégalais à moi :

Plus deux ou trois *boys*, guides, etc.

Le commandement des opérations militaires fut, de l'avis unanime, conféré à Julien, qui divisa les troupes en sections, sous les ordres de quatre d'entre nous. Les Boubous occupent la droite de la rivière Bandou ou Kotto et s'étendent jusque vers Mobaï. Nous devons nous installer près du village marqué Ganda sur la carte, et de là faire des incursions dans l'intérieur, du côté opposé.

Le 2, nous couchions au premier village de la rivière, après avoir déjeuné chez Touramba, au confluent des deux rivières, et le 3, à onze heures, nous nous installions dans le petit village yakoma situé à peu de distance du poste et village nsakkara de N'Ganda. Nous avions passé en vue d'un village boubou, sur la rive droite, d'où ces derniers nous avaient insultés et disaient que nous arrivions à point, car ils avaient des réserves de mil en quantité suffisante pour nous faire griller avec. Mais on ne daigne même pas leur répondre. La rivière Kotto ou Bandou est une fort jolie rivière. Large d'environ deux à trois cents mètres et bordée d'arbres ; l'eau en est beaucoup plus claire et plus agréable à boire que celle de l'Oubanghi, qui est lourde, sale et peuplée de vers qui donnent la dysenterie. En certains endroits, cette petite rivière traverse des coins de prairies et de bosquets qui rappellent la Normandie, et quelque temps après on se croirait dans une serre,

tant les plantes qu'on est habitué à voir sous vitre y sont accumulées, dirait-on, par la main des hommes. Enfin un grand avantage est celui de l'absence de moustiques. Pendant les quelques jours que nous avons campé sur ces bords, ces terribles petits carnassiers nous ont laissé tranquilles et nous avons pu nous délasser à l'aise de nos fatigues.

Le 4, réveil à trois heures et demie (c'est tôt!). Départ à cinq heures. Occupation du seul village boubou situé sur la rive, presque sans coup férir. Marche dans l'intérieur. Arrivée, après deux kilomètres de marche, au premier village boubou. Les Boubous, tout en se dissimulant, nous accueillent par des hurlements de guerre qui se traduisent par: « ou! ou! ou! ou! » Destruction des villages. Marche de quatre kilomètres au milieu de cases très propres et d'immenses plantations de patates, de manioc, de maïs, de mil, de bananiers et de palmiers. Les Boubous semblent en fuite. On commence le mouvement de retour vers les pirogues. Mais l'ennemi choisit ce moment pour nous entourer, nous menacer et nous attaquer. Nous formons le carré et nous faisons tomber sur les noirs une pluie de plomb: mais, contrairement aux habitudes de leurs congénères, ils ne se sauvent pas et, tandis que les uns mordent la poussière en combattant, les autres continuent à lancer sur nous flèches et couteaux, dont l'un passe à quatre ou cinq mètres au-dessus de nous.

Cependant les Boubous commencent à se débander et à reculer sous la grêle de balles que nous leur envoyons. Nous avançons toujours vers la rivière et, après quelques coups de feu, tirés sur les plus hardis par l'arrière-garde, nous parvenons, à dix heures vingt minutes, à regagner nos pirogues et à opérer le rembarquement sans encombre. Les Boubous avaient donc subi une première défaite. De notre côté, un Sénégalais avait reçu une égratignure à la cuisse par une flèche non empoisonnée et un pagayeur qui nous accompagnait, portant un fanion, avait été atteint par une autre entre les deux épaules, mais heureusement la blessure fut peu grave.

Le 5, dimanche, jour de repos. La marche rapide et fatigante de la veille m'avait blessé un pied : aussi suis-je obligé de me faire transporter en hamac au village de N'ganda, à

vingt-cinq minutes environ de l'endroit où nous bivouaquions. Le nom de N'ganda est maintenant impropre, puisque c'est celui du chef précédent, décédé depuis trois ou quatre mois, et que, chaque fois qu'un chef nsakkara meurt, son successeur doit construire un nouveau village. Le fils et successeur du défunt s'appelle Bagou. Le père N'ganda avait fort bien reçu les Français, lors de leur arrivée ici. Il avait même demandé au directeur du Haut-Oubanghi d'établir un poste chez lui; ce qui fut fait, et trois Sénégalais hissèrent le pavillon tricolore au milieu de cases construites pour eux et pour les blancs qui pourraient y venir dans la suite. N'ganda, à son lit de mort, fit venir son fils et successeur Bagou et lui recommanda de toujours vivre en bon et fidèle sujet de la France et, joignant les mains de son fils et d'un Sénégalais dans les siennes, il ordonna à Bagou d'avoir toujours soin du Sénégalais et de bien l'entretenir; et, conservant cette position, il mourut. Bagou obéit à son père et, pour bien montrer ses bonnes intentions, il envoya immédiatement un cabri, des bananes et autres vivres au Sénégalais, chef de poste. N'est-ce pas curieux, quand on pense que nous sommes au centre même de l'Afrique? Il est vrai que les nsakkaras sont plus intelligents que les autres noirs et cherchent à nous copier d'une façon extraordinaire. Depuis que les blancs sont ici, ils ont pensé qu'il n'était pas convenable de se promener nu-tête et fabriquent des chapeaux de paille d'une forme originale qui, je suis sûr, feraient fureur en France et sont, du reste, assez jolis. Ils saluent même déjà à l'européenne!

Je veux maintenant vous présenter le chef Bagou, qui, comme tous les chefs Nzakkaras, obéit à Bougassou, le grand roi des Nzakkaras, et, chose rare, roi effectif. M. Bagou est un petit nain à nez assez épaté dont chaque lobe est percé d'un petit trou. Il a la moustache épilée et porte un collier de barbe à la 1830. Tout le reste du corps est splendidement velu. Il porte les cheveux en nattes très fines, enroulées en chignon. Sur cette chevelure il pose majestueusement un fez rouge auquel pend un superbe gland d'argent. Les jours de fête, il revêt un pantalon en toile bleue et un veston qu'il change selon les jours. Quand nous sommes allés le voir, il nous a offert un verre de vin de banane et un escabeau. Il

avait boutonné son veston: mais, à un moment donné, trouvant qu'il avait trop chaud, emprisonné dans ce vêtement étroit, il l'ouvrit pour s'éventer à son aise. Il nous déclara qu'il avait beaucoup regretté de n'avoir pas été prévenu de notre expédition chez les Boubous. Si on l'eût averti, il serait venu avec ses hommes pour nous accompagner. La vérité est qu'il craignait beaucoup que nous n'eussions un échec et qu'il avait jugé prudent de ne pas s'aventurer avant de juger un peu des résultats.

Le même jour, j'eus l'occasion d'assister à un tam-tam nsakkara, plus élégant que les tams-tams nègres ordinaires, car les Nsakkaras ont un pas qui ressemble à une gigue. Ils dansent en formant un rond, au milieu duquel sont les instruments, consistant en : 1° l'inévitable tambourin, 2° la double cloche, 3° xylophone, dont ils tirent plusieurs sons très harmonieux.

J'ai vu d'autres Nsakkaras venir du poste des Abiras avec de vrais concerts, des flûtes, des cornes, et tous accompagnent un chef et entament un air chaque fois que celui-ci allume sa pipe, tousse ou crache, etc...

Le 6, départ à cinq heures pour d'autres villages boubous. Ces derniers ne font guère résistance et fuient devant nous. Nous avons avec nous six ou sept cents auxiliaires nsakkaras, armés de fusils ou de lances et qui marchent en assez bon ordre derrière leurs chefs. Ils sont quelquefois curieux à contempler. Un chef en fait tout d'un coup aligner quelques-uns armés de fusils et commande : « feu ! » avec un imperturbable sang-froid.

Le 7, à cinq heures, nous repartons dans la même direction que le premier jour, nous enfonçant dans l'intérieur. Après trois heures et demie de marche, les Boubous, en nombre considérable, mille à quinze cents, peut-être plus, tentent une attaque et cherchent à nous envelopper. Mal leur en prend, car ils doivent laisser pas mal des leurs sur le sol, surtout parmi ceux qui, armés de boucliers, dansent en criant devant les hommes et leur servent de cibles. Ces boucliers sont simplement en osier et sont une bien faible défense contre les balles ! L'ennemi nous harcèle cependant tout le temps de notre retour aux pirogues, et ses flèches finis-

sent par blesser très légèrement deux Sénégalais. Mais que d'hommes ils doivent laisser par terre!

On est de retour au bivouac pour déjeuner. Le soir on apprend les résultats du combat. Les chefs boubous sont presque tous morts et les citoyens de ce peuple turbulent se sont enfin enfoncés dans la brousse, loin, loin, humiliés et vexés, épouvantés surtout de la force des fusils *ngammbé*. Ils disent que les Français sont forts, très forts (*Fara n'gèngou, n'gèngou ninigué*). L'expédition est terminée[1].

On se repose le lendemain 8 au bivouac; et le 9, au matin, départ vers six heures. On veut cependant, en passant, châtier un petit village, coupable d'avoir voulu faire la guerre aux autres, et on fait une tournée fort longue dans l'intérieur, à pied, sans apercevoir âme qui vive, tout le monde fuyant à l'approche de ces terribles Français!

Tout s'était passé à merveille, sauf un petit incident. Un des Arabes, le dernier jour, maniant maladroitement son fusil, s'était traversé l'omoplate; mais il va mieux, grâce à Dieu. Seul, Julien s'était beaucoup fatigué et la dysenterie l'avait ressaisi d'une façon très violente. Le 10, nous étions de retour.

Julien est malade, même assez gravement. Les autres vont bien, mais les Arabes ne peuvent résister au climat et meurent successivement de la dysenterie, dont malheureusement tout le monde ici ressent les effets plus ou moins violents.

Ce ne sont pas de bonnes nouvelles de l'expédition que je vous donne là, et je crois qu'il faut absolument renoncer à

1. *Fragment d'une lettre adressée par Mgr Augouard, à l'un de ses amis, peu de temps après l'affaire des Boubous.*

... L'expédition d'Uzès, de concert avec M. Liotard, a noblement vengé M. de Poumayrac.

Les Boubous se sont battus pendant cinq jours avec d'autant plus de confiance que les Belges leur avaient dit que les fusils des Français ne faisaient pas de mal. Ils ont laissé plus de trois cent cinquante des leurs sur le champ de bataille; et, après, il en mourait cinq et six par jour des suites de leurs blessures, ce qui porte à environ cinq cents le nombre des morts.

Les Boubous qui avaient fait de grandes provisions de maïs et de sorgho, pour manger les Français, ont été terrifiés et enfin ont demandé à palabrer. Ils ont rendu la tête des quatre laptots et de M. de Poumayrac qui a été descendue à Brazzaville, et à laquelle nous avons fait des funérailles solennelles.

Le duc s'est battu avec courage et même avec témérité, à ce point que le lieutenant Julien a dû lui adresser une observation.

passer vers l'est. Néanmoins, si M. Liotard veut et si Dieu le permet, je compte faire quelque chose qui aura en France un certain retentissement. Je ne vous dis pas encore quoi ; mais probablement le saurez-vous dans trois ou quatre mois.

Aux Abiras, Congo français, 15 février 1893.

VIII

A bord de l'*Archiduchesse Stéphanie*, steamer de la S. A. B.
Stanley-Pool, le 11 avril 1893.

Ma chère maman,

Cette fois, les nouvelles sont mauvaises. Julien, pris par la dysenterie depuis le 29 décembre, et réduit à l'état de squelette, a été obligé de quitter les Abiras, pour rentrer en France : il était très mal. Deux jours avant son départ, j'attrape la même maladie et perds toute espèce de force. M. Liotard voyant que, loin de me guérir en haut, je dépérissais à vue d'œil, me conseilla d'aller me reposer à la mission de Brazzaville ou de Linzolo, et le 13 mars, je remis le commandement à Pottier et partis pour le *Pool*.

A Banghi, je retrouve Julien très malade et qui avait failli mourir dans la descente. Heureusement, un steamer était là, et nous avons pu descendre rapidement, tous deux, jusqu'ici, et un peu mieux. Julien est trop faible pour chercher à se rétablir et continue directement sur Matadi : quoique un peu malade encore, je vais tenter de me remettre et de repartir vers l'Oubanghi. J'ai une sorte de diarrhée tropicale qui, j'espère, cédera aux bons soins des Pères ; mais je suis devenu très, très maigre. Si je ne puis me reconstituer, je serai forcé de revenir, à mon grand regret, en France. Dans le cas contraire, en avant ! de nouveau.

IX

Mission de Brazzaville, le 13 avril 1893.

Ma chère maman,

Je vous ai écrit un mot par l'État indépendant du Congo. Mais le courrier français part demain, et, comme j'ai plus de confiance par cette voie, j'en écrirai plus long.

L'expédition des Boubous, terminée avec succès, tout semblait nous présager de nouvelles journées heureuses ; l'effet moral que cette expédition avait fait sur les populations noires avoisinantes était énorme et nous facilitait beaucoup de choses. Un grave ennui : Julien était malade, s'affaiblissait de plus en plus et divaguait toutes les nuits. La dysenterie le tenait solidement et refusait énergiquement de lâcher sa proie. Il avait lutté et lutta encore, mais la maladie le vainquit, et il résolut, se voyant dans l'impossibilité absolue de faire quelque chose avant longtemps, de rentrer en France le plus rapidement possible. Une pirogue fut vite armée, et le 19 février, Julien s'embarquait pour l'Europe, dans une pirogue qui devait le mener à Banghi, où il devait probablement trouver un vapeur.

Mais ce n'était pas tout : deux jours avant son départ, je m'aperçus aussi que j'avais des symptômes évidents de dysenterie.

Vers le 10 mars, M. Liotard devait partir pour aller chez Bougasson et nous devions l'accompagner. Mais que faire dans l'état où je me trouvais? Impossible de bouger! M. Liotard me dit : « Il n'y a qu'une chose qui puisse rapidement vous guérir, changer d'air. Allez à Brazzaville ou à Linzolo chez les Pères de la mission, vous vous remettrez; puis vous pourrez revenir, lorsque vous serez rétabli complètement. »

M. Liotard partit donc avec une portion de mes hommes et des noirs pour fonder un poste chez Bougasson, et moi-même,

après avoir remis à Pottier le commandement des hommes qui restaient, je partis, les larmes aux yeux, pour Brazzaville.

Si je me rétablis, ce que j'espère, je remonterai dans l'Oubanghi explorer quelques rivières qui en éprouvent un vif besoin. Mais là un point d'interrogation se pose : comment vais-je retrouver les hommes? La malheureuse inspiration qui a fait, qui nous a fait, veux-je dire, engager des Algériens pour cette expédition diminue infiniment le plaisir que j'aurais à remonter l'Oubanghi. Ces hommes, en effet, sont presque tous malades et supportent beaucoup moins bien encore que nous le climat congolais. En quel état seront-ils? Combien y en aura-t-il de décédés? C'est une responsabilité ennuyeuse que de revenir avec des hommes tous à moitié morts! Et je suis très perplexe.

Regardez ci-dessous l'état des mutations arrivées dans l'escorte qui se composait au départ de quarante-neuf hommes.

Voici maintenant ce qui restera, procédant par une élimination successive et par ordre de dates :

1 homme renvoyé dans ses foyers par le *Taygète* (23 mai 1892).
2 hommes morts à Brazzaville (septembre 1892).
4 hommes malades, renvoyés de Brazzaville (septembre 1892).
1 homme, rapatrié à sa demande de Lirranga (octobre 1892).
1 homme mort sur le vapeur (octobre 1892).
1 homme mort en pirogue dans l'Oubanghi (janvier 1893).
2 hommes morts aux Abiras (janvier 1893).
1 homme très malade rapatrié (mars 1893).

De 49 ôtez 13. Reste : 36.

Mais sur ces 36 hommes, il faut encore défalquer : 1° un homme qui s'est blessé et dont le rétablissement sera fort long; 2° un homme devenu poitrinaire. Reste 34. Sur ces 34, vingt à peine étaient en état de marcher quand je suis parti des Abiras! Que faire? Ah! si nous avions eu des Sénégalais! C'eût été la moitié moins coûteux et cent mille fois préférable. L'Arabe algérien ne vaut rien, transporté hors de son pays.

Ouf! Je suis éreinté; le courrier part demain et je clos ma correspondance.

JACQUES.

X

Brazzaville, Mission catholique, le 27 avril 1893.

Ma chère maman,

Quand vous recevrez cette lettre, je ne serai pas bien loin de l'Europe; du moins, je l'espère; peut-être même aurez-vous reçu la dépêche annonçant mon retour.

Je ne puis plus résister convenablement au climat, étant toujours torturé par la diarrhée qui, faisant suite à la dysenterie, me tient depuis plus de deux mois. J'ai consulté Mgr Augouard sur la possibilité de remonter dans l'Oubanghi par le bateau qui part demain: c'est m'exposer à une rechute certaine, et Monseigneur m'a dit qu'il valait mieux pour moi retourner à la côte. D'autant plus qu'avant trois mois, il n'y aura plus de bateau pour Banghi et que je serais obligé de les passer ici, ce que je ne puis faire. L'anémie et la fièvre et surtout l'ennui d'être ici tout seul ne me rétabliraient guère. Vous ne me voyez pas rester ici trois mois à me soigner! Il me faut absolument l'air de la mer. J'ai immédiatement écrit à Pottier et à Riollot de faire redescendre les hommes qui restent, dont plusieurs, d'ailleurs, seraient dans l'impossibilité absolue de continuer un voyage quelconque.

Je crois que vous aurez du mal à me reconnaître, puisqu'à Brazzaville même on dit que je suis très changé. Je porte une barbe splendide, mais, hélas! les cheveux ont peu repoussé et le plus grand nombre est tombé sur les rives de l'Oubanghi[1].

JACQUES.

1. Le duc d'Uzès est mort à Kabinda, sur la côte d'Afrique, le 20 juin 1893. Le gouvernement de la République française, pour honorer sa mémoire, a donné à une canonnière le nom de *Jacques d'Uzès*.

LE

QUART D'HEURE DE GRÂCE[1]

VII

Filippa, habillée d'une petite robe en percale bleue, simple, mais de coupe élégante, était assise entre sa mère et une inconnue qui, évidemment, n'était autre que sa compagne de tout à l'heure.

C'était une femme d'environ trente ans, très laide, d'un aspect revêche et dédaigneux. Elle portait les cheveux coupés court, à la mode des étudiantes de Zurich, et, sur son nez tartare, un lorgnon monté en caoutchouc. Sa robe, sorte de sac en coutil grossier et chiffonné, était serrée autour de sa taille par une ceinture en cuir.

Le beau Félix la prit en grippe de prime abord.

A cette époque, le mot : *nihiliste*, ne jouissait pas de la même notoriété qu'à présent : sinon, il l'aurait tout de suite rangée parmi les personnages dangereux qu'il désigne. Mais, comme l'insurrection polonaise et ses héros étaient encore dans toutes les bouches, elle le fit tout de suite penser à la Poustowoitoff, le prototype de la femme émancipée d'alors...

1. Voir la *Revue* du 1er novembre.

Les compliments d'arrivée remédièrent à l'embarras du premier moment. Streletzky adressa à la belle Filippa sa requête en polonais, langue qu'il possédait mieux que le français. Elle répondit par un refus poli, qu'il reçut avec beaucoup de résignation...

Ensuite ils furent présentés à Panna (mademoiselle) Antonina Modlewska...

Pendant tout ce temps, Barco avait fait d'héroïques efforts pour cacher son anxiété. Il y avait jusqu'à un certain point réussi : sa mine de défi semblait dire :

« Parlez-en si vous l'osez ! »

Streletzky, lui, l'esprit confus et le corps brisé, aurait voulu être à cent lieues sous terre, et balbutiait des mots sans suite.

La Poustowoitoff les regardait tous deux avec un sourire goguenard. Quant à Filippa, elle demeurait sérieuse et réservée, mais sans montrer rien qui ressemblât à de la moquerie. Elle se mit elle-même à parler du dernier cotillon, duquel, à la croire, elle se souvenait toujours avec plaisir, et ne montra par aucune de ces mines pincées dont se servent, en pareils cas, les bégueules, que rien chose d'inconvenant vînt de se passer.

Aussi, Barco se tranquillisa-t-il un peu : et quand, petit à petit, remarquant la conduite tout à fait simple des deux vieux, il eut acquis la certitude que leur secret n'avait pas été trahi par les deux jeunes filles, il sentit son cœur se remplir envers Filippa d'une infinie reconnaissance : et même son aversion pour l'autre diminua sensiblement.

On se mit à table.

La salle à manger, basse et nue, manquait de tout confort : les chaises étaient inégales, le buffet comparable à un lavabo de chambre d'hôtel, la vaisselle une véritable collection historique, où de vieilles pièces de valeur, mais fêlées et ébréchées, se trouvaient mêlées aux mesquins chefs-d'œuvre de quelque potier campagnard des environs. Quant à Hrinko, le domestique, c'était un être parfaitement grotesque, et dont la maladresse égalait la malpropreté.

Malgré tout cela, il régnait un certain air de prétention et d'étiquette.

La maîtresse de la maison, assise en face de la porte d'entrée

dans un grand fauteuil de cuir, droite, raide et solennelle, se donnait des airs de présidente, et lançait des œillades, des signes télégraphiques à Hrinko, qui, n'y prêtant aucune attention, continuait tranquillement de procéder à sa façon. Quant à sa conversation, elle la partageait consciencieusement entre son voisin de droite et son voisin de gauche, inclinant la tête d'un mouvement de gracieuse condescendance qui faisait légèrement osciller ses boucles blanches. Élevée, il y avait environ quarante ans, dans un couvent français, elle avait conservé les manières qu'on lui avait inculquées, sans se douter le moins du monde que, depuis lors, la mode s'était quelque peu modifiée. Cependant tout son être respirait une certaine dignité pure qui excluait toute idée de ridicule.

Hrinko, lui, était insupportable. Il s'obstinait à offrir les mets du côté droit; il maculait le rebord du plat de son large pouce qui sortait du gant déchiré, chatouillait de ses longs cheveux de Ruthène le nez et la joue de la personne qu'il servait. En changeant les assiettes, il ramassait l'argenterie sale qu'il replaçait sur la nappe : puis, s'apercevant à quelque signe qu'il avait fait une bêtise, il s'empressait de poser des fourchettes et des couteaux propres à côté des sales, sans éloigner ces derniers; — jusqu'à ce qu'enfin la belle Filippa se leva elle-même, pour mettre bon ordre à tout.

— La mort nous a enlevé notre vieux domestique! dit-elle avec hésitation, en manière d'excuse.

— Oui, il y a sept ans! — ajouta en toute innocence le bon vieux Pan Karol, sans se douter que par cette remarque il plongeait sa fille dans un embarras cruel. — Il est parti avec Langiewicz, poursuivit-il en soupirant. Les Moscovites l'ont pendu. Panie...

Barco se mordit les lèvres pour ne pas rire de ce démenti inconscient: et, comme on venait de toucher au sujet de l'insurrection polonaise, il demanda, seulement pour dire quelque chose, si la famille avait éprouvé d'autres pertes pendant cette triste époque.

Personne ne répondit. Et comme il levait les yeux, tout interdit, il vit la vieille dame qui sanglotait dans son mouchoir; le *szlachcic*, les yeux fixés sur son assiette, comprimait avec peine les muscles de son bon et honnête visage, que de rapides

crispations traversaient comme des éclairs. — Quant à Filippa, elle s'était emparée de la main du vieillard qu'elle baisait longtemps et passionnément...

Il n'y avait que la fausse Poustowoitoff, sur la figure de laquelle aucun muscle ne bougeait. Elle tenait les yeux fixés sur un point du mur en face; mais l'expression ironique qui semblait lui être propre s'était accrue jusqu'à faire peur.

Il s'ensuivit une pause brève et pénible, pendant laquelle Félix, tenant son verre de vin contre la lumière, semblait plongé dans une profonde admiration de sa couleur rubis; tandis que Streletzky tirait nerveusement sa longue moustache blonde.

La vieille dame, avec une extraordinaire force de volonté, fut la première à se remettre. Tout en s'essuyant une dernière fois les yeux, elle se tourna vers Streletzky.

— Vous devez être un bon chrétien! — lui dit-elle, pour changer le cours des idées. — Je connais le but pieux, pour lequel vous collectionnez vos timbres...

— Mes t... t... tim...? Ah! oui, certainement! — balbutia Streletzky, sans y rien comprendre.

Barco ne vivait plus: il avait oublié de prévenir son camarade, et craignait tout.

Soudain on entendit ces mots, prononcés d'une voix aigre et stridente :

— Je crois même avoir vu une partie de la collection...

La nihiliste avait parlé. La figure blême, le menton appuyé dans le creux de sa main, elle promenait un regard froid et provocant sur les officiers. Ses traits grossiers étaient devenus tout à fait repoussants, tant ils respiraient la haine.

Une catastrophe semblait imminente.

Mais Filippa s'était inclinée à l'oreille de son amie, le sourcil froncé. Quelques syllabes furent échangées. Les mots polonais, mous et sifflants à la fois, se suivirent avec rapidité.

— *Dlaczego nie*[1]? demanda la Modlewska, en haussant les épaules.

Mais un péremptoire :

— *Bo nie chce*[2]! décida la question.

1. « Pourquoi pas. »

2. « Parce que je le défends. »

La virago se tut, en se mordant les lèvres.

Barco comprit que la situation menaçait, à la moindre provocation, de devenir désagréable. Il se maudit, et maudit sa légèreté. Il se dit qu'il aurait dû prendre des informations sur les circonstances et les opinions des gens chez lesquels il avait l'intention de s'introduire.

Il est vrai que plusieurs années s'étaient écoulées depuis que la révolte polonaise avait été étouffée; mais ses palpitations mourantes se faisaient encore sentir dans le pays, comme des tisons à demi éteints brûlent sous les cendres. Les esprits étaient encore excités par une agitation fiévreuse; le seul mot de *patrie* avait le pouvoir de faire sortir des gonds les âmes les plus frivoles.

Et ce mot venait d'être évoqué.

Le peuple polonais, tout en haïssant d'abord les Russes, ne manquait cependant pas de nourrir aussi un fort ressentiment contre ceux qu'il considérait comme les amis et les alliés de ses vainqueurs.

L'officier autrichien était donc quelquefois exposé, même dans la meilleure société, à certaines marques d'aversion, tempérées, il est vrai, par la haute éducation des Polonais, mais cependant toujours assez sensibles.

Ici Barco se trouvait dans une famille que la révolution avait fort éprouvée; sans doute, malgré la grande cordialité des vieux, malgré la réserve, grave, mais non hostile, de la jeune fille, il ne pouvait se faire la moindre illusion sur la situation.

Ces égards, il le savait fort bien, n'étaient dus qu'aux lois de la sainte, trois fois sainte hospitalité polonaise, et non à l'amour que lui ou Streletzky pouvaient inspirer... Quant à la quatrième personne, n'étant elle-même dans la maison qu'en qualité d'invitée, et ne se sentant nullement tenue à s'imposer de contrainte, elle montrait ouvertement son inimitié, son parti pris bien arrêté de profiter de la première occasion pour manifester ses sentiments...

Il fallait donc à tout prix éviter une nouvelle collision.

Trop ignorant des affaires intimes de la famille pour pouvoir entreprendre de gouverner sans danger à travers une conversation dont les péripéties ne pouvaient se calculer

d'avance. Barco résolut de tenter une obstruction parlementaire, c'est-à-dire de bavarder tout seul, empêchant ainsi les autres d'ouvrir la bouche, jusqu'à ce que le repas, et avec lui le plus grand danger, fût passé.

Il était homme à le faire, doué comme il était d'une faconde sans pareille, d'une verve intarissable...

Sans omettre le moindre détail, il raconta la prétendue aventure de Streletzky dans le puits, où ce malheureux avait été jeté par des maraudeurs prussiens, et où il était resté pendant soixante-douze heures, en compagnie de serpents, de crapauds et d'autres charmantes bêtes. Il récita mot à mot les prières que le saint jeune homme avait adressées au ciel, de la sombre profondeur de cette basse-fosse, et n'oublia pas de mentionner, comme un touchant détail, que sa seule consolation avait consisté à voir briller, en plein jour, les chères petites étoiles du firmament... Il parla aussi du vœu. Il raconta comment son ami, depuis lors, avait déjà eu la satisfaction de pouvoir racheter deux petits Chinois, un garçon et une fille, ses enfants adoptifs, qu'il faisait élever au collège de la Propagation de la Foi, à Rome, pour les préparer à devenir de bons missionnaires.

— Comment! Une jeune fille à la Propagande? s'écria la vieille dame, tout étonnée au milieu de son attendrissement.

Barco, un moment interdit, reprit vite son assurance.

— C'est, dit-il, qu'ils ne savent pas que c'est une jeune fille. Elle se montrait dévorée d'un zèle si ardent, d'une telle vocation pour ce saint état, que mon ami se décida à la pieuse imposture que vous savez... Ce n'est rien de nouveau, du reste. A l'académie militaire de Neustadt, il s'est passé un fait analogue. N'avez-vous jamais entendu parler de Francesca Scanagatta, impérial et royal lieutenant d'infanterie et femme de chef de bataillon[1]?

1. Au commencement de ce siècle, la jeune fille milanaise, nommée plus haut sut se substituer à son frère qui, bien que d'un caractère nullement belliqueux, avait été destiné par son père à la carrière des armes. Elle acheva ses cours dans la fameuse académie, passa enseigne, puis lieutenant, dans un régiment croate, et prit part à plusieurs batailles. Son sexe ayant été reconnu, elle fut mise à la retraite, et épousa plus tard un chef de bataillon nommé Spini... — Ce qui nuit un peu au romanesque de cette histoire, c'est que mademoiselle Scanagatta était bien loin d'être une beauté.

Et il narra avec volubilité l'histoire de Francesca Scanagatta, puis vint à parler du célèbre collège militaire en général, des tours joués par les élèves, de la manière dont les jeunes gens se moquent des professeurs et jettent par la fenêtre les sergents-majors... Puis, par une association d'idées facile à comprendre, il passa à Slavata et à Martinitz, les deux commissaires impériaux jetés par la fenêtre du château de Prague, au commencement de la guerre de Trente ans. Cela le fit passer aux Suédois, et des Suédois à Stockholm et à un voyage fait par lui en Scandinavie, qu'il dépeignit à grands traits. Il réussit, de la sorte, à bavarder jusqu'au moment où on se leva de table.

Streletzky, lui, écoutait bouche béante, les yeux démesurément ouverts, le récit de tant de remarquables événements se rapportant à sa personne et qu'il ignorait complètement. A peine s'il trouva la présence d'esprit d'en confirmer le récit de temps en temps par quelques mots étouffés, tels que : « C'est ça ! » ou bien : « Parfaitement ! »

Cependant, lorsque Barco vint à parler de l'adoption, l'affaire lui sembla dépasser toute mesure, et il fit mine de se récrier. Mais un coup de pied, appliqué à propos sur le tibia, lui ferma aussitôt la bouche.

Le *szlachcic*, tout oreilles, s'amusait extrêmement. Il se disait, en son for intérieur, que jamais il ne s'était trouvé en si aimable compagnie. La vieille dame, profondément émue par les sentiments religieux qui se manifestaient dans les paroles de l'un et dans les procédés de l'autre, en vint à conclure que les Autrichiens, bons catholiques comme elle-même, étaient, après tout, bien différents de « ces païens de Moscovites ». Elle se prit d'une affection toute maternelle pour les deux jeunes guerriers, pour le brun comme pour le blond, et le dernier reste de retenue patriotique disparut de son cœur bon et tendre...

Il serait difficile de dire ce que pensait Filippa. Elle se tenait sérieuse et attentive, sans montrer aucun signe d'incrédulité, cherchant à éviter les regards de mademoiselle Modlewska, qui, avec une expression goguenarde, guettaient les siens. Barco sentait fort bien que ni l'une ni l'autre n'était sa dupe, mais il devinait aussi que Filippa, pour un motif quel-

conque, tenait à l'épargner, et qu'elle possédait assez d'ascendant sur la Modlewska pour l'obliger à supprimer ses remarques malveillantes.

VIII

On alla prendre le café au jardin, situé derrière la maison ; — ce même jardin par lequel les deux jeunes filles avaient eu la malencontreuse idée de passer en revenant de leur promenade.

Inculte à présent et rempli d'herbes, il gardait néanmoins quelques traces d'une splendeur passée. La forêt le serrait de si près qu'il était difficile de dire où commençait l'un, où finissait l'autre.

Pan Broniecki, éleveur passionné d'abeilles, était tellement impatient de montrer ses ruches que c'est à peine s'il put laisser à ses hôtes le temps de déguster leur café.

Ces ruches étaient, du reste, la seule chose bien tenue à Bronisiolo. Il y en avait cinquante, soigneusement rangées, peintes en couleurs vives, et habitées par un petit peuple bourdonnant, dont le vieux monsieur se mit à expliquer les mœurs et les singularités, avec un enthousiasme qui le rajeunissait de dix ans.

Ce même enthousiasme l'empêchait aussi de remarquer la distraction mal déguisée de ses auditeurs. L'un faillit s'attirer un torticolis à force de tourner la tête du côté où étaient restées les dames ; l'autre était tout occupé à frotter une certaine partie de son être qui, en ce moment, lui donnait plus d'amertume que toutes les ruches de son hôte ne contenaient de douceurs.

Revenus enfin à la table où était servi le café, ils trouvèrent la vieille dame endormie ; Filippa et la Modlewska avaient disparu.

Ils s'assirent : on leur servit quelques liqueurs. Mais le *szlachcic* ne parlait plus que par monosyllabes, et bientôt il s'assoupit à côté de sa femme... Sa bouche, plissée et

arrondie, faisait de petits mouvements, comme celle d'un enfant à la mamelle; sa longue moustache teinte, soufflée vers le côté gauche par un petit vent frais, lui cachait le nez et une partie des yeux; sur son crâne chauve une mouche se promenait. Ses pauvres vieilles paupières closes, ridées et striées en tous sens, faisaient penser à ces petites peaux qui se forment sur une tasse de café au lait refroidi. En un mot, il présentait l'image de la caducité.

— Et c'est pour admirer ce malheureux décrépit qu'il m'a fait m'abîmer moi-même! pensa l'infortuné Streletzky..

Les jambes tendues en avant, le dos appuyé contre la chaise, sur le bord de laquelle il était à peine assis, il n'osait faire le plus léger mouvement.

Les deux amis échangèrent un regard qui voulait dire :

— Voilà qui promet de devenir agréable!

Mais ils ne le dirent pas, craignant d'être entendus.

Soudain le beau Félix sentit un léger attouchement à son épaule, et tout son corps en tressaillit. Il bondit sur ses pieds, et aperçut Filippa Broniecka : elle esquissait un pâle sourire, et lui dit en allemand, avec son doux accent polonais :

— Nous allons faire une promenade. Voulez-vous nous accompagner?

C'étaient les premiers mots allemands qu'elle eût encore daigné prononcer devant lui. Barco les trouva d'une harmonie céleste : à tort ou à raison, il les considérait comme une concession, une marque d'intimité... une absolution indirecte.

Ce pauvre diable de Streletzky voulut faire des difficultés; mais, sur un regard de Barco, demi-suppliant, demi-impérieux, il poussa un soupir et s'exécuta...

On se rendit d'abord à l'écurie, car ces dames désiraient régaler les chevaux avec du sucre. Avec l'intérêt que tout vrai Polonais porte au plus noble des animaux, elles s'informèrent des qualités spéciales de chacun d'eux; puis, entrant courageusement dans les stalles, elles se mirent à caresser leurs cous, à les embrasser sur les naseaux... Barco aurait donné tout au monde pour être son petit alezan.

Ensuite ils s'acheminèrent lentement vers la forêt. Félix ouvrait la marche avec Filippa, la Modlewska suivait avec Streletzky, lequel pouvait à peine se traîner.

Streletzky, malgré son état pitoyable, était un joli cœur trop invétéré pour ne pas sentir se réveiller en lui, dans l'atmosphère d'une femme, fût-elle laide comme celle qui marchait à ses côtés, certaines velléités de conteur de fleurettes. Il trouva moyen, dans les moments de répit que lui laissaient ses douleurs, de débiter des fadaises à l'horrible fille, qui les acceptait avec des éclats de rire, moitié effrontés, moitié méprisants.

L'entretien des deux autres était plus grave.

— Il ne faut pas vous fâcher de ce que mes parents se sont endormis! — dit la jeune fille, en évitant le regard de l'officier, pendant que, du bout de son ombrelle, elle creusait de petits trous dans le terrain sec et aride, couvert de mousse. — Ils sont vieux, et accoutumés à leur petite sieste depuis bien des années... Du reste, que pourraient-ils faire de mieux que de passer en dormant une bonne partie de leurs longues journées?... Lorsqu'on dort, on est heureux... et dans la vie... on l'est si peu!...

Elle détourna tout à fait son visage, et se plongea dans un long silence.

Barco n'eut pas le courage d'interrompre sa méditation. A côté de cette belle jeune fille, qui venait de lui laisser entrevoir quelque chose de son âme, si cachée d'ordinaire, il se sentait agité par une étrange émotion.

Jusqu'à présent, elle l'avait tenu à distance, avec une froideur étudiée et systématique ; ses discours, d'une insignifiance voulue, lui disaient presque avec brutalité : « Entre toi et moi, il ne peut jamais rien y avoir de commun... » Maintenant elle venait, pour la première fois, de se révéler à lui par quelque chose comme une manifestation personnelle. C'était un cri de douleur qui s'était échappé de ses lèvres ; et il était si peu gâté par elle qu'il sentit à cette pensée son cœur se gonfler de joie et d'orgueil. Aussi se garda-t-il bien de gâter une situation aussi favorable par quelque mot qui n'aurait pu être que banal.

Enfin, elle reprit :

— Ainsi, à table, vous avez dû trouver notre silence bien impoli, lorsque vous avez fait une... certaine question... Mais il y a des blessures, vous savez, qui ne se cicatrisent jamais.

— Et moi, je les ai rouvertes avec brutalité et maladresse !... Aussitôt après, j'aurais voulu me tuer de dépit.

— Avez-vous remarqué les crêpes noirs qui recouvrent plusieurs des tableaux du salon ?... Monsieur, ce sont nos dernières espérances qui se trouvent ensevelies sous ces crêpes... Mon père, monsieur, avait trois fils. L'un d'eux, — il a été heureux, celui-là ! — fut tué par une balle russe. Il tomba sur le champ d'honneur... dans la mêlée... comme officier d'ordonnance de Jezaranski. Des ivrognes ont attaché le second, dans une scierie... l'ont scié en deux... comme un bloc de bois, monsieur !... Un jeune garçon de quinze ans... aux cheveux blonds, à la figure de jeune fille !

— Et le troisième ? demanda Barco, très ému.

— Le troisième est encore de ce monde : mais l'existence qu'il mène est pire que la mort. Il fouille les mines de cuivre de Kara. Son corps pourrit peu à peu, tout vivant. La misère... la faim... l'humidité, le froid...

Elle avait dit tout cela de sa voix ordinaire, tranquille et profonde : c'est à peine si un léger tremblement décelait ce qui se passait en elle.

Depuis longtemps, elle avait repris la conversation en français. Elle parlait cette langue avec une élégante facilité, avec des tournures tout à fait parisiennes. Son langage coulait comme un fleuve tranquille à travers des prairies.

— Depuis lors, le bonheur n'est plus entré à Bronisiolo. Mon père et ma mère ont perdu toute joie de vivre. Notre domaine, qui auparavant allait assez bien, est tombée en décadence et menace ruine... « Intérieur polonais ! » Voilà ce que vous vous serez souvent dit aujourd'hui, n'est-ce pas ?... Eh bien, oui. C'est ainsi. Bronisiolo suit l'exemple de la patrie polonaise. Advienne que pourra ! nous fermons les yeux et laissons faire... Les gens appellent ça un intérieur polonais, et haussent les épaules...

— Je ne l'ai pas fait, moi. Vous, mademoiselle, votre famille et votre maison, pouvez être assurés de ma profonde sympathie... Mais pourquoi vous décourager ? On revient de Sibérie.

— Pas de là-bas. Tout d'abord, ce n'était pas si terrible. On l'avait interné au lac Baïkal : on le traitait relativement

bien. Il pouvait même nous écrire de temps en temps...

— Ah! voilà pourquoi — fit Barco — j'ai trouvé un timbre d'Ir...

Il s'arrêta soudain, tout effrayé. Mais Filippa était à mille lieues de l'incident du matin.

— Oui, dit-elle simplement. C'est d'Irkoutsk que venaient ses lettres. C'était le bon temps. Après, il lui fut défendu d'écrire. Il avait pris part à une conspiration... on le condamna aux travaux forcés dans les mines... à perpétuité! — Une seule fois encore, nous reçûmes un billet écrit de sa main: c'est Antonina Modlewska qui nous l'a apporté. Elle l'avait tenu caché dans ses cheveux, durant toute sa fuite de Sibérie, pendant des milliers de lieues... Et il ne contenait que ces quelques mots: « Priez Dieu, pour que j'aille bientôt rejoindre Piechniel et Dziwisz... »

Ils marchaient sous les voûtes des chênes. La belle Polonaise avait ôté son chapeau: elle s'avançait à pas lents sur la mousse légère, la bouche entr'ouverte, la tête rejetée en arrière, comme une personne fatiguée. Pas un muscle de son visage ne trahissait l'émotion: elle était l'image du désespoir calme froid, irrémédiable...

Le capitaine sentit son cœur se serrer: et, une immense compassion se mêlant à son amour, tout son être fut envahi d'une émotion qu'il ne put contenir davantage.

— Filippa!... Filippeczka! — murmura-t-il, en essayant de s'emparer de sa main.

Mais elle la retira vivement. Deux petits plis apparurent et disparurent sur son front, avec la vitesse d'un éclair.

Alors il dit tout ce qu'il croyait propre, non à la consoler, mais à la calmer: et, sachant bien que pour cela il n'y a pas de meilleur moyen que de donner raison à l'interlocuteur, il ne tarit pas en expressions de son indignation, bien qu'au fond il fût persuadé que les cruautés avaient été les mêmes des deux côtés. Il connaissait le fanatisme des peuples subjugués, et leur tendance à croire tout le mal qu'ils entendent dire de leurs maîtres...

Mais tout à coup il s'arrêta.

Quelqu'un l'avait rudement saisi par le bras, et une voix comprimée lui murmurait:

— Pas d'hypocrisie, *Panie !...* Vous autres, vous n'êtes pas meilleurs que ceux-là ! *Nie warci torby sieczki* [1].

Vivement il se retourna, et vit devant lui la Modlewska, qui, dans une attitude de taureau menaçant, la tête inclinée comme pour frapper, le toisait de bas en haut, de ses yeux profonds et étincelants qui l'enveloppaient dans un regard chargé de haine.

C'était à peine si jusqu'alors il avait entendu sa voix : à part les deux ou trois remarques malicieuses dont elle l'avait gratifié à table, elle s'était plongée dans un silence hostile.

Maintenant les mots se suivaient avec la précipitation bouillonnante d'une cascade. Son organe, toujours un peu voilé, s'enrouait parfois au point de l'obliger à une sorte de râlement furieux et rauque pour forcer le passage à sa voix. Mais elle ne s'arrêtait pas. On voyait le soulagement qu'elle éprouvait à laisser éclater une haine comprimée depuis longtemps. Parfois elle s'approchait tellement de lui qu'on eût dit qu'elle voulait en venir aux mains : parfois elle reculait de quelques pas pour lui lancer le mot en plein visage, bien visé, avec la foudroyante impétuosité d'une catapulte...

Toutes les causes de ressentiment qu'à tort ou à raison les Polonais invoquaient à cette époque contre l'Autriche, lui furent reprochées avec un mépris amer, comme s'il eût été le seul coupable.

Elle s'appesantit sur l'année 46 et sur cette vieille accusation d'avoir soulevé les paysans contre les seigneurs, laquelle, très accréditée en Galicie, ne repose cependant sur aucune preuve positive. Elle rappela aussi les mesures de neutralité de 63, qu'elle qualifia de concessions lâches faites aux Moscovites...

Il était évident que toute cette argumentation se trouvait depuis longtemps accumulée et méthodiquement arrangée dans sa tête, toute prête à l'usage. Les phrases jaillissaient de sa bouche sans hésitation, l'une entraînant l'autre, ainsi que le câble, enroulé à fond de cale, s'enfuit à la suite de l'ancre, tour après tour, jusqu'à ce qu'elle ait atteint le fond.

Félix, tout interdit, ne put placer un mot. Sa pantomime,

1. « Vous ne valez pas un son ni l'un ni l'autre. »

très éloquente, disait : « Mais, très chère! Tout cela n'est pas ma faute! »

Cependant, lorsque arrivé à bout, haletant, suffoqué, ce chat sauvage, emporté par son indomptable tempérament slave, s'oublia jusqu'à mettre les points sur les i, sous forme de quelques vigoureux crachats lancés par terre avec virtuosité, Barco redevint tout à fait maître de lui-même. Couvrant la Modlewska d'un regard glacial, il dit, non sans dignité :

— Madame! Nous sommes venus ici pour offrir nos hommages à la famille Broniecki, et nous ne croyons pas avoir mérité d'être accablés d'injures. Je respecte en vous l'invitée de mes hôtes, mais j'exige de mon côté que le même respect me soit rendu... Nous ne faisons pas de politique, nous autres soldats, madame. Nous obéissons aux ordres qui nous sont donnés, et dont nous ne pouvons pas être rendus responsables.

— Craché! s'écria à son tour Streletzky, au comble de l'indignation...

Toute la conversation avait eu lieu en français, langue que l'excellent garçon comprenait bien un peu, mais dont il ne savait pas se servir. Aussi, tout brûlant du désir d'exprimer sa profonde désapprobation, s'était-il creusé le cerveau à la recherche du mot exprimant ce que la Modlewska venait de faire, et il avait eu la chance de le trouver au dernier moment.

— Craché! répéta-t-il avec colère, en essayant de frapper le sol du pied.

Il dut toutefois se contenter de secouer la jambe, comme pour en faire sortir des pièces de monnaie : car une douleur aiguë qu'il venait d'éprouver lui rappela qu'il n'était pas en état, ce jour-là, de se livrer à de violents exercices gymnastiques...

L'effet qu'une digne protestation avait été impuissante à opérer, un seul mot grotesque venait de le produire : l'excitation générale s'était calmée comme par enchantement. On se détourna pour cacher une hilarité qui aurait pu être blessante. La Furie, apaisée, alla jusqu'à se laisser persuader par Filippa de présenter des excuses, — lesquelles, du reste, se bornèrent à la déclaration, faite en riant, qu'elle avait été trop vive...

IX

— Elle a tant souffert! — dit Filippa à Barco, lorsqu'on se fut remis en route. — Son caractère s'en est aigri. Pardonnez-lui!... Elle s'est vue au pied du gibet : c'est assez dire qu'elle a enduré toutes les angoisses de la mort. Puis on l'a graciée et envoyée en Sibérie. Et lorsqu'enfin elle put reparaître sur le territoire galicien, ses père et mère étaient morts, et son petit bien avait été vendu aux enchères... Depuis ce temps, elle mène, dans une maisonnette en plein bois, à deux heures d'ici, une vie d'anachorète, brouillée avec le monde entier, et avec elle-même...

— Je lui pardonne de tout mon cœur, dit Barco. Je suis accoutumé à ces sortes de révoltes de la part de vos compatriotes, quoiqu'elles n'aient jamais atteint un pareil paroxysme. J'avoue que cela rend la vie un peu désagréable aux étrangers, à l'Autrichien surtout, qui, bon enfant, aime à vivre en paix, et déteste toute sorte de fanatisme.

— Comment! L'amour de la patrie, vous l'appelez du fanatisme?

— Bien sûr, lorsqu'on le mêle à toutes les circonstances de la vie, comme on fait ici... Il y a quelques mois, une troupe d'acteurs vint à Brzezany. Ils jouaient dans une grange. Les comiques étaient assez bons : quant aux autres, ceux qui remplissaient les rôles d'acteurs principaux, ne m'en parlez pas... Malgré tout, je m'amusais. Mais je formais, pour ainsi dire, tout l'auditoire : et bien souvent, après la représentation, je leur offrais à Glowacki un *zrazy* avec du *kasza*[1], afin qu'ils n'allassent pas se coucher l'estomac vide. Un soir, on avait annoncé les *Brigands*, de Schiller, traduits en polonais. A mon arrivée, je fus on ne peut plus étonné de trouver la salle, c'est-à-dire la grange, comble, et je m'en réjouis sincèrement, d'abord pour mes comédiens, ensuite à la pensée qu'une pièce classique de mon pays avait un pareil succès chez

1. Sorte de gruau de sarrasin, mets favori du pays.

vos compatriotes. Mais l'attrait devait être d'un genre tout différent, car pas un ne leva les mains pour applaudir, jusqu'à ce que... Mais c'est maintenant que vient la pointe... Il faut savoir que dans cette pièce... La connaissez-vous?

— J'en ai entendu parler.

— Il y a dans la pièce un nommé Kosinsky, jeune Polonais, personnage épisodique et tout à fait secondaire. Sur le programme on avait naturellement corrigé l'orthographe établie par le poète, et transformé le nom en *Koszynski*, suivant l'orthographe polonaise... Ce jeune forcené veut à tout prix se faire brigand, et Charles Moor cherche à l'en dissuader... Eh bien! c'est à cause de ce Kosinsky ou Koszynski que tout ce monde était accouru. Tandis que les autres acteurs étaient habillés de haillons infects, je vois soudain apparaître une belle jeune fille en grand gala polonais, serrée dans une ceinture richement brodée, et revêtue d'un *kontusz* à grands galons, les manches tailladées retombant jusqu'à terre; ses cheveux bouclés étaient couverts d'une *konfédératka* toute soutachée d'or et surmontée d'une plume d'autruche, haute de deux pieds... Elle s'avance jusqu'à la rampe, heurte l'un contre l'autre ses talons garnis d'éperons. Et voilà que soudain la salle éclate en un tapage infernal! Ce sont des cris, des hurlements, des battements de pieds et de mains..., en un mot, l'enthousiasme le plus délirant, le plus sauvage que j'aie jamais vu... Je fus assourdi, aveuglé par-dessus le marché: car tout cela soulevait une telle poussière que la scène disparut à mes yeux. Et cela dura un quart d'heure. Koszynski dut répéter dix fois les quelques phrases de son rôle. Tous les autres personnages de la pièce : Charles Moor, Spiegelberg, Schweizer, n'existaient plus. Au gré de cet auditoire-là, les *Brigands* n'avaient été écrits que pour Koszynski. Et après la représentation, celle qui remplissait le rôle fut portée en triomphe sur les épaules jusqu'à son habitation, — sans que l'on pensât, malheureusement, au *kasza* de son souper... — N'est-ce pas du fanatisme, ça? Avouez-le, mademoiselle!

Elle secoua la tête.

— C'est une question sur laquelle nous ne pouvons pas nous entendre. Ce fut ce même fanatisme qui fit surgir de terre les armées de Koszciusko et de Langiewicz.

— Et qui conduisit la Pologne à la ruine!... Mais ce n'est pas de cela que nous parlions. Ce qui est un noble enthousiasme sur le champ de bataille, n'est plus que de la puérilité dans une grange où l'on joue la comédie.

— Le Polonais, dit Filippa en rougissant, est toujours et partout au service de sa patrie.

— Très bien. Mais est-il juste qu'il subordonne, par exemple, ses jugements en matière d'art, de poésie, de bon goût, à son sentiment national? Lui est-il permis de renoncer à l'objectivité impartiale qui doit caractériser un esprit élevé? Et cela pour des choses qui n'ont rien à faire avec la politique?... Dites-moi, mademoiselle Filippeczka : quel est, selon vous, le plus grand poète du monde?

— Adam Mickiewicz! répondit-elle, sans hésiter un seul instant.

— Et le plus grand compositeur?

— Chopin.

Elle dit cela, non sans se rengorger un peu, avec cette fierté provocante particulière aux convictions artificiellement acquises et obstinément gardées, et avec la parfaite certitude d'être contredite.

— Vous voyez bien, dit-il en souriant. Ce n'est pas la première fois que j'entends de pareilles choses, dans ce pays-ci... Et cependant vous savez que ce n'est pas vrai. Tenez, nous sommes plus justes, nous autres. Par exemple, nous n'hésiterons pas à reconnaître que la *mazurka figurée* est la reine des danses...

— Merci, dit-elle avec dépit. Jolie concession que celle que vous nous faites là!

— Et nous laissons volontiers — poursuivit-il, sans faire attention à cette remarque — aux Français la suprématie de la mode, de l'esprit, du bon goût, ainsi que celle des beaux-arts aux Italiens; et cela tout simplement parce qu'ils la méritent. Nous ne sommes pas chauvins, nous autres Autrichiens; voilà pourquoi il fait bon vivre avec nous, et aussi pourquoi nous voudrions vivre en bons amis avec nos voisins, sans que toujours et partout on fasse jaillir sur nos têtes, comme une douche d'eau froide, cette malheureuse question de nationalité.

— Vous êtes de braves gens, oui, j'en suis persuadée, dit Filippa sérieusement : mais vous ne parviendrez jamais à nous comprendre.

— Merci bien ! dit à son tour Barco, d'un ton un peu pincé.

Mais Filippa ne l'entendait plus. Brusquement, elle s'était arrêtée, pour suivre, avec une attention fébrile, les mouvements de la Modlewska, — qui, agenouillée à quelques pas du chemin, fouillait, les bras tendus, dans le creux d'un énorme chêne, deux fois séculaire.

— *Jest*[1] ? demanda la belle Polonaise.

— *Nie ma*[2].

Le front plissé, la virago sortit de l'ombrage, en frappant ses deux mains l'une contre l'autre, avec le mouvement d'un timbalier, pour en faire tomber les restes du bois pourri. Elle semblait d'une humeur massacrante.

Quant à Filippa, Barco crut remarquer que le mauvais résultat de la fouille n'avait pas produit sur elle le même effet décourageant : ses joues s'étaient colorées d'une légère rougeur, et sa poitrine laissa échapper l'ombre d'un soupir de soulagement...

Mais cela ne l'empêcha pas, lui, d'être furieux en son for intérieur. Comment ! Ce n'était donc pas l'aimable désir de passer une heure avec lui, sous les arbres, qui l'avait déterminée à cette promenade ! On voulait simplement venir chercher dans sa cachette une correspondance mystérieuse, peut-être un billet de quelque amoureux ! ... Et eux, on les avait simplement appelés comme on siffle son chien, afin qu'il ne reste pas seul à la maison, où il pourrait se conduire mal... Évidemment on ne les considérait pas du tout comme des hommes, eux deux, ou, du moins, pas comme des hommes sérieux. La prochaine fois peut-être, à présent qu'ils connaissaient cette boîte aux lettres d'une nouvelle espèce, on prierait l'un ou l'autre de se charger de la commission...

De fort mauvaise humeur, il reprit avec Filippa le chemin de la maison, en ayant soin d'affecter un mutisme presque outrageant.

1. Prononcez : « *Yest*? — Cela y est-il? »

2. « Non. »

Ce qui acheva de l'abattre, ce fut qu'elle semblait ne pas du tout remarquer sa nouvelle manière d'être, ou n'y voir qu'une facilité pour se livrer à ses propres pensées. Tandis qu'il marchait à grandes enjambées, les mains derrière le dos, le regard fixé sur les pointes de ses bottes, tout en faisant, avec préméditation, de temps en temps, quelques remarques impertinentes à force d'être banales, elle, ayant évidemment l'esprit ailleurs, se servait de son ombrelle pour de petits jeux mécaniques, soulevant de terre des brindilles de bois, détachant quelques lambeaux d'écorce des bouleaux gigantesques qui bordaient le chemin.

Derrière eux, les choses allaient plus vivement.

La Modlewska était en train d'essayer sur son compagnon un violent prosélytisme politique. Elle avait débuté par lui prouver qu'il s'appelait, non pas Streletzky, mais *Strelecki*, et que, par conséquent, il était Polonais, tout comme elle. Ensuite elle s'adressa bravement à son cœur, le haranguant sur ses devoirs à remplir envers sa patrie nouvellement découverte.

Elle y déploya, non seulement la force de la persuasion, mais aussi une certaine logique apparente, ainsi qu'une grande aisance à manier les phrases à effet. C'est le talent propre aux gens qui se sont fait un métier de la propagation d'une idée, — prédicateurs de carême, professeurs ambulants d'agronomie, apôtres de l'occultisme ou chefs d'anarchistes...

Streletzky, — auquel, en ce moment, tout était indifférent, hormis cette partie de son corps tapissée de timbres-poste, où, à chaque pas, il éprouvait des picotements et des craquements qui le rendaient fou, — Streletzky pensa que le meilleur parti à prendre était d'approuver tout : attitude qui ne manqua pas d'encourager l'autre à continuer.

Voici un passage du dialogue, tel qu'il parvint aux oreilles de Barco, et qui aurait certainement provoqué son hilarité, s'il n'eût été trop occupé de ses propres affaires pour y faire grande attention.

Elle. — Alors, vous avouez tout cela. Supposons donc qu'une révolte en faveur du rétablissement de la Pologne éclate à Brzezany, et que vous receviez l'ordre de l'étouffer. Que feriez-vous? Est-ce que vous seriez capable, vous, Polonais, de vous couvrir d'opprobre en tirant sur vos frères?

Lui. — Comment!

Elle (*en lui serrant vivement la main*). — Ainsi je ne m'étais pas trompée sur votre caractère... Et pourquoi ne tireriez-vous pas?

Lui (*en gémissant*). — Parce que... aïe. aïe!

Elle. — Je comprends que vous vous trouveriez dans une douloureuse alternative; mais votre honneur vient de résoudre la question... Cependant j'aimerais à connaître vos motifs. Pourquoi ne tireriez-vous pas sur des Polonais?

Lui. — Parce que (*autre gémissement*)... parce que... en ma qualité d'of... aïe! aïe!... d'officier, je n'ai pas... de fusil...

Elle (*en criant, toute furieuse*). — Fi! Fi! Oh, le misérable!

Et Barco crut entendre de nouveau le bruit de ses effusions de rage habituelles...

Cependant la Modlewska, qui n'était pas facile à décourager, revint bientôt à la charge.

Mais les réponses de Streletzky se faisaient de plus en plus incompréhensibles... Arrivé à l'endroit où, à travers la lisière de la forêt, on voyait poindre les premières lueurs de la clairière, le couple qui marchait en tête fut effrayé par un cri d'angoisse : une voix de femme... Se retournant, tout interdits, Félix et Filippa virent Streletzky, les genoux flottants, pâle comme un mort, le front couvert de grosses gouttes de sueur, s'appuyer à un arbre; et, devant, la Modlewska, se pressant tout contre lui pour l'empêcher de tomber, ce qui, joint à sa courte et grosse taille, lui donnait une certaine ressemblance avec une de ces poutres d'appui qu'on plante contre les murs menaçant de s'écrouler.

« Avec son maudit bavardage, elle l'a rendu malade! » Ce fut la première pensée de Barco.

Mais bientôt il comprit la simple vérité : Streletzky était atteint d'un violent accès de fièvre traumatique...

Cette promenade si charmante sous bois se termina en convoi funèbre. La Modlewska, qui, en cette occasion, fit preuve de sentiments bien plus féminins qu'on n'aurait pu le croire, les devança en courant, tout agitée, pour donner l'alarme à la maison; Streletzky suivait en se traînant péniblement, appuyé sur les épaules de Barco et de Filippa.

Bientôt, en approchant du manoir, on en vit sortir les deux vieux, qui donnaient des signes de vive agitation, et, derrière eux, la valetaille tout affolée, agitant les bras en l'air et poussant des cris... Ce fut, en un mot, une tragi-comédie plutôt grotesque...

Deux heures plus tard, Streletzky, couché sur trois énormes édredons, recouvert de deux autres, suait sang et eau.

— Ils ne veulent pas te laisser partir! disait Barco, assis au chevet de son camarade, et remuant avec une cuillère de la tisane de guimauve.

C'était le seul remède que Bronisiolo fût en état de fournir, la pharmacie la plus proche, où l'on aurait pu trouver un peu de quinine, se trouvant à une distance de cinq lieues.

— Non, non, non! cria Streletzky, hors de lui. Qu'ils me f... la paix!... Est-ce que j'ai un congé? C'est bien assez de s'être éreinté... écorché jusqu'aux os... d'avoir attrapé la fièvre et le camouflet d'un refus... de s'être laissé cracher dessus par cette sacrée femelle de guanaco... Des arrêts encore, par-dessus le marché? Ma foi, il ne manquerait que ça!... Sacré nom d'un tonnerre de D...! Pourquoi diable me suis-je fourré dans cette sale affaire-là?

Barco l'avait écouté avec une expression d'étonnement qui disait : « Décidément, le mouton est enragé!... »

Mais les derniers mots de Streletzky ne manquèrent pas d'éveiller en lui des réflexions pénibles.

« Pourquoi? se demanda-t-il aussi, pourquoi ne suis-je pas resté tranquille chez moi?... J'aurais épargné à ce pauvre diable toutes ces souffrances... une maladie, peut-être; et à moi-même, de remporter un vilain échec. »

En effet, avait-il atteint son but? Pas le moins du monde. Rien à faire avec cette statue de marbre!... Le mieux était de lâcher la partie, tout en exécutant une retraite honorable.

Bref, la fin de la chanson fut que le lendemain, à la pointe du jour, Barco partit seul, conduisant son petit alezan à la main, et se cassant la tête, pendant tout le parcours, à chercher la manière de rentrer inaperçu.

Une heure après, Streletzky, tout enveloppé de châles et de couvertures, et ayant l'air d'un de ces poitrinaires incurables

qu'on envoie mourir à Menton, fut délicatement placé dans le fameux *britchka*, par les soins du *szlachcic* inconsolable, s'épuisant en recommandations, et de la vieille dame qui, les yeux humides, lui prodigua ses vœux les plus émus.

Le cocher toucha. Le gros poney tira le premier; quelque temps après, le cheval anglais se décida à suivre son exemple.

Et de cette triste façon s'acheva la première « course de résistance » de Streletzky, laquelle fut aussi sa dernière.

Arrivé à Brzezany, il se fit porter malade et dut se soumettre, pendant quinze jours, au régime de la pommade de zinc.

Ce ne fut pas tout. L'histoire n'avait pas tardé à s'ébruiter : il fut en butte aux quolibets les plus impitoyables de ses camarades... Exaspéré, il fit un grand serment, de ne jamais plus se charger de l'arrangement, soit d'une partie de campagne, soit d'un pique-nique ou d'un bal; de ne jamais plus se faire porteur d'une invitation, soit à cheval, soit en voiture, soit à pied : — et surtout de ne jamais plus se fier aux jolies phrases du capitaine Félix de Barco.

X

Le beau Félix, lui aussi, avait fait un vœu : celui de chasser de son cœur l'image du « maudit glaçon polonais! » C'était facile à dire...

Avant de partir, il avait dû promettre d'envoyer de fréquents bulletins de l'état de son ami. C'est ce qu'il fit en véritable homme de parole.

Les deux premières fois, ce fut la vieille dame qui lui répondit par de gracieux billets sentant la lavande, parfum économique préparé à la maison, qui, à Bronisiolo, tenait lieu de *cherry-blossom* et de corylopsis. Ces missives, tournées à la façon de nos pères, commençaient par : « Cher et très honoré Monsieur » et étaient signées : « Votre toute dévouée Anna Wanda Broniecka, née Drzewskowa. »

Mais le troisième billet, au lieu des caractères démodés et tremblants qu'il connaissait, portait une écriture moderne, fine, très penchée, très allongée.

Au moment de déchirer l'enveloppe, Barco sentit son cœur battre avec force.

Le contenu était absolument banal. On remerciait des nouvelles données, et on exprimait l'espoir de revoir bientôt ces messieurs ; c'était à peu près tout.

Cependant ce peu de mots suffit pour rendre le beau Félix à demi-fou de joie. La cause de ce délire était un petit post-scriptum ainsi conçu :

« Mademoiselle Modlewska est partie ce matin. »

Or, Barco, habitué à rapporter toujours à une cause étrangère à sa personne tout échec subi par son amour-propre, avait rendu la Modlewska seule responsable de la froideur obstinée que Filippa lui témoignait.

Voilà pourquoi la nouvelle de ce départ le réjouissait fort, bien qu'il sût que la « femelle de guanaco » ne pouvait guère être allée cracher plus loin qu'une certaine bicoque, située à deux heures de Bronisiolo, dans la même forêt.

Mais tout cela disparaissait devant ce fait que Filippa lui avait annoncé ce départ, dans une lettre du reste soigneusement impersonnelle. Moins fat qu'il ne l'était, il aurait encore lu entre ces quelques lignes : « Viens! Accours dans mes bras! »

Il sentit tout son être envahi d'une immense allégresse.

Le même soir, au mess des officiers, il fut d'une gaieté si folle que tous se tordaient de rire.

Dans un coin sombre de la salle, se tenait coi Streletzky : depuis quelques jours, il avait commencé de se traîner péniblement au dehors. Tout en caressant, suivant son habitude, sa longue moustache blonde avec la deuxième phalange de l'index replié, le pauvre diable contemplait ce loustic en tunique verte; et peu à peu ses traits pincés se déridèrent.

— Un sacré fumiste! murmura-t-il. Un blagueur, s'il en en fut!... Mais, après tout... un charmant camarade.

Il n'y avait pas moyen de lui en vouloir, à ce diable de garçon!

Toutefois, lorsque Félix, avant de rentrer, s'approcha pour

lui transmettre les compliments des châtelaines de Bronisiolo, et lui demander ce qu'il fallait leur dire, tout son courroux lui remonta soudain.

La course et tout ce qui s'y rattachait et pouvait la lui rappeler, tout cela, pour lui était devenu l'objet de la plus profonde aversion...

Il passa en gémissant la main sur son ancienne blessure, et chargea son ami, en bon dialecte autrichien, d'inviter les habitants de Bronisiolo à lui « ficher la paix ».

Barco ne pouvait en croire ses oreilles. Décidément, les secousses de la fameuse course avaient fait tourner ce pot de lait... Mais, comme il était, lui, particulièrement bien disposé ce soir-là, il ne s'en fâcha pas trop...

Et le lendemain, de bonne heure, on le voyait trotter, léger comme une plume, sur la route qu'il connaissait si bien.

Si nous disons « trotter », ce n'est qu'une façon de parler : car, il faut l'avouer, la conduite équestre du beau Félix fut, ce jour-là, bien moins irréprochable que la dernière fois, et les fers de son coursier faisaient entendre beaucoup trop souvent une mesure à trois temps.

Mais, ce qui nous fait vraiment rougir pour lui, c'est l'aveu que, malgré son état d'amoureux fou, il ne manqua pas de s'arrêter en route chez la petite juive Bluemchen Wurzelstein. Il eut pour la jeune femme — qui, les yeux mourants, se blottissait dans ses bras avec la grâce insinuante d'une chatte — de si charmantes attentions que, si quelqu'un l'avait dénoncé, elles auraient pu gravement nuire à ses succès auprès de mademoiselle Broniecka.

Il avait, du reste, de bonnes excuses : 1° le bruit de ce petit *intermezzo* ne pouvait jamais arriver jusqu'à Bronisiolo, et, comme dit le poète :

> Ce qui ne se sait pas, s'ignore,
> Et, par suite, n'existe pas.

Et 2° la maison juive était située, carte en main, à une distance du château dépassant cinq lieues, distance qui, tout officier le sait bien, affranchit des obligations de fidélité...

Après cette station, il continua sa route d'un train d'enfer. Et il n'était pas encore tout à fait midi lorsqu'il aperçut, à

travers le feuillage des chênes, la large et basse façade de la maison de pierre.

A sa joie inexprimable, ce ne fut pas, cette fois, le vieux Pan Karol Bronicecki, mais Filippa elle-même qui le reçut et, avec une familiarité calme, lui souhaita la bienvenue. Il lui parut qu'à son aspect le visage de la belle Polonaise avait exprimé une légère surprise, et que, pour la première fois, elle lui avait souri. Jusqu'alors il n'avait littéralement pas vu les dents de celle qu'il aimait, tant une gravité douloureuse et lasse avait tenu serrées ses lèvres. Peu s'en fallait qu'en bon sceptique il ne lui supposât un faux râtelier...

Elle lui proposa de l'accompagner au-devant de ses parents, qui étaient allés à la messe au petit village de Zialostrouy et ne devaient être de retour qu'à une heure après midi ; Barco accepta avec transport.

Ils prirent le chemin argileux conduisant à la briqueterie : là, ils entrèrent dans le bois, pour suivre en flânant, l'un à côté de l'autre, le cours d'un petit ruisseau aux eaux lentes. C'était le même qui, après s'être péniblement frayé un passage à travers la forêt, devait former, quelques lieues plus loin, le dernier des trois lacs que l'on connaît et qui, lors de ses courses à cheval, servaient à Barco, pour ainsi dire, de bornes milliaires.

Il s'était proposé de saisir aux cheveux cette occasion sans pareille de lui déclarer son amour. Mais, Dieu sait comment cela se fit : lui qui, ordinairement, n'était certes pas timide en ces circonstances-là, sentit son courage défaillir ; et il temporisa, de minute en minute... C'est que Filippa n'était pas Bluemchen Wurzelstein. Dans sa fierté non affectée, dans le dédain las et douloureux de son être, il y avait un je ne sais quoi qui tenait à distance.

Il l'observait à la dérobée, en guettant un mouvement quelconque qui pourrait lui servir pour entamer une conversation. Cette occasion ne tarda pas.

Baissés sur le petit ruisseau, les yeux de Filippa semblaient vouloir s'enfoncer dans les eaux paresseuses et comme mortes qui, courant sans bruit sur un lit d'argile, y déposaient une couche rougeâtre, trahissant la présence du fer.

— A quoi pensez-vous, mademoiselle Filippeczka ?

— Je pense que ce ruisseau est l'image de Bronisiolo !... C'est aussi dépourvus de joie, aussi mornes que lui, que nos jours s'écoulent. De l'argile et du sable, du sable et de l'argile partout, dans la vie comme dans la contrée...

— Oh, Filippa ! Que vous êtes injuste !... Vous oubliez la plus belle forêt que j'aie vue de ma vie. Vous ne vous doutez pas de la merveille que vous possédez dans ce bois de chênes.

— Les chênes, monsieur, murmurent une chanson triste et monotone. Un chant de mort et d'oppression : la famille assassinée, la patrie foulée aux pieds... Lorsque l'orage secoue les branches, ce chant se transforme en cri de vengeance qui rugit au ciel.

Barco prit son courage à deux mains :

— Est-ce que la forêt ne vous fait jamais entendre un chant plus doux, Filippa ?... Pas même à présent, au mois de mai, quand tout dans l'air ne respire que désir ardent et joie enivrante ?... Ces voix de la forêt ne vous répètent-elles jamais un chant... d'amour ?

Elle s'était arrêtée, tournée vers lui, et le regardait à présent en pleine figure, de ses yeux mornes, sans baisser le regard sous le sien.

— La sœur du forçat de Kara, mon ami, n'a pas été faite pour l'amour ! Elle a une autre mission à remplir...

Il voulait répondre ; mais, après un regard jeté sur la jeune fille, il resta muet. Le visage de Filippa avait pris une expression presque dure, qui lui rappelait désagréablement la Modlewska. Évidemment, elle subissait au plus haut degré l'influence de cette femme fanatique. L'existence sans joie qu'elle menait, la solitude qui l'entourait, n'étaient que trop faites pour aider à ce funeste ascendant, pour faire éclore en elle le sombre mysticisme dont le germe est au fond de toute nature slave, et n'attend que des circonstances propices pour se développer aux dépens de tout autre sentiment.

Était-il assez ferme sur ses étriers pour désarçonner le pouvoir de cette maudite femme ? Barco avait de bonnes raisons d'en douter : mais cependant il hasarda quelques mots contre la Modlewska : il la qualifia de femme méchante, bornée et aigrie, bref de compagne peu convenable pour une jeune fille comme elle.

Il ne reçut que la réponse suivante :

— Antonina est mon amie !

Et déjà il se demandait s'il ne serait pas plus prudent de laisser tomber la conversation, lorsque le roulement caractéristique d'une voiture sans ressorts retentit dans les bois : et bientôt il vit arriver à fond de train un petit chariot à ridelles, traîné par trois *koniki*[1] tout couverts de poussière et de sueur.

Dans l'intérieur, blotti sur le siège de foin, les mains entrelacées autour des genoux, se tenait un homme de taille épaisse, un juif polonais de la classe aisée. Il était vêtu d'une lévite noire, et coiffé d'un large et plat bonnet de fourrure brune, en forme de turban. Au-dessus de chaque oreille, une mèche de cheveux en tire-bouchon dansait une danse forcenée, suivant les violents cahots du véhicule.

XI

Arrivé près des deux promeneurs, cet individu saisit le collet du paysan conduisant le chariot et, silencieusement, par une rude secousse, lui intima l'ordre d'arrêter.

Puis il se tourna vers la demoiselle ; et, sans saluer, en levant le pouce par-dessus l'épaule dans la direction de Bronisiolo, il lui demanda, d'une voix nasillarde :

— Le père y est-il ?

Filippa pâlit. Ses traits avaient pris une expression d'orgueil que Barco ne lui avait jamais vue. Se redressant de toute sa taille, sans dire un mot, elle tourna le dos au questionneur. Et passant, pour la première fois, son bras sous celui de l'officier, elle continua lentement son chemin, comme si personne ne lui eût adressé la parole.

Le juif haussa les épaules en ricanant ; un coup de poing sur la nuque du cocher mit les chevaux au galop, et le chariot disparut en cahotant derrière les buissons.

1. Diminutif de *konj*, — cheval : — dénomination spéciale d'une petite race rabougrie, d'élevage rustique.

— Qui est-ce que cet individu-là?

— Qui cela peut-il être?... Un propriétaire polonais... un *szlachcic* moderne! répondit-elle d'un ton amer.

— Vous plaisantez...

— Vous avez raison, je plaisante. Non, ce n'est pas un pauvre mendiant de *szlachcic*: c'est un *woyewode*[1], aux pieds duquel les nobles Polonais rampent, en le conjurant de les laisser exister... C'est là que nous en sommes réduits, monsieur!... Et bientôt vous verrez le dernier des Broniecki tomber aux pieds de son « maître et bienfaiteur ». Car il s'agit de... Ai-je eu besoin d'une Modlewska, monsieur, pour sentir ma vie condamnée?... C'est devant un juif immonde... devant un usurier et vampire que doit s'humilier le noble sang polonais, qui avec Sobieski a délivré Vienne, et remporté de sanglantes victoires contre les Zaporogues!

Un gémissement s'échappa de sa poitrine: et soudain, oubliant toute retenue, dans un moment de passion exaltée, la jeune fille se jeta à terre, sur la mousse, où, la figure cachée contre son bras, elle se mit à sangloter dans le creux d'un tronc d'arbre.

Barco se précipita à genoux à ses côtés. Il couvrit sa main de baisers; puis, enlaçant son cou, il lui dit toutes les paroles d'encouragement et de consolation qu'il put trouver.

Mais elle ne semblait même pas s'apercevoir de sa présence.

Lorsqu'enfin cette douleur se fut épuisée par sa propre impétuosité, la jeune fille se leva et, à la vue de Barco, rougit profondément, sans toutefois lui adresser un seul mot, ni de reproche, ni d'excuse de son propre égarement. A la hâte, et gardant un profond silence, elle reprit son chemin, n'ayant, pour le moment, d'autre pensée que de rencontrer ses parents. Avec la sagacité d'un Indien, elle épia l'espace à travers les buissons: l'oreille écoutait, toute tendue; le haut du corps, penché en avant, révélait la fébrile impatience qui la dévorait.

Tout à coup, sa marche se changea en course. Un cri d'alerte, court et strident, s'échappa de ses lèvres. L'enfant de la solitude, avec ses instincts aiguisés, avait reconnu le bruit

1. Grand seigneur.

des roues encore lointaines, lorsque son compagnon ne percevait rien encore que le léger murmure de la brise remuant le feuillage.

L'officier, par discrétion, ralentit son pas. Il vit Filippa s'élancer au-devant des deux vieux, aux oreilles de qui elle murmura quelque chose. Il vit, sous l'effet de ces paroles, la taille du vieux *szlachcic* se replier complètement sur elle-même : il vit la mère cacher son visage dans ses mains...

Filippa devait aussi leur avoir parlé de lui : soudain leurs regards se dirigèrent de son côté, et une expression plus douce passa sur leurs traits effarés.

Le vieillard, se laissant assez lestement glisser du haut de son véhicule sans marchepied, s'avança vers lui, les bras tendus, en murmurant, de ses lèvres décolorées, sa vieille phrase de la « misérable masure », encore plus machinalement cette fois. Il n'oublia pas, non plus, les deux baisers sonores sur les joues de son hôte...

Ce dernier fut profondément ému d'un accueil si naïvement hospitalier en une pareille circonstance, car la situation n'avait plus de mystère pour lui.

Pendant que, placé en face du *szlachcic* dans la charrette, il achevait avec la famille le retour au manoir, il ne put s'abstenir de caresser avec une certaine tendresse la main maigre et veineuse du vieillard, toute tremblante d'une excitation contenue. En ce moment, il éprouvait pour ce pauvre vieux un sincère sentiment d'affection, qui ne tenait pas seulement à ce qu'il était le père de Filippa. Au fond, malgré les petits défauts qu'on lui connaît, Barco n'en restait pas moins un bon et honnête garçon : aussi son cœur de soldat prenait-il chaleureusement le parti de cette victime tourmentée qui, avec ses dernières forces, luttait pour les derniers restes d'une misérable existence.

Déjà de loin ils aperçurent le juif qui les attendait au milieu de la cour d'entrée, dans une attitude décorative, évidemment choisie pour l'occasion.

D'une taille assez imposante, il s'était redressé avec un air suffisant ; ses mains, plongées dans les poches de sa culotte collante, forçaient les pans de sa lévite à retomber par derrière, en riches plis allant jusqu'aux chevilles : on eût dit les queues

d'un habit démesurément long. Son nez énorme, levé en l'air, reniflait les arrivants avec ses narines charnues et insolentes : son bonnet de zibeline était enfoncé jusqu'aux verres de ses lunettes, qui semblaient deux étranges bijoux, attachés à la fourrure en guise d'ornement. Tout cela donnait à cet homme quelque chose de si insultant, de si provocateur, que Barco sentit son sang bouillir dans ses veines.

Toutefois il se tint à l'écart.

Il vit le vieux gentilhomme s'approcher du personnage, d'un pas timide, sa pauvre tête chauve humblement inclinée, tandis que sa main gauche pressait contre sa poitrine son vieux chapeau décoloré et chiffonné. Il l'entendit souhaiter la bienvenue avec une soumission rampante, salut auquel l'autre se contenta de répondre par un léger mouvement de la main... Et le juif, sans faire aucune attention aux dames, entra directement en matière, par ces mots prononcés d'un ton brusque et impératif :

— Eh bien, mon argent ! Je veux mon argent !

Alors Barco ne put se contenir davantage.

Depuis longtemps il était accoutumé à ne pas y aller de main morte avec les juifs polonais, qu'ils fussent riches ou pauvres, notables ou mendiants.

Trois pas en avant, un bref mouvement de la main... et le précieux bonnet de zibeline vola en l'air, pour retomber sur le sable, à dix pas de son maître...

Le juif devint d'abord cramoisi, et puis blême. Les coins de sa bouche lippue s'enflèrent violemment ; la dent canine de droite se montra sous la lèvre inférieure. Il darda sur Barco un regard perfide, haineux, et cependant tranquillement scrutateur, le taxant comme on taxe un objet d'enchère ; puis il se tourna lentement vers le paysan qui lui servait de cocher et lui cria avec la voix rauque que donne la rage comprimée :

— *Zaprzengac !* (attelle !)

En vain Pan Bronicki, sachant bien ce que cet « attelle » contenait pour lui, courut-il après le juif en l'appelant « Seigneur mon bienfaiteur ! » En vain le conjura-t-il de ne pas couvrir d'opprobre sa maison en la quittant sans avoir pris quelque chose. En vain arracha-t-il à Hrinko le bonnet prestement ramassé par celui-ci, prodigua-t-il ses plus tendres soins

au précieux objet, qu'il lissa délicatement de la manche et du souffle avant de le présenter au propriétaire, avec un geste qui implorait le pardon.

Tout cela ne servit de rien. Il ne reçut aucune réponse... Le juif avait lestement grimpé dans sa caisse. Il administra au paysan un furieux coup de talon dans le dos qui signifiait : « Au galop ! » et la voiture partit à fond de train.

Arrivé à la lisière du bois, il se retourna encore une fois, en brandissant un papier dans sa main droite, haut levée ; puis l'équipage disparut dans l'ombre de la forêt...

— Oh ! *Boze, Boze!*...[1] Qu'avez-vous fait, *Panie!* A présent, je suis un homme perdu ! — gémit le vieillard.

Et, à pas incertains, il s'achemina vers son habitation, suivi de la vieille dame qui sanglotait tout bas.

Barco resta cloué sur place, consterné, furieux contre lui-même. Il aurait voulu s'arracher les cheveux.

Mais Filippa s'approcha de lui et, le regardant dans le blanc des yeux, lui dit :

— Vous nous avez peut-être ruinés. Mais n'importe : vous avez agi en gentilhomme.

Elle s'arrêta... hésita un instant, comme si elle eût voulu ajouter quelques mots; puis, comme prise d'un scrupule subit, elle se détourna...

Il ne savait pas ce qu'il devait penser; mais il était sûr d'une chose : c'est qu'elle ne lui en voulait pas.

Cela lui rendit immédiatement toutes ses facultés. Entièrement consolé, il rentra dans la maison. Le courroux de Filippa, voilà un désastre dont il se serait soucié bien autrement que de cette prétendue ruine à laquelle il ne croyait pas : car, à ce sujet, il avait son plan tout formé.

D'un doigt un peu timide, il frappa à la porte du vieillard, qu'il trouva assis, tout affaissé, devant son bureau chancelant. Derrière lui, sa femme se tenait debout, la tête inclinée sur la sienne, lui murmurant des paroles d'encouragement, et de sa main fine et blanche lui caressant les yeux, ses petits yeux enfoncés dans leurs orbites,

Barco ne manqua pas de se sentir d'abord un peu embar-

1. « Dieu ! Dieu ! »

rassé ; mais, son assurance habituelle reprenant bien vite le dessus, il entra en matière courageusement : il était homme à traiter avec désinvolture les sujets les plus délicats.

Il commença par s'excuser de sa conduite un peu vive de tout à l'heure, n'ayant pu, dit-il, tolérer l'arrogance de cette brute envers un vieux gentilhomme, son ami et son hôte vénéré. La colère lui avait fait perdre la tête; il avait agi instinctivement...

Il employa à cette explication beaucoup plus de mots que nous ne faisons : et la politesse tout orientale du maître de la maison, — qui l'interrompait à chaque instant pour lui demander pardon, pour « tomber à ses pieds » et prendre Dieu à témoin que son vénéré hôte, quoi qu'il advînt, aurait toujours raison, etc., — contribua encore plus à traîner la chose en longueur.

Lorsque Barco sentit enfin qu'il était rentré dans les bonnes grâces du vieillard, il s'aventura à aborder la question qui l'avait amené.

Comme le hasard, dit-il, l'avait rendu témoin involontaire des affaires privées de la famille, il pensait, sans vouloir se montrer importun le moins du monde, pouvoir oser demander quelques éclaircissements, d'autant plus qu'il trouverait peut-être moyen, grâce à ses nombreuses connaissances, de rendre quelques services.

Il venait de toucher, comme on voit, un sujet très délicat.

Il est peu de gens qui supportent qu'on se mêle de leurs intérêts privés : et surtout les familles déchues sont, sous ce rapport-là, fort susceptibles. On a vu que Pan Bronicki et sa femme n'avaient pas de faux orgueil : ils savaient bien que tout le monde connaissait le mauvais état de leurs finances, et, depuis longtemps, ils ne cherchaient plus à le cacher. Mais, malgré tout, ils avaient leur fierté à eux, la noble fierté que donne la pauvreté. Ils admettaient bien que l'on connût leur triste situation ; mais ils exigeaient que l'on eût la délicatesse de vouloir ne pas s'en apercevoir... La demande de Barco ne pouvait donc manquer de leur être infiniment pénible. Mais cet homme possédait si bien l'art de s'insinuer : il savait, au besoin, rouler des yeux si sympathiques, donner à sa voix des inflexions si implorantes, si câlines, qu'à la longue on ne pouvait résister.

Peu à peu, il apprit donc ceci :

Le petit domaine de Bronisiolo avait une étendue d'un peu plus de deux cents hectares, et une valeur estimée à quarante-six mille florins. Mais, en revanche, les dettes hypothécaires ne s'élevaient pas à moins de quarante et un mille florins. On pouvait donc dire que pas une pierre de l'habitation, pas une motte de terrain n'appartenait plus à Pan Broniecki.

Toutefois, de ce passif, il n'y avait que la moitié environ qui dût être considérée comme dettes criardes, les vingt mille florins de la première hypothèque étant dus au Crédit foncier et ne payant que des intérêts modiques.

Quant au reste, en voici l'historique :

En 1863, au temps de la grande insurrection polonaise, le *szlachcic*, afin de pouvoir contribuer pour sa part aux frais du soulèvement national, avait contracté un deuxième emprunt, de douze mille florins cette fois, et au taux de sept pour cent. Il l'avait fait de bon cœur, quoique pleinement convaincu qu'il venait de se vouer infailliblement à la ruine.

Le reste consistait en diverses sommes dues à des fournisseurs, artisans, médecins, et aussi à des usuriers de profession. Elles variaient de deux cents à mille florins tout au plus, mais étaient écrasantes dans leur totalité, surtout à cause des énormes intérêts.

Pendant quelques années, Pan Broniecki, tant bien que mal, s'était soutenu par des expédients. A la fin, il comprit qu'il ne battait plus que d'une aile. La famille tout entière ne vivait plus, pour ainsi dire, que d'argile, c'est-à-dire du produit de la fabrication des tuiles, entreprise sur le conseil de la Modlewska : spéculation, en effet, des plus lucratives. Mais ce qu'elle donnait était trop pour mourir et trop peu pour vivre, c'est-à-dire pour leur permettre une existence décente.

C'est sur ces entrefaites qu'un beau jour M. Moritz Eibenstock se présenta chez les Broniecki en leur proposant d' « arranger leurs affaires ».

M. Moritz Eibenstock était un ancien *factor*[1] de Tarnopol,

1. Sorte d'agent d'affaires, espèce très répandue en Pologne, et par les mains de qui passent presque toutes les transactions commerciales et privées, y compris les plus intimes.

enrichi et fort ambitieux. Il avait établi sa résidence à Moski, le superbe domaine des comtes Zamowa, que des revers de fortune avaient forcés de se défaire du manoir de leurs pères. Il avait arrondi cette terre, déjà très importante, en y incorporant peu à peu sept autres terres de second et de troisième ordre, dont il avait ruiné et mis sur le pavé les propriétaires, — sans en compter quatre ou cinq autres qu'il tenait complètement entre ses mains, en attendant le moment propice pour les déposséder *in optimâ formâ*.

Parmi les premières de ces propriétés se trouvait celle qui avait appartenu au père de la Modlewska; Bronisiolo figurait parmi les dernières. Si misérable qu'elle fût, cette petite terre avait excité la convoitise de M. Eibenstock, qui comptait exploiter en grand ses richesses d'argile. Mais le juif savait combien Pan Broniecki tenait à l'héritage de ses aïeux, et qu'il ne consentirait jamais à le vendre. Aussi l'arrangement proposé n'était-il qu'une trappe pour faire tomber dans les mains de l'usurier toutes les créances de deuxième et de troisième hypothèque : moyen de réduire aux abois le hobereau obstiné et d'obtenir de lui par force ce qu'il ne voulait pas accorder de bon gré.

Mais Pan Broniecki n'était pas si imbécile que l'autre le croyait. De plus, il avait l'astuce du renard traqué. Il se refusa nettement à la proposition de M. Eibenstock. Toutefois il ne put empêcher que ce dernier, agissant à sa guise, avec ou sans consentement du débiteur, acquît, l'une après l'autre, la plus grande partie des créances en question. Il ne se passa pas une semaine sans que le pauvre diable reçût quelqu'une de ces notifications, à lui si familières, du tribunal de Zloczow : de ces vilains plis jaunes, tout griffonnés d'une écriture illisible et portant, au milieu de périphrases et de chiffres sans fin, la communication, conçue dans ce charmant jargon judiciaire, que telle somme, inscrite au cadastre sous le numéro tant, venait d'être passée au nom de M. Moritz Eibenstock, grand propriétaire à Moski.

Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de transferts à opérer.

C'était bien suspect; mais le *szlachcic* était, au demeurant, trop oriental de sang et d'éducation pour s'en émouvoir beau-

coup. Après tout, qu'y avait-il de changé? Le cocher, tout simplement : la rude charge était restée la même. Au lieu de quinze voix, une seule criait : « hue! » à présent; voilà toute la différence. Puisqu'il fallait traîner le char, autant valait le faire sous ce fouet-ci que sous d'autres. Et Pan Bronicecki, en gémissant, continua de tirer comme il l'avait fait depuis tant d'années.

Eibenstock n'était pas un usurier au pire sens du mot. Chez lui l'ambition, unie à une forte dose de vanité, contre balançait à peu près l'avidité du gain. Dans sa femme Julia (de son vrai nom Judith), née Moschusduft, les premières qualités étaient même prépondérantes. Elle et lui sentaient leur ambition délicieusement chatouillée à la pensée d'être les successeurs des illustres woyevodes de Zamowa, et le but de leur vie était de s'entourer d'une cour dans le genre de celle que ces grands seigneurs avaient entretenue; une cour composée de gens à la merci de leurs sourires et du froncement de leurs sourcils.

Il y avait, à la vérité, une certaine contradiction chez ce parvenu qui se donnait tant de mal pour faire le gentilhomme et qui s'obstinait néanmoins à conserver son costume de juif orthodoxe. Il défendait aussi à sa femme de se défaire de son affreuse perruque de soie, à la raie formée par une file de perles en verre.

Mais la contradiction n'était qu'apparente. Il savait que, malgré tout, il ne serait jamais qu'un « juif polonais », et qu'en habit ou en cafetan il n'y changerait rien. Il pensait donc, et avec raison, que, ne pouvant être autre chose, il valait mieux se vanter fièrement de ce qu'il était. En cela, il suivait à peu près la politique des socialistes, qui se glorifient d'être prolétaires, bien qu'il n'y en ait pas un qui n'échangerait volontiers cet état contre celui de « vil capitaliste ».

Il donnait, à Moski, des bals et des dîners; par ostentation, il entretenait de splendides écuries, quoique, pour ses voyages d'affaires, il se servît toujours du chariot national, qu'un paysan, son débiteur, devait lui fournir en guise de paiement. Ceux de ses vassaux financiers qui, laissant leur dignité à la porte, se rendaient à ses invitations, qui faisaient leur cour à lui et à madame Julia, et supportaient les plaisanteries d'assez mauvais goût, ainsi que les airs protecteurs et insolents dont

le tout-puissant personnage aimait à régaler ses hôtes, ceux-là trouvaient en lui un créancier passablement accommodant. « Leur tour viendra », disait Moritz Eibenstock, lorsqu'il les passait en revue, comme une ménagère ferait de ses poulets. « Laissons-les vivre encore un an. »

Démoralisé par le sort, qui s'abattait si lourdement sur lui. Pan Broniecki n'aurait pas, quant à lui. mieux demandé que d'obtenir quelques facilités pécuniaires au prix d'un petit sacrifice de dignité.

Maintes fois il avait supplié sa femme et sa fille de se rendre à une des invitations qui leur étaient si souvent envoyées de Moski. Chez la vieille dame, ses tentatives ne trouvaient pas trop de résistance ; mais Filippa s'était fâchée, chaque fois qu'il avait été question de pareille chose, et, les joues enflammées, elle lui avait déclaré qu'elle aimerait mieux gagner son pain quotidien comme gouvernante chez quelque famille de magnats, que de faire à ce « *paskudny zyd*[1] » une concession qui serait, disait-elle, une insulte envers ses ancêtres reposant dans leurs tombes, « y compris le roi Sobieski ». (Il y a peu de familles nobles, en Pologne, qui ne prétendent descendre en droite ligne de quelque roi.)

On n'avait donc tenu aucun compte de ces avances, et l'irritation d'Eibenstock s'en était accrue chaque fois davantage.

Pendant ce temps, les affaires allaient de mal en pis ; à l'époque de la visite de Barco, c'est-à-dire trois ans après le changement dans la personne du créancier, M. Broniecki devait à ce dernier les intérêts arriérés d'un an et demi, plus les intérêts composés et les frais de jugements.

La visite d'aujourd'hui avait sans doute eu pour objet une menace d'exécution ou quelque chose de pareil.

— Peut-être, soupira le pauvre vieux, peut-être que des prières et des représentations auraient réussi encore cette fois-ci : mais...

— Mais je lui ai flanqué son bonnet par terre ! dit Barco, tout contrit.

— Oh, oh, *Panie !* protesta le vieux. Je ne voulais pas dire

1. « Sale juif. »

cela!... Oh! En aucune façon!... Vous n'avez fait que ce qui était juste!... Un hôte, *Panie*, a des droits illimités, *Panie!*

Et il pressa contre sa poitrine la main de son terrible visiteur.

Pauvre diable! En de meilleures circonstances, il aurait été l'idéal d'un châtelain chevaleresque et hospitalier...

XII

La nuit suivante, Barco ne dormit que peu dans son lit trop court, trop mou, chargé de toute une montagne d'édredons. Les réflexions, les soucis firent durer son agitation fébrile jusqu'à l'aube.

Et le lendemain, bien qu'il eût obtenu de son général un congé de quarante-huit heures, il fit ses adieux sitôt après le déjeuner, et partit au grand trot, dans la direction opposée à celle qui l'aurait ramené chez lui.

Ce qu'il voulait faire n'était pas peu de chose, et il craignait de perdre courage en y réfléchissant plus longtemps.

Les parents de Barco vivaient dans une aisance voisine de la richesse; mais ils tenaient leur fils assez court d'argent, de façon que celui-ci en était réduit à sa solde et à la pension de cent florins par mois qu'ils lui servaient. « A ma mort, tout », avait l'habitude de dire son père; « tant que je vivrai, rien ».

Donc, de ce côté, nul espoir; mais, par contre, beaucoup, du côté d'une nommée Gold-Silber [1], riche usurière demeu-

1. Littéralement: « Or-Argent »; — le nom existe effectivement en Galicie. Jusqu'en 1780, les juifs polonais ne portaient que de simples noms bibliques, désignant l'individu, mais pas la famille, ce qui produisait beaucoup de difficultés dans la tenue des livres de l'état civil. Pour y mettre ordre, l'Empereur Joseph II, nomma des commissions chargées de leur imposer des « noms civilisés ». Or on raconte que ces commissions procédaient assez arbitrairement, et donnaient des noms beaux ou vilains, selon qu'on leur avait, ou non, graissé la patte. De là ces noms qui nous font sourire, ou par leur sublimité trop recherchée, ou par le contraire. De là les « Rayon-d'étoile », les « Pierre-de-rubis (Rubinstein) », les « Parfum-de-rose »; de là aussi les « Trou-de-sueur », et d'autres, moins vilains, mais guère moins grotesques, tels que: « Chose-indifférente (Nebensache) », ou « Accessoire-de-fusil (Gewehrbestandtheil) », etc.

rant à Tarnopol, qui avait, Dieu sait combien de fois, chargé ses agents de séduire l'officier riche et rangé qu'il était.

Ils avaient déposé sur sa table des sommes s'élevant à un, deux, trois mille florins, et s'étaient retirés en disant :

— Que monsieur le colonel y réfléchisse !

Lui n'avait jamais voulu entendre parler de ces choses-là. Son ménage était bien réglé ; de distractions, il n'y en avait pas à Brzezany ; et quant à ses nombreuses amours, elles ne lui coûtaient pas cher.

Mais, à présent, les circonstances avaient changé...

Barco se rendit à Tarnopol, laissa sa monture à Puntschart, le premier hôtel du lieu, et alla droit chez madame Silber, qui demeurait dans le faubourg Zagrobela.

L'engagement qu'il allait contracter était assez grave pour lui. Il s'agissait d'une somme d'à peine moins de quatre mille florins, qui n'irait pas sans une forte perturbation de sa situation financière. Cette somme, avec les intérêts usuraires, croîtrait progressivement chaque année, et pourrait, avec le temps, prendre des proportions considérables, — si toutefois son père, qu'il espérait arriver à fléchir, ne lui venait en aide.

Mais Barco était amoureux, bel et bien amoureux ; et, en pareil cas, la raison se tait.

La conférence dura plus d'une heure. La juive poussait les hauts cris, en appelait à sa chevalerie, à son bon cœur, tout en versant de véritables larmes. Le beau Félix tint ferme. Quoique prêt à commettre une grande bêtise, il n'appartenait cependant pas encore à cette classe de désespérés qui, dans un moment d'urgence, engageraient leur félicité éternelle pour un billet de mille.

Il alla même jusqu'à interrompre la discussion pour retourner à l'écurie de l'auberge, où il était déjà en train de sangler sa monture, lorsqu'un émissaire de la dame aux nobles métaux le tira par le pan de sa tunique, et, tout en fermant l'œil droit, lui cligna de l'œil gauche...

Bref, Barco obtint ses quatre mille florins pour les intérêts incroyablement modiques de 20 p. 100 par an, et n'eut de son côté à donner qu'un tout petit billet, griffonné à la hâte.

La somme en poche, il se rendit chez un avocat, également

juif, dont il avait fait la connaissance l'hiver passé à un bal du préfet, et qui jouissait d'une renommée de grande honnêteté. Il lui expliqua son affaire et lui remit l'argent, non sans exiger que son nom restât absolument inconnu.

— Et combien de temps faudra-t-il pour que tout soit arrangé? demanda-t-il, une fois l'affaire conclue.

— Hum, mon cher capitaine! Ça ne va pas comme ça, à toute vapeur. Il serait peu prudent, vu le caractère de mon bon ami Eibenstock, de vouloir arranger l'affaire à l'amiable. Je suis donc forcé de prendre la voie des tribunaux. Et quant à ceux-là, vous connaissez leur lenteur!

— Dieu merci, je n'ai pas cette connaissance-là.

— Que le Seigneur vous bénisse et vous garde votre ignorance!... Soyez sûr, du reste, que je ferai tout mon possible. Ce ne sera pas ma faute si l'affaire traîne en longueur. J'aime à croire que d'ici trois semaines votre protégé pourra respirer.

Et l'honnête Israélite accompagna son client jusqu'à la porte de la maison, où le cheval, tout sellé, attendait.

Cette fois, il s'agissait d'une course de nuit. La vallée de Tarnopol était plongée dans une demi-obscurité. Mais, lorsqu'il atteignit les hauteurs de Zagrobela, la pleine lune venait d'apparaître. A ses pieds s'étendait la vaste plaine toute embaumée, toute vibrante, noyée dans les magnificences d'une lumière argentée. Il descendit, le cœur léger, les zigzags de la grande route, et s'engagea, au trot de sa bonne monture, dans les clartés de cette nuit féerique.

Un profond silence régnait sur le pays. Seules, les cigales chantaient, et le bruit des fers du cheval, retentissant sur la route, se mêlait au léger cliquetis du sabre en son fourreau. Tous les objets baignaient dans une lueur pâle et frémissante. Blanc comme du lait, le chemin s'étendait, zébré par les ombres longues des peupliers, ou taché çà et là par la projection d'un arbre fruitier, se dessinant sur le bord en forme de champignon. Compagne fidèle, son ombre, à lui, l'accompagnait, avec des contours nettement définis, des mouvements anguleux et imprévus, tantôt passant comme une caresse sur les champs d'épis encore verts, tantôt se plon-

geant aux profondeurs des fossés, puis soudain se pliant en deux, comme sur une charnière, pour glisser le long de quelque mur blafard, éclairé en plein par la lune...

Clipp, clapp, clipp, clapp... toujours en avant, d'un pas régulier, sans repos... Une ferme passe, avec sa grange et son étable construite en poutres, d'où sort une bonne odeur de bétail; dans une cour, un chien de garde aboie, faiblement, d'une manière plaintive, comme en rêve...

Maintenant la route se met à dévaler en chemin creux; à droite, une croix de pierre s'élève, projetant sur le talus opposé son ombre gigantesque, lugubre. Un ruisseau coule lentement dans un lit raviné; épars sur des prairies mélancoliques, des saules secouent leurs chevelures de Gorgones et, comme déchirés par une douleur immense, tordent des bras fantastiques...

Soudain, voilà comme un éclair, noyant le paysage argenté dans un bain de sang... Et encore!... On dirait un dragon, embrasant l'espace de son haleine brûlante.

C'est la grande briqueterie de M. de Zahowalski. Les tuiles qui naissent en ce moment sous la sueur de ses ouvriers ne tarderont pas à se transformer, entre les mains prodigues du Polonais, en toilettes parisiennes et en attelages russes.

Et, par une association d'idées bien naturelle, l'image d'une autre tuilerie se présente à l'esprit de Félix: primitive, misérable, celle-là, mais ayant, pauvre qu'elle est, sauvé une famille de la faim, pendant de longues années.

Clipp, clapp...La nuit est solitaire... Les pensées vaguent... Soudain, il sent comme une main glacée lui serrer le cœur... Qu'a-t-il fait!... Qu'a-t-il fait, aujourd'hui!...

Barco, malgré son insouciance apparente, avait toujours été, en matière d'argent, d'une régularité remarquable. Aussi se sentait-il écrasé à la pensée qu'il venait, d'un seul bond, d'entrer dans la catégorie des officiers endettés. Il se vit engagé sur un terrain qu'il ne connaissait pas, et dont les dangers lui semblaient d'autant plus grands qu'il n'était pas à même de les juger par expérience. Une frayeur s'empara de tout son être. La nuit exagère. Il se croyait perdu. Il se voyait comme ce marin norvégien qui, déjà entraîné par les tourbillons extérieurs du gouffre, sait que c'en est fait de lui, bien

que son canot glisse encore sur la mer calme et unie en décrivant des cercles tranquilles : bientôt les spirales commenceront à se resserrer de plus en plus, la vitesse ira toujours croissant : et au centre mugit l'affreux Maëlstrom, qui ne fit jamais grâce à personne...

Il dut faire de grands efforts pour chasser de son esprit ces pensées importunes.

Pourquoi, en effet, se mettre martel en tête ?... Il avait toute une année devant lui ; au bout de ce temps, il prendrait son courage à deux mains, il avouerait tout à son père... En fin de compte, il n'avait pas commis un crime. Ce qu'il venait de faire, il l'avait fait après mûre réflexion, et parce qu'il ne pouvait pas faire autrement. Et il ne le regrettait pas. Il s'en réjouissait plutôt, comme on se réjouit d'un sacrifice accompli de bon cœur. Celle qui en avait été la cause, Filippa, lui apparut dans le rayonnement de la pleine lune, avec toute son étrange et troublante beauté polonaise ; et elle l'enlaçait de ses bras divins et, de ses lèvres brûlantes, murmurait à son oreille :

— Je t'aime ! Je t'aime !...

Pourquoi l'alezan prend-il le galop ?... Ah, mon cher Félix ! Ne sais-tu pas encore que les jarrets doivent être gouvernés par la tête, et non par le cœur ?... Elle a déjà ses huit lieues dans les jambes, la pauvre bête, et il lui en reste quatre autres... Que lui importent tes affaires de cœur ? Veux-tu la rendre poussive pour lui faire payer ta folie, comme tu l'as payée, toi, avec quatre mille florins ?...

Toujours en avant, en avant, à travers la nuit frémissante. Un brouillard plane sur la lande, la lune vient de se cacher derrière une légère couche de ces nuages que les enfants appellent des moutons. Des ombres glissent à travers les genêts, balayent les bruyères, croisent le chemin ; alarmé, le cheval dresse les oreilles et fait des écarts... Une autre ferme... Une taverne juive ; à gauche, la blanche façade d'une habitation seigneuriale brille à travers les arbres. Dans un marais voisin, les grenouilles coassent...

Doucement, le chemin se met à descendre vers un vallon, en forme de jatte, au milieu duquel surgit une tache noire. C'est un petit bocage. Les branches se balancent mollement

dans la brise paisible; le clair de lune, en perçant les cimes, dessine des milliers de petits anneaux tremblants aux pieds des hêtres, chausse les frênes aux feuillages délicats de myriades de flocons de neige qu'un fourmillement perpétuel agite. On entend le murmure argentin d'une source coulant dans un abreuvoir au bord de la route.

Le cheval fatigué se met au pas. Avidement, il renifle l'air. Et soudain un hennissement long et sonore secoue tout son corps, et le cavalier avec... Bois, bois, pauvre bête, et repose-toi un peu; nous avons tout le temps...

Pendant que la bête se désaltère, à longues gorgées, Félix, assis sur le bord de l'auge, prend un peu de repos... Voilà que, du fond du sombre bocage, un son flûté s'élance dans la nuit... puis un second, suivi d'un trille prolongé...

Et tout à coup, irrésistiblement, le chant éclate, tour à tour exultant et plaintif, palpitant de désirs et ivre de victoire... Le rossignol! C'est le rossignol dont le chant n'est nulle part aussi délicieux que dans ce pays, pendant les nuits de son court printemps...

Et Félix laisse tomber sa tête entre ses mains... et écoute... et écoute... oubliant tout le chemin qui lui reste à parcourir, et le danger où se trouve son pauvre cheval tout en sueur...

Mon bon ami, tu es amoureux comme un collégien et pas comme un capitaine d'état-major!... Et maintenant, laisse-moi te demander, ainsi que tu l'as fait tout à l'heure :

— Qu'adviendra-t-il de tout ceci?

CHARLES DE TORRESANI.

(A suivre.)

LES ORIGINES

DE

LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE ANGLAISES

L'Angleterre est le pays des paradoxes psychologiques, historiques et politiques. Cette terre, où tant de races se sont mélangées, où tant d'atavismes divergents devraient ressortir en une variété confuse de types physiques et moraux, a fini par porter un peuple dont les individus sont reconnaissables à première vue. Secs, pratiques et tout aux affaires, ces individus sont, en mainte occasion, capables d'une sentimentalité presque naïve; d'autre part, cette sentimentalité s'arrête juste à point, sans qu'on voie bien pourquoi, de manière à ne jamais peser sur les actes de la nation dans son ensemble, sur la politique de l'État. Courbés au travail, sous leur ciel gris et bas, ils ont créé, ils ont renouvelé de siècle en siècle la poésie la plus libre, la plus colorée, la plus aérienne qu'il y ait au monde. Aujourd'hui, leur production originale, au théâtre, se borne à quelques pièces misérables, ils sont réduits à faire des adaptations d'après les nôtres ; il y a trois siècles, naissait de leur sang le plus grand des génies dramatiques. De forme rude et d'appétits violents par nature, c'est à eux que l'histoire morale de l'humanité doit la

figure du « gentleman ». Doctrinaires de la grâce, ils vivent comme s'ils croyaient à la vertu des actes. Doctrinaires du péché originel et de l'infirmité morale de l'homme, ils ont été les fauteurs les plus décidés de l'indépendance individuelle et de la liberté politique. Individualistes, leur parlement a promulgué, dès le XVIe siècle, une loi du socialisme le plus accusé, la fameuse loi des pauvres : et de notre temps, il n'y a pas de législateur qui ait porté des atteintes plus profondes au principe de la propriété privée. Qui ne sait enfin qu'obstinément et exclusivement pasteurs et agriculteurs pendant des siècles, devancés, comme colonisateurs et industriels, par la plupart des autres États, grands ou petits, ils les ont ensuite laissés loin derrière eux dans les mêmes voies ?...

Tant et de si curieux problèmes sont faits pour rendre particulièrement intéressante l'étude des choses d'Angleterre, notamment de la politique et de la littérature anglaises, les deux formes d'expansion les plus brillantes du génie national. La seconde a tenté et conquis un des hommes qui possèdent le mieux le passé et le présent de la civilisation britannique ; M. Jusserand nous donne la première partie d'une *Histoire littéraire du peuple anglais*. Deux autres volumes suivront à de courts intervalles. Celui que nous avons sous les yeux part des origines et s'arrête au seuil de la Renaissance ; il vaut, sans doute, la peine de parcourir, avec un guide si sûr, cette première partie de la route.

I

Je n'ai pas besoin d'insister sur les qualités éminentes dont M. Jusserand a fait preuve dans cette publication, la plus considérable qu'il ait encore entreprise. Il y a en lui des dons et une culture d'érudit, de critique et de lettré, d'homme du monde et d'homme politique. Il y joint une sensibilité légère, une imagination à la fois sobre et nuancée, infiniment d'esprit et de piquant. On ne peut pas rester plus français en parlant avec intelligence et sagacité d'un génie très opposé au nôtre.

La pensée est simple; elle ne tend jamais trop la chaîne; elle ne poursuit pas une continuité logique à laquelle la réalité ne se prête pas: elle laisse de l'espace libre pour l'individualité et les accidents. Le style est ce que j'admire le plus : un peu Watteau par moments et *Départ pour Cythère*? Soit : Watteau est un peintre excellent. Toujours le mot le plus simple, l'expression la plus directe, le tour le plus naturel; la phrase ne plie pas et ne traîne pas les pieds en quelque sorte sous le faix de trop d'idées à la fois : l'auteur n'y met que ce qu'elle est capable de porter en gardant une libre allure; on a la sensation d'un pas agile et sûr, sonore et léger. Aussi la lecture de ce volume est-elle d'un constant et vif agrément, même dans les parties où le fond est le plus ingrat.

M. Jusserand trouvait le terrain occupé, depuis trente ans, par une œuvre magistrale. Une érudition laborieuse avait dans l'intervalle revisé la plupart des sources. L'auteur n'a pas eu la tentation de recommencer, sur ces documents largement renouvelés, l'*Histoire de la Littérature anglaise* de Taine. Ce que Taine avait donné, en 1866, sous ce titre, c'est proprement une psychologie historique du peuple anglais, vérifiée et illustrée par l'analyse des œuvres littéraires et du génie des grands écrivains. Un tel monument, élevé d'une telle main, se soutient par sa propre masse, et il ne dépend pas de trois ou quatre textes reconnus apocryphes, de quelques dates déplacées, que sa solidité paraisse moins entière. Les érudits peuvent longtemps gratter et fouiller le sol tout alentour sans atteindre de si profondes assises. Ce qui pourra, non pas vieillir, mais se démoder dans cette grande œuvre, c'est la conception même du sujet, le parti pris d'appeler la littérature à tenir le flambeau pour le psychologue. Des périodes peuvent survenir où l'on sera tenté de renverser les rôles, où l'on aura le goût d'études plus librement esthétiques, plus penchées sur le détail, plus disposées à faire état des accidents, moins possédées par l'image d'une marche d'ensemble où tout vient prendre son rang. Mais, pour quiconque entrera dans les vues de l'auteur et voudra ce qu'il a voulu, — seule attitude qui convienne pour juger la valeur d'un livre, — l'*Histoire de la Littérature anglaise* apparaîtra avec la même majesté souveraine, à laquelle

il semble que le temps ne peut rien ajouter ni retrancher.

M. Jusserand a intitulé son livre : *Histoire littéraire du peuple anglais.* A prendre les mots dans leur sens le plus naturel, son cadre est bien le même que celui de Taine. Mais il y apporte un autre esprit et y met en jeu d'autres éléments. Préparé par une résidence prolongée en Angleterre, il se propose de donner « l'impression du contact, de la continuité de vie, de la familiarité avec le peuple dans son présent et son passé, son sol, ses villes, ses institutions, ses salons ». Nous avons donc ici, non plus cette psychologie analytique qui opère par dissection, met à nu les fibres les plus secrètes, pénètre jusque dans les profondeurs inconscientes de la nature humaine, et ne s'arrête point qu'elle n'ait atteint les causes les plus reculées et les plus simplifiées, mais une psychologie de *plein air*, en quelque sorte, qui prend les choses de la conscience au moment où elles se produisent au dehors, les suit dans leurs opérations infiniment diversifiées, estampe les empreintes qu'elles mettent sur le milieu social, économique et politique, et que celui-ci reporte à son tour sur les générations successives. Le livre gagne, à cette méthode, je ne sais quoi de simple et de vivant, de *vu* ou de *vérifiable*, qui procure à l'esprit une satisfaction d'un genre très particulier. M. Jusserand nous fait descendre de l'observatoire psychologique central édifié par M. Taine, et nous fait parcourir à pied la région immense embrassée par le champ tournant de la lunette, en prenant des vues de toutes les cimes secondaires. Voilà, du moins, comment j'entends et traduis son propos, dont il n'a donné, peut-être à dessein, qu'une expression approximative. Quand il s'agit d'une œuvre de longue haleine, il est d'un homme avisé de ne pas trop préciser son but et de se ménager un angle de déviation permise.

II

Le livre s'ouvre par un très intéressant chapitre sur la Bretagne celtique et romaine. L'auteur y prend nettement parti contre les théories excessives des plus récents historiens

d'outre-Manche. Ceux-ci entendent que le peuple anglais soit d'une substance presque uniquement germanique; ils plient à cette thèse toute la suite des événements. La première de leurs prétentions, et l'une des plus hautaines, est que les Celtes ont été entièrement exterminés ou refoulés et que la race anglo-saxonne est demeurée seule sur le territoire conquis. M. Jusserand démontre par de plausibles inductions que les Celtes n'ont pas été détruits, que beaucoup ont continué à vivre sans bruit, cultivant la terre pour les Germains devenus leurs maîtres, et que, surtout par les femmes serves, les deux races ont dû se mélanger profondément. Je tiens l'argument pour considérable... Mais l'auteur va plus loin, il donne à entendre que le génie des Celtes a passé avec leur sang dans les veines du peuple anglo-saxon, et il classe notamment dans leur apport la curiosité insatiable, la riche invention et jusqu'à l'art du dialogue et de la mise en scène, déjà manifestes dans les premiers monuments de leur littérature. Je ne me permets de contester ni l'abondance de ces dons dans les récits *irlandais* (rédigés aux VIIe et VIIIe siècles d'après un original plus ancien) où M. Jusserand les rencontre, ni l'absence des mêmes dons dans les vieux poèmes anglo-saxons (la plupart originaires d'Islande, le plus important pour les Anglais, *Beowulf*, rédigé au VIIIe siècle). Mais le contraste ne peut-il pas tenir à ce que les vainqueurs étaient et sont restés longtemps de purs barbares, en retard de deux ou trois siècles peut-être sur la civilisation de l'île sœur, dont l'admirable expansion religieuse — on le sait — a balancé un moment celle de Rome? Il ne m'est pas démontré qu'avec le loisir, la richesse, le commerce des lettres anciennes, ces talents ne se seraient pas développés, dans tous les cas, chez les habitants de la Grande-Bretagne, purs Germains aussi bien que Celtes, ou l'un et l'autre.

J'admets volontiers le fait d'une action à la circonférence, en quelque sorte, celle-là tardive et limitée, exercée sur les Anglo-Saxons par les populations celtiques restées indépendantes; mais j'ai peine à croire qu'ils aient rien dû de leur génie aux Bretons devenus leurs esclaves en Angleterre même. Le type intellectuel d'une race est, au point de départ, le produit du milieu naturel; il est ensuite et surtout le produit d'un milieu

social permanent et progressif; en ce sens, c'est un composé d'habitudes mentales qui se fixent, s'entretiennent, s'invétèrent, par la circulation continue de certaines manières de penser, de raisonner et de sentir, d'abord entre les individus et la masse, puis entre les générations successives. Les mêmes habitudes s'émoussent, s'atténuent, s'effacent, si la circulation est entravée ou s'interrompt. La langue et la littérature sont les dépositaires de ce capital spirituel, les véhicules de cette double communication. Là où elles ont été violemment et totalement abolies pour une race subjuguée, c'est comme si l'on avait détruit le musée de modèles incessamment copiés qui façonnaient les hommes à la ressemblance d'une même image; l'ancien moule social a péri. Deux causes seulement restent en jeu, auxquelles les individus épars et opprimés sont livrés sans résistance : le milieu naturel, dont les vainqueurs aussi reçoivent à leur tour et directement l'empreinte, le milieu moral formé par la société conquérante dans sa pleine, libre et vigoureuse expansion. La race vaincue se fond rapidement dans la masse sous cette double influence; elle ne compte plus, au moins à titre de cause ou d'élément scientifiquement saisissable.

C'est précisément ce qui est advenu des Celtes en Angleterre. Tous les indices sont contraires à l'hypothèse d'une survivance fécondante de leur type intellectuel. Quand les vaincus ont une religion supérieure, il est rare qu'ils n'y gagnent pas leurs maîtres : les Anglo-Saxons sont en entier demeurés païens, et il a fallu qu'on vînt du dehors pour les convertir. — Souvent les vaincus, avant de se fondre avec les vainqueurs, chantent longtemps à voix basse les exploits, la gloire et les infortunes de leur race; l'histoire garde l'écho de ces profonds et sourds murmures : ici, pas un vers celtique n'a survécu à la conquête. La langue est la gardienne des traditions nationales, le miroir où apprend à se connaître le type ethnique : les Bretons subjugués ont tout de suite et complètement désappris la leur; ils n'en ont rien fait passer, rien non plus de leur seconde langue, le latin, — sauf un peu de jargon d'église ! — dans l'idiome des conquérants. M. Jusserand estime que pas un trait de leur génie ne transparaît dans la littérature anglo-saxonne jusqu'au XI[e] siècle. Celle-ci

reste, d'inspiration comme de ton, entièrement germanique. Ainsi rien d'extérieur et de perceptible n'a subsisté; on est réduit à tout inférer de la rencontre — assurément probable — de quelques gouttes de sang dans des fornications ignorées. Que ces véhicules obscurs et muets aient transporté avec eux une portion du génie celtique, c'est possible; ce n'est en tout cas qu'une hypothèse, une hypothèse sans grand intérêt, ce me semble, et, en outre, une hypothèse non susceptible de preuve scientifique, absolument comme ces étymologies spécieuses dont le linguiste n'a pu retrouver les formes intermédiaires dans l'évolution de la langue. Que le mélange ait traversé cinq siècles sans que l'un des éléments se soit trahi au dehors par aucun signe, cela est apparemment peu croyable, et la conjecture est d'autant moins à retenir que la première manifestation supposée du génie celtique devrait être reportée après l'invasion normande, c'est-à-dire à une époque où survient une cause nouvelle, ample et féconde, rendant raison à elle seule de tout ce que nous avons besoin d'expliquer.

Je soumets ces considérations à M. Jusserand. Si je m'y suis un peu trop attardé peut-être, c'est par le désir de combattre une tendance à laquelle l'auteur n'a cédé que cette fois, mais qui règne chez d'autres écrivains avec une exagération fâcheuse. On veut, je crois, trop tirer de la notion de race, reprise aussi haut que possible, et définie d'après les documents incertains, vagues et mal datés d'une période originelle. On diminue ainsi, très indûment, la part qui revient au progrès naturel de toute société humaine, à l'augmentation continue de son capital intellectuel, moral et matériel, à l'histoire et à ses contingences, à l'imitation réfléchie des voisins et des devanciers, etc..., en un mot à toute l'évolution complexe, visible et largement éclairée de la vie nationale.

Il y a, dans la période antérieure à l'invasion normande, un fait capital qui me paraît bien mieux établi et de bien plus grande conséquence que la transmission des caractères de race, c'est que, par deux fois, l'éducation latine de la Grande-Bretagne avait été commencée, d'abord du temps des Bretons, puis dans la période de Bède et d'Alcuin[1], et que, les deux

1. « Autrefois, — dit Alfred le Grand, songeant au temps de Bède et de Boniface, — on venait de l'étranger chercher la sagesse et l'instruction dans ce pays; mainte-

fois, elle a été interrompue, et tous ses effets mis à néant par de terribles immersions dans la barbarie. Elle n'a été vraiment reprise, pour se continuer jusqu'à nos jours, que vers le XI[e] siècle. C'est dans le court intervalle entre la dernière invasion danoise, celle de Harold Hardrada et l'expédition de Guillaume le Bâtard — M. Jusserand l'a magistralement démontré — que se place le coup de dés où s'est joué l'avenir de la civilisation anglaise. Le germanisme pur a perdu la partie. La latinité l'a emporté. Le cadre a été tracé pour une civilisation mixte, pour une riche et originale combinaison de traditions et d'aptitudes. Il n'en demeure pas moins que la race anglo-saxonne, longtemps étrangère au christianisme, est entrée plus tard que les autres en commerce suivi avec cette civilisation latine, qui a été comme le trésor accumulé où l'Italie, la France, ont puisé des idées toutes faites et trouvé de bonne heure des règles de vie, des principes d'organisation, très supérieurs à leur état social. Sa première éducation — qui serait mieux appelée un apprentissage — s'est faite brutalement par les choses, et sans le secours continu de ce patrimoine commun. Elle s'est trouvée dans le cas de ces jeunes hommes qui, empêchés par des revers de fortune de poursuivre régulièrement leurs études libérales, et jetés de bonne heure dans la vie pratique, sur des rivages lointains, parmi des aventuriers, s'y sont formés en tirant d'abord tout d'eux-mêmes et des circonstances.

La race anglo-saxonne était, à beaucoup d'égards, presque adulte, lorsqu'elle a recueilli définitivement sa part de l'héritage gréco-latin. Les conséquences de ce retard se font encore sentir aujourd'hui. Comme les hommes auxquels je la compare, elle a acquis une originalité puissante. Comme à ces hommes, il lui a manqué, il lui manquera peut-être toujours, ce que la France et l'Italie ont dû à leur communication ininterrompue avec l'antiquité : cette manière simplifiée de penser, cette norme classique, cette sobriété, cet atticisme, ce raffinement de goût, empruntés par ces peuples à une sorte d'existence antérieure dont l'Angleterre s'est trouvée coupée, ou dont la conscience lui est

nant, il faut que nous allions les chercher au dehors, si nous les voulons. » Il ne croit pas que, lors de son avènement, il restât un seul Anglais sachant le latin au sud de la Tamise. P. 83.

revenue trop tard. Par contre, elle a échappé à ce qu'il y a d'artificiel et de convenu, et aussi de trop émondé, purgé, clarifié, et par là même appauvri, dans les littératures issues du latin et du grec. Si toute l'œuvre de l'Angleterre donne l'impression d'une virilité débordante, d'une vigueur inépuisable, sans donner celle de la perfection : si la force se montre plus souvent que l'exacte mesure et la belle ordonnance chez les grands écrivains d'outre-Manche; si notre distinction des genres et des styles n'a jamais été finement sentie des Anglais, si elle disparaît dans le réalisme large, robuste et sain, dans l'opulente confusion, qui distinguent leurs créations les plus originales, cela tient en grande partie à l'avortement réitéré de l'éducation latine, et à cette première formation positive par la vie et par les choses, qui n'a livré que des esprits déjà faits et résistants à l'action des modèles antiques.

III

Si l'on peut avoir de bonnes raisons de contester la survivance silencieuse du génie celtique sur le sol de l'Angleterre, comment méconnaître l'immense et bruyante effusion de l'esprit normand et son action sur la masse à demi barbare dont il a fait la nation anglaise? La conquête de 1066 a simplement creusé le lit où s'est précipité du continent un large courant humain, et ce courant s'est continué durant plusieurs siècles. Le nom de Normands n'est que l'expression abrégée et localisée d'un ensemble qui comprend, outre les compagnons francisés de Rollon, des aventuriers de toutes les provinces adjacentes, Anjou, Bretagne, Maine, Poitou, et, plus tard, de régions aussi éloignées que la Provence et la Savoie. Le nom de Français, usité d'ailleurs dès l'époque de Guillaume pour désigner les vainqueurs, est le seul qui soit d'une justesse approximative. Encore faut-il l'entendre comme signifiant moins un groupe ethnique qu'un certain type de civilisation, un certain mode d'imagination et de sensibilité, extrêmement différents de ceux qui avaient déjà pris figure chez les Anglo-

Saxons. Parallèlement à l'invasion des hommes, commence et se poursuit en effet une curieuse invasion d'un grand nombre de *genres* littéraires : épopée chevaleresque, où l'amour tient désormais une grande place, romans, allégories et moralités, satires, chansons, fabliaux, biographies, traités philosophiques et juridiques... C'est comme une seconde armée d'aventuriers qui débarque, agile et joyeuse, pareille à ces archers dont la flèche légère a vaincu la lourde hache des compagnons d'Harold : elle se dissémine gaiement à la surface des esprits germaniques, refoulant et renfonçant leur épais lyrisme. Ces genres nouveaux resteront en vue, le tour d'esprit qui s'y exprime restera dominant pendant trois siècles, et, quand se fera le retour au type primitif, ce ne sera pas sans entraîner et fixer un grand nombre de plis et de reliefs de ce masque, longtemps appliqué et finalement comme incorporé au visage.

De toute cette période, où foisonnent les écrits français et latins, tandis que la langue indigène disparaît presque, je serais tenté de dire, ne trouvant pas mieux pour la caractériser, qu'elle est en quelque sorte *prélittéraire*, et que, littérairement, elle n'est pas nationale. M. Jusserand a très justement signalé l'internationalité « de ce pays libre et de ce monde religieux » qui sont, au moyen âge, le cadre et l'instrument de presque toute la grande production intellectuelle ; ils n'ont, en vérité, pas de frontières. Presque tous les auteurs de marque nés sur le sol britannique ont étudié ou professé à Paris, voyagé en Italie, séjourné à Rome, passé des années de leur vie ou leur vie tout entière sur le continent. On a fait observer qu'ils n'épousent qu'avec tiédeur les passions de leurs compatriotes. Ils sont comme à demi dénationalisés. Ce sont moins des Anglais que des Européens, des citoyens de la grande république religieuse et littéraire dont la cour de Rome et l'université de Paris sont les capitales. Tout ce qui écrit en Europe est en correspondance d'un pays à l'autre ; les écrivains puisent largement aux mêmes sources, traitent sans satiété les mêmes sujets, se copient entre eux ou copient un modèle commun. A part quelques nuances, rien ne nous aide à pressentir la grande littérature nationale qui suivra. — Ajoutez que l'Angleterre, destinée à exceller plus tard par la puissante originalité de ses œuvres, se montre particulièrement servile

et maladroite dans ces continuels emprunts ou plagiats. A peine peut-on qualifier de « littérature » un ensemble d'ouvrages où l'invention, le talent, le style font généralement défaut. Il faut tout l'esprit de M. Jusserand pour transformer en promenade agréable un voyage à travers ces platitudes.

Comment, en effet, les dons littéraires auraient-ils pu se développer entre les trois langues qui se partageaient la future nation, séparant la haute classe de la masse du peuple, les clercs et les lettrés de l'une et de l'autre? Chacune de ces langues restait nécessairement spéciale et incomplète; aucune ne donnait à l'imagination créatrice le sentiment d'une communion un peu large avec une puissante masse d'hommes, ayant les mêmes et de glorieuses destinées. Il y a trois choses qui naissent ensemble et dont chacune est la condition, l'annonce et tour à tour la cause et l'effet des autres : une langue nationale, une littérature nationale, et, autour d'elles, une vie commune, une conscience collective, qui les suscitent, leur fournissent des sujets, leur ouvrent un champ d'expansion riche en échos prolongés. Une langue nationale ne prend consistance littéraire que sous la pression d'idées et d'émotions neuves, qui cherchent passionnément une forme, devinant qu'il existe un grand public à demi inconscient disposé à les accueillir, préparé à s'y reconnaître et à s'en pénétrer, à sentir par elles son unité profonde, qu'elles étendront et enracineront encore davantage. Le signe que l'évolution est achevée et qu'une nation consciente s'est définitivement dégagée des groupes ethniques, c'est l'avènement de la prose à la dignité littéraire, et, presque toujours, cet avènement coïncide avec une vigoureuse efflorescence poétique. Or, jusqu'à Wiclef, il n'y a pas vraiment de prose anglaise, et c'est à peine si sa prose commence à être littéraire. Jusqu'à la même époque, il n'y a pas non plus de poésie. La grande majorité des auteurs se servent, tant en français qu'en anglais, de vers rythmés ou rimés[1] qui ne sont proprement ni prose ni poésie. Intervalles, échos, consonances ne nous rendent rien de cette musique que nous connaissons, destinée à éveiller des sensations concordantes autour de chaque pensée; ce sont de simples points

1. V. p. 416.

de repère mnémoniques, scandant pour l'oreille le bavardage uniforme et interminable qu'on verse sur tous les sujets. C'est seulement après 1350 que le fleuve grossi de la pensée anglaise se divisera en deux bras, pour faire place à l'abondance et à l'impétuosité des eaux qu'un seul lit ne peut plus contenir.

Rien n'est plus intéressant que l'évolution d'où sont sorties cette nation et cette langue nouvelles. Peu à peu, des vainqueurs et des vaincus mélangés, une seule masse s'est formée, où ils ne se distinguent plus les uns des autres. La puissance énorme du prince après l'invasion, son inclination à se conduire en despote à l'égard de ses propres vassaux normands, ont rapproché ceux-ci des Saxons: ils s'unissent tous dans un commun intérêt de défense, dont le Parlement devient l'organe. D'autre part, l'isolement insulaire de la population, devenue très sédentaire, l'a portée à se concevoir comme homogène et à s'opposer en bloc aux peuples continentaux. Enfin les prétentions de ses rois au trône de France lui sont une occasion de se sentir une dans sa fière individualité: c'est ainsi qu'elle proteste, par la voix des Communes, contre telle union de deux couronnes qui ferait de l'Angleterre une dépendance de sa voisine (1340). C'est la même année que disparaît le *presentement d'Englescherie*, la plus frappante des inégalités légales subsistant entre le *Francigena* et l'*Anglicus*. Il est probable que cette procédure était depuis assez longtemps tombée en désuétude: car l'abrogation par la loi suit généralement d'un peu loin l'abrogation par les mœurs.

La langue manifeste curieusement la fusion accomplie des deux races. Pendant plus de deux siècles, le français n'a cessé de gagner du terrain. C'est lui qui a fourni et qui gardera, le latin aidant, tout le vocabulaire de la haute culture, politique, droit, finances, théologie. En outre, il est descendu de tout le poids de son prestige jusque dans des couches assez profondes, refoulant les dialectes anglo-saxons, à ce point que c'est lui qu'on qualifie de « langue commune ». On put croire un instant que le fonds germain disparaîtrait comme avait disparu le fonds celtique. Il n'en fut rien. Mais cela même explique la formation si particulière de la langue qui va naître au XIVe siècle. La classe des gens incultes n'était pas

restée close dans l'usage de son idiome originel. Elle s'était essayée à parler le français, elle l'avait déformé en le parlant; elle en avait fait tomber des morceaux, en quelque sorte, par ses prises maladroites et les avait mêlés indissolublement à son jargon. Lorsque, par degrés, l'anglo-saxon, resté solide sous la compression, remonte, à la façon d'une strate géologique qu'exhausse une poussée interne, le français n'est pas comme une croûte superficielle, que la langue inférieure soulève, détache et rejette en bloc : il remonte avec elle à l'état de noyaux, débris ou miettes, que déjà elle s'est incorporés, de larges veines, qu'elle a encastrées dans sa propre masse. Elle-même a subi des écrasements, des érosions. Chacun des deux idiomes sort ayant perdu partie de ses formes grammaticales et prosodiques. C'est ainsi que, désorientés par les genres des noms de choses, qui ne sont pas les mêmes en anglo-saxon et en français, le nouveau peuple désespère de s'y reconnaître, et, au lieu d'opter, les confond tous dans le neutre. De tout ce soulèvement émerge enfin la langue anglaise, avec sa grammaire simplifiée, sa structure longtemps incertaine et inhabile à la prose, mais aussi avec son triple et abondant vocabulaire : français, latin, germanique, chacun encore aujourd'hui distinct et reconnaissable. Cette formation composite est ce qui rend possible à l'écrivain, et surtout au poète, de donner à son style, rien que par le choix des mots, une couleur si particulière. Les mélanges et proportions variées des trois éléments fournissent en effet une longue et riche gamme de teintes. On reconnait et l'on savoure la langue d'un Tennyson ou d'une Miss Martineau avant de goûter la force de leur pensée ou la beauté de leurs images.

IX

De nobles créations de l'esprit suivent la formation de la langue, réagissent sur elle, la fixent et la façonnent. Une période littéraire, la première où cette épithète soit justifiée, s'ouvre avec Chaucer et Gower, Wiclef et Langland. On ne

saurait trop admirer le brillant chapitre de M. Jusserand sur Chaucer. Le récit de la vie du poète est charmant. L'étude détaillée de ses œuvres, particulièrement de *Troïlus et Cressida* et des *Contes de Cantorbery*, est un chef-d'œuvre de saine érudition, d'ingénieuse analyse, d'habileté à suggérer les teintes et le relief des nombreuses figures que l'auteur ne peut dessiner qu'au trait, faute de temps. La réduction et le diagramme donnent ici, non pas l'idée du plaisir qu'on aurait à lire l'original, mais quelque chose de ce plaisir même. Chaucer est, selon M. Jusserand, le poète du nouveau peuple. Cela est vrai. Je serais tenté, pour ma part, de compliquer légèrement la définition. Ce que je marquerais volontiers un peu davantage, c'est que l'auteur des *Contes* forme transition entre la littérature *européenne* qu'on a caractérisée plus haut et la littérature proprement anglaise. A demi français par le nombre des mots qu'il s'approprie, il l'est aussi par la gaieté, la finesse de sa moquerie, la légèreté de son pinceau encore peu chargé de couleur. Il est français et italien par les sources où il puise, par le fond des sujets qu'il emprunte, par les morceaux entiers qu'il traduit. Les points par où l'Anglais se révèle, surtout à la fin, c'est une forte et franche impression de réalité et de vie, des personnages où l'on sent, pour la première fois, quelque chose de *vu*, de *peint d'après nature*, qui fait contraste avec les reproductions diluées des types littéraires courants, une mise en scène qui n'a rien d'apprêté ni de convenu. Tandis que l'auteur du *Décaméron* isole ses personnages un peu abstraits dans une sorte de parc enchanté, un Éden imaginaire, où n'arrive aucun écho de la vie réelle, tandis qu'il leur prête à tous un langage d'une perfection cicéronienne, Chaucer éparpille les siens sur la grande route et les fait deviser chacun selon son caractère, dans leur libre et savoureux parler de tous les jours, quelques-uns, s'il le faut, dans un style de cabaret. La liberté et l'action sont ce qui attire et satisfait son goût. C'est par là surtout qu'il est en contraste avec les maîtres italiens, plus épris de contour et d'élégance que de relief et de mouvement. Peut-être en diffère-t-il aussi par certaines intentions morales qu'il laisse çà et là paraître et qui manquent à ses modèles : mais cela est peu marqué et secondaire.

Chaucer a peint les types les plus caractérisés qu'il voyait autour de lui. Avec cette riche collection d'originaux, nous pouvons restituer une image de la société britannique au XIVe siècle. C'est la *Merry England*, c'est-à-dire un composé d'individus de belle humeur, bourgeois ou quelque chose d'approchant, bien fourrés et bien nourris (sauf exception), à l'oreille ouverte et curieuse, à l'articulation forte et sonore. Nous n'apprenons rien là sur la nation dans son ensemble, avec toutes ses classes, y compris les petits et les humbles, ceux qui pensent, sentent, agissent sans parler : le lettré, l'homme de cour ne les connaissent pas toujours, et cependant ce sont eux qui, par la somme de leurs pressions infiniment petites, déterminent le cours de l'histoire. Un autre poète donnera une voix à cette masse innomée. Les visions de William Langland nous rendront l'âme de tout un peuple.

De William Langland, — si tel est en effet son nom, — rien n'a subsisté que son œuvre. Nous ne connaissons que par induction les dates de sa naissance et de sa mort; nous ne savons rien de sa famille, peu de chose de son éducation et des événements de sa vie. Il reste en quelque sorte impersonnel comme l'être collectif dont il traduit les opinions et les sentiments. Comme cet être, il ne porte pas la marque particulière d'une classe sociale : il n'est pas renfermé dans les limites d'un siècle. En un sens, c'est un homme du premier moyen âge : il l'est par la manière incohérente de concevoir et de traiter les sujets, par son ignorance des justes proportions, par la complaisance avec laquelle il se tient dans l'allégorie et fait mouvoir sans ordre, sans aucune fixité de propos, ses personnages et les événements. On peut même remonter plus haut et trouver qu'il est anglo-saxon... Il l'est par la teinte sombre qui s'étend sur toute son œuvre et dont le ton général rappelle les antiques chants des Germains. Il l'est encore par la prosodie où, à l'inverse de Chaucer qui adopte la rime, il retourne aux allitérations des poésies anglo-saxonnes.

En un autre sens, il est bien de son siècle. M. Jusserand a exhumé des rôles du Parlement les griefs et les doléances de la nation à cette époque; toutes se retrouvent en échos sonores dans les vers de Langland. Dans la lutte engagée entre le droit populaire et le droit divin qui s'essaie avec Richard II,

il est du côté des Communes. Il entrevoit la royauté constitutionnelle et parlementaire : le mécanisme n'en est pas construit, la théorie n'en est pas faite, mais l'instinct qui les modèlera est là présent et a déjà toute sa force. « Puissance des Communes fait régner les rois, et ceux-ci n'ont le droit de régner que s'ils gouvernent l'État selon les règles de la raison, du bien et du devoir. » C'est en substance la doctrine de la grâce dans le *De dominio divino*. La pensée de Langland est de la même veine que celle de Wiclef. Comme les Communes, il veut la fin des expéditions en Italie ; il déteste les étrangers, les juifs, les banquiers lombards, les abbés italiens. Il proteste contre les appels en cour de Rome. C'est le temps de la révolte des paysans ; il est avec eux, et le nom de son principal personnage, Piers Plowman, se retrouve dans leur bouche. Il a résumé dans ce type admirable les souffrances et les vertus du pauvre laboureur.

Il l'oppose aux vices et aux violences des grands, à la corruption de la cour, à la cupidité de l'Église. Dans cette âpre et forte satire il est tout *peuple* et il se montre aussi très profondément et uniquement anglais. Étranger au monde chevaleresque un peu cosmopolite traversé par Chaucer, il a beau connaître le français et le latin, il reste insulaire. Il n'a rien pris de notre légèreté, de notre besoin d'être amusés, de notre don de nous consoler avec des mots. Toujours sérieux et *in earnest*, un peu triste, souvent amer, parlant de vérité, de conscience, de raison, épris de sincérité et de dur labeur, hanté par les noirs spectres de l'Antechrist, de la Vieillesse, de la Faim, de la Mort, il circule comme un personnage en habits sombres dans la mascarade finissante de l'Angleterre graduellement défrancisée. — Et par là, on voit déjà en lui quelque chose de plus que l'Anglais du XIVe siècle. C'est un précurseur. Impossible de lire son livre sans que certaines pages, par le nombre et le serré des figures humaines qu'il fait voir dans le même tableau [1], par la force de l'enluminure, par la réalité presque tangible du rêve et de ses fantômes, par l'amertume corrosive de la satire, par la prédominance de l'idéal moral, fassent penser tour à tour à Shakespeare, à Bunyan, à Swift, à

1. Voir le portrait de Glouton.

Carlyle. Il a aussi des dessins de petite dimension, d'un trait sec et sobre et d'un effet saisissant, comme l'histoire de Pierre revenant de Rome et du prêtre qui lui demande à voir les *pardons* qu'il rapporte : le prêtre les lui traduira de latin en anglais. Pierre les déroule et voici ce qu'on y lit : « Ceux qui feront le bien iront à la vie éternelle. » « Pierre, s'écrie le prêtre, il n'y a point de pardon pour moi ! » Toutes les formes futures et tous les tons de l'imagination anglaise se retrouvent en spécimens dans cette sorte de *Somme* prosaïque et poétique, aussi riche qu'incohérente.

Pareillement, des visions de Langland se dégage la vision d'une Angleterre à venir, morale, véridique, sérieuse, sévère, laborieuse, positive, pitoyable aux souffrants. Et par là, il me semble que le poète passe par-dessus la période où l'âme britannique va être momentanément déformée par les alarmes excessives de la conscience, par les écarts d'une imagination hantée. Ce pauvre hère qu'on traitait de fou se montre dans tous les sujets un homme raisonnable, mesuré, pratique. En ce sens, s'il ressemble à Bunyan par la forme, personne ne lui ressemble moins par le fond. Ce n'est pas son propre péché, sa damnation, qui possèdent son esprit et le passionnent, ce sont les péchés de la nation anglaise et de ceux qui la gouvernent, les injustices et les dangers auxquels il peut être pratiquement porté remède. Si Langland censure les excès de l'arbitraire royal, il est contraire à l'insurrection et à la résistance, conseille de s'accommoder du mal qu'on a, de peur de tomber dans un pire, et laisse entendre que l'anarchie est pire en effet que le despotisme. S'il jette l'anathème contre la grande pécheresse d'Avignon, contre les pardonneurs qui vendent des indulgences, contre les pèlerins qui vont chercher bien loin la vérité et surtout le bien à faire, — lequel est tout près d'eux en la personne de leur prochain malade ou misérable, — il n'en conclut pas qu'il faut se séparer de Rome, trouver un nouveau sens à l'Évangile, ni que la nature humaine est perverse jusque dans son fond. Son christianisme est à la fois conservateur, sensé et indulgent aux joies humaines. Langland n'a pas le désir de ruiner les deux grandes *fabriques* de l'Église et du dogme ; il ne veut que corriger les abus, retrancher les exagérations. Il estime que les hommes sont bons et reviendront au bien. Il

croit que Trajan est sauvé « sans marmottage de prières », sans que le pape s'en mêle, (voilà, d'avance, pour les papistes), justifié par la seule honnêteté de sa vie (voilà, d'avance, pour les calvinistes). Il proclame que le Christ a appelé tous les hommes, Sarrasins et Juifs compris; ceux qui seront sauvés ou damnés ne sont pas toujours ceux que l'on croit. En somme, on n'est pas plus *juste milieu*, plus rationaliste et homme de sens commun et, en forçant un peu la portée du mot, plus XVIIIe siècle que Langland, si l'on en juge par les solutions qu'il propose. Personne n'a été plus exempt de l'esprit puritain et des passions immodérées d'un *réveil* religieux. A cette exception près, il est un beau symbole de l'âme nationale et populaire dans sa croissance et dans son épanouissement. Il nous rend, de ce grand arbre vivant, les racines séculaires et profondément enfouies, le mouvement obscur et muet de la sève dans le tronc, le bruit des rameaux et du feuillage dans le vent du jour, les rejetons qui partent de la souche et les semences qui tombent du faîte, faisant prévoir des tiges ou des branches nouvelles.

M. Jusserand n'a pas précisément retrouvé Piers Plowman. Mais il l'a mis pour la première fois à sa place et dans son rôle, qui est capital. Pour le lettré, curieux d'art et de beauté, Langland ne mérite pas tant, et ce chapitre paraîtra peut-être hors de mesure; pour l'historien et l'homme politique, c'est une illumination de toute la fin du XIVe siècle. Il n'y en a pas dans le volume de plus neuf et qui porte plus loin.

V

Le tableau des siècles qui précèdent la Renaissance ne serait pas complet, si M. Jusserand n'avait pas parlé du théâtre. Là aussi, nous avons une étude d'un éclat merveilleux, d'une originalité et d'une signification singulières. Il ne peut y être question d'œuvres ayant une valeur littéraire. Le XIVe siècle ne fournit aucun nom d'auteur dramatique à retenir : il est tout en préparations. Mais quel plus admirable

spécimen de démonstration que ce chapitre, du lent et inconscient travail qui précède et fomente les vigoureuses éclosions, les magnifiques floraisons d'un grand art. Le théâtre ici, comme sur le continent, sort d'une infinité de sources : des « estrifs et disputoisons » subtiles, du « jeu du roi et de la reine » dans les châteaux, des parades et cérémonies très fréquentes et très goûtées qui ont lieu en plein air à l'occasion des grands événements publics, des « miracles » et « mystères » qui se jouaient d'abord dans les églises et qui en sortirent ensuite pour être représentés, sur les places et dans les carrefours, par des corps de métiers. Le XIVe siècle, où il n'y a pas même le nom d'une pièce à citer, nous laisse sous l'impression d'un éveil général du goût et de la curiosité pour ce genre de divertissement : il nous montre des écoles d'apprentissage partout ouvertes, où nombre de personnes s'initient à l'art de l'acteur. Le public, la troupe, la machinerie encore rudimentaire d'un Shakespeare sont déjà prêts. Mais il faudra attendre près d'un siècle encore. Après la première efflorescence littéraire où se sont épanouis, encore bien près du sol et des racines, le bleu léger d'un Chaucer, le violet foncé de Langland, le rouge sombre de Wiclef, toutes ces corolles se flétrissent et tombent sans être remplacées. Un triste automne commence, prolongé par un stérile hiver, où toute végétation et toute vie semblent arrêtées : c'est le XVe siècle. Mais soudain, sur la tige grandie, éclate en un corymbe magnifique le génie d'un Shakespeare, et toute la littérature née du même afflux de sève. L'esprit national a pris définitivement possession de lui-même dans ce long recueillement : il enfantera désormais des œuvres qui n'appartiennent qu'à lui seul.

C'est ce que M. Jusserand ne tardera pas, nous l'espérons, à nous montrer dans un second volume. Il nous trouvera parfaitement munis et mis en goût par cette belle introduction, et prêts à le suivre dans la contrée riche et florissante où l'ordre des temps va le faire entrer.

E. BOUTMY

de l'Institut.

FEUILLES DÉTACHÉES

INQUIÉTUDE

Sous les étoiles que l'été
Sème dans tout le ciel visible,
D'une gène incompréhensible,
Ce soir, mon cœur est tourmenté.

D'où me vient cette anxiété?
Autour de moi tout est paisible...
Mais de la voûte inaccessible
Tombe une sourde hostilité!

Il est des choses que je cache.
Quelle âme est exempte de tache?
Je suis faible sinon pervers;

Et, du haut des sphères glacées,
Les astres sont des yeux ouverts
Qui voient le fond de mes pensées!

AVERTISSEMENT

Jamais je ne t'ai plus aimée,
Tu le sais bien! — Mais cependant
Surveille, crainte d'accident,
Ta brusquerie accoutumée:

Et pour un non ou pour un oui
Ne cesse pas de m'être douce;
Évite enfin toute secousse
A mon amour épanoui :

Car il est fragile à l'extrême,
Précisément par la raison
Qu'il est en pleine floraison...
Tiens! ce lilas est son emblème.

Prends garde qu'un geste distrait
N'en agite les longues branches :
Tout le bouquet de grappes blanches
Au moindre choc s'égrènerait!

ANESSES

Anesses aux grands yeux, vous allez par les rues,
Portant un aliment léger
Aux vierges bientôt disparues
Qui toussent nuit et jour sans se croire en danger.

C'est au bruit des grelots que votre lait s'achète;
Mais ils sont, ces grelots charmants,
Proches parents de la clochette
Dont marchent précédés les derniers sacrements!

Et je ne peux vous voir qu'aussitôt ma pensée
N'évoque une enfant de seize ans,
Une très pâle fiancée
Qui tourne vers l'aimé ses yeux agonisants.

Elle fait des projets : « Sitôt le mariage,
Ils partiront seuls, tous les deux,
Pour un très beau, très long voyage!...
Et quant aux médecins, on n'a plus besoin d'eux.

Le bon lait tiède éteint ce feu qui la dévore :
Vraiment, elle se sent très bien :
Quelques jours de régime encore,
Et de son vilain rhume il ne restera rien... »

Et l'enfant vous attend comme des bienfaitrices :
Ainsi, hâtez-vous d'accourir,
Douces bêtes, sombres nourrices,
Les dernières qu'on donne à ceux qui vont mourir!

ORCHIDÉE

J'avais dit : « Ma jeunesse est morte! »
Elle vient de ressusciter :
Une tendresse douce et forte
Emplit mon cœur sans l'agiter.

Pas une loi n'est offensée
De mon nouvel attachement :
Celle vers qui va ma pensée
A moi ne pense nullement.

J'aime, mais il faut qu'on l'ignore;
J'aime et je ne demande rien :
Aucun espoir ne déshonore
Ce sentiment aérien.

Il n'est, ce sentiment céleste,
Mêlé d'aucun impur levain;
Il se nourrit de ce qui reste
En moi de chaste et de divin :

Comme cette orchidée étrange
Dont la racine ne va pas
Chercher pâture dans la fange
Et les poussières d'ici-bas,

Mais sur un grand arbre posée,
Son aliment essentiel,
Lumière ou goutte de rosée,
Lui vient directement du ciel!...

L'INVOCATION

A madame la Comtesse de Rancy.

Moïse avait conduit en guerre les Hébreux.
Un jour que le combat allait tourner contre eux
Et que, leur refusant son aide accoutumée,
Le ciel semblait propice au peuple d'Idumée,
Moïse, en ce péril de ses tribus, leva
Ses mains de suppliant vers l'âpre Jéhovah;
Et, prenant en pitié ce serviteur unique,
Jéhovah d'Israël arrêta la panique :
Le courage revint aux plus épouvantés.
Or, comme l'ennemi pliait de tous côtés,
Le prophète, un moment, tiré d'inquiétude,
Laissa tomber ses bras rompus de lassitude :
Aussitôt, sous les yeux de son chef indigné,
Israël reperdit tout le terrain gagné.
Moïse alors comprit que seule sa constance
A prier fixerait la divine assistance,
Et qu'il devait rester jusqu'au dernier assaut
A genoux et les bras levés vers le Très-Haut.

A ce prix, il avait la victoire assurée,
Mais la lutte pouvait avoir longue durée.
Et, craignant de faiblir, comme deux points d'appui,
Il fit mettre Aaron et Hur auprès de lui ;
Et chacun d'eux soutint un des bras du prophète
Jusqu'à ce qu'emporté, broyé par la défaite,
L'ennemi qui fuyait en criant : « Trahison ! »
Ne fût plus qu'un peu de poussière à l'horizon...

. . . .

O Jésus, quand, voyant les pécheurs que nous sommes,
Tu vins sauver, non pas les Juifs, mais tous les hommes,
Comme autrefois Moïse en un danger pressant,
Tu tendis tes deux mains vers le ciel menaçant.
Tu savais la puissance auguste de ce geste
Et que par lui le cœur de ton Père céleste,
Quels que soient les bourbiers où nous nous attardons,
Penchait à l'indulgence et s'ouvrait aux pardons :
Mais, dans ton dévouement, de toi-même prodigue,
Pour que tes bras levés, vainqueurs de la fatigue,
Pendant l'éternité demeurassent tout droits,
Tu te les fis clouer sur l'arbre de la croix !

LOUIS LEGENDRE.

LES FORÇATS DE LA GUYANE

Surinam ou Paramaribo, chef-lieu de la Guyane néerlandaise, est la dernière escale des paquebots qui vont des Antilles à Cayenne. Quelques heures après avoir quitté sa rade, jolie d'aspect, mais sans mouvement commercial, on aperçoit tout à coup, à l'avant du navire, une grande ligne pâle qui semble séparer très nettement l'océan aux flots limpides et scintillants d'une autre mer de couleur grise et triste avec laquelle il refuse de se confondre. Cette ligne franchie, on se trouve dans les eaux de la Guyane française.

Le *Salvador* longe, à cinq ou six milles de distance, tout au plus, une côte brune, plate, monotone, bordée d'un rideau de palétuviers rabougris et tordus; au delà, s'étendent des plaines immenses. Si loin que la lorgnette fouille les savanes, elle n'y rencontre pas une maison, pas une hutte, pas une fumée, pas une manifestation de la présence humaine. Et l'on a l'impression que le lourd et morne silence des éternelles solitudes doit y régner sous un ciel impassible, toujours brûlant et toujours bleu.

A bord du paquebot, instinctivement, les conversations s'arrêtent; on se penche, pour regarder, sur le bastingage, tandis que l'hélice trace son sillon dans une espèce de boue liquide.

Le voilà donc, pense chaque passager, le voilà, le pays de l'exil et de la déportation, le pays des fièvres et des miasmes empoisonnés, le pays des larmes et des infinis désespoirs!

En face de cette terre mystérieuse et lugubre, muette comme un cadavre, l'idée de la mort possible, probable, peut-être prochaine, surgit immédiatement. Les visages deviennent graves; et plus d'un fonctionnaire ou employé, que le gouvernement envoie « continuer ses services » à la Guyane, jette sur ses enfants et sur sa femme, qu'il regrette d'avoir emmenés, un regard anxieux.

Par bâbord, cependant, on ne tarde pas à avoir connaissance d'un groupe d'îles. A mesure qu'on s'en approche, leur configuration se dessine, leurs reliefs s'accentuent; maintenant on distingue très bien que l'une d'elles est assez boisée, que les deux autres sont, au contraire, dénudées; enfin, que de nombreuses maisons aux toits rouges s'étagent sur leurs flancs. Si la grande terre est déserte, en revanche l'archipel est saturé de population: de tous côtés, on voit des hommes gravir ou descendre les sentiers en lacet; d'autres marchent le long de la plage; et, sur divers points, un grand nombre d'ouvriers travaillent.

Les îles du Salut! Joli nom aimable et plein de promesses... Les constructions aux toits rouges sont des prisons; les ouvriers qui piochent, taillent des pierres, gâchent du mortier et roulent des brouettes, sont des forçats.

On stoppe. Une embarcation se détache de terre et vient à nous : le patron, assis à la barre, est vêtu d'un uniforme militaire, coiffé d'un casque blanc et porte un revolver en sautoir: les huit rameurs ont une vareuse et un pantalon de toile grise; un large chapeau de paille grossièrement tressée ombrage, en les cachant presque, leurs faces glabres et falotes. L'embarcation accoste, on lui passe un sac de dépêches, et, à peine a-t-elle « débordé », que le *Salvador* siffle et se remet en route. Tout cela n'a fait que paraître et disparaître.

On n'est plus qu'à vingt-cinq milles de Cayenne : sur la côte — enfin! — un ensemble assez considérable de bâtiments.

— Quel est ce village?

— C'est le pénitencier de Kourou, répond un matelot.

Décidément, la Guyane s'annonce de façon très engageante.

Une succession de trois îlots, ou plutôt de trois rochers sinistres et nus, sur le plus éloigné desquels est construit un phare indiquant l'entrée du port de Cayenne. Les trois îlots se nomment le Père, la Mère et l'Enfant perdu ; et, de fait, ils ont assez bien l'air d'une famille éplorée qui aurait été pétrifiée dans sa course. « Ne va pas par là! semblent toujours répéter « le Père » et « la Mère ». — Combien ils ont raison!

On ne peut franchir la barre qu'à marée haute, et encore n'est-elle praticable que pour des navires de faible tonnage. Tous les ans, la couche de vase augmente, en sorte qu'on prévoit, si le phénomène continue, que dans deux ans, le *Salvador*, qui ne jauge pourtant que 800 tonnes environ, sera obligé de débarquer ses passagers et ses marchandises aux îles du Salut. On dirait que la Providence, avant de vous laisser entrer à Cayenne, a tenu à vous donner un dernier avertissement, à vous opposer, par sollicitude, une dernière objection.

J'ai eu l'honneur de décrire ailleurs, dans une étude sur le bagne de la Nouvelle-Calédonie[1], l'aspect de la rade de Nouméa. Combien différente est l'arrivée à Cayenne! Là-bas, tout est large, tout est riant, tout est neuf, tout respire le besoin, la volonté de vivre et de prospérer. Ici, tout est petit, étriqué, raccourci, tout est en diminutif, depuis le mauvais bateau qui vous porte jusqu'au paysage étroit qui encadre le port ; tout est laid, sale, décrépit, tout agonise.

Le paquebot mouille : pas d'embarcations pour se rendre à terre. Il faut que le bord veuille bien vous prêter un de ses canots ou qu'un fonctionnaire obligeant consente à vous donner place dans le youyou de l'administration qui lui est réservé.

Une assez belle caserne faisant face à la mer et un petit monticule gratifié, parce que trois ou quatre canons inoffensifs y dorment dans l'herbe, du nom pompeux de fort, — le fort Cépérou, — voilà ce qui frappe les yeux tout d'abord. En arrière et au-dessous de ces belliqueux édifices, s'étend la ville, la vieille ville de Cayenne aux maisons lépreuses.

Toutes les rues convergent sur une vaste place plantée de

1. Voir la *Revue des Deux Mondes* des 15 mai et 15 juillet 1893.

palmiers immenses. Elle serait vraiment tout à fait magnifique et rare, cette place, si l'on n'avait pas eu l'idée saugrenue de la transformer en un jardin avec petites allées tortueuses, petits ronds de gazon, vallonnements ridicules et labyrinthe... Les Cayennais sont extrêmement fiers, non pas de leurs admirables palmiers, mais de leur labyrinthe.

C'est dans ces jardins, si fâcheusement enlaidis par le mauvais goût, que se promènent toute la journée, d'un pas indolent, des messieurs coiffés de chapeaux gibus, cravatés de blanc, vêtus de noir, abritant sous de vastes ombrelles une peau capable cependant de braver tous les hâles. Ces messieurs vous regardent avec un tel air de supériorité qu'on se sent, en passant à côté d'eux, tout intimidé et mal à l'aise. Leurs coups d'œil dédaigneux sont l'évidente revanche de l'exclamation classique du gavroche parisien rencontrant un nègre : « Eh, va donc, boule de neige ! » On s'attend à ce qu'un petit bonhomme aux cheveux crépus vous regarde sous le nez en vous criant : « Eh, va donc, boule de suie ! »

Mais ce n'est pas leur genre; les gavroches de Cayenne manquent de fantaisie. Pour vous vexer, ils se bornent à vous chanter aux oreilles ce couplet, — toute une profession de foi :

P'tit mulât', c'est pou bailler l'a'gent.
P'tit béquet, c'est pou' t'availler,
P'tit nèg', c'est pou' feignanter,
Et manger sous mâqués de z'aut'[1].

A vrai dire, pour qu'on travaille sous ce climat, il faut qu'on y soit forcé, et c'est pourquoi on envoie à Cayenne des *petits béquets* auxquels la justice a fait une obligation du labeur quotidien.



Depuis la découverte du Nouveau Monde jusqu'en 1608, personne ne semble s'être occupé de la Guyane et avoir eu la pensée de troubler les Indiens Peaux-Rouges dans leur possession. Entre le projet de colonisation et la première expédi-

1. Petit mulâtre, c'est pour donner de l'argent; petit blanc, c'est pour travailler; petit nègre, c'est pour paresser et manger les *sous marqués* (dix centimes) des autres.

tion, il s'écoula encore près de vingt ans, puisque celle-ci date de 1627. C'était l'époque des grandes compagnies commerciales, système qu'il est question, actuellement, de faire revivre, en l'appropriant à nos coutumes modernes, et duquel on peut, je crois, attendre des résultats excellents, pourvu, toutefois, qu'on s'applique à le dégager le plus possible de la tutelle administrative. L'honorable M. Delcassé, ministre des colonies, en est le partisan convaincu ; et l'organisation de ces sociétés, seules capables de développer l'esprit d'initiative, ne sera pas un des moindres services que son administration aura rendus non seulement à nos possessions d'outre-mer, mais encore à l'industrie métropolitaine.

L'expédition de 1627 était composée d'une trentaine de Rouennais: ce petit groupe prospéra si bien qu'en 1643 la compagnie, qui avait pris le nom de « Compagnie du Cap du nord », reçut par lettres-patentes le privilège d'occuper ce qu'on appelle improprement l'île de Cayenne, c'est-à-dire le territoire dont les méandres de la petite rivière de Cayenne forment les limites.

Malheureusement, les marchands de Rouen eurent la funeste idée de confier au commandement du sieur de Brétigny un navire chargé de trois cents émigrants. Brétigny commit de telles exactions, se montra à tel point cruel envers les Indiens que ceux-ci se révoltèrent et, après l'avoir assassiné, massacrèrent tous les Français.

Après d'autres tentatives, toutes infructueuses, le gouvernement royal supprima les privilèges accordés aux compagnies et mit la main sur l'administration de la Guyane.

Prise par les Hollandais, bientôt reconquise par M. d'Estrées, la Guyane fut organisée sur le modèle des Antilles : on y importa des nègres d'Afrique, — qui ne se doutaient guère que leurs descendants seraient nos maîtres, — on y créa quelques plantations, on y fonda quelques usines à sucre. Mais la situation géographique du pays est si mauvaise, il a si peu de débouchés commerciaux, que ces timides efforts n'aboutirent presque à rien.

Au moment de la Révolution, le nombre des habitants de la Guyane se décomposait ainsi : deux mille hommes libres, douze mille esclaves. Ce n'était pas merveilleux, si l'on con-

sidère que la Guyane française a une superficie de mille huit cents lieues carrées.

L'abolition de l'esclavage, décrétée en 1794, eut pour conséquence immédiate une révolte générale des noirs auxquels Jeannet-Oudin, commissaire de la Convention, vint apprendre les beautés du civisme tel qu'on l'enseignait dans les clubs de Paris. Sans transition, les petits-fils des nègres importés d'Afrique passèrent de l'état de bêtes de somme à la dignité de citoyens français. Malheureusement, à peine eurent-ils le temps d'apprendre par cœur la traduction en patois créole de la *Déclaration des droits de l'homme*, que le Premier consul les pria de l'oublier et de se remettre à la culture de la canne, sans plus s'occuper de la prise de la Bastille. Après la capitulation de 1809, qui nous enleva la Guyane, et le traité de Paris qui nous la rendit, il fallut attendre la revanche des vieilles barbes, en 1848, pour que le noir cessât définitivement de travailler comme un nègre et se mît à paresser comme un lézard.

Alors, l'élément blanc et intelligent fut submergé par celui qui n'est ni l'un ni l'autre. Et, tout essai de colonisation étant impossible désormais, le gouvernement de Louis-Napoléon eut une idée :

— Si j'y envoyais le bagne?

C'était le moyen de se procurer quelques milliers de paires de bras, peut-être aussi robustes que ceux des anciens esclaves; on ne pouvait se faire grand scrupule d'envoyer *en consommation* des voleurs et des assassins; enfin on débarrasserait Toulon d'une très vilaine et très ennuyeuse verrue.

Telle est la genèse de la loi du 30 mai 1854, dont les principales dispositions sont encore en vigueur et dont nous allons voir l'application.



Le *criminal treatment*, comme le conçoit la société moderne, se compose essentiellement de deux périodes, correspondant aux deux phases de la maladie morale dont il poursuit la guérison, ou tout au moins l'atténuation. Ces deux

périodes sont : l'expiation, pour la phase aiguë : la régénération, pour la convalescence.

Ce système constitue un progrès admirable sur ceux qui l'ont précédé : il repose sur les principes les plus purs, les plus nobles de la charité. L'avoir créé honore grandement nos philosophes et nos criminalistes ; en l'admettant comme méthode administrative, les chefs de service chargés par le ministre d'élaborer les règlements pénitentiaires ont prouvé leur ouverture d'esprit et leur élévation morale. Il a fort bien réussi en Nouvelle-Calédonie : certainement, il y aurait produit les résultats magnifiques que les Anglais d'Australie ont su en obtenir, si le personnel colonial se fût pénétré de cette vérité qu'un bon médecin doit être patient et qu'on risque des rechutes fatales en voulant forcer les doses.

Malheureusement, nous n'aurons pas, en parlant de la Guyane, à discuter le plus ou moins d'efficacité du remède employé pour transformer les âmes perverses ou perverties des forçats, — c'est-à-dire l'influence de milieux successifs : — il semble qu'on y ait bien peu lu ou bien mal compris les arrêtés, circulaires et autres documents ministériels qui sont inspirés tous par une excellente doctrine. Bien que les îles du Salut, qui sont le dépôt des criminels dangereux, soient assignées à la phase *expiation* et que le vaste domaine national du Maroni passe pour être consacré à la phase *régénération morale*, je n'ai vu, ni dans l'un ni dans l'autre de ces établissements, qu'on se soit préoccupé de résoudre la partie psychologique du problème pénitentiaire.

Un fait tout récent, une révolte de forçats, — dont il me paraît, d'ailleurs, qu'on a grossi l'importance et qui nous a fait lire ces jours-ci beaucoup de sottises imprimées, — vient à l'appui de cette observation.

A quoi faut-il attribuer une indifférence aussi fâcheuse pour les prescriptions de l'administration centrale ?

Est-ce à l'incapacité des fonctionnaires locaux ? Est-ce aux difficultés matérielles qui ont absorbé tous leurs soins et toute leur énergie ?

Le récit de ce que j'ai vu répondra de lui-même à ces deux questions.

Toujours est-il qu'en loyal *cicerone*, je vais montrer de laide

choses et faire défiler des figures sinistres et féroces : que, si tous ces gredins ont changé de costumes, ils n'ont pas changé d'état d'âme. Loin de là, ils sont encore plus gangrenés qu'au jour où le jury les condamna. Je ne pourrai pas, hélas ! montrer un seul individu qu'on ait guidé vers le repentir. Et cela m'est d'autant plus dur que je suis un zélateur plus ardent de cette théorie : le principe du crime est un microbe comme un autre.

Les malheureux qui, précipités par un acte passionnel — vengeance, jalousie, colère — dans ce gouffre appelé bagne, en sont sortis au bout de plusieurs années tels qu'ils y étaient tombés, avec l'esprit encore sain et le cœur encore bon, ceux-là, — j'en connais plusieurs, — mériteraient, je ne crains pas de l'affirmer, un prix Montyon d'une catégorie spéciale. On ne saurait, à moins d'avoir, comme je l'ai fait, étudié de tout près l'horrible promiscuité du bagne, se rendre compte de ce qu'il faut de vertu — oui, de vertu, d'inébranlable et robuste vertu — pour y résister, lorsqu'on n'est pas constamment soutenu par l'attentive sollicitude d'une main secourable et puissante.

Quand une escouade de forçats, le travail du jour accompli, est enfermée dans sa case, les propos qui s'échangent sont atroces, et ce qui se passe à la lueur douteuse du quinquet fumeux est parfois si épouvantable que je n'oserais en donner une idée. C'est le moment où l'on règle les comptes : qui hésite à hurler avec les loups, passe pour un mouchard, et on l'assomme ; s'il ose se plaindre, on le tue : la loi du bagne ne formule que cette peine : la mort. L'homme qui cherche à s'isoler est regardé de travers, même par les surveillants : c'est un *sournois* qu'on ne manquera pas de punir sévèrement, dès la première infraction au règlement. Tout le monde sera enchanté de lui voir tâter de la cellule : cela lui apprendra à « faire le malin ». — Et pourtant les surveillants, à très peu d'exceptions près, sont indulgents, n'en déplaise à certains de mes confrères qui les croient des monstres ; ce sont des soldats d'élite, d'anciens sous-officiers, de braves gens.

Dans cette cellule, le malheureux songera, tout seul, à ce qui l'attend après tous ses efforts pour se garer de la pourriture morale. Elle n'est pas encourageante, la perspective : se voir, au moment de sa libération, mis dans la rue s'il est à

Cayenne, en pleins champs, s'il est sur un pénitencier agricole : dans les deux hypothèses, sans un sou et sans qu'on lui enlève sa livrée infâme. Où ira-t-il pour se procurer du travail, dans ce pays où il n'y a aucune industrie et presque pas d'agriculture? Qui l'emploiera parmi les quelques habitants qui récoltent un peu de cannes et possèdent un peu de bétail maigre? Vraisemblablement personne, et cela pour deux raisons : la première, c'est que l'*assigné*, le condamné en cours de peine, coûte moins cher que le libéré ; la seconde, c'est qu'il est agréable pour un homme de couleur d'avoir des esclaves blancs, — « l'assigné » est un véritable esclave, — qu'il fait souffrir et auquel de temps en temps il se donne la satisfaction d'administrer un coup de trique.

La liberté, considérée sous cet aspect, ne sera pas très enviable : et, pour vivre libre sans voler et sans devenir le coquin que l'on tâche de ne pas être, il faudra se raidir encore.

Lorsqu'il réfléchit à ces choses, couché sur son lit de camp, le misérable dont je parle devra, n'est-il pas vrai, avoir un caractère singulièrement énergique pour ne pas s'abandonner et ne pas laisser s'éteindre en lui cette petite flamme du bien que tant de souffles impurs font vaciller.

Du seul fait qu'il y ait, même à la Guyane où je vous jure qu'on ne les encourage pas, des exemples de gens ayant résisté à la contagion, j'ai le droit de conclure, — et j'y tiens, — qu'il serait possible de les multiplier et que c'est un devoir impérieux de le tenter.

C'est précisément parce qu'on sent là-bas l'absence de la pensée charitable et humanitaire, ou son impuissance à se manifester, qu'on éprouve, en visitant ce bagne, une impression tout à fait navrante. Il y a des institutions auxquelles on ne saurait permettre de rester *vieux jeu :* tels, les hôpitaux et les prisons. Eh bien, le bagne de Cayenne est vieux jeu, et l'on dirait qu'il en est encore à la conception surannée de la « vindicte publique ».

A vrai dire, si l'on ne considère que la répression, il faut lui rendre cette justice qu'il n'est point du tout rébarbatif et que la discipline n'y est pas observée avec rigueur. Les mêmes établissements pénitentiaires qui méritent les plus vives critiques d'un criminaliste de 1894, demandant la régénération,

eussent été loués sans réserve par un philosophe sensible du XVIIIe siècle, à qui suffisait la miséricorde.

*
* *

Cela dit, puisque nous sommes à Cayenne, prenons la rue du Collège, — où, d'ailleurs, il n'y a pas de Collège, — traversons le boulevard Jubelin, de l'autre côté duquel les maisons s'espacent, et, en quelques minutes, nous nous trouvons devant une grande porte cintrée surmontée d'un pavillon et portant cette inscription : « Pénitencier — Dépôt. »

La grille est ouverte et laisse voir une allée sablée qui tourne dans un jardinet bien entretenu. Aspect des plus engageants. Nous entrons, nous prenons à droite, et nous sommes dans une grande cour à peu près carrée, flanquée d'un côté par un corps de bâtiments à deux étages muni d'une vaste véranda, de l'autre côté par un mur blanchi à la chaux. Au fond, un jardin potager, que de beaux manguiers et de nombreux bananiers protègent contre les rayons trop ardents du soleil.

Le bâtiment est la caserne des surveillants militaires, le mur blanc est une des quatre faces de l'enceinte du « camp ».

Un surveillant s'avance à ma rencontre : je lui remets mon permis de visiter, dûment timbré et paraphé.

— Je vais prévenir le chef, dit-il.

Presque aussitôt, celui-ci paraît. C'est un grand gaillard d'une quarantaine d'années, bien découplé, à l'allure résolue, décoré de la médaille militaire. Belle figure de soldat, franche, très énergique, tempérée par des yeux bleus très doux qui me révèlent l'Alsacien pur sang, même avant qu'il m'ait salué d'un cordial : « Ponchour, messieur ». Physionomie extrêmement sympathique. Je sens que cet homme-là doit savoir se faire craindre et obéir au doigt et à l'œil, mais aussi qu'il doit être juste et bon. — Renseignements pris, le pronostic se trouvera exact. — Après quelques phrases échangées, il m'interrompt tout à coup :

— Pardon, monsieur, n'êtes-vous pas allé en Nouvelle-Calédonie, il y a deux ans?

— Oui, en effet.

— Vous avez, n'est-ce pas, visité l'île Nou en compagnie de M. le commandant supérieur B...?

— C'est exact.

— Je vous « remets » bien, maintenant. A cette époque-là, j'étais chargé du quartier cellulaire.

Me voilà en pays de connaissance. Tout en nous promenant dans la cour, nous causons. Mon surveillant principal me raconte qu'ayant pris un congé, — après quinze ans de séjour à Nouméa, — il s'est vu appliquer l'inflexible règle du « tour de roulement ».

— J'aurais mieux fait, conclut-il, de rester là-bas jusqu'au moment de ma retraite. Car voyez-vous, monsieur, ici, ce n'est pas la même chose. D'ailleurs, vous allez en juger par vous-même, et, puisque vous connaissez les pénitenciers de la Nouvelle-Calédonie, vous vous rendrez bien vite compte de la différence.

Nous nous dirigeons vers une poterne fermée par une grosse grille. Un coup de cloche, et le surveillant de garde nous introduit. Trois ou quatre forçats sont là, qui, d'un air obséquieux, nous saluent; ils portent sur la manche gauche de leur vareuse un brassard sur lequel se détachent en rouge les lettres C. M.

— Qu'est-ce que font ces transportés? demandai-je à mon guide.

— Ce sont des *contremaîtres de discipline*. Ceux que vous voyez sont préposés à la fouille qui se fait à chaque rentrée au camp des corvées extérieures. On ne peut pas obliger, vous le concevez, un surveillant militaire, qui a les galons de sous-officier, à fouiller des forçats ou à remplir l'emploi de porte-clefs. Il y a là une question de dignité.

Sur ces paroles, nous pénétrons dans l'infirmerie. Les planchers en sont pourris, les murs lézardés; il y fait une chaleur extrême et une odeur insupportable de chlore vous saisit à la gorge : il ne faut pas abuser des meilleures choses, voire des antiseptiques. Rien d'intéressant à noter : quelques malades grelottants de fièvre, anémiés au dernier degré, quelques blessés attendant la visite du médecin pour être évacués sur l'hôpital de Cayenne, et c'est tout.

Avançons dans le camp. Il est composé de sept ou huit

cases destinées à contenir chacune une soixantaine d'hommes, mais où, d'habitude, on en empile le double. Évidemment, aucun plan n'a présidé à leur construction et à leur orientation : je veux bien qu'on néglige la question d'art, à la rigueur, mais on aurait dû ne point oublier les exigences de la surveillance et celles de l'hygiène.

L'intérieur des cases est aussi simple que peu confortable. Le sol n'en est pas bitumé, ni même carrelé ; on le balaie de temps en temps, mais cela ne dérange guère les puces, punaises et *tutti quanti* qui y ont élu domicile. Deux rangées de hamacs très sales, déchirés pour la plupart, laissent libre un couloir au fond duquel un *buen retiro* par trop primitif répand une odeur horrible, et qui est très dangereuse. Cela seul doit constituer un véritable supplice.

Les murs sont si vieux et si minces que du poing on y ferait un trou ; les toitures sont si légères qu'un enfant passerait, sans grand effort, au travers ; les sabords ne ferment pas et sont placés à hauteur d'homme. Seule, la porte possède un énorme cadenas, purement symbolique. Et, malgré cela, quand le surveillant de semaine fait sa ronde de nuit et que, parcourant la case d'un bout à l'autre, il compte les dormeurs ou soi-disant tels, bien rarement il trouve un hamac vide.

— Comment expliquez-vous cela ?

— Par une raison très simple : ils n'ont pas, en général, envie de s'évader.

— Vous m'étonnez considérablement.

— Monsieur, quand vous connaîtrez un peu le pays, votre étonnement cessera. Du reste, tout de suite, vous allez le comprendre. Le forçat ne s'évade presque jamais pour voler : — il y a des exceptions, mais elles sont très peu nombreuses : — et s'il commet des larcins, étant en évasion, c'est pour se procurer des vêtements, des vivres, un canot ; rencontrez-le dans un bois, il ne vous attaquera pas. S'il s'évade, c'est uniquement afin de fuir le plus loin possible du bagne et de la Guyane, afin « d'avoir sa liberté », comme il dit. Par conséquent, il ne s'exposera pas à risquer une condamnation à cinq ans de réclusion cellulaire, — ce qui n'est pas rien, — s'il n'a pas, en s'évadant, au moins une chance sur deux

d'atteindre un pays étranger où il puissse se dérober aux recherches.

» L'objectif, pour le condamné de Nouvelle-Calédonie, c'est l'Australie; pour celui de la Guyane, c'est le Brésil et le Venezuela, — où il est, d'ailleurs, beaucoup plus facile de se cacher qu'en pays anglais, car la police y est vague, ne s'occupe pas des visages inconnus, ne manifeste aucune curiosité, enfin parce que nous n'y entretenons pas, comme en Australie, des surveillants militaires qui avertissent les détectives dès qu'une figure leur paraît suspecte. — Mais, en revanche, il est infiniment plus difficile de se rendre d'ici au Para ou à Puerto-Cabello que de franchir en canot les onze cents milles qui séparent Nouméa de Brisbane.

» Lorsqu'on a dépassé la zone habitée, — il ne faut pas aller bien loin pour cela, — on est dans les forêts vierges, qui ont des centaines et des centaines de kilomètres d'étendue, qui sont peuplées de serpents, d'insectes venimeux et de vampires: il faut s'y frayer un chemin à travers les lianes. Au bout du premier jour, on a perdu sa direction, on va au hasard, revenant parfois au point de départ après de longues marches; les vivres s'épuisent vite, et, pour les remplacer, pas d'autre nourriture que des fruits sauvages. Quelle énergie humaine peut surmonter de tels obstacles! Notez que les environs de Cayenne sont surveillés, les passages gardés, et que le fugitif est bien souvent cueilli avant d'avoir traversé la rivière. Quant à l'évasion par mer, elle est à peu près impossible: la rade est toute petite et, pour gagner le chenal, il faut passer à côté de l'aviso stationnaire. Je n'ai pas connaissance qu'on l'ait tenté... Voici l'atelier de confections pour les surveillants militaires.

Dans une assez petite salle, une douzaine de tailleurs sont occupés à coudre des uniformes en coutil blanc, sous la direction d'un « contremaître » cul-de-jatte et boiteux.

Je ne pus m'empêcher, voyant ce magot difforme et impotent, de demander comment un être pareil avait pu se faire envoyer au bagne.

— Condamné à perpétuité pour viol sur la personne de sa fille.

Pouah!

Tout à côté de cet atelier est celui de la cordonnerie, qui fournit les chaussures des surveillants et de leur famille.

Ces deux ateliers rendent les plus grands services. Grâce à eux, un uniforme en drap avec boutons argentés revient à cinquante francs, une paire de souliers à dix francs. C'est le tiers, au plus, de ce que coûteraient les mêmes objets si on les faisait fabriquer par des ouvriers du pays. Songez qu'un surveillant militaire de troisième classe touche seize cents francs de solde, et vous comprendrez que, sans les ateliers, il ne pourrait pas vivre.

D'ailleurs, jamais l'industrie locale ne parviendrait à habiller et à chausser trois cent cinquante personnes.

Je ne décrirai pas la cuisine ni la cambuse, qui n'ont rien de particulier. Allons à la prison.

On nous ouvre une grille, nous traversons un préau, et nous sommes devant un petit bâtiment plus laid que terrifiant. A gauche, est la prison commune où les hommes punis sont entassés d'une façon invraisemblable; de cette masse d'individus sales et déguenillés émanent de fâcheux effluves : les uns sont couchés, fers aux pieds, sur le lit de camp, les autres se dandinent d'un air stupide, semblables à des animaux en cage. Faute d'espace ou faute d'organisation, tout est mêlé : les individus coupables de légères infractions et ceux qui ont commis un acte grave d'insubordination ou d'immoralité. Le côté droit du bâtiment contient une vingtaine de cellules où sont enfermés les *préventionnaires*, qui attendent leur comparution devant le tribunal spécial maritime, et les forçats condamnés par ce même tribunal et qui attendent leur transfert aux îles du Salut. Chaque cellule a un mètre de large sur deux de long; elle est voûtée et reçoit le jour par une « hotte »; pour mobilier, un lit de camp et une baille à déjections; on complète parfois cet ameublement par une « barre de justice », où sont fixés, au moyen de *manilles* rivées, les deux pieds du prisonnier. Cela est noir, étouffant et puant. Aucun hôte de distinction ne s'y trouve pour le moment : il n'y a que des pauvres diables d'évadés, maigres comme des clous, pâles comme la mort, loqueteux, pitoyables et penauds, des ivrognes qui méditent sur les conséquences de la soustraction d'un litre de tafia

et quelques personnages qui ont refusé le travail, aimant mieux être à « l'ombre » qu'au soleil.

Les pénitenciers du dépôt n'ayant plus de secrets pour moi, nous traversons de nouveau les cours afin de gagner la porte de sortie.

Il est dix heures et demie, et les corvées reviennent du travail : rangés sur deux rangs, les forçats répondent à l'appel. Aussitôt après, à un roulement de tambour, les cuisiniers apportent des baquets contenant la ration de soupe et de viande de dix hommes : — le « plat ». — Second roulement de tambour : « Rompez les rangs ! » Chaque groupe de dix s'en va dans un coin manger le déjeuner octroyé par l'administration, c'est-à-dire deux cent cinquante grammes de viande réduits à cent trente par la cuisson. Le bouillon est maigre, mais le pain est en suffisante quantité (un kilogramme par jour).

Après déjeuner, les forçats ont droit à une heure de sieste avant de reprendre le travail, — « séance du soir ».

Le « principal » tient absolument, avant que je m'en aille, à me faire les honneurs de son chez lui : il m'offre un petit verre de rhum de Mana, auquel je riposte par le don d'un cigare, et nous causons encore un instant, avec ce plaisir de gens qui se sont aperçus en Océanie, qui se retrouvent par hasard en Amérique, et ne savent pas s'ils auront l'occasion de se rencontrer encore une fois avant la grande réunion de la vallée de Josaphat.

— Eh bien, me dit mon hôte, que pensez-vous, monsieur, de ce que vous venez de voir?

— Je pense qu'on ferait fort bien de démolir tous ces bâtiments mal construits et beaucoup trop exigus... Et, à ce propos, une question : à quoi servent donc vos douze cents forçats?

— A fournir l'effectif des corvées de la municipalité, du jardin public, de l'hôtel du gouvernement, de l'artillerie, des Ponts et Chaussées, des magasins de l'État, etc... Enfin, c'est ici que les colons s'approvisionnent d'« assignés ». Il en résulte que la fluctuation de ce personnel est incessante et que nous avons fort à faire pour tenir à jour les carnets, états, fiches individuelles de tout genre que nous devons fournir.

— Vous n'avez pas ici de criminels célèbres?

— Non, tous les condamnés de cette catégorie, ainsi que

les anarchistes, sont aux îles du Salut. En fait de criminels de marque, nous n'avons en ce moment que Vaubourg, qui scia le cou de son ami et qui l'enterra dans une cave.

Vaubourg est actuellement employé comme ébéniste; c'est un ouvrier assez habile et laborieux. Seulement, il a une idée fixe : monter un théâtre afin, dit-il, de « divertir ses codétenus en les moralisant ». Pas plus tard que dimanche dernier, on l'a surpris, dans une case, en train de jouer un vaudeville avec plusieurs de ses camarades; ils avaient réussi à se procurer des costumes, et l'un d'eux était habillé en gendarme. Inutile d'ajouter que la comédie s'est terminée en cellule.

Après avoir cordialement serré la main du brave surveillant-principal, je descends la rue du Collège.

Les pieds meurtris par les cailloux pointus, le nez tamponné avec mon mouchoir afin de soustraire mon sens olfactif aux émanations des ruisseaux qui bordent toutes les maisons, je songe à bien des choses, notamment à celle-ci : voilà trente ans que le bagne est établi dans ce pays, et je viens de voir douze cents forçats que le gouvernement prête à la colonie pour ses travaux d'utilité publique. Pourtant je n'aperçois nulle part un rudiment de trottoir, nulle part un édifice convenablement bâti, si ce n'est l'hôtel du gouvernement, qui est un ancien couvent de jésuites; pourtant je me bouche le nez de toutes mes forces, afin de n'être pas asphyxié, quoique les urubus (sorte de gros corbeaux) fassent de leur mieux pour enlever le plus gros des immondices...



La courtoisie de nos officiers de marine est proverbiale. Elle prouve, à l'étranger, que la politesse française, si fort renommée jadis, si fort compromise aujourd'hui par certains échantillons affublés d'étiquettes brillantes, n'est point une légende.

L'aimable commandant du *Bengali*, fidèle à cette tradition, veut bien m'autoriser à profiter d'une tournée qu'il va faire avec son aviso et m'offre l'hospitalité de son bord. J'accepte d'un cœur d'autant plus reconnaissant que mon ticket de première classe sur un des deux petits steamers qui font le

service de la côte ne m'eût accordé que le douteux privilège de m'asseoir, de manger, de dormir côte à côte avec des nègres allant sur les placers. Bien que très fidèle observateur de notre devise républicaine, Liberté, Égalité, Fraternité, je n'hésite pas à préférer, je l'avoue, la compagnie du commandant et de son état-major.

Notre première étape est Kourou, lieu célèbre par le désastre d'une expédition que nous fîmes en 1763 et où dix mille hommes périrent. Kourou est maintenant un petit hameau, chef-lieu d'une commune, avec maire, adjoint, conseil municipal, agents de police en uniforme, instituteur et gendarmerie à cheval, s'il vous plaît. Tout ce monde, sauf les gendarmes, est du plus pur ébène et s'occupe fort de politique. De ma vie, je ne suis allé dans un endroit où il y eût autant de puces.

Le village, ses hommes politiques et ses puces sont englobés dans un vaste domaine appartenant à l'État et dont il a fait un pénitencier agricole.

On y exploite des bois dont on ne se sert pas, on y élève du bétail qui est petit, laid et maigre, et on y cultive du café qui pousse à merveille et vaut le meilleur martinique.

Voilà — je parle du café — un résultat intéressant, un semblant d'entreprise pratique et utile. Kourou est relativement salubre, étant balayé continuellement par la brise de mer. Ce serait un point fort bien choisi pour y installer des *élèves-concessionnaires* comme en Nouvelle-Calédonie, pour y préparer une sélection de condamnés, une pépinière destinée à donner des éléments à la colonisation. Malheureusement, on ne songe guère à ces choses : toutes les catégories de forçats sont mélangées : on se trouve satisfait si la caféerie possède le nombre d'ouvriers dont elle a besoin.

Une des annexes de Kourou est le chantier forestier de Gourdonville, au sujet duquel on vient de publier des récits à faire dresser les cheveux sur la tête. Pour moi, j'en connaissais déjà quelques-uns, de ces récits, depuis plusieurs années ; — entre autres, l'histoire du forçat enduit d'une matière sucrée, attaché sur une fourmilière et dévoré par les insectes pendant que des surveillants se réjouissent de ce spectacle, et insultent aux abominables tortures du malheureux. Ce scénario est fort dramatique, mais il a le tort, à mes yeux, de manquer de

fixité : tantôt l'action se passe en Nouvelle-Calédonie, au camp disciplinaire dit « Camp Brun », tantôt à la Guyane, soit à Gourdonville, soit à l'Orapu, — je donne bénévolement cette nouvelle indication, — mais toujours dans un endroit où les plus dangereux criminels sont réunis. Qu'y a-t-il de vrai dans cette légende, — car j'admets que cette fumée ne soit pas sans feu, — il m'a été impossible de le savoir.

Si un pareil acte de férocité, probablement fort aggravé par les imaginations de messieurs les forçats, a été commis quelque part, je ne crois pas qu'il ait un rapport bien direct avec la révolte des anarchistes aux îles du Salut.

Et, puisque j'ai parlé de cette vieille légende ressuscitée, qu'on a, de très bonne foi, avec une sincère indignation, accueillie comme si elle était jeune, qu'on me permette d'insister sur le rôle des surveillants, car je les ai vus de si près, j'en ai tant vu que c'est pour moi une sorte de devoir, un besoin de conscience de leur rendre hommage.

Le corps des surveillants militaires n'a aucune espèce de rapport avec l'antique chiourme (où peut-être, au fait, il faudrait chercher le véritable inventeur du supplice par les fourmis) ; il est exclusivement recruté parmi les gradés de l'armée de terre, de l'infanterie de marine, des équipages de la flotte, ou les pompiers de Paris et les gardes républicains. Beaucoup sont d'anciens sergents-majors ou fourriers. Tous sont sortis du régiment ou de la flotte avec un « certificat de bonne conduite n° 1 ». La plupart sont mariés et ont emmené leur famille. Ils s'engagent pour quatre ans, mais le ministre peut, en cas de faute grave, et sur le rapport d'un conseil d'enquête militaire, les renvoyer avant cette date. Ils acquièrent les droits à la retraite au bout de vingt-cinq ans. La carrière à parcourir est la suivante : trois classes en qualité de surveillant : 1.600 francs, 2.000 francs, 2.400 ; deux classes en qualité de surveillant-chef, enfin surveillant principal ; solde variant de 3.000 à 4.000 francs.

A ce compte, il est difficile d'amasser des rentes, et ces budgétivores ne se partagent qu'une bien faible portion de l'assiette au beurre. Et à quel prix ils l'achètent! Logés dans des paillottes, presque sans meubles, avec leur malle pour toute armoire, parfois au milieu des bois, vivant de conserves.

partant à quatre heures et demie du matin, ne rentrant que le soir à six heures quand le chantier est éloigné, continuellement sous un soleil de feu; puis, avant de manger et de se reposer, obligés de veiller au souper de leurs hommes, de faire l'appel, de recevoir les réclamations, de faire panser les éclopés, de mettre à part les fiévreux et les malades, etc... La nuit, il faut se relever pour faire des rondes et sauter à bas de son lit au moindre bruit suspect. On voit le temps qu'un surveillant peut consacrer à son intérieur, à la vie de famille; on voit combien la femme privée de toute distraction, les enfants privés d'école, mènent une existence enviable. Je ne parle pas du danger incessant qui résulte de l'isolement au milieu de quarante ou de cinquante galériens : — j'ai vu un surveillant qui vivait seul dans une forêt avec soixante-dix forçats : et dans la récente révolte, deux surveillants ont été tués, avec deux ou trois contremaîtres ; — je ne parle pas de la responsabilité très lourde et de tous les instants, responsabilité morale et responsabilité pécuniaire, ni du travail d'écritures qui s'ajoute à la fatigue physique. Un condamné s'enfuit-il, le surveillant sera puni de prison s'il ne peut prouver qu'aucune négligence ne lui est imputable; se sert-il de son arme contre un des hommes confiés à sa garde, — *même s'il est en cas de légitime défense*, — on le traduit devant le conseil de guerre. La moindre faute, le plus petit oubli sont punis de salle de police ou de consigne, et tout feuillet de punition un peu chargé vaut une mauvaise note à l'inspection générale annuelle. Jamais de permission, jamais de repos en dehors du dimanche, où l'on n'a que le service des rondes.

Voilà ce qu'on exige, par quarante degrés de chaleur, d'un surveillant militaire, en échange d'une somme de seize cents francs, diminuée des 5 p. 100 de la retraite. Je ne crains pas d'affirmer que ces gens-là méritent bien de la société.

Mon Dieu, je ne prétends pas que tous soient parfaits et que, sur un millier de surveillants, il ne s'en trouve de médiocres, voire de mauvais : ce sont des hommes ! Mais je maintiens que ces employés militaires sont en immense majorité honnêtes, dévoués et *très doux* envers les condamnés. Mon affirmation tire une certaine autorité de ce double fait que j'ai

vu les choses dont je parle et que mes théories criminalistes ne me rendent pas suspect de partialité.

Quoi qu'il en soit des mystères horrifiques de Gourdonville, au moins le péniteneier de Kourou est-il très recherché : on y réalise le fameux *desideratum* de la journée de huit heures dans des conditions fort douces.

Aucune silhouette intéressante à crayonner, si ce n'est celle d'un ancien officier de l'armée italienne, appartenant à une famille bien connue. De faux en faux et de chute en chute, il est arrivé à la caféerie de Pariacabo. Cet homme a trente ans, il est grand, vigoureux et a encore une tournure de *gentleman* sous son grossier costume; mais sa face rasée ne rougit pas quand on le regarde. Il est très sensible à une gratification de vingt-cinq centilitres de vin ou d'un paquet de tabac.



Kourou est situé juste en face des iles du Salut, que l'on aperçoit très distinctement de la plage. De l'un à l'autre embarcadère, nous avons à peine le temps de faire un excellent déjeuner, accompagné d'un fort roulis. On jette l'ancre au moment où le maître d'hôtel du commandant sert le café. Nous sommes devant l'île Royale, la plus importante de la trinité sinistre que complètent l'île Saint-Joseph et l'île du Diable: un étroit chenal les en sépare.

Le commandant supérieur des îles vient à bord saluer le commandant du *Bengali*. Il est casqué, brodé, assez gros, l'air intelligent. On nous présente l'un à l'autre. Sans se faire prier, il me donne licence d'errer à ma guise avec un officier de l'aviso sur son territoire et de questionner un peu, certain que je n'abuserai pas de sa confiance. L'administration est une personne qui n'aime pas laisser voir ses dessous: elle n'a rien à craindre de moi, et, s'il m'est arrivé de les entrevoir, je me ferai scrupule de les dépeindre : tout ce que j'en veux dire, c'est que le soin qu'elle met à les cacher les fait croire plus laids qu'ils ne sont. Aussi bien, c'est son affaire; et je ne me suis pas donné mission de la défendre ni de l'attaquer. Je cherche à dire tout bonnement la vérité, sans m'occuper de savoir si elle donne raison à celui-ci ou tort à

celui-là. Les polémiques violentes soulevées ces jours derniers par l'incident, mal connu encore, qui vient de se produire, ne peuvent pas modifier les souvenirs tout récents que j'ai rapportés de ma visite. En les transcrivant, je n'ai point à me préoccuper des opinions plus ou moins raisonnées que je semblerai, sans le vouloir, partager ou repousser.

Notre canot accoste l'île Royale en quelques bons coups d'avirons, car l'aviso a pu mouiller tout près de terre. C'est à cet avantage, dont les autres ports guyanais sont dépourvus, de posséder une rade profonde, que les îles du Salut doivent le privilège d'avoir joué un rôle considérable, dans l'histoire de la colonie : d'avoir été choisies en 1794 et en 1851 comme lieu de déportation politique, en 1853 comme bagne central.

Un chemin en lacet nous conduit au plateau où sont groupés le camp occupé par les condamnés, le quartier cellulaire, les hôpitaux, le couvent des religieuses de Saint-Paul de Chartres, la chapelle, les logements des fonctionnaires, les magasins et la caserne des détachements des troupes de la marine... Bien des choses, trop de choses réunies dans un espace qui mesure un kilomètre et demi de long sur cinq cents mètres de large.

L'ascension est d'autant plus pénible, que, sous prétexte de nécessité de surveillance, on a coupé la plupart des gros arbres qui, jadis, tamisaient, dit-on, les rayons d'un soleil impitoyable. Pendant dix minutes, nous les regrettons. Arrivés au faîte, nous trouvons la chapelle qui nous semble placée à point pour nous offrir un peu de fraîcheur et nous permettre d'éponger nos fronts ruisselant sous nos casques de liège.

Elle est très grande, cette chapelle, mais très délabrée et affreusement bariolée par des artistes de l'endroit, auxquels raisonnablement on ne saurait reprocher de ne pas avoir la note mystique et le sentiment de l'art chrétien. Tandis que, dans l'abside, nous contemplons un énorme Christ aux chairs invraisemblablement roses et à la chevelure d'un blond inédit, une cacophonie étrange éclate au fond de la nef et nous fait retourner ; nous apercevons une espèce de gnome assis devant l'harmonium et qui s'escrime à tour de bras et à grands efforts de pédales.

— Qu'est-ce qu'il essaie de jouer, cet animal-là? dit mon compagnon.

Le gnome, cependant, redouble d'ardeur; l'harmonium souffle, gémit, s'époumonne, laisse échapper des sons lamentables qui, certainement, veulent être une marche; mais laquelle? A force d'écouter, cependant, un accord nous révèle la mélodie : c'est la *Marseillaise!*

Le petit vieux fêtait la marine française. Je confesse qu'en dépit de la sainteté du lieu, nous ne pûmes nous empêcher de rire de bon cœur.

Ce patriote mélomane est un ancien ecclésiastique nommé Porion. Il était desservant dans le Pas-de-Calais, en 1887, quand on lui chercha noise à propos de sa façon de catéchiser les petits enfants.

L'aumônier des îles du Salut lui a confié les triples fonctions de sacristain, de chantre et d'organiste. Il paraît qu'il a une jolie voix de ténor.

Plus amusés qu'édifiés par notre station dans l'église, nous parcourons l'hôpital civil et militaire : il ne contient, pour le moment, que trois ou quatre surveillants et soldats atteints de fièvres. Cet hôpital est fort grand, admirablement tenu, ciré et astiqué comme un navire de guerre : mais cette toilette pimpante est un maquillage qui dissimule mal les rides, c'est-à-dire des lézardes.

Les forçats-infirmiers s'honorent de posséder dans leurs rangs Allmayer, le fameux Allmayer qui vola sur le bureau même du juge d'instruction un ordre de mise en liberté, et sortit tranquillement de Mazas, après avoir remercié ses gardiens de leurs bons procédés. Il avait de hautes et nombreuses relations dans le monde parlementaire, et je ne ferai pas à quelques-uns de nos législateurs la mauvaise plaisanterie de citer les noms qu'il m'a indiqués — avec preuves écrites — comme étant ceux de ses amis, ou plutôt, de ses anciens amis, car il se plaint amèrement d'être un peu « lâché ». Afin de gagner un autre prestige, il essaie de se faire passer pour anarchiste, et de se faufiler dans le groupe de cette catégorie de condamnés soi-disant politiques. Mais ceux-ci ont accueilli froidement ses avances, craignant que le compère ne fût homme à manger à deux râteliers. Allmayer s'est montré

très froissé de cette réserve, qu'il juge blessante, et n'en persiste pas moins dans son attitude de victime de la réaction ; il désire beaucoup lever tous les doutes à ce sujet.

C'est un assez beau garçon d'une trentaine d'années, brun, à l'œil intelligent, à la physionomie remarquablement fausse. Il affecte une grande politesse et une fière résignation, qui conviennent à un communaliste dans le malheur; il soigne ses frères avec la charité d'un apôtre, et prépare d'une main experte autant que dévouée des cataplasmes émollients et des bandes. J'ai appris avec regret que, le lendemain de notre passage, il avait volé à un médecin colonial toutes ses économies, — à titre de « reprise » légitime.

Le camp de l'île Royale contient plusieurs catégories de forçats : les réclusionnaires, les double-chaîne, les internés, — dont les anarchistes font partie.

La réclusion et le port de la double-chaîne sont des peines prononcées par le tribunal spécial maritime : l'internement est une simple mesure de précaution et de discipline qui, néanmoins, impose une lourde aggravation de régime.

Cinq années représentent le maximum du temps de réclusion qui peut être infligé à un forçat. C'est beaucoup, — et, à mon humble avis, c'est trop.

Prenez, je vous prie, la peine de réfléchir à ce que peuvent être cinq années passées dans une cellule voûtée de trois mètres de long sur un mètre de large, avec, pour tout exercice hygiénique, une promenade quotidienne d'une demi-heure dans un étroit préau ; pour toute nourriture, deux jours sur trois, du pain sec ; pour vêtement, un costume fait au moyen de vieux sacs.

Et cet épouvantable régime est compliqué par le fait que la Guyane ne possède pas de maison centrale, qu'on est obligé d'exécuter cette loi terrible de la réclusion, *the solitary system*, sans posséder les installations qui permettraient d'en atténuer, jusqu'à un certain point, les conséquences redoutables.

Loin de moi la pensée de faire de la sensiblerie mal à propos et d'en demander ! Mais je voudrais un peu de logique en ces choses si graves : puisqu'on prétend — et encore une fois je ne saurais trop y applaudir — employer le châtiment

comme un remède au lieu d'en faire un acte de vengeance, il ne faut pas *abrutir* le sujet, car c'est aller directement à l'encontre du but.

Pour des âmes farouches et obscures, où, continuellement, gronde la voix du mal et qui, jamais depuis l'enfance, n'en ont entendu d'autre, la pire des conseillères est la solitude. Chaque mois, chaque jour diminuera le peu de spiritualité qui existe chez ces êtres et dont peut-être on serait parvenu — qui sait? — à tirer parti. L'animalité prendra tout. Vous avez enfermé dans la cellule un homme pervers, dangereux, criminel, mais un homme enfin : il en sortira une bête fauve.

Le *solitary system*, le *separate system* peut être excellent dans une prison, appliqué à une catégorie d'individus suffisamment cultivés pour que la lecture, le travail intellectuel, apaisent leurs passions, fassent naître et développent les réflexions salutaires, le repentir. Mais au bagne, appliquée à des coquins profondément ignorants pour la plupart, la médication littéraire est inefficace, le *solitary system* serait naïf. Il devient cruel s'il consiste à enfermer un être humain exactement comme une hyène au Jardin des Plantes.

Au moins, si l'on remplaçait le travail intellectuel par un travail manuel ! Je sais bien que le règlement le prescrit, mais je sais aussi qu'il est impossible d'appliquer le règlement. Où trouvera-t-on, à la Guyane, un entrepreneur assez bête pour faire fabriquer par des forçats des produits dont il n'aura pas la vente? Les réclusionnaires se tourneront les pouces pendant un an, deux ans ou cinq ans. Après quoi, leur cerveau sera liquéfié, ils seront usés, pourris, finis, bons à jeter à l'équarrisseur... Messieurs les législateurs, je ne vous fais pas compliment de votre loi.

Je vais dire une énormité. Je trouve qu'on a eu tort de supprimer les punitions corporelles, plus brutales en apparence, mais combien moins barbares en réalité, — plus efficaces, certainement ! — Un forçat s'évadait, refusait le travail, se révoltait : on le condamnait à dix, à vingt, à trente coups de fouet. Il était déshabillé, solidement amarré à un banc, — couché sur le ventre. — Cela fait, on rassemblait un groupe de condamnés auxquels une leçon de choses pouvait être profitable, puis le *correcteur* s'avançait armé du

« chat à neuf queues ». Au commandement, il faisait retomber les cinglantes lanières sur la partie la plus charnue du patient. Parfois, au bout du dixième coup, le médecin disait : « Assez ! » Alors, on lavait les plaies avec du tafia ; et, trois ou quatre jours après, le condamné reprenait le travail. Cinq minutes de vive souffrance, quelques jours de cuisson, n'étaient-ils pas préférables à cinq années d'oubliettes ?

Ni la santé ni l'intelligence n'étaient altérées par cette petite saignée qui ne favorisait pas, comme l'incarcération, la paresse physique et l'ankylose morale.

Les Anglais pensent ainsi. Et d'autres encore... J'ai interrogé de vieux forçats qui ont tâté de la schlague et de la cellule : ils regrettent le chat à neuf queues. Voilà qui est topique, je pense.

Que si, néanmoins, la schlague révolte notre pseudo-philanthropie, pourquoi ne pas adopter le système mis en usage dans certains États américains ?

Un forçat refuse le travail. On l'amène devant le chef.

— Vous ne voulez pas travailler ? dit celui-ci.

— Non, répond l'homme.

— Fort bien : on va vous conduire dans la cellule spéciale jusqu'à l'heure de la suspension du travail.

Là-dessus, on conduit l'homme dans un petit local bien cimenté, n'ayant pour tout mobilier qu'une pompe. Dès que la porte est refermée, un glouglou se fait entendre : par un orifice pratiqué dans l'une des parois ou au ras du sol, de l'eau pénètre dans la cellule. Bientôt le prisonnier en a jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la ceinture ; il en a maintenant jusqu'au cou ; l'eau continue à monter. Quand elle arrive au menton, l'homme empoigne la pompe. Or le débit du robinet étant exactement celui de la pompe, le forçat est obligé de pomper sans arrêt sous peine d'être noyé. Aussitôt que la cloche sonne, on ferme le robinet, on déclanche un clapet, et l'eau s'écoule.

Un gardien passe la tête par le guichet :

— Eh bien, voulez-vous reprendre le travail avec vos codétenus ?

En général, l'homme répond : « Oui. » S'il dit non, le gardien n'insiste pas, et l'on recommence pendant la période de

travail suivante. On m'a certifié — et je le crois volontiers — que les plus déterminés sont matés à la seconde expérience.

Quelle que soit la méthode employée, il faut éviter de punir la paresse par l'oisiveté, le crime par le silence, par la diète, par l'isolement individuel.

J'ai parlé tout à l'heure de la double chaîne. Ce mot évoque peut-être à vos yeux le forçat traînant son boulet et attaché à un autre misérable. La double chaîne moderne n'est plus qu'un archaïsme sans conséquence, une tradition affaiblie et tout à fait inutile à conserver, un cliquetis conventionnel : il semble qu'on ne puisse comprendre ni la maréchaussée sans un bruit de bottes, ni le bagne sans un bruit de chaînes.

Pour le moment, cette chaîne lourde d'un peu plus de trois kilos est fixée à une sorte de bracelet en fer, nommé manille, que l'on rive à la cheville gauche ; quand le condamné marche, il la relève et l'attache au genou. J'ai demandé à beaucoup de forçats si cette chaîne leur causait une souffrance ou une gêne ; tous m'ont répondu qu'au bout de quelques jours on s'habituait fort bien à son poids.

Il est reconnu, d'autre part, que la chaîne n'empêche pas de s'évader, surtout si l'on s'évade en compagnie : car il n'est pas très difficile de briser un maillon en le frappant à coups de pierre.

Cet attirail, n'étant plus effrayant, devient quelque peu ridicule ; et, puisque l'on tenait à garder encore une punition corporelle, ce n'est pas celle-là qu'il eût fallu choisir.

De cette inefficacité de la double chaîne, je citerai un exemple : celui d'un forçat nommé Lupi, très célèbre à la Guyane par l'audace de ses évasions. Quatre fois, Lupi s'est enfui des îles du Salut : quatre fois, il a été condamné à plusieurs années de double chaîne, qui ne l'ont pas empêché de repartir sur nouveaux frais.

La catégorie des internés est la plus intéressante : c'est l'état-major du bagne : anarchistes, chefs de bande, individualités particulièrement redoutables.

On m'excusera de dire un mot sur les principaux d'entre eux, puisqu'ils viennent de se tailler, justement, un regain de notoriété.

Les anarchistes de profession, pour commencer : — je dis : *de profession*, car tous les cambrioleurs un peu remarquables, tous les assassins de quelque envergure prétendent maintenant à cette qualification enviable, qui leur donne des apparences de sociologues incompris.

Girier est tout jeune, joli garçon, de tournure presque distinguée, l'air d'un monsieur bien élevé. Il s'exprime en termes choisis, et ses manières sont de la plus correcte politesse. Le sentiment de sa supériorité se traduit par une attitude passablement dédaigneuse pour tout ce qui l'entoure : car l'anarchie elle-même a ses aristocrates : Girier en est un. On ne saurait nier que cet homme ait un véritable tempérament de tribun. Son éloquence le rend très intéressant pour un dilettante, mais combien elle doit être dangereuse quand elle s'exerce devant un auditoire semblable à celui qui se trouve dans une case de forçats ! C'est l'apôtre redoutable du vol et de l'assassinat. Quand on a eu, comme moi, l'occasion de causer avec lui, on se demande si sa présence au milieu des brutes qu'il domine de toute son intelligence ne constitue pas un péril permanent, — Il apprend le métier de maçon ; mais je crains fort qu'à son tour il n'ait appris à plus d'un le métier de démolisseur.

Un autre orateur, c'est Clément Duval. Lui aussi a le don de la parole, mais il manque d'instruction. Bon ouvrier serrurier, il a été perdu par ses lectures et par les clubs. Il est convaincu, le malheureux, et très sincèrement il a cru rendre service à l'humanité en incendiant et volant : l'idée de lucre n'a nullement contribué à ses actes. Cette espèce d'honnêteté dans le crime lui donne une physionomie à part. Voilà bien le type de la maladie morale ! Maladie essentiellement contagieuse, et qui eût exigé un traitement et des précautions toutes particulières.

Simon, dit Biscuit, condamné avec Ravachol, est un affreux petit bonhomme dont la figure flétrie porte les stigmates de tous les vices. Il n'a pas même la *blague* du rôdeur de barrière : ses habitudes de monstrueuse débauche ont éteint en lui toute lueur d'intelligence. C'est un être absolument dégradé, profondément répugnant. Il est ignorant comme une carpe et n'a jamais appris aucun métier... Mais je m'aper-

çois que j'en parle comme d'un vivant. Il a été tué, paraît-il, dans la récente échauffourée... *Requiescat !*

Pini, que tant de reporters assuraient avoir rencontré dans tous les coins de l'Europe, était en prison quand j'ai eu l'honneur de l'interviewer. Figure fausse, manières hypocrites, physionomie féline, lâche et féroce. Plus de ruse que d'intelligence. Au total, extrêmement surfait et portant mal le fardeau de sa célébrité.

J'ai nommé les chefs d'emploi de l'anarchie pure : l'homme instruit et violent à froid, l'enthousiaste convaincu, le pervers pourri jusqu'aux moelles et toujours prêt à tout, le diplomate qui combine ses coups avec un air patelin. Chacun peut choisir le protagoniste qui lui plaît.

Passons maintenant aux chefs de bandes qui, eux aussi, conservent du prestige dans la population du bagne.

Lichigaray est, comme son nom l'indique, d'origine basque, mais cela ne l'empêche pas d'être Marseillais. Après avoir débuté assez heureusement dans le commerce, s'être marié, il éprouva bientôt le besoin d'une vie plus agitée. Il quitta sa femme et son comptoir pour prendre la direction d'une compagnie de voleurs fort bien organisée. Ses exploits seraient dignes de la plume d'un Gaboriau, et pendant des années il se moqua de la justice et des lois avec une désinvolture extraordinaire. Cependant il finit par se laisser prendre, et maintenant il est aux îles du Salut, où il cherche à se consoler en rédigeant ses mémoires apologétiques. Doucereux, larmoyant, parlant toujours de son « vieux père » et de son amour pour le genre humain, Lichigaray, malgré sa piété filiale, est regardé comme un des malfaiteurs les plus rusés et les plus déterminés.

Ce grand borgne, qui est en train de savonner sa vareuse, eut son heure de notoriété parisienne : c'est Catusse, le chef de la bande de Neuilly, dont les propriétaires suburbains ont certainement gardé le souvenir, et plusieurs même peut-être la carte de visite : — lorsqu'il lui arrivait de visiter une villa en l'absence des maîtres, il avait, en homme poli, l'habitude de laisser un petit carton de bristol. — Catusse explique, lui aussi, qu'il travaillait pour l'œuvre de la revendication sociale.

Gaudissart et Ivorel s'avancent de notre côté comme les

deux Ajax. Ces jeunes gens eurent une idée géniale : fonder une maison de banque alimentée par le vol. Ils s'adjoignirent un nommé Paul André qui jouait officiellement le rôle de banquier, et l'établissement de crédit commença les opérations. Ivorel et Gaudissart, très répandus dans la basse pègre, se procuraient des titres, actions et obligations, que Paul André négociait. On menait une vie large, on ne lésinait ni avec les cochers, ni avec les femmes; on faisait aller le commerce.

Or, tout près du siège social, demeurait un vieillard avaricieux, le père Ollivier, soupçonné véhémentement de prêter à la petite semaine, et de conduire des fils de famille à une ruine certaine par ses taux usuraires. Ils résolurent de mettre fin à son trafic immoral, et jugèrent à propos de l'étrangler, de s'emparer de ses fonds et de les verser à l'actif de la banque. Le parquet ne comprit pas leurs intentions et les traîna devant le jury; Gaudissart et Ivorel furent condamnés aux travaux forcés à perpétuité, sous prétexte d'assassinat. Ivorel, qui est dessinateur et poète, trouve dans l'art un adoucissement à ses maux; mais le pauvre Gaudissart n'a point cette ressource des exilés, et il regrette amèrement les boulevards extérieurs.

Il y a, même au bagne, des individus qui parviennent, avec de l'adresse et de l'entregent, à éviter les corvées pénibles et à se créer des sinécures. Tel est Cayrot, — qui se piquait de marcher sur les traces de Vidocq et s'amusait à défendre, humble auxiliaire, la société contre des complots souvent imaginaires. — Ce misérable, ancien officier, a gardé des traces d'éducation, qui le rendent plus abject encore. Il a bien voulu m'offrir deux ouvrages de sa façon, encore manuscrits, intitulés, le premier : *Le vol en huit leçons,* et le second : *Les deux cents manières de tromper les médecins.* Ces manuels sont très complets et rédigés dans un style fleuri.

Il a un rival en la personne de Boudes, un grand, aux cheveux gris, au teint pâle, qui se donne des airs de doux résigné. Comme Porion le sacristain, Boudes a été curé de campagne ; il fut condamné pour des faits du même genre, avec complication de tentative d'empoisonnement. D'abord employé en qualité de manœuvre à Kourou, il s'évada du chantier, un jour ; mais une main le saisit au collet et le ramena au

martyre. Cette main était celle de M. le curé de Kourou. Boudes lui pardonne et prie pour lui.

Je pourrais ajouter bien des portraits à ceux-là, mais il ne faut pas abuser des mauvaises choses. En prenant quelques types de forçats, j'ai voulu simplement montrer combien un pareil mélange, de gens d'origines si différentes, peut avoir d'inconvénients, et qu'en laissant fermenter ensemble tant d'éléments diversement pervertis, on court le risque de les voir se combiner pour produire une explosion. Si nous avions des colonies exclusivement pénitentiaires, si l'État se réservait de faire travailler les forçats pour son compte, au lieu d'en distribuer une partie aux communes et aux colons, on pourrait établir et maintenir, comme le veut très justement le ministre, des classifications rationnelles. Ramassez des fruits tombés et tachés, mettes-les pêle-mêle, et ils se gâteront les uns les autres; séparez-les suivant leur degré plus ou moins grand d'avarie, vous en conserverez quelques-uns.



Voilà deux ans qu'une armée de forçats s'escrime à niveler le faîte de l'île Saint-Joseph pour y bâtir la fameuse maison centrale dont je parlais tout à l'heure. Ce travail coûtera très cher et sera très inutile, — si tant est qu'on le poursuive : — car il n'y a pas une goutte d'eau sur le plateau de Saint-Joseph, et une vaste prison sans eau deviendrait vite un foyer d'épidémie. On se bornera donc au dérochement, et le provisoire durera ce que dure en général le provisoire en matière administrative, — toujours peut-être.

A mi-côte, nous voyons devant une maisonnette délabrée un homme barbu qui fait cuire son repas.

— C'est un condamné?

— Oui.

— Pourquoi porte-t-il la barbe?

— Par tradition. C'est le bourreau.

— Et que fait-il en dehors de son « travail »?

— Pas autre chose que de soigner sa machine, de la monter, de la démonter, de graisser et d'affiler le glaive triangulaire.

— Occupation charmante! Combien touche-t-il « par tête »?

— Cent francs et un pot de confitures.

Je fais observer qu'en Nouvelle-Calédonie, le bourreau ne touche que seize francs et une boîte de sardines. On me répond que la vie est beaucoup plus chère à la Guyane. La mort aussi, à ce que je vois.

Le quartier des aliénés est tout proche du *cottage* de « Monsieur des Iles » : le coupeur de têtes est voisin des têtes peu solides.

Bien attristants, cette vingtaine de fous! Et l'on ne peut s'empêcher de se poser cette question : en frappant ces hommes de peines afflictives et infamantes, le jury n'a-t-il pas frappé des inconscients? Était-ce bien au bagne qu'il les fallait envoyer? Que vaut moralement la condamnation qui atteint un fou? que dire de la flétrissure dont on a marqué sa famille?

Il y a là matière à méditation. Je défie ceux qui ont vu un quartier d'aliénés dans un bagne de se moquer des théoriciens qui soutiennent que le crime est la résultante d'impulsions morbides.

Après Bicêtre, l'asile des vieillards. Protégés par un vaste hangar, les invalides du bagne emploient les restes « d'une ardeur qui s'éteint » à tresser de la paille à chapeaux. Les cheveux blancs coupés en brosse ou les calvities sans majesté, couronnant des visages ratatinés dont chaque ride est infâme, causent une impression de dégoût, comme tout ce qui devrait être respectable et ne l'est pas. J'interroge quelques-uns de ces chevronnés. L'un d'eux me répond : « J'ai cinquante ans de bagne, j'étais à Toulon », — exactement du même ton qu'un vieux brave aurait pu dire : « J'étais à Inkermann : j'y ai laissé ma jambe droite. »

Il ne nous reste plus guère à voir que l'île du Diable, où sont parqués les lépreux. Le médecin-major tient à nous accompagner, car il faut prendre des précautions.

Dès qu'on a mis le pied sur cet îlot maudit, on se croit dans un cauchemar; l'horreur vous environne.

Un sol nu, aride et brûlant; pour toutes habitations, une quinzaine de huttes délabrées, bossuées, éventrées, qu'on penserait abandonnées — plût à Dieu qu'elles le fussent! — voilà pour le paysage.

Soudain, de ces huttes abjectes, sortent des manières de spectres fantastiques et hideux : ils se traînent à notre rencontre et bientôt nous entourent. Les uns ont la face bouffie, le nez aplati, les yeux presque cachés sous l'enflure des joues : les autres ont le visage horriblement émacié, zébré de taches grises, le corps réduit à l'état de squelette : d'autres ont des plaies purulentes, qui répandent une horrible odeur de chairs en putréfaction.

Le docteur nous explique les différentes formes que revêt cette terrible maladie.

— Voyez cet homme, nous dit-il, il a déjà perdu trois doigts, les autres y passeront, puis le bras... Et tenez, celui-ci est bien près de perdre son oreille, et même il vaut mieux...

Tout en causant, le docteur avait ouvert sa trousse ; il y prend une paire de ciseaux, s'approche de l'homme et lui coupe l'oreille. Nous faisons : « Ah ! »

Mais le lépreux n'a pas sourcillé, il n'a rien senti.

Nous demandons au docteur :

— Peuvent-ils vivre longtemps dans cet état?

— Cela dépend! la lèpre est très fantaisiste. Tantôt elle accomplit son œuvre en une ou deux années, tantôt elle s'attarde et ronge lentement le sujet.

— Et le remède, docteur?

— Aucun, jusqu'à présent. On a fait des essais, mais sans résultat appréciable.

— Je ne conçois pas comment ces gens ont pu être contaminés.

— C'est probablement parce qu'à un moment quelconque ils se sont évadés : les femmes indigènes sont de mœurs faciles, et, comme la moitié de la population de la Guyane est lépreuse...

— La moitié, dites-vous!

— A peu près... Messieurs, si j'ai un conseil à vous donner, ne confiez pas votre linge à une blanchisseuse de Cayenne : les lessives y sont extrêmement suspectes.

— Mais vous courez de grands risques personnels, docteur, en soignant ces malheureux.

— Je fais mon métier, nous répond le médecin-major.

Quand il a terminé sa consultation, ou plutôt sa constatation, il se tourne vers nous :

— Si vous voulez faire un grand plaisir à ces infortunés, donnez-leur du tabac : fumer et chiquer sont les seuls plaisirs qui leur restent ici-bas. Mais, comme je ne veux pas que vous vous exposiez à les toucher, voici un journal qui tiendra lieu d'entrepôt de la régie.

Nous nous empresssons de vider blagues et porte-cigares dans le journal que le docteur a posé par terre.

Nous nous éloignons de quelques pas. Les spectres se jettent avidement sur le journal. Tabac et cigares disparaissent en un clin d'œil.

— Allez-vous-en, maintenant ! commande le docteur.

Et, clopin-clopant, chaque lépreux regagne sa tanière.

Nous avons à peu près tout vu aux îles du Salut : silencieux, nous montons dans notre canot afin de regagner l'aviso qui nous attend pour mettre le cap sur le Maroni, où se trouvent les concessionnaires et les relégués. Au moment où nous allons « pousser », nous entendons tinter la cloche de la chapelle.

— Qu'est-ce ? demandons-nous.

— C'est un glas. On va immerger le cadavre d'un forçat.

En effet, nous apercevons une embarcation qui se dirige vers le large. A la proue est une grande boîte couchée comme un beaupré. L'embarcation s'arrête bientôt; sur un geste du surveillant-patron, les rameurs soulèvent l'extrémité de la boîte : une sorte de long paquet rigide en sort et disparaît dans les flots. A cet instant, la cloche se tait dans une dernière et plus forte vibration. La yole recule un peu, puis vire de bord et rentre dans la rade.

Les requins, très nombreux dans ces parages et qui rôdent incessamment autour de l'île en quête de provende, ne laissent jamais un cadavre aller jusqu'au fond.

PAUL MIMANDE.

« GISMONDA »

Il y avait une fois, en la cité d'Athènes, ville insigne. jadis habitée par les païens idolâtres, une belle et noble dame. qui s'appelait Gismonda. Elle était duchesse et souveraine, ses aïeux étant venus de Florence tout exprès pour acheter à deniers comptants l'ancien royaume de Codrus. Elle avait un donjon sur l'Acropole. tout près du temple de marbre où les mécréants avaient adoré une idole appelée Pallas Athéna. Le Saint-Père la tenait en particulière affection et spéciale estime parce qu'elle dépendait de l'obédience de Rome, et qu'elle faisait briller, parmi les Grecs schismatiques. la véritable doctrine du Christ.

Elle avait éloigné de sa présence tous ceux qui, dociles aux détestables enseignements du patriarche Photius, prétendaient que le Saint-Esprit ne procède pas du Fils, faisaient le signe de la croix de droite à gauche, et s'adonnaient au culte superstitieux des icônes.

Gismonda fut terrible aux impies, clémente aux malheureux. disposée à l'aumône. prompte à rendre la justice. Par elle, beaucoup de monastères et d'églises furent bâtis ou réparés. Elle n'avait qu'un seul défaut : l'orgueil. Ce péché. où elle tombait souvent. faillit, par la volonté divine, éloigner d'elle les bénédictions de l'Église et attirer sur sa dynastie les plus épouvantables malheurs.

La duchesse d'Athènes était puissante. Plusieurs seigneurs de haut lignage étaient ses vassaux. Restée veuve avec un enfant nommé Francesco, elle dut songer à se remarier. Le bras d'un homme était nécessaire au soutien de l'État. La chrétienté, naguère si florissante, cédait, dans tout le Levant, à la poussée des Sarrasins, Turcs et autres ennemis de Dieu. Les princes d'Achaïe, suzerains de l'Archipel, empereurs de Romanie, avaient oublié le temps où le pape Honorius appelait les fiefs d'Orient « une nouvelle France ». Les châteaux crénelés, où Geoffroi de Villehardouin avait planté sa bannière, étaient maintenant des repaires de débauches et de crimes. Le marquis des Thermopyles, retiré dans sa tour et rebelle au vasselage, était complice des Albanais qui incendient les forêts et enlèvent les filles. Tous les jours, les pirates catalans commettaient quelque méfait sur les côtes de l'Eubée ou dans les havres de Salamine. L'empereur de Constantinople envoyait quelquefois, dans les terres de son obéissance, des stratèges, vêtus d'or et de soie, qui, au lieu de faire la police, entraient chez les villageois pour leur prendre tout. Les évêques étaient simoniaques. La luxure avait profané les cloîtres. Depuis deux siècles, les Cyclades étaient ravagées par des guerres et des incendies. Le seigneur de Syra ayant acheté un âne qui avait été volé au seigneur de Délos, celui-ci arma une flotte pour réclamer son bien ; la guerre dura si longtemps qu'enfin la sérénissime république de Venise imposa son arbitrage et ordonna que l'âne fût rendu à son légitime possesseur. Mais trois îles saccagées, brûlées, demeurèrent désertes.

A Constantinople, l'empereur Paléologue faisait assidument ses dévotions dans la basilique de Sainte-Sophie. Il révérait les reliques, surtout la robe de Notre-Seigneur, le fer de la lance, l'éponge et le roseau marin. Souvent, il discutait avec les plus savants docteurs de Byzance sur l'incarnation et sur le péché originel... Tous les dimanches, l'impératrice passait à cheval dans les rues, se rendant à l'église. Elle était fort belle. C'était la fille de l'empereur de Trébizonde. On ne pouvait l'oublier, quand une fois on avait vu son visage peint, ses sourcils allongés, ses pendants d'oreilles larges et plats, étoilés de rubis, de perles et d'émeraudes, son manteau cramoisi et son hennin pointu à trois plumes d'or... Pendant

ce temps, le sultan Mourad occupait, avec ses vizirs, la ville impériale d'Andrinople. Et presque tous les jours, assis devant la Sublime Porte, les pachas recevaient l'obéissance de seigneurs bosniaques, polonais, serbes, moscovites ou francs, qui s'étaient échappés de leurs pays. On disait même que plusieurs barons chrétiens, venus à la cour du Grand-Turc, avaient abjuré leur foi, afin de s'affranchir du joug de Rome, et d'acheter des femmes.

Il n'est donc pas étonnant que le duché d'Athènes ait tremblé d'être mal défendu contre ces entreprises et ces dangers. Mais quoi! Gismonda était altière et difficile. Elle écartait, par sa mine hautaine, tous ceux qui osaient prétendre à sa main et à son fief. Bien que son aïeul, Niccolo Acciaiuoli, n'eût été qu'un usurier, enrichi par des hypothèques adroitement prises sur le château de Corinthe et sur les vignes d'Epidaure, cette femme était aussi fière que si elle eût été la petite-fille des rois du Saint-Sépulcre. Elle ne voulait point du roi de Chypre, bien qu'il fût expert aux tournois, ni du comte de Céphalonie, bien qu'il sût composer des stances. Elle pensait que ces parleurs, princes affaiblis et décadents, ne sauraient pas tirer l'épée et défendre l'Acropole. Aucun d'eux ne lui paraissait ni assez fort ni assez beau.

Or, tandis qu'elle traînait ainsi son veuvage, désobéissant aux ordres de l'Église et oublieuse des vœux de son peuple, un dangereux seigneur, nommé Zaccaria Franco, vint à Athènes. Ce Zaccaria était son cousin, mais elle ne l'avait point vu depuis longtemps, ayant été séparée de lui par des querelles de famille : les financiers de Florence, dès qu'ils en trouvaient l'occasion, se dépouillaient volontiers les uns les autres. Justement, Zaccaria était le fils d'un traître qui jadis avait usurpé le duché d'Athènes. Chassé avec sa famille, et revenu enfin d'un long exil, ce jeune homme désirait (ce sentiment est bien naturel), rentrer dans la possession de son patrimoine. Il n'avait pas de préjugés. Tous les moyens lui semblaient bons, et, de toutes les voies, il estimait que les plus sûres ne sont pas toujours les plus droites. Il avait appris, en écoutant le récit des révolutions florentines, tout ce que l'on peut accomplir à force de ruse, d'éloquence et de beauté. Son astuce égalait celle de Côme de Médicis. Il

contait aussi bien que Boccace. Il était beau comme ces figures de bronze que Lorenzo Ghiberti a sculptées sur le portail du Baptistère.

Avant de revenir aux sentiers du bois sacré de Colone, il était allé voir le sultan et avait observé qu'un homme habile peut s'entendre avec tout le monde, même avec le Grand-Turc. Il retrouva dans le palais ducal un certain Gregoras, qui lui était dévoué, un Grec à tout faire, ramassé dans les bouges de Galata, interprète et courtier, garde du corps et secrétaire intime, langue déliée et fine lame.

Un jour de printemps, se promenant avec Gregoras parmi les colonnades, les statues et les tours gothiques de l'Acropole, Zaccaria regardait l'Attique sèche et parfumée, les cimes violettes du Pentélique, l'Hymette où scintille le vif argent des cascades, les platanes de Képhissia, les maisons blanches du Pirée et la mer si bleue, si lumineuse, qui frôle d'une broderie d'écume le sable fauve des promontoires. Accoudé au piédestal des Caryatides, il disait à son fidèle serviteur :

— Gregoras! Voilà mon domaine héréditaire. Si tu le voulais, je redeviendrais duc d'Athènes, et le duc n'oublierait pas ce que t'a promis le prétendant.

— Messire, ce n'est pas la première fois que Votre Seigneurie me tient de pareils propos. Je suis aux ordres de Votre Seigneurie. Mais que faire?

— Eh ! peu de chose ! Moi, je séduirai par mes discours le cœur de la dame : je lui rappellerai nos communs souvenirs, les beaux jours d'autrefois, nos fiançailles enfantines. Je l'épouserai, et j'aurai sa terre, la terre que mon père avait prise, que je viens reprendre en vertu de mon droit !

— Mais, seigneur, quel besoin avez-vous, en tout ceci, des offices de votre serviteur?

— Écoute. Crois-tu que je veuille, que je puisse garder dans mon palais, auprès de moi, cet enfant, le fils de ce maudit Nerio? Non! Sa présence me rappellerait sans cesse que mon domaine m'a été volé: et d'ailleurs, il serait l'héritier, il réclamerait un jour son héritage. Ah! Gregoras! Si tu voulais!

— Quoi ! seigneur, que je... oh ! c'est horrible !

— Eh ! qui te parle de cela? Faut-il tant de cérémonies pour se débarrasser d'une mouche? Allons ! Gregoras, un peu

de réflexion, et un bon mouvement ! Tu es Grec et rusé comme le sage Ulysse ! Tu sais qu'il n'est pas difficile, le soir, d'ouvrir à propos une fenêtre, de laisser une porte entre-bâillée, d'égarer un manteau... Le mauvais vent de l'Ilissus, lorsqu'il monte de la vallée, au coucher du soleil, a tôt fait d'insinuer dans le sang des hommes le frisson de la fièvre... Tu sais que les enfants n'y résistent pas...

— Mais, seigneur...

— Que crains-tu ?

— Je crains Dieu !

— Quel Dieu ? Celui de Mahomet ou celui du Christ ? Entre nous, l'un et l'autre se valent...

Comme ils parlaient ainsi, la duchesse vint à passer, suivie de ses neveux, accompagnée par une vieille femme de Sparte, qu'elle aimait tendrement, et qui s'appelait Thisbé. Le petit Francesco, héritier des ducs d'Athènes, était avec elle, joli et délicat dans son pourpoint de velours et son manteau de satin. L'enfant voulait voir une bête féroce, un tigre de Nubie, que des Tsiganes avaient amené la veille, et qu'on avait enfermé, pour qu'il ne pût faire de mal à personne, dans une des citernes de l'Acropole. Gregoras, souriant d'un air débonnaire, prit l'enfant dans ses bras, l'éleva au bord du puits. Francesco riait, tendait ses petites mains vers la bête. Tout à coup, un frisson d'effroi glaça tous les cœurs. Un long cri retentit, cri de mère dont le cœur se déchire et saigne. L'enfant était tombé dans le trou béant ; il avait roulé, proie innocente, vers l'horrible bête.

— Sauvez mon fils ! mon fils ! crie l'infortunée Gismonda. Je jure sur la croix d'appartenir à qui le sauve !

Un homme s'était jeté dans la citerne et avait arraché au tigre l'enfant déjà mort à demi.

— Qu'il vienne, ce généreux sauveur, ce chevalier sans peur et sans reproche : il aura, comme je l'ai juré par le Christ, ma foi et mon duché !

Mais Gismonda recule d'épouvante. Elle s'est liée par un vœu téméraire. Ce preux, qui a risqué sa vie et qui remonte, sanglant, de la fosse noire, ce n'est point le roi de Chypre ni le comte de Céphalonie ; ce n'est pas même Zaccaria Franco. C'est un manant en gorgerin de fer et casaque de toile ; c'est

un rustre, un fauconnier des volières ducales, pis que cela, un bâtard né d'un Vénitien et d'une Athénienne...

... Retirée, à cause du saint temps de carême, au monastère de Daphni qui fut bâti, comme on sait, à moitié chemin d'Eleusis et d'Athènes, sur la voie Sacrée où passaient jadis les processions des païens, Gismonda languissait de regret et de honte, se disant qu'elle ne pouvait pas, elle, Florentine et duchesse, épouser le valet de chasse Almerio. Elle avait envoyé un moine à Tarente, où se trouvait alors le pape. Ce moine avait essayé, par des arguments théologiques, par des prières et par des largesses, d'obtenir l'annulation du vœu imprudent. A toutes les raisons, à toutes les intances, Sa Sainteté répondit inflexiblement qu'Almerio seul pouvait délivrer Gismonda de sa promesse.

Le fauconnier, qui aimait d'un amour déraisonnable celle qui était sa dame et souveraine, et vers laquelle il n'aurait pas dû lever les yeux, s'obstinait dans son dessein. La duchesse lui était plus chère que tout au monde, et rien ne pouvait l'empêcher de réclamer son dû. Ayant appris que sa roture était la principale cause de ses malheurs, il se dit à lui-même, comme autrefois Aimeri de Narbonne : « Je serai noble par la grâce de Dieu, par l'épée et par la conquête ! » En effet, il tua de sa propre main le chef des brigands de Marathon, un Catalan nommé Fadrique. Le comté de Soula avait été promis à celui qui rapporterait la tête de Fadrique. Almerio devint comte.

La duchesse d'Athènes s'entêtait, malgré tout, dans son fol orgueil. Elle écoutait les douces paroles du fourbe Zaccaria. Pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de songer à cet Almerio, si beau, si brave. Quand le saint évêque Sophrôn lui reprochait son parjure, elle s'irritait et pleurait. Cependant, le petit peuple d'Athènes, très remuant et loquace, commençait à s'assembler aux places et aux carrefours. Chacun disait son avis sur ces événements. Plusieurs personnages savants, qui avaient étudié à Byzance, prétendaient qu'Hercule, vainqueur de brigands et dompteur de monstres, était revenu parmi les hommes, caché sous les traits d'Almerio. D'autres soutenaient que c'était plutôt l'archange Michel, le *taxiarque* dont l'épée flamboyante mène au combat les milices célestes. Bref, les têtes s'échauffaient. Pâques approchait. Et, comme les

Grecs schismatiques, après les quarante jours d'abstinence, ont coutume de s'enivrer en l'honneur du Christ, on pouvait craindre, pendant les fêtes, quelque folie d'énergumènes, quelque soulèvement de multitude.

Un jour, la duchesse, s'entretenant sous les portiques du cloître, avec les gens qui étaient sa compagnie habituelle, entendit une rumeur et des cris. C'étaient les Athéniens, qui étaient venus jusqu'au défilé de Daphni, et qui montaient au couvent, en répétant : « Almerio ! Almerio ! Vive le duc Almerio ! » Soudain les cris cessèrent. On eût dit qu'une puissance surhumaine avait calmé la colère du peuple, comme cet ancien dieu qui, dit-on, apaisait la mer et le vent. C'était Almerio, qui accourait d'Athènes. Il n'eut qu'à faire un geste. Tous les mutins rentrèrent dans leurs maisons.

Les seigneurs qui entouraient Gismonda lui persuadèrent de laisser entrer Almerio dans le couvent, pour lui demander ce qu'il voulait. En quoi ils avaient un mauvais dessein. Car, sitôt que le Vénitien fut entré, ils tirèrent leurs épées et voulurent le tuer. La duchesse les empêcha, et, appelant son capitaine des gardes :

— Stradella, dit-elle, emmène cet homme. Mais sache que tu me réponds de sa vie sur ta tête !

Pendant plusieurs jours, Almerio fut enfermé dans la cave des Propylées. Il ne voyait que le porte-clefs qui lui apportait sa nourriture. Mais on peut dire qu'il était plus souvent dans la chambre de la duchesse que dans son cachot. Car Gismonda songeait toujours à lui. Ne pouvant supporter davantage la tyrannie de cet homme, qu'elle aimait et qu'elle exécrait tout ensemble, elle résolut d'en finir. Elle le fit venir, et lui dit, de ce ton câlin que prennent les femmes lorsqu'elles veulent nous perdre :

— Almerio, je voudrais éviter ta ruine et te ramener à la raison. Écoute ce que je vais te dire. Mais, d'abord, afin de te réconforter, prends cette coupe d'or. Donata, la plus belle de mes servantes, y versera ce vin parfumé, qu'on récolte en Chypre.

Et, comme il hésitait :

— Crains-tu le poison ? ajouta-t-elle.

Pour le rassurer, elle but. Lui, alors, prenant la coupe d'or comme en un accès de désir sauvage, il mit sa bouche,

avidement, là même où Gismonda avait posé ses lèvres, et, longuement, d'un trait, il but le vin de pourpre, dont la chaude flamme répandit du soleil dans son sang et dans son cœur. Elle reprit :

— Almerio, tu t'es flatté d'une espérance insensée. Toi, pauvre fauconnier, bâtard d'un Vénitien et d'une Grecque, devenir l'époux de Gismonda, le duc d'Athènes! Quelle folie!

— Je ne me nomme plus Almerio. Et je ne suis pas le premier bâtard que sa vaillance ait fait gentilhomme! Je suis le comte de Soula!

— Soit. Eh bien! comte de Soula, je veux vous élever encore plus haut parmi les chevaliers dont je suis suzeraine. Renonçez à vos folles espérances. Je vous donne la baronnie de Karytena. Mon argentier vous comptera mille ducats; et vous épouserez la plus belle, la plus sage des filles, Donata, qui vous a versé tout à l'heure, avec un si joli sourire, ce vin de Chypre.

— Donata? Je ne l'ai point vue!

Et, parlant ainsi, il regardait fixement, ainsi qu'en un rêve, le visage de Gismonda. La fenêtre était ouverte sur l'azur étincelant de la nuit. Le printemps de l'Attique éveillait, depuis le Parthénon jusqu'au Parnès les caresses de la brise, le frisson des feuillages, le murmure, plus doux, de la mer divine, le soupir de la terre et l'arome des fleurs.

Il la regardait toujours.

— O *madonna,* dit-il avec la voix d'un petit enfant qui prie devant les saintes images. Gardez vos comtés et vos baronnies. Que m'importent le fief de Karytena et le duché d'Athènes? C'est vous que j'aime, et non pas votre duché. Quand je suis descendu dans cette fosse, et que les griffes de cette bête méchante se sont enfoncées dans ma chair, j'ai senti mon cœur se fondre en délices, à la seule pensée que cette action me vaudrait un regard de vos yeux. Voyez-vous, là-bas, sur la colline des Nymphes, ces colonnes délabrées que la lune fait paraître toutes blanches? On dit que c'est le temple d'une idole redoutable, qui s'appelait Vénus Aphrodite, et qui jetait des maléfices sur les hommes. On prétend qu'elle causa des guerres cruelles, des tueries, des larmes... C'est là que, dans une cabane de planches, mal abrité par les marbres anciens, un

misérable fauconnier osa songer à vous. Pardonnez-moi! Faites-moi tuer, si vous voulez, par votre bourreau. La mort me sera douce, infligée par vous.

— Quelle comédie! Tu mens! Mais je ne suis pas dupe de tes ruses.

— Je ne mens pas, *madonna*.

— Je vais le savoir. Si tu m'aimes, comme tu oses le dire, j'exige une preuve d'amour.

— Parlez. Que faut-il faire?

— Almerio! ce que tu désires, dis-tu, ce n'est point le duché, c'est la femme! Tu vas me le prouver à l'instant. Jure sur l'hostie que demain, en public, tu me délieras de mon vœu.

Il hésita, baissa la tête. Elle lui prit la main, fixa sur lui ses yeux d'améthyste, lui laissa respirer l'odeur de ses cheveux et son haleine d'ambre. Il jura... Elle, alors, en un subit élan de triomphe, d'orgueil, d'affranchissement :

— Va-t'en, cria-t-elle, va-t'en rustre, manant, valet! Va-t'en! Rentre dans ta cabane, mais laisse ta porte ouverte, cette nuit!...

... Lorsque Gismonda, duchesse d'Athènes, sortit de la cabane du fauconnier Almerio, la nuit était déjà presque achevée. La lune déclinait vers la masse sombre du Corydalle et sa clarté bleue, épandue sur la ville et sur le port, faisait luire la baie de Phalère comme un miroir d'acier poli. Toutes les fleurs, sous cette lumière pâle, semblaient aussi pâles que des asphodèles. Debout sur la colline des Nymphes, parmi des bouquets de lentisques et de lauriers-roses, les colonnes de Vénus Aphrodite étaient blanches, légères, aussi sveltes que la tige élancée des platanes [1].

Au moment où l'amante s'éloignait à regret de cet asile, trop tôt quitté, elle entendit des pas, des chuchotements dans le ravin. Elle se cacha derrière un socle de marbre qu'ombrageait un cyprès noir... Elle vit deux hommes, dont la lune éclairait le visage. Horreur! C'est Zaccaria! C'est Gregoras!

1. Il ne paraît pas que la colline des Nymphes, où se trouve actuellement l'observatoire d'Athènes, ait jamais été consacrée à la déesse Aphrodite. Mais Almerio et M. Victorien Sardou ont eu besoin de ce temple dont l' « effet » sur Gismonda et sur le public est irrésistible.

Que veulent-ils! Ah! l'exécrable guet-apens! Ils parlent à voix basse... Ils regrettent, disent-ils, un crime inutilement commis, des desseins qui n'ont pas abouti, l'enfant vainement jeté dans la citerne!... Ah! les lâches!... Maintenant, ils viennent tuer ce héros désarmé qui dort là, sans défense! Mais quoi? Le valet se sauve, il a peur de la damnation éternelle; effaré, il laisse tomber sa hache. Le maître reste, tire un poignard, s'avance à pas de loup vers la cabane... Halte-là! C'est Gismonda qui s'est dressée, qui a bondi, qui a saisi la hache, qui en frappe à coups redoublés le misérable, le maudit, le renégat!...

...Le lendemain de cette nuit d'amour et de carnage, comme l'église de Sainte-Marie du Parthénon était belle, — toute brillante de cierges, coloriée d'or et de vermillon, parée pour les offices solennels de Pâques fleuries! — Les cloches sonnaient, joyeuses, à tous les campaniles de la ville haute. Les anges, les saints, les saintes et les bienheureux, représentés en mosaïque, sur les frises de la grande nef, semblaient marcher vers le Paradis, et chanter l'hosanna du Sauveur. Au fond de l'abside, dans l'azur de la coupole étoilée, le fils de Dieu, le Rédempteur qui a effacé les péchés du monde, levait la main droite en signe de pardon. Près de lui, la Vierge maternelle, la *Panaghia* délicate et douce, dont saint Luc a révélé la figure terrestre aux imagiers du mont Athos, penchait son visage triste et souriait, nimbée d'or par les sept rayons de l'Etoile mystique. Bien que les Latins eussent rendu cette église au rite romain, on voyait encore, au-dessus de l'autel, à côté de l'hiérogramme du Christ, la première et la dernière lettre de l'alphabet grec : les schismatiques veulent signifier par là que Dieu est le commencement et la fin de toutes choses.

Quand l'évêque Sophròn se fût assis dans sa chaire d'ivoire, les enfants de chœur ouvrirent les portes; l'orgue chanta une hymne d'allégresse et la procession entra. On vit d'abord les archers du palais ducal, marchant en ordre, le morion en tête et la pertuisane au col. La duchesse, vêtue de blanc, très pâle, couronnée de myrtes et d'anémones, un rameau vert à la main, s'efforçait de ne point défaillir. Elle pensait à toutes les angoisses de la veille, au cadavre dont le

sang avait empourpré, là-bas, sur la colline des Nymphes, les feuilles aiguës des aloès. Puis c'était l'héritier des ducs d'Athènes, Francesco, si petit, si frèle, et déjà fier de son rang, sous un dais de soie vermeille que portaient le roi de Chypre, le comte de Céphalonie, le prince de Candie et le duc de Naxos. Tous déposèrent au pied de l'autel leurs rameaux d'olivier et de myrte, et le dallage de l'église fut bientôt jonché d'offrandes fleuries.

Mais un homme entre tout à coup, s'arrête au pied de l'autel, en face du tabernacle, prie quelques instants, tout bas. C'est Almerio, comte de Soula, qui vient tenir sa promesse. Il étend la main vers l'Évangile et déclare que Gismonda est relevée par lui du vœu où elle s'est engagée. Il dit même, par surcroît, qu'il va quitter le pays, afin de ne point rappeler, par sa présence, au souvenir de sa dame, l'odieuse image des jours mauvais.

Chacun approuvait cette action si digne de louange. On s'étonnait qu'un simple valet, que le bâtard d'un Vénitien pût devenir si vite un rival des plus courtois chevaliers, lorsqu'une étrange rumeur courut à travers la foule. Des paysans venaient de trouver, dans les ronces, près de la cabane d'Almerio, le corps meurtri de Zaccaria Franco. La multitude amassée aux abords de l'église murmurait : « Qui a fait cela? » Le traître Gregoras, qui ne se doutait pas qu'un témoin terrible connaissait maintenant sa scélératesse, osa commettre une dernière infamie. Feignant une affliction qui n'était point dans son cœur (car les méchants ne peuvent pas s'aimer entre eux), ce sacrilège commit, devant l'image du Christ, un effroyable mensonge. Il dit que son maître avait été assassiné par Almerio, qu'il le savait, qu'il l'avait vu! Le peuple, qui est toujours crédule aux paroles méchantes, ne répondait rien. Almerio parut un instant songeur et inquiet; puis, levant la tête, le front serein, comme si une inspiration céleste eût soudain apaisé son esprit :

— Oui, dit-il, j'ai tué Zaccaria Franco. Il m'avait attaqué. Je me suis défendu. Si la loi du pays veut que je meure, j'accepte mon sort.

Dieu ne serait pas juste s'il avait pu souffrir qu'un tel miracle d'amour, égal aux plus fameux renoncements des che-

valiers de la Table-Ronde, fût récompensé par le supplice que l'on réserve aux criminels. En cet instant, l'orgueil de Gismonda fut moins fort que la tendresse de ce héros. Cette femme si altière confessa toutes ses fautes, avoua ses faiblesses, raconta comment le félon avait été justement mis à mort.

Le peuple, dont les sentiments changent vite, acclama le généreux Almerio. Et Gismonda, s'adressant aux seigneurs de sa suite :

— Messires, ce n'est point vous faire injure, j'imagine, que de vous imposer comme suzerain cet homme, devenu comte par l'épée et noble par le cœur. Il sera le tuteur de ce peuple. Il sera le père de cet enfant.

C'est ainsi qu'Almerio devint duc d'Athènes.

Telle est, à peu près, la légende levantine et « moyenâgeuse » dont M. Victorien Sardou nous a donné, au théâtre de la Renaissance, une pittoresque et ingénieuse représentation.

Tout d'abord, il faut adresser à M. Sardou des remerciements. Sa curiosité lui a porté bonheur. Son érudition d'infatigable bouquiniste a délivré le théâtre (car j'espère bien que son exemple sera suivi) de toute une friperie et de tout un personnel dont l'obsession devenait agaçante. Oh! l'éternel podestat de Ferrare, de Vérone ou autres lieux, les condottières, les guelfes et les gibelins, légués aux derniers romantiques par Lucrèce Borgia et par Angelo, tyran de Padoue! Et les petits pages guitaristes, les peintres élégiaques, les ciseleurs sentimentaux, les armuriers lyriques, qui fredonnent un tercet du Dante en fourbissant des rapières! Et les vieux burgraves, « droits dans leurs gonnes » avec des « colliers de besants » et de « courtes dagues », fils de Magnus l'Ours, d'Otto l'Épervier, de Frédéric le Lièvre ou de Conrad le Loup! Sommes-nous enfin délivrés de ces guerriers encombrants, de ces adolescents fâcheux et de ces vieilles barbes?

M. Sardou a compris que la somme de tragédie décorative dont les hommes sont capables n'a pas été dépensée d'un coup par l'Italie de Sforza, l'Allemagne de Victor Hugo, la France des Trois Mousquetaires, et l'Espagne de Théophile Gautier.

Depuis plusieurs années, l'auteur de *Théodora* entrevoyait

un monde inexploré, à peine entr'ouvert aux investigations de l'histoire, éblouissant et sinistre, comme ces crépuscules d'orage où le soleil semble s'abîmer dans des vapeurs de sang, un empire de mystère, d'intrigues, d'amour et de mort, qui tenait à l'Europe par des liens séculaires, et s'enfonçait, en lointaines perspectives, vers les profondeurs de l'Afrique, de l'Asie... Il a subi l'attrait dangereux de Byzance. Quel romancier, quel dramaturge, s'il n'est pas tout à fait ignorant, pourrait échapper à ce charme qui fascine et épouvante? Le peu que l'on sait des dix siècles où vécut et agonisa cette *Cosmopolis*, évoque des prodiges d'art et des luxes barbares, des cruautés inouïes et des chefs-d'œuvre de délicatesse, toutes les roueries et toutes les audaces d'une politique où le vieil Occident, loyal et prud'homme, perdit son latin, d'étranges renversements de trônes, des empereurs théologiens et féroces, des danseuses devenues impératrices et donnant l'exemple d'une fermeté vraiment impériale, une cohue de grammairiens et de portefaix, de scribes et de comédiens, de jockeys et de cuistres, un carnaval où Rome et Alexandrie mêlaient leur grandeur et leurs vices, et, malgré tout cela, un foyer vivant, où se perpétuaient la civilisation et la science : une forteresse démantelée et cependant glorieuse où l'esprit moderne a recueilli l'héritage de l'antiquité.

Il suffit de feuilleter les compilateurs byzantins, même les plus bavards et les plus insipides, même les pédants les plus insupportables, tels que Nicéphore Gregoras, Georges Scolaire et Critobule d'Imbros, pour entendre, à travers leurs grimoires, un bruit d'armes, des remous de foules, des piétinements de tribus en marche, des gémissements étouffés, des cris de souffrance, de joie et de passion.

De tous les écrivains qui font, comme on dit, « du théâtre », M. Victorien Sardou est peut-être le seul qui n'ait pas peur des gros livres. Au sortir de l'Académie, il s'attarde volontiers sur les quais, fouillant dans les boîtes, époussetant les antiquailles. Il a découvert, en furetant, bien des scénarios et bien des costumes. Il sait que l'invention des auteurs dramatiques est inférieure à ce qui est, à ce qui fut. Tous les beaux crimes ont été commis. Toutes les situations dramatiques ont été

essayées, depuis que les hommes et les femmes ont pris l'habitude de s'aimer entre eux. Il ne s'agit que de retrouver, de transcrire, en arrangeant un peu.

Le flair de M. Sardou devait dépister un jour ce moyen âge oriental, qui est vraiment un répertoire de tragédies et de comédies, une mêlée unique de peuples et de races, un musée d'armes, un vestiaire somptueux, un magasin de décors.

Il accumula les documents et les notes. Il lut les savants mémoires de notre compatriote Buchon, homme courageux, aujourd'hui trop oublié, et qui eut le mérite de se risquer le premier, dans des problèmes historiques où nul n'avait essayé de voir clair. Il ouvrit les deux volumes du comte de Laborde sur *Athènes aux* XV[e], XVI[e] *et* XVII[e] *siècles*. Il feuilleta le *Tableau de la Grèce*, de Pouqueville. Il consulta les livres de MM. de Mas Latrie, Schlumberger, Delaville le Roulx, les dissertations du comte Riant. Il a vu aussi (du moins je le suppose), l'admirable tableau d'histoire vivante et colorée que Ferdinand Gregorovius a intitulé : *Athènes au moyen âge*[1]. Curieux de rencontres imprévues, il regarda cette féerie shakespearienne : les ducs d'Athènes, les « despotes » de Morée, les sires de Negrepont. Il observa que ces chercheurs d'aventures, Français, Italiens, Catalans, avaient quelquefois montré, là-bas, ce que peut être, sous un climat qui met le feu aux cervelles, le paroxysme de la haine, ou de l'amour. Il ne désespéra pas d'offrir aux Parisiens de la troisième République un spectacle divertissant et varié en ressuscitant les passions et les fortunes que la fantaisie du hasard avait fait éclore en cet Orient, où le radieux soleil ne se lasse pas d'illuminer des prodiges.

Lorsque les journaux annoncèrent, dans leurs « courriers des théâtres », la première de *Gismonda*, beaucoup de personnes, après avoir tâché de comprendre les explications des courriéristes, se frappèrent le front et interrogèrent, avec angoisse, les souvenirs de leur jeunesse. Le duché d'Athènes? Qui connaissait cela? Jamais on n'avait entendu parler de ces Acciaiuoli, dont le nom était si difficile à prononcer. C'était

1. *Geschichte der Stadt Athen im Mittelalter, von der Zeit Justinian's bis zur türkischen Eroberung*, von Ferdinand Gregorovius, 2 B. Stuttgard, 1889.

sans doute une idée de Sarah Bernhardt, un caprice, une folie, bonne à divertir quelques dilettantes. Et ceux que tourmente la prochaine trois centième de *Madame Sans-Gêne* disaient en se frottant les mains : « Ce sera un joli four. »

M. Victorien Sardou ne fut pas abattu par ces pronostics. Il laissait dire les prophètes du boulevard et les oracles des cercles. Il croyait à la vertu magique de certains noms : Marathon, Salamine, Parthénon, Acropole, Athènes couronnée de violettes. Ces vocables sonores font partie du dictionnaire intime de tous ceux qui furent reçus ou refusés aux examens du baccalauréat ; autant dire qu'ils sont familiers à tous les Français. Et puis, ces contrées fabuleuses, où des paladins allèrent gagner des royaumes, ne nous sont point inconnues. Nous sommes allés outre-mer. Ces duchés, ces comtés, ces baronnies, c'est nous qui les avons taillés à coups d'épée. Constantinople, Thessalonique, Athènes, toutes ces cités d'or, de brume et d'azur,

Qui font l'effet d'un songe à la foule effarée,

nous les avons prises, et même un peu pillées. La conquête de l'empire romain d'Orient fut une des équipées les plus extraordinaires de nos ancêtres, celle peut-être où ils s'amusèrent le plus. Ils étaient partis pour la croisade, afin de délivrer la Terre-Sainte, durement opprimée par la sujétion des Sarrasins. Ils changèrent d'idée en route, et, sous prétexte de redresser les torts d'un empereur félon, traître et usurpateur, ils tournèrent vers le Bosphore le bec des galères que les Vénitiens leur avaient prêtées. Ils ne regrettèrent point le contretemps qui les détournait de la Palestine. Rappelez-vous avec quelle joie ils partirent de Corfou, la veille de la Pentecôte de l'an 1203. Un témoin de ces événements, un des meneurs de cette expédition, le plus éloquent des croisés et le plus subtil, Geoffroi de Villehardouin, maréchal de Champagne, a noté ce beau jour sur ses tablettes :

Le jour fut beau et clair et le vent doux et bon ; et ils laissèrent aller les voiles au vent... Oncques si belle chose ne fut vue. Et bien semblait flotte qui terre dût conquérir ; tant qu'on pouvait voir à œil, ne pouvait-on voir sinon voiles de nefs et de vaisseaux, si que le cœur des hommes s'en réjouissait beaucoup.

Huit jours après, les « pèlerins » mouillèrent leurs ancres dans la Corne-d'Or, et admirèrent la nouvelle Rome, la ville merveilleuse dont les chansons de geste avaient tant de fois décrit la splendeur :

Or pouvez savoir que moult regardèrent Constantinople ceux qui oncques ne l'avaient vue ; qu'ils ne pouvaient croire que si riche ville pût être en tout le monde, comme ils virent ces hauts murs et ces riches tours dont elle était close tout entour à la ronde, et ces riches palais, et ces hautes églises, dont il y avait tant que nul ne pouvait croire, s'il ne les vit à l'œil, et le long et le large de la ville qui de toutes les autres était souveraine. Et sachez qu'il n'y eût si hardi que sa chair ne frémît ; que oncques si grande affaire ne fut entreprise de nulle gent, depuis que le monde fut créé.

On sait la suite de la conquête, le sac de Constantinople, l'asservissement des Grecs, l'empire latin, la féodalité installée pour plusieurs siècles dans le Levant, et l'investiture des feudataires : Baudouin de Flandre, empereur ; le marquis Boniface de Montferrat, roi de Thessalonique ; Nicolas de Saint-Omer, seigneur de Thèbes : Hugues de Brière, baron de Karytena ; Macaire de Sainte-Menehould, prince de Nicomédie ; le comte Louis de Blois, prince de Nicée ; Guy d'Enghien, seigneur d'Argos. Il y eut un patriarche latin à Constantinople. Les troubadours et les ménestrels vinrent de toutes parts, dans le nouvel empire, afin de mettre en chansons un pareil exploit. Les *Assises de Romanie* remplacèrent le Code de Justinien. Les Francs tinrent un parlement, à cheval, dans la plaine de Ravennique en Macédoine. Beaucoup se marièrent. Ils croyaient que leur établissement devait toujours durer.

Les moines du monastère de Daphni montrent encore aux voyageurs un tombeau dont l'écusson est fleuri des lys de France. C'est sous cette pierre, que repose Othon de la Roche, « grand sire » d'Athènes.

J'ai entendu les bergers du Péloponèse réciter une cantilène où sont racontées les aventures d'un personnage quasi légendaire, *Messer Tzéfrès*. On reconnaît aisément, sous ces syllabes zézayantes, le nom de notre compatriote messire Geoffroi, prince de Morée.

Lorsqu'on arrive au port d'Halicarnasse, en Anatolie, on est saisi par une singulière vision de créneaux, de machicoulis, de tourelles, dont la couleur ardente tranche vivement sur le bleu de la mer, comme un « chastel » d'or sur un écusson d'azur. C'est une citadelle, bâtie avec les pierres du Mausolée, par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Le chef-lieu de l'île de Rhodes est un morceau du moyen âge occidental, égaré en Orient, demeuré intact malgré l'invasion des Turcs et les ravages de la civilisation. On y voit encore, au-dessus du « prieuré de France », les armoiries de la nation très chrétienne, le lys royal.

Pauvres chevaliers! Ils savaient frapper d'estoc et de taille. Mais ils ne savaient ni lire, ni écrire, ni compter. C'est pourquoi, les mercantis qui suivent les armées n'eurent point de peine à les dépouiller. Ces fiefs tout neufs tombèrent bientôt en déshérence, faute d'argent. Les banquiers, cousus d'or, prirent la place des croisés, casqués de fer. L'empire latin emprunta, fit des dettes, se greva de créances et d'hypothèques, s'émietta aux mains des usuriers. Après la prouesse, la brocante. Le Levant, conquis par les aventuriers français, fut débité en détail par un syndicat de financiers italiens. On vit des familles régnantes qui étaient nées dans des boutiques de changeurs. Les marchands de Venise débarquèrent dans tous les coins de l'Archipel. Les Justiniani vinrent de Gênes; les Acciaiuoli, de Florence. Devenus princes, ils se prirent au sérieux et battirent monnaie. Les Grecs ne purent se débarrasser de ces bourgeois-gentilshommes, qu'en appelant les Turcs; puis, regrettant cette imprudence, ils invoquèrent contre le Croissant, le secours de l'Europe chrétienne. La question d'Orient, funeste aux diplomates, commença dès lors à s'embrouiller.

Certes, si le plaisir que nous procure le théâtre vient surtout d'une opposition de violents contrastes, M. Sardou fera bien de chercher dans cette histoire bariolée, inépuisable, de nouveaux sujets. Remarquez tous ces voisinages, tous ces heurts : l'antiquité païenne et la chrétienté, l'église de Rome et le schisme d'Orient, Vénus Aphrodite et la Madone, l'hellénisme et la Renaissance, des moines, des pèlerins, des bandits, des soldats, des trafiquants, l'agonie de l'Empire romain en face des contrées barbares d'où accourent, à bride abattue, les cavaliers des steppes, le *basileus* et le *padischah*, César encensé

à Sainte-Sophie, tandis que les imans de Mourad appellent les croyants aux mosquées d'Andrinople...

L'imagination la plus nonchalante restitue aisément toutes ces gloires et toutes ces misères autour de *Gismonda*. Ce drame, solidement construit par un maître, qui se défend, avec raison, d'être un rêveur, est une incomparable occasion de rêve.

Faut-il louer, une fois de plus, l'art consommé avec lequel M. Victorien Sardou a su distribuer en quatre actes et en cinq tableaux l'intrigue amoureuse sur laquelle il a échafaudé les surprises et les magnificences de sa pièce? J'aime mieux ne pas insister sur des prestiges techniques dont le mérite a été suffisamment célébré. Cette pièce n'est pas seulement du « bon Sardou » : elle est supérieure au « Sardou » que nous connaissions. Est-ce le triomphe nécessaire du métier, la réussite suprême d'un artifice porté à son comble ou l'effet d'une espèce de génie impossible à définir? En tout cas, on est ému. Le succès de *Gismonda*, prévu dès la première représentation, est un succès durable et de bon aloi. La scène où Almerio, vaincu, cède au sortilège de l'aimée, et la laisse échapper de son serment, ressemble fort à un chef-d'œuvre.

L'opulence des costumes, l'éclat du décor, la superbe ordonnance des groupes et des cortèges font de cette pièce émouvante, un spectacle achevé. Longtemps, on garde dans les yeux et dans l'oreille ces feux de pierres précieuses, ces cliquetis d'orfèvreries, ces dalmatiques dont Tiepolo et le Titien seraient jaloux. La troupe de la Renaissance joue avec un ensemble si harmonieux que je croirais faire injure aux excellents artistes qui la composent, si je dressais ici, selon la coutume, une sorte de palmarès. Mais je voudrais rendre aux mots leur force perdue, pour dire exactement ce que fut, au premier acte, la douleur tragique de madame Sarah Bernhardt; au second acte, son orgueilleuse et coquette révolte; au troisième acte, sa grâce impérieuse, — et, d'un bout à l'autre du drame, son charme souverain.

GASTON DESCHAMPS.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

LETTRES A « L'ÉTRANGÈRE[1] »

— DEUXIÈME SÉRIE —

I

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE

Paris, mardi midi 11 mars 1834.

Ma fleur, mon unique amour!

Je reçois la lettre que tu m'écris après avoir reçu la lettre de *mauvaisetés*. Oh ! quel bonheur de pouvoir t'écrire encore une fois, afin que tu quittes Genève sans regret. Depuis la lettre où tu reviens à moi, tu ne saurais croire combien a été belle, grande, somptueuse, la fête faite au fond de mon cœur pour le retour du cœur chéri. Quelle joie, quelle ivresse de pensée, quel oubli des douleurs, ou plutôt combien le souvenir en était doux, puisqu'il me disait combien tu es aimée, adorée, comme tu veux l'être! Oh! si tu avais vu tout cela, jamais un soupçon, ni une douteuse parole, ni une phrase écrite ne déshonorerait la pureté, l'immensité bleue de cet amour qui teint toute mon âme, a gagné toute la vie, est devenu le fond de toutes les pensées.

Depuis deux jours, je suis ivre de bonheur, heureux,

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 février et 1er mars. — Nous avons laissé Balzac arrivant à Genève, où se trouvait madame Hanska (fin décembre 1833). Il y passe environ six semaines : la correspondance continue. Il retourne à Paris : elle reprend. Au commencement de mars, madame Hanska va quitter Genève avec son mari, pour se rendre à Florence, puis à Rome et, plus tard, en septembre, à Vienne, où Balzac a formé le projet de la rejoindre.

joyeux, dansant, quand j'ai un moment, sautant comme un enfant. O cher talisman de bonheur, Eva chérie, minette, femme, sœur, famille, jour, tout! Je vis seul avec délices; j'ai dit un adieu sincère au monde, à tout. Mon Dieu, pardonne-moi ce que tu nommes mes coquetteries; je me mets à tes genoux chéris; je frôle ma tête contre toi, je demande pardon. Je serai solitaire, travailleur. Je ne me promènerai qu'avec madame de B.... je travaillerai sans cesse. Ah! chérie, je t'adore, vois-tu : je n'ai pas d'autre vie ni d'autre avenir!

J'ai reçu hier une lettre de madame Potoçka [1]. Je n'y répondrai pas, pour finir la correspondance. D'ailleurs, je ne puis plus écrire qu'à toi. Mon temps est pris d'une manière affreuse. Depuis dix jours surtout je ne varie pas : couché à six heures, levé à minuit. J'irai ainsi jusqu'au 30 avril. Après, je prendrai quinze jours de liberté pour me reposer. Mon livre [2] paraîtra le 16, le jour de ton départ de Genève. Tu le trouveras à ton adresse, bureau restant, aux messageries de Gênes.

Je t'ai écrit bien à la hâte dimanche. Il se débite sur moi d'incroyables folies. Pendant que je passe les nuits, on me dit enlevé par une Anglaise. Il n'y a plus de Potoçka ni de princesse russe, c'est une Anglaise. O mon cher trésor, je t'en supplie, que ton front céleste ne s'obscurcisse jamais par l'effet d'un *dire*, d'un *on dit*, car tu peux entendre dire gravement que je suis fou, et mille niaiseries. Écris-moi et attends une réponse ; je ne te les fais jamais attendre. Ta chère écriture me bouleverse : elle rayonne à mes yeux comme le soleil. Je te *sens*, te respire quand je la vois.

Tu voyageras entourée d'une pensée d'amour ; je t'accompagne en idée, je ne te quitte pas. A chaque correction faite, à chaque feuille finie, je crie : « Vienne! » C'est mon mot de joie, mon exclamation de bonheur. Que me parles-tu de Dieu ! On n'a pas deux religions, tu es la mienne.

Je ne puis pas te dire les souffrances de ma semaine de passion, mon envie d'aller finir mes jours dans ta maison de Neuchâtel! J'avais dit à Borget de venir incontinent; j'ai retiré *Séraphita* de chez l'imprimeur, et j'allais te l'envoyer en

1. Cousine de madame Hanska.

2. *La Duchesse de Langeais*, ouvrage écrit presque entièrement à Genève.

un seul exemplaire (sans le manuscrit), et relié avec les présents d'amour[1]. Enfin, mille folies, mille tempêtes ont agité cruellement mon cœur. Oh! je suis bien enfant! C'est un crime de tourmenter un amour si vrai, si pur, si inaltérable. Oh! que je t'en voulais! Je maudissais ton front *d'analyste*, sur lequel je mets mille baisers d'amour. Oh, mon bon trésor, ne me fais plus d'amertume. En écrivant quelques douceurs à madame Potoçka, j'avais en vue de me maintenir bien avec la chère ambassadrice[2], car par elle j'aurai Pozzo et je ne veux aucune entrave à mon année d'Ukraine, le premier bonheur complet de ma vie. Ainsi, si la cousine te montre triomphalement ma lettre, fais la dédaignée, je t'en supplie. Voir l'Ukraine, dix-huit bons mois! plus d'intérêts d'argent qui m'entraveront! Je puis même mourir pour toi sans léser personne. Entends-tu, mon amour, voilà le secret de mes nuits. Que je sois heureux sans qu'une pensée me ternisse mon bonheur! Après, je puis mourir heureux, si j'ai vécu un an près de toi. Chaque heure sera le plus beau poème d'amour. A chaque heure, je serai heureux de tout le bonheur de l'enfant, du lycéen, qui croit avec délices à l'amour d'une femme. Et si le ciel nous marie un jour, en quelque moment de ma vie que ce soit, ce sera réunir deux âmes en une seule. Tu es un cher esprit aimé. Tu me plais de toute sorte, et tu es, de loin comme de près, la femme supérieure, la maîtresse toujours désirée, l'une et l'autre, et se soutenant l'une l'autre. Il est si doux à un homme de ne pas trouver étroit l'esprit, le cœur, l'âme, l'entendement de la femme qui lui verse ses plaisirs!

Oh! chérie! tout est en toi. Je crois à toi, je t'aime et, quand je t'ai mieux connue, j'ai trouvé mille raisons d'un éternel attachement dans l'estime et les mille choses de ton cœur et de ton esprit. Il n'y a pas de malheur possible pour moi quand je pense à la vie que tu peux me faire par ton

1. Le 15 février, Balzac annonçait à madame Hanska que le manuscrit de *Séraphita* (il y avait travaillé à Genève) serait « grossièrement relié avec le drap gris qui glissait si bien sur les planchers ». — Ce manuscrit, appartenant aujourd'hui à M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, est relié en drap gris, en effet, avec coins et dos en cuir de Russie.

2. Madame Apponyi.

amour. En t'écrivant ceci, que tu liras dans cette chambre d'amour, avant de la quitter, j'ai voulu jeter sur ce papier, que tu tiendras, toute mon âme, toutes les qualités sensibles d'un être qui est tout à toi pour toujours ; mais ne me retire jamais ce cœur que j'ai serré, les adorables voluptés de cette âme chérie, ni tout toi enfin.

Adieu, âme de mon âme, ma foi, ma force, mon courage, mon amour, tous les beaux sentiments qui font le grand homme, la vie heureuse.

II

A MADAME HANSKA, A FLORENCE

Paris, dimanche 30 mars ; jeudi 3 avril 1834.

30 mars.

Je ne vous ai pas écrit plus tôt, madame, parce que j'ai présumé que vous ne seriez pas à Florence avant les premiers jours d'avril. J'y ai adressé à MM. Borri et Cie un petit paquet contenant votre exemplaire de la deuxième livraison [1] et j'y ai joint le *Prologue* du troisième dixain [2] pour M. de Hanski, attendu qu'il y est question de choses qui le feront rire, car je ne vous insulte pas de mon *Prologue*, faites-y bien attention. C'est à M. de Hanski et non à vous qu'appartient cette épreuve.

Vous verrez à la fin de : *Ne touchez pas à la hache* [3] que j'ai conservé quelque souvenir du Pré-Lévêque [4], car j'ai daté l'ouvrage de ce lieu révolutionnaire et militaire, où nous avons vu de si belliqueuses dispositions. Le troisième dixain est également daté des Eaux-Vives et de l'Hôtel de l'Arc [5].

1. La deuxième livraison des *Études de mœurs au* XIXe *siècle*.

2. Le troisième dixain des *Contes drolatiques*.

3. Premier titre de *la Duchesse de Langeais*.

4. Voir les lettres adressées « à madame Hanska, maison Mirabaud-Amat, au Pré-Lévêque, à Genève ».

5. L'Hôtel de l'Arc, au Pré-Lévêque, où Balzac était descendu.

J'ai beaucoup de choses à vous dire et j'ai peu de temps à moi : ma livraison troisième est sous presse et je dois regagner le temps perdu. Néanmoins, madame Béchet est très bonne personne.

Pardonnez-moi le désordre de ma lettre; mais je vous parlerai de tout ce qui m'est advenu comme les événements se présenteront à ma mémoire.

En premier lieu, j'ai dit adieu à cette taupinière des Gay, des Émile de Girardin et C[ie]. J'ai saisi la première occasion, et elle a été si favorable que j'ai rompu net. Il a failli s'ensuivre une affaire désagréable; mais ma susceptibilité d'homme de plume a été calmée par un de mes amis de collège, ex-capitaine dans l'ex-garde royale, qui m'a conseillé. Tout a fini par un mot piquant, répondant à une plaisanterie.

Une autre chose dont je vous parlerai m'a récemment brouillé aussi avec les Fitz-James. Et me voilà tout aussi seul que pourrait le désirer la femme la plus ambitieuse d'amour, si quelque femme pouvait vouloir d'un homme que l'excessif travail flétrit de plus en plus. Voici deux mois aujourd'hui que je travaille dix-huit heures par jour.

Le *Médecin de campagne* sera, dans quelques jours, complètement épuisé. Je suis dans tous les tracas et les ennuis de la fabrication d'une édition de ce livre que je veux donner pour trente sous, afin de le populariser.

3 avril.

Du 30 mars, jour où j'ai commencé à vous écrire, jusqu'à ce soir, j'ai été couché sur mon grabat, sans pouvoir écrire, ni lire, ni travailler, ni faire quoi que ce soit. Une prostration de toutes mes forces m'a donné les plus vives inquiétudes. Aujourd'hui, je suis tout à fait bien et vais aller, pour huit jours, au Pavillon, dans la forêt de Fontainebleau. Je dis que toutes mes lettres restent à Paris. Je vais aller prendre l'air et travailler à un seul ouvrage. Je viens de beaucoup souffrir, mais, Dieu merci, tout est passé. Je reprends ma lettre.

J'ai reçu à dîner votre cousin Bernard***, Zaluzki et

Mickiewicz, votre poète chéri, dont la figure m'a plu beaucoup. Bernard est très bien et a été fort spirituel.

Je vous en supplie, madame, dites-moi, courrier par courrier, si vous serez encore le 10 mai à Florence, et combien de temps vous serez à Rome, quand vous y arriverez, et quand vous vous en irez, car, aussitôt que ma troisième livraison sera finie, j'aurai vingt jours à moi. Je veux les employer à me promener, sans rien faire, et j'accompagnerai Auguste Borget jusqu'à Florence. Nous partirions le 1er mai et il ne faut pas huit jours pour aller de Paris à Florence.

Ne m'en voulez pas trop de l'inexactitude de ma correspondance; dans l'extrême désir de LIBERTÉ qui me possède, je ne consulte plus les forces humaines et je travaille exorbitamment. J'ai en ce moment sous presse : les deux volumes de ma troisième livraison, les deux volumes des *Chouans* et le troisième dixain; puis, dans huit ou dix jours d'ici, les deux volumes de Gosselin. Il y a de quoi épouvanter. Mais il y a deux mots magiques qui me font tout faire : ma *liberté* pour le *1er septembre. Vienne* ce jour, et je ne regretterai ni mes nuits ni mes tortures, car jamais les recettes *plumitives* ne cadrent avec les dépenses.

Mon Dieu, quel gentil projet que d'être à Florence pour le 10 mai, et de retour à Paris pour le 20! Voir Florence avec vous! Écrivez-moi vite, car, après ces terribles travaux du mois d'avril, il me faudra vingt jours de repos, et je ne sache rien de plus délicieux que de voir une ville d'Italie en accompagnant un ami.

Je pense à vous bien souvent, et je regrette beaucoup Genève, où j'ai tant travaillé tout en m'amusant. Sauf quelques ennuis, mes affaires vont bien. Quelques flatteurs me disent que ma renommée va croissant, mais je n'en sais rien, car je vis seul au coin du feu, travaillant pour avoir droit de bourgeoisie en Ukraine. Votre pauvre *Séraphita* est délaissée; il faut avant tout que ce qui est promis se fasse. Vous-même, sans le savoir, vous me dites de travailler. J'ai toujours devant moi le *bon à tirer* que vous avez donné d'une feuille, à Genève, et il me semble que ce soit un conseil perpétuel. Savez-vous que cela est bien mélancolique de ne songer à vous qu'avec des regrets? Vous ne savez pas que, depuis

douze ou quinze ans. Neuchâtel et Genève sont les deux moments uniques où il m'a été permis, je ne sais par quelle grâce du ciel, de ne regarder ni en avant ni en arrière, d'être vivant sous le ciel sans songer ni aux chagrins, ni aux affaires, ni à la misère, et que vous avez été pour moi quelque chose de bienfaisant? Il y a plus de reconnaissance dans mon souvenir que vous ne le savez. Et maintenant que me voilà cloué depuis deux mois et pour un mois encore à une table insatiable, que je ne quitte que pour dormir, je ne pense pas sans attendrissement à la promenade à Sacconex, à Coppet et à la maison Mirabaud, à ma faim qui nous a fait quitter le jardin où nous étions assis sous les saules, et où vous avez découvert cette bonne odeur dans un marron d'Inde pourri dans l'eau. Il n'y a point de ces plaisirs tranquilles à Paris. Mais je ne suis plus à Paris.

Me voilà donc seul, bien seul. J'ai rompu avec tout le monde et je suis rentré dans mon ancienne et féconde solitude. Avant tout il faut finir une œuvre, et les *Études de mœurs* doivent être finies cette année. Ma liberté, c'est pouvoir aller, venir, rester là où il me plaira d'aller, de rester. Néanmoins, je ne me sais pas de but de promenade plus agréable que Florence, et vous voir pendant cinq jours, vous entendre un seul soir dire : *tiyeuilles* ou *Yodet*[1]. Cela, je crois, me rendra du courage pour trois autres mois.

Peut-être apporterai-je à M. de Hanski le troisième dixain pour dérider ses *blue devils:* d'ailleurs, il serait donc bien malade s'il résistait à ma folle joie. Voici deux mois que je n'ai ri; encore un, cela fera trois; mais il mourra de rire. Dites-lui bien que, puisque Genève a été si lâche à l'endroit des pauvres Polonais, je ne dirai jamais rien de Genève.

Dites-moi si vous êtes bien en Italie. Comment avez-vous passé les montagnes? Je vous suis par la pensée! Avez-vous pensé à votre humble mougik? Merci, madame, si vous pensez un peu à qui pense beaucoup à vous.

Je n'ai point vu Grosclaude. Notre Exposition est détestable. Il y a cinq à dix beaux tableaux et trois mille six cents toiles.

1. C'est ainsi, paraît-il, que madame Hanska prononçait « tilleuls » et « Liodet », — le nom d'un bijoutier de Genève.

Comment va votre chère Anna? Vous me direz, n'est-ce pas, comment roule votre petite caravane. M. Bernard*** est venu hier me faire ses compliments sur la *Duchesse de Langeais*, et il a été fort gracieux.

Mon Dieu, vous me pardonnerez, à moi, pauvre ermite travailleur, de vous tant parler de moi, car c'est appeler votre égoïsme dans la réponse, et, ne me parler que de vous, ce sera me bien faire. Je ne puis vous dire que deux choses : je travaille constamment, je paie, je pense à mes amis. J'ai dans le cœur un coin heureux et cela doit suffire à faire une belle vie. Mes *blue devils* n'ont pas le temps de surgir.

Avez-vous toujours l'intention de faire *la Grandet* à Wierzchownia, car alors j'attendrais trente invitations avant d'y aller, afin de ne pas augmenter la consommation? Si vous voulez quelque chose de Paris, j'espère que vous et M. de Hanski ne prendrez pas d'autre correspondant que moi. Mais Borget et moi nous arriverons chargés de cotignac, de pâtés d'alleberges, et de pâtés d'Angoulème et de Strasbourg. Vous devriez me donner une commission, car vous ne savez pas quel plaisir c'est pour moi de m'occuper d'une chose demandée par des amis; comme cela m'anime la vie. Une fantaisie, c'est moi; mais la fantaisie d'un autre que j'aime, ce sont deux fantaisies.

Spachmann[1] a fait votre album, et je commence à recueillir les écritures. Ce sera long, mais vous l'aurez, avec de la patience. Je commence par les plus âgés. Pigault-Lebrun a quatre-vingt-cinq ans, et il commencera.

Adieu madame; je voudrais vous écrire toujours, comme, quand j'étais au coin de votre feu je ne voulais pas m'en aller. Mais il faut bien vous dire adieu; non, pas adieu, mais au revoir. J'attends avec une grande impatience votre réponse pour savoir si vous serez à Florence le 10 mai. Soyez-y. Moins durera le voyage et plus longtemps je vous verrai; j'aurai vingt jours à moi, pas davantage. Le vingt-unième, il faut que j'aie repris le *collier de misère*.

Ah! madame de Girardin a fait plusieurs efforts pour me ravoir; mais votre entêté mougik, — car il ne serait pas

1. Relieur.

mougik s'il ne savait pas dire : « *nié* », — a dit : « *nié* » le plus élégamment du monde, car, il est un peu civilisé, votre dévoué mougik.

Vous savez tout ce que je dis à chacune des personnes qui vous entourent et mes amitiés, mes hommages, auront plus de prix en passant par vos lèvres.

III

A MADAME HANSKA, A FLORENCE

Frapesle, par Issoudun, jeudi 10 avril 1834.

Madame,

Depuis que je n'ai eu le plaisir de vous écrire, j'ai été bien malade. Mes travaux de nuit, mes excès, tout cela s'est payé. Je suis tombé dans un anéantissement qui ne m'a permis ni de lire, ni d'écrire, ni d'écouter même un raisonnement suivi. Ma faiblesse corporelle équivalait à la faiblesse intellectuelle. Je ne pouvais me remuer. Ce qui m'a le plus effrayé, c'est que depuis environ deux ans, ces atonies ont été croissantes. D'abord, après un mois de travail, je me suis senti une ou deux heures de faiblesse ; puis cinq heures, puis un jour. Puis, la faiblesse a été plus intense; puis elle a duré deux jours, trois jours. Cette fois, elle a été voisine de la mort et voici dix jours que je suis en convalescence. Le docteur a ordonné le changement d'air, le repos absolu, nulle occupation et une nourriture abondante. Me voici donc, pour une dizaine de jours, en Berry, à Issoudun, chez madame Carraud.

Aujourd'hui, 10 avril, me voilà mieux : je puis vous écrire, vous mander ma petite agonie, mon désespoir, car, en ne me sentant plus ni force, ni pensée, je pleurais comme un enfant. Mais aujourd'hui, je reprends courage ; *passato pericolo, gabbato il santo*. Je vais me moquer du docteur, qui me disait :

— Vous mourrez comme Bichat, comme Béclard, comme tous ceux qui ont abusé, par le cerveau, des forces humaines, et ce qu'il y aura d'extraordinaire en vous, c'est que vous, vous le plus énergique *interdicteur* du mouvement, vous l'a-

pôtre qui prêchez l'absence de pensée, vous qui prétendez que la vie s'en va par les passions, et par les mouvements du cerveau plus encore que par les mouvements corporels, vous serez mort pour avoir oublié les formules que vous formuliez!

De tout ceci il est résulté, madame, le beau et bon dessein d'opposer à chaque mois de travail un bon mois de distraction; que, du 10 au 12 mai, je prendrai vingt jours pour aller vous voir deux ou trois jours, là où vous serez, en Italie; que si vous voulez allez voir la Saint Pierre en juin à Rome, nous verrons Rome ensemble. Puis, après avoir admiré Rome pendant cinq jours, je reviendrai reprendre mon collier de misère. Puis, après avoir consumé juillet et août en nouveaux *pensums*, j'irai voir l'Allemagne et je vous saluerai de nouveau à Vienne, car je ne sais rien de plus doux que de donner à un voyage de pure distraction un but d'amitié, d'aller chercher deux ou trois douces soirées, vous faire rire, chasser vos *blue devils*.

Vous ne m'avez pas écrit: savez-vous qu'il y a chez vous ingratitude et que c'est vous qui avez un cœur *français*. Quoi! pas un pauvre petit mot! Rien de Gênes, rien de Florence! Vous recevrez, j'espère, à Florence, ma troisième livraison, et là le troisième dixain déridera M. de Hanski.

En ce moment j'achève ma troisième livraison, et je fais une œuvre capitale, *César Birotteau*, le frère de celui que vous connaissez, victime comme son frère, mais victime de la civilisation parisienne, tandis que son frère n'est victime que d'un seul homme. C'est *le Médecin de campagne*, mais à Paris; c'est Socrate *bête*, buvant dans l'ombre et goutte à goutte sa ciguë, l'ange foulé aux pieds, l'honnête homme méconnu. Ah! c'est un grand tableau; ce sera plus grand, plus vaste que ce que j'ai fait jusqu'alors. Je veux, si vous m'oubliez, que mon nom vous soit jeté par la renommée comme un reproche.

Savez-vous, madame, que vous êtes bien sérieusement dans mes vœux du soir et du matin, vous et tous ceux qui vous intéressent? Vous ne savez vraiment pas quel cœur le hasard vous a fait rencontrer. Il me prend envie de me vanter: mais non: le temps sera près de vous un trop constant et un trop bel éloge pour moi. Je ne veux rien y ajouter.

Aussitôt le *Birotteau* imprimé, la troisième livraison parue, le dixain en lumière, j'accourrai joyeux en Italie, chercher

votre approbation comme une douce récompense. Maître Borget ne peut pas venir avec moi; vous le verrez sans doute à Venise. Mais l'artiste va lentement, il déguste tout, et moi je suis forcé d'aller comme le vent, de revenir comme la nuée. Borget est ici et va revenir avec moi, à Paris, pour le 20 avril.

La pauvre madame Carraud est bien souffrante et donne de vives craintes à ses amis. Elle m'a confié le secret de ses angoisses. Elle est peut-être enceinte, et un nouvel enfant serait pour elle la mort. Elle a à peine la force de vivre.

Je vous en prie, écrivez-moi bien en détail votre vie voyageuse; que je sache toutes vos joies, et même vos désappointements. J'ai bien admiré la sublime figure de Mickiewicz: quelle belle tête! Mandez-moi ce que vous pensez de *Ne touchez pas à la hache*. Embrassez bien Anna au front, pour moi son pauvre *cheval*. Présentez mes amitiés à M. de Hanski: comment lui va l'Italie? Mes hommages à mademoiselle Séverine. A vous, madame, mes plus affectueuses pensées.

Il faut vous dire adieu pour aujourd'hui, car le travail m'appelle. Dans dix jours, quand *Birotteau* sera fini, je vous écrirai une longue lettre où je solderai l'arriéré. Je vous raconterai mes peines passées, mes souffrances endormies et mes sensations, puisque vous daignez vous intéresser à votre pauvre mougik littéraire. Votre belle *Séraphita* est bien endolorie; elle a replié ses ailes et attend l'heure d'être à vous. Je ne veux pas qu'une pensée rivale trouble cette pensée que vous avez adoptée. Peut-être l'emporterai-je à Rome pour qu'elle se fasse toujours, peu à peu, sous vos yeux. Chaque jour d'ailleurs agrandit ce tableau et le *magnifie*.

Je n'ai pas eu le temps de répondre à madame Jéroslas***: elle ne doit pas être contente de moi, mais vraiment il ne m'est plus possible d'écrire qu'à vous et aux personnes qui sont près de mon cœur. On n'a pas trois amis dans le monde, et si l'on n'était pas exclusif pour eux, à quoi bon aimer? Quand j'ai un instant à moi, que je suis trop fatigué pour écrire, mais que je pense encore, je me reporte à Genève, je prononce machinalement *tiyeuille*, et je m'illusionne. Puis une *épreuve* arrive et je reprends ma triste condition d'ouvrier, de manœuvre.

Allons, adieu. Soyez bien heureuse; voyez ces beaux sites,

ces beaux tableaux, ces chefs-d'œuvre, ces galeries, en vous disant que si quelque moucheron bourdonne et quelquefois le feu pétille ou si quelque flammèche s'élance sur vous, c'est quelque pensée amie, partie de mon cœur, de mon âme, vers vous et que, moi aussi, je voudrais ma part de ces belles jouissances d'art, mais que je suis dans mon bagne n'ayant à vous offrir qu'une pensée, mais une pensée constante.

Je vous ai écrit le jour où je me suis trouvé rétabli ; ainsi n'ayez nulle crainte si vous vous intéressez à ma santé. Je n'ai plus de fatigue que dans les yeux.

IV

A MADAME HANSKA, A FLORENCE

Paris, lundi 28 avril 1834.

Madame,

Je viens de recevoir votre bonne lettre du 20, écrite à Florence, où vous devez savoir maintenant qu'il m'est impossible d'aller. Vous avez dû recevoir mon petit mot d'Issoudun, où je vous demande à grands cris la Saint Pierre, à Rome. De ce voyage, j'en puis répondre. Alors mes affaires seront arrangées. Mais la maison Béchet a besoin de moi, des mes livraisons, sans quoi elle serait compromise.

J'espère que vous n'avez rien mêlé d'individuel à vos réflexions sur : *ce n'a été qu'un poème*[1]. Vous sentez bien qu'*un Treize* doit être un homme de bronze. Accuseriez-vous l'auteur de penser ce qu'il écrit? Si les peintres, les poètes, les artistes étaient complices de ce qu'ils peignent, ils mourraient tous à vingt-cinq ans. Non, ma *duchesse* n'est pas ma Fornarina. Quand j'aurai, — *mais j'ai*, — une Fornarina, je ne la peindrai jamais. Son adorable esprit pourra animer mon âme, son cœur pourra être dans mon cœur, sa vie dans ma vie, mais la peindre, mais la faire voir au public, j'aimerais mieux mourir de faim, car je mourrais de honte.

1. Phrase du dénouement de *la Duchesse de Langeais* (première édition).

Je suis bien heureux de ce que vous ne me connaissiez pas encore tout entier, parce qu'alors vous m'aimerez peut-être mieux quelque jour. La passion dont vous me demandez le programme est celle d'une femme pour une femme[1].

Mon Dieu, ce que vous m'avez dit de votre santé, de celle de M. de Hanski, m'a fait sauter sur ma chaise. Madame, au nom du sentiment et de l'affection sincère que je vous porte, je vous en supplie, quand vous ou M. de Hanski, ou votre Anna, seront malades, écrivez-moi. Ne vous moquez pas de ce que je vais vous dire. A Issoudun, des faits tout récents m'ont prouvé que je possède un bien grand pouvoir magnétique, et que, soit par une somnambule, soit par moi-même, je puis guérir les personnes qui me sont chères. Ainsi donc, ayez recours à moi. Je quitterai tout pour aller à vous. Je me consacrerai avec toute la pieuse chaleur d'un dévouement vrai aux soins que veulent les souffrances, et je pourrai vous donner d'irrécusables preuves de cette puissance inouïe. Ainsi, mettez-moi bien à même de savoir comment vous allez. Ne me trompez pas et ne riez pas.

Vos *romans* m'ont affligé. Pourquoi faire d'aussi noires suppositions. Mon Dieu, moi, quand je rêve je ne rêve que le bonheur.

Hier, quelqu'un est venu me dire que le secret de mes voyages était découvert, et que j'avais été rejoindre la reine Hortense. Et l'on en riait beaucoup.

Vous m'avez fait pleurer de rage quand j'ai lu ce que vous me dites de Florence. Retrouverai-je jamais cela? Mon Dieu, que de regrets! Oh! faites-moi voir bien suppliant à M. de Hanski pour les huit jours que je puis passer à Rome. Voyez-vous, ceci est possible. La Saint Pierre est au 23 juin; je puis partir le 12 de Paris pour Lyon, de là me trouver le 15 à Marseille, d'où part un bateau à vapeur qui vous met en quarante-huit heures à Civita-Vecchia. Je pourrai rester de huit à dix jours à Rome sans faire tort à mes affaires, car, somnambules et médecin, tous sont unanimes pour me supplier d'opposer un mois de distraction à un mois de travail. Or, il n'y a rien qui me sorte de mes travaux, hors la

1. *La Fille aux yeux d'or.*

musique et les voyages, car aucun intérêt ne m'excite l'âme à Paris. J'y vis comme dans un désert; j'y suis comme dans un couvent. Le cœur n'y est ému par rien. Rome serait une grande et belle distraction si j'y étais seul; mais, avec vous pour *cicerone*, que sera-ce! Et ceci n'est point dit par *galanterie*, à la: *charmant français*. Non: c'est dit de cœur à cœur, à la femme du nord, à la barbare!

J'ai rompu avec tout le monde: j'étais las de toutes les grimaces. Je n'ai plus que deux amitiés inaltérables, qui sont vraies et auxquelles je me confie parfois. Puis, j'ai le travail où je me jette tous les matins.

Cette lettre vous trouvera encore à Florence. Elle vous dira faiblement mes regrets: ils sont sans bornes. Mais cette pesante vie matérielle, à laquelle j'ai si largement échappé à Genève, m'oppresse ici. J'ai soif de ma liberté, de ma libération, et si vous saviez quels prodiges de volonté, de persistance créatrice il faut pour seulement gagner mes vingt-quatre jours en juin et juillet, vous diriez comme un de mes amis (vous savez, quelque chose de plus qu'une *connaissance*) qui a perçu un peu du mouvement intellectuel de ma fournaise, que Napoléon n'avait pas montré tant de vouloir, ni tant de courage!

Voilà que ce que vous m'avez écrit sur Montriveau[1] me retourmente, car vous êtes *un petit* épigrammatique, et ce me serait une grande douleur d'être mal jugé, mal connu de vous. Vous êtes la deuxième personne à laquelle j'aie montré mon âme dans sa vérité. J'aime à ne la laisser pénétrer à personne, car, alors, que donner à ceux qu'on aime? Vous n'avez pas voulu me blesser, n'est-ce pas?

J'aime beaucoup vos jugements sur Florence et sur les œuvres d'art: aussi voudrais-je bien, si vous êtes bonne à ce point pour votre mougik, que vous étudiassiez Rome, afin que je puisse ne pas m'arrêter aux *bagatelles* de la porte et voir, en huit jours, tout ce qu'il y a de réellement bien, de capital, qui va à l'âme. Mon Dieu, ne me *montriveautez* pas! Sachez bien, que j'ai la vie du cœur et celle du cerveau, que je vis plus par les sentiments que par les caprices de l'esprit, que j'aime bien mieux sentir que d'exprimer des idées, et que

1. Armand de Montriveau, le héros de *la Duchesse de Langeais*.

aucun ne fait de tort à l'autre. Il faut un peu d'esprit pour aimer.

Je vous écris au hasard, sans préméditation de lettre, car je vous avouerai que je suis au milieu des *Chouans*, que j'imprime avec une excessive rapidité, *causà metalli*, pour en finir avec quelques dettes. Mais qu'importe! Mon griffonnage vous dira bien qu'une pensée amie vous suit partout où vous allez, qu'il y a au coin du feu, près de l'Observatoire, un poète qui s'intéresse à vos pas, que votre toux affecte, que la maladie de M. de Hanski a inquiété. J'étais déjà bien inquiet de ne pas recevoir de lettres de vous. Je vous appartiens comme mougik, et si M. de Hanski donne du blé aux siens, vous me devez, à moi, mougik de Paulowska, quelques bribes d'affection par-ci par-là. Depuis Turin, vous auriez pu m'écrire *trois fois*.

Je ne vous dirai rien de mes combats; je ne m'occupe que de *mon œuvre* et d'une vie qui est une œuvre aussi pour moi; non pas *un poème*, madame, mais bien tout ce qu'il y a de bon et de beau sur cette terre. Aussi, tout ici, la politique, les hommes et les choses, me semble-t-il mesquin auprès de ce que je me sens au cœur et au cerveau.

Je suis tous les jours plus chagrin d'avoir été forcé d'abandonner *Séraphîta*: mais à Rome, ce sera mon ouvrage de prédilection. Il vous appartient; il devrait être fait sous vos yeux.

Mon Dieu, si vous allez mieux, dites-le-moi donc bien vite. Ne jetez à la poste que ces mots: « Je vais, ou: Nous allons mieux. » Cela est si bon de voir l'écriture, la peinture d'une pensée échappée d'un cœur ami! Vous ne savez pas, le soir, quand je suis bien las, mon château en Espagne, mon roman, à moi, c'est Diodati[1], mais Diodati sans les déceptions de vos romans. Un Diodati sans amertume au dénouement, entre nous deux. Serais-je donc le plus jeune et le plus plein d'illusions? Il y a des jours où je dis *tiyeuille* avec un rire d'enfant, et ceux qui me prennent pour un homme grave seraient bien stupéfaits. Allons, ne donnez pas de coups de pied dans mes

1. La villa Diodati, à Cologny, non loin du Pré-Lévêque, sur le lac de Genève, habitée autrefois par lord Byron. — Balzac y était allé, en promenade, avec madame Hanska.

rêves, dans mes châteaux. Laissez-moi croire à des cieux sans nuages. Depuis que j'existe, je n'ai pu vivre que par d'inaltérables croyances, et vous êtes une de mes croyances. Ne toussez pas et ne vous assombrissez pas ; que les chagrins du *spleen* ne viennent ni à vous ni à M. de Hanski, que je mets de moitié dans cette lettre, car, je vous le répète, ne la prenez que comme une causerie pleine d'affection.

Notre Exposition n'a rien de regrettable. M. de Hanski, n'y achèterait pas grand'chose : mais si j'étais riche, je me plairais cependant à vous envoyer un tableau, un *Intérieur d'Alger*, peint par Delacroix, qui me semble excellent. Borget fait ses préparatifs pour son voyage : vous le verrez à Venise, peut-être, car il va lentement.

De grâce, madame, dites-moi si, d'après cette nouvelle disposition, nous nous rencontrerons à Rome, car je démêle maintenant que je vous écris pour savoir cela. Vous seriez bien bonne de bien tourmenter M. de Hanski pour obtenir cela de lui. D'abord, si vous le tourmentez, vous l'amuserez : vous remplacerez les *blue devils* par des contrariétés positives : et c'est quelque chose que de connaître son mal ! Puis, vous lui créerez un petit drame conjugal ; puis vous serez victorieuse, et c'est bien bon de triompher, surtout de son mari.

Allons, encore adieu. Donnez à tous ceux qui sont près de vous un souvenir du pauvre ouvrier en lettres, qui se dit votre affectionné, votre tout dévoué serviteur et ami.

X

A MADAME HANSKA, A FLORENCE

Paris, samedi 10 mai 1834.

Je reçois à l'instant, madame, votre lettre du 30 avril : hélas ! j'enterre mes vœux pour la partie de Rome. Il m'en coûte toujours horriblement de renoncer à une illusion ; il me semble que toutes sont solidaires.

Je n'ai qu'un moment pour vous répondre, car, pour que

vous ayez cette lettre à Florence le 20, elle doit partir aujourd'hui, et voici midi. Vous ne me dites pas où vous allez. Allez-vous à Milan? Quelle y sera votre adresse? Combien de temps y resterez-vous? Je pourrais vous y voir, si j'y conduis M. Borget. Enfin, en septembre, à Vienne. Ce sera plus raisonnable.

Il n'y a pas de remerciements dignes de la bonté que vous avez en me parlant si franchement de ce que je fais, et vous ne saurez jamais, que dans longtemps, combien je suis reconnaissant de cette franchise. N'ayez peur, allez-y hardiment dans le blâme.

Vous me dites d'aller chez Gérard; ai-je le temps! Le temps me fond entre les mains. Pour en finir avec ces écrasantes obligations, j'entreprends une tragédie en prose, intitulée : *Don Philippe et Don Charles*. C'est le vieux sujet de Don Carlos, déjà traité par Schiller. Il faut que tout marche de front : la petite littérature de gros sous, les niaiseries, les études de mœurs et les grandes pensées qui ne sont pas comprises, *Louis Lambert*, *Séraphita*, *César Birotteau*, etc.

Ma vie est toujours la même; je me lève pour travailler, je dors peu. Parfois, je me laisse aller à de douces rêveries. Je n'ai eu, depuis que je ne vous ai écrit, qu'une seule distraction: j'ai entendu la Symphonie en *ut* mineur de Beethoven exécutée au Conservatoire. Ah! que je vous ai regrettée! J'étais seul dans une stalle. Moi seul! C'est une souffrance sans expression. Il existe en moi un besoin d'expansion que le travail trompe, mais que la première émotion fait jaillir par des larmes. Oui, je suis seul, déplorablement seul. Pour me trouver heureux il faut l'heure du soir, le silence, plus de travail, mais la solitude et mes pensées intimes!

Écrivez-moi vite où je dois vous envoyer *les Chouans*, qui paraissent le 15 de ce mois, dans cinq jours. Florence me verra, certes; vous y avez été heureuse. J'irai reprendre vos pensées en voyant ces beaux lieux, ces belles œuvres. Je ne suis jaloux que des morts illustres : Beethoven, Michel-Ange, Raphaël, le Poussin, Milton, enfin tout ce qui a été grand, noble et solitaire m'émeut.

Tout n'est pas dit de moi encore : je n'en suis qu'aux petits détails d'une grande œuvre. Quand on a entrepris ce que j'ai

à faire, ah! madame, permettez-moi de me confier à votre cœur, il est impossible de tomber dans les petites et basses intrigues de ce monde, et les sentiments doivent être aussi grands que les œuvres veulent être grandes. Mon ambition est plus forte même du côté des sentiments que celle dont je suis animé pour une gloire qui ne reluit, après tout, que sur des tombes! Aussi, je vis seul, plus seul que jamais; rien ne m'arrache à mes contemplations : aimer et penser, agir et méditer. Déployer toute sa force sur deux grandes choses, le travail et les plus riches émotions de l'âme, que demander de plus? Une goutte d'amitié, un peu de soleil! Pouvoir presser une main en qui l'on se confie!

Vos conseils sur mes écrits me prouvent que vous avez comblé mon ambition sur ce point. Aussi je voudrais vous faire passer au moyen de ce papier dans l'âme les émotions de plaisir que m'a causées votre lettre. Mais cela est difficile.

Je ne puis donc plus vous revoir qu'à Vienne! je n'entendrai plus que là la seule personne qui m'ait fait entendre un langage si complètement poétique et si largement généreux! Il faut s'arrêter, car vous prendriez la vérité pour de la flatterie. Quelle gêne que l'écriture! que de fois un regard a plus de sens que toutes les paroles! Allons, vous devinerez ce que je pense de bon et tout ce que le temps m'empêche de vous dire. Vous vous direz qu'il est impossible à un solitaire, à un homme souvent accablé de travail et perdu dans Paris, de ne pas tous les jours songer aux personnes qui l'aiment véritablement, que je m'occupe de vous, que je recueille des autographes pour vous.

Mon Dieu, que j'ai de choses à vous dire! Comment l'Académie a voulu donner le prix Monthyon au *Médecin de campagne*, et comment j'ai fait, pour ne pas être mis au concours, autant de démarches qu'en font, pour obtenir le prix, les autres concurrents. Et ma tragédie, et mes ouvrages en train! Mais il est bien difficile de ne pas s'oublier en pensant à vous.

Si vous alliez à Milan, si vous y restiez quelque temps, si je puis aller vous y dire un bonjour de quelques jours, dites-le-moi, car du 20 au 30 juin je serai bien content d'avoir un but de promenade, et je n'en sais aucun qui me fasse un plus vif bonheur. Je m'enquerrai de Bartolini; mais on voit bien

que vous ne connaissez pas nos sculpteurs. Il y avait à l'Exposition une statue de *la Pudeur* qui écrasait l'antique, et nous avons en sculpture de grands talents bien réels. Vous aimez Bartolini ; je l'aimerai donc, je le ferai aimer à Gérard. Mais vous ne pensez plus à Grosclaude : savez-vous que vos admirations ont quelque chose qui effrayerait tout autre cœur qu'un cœur sincèrement ami?

Vous avez témoigné tant de sentiments exquis à ces pauvres *Chouans*, que, pour les rendre moins indignes de vous et de moi, je me suis livré à de patients travaux dont mon imprimeur seul a une idée. Vous les relirez à Milan, sans doute. La troisième livraison des *Études de Mœurs* ne sera prête que pour les premiers jours de juin ; je voudrais bien que Suzette vous les apportât de la part de l'auteur, qui serait prêt à solliciter une audience de vous, et qui se remettrait des fatigues de son voyage par l'espoir de vous voir.

Mais j'ai tant d'affaires, que le diable avec ses cornes ne s'en tirerait pas. Mais je suis un démon à trois cornes, de la race, mais un peu dégénérée, de Napoléon.

Comment ! vous serez en juillet à Vienne? Déjà? Ces distances mises entre nous me semblent des adieux. Mais, enfin, j'irai en Allemagne en septembre ; j'y viendrai riche de quelques succès qui ne me font plaisir maintenant que parce que vous vous y intéressez, et vous me les rendez ainsi plus nécessaires par la part que vous y prenez.

Allons, voici l'heure. Je ne saurai plus où vous écrire ; mais je vous écrirai tout de même, et quand viendra votre nouvelle case, je l'enverrai. Il n'y aura pas de lac à Vienne ; donnez-moi donc l'espoir de voir avec vous le lac Majeur. A Vienne, je ferai mes reconnaissances sur le Danube pour pouvoir mieux peindre la bataille de Wagram et le combat d'Essling, qui sont mon ouvrage de l'hiver prochain, en Ukraine, si vous voulez. Mais il faut que j'aille voir les pays parcourus par le prince Eugène dans sa marche d'Italie à travers le Tyrol.

Adieu, adieu, vous que l'on ne voudrait pas quitter. Vous savez aussi bien que moi ce que je pense, et vous serez assez bonne pour vous charger de l'expression de mes sentiments auprès de vos compagnons de voyage. Oh ! oui, j'aurais bien voulu voir avec vous la ville des fleurs !

VI

A MADAME HANSKA, A MILAN

Paris, mardi 3 juin. — Vendredi 21 juin 1834.

3 juin.

Je reçois à l'instant, madame, la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Florence, et j'espère alors que celle-ci vous trouvera à Milan assez à temps pour ne point vous donner de faux espoirs, puisque vous avez la bonté de vous intéresser à mon excellent Borget. Il est encore à Issoudun, et prendra l'Italie par le Tyrol, en commençant par parcourir les bords du Rhin, et il n'aura point de chance de vous rencontrer. J'en suis fâché. C'est une de ces belles âmes qu'il faut connaître pour estimer un peu l'homme et avoir des idées d'avenir.

Moi-même, je renonce avec douleur au plaisir que j'avais comploté de vous dire un bonjour à Milan. Mes obligations m'ont lié les pieds. Vous avez mis tant de grâce et d'instances à savoir ma situation, que je puis vous en parler après me l'être résumée. Je dois encore six mille ducats ; n'est-ce pas compréhensible pour vous, traduit en cette monnaie? D'ici à la fin d'octobre, j'en ai deux mille à payer. Les quatre mille autres sont dus à ma mère. Mais, jusqu'à la fin d'octobre, j'ai cinq cents ducats à payer par mois, et, depuis mon retour de Genève, ma plume et mon courage ont suffi jusqu'à présent à payer cette somme. Si à la fin de septembre je suis libéré, j'aurai fait des merveilles. Mais, jusque-là, ni trêve ni repos. Mon tranquille et joyeux hiver est à ce prix. Mon médecin est assez d'avis des eaux de Baden. Voilà donc ma situation.

Depuis deux mois j'ai travaillé nuit et jour à l'ouvrage que vous avez la bonté d'honorer de votre prédilection[1]. Vous avez beaucoup influé sur ma détermination relativement à cet ouvrage. Dans le désir de le rendre digne de votre amitié,

1. *Les Chouans.*

j'ai tout refait. Il n'est pas encore parfait, car, préoccupé des fautes de l'ensemble, j'ai laissé passer quelques fautes de détail et plusieurs incorrections. Mais, tel qu'il est, il peut maintenant porter mon nom et vous pouvez avouer votre charitable protection. Il a fallu un courage dont personne ne me tiendra compte ; mais le secret de ma persévérance et de mon amour pour cette œuvre a été dans le désir de vous être agréable, de mériter une des approbations qui ont le mérite de m'enivrer de plaisir, et d'entendre de votre bouche, quand j'aurai secoué le poids énorme de mes misères, que l'ouvrage vous plaît. Je l'envoie à Florence à M. Borri, avec prière de vous le faire passer à Milan, et je l'envoie également à Trieste afin que cette pauvre première fleur soit sûre de recevoir les regards de votre amitié.

Grande nouvelle ! Pichot renvoyé de la *Revue de Paris*, j'y suis rentré avec quelques avantages pécuniaires, qui vont m'aider à devenir libre. *Séraphîta* m'a servi à rentrer avec un grand éclat. L'œuvre a surpris les Parisiens. Quand le dernier article paraîtra, j'y joindrai une lettre d'envoi pour vous où se trouvera la dédicace que je tâcherai de faire digne de vous, simple et grande. Je ne l'ai pas mise en tête, parce que je n'ai pas voulu dédier une œuvre qui n'est pas finie.

Voici plus d'un grand mois que je travaille en pure perte à ma troisième livraison. Je suis mécontent, chagrin de ce que je fais. Néanmoins vous la trouverez à Trieste. Il faut faire une composition dans le genre d'*Eugénie Grandet* pour soutenir cette grande opération.

Mes affaires, en ce moment, se compliquent d'une transaction que je propose à M. Gosselin pour rompre mes marchés, et qui tient à six mille francs d'argent à lui donner, moyennant quoi il me rend mes traités. Demain, la première conférence. Ce point obtenu, je n'aurais plus d'engagements qu'avec madame Béchet, et, avec trois mois d'un grand travail, je pourrais, vers la fin de septembre, prendre la route d'Allemagne, pauvre, mais sans soucis, emportant ma tragédie à faire et de l'oisiveté à prendre près de vous. Si vous saviez que de soins, de débats, de travaux pour arriver à ce résultat ! Mais quel bonheur de recouvrer la liberté, le plaisir de faire ce que l'on veut !

Spachmann n'est plus *Coquebin*. Par mes soins et ceux de ma sœur, il vient d'épouser une jeune et jolie personne qui aura quelque fortune. Elle lui apporte cinq cents ducats qui le font riche, et elle en a quatre mille en espérance. J'ai bien pensé à vous en mariant ce pauvre relieur, dont nous avions parlé en riant au coin du feu de la maison Mirabaud.

Les plus grands chagrins ont accablé madame de B... Elle est loin de moi, à Nemours, où elle se meurt de toutes ses peines. Je ne puis rien vous en dire; ce sont de ces choses dont on se parle d'oreille à oreille. Mais je suis d'autant plus seul, déplorablement seul, autant que je puis être seul, car il y a dans ma pensée des trésors, qu'aux heures de repos et de calme je reprends avec délices. Tout est espérance pour moi, parce que tout est croyance.

Si vous saviez comme il y a de vous dans chacune des phrases refaites des *Chouans!* Vous ne le saurez bien que quand je vous le dirai au coin du feu, à Vienne, dans une heure de calme et de silence, où le cœur n'a plus de secrets ni de voiles.

La correction de la deuxième édition du *Médecin de campagne* tire à sa fin et je suis à la moitié du troisième dixain. Enfin, je mène de front l'impression de neuf volumes. Ma vie est toute sobre, toute silencieuse, recueillie. Néanmoins une *lady* a traversé le détroit, m'a écrit une belle lettre *en anglais*, et j'ai répondu que je n'entendais que le français, et que je respectais trop les dames pour faire traduire cette lettre. L'affaire en est restée là. J'ai reçu une lettre de madame Jeroslas***, une lettre délicieuse de style, et à surprendre. Je n'ai pas encore répondu.

Voilà tous les événements de ma vie depuis que je n'ai eu le plaisir de vous écrire.

Philippe-le-réservé (Felipe-il-discreto) est mis de côté. Néanmoins, la littérature s'occupe beaucoup de ma pièce. En réponse à ce que vous daignez m'en écrire, je vous dirai que Carlos a été si fort amoureux de la Reine, qu'il y avait preuve suffisante que l'enfant dont elle est morte enceinte (*traitée pour une hydropisie, car Dieu prit en pitié le trône d'Espagne et aveugla les médecins*, propres termes du méticuleux Mariano). était de l'infant. Ainsi, dans ma pièce, la Reine est coupable,

suivant les idées admises. Carlos idem. Philippe II, Charles, sont joués par Don Juan d'Autriche. Enfin, je me conforme à l'histoire et la suis pied à pied. D'ailleurs, selon toute apparence, cette œuvre sera faite sous vos yeux, car c'est la seule chose que l'on puisse faire en courant, et vous jugerez de la profondeur politique de cette épouvantable tragédie. Il faudra des sondes bien armées de cordes pour la jauger! Deux de mes amis fouillent avec ardeur les manuscrits historiques pour que rien ne me manque. Je veux avoir jusqu'aux *plans* du palais et jusqu'à l'étiquette de la cour d'Espagne sous Philippe II.

En voilà bien assez sur ma *littéraillerie* et sur tout ce qui n'est pas plaisant.

MM. Berryer et Fitz-James veulent me faire nommer député, mais ils échoueront. Ce sera une question décidée dans un mois; vous saurez cela sans doute à Trieste. Mais, si j'étais nommé, je me ferais ordonner les eaux, car le portefeuille de premier ministre ne me ferait pas renoncer au cher usage du premier moment de liberté que j'aurai su conquérir dans ma vie. Permettez-moi de laisser cela, encore.

Plus je vais et plus je prends une plus haute idée du vrai bonheur. Pour moi, une journée heureuse est au-dessus des mondes. Quand je veux me donner une magnifique fête, je ferme les yeux, je me couche sur un de mes canapés, et je m'absorbe dans le souvenir des bêtises que je vous disais en vous donnant *ma petite parole d'ôneù panachée*, en tournant autour du lac, et je me reporte à cette bonne journée de Diodati qui a effacé les mille chagrins qu'un an auparavant j'y avais éprouvés. Vous m'avez fait connaître la différence qu'il y a entre une affection vraie et une affection jouée, et pour un cœur aussi enfant que l'est le mien il y a là sujet d'une reconnaissance éternelle.

Hier, j'ai été voir ma mère [1], et l'ai trouvée bien changée, bien malade, bien résignée. J'ai été tout triste depuis ce moment. Je n'ai plus que quinze jours pour faire un volume que l'on attend bien impatiemment, et jamais je n'ai eu moins de verve!

1. Il s'agit de la marquise de C... — Voir la *Revue* du 1er février : « Une personne qui est une mère pour moi... »

Jeudi, 20 juin.

Vous êtes à Milan. Je n'y suis pas ! Cette lettre commencée il y a dix-sept jours,est restée là par la force des choses. D'abord le retour de mon frère, qui est arrivé des Indes avec une femme (fallait-il faire cinq mille lieues pour trouver une femme comme cela !), puis des ennuis, des chagrins sans nombre, outre le travail.

L'homme des *Chouans*, le libraire, ne m'a pas payé. Me voilà avec des billets qui me retournent. Puis, M. Gosselin demande dix mille francs, près de mille ducats, pour rompre mon marché : nous sommes en train de les chercher. Mais le plus grand malheur est ceci : après bien des peines, j'avais fini par trouver un sujet pour ma troisième livraison, mais, après *un demi-volume* fait, je jette le volume dans le carton des embryons, et je recommence avec un grand, beau, magnifique sujet, qui vous fera, je l'espère, honneur et plaisir. Selon moi, selon mes critiques, cela est au-dessus de tout. Mais il a fallu regagner le temps perdu. Ah ! madame, que d'heures de désespoir et de terribles insomnies entre le 3 juin et le 20 juin ! Il y avait donc sympathie !

Croyez en moi, je vous en supplie : que vous alliez à Vienne, que vous alliez à Wierzchownia, mon hiver vous est destiné. Je veux fuir Paris, je veux absolument creuser dans le silence mon *Philippe II*. Vous me verrez arriver avec la rapidité, la fidélité de l'hirondelle.

J'irai en juillet à Nemours, y faire, loin de Paris, qui est insupportable l'été, ma quatrième et ma cinquième livraison. Si je puis les terminer pour septembre, je ferai des efforts inouis pour avoir fini la dernière au commencement de novembre. Peut-être serez-vous dans les quinze premiers jours de novembre encore à Vienne. Je voudrais bien être au fait de votre itinéraire, car je prendrai, aussitôt que je le pourrai, quinze jours de liberté, et j'irai voir naturellement le pays où vous serez.

J'envoie aujourd'hui à Trieste seulement *les Chouans* pour vous, et la deuxième édition du *Médecin de campagne* pour M. de Hanski, puisque vous avez la vôtre. J'enverrai plus tard

la troisième livraison, et je serai bien impatient d'avoir votre avis sur cette nouvelle production.

Quand *Séraphita* sera terminée, je vous apporterai ce qui est à vous, relié par l'époux de la belle fille de Versailles. Voyez, il n'a pas eu le cœur de rester *Coquebin* pour faire cette sauvage reliure de drap et de satin. Mais, si je pouvais savoir combien de temps vous serez à Trieste, et en quel temps, le 10 juillet je puis partir d'ici et être le 16 à Trieste, vous voir trois jours et repartir. J'ai mille chose à vous apporter, le cotignac, les parfums et *tutti quanti*.

Moi je terminerai cette lettre en vous disant : *à bientôt*. L'espoir de traverser bien des pays pour vous trouver au bout du voyage me donne du courage. Je travaille des vingt heures de suite. Allons, il faut vous dire adieu, en vous disant le plus gracieusement du monde que vous êtes moins un souvenir pour moi qu'une pensée de cœur, et que vous seriez bien mauvaise de toujours me jeter au nez que je suis un Français. Songez, Madame, que je suis un *Coquebin* qui ne se marie pas, ou qui ne se marie qu'avec les muses. Moi, j'ai été effrayé de lire dans Hoffmann, à l'article du *Vœu*, un jugement sévère sur les Polonaises ; mais j'ai eu, pour tout dire, une soirée de plaisir en pensant qu'il était vrai, pour vous, dans tout ce qu'il avait de flatteur, et faux dans ce qu'il avait de cruel.

Notre pauvre Sismondi a été rudement DÉMOLI (et le mot est vrai) dans la *Revue de Paris* de dimanche dernier. Son *Histoire des Français* a été rasée, détruite de fond en comble.

La pauvre madame de C... s'en va mourante, et si mourante que je me rapproche de ne pas y avoir été depuis un mois, car les infâmes gens de Paris l'abandonnent parce qu'elle souffre. Quel triste sentiment que celui de la pitié ! Aussi !... Ah !

Vendredi 21.

J'ai été pendant bien des jours triste et chagrin. Je ne vous ai pas dit cela hier. L'heure de la poste a été manquée, j'ai gardé cette lettre. Oui, j'ai manqué d'espoir, moi qui ne vis que par l'espérance, cette belle vertu de la vie chrétienne. Le *Médecin de campagne* reparaît demain. Quel sera son sort ?

J'ai été bien heureux ce matin, vous ne devineriez peut-être pas pourquoi. Il faudrait vous peindre l'état d'un pauvre solitaire qui reste rue de Cassini, dans sa cellule, et qui n'est réjoui que par une petite bête volante qui vient de temps en temps, et la pauvre luciole avait tardé, et j'étais horriblement triste, me disant : « Où est-elle? Manque-t-elle de quelque chose? Elle a été dévorée. » Enfin, le joli petit insecte est venu. J'ai revu ma bête à bon dieu, chatoyante, un peu attristée : mais je l'ai mise sur mon papier en lui demandant comme à une personne : « Tu viens d'Italie? Comment vont mes amis! »

Vous allez me prendre pour un fou : non, car j'ai du cœur et de l'intelligence et ne puis pécher que par excès et non par défaut de sensibilité. Voilà comment un homme qui fait *les Treize* peut pleurer de joie en reconnaissant l'enveloppe de sa petite bête.

Allons, adieu. Je souhaite que vous ayez de tels tressaillements. Cela veut dire que l'on est toujours jeune, que le cœur bat bien fort, que la vie est belle, que l'on sent, que l'on aime, que toutes les richesses de la terre sont au-dessous d'une heure de volupté, et j'étais ainsi avec ma petite bête. Mais aussi savez-vous tout ce qu'une petite bête peut rapporter de joie, d'ambre, de fleurs, de grâce des pays qu'elle a traversés? Elle s'est posée sous les cheveux d'une jolie femme et m'en a rapporté les pensées. Voyez tout ce que la poésie peut inventer avec une bête à bon Dieu, et comme les gens solitaires et rêveurs sont fous!

Allons, adieu. Soyez heureuse en voyage : voyez bien tous ces beaux pays. Moi, j'enrage d'être cloué à cette petite table d'acajou qui aura été témoin de mes pensées, de mes angoisses, de mes misères, de mes détresses, de mes joies, de tout! Aussi ne la donnerais-je qu'à !... Je ne veux pas vous dire tous mes secrets aujourd'hui.

Aujourd'hui je suis gai. J'ai été si triste pendant quasi tout le mois. Voilà mes belles fleurs bleues des champs incultes qui sont au bas de mes fenêtres, entre l'Observatoire et moi, qui baissent la tête. Il fait chaud : néanmoins, si je veux vous voir cet hiver, il faut n'avoir ni fatigue, ni chaleur, ni faiblesse.

Croiriez-vous que la *Physiologie du mariage*[1] ne paraît pas, que ces gens-là ne me paient pas, que j'aurai encore un procès ! Mon Dieu ! qu'ai-je fait à ces gens-là !

Baisez Anna au front. Oh ! je voudrais bien être *son cheval !* Offrez mes amitiés à M. de Hanski. Mettez tout ce que la courtoisie française a de plus fleuri aux pieds de vos deux compagnes et gardez pour vous, madame, ce que vous voulez de mon cœur.

VII

A MADAME HANSKA, A TRIESTE

Paris, mardi 1er juillet 1834.

Ah ! madame, la nature se venge bien de mon dédain pour ses lois : malgré ma vie un peu trop monastique, mes cheveux tombent à poignées ; ils blanchissent à vue d'œil ; la profonde inaction de mon corps me fait grossir outre mesure ; je reste souvent vingt-cinq heures assis. Non, vous ne me reconnaîtrez plus ! Les instants de mélancolie sont plus fréquents. Les chagrins d'aucune sorte ne me manquent.

J'ai fait trois demi-volumes avant de trouver quelque chose de propre pour ma troisième livraison des *Études de Mœurs*. Enfin, elle paraîtra le vingt de ce mois. (Rassurez-vous, ce n'est pas moi qui suis nommé député).

Vous me direz, n'est-ce pas, où je pourrai vous faire parvenir ma troisième livraison ? Ne me ravissez pas le bonheur d'être lu par vous, qui êtes une de mes récompenses. J'aurai pour trois mois de travaux bien ardus ; encore, aurai-je fini pour octobre ? Je ne sais. Je suis comme l'oiseau qui vole au-dessus des eaux, sans trouver un rocher où poser les pieds. Je serais injuste si je ne disais pas que l'île fleurie[2] où je

1. La deuxième édition.

2. Au sens propre, l'île du lac de Bienne, dont il avait une vue encadrée, à Paris, dans sa chambre. — Sur une promenade au lac de Bienne, voir *la Revue* du 15 février, p. 145.

puis me reposer est en vue de mes yeux perçants : mais elle est bien loin !

Je voudrais ne vous écrire que pour vous donner de bonnes nouvelles : mais, quoique arrangée, ma transaction avec M. Gosselin n'est pas signée encore. Il faut trouver mille ducats et, dans notre commerce de livres, rien n'est plus rare, car nos *livres* ne sont pas des *francs*, ils ne sont même pas toujours français.

Je ris et je suis profondément triste. *La Recherche de l'Absolu* reculera, certes, les bornes de ma réputation : mais ce sont des victoires qui coûtent trop cher. Encore une et je suis malade sérieusement. *Séraphita* me coûte aussi bien des cheveux. Il faut de ces exaltations qui n'arrivent qu'aux dépens de la vie. Mais l'œuvre qui vous appartient doit être ma plus belle.

Vous me direz à quelles eaux vous serez, car il est possible si, si, si... que je vous y porte quelques petites choses, comme une belle édition sans fautes du *Médecin de Campagne*, ma troisième livraison et le manuscrit de *Séraphita*, qui sera terminé en août. Oui, restez quelque part où je puisse aller jusqu'au 15 septembre.

Si je transige avec M. Gosselin, je ne puis me trouver libre qu'en aliénant une édition des *Études philosophiques*. Ce sera du travail ajouté à du travail. Dans la profonde solitude où je vis, soupirant après une poésie qui me manque et que vous connaissez, je me suis plongé dans la musique. J'ai pris une place dans une loge à l'Opéra, et j'y vais deux heures tous les deux jours : la musique, pour moi, ce sont des souvenirs. Entendre de la musique, c'est mieux aimer ce que l'on aime. C'est voluptueusement penser à ses secrètes voluptés, c'est vivre sous les yeux dont on aime le feu, c'est entendre la voix aimée. Aussi le lundi, le mercredi, le vendredi, de sept heures et demie à dix heures, j'aime avec délices. Ma pensée voyage.

M. de Hanski a-t-il été sensible à mon attention? Vous aurez, madame, une édition pour vous[1], une édition que je voudrais faire ravissante et dans laquelle il y aura une

1. Du *Médecin de Campagne*.

coquetterie secrète. Ah! si j'avais eu vos traits, je me serais plu à vous faire graver en *Fosseuse*. Mais, si j'ai de la mémoire pour moi, je n'en aurais pas assez pour le peintre.

Allons, il faut vous dire au revoir, car, aussitôt ma transaction finie, je vous écrirai en détail. N'accusez jamais mon amitié dévouée; elle est indépendante du temps et de l'espace. Je songe à vous presque tous les jours, et n'est-ce pas naturel? Les seuls instants heureux que je me connaisse depuis un an, ces instants où il n'y avait ni travail, ni ennuis de la vie matérielle, ont été goûtés près de vous; je pense à vous et à votre colonie errante comme on pense au bonheur, et depuis que je vous ai quittés, j'ai eu la vie ardente des artistes malheureux.

Avant-hier, j'ai reçu Wolf, le pianiste de Genève. J'aurais jeté la maison par les fenêtres de joie! N'est-ce pas lui qui m'a demandé: « *qui était cette admirable personne* »? Aussi,ce pauvre garçon a dû me trouver bien accort, bien splendidement hospitalier! Le voir, c'était pour moi me retrouver au Pré-Lévêque, à dix pas de la maison Mirabaud, et respirer l'air de Genève.

J'espère avoir à vous écrire plus longuement d'ici à quelques jours. Je me réserve toujours le droit de faire ma tragédie à Wierzchownia. Je me suis amusé comme un enfant à nommer un Polonais monsieur de Wierzchownia, et à le mettre en scène dans *la Recherche de l'Absolu*. Ç'a a été une démangeaison à laquelle je n'ai pas su résister et je vous demande pardon, ainsi qu'à monsieur de Hanski, de la liberté grande. Vous ne sauriez croire comme ce nom imprimé me fascine!

Quel bon hiver que d'être loin des ennuis de Paris, acoquiné à une tragédie, luttant avec une tragédie, et riant le soir avec vous et déridant le maître, à qui je ferai des *Contes drolatiques* exprès pour lui. Quand je devrais vous arriver par l'occasion d'un chasse-neige, j'irai! Et j'irai après jusqu'à Nicolas lui-même pour obtenir que vous veniez à Paris voir tomber ma pièce!

Adieu, vous qui voyez tous les jours de nouveaux pays, tandis que moi je n'en vois qu'un seul! Allons, qu'Anna se porte bien, que M. de Hanski n'ait pas de *dragons noirs*, que

mademoiselle Borel soit riante, que Suzette chante toujours, que mademoiselle Séverine garde sa gracieuse indifférence, et vous, madame, cette nerveuse constitution qui est un principe de joies vives, mais aussi de douleurs : tout ce que je souhaite, c'est que Dieu vous ôte la douleur de votre coupe. N'oubliez pas de me dire où vous ferez séjour après Trieste.

Je vous envoie mille fleurs d'âme et d'affection.

VIII

A MADAME HANSKA, A TRIESTE

Paris, dimanche 13 juillet 1834.

Voilà un bien long temps, madame, que je n'ai vu votre jolie écriture, et ma solitude m'en paraît plus profonde, mes travaux plus pesants. Je regarde d'un air boudeur cette boîte où vous m'avez envoyé du jujube et où sont mes pains à cacheter.

Êtes-vous à Venise? Êtes-vous à Trieste? Voyagez-vous? Vous reposez-vous? Voyez, je pense à vous, et ne veux pas perdre toutes les rêveries dans lesquelles je m'enfonce : je vous en envoie une. Oh! je m'ennuie bien à Paris! Jamais son atmosphère ne m'a été si pesante. Je respire l'air que vous respirez avec une enthousiaste jalousie! Il est, dit-on, si léger il irait si bien à mes poumons! Mon Dieu! le travail m'écrase et, pour tout hippogriffe, j'ai cette petite boîte et le petit chien-encrier d'Anna, pauvre chère petite!

Je fais en ce moment un bel ouvrage, *la Recherche de l'Absolu*; je ne vous en dis rien : je veux que vous le lisiez sans prévention et avec tout le neuf de l'ignorance du sujet. Où serez-vous alors?

Mes affaires sont maudites. Rien ne se termine. Ce roast-beef ambulant dans lequel Dieu a jeté toutes les pensées que peut avoir la bêtise, et qui se nomme Gosselin, nous arrête par des petitesses. Mardi prochain nous terminerons peut-être : je vous écrirai aussitôt. Mettez d'un côté trente-sept mille

francs à payer, de l'autre vingt-huit francs de papier et une bouteille d'encre, quelques plumes que j'ai fait acheter, vous aurez une idée nette de ma position, actif et passif. Pour arriver à l'équilibre, il me faut une santé de fer, et, non pas du talent, mais toujours *du bonheur* dans mon talent. Encore six volumes pour ladite Béchet à publier, et vingt-cinq in-douze pour la première édition des *Études philosophiques*! Après tout cela fait, j'aurai quelques écus et la *liberté sur la montagne*. Quand je dis sur la montagne, c'est la plaine que je veux dire, car l'Ukraine est, selon vous, une plaine.

Voilà les affaires, madame. Quant aux sentiments, ils sont, par suite de la contrainte, mille fois plus violents que vous ne les avez connus, puisque vous avez bien voulu être ma confidente. Aussi cette personne serait-elle bien contente si elle savait tout ce que je lui cache, car il est bien difficile d'exprimer les sentiments comme ils sont au fond du cœur. Il faut, non pas le tête-à-tête, mais le cœur-à-cœur. Entremêlez cette furie de travail d'une *furia d'amore*, d'une furie d'affaires, de quelques bons souvenirs qui me saisissent quand j'entends de la bonne musique, sans entendre le duc de Brunswick, qui vient quelquefois germaniser notre loge, car ce prince détrôné n'étant plus *lion* vient se faire *tigre* chez nous. (Vous ne saisiriez pas ce pauvre trait, si je ne vous disais que notre loge s'appelle la loge des *tigres*. Pardonnez-moi cette digression, mais je sais combien vous aimez à savoir les menus détails de la vie parisienne.) Donc, vous aurez une vue exacte de la maigre existence que mène votre mougik, qui, du reste, est sage comme une fille sage : *La Recherche de l'Absolu* vous le dira : *Séraphîta* encore mieux.

Vraiment, je vous écris d'une plume gaie et je suis triste : mais ma tristesse est si grande que je craindrais de vous en envoyer les expressions. Je vendrais la gloire et tout mon bagage littéraire, si je n'avais des obligations, pour les cailloux de la route de Ferney. Si vous voulez m'acheter mes livres en gros, je vous les ferai peu à peu en détail, je vous les raconterai au coin du feu. Faites acheter à monsieur de Hanski une principauté, car je ne voudrais pas être bouffon si je n'étais à un prince. Il faut concilier les amours-propres. Vous me donneriez des bonnets très jolis. Quant à des appointements, je les

trouverais dans les rires que je verrais sur vos lèvres. Mais vous serez tenue de me donner des éloges et une loge, des sonnettes et un gâteau. Je fais mes conditions.

Il faut vous dire adieu, vous souhaiter les jouissances du voyage. Je vais, moi, me remettre à finir un *Conte drolatique*, pendant que vous vous remettrez en voiture et que vous direz peut-être : « Je ne croyais pas que ce Français que j'accusais de légèreté en allant au lac de Bienne, fût si sincère en me disant qu'il était susceptible d'attache. » Ah ! madame, les pauvres gens n'ont qu'un cœur, ils le donnent, et je suis un *pauvre gen*, un manœuvre qui travaille des phrases, comme les autres portent du mortier.

Si j'étais libre, je me baignerais ce soir dans l'Adriatique et reviendrais vous faire un joyeux conte, repasser les maisons ducales dans l'*Almanach de Gotha*, ou faire des patiences. Vous m'avez fait adorer les patiences, et je vis par la *patience* ! Mais je pâtis un peu, beaucoup !

Adieu donc ; je vous envoie les plus gracieuses fleurs de mon âme et vous prie de distribuer à vos compagnes de voyage mes amitiés, mes souvenirs, comme vous l'entendrez. Je ne veux pas vous dire : adieu ; je n'aime pas à employer ce mot-là avec les personnes que je ne veux pas quitter, et où est la châtelaine, là est le mongik !

IX

A MADAME DE HANSKA, POSTE RESTANTE, A VIENNE

Paris, mercredi 30 juillet 1834.

Oh ! mon ange, mon amour, ma vie, mon bonheur, ma force, mon trésor, ma bien-aimée, quelle horrible contrainte ! quelle joie que de t'écrire de cœur à cœur ! quelle honte pour moi si tu ne trouves pas ces lignes en temps et lieu ! Je suis allé à la campagne six jours pour terminer quelque chose de bien pressé.

Ohimé! Je ne puis partir pour les eaux de Baden que le 10 août : mais j'irai comme le vent ; il m'est impossible de t'en dire davantage, car pour pouvoir aller là, ce sont des efforts de géants. Mais je t'aime d'une force surhumaine !

Ainsi, du 10 au 15, je serai en route. Je n'aurai que trois ou quatre jours à moi, mais je t'apporte cette goutte de ma vie ardente avec un bonheur que l'infini du ciel peut seul expliquer.

Mon Dieu, que d'heures pleines de toi dont tu n'as eu que des pressentiments ! Comme je t'ai suivie partout ! Comme je t'ai, à toute heure, désirée ! Oui, mon Ève chérie, ma fleur céleste, ma belle vie, reste aux eaux jusqu'à septembre. S'il faut huit jours pour y arriver et que je parte le 15 août, je n'y serai que le 23 et il faut que je sois ici pour les premiers jours de septembre. Tout dépend de mes travaux et de mes paiements. Le désir d'être libre, à toi, m'a fait entreprendre des choses au-dessus de mes forces. Mais mon amour est si grand : il me soutient.

Ta *Séraphita* est belle, grande, et tu jouiras de cette œuvre dans trois mois. Il faut deux mois pour le troisième article : mais peut-être le finirai-je près de toi. Tu m'as réchauffé l'âme pour le premier : tu dois entendre le dernier chant !

O chère, chérie adorée, dis-toi bien que l'amour que tu m'as inspiré, c'est l'infini. N'aie ni crainte, ni jalousie. *Rien* ne peut détruire le charme sous lequel je veux vivre. Oui, il y a eu bien des mélancolies, bien des tristesses. J'étais un arbre déplanté. Te voir en août me rend du bonheur, du courage !

Allons, pour venir à Baden, il faut faire paraître, dans la *Revue de Paris*, *le Cabinet des Antiques*, dont tu connais le commencement. Travailler pour t'aller voir, oh ! quelle jouissance ! Il n'y a plus de travail, il y a de l'espoir dans chaque ligne !

Avais-tu reçu *les Chouans* à Trieste ? Mais tu ne peux pas me répondre. Tu recevras ceci le 8 août, à Vienne, et le 10, je veux être en route. Qu'est-ce que c'est que Neuchâtel et Genève en comparaison de Baden ! Y avait-il six mois de désirs, d'amour comprimé, de travaux faits en ton nom, ô ma vie et ma pensée ? Il faut être fort pour soutenir le bonheur si longtemps attendu. Oh ! oui, sois seule !

Il m'est impossible de t'écrire une longue lettre : il faudrait

un jour de plus, puisque j'arrive ce matin, et j'avais peur que *Marie de Verneuil*[1] ne la trouvât pas et n'en voulût à celui qui l'adore comme un martyr aimait Dieu. N'être plus séparé de toi que par dix-huit jours, c'est tout et ce n'est rien! Ta petite lettre m'a rendu fou. Ce sera une grande imprudence d'aller à Baden, car j'ai mille ducats à payer en septembre, mais te voir un jour, baiser ce front idolâtré, sentir ces cheveux aimés que j'ai gardés autour du cou, prendre cette main pleine de bonté, d'amour, te voir! Cela vaut toutes les gloires, toutes les fortunes.

Chère ange, sauras-tu tout ce qu'il y a de bonheur pour moi dans ces dix-huit jours, et le chemin, mon Dieu! Je t'adorais soir et matin, je t'envoyais toutes les pensées de mon âme, je t'entourais de mon cœur, ne sentais-tu rien? Et mes douleurs de ne pas aller à Florence, enfin tout ce que je te dirai.

Chère ange, sois heureuse si l'amour le plus ardent, le plus infini que puisse ressentir homme, est la vie que tu as désiré avoir, donner, recevoir!

A bientôt donc. Oh! quel mot! Trois ou quatre jours de bonheur font supporter mieux des mois d'absence! Oh, mon trésor, quel abîme pour moi que la tendresse! Tu es le principe de ce courage effrayant. Aimeras-tu mes cheveux blancs? Ils s'étonnent tous que l'on puisse produire ce que je produis, et disent que je mourrai. Non, trois jours près de toi, c'est reprendre de la vie et de la force pour mille ans!

Adieu, mille baisers. J'ai tenu ce petit bout de pervenche entre mes lèvres en t'écrivant. A toi, ma chère blanche minette, à bientôt. Mille tendresses et caresses, et, dans chacune mille autres!

H. DE BALZAC.

(*A suivre.*)

1. Voir *les Chouans*.

JAMES DARMESTETER

Une grande lumière vient de s'éteindre, un noble cœur a cessé de battre, un large esprit a cessé d'éclairer le passé, d'agir sur le présent et de pressentir l'avenir. Le 19 octobre dernier, à deux heures, après une courte maladie, notre ami James Darmesteter, sans souffrance, sans lutte, sans conscience de la séparation affreuse qu'il aurait eu tant de peine à accepter, sur son fauteuil de travail, le cœur plein de rêves de tendresse et de bonheur, l'esprit plein de projets de travail et d'action, a incliné sur sa frêle poitrine sa tête lourde de savoir et de pensée, et s'est évanoui du milieu de nous.

Dans le monde entier, d'Oxford à Bombay et de Saint-Pétersbourg à Boston, ceux qui travaillaient avec lui à la grande œuvre internationale de la science moderne ont reçu une secousse douloureuse en apprenant la disparition de ce collaborateur insigne, de cette force dont ils avaient tant profité et dont ils se promettaient encore tant. Le plus illustre d'entre eux, M. Max Müller, se faisait l'écho de leur émotion et de leurs regrets dans une page définitive : « C'était un savant dans le meilleur sens du mot, un savant comme la France seule

paraît en produire. La France est riche actuellement en orientalistes distingués, mais James Darmesteter était *facile primus inter pares*. Par l'aisance avec laquelle il savait se dégager de la dure technique de son métier, il rappelait Eugène Burnouf. Par sa merveilleuse et presque poétique faculté de composition, il était à peine inférieur à Renan, tandis que par la solidité de sa science et la sûreté de son jugement, il perpétuait la grande tradition des Quatremère et d'autres savants illustres[1]. » Tel était le jugement des savants compétents sur ses travaux philologiques. Ils n'ont pas été seuls à le regretter. Les penseurs préoccupés de nos destinées ont senti qu'une pure et brillante étoile venait de s'éclipser au ciel hasardeux où le regard de l'humanité cherche des lueurs et des consolations dans sa nuit. Le public lettré n'avait pu apprécier que rarement, mais il avait pleinement apprécié la force, la souplesse et la grâce de la plume qui vient de se briser. Ceux qui ont fondé cette *Revue* avec Darmesteter ont su ce qu'il y avait dans sa nature délicate de facultés actives, de sens pratique et d'énergie. Mais ceux-là seuls ont compris tout ce que nous perdions en lui qui l'avaient connu de près, qui avaient eu la joie d'un contact intime avec ce cœur si doux et si chaud, qui avaient recueilli les expansions ardentes ou attendries de cette âme habituellement renfermée en elle-même. C'est parce que j'ai été un de ceux-là qu'on m'a demandé de retracer ici la figure morale de l'ami si soudainement disparu. Je n'ai pas accepté cette tâche sans de grandes hésitations, car ma main tremble encore de l'émotion que m'a causée ce déchirement subit, et je me sens impuissant à saisir et à rendre tous les traits de cette physionomie d'une si rare et si complexe originalité. Qu'on pardonne à cette esquisse ce qu'elle aura d'incomplet et d'incertain; j'espère qu'il s'en dégagera au moins une juste impression d'ensemble.

Darmesteter n'a pas été un *scholar* enfoui dans ses livres, étranger aux questions toujours nouvelles et toujours pareilles qui passionnent l'humanité. Il a pris une part personnelle et vivante à toutes les luttes qui se sont livrées autour de lui:

1. Lettre adressée au *Times*, le 20 octobre 1894, et reproduite en partie dans le *Journal des Débats* du 23 octobre.

il a tâché de les adoucir, de les faire cesser même, en apportant aux combattants, pour lesquels il éprouvait une égale sympathie et une égale pitié, des paroles de paix puisées dans leurs propres cœurs. Aussi a-t-il droit à être connu en dehors du cercle étroit des philologues et des érudits parmi lesquels son nom sera immortel. Ceux-là, certes, travaillent à leur manière pour le grand temple éternellement inachevé que l'humanité élève au Dieu inconnu ; mais, contents d'en sceller laborieusement une pierre ou d'en chasser une idole usurpatrice, ils ne se préoccupent que rarement, et dans le silence de leur cœur, de l'ordonnance générale de l'édifice et de la forme vers laquelle il s'achemine ; ils ne révèlent pas leurs pressentiments aux foules inquiètes qui errent sous les voûtes inachevées ou se pressent aux abords. Darmesteter a conçu dans son âme un plan du temple, — plan antique rajeuni pour des besoins nouveaux ; il l'a proclamé avec l'autorité que lui conféraient ses patients travaux de substruction, avec l'émotion communicative d'un cœur vibrant, avec une éloquence entraînante et persuasive. C'est par là, et par sa destinée à la fois si brillante et si tourmentée, si heureuse et si mélancolique, que sa pâle figure brusquement effacée attire à elle tant de curiosité sympathique.

Nous vivons à une époque inquiète et troublée, où les âmes cherchent partout des appuis et des guides ; nous sommes revenus, disait-il lui-même, aux temps décrits par le prophète : « Voici venir le jour, dit le Seigneur, où j'enverrai la faim dans ce pays, non la faim après le pain ni la soif après l'eau, mais la faim d'entendre la parole divine. Ils erreront d'une mer à l'autre, ils courront pour chercher la parole divine, et ils ne la trouveront pas. En ce temps dépériront de soif les jeunes filles et les adolescents. » A cette soif qu'il sentait autour de lui il montrait du doigt l'endroit où il apercevait des sources fraîches, des citernes remplies de l'eau du ciel... Était-ce un mirage que l'oasis où il voulait nous conduire? Peut-être la caravane tombera-t-elle épuisée dans le désert : peut-être en sortira-t-elle par une autre route que celle qu'il avait cru découvrir ou retrouver. Elle ne lui en devra pas moins admiration et reconnaissance, comme à tous ceux qui essaient de lui frayer la voie du salut, qui bravent par

amour pour elle, — avec quel courage et quelle douleur, ils le savent seuls, — les vents arides et les sables brûlants, et dont les chants, même s'ils ne la dirigent pas, charment au moins sa marche fiévreuse et lui font oublier un moment ses fatigues séculaires et ses déceptions toujours renaissantes.

I

James Darmesteter était juif. Son nom indique une origine allemande. En effet, sa famille, établie en Lorraine depuis plusieurs générations, avait anciennement appartenu à la juiverie de Darmstadt. Ce souvenir fit que le bisaïeul de James, quand les juifs durent prendre des noms de famille, choisit celui de *Darmstädter*, que le greffier français nota *Darmesteter*. La famille Brandeis, à laquelle appartenait la mère de notre ami, également établie en Lorraine, était originaire de Prague : « elle avait fourni, durant des générations, nombre de docteurs ; l'un d'eux a laissé un nom encore fameux parmi les juifs de l'Europe centrale comme le dernier grand docteur de la Cabbale… La légende généalogique, s'inquiétant peu d'une lacune d'une dizaine de siècles, remonte hardiment jusqu'à Rabbi Akiba, l'inventeur de la méthode talmudique et l'inspirateur de la dernière révolte juive, celle de Bar Cocheba, sous Adrien [1]. »

La provenance allemande, le nom allemand de Darmesteter, ne doivent pas nous faire illusion : il n'y avait rien d'allemand en lui. C'est de nos jours seulement, depuis l'émancipation des juifs de leur asservissement civil et de leur propre clôture morale, depuis que les portes des ghettos ont été abattues et du dehors et du dedans, c'est de nos jours seulement qu'il y a des juifs français, anglais, allemands ou italiens. Encore

1. J'extrais ces lignes de l'admirable notice que James Darmesteter a consacrée à son frère Arsène en tête de ses *Reliques scientifiques* (Paris, Cerf, 1890, 2 vol. in-8°). Cette notice est à lire pour tous ceux qui veulent connaître la jeunesse de ces deux hommes si distingués et si prématurément enlevés.

ne peut-on le dire que d'une partie d'entre eux : dans tous les pays où ils sont nombreux, il reste une masse réfractaire que n'ont pas pénétrée l'air et la lumière ambiants. Jusqu'à notre siècle, ou peu s'en faut, les juifs sont restés purement juifs, sans s'imprégner du génie ou des sentiments des nations au milieu desquelles ils campaient. Je ne veux pas toucher ici à la question si difficile et si complexe de la formation de la race juive[1] : quelles que soient ses lointaines et multiples origines, il est certain que depuis mille ans elle n'a pas reçu d'éléments nouveaux, et qu'elle s'est maintenue dans une pureté et une identité que rien n'a entamées. Une famille juive longtemps établie en Allemagne et venant s'établir en France au XVIII[e] siècle n'était ni allemande ni française : elle était uniquement juive, quelle que fût la langue qu'elle parlât. Allemands et Français étaient également pour elle des *goïm*, dont les passions, les guerres, les succès ou les revers ne l'intéressaient que par la répercussion qu'ils pouvaient exercer sur sa propre destinée. Les choses commencèrent à changer avec le mouvement d'*Aufklärung* qui se produisit au XVIII[e] siècle dans le judaïsme même et autour de lui, et que représentent éminemment en Allemagne les noms de Moïse Mendelssohn et de Lessing ; elles furent transformées en France par la loi de 1791, qui fit des Israélites des citoyens français comme les autres. C'est donc une âme neuve, non encore marquée de l'empreinte d'une nationalité au sens moderne du mot, non encore attachée à une patrie réelle, qu'ont apportée aux diverses nations de l'Europe les juifs que, l'une après l'autre, et plus ou moins complètement, elles ont, à l'exemple de la France, admis dans leur sein. De l'adaptation du génie juif à chacun des génies nationaux il résulta des combinaisons nouvelles et souvent merveilleuses, comme celle que nous offre la poésie de Heine, qui n'a pu fleurir que sur un arbre juif implanté dans le sol allemand. De même que des traditions et des aptitudes diverses, anciennes et nouvelles, se réunirent pour former l'âme et le caractère du juif moderne dans

1. Voyez le très intéressant commentaire que James Darmesteter a donné de la célèbre conférence de Renan sur ce sujet dans l'article intitulé : *Race et tradition* (*Les Prophètes d'Israël*, p. 247-278).

chacun des pays civilisés, de même des affections diverses se partagèrent nécessairement son cœur. Le vieux judaïsme pur, qui ne se regarde comme vraiment chez lui dans aucun des pays où il séjourne, qui est indifférent aux luttes des nations, qui les subit ou les exploite, n'a pas disparu, et ses manifestations ont contribué à provoquer les déplaisantes explosions de l'antisémitisme. Mais, à côté de ces juifs dont les uns n'ont pas encore acquis l'idée de patrie, dont les autres l'ont mise de côté comme gênante, il existe dans chaque pays des juifs très décidément et même très passionnément patriotes. Le cœur qui avait jadis si ardemment battu pour Jérusalem donna à la nouvelle patrie, quand il s'attacha fortement à elle, les trésors d'une tendresse qui pendant des siècles s'était accumulée sans se dépenser. C'est ainsi que la France inspirait à notre ami un culte où il entrait de la reconnaissance, de l'amour filial, du raisonnement et du mysticisme. Il voyait en elle non seulement tout ce qu'elle avait été, mais tout ce qu'elle pouvait et, selon lui, devait être. Il souffrait de ses erreurs et de ses fautes d'autant plus vivement qu'il l'aurait voulue plus pure et plus grande ; mais une foi invincible l'assurait qu'elle prendrait le dessus, et qu'elle s'approcherait un jour de l'idéal qu'il rêvait pour elle, idéal de justice, de liberté, de beauté et d'amour. En adoptant pour ses enfants ceux qu'elle avait si longtemps repoussés, notre chère France a conquis bien des fils qui l'ont fidèlement aimée et servie ; elle n'en a pas trouvé un plus tendrement dévoué que celui qui naquit à Château-Salins (alors français, hélas !), le 28 mars 1849, dans la maison d'un modeste relieur juif.

II

Il ne resta guère dans son pays natal. Dès 1852, son père venait chercher à Paris une prospérité qu'il ne trouva pas. Il s'installa dans une rue étroite et sombre de ce quartier du Marais où le vendredi soir on peut voir presque à chaque fenêtre briller la lampe sabbatique. Fut-ce le manque soudain

d'air et de soleil? fut-ce la vie chétive à laquelle la famille dut se condamner? toujours est-il que l'enfant, jusque-là frais et robuste, commença alors, à l'âge de trois ans, à être miné par un mal mystérieux, qui le fit souffrir comme par poussées, avec de longues interruptions, jusqu'à sa vingt-cinquième année, et qui, au moment de l'adolescence, empêcha sa taille de se former et son corps de prendre ses proportions normales. Cette constitution physique eut naturellement une grande influence sur son développement moral. Elle meurtrit son âme dès l'enfance par ces mille petites blessures que ceux qui les infligent ignorent souvent eux-mêmes, dont ils ne soupçonnent jamais la cruauté. Elle aiguisa sa sensibilité native et le porta en même temps à la cacher. « C'est au collège, a-t-il écrit dans des notes intimes qui m'ont été communiquées, que je commençai à revêtir, pour me protéger, un masque d'ironie. » Ce masque n'était pas bien épais ni bien difficile à percer pour qui savait lire dans son regard lumineux et doux, droit et profond, pour qui voyait s'épanouir son beau sourire à l'apparition d'un visage ami. Sous le silence, à peine rompu par quelque épigramme elliptique, où il se renfermait volontiers, on n'avait pas de peine, à un mot, à une involontaire échappée, à deviner une âme ardente et tendre, sujette à de grands élans et à des abattements profonds, impulsive et ingénue comme celle d'un enfant, sensible comme celle d'une femme, enthousiaste comme celle d'un apôtre. Ce que dut souffrir une telle âme emprisonnée dans ce corps débile, il sera facile à tout poète de le comprendre; un poète, qui l'avait éprouvé par lui-même, l'a dit dans des plaintes immortelles. Quand James vint à Florence, il y a quelques années, les compatriotes de Leopardi furent frappés de la ressemblance de sa destinée avec celle du chantre de Sapho : on l'avait familièrement surnommé « le petit Leopardi ». Mais le pessimisme qui, à plusieurs reprises, plana sur sa conscience n'y jeta pas des racines aussi profondes et n'y produisit pas des fruits aussi amers que dans l'âme du grand Recanatais. Il en fut sauvé par sa tendresse même, par l'amour de l'humanité et de la patrie, qui ne saurait aller sans un optimisme général, par le travail scientifique et par les affections qui l'entourèrent toujours.

Sa vie cependant, si frêle déjà, devait être secouée par une suite de coups tragiques et soudains. En 1868, son père mourait subitement en allumant les cierges pour une fête rituelle; douze ans plus tard, sa mère, qui le couvait d'un amour jaloux, tombait de la haute fenêtre de leur petit appartement et venait se briser sur le pavé; huit ans après (16 novembre 1888), son frère aîné, qui avait toujours été son guide et son appui, qui lui avait frayé la voie où il marchait, mourait du mal qui devait le foudroyer lui-même. James avait résisté par miracle à l'ébranlement terrible que lui avait causé la mort de sa mère; il n'aurait pas résisté à celui-là si une main aussi ferme que tendre ne s'était, peu de mois auparavant, unie à la sienne et ne l'avait soutenu doucement. Plus heureux que Leopardi, en effet, il connut le bonheur sous sa forme la plus pure et la plus idéale, et put satisfaire enfin pleinement l'immense besoin d'aimer qui était en lui. Aussi est-ce dans ses dernières années que son esprit et son cœur s'affermirent et s'élargirent jusqu'à leur plus complète expansion. Le vent de la désespérance qui avait par moments desséché et contracté sa pauvre âme fit place à une tiède brise de printemps; les glaces d'antan se fondirent, et la sève s'épanouit en tous sens:

> La joie a pour symbole une plante brisée,
> Humide encor de pluie et couverte de fleurs...

Que n'aurait-elle pas donné, cette plante, enfin caressée par un suave zéphyr, et réchauffée par un soleil d'autant plus réconfortant qu'il était tardif? La nature inclémente ne nous a permis que de le pressentir. Mais celle qui a fait le doux miracle de ce renouveau trouvera sa seule consolation dans la pensée de l'avoir réalisé, d'avoir donné à son ami des années d'un bonheur qui dépassait son rêve, d'avoir permis à ses belles facultés intellectuelles et sensitives d'atteindre leur pleine maturité, et d'avoir ainsi collaboré à une œuvre qui sera longtemps bienfaisante et féconde.

III

James, au sortir de l'école primaire, entra à la *Talmud Tora*, « sorte de lycée et de petit séminaire réunis en un », où son frère était depuis trois ans. Il a fait de cette singulière école une charmante description ; il n'a pas dit que la méthode sèche et scolastique qu'on y appliquait à l'enseignement de la Bible et du Talmud lui avait donné un éloignement presque hostile pour le joug étroit de la loi interprétée par des glossateurs et des casuistes. Il ne le porta pas longtemps. Une de ces fondations généreuses qui abondent chez les Israélites lui permit d'entrer dans le pensionnat que dirigeait alors M. Joseph Derenbourg (aujourd'hui membre de l'Institut), et de suivre les cours du lycée Bonaparte. C'était réaliser son rêve intime. Il souhaitait un enseignement plus libre et plus large que celui qu'il recevait, et, peut-être en haine de la scolastique talmudique autant que par une tendance innée, il aspirait à développer par des exercices purement littéraires le talent de forme qu'il sentait en lui à l'état latent. « Puis, dit-il dans ses notes, j'étais ambitieux. J'avais entendu dire que tous les ans, en rhétorique, il y avait un concours entre tous les collèges pour le discours latin, que le prix était appelé *prix d'honneur*, et que c'était la plus haute distinction de l'Université. Je me dis que j'irais au lycée et que j'aurais le prix d'honneur. »

Au lycée, il fut bientôt le premier, et en 1867 il terminait sa rhétorique en remportant ce fameux prix d'honneur pour avoir mis de belles phrases latines dans la bouche de Démosthène mourant. Il s'était livré passionnément à ces exercices académiques. Plus tard il a parlé avec dédain « de l'enseignement aimable et stérile, de la routine élégante du lycée » ; il a presque regretté de n'avoir pas continué à suivre les modestes et bizarres leçons de la *Talmud Tora*. Ce n'est pas moi qui défendrai un enseignement trop purement formel, qui se soucie moins du dedans que du dehors et apprend à parler plutôt qu'à penser ; mais James ne lui en devait pas moins

une grande reconnaissance. L'art de la composition et le talent de l'expression, frivoles quand ils ne servent pas à mettre en valeur une pensée originale, sont du plus grand prix, quand cette pensée existe, non seulement pour la communiquer aux autres, mais pour la développer et la préciser même dans l'esprit qui l'a conçue. Et ce ne fut pas seulement le maniement aisé de la forme qu'il apprit au lycée : il y conquit la liberté de l'esprit; il y découvrit dans tout leur développement complexe le monde de l'antiquité et le monde moderne; il y forma son goût esthétique: il y connut Tacite et Pascal, les deux auteurs favoris qui ne quittèrent plus sa table jusqu'à sa mort, et les poètes contemporains, Hugo surtout, pour lequel il garda longtemps une admiration passionnée[1].

Au sortir de la rhétorique, la philosophie l'enchanta : il fit, à peine dirigé de loin par ses maîtres, le tour de tous les systèmes, et il en garda une étonnante compréhension. Un des articles les plus profonds et les plus originaux qu'il ait écrits est une étude dans laquelle il essaie de ramener à des conceptions mythologiques antérieures les grands systèmes cosmogoniques de l'Inde et de la Grèce[2]. On l'y trouve helléniste aussi bien qu'orientaliste, et on y reconnaît le fruit des fortes études du lycée.

Ces années heureuses pour son esprit furent d'ailleurs tristes pour son cœur : sa nouvelle ligne de vie l'avait séparé de son frère Arsène, et il avait ainsi perdu, sauf pour quelques heures par semaine, son seul confident, son protecteur et son tendre ami. Enfin, en 1868, il sortit du lycée et, le front chargé de toutes les couronnes en papier de la comédie scolaire, il dut regarder la vie en face. Qu'allait-il faire? Naturellement, on le poussait vers l'École normale, continuation supérieure du lycée : il refusa de soumettre son esprit à un nouveau dressage. Il passa son baccalauréat et sa licence ès lettres, ainsi que son baccalauréat ès sciences: il fit son droit; il écrivit un roman, un drame; il composa beaucoup de vers, qu'il jugea plus tard médiocres, mais qui furent un bon exercice pour

1. « Hugo, le plus biblique des génies modernes », a-t-il écrit. C'était tout dire pour lui.

2. P. 135-208 des *Essais orientaux*.

sa plume. « Je ne savais que faire, écrit-il. Arsène avait trouvé sa voie à l'École des hautes études. Il essaya de m'inspirer l'esprit philologique; il échoua : je suis très lent à saisir des idées nouvelles, bien que prompt à les développer quand je les ai comprises... J'étudiais à bâtons rompus... J'étudiai les sciences naturelles, pour lesquelles je m'imaginais avoir de l'aptitude; mais je ne m'attachais qu'aux vagues généralisations, sans cet intérêt pour le détail qui est le commencement de la sagesse... Je voulais faire une synthèse du monde. Je décidai que j'y emploierais dix ans : je consacrerais les neuf premières années à l'étude de chacune des sciences, en suivant l'ordre de Comte, et dans la dixième j'écrirais le livre. » Cet admirable programme fut bientôt abandonné : les attractions littéraires, philosophiques, historiques étaient trop puissantes. Il avait appris en se jouant l'anglais, l'allemand et l'italien; séduit par Byron, Heine et Carducci, il projetait une histoire de la littérature « satanique ». Ou bien il voulait écrire une *Histoire poétique de la Révolution française*, où il aurait fait entendre l'écho qu'elle a suscité dans la voix des poètes de tous les pays. Ou bien encore, hanté du problème religieux posé à sa conscience par sa séparation d'avec le judaïsme, il songeait à une histoire générale des religions. Au milieu de tous ces rêves, il n'avançait guère; ceux qui avaient le plus attendu de lui commençaient à hocher la tête; pour lui, il gardait sa confiance en lui-même et n'avait pas conscience de perdre son temps.

Il ne le perdait pas en effet. Heureux ceux qui peuvent, entre les études enfantines et les premiers travaux personnels, vivre pendant quelques années dans cette indécision féconde où se prépare secrètement le grand parti qui va s'imposer, où les yeux s'ouvrent à toutes les lumières et les oreilles à tous les bruits, où la main hésitante se tend vers toutes les tâches et les abandonne à peine essayées, où l'esprit parcourt librement le monde, et cherche, ne sachant pas qu'elle lui est assignée d'avance, la place où il s'établira bientôt! Notre jeunesse française, si vite enrégimentée et « spécialisée », ne connaît guère ce délicieux et fructueux vagabondage : il fut donné à Darmesteter, grâce à l'ignorance où il était encore sur sa vraie vocation, de s'y livrer éperdument. Ces quatre ans lui

ont été aussi utiles que le sont au poulain de sang les mois où, avant de lui montrer le stade, on le laisse en liberté bondir dans la plaine, lutter contre le vent et suivre son ombre au soleil.

Cependant la vie matérielle était dure pour le pauvre émancipé. Il lui fallait donner des leçons plusieurs heures par jour, monter les escaliers si pénibles à sa poitrine haletante, affronter les visages indifférents qui le glaçaient... Puis vinrent les douleurs de la guerre et de la Commune, qui déchirèrent son cœur et déconcertèrent sa foi dans la patrie et dans la justice. En 1871, ce jeune homme de vingt-deux ans se trouvait sans direction, sans lumière du dedans ni du dehors, se sentant capable de grandes tâches et ne sachant encore où mûrissait la moisson qui attendait son bras.

IV

Un effort de volonté mit fin à cet état d'indécision qui aurait pu devenir dangereux. Il reconnut la futilité de tant d'efforts stériles et dispersés, et comprit la nécessité de faire avec résolution et avec suite quelque chose de bien défini. Il avait été attiré du côté de l'Orient en lisant les belles rêveries que Michelet venait de réunir dans la *Bible de l'humanité*, et la connaissance de l'hébreu lui ouvrait déjà une des portes de ce vaste monde. Il se décida à suivre le conseil de son frère, et, en 1872, il entra à l'École des hautes études, — où Arsène venait d'être nommé répétiteur, — pour s'y livrer aux études orientales, sans déterminer encore la région à laquelle il s'attacherait particulièrement. C'est là que s'est assurée sa vocation, et qu'il a soumis à une discipline salutaire un esprit qui, livré à lui-même, aurait peut-être tenté sur le monde un effort trop téméraire, et marché à la conquête du vrai par des bonds aventureux plutôt que par des pas méthodiques et sûrs.

Après deux ans de leçons, ses professeurs déclaraient qu'ils n'avaient plus rien à lui apprendre, et que c'était à lui

maintenant d'accroître la science. Un maître à la fois prudent et hardi, ingénieux et circonspect, qui avait su exciter et contenir à propos son ardeur juvénile, se chargea de lui indiquer sa voie. Il le dirigea vers une région particulière de la science orientale, l'étude de la religion iranienne, province que l'héroïsme d'Anquetil-Duperron, que la sagacité magistrale de Burnouf, avaient jadis faite presque française, où M. Bréal lui-même avait brillamment maintenu nos droits de premiers occupants. C'était encore, malgré ces travaux et ceux des savants anglais et allemands, une contrée mal connue, dont les abords étaient hérissés d'obstacles, dont les routes étaient à peine frayées, où quelques points à peu près défrichés apparaissaient isolés au milieu de vastes déserts. Pour s'y aventurer, il ne suffisait pas d'être courageux et endurant, il fallait être exceptionnellement bien armé. Le monde iranien touche à la fois au monde sémitique et à l'Inde : celui qui veut l'étudier doit connaître, outre les langues successives de la Perse ancienne et moderne (dont quelques-unes, comme le pehlvi, offrent des difficultés presque inextricables), et le sanscrit, et l'hébreu, et l'arabe, et toutes les idées qui depuis trente siècles ont trouvé leur expression dans ces langues. Darmesteter s'avança hardiment, et ses premiers pas marquèrent des conquêtes. Pendant vingt ans il a exploré sans se rebuter les parties les plus arides comme les plus attrayantes de ce mystérieux territoire, et la carte qu'on peut en dresser après son passage est singulièrement plus riche et plus précise que celle qu'il avait trouvée.

Il débuta dès 1875 par une étude sur deux des *amchaspands* zoroastriens, Haurvatât et Ameretât[1], qui révéla d'emblée l'étendue surprenante de son savoir si rapidement acquis, l'élégance de sa composition, la finesse de sa pensée, la solidité brillante de son style. Deux ans après, dans son livre sur Ormazd et Ahriman[2] (thèse de docteur ès lettres), il s'attaquait au problème central du zoroastrisme. Aussitôt M. Max Müller confiait à ce jeune homme la tâche ardue de traduire l'*Avesta*

1. Vingt-troisième fascicule de la *Bibliothèque de l'École des hautes études* (Paris, Bouillon).

2. Vingt-neuvième fascicule de la *Bibliothèque de l'École des hautes études*.

en anglais pour la grande collection des « Livres sacrés de l'Orient » entreprise par l'université d'Oxford. Tout en se livrant à ce travail difficile, il écrivait çà et là et rassemblait plus tard en deux volumes des *Études iraniennes*[1] dont chacune marquait un progrès pour la science. Mais bientôt il acquit la conviction que l'*Avesta*, étant en grande partie un rituel, ne pouvait se comprendre que dans le milieu où les rites qu'il commente ou qu'il accompagne se pratiquent encore, et en février 1886 il partait pour Bombay, afin de recueillir des Parsis, qui entretiennent le feu sacré des Mages, les renseignements qui pouvaient lui permettre de terminer son œuvre. Il allait ensuite passer plusieurs mois à Peshawer pour étudier la langue afghane : il y faisait la belle découverte que l'afghan est le continuateur encore vivant de la langue des anciens Mèdes (improprement appelée zend), dans laquelle est écrit le livre sacré de l'Iran, et chemin faisant, comme un géologue, en poursuivant ses fouilles et ses sondages austères, cueille sur sa route un bouquet de fleurs sauvages, il ramassait une riche collection de chansons populaires afghanes, trésor aussi précieux qu'inattendu pour la poésie et le *folklore*[2]. Revenu en France, il entreprenait, cette fois pour nous, une traduction complète de l'*Avesta*, accompagnée d'un ample commentaire, et réussissait en quatre ans à mener à bonne fin cette entreprise héroïque[3]; quand elle fut terminée, l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres lui décerna le prix de vingt mille francs qu'elle accorde tous les dix ans à l'œuvre qui, dans cette période, lui a paru « la plus propre à honorer ou à servir le pays » dans l'ordre des études qu'elle représente, et cette attribution fut ratifiée par l'Institut tout entier. Mais la traduction anglaise était restée inachevée, et on réclamait la suite : il la reprit tout entière en sous-œuvre et la refit en dix-huit mois. La correction des épreuves de cette nouvelle version a occupé ses dernières heures de travail scientifique : l'introduction

3. *Études iraniennes*, 2 vol. in-8° (Paris, Bouillon, 1883).

2. *Chants populaires des Afghans* (Paris, 1888-1890); publication faite par la Société asiatique.

3. *Zend-Avesta, traduction nouvelle avec commentaire historique*, Paris, 1892-93, trois vol. in-4° (fait partie des *Annales du musée Guimet*).

est presque entièrement achevée, et paraîtra par les soins de l'épouse qu'il avait associée à ses travaux, tandis que la rédaction de l'index est confiée à un disciple instruit et dévoué.

Je ne puis songer à donner ici une idée de l'œuvre iranienne de Darmesteter : des juges plus autorisés l'ont appréciée ou vont l'apprécier ailleurs [1]. Je dirai seulement ce qui la caractérise essentiellement : c'est d'avoir fondu et concilié dans une méthode supérieure les deux tendances qui se partageaient ou plutôt se disputaient les études avestéennes. Les uns ne prenaient pour guide que la tradition indigène, représentée par les traductions et les commentaires pehlvis et conservée chez les Guèbres actuels : les autres regardaient toute cette tradition comme non avenue et ne s'attachaient qu'au texte zend, interprétant la langue à l'aide du sanscrit, la religion à l'aide des Védas. Darmesteter posa en principe que l'explication de l'*Avesta* doit d'abord être cherchée dans la tradition, mais qu'il faut la compléter par la recherche étymologique et la comparaison. C'est grâce à ce double procédé qu'il put suivre l'évolution du mazdéisme depuis ses lointaines origines jusqu'à ses dernières cristallisations. L'idée fondamentale de cette religion, le dualisme, l'antagonisme du bon et du mauvais principe (Ormazd et Ahriman), repose en partie sur les vieilles conceptions naturalistes qui sont à la base de toutes les religions indo-européennes, mais elle a été constituée dans toute son originalité puissante par le génie iranien, que la légende a personnifié dans Zoroastre. Darmesteter en a suivi non seulement l'évolution directe, mais la pénétration dans l'islamisme persan, et, plus anciennement déjà, dans le manichéisme, qui devait se propager au moyen âge, à travers la Bulgarie, jusqu'en Occident, et trouver sa dernière expression dans l'hérésie de nos Albigeois. Quant à l'*Avesta* lui-même, ce livre bizarre et grandiose, qui tantôt rebute par sa puérilité baroque et tantôt impose par sa hauteur morale, Darmesteter était porté à en ramener la composition et la forme actuelle à une époque relativement récente : il y décou-

1. M. Barbier de Meynard, président de la Société asiatique, a lu à cette Société, le vendredi 9 novembre, une très belle notice sur les travaux de Darmesteter. M. Bréal en donnera une dans l'*Annuaire de l'École des hautes études* pour 1895, qui va paraître.

vrait l'influence du bouddhisme, de la Bible et de la philosophie grecque, et le croyait rédigé vers l'époque de Jésus-Christ à l'aide d'éléments antérieurs qu'on ne pouvait plus discerner avec sûreté. Ces conclusions ont été révoquées en doute par des critiques compétents : les influences juives notamment semblent assez contestables, car ce qui est commun à la *Genèse* et à l'*Avesta* pourrait bien remonter à cette vaste source chaldéenne où il n'est pas douteux aujourd'hui que la tradition hébraïque ait puisé, et qui apparaîtra peut-être un jour, quand elle sera plus profondément explorée, comme le grand réservoir de science, de religion, d'art et de fiction auquel s'est alimentée toute la vieille Asie.

Cette religion mazdéenne, qu'il avait si patiemment et si puissamment analysée, Darmesteter en a fait aussi la synthèse. C'est un curieux épisode, dans l'histoire des idées, que la conférence qu'il fit en 1887 à Bombay, devant un auditoire parsi[1]. Les représentants de cette vieille religion que Darius fils d'Hystaspe confessait, il y a vingt-quatre siècles, dans ses proclamations gravées aux rochers de Béhistoun, entendirent avec une surprise mêlée d'admiration le jeune sage venu d'Occident leur expliquer leur foi héréditaire, leur montrer la grande place qu'elle avait tenue dans le monde, et rendre hommage à la valeur morale de ses enseignements. Au cours de la lutte incessante qu'Ormazd soutient contre Ahriman, l'homme s'engage librement, mais nécessairement, dans l'une ou l'autre des deux armées en présence : toute bonne pensée, toute bonne parole, toute bonne action accroît les forces du bon principe, tout ce qui est mauvais les diminue : l'homme peut ainsi pendant sa vie être le collaborateur et le soldat du Dieu bon qui doit triompher à la fin des siècles. Dans une vue large et hardie, le conférencier de Bombay montrait le concours vers un but moral élevé des six grandes religions asiatiques, devenues les seules religions de l'humanité : le brahmanisme, le mazdéisme, le bouddhisme, le judaïsme, le christianisme et l'islamisme, et il faisait voir que nulle n'a donné à l'activité morale de l'homme une impulsion plus

1. Cette conférence a été imprimée dans la *Bombay Gazette* en février 1887, et tirée à part à fort peu d'exemplaires.

énergique que celle de Zoroastre. Les Parsis furent émus de cette éloquente évocation : à l'appel de l'orateur, ils créèrent un fonds pour la publication de leurs vieux manuscrits encore inédits, et le nom du mage de France est resté cher et vénéré parmi eux.

En même temps que son travail scientifique avait pris une direction précise, la vie de James Darmesteter avait trouvé son cadre et sa fonction. Nommé à l'École des hautes études répétiteur de zend en 1877, puis directeur-adjoint et enfin directeur, il montait en 1885 dans la chaire de langues et littératures de la Perse au Collège de France. Pendant tout ce temps, non content de ses recherches sur le vieil Iran, il étendait ses études aux régions les plus diverses du vaste domaine oriental[1]. En 1885, au moment où l'apparition fantastique du Mahdi présentait tout à coup à notre monde sceptique une incarnation terriblement réelle des plus antiques rêveries de l'imagination religieuse, il faisait à la Sorbonne sur les origines, les précurseurs et les inévitables successeurs de cet étrange personnage une conférence éblouissante de science et d'esprit, où il se montrait aussi familier avec le monde musulman qu'avec le monde iranien, et retrouvait dans le Mahdi le propre fils de Zoroastre, qui doit venir à la fin des temps combattre et vaincre Ahriman[2]. En 1877, il publiait une délicieuse étude sur les *Origines de la poésie persane*, où il montrait ce qu'elle avait été avant l'époque proprement classique, et cueillait d'une main habile les fleurs les plus délicates de ces jardins presque inconnus. C'est là qu'entre autres strophes charmantes il avait trouvé ce distique où un poète du IXe siècle, Chahid de Bactriane, a exprimé par une image si originale une si poignante vérité : « Si la douleur jetait de la fumée comme le feu, le monde serait éternellement obscurci[3]. »

Je ne puis même mentionner tant d'études ingénieuses et

1. *Essais orientaux* (Paris, A. Lévy, 1883, in-8°).

2. *Le Mahdi depuis les origines de l'Islam jusqu'à nos jours*, Paris, Leroux, in-18, 1885.

3. Publiée d'abord dans le *Journal des Débats*, cette étude a paru, in-18, chez Leroux, en 1887.

savantes, de linguistique, de mythologie ou d'histoire littéraire, disséminées dans les recueils scientifiques pour lesquels sa collaboration était un honneur recherché. C'en fut un pour lui, en même temps qu'une lourde tâche, allègrement acceptée et fidèlement accomplie, que l'offre qui lui fut faite, en 1882, par la Société asiatique, de remplir les fonctions de secrétaire. Il y remplaçait Renan, et il avait paru à tous le seul capable de le remplacer. A ces fonctions était en effet attachée l'obligation d'un rapport annuel sur la marche de l'orientalisme et les travaux qu'il suscite : il fallait pour s'en tirer la connaissance, bien rarement réunie, des cinq ou six mondes qui se partagent ce vaste domaine, le talent d'organiser et d'éclairer une matière dispersée, un jugement sûr, un tact délicat, des lectures immenses et un esprit toujours alerte. Les sept rapports qu'a livrés James Darmesteter sont des modèles d'un genre où Burnouf, Mohl et Renan avaient différemment excellé. Son dernier rapport (1893) est consacré en grande partie à l'exposé de l'œuvre de Renan comme orientaliste : mais il n'a pu s'empêcher d'embrasser d'un regard profond et clair toute la vie intellectuelle du maître qui avait exercé sur lui, comme sur le siècle entier, une si grande influence. Un seul homme pouvait parler à la fois, avec une égale supériorité, du savant, du sage et du poète qu'était l'auteur de l'*Histoire des langues sémitiques*, de l'*Avenir de la science* et des *Souvenirs d'enfance*. C'est une heureuse destinée qui lui a imposé le devoir de le faire, et qui nous a valu l'interprétation adéquate de cette figure complexe et presque décevante, aux dessous immuables, aux surfaces infiniment mobiles sous les reflets changeants des lumières et des ombres.

Je n'aurais pas fini l'histoire des rapports de James Darmesteter avec l'Orient si je ne disais un mot des *Lettres sur l'Inde* [1], où se révélèrent de nouvelles faces de sa sensibilité, de son intelligence et de son talent. Déjà des voyages en Angleterre, en Espagne, en Grèce, en Turquie, avaient habitué son œil à jouir des aspects divers de la nature, son esprit à comprendre les formes diverses de la vie humaine. En racontant son séjour aux Indes, il s'est montré peintre lumineux et fin

1. Paris, Lemerre, in-12, 1888.

observateur : les entretiens où il met en scène ses bons amis afghans sont des tableaux de genre aussi exacts que piquants. Mais ce voyage développa un côté de son activité intellectuelle qu'on n'aurait guère soupçonné : ce philologue et ce rêveur se trouva être un esprit politique et pratique. Reçu avec honneur par les plus hauts fonctionnaires de l'Inde, familièrement mêlé aux plus humbles couches des populations soumises, il étudia curieusement les ressorts de ce gouvernement, mesura les forces opposées dont la sourde lutte a pu, jusqu'à présent, dans cette machine énorme et compliquée, être maintenue en équilibre, et signala les vices ou les fissures qui peuvent un jour amener des arrêts ou des explosions. Il revint de l'Inde connaissant mieux les hommes, ayant agrandi en tous sens le champ de son expérience et de sa pensée.

V

Ce grand labeur dans le domaine des études orientales et spécialement iraniennes, qui aurait absorbé ou dépassé les forces de tout autre, lui laissait des loisirs qu'il employait à satisfaire d'autres besoins de son esprit. Si, de la végétation luxuriante de sa jeunesse, une des tiges s'était développée jusqu'à devenir un arbre puissant, aucune ne se dessécha : il resta ce qu'il était de naissance, un penseur, un patriote, un poète, un écrivain en même temps qu'un savant. Une facilité de travail prodigieuse, que je n'ai vue à ce degré chez aucun autre homme, lui permettait d'associer sans fatigue les occupations intellectuelles les plus diverses. Parmi celles qui revinrent le plus souvent dans sa vie, il faut compter ses nombreuses études sur la poésie anglaise. Cette poésie, qui suggère plus qu'elle n'exprime, convenait merveilleusement à sa nature propre, qui resta toujours, en ce qui n'était pas purement scientifique, enveloppée pour les autres et pour lui-même d'un certain mystère, et qui n'arriva jamais à s'extérioriser complètement et à se formuler avec la précision chère au génie latin.

Il a écrit sur cette poésie des pages exquises et trop peu connues [1], entre autres une étude sur Wordsworth, ce poète si fermé à la plupart des lecteurs français, qui est une merveille d'intelligence sympathique. Il a donné une édition de *Macbeth* qui est aujourd'hui classique dans plus d'une haute école anglaise, et qui est précédée d'une magistrale introduction sur le développement du génie de Shakspeare [2]. Il a le premier chez nous prononcé le nom de celui qu'on a surnommé le Shakspeare moderne (mais un Shakspeare de cabinet), Robert Browning, et révélé à la France ce poème d'*Hervé Riel*, qui doit nous être doublement cher : en 1871, quand la nation anglaise envoya à notre Paris pantelant et affamé la magnifique souscription (trois millions) qui soulagea tant de misères, Browning y contribua en imprimant dans une revue ce petit poème où il chante le trait d'héroïsme simple, trop oublié chez nous, d'un obscur marin du Croisic. On ne peut lire non plus sans émotion les pages délicates et mélancoliques que Darmesteter a consacrées à miss Toru Dutt, cette jeune Hindoue, morte à vingt ans, dont la petite âme de gazelle saigna tant des malheurs de la France, et qui avait traduit en anglais un choix de nos poésies avant d'essayer de rappeler à la vie quelques-unes des vieilles légendes de son pays.

Mais le chef-d'œuvre de James Darmesteter en ce genre est la préface qu'il écrivit, en 1888, pour sa traduction des poésies de Miss Mary Robinson [3]. Jamais l'originalité d'un poète, toujours si difficile à rendre, n'a été saisie avec plus de force et de finesse, épousée avec plus de sympathie, exprimée avec plus de bonheur ; jamais, peut-être, une âme n'a été plus intimement pénétrée par une autre âme. Un volume de Miss Robinson était parvenu jusqu'à lui pendant qu'il séjournait à Peshawer : lus dans sa solitude lointaine, ces vers, d'une grâce si profonde et d'une musique si pénétrante, éveillèrent tous les échos de sa pensée et de son cœur. Rentré

1. *Essais de littérature anglaise*. Paris, Delagrave, in-12, 1888.

2. Cette préface est reproduite dans les *Essais de littérature anglaise*. Il faut y joindre le volume sur *Shakspeare* qui fait partie des *Classiques populaires* de Lecène et Oudin.

3. Paris, Lemerre, in-18.

en Europe, il connut l'auteur de *Darwinisme* et du *Verger d'Avignon*, et ces deux destinées, que tout semblait devoir séparer, s'unirent pour une destinée commune, bien courte, hélas! mais où vibrèrent, pendant six ans, dans une enchanteresse harmonie deux des lyres les plus richement accordées où ait passé le souffle des temps nouveaux. C'est ainsi que, pour une fois, dans ce monde où le rêve et la vie ne se rencontrent guère que pour se briser l'un l'autre, la poésie devint réalité, et la réalité fut une exquise poésie.

Mais la poésie, sauf en cet épisode unique, n'était pour notre ami que la musique des heures de repos. Son âme sérieuse et profonde était toujours agitée par le souci de l'idéal et par le trouble qu'y avait laissé la rupture avec la foi héréditaire. Il ne replaça pas, dans le ciel de sa pensée, le Dieu des juifs sur son trône écroulé; il n'y dressa pas non plus la croix du Calvaire chrétien. Mais le pâle crucifié de Jérusalem hanta toujours son cœur: il ne pouvait ni l'embrasser ni s'en détacher. Il a exprimé dans des poèmes en prose, réunis sous le titre de *la Légende divine*[1], les sentiments complexes que lui inspirait le fils de Marie: il l'aimait comme ayant incarné la tradition juive dans ce qu'elle a de plus haut et de plus doux, et il lui en voulait d'avoir été infidèle à cette tradition; il croyait son règne terminé, et il se désolait qu'il le fût. Dans le plus beau de ces poèmes, inspiré d'un admirable morceau d'Isaïe, il représente le Christ descendant dans le *scheol* et y trouvant tous les dieux qu'il a détrônés et qui l'insultent l'invitant à maudire avec eux l'homme qui les détruit après les avoir créés, comme un enfant brise et jette les jouets qu'il a façonnés... Mais le poète, revenant sur la terre, nous la montre morne et vide, dépouillée de foi et d'espoir, « les mères en pleurs sur leurs enfants ne relevant plus la tête vers le ciel », et les hommes sentant « passer le simoun du néant sur tous les souffles de leur cœur », les uns désespérés, les autres révoltés, d'autres ensevelis dans les jouissances ou les chagrins vulgaires. « Et il y en avait, çà et là, qui regardaient autour d'eux et en eux rouler la grande

1. Paris, Lemerre, in-12, 1890. *La Chute du Christ* avait paru chez Charavay, en 1889, et était donnée comme la traduction d'un poème anglais.

démence inanimée, qui pleuraient, quand les larmes venaient, sans espérer et sans maudire, et tombaient, lorsque sonnait l'heure, dédaigneux et le sourire aux lèvres. »

Malgré ce stoïcisme affecté, l'homme qui écrivait ces lignes n'était évidemment pas indifférent à l'écroulement des choses divines en lui-même et dans le monde. Adresser à l'univers un dédain ou un sourire, c'est toujours mettre dans sa contemplation un peu de son cœur ; c'est donc toujours de la religion. James se croyait alors dépourvu de toute foi; mais il souffrait de ce dénuement et par là même il aspirait à en avoir une. Il devait la retrouver dans cette Bible dont il avait rejeté la lettre et dont il crut un jour dégager, renouveler et proclamer le véritable esprit. Mais avant de parler de cette partie de son œuvre qu'on peut appeler « prophétique », et qui en est la plus originale, il faut dire un mot d'une autre face de son être complexe, de la face patriotique.

James Darmesteter, je l'ai dit, était ardemment et presque mystiquement patriote. En 1882, il publiait, sous le pseudonyme de J.-D. Lefrançais, un petit livre intitulé *Lectures patriotiques*, qui devrait figurer dans toutes nos écoles[1]. Il y exaltait la France de tous les temps, mais spécialement la Révolution, en ne prenant d'elle que son idéal dans ce qu'il a de plus haut et de plus pur. Les juifs, qui doivent à la Révolution leur émancipation et leur dignité, sont portés à la regarder comme une sorte de révélation de justice et de paix. Darmesteter, tout en en condamnant avec horreur les crimes et les extravagances, lui reconnut de plus en plus un caractère presque divin. Il l'associa au culte qu'il rendait à Jeanne d'Arc, qui était pour lui une première et sublime révelation de la conscience du peuple de France, et, avec la Révolution, « l'une des deux plus grandes choses qui aient jamais paru sur la terre[2]. » Mais, tandis que la pure héroïne d'Orléans est revendiquée et tirée à eux par chacun des partis qui nous divisent, James l'élevait au-dessus d'eux tous comme un ange de concorde fraternelle. Sa politique s'inspirait d'elle.

1. J'ai sous les yeux la quatrième édition, parue chez Delagrave, in-12, en 1891.

2. Il a exprimé plus pleinement encore son adoration pour Jeanne d'Arc dans un très bel et très intéressant article publié par la *Nouvelle Revue* en 1889 : *Jeanne d'Arc jugée par les Anglais*.

et, comme elle, de ce qu'il y a de plus grand, de plus profond et de plus durable dans l'âme de la nation.

C'est là qu'il a puisé le fonds du magnifique article publié dans la *Revue de Paris* au moment où elle se fondait : tirant de notre histoire contemporaine une lumineuse et grandiose philosophie, il voyait, comme Jeanne, la guérison de nos misères et le rajeunissement de nos forces dans l'amour de tous pour tous, et proposait un désarmement général des haines, des convoitises et des résistances par un grand élan de charité qui mettrait d'un coup la France à la tête des nations, et ferait jaillir de toutes parts les sources, desséchées en apparence, de notre vie morale[1]. Malheureusement, sa sublime prédication n'excita qu'une admiration stérile ou impuissante, et radicaux et conservateurs, socialistes et individualistes, catholiques et anticléricaux, riches et pauvres, continuent à se déchirer sur le sein de la mère patrie. « C'est grand pitié du royaume de France ! » disait la bonne Lorraine.

Ces idées de paix et de justice nous ramènent à ce qui a été la conception favorite, à la fois religieuse, philosophique, humanitaire et patriotique, des dernières années de notre ami. Cette conception repose essentiellement sur l'idée que l'esprit moderne est un esprit très ancien. La grandeur et la folie de la Révolution française consistent à avoir cru qu'il était possible de faire régner sur la terre une justice abstraite : or cette idée avait déjà été celle des prophètes juifs : un Français descendant d'Israël devait être frappé de l'identité des deux inspirations. D'autre part, de toutes les façons dont l'homme s'est représenté son rapport avec l'infini, le monothéisme hébraïque est celle qui, interprétée dans un certain sens, peut paraître se prêter le mieux à un accord avec les résultats de la science expérimentale. C'est sur ces bases que l'auteur de la *Chute du Christ*, se plaçant au-dessus de la recherche égoïste du bonheur personnel, qui n'aboutit qu'au désespoir ou au renoncement, crut que l'humanité pouvait édifier une foi nouvelle, où le christianisme rajeuni communierait avec la science. Cette conception se manifesta pour la première fois en 1880, dans

1. Il faut joindre à cet article, qui eut alors tant de retentissement, celui qu'il a publié le 1er juillet sur la mort du président Carnot.

une brochure intitulée : *Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif*[1], qui révéla dans le savant orientaliste un grand écrivain et un penseur original. La religion d'Israël dans ce qu'elle a d'essentiel, et en dehors des légendes et des pratiques, telle que, d'après l'auteur (et d'après Renan), l'ont conçue les prophètes, peut être la religion éternelle, car elle se réduit à deux dogmes : unité de Dieu et croyance au règne futur de Dieu sur la terre, « c'est-à-dire unité de la loi dans le monde et triomphe terrestre de la justice dans l'humanité. Ce sont les deux dogmes qui, à l'heure présente, éclairent l'humanité en marche dans l'ordre de la science et dans l'ordre social, et qui s'appellent dans la langue moderne, l'un *unité des forces*, l'autre *croyance au progrès*... L'humanité, telle que la rêvent ceux qui voudraient qu'on les appelât des libres penseurs, pourra renier des lèvres la Bible et son œuvre : elle ne pourra les renier de cœur sans arracher d'elle-même ce qu'elle a de meilleur en elle, la foi en l'unité et l'espérance de la justice. »

Ainsi, à la suite de ses longs voyages dans tous les mondes de la pensée, l'esprit et le cœur de l'ancien écolier de la *Talmud Tora* revenaient à cette Bible dont ils s'étaient jadis détournés, et y trouvaient la satisfaction, l'un de son besoin de vérité, l'autre de son aspiration vers la justice. Il est clair qu'un autre qu'un juif n'aurait pas eu l'idée ni trouvé la formule de cette ingénieuse adaptation des dogmes antiques aux pensers nouveaux, et n'aurait pas convié l'humanité errante et dispersée à se réfugier tout entière sous les tabernacles de Sem. C'était l'âme des prophètes d'Israël qui revivait dans le descendant d'Akiba. « Malheur, a-t-il écrit lui-même, au savant qui aborde les choses de Dieu sans avoir au fond de sa conscience, dans l'arrière-couche indestructible de son être, là où dort l'âme des ancêtres, un sanctuaire inconnu d'où s'élève par instants un parfum d'encens, une ligne de psaume, un cri douloureux et triomphal qu'enfant il a jeté vers le ciel à la suite de ses pères, et qui le remet en communion soudaine avec les prophètes d'autrefois! »

Il s'y remit de plus en plus ardemment. Dans différents

1. Publiée d'abord isolément, puis dans les *Essais orientaux*, cette étude a été réimprimée dans *les Prophètes d'Israël*.

articles publiés en 1881, 1883, 1888, il développa et précisa l'idée qu'il avait émise, et il lui donna enfin, en 1891, sa base historique et son expression la plus complète dans sa magistrale étude sur les *Prophètes d'Israël*[1]. Il y montre que les prophètes ont fait bon marché du culte officiel et même des préceptes de la loi, et qu'ils ont maudit leur temps non pas seulement pour son impiété, mais pour la dureté de son cœur et son mépris de la justice. « Je hais vos fêtes, dit le Dieu du berger Amos : vos holocaustes me font mal ; vos offrandes de veaux gras, j'en détourne les yeux : loin de moi le bruit de vos cantiques, je ne veux pas entendre le son de vos lyres. Mais que le droit jaillisse comme de l'eau, et la justice comme une rivière intarissable ! » Et, associant cette fois la pensée grecque au sentiment juif, il cite les vers immortels où Lucrèce dit que la vraie piété, ce n'est pas de prier devant les autels ou d'immoler des victimes, mais de contempler l'univers d'une âme apaisée et pure, et il conclut : « La religion du XXe siècle est dans ces deux cris : elle naîtra de la fusion du prophétisme et de la science. »

Ainsi parle le dernier prophète, juif de race, grec de culture, français de cœur. Le XXe siècle réalisera-t-il sa prédiction ? Le ferment juif est-il destiné à une action vraiment féconde dans le travail des temps futurs ? Le Dieu de la Bible est extérieur à la nature qu'il a créée et qu'il gouverne arbitrairement : l'interpréter par l'unité fondamentale des forces naturelles, qui agissent immuablement et aveuglément de même dans les mêmes conditions, est-ce autre chose que le jeu d'un esprit subtil, et cette ingénieuse exégèse peut-elle fournir une base à la science ? La croyance au progrès comme résultant de l'évolution lente de l'humanité, — croyance qui va d'ailleurs en s'affaiblissant dans les esprits, — a-t-elle vraiment rien à faire avec la promesse du règne de Dieu sur la terre amené par un Messie suscité d'en haut ? Quelque réponse que l'avenir réserve à ces questions, la traduction en langue moderne qu'a donnée notre ami des vieux chants d'espérance perdus dans la nuit tourmentée des

1. Réunie avec d'autres études dans le volume intitulé : *les Prophètes d'Israël*, Paris, Calmann Lévy, 1892, in-8° (nouvelle édition, 1894, in-18).

siècles n'en est pas moins émouvante et magnifique. Le rôle que les prophètes assignaient à Juda de révélateur et propagateur de la vérité, leur successeur l'attribue à sa chère France : il la convie à resplendir de beauté, de vérité et de justice pour être la lumière de tous les peuples, et il la voit d'avance les guidant, par le seul ascendant de son génie et de sa foi, dans la voie où elle est entrée la première. L'idéal contient toujours une part de chimère; ce qu'on lui demande, c'est de susciter des aspirations nobles et fécondes : ceux qui auront formé leur âme sur le modèle qui leur est ici proposé l'auront assurément rendue plus haute et plus large, plus généreuse et plus juste, plus française dans le sens où l'entendait notre ami.

Mais les belles apocalypses de Darmesteter soulèvent une question plus délicate encore que la question scientifique et la question sociologique, la question religieuse. Il ne prétendait pas seulement que le vieux prophétisme juif pouvait régénérer le monde par la vérité et la justice : il voulait y ramener le christianisme, né de lui. Il pensait que l'Église ne trouverait son salut et ne reprendrait son empire que si elle revenait à l'esprit d'Amos et de Jérémie. A son avis, le messianisme chrétien, en transportant le règne de Dieu hors de la terre et de la vie actuelle, lui avait enlevé son action salutaire sur le monde, en même temps qu'il s'était imbu, jusqu'à en être inséparable, d'un élément surnaturel qui, dans le judaïsme, restait bien plus extérieur, et pouvait se détacher sans nuire à la vertu intime. Il s'adressait à l'Église sans hostilité, avec une respectueuse admiration et un sincère désir de concorde, et l'invitait à se rajeunir pour tous les siècles en revenant à son berceau. C'était bien une religion, et la seule religion indestructible, qu'il croyait ainsi pouvoir édifier. Mais qu'est-ce qu'une religion qui n'admet pas l'intervention de Dieu dans la vie, et par conséquent ignore la prière, et qui ne promet pas une vie future pour réparer les injustices de celle-ci? Tant qu'il y aura des âmes qui ne pourront pas se contenter de la science ou plutôt de l'ignorance humaine, qui ne pourront pas se résigner à naître pour mourir et à souffrir sans savoir pourquoi, elles n'appelleront religion que ce qui leur donnera une explication du monde et une promesse de bonheur infini.

En mettant fin au messianisme terrestre, en proclamant que « son royaume n'est pas de ce monde », le christianisme a détaché à tout jamais la religion de la science et de la politique : il lui a créé son domaine propre, qui existe désormais en dehors et au-dessus des autres, et le seul où elle soit vraiment elle-même. Appeler religion l'amour du vrai et l'amour du bien, c'est ennoblir nos plus nobles instincts, mais cela ne saurait donner le change aux besoins d'un tout autre ordre auxquels la religion seule peut répondre. « Si l'Église, dit Darmesteter, manque à sa fortune; si, au nom d'une immutabilité qui n'est qu'une fiction de dogme que toute son histoire dément dès la première heure, elle oppose aux sommations de l'avenir un *non possumus*, l'œuvre nécessaire se fera autrement et plus péniblement : le profit que l'esprit de l'avenir pourrait tirer de cet admirable instrument d'unité et de propagande sera perdu pour l'œuvre, et la secte scientifique aura seule à prendre la charge du monde. » Mais si l'Église renonçait à être l'intermédiaire d'une communication mystique entre l'âme et Dieu, si elle se bornait à affirmer l'unité des lois naturelles et l'évolution, en quoi différerait-elle de la « secte scientifique » ?

Ce qui reste admirable dans les méditations où Darmesteter a exprimé sa pensée atavique, comme dans les harangues enflammées de ses prédécesseurs d'il y a vingt-six siècles, c'est l'amour ardent, passionné, ingénu de la justice, cette belle divinité voilée qu'on adore sans connaître ses traits. Il y joignait l'amour de la paix, que les prophètes d'autrefois, plus prodigues aux plaies humaines du fer rouge que du baume salutaire, n'ont guère rêvée que dans un lointain avenir. C'est aux temps messianiques seulement que « le loup habitera avec la brebis, le lion et le mouton paîtront ensemble, et un petit enfant les conduira tous ». Darmesteter aurait voulu voir ces temps se lever et être cet enfant béni. Il ne s'est pas lassé, ce « bon Lorrain », de prêcher la concorde et l'amour. S'il avait enseigné au moyen âge, on l'aurait surnommé *Doctor pacificus*. Il a aimé la paix avec la largeur d'un esprit qui voyait sans peine la conciliation supérieure des contradictions apparentes, avec la tendresse d'un cœur qui connaissait la souffrance, mais ignorait la haine et l'envie.

Il n'ignorait pas, toutefois, l'indignation. On retrouve la véhémence des vieux *nabis* dans les nobles pages où il a flétri en paroles vibrantes la basse littérature qui énerve la France au dedans et la déshonore au dehors [1], dans l'anathème qu'il a lancé au cynique aveu de l'homme qui, ayant tenu entre ses mains, en 1870, l'outre fermée des tempêtes meurtrières, se vante d'en avoir furtivement détaché les liens [2]. Mais ces saintes colères n'obsédaient pas longtemps son âme, qui, surtout en ces dernières années, avait dépouillé toute amertume et s'était emplie de sérénité. Il proclamait avec confiance la bonne nouvelle de la réconciliation des esprits dans la science et des cœurs dans l'amour, et il se préparait, quand la mort le toucha de son aile, à nous donner ce qu'il voulait appeler l'*Évangile éternel*, c'est-à-dire un recueil de tout ce qui, dans la vieille Bible hébraïque, peut encore fortifier, élever, consoler l'humanité tout entière, et diriger sa marche vers la « terre de répromission » entrevue par les prophètes et retrouvée par leur descendant [3].

VI

Je suis loin d'avoir tracé un tableau complet de l'activité intellectuelle de James Darmesteter : sa pensée a frayé des voies dans bien d'autres directions encore. Je craindrais qu'on n'éprouvât quelque fatigue à la suivre partout où elle s'est portée sans se fatiguer jamais, par exemple dans ses profondes remarques sur la vraie nature de ce qu'on appelle le *folklore* [4], ou dans ses curieuses investigations sur les rapports de l'art chinois avec l'art indien et grec [5]. Le monde entier se reflétait dans cette âme si largement ouverte, et chaque image accueillie

1. *Revue bleue* du 2 mars 1889.

2. *Revue bleue* du 26 novembre 1892.

3. Il se proposait aussi de faire répondre Zarathustra (Zoroastre) au singulier interprète qu'il a trouvé récemment en Nietzsche.

4. *Romania*, t. X (1881), p. 286.

5. *Revue critique d'histoire et de littérature*.

s'y revêtait de nouvelles couleurs. L'agilité de son esprit était merveilleuse. Au sortir de fouilles souterraines menées avec le plus laborieux acharnement, il s'élevait tout à coup dans les airs, y planait avec une aisance incomparable, et, comme une alouette perdue dans l'azur lumineux, faisait entendre son chant à des hauteurs où l'œil le suivait à peine. C'était bien l'être « ailé, léger et sacré » dont parle Platon ; mais cet oiseau de vol si haut et si libre savait, quand il le fallait, se poser fermement sur le sol. Ceux qu'il émerveillait le plus étaient ceux qui le connaissaient le mieux, et c'étaient ceux-là aussi qu'il attachait le plus profondément par les qualités charmantes de son caractère et la bonté caressante de son cœur. Ceux qui ont surtout noté dans sa physionomie et dans son caractère quelque chose de froid, d'amer et de sarcastique ne l'ont observé qu'à des moments de sa vie, si souvent oppressée, où son âme de sensitive se repliait en frémissant et se défendait contre des contacts douloureux. Il était certainement porté dans ses jugements à une sévérité parfois un peu dédaigneuse : il se laissait aller à persifler le pédantisme, la suffisance et la frivolité : mais son aiguillon d'abeille n'a jamais fait de blessures envenimées. Et quelle chaude et fidèle amitié il donnait à ceux qui avaient trouvé le chemin un peu caché de son cœur ! Tout au fond de ce savant et de ce philosophe il y avait un enfant, naïf, gracieux et tendre, qui craignait de se laisser surprendre, ne se laissait deviner que par moments, et ne se livrait guère tout entier. S'il est vrai qu'on l'a d'autant plus admiré et aimé, qu'on le pleure d'autant plus qu'on l'a connu davantage, qui peut mesurer le deuil de celle à qui il avait ouvert toute son âme, et qui était seule peut-être en état de le comprendre tout entier ?

L'écrivain est celui qui sait traduire sa personnalité dans son style. Darmesteter a donc été un écrivain et, dans quelques morceaux au moins, un grand écrivain, parce qu'il a su rendre avec des mots, des tournures et des images, les nuances multiples de son sentiment et de sa pensée. Son style a été à bon droit qualifié de « magique » : il répond aux idées qu'éveille ce mot par ses couleurs changeantes, par ses soudaines illuminations, par ses lointains appels à des horizons un moment entrevus. Il y circule souvent une sorte d'ironie

très particulière, une ironie en même temps bienveillante et transcendante, qui se plaît aux brèves allusions, aux rapprochements inattendus, en indique à peine l'intention et laisse le lecteur la dégager par un sourire. Il n'est pas exempt çà et là d'une certaine emphase ou d'une certaine obscurité, qui tiennent à l'isolement où pendant longtemps l'auteur avait couvé ses idées. C'est un style très spirituel, je veux dire très peu matériel, où les mots sont choisis surtout à cause de leur valeur suggestive et du prolongement indéfini dont leur sens est susceptible. Il donne l'idée de quelque chose qui ne se réalise pas tout à fait, de quelque chose de supérieur à lui-même, et c'est peut-être ce qui le rend particulièrement attachant. Darmesteter n'a pas été un de ces artistes, pleinement maîtres et de leur matière et de leur art, qui travaillent avec la conscience entière de ce qu'ils veulent et de ce qu'ils peuvent : son œuvre a l'attrait puissant de ces esquisses où l'on sent que le maître a rêvé plus qu'il n'a exécuté, et qui ne limitent pas par un contour définitif les lignes que l'imagination se plaît à suivre au delà de ce qu'a tracé la main.

Cette préférence donnée dans l'art à ce qui suggère sur ce qui exprime exactement n'est pas seulement, comme je l'ai dit, un trait de la poésie anglaise où James Darmesteter se reconnaissait : c'est un trait de la poésie biblique, un trait de l'âme sémitique, accessible aux âmes germaniques, celtiques ou slaves, difficilement compréhensible aux esprits qui vivent dans la pure tradition du génie grec et latin. Par ce trait, par sa souple et subtile intelligence, par cette puissance de « spéculation » que certains juifs portent dans les affaires et d'autres dans les choses de l'esprit, par toute sa conception du monde, par son amour abstrait de la justice et par son patriotisme messianique, Darmesteter nous apparaît bien comme un juif français, double honneur de sa race et de sa patrie. Il nous montre ce que nous apporte d'énergies nouvelles, dans ses meilleurs spécimens, ce type inconnu aux âges précédents, et ce que peut donner de fleurs rares et de fruits imprévus la palme mystérieuse d'Israël entée sur le vieux chêne français.

GASTON PARIS.

LA POLITIQUE

ANGLO-PRUSSO-ITALIENNE

(1859-1894)

Une revue anglaise, la *Nineteenth Century Review*, publiait dernièrement, sous la signature W.-L. Alden, à propos des rapports de la France et de l'Italie, un article animé d'une haine intense contre la France. Si cette publication était un fait isolé ; si même, comme beaucoup de manifestations analogues de la presse anglaise, elle ne faisait que donner une fois de plus la mesure de ce qu'il y a de persistant dans les sentiments hostiles d'une partie du public anglais, il ne vaudrait pas la peine de la relever. Mais elle se distingue par un caractère tout à fait particulier : c'est évidemment un acte de politique réfléchie et calculée. Si on la rapproche d'autres documents qui, d'intervalle en intervalle, sont venus au jour en Angleterre, en Allemagne et en Italie, on y constate des caractères de filiation auxquels un esprit politique quelque peu exercé ne saurait se tromper. En lisant M. Alden dans la *Nineteenth Century* de 1894, on croit relire M. Crispi, et ses articles dans la *Contemporary Review* de 1891. En lisant Crispi, on retrouve le Mommsen de la brochure « Aux Italiens[1] ». Enfin, dans la brochure de Mommsen, on sent la reproduction des idées, des arguments de la *Note-Memorandum*, que le comte d'Usedom,

1. *Agli Italiani*. Berlin, 1870.

ministre de Prusse à Florence, remettait secrètement à Giuseppe Mazzini, par ordre de M. de Bismarck, en 1868.

Et ces quatre documents, combinés avec les *Blue Books* anglais, à partir des années 1859-60[1], démontrent, par leur intime enchaînement, un double ordre de faits dont l'importance historique mérite d'être bien établie : à savoir que l'Italie, dès le lendemain de la bataille de Solférino, a été tour à tour la dupe de la diplomatie anglaise et de la diplomatie prussienne, lesquelles, dans leurs menées, ont constamment eu pour complices, inconscients ou non, d'abord le parti d'action italien, depuis Mazzini jusqu'à M. Crispi ; puis le parti modéré, depuis Minghetti et Sella jusqu'à M. di Rudini, — les uns et les autres, d'ailleurs, s'appuyant successivement sur les convoitises ardentes de la Cour de Turin-Florence sous le roi Victor Emmanuel II, sur les ardeurs militaires et les terreurs politiques de la cour du Quirinal, sous le roi Humbert Ier.

Il y a lieu — je m'empresse de le constater — il y a lieu de distinguer, dans cet ordre d'idées, entre le cas de l'Angleterre et celui de la Prusse. L'effort des diplomates anglais, dans l'action qu'ils ont essayé d'exercer sur l'esprit public italien contre la France, n'a sans doute pas eu le même but homicide que l'effort prussien. L'Angleterre, exempte de projets belliqueux, ne poursuit qu'une question de rivalité d'influence, — d'influence méditerranéenne, notamment ; — pour la Prusse, au contraire, c'était, et c'est malheureusement encore, une question de nombre de canons et de soldats. Mais pour différents qu'aient été les mobiles respectifs, le résultat auquel ces deux puissances ont successivement travaillé, et qu'elles n'ont que trop atteint, n'est pas moins le même : faire perdre à la France le bénéfice moral et politique des services qu'elle a rendus à l'Italie ; en d'autres termes, l'affaiblir, diplomatiquement et militairement, en l'isolant de ce nouvel État européen, qu'elle avait créé dans la légitime espérance de l'avoir pour ami perpétuel, ou du moins de ne jamais trouver en lui un ennemi.

C'est là une vérité qui est à la parfaite connaissance de quiconque a pu suivre avec attention les phases de l'histoire politique et diplomatique européenne dans la seconde moitié de ce siècle. Il me suffira d'en rappeler ici les principaux traits.

1. Volumes VIII et IX.

I

L'attitude de l'Angleterre avant et pendant la guerre de Lombardie est connue : elle a tout fait pour l'empêcher, dans l'intérêt de l'Autriche, sa perpétuelle alliée, qu'elle ne voulait pas voir affaiblie ; n'y ayant pas réussi, et voyant les foudroyants succès des armes franco-piémontaises, elle en arrêta le cours, d'accord avec la Prusse et la Confédération germanique, par des démonstrations belliqueuses au danger desquelles les souverains de France et de Piémont ne pouvaient rester indifférents. C'est sous la pression de ce danger que Napoléon III dut conclure, avec l'assentiment de Victor Emmanuel[1], la paix de Villafranca.

Cette paix, que l'Angleterre avait pour ainsi dire imposée, dont elle s'était faite en quelque sorte la médiatrice[2], devint le point de départ de la nouvelle ligne de politique italienne qu'il lui convint dès lors d'adopter. La guerre libératrice était un fait acquis sur lequel il n'y avait plus à revenir ; il fallait, du moins, mettre obstacle à ce qu'elle établît en Italie l'influence de la France. La paix de Villafranca, dont les conditions déplaisaient aux patriotes italiens, était un excellent terrain pour une action dans ce sens. L'Angleterre en fit son profit : d'anti-italienne qu'elle s'était montrée pendant la guerre elle se fit, après la guerre, italianissime : excitant l'exaltation chauvine du parti d'action, l'ambition dynastique de la Cour de Turin, animant les uns et les autres à ne point tenir compte des conditions de la paix, tandis que Napoléon III, quoiqu'il en eût, était tenu, par respect du traité qu'il avait signé, de se montrer disposé à en assurer l'exécution. Ainsi en fut-il tout d'abord pendant la période d'agitation qui devait aboutir

1. Voir *Cronaca della guerra d'Italia del 1859. Parte seconda*, pages 4 et 5. Rome *Tipografia Tiberina*, 1860.

2. Le ministère Russel-Palmerston, sur une interpellation de lord Normanby lui reprochant d'avoir violé la neutralité par son intervention diplomatique pendant la guerre, dut faire l'aveu qu'il avait, avant les préliminaires de Villafranca, transmis à Vienne les conditions de paix de la France. (Séance de la Chambre des lords du 9 août 1859.)

à l'annexion de l'Italie centrale aux États du roi de Sardaigne. Jusque-là pourtant les colères italiennes contre la France n'auraient pu aller bien loin : car il transpirait de tous côtés que l'empereur jouait un double jeu, et que, tout en prenant grand soin de ménager les susceptibilités de l'Autriche, avec laquelle il n'aurait point voulu recommencer la guerre, il favorisait secrètement les aspirations annexionnistes des populations des Romagnes et des duchés[1].

Mais l'annexion de l'Italie centrale ouvrait une autre question qui offrait un large champ à l'intrigue anglaise. Le Piémont, par cette annexion, devenait un État de onze millions d'habitants, une puissance militaire d'une certaine importance. De plus, il était notoire que le parti d'action projetait un coup de main sur le royaume des Deux-Siciles et sur ce qui restait de possessions territoriales au Saint-Siège ; que les chefs de ce parti, en outre, trouvaient de secrètes complicités non seulement dans le cabinet piémontais[2], mais chez le roi lui-même[3]; et si ce coup de main réussissait comme il était probable, c'était un nouveau groupe de onze à douze millions d'habitants qui s'agglomérait autour du trône du Piémont.

Mais cet État subalpin, qui allait devenir tout à coup un royaume plus grand, plus riche et plus peuplé que la Prusse, avait un pied en France par la Savoie et le comté de Nice, deux contrées situées sur le versant français des Alpes. Les règles de la prudence la plus élémentaire imposaient au Gou-

1. Pour tous les détails de ce double jeu de la politique napoléonienne dans l'annexion de l'Italie centrale, je me permets de renvoyer à mon livre sur *la Question italienne*, 334-343, 353-389. E. Plon, 1893.

2. Outre nombre d'autres documents du temps, attestant cette complicité du Gouvernement piémontais, voir dans le *Diario* de M. Crispi, le récit de ses négociations avec M. Rattazzi, ministre de l'intérieur dans le cabinet La Marmora, avec M. Farini, dictateur de l'Émilie, et autres personnages officiels. — *Francesco Crispi per un antico parlamentare;* page 160 et suivantes; Rome, Éd. Perino, éditeur, 1890.

3. M. Chiala, cité par madame Jessy White Mario, qui, dans son ouvrage sur *Agostino Bertani e i suoi tempi,* en note de la page 49 du volume II, rapporte ces paroles de Victor-Emmanuel : « J'ai déjà donné trois millions pour la Sicile ; je donnerai encore deux millions. » En outre de ces subsides considérables donnés secrètement, le Roi, pour encourager ouvertement l'expédition de Sicile, s'était, toujours d'après madame White Mario, inscrit pour dix mille francs dans la souscription qui courait de main en main. (Même ouvrage, vol. 1[er], p. 429.)

vernement français de ne pas laisser les clefs de la France aux mains d'une puissance étrangère, quelle qu'elle fût; le Piémont était une puissance amie, il est vrai, mais il pouvait cesser de l'être, et ses armées ainsi que les armées de ses alliés possibles dans l'avenir se trouvaient, par ces deux territoires, à deux journées de marche à peine de Lyon et de Marseille. Une prévoyance pure de tout sentiment d'ambition imposait à la France de demander que ces deux provinces lui fussent cédées, sous la condition du consentement des populations ; qu'elles lui fussent remises, non seulement en retour des immenses services par elle rendus à l'Italie, mais encore et surtout, pour rendre hommage à ce même principe des nationalités, en vertu duquel tant de provinces italiennes, de leur plein consentement, s'étaient déjà réunies ou allaient se réunir au Piémont. Le Gouvernement du roi Victor-Emmanuel, conséquent d'ailleurs avec une tradition déjà séculaire à la cour de Turin, reconnaissait la justice de cette demande. Depuis les temps de Henri IV et de Sully, il a été conclu plus d'une fois, entre la Cour de France et les souverains du Piémont, des traités identiques : la Cour des Tuileries s'engageait à coopérer, avec le concours de ses armées, à la conquête du Milanais et autres territoires italiens au profit des souverains du Piémont ; et ceux-ci, à titre de compensation, faisaient cession à la France de la Savoie et du comté de Nice dont les territoires constituent sa frontière naturelle, et dont les habitants parlent la langue française [1].

La condescendance du cabinet piémontais au désir de la France était donc conforme à la fois et aux règles de l'équité et à la tradition historique ; elle pouvait et devait être approuvée par la généralité du peuple italien, comme elle l'a été par la majorité de ses représentants ; et il en eût été ainsi si ce peuple avait été laissé à ses intuitions naturelles, toujours si politiques et si justes.

Aussi cette cession de Nice et de la Savoie ne semblait-elle pas destinée à prendre, à proprement parler, les proportions d'une question italienne. Elle n'avait ce caractère que par la

1. Voir, sur cette question de la langue de Nice, la réponse de M. de Cavour au discours de M. Bottero, à la séance du Parlement subalpin du 26 mai 1860.

personnalité du général Garibaldi, qui se trouvait blessé, dans les fibres les plus nobles du cœur, par la dénationalisation de sa ville natale, à lui, le principal ouvrier de la nationalité italienne! Mais c'est précisément par ce côté-là que la question se prêtait aux vues secrètes de la politique britannique, qui en fit une véritable question anglaise et mit tout en mouvement, en Italie et hors d'Italie, en Suisse principalement, pour surexciter les passions contre la France. A Turin, elle disait au roi qu'il imprimait « une tache à l'écusson de la maison de Savoie en abandonnant son berceau à la France[1] »; à Berne, elle suscitait les convoitises helvétiques par la perspective de l'acquisition du Chablais et du Faucigny[2]; dans les autres capitales européennes elle proposait des ligues de cabinets contre les « intolérables ambitions françaises[3] ».

C'était une agitation vaine: le cabinet de Saint-James le savait parfaitement; il savait que les puissances répondraient à ses objurgations par des fins de non-recevoir; il savait que la maison de Savoie, qui avait intérêt à la transaction, y persisterait; que le Parlement piémontais approuverait le traité à une grande majorité, et que les populations de Nice et de la Savoie le sanctionneraient par leur vote presque unanime; mais, vaine dans ses résultats immédiats, cette agitation avait pour l'avenir toute l'utilité que l'Angleterre en attendait : elle jetait dans l'esprit public italien un germe de mécontentement contre la France qui devait porter ses fruits. Désormais le parti d'action, naturellement solidaire de Garibaldi, déclarerait la guerre à l'Empire français, auquel il n'avait accordé qu'une trêve pendant la campagne de Lombardie; et le parti d'action, comme l'on sait, imposait ses vues à la couronne par l'influence qu'il exerçait sur l'opinion populaire. Désormais, pour le gros du peuple italien, ou du moins pour la partie agissante et dirigeante, le bénéfice des services rendus et à rendre par la France était perdu; il ne restait plus, dans la mémoire de

1. Voir la dépêche de lord J. Russell à sir J. Hudson, Foreign-Office, 6 février 1860.

2. Voir les rapports du capitaine Harris, agent diplomatique anglais en Suisse (*Blue Books*, vol. 8 et 9).

3. Voir les actes du Parlement anglais, séances de la Chambre des lords du 9 mars 1860 et de la Chambre des communes des 20 et 26 mars 1860.

beaucoup, que la pensée de l'offense que la France avait faite à l'Italie en lui arrachant deux provinces, dont la perte blessait tout à la fois le parti monarchique et le parti révolutionnaire : la Savoie, berceau de la dynastie; Nice, patrie de Garibaldi! Pour tout dire en un mot, il y avait désormais *rupture morale* entre l'Italie délivrée et la France libératrice.

Les questions qui restaient encore à résoudre, après la conquête des Deux-Siciles ainsi que des Marches et de l'Ombrie, et la proclamation du royaume d'Italie qui suivit, devaient fatalement accentuer cette rupture. Venise, que le programme de Napoléon III avait promise à l'Italie, restait au pouvoir détesté de l'Autriche; et la France tenait encore garnison à Rome, pour y protéger le Souverain Pontife.

On aurait été mal venu de parler à Londres d'une action militaire de l'Italie, révolutionnaire ou autre, en vue de reprendre Venise sur l'Autriche; les ministres anglais s'étaient parfaitement expliqués à cet égard. Lord John Russel disait nettement, dans une note diplomatique, que si l'Italie attaquait l'Autriche, l'Angleterre considérerait cette puissance comme agissant dans le cas de « légitime défense[1] ». L'Angleterre abandonnait donc sur ce point spécial le principe de non-intervention, principe sauveur de la révolution italienne[2]. De Venise, il n'y avait pas à parler. Mais pour Rome c'était tout autre chose : Rome, cette capitale du papisme, était naturellement l'objet de toutes les antipathies du protestantisme anglais; de plus, elle était gardée par des soldats français. Toute entreprise sur Rome ne pouvait donc être que très agréable à l'Angleterre, à double titre : c'était un nouveau coup porté au chef de la catholicité, et l'inévitable opposition de la France provoquerait en Italie un nouveau sujet d'irrita-

1. Voir sa dépêche à sir J. Hudson, en date du 31 août 1860.

2. Rien n'égale la terreur, au point de vue des intérêts de la paix, qu'inspiraient aux Anglais les projets belliqueux que les Italiens enfantaient incessamment pour arriver à l'annexion de la Vénétie. Le même lord John Russel disait du comte Pasolini, en mission à Londres afin de profiter des affaires de Pologne et de Danemark pour tenter de nouer une alliance offensive anglo-franco-italienne : « *Pasolini's word is: General war for general remedy* ». — Le mot de Pasolini est : « Guerre générale comme remède général ». — Voir *Giuseppe Pasolini, Memorie raccolte da suo figlio.* Imola, typographie Galeati, deuxième édition, page 401.

tion. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que, vers l'été de l'année 1862, comme Garibaldi s'apprêtait à se lancer avec ses volontaires du côté de la Grèce, où régnaient des ferments révolutionnaires, de secrètes influences anglaises l'en aient détourné pour l'engager à porter de préférence ses coups sur Rome. Telle est du moins l'origine occulte que le comte Pasolini, ministre des affaires étrangères dans le cabinet Farini-Minghetti[1], attribuait à l'héroïque folie qui trouva son dénouement dans l'épisode sanglant d'Aspromonte[2]. Ce furent des balles italiennes qui frappèrent là Garibaldi; mais, dans l'esprit des patriotes italiens, la main qui avait dirigé les fusils du colonel Pallavicini était celle de la France.

A partir de ce moment, l'Angleterre n'avait plus besoin de se mettre en frais pour animer l'Italie contre la France. Il lui suffisait de tenir le parti d'action dans sa main avec de bons procédés, par exemple, en 1864, de recevoir en triomphe Garibaldi; quitte à jouer l'héroïque et crédule aventurier, s'il faisait mine de recommencer du côté de la Vénétie les heureuses prouesses des Deux-Siciles[3].

Elle n'avait plus qu'à suivre des yeux le courant gallophobe qui ne cessait de se marquer davantage en Italie.

II

C'est vers la même époque que la Prusse songea à utiliser à son tour les éléments d'action politique et militaire que renfermait le nouveau royaume italien. Jusque-là, la Cour de Berlin s'était montrée résolument hostile à la révolution italienne. En 1859, une armée prussienne, prête à venger le désastre subi par une puissance allemande à Magenta et à Solférino, avait, par sa menaçante mise sur le pied de guerre, déterminé la brusque conclusion de la paix de Villafranca. En 1860, la Cour de Prusse avait protesté violemment contre la politique suivie par le Gouvernement sarde dans les

1. Succédant au cabinet Rattazzi.

2. *Giuseppe Pasolini*, page 357.

3. Pour ce voyage triomphal de Garibaldi en Angleterre et l'adroite façon dont les Anglais se firent un jeu de sa personne, voir principalement *Cinq mois de poli-*

duchés, dans le Napolitain et dans les États romains, politique qu'elle déclarait « diamétralement opposée au droit des gens[1] ». En 1861, elle ne consentait à reconnaître le nouveau royaume que sur les vives instances de la France, à laquelle le cabinet prussien, en ce temps-là, avait intérêt à ne point déplaire; mais elle gâtait le mérite de cet acte de condescendance en inaugurant la reprise des relations diplomatiques par l'envoi à Turin d'un ministre plénipotentiaire dont la présence à la Cour de Turin était une insulte : le général Willisen, que la Cour de Prusse envoyait à ce poste, s'était signalé en 1849, par un acte formel d'espionnage militaire au profit de l'Autriche, en passant du camp du roi Charles-Albert au camp du maréchal Radetzky[2]. En 1862, une nouvelle note diplomatique[3] adressée au comte Brassier de Saint-Simon, ministre de Prusse à Turin, insistait pour que l'on ne songeât pas à troubler la paix du côté de la Vénétie, dont la possession par l'Autriche était considérée « comme un gage de sécurité pour la Confédération germanique ».

Mais vers cette époque les rênes du pouvoir à Berlin étaient prises par un homme d'État qui rêvait une nouvelle orientation de la politique européenne de la Prusse. Parmi les vastes conceptions de M. de Bismarck, il y avait l'idée d'utiliser, dans la lutte qu'il méditait contre l'Autriche, les éléments d'inquiète ambition qui ne cessaient de remuer en Italie. Pourtant le nouveau chancelier devait agir prudemment et lentement à cet égard : la vieille antipathie de la Cour de Berlin contre la politique révolutionnaire de la maison de Savoie persistait. Dans l'hiver de 1864-65, les choses en étaient encore à ce point, que le prince héritier de Prusse, celui qui devait être le sympathique et malheureux empereur Frédéric III, se crut obligé de faire une sorte d'affront au prince Humbert, dont il devint plus tard le meilleur ami et le meilleur appui : passant par Turin avec

tique italienne, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1891. Voir aussi *Politica segreta italiana*, Roux, éditeur, Turin; pages 138 à 175.

1. Voir la dépêche de M. le comte de Schleinitz à M. le comte Brassier de Saint-Simon, en date de Coblentz, 13 octobre 1860.

2. Voir *Un pò più di luce*, par le général de La Marmora, page 32.

3. Note en date du 4 juillet 1862.

sa femme, la princesse Victoria, il résista obstinément aux sollicitations du prince de Piémont qui voulait l'y retenir quelques jours; le jeune couple royal partit aussitôt pour Vérone, en exprimant son regret d'avoir à « obéir à des ordres précis ». Ce qui aggravait le caractère blessant de ce refus, c'est qu'à Vérone était le siège de l'état-major général autrichien, et que le général Benedeck devait y recevoir le prince et la princesse de Prusse en pompe officielle, et leur faire même les honneurs d'une grande manœuvre militaire[1].

Pour compléter ce rapide exposé des griefs que le jeune royaume italien avait alors contre la Prusse, il suffira de rappeler la convention austro-prussienne conclue à Vienne par le général de Manteuffel, en vue de la guerre contre le Danemark. Par une clause particulière de cette convention, la Prusse s'engageait « à mobiliser son armée, si les Italiens attaquaient la Vénétie, et à entrer en campagne si les Français les appuyaient[2] ». « Ainsi, dit l'auteur d'une brochure intitulée *Italia 1859-89*, qui eut un grand retentissement vers la fin du premier ministère Crispi et hâta peut-être sa chute, la Prusse consentait à l'assassinat de l'Italie, pour prix du consentement donné par l'Autriche à l'assassinat du Danemark[3] ». Mais le même écrivain remarque ensuite, avec raison, que « ce fut pourtant cet attentat contre le Danemark, rendu possible par un accord commun de haine de l'Autriche et de la Prusse contre l'Italie qui, peu après, rendit possible l'écrasement de l'Autriche par une entente militaire de l'Italie avec la Prusse. »

Je renvoie le lecteur à cette brochure pour le récit des difficiles négociations qui aboutirent, sous l'œil bienveillant de la France, au traité d'alliance conclu à Berlin, le 8 avril 1866, entre la Prusse et l'Italie. Il y verra les tergiversations peu loyales de la Prusse, négociant avec Vienne en même temps qu'avec Florence, et osant soutenir que le traité du 8 avril obligeait l'Italie à entrer en campagne si la Prusse déclarait la

1. Voir Chiala : *Le général de La Marmora et l'alliance prussienne*, Paris, 1868, imprimerie J.-B. Dumaine; — Jacini, *Due Anni di politica italiana*, Florence, Barbera, éditeur. Voir aussi *Italia 1859-1889*, p. 24 à 31 ; Rome, Mozzi, éditeur, 1889.

2. Voir *Italia, 1859-1889*, déjà citée. Voir aussi la dépêche de sir A. Buchanan au comte Russell, Vienne, 12 mars 1864.

3. *Italia*, page 31.

guerre à l'Autriche, mais n'imposait nullement à la Prusse l'obligation de secourir l'Italie menacée par l'Autriche[1].

Néanmoins l'Italie, aveuglée par l'ambition, plus honorable que prudente, de faire une bonne fois ses preuves militaires, répondait à cette déloyauté de la Prusse par un excès de fidélité au traité, allant jusqu'à refuser le don de la Vénétie, offert formellement et sans conditions par l'Autriche[2]. Dans l'infatuation de ses merveilleux succès, elle en était arrivée, selon les termes du célèbre rapport de M. Nigra au prince de Carignan, à trouver « peu séant pour la dignité du roi et d'un État de vingt-deux millions d'habitants de contracter une nouvelle dette de reconnaissance envers la France, pour la cession de la Vénétie ». Bref, l'Italie voulait à tout prix la guerre ; elle l'eut, elle la fit, et l'on vit à Custozza et à Lissa avec quels regrettables résultats pour son amour-propre militaire, sinon pour ses patriotiques aspirations unitaires. En effet, la France, qui, dès avant l'ouverture des hostilités, avait garanti que, vainqueur ou vaincu, le roi d'Italie aurait quand même la Vénétie[3], tenait sa promesse ; elle recevait la Vénétie des mains de l'Autriche et la remettait aux mains de l'Italie, — triste solution d'ailleurs, et qui vint malheureusement mettre le comble aux sentiments d'irritation qui existaient déjà en Italie contre la France. Humiliation ! Tel est le mot saillant de toutes les dépêches diplomatiques, de toutes les correspondances privées, de tous les discours politiques de ce temps-là, et dans toutes les sphères de la population italienne, depuis le général de La Marmora et le baron Ricasoli, chefs de l'armée et du gouvernement, jusqu'aux hommes politiques de tous les partis et jusqu'aux citoyens de toutes les classes.

La France put constater dès lors qu'elle avait secouru l'Italie

1. Voir sur cette inqualifiable interprétation, les télégrammes du général Govone, en date de Berlin 2 mai 1866 et la réponse télégraphique du général de La Marmora, datée de Florence, le même jour. Voir aussi la correspondance télégraphique échangée le 12 juin 1866, entre le général de La Marmora et le commandeur Nigra, ministre d'Italie à Paris.

2. Voir la dépêche télégraphique du commandeur Nigra au général de La Marmora datée de Paris, 5 mai 1866, et la réponse du général de La Marmora, en date de Florence le même jour.

3. Voir la lettre de M. Nigra au général de La Marmora. Paris, 5 juin 1866.

en pure perte et que la désaffection d'une notable partie du peuple italien était complète. Aussi la Prusse, qui ne se piquait pas plus que les classes dirigeantes italiennes de pratiquer cette vertu gênante que l'on nomme la reconnaissance ; la Prusse qui, dans son orgueil de vieille puissance conservatrice et aristocratique, souffrait d'avoir dû le succès de ses armes, et par conséquent de sa fortune politique, à un peuple et à un gouvernement de révolutionnaires et de parvenus, put-elle, sans inconvénient, agir envers eux à peu près de la façon dont ils agissaient envers la France. Elle jeta dédaigneusement par-dessus bord la fidèle alliée, dont la diversion militaire lui avait donné la victoire. Le roi de Prusse, dans son discours du trône, parlait de la guerre et de ses heureux résultats, sans prononcer même le nom de son alliée; le chancelier de Prusse allait plus loin : en plein parlement prussien, il accusait de trahison l'armée italienne et son noble chef, le général de La Marmora !

Et pourtant — merveilleux effet des vanités nationales — l'opinion publique en Italie fut, non pas pour le général qui avait servi avec honneur, sinon avec bonheur, son pays et son souverain, mais pour l'homme d'État étranger qui, dans un dessein politique plus ou moins avouable, jetait, à la face de l'Europe, une insulte à ce loyal soldat! Le chauvinisme italien ne voulut pas admettre que la victoire eût pu lui échapper par suite de causes naturelles ; il préféra adopter une de ces légendes dont l'absurdité même fait le succès : la défaite avait été subie volontairement ; l'empereur des Français, pour les besoins de sa « politique ténébreuse », l'avait imposée à La Marmora et à Victor-Emmanuel, trop dociles à ses ordres ! Et cette incroyable légende a si bien fait son chemin qu'aujourd'hui encore il n'est pas rare de rencontrer de très braves gens, très sincères, nullement hostiles à la France, qui la répètent comme fait historique; qui, confondant les élucubrations de la presse avec les rapports officiels, croient de très bonne foi en avoir lu la preuve en d'irrécusables documents ! L'auteur de ces lignes en connaît personnellement plus d'un parmi ses propres amis, parmi ceux-là mêmes qui professent de sincères sympathies pour la France. C'est à ce point que l'histoire politique contemporaine a été dénaturée en Italie, au profit d'intérêts diplomatiques et militaires qui n'ont rien d'italien.

Cela étant, on comprend aisément que, tout en faussant compagnie à l'Italie au moment de la conclusion de la paix de Nickolsbourg[1], tout en la traitant, pour justifier sa propre défection, avec l'outrageante arrogance que l'on a vue, la Prusse ait pu continuer à tenir dans sa main les éléments actifs de la politique italienne, de manière à les diriger à son gré contre la France qu'elle travaillait à isoler, en vue d'une guerre préméditée et préparée avec une infatigable persévérance.

Aussi, l'année suivante fut-elle ensanglantée par le déplorable drame de Mentana, dans lequel il est aisé de trouver la main de la Prusse[2].

Aspromonte! Mentana! Deux tragédies fatales, dont le souffleur est, à cinq ans de distance, là l'Anglais, ici le Prussien, et dont le metteur en scène est un seul et même ministre italien : Rattazzi, le politicien à l'esprit inquiet, qui gâtait ses belles facultés d'homme d'État parlementaire par les audaces croisées de timidités d'un demi-conspirateur. A Aspromonte, il encourage la téméraire entreprise des volontaires: puis, effrayé des conséquences internationales qu'elle peut avoir, il envoie contre eux les bersagliers de Pallavicini, qui visent imperturbablement — et presque uniquement! — l'héroïque chef de bandes, tandis que celui-ci, dans la générosité de son âme italienne, criait aux siens : « Ne tirez pas! » A Mentana, même jeu : il se prête à tout; il laisse fuir Garibaldi de Caprera; il favorise l'invasion du patrimoine de Saint-Pierre; mais la convention de septembre est là qui, depuis l'évacuation française, impose à l'armée italienne la défense du territoire romain. Faut-il qu'il tache une seconde fois sa main du sang du héros national? N'est-il pas plus simple de se démettre, de laisser l'Italie sans gouvernement qui puisse donner des

1. Le ministre plénipotentiaire italien suppliait le roi de Prusse de retarder de quelques heures la signature des préliminaires de la paix, pour permettre à l'Italie de ne les signer à son tour qu'après avoir effectué la prise de Trente, qui était imminente; le roi répondit que «l'intérêt de la Prusse» exigeait qu'il signât sans retard. (Voir la dépêche du comte de Barral, ministre d'Italie, datée du camp prussien, 25 juillet 1866).

2. Voir la correspondance de Mazzini avec le comte de Bismarck (novembre 1867). Voir aussi dans la dépêche de M. Benedetti, du 10 novembre 1867, trois jours après Mentana, le demi-aveu fait par M. de Bismarck de ses rapports avec Garibaldi. Benedetti, *Ma mission en Prusse*, p. 245.

ordres? Et si l'interrègne dure, si la formation d'un nouveau ministère tarde, si, l'armée italienne n'ayant pas arrêté les volontaires à la frontière, la France voit son honneur engagé à envoyer encore une fois sa propre armée pour défendre le territoire pontifical, qu'elle a évacué sur la foi des traités; si une sanglante exécution s'ensuit? Qu'importe? Le ministre, qui a si légèrement laissé les cartes se brouiller, a tiré son épingle du jeu; tant pis pour la France! Sur elle tombera tout l'odieux.

Après Mentana, le fossé qui séparait l'Italie de la France était trop profond; il n'y avait plus d'espoir de le combler.

Un an après, en 1868, M. d'Usedom remettait à Mazzini la note secrète de M. de Bismarck destinée à attirer l'Italie dans l'alliance prussienne. Deux ans plus tard, Théodore Mommsen adjurait avec succès les Italiens de résister à un honorable sentiment de gratitude et de solidarité latine, et de rester impassibles témoins du duel à mort engagé entre la France et la Prusse!

III

J'affirmais au début de ce travail l'empreinte commune que portent certaines manifestations de l'esprit politique qui a prévalu en Angleterre, en Allemagne et en Italie, depuis la formation du royaume italien jusqu'à nos jours. L'exposé qui précède, si succinct qu'il soit, des faits saillants de la révolution italienne, me paraît suffisant pour faire apercevoir au lecteur la pente sur laquelle l'esprit public naissant en Italie a été habilement dirigé pendant la période décisive où il avait à prendre forme. Le principe qu'il s'agissait de lui inculquer, c'est que la France n'a été et ne peut être qu'une ennemie pour l'Italie; qu'elle n'a rien fait pour sa délivrance; qu'elle n'a jamais voulu que la diviser et l'opprimer; que, si l'on veut considérer la guerre de 1859 comme un service rendu par elle, ce service lui a été largement payé et en territoires et en argent: que l'Italie est donc quitte de tous comptes avec elle, — de tous comptes de reconnaissance surtout; car, si l'Italie a une dette de gratitude, c'est seulement vis-à-vis de

l'Angleterre d'abord, de la Prusse ensuite, c'est, pour tout dire, vis-à-vis de ces deux puissances, ses seules et véritables libératrices.

Passons à présent à l'examen des documents mentionnés plus haut. Commençons par le plus récent, par l'article de la *Nineteenth Century Review*.

L'auteur, qui paraît être un homme très mal informé — peut-être l'est-il volontairement, chose qui ne serait pas outre mesure surprenante, — commence par affirmer que « l'Alsace et la Lorraine ont manifestement fini par être *tout à fait satisfaites* de leur changement de nationalité[1] », et que par conséquent la France n'a plus le droit de les revendiquer. Si elle continue néanmoins à crier revanche, ce n'est plus là qu'une question d'amour-propre. Heureusement, « les Français n'ont pas oublié la leçon qu'ils ont reçue de Moltke et ils ont bien pris garde de se la faire répéter » : car M. Alden nous apprend que l'armée française ne vaut pas grand'chose, et qu'elle aurait parfaitement été « battue à Solferino, sans la belle conduite de l'armée piémontaise à San Martino ». Mais, si peu qu'elle vaille, elle a encore une valeur, celle du nombre, et « honteux de penser qu'ils avaient été défaits par les Allemands, *et le seraient encore au cas d'une nouvelle guerre*, les Français ont cherché d'un autre côté l'occasion de regagner leur prestige militaire perdu. Il leur a paru évident que, si l'Italie restait seule, l'armée française, *supérieure en nombre*, aurait toute chance de la battre. Et la France pourrait ainsi, tout en reconquérant son prestige, s'approprier de nouveaux territoires et une excellente flotte... » C'est presque à regretter que, parmi les rêves « d'appropriations » qu'il attribue à la France, cet excellent ami de la nation italienne n'ait pas songé à dénoncer un coup de main sur la Banque d'Italie : il eût fait ainsi un digne pendant à son confrère napolitain qui conviait naguère l'armée italienne à la conquête « des milliards de la Banque de France ». Si l'Italie est entrée dans la Triple-Alliance, c'est uniquement parce que la France n'a d'autre

1. C'est une thèse qui semble devenir à la mode en Angleterre : voir l'article onctueux et béat de M. Capper dans la *Contemporary Review*.

idée que de tomber sur elle; et comme, « malgré que l'armée italienne soit *de tous points supérieure* à l'armée française, l'avantage du nombre est trop grand du côté français pour qu'on puisse admettre la probabilité d'une victoire italienne », l'Italie, pour sa légitime défense, est donc bien obligée de persévérer dans les alliances qu'elle a contractées.

Au surplus, qu'est-ce que l'Italie doit à la France pour refuser l'alliance de ses ennemis? Il est bien vrai que « trente mille soldats français sont morts en Lombardie pour la délivrance de Milan. Mais il est mort plus de cent mille Italiens pour défendre la France sous les drapeaux de Napoléon Ier. Si nous en venons à compter les morts, c'est la France qui devra de la reconnaissance pour l'Italie ». D'ailleurs, « il n'y qu'une nation à qui l'Italie doive de la reconnaissance, c'est la Prusse ». « Quant à la France, elle a remplacé dans son âme la haine de l'Allemand par la haine de l'Italien, la haine du prince de Bismarck par la haine *du signor Crispi.* » La France a organisé le discrédit des finances italiennes ; la France a déclaré la guerre commerciale à l'Italie : la France laisse impunément assassiner les ouvriers italiens; les correspondants des journaux français à Rome « forgent systématiquement de fausses nouvelles pour déprécier les fonds italiens [1]».

Bref, conclut M. Alden, la France « a réduit l'Italie à un état désespéré » ; elle l'a amenée à « choisir entre la guerre *et la banqueroute* » : l'Italie « a tout à gagner à une guerre entre la Triple Alliance et la France » : outre le soulagement de pouvoir désarmer en paix, elle aurait, « si la Triple Alliance parvenait à *écraser* la France », la chance de prendre « sa part de l'amende que la France devrait payer » (!). Il faut

1. Il y a plus : « On a couvert d'injures le signor Crispi qui, avant de devenir premier ministre, *était connu pour un ami de la France...* »

Cet étonnant apologiste de la Triple Alliance semble croire que l'avènement de M. Crispi au pouvoir est antérieur à la guerre de 1870. On sait, en effet, comment l'honorable président du conseil actuel, pendant cette douloureuse période, témoignait son *amitié* pour la « nation sœur », en se joignant à ceux de ses amis politiques, qui méditaient de profiter de la défaite de la France, pour lui reprendre Nice et la Savoie. — Il n'y a pas, sur ce point, de reproche à faire à M. Crispi : rien, dans son passé ne le rattachait au parti français en Italie, et il croyait remplir un devoir patriotique en réclamant des provinces dont il avait désapprouvé l'abandon.

donc en finir : « c'est dans la terrible chirurgie du sabre qu'est désormais l'unique espoir du salut de l'Italie ». Il faut que le roi Humbert mette les pieds dans le plat pour vaincre les dispositions pacifiques de l'empereur Guillaume ; il faut qu'il lui notifie une sorte d'ultimatum : « ou bien la guerre sera immédiatement déclarée à la France, ou bien l'Italie se retirerait de la Triple Alliance ». Il est clair que l'Allemagne voudra « combattre avec l'aide de l'Italie plutôt que d'attendre, sans l'aide de l'Italie, l'attaque de la France. La logique de la situation réclame inexorablement la guerre, c'est la France seule qui crée cette situation : c'est elle seul qui devra en porter la peine... »

IV

Je demande pardon au lecteur d'avoir si longtemps retenu son attention sur cet amas d'inepties haineuses, qui n'ont pas même le mérite de tomber de haut et de tirer une valeur du nom et du talent de l'auteur.

Devant cet appel bestial fait aux pires sentiments de convoitise, de vanité et d'envie pour lancer une nation contre une nation sœur, on passerait en silence — *guarda e passa*, — s'il ne reflétait que la politique du seul M. Alden : malheureusement cette misérable production est, quant au fond, en parfaite concordance d'esprit politique avec d'autres écrits, moins odieux de forme et plus autorisés et qui prêchent au peuple italien la même haine atroce de la France au profit de l'alliance allemande.

En 1891, la *Contemporary Review* publiait un article intitulé : *la Dynastie de Savoie, le Pape et la République*. Cet article avait eu un grand retentissement ; on avait généralement cru pouvoir l'attribuer à l'honnête et noble M. Gladstone, qui, peu de temps auparavant, dans un autre article signé « Outidanos », s'était montré sévère pour la politique d'alliances de l'Italie, jusqu'à dire que cette politique « serait grotesque si elle n'était dangereuse ». Quel que soit l'auteur de l'article, un fait certain, c'est que sa démonstration était

accablante pour les hommes d'État qui ont gouverné l'Italie depuis nombre d'années. Avec une profonde connaissance de l'histoire diplomatique contemporaine, de la conduite politique de l'Italie, de la force, — latente ou active, — de ses différents partis, de sa situation politique, financière, économique et religieuse, il croyait pouvoir prédire malheur à la monarchie italienne, si elle persistait dans la dangereuse voie de politique extérieure et militaire où elle s'était engagée, — malheur à la monarchie, mais non à l'unité. — Si, par suite d'un désastre militaire ou même simplement économique, une révolution survenait en Italie, la conséquence de cette révolution serait l'établissement de la République : d'une République *unitaire*, mais *fédéralisée* avec les républiques existant déjà ou prêtes à surgir dans les autres pays latins ; *d'une grande république des États-Unis latino-catholiques d'Europe*, avec laquelle le Pape pourrait parfaitement s'entendre, et de laquelle il pourrait recevoir la loi des garanties qu'il n'a pu accepter, qu'il n'acceptera jamais, de la monarchie italienne. Et l'auteur concluait ainsi :

« Alors, selon le mot de Mamiani[1], *Rome serait à Rienzi* ; mais elle serait au Pape également : et non seulement Rome, mais Paris, Lisbonne et Bruxelles aussi peut-être. Et ce jour-là un grand progrès et une grande sécurité seraient acquis au monde européen. »

Suivait un appel pressant à la dynastie de Savoie de se raviser : car, ajoutait l'auteur, « si l'idée républicaine progresse dans le monde latin, l'ombre de Victor-Emmanuel protège sa race, dans le cœur des peuples d'Italie. Mais qu'elle n'ajourne point ses résolutions : qu'elle les prenne aujourd'hui ; demain il pourrait être trop tard... »

Et l'objurgation se terminait par ces paroles fatidiques : « La prophétie de Giuseppe Mazzini peut être réalisée à bref délai : alors le monde sera peut-être appelé à voir dans Francesco Crispi *le dernier ministre de la monarchie*. »

L'observateur impitoyable avait plongé le scalpel jusqu'au

1. Le comte Terenzio Mamiani, ministre du Pape Pie IX, et devenu depuis ministre du roi Victor-Emmanuel, avait, dans un discours prononcé à l'Assemblée constituante de Rome en 1849, posé ce dilemme : « Rome doit être au Pape ou à Cola Rienzi ».

plus profond des erreurs de la politique italienne : M. Crispi fut piqué au vif. Il se crut obligé de réfuter cette critique en trois réponses successives[1], justifiant la politique allemande du Gouvernement italien par les griefs que l'Italie a ou croit avoir contre la France et sa politique : pour ne pas abuser de l'attention du lecteur, je me bornerai à l'analyse du premier article paru dans la *Contemporary Review* de fin mai 1891.

M. Crispi a été un habile politicien et un éloquent avocat avant de devenir l'illustre homme d'État qu'il est aujourd'hui ; on le sent encore à la façon dont il débute dans sa réplique. L'auteur de la *Dynastie de Savoie* avait fait entrevoir l'éventualité d'une grande fédération républicaine des nations latines : M. Crispi s'empare du mot *fédération* et répond comme si son adversaire annonçait l'établissement d'une république fédérale dans la Péninsule. Ce procédé de discussion, d'une loyauté douteuse, est profondément habile. Il met tout de suite du côté de l'écrivain tous les partisans de l'unité italienne, c'est-à-dire la très grande majorité du peuple italien.

Entrant ensuite en matière, il fait à sa manière un résumé historique des relations de l'Italie avec la France, où, comme l'on peut s'y attendre, tous les torts sont du côté de celle-ci : si l'Italie a contracté un traité d'alliance avec les empires du centre, ce n'est que dans une pensée de défense contre la France, qui la « menaçait sur la Méditerranée et sur les Alpes. » La responsabilité de la rupture commerciale entre les deux nations « incombe à la France, qui pensait affaiblir par une guerre de tarifs un ennemi avec lequel elle devait tôt ou tard se rencontrer en lutte armée ».

Remarquez la dextérité avec laquelle M. Crispi lance vaguement ce mot de « responsabilité de la rupture », en évitant de dire que l'initiative de la dénonciation du traité de commerce vint de l'Italie et non de la France. Il nous affirme que « les négociations commerciales engagées à Rome du 31 décembre 1887 au 2 février 1888 furent *rompues sous des prétextes futiles* », mais se garde bien de rappeler la lettre offi-

1. Deux parurent dans la *Contemporary Review*, et la troisième dans une revue américaine. Un éminent écrivain politique, M. le sénateur Chiala, a rédigé une autre réfutation, plus complète, mais conçue dans le même esprit, en trois volumes in-8° (*Pagine di storia contemporanea*).

cielle signée de M. Crispi... et notifiant aux délégués français, dans une forme qui n'avait rien de courtois, la brusque décision prise par le Gouvernement italien de mettre fin aux négociations[1]. M. Teisserenc de Bort, dit M. Crispi, a eu la franchise d'avouer, en quittant Rome, qu'il n'y aurait aucun espoir de conclure un traité de commerce entre la France et l'Italie « tant que celle-ci appartiendrait à la Triple Alliance... » Et comment l'honorable délégué français eût-il pu raisonner autrement en rapprochant la façon cavalière dont on mettait fin à ses travaux et l'étrange coïncidence qui avait fait dater de Friedrichsruhe l'ordre de rompre les négociations que MM. Luzzatti, Ellena et Branca étaient allés, précédemment, suivre à Paris[2] ?

M. Crispi, il est vrai, se hâtera d'écarter ce que cette coïncidence a de fâcheux en affirmant qu' « il est faux que des projets de guerre contre la France aient été combinés » à Friedrichsruhe ; et la preuve, c'est que « la paix a été maintenue ». — La paix cependant aurait-elle été « maintenue » si, moins sage que ne le fut l'Autriche, en 1859, devant les provocations du Piémont, la France avait eu l'imprudence de relever, en 1888 et même après, les provocations de la Triple Alliance ? Aurait-elle été maintenue tout récemment encore, c'est-à-dire le 20 août 1893, si le Gouvernement français avait considéré l'assaut livré à l'ambassade de France à Rome avec un parti pris moins pacifique ?

Mais c'est là de l'actualité, ou peu s'en faut, et l'actualité est un terrain brûlant sur lequel il vaut mieux ne point s'attarder. Suivons plutôt M. Crispi dans le coup d'œil rétrospectif qu'il jette sur l'histoire des relations franco-italiennes. Il rappelle en passant « les violences faites à l'Italie par la France depuis Charlemagne jusqu'à Napoléon III » : heureusement il veut bien restreindre son examen à la période de 1859 à 1870. Il commence par nous assurer que « la guerre de 1859 n'a jamais été pour Napoléon qu'une *affaire* et non une entreprise généreuse pour la rédemption de l'Italie » : c'était une « intrigue » ayant pour but de « donner le trône

1. Voir cette lettre datée du 3 février 1888, au *Livre Jaune* français et au *Livre Vert* italien.

2. Voir, dans la *Revue Bleue* du 9 mars 1889, *Les responsabilités de M. Crispi*. Voir aussi *Italia 1859-1889*, p. 76.

de Naples à un Murat et celui de Toscane au prince Jérôme Napaléon... » — Murat à Naples, quand Napoléon III, dès les entrevues de Plombières, déclarait à M. de Cavour, qu'il ne fallait pas toucher à Naples pour ne pas perdre le bénéfice de la bienveillante neutralité de la Russie[1]! La Toscane, au prince Napoléon, quand le prince lui-même ne voyait d'autre solution pratique que « l'union » avec le Piémont[2] !

Puis vient « le pacte infâme » de Villafranca, qui pourtant, au dire de M. de Cavour, constituait pour Napoléon un titre à la reconnaissance de l'Italie « plus considérable que Solferino même[3]. » Ce n'est pas assez; M. Crispi n'est pas encore remis de la « façon canaille » dont l'empereur annonça par télégramme la conclusion de cette paix à Victor-Emmanuel; il oublie que Victor-Emmanuel était parfaitement présent et consentant, quelque regret qu'il pût en avoir, lorsque le général Fleury fut envoyé au quartier général de l'empereur d'Autriche avec les propositions de paix de l'empereur des Français[4].

Tout le reste à l'avenant. L'histoire a beau nous dire que, en faisant échouer la réunion du congrès qui devait sanctionner les clauses de Zurich, Napoléon ruina les dernières espérances des archidues et rendit possible l'union définitive de l'Italie centrale au Piémont[5]. Pour M. Crispi l'histoire est non avenue : « Napoléon, par des menaces et des flatteries, empêcha Victor-Emmanuel d'accepter les déclarations d'union faites par l'Émilie et par la Toscane; mais, lorsqu'il vit que ses efforts étaient vains, il demanda une compensation. C'était la preuve de sa *fourberie*... Il exigea la cession de Nice et de la Savoie, bien que n'ayant pas rempli ses engagements. » Par ces « engagements » on entend le fameux programme, *l'Italie libre jusqu'à l'Adriatique*, qui comprenait l'équitable condition de Nice et de la Savoie à la France. Mais, si la paix de Villa-

1. Voir dans *la Question italienne*, p. 129 à 131, la lettre de M. de Cavour au roi Victor-Emmanuel.

2. Voir dans le même ouvrage, p. 309, la lettre du prince Napoléon à M. de Cavour, datée de Gênes, 19 mai 1859.

3. Voir sa lettre du 25 janvier 1860 au prince Napoléon. *La Question italienne*, p. 391.

4. Voir *Cronaca della guerra d'Italia; Parte: seconda*, p. 4 et 5. Tipografia Tiberina. Rome, 1860.

5. Voir *la Question italienne*, p. 378 et suivantes.

franca tronquait ce programme, en laissant Venise à l'Autriche, par l'échec du congrès Parme, Modène, Bologne et Florence, — qui toutes ensemble valaient bien Venise et au delà, — passaient au Piémont ; et M. de Cavour a démontré victorieusement, dans sa polémique avec M. Rattazzi, que si Venise valait Nice et la Savoie, à plus forte raison l'Italie centrale les valait-elle, — l'Italie centrale, germe irrésistible et fécondant de l'Italie tout entière unifiée[1].

C'est ainsi que dans ce document tous les faits sont présentés par un seul côté, par le côté qui, prêtant à des appréciations inexactes et malveillantes, peut inviter les Italiens à considérer l'action de la France dans leurs affaires comme une action oppressive et non libératrice. Voici, par exemple, la fameuse conférence de Napoléon III à Chambéry avec M. Farini et le général Cialdini. Ces deux personnages avaient sollicité cette conversation avec l'Empereur pour lui démontrer, d'une part, la nécessité militaire de faire intervenir l'armée régulière italienne afin d'appuyer les opérations de Garibaldi, qui, livré à ses seules forces, risquait de voir sa position compromise sur le Volturne; d'autre part, la nécessité, d'ordre dynastique, de faire arriver Victor-Emmanuel à Naples « avant Garibaldi »[2], de manière à sauver les Deux-Siciles du révolutionnarisme garibaldien et surtout mazzinien : dans l'un et l'autre ordre de vues, nécessité d'assurer Naples et la Sicile à la couronne de Piémont. Pour obtenir ce résultat, il était indispensable que l'armée piémontaise traversât et occupât, annexât par conséquent, les Marches et l'Ombrie, les deux meilleures provinces qui restassent au Pape et auxquelles on n'aurait osé toucher sans l'assentiment de la France. On sait quel fut le dernier mot de Napoléon III dans cet entretien : « Faites vite et bonne chance[3] ! » Voici comment M. Crispi présente la

1. Voir la *Monarchia nazionale* du 5 février 1861 et des jours suivants, et *l'Opinione* de la même époque.

2. Voir, dans *la Politique du comte de Cavour*, par N. Bianchi, la correspondance particulière de cet homme d'État.

3. On remarquera que l'Empereur, selon son habitude de toujours conspirer un peu, faisait ici le même double jeu que dans la question de l'Italie centrale : il encourageait les Italiens à aller envahir les États du Pape, et, simultanément, rappelait son ministre de Turin parce qu'ils y étaient allés !

chose: « Bonaparte, ne pouvant sauver le trône de Charles III, rassembla toutes ses ressources — (ne serait-on pas porté à comprendre: rassembla toutes ses ressources... militaires?) — pour sauver le patrimoine de Saint-Pierre, et réussit. A Chambéry, il fut convenu que l'armée sarde passerait le Tronto » — pour appuyer les opérations de Garibaldi? non; mais — « pour empêcher Garibaldi et ses volontaires d'occuper Rome... » — Étrange manière de « sauver le patrimoine de Saint-Pierre », on en conviendra, que d'en distraire ce qui constituait à proprement parler *les États de l'Église !*

Vient ensuite la convention du 15 septembre 1864, par laquelle la France s'engage à retirer sa garnison des États Pontificaux, et l'Italie à les défendre *contre toute agression de l'intérieur ou de l'extérieur.* — convention qui est qualifiée « une déclaration de guerre civile imposée à l'Italie », sans aucun égard pour la solennelle constatation, faite par nombre d'écrivains, hommes d'État du plus haut mérite, de la satisfaction avec laquelle cette convention fut accueillie par toutes les populations italiennes, à l'exception de la population piémontaise, naturellement mécontente[1].

Je ne ferai que mentionner la campagne de Custozza, à propos de laquelle la France est naturellement tenue responsable de ce que l'Italie dut renoncer au Trentin, — le Trentin, dont M. de Bismarck avait refusé obstinément d'admettre la revendication dans les clauses du traité d'alliance italo-prussien du 8 avril 1866[2] ! — Puis viennent les douloureux faits d'Aspromonte et de Mentana; il est à peine nécessaire d'indiquer le parti qu'en tire M. Crispi, ainsi que des deux paroles inopportunes prononcées lors de Mentana: les « merveilles » des chassepots du général de Failly, et le trop fameux « Jamais! » de M. Rouher, deux mots malheureux autant qu'inconsidérés, et qui font les frais de toutes les diatribes que l'esprit de germanophilisme inspire aux adversaires de la France depuis vingt-sept ans.

Enfin, le compte de l'Empire est liquidé par cette formule

1. Voir Jacini, *Due anni di politica italiana; Giuseppe Pasolini, memorie, etc.; Quintino Sella,* par Alessandro Guiccioli, etc.

2. Voir Chiala, *Le Géneral La Marmora et l'alliance prussienne,* p. 97. Paris. Librairie militaire, J. Dumaine, 1868.

concise, pénétrante comme un coup de stylet : « Napoléon fut vaincu à Sedan, et c'est grâce à sa défaite que l'Italie put occuper sa capitale ». « Napoléon était l'ennemi implacable de l'unité italienne... comment la France peut-elle prétendre que l'Italie lui doit son unité? »

Si le compte de l'Empire se liquide en passif, celui de la République n'est pas plus favorable aux yeux de l'homme d'État italien. Car, au fond, République ou Empire, en matière politique extérieure, c'est tout un : c'est la France, c'est l'ennemi.

Mais ici, la part une fois faite à la légende qui veut faire de la troisième République une sorte de chevalier errant prêt à guerroyer pour le rétablissement du pouvoir temporel, l'auteur cesse un moment d'être le politicien qui arrange l'histoire au gré de sa passion. Il fait place à l'homme d'État qui examine sérieusement la situation de son pays au sein de l'Europe bouleversée par de terribles et récentes catastrophes, et se préoccupe des moyens de le préserver de tout danger. Le danger se présentait sous une triple face : d'une part, la France, indisposée par les bruyantes colères italiennes pour son entrée à Tunis, où elle n'était peut-être allée que poussée par l'ambition intempestive de l'Italie, ne la « menaçait » pas, comme on l'a prétendu, mais lui faisait triste figure ; d'autre part, l'Autriche, irritée par « les menées irrédentistes, menaçait d'*occuper* le quadrilatère[1] ; » — enfin, « Bismarck faisait la paix avec le Pape et envoyait Schlœzer comme ministre de Prusse au Saint-Siège », d'où des craintes pour « l'intangibilité » de Rome capitale.

L'Italie pouvait donc prévoir la possibilité d'avoir affaire à trois adversaires à la fois : elle en paralysait deux en s'alliant avec eux, et réduisait le troisième à l'impuissance par l'étalage d'une colossale force militaire collective inconnue jusqu'alors. Rien de mieux ; mais pourquoi avoir donné ensuite à cette alliance les apparences, tout au moins, d'un caractère offensif, qui devait nécessairement provoquer une rupture complète de

1. Ce mot « occuper » est étrange sous la plume de M. Crispi, qui aurait dû réfléchir que pour *occuper*, il faut d'abord *conquérir ;* et M. Crispi qui est assurément un grand patriote, très justement soucieux de l'honneur militaire de son pays, n'admettrait sans doute pas que l'armée italienne pût se laisser facilement arracher des mains les quatre célèbres forteresses confiées à sa garde.

sentiments et d'intérêts entre l'Italie et la puissance contre laquelle cette ligue prétendue défensive était dirigée? Pourquoi l'avoir perpétuée, cette alliance, de manière à faire épouser sans retour à l'Italie les passions qui peuvent un jour mettre aux prises, dans une conflagration sans exemple dans l'histoire, les sept ou huit millions de soldats que la France et l'Allemagne tiennent armés pour cette effroyable éventualité?

Ce sont là des questions brûlantes dont l'examen m'éloignerait du but que je me suis proposé en écrivant ces pages. Ce que j'ai voulu caractériser, ce n'est pas l'alliance italo-prussienne, c'est l'identité des moyens de propagande internationale par lesquels on l'a préparée de longue main, par lesquels on l'a effectuée, par lesquels on cherche à démontrer au peuple italien la nécessité de la maintenir. Or, pour ne considérer que les deux publications analysées dans les pages qui précèdent, il y a une identité de moyens parfaite entre l'article de M. Alden et celui de M. Crispi. La seule différence, et je suis heureux de l'inscrire au bénéfice de M. Crispi, c'est que l'homme d'État italien ne prêche pas la guerre à mort contre la France, comme le fait l'écrivain anglais; mais il prêche l'alliance avec l'une des deux puissances considérées comme destinées à entrer en guerre avec la France, et, qu'il s'en aperçoive ou non, cela revient au même; il n'y a en moins que le cynisme de la formule : car, il ne faut pas l'oublier, M. Crispi, en plus d'une circonstance, dans ses discours parlementaires, dans des banquets et même dans la partie de sa réfutation publiée par la revue américaine dont je parlais plus haut, a toujours manifesté l'opinion qu'une guerre prochaine est inévitable.

V

Je passe maintenant à un écrit où l'on devrait s'attendre à trouver une sérénité ignorante des entraînements de la passion, car l'auteur n'est pas un homme politique; c'est un illustre écrivain habitué à planer dans les calmes régions de l'histoire et de la philosophie.

Voici comment M. Théodore Mommsen s'exprime dans sa

première lettre aux Italiens, datée de Berlin, le 23 juillet 1870 : « Savez-vous ce que l'on craint ici? Nos hommes politiques, je n'en suis pas un, paraissent croire qu'il existe une conspiration d'ancienne date entre les cabinets de Paris et de Florence, et que, *comme il a été fait violence au peuple français*, de même, violence sera faite au peuple italien pour nous déclarer la guerre, à moins que les bons citoyens en Italie ne montrent plus de clairvoyance et ne résistent mieux que ne l'ont fait les Français... » Suit un long appel à l'amitié du peuple italien, l'exhortant « à maintenir la neutralité », à rester spectateur impassible de la guerre soutenue par l'Allemagne contre « cette bande de hardis aventuriers qui, ayant su s'emparer du gouvernement de la France, méditent aussi d'asservir le monde *au demi-monde*[1] ».

On était au début de la guerre, et il était alors de mise en Allemagne de proclamer que cette guerre était faite, non au peuple français, mais à son gouvernement. C'était de bonne politique pour s'attirer les sympathies de l'Europe, notamment celles des Italiens, dont on redoutait un éclat de reconnaissance : « Il dépend de vous, continue Mommsen, que cette guerre déjà terrible ne se transforme en une autre bien autrement épouvantable : la guerre entre la race latine et la race germanique... » M. Mommsen se donnait là un souci inutile : les meneurs de l'opinion en Italie ne parlaient de race latine qu'au temps où l'armée française versait son sang dans les champs lombards pour l'indépendance italienne; en 1870, le cri de race latine ne servait plus à rien et M. Crispi, qui était du parti dont l'opposition empêcha Victor Emmanuel de prendre part à la guerre du côté français, nous le dit nettement : « Je ne crois pas à l'union latine, comme je ne crois pas à la consanguinité des races dites, *à tort*, latines, et qui ne retiennent de l'antiquité que la langue usitée dans les églises[2] ».

Cette première lettre de M. Mommsen répondait à une préoccupation naturelle chez les Allemands : empêcher que la France, qu'ils avaient tant travaillé à isoler dans les dernières années de l'Empire, ne trouvât une alliée dans l'Italie au mo-

1. Ces derniers mots sont en français dans le texte.

2. Lettre à la *Contemporary Review*, analysée plus haut.

ment de la lutte suprême qui venait de s'engager. Aussi, pour ne pas effaroucher ce qui pouvait rester de sympathies françaises dans la péninsule, s'appliquait-on à bien distinguer entre la nation française et son gouvernement, — ce gouvernement qui « achetait les votes du parti clérical en faisant sentinelle au Vatican », pour y protéger et y maintenir « l'Infaillible » au détriment de l'unité italienne ; ce gouvernement qui, s'introduisant en Italie sous prétexte de délivrance, n'y avait pratiqué le « brigandage » en se faisant payer « la rançon — *il riscatto* » : — « O Italiens, vous savez que le berceau de vos rois est maintenant un département français, et que votre héros, devenu français, n'a plus de patrie ! » Mais soyez tranquilles, soyez sages, fidèles à l'amitié prussienne, « n'oubliez pas l'alliance naturelle de nos deux nations... et un second Sadowa sur les rives du Rhin vous donnera la liberté complète » !

Cependant la guerre de France se poursuivait avec son impitoyable série de désastres. L'Italie avait contracté avec l'Angleterre et l'Autriche la cauteleuse *ligue des neutres* ; il n'y avait plus à redouter qu'elle songeât à envoyer ses légions dans la fournaise où fondaient les régiments français. Mais il restait encore parmi le peuple de profondes sympathies pour la France, et d'importants journaux, comme la *Perseveranza*, s'en faisaient l'organe. Garibaldi, apaisé par la chute de l'Empire et la prise de Rome, répudiait les rancunes obstinées des leaders du parti d'action qui passaient décidément au vainqueur ; il oubliait généreusement que sa patrie était devenue française malgré lui : il traversait les Alpes avec ses fils, avec sa vaillante jeunesse de volontaires, pour défendre la France contre l'Allemagne, la République contre l'Empire germanique reconstitué, la liberté contre la réaction, les nationalités contre la conquête, le droit contre la force. C'étaient là des symptômes inquiétants. N'y avait-il pas à craindre que le cœur de l'Italie, de cette Italie faite au prix de tant de sang français, ne se soulevât enfin à l'idée des mutilations que l'Allemagne victorieuse se proposait d'infliger à la France. De là une série de nouvelles lettres destinées à justifier la conquête de l'Alsace et de la Lorraine « allemande ». On avouait bien que Metz « ville française » n'était pas conquise « par droit

de nationalité », mais « l'immense camp retranché de Metz, auquel nous n'avons rien à opposer de semblable, est une menace continuelle de la France contre l'Allemagne » : la possession de Metz est donc « indispensable à la tutelle durable des frontières ». Beaucoup d'Allemands, il est vrai, pensent qu'il ne faut pas « exaspérer les Français en prévision de l'avenir », et rendre la France à jamais irréconciliable par ces extorsions de territoires ; ce sont « des politiques à l'eau sucrée ». La générosité de l'Allemagne et son désintéressement n'empêcheraient pas la ténacité du désir de revanche ; en France, « la haine vient de la défaite, non des conditions de la paix », — pure *question d'amour-propre*, comme le disait ces jours derniers le scribe de la *Nineteenth Century* : car, talent à part, les arguments restent les mêmes à vingt-quatre ans de distance. — Il faut donc saisir ces territoires quand même ; et cela, non pas croyez-le, en haine de la France ; loin de là : M. Mommsen — et peut-être est-il véridique, — professe un « sincère respect pour les grandes et aimables qualités de la nation française » : mais la fatalité de la guerre est là qui s'impose avec ses inexorables conséquences. Que l'Italie, d'ailleurs, ne l'oublie pas, l'intervention libératrice de 1859 a été payée, trop payée, par la cession de Nice et de la Savoie : « Que le Gouvernement italien n'ait pas voulu profiter de cette occasion (la défaite de la France) pour exercer une pression sur les Français et leur reprendre les territoires italiens, *c'était peut-être convenable*... » ; mais il aurait tort d'aller au delà « des limites de la résignation permise ». Ce dont il faut avant tout se souvenir en Italie, — et là est la conclusion pratique de toute cette rhétorique d'une habileté venimeuse et d'une passion éloquente, — c'est que, « si l'Italie et l'Allemagne, après s'être délivrées à l'intérieur des menottes de la division et à l'extérieur du joug de l'Autriche, ont en général des intérêts communs et des aspirations concordantes et sont par cela même des alliées naturelles, cette alliance est plus que jamais indiquée à cette heure actuelle » — de 1870-1871.

VI

Nous avons jusqu'ici entendu trois notes : celle du sentiment et de l'intérêt anglais; celle de l'Italie officielle, qu'il faut distinguer de l'Italie réelle; celle enfin de l'Allemagne philosophique et sentimentale. Des trois côtés, le même effort et le même objet : éveiller dans le cœur du peuple italien des sentiments de rancune contre la France, pour des griefs fondés ou non; y étouffer l'amitié et la reconnaissance qu'avaient pu faire naître les analogies de race ou le souvenir des bienfaits reçus; et susciter artificiellement l'idée d'une sorte de fatale solidarité d'intérêts entre l'Italie et l'Allemagne. Il ne nous reste plus qu'à entendre maintenant la note germano-prussienne, — qui est la première en date : et l'on pourra reconnaître à quel point les trois autres n'en sont que l'écho nécessaire, répété à jet continu pendant un tiers de siècle.

C'est un document daté « d'avril 1868 », émané de la chancellerie de Berlin et envoyé à la légation prussienne de Florence pour être secrètement communiqué à Giuseppe Mazzini.

Le titre seul est déjà significatif : L'ALLEMAGNE ALLIÉE NATURELLE DE L'ITALIE[1].

L'exorde ne l'est pas moins : « Les affinités de langue et de race, l'homogénéité de tempérament moral et de coutumes n'importent en rien aux alliances, lesquelles ne peuvent être causées et inspirées que par les intérêts qui en dérivent... » Deux États qui sont séparés géographiquement, qui n'ont aucun

1. Ce document d'une si considérable importance, a été publié, pour la première fois, en 1872, dans un petit volume de 166 pages, intitulé : *Corrispondenza di Giuseppe Mazzini, con* ***. *Milano, Edoardo Sonzogno, editore*. A cette époque, Victor-Emmanuel vivait encore; ses rapports, ainsi que ceux de M. de Bismarck, avec le célèbre agitateur, ne pouvaient pas être trop mis en évidence. Plus tard, ces ménagements n'étant plus nécessaires, un livre publié par l'éditeur L. Roux et Cie, de Turin, donna librement la clé de toutes les conspirations de Mazzini avec ces deux hauts personnages; c'est dans ce livre, intitulé : *Politica segreta italiana*, qu'est reproduit tout au long le *memorandum* en question, et son authenticité, qui d'ailleurs n'a jamais fait l'objet d'un doute, est garantie par la signification même qu'a la personnalité de l'éditeur : M. Luigi Roux, en effet, est un député très dynastique et habituellement ministériel.

intérêt politique ou économique commun pouvant se heurter, « sont et doivent être alliés naturels ». Au contraire, deux États limitrophes, dont l'un ne peut s'étendre sans nuire à l'autre, dont les conditions intellectuelles, les tendances politiques, la production économique sont analogues, se gênent réciproquement et vivent nécessairement dans un état de rivalité qui, « à tout moment, peut et doit dégénérer en inimitié ». Partant de ces principes, « les seuls raisonnables », il est facile de voir que : « *L'alliée naturelle de l'Italie, c'est l'Allemagne.* » — « *La rivale naturelle de l'Italie, c'est la France.* »

« Tous savent la joie qu'éprouvèrent les Français à la nouvelle du désastre de Lissa... Si la France a un peu aimé l'Italie en 1859, ce ne fut que par mode ou vaine gloire... » D'ailleurs, qui applaudissait en 1859? « Trois ou quatre journaux parisiens payés... Que l'on ne vienne donc pas parler de reconnaissance de l'Italie envers la France. *L'Italie ne lui doit rien.* Voici le bilan de la France et de l'Italie, pour établir une bonne fois de quel côté est le compte créditeur :

« La France a versé sur les champs de bataille italiens, et pour l'utilité de l'Italie, le sang de vingt mille hommes.

» *Et c'est tout.*

» Le bénéfice qu'elle en a retiré, l'Italie l'a payé avec Nice, la Savoie, et soixante millions.

» *Et c'est suffisant.* »

On reconnaît, dans ces formules nerveuses, sèches, incisives, le tour d'idées si caractéristique du chancelier de fer. On y trouve aussi un art inattendu à distiller la flatterie à un peuple qui vient à peine de se former et qui a naturellement la vanité d'être traité en puissance de premier ordre. Quels prodiges de puissance l'Italie libre, forte de son unité, riche de ses produits si variés et « maîtresse de la Méditerranée » ne pourrait-elle pas réaliser par son intime union avec « l'Allemagne, maîtresse de la Baltique » ? Or, l'Allemagne ne pourra jamais aspirer à dominer dans la Méditerranée, ni l'Italie dans la Baltique. Ne s'en suit-il pas que leurs rapports doivent nécessairement être « ceux d'une mutuelle utilité et d'une cordiale amitié » ? Tout l'indique, tout l'exige, la Méditerranée doit « redevenir un lac italien ».

« Quant à la France et à l'Italie, elles seront toujours rivales et souvent ennemies ». Il y a entre elles « une pomme de discorde » jetée par la nature : « la Méditerranée. » N'est-il pas « impossible à l'Italie de tolérer que la France menace à tout moment de s'emparer de Tunis » ? — Tunis était un maître outil dans l'habile main du chancelier; nous savons comment, dix ans plus tard, lors du Congrès de Berlin, il en joua de manière à exciter, par la convoitise chez les Italiens, par l'appréhension chez les Français, cette lutte de passion qui finit par aboutir à l'occupation de la régence par la France. Comment peut-on parler d'amitié franco-italienne? A-t-on oublié « le sang de millions d'Italiens ». — M. Alden, plus modeste, n'en compte que cent mille — « répandu au profit et pour la gloire de la France, laquelle, pouvant faire l'Italie libre et grande, en fit une esclave » ? Que l'on n'oublie pas, non plus, « les millions payés par l'Italie à la France et dépensés par la France » ; que l'on n'oublie pas « les incomparables richesses artistiques *volées* à l'Italie et qui font aujourd'hui encore l'ornement du Louvre... »

La France ne fit donc, en 1859, « que payer simplement *une partie* de sa dette ».

Une association de la France et de l'Italie pour tirer parti de la Méditerranée est impossible : « cette mer n'est pas un héritage à partager entre parents ». Non. « L'empire de la Méditerranée appartient incontestablement à l'Italie » : ses côtes et ses ports sont supérieurs à ceux de la France : « Marseille et Toulon ne peuvent se comparer à Gênes, Livourne, Naples, Palerme, Ancône, Venise et... *Trieste.* » — Ce dernier nom, qui vient d'une manière si inattendue sous la plume d'un chancelier allemand, est le sublime du genre. Quelle promesse et quel splendide appât pour les âmes italiennes! Mais quel froid mensonge de la part du ministre prussien qui, deux ans auparavant, hâtait la paix de Nickolsbourg afin de ne pas laisser à l'Italie le temps d'emporter le Trentin![1] L'homme qui osait écrire cette ligne savait que, s'il est un port de l'Adriatique que jamais ni lui ni aucun de ses succes-

1. Le Trentin, que d'ailleurs il avait déjà refusé de comprendre dans les clauses du traité d'alliance. (V. plus haut, page 535.)

seurs ne voudront voir ravir à la future puissance maritime de l'Allemagne, ce port est bien celui de Trieste!

J'abrège, pour ne pas abuser de l'attention du lecteur, et j'arrive à la conclusion, que je reproduis exactement :

« L'empire de la Méditerranée doit être la pensée constante de l'Italie, le but des ministres italiens, le fondement de la politique de Florence. »

Cet axiome posé, vient, dans une concision toute bismarckienne, cette formule où se révèle entièrement l'esprit de la note, esprit de diplomate et de conspirateur tout à la fois, au choix du preneur :

« Conséquence :

» Nécessité de l'alliance de l'Italie avec la Prusse *par voie diplomatique.*

» Ou bien :

» Alliance *stratégique* de la Prusse *avec le parti national italien.* »

Peut-on rêver rien de plus habile et de plus complet? La note était adressée à un illuminé qui résumait en lui au degré le plus éminent la principale qualité de ses compatriotes : — un patriotisme allant jusqu'au sacrifice, — et leur défaut saillant : — une vanité d'adolescents. — On a pu voir comme ce double sentiment y est exploité avec une adresse qui ne faiblit jamais, de la première ligne à la dernière. La flatterie est lourde et l'amorce grossière, mais elles devaient décider ceux à qui elles s'adressaient à se jeter les yeux fermés sur l'hameçon.

M. de Bismarck avait admirablement deviné le tempérament intellectuel de Mazzini ; la forme de sa note, calquée sur tout ce qui sortait de la plume du célèbre agitateur, — avec qui il avait plus d'une analogie, — devait fatalement frapper l'esprit de celui-ci. Les sophismes séduisants dont elle était pleine devenaient désormais une sorte de code politique, à l'usage de l'Italie entière ; car le parti d'action gouvernait en réalité le pays par les deux éléments dont il se composait : par Mazzini, dont les formules abstraites grisaient les esprits, par Garibaldi, dont l'action expansive entraînait les cœurs ; et le Gouvernement marchait docilement à la remorque, tout en

s'efforçant timidement de s'affranchir de cette double tutelle, qui le gênait en le compromettant aux yeux de l'étranger.

Un moment vint où Garibaldi, qui était une âme, s'écarta de la voie de Mazzini, qui n'était qu'un cerveau ; c'est lorsqu'il rompit tout à coup les négociations ouvertes au camp prussien pour marcher sur Rome contre les Français, et qu'il appela ses fidèles volontaires à courir au secours de la France vaincue. Mais alors un autre phénomène politique se produisit : les modérés, les hommes de gouvernement, firent comme Mazzini et les siens ; ils passèrent à la Prusse. C'était logique : gibelins ils avaient été, en s'appuyant sur l'Empire français ; gibelins ils restaient, en faisant hommage au nouvel Empire allemand. C'était leur manière constante d'écarter de leurs yeux le spectre du guelfisme papal dont ils s'effrayaient.

C'est ainsi que l'Italie en est encore au code politique de la note bismarckienne de 1868 ; c'est ainsi que nous voyons M. Crispi, issu des sphères républicaines du mazzinisme, et M. Giolitti, la plus exacte expression du fétichisme dynastique, marcher docilement dans le même sillon tracé, il y a près de trente ans, par le chancelier d'Allemagne ; y marchant chacun selon sa nature et son tempérament : l'un accentuant crânement l'alliance prussienne au point de la rendre un moment offensive ; l'autre envenimant le sentiment anti-français jusqu'à laisser complaisamment assaillir l'ambassade de France par une bande dont les meneurs étaient loin d'être inconnus de la police.

Voilà où en est l'Italie. Mais entendons-nous. Il ne s'agit ici que de l'Italie politicienne. Quant à l'Italie nation, il n'est point vrai qu'elle se soit laissé pervertir par les théories de mensonge et de haine dont l'enveloppent M. de Bismarck et ses élèves prussiens, italiens et anglais. Il n'est point vrai qu'elle soit devenue l'ennemie de la France. J'en prends pour preuve les fêtes de Gênes et de Solferino. J'en prends pour preuve M. Crispi lui-même, lequel, en homme qui sait plier au courant de l'opinion publique, inaugurait son ministère actuel par une attitude de conciliation inter-latine inconnue sous

son ministère précédent, et dont il faut lui tenir un juste compte, d'un côté des Alpes comme de l'autre.

Un notable incident tout récent semble indiquer aussi que cet homme d'État pourrait bien ne pas s'arrêter là, dans cette voie de conciliation. Nous l'avons entendu, en effet, proclamer à Naples la nécessité de l'accord de l'Église et de l'État dans la lutte contre les éléments subversifs de l'ordre social. Rien ne nous autorise à douter de la sincérité de cette conversion que ses amis politiques d'autrefois lui ont reprochée comme une « défection »: — rien, pas même le fait, survenu peu après, de l'expulsion quelque peu violente d'un journaliste étranger revêtu du caractère sacerdotal. — Tout, au contraire, peut porter l'observateur impartial à ne voir là qu'un retour très politique vers la tradition. N'est-il pas permis de supposer que M. Crispi, en cette circonstance, n'a voulu en réalité que suivre un très illustre précédent créé par le grand homme d'État qui a fait l'Italie? Voici comment M. de Cavour, dépassant même de beaucoup, en onctuosité, les termes du discours de Naples, s'exprimait dans une lettre adressée au Père Passaglia, en mission officieuse à Rome pour négocier un accord entre la monarchie italienne et le Vatican:

« *J'ai foi que, avant Pâques, vous m'enverrez un rameau d'olivier, symbole de paix éternelle entre l'Église et l'État, entre la Papauté et les Italiens. Si cela arrive, la joie du monde catholique sera plus grande que celle que produisit, il y a bientôt dix-neuf siècles, l'entrée du Seigneur à Jérusalem*[1] »

Mais M. de Cavour, quand il manifestait de telles espérances, restait conséquent avec la déclaration qu'il faisait en 1860 au Parlement subalpin[2] : que « les Italiens devaient aller à Rome d'accord avec la France ». Ce grand politique, en effet, n'imaginait pas que le Pape pût jamais se résoudre aux faits accomplis dans la péninsule autrement que sous la pression collective des nations catholiques intimement liées d'intérêts et de sentiments avec l'Italie; et il convient de noter que l'Italie et la France, alors, étaient liées ainsi. Or, M. Crispi est

1. Lettre de Turin, 21 février 1861, citée par N. Bianchi, *Storia documentata della diplomazia*, etc., volume VIII; page 422.

2. Séance du 11 octobre 1860, citée par R. Bonghi, *Ritratti contemporanei*, page 127.

trop politique lui-même pour ne pas avoir réfléchi que, s'il veut un rapprochement avec la papauté, continuer de tenir l'Italie éloignée de la nation catholique la plus puissante et la plus influente, serait tenter l'effort dans des conditions de succès inférieures. S'il en est ainsi, sa velléité d'évolution devient tout à fait digne d'attention, et le monde latin n'aurait plus qu'à bénir le nom de celui qui aurait osé l'accomplir : car le monde latin en Italie, comme hors d'Italie, aspire avec passion à la paix latine. N'avons-nous pas une confirmation constante de cette vérité dans le courageux combat livré chaque jour à la fausse politique tripliciste par les Cavallotti, les Imbriani, les Bonghi et tant d'autres éloquents orateurs de gauche comme de droite ; par le *Secolo*, le *Fanfulla*, le *Diritto*, le *Don Chisciotte* et bien d'autre organes de Rome et de la province, qui s'honorent de faire une politique indépendante? Non, l'Italie n'est point avec ceux qui la mènent vers l'Allemagne contre la France. J'en appelle au témoignage de tous les Français qui, comme moi, ont vécu pendant des années en contact intime avec le peuple italien. Non, l'Italie n'a pas déserté la cause sacrée de la famille latine dont elle est l'illustre mère. Les temps sont proches. L'avenir, un avenir dans lequel l'auteur de ces pages a une foi raisonnée et entière, le prouvera. Et, dès l'heure présente, aveugle qui ne le voit pas! Sourd qui, dans les manifestations populaires de chaque jour, n'entend pas que la *Marseillaise* est, avec l'*Hymne de Garibaldi*, le seul chant aux accents duquel les masses italiennes s'ébranlent !

G. GIACOMETTI.

Tivoli, novembre 1894.

SUBSTITUT

Les ministres étaient réunis en conseil, sous la présidence de l'Empereur, dans un salon des Tuileries.

Napoléon III, silencieux, faisait des marques au crayon sur un plan de cité ouvrière. Son visage allongé et blême semblait étrange, dans sa douceur triste, parmi ces têtes carrées d'hommes pratiques et ces faces colorées de gens laborieux. Il souleva à demi les paupières, promena autour de la table ovale son regard vague et doux, et demanda :

— Messieurs, il n'y a plus d'autre affaire sur le tapis?

Sa voix sortait un peu étouffée et sourde à travers d'épaisses moustaches. et elle semblait venir de très loin.

A ce moment, le Garde des Sceaux fit à son collègue de l'Intérieur un signe que celui-ci ne parut pas remarquer. — Le Garde des Sceaux était alors monsieur Delarbre, magistrat de naissance, qui avait montré dans de hautes fonctions judiciaires une souplesse décente, interrompue çà et là brusquement par les roideurs d'une dignité professionnelle que rien ne faisait fléchir. On disait que, devenu l'homme de l'Impéra-

trice et des ultramontains, le jansénisme des grands avocats, ses ancêtres, guindait parfois son âme. Mais ceux qui l'approchaient le jugeaient seulement pointilleux, un peu fantasque, indifférent aux grandes affaires que sa pensée n'embrassait point, et entêté de vétilles auxquelles s'ajustait la petitesse de son esprit d'intrigue.

Les deux mains sur les bras dorés de son fauteuil, l'Empereur était prêt à se lever. Delarbre, voyant que le ministre de l'Intérieur, le nez dans des dossiers, évitait son regard, prit le parti de l'interpeller :

— Excusez-moi, mon cher collègue, de soulever une question qui, pour relever de votre département, n'en intéresse pas moins le mien. Mais vous m'aviez vous-même manifesté l'intention de saisir le Conseil de la situation extrêmement délicate créée à un magistrat par le préfet d'un département de l'Ouest.

Le ministre de l'Intérieur souleva un peu ses larges épaules et regarda Delarbre avec quelque impatience. Il avait cet air à la fois jovial et bourru, propre aux grands remueurs d'hommes.

— Oh ! dit-il, ce sont des commérages, des cancans ridicules, des potins que je serais honteux de porter aux oreilles de l'Empereur, si mon collègue de la Justice n'y croyait voir un intérêt que, pour ma part, je ne parviens pas à découvrir.

Napoléon se remit à crayonner.

— Il s'agit du préfet de la Loire-Inférieure, poursuivit le ministre. Ce fonctionnaire a dans son département la réputation d'homme à bonnes fortunes. Et cette légende de vert-galant, qui s'est attachée à son nom, jointe à son aménité bien connue et à son dévouement au Régime, n'a pas peu contribué à la popularité dont il jouit dans les campagnes. Ses assiduités auprès de madame Méreau, la femme du procureur général, ont été remarquées et commentées. Je reconnais que M. le préfet Pélisson a donné aliment à la chronique scandaleuse de Nantes, et qu'on a tenu sur son compte des propos sévères dans les cercles bourgeois du chef-lieu, notamment dans les salons fréquentés par la magistrature. Assurément l'attitude de M. le préfet Pélisson à l'égard de madame Méreau, que sa situation devait protéger contre toute tentative équi-

voque, serait regrettable si elle se prolongeait. Mais les informations que j'ai recueillies me permettent d'affirmer que madame Méreau n'a pas été positivement compromise et qu'aucun scandale n'est à prévoir. Il suffira d'un peu de prudence et d'attention pour que cette affaire n'ait pas de suites fâcheuses.

Le Ministre de l'Intérieur, ayant parlé de la sorte, ferma son portefeuille et se renversa dans son fauteuil.

L'Empereur se taisait.

— Permettez, mon cher collègue, dit sèchement le Garde des Sceaux. La femme du procureur général près la cour de Nantes est la maîtresse du préfet de la Loire-Inférieure : cette situation, connue dans tout le ressort, est de nature à porter préjudice au prestige de la magistrature. C'est sur cet état de choses qu'il importe d'attirer l'attention de Sa Majesté.

— Sans doute, reprit le Ministre de l'Intérieur, — le regard tourné vers les allégories du plafond, — sans doute, de tels faits sont regrettables; pourtant il ne faut rien exagérer, il est possible que le préfet de la Loire-Inférieure ait été un peu imprudent et madame Méreau un peu légère, mais...

Le Ministre envoya le reste de sa pensée aux figures mythologiques qui flottaient dans le ciel peint. Il y eut un moment de silence, pendant lequel on entendit le piaillement cynique des moineaux perchés dans les arbres du jardin et sur les corniches du château.

M. Delarbre mordillait ses lèvres minces, et tirait ses favoris austères, pourtant coquets. Il reprit :

— Excusez-moi d'insister : les rapports secrets que j'ai reçus ne laissent aucun doute sur la nature des relations qu'entretiennent l'un avec l'autre M. Pélisson et madame Méreau. Ces relations étaient déjà établies il y a deux ans. En effet, au mois de septembre 18**, M. le préfet de la Loire-Inférieure fit inviter M. le procureur général à chasser chez le comte de Morainville, député de la troisième circonscription du département, et, en l'absence du magistrat, il s'introduisit dans la chambre de madame Méreau. Il était entré par le potager. Le jardinier vit le lendemain des traces d'escalade et avertit la justice. On fit des recherches ; on arrêta même un vagabond qui, n'ayant pu établir son innocence, fit quelques mois de

prison préventive. Il était, d'ailleurs, très mal noté et peu intéressant. Aujourd'hui encore, M. le procureur général persiste, à la tête d'une minime fraction de l'opinion publique, à le croire coupable de bris de clôture et d'effraction. La situation n'en est pas moins fâcheuse et préjudiciable, je le répète, au prestige de la magistrature.

Le Ministre de l'Intérieur jeta sur la discussion, selon sa coutume, de ces phrases massives qui la ferment et la tiennent close sous leur poids. Il avait, dit-il, ses préfets dans la main; il saurait bien amener M. Pélisson à une appréciation juste des choses, sans prendre aucune mesure rigoureuse contre un fonctionnaire intelligent et zélé qui avait réussi dans son département et qui était précieux « au point de vue de la situation électorale ». Personne ne pouvait se dire plus intéressé que le Ministre de l'Intérieur à maintenir la bonne harmonie entre l'autorité départementale et le pouvoir judiciaire.

Cependant l'Empereur gardait cet air de rêve dont s'enveloppait ordinairement son silence. Il songeait, sans doute, à des choses passées, car il dit tout à coup :

— Ce pauvre M. Pélisson, j'ai connu son père. Il s'appelait Anacharsis Pélisson. Il était fils d'un républicain de 1792; républicain lui-même, il écrivait dans les journaux de l'opposition sous le gouvernement de Juillet. Durant ma captivité au fort de Ham, il m'adressa une lettre amicale. Vous ne pouvez vous imaginer la joie que procure à un prisonnier le moindre témoignage de sympathie. Depuis, nous avons suivi des voies différentes. Nous ne nous sommes pas revus. Il est mort.

L'Empereur alluma une cigarette, resta un moment songeur. Puis, se levant :

— Messieurs, je ne vous retiens plus.

De l'allure gauche d'un oiseau à grandes ailes qui marche, il regagna ses appartements particuliers; et les ministres sortirent l'un après l'autre, par la longue enfilade des salons, sous le regard morne des huissiers. Le maréchal Ministre de la Guerre tendit son porte-cigares au Garde des Sceaux :

— Monsieur Delarbre, faisons-nous quelques pas dehors. J'ai besoin de me dégourdir les jambes.

Tandis qu'ils longeaient tous deux, par la rue de Rivoli, la grille qui borde la terrasse des Feuillants :

— En fait de cigares, dit le maréchal, je n'aime que les cigares d'un sou, bien secs. Les autres me font l'effet de confitures. Vous concevez?...

Il cessa de penser, puis :

— Ce Pélisson dont vous parliez tout à l'heure au Conseil, n'est-ce pas un petit homme sec, noiraud, qui était sous-préfet à Saint-Dié, il y a cinq ans?

Delarbre répondit qu'en effet Pélisson avait été sous-préfet dans les Vosges.

—Aussi je me disais : Je connais Pélisson. Et je me rappelle très bien madame Pélisson. J'ai dîné à côté d'elle à Saint-Dié, où je m'étais rendu pour l'inauguration d'un monument. Vous concevez?...

— Quel genre de femme est-ce? demanda Delarbre.

— Petite, noire, mince. Une fausse maigre. Le matin, en robe montante elle n'avait l'air de rien. Le soir à table, décolletée avec des fleurs dans le creux, très agréable.

— Mais moralement, maréchal?

— Moralement?... Je ne suis pas un imbécile, n'est-ce pas? Eh bien! je n'ai jamais rien compris au moral d'une femme. Tout ce que je peux vous dire, c'est que madame Pélisson passait pour sentimentale. On disait qu'elle aimait les beaux hommes.

— Elle vous l'a laissé deviner, mon cher maréchal?

— Pas le moins du monde. Elle m'a dit au dessert : « Je raffole de l'éloquence. Un noble langage me transporte. » Je n'ai pas pu prendre cette déclaration pour moi. Il est vrai que j'avais prononcé le matin une allocution. Mais je l'avais fait rédiger par mon aide de camp, officier d'artillerie, myope. Il avait écrit si fin que je ne pouvais pas lire... Vous concevez?...

Ils avaient atteint la place Vendôme. Delarbre tendit sa petite main sèche au maréchal et se coula sous la voûte du ministère.

*
* *

La semaine suivante, à l'issue du Conseil, quand déjà les ministres s'étaient retirés, l'Empereur posa la main sur l'épaule du Garde des Sceaux :

— Mon cher monsieur Delarbre, lui dit-il, j'ai appris par hasard — dans ma position, on n'apprend rien que par hasard — qu'un poste de substitut était vacant au parquet de Nantes. Je vous prie de songer pour cette place à un jeune docteur en droit très méritant, qui a fait une thèse remarquable sur les *Trade's unions*. Il se nomme Chanot. C'est le neveu de madame Ramel. Il doit vous demander audience aujourd'hui même. Si vous me la proposez, je signerai sa nomination avec plaisir.

L'Empereur avait prononcé tendrement le nom de sa sœur de lait, qu'il n'avait cessé d'aimer, tandis que, républicaine parmi des républicains, elle repoussait ses avances, refusait, veuve et pauvre, les offres du maître, et dans son grenier s'indignait librement du coup d'État. Mais après quinze ans, cédant enfin à la bienveillance obstinée de Napoléon III, elle était venue en témoignage de réconciliation solliciter du prince une faveur, non pour elle, mais pour son neveu le jeune Chanot, docteur en droit, l'honneur de l'École, disaient ses professeurs. Encore était-ce une faveur austère que madame Ramel demandait à son frère de lait : l'accès du parquet ouvert au jeune Chanot ne pouvait sembler un passe-droit. Mais madame Ramel désirait vivement que son neveu fût envoyé dans la Loire-Inférieure où il avait ses parents.

Cette circonstance revint à l'esprit de Napoléon, qui la fit connaître à son Ministre de la Justice.

— Il y aurait grand intérêt, dit-il, à ce que mon candidat fût nommé à Nantes, dont il est originaire et où ses parents habitent. Cette considération est importante pour un jeune homme peu fortuné et qui aime la vie de famille.

— Chanot... laborieux, méritant et peu fortuné... reprit le ministre.

Il ajouta qu'il s'empresserait d'agir conformément au désir exprimé par Sa Majesté. Il craignait seulement que le procureur général ne lui eût déjà soumis une liste de propositions sur laquelle, naturellement, ne figurait point le nom de Chanot.

Ce procureur général était précisément M. Méreau, dont il avait été question au précédent Conseil. Le Garde des Sceaux avait à cœur d'user envers lui de bons procédés. Mais il s'efforcerait de donner à cette affaire une suite conforme aux intentions exprimées par Sa Majesté.

Il s'inclina et prit congé. C'était son jour d'audience. Sitôt entré dans son cabinet, il demanda à Labarthe, son secrétaire, s'il y avait beaucoup de monde dans l'antichambre. Il y avait deux présidents de cour, un conseiller à la Cour de cassation, le cardinal-archevêque de Nicomédie, une foule de juges, d'avocats et de prêtres. Le ministre demanda s'il y avait aussi un nommé Chanot. Labarthe fouilla dans le plateau d'argent et découvrit, dans la multitude des cartes, celle de Chanot, docteur en droit, lauréat de la Faculté de droit de Paris. Le ministre le fit appeler le premier, recommandant seulement qu'on le lui amenât par les couloirs de service, afin de ne pas offenser la magistrature et le clergé.

Le ministre s'assit devant sa table et murmura tout seul : « Sentimentale, a dit le maréchal, aimant les beaux hommes, et qui parlent bien... »

L'huissier introduisit dans le cabinet un grand jeune homme long, courbé, à lunettes, le crâne pointu, dont tout l'être disgracieux exprimait à la fois la timidité des solitaires et l'audace des penseurs.

Le Garde des Sceaux l'examina de la tête aux pieds et vit qu'il avait des joues d'enfant et pas d'épaules. Il lui fit signe de s'asseoir. Le solliciteur, s'étant mis au bord du fauteuil, ferma les yeux et commença à parler avec abondance.

— Monsieur le Ministre, je viens solliciter de votre haute bienveillance l'accès de la magistrature. Peut-être Votre Excellence jugera-t-elle que les notes que j'ai obtenues aux divers examens que j'ai subis, et un prix qui m'a été décerné pour un travail sur les *Trade's unions* sont des titres suffisants et que le neveu de madame Ramel, sœur de lait de l'Empereur, n'est pas tout à fait indigne...

Le Garde des Sceaux l'arrêta d'un geste de sa petite main jaune.

— Sans doute, monsieur Chanot, sans doute, une auguste protection, qui ne se serait pas égarée sur un sujet indigne, vous est acquise. Je le sais. l'Empereur vous porte beaucoup d'intérêt. Vous demandez un siège de juge suppléant, monsieur Chanot?

— Votre Excellence, répondit Chanot, mettrait le comble à mes vœux si elle me nommait substitut à Nantes, où j'ai ma famille.

Delarbre fixa sur Chanot ses prunelles de plomb et dit sèchement :

— Il n'y a pas de vacance au parquet de Nantes.

— Que Votre Excellence me pardonne, je croyais...

Le ministre se leva.

— Il n'y en a pas.

Et tandis que Chanot gagnait gauchement la porte et cherchait, tout en faisant des saluts, une issue à travers les lambris blancs, le Garde des Sceaux lui dit avec un air persuasif et d'un ton presque confidentiel :

— Croyez-moi, monsieur Chanot, dissuadez madame votre tante de nouvelles sollicitations qui ne pourraient que vous nuire, loin de vous être de quelque profit. Sachez que l'Empereur s'intéresse à vous, et comptez sur moi.

Dès que la porte fut refermée, le ministre appela son secrétaire :

— Labarthe, amenez-moi votre candidat.



Le soir, à huit heures, Labarthe entra dans une maison de la rue Jacob, monta l'escalier jusqu'aux toits, et cria du palier :

— Es-tu prêt, Lespardat?

La porte d'un petit grenier s'ouvrit. Il y avait là, sur une étagère, quelques livres de droit et des romans débrochés; au-dessus du lit, un loup de velours noir à barbe de den-

telle, un bouquet de violettes séchées et des fleurets. Au mur, un mauvais portrait de Mirabeau, gravé en taille douce. Au milieu de la chambre un grand garçon brun faisait des haltères. Il avait les cheveux crépus, le front bas, des yeux marrons extrêmement doux et riants, un nez frémissant comme des naseaux de cheval, et, dans sa bouche agréablement ouverte, des dents de loup.

— Je t'attendais, dit-il.

Labarthe le pressa de s'habiller. Il avait faim. A quelle heure dîneraient-ils?

Lespardat, ayant posé ses haltères sur le plancher, ôta son veston, et découvrit la nuque d'Hercule qui attachait sa tête ronde à ses larges épaules.

— Il a l'air d'avoir au moins vingt-six ans, pensa Labarthe.

Dès que Lespardat eut passé sa jaquette dont le drap mince laissait suivre le jeu puissant et facile des muscles, Labarthe le poussa dehors.

— Nous serons chez Magny dans trois minutes. J'ai le coupé du ministère.

Au cabaret, ils demandèrent un cabinet particulier, ayant à causer.

Après la sole et le pré-salé, Labarthe résuma nettement la question :

— Écoute-moi bien, Lespardat. Tu verras mon ministre demain. Ta nomination sera proposée par le procureur général de Nantes jeudi, et soumise lundi à la signature de l'Empereur. On la lui fera donner par surprise, au moment où il s'occupera avec Alfred Maury de déterminer l'emplacement d'Alésia. L'Empereur signe tout ce qu'on veut quand il étudie la topographie des Gaules au temps de César. Mais sache bien ce qu'on veut de toi. Il faut que tu plaises à madame la préfète. Il faut que tu lui plaises jusqu'au bout. C'est seulement à cette extrémité que la magistrature sera vengée.

Lespardat dévorait et écoutait, content, souriant, dans sa fatuité ingénue.

— Mais, dit-il, quelle idée a germé dans la tête de Delarbre? Je le croyais austère.

Labarthe, levant son couteau, l'arrêta :

— D'abord, mon ami, je te prie de ne pas compromettre mon ministre, qui doit demeurer étranger à tout ce dont il s'agit ici. Mais puisque tu as nommé Delarbre, je te dirai que son austérité est une austérité janséniste. Il est arrière-neveu du diacre Paris. Son grand-oncle maternel était ce M. Carré de Montgeron qui défendit devant le Parlement les convulsionnaires du cloître Saint-Médard. Or, les jansénistes exercent volontiers leur austérité autour des alcôves : ils ont du penchant pour les polissonneries diplomatiques et canoniques. C'est l'effet de leur pureté parfaite. Et puis ils lisent la Bible. L'Ancien Testament est plein d'histoires du genre de la tienne, mon cher Lespardat.

Lespardat n'écoutait pas. Il nageait dans une joie naïve. Il se demandait : « Que dira le père? que dira la mère? », songeant à ses parents, épiciers grandioses et peu fortunés d'Agen. Et il associait vaguement sa fortune naissante à la gloire de Mirabeau, son grand homme préféré. Il avait, depuis le collège, rêvé une destinée pleine de femmes et d'éloquence.

Labarthe ramena à lui l'attention de son jeune ami.

— Vous savez, monsieur le substitut, que vous n'êtes pas inamovible. Si après un délai normal vous n'avez pas été agréable à madame Pelisson, je dis tout à fait agréable, vous tombez en disgrâce.

— Mais, demanda Lespardat avec candeur, combien de temps me donnes-tu pour plaire excessivement à madame Pélisson?

— Jusqu'aux vacances, répondit gravement le secrétaire du ministre. Nous te donnons en outre toutes sortes de facilités, missions secrètes, congés, etc. Tout, excepté de l'argent. D'abord nous sommes un gouvernement honnête. On ne le croit pas. Mais on saura plus tard que nous n'étions pas des tripoteurs. Ainsi Delarbre : il a les mains propres. Et puis les fonds secrets sont à l'intérieur, du côté du mari. Ne compte que sur tes deux mille quatre cents francs d'appointements et ta bonne mine pour séduire madame Pélisson.

— Est-elle jolie, ma préfète? demanda Lespardat.

Il fit cette question négligemment sans en exagérer l'importance, tranquille comme un très jeune homme qui trouve toutes les femmes belles. En manière de réponse, Labarthe

jeta sur la table la photographie d'une dame maigre en chapeau rond, avec de doubles bandeaux tombant sur un cou brun.

— Voici, dit-il, le portrait-carte de madame Pélisson. Le cabinet l'a demandé à la préfecture de police, qui l'a expédié après y avoir apposé le timbre de la Sûreté, comme tu vois.

Lespardat le saisit vivement entre ses doigts carrés :

— Elle est belle, dit-il.

— As-tu un plan? demanda Labarthe, un système de séduction raisonnée?

— Non, répondit simplement Lespardat.

Labarthe, qui était intellectuel, objecta qu'il fallait pourtant prévoir, combiner, ne pas se laisser prendre au dépourvu par les circonstances.

— Il est certain, ajouta-t-il, que tu seras invité aux bals de la préfecture et que tu danseras avec madame Pélisson. Sais-tu danser? Montre-moi comment tu danses.

Lespardat se leva et, tenant sa chaise embrassée, fit un tour de valse, avec un air d'ours gentil.

Labarthe l'examinait, très grave, à travers son lorgnon.

— Tu es lourd, gauche, sans cette morbidesse irrésistible qui...

— Mirabeau dansait mal, dit Lespardat.

— Après tout, dit Labarthe, c'est peut-être que la chaise ne t'inspire pas.

Quand ils se trouvèrent tous deux sur le trottoir humide de l'étroite rue Contrescarpe, ils rencontrèrent des filles qui allaient et venaient du carrefour Buci aux débits de liqueur de la rue Dauphine. Comme l'une d'elles, épaisse et lourde, dans sa triste robe noire, passait morne, les jambes molles, sous un réverbère, Lespardat la saisit brusquement par la taille, la souleva et lui fit faire deux tours de valse sur le pavé gras et dans le ruisseau, avant qu'elle eût pu se reconnaître.

Remise de son étonnement, elle hurla les plus sales injures à son cavalier qui l'emportait d'un élan irrésistible. Il faisait lui-même l'orchestre, de sa voix de baryton chaude et entraînante comme une musique militaire, et tournoyait avec la fille si furieusement qu'éclaboussés par toute l'eau et la boue

de la rue, ils heurtaient ensemble les brancards des fiacres rôdeurs et sentaient à leur cou le souffle des chevaux. Après quelque temps de valse, elle, sans colère, la tête abandonnée sur la poitrine du jeune homme, lui murmura à l'oreille :

— Tu es tout de même un joli garçon, toi. Tu dois les rendre heureuses, hein, les femmes de Bullier!

— C'est assez, mon ami, cria Labarthe. Ne te fais pas mettre au poste. Viens, tu vengeras la magistrature!



A quatre mois de là, dans la lumière dorée d'un jour de septembre M. le ministre de la Justice et des Cultes, passant avec son secrétaire sous les arcades de la rue de Rivoli, reconnut M. Lespardat, substitut à Nantes, au moment même où le jeune magistrat entrait précipitamment à l'hôtel du Louvre.

— Labarthe, demanda le ministre, saviez-vous que votre protégé fût à Paris? N'a-t-il donc rien qui le retienne à Nantes? Voilà quelque temps déjà, ce me semble, que vous ne me communiquez plus de notes confidentielles le concernant. Ses débuts m'intéressaient, mais je ne sais pas encore s'il répond entièrement à l'opinion avantageuse que vous aviez conçue de lui.

Labarthe prit la défense du substitut; il rappela au ministre que Lespardat était en congé régulier : que tout de suite, à Nantes, il avait gagné la confiance de ses supérieurs hiérarchiques, et qu'en même temps il s'était concilié les bonnes grâces du préfet.

— M. Pélisson, ajouta-t-il, ne peut se passer de lui. C'est Lespardat qui organise les concerts de la Préfecture.

Cependant le ministre et son secrétaire poursuivaient leur chemin, vers la rue de la Paix, le long des arcades, s'arrêtant çà et là devant les vitrines des marchands de photographies.

— Il y a trop de nudités exposées à ces devantures, dit le ministre. Il conviendrait de réprimer la licence des étalages. Les étrangers nous jugent sur les apparences, et de tels

spectacles sont de nature à nuire au bon renom du pays et du régime.

Soudainement, au coin de la rue de l'Échelle, Labarthe avertit son ministre de regarder une femme qui venait vers eux rapide et voilée. Mais Delarbre, l'ayant examinée, la trouva fort ordinaire, trop menue, pas élégante.

— Elle est mal chaussée, dit-il; c'est une provinciale.

Quand elle les eut croisés :

— Votre Excellence ne se trompe pas, dit Labarthe. C'est madame Pélisson.

A ce nom, le ministre, intéressé, retourna vivement sur ses pas.

Par un vague sentiment de sa dignité, il n'osait la suivre. Mais sa curiosité perçait dans son regard.

Labarthe l'encouragea.

— Je parie, monsieur le ministre, qu'elle ne va pas bien loin.

Ils hâtèrent tous deux le pas, et virent madame Pélisson suivre les arcades, longer la place du Palais-Royal, puis, ayant jeté à droite et à gauche des regards inquiets, disparaître dans l'hôtel du Louvre.

Alors le ministre se mit à rire du fond de sa gorge. Ses petites prunelles de plomb s'enflammèrent. Et il prononça entre ses dents cette parole que son secrétaire devina plutôt qu'il ne l'entendit :

— La magistrature est vengée !



Le même jour, l'Empereur, en résidence à Fontainebleau, fumait des cigarettes dans la bibliothèque du Palais. Il se tenait immobile, de l'air d'un mélancolique oiseau de mer, contre l'armoire où l'on garde la cotte de mailles de Monaldeschi. Viollet-le-Duc et Mérimée, tous deux ses familiers, étaient à ses côtés. Il demanda :

— Monsieur Mérimée, pourquoi aimez-vous les ouvrages de Brantôme ?

— Sire, répondit Mérimée, j'y retrouve la race française avec ses bons et ses mauvais côtés. Elle n'est jamais pire que lorsqu'elle est sans chef pour lui montrer un noble but.

— Vraiment, dit l'Empereur, on voit cela dans Brantôme?

— On y voit aussi, reprit Mérimée, l'influence des femmes dans les affaires de l'État.

A ce moment madame Ramel entra dans la galerie. Napoléon avait donné ordre qu'on la laissât venir à lui, dès qu'elle se présenterait. En voyant sa sœur de lait, il fit paraître autant de joie que son visage muet et triste en pouvait contenir.

— Ma bonne madame Ramel, demanda-t-il, comment se trouve votre neveu à Nantes? Est-il satisfait?

— Mais, sire, dit madame Ramel, il n'y a pas été envoyé. Un autre a été nommé à sa place.

— C'est bizarre, murmura le souverain pensif.

Puis posant sa main sur l'épaule de l'académicien :

— Mon cher monsieur Mérimée, on croit que je règle le sort de la France, de l'Europe et du monde. Et je ne peux pas faire nommer un substitut de sixième classe, à deux mille quatre cents francs d'appointements.

ANATOLE FRANCE.

LA DIMINUTION DU CRIME
EN ANGLETERRE

A quoi tient l'accroissement de la criminalité? Voilà un problème sur lequel les données ne nous manquaient pas. En France, par exemple, où cet accroissement ne peut être nié, nous avons d'amples occasions de multiplier les rapprochements, de chercher les coïncidences constantes et les relations prolongées, de dégager enfin certaines lois qui nous expliquent les progrès du mal. Mais ces recherches appellent une contre-épreuve qu'on serait heureux, à tous points de vue, de pouvoir suivre plus souvent, de plus près, et dans les milieux que l'on connaît et que l'on aime... A quoi tient la diminution de la criminalité, là où l'on a la bonne fortune de la constater?

Avant tout, il faut voir la vérité, quitte à essayer virilement d'en tirer le parti le meilleur. Il y a bien quelques pays en Europe où la lutte contre le crime ne manque pas d'une certaine efficacité ; j'ai signalé, par exemple, la Hollande[1]. Mais si l'on veut trouver une nation chez qui la diminution de la criminalité soit largement, clairement établie et où elle se continue depuis assez longtemps pour offrir une base parfaitement

1. Je demande la permission de renvoyer à mes livres : *La France criminelle* et *le Combat contre le Crime*. Paris. L. Cerf.

solide aux inductions de la science sociale, aucun doute n'est possible : il faut désigner l'Angleterre.

Ce que je viens d'avancer là, je voudrais d'abord le prouver. Puis, sans vouloir en donner — ce qui serait beaucoup trop long — toutes les explications vraisemblables, je m'efforcerai d'en faire connaître une qui me paraît la première de toutes : je la trouve dans les efforts qu'a faits l'Angleterre pour prévenir et pour réprimer la culpabilité des enfants.

I

LES FAITS. LA STATISTIQUE CRIMINELLE DE L'ANGLETERRE DEPUIS DIX ANS.

Quelques publicistes anglais, fort empressés de développer devant nous tous les progrès de leur moralité nationale, insistent surtout sur la diminution du nombre de leurs prisonniers. C'est là se faire la partie trop belle. A ce compte, nous aussi, nous aurions lieu de nous féliciter, car la statistique pénitentiaire peut nous laisser voir nos prisons moins pleines qu'autrefois. De temps à autre, un ministre peut même se donner la gloire d'annoncer aux Chambres que telle maison centrale va être supprimée sans péril et que les détenus qu'elle renfermait iront remplir les places laissées vides dans un autre établissement. Depuis un demi-siècle environ, la répression s'est énervée, disent les uns, humanisée, disent les autres ; en tout cas, elle a singulièrement tempéré la rigueur de ses sentences. Dans toute l'Europe, la durée de l'emprisonnement — de quelque nom particulier qu'on l'appelle — a été sensiblement raccourcie. Non seulement les codes édictent et les juges infligent des peines moins longues, et il a fallu signaler de tous les côtés ce qu'on a appelé l'abus des courtes peines ; mais les peines, même prononcées, sont rarement exécutées jusqu'au bout. Périodiquement des réductions, des commutations et des grâces viennent alléger le budget des prisons. La loi sur la libération conditionnelle l'a allégé plus encore. Enfin la loi Bérenger, qui donne le droit de dispenser

de toute incarcération les condamnés primaires, a complété l'ensemble de ces mesures législatives, administratives, judiciaires, qui toutes conspirent à remettre plus vite en liberté un plus grand nombre de coupables.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter ces tendances et de démêler ce qu'elles ont de bon ou de mauvais. La loi sur la libération conditionnelle et la loi Bérenger (comme la loi du sursis en Angleterre) peuvent donner, elles doivent même donner, si elles sont bien exécutées, des résultats excellents. Mais enfin il est évident que vouloir mesurer le mouvement de la criminalité réelle par le nombre des prisonniers sous les verrous serait en ce moment un procédé enfantin. C'est au nombre des méfaits commis, ou tout au moins à celui des individus traduits en justice ou des condamnations prononcées, qu'on a le devoir de regarder, en essayant de remonter de cette dernière catégorie à la première, de manière à saisir aussi complètement que possible la marche positive des délits.

Ouvrons donc les statistiques judiciaires de l'Angleterre (Angleterre et Pays de Galles[1]) et regardons-y d'après cette méthode. Quelles sont les modifications qu'elles nous révèlent, surtout depuis dix ans?

Nous sommes libres de commencer par les crimes proprement dits.

La statistique officielle les divise en six groupes : 1° « offenses » ou attentats contre les personnes ; 2° offenses contre les propriétés avec violences ; 3° offenses contre les propriétés sans violences (vols, détournements, recels, etc.) ; 4° offenses contre la propriété dans un but de vengeance et de destruction (incendies ou tentatives d'incendie, destruction de plants et récoltes) ; 5° faux et fausse-monnaie ; 6° offenses diverses, comprenant ce que nous appelons en France les attentats contre l'ordre public.

Or, si nous comparons les chiffres de l'année 1892-1893 à ceux des dix dernières années, nous trouvons qu'en chiffres bruts il y a accroissement pour le deuxième et le quatrième groupes : sur la moyenne des dix années précédentes, cette augmentation est de 27,8 et de 18,9 p. 100. Il y a là proba-

1. L'Écosse et l'Irlande ont des statistiques à part.

blement une grande part à faire aux progrès des idées socialistes et à la propagande par le fait. Mais dans les quatre autres groupes on trouve des diminutions de 8,8, de 30,6, de 34 et de 22,2 p. 100. Somme toute, la diminution sur l'ensemble est de près de 8 p. cent.

Elle est de 8 p. 100, en chiffres absolus. Mais n'oublions pas que toute statistique doit calculer la proportion du nombre des crimes et délits au nombre des habitants. Or, dans ces dix années, la population sur laquelle sont prélevés ces malfaiteurs s'est accrue d'environ 3 millions, soit de 12 p. 100. Ainsi, le nombre de ces crimes aurait pu augmenter de 12 p. 100 : l'Angleterre eût été encore en droit de dire qu'elle résistait à la montée du crime. Elle peut donc, ce semble, être fière du résultat qu'elle nous livre.

On objectera certainement que partout les crimes graves semblent diminuer, parce qu'on leur donne d'autres noms, parce que tel malfaiteur qui passait autrefois en cour d'assises est aujourd'hui traduit en police correctionnelle. L'objection serait très forte, elle nous obligerait à faire de tout autres calculs, si nous parlions d'une période de cinquante ans. Mais, il y a dix ans, ce travail de correctionnalisation, comme on dit en France, était achevé dans toute l'Europe. Je remarque même qu'en Angleterre on a plutôt réagi contre cette tendance, à la veille ou au début même de la dernière période décennale. Comme l'a rappelé un travail du major Griffiths, inspecteur général des prisons de S. M. Britannique, c'est en 1878 que certains vols antérieurement dénommés larcins ou maraudes reçurent la dénomination légale de vols qualifiés. C'est en 1885 qu'un bill vint assurer une répression plus stricte aux attentats contre les jeunes filles, attentats trop souvent impunis jusque-là chez nos voisins.

Tenons compte pourtant de l'objection : souvenons-nous que la criminalité *moyenne* accuse souvent plus de corruption, fait plus de prosélytes, engendre plus de désordre que la criminalité violente. Élargissons donc les bases de notre calcul. Les offenses dont nous venons de parler mettaient en cause de 15.000 à 12.000 individus traduits en jugement. Allons à de plus gros bataillons et voyons comment ils se comportent.

En comparant la dernière statistique judiciaire avec d'autres

tableaux rétrospectifs (concordants), il est permis de comparer des choses comparables. Je trouve ainsi que, dans l'année 1892-1893 le nombre des individus arrêtés comme coupables *(offenders)* et traduits en justice a été de 160.625. Sur ce nombre — d'où sont exclus les débiteurs, les personnes condamnées dans des procès civils et les accusés militaires — on compte 136.998 affaires jugées par la procédure sommaire, mais pouvant entraîner, tout comme les autres, des condamnations à l'emprisonnement.

Dans les dix années précédentes, la moyenne avait été de 166.900. Et si l'on remonte encore à la période décennale qui avait précédé cette dernière, on y trouve une moyenne de 167.018. Ainsi, non seulement depuis dix ans, mais depuis vingt ans la baisse a été réelle : elle a été régulière. Au premier abord, sans doute, elle ne semble point considérable : mais, ici encore, il y a lieu de rappeler que, dans cette même période de temps, de 1870 à 1892, la population correspondante montait de 23 millions à 29.400.000.

Descendons de la moyenne à la petite criminalité, ou plutôt descendons du délit à ce que nous appelons les contraventions. Ce sont les petites offenses dont les Anglais font connaître sommairement par les juges de paix : cruautés envers les animaux, infractions aux règlements de la police locale, infractions à la loi sur l'instruction élémentaire, ivresse, infractions aux règlements sur la police sanitaire, etc. Ici, on peut s'attendre, chez toutes les nations de l'Europe, à un accroissement d'infractions, de poursuites et de punitions. Dans la grande et dans la moyenne criminalité la liste des infractions ne varie guère : les incriminations nouvelles qu'on introduit de loin en loin sont compensées par les incriminations qu'on supprime. Si, par exemple, nous avons résolu de punir le chantage, nous avons cessé de considérer la coalition comme un délit. Mais quand on arrive à cette région de la police ordinaire et de la défense des règlements administratifs, on ne peut nier que la vie moderne ne se soit bien compliquée. Il a fallu faire des règlements sur les chemins de fer, sur les timbres-poste, sur l'hygiène, sur l'instruction obligatoire, sur la protection des animaux... Comment s'étonner, dès lors, que dans une nation comme l'Angleterre, le nombre des individus

tombant sous cette procédure sommaire oscille annuellement autour de 700.000? Sur ce nombre, on acquitte généralement 100.000 inculpés. Sur les autres, 400.000, en chiffres ronds, sont condamnés à l'amende; 60.000 à de courtes peines d'emprisonnement; 3.000 sont condamnés à être fouettés *(whipped)*; quelques milliers d'enfants sont envoyés dans des écoles.

Mais, au point de vue où nous nous sommes placés, ce n'est pas le nombre des poursuites qui nous intéresse, c'est la marche ascendante ou descendante de ces poursuites. En Angleterre, si nous ne considérons que les chiffres bruts, elle est ascendante; mais de combien? L'année 1891-92 (la dernière dont on nous donne les résultats pour ce genre d'infractions) est supérieure de 2,4 p. 100 à la moyenne des dix années précédentes. Si l'on tient compte, comme il est juste, de l'accroissement de la population, cette augmentation apparente fait place à une diminution réelle de près de 10 p. 100.

De tels résultats peuvent présager à l'Angleterre un avenir de plus en plus satisfaisant : car, dès qu'une nation est décidément lancée sur une pente avec une orientation déterminée, elle doit ou bénéficier ou pâtir de la vitesse acquise; toutes choses égales d'ailleurs, elle ne peut qu'accélérer son mouvement. Dans le monde moral comme dans le monde économique, il est rare qu'un capital demeure improductif. Consolider un homme dans le respect de la loi et dans la pratique du devoir social, c'est préparer pour l'avenir toute une série d'actes utiles. Aider à faire ou laisser faire un criminel de plus, c'est ajouter aux causes ordinaires et permanentes de désordre une force perturbatrice; elle ne restera inactive ni autour du criminel, ni surtout chez le criminel même. Les progrès de la récidive le prouvent assez. De 1856 à 1860, la France comptait 32 p. 100 de ses accusés et de ses prévenus qui étaient des récidivistes. En 1887, elle en comptait 45 p. 100; aujourd'hui la proportion est de 50 p. 100.

L'Angleterre n'en est pas tout à fait là, au moins pour les hommes. Elle offre bien chez les femmes une récidive qui, dans les dernières années, a monté de 54,6 à 60,3 p. 100. Dans toute nation civilisée, la femme se relève plus difficilement que l'homme; il est à croire que les exigences britanniques exaspèrent encore plus en elle toutes les mauvaises

inspirations qu'apporte le sentiment de l'irréparable. Dans l'autre sexe, la statistique anglaise nous donne, en 1892-93, une proportion de 41,7 p. 100, succédant à une proportion de 42. Quoi qu'on pense de ces différences, il est certain que la récidive est pour nos voisins, comme pour nous, un mal redoutable, le plus périlleux de tous ceux dont les progrès de la criminalité puissent frapper un pays. Mais tandis que tout accroissement du délit crée des semences vivaces de récidivistes, toute diminution en fait disparaître. On peut prendre ceci pour un *truisme*; mais il y en a beaucoup de semblables, auxquels on ne prête pas toute l'attention qu'ils méritent. Celui que je viens d'énoncer est fait pour justifier autant d'espérances chez un des deux peuples que de craintes chez l'autre, si toutefois nul changement plus ou moins radical ne vient altérer ou améliorer l'état moral des couches profondes de l'une ou de l'autre population.

Un citoyen de la Grande-Bretagne peut se sentir encore plus encouragé dans ces prévisions quand il lit une autre partie extrêmement intéressante de la statistique judiciaire de son pays. Il y trouve, ce qu'on ne trouve pas dans la nôtre, une sorte d'inventaire des « classes criminelles », complété par un dénombrement des maisons de « mauvais caractère ». L'un et l'autre sont conduits avec une précision et une clarté qui donnent à ces chiffres un vif intérêt.

Il ne s'agit pas ici, remarquons-le d'abord, de classes que l'on suppose ou que l'on croit vouées au mal dès la naissance par des conditions physiologiques. L'Angleterre n'a pas donné dans les rêveries de l'école italienne; et cette partie de sa statistique ne me semble apporter aux vues de Lombroso qu'un secours des plus médiocres. Elle a cherché combien, sur cent individus arrêtés, il y en avait dont la réputation pût être qualifiée. Elle nous apprend que les gens de mauvais caractère (voleurs, prostituées, vagabonds), donnent 13, les ivrognes habituels 5, les gens de caractère inconnu 32, et les hommes ayant eu précédemment un bon « caractère » ou une bonne réputation 50.

Ces chiffres sont à méditer. Ils prouvent que le penchant au crime ne naît pas avec l'homme, qu'il se forme et qu'il se développe dans le cours de la vie et que, si ceux qui penchent

peuvent se raffermir, ceux qui sont debout doivent toujours, selon le précepte chrétien, prendre garde de ne pas tomber. Mais, enfin, il est certain que la pratique du mal et que la flétrissure imprimée par une première condamnation, transforment vite un grand nombre d'hommes et créent avec eux des groupes dont la société ne saurait trop se préoccuper.

De quoi donc sont formées les classes criminelles de l'Angleterre? Des individus en liberté — *at large* — qui sont connus comme voleurs ou comme recéleurs d'objets volés : on y ajoute les personnes « suspectes ». Cette dernière expression sera jugée fort abusive. Mais l'abus est corrigé ou prévenu par la règle suivante : « A partir de l'âge de vingt-deux ans passés, est rayée de la liste des suspects toute personne connue pour avoir vécu honnêtement un an au moins après avoir purgé une condamnation quelconque. ». C'est là une mesure très humaine, qui encourage tout effort vers la réhabilitation et qui, de plus, met les listes dont je parle à l'abri de tout soupçon de zèle et d'acharnement policier.

Cette réserve profite naturellement aux maisons dont la police est chargée d'apprécier aussi le « mauvais caractère » et qui sont les locaux servant de domicile et de refuge ou de rendez-vous aux voleurs, aux recéleurs, aux personnes suspectes. Les maisons de débauche et les maisons « mal famées » n'y figurent pas comme telles ; elles ne sont inscrites qu'autant qu'elles sont signalées comme recevant habituellement des individus appartenant aux classes criminelles.

Les résultats de cette double enquête sont publiés tous les ans. On attache même à cette publication tant d'importance qu'on prend soin d'en décomposer les résultats. On indique la croissance ou la décroissance des classes criminelles dans la métropole, dans les principales villes de plaisir, dans les districts ruraux, dans les ports de commerce, dans les centres manufacturiers. On pousse même le souci de l'analyse jusqu'à coter à part les uns des autres les centres de l'industrie du lin et du coton, les centres de l'industrie de la laine, les centres de l'industrie du fer, etc. Cet inventaire offre donc, on le voit, de très sérieuses garanties. Pour nous, cependant, la question actelle n'est pas là. Complet ou incomplet, l'inventaire est le fruit d'une enquête qui se poursuit dans des

conditions identiques avec une méthode qui demeure la même. Il nous renseigne donc avec certitude sur les progrès accomplis dans un sens ou dans un autre.

La vérité est que ces progrès sont dans le bon sens et qu'ils sont considérables. Vers 1867, les classes criminelles, en additionnant les criminels *at large* et les criminels en prison, formaient un contingent de 87.000 individus : ce chiffre est tombé depuis lors à 50.000. Mais prenons à part les malfaiteurs et gens suspects en liberté. En 1881, ils étaient au nombre de 38.960. Dans les trois dernières années, nous les trouvons successivement à 31.225, à 30.488, et enfin, dans l'année 1891-1892, à 29.826.

Quant aux maisons de « mauvais caractère », je vois également que, dans les trois dernières années, elles sont tombées de 2.688 à 2.429 et finalement à 2.360. Ce progrès, on peut le supposer, n'est pas uniforme et il ne porte pas également sur tous les centres de population. Comment se fait-il qu'il y ait accroissement des classes criminelles dans un comté plutôt que dans un autre? L'étude des questions tout à fait locales pourrait seule nous l'expliquer, et c'est là, du reste, un problème qui n'intéresse que les Anglais. Il est déjà moins indifférent pour un étranger de voir que la situation est meilleure, soit dans les villes dépendant de districts d'agriculture, soit dans les centres de petites fabriques, que dans les grands centres manufacturiers. Il est encore plus intéressant de constater que l'amélioration générale serait plus prononcée si elle n'était affaiblie par une aggravation dans les villes de plaisir (Brighton, Douvres, Gravesend, Ramsgate) et dans les ports de commerce. Mais ce qui mérite le plus d'être noté, c'est que nulle part le progrès n'est aussi satisfaisant que dans la métropole, où, d'une année à l'autre, la diminution des classes criminelles en liberté est d'un peu plus de 11 p. 100.

D'autres tableaux comparatifs nous montrent la ville de Londres comme aussi bien partagée. Si l'on cherche combien les divers groupes de population offrent de malfaiteurs ou de personnes suspectes en liberté par cent mille habitants, on trouve qu'actuellement la ville de Londres, y compris la Cité, en compte 15, les villes 50 et la campagne 61. (En 1890, la ville de Londres en comptait 17.) Le même phénomène se

retrouve, à peu de chose près, dans le compte des maisons de « mauvais caractère ». Par cent mille habitants, la ville de Londres en a 3,4, les campagnes 3,9 et les villes 18,4. C'est la situation morale de la France presque entièrement retournée[1].

Comment ce paradoxe s'explique par les habitudes de vie de l'Angleterre, par le mode de distribution de ses habitants, par tous les usages enfin de sa vie sociale, je n'ai pas ici à l'expliquer. Je me borne à signaler ce curieux sujet d'étude à ceux qui voudraient le creuser davantage. Mais ce privilège de la ville de Londres mérite de nous arrêter quelques instants. Il donne à l'avenir moral de l'Angleterre une garantie de plus, et de la même importance ou du même genre que celles que j'expliquais tout à l'heure en parlant des récidivistes. Toute grande ville, toute capitale surtout, est, pour la pullulation des criminels, un milieu de culture extrêmement fécond, si l'on n'y veille. C'est, de plus, un lieu de réexportation et de dissémination indéfinies. Je veux bien que ce danger soit moindre dans les pays qui ne sont pas centralisés comme le nôtre. Il n'en existe pas moins : car une capitale est toujours un lieu visé par une multitude d'intrigues, d'ambitions, de calculs honteux et de convoitises, surtout quand elle a l'importance colossale de la ville de Londres, qui n'est pas seulement la capitale d'un royaume, mais celle d'un immense empire colonial. Ce n'est pas impunément que les éléments qui la traverseront, pour aller ensuite circuler ailleurs, y rencontreront un milieu rigoureusement surveillé ou un milieu abandonné à tous ceux qu'y attire l'appétit de mal faire, un milieu assaini autant qu'il est possible ou un milieu de plus en plus vicié.

En s'attaquant, comme ils l'ont fait, à la criminalité de leur métropole, les Anglais ont donc adopté un système, pratiqué tout au moins une politique, dont ils ne peuvent que recueillir des fruits croissants. Je me borne ici à constater le fait. Il me reste à en relever un autre qui n'est pas moins

1. Voici qui confirme ces renseignements. Le 28 août 1894, la plupart des journaux de Paris publiaient la dépêche suivante :

« Le *Morning Post* dit que les anarchistes étrangers résidant à Londres, contrariés par la surveillance de la police, quittent Londres et s'établissent par petits groupes dans les villes de province. »

important que tous ceux qui précèdent : je veux parler de la criminalité des mineurs.

En 1868 et 1869, les *juvenile offenders*, c'est-à-dire les enfants de moins de seize ans condamnés, dépassaient dix mille. Depuis, ce chiffre s'est successivement abaissé à neuf, à sept et finalement à quatre mille. Rapprochons cette décroissance de l'augmentation de la population, nous trouverons que dans les années 1868, 1869, 1870, l'Angleterre comptait, par cent mille habitants, quarante-six malfaiteurs de moins de seize ans.

En 1893, elle est arrivée, par un progrès ininterrompu, à n'en plus compter que quatorze. C'est, en vingt-cinq ans, une diminution réelle de 70 p. 100, tandis qu'au moment de la dernière Exposition universelle, la France s'apercevait qu'en cinquante ans la criminalité des mineurs de seize ans avait augmenté chez elle de 140 p. 100. Ainsi, dans un même espace de temps, la France a fait exactement dans le sens du mal le même nombre de pas que l'Angleterre dans le sens du bien. Autrement dit, dans ce qui touche à la moralité des enfants, elle a perdu précisément autant qu'a gagné sa puissante rivale.

Quel ne doit pas être, sur la criminalité générale, le contre-coup de pareils mouvements dans les rangs de ceux qui sont nécessairement ou l'espoir ou la terreur de la société qui les attend!

Avant de chercher comment de tels résultats ont pu être obtenus, je dois rappeler deux objections qu'on fait d'habitude à toutes ces statistiques. Quand la criminalité augmente, on dit : « C'est qu'il y a des lois nouvelles, c'est qu'on poursuit davantage, c'est que la police est mieux faite. » Quand la criminalité diminue, on dit : « C'est qu'on a abrogé plus d'une loi et effacé plus d'un délit, c'est que la police s'est relâchée de sa vigilance... »

Hélas ! notre amour-propre national est soumis ici à une épreuve encore plus rude que les précédentes : car la comparaison des progrès faits de part et d'autre dans la poursuite du délit, bien loin d'atténuer notre infériorité, l'accentue. C'est dans le pays où la criminalité monte que la police voit ses insuccès se multiplier ; c'est dans la nation où le crime diminue que la police réussit à diminuer aussi peu à peu le nombre des méfaits qu'elle était obligée de laisser impunis.

Alors que débutait notre statistique criminelle, en 1825,

nous avions annuellement 9.000 crimes et délits dont la poursuite était abandonnée parce que les auteurs ne pouvaient pas être découverts. Les dernières statistiques publiées en enregistrent plus de 80.000. Dans les affaires criminelles proprement dites, M. Yvernès nous rappelait tout récemment, avec sa grande autorité, que de 1860 à 1890, la proportion des affaires classées sans suite avait été, sur le nombre total des affaires soumises à la justice, de 49, puis de 55, puis de 60, puis finalement de 64 p. 100. Et, disait-il, « si l'on envisage les motifs d'abandon, on constate que les crimes dont les auteurs sont restés inconnus participent seuls à l'accroissement ».

L'Angleterre a certes un grand nombre de malfaiteurs qui échappent à l'action de la justice. Personne n'ignore que sa procédure criminelle a toujours été inspirée par le souci de ménager les droits de l'individu plus encore que par le souci de servir les intérêts de la société. Mais ce qui, encore une fois, nous importe, c'est de nous rendre compte si la police avance ou si elle recule. Or, voici ce qu'elle a à nous apprendre sur la proportion des arrestations au nombre total des crimes connus. En 1886 et 1887, cette proportion oscillait entre 44 et 45 p. 100. En 1892-1893, elle est de 46,8. Ici aussi le progrès est donc évident.

C'est que le pouvoir n'a cessé d'augmenter les forces et les dépenses de la police. Depuis 1881, cette augmentation a été de 22,3 p. 100.

Mais, à côté de la police officielle et en dehors même des « *constables* additionnels », le pays a dans des associations dont je parlerai tout à l'heure une sorte de police libre qui combat les actes d'intempérance, dénonce et poursuit les cruautés envers les enfants, les irrégularités dans la fréquentation de l'école, etc. C'est ce qui fait que certaines poursuites insignifiantes, ou tout au moins insuffisantes chez nous, prennent au delà de la Manche des proportions qui nous étonnent. En 1891, nous avons eu en tout 562 poursuites pour infractions aux lois scolaires; dans cette même année, l'Angleterre exerçait, de ce chef, 96.601 poursuites, dont 68.678 étaient maintenues. Et, cependant, elle n'a pas plus d'illettrés que nous n'en avons : car elle ne compte que 21,9 illettrés sur cent accusés, alors que nous en comptons envi-

ron 25. Mais elle a pris au sérieux les lois sur l'instruction élémentaire : la société tout entière a voulu en avoir le souci. Elle a également le souci de la loi sur l'ivresse, car elle obtient contre les ivrognes environ trois fois et demi plus de poursuites que nous. Les efforts de ses sociétés de tempérance ont cependant abouti à maintenir la consommation de l'alcool à 2 lit. 67 par tête d'habitant, tandis que la Russie en est à 3,5, la France à 4, après avoir été à 1.46 en 1850, et que la Belgique atteint 18.

Deux traits encore pour compléter ce tableau des progrès de la moralité britannique : l'un est emprunté à la vie de famille, l'autre aux pratiques commerciales.

A côté des demandes de divorce, la *Judicial statistic* donne en un même tableau tous les cas qui peuvent servir à mesurer le trouble de la société domestique : séparations judiciaires, nullités de mariage, demandes de pensions alimentaires, etc. Le tout réuni permet de calculer que, depuis trois ans, les droits perçus par la cour des divorces et des causes matrimoniales sont tombés d'un peu plus de 6.000 livres sterling à 5.800. Les divorces et séparations judiciaires sont particulièrement en décroissance.

Dans les banqueroutes, le nombre absolu des cas reste à peu près stationnaire : mais le rapport de l'actif à l'ensemble des engagements ou des responsabilités va s'améliorant, car en 1884 il était de 28,7, et en 1893 il est de 36,8. C'est un signe de plus de prévoyance et de loyauté. Nous sommes obligés de reconnaître qu'en France, au contraire, le rapport de l'actif au passif a été toujours en diminuant.

II

LES CAUSES. — ADMINISTRATIONS ÉCONOMIQUES, JUDICIAIRES ET PÉNITENTIAIRES

De pareils rapprochements exigent qu'on se hâte de remonter des effets aux causes. Ces dernières ne peuvent être que nombreuses, et elles ouvrent aux recherches de la science

un champ très vaste dont il ne saurait être question de mesurer en ce moment toute l'étendue.

Chemin faisant, nous avons rencontré quelques faits auxquels on ne peut qu'attribuer une influence considérable et bienfaisante : l'augmentation des forces de la police, les succès croissants de la poursuite, la diminution du nombre des acquittements, l'application persévérante à améliorer les conditions hygiéniques et sociales de la capitale. Il y a là deux groupes de faits, les uns d'ordre économique, les autres d'ordre proprement judiciaire, les premiers devant préparer à la lutte contre le crime des conditions plus favorables, les seconds venant seconder cette lutte même et la rendre plus décisive.

La plupart de ceux qui parlent de la misère de Londres sont en retard. Non pas que cette misère ait disparu ! mais l'état actuel est bien loin de justifier les descriptions sinistres d'il y a quarante ans. Le voyageur qui parcourt dans tous les sens les fameux quartiers de Whitechapel n'y trouve rien de si terrifiant. Il y voit, au centre, un mouvement commercial d'une intensité inouïe ; à droite et à gauche, des quartiers assurément tortueux et ne respirant pas l'aisance, mais partout des logis indépendants ; car, pour en construire de nouveaux, la place ne manque jamais. Tous les ans, Londres y consacre des terrains d'un mille de longueur... Aussi pense-t-on là sans étonnement aux démonstrations de M. Goschen qui a clairement établi comment les petites fortunes sont celles qui se multiplient le plus en Angleterre ; on pense également aux magnifiques enquêtes de sir Charles Booth, qui par tant de chiffres accumulés, a renversé tous les vieux préjugés sur le contraste de la richesse et de la pauvreté dans la ville de Londres. On se souvient enfin des documents donnés par l'hygiène publique et d'où il ressort que les chances de mortalité de la ville de Londres sont à celles de la ville de Paris comme 17 est à 22.

Est-ce là pourtant qu'il faut chercher l'explication principale de la diminution de la criminalité des Anglais? Je ne le crois pas. L'accroissement des revenus moyens, coïncidant avec la diminution des états extrêmes de richesse ou de pauvreté, est un fait à peu près universel. M. Paul Leroy-Beaulieu le constate en France comme M. Goschen en Angle-

terre. Mais rien ne prouve, il s'en faut, qu'il suffise d'arriver à plus d'aisance pour s'élever à plus de moralité, et je parle ici de la simple moralité légale. Quand la pauvreté diminue, certains périls sont écartés ; mais d'autres succèdent, et il est parfaitement exact, sinon consolant, de dire que ce ne sont pas les pauvres qui volent le plus. La criminalité anglaise se fût donc vraisemblablement comportée comme la nôtre, si les progrès économiques et les progrès de l'hygiène publique n'eussent été accompagnés d'autres progrès qu'apparemment nous n'avons pas encore su réaliser.

L'Angleterre doit-elle ses succès à l'amélioration de son système pénitentiaire ? M. l'inspecteur général Griffiths, dans un court travail qui a été traduit par la Société des Prisons, répond négativement. Avant d'aller moi-même visiter les établissements britanniques, je tenais M. l'Inspecteur général pour beaucoup trop modeste. Je savais que la cellule avait été introduite dans toutes les prisons du Royaume-Uni, et j'estimais que les résultats de cette réforme avaient dû nécessairement se faire sentir dans le mouvement de la récidive. Après avoir vu de mes yeux, je crois qu'en effet la réforme des prisons n'a pas dû exercer une influence aussi prépondérante que je l'eusse présumé.

Certes les établissements pénitentiaires anglais sont supérieurs aux nôtres, si j'entends par nôtres, non pas ceux que nos législateurs de 1875 ont voulus et ordonnés, mais ceux que nous nous obstinons à conserver en dépit de nos propres lois. J'ai particulièrement admiré, non sans réserves cependant, la grande — trop grande — prison de Wornswood-Scrub à l'ouest de Londres. On me l'a donnée comme le dernier type de la construction pénitentiaire. En effet, je n'ai qu'à rendre hommage à la beauté du plan architectural, à la simplicité des divisions, à l'heureuse distribution des services, au bon agencement des cellules. Trop heureux serions-nous si toutes nos maisons centrales et toutes nos prisons avaient au moins de pareilles cellules de nuit, au lieu de ces dortoirs affranchis de toute surveillance sérieuse, où se commettent, où se préparent surtout, tant d'infamies. Mais enfin, l'Angleterre a été ici peu logique : chez elle la cellule est un élément de la vie pénitentiaire, il n'en est pas l'élément essentiel, comme

il faut qu'il le soit, si l'on veut briser sûrement les réseaux de la société criminelle et les empêcher de se rejoindre et de se resserrer. Les détenus anglais travaillent en commun : ils ont la récréation en commun. C'est donc, en somme, dans la compagnie de leurs pareils que leur instinct de sociabilité s'alimente, au lieu de chercher son unique satisfaction dans ces visites consolantes que seules peuvent abriter les cellules, quand leurs hôtes habituels sont contraints de s'ignorer les uns les autres. La physionomie de ces prisonniers s'en ressent : ils ont bien tous le type pénitentiaire, si facile à reconnaître en tous pays, là où les condamnés vivent les uns à côté des autres dans l'esprit avilissant du groupe criminel, sous les yeux des gardiens muets, et naturellement peu aimés, de la discipline.

L'Angleterre pourrait cependant assurer la pratique facile d'une cellule de jour et de nuit : car elle a ce qui en est la condition nécessaire, tout un ensemble d'institutions de patronage aujourd'hui organisé. Mais ces sociétés ne sont pas bien anciennes; puis, si zélées qu'elles puissent devenir dans l'assistance du libéré, il leur manquera toujours ce qui doit le plus faciliter une telle œuvre, l'entretien en tête à tête avec le prisonnier, chez lui, avant la sortie, sans qu'on craigne de part ni d'autre l'influence, la contagion des autres détenus.

Je conclus que l'Angleterre, jusqu'ici du moins, réussit mieux à diminuer le nombre des récidivistes par l'abaissement du nombre des condamnés primaires qu'à diminuer le nombre des criminels en général par la diminution des récidives. Cherchons donc quelles sont les mesures vraiment décisives auxquelles nous devons la plus grande partie des résultats que nous venons de constater.

III

CAUSES PLUS DÉCISIVES. — LA DÉFENSE DE L'ENFANT. UNE SOCIÉTÉ NATIONALE

Le jugement des Anglais mêmes est tout d'abord à considérer. Or, en des groupes fort différents, j'ai trouvé des appréciations dont l'accord m'a paru remarquable. Dans les

sphères administratives officielles, c'est uniquement aux écoles de divers types et aux soins donnés à l'enfance menacée qu'on attribue la diminution de la criminalité. J'ai questionné, d'autre part, des prêtres français qui, depuis vingt ans, vivent en contact permanent avec les familles catholiques des classes pauvres de Londres : eux aussi m'ont affirmé avec énergie et sans hésiter que là était bien la cause par excellence de l'amélioration signalée.

Cherchons donc de ce côté. Nous y trouverons deux choses également dignes d'être étudiées : le but poursuivi et les moyens employés pour l'atteindre. Si je ne me trompe, ces moyens ne valent pas seulement par le résultat immédiat qu'ils obtiennent dans la sphère même en vue de laquelle ils ont été concertés. Ils ont certainement une vertu propre qui agit très loin. L'esprit de liberté, l'esprit d'initiative, l'esprit de suite, l'esprit d'association et de groupement dont ils témoignent, donnent à tous le clair sentiment que la société anglaise entend se défendre, qu'elle tient à se défendre elle-même, qu'elle se défend enfin réellement avec des armes dont le maniement seul est déjà un exercice salutaire pour ceux qui le pratiquent, salutaire pour ceux auxquels il donne un avertissement et un exemple.

Le premier effort qui mérite d'attirer l'attention est celui qui a pour but de protéger les droits de l'enfant. Partout où il y a un enfant maltraité, exploité, démoralisé, la société qui laisse faire court un double péril : l'un immédiat et présent, de la part du malfaiteur qu'elle encourage à faire pis; l'autre, à bref délai, dans la personne des enfants irrités ou corrompus. La *National Society for the prevention of cruelty to children* s'est parfaitement rendu compte de ce double danger et y a paré. Comme le rappelait, le 7 mai dernier, au nom du comité, le révérend Benjamin Vaugh, directeur et secrétaire général honoraire de l'œuvre, la vieille théorie anglaise était que l'enfant ne compte pas dans l'État, qu'il n'a par conséquent aucun droit par lui-même. « Quelques magistrats, ajoutait le rapport, s'en tiennent encore à cette tradition barbare qui ne demande pas plus pour un enfant anglais que pour un Hottentot », et le monde officiel a longtemps encouragé ce dédain en répondant aux novateurs que « les crimes commis

par les enfants sont plus nombreux que les crimes commis contre les enfants ». Comme si les uns n'amenaient pas les autres ! Modifier sur ce point le sentiment national, tel a été le but principal, tel a été aussi le « principal triomphe de la société ».

Qu'a-t-elle fait? Elle ne s'est pas bornée à réclamer une circulaire ou même un texte de loi. Elle a voulu introduire l'idée et la pratique de la justice envers les enfants dans le sentiment et dans la pratique de toutes les classes de la société. Elle a passé plusieurs années dans la préparation et dans l'étude de ses moyens d'action; puis, dans une seconde période, l'idée ayant pris corps, elle a commencé sa propagande : elle a parcouru cent mille milles sur les chemins de fer et sur les routes, tenu quinze cents meetings, distribué trois cent mille pamphlets, fait circuler plusieurs millions de petites feuilles, groupé autour d'elle un personnel actif dont l'énumération remplit vingt-neuf pages serrées du rapport, étendu son réseau sur vingt-trois millions d'habitants, constitué enfin un revenu de quarante mille livres sterling ou d'un million par an.

Qui a bénéficié de ces efforts? Tout d'abord 25.437 enfants victimes de violences, frappés, brûlés, coupés, meurtris par toutes sortes de tortures.

Viennent ensuite 62.887 petites victimes de la négligence, souffrant de la faim, du froid, de la saleté et qu'il a fallu souvent prendre sur les bras pour les porter à l'hôpital.

Presque aussi malheureux avaient été 12.603 enfants qu'on a pu soustraire à temps à « la paresseuse et cruelle charité de la rue et qui, pâles, émaciés, étaient en train de passer à l'état d'ivrognes habituels ou de vagabonds ».

On en a arraché 4.460 à « l'ignoble sensualité qui les guettait ».

Les acrobates et les saltimbanques ont été obligés de rendre 3.105 petits esclaves dont les membres allaient être déformés et la santé, sinon la vie, compromise par des exercices excessifs ou prématurés.

Dans 712 cas seulement, la société est arrivée trop tard pour prévenir la suite fatale de ces différentes espèces de cruauté. Elle a eu à constater le décès, mais elle en a demandé compte aux parents et elle a fait punir les coupables.

Réunissez toute cette clientèle dont la société s'est occupée depuis dix ans qu'elle existe et surtout depuis cinq ans qu'elle est solidement constituée, vous aurez un total de 109.364 enfants. Mettez-les les uns au bout des autres, dit le Révérend Vaugh, vous aurez une procession de soixante milles de long et dont le défilé durera vingt-quatre heures.

Assurément, si nous mettions les uns au bout des autres tous les enfants auxquels se dévouent nos institutions françaises de charité, nous aurions, nous aussi, à faire défiler une belle procession! Mais ce qui me paraît le plus à remarquer et à envier dans l'œuvre anglaise, c'est cette méthode d'association qui sait unir la charité, la science et l'action, tout aussi bien qu'elle sait unir la protection des innocents et la poursuite impitoyable des coupables. Jusqu'à présent, chez nous, Français, les efforts de la charité privée ont été locaux, isolés, mal éclairés, sans lien avec l'action de la justice. La police poursuit qui elle trouve dans ses recherches toujours agitées ou traversées par la préoccupation dominante du jour; le magistrat condamne qui on lui amène; les œuvres soulagent qui vient à elles ou qui elles rencontrent sur leur chemin, mais en se gardant bien de porter plainte contre qui que ce soit. Quant aux pouvoirs publics, loin d'accepter le concours de sociétés puissantes, disposant librement de leur personnel et de leur budget, ils ont presque toujours professé à l'égard de ces groupements la défiance la plus ombrageuse. Il en résulte que la justice va d'un côté, la charité de l'autre, la première laissant impunis une multitude de méfaits, la seconde réussissant mal à sauver tous ceux qui ont besoin et tous ceux qui méritent d'être sauvés.

Reportons-nous maintenant à la société dont nous parlions. Nous avons vu le nombre des enfants sur lesquels elle a étendu sa protection. Mais sa puissance tutélaire doit être d'autant plus efficace pour les uns que sa force d'intimidation et son droit de poursuite sont plus à même d'atteindre les autres. Pendant qu'elle protégeait plus de 100.000 enfants, elle recevait contre les gens qui abusaient d'eux 47.220 plaintes. Sur ce nombre, il y avait 5.313 cas dont les auteurs ne pouvaient pas être découverts et qui échappaient. A 28.895 personnes elle s'est contentée de donner un « avertissement »; mais elle

en a poursuivi devant les cours de justice 5.792, et là elle a obtenu des succès croissants qui attestent le perfectionnement de ses méthodes ; car de la première à la seconde période de son existence, la proportion des acquittements dans les affaires qu'elle a prises en main est tombée de 10,2 à 5,5 p. 100. Aussi, avec cet amour des chiffres groupés où se plaît l'imagination pratique de nos voisins, la société tient-elle à dire que, depuis qu'elle existe, elle a fait infliger 1.108 jours d'emprisonnement et 50.220 francs d'amende. Mais elle ne s'en tient pas à cette unique procédure, car sur les 47.320 sujets de plainte, il y en a eu 7.320 qui n'ont donné lieu qu'à des mesures charitables, intervention de l'officier d'assistance, placement dans une école industrielle, etc.

Ce personnel qu'elle se fait signaler, qu'elle avertit, qu'elle poursuit, qu'elle fait condamner, quel est-il? Au fur et à mesure qu'elle entrait en contact avec lui, la société l'étudiait et elle en notait soigneusement les caractères. Voici les précieux renseignements qu'elle a recueillis.

Une des causes principales des mauvais traitements subis par les enfants est l'ivrognerie des parents : c'est à elle qu'on peut attribuer 30 p. 100 des cas dénoncés dans Londres. Dans d'autres districts, la proportion va jusqu'à 50 p. 100. Partout, cependant, le salaire moyen des familles ayant donné des sujets de plainte est supérieur au salaire moyen des habitants du district. Si l'on met à part les vagabonds et les gens qui ont des revenus ou même de la fortune, le salaire moyen du reste des condamnés est de 31 shillings ou 38 fr. 75 c. par semaine. Il a même été fait cette remarque curieuse que plus le délit était grave et motivait une condamnation sévère, plus les moyens d'existence des coupables étaient sérieux : c'est chez les condamnés à la servitude pénale qu'ils atteignaient le taux le plus élevé.

La société, ajoute son rapporteur, a donc pu démontrer clairement que les offenses qu'elle poursuit « ne sont en rapport ni avec l'étendue des charges de famille, ni avec la faiblesse des salaires, ni avec le manque d'éducation, ni avec le caractère de l'enfant... A cette idée qu'en général le pauvre est mauvais, les faits recueillis par la société ne donnent pas ombre de fondement ». Loin de là, on en vient à considérer

que « les enfants placés dans les conditions les plus salutaires sont ceux dont les parents luttent pour la vie en se défendant contre une véritable pauvreté ». Sous-entendons, bien entendu : se défendent par le travail : car le zèle de la société dont je parle a dépisté un genre de trafic pour lequel il faut bien avoir quelques ressources, mais qui met surtout en jeu cette soif de gain facile dont ne sont tourmentés que les gens déjà sortis et comme déshabitués de la pauvreté. Je veux parler de l'assurance sur la vie contractée sur la tête d'enfants dont la mort est attendue, espérée, et finalement hâtée par les bénéficiaires de l'assurance. Suivant l'horrible aveu d'un accusé, de tels enfants ont plus de valeur morts que vivants. En cinq années, la société a eu jusqu'à 19.000 cas d'enfants maltraités qui représentaient pour leurs parents une « valeur » de 95.000 livres sterling, soit une moyenne de 5 livres ou 125 francs par enfant.

Pour pénétrer ainsi dans des recoins du monde criminel, habituellement fermés à l'œil de la police officielle, il a fallu que la société fût en quelque sorte aidée par tout le monde. Et, en effet, elle a été aidée par le Parlement qui l'a reconnue, aidée par les administrateurs des taxes des pauvres, qui ont compris que faire sentir aux parents toute leur responsabilité, c'était diminuer l'oisiveté, la prodigalité, la négligence, sources trop abondantes des charges des paroisses. Elle a obtenu l'aide des magistrats (juges de paix) et des juges proprement dits, qui, la voyant à l'œuvre et se rendant compte de sa compétence, ont fini par faire à ses inspecteurs une sorte de « situation semi-officielle ». Elle a reçu l'aide des sociétés locales auxquelles elle a fait faire cette découverte surprenante que les cruautés envers les enfants étaient beaucoup plus fréquentes qu'on ne le croyait et qu'elles se produisaient à la campagne autant qu'à la ville. Enfin, elle a obtenu la coopération des masses : car, dans ses dix années d'existence, elle a pu s'assurer le concours de plus de cent mille citoyens des classes laborieuses qui ont prêté leur témoignage et ont par là rendu possible l'action de la justice.

Les efforts ainsi groupés ont-ils d'heureux résultats ? Oui, la statistique de la société nous le démontre. Rarement une seconde poursuite a été nécessaire. Des 7.398 personnes qui ont été jugées, 6.700 vivent aujourd'hui avec leurs enfants, et

il n'y en a eu que cent qui aient provoqué une seconde poursuite. Cependant, la conduite des pères et mères sortant de prison n'est jamais ignorée de la société qui multiplie les précautions pour que tout cas de récidive soit promptement connu, dénoncé et instruit.

A quoi tient un changement si merveilleux? En grande partie à ces dernières précautions. Mais la société indique d'autres causes. Elle indique d'abord la punition même, d'autant plus efficace qu'elle a été plus longue : car les degrés dans l'amélioration de la conduite des parents à l'égard de leurs enfants sont généralement proportionnels au nombre des mois pendant lesquels ils ont été privés de la liberté. Mais il y a une autre explication qui me frappe davantage, parce qu'elle met encore en lumière ce mélange d'assistance et de fermeté dont je parlais tout à l'heure. Pendant que les parents sont en prison, la société ne néglige pas les enfants. Aussi, lorsque ceux-là sont rendus à la liberté, une surprise les attend. Comment avaient-ils laissé les victimes de leur négligence ou de leur violence? Pâles, maigres, en haillons. Comment les retrouvent-ils? Réconfortés par un régime qui les a nourris, réchauffés, vêtus, rendus propres et gais. Ce spectacle inaccoutumé réveille le sentiment paternel et même, ajoute-t-on, « un certain orgueil naturel au cœur d'un père *(a father's natural pride)* ». Ainsi de l'enfant même restauré émane un attrait qui aide à la réforme du coupable. Le père en voulait, comme on dit vulgairement, à sa victime des infirmités et de la langueur dont il était cependant responsable. Plus tard il est fier d'une vigueur et d'une bonne mine dont il est bien loin d'avoir le mérite. Rien de moins logique, mais rien de plus conforme à tout ce qu'il y a d'irraisonnable dans l'égoïsme et dans la passion humaine. Ce sont là des observations qu'une société privée était seule à même de faire, et dont seule elle pouvait tirer parti, avec ce mélange de bienveillance, de finesse et de fermeté qu'on ne pourra jamais attendre de l'action impersonnelle du monde officiel.

IV

L'ÉDUCATION DE L'ENFANT. LA FRÉQUENTATION SCOLAIRE. LES TRUANTS SCHOOLS

Mais ce n'est pas assez de préserver les enfants de la « cruauté » : il faut leur assurer une instruction et une éducation convenables. C'est ici encore un soin que les Anglais n'ont voulu abandonner ni au gouvernement seul, ni à l'initiative purement individuelle. Toutes les classes y ont mis la main : c'est véritablement l'affaire de tous.

La pièce maîtresse du mécanisme est l'institution des conseils d'école ou *school boards*. Ces conseils sont nommés tous les trois ans par les mêmes électeurs que les membres de la Chambre des communes. Le vote est fait partout au scrutin de liste et avec le suffrage accumulé qui permet la représentation des minorités.

Le rôle du *school board* est double : il inspecte les écoles existantes et il fonde des écoles là où il estime que celles qui existent ne suffisent pas. Les écoles créées et soutenues dans les paroisses par l'Église établie *(Church of England)*, les écoles ouvertes par le clergé catholique, sont des écoles confessionnelles : la religion, soit catholique, soit protestante, y est enseignée avec soin, de manière à pénétrer de son influence l'éducation tout entière ; ces écoles sont encore en majorité. Les écoles fondées par les *school boards* sont relativement neutres : l'enseignement du dogme y est remplacé par la lecture de la Bible. On souhaite, à la vérité, que l'instituteur fasse un peu plus : on lui demande d'expliquer le texte sacré dans un sens fermement chrétien. Mais on le lui demande sans l'y contraindre ; car une circulaire dit : « S'il en est parmi vous qui ne puissent donner consciencieusement l'enseignement religieux dans l'esprit indiqué, des mesures seront prises pour les dispenser de l'obligation de donner des leçons sur la Bible. »

A l'heure actuelle une crise sévit sur ces écoles, au moins dans la capitale. Le *school board* de Londres a voulu réagir

contre l'indécision croissante ou l'espèce d'évanouissement du dogmatisme chrétien dans ses écoles. Il a exigé que tout enseignement religieux fût nettement affirmatif sur la divinité de Jésus-Christ, sur l'inspiration de l'Esprit Saint. Aussitôt un grand nombre d'instituteurs s'entendirent et se « syndiquèrent » pour réclamer la dispense de l'enseignement biblique. On tint des meetings, on échangea des protestations. En ce moment même la lutte continue. Il est beaucoup trop tôt pour conjecturer l'issue du conflit et pour rien présager de définitif sur les progrès plus ou moins grands que pourra faire dans la Grande-Bretagne la « neutralité » ou la laïcité de l'enseignement primaire. Ce qui mérite d'être mis bien en relief, c'est d'abord que jusqu'ici, et dans cette période où la criminalité a diminué, cet enseignement a été partout pénétré de l'idée religieuse; c'est ensuite que tous les Anglais ont eu également la ferme volonté d'assurer la fréquentation d'une école ou d'une autre, selon les convictions des familles, mais la fréquentation d'une école.

En France, le pouvoir a institué des commissions scolaires dont l'action est nulle : la plupart oublient de se réunir. Il est bien loin d'en être de même en Angleterre. Nous n'avons point de gendarme, de douanier, d'employé des contributions ou de l'enregistrement qui mette plus de zèle à dépister les fraudes et la contrebande que les officiers du *school board* en déploient pour assurer la fréquentation de l'école primaire. Beaucoup trouvent que les *school boards* sont tyranniques; le mot a été prononcé devant moi par un haut fonctionnaire, mais qui trouvait, comme il était juste, que cette tyrannie avait du bon.

Périodiquement l'officier ou le *visitor* du *school board* passe dans les écoles : on lui communique les listes; il les étudie, les compare avec les listes de la population; il relève les noms des irréguliers, et, quand il trouve une infraction, il la poursuit devant le magistrat. A une première comparution, le père doit payer cinq shillings, et il les paye. La manière dont se passent ces enquêtes, l'esprit dans lequel est dirigée cette chasse à l'illettré, concourent à assurer également la liberté de conscience des familles et le respect absolu de la loi scolaire. Ainsi une école catholique peut s'ouvrir où elle voudra. Du

moment où elle accepte l'inspection et communique ses listes (ce qu'elle est heureuse de faire), elle reçoit environ vingt francs par an et par élève. De son côté, l'archevêque catholique de Westminster a, me dit-on, un prêtre spécial qui va dans les *workhouses* réclamer les enfants dont il peut prouver l'origine catholique : cette recherche est facilitée, comme les autres, par la bonne volonté de tous ou de presque tous.

On comprend ce qu'un pareil système doit avoir d'efficacité contre le vice précoce, fruit de la paresse et du vagabondage. L'école n'enseignât-elle pas tout ce qu'elle pourrait enseigner et aussi bien qu'elle le devrait, elle empêche les enseignements de la rue et ceux des bandes. C'est beaucoup. Or, il est vraiment difficile aujourd'hui qu'un petit Anglais ait la liberté de choisir entre ces deux enseignements. S'il trouve le moyen d'échapper pendant quelques heures à l'officier du *school board*, s'il réussit, avec ou sans la permission de ses parents, à prolonger l'école buissonnière, on ne tardera pas à le constater. Alors il ne s'agira plus d'une simple amende à infliger à son père : on l'enverra lui-même passer quelque temps à l'école des récalcitrants ou des réfractaires, — *truants school*, — encore une fondation des *school boards*. J'ai vu de près ce genre d'institution, unique en Europe : j'y ai retrouvé une application des plus heureuses, à mon sens, de l'excellente méthode dont j'ai eu déjà tant d'occasions de montrer les fruits.

L'Angleterre compte actuellement treize *truants schools*, dont deux à Londres. Que le lecteur veuille bien me suivre, soit à Upton-House, soit à Highbury-Grove, dans le quartier d'Islington. Cette dernière maison est un peu plus belle d'apparence que ne l'exigerait sa destination présente. Elle avait été bâtie pour une association qui devait élever des enfants de missionnaires : l'œuvre ayant échoué, l'immeuble fut acquis dans de bonnes conditions. Le directeur et sa femme sont donc à même de vous offrir le thé dans un appartement plus que confortable. Mais franchissons un corridor, nous nous trouverons bientôt dans l'établissement même, au milieu des petits *truants*.

En voici un qui arrive, conduit par un *policeman* qui tient le jugement à la main. Le directeur lit le papier, interroge

l'enfant et lui pose la question prévue : « Pourquoi n'allais-tu pas à l'école? » Le petit déguenillé, fort sale et de mauvaise mine, baisse la tête et marmotte obstinément : « *I know not* (Je ne sais pas). » Il y a cependant toutes chances pour qu'il ressemble à la grande majorité de ses futurs compagnons, qu'il soit espiègle comme eux, mais facile à conduire, apprenant vite, n'ayant été gâté jusqu'ici que par la paresse et un commencement de vagabondage : on l'a arrêté à temps sur la pente des associations dangereuses où le laissait glisser la négligence de ses parents.

Un maître vient et l'emmène. Il va être déshabillé, peigné ou plutôt rasé, désinfecté, douché, baigné, vêtu d'habillements propres. Quoique l'habit, dit-on, ne fasse pas le moine, on tient à lui donner tout de suite, des pieds à la tête, la sensation d'une vie nouvelle : et c'est une remarque qui m'est faite ici, comme à Rummelsburg, près de Berlin, que pareille cérémonie de purification sur un petit arabe des rues ne s'accomplit jamais sans qu'un air de tristesse, ou, si l'on veut, de gravité atteste tout de suite l'impression inaccoutumée qu'elle produit.

Voilà l'enfant encadré. Ils sont là environ deux cents qui ont généralement de huit à treize ans. Le jugement pris contre eux les a, je ne dirai pas condamnés, mais destinés à rester dans l'école jusqu'à l'âge de quatorze ans. On a mieux aimé, ce qui est très sage, mettre tout de suite la main sur l'enfant pour une période longue, quitte à abréger son internement aussitôt que possible et de manière à lui persuader que sa mise en liberté dépend de lui. En effet, lorsque le sujet vient pour la première fois, il ne reste généralement que huit semaines ; on le met ensuite en liberté conditionnellement, avec recommandation instante de suivre désormais exactement l'école ordinaire. De ces « licenciés », vingt-cinq ou trente pour cent manqueront à leur promesse et se feront réintégrer. Cette fois on les gardera quatre mois, et, s'ils reviennent une troisième fois, six mois. Si, enfin, il en est qui semblent appeler un traitement moral plus prolongé, on les envoie, en pleine connaissance de cause, soit dans une école industrielle, soit dans une école de réforme. Mais une seconde ou une troisième récidive deviennent de plus en plus rares.

Presque tous regrettent la famille et la liberté, quelles que soient les privations qu'elles leur ménagent; presques tous s'arrangent de manière à ne plus perdre l'une et l'autre.

Comment donc sont-ils traités dans les *truants schools*? Avec un mélange de sollicitude et de sévérité qui fait que le séjour leur est bon à tous points de vue, qu'il les instruit, les forme, les fortifie et que cependant ils ne tiennent pas du tout à le prolonger. Ils ne sortent jamais, n'ont jamais de promenade, jamais de récréation, si ce n'est le dimanche. Un tel régime peut à bon droit passer pour dur, à un âge surtout où l'on aime tant la mobilité, la vie en commun, le jeu, la conversation bruyante. La santé des enfants n'en souffre cependant pas : on en atténue la rigueur par une nourriture substantielle, par des soins de propreté multipliés et par la variété des occupations. Tout le travail de l'établissement : blanchissage, nettoyage, balayage, cuisine, est fait par les pensionnaires, avec l'obligation du silence. L'atelier, soit de cordonnerie, soit de couture, alterne avec la classe, et la gymnastique ou l'exercice militaire tiennent lieu de récréation. Il semble qu'on veuille les soumettre en peu de temps à une éducation intensive qui leur fasse apprendre beaucoup, sans fatiguer à l'excès ni leurs cerveaux ni leurs membres, et qui leur laisse le désir d'abréger ce rude apprentissage, tout en les forçant à confesser plus tard qu'il leur a été très profitable.

Le jour où l'on inaugurait l'établissement, un des membres du *school board* de Londres, promenant ses regards sur ces constructions si bien aménagées, si neuves et si confortables, ne put s'empêcher de dire : « Est-ce que vraiment vous comptez sur un séjour dans cette maison pour corriger les enfants et les dégoûter de mal faire? Je crois que vous aurez bien des mécomptes. » Le président lui répondit : « Nous ne devons pas descendre au niveau de ces enfants ; nous devons nous appliquer à les élever jusqu'au nôtre. » Le mot était généreux, mais je crois que la pratique même et les résultats ont encore mieux répondu à l'objection, puisque, tout en donnant à l'enfant des soins intelligents, de bonnes habitudes et une éducation préservatrice, on lui inspire assez peu le désir de revenir. Or, ce n'est pas seulement sur les écoliers arrêtés et enfermés

là pour quelques mois que l'institution produit son effet : c'est sur bon nombre d'enfants que la crainte de l'internement éloigne du vagabondage et de l'oisiveté.

V

LA PRÉSERVATION ET LA RÉFORME DE L'ENFANT. — ÉCOLES INDUSTRIELLES ET ÉCOLES DE RÉFORME. — LES ŒUVRES DU DOCTEUR BARNARDO. — L'ÉMIGRATION.

Quelques effets néanmoins que puisse produire une telle institution, il faut s'attendre à ce qu'un grand nombre de caractères plus exposés ou ayant déjà succombé au mal, aient besoin d'une éducation plus prolongée. Le grand mérite de l'Angleterre est d'avoir su de bonne heure créer pour ceux-ci deux espèces d'établissements qu'elle s'est appliquée à bien distinguer : les écoles industrielles (ou, comme nous dirions chez nous, professionnelles) et les écoles de réforme. En principe et je crois aussi dans la pratique la plus générale, la distinction est, quoi qu'on en ait dit, bien marquée. Voici comment le rapport officiel de 1893 la formule encore :

« Les écoles industrielles sont faites pour recevoir les enfants qui n'ont encore été condamnés pour aucun méfait, mais que leurs habitudes doivent probablement faire glisser du côté du crime si on ne les prend pas en main à temps. Les écoles de réforme reçoivent les jeunes malfaiteurs qui sont tombés dans le crime et qui ont été condamnés, soit par les magistrats, soit par la cour semestrielle du comté, soit par les assises, à un court emprisonnement devant être suivi d'une détention de cinq ans au plus dans une école certifiée[1] ». En d'autres termes, les écoles industrielles sont des établissements préventifs : les écoles de réforme sont, comme leur nom l'indique, des établissements répressifs, quoiqu'ils soient en même temps des établissements d'éducation.

Je n'ai pas l'intention de donner ici une longue description de ces maisons. Plus ou moins bonnes, on en trouve d'ana-

1. C'est-à-dire reconnue et autorisée, soumise à l'inspection.

logues dans tous les pays d'Europe et d'Amérique, et la France assurément n'en manque pas. Je voudrais seulement indiquer ce que la méthode britannique a de plus original et aussi de plus efficace dans la lutte contre le crime.

Je dirai d'abord que cette opposition fermement maintenue contribue à donner à chaque genre d'établissement un caractère bien net. Ici les enfants qui ont fait le mal savent que tout en s'occupant d'eux avec sollicitude, on les punit: là, ceux qui n'ont été que malheureux ou négligés ou dont les parents seuls ont été coupables, sentent qu'on n'a voulu imprimer sur eux aucune ombre de flétrissure. En somme, rien n'est plus juste et rien n'est plus apte à entretenir dans chacun des deux milieux l'esprit qui lui convient.

Des hommes qui font autorité, M. Charles Lucas, M. Th. Roussel ont cependant trouvé que la sélection n'était pas poussée encore assez loin, que l'école industrielle recevait des éléments trop divers, des insoumis de l'autorité domestique des réfractaires de l'école et parfois de petits délinquants, mêlés à des enfants simplement abandonnés, à des orphelins et à des enfants de condamnés. Oui, on y trouve en effet des sujets de toutes ces catégories. Les uns viennent du *workhouse;* les autres sont envoyés directement par les paroisses; beaucoup sont admis sur la demande des parents ou à la recommandation de protecteurs, et on a voté pour leur admission (toujours avec le suffrage accumulé). La plus grande partie est amenée par les *school boards* (qui, souvent, ont une école à eux, leur appartenant en propre). Sur 2.925 enfants qui, dans le cours de l'année 1892, ont été mis aux écoles industrielles, 1837 y sont entrés par cette dernière voie. Ce mélange est-il si redoutable? On ne peut subdiviser à l'infini, et le danger d'introduire dans les écoles industrielles des enfants plus mauvais que la majorité de ceux qui les habitent ne peut être qu'atténué par la coexistence des écoles de réforme.

Chaque année les rapports très précis des inspecteurs de la Couronne sont mis sous les yeux du public; chaque année les représentants des deux groupes d'écoles se réunissent en un congrès et se font également un devoir de publier leurs procès-verbaux. Un tel contrôle doit faire qu'à part des cas exceptionnels et discutables, chaque enfant est là où il doit être et

est traité comme il doit être traité. Aussi n'ai-je point été trop surpris d'entendre le directeur d'une école industrielle m'affirmer que jamais, ni dans son école actuelle ni dans celle par laquelle il avait débuté, il n'avait reçu de véritable délinquant. Il ajoutait que ceux dont il était chargé, une fois devenus ses pensionnaires, étaient absolument comme les autres ; il ne voudrait établir entre eux aucune subdivision en dehors de celles qui sont exigées par les âges et par les progrès scolaires ; il était même tout particulièrement touché de leur bon cœur à tous, comme s'ils voulaient témoigner de leur reconnaissance envers ceux qui avaient changé à ce point leurs conditions d'existence.

En effet, il est difficile d'imaginer pareil changement. C'est même là la critique que j'adresserai à quelques-unes des écoles que j'ai visitées : on y sent un bien-être, parfois un luxe exagéré : faire manger ces enfants sur une nappe, comme je l'ai vu à l'école de Saint-James, c'est trop.

On peut s'attendre à ce qu'il n'en soit pas tout à fait de même dans les écoles de réforme. Là, sur 1.257 enfants admis dans le cours de l'année. on ne pouvait en compter que 369 qui n'eussent pas antérieurement subi de condamnation. Je crois donc inutile d'expliquer comment ces enfants sont moins bien traités que les autres, comment ces maisons qui leur sont destinées sont moins enjolivées, moins parées et moins fleuries. Mais ce que je n'aurai garde d'oublier, c'est qu'on a soin de les moins agglomérer. Si l'on excepte quelques vaisseaux-écoles dont le personnel ne peut pas monter à moins de 200 ou 250, la moyenne des écoles de réforme est d'environ 100 élèves. C'est une proportion que les écoles industrielles dépassent assurément, mais d'assez peu. La grande école de Feltham [1] a bien 700 pensionnaires ; c'est un cas à peu près unique, et je ne crois pas que dans l'ensemble des autres écoles industrielles la moyenne dépasse 160 ou 180. Il y a là, pour ce que nous appelons l'éducation correctionnelle, un supplément d'expérience précieux. Et plût à Dieu que ceux de qui dépend chez nous cette éducation voulussent bien ouvrir les yeux enfin !

1. Très vaste d'ailleurs, subdivisée en fermes, ateliers, petit vaisseau-école, séparés par de grands espaces et où la discipline est assurée par un nombreux personnel.

J'ai prouvé en plus d'une circonstance que la récidive des enfants sortis des maisons de correction est proportionnelle à l'agglomération de leurs effectifs pendant la durée de la correction. Nos « colonies » privées, qui ont des moyennes de 150 pensionnaires, ont une récidive qui va de 5 à 10 p. 100; nos colonies publiques dont chacune a environ 400 pupilles, ont une récidive qui dépasse 20 p. 100, qui va même beaucoup plus haut si, comme on le fait en Angleterre, on étend ses recherches sur les quatre années qui suivent la sortie de l'établissement. La Suisse et le grand-duché de Bade, dont les petits refuges, organisés en familles, n'ont pas plus de 60 enfants, tombent à 2,50 ou à 4 p. 100. Voyons maintenant l'Angleterre. Parmi les enfants sortis des écoles industrielles, on en compte 4 p. 100 chez les garçons et 1 p. 100 chez les filles qui soient ultérieurement condamnés. Chez les enfants sortis des écoles de réforme, la récidive ne peut être que plus élevée, puisque la plupart avaient déjà connu la prison : elle est de 19 p. 100 chez les garçons, de 5 p. 100 chez les filles, soit, pour l'ensemble des deux sexes, de 12 p. 100. C'est là un résultat beaucoup plus favorable que celui de nos colonies publiques. Il a de quoi confirmer tous nos calculs, et aussi de quoi expliquer comment le système anglais fait, presque aussi bien que le système suisse, tarir la source la plus abondante et la plus utile à surveiller du crime et du délit.

Faut-il s'étonner dès lors que le nombre des écoles de réforme tende à diminuer et le nombre des écoles industrielles à augmenter? N'est-ce pas tout d'abord une conséquence naturelle de la diminution du nombre des délinquants et de l'affaiblissement des classes criminelles? Et la nation chez qui se produisent ces heureux et rares phénomènes n'est-elle pas autorisée à faire succéder à la rigueur de son ancienne répression une intervention plus clémente? Le directeur — fort instruit — de Highbury-Grove me disait : « Depuis quinze ans, on cesse de plus en plus de compter sur l'intimidation : on voudrait développer dans les esprits cette pensée qu'il y a quelque chose de bon à attendre de la société et de la vie. » Chez une nation qui n'a jamais été sentimentale, qui n'a jamais été suspecte d' « altruisme » exagéré, ni de faiblesse à l'égard de ceux qui lui nuisent, une telle disposition est à

remarquer; mais ce qui est plus à remarquer encore, ce sont les effets qu'elle obtient.

Nous venons de montrer ici, dans un ordre qui a pu paraître logique, les efforts faits pour former l'enfant en général, pour l'habituer à l'école ordinaire, pour l'y ramener, s'il le faut, pour substituer ensuite à l'éducation défaillante de la famille une éducation qui le prépare à la vie, puis, enfin, pour réparer par une éducation plus sévère le tort qu'a pu causer la privation ou la méconnaissance de ces premiers bienfaits. En réalité, si nous regardons la suite historique des institutions de l'Angleterre, c'est l'ordre inverse qu'elle a suivi. Au commencement du siècle, elle pendait encore des enfants de douze ans. En 1847, elle a fait une loi sur les crimes des mineurs et a commencé à leur appliquer une pénalité spéciale. En 1854 (après l'appel fait à l'Europe par notre loi de 1850), elle a créé ses écoles de réforme. Quatorze ans plus tard, en 1868, elle fondait les écoles industrielles. C'est en 1870 seulement qu'elle avait l'idée des *truants schools* et qu'elle en faisait les annexes ou les soutiens d'une instruction primaire désormais universelle. En 1889, elle a fait encore un pas dans la voie de la pitié envers les enfants en permettant de les enlever à des parents indignes. Enfin, en octobre 1893, elle a décidé que le juge pourrait envoyer directement les enfants dans les écoles de réforme sans les faire passer par la prison.

Cette question était depuis longtemps à l'ordre du jour et elle soulevait des discussions passionnées. Dans l'Angleterre proprement dite on soutenait volontiers qu'un court emprisonnement (il s'agissait de dix jours à quatre mois) ne pouvait ni abattre ni corrompre un enfant, que la flétrissure venait du crime et non de la prison, que la condamnation à la prison assurait le paiement de la dette sociale, que l'enfant trouvait ensuite le séjour de l'école bien meilleur, etc. Autant de raisons qui n'en étaient pas et qui cachaient tout simplement l'obstination du parti pris. C'est surtout en Écosse que l'opposition à la prison préalable s'accentua, et elle finit par rallier une majorité, même en Angleterre. Les administrateurs, les hommes de métier avouèrent que, si l'on exceptait la ville de Londres, il était difficile d'assurer dans les

prisons la séparation complète des mineurs et des adultes, que la prison déprimait donc et démoralisait l'adolescent beaucoup plus qu'elle ne l'avertissait. Ils firent aussi remarquer qu'un grand nombre de magistrats, notamment en Écosse, répugnaient tellement à la prison, qu'ils acquittaient l'enfant purement et simplement ou l'envoyaient à une école industrielle. De là ces deux espèces de conséquences : des enfants déjà coupables échappaient à toute mesure réformatrice et devenaient promptement des récidivistes ; d'autres, qui eussent mérité l'école la plus sévère, étaient envoyés dans des écoles trop douces, uniquement parce que celles-ci n'exigeaient pas d'emprisonnement préalable. On justifiait ainsi en partie les plaintes de ceux qui blâmaient le mélange indiscret d'enfants simplement abandonnés et malheureux avec des enfants ayant déjà comparu devant les tribunaux.

Dorénavant, ce double inconvénient va disparaître ; et ainsi la dernière loi qui, de prime abord, semble une mesure de pure clémence assure en réalité beaucoup mieux la défense sociale : elle fera qu'un moins grand nombre d'enfants échapperont à la surveillance ou à la tutelle de la société. Cette surveillance et cette tutelle, d'ailleurs, on les renforce l'une et l'autre en les étendant jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, au lieu de seize.

Avant de conclure, je voudrais dissiper un dernier préjugé sur la conduite de l'Angleterre à l'égard de ses malfaiteurs. On l'a louée, Dieu sait avec quel aveuglement, de s'être débarrassée de ses criminels et d'en avoir peuplé l'Australie[1]. On dit encore que si elle a dû renoncer à l'émigration forcée de ses condamnés adultes, elle a soin de faire émigrer en masse les enfants abandonnés ou vicieux qu'elle ne veut plus avoir à sa charge. Est-ce là la vérité? L'idée qu'on peut coloniser avec de tels éléments est une des plus périlleuses parmi toutes celles dont nous nous engouons périodiquement. L'Angleterre, qui nous a déjà donné une leçon en renonçant à la transportation de ses *convicts*, peut encore nous éclairer de plus d'une manière sur l'émigration des adolescents.

Sans doute, l'Angleterre émigre beaucoup, et elle fait émi-

1. Sur cette question si embrouillée, voir *le Combat contre le crime*, chap. XIII.

grer bon nombre de sujets dont s'étaient chargées ses écoles industrielles ou ses écoles de réformes. Mais voici deux documents qui sont de nature à faire réfléchir.

Dans son dernier rapport officiel, M. l'inspecteur général lieutenant-colonel Inglis s'exprime ainsi : « J'ai encore recueilli des plaintes au sujet des enfants qui obtiennent leur libération des maisons de réforme en vue de l'émigration et qui reviennent presque immédiatement en Angleterre », pour le plus mauvais exemple de leurs anciens compagnons. Pour que ces plaintes aient été rappelées dans un rapport officiel aussi concis et aussi positif, il faut qu'elles aient été sérieuses. Elles l'étaient en effet. Le 12 juillet dernier, à l'hôtel du *school board* de Londres, avait lieu la réunion générale des représentants des écoles industrielles et des écoles de réforme. Là, le directeur de la ferme-école de Redhill (une superbe école de réforme, datant du siècle dernier, que M. de Metz a visitée et dont il s'est inspiré pour l'organisation de Mettray,) disait publiquement : que 42 p. 100 des enfants partis de Redhill pour le Canada en étaient revenus, après avoir coûté en pure perte mille livres sterling de frais de transport. L'honorable directeur, un des plus justement estimés de la Grande-Bretagne, demandait, en conséquence, que les enfants ne fussent plus envoyés là-bas qu'en libération conditionnelle et que l'on condamnât à la prison tous ceux dont on apprendrait le retour.

Un tel remède serait-il efficace? Je n'ai pas à le conjecturer, pas plus que je n'ai à critiquer les pratiques d'une maison où j'ai trouvé tant à louer. Je me bornerai à mettre sous les yeux du lecteur un élément de comparaison. Je le trouve dans le dernier rapport (23 juin 1893), fait sur les œuvres du docteur Barnardo.

Il s'agit ici d'une création entièrement privée qui, depuis vingt-huit ans, a réussi à fonder librement cinquante et une œuvres (asiles pour les enfants des deux sexes, refuges, hôpitaux, fermes-écoles, écoles professionnelles, bureaux de placement, bureaux d'émigration). Bien que discutée à certains points de vue et accusée, par exemple, de quelque excès de prosélytisme, elle n'en rend pas moins à l'Angleterre une infinité de services. On s'en fera une idée quand j'aurai dit que dans le cours de l'année 1893 elle a reçu de 82.709 donateurs

une somme totale de 3.351.350 francs; et cette somme énorme ne dépassait que d'environ 25.000 francs celle qui avait été recueillie l'année précédente.

Le chef de ces admirables établissements, plus simples, plus pratiques que la plupart des écoles industrielles, se félicite de son émigration. En vingt-huit ans, il a envoyé aux colonies, soit individuellement, soit par petits groupes, 6.571 enfants, dont 6.128 ont été au Canada. Sur ce nombre, il s'attribue 99 p. 100 de succès définitifs. Mais à quelles conditions? Il va nous le dire.

« En premier lieu, nous ne devons faire émigrer au Canada que la fleur de notre troupeau (*the flower of our flock*) : j'entends par là ceux qui ont une robuste santé de corps et d'esprit; ceux qui sont absolument droits, honnêtes et vertueux; ceux qui, si ce sont des garçons, ont reçu une bonne éducation industrielle dans nos ateliers, ou qui, si ce sont des filles, ont pu se former par un soigneux apprentissage aux travaux domestiques.

» En second lieu, il faut qu'une continuelle surveillance soit exercée sur tous les émigrants, après qu'ils ont été placés dans les familles canadiennes : et cette surveillance consiste dans des visites méthodiques et dans une correspondance régulière. » — A mon avis, ajoute le rédacteur du rapport, une émigration qui ne respecte pas ces conditions « est, surtout en ce qui concerne les enfants, une présomptueuse folie, qui court droit à un désastre ».

Encore une fois, je n'ai pas qualité pour comparer les procédés du docteur Barnardo à ceux qui peuvent être suivis par des institutions plus officielles et plus imbues d'idées anciennes. Je livre seulement cette appréciation à ceux qui voudraient poursuivre encore, soit pour les enfants, soit pour les adultes, la chimère ruineuse de la colonisation par les bras d'individus paresseux ou révoltés. Une nation qui veut diminuer le crime chez elle n'essaye pas de se débarrasser purement et simplement de ses criminels, et surtout elle n'essaye pas de se débarrasser de ceux qui sont en danger de le devenir. Elle punit les uns, elle surveille et patronne les autres, car elle doit savoir qu'elle ne peut tirer bon parti d'un homme nulle part qu'à la condition de l'avoir soigneusement formé ou réformé.

CONCLUSION

J'ai donné des faits et je me suis efforcé de remonter à quelques-unes des causes qui, elles aussi, sont des faits. Volontiers je résumerais tout en deux mots : la société anglaise s'est défendue elle-même, et elle l'a pu parce qu'elle l'a voulu. Quant au moyen qu'elle a employé, il est également facile à dégager : c'est l'association, non l'association vite menaçante de ceux qui se concertent pour la satisfaction d'intérêts en hostilité avec d'autres intérêts, mais l'association de ceux qui ne mettent en commun que la passion du bien général. Je sais que dans certains pays cette seconde espèce d'association sera moins ménagée, moins encouragée même que la première, dont elle n'a ni les habiletés ni les audaces. Mais comme toute politique, celle-ci se juge à ses fruits. Il est difficile de limiter, à plus forte raison de combattre, une de ces forces sans être contraint de s'appuyer sur l'autre. Si l'on se défie de ce qui est charité, croyance et dévouement, on devra subir bon gré mal gré l'alliance funeste des mauvaises passions coalisées : si l'on veut se retourner ensuite contre ces dernières, on ne le pourra faire avec succès qu'en groupant ou qu'en laissant se grouper librement les énergies morales que peut-être on avait tenues longtemps en suspicion.

Nous nous appliquons depuis quelque temps à briser les associations de malfaiteurs, à les surprendre même sous les formes fuyantes qui leur permettent de se dérober à la justice. Il serait bon de compléter ce grand effort en favorisant de plus en plus les associations « bienfaisantes ». L'exemple de l'Angleterre démontre que la puissance d'un État et la force de ses pouvoirs ne perdent absolument rien à ce que tous les bons citoyens veuillent et puissent prendre en main le salut du pays.

HENRI JOLY

LE

QUART D'HEURE DE GRÂCE[1]

XIII

A partir de ce jour, il fut plus souvent à Bronisiolo que chez lui. Son général de brigade ne mettait guère d'obstacle à ses allées et venues : il était de ces rares vieillards qui n'ont pas oublié qu'ils ont été jeunes eux aussi.

Il n'allait pas toujours à cheval. De temps en temps, pour épargner ses montures, il se servait du *britchka* du loueur Baruch Wunderschoen, ou bien il allait à cheval jusqu'à la chaussée conduisant de Lemberg à Tarnopol, par Zloczow ; là, il attendait le passage de la diligence de nuit, pour se faire conduire jusqu'à un certain point de la route, à deux heures de Bronisiolo.

Il s'y rendait en flânant, dans la fraîcheur du matin, à travers les prés fleuris et les bois tout étincelants de rosée. On le recevait avec cordialité, et sans se montrer étonné de la fréquence de ses visites. Les deux vieux, esprits étroits, ne voyaient pas plus loin que le bout de leur nez ; du reste, ils étaient trop préoccupés pour se perdre en de longues conjectures. Sa société aimable, sa physionomie gaie leur plaisaient ; sa venue leur causait une vraie joie.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 novembre.

Quant à Filippa, il eût fallu à Barco une connaissance du cœur humain bien plus profonde que n'était la sienne, pour deviner ce qui se passait là, derrière son front sérieux. Ce qu'il savait, c'était que jamais elle ne lui avait laissé entrevoir, ni par un mot, ni par un regard, qu'elle jugeât ses visites trop fréquentes, importunes ou compromettantes. Elle semblait trouver cela tout naturel, comme s'il en avait été ainsi de tout temps.

Mais il n'avançait guère. A différentes reprises, il est vrai, il avait fait des allusions plus ou moins claires; mais jamais il n'avait risqué une formelle déclaration d'amour : d'abord, parce qu'en présence de Filippa il perdait toute son audace habituelle; et ensuite parce qu'il hésitait à faire un pas décisif. Elle n'était pas de ces jeunes filles avec lesquelles on engage de légères amourettes. La conséquence nécessaire d'une déclaration ne serait-elle pas le mariage?... Et à ce mariage, malgré tout son amour, Barco n'avait pas un instant songé sérieusement.

Il avait bien été surpris par son cœur au point de commettre cette autre grande folie dont les suites pouvaient être funestes pour lui; mais il n'était pas assez épris encore pour admettre l'idée d'un ménage escorté de soucis et de misère; aussi bien, célibataire endurci, considérait-il le mariage, avec ses joies permises et ses caresses légitimes, comme la dernière des banalités. Il aurait cru profaner son bel et sauvage amour en l'associant à des idées de pot-au-feu, de lit nuptial et d'un essaim de moucherons.

Ainsi donc il vivait étourdiment d'un jour à l'autre, sans se préoccuper de l'avenir; il jouissait du peu qui s'offrait à lui, et l'embellissait de son ardente fantaisie, l'entourait d'une auréole printanière multicolore et parfumée

Cependant leur camaraderie allait croissant chaque jour davantage. En prenant congé, il lui disait par quel chemin il comptait venir la prochaine fois; et si elle le pouvait, elle allait à sa rencontre, bien avant dans la forêt.

Ils s'en retournaient ensemble lentement, s'asseyaient de temps en temps sur la mousse, s'entretenant avec innocence de sujets parfois dangereux.

A chaque visite, il se sentait retenu. Cependant cette atmo-

sphère de profond découragement, de tristesse indicible et inguérissable qui s'exhalait de l'être tout entier de la jeune fille, flottait entre elle et lui comme une ombre froide et menaçante. Et puis il y avait la « patrie polonaise » qui, à tout moment, venait l'interrompre en ses plus ardentes effusions. Il commençait à éprouver pour cette patrie polonaise une aversion presque aussi forte que celle qu'il avait vouée à la Modlewska.

Pour les deux vieillards, ils gênaient peu ou point. Toutes leurs facultés étaient exclusivement occupées par la crise approchante.

C'est que les affaires allaient très mal.

Qu'advenait-il des jugements obtenus par Eibenstock? La nouvelle que Barco attendait de jour en jour n'arrivait pas. Au contraire, les choses se précipitaient avec une rapidité inattendue; et déjà la première mise en vente était fixée pour le commencement du mois d'août. Dans tout cela se reconnaissait la main du créancier mortellement offensé.

La vieille dame pleurait silencieusement dans sa chambre, fermée à clef, et n'apparaissait à table que les yeux rougis. Quant à Pan Broniecki, il était presque toujours invisible. Il passait la plus grande partie de son temps en tournées, faisant des démarches auprès des parents et des amis: démarches sur le résultat desquelles il aurait dû être renseigné d'avance.

Il ne recueillait que des baisers bruyants, des protestations chaleureuses de dévouement, des « *padam do nog* » sans fin, mais pas un rouge liard. « *Nie moge, panie!* — c'était le gémissement habituel. — *Jak jestem Polak, nie mam pieniedzy, panie dobrodzieju*[1] *!* » Et ces déceptions, se renouvelant de jour en jour, avaient brisé ses derniers ressorts physiques et moraux. Ses rares moments de loisir, il les passait dans un état de somnolence apathique.

Seule, Filippa était tranquille. La catastrophe inévitable, elle l'attendait avec le fatalisme d'une âme qui n'a jamais cru au bonheur, et que nulle calamité ne saurait abattre davantage.

Très souvent, Barco se reprocha de ne pas mettre fin à

1. « Je ne peux pas. *Panie!* Aussi vrai que je suis Polonais, je n'ai pas le sou, monsieur mon bienfaiteur ! »

toutes ces angoisses par un seul mot : mais alors il aurait dû avouer son intervention, et cela, il ne le voulait pas, pour plusieurs raisons.

Il craignait que Filippa, au premier mot, ne se retirât irrévocablement, de peur de paraître vis-à-vis des autres, de lui, et peut-être d'elle-même, s'être jetée dans ses bras par intérêt. Mais en admettant même qu'il réussît à vaincre cette délicatesse un peu égoïste, il aurait encore à redouter qu'elle ne repoussât son argent. L'orgueilleuse misère a d'infinies susceptibilités. Dans l'état d'extrême amertume où se trouvait Filippa, il était à craindre qu'elle n'éprouvât une volupté sauvage à se précipiter, elle avec ses parents, tête baissée, dans l'abîme d'où il voulait les tirer.

Pendant tout ce temps, on n'avait rien vu ni entendu de la Modlewska : et Barco avait presque fini par l'oublier, elle et son nez antipathique, lorsqu'un jour, en arrivant, il la trouva dans le salon assise avec Filippeczka.

Très désagréablement surpris, il fit la grimace : à quoi la Modlewska répondit par un grand éclat de rire. Elle se leva et lui tendit la main, non sans une certaine bonhomie.

— Les beaux jours, — dit-elle d'un ton goguenard, — les beaux jours sont passés. *Panie !*

Quoique désappointé cruellement et devenu tout à coup d'une humeur massacrante, il remarqua cependant que les traits de ce large et repoussant visage de Kalmouk n'avaient pas, aujourd'hui, cette expression haineuse dont il se souvenait si bien. Avait-elle changé d'opinion sur les Autrichiens en général, ou seulement sur sa personne? ou bien, avait-elle une secrète raison d'être satisfaite?

A la vérité, ces dispositions conciliantes n'étaient pas réciproques. Barco était furieux. N'avait-il pas eu déjà assez à combattre, et sans succès, contre Filippa seule? Que serait-ce maintenant, avec ce nouvel obstacle qui venait se placer entre eux?... Il connaissait le mystérieux ascendant exercé par la Modlewska sur la jeune fille : cet ascendant qui, à ses yeux, égalait celui du magnétiseur sur son sujet. Il se voyait déjà négligé, entièrement mis de côté, et comprenait qu'en effet les « beaux jours », comme elle les appelait, étaient à jamais perdus.

Mais il était bien décidé à ne lui céder la place qu'après avoir combattu et fait usage de ses derniers moyens.

Avec la résolution d'un homme qui n'a pas de temps à perdre, il alla droit au but, en déclarant à Filippa qu'il devait à tout prix lui parler, à elle seule, dans la forêt...

Un peu surprise, elle se leva néanmoins sans hésiter, et sortit à ses côtés. La Modlewska l'avait laissée faire sans donner aucun signe de désapprobation. Au contraire, il la vit, par un geste qui lui était habituel, poser l'index sur son large nez, tout en passant le bout de sa langue, comme pour dire :

— Tiens! je comprends.

Puis croisant, par un mouvement brusque une jambe sur l'autre, elle posa sa blague à tabac sur ses genoux, et se mit à rouler une cigarette entre ses doigts courts, jaunis aux extrémités.

Sans mot dire, Barco entraîna celle qu'il aimait jusqu'à l'entrée du bois, à peu près à l'endroit où Streletzky avait eu son accès de fièvre: et là, oubliant toutes ses belles raisons d'hésiter, il parla...

Maintenant, au moment où il craignait de la perdre, il avait entrevu toute l'immensité de son amour. Advienne que pourra : il devait le lui dire.

Il commença par laisser libre cours à sa colère contre cette odieuse Mongole, ainsi qu'il appelait la Modlewska. Il fit d'amers reproches à Filippa de ce que, non seulement elle tolérait la présence de cette personne, mais encore elle l'encourageait, quoi qu'elle sût fort bien que sa venue rendrait désormais leurs tête-à-tête impossibles et empoisonnerait leurs relations. N'avait-elle donc pas su que la Modlewska devait venir?... Pourquoi ne lui avait-elle pas annoncé cette visite, l'avant-veille au soir?...

Comme Filippa, un peu interdite, lui répondait qu'Antonina n'avait pas l'habitude de s'annoncer, qu'elle était arrivée à l'improviste, la veille au soir, il ne se contint plus. Il lui dit que, si elle l'aimait un peu, elle supprimerait désormais cette licence d'aller et venir; qu'il voulait être seul, tout seul avec elle; être l'unique à boire son haleine, non profanée par l'importune présence d'un tiers.

Et, tout à coup, se précipitant sur elle, violemment, presque

brutalement, il l'enlaça dans ses bras; et avant qu'elle pût l'empêcher, il avait couvert sa bouche, son front, ses grands yeux tristes et ses cheveux crépitants de fluide électrique, d'une pluie de baisers furieux, qui l'étouffaient et faillirent lui faire perdre connaissance.

Et, entre deux baisers, de ses lèvres brûlantes, il lui dit à l'oreille :

— Veux-tu être ma femme?

Le grand mot venait d'être lâché, sans qu'il sût comment : il lui avait échappé... Maintenant que c'était fait, il renchérissait encore, il épanchait en paroles ardentes la passion qui le consumait. Il finit par la sommer en termes brefs de se confier à lui pour la vie...

Puis, la lâchant, il attendit tout haletant sa réponse.

Elle avait dû s'appuyer contre un arbre pour ne pas tomber. Longuement elle le regarda, sans parler, avec une expression indiciblement navrée. Puis, secouant doucement la tête, elle murmura :

— Oh, mon ami!... Pourquoi avez-vous oublié ce que je vous ai dit l'autre jour?... Filippa Broniecka ne sera jamais l'épouse d'un homme. Elle ne s'appartient pas... n'appartient pas à l'amour... au bonheur... à la clarté du jour. De sombres puissances disposent de son corps et de son âme... Szczesny, Szczesny[1] ! toi pareil au nom que tu portes! Que cherches-tu ici dans l'habitation de la douleur?... Toi si gai... léger et heureux comme un rayon de soleil... qu'es-tu venu faire ici dans cet air de caverne où couve la vengeance?

— Ainsi... tu me repousses? proféra-t-il.

Avec un geste de désespoir, elle répondit :

— Je ne peux... je ne peux pas faire autrement!

Et elle s'enfuit.

Il resta comme pétrifié.

Depuis longtemps, elle l'avait accoutumé à ces discours étranges, incohérents, aussi bien qu'à de certains sous-entendus mystérieux dans le genre de ceux-là. Évidemment cette tête, inquiète par naissance, s'était montée encore davantage au souffle de certaines influences, dont la sombre

1. Le « *Félix* » polonais, — qui signifie également « heureux ».

nature qui l'entourait rendait l'effet encore plus puissant. Toute une jeunesse, passée dans la solitude des forêts, l'avait prédisposée aux idées les plus étranges, aux croyances et aux superstitions les plus insensées... Mais aujourd'hui, après sa brûlante déclaration d'amour, il avait espéré autre chose.

Il se sentit profondément blessé. Ce que sa demande en mariage lui avait coûté, lui seul le savait. Par amour pour elle, il venait de renverser tous ses principes, de changer toutes ses perspectives ; il avait renoncé à tous ses grands rêves d'ambitieux, pour une maigre, très maigre aisance.

Une pareille action n'aurait eu, chez un autre, rien d'extraordinaire : on voit tous les jours des gens abandonner leur carrière, se brouiller avec leur famille, plier sous le fardeau d'une vie de galérien, pour pouvoir épouser la bien-aimée de leur cœur — et Dieu sait quelle est, souvent, cette bien-aimée! — Mais ces gens-là sont des natures honnêtes et bourgeoises, des âmes tendres, prédestinées au rôle de père de famille ; tandis que lui avait toujours été un ambitieux bien caractérisé, assez égoïste même, et se grisant d'un bel avenir militaire et social...

C'est égal : en ce moment, il aurait accepté sans hésiter la pauvreté la plus dure ; il aurait pris un emploi dans les postes, les chemins de fer, Dieu sait où encore, uniquement par amour pour elle. Et elle... elle l'avait refusé! Refusé avec ses éternelles phrases absurdes!... Même ses plus grands moyens n'avaient pu arracher cet esprit aux idées bizarres et malsaines qui l'enchaînaient. C'était fini, bien fini. Il ne restait plus rien à faire. Adieu, Filippeczka! Adieu, court songe d'été, avec tes images ardentes, avec tes doux et mortels parfums! C'est fini...

Il vit la jeune fille s'enfuir et disparaître dans le feuillage, sans qu'il eût fait un pas pour la rejoindre. Il était trop humilié. C'était le premier refus qu'il eût essuyé de sa vie ; et il aurait voulu s'enfoncer dans les profondeurs de la terre, se dérober aux regards des hommes et à ses propres yeux.

Cela, il ne le pouvait pas... Ce qu'il pouvait, c'était partir sur-le-champ, pour ne plus revenir.

Mais non! Auparavant, il voulait se donner une dernière

consolation, une dernière joie sauvage : il fallait que la Mongole sût ce qu'il pensait d'elle.

Et, d'un pas rapide, il revint à la maison.

XIV

Il trouva la Modlewska plongée dans la lecture d'une nombreuse correspondance, qu'à son entrée elle fit disparaître dans les amples poches de sa robe noire, sans se préoccuper de la grotesque déformation qui en était la conséquence. Les mains fourrées dans la ceinture, elle le regarda d'un air railleur.

— *Bez kochanki* (sans la bien-aimée)? demanda-t-elle.

Éclatant de rire, elle pencha la tête vers la poitrine de Barco, et fit mine d'allumer une cigarette aux flammes de son cœur. Décidément elle était en belle humeur, ce jour-là.

Mais Barco, sans daigner répondre à ses saillies, entra tout droit en matière.

— Avez-vous une conscience? lui demanda-t-il durement.

Elle le regarda, étonnée :

— Savez-vous que vous êtes un original très impertinent? Je devrais, ma foi, vous donner une leçon. Mais je suis trop curieuse de savoir où vous voulez en venir... Si j'ai une conscience? Parbleu! Je crois bien! Et une soignée, même... du dernier modèle... Seulement, je ne crois pas que nous puissions guère nous entendre sur cet article...

— Moi, j'entends par conscience la voix qui me défend de nuire aux autres.

— Mais... moi aussi... à peu près.

— Eh bien, vraiment, vous en faites bon marché, de votre conscience!... Car, enfin, vos procédés sont révoltants!... Pour soulager votre amertume, vous vous faites un plaisir exécrable de pervertir, de dépraver, par système, le cœur d'une créature, jeune, belle, celle-là, créée pour être heureuse et pour faire le bonheur d'un autre!... Vous vous emparez de tout son être, pour la précipiter dans le dégoût

de la vie, tuant en elle tout sentiment de jeunesse, de gaîté, de joie! Et vous éprouvez une sensation diabolique en contemplant ce cœur qui dégénère, se dessèche, se déforme chaque jour un peu davantage, comme ces malheureux petits enfants dont on entravait autrefois la croissance, pour enfaire des nains!... Car, enfin, — cria-t-il dans une rage soudainement débordante, — est-ce que c'est la faute de Filippa, si le monde a eu des torts envers vous?... Est-ce que c'est sa faute si votre foie de créature bilieuse et mauvaise a grossi, comme...

— Comme celui des oies de Strasbourg?... Ha! ha! ha! Pour l'insolence, vous allez bien!

— Vengez-vous! — poursuivit-il, sans faire attention à cette interruption. — Maniez la faux et le poignard, la strychnine et la dynamite ; peu m'importe. Mais n'empoisonnez pas de sang-froid, systématiquement, le cœur de cette malheureuse, pour vous en faire dans l'avenir un instrument!... Voyons, dites-moi : est-ce qu'à la vue de votre œuvre le cœur ne vous saigne pas?... Mais regardez-la donc! Il n'y a plus ombre de jeunesse, de vitalité, dans cette jeune fille de vingt-deux ans! Lasse, découragée jusque dans les moelles, elle traîne, un jour après l'autre, une existence de condamnée, ayant pour tout commerce la société des ombres!... Ce n'est pas pour elle-même que l'infortunée croit avoir été mise au monde, mais seulement pour en pleurer d'autres, pour en venger d'autres!... Est-ce que cela n'est pas absurde, ridicule, dans sa navrante tristesse?... Et c'est à vous qu'elle doit tout cela, à vous seule! J'en suis convaincu, je le sais! En vous servant de ses dispositions d'esprit excentriques, vous vous êtes mise à la travailler d'après un plan fixé d'avance, jusqu'à ce que vous l'ayez faite ce qu'elle est aujourd'hui : une malheureuse, et bientôt peut-être une folle! Car c'est dans une maison de fous qu'elle finira... si elle ne se tue pas auparavant... Vous riez!... Cela vous fait rire!

Il la regarda avec deux grands yeux farouches, tout injectés de sang. La colère allait l'étouffer.

— C'est un crime que vous avez commis là, reprit-il. Oui, madame ; un assassinat!... Et s'il vous est possible de contempler votre œuvre avec tranquillité, vous étalez une nature

effroyablement perverse, une méchanceté monstrueuse!... Tout cela excite votre hilarité?... Eh bien, madame, pour augmenter votre bonne humeur, sachez que je vous déteste, que je vous méprise!...

La Modlewska poussa un long et strident sifflement. Les yeux écarquillés, comme pour parodier une grande frayeur, elle leva les deux mains au ciel, écartant les doigts en forme d'éventail.

— Doux Jésus! (Autre sifflement). Par pitié, laissez-moi vivre!... Mais savez-vous que vous êtes un véritable ogre?... Pourquoi faire tant de bruit?... Nous pouvons parfaitement nous entendre en causant tranquillement! Du reste, je lis facilement entre les mots. Vous avez eu avec Filippa des... désagréments...

— Comment le savez-vous?

— Hum!... Il entre dans mes goûts, mon cher, de faire des études psychologiques... Je vous dirai plus : Vous lui avez proposé le mariage; et elle vous a répondu par un refus.

Barco poussa un gémissement rauque.

— Ç'a été le plus grand chagrin de ma vie.

Et les mains pressées contre ses tempes, il se mit à parcourir la chambre comme un fou.

— Et vous pensez, ça va sans dire, que c'est la Modlewska qui l'a poussée?

— Je ne le pense pas... je le sais!... Du reste, c'est prouvé à l'évidence. Elle a employé les mêmes phrases qui traînent dans tous vos discours... le jargon des conspirateurs et des fanatiques. Oui, c'est vous, c'est vous!

La Modlewska pompa avec difficulté une dernière bouffée de son bout de cigarette, qu'elle pressait et tournait entre ses doigts jaunis; puis, après l'avoir lancé par la fenêtre, elle se planta devant Barco, les mains dans les poches, les jambes écartées, comme pour le forcer d'interrompre sa course.

— Laissez-moi vous dire une chose, *Panie*. Que vous m'aimiez ou que vous me haïssiez, ça m'est parfaitement indifférent : pour moi, il n'y a pas d'individus, il n'y a que des nations. Je n'aime personne, pas même Filippa, et elle le sait. Mais je ne hais non plus personne, comme individu; et, si quelqu'un, par hasard, m'honore de sa haine, voilà ce que je fais...

De son pied grossièrement chaussé, elle donna un coup en arrière, en grattant le sol comme un chien ; mouvement appris des juifs polonais, qui signifient par là qu'ils secouent la poussière de leurs souliers. Puis elle poursuivit :

— Mais pourquoi vous cacherais-je la vérité?... Je n'aime pas à mentir. Je ne mens pas, si ce n'est en cas de nécessité. Le mensonge me fatigue : il faut toujours se souvenir de ce qu'on a dit, pour ne pas se contredire... Ce que j'ai l'intention de faire avec Filippa, c'est mon affaire. Vous ne me nierez pas, j'espère, que mes droits sur elle sont bien plus anciens que les vôtres!... Mais, si vous me croyez l'auteur de ce que vous désapprouvez si souverainement chez Filippeczka, vous avez tort. Dites-moi donc : est-ce moi qui ai tué les trois jeunes Broniecki?... Est-ce moi qui, à Madziewice, ai vaincu les derniers efforts de la Pologne? Est-ce mon couteau qui a coupé en trois la royale République?... Est-ce moi qui ai saisi Bronisiolo entre le pouce et l'index, pour le transporter d'un Éden en ce lieu sauvage, où les loups hurlent et crient les hiboux?... Non, monsieur. Filippeczka a grandi dans ce milieu, entourée de ces souvenirs. Tout naturellement, et sans mon intervention, elle s'est habituée à sentir la vie avec amertume... Savez-vous ce que c'est qu'un alibi?... Eh bien, je puis, pour ainsi dire, vous prouver le mien. Les années où l'esprit de Filippa était capable encore d'être modelé, je les ai passées dans un autre... beau pays : vous me comprenez. Il n'y a que deux ans que je suis entrée dans cette maison... porteur d'une lettre non affranchie, et qui pourtant n'a pas payé de surtaxe... Comment! Pouvez-vous vraiment supposer qu'il soit possible en deux ans de reformer à son gré un esprit comme celui de Filippa?... Elle est, — ainsi que vous avez coutume de dire, vous autres Autrichiens, — *têtue comme un Tchèque*... Mais permettez : j'ai la gorge sèche...

Elle ouvrit un petit placard pratiqué dans la muraille et, sans plus de cérémonies, se versa un verre d'eau-de-vie qu'elle vida d'un trait, en rejetant la tête en arrière, d'un geste énergique de buveur consommé.

— Vous savez... c'est une habitude prise *là-bas*. En partant pour ce... voyage d'agrément, j'avais malheureusement oublié dans mon armoire mon manteau de martre ; et les

tailleurs de ce pays-là ont une si mauvaise coupe, vous savez?.. Je fus donc, bon gré mal gré, obligée de prendre des *fourrures intérieures*, tout comme les autres. Elles tiennent chaud, et ne sont pas sujettes aux teignes... Mais de quoi étions-nous en train de causer?... Ah oui! Je voulais vous dire que je suis innocente des façons de penser de Filippa. Elles me vont... cela, je ne le nie pas. Je vous avouerai également, *Panie,* que j'ai mes intentions sur elle. Il est vrai qu'elles ne vous regardent pas. Mais ce qui est du dernier ridicule, c'est de voir en moi l'auteur de la veste que vous avez remportée!... On voit par là combien vous connaissez peu mes idées sur l'amour. Le mariage, *Panie*, est une ineptie. Mais l'amour... l'amour, c'est la seule chose vraiment belle en ce monde, et la seule qui le rende à peu près tolérable. Pourquoi ne pas en jouir? Qu'a-t-on besoin pour cela de prêtres, *Panie* et de serments, et d'autres simagrées?

— Mais alors, dit Barco avec horreur, alors, vous êtes vraiment pour tout de bon une... nihiliste?

— Nihiliste! Qu'est-ce que c'est que ça?... Je suis tout simplement, *Panie*, une femme sans préjugés... J'ai oublié les miens dans mon placard, avec ce manteau de martre que vous savez. A mon retour je les ai trouvés, eux aussi, rongés par les mites, et tombant en poussière, au moindre souffle.

Barco, plein de dégoût, s'était retiré de quelques pas.

— Et... avez-vous communiqué ces idées à Filippa? demanda-t-il avec effort.

— Si je vous disais que non, me croiriez-vous? Mais je vous ai déjà dit que Filippa a sa tête à elle. Elle et moi, nous ne pourrons jamais aller d'accord sur tous les points, comme du reste jamais deux personnes ne le peuvent. Pour faire une comparaison : moi, je suis une prolétaire; elle, elle est un *szlachcic*... Mais tout de même, cela ira! — ajouta-t-elle en se parlant à elle seule, comme oublieuse de sa présence...

Ainsi se termina cette singulière altercation qui, comme le Rhin, avait commencé par de furieuses cascades, pour finir par se perdre paisiblement dans les sables. Barco en garda la vague conviction qu'il n'avait pas, dans la nihiliste, cette inexorable ennemie qu'il avait cru. Et, sans doute, le sentiment de n'être toléré que parce qu'on le regardait comme un jouet inoffensif,

un passe-temps sans conséquence, ne pouvait manquer de l'humilier ; il se trouva cependant tranquillisé, rasséréné au point de sentir chanceler dans son âme sa résolution de partir sur-le-champ. Même, après un moment de réflexion, il se décida à rester. Il voulait affecter de ne tenir aucun compte des paroles que Filippa avait pu proférer dans une minute d'égarement, et attendre patiemment de nouvelles chances de réussite.

Dans le courant de la matinée, il eut encore un entretien avec la Modlewska. C'était un peu avant midi. Il arpentait le jardin de long en large, les mains derrière le dos, et plongé dans de sombres pensées, lorsqu'il se sentit atteint à la joue par une boulette de mie de pain.

Vivement il se retourna, et vit la nihiliste (en était-ce une?) qui du doigt lui faisait signe de s'approcher.

— Elle vient de rentrer, dit-elle. Soyez constant et sans préjugés... et elle est à vous.

Très ému, s'efforçant en vain de se donner une contenance calme, il reprit sa promenade par les allées du jardin. Pour l'avenir il s'en remettait aux bons offices de sa singulière alliée.

En effet, un quart d'heure plus tard, il vit Filippa sortir de la maison, et, après l'avoir cherché des yeux, s'avancer vers lui.

Elle aussi était visiblement émue ; son front était humide, ses yeux démesurément agrandis.

Elle lui prit la main, qu'elle étreignit avec force. Il était évident qu'elle voulait parler ; mais elle ne le pouvait pas, tellement l'émotion lui serrait le gosier.

Marchant silencieusement côte à côte, ils franchirent la haie par une brèche tenant lieu de porte, et pénétrèrent sous l'ombrage des premiers arbres de la forêt. — Pendant ce temps, elle s'était un peu calmée. Non sans peine, elle articula ces paroles :

— Félix !... vous m'avez donné aujourd'hui la plus grande preuve d'amour que l'on puisse accorder à une femme ; et moi... je vous ai repoussé !... Il ne pouvait en être autrement... eussé-je dû en mourir... Si vous saviez... oh ! si vous saviez quelle est la femme que vous vouliez épouser !...

Non, jamais, jamais je ne puis être la vôtre, monsieur! Jamais! quand même les paroles de Wernyhora [1] deviendraient une réalité... Mais ne vous en allez pas, monsieur! Restez, mon ami, ne me maudissez pas. Je ne peux pas vivre pour vous... je le puis encore moins *sans* vous!

Et, dans un transport passionné, elle se tourna vers lui. Un cri, ressemblant à un sanglot... et leurs lèvres s'unirent en un baiser sans fin...

— Mais pourquoi? au nom du ciel... — voulait demander Félix.

Elle lui ferma la bouche.

— N'essayez pas de pénétrer ce mystère!... Alors tout serait fini entre nous, et il ne me resterait plus que la mort!

Puis retombant, comme à son insu, du français dans sa langue maternelle :

— Continue de venir comme avant, monsieur [2], mon seul ami! Viens apporter une lueur de vie dans ce tombeau!... Viens, désiré par moi, comme l'est par les morts le coup de minuit!... Ne me quitte pas... mais, pour l'amour de Dieu, ne me questionne plus...

XV

Pris trop au dépourvu par tout cela pour être en état de comprendre, Barco eut le sentiment de marcher dans un rêve. Il ne savait même pas s'il était vraiment heureux. Il se laissait faire avec apathie, ayant conservé tout au plus assez de volonté pour se promettre de ne rien oublier : ainsi pourrait-il savourer ses délicieuses émotions plus tard, dans la tranquille solitude de sa chambre.

En attendant, le mystère dont Filippa était enveloppée le tourmentait plus que la déclaration passionnée de la jeune fille ne le rendait joyeux...

1. Le cosaque Wernyhora prédit la délivrance de la Pologne par une bataille livrée près d'Horodenka.

2. Cette singulière combinaison du mot « Monsieur » avec le tutoiement est régulière en polonais.

Ce jour-là, ils furent cinq à table. Le *szachcic* venait d'interviewer son dernier parent et de perdre sa dernière lueur d'espoir. L'esprit absent, il mâchait machinalement les morceaux dérisoires qu'il se forçait à engloutir, afin de ne pas avoir l'air de manquer d'appétit, ce qui aurait été, selon lui, une offense aux « droits illimités » de son hôte. Il n'oubliait pas de presser celui-ci, n'omettait pas non plus de boire à sa santé: il eût été sur son lit de mort qu'il n'aurait pas commis un pareil oubli. Mais il était écrasé, anéanti: plus homme, gélatine fondue...

Pani[1] Anna Wanda, toute raide sur sa chaise, comme une dame d'honneur à la table de la reine, cherchait péniblement à soutenir le fil de la conversation, sans cesser pour cela d'observer à la dérobée et d'un regard attendri son pauvre vieux, tout affaissé; les tristes pensées qui lui traversaient l'esprit se manifestaient par certains petits branlements de tête navrés, qui faisaient doucement osciller les deux boucles blanches tombant le long de ses joues.

Filippa, elle, se sentait la fièvre dans les veines, à la pensée des aveux qu'elle s'était laissé arracher du plus profond de son cœur, dans un accès de passion sauvage et brutale. Cependant, à aucun prix elle n'aurait voulu se reprendre; et son œil voilé, quand il rencontrait le regard brûlant de Félix, loin de se baisser, le fixait, comme pour lui répéter silencieusement son aveu.

Quant à la nihiliste, elle était d'une gaîté folle, et se plaisait à toute sorte de jeux de mots du plus mauvais goût. Ses allusions malicieuses à ce qui venait de se passer tenaient Filippa dans des transes continuelles.

Hrinko seul conservait l'équilibre parfait de son humeur journalière. Gauche, stupide et bienveillant, il faisait paisiblement son tour de table, renversait les sauces, cognait ses énormes souliers contre les pieds des chaises, essuyait à la dérobée l'argenterie sale avec sa serviette, afin de s'épargner la peine de changer les couverts...: Ruthène primitif, rustre, borné, maladroit, il représentait pourtant, lui seul, dans cette réunion d'êtres, le type de l'homme normal, étant le seul

1. Madame.

dont l'horloge intérieure ne fût pas détraquée, endommagée par des irrégularités maladives.

Après le repas, Barco prit le vieux monsieur à part. Il s'était décidé à lui dire tout. Il ne pouvait plus rester témoin indifférent d'une douleur qui contrastait si fort avec sa propre ivresse, comparable à une extase de fumeur d'opium. Car la conscience de la situation lui était enfin venue, et un sentiment de bonheur, encore vague, mais immense, l'inondait, s'insinuait le long de son dos, avec un frisson voluptueux de fièvre qui le remuait jusqu'aux moelles.

Il exhorta le pauvre vieux à reprendre courage ; il savait, lui, de source sûre, que la catastrophe ne serait pas pour cette fois. Un grand seigneur, ajouta-t-il mystérieusement, un personnage richissime qui ne voulait pas être nommé, mais qui estimait hautement Pan Broniecki et sa famille, venait de déposer une somme égale aux intérêts arriérés, plus les frais; et la communication officielle ne pouvait pas tarder à lui en être faite.

Le *szlachcic* avait écouté d'une oreille distraite; cette histoire ne lui était pas bien claire. Barco dut la répéter avec tous les détails, mais sans être plus heureux que la première fois. L'effet produit sur le vieillard fut presque nul. Il ne montra aucune joie et se contenta de murmurer, d'un air absent :

— C'est ça... Le compte y est, *Panie!*... Un an et demi... un an et demi au taux de dix pour cent... Dieu est miséricordieux, *Panie!*... Vous n'auriez pas dû lui flanquer son bonnet par terre, *Panie*. Mais vous avez eu raison... tout à fait raison, monsieur mon bienfaiteur! Dieu est miséricordieux, *Panie*. Que sa volonté soit faite...

Il était évident que Barco parlait en vain. Le malheureux gentilhomme était déjà trop abruti pour avoir encore la faculté d'écouter.

XVI

Bientôt il s'assoupit dans son fauteuil, au jardin. A côté de lui sommeillait la vieille dame, qui se levait en sursaut, tout effarouchée, chaque fois que son front touchait le rebord de

sa petite corbeille à ouvrage. Enfin sa fille vint à son aide, en lui glissant sous la figure un coussin; elle s'endormit profondément.

Alors les trois autres s'esquivèrent par le même chemin que le premier jour. Antonina ouvrait la marche, les mains croisées derrière le dos, la tête haute, en fredonnant une cracovienne. Elle semblait toute transformée; sa bonne humeur la rendait presque aimable... Les deux amants suivaient à une certaine distance; ils se tenaient enlacés par les épaules; ils marchaient sans se parler, respirant à pleins poumons l'air embaumé de résine qui s'exhalait de la forêt, et jouissant de la sensation exquise de s'appartenir, — sinon devant Dieu et devant les hommes, du moins devant eux-mêmes...

La Modlewska, avec ses allures masculines, avec sa taille disgracieuse, avec ses épaules trop étroites et ses hanches trop puissantes, campées gauchement sur deux courtes jambes, offrait un aspect assez ridicule, qu'involontairement elle parvenait à rendre tout à fait grotesque. Elle marchait à violents coups de hanche, en balançant le haut du corps, et scandait ses pas avec une telle énergie que toutes ses chairs en tressaillaient. De cette façon, elle voulait probablement démontrer sa virilité, son indépendance. Aujourd'hui, par surcroît, s'y joignait sa bonne humeur, qui se manifestait de temps à autre par un sifflement aigu et prolongé.

Quoique maintenant il commençât de la voir sous un autre jour, et malgré les services un peu équivoques qu'elle venait de lui rendre, Barco n'arrivait pas à vaincre son antipathie pour cette créature. Il ne savait pas pourquoi, mais il était hanté par cette idée qu'elle exerçait sur Filippa, outre son influence morale, encore une autre autorité plus définie. Il lui semblait que si Filippa était à lui, c'était parce que l'autre l'avait bien voulu, et que, sur un signe de ce grotesque personnage, elle disparaîtrait à ses yeux plus vite qu'un feu follet...

Comme si elle avait entendu ses pensées, la nihiliste s'était retournée brusquement. S'accrochant de tout son poids au bras de Félix, elle lui lança un regard malicieux.

— Assez à présent! Trêve à l'amour! — dit-elle, en imitant de ses doigts l'action de râcler une carotte: signe taquin et gamin, qui, dans ce pays-là comme ailleurs, veut dire qu'on

se moque de vous. — Je dois m'assurer, continua-t-elle, s'il reste encore quelque brin de Filippeczka!... N'oubliez pas, *Panie*, qu'il ne vous est pas permis de la manger. Elle m'appartient, *Panie*. Je n'ai fait que vous la prêter... Les hommes de loi appellent ça, je crois, un usufruit révocable...

Elle parlait en badinant ; mais l'amoureux crut observer que, vers la fin, sa voix avait pris une inflexion dure et grosse de sous-entendus, destinée à faire son effet sur Filippa... Et celle-ci ne semblait avoir que trop bien compris : car il la sentit se presser contre lui, comme pour invoquer son secours envers un mystérieux et horrible danger.

Une sensation bizarre s'empara de lui soudain. Pris d'un accès d'invincible dégoût, il aurait eu envie de se défaire de la nihiliste par une rude secousse ; mais des idées vagues de machines infernales, de bombes à renversement, le paralysèrent. Elle lui apparut comme une outre remplie de dynamite, et dont le seul toucher suffirait à produire une explosion... La promenade avait perdu tout son charme pour lui. Il était devenu maussade, et ne donnait plus que des demi-réponses.

Une autre circonstance contribua beaucoup à le préoccuper. On venait d'enfiler le même chemin qu'ils avaient pris la première fois avec son pauvre camarade, et qui menait à l'étrange boîte aux lettres que l'on sait. Est-ce qu'aujourd'hui on irait exécuter la même manœuvre que l'autre jour? En ce cas, il était convaincu maintenant qu'il y avait un rapport entre les visites de la Modlewska, et celles qu'on faisait au vieil arbre. Il se rappelait que Filippa, pendant le temps où il avait été seul avec elle, non seulement ne l'avait jamais conduit dans cette partie de la forêt, mais, au contraire, avait semblé l'éviter avec soin.

Ses soupçons devaient bientôt se confirmer. Plus ils se rapprochaient de l'endroit fatal, et plus ses compagnes paraissaient nerveuses et agitées. Tout sujet de conversation fut abandonné; involontairement elles pressèrent le pas, préoccupées, silencieuses...

Tout à coup, la Modlewska jeta un léger cri :

— Le voilà!

Et d'un seul bond, elle fut au pied du chêne...

Accroupie devant la fente étroite et basse, elle s'efforçait

d'y faire entrer ses doigts, tandis que Filippa, se tenant à l'écart, la suivait du regard, secouée de la tête aux pieds par un léger tremblement, qui, de leurs mains étroitement entrelacées, se communiquait aussi à tout le corps de Félix.

Au reste, cela ne dura, qu'un instant : à peine Antonina eut-elle réussi à enfoncer la main dans le creux, qu'elle la retira en poussant un cri de triomphe, un cri de joie sauvage.

Alors il se passa une chose étrange... Une métamorphose incroyable venait de s'opérer. Cette Norma moderne qui se tenait là, sous l'immense chêne, brandissant dans sa main haut levée, en guise du rameau légendaire, une bandelette de papier rouge feu, n'offrait plus aucun point de ressemblance avec l'épouvantail cynique et trivial qu'elle était d'habitude. Son œil brillait d'un ardent éclat, ses narines frémissaient; son corps, dressé sur la pointe des pieds, paraissait grandi singulièrement. Tout son être était enveloppé d'une dignité majestueuse et farouche qui ne fut pas sans produire, même sur Félix, une certaine impression.

Quant à Filippa, elle s'était arrachée à l'étreinte de ses mains; l'échine courbée, la tête basse, elle se tenait devant l'autre, dans une attitude humble et soumise, comme une vassale devant sa souveraine toute-puissante.

Alors Antonina, d'un pas lent et solennel, s'approcha d'elle, et, la regardant dans le blanc des yeux, lui dit ce seul mot :

— *Pamientaj* (Souviens-toi)!.

Lorsque Filippa se tourna de nouveau vers son amant, il semblait que la dernière goutte de sang eût disparu de son visage. Antonina, par contre, avait déjà déposé sa dignité solennelle, pour redevenir l'étudiante effrontée que l'on connaît. Lorsque Félix et Filippa, plongés dans un morne silence, reprirent lentement le chemin de la maison, elle les précéda en courant, avec des allures de chien, en décrivant mille tours superflus, se jetant à droite et à gauche pour fureter dans les buissons, comme un jeune barbet fou.

Puis, tout à coup, elle se planta devant Barco, suivant sa manière habituelle, dans la position du colosse de Rhodes; et avant qu'il eût pu l'empêcher, elle lui avait énergiquement frotté le nez du papier chiffonné, en s'écriant :

— Tiens!... Le voilà!... Flaire-le! Tu vois bien que ce n'est pas une lettre d'amour.

Et, poussant un éclat de rire, elle partit comme une flèche et disparut dans les bois.

Le papier, elle l'avait dédaigneusement laissé tomber.

Il se hâta de le ramasser. C'était une simple bande de papier rouge feu sans aucune trace d'écriture. — En effet, il ne se souvenait pas que l'une d'entre elles y eût seulement jeté un regard. C'était donc simplement un signal convenu d'avance, et l'apparente imprudence d'Antonina se réduisait à une simple bravade dépourvue de tout danger.

Profondément aigri, il se tourna vers sa compagne.

— Qu'est-ce que tout cela signifie? demanda-t-il. Pourquoi, si vous avez des secrets, m'engagez-vous à vous accompagner? Quel personnage me faites-vous jouer?... Vous moquez-vous de moi? Ou cherchez-vous à m'entraîner dans un complot?... Que signifie tout cela? Que signifie ce billet?

— N'essaye pas de pénétrer ce mystère, répondit-elle d'une voix suppliante. C'est un secret qui ne m'appartient pas. Mille morts ne parviendraient pas à me l'arracher.

— Ah! mais voilà qui est trop fort! Sache que moi aussi, je suis lié par des serments. Je ne veux, non, je ne veux pas me laisser entraîner dans des aventures qui...

— Écoute-moi, Szczesny! Aussi vrai que je suis Polonaise, aussi vrai que je crois à une félicité éternelle, tout cela n'a rien à faire avec tes serments... tes devoirs. Voilà tout ce que je peux te dire... O mon bien-aimé! N'oublie pas, n'oublie jamais ce qu'Antonina vient de te dire avec un air de plaisanterie! Oh! C'était la terrible vérité! Filippa ne t'a été que *prêtée!*... Écoute... regarde... tais-toi! N'offense pas les effroyables puissances auxquelles elle appartient. Par notre amour! Ne les offense pas... ou je suis à tout jamais perdue pour toi.

— Mais mon honneur?

— Il n'est pas en jeu; pas ça! — dit-elle en posant l'ongle du pouce sur le bout du petit doigt. — Mais j'en ai déjà trop dit. Rentrons. La patience d'Antonina est courte.

Et un léger frisson traversa le corps de Filippa Broniecka.

XVII

Barco passa une nuit blanche. Ses pensées tourbillonnaient dans sa tête, il était à demi fou.

Dans quel guêpier venait-il de se fourrer? Quelle conduite devait-il tenir? Il se passait des choses qui pouvaient avoir pour lui des conséquences incalculables. Il n'était pas assez niais pour ne pas comprendre que Filippa était liée par de terribles serments à une de ces sociétés secrètes qui dans les pays slaves ont trouvé de tout temps un sol fertile, et qui, fondées sur un dévouement fanatique et aveugle, disposent absolument des pensées, des sentiments, de la vie de leurs membres.

Fallait-il intervenir?... tenter de la sauver, au risque de l'éloigner de lui à jamais?... A cette pensée, il frissonna. Et, d'ailleurs, n'était-il pas dans la presque impossibilité d'agir? Comment lui, qui ne tenait pas un seul des fils de cette trame, pourrait-il s'y prendre pour en découvrir les forces motrices? Est-ce que, dans l'état désespéré des choses, il ne ferait pas beaucoup mieux, ainsi que Filippa l'en avait supplié, de suivre le bon conseil d'Antonina : — de jouir de l'heure présente, sans s'occuper du reste?... — Elle ne lui était que *prêtée*, il est vrai. Mais ne devait-il pas, quand même, se considérer comme assez heureux dans cette aventure? Après tout, la puissance en question aurait pu tout aussi bien lui refuser cette faveur limitée. N'était-il pas inconcevable que cet être mystérieux se fût pris pour lui d'une sorte de sympathie, au point de lui accorder des grâces particulières?

Mais ce fut inutilement qu'il s'efforça de considérer les choses de ce point de vue commode. Sa fierté se révolta contre le rôle humiliant qui lui était offert. Et dans le personnage imposé à Filippa, il vit celle-ci profondément dégradée.

Il se rappela certaines coutumes des anciens confins mili-

taires [1], où bien souvent un capitaine, à la fois commandant de compagnie et sous-préfet, voulant faire honneur à son hôte, lui donnait pour la durée de son séjour une belle jeune fille de son district, laquelle, non seulement obéissait sans murmurer, mais se trouvait très honorée par cette destination. Lui-même comptait un fait de ce genre parmi ses nombreuses aventures de jeunesse.

C'était barbare, c'était asiatique ; c'était révoltant, si l'on veut. Et pourtant Filippeczka, la belle, la noble, la fière, elle qui, pour lui, s'était si longtemps dressée sur un piédestal inabordable, ne jouait-elle pas un rôle autrement avilissant que cette pauvre et ignorante fille de la frontière, en demandant à ces autorités clandestines la permission de disposer de ce dont elle était la seule et absolue maîtresse, de son propre cœur? Et cela sous certaines conditions et pour un certain temps! N'aurait-elle pas mille fois mieux fait de le repousser sans pitié, se drapant à ses yeux dans le chaste et fier manteau de la vestale, que d'acheter leur bonheur au prix d'un abaissement infâme?

Et cependant elle l'avait fait! Et il connaissait assez son caractère pour savoir que la fierté en était le principe.

Elle ne devait donc trouver là rien d'humiliant : ses idées sur l'honneur devaient donc être bien différentes de celles du monde... Quoi! Était-ce possible? Elle, sa Filippa, celle dont il voulait faire sa femme, adhérait aux principes de l'*amour libre*?

Il se leva en sursaut, poussé par un terrible serrement de cœur.

Mais non, cela n'était pas possible! La Modlewska elle-même le lui avait bien dit. Probablement, il avait mal interprété les paroles passionnées de la jeune fille. Dans sa rouerie d'homme à succès, il leur avait prêté un sens qu'elles étaient loin d'avoir. Cette déclaration pleine d'abandon qu'elle était « à lui » signifiait simplement qu'elle lui donnait son âme.

1. On sait que l'impératrice Marie-Thérèse, pour protéger ses États contre l'invasion menaçante de la peste orientale, peupla la frontière croate de colons organisés militairement, qui, pour prix des terres que le gouvernement leur allouait, devaient monter la garde le long de la Save. — Cette institution, très originale et excellente sous plus d'un rapport, fut abolie en 1875.

Et c'était honteux vraiment d'avoir pu croire autre chose.

La tête lui tournait; il pensait devenir fou. Il éprouva cette sensation de frayeur que nous ressentons en présence de perceptions nouvelles, étranges et monstrueuses, que notre esprit ne parvient pas à dominer. Le conflit avec ses devoirs, où tout cela menaçait de l'entraîner, ne le tourmenta pas moins. Devait-il, ou non, se fier au serment de Filippa? Il ne voulait pas pousser le scrupule trop loin. Tant qu'il ne s'agissait pas de son propre pays, sa conscience ne lui reprochait rien : il n'était ni un détective, ni un fonctionnaire administratif; ceux dont c'était l'affaire n'avaient qu'à se tenir en garde... Mais si, pourtant, il s'agissait de son pays, il voyait, avec une effrayante netteté, toute tracée devant lui, la seule voie qu'en homme d'honneur il pouvait suivre : *faire son rapport à ses chefs!*... Cette seule idée le fit frissonner, baigna son front d'une sueur froide.

Après réflexion, il se tranquillisa : Filippa avait dit vrai, il ne pouvait en douter. Elle avait juré sur ce qui est le plus sacré au cœur polonais. Toutefois, pour plus de sûreté, il se promit, non seulement de lui en reparler dès le lendemain, mais aussi d'arracher à la Mongole une explication.

Cette idée lui rendit un peu de calme. Qui sait, du reste, si au fond de ce mystère il n'y avait pas simplement quelque enfantillage dont la découverte le ferait sourire de toutes ses frayeurs!... Les femmes ont toujours aimé à se donner de l'importance, à organiser des comédies politiques paraissant devoir bouleverser le monde et n'aboutissant à rien. Peut-être n'y avait-il là qu'une de ces conjurations d'opérette où les grands mots et les costumes sont tout...

Assez, assez!... Il était temps de dormir...

Barco se proposa de ne plus penser à rien. Par un expédient psychologique dont il avait usé quelquefois, il essaya de se mettre dans cet état de complète stupidité indispensable aux premières phases de l'assoupissement. Mais ce fut peine perdue. Le sommeil ne vint pas. Pareilles à des pointes de poignard, ses pensées perçaient la fragile membrane d'idiotie artificielle dont il avait à grand'peine enveloppé son cerveau.

Pour aggraver cette agitation nerveuse, il eut le sentiment d'une pression sur la poitrine, qui menaçait de l'étouffer.

Il éprouva la même angoisse que si le plafond de la chambre, déjà fort bas, s'appesantissait sur lui, jusqu'à lui écraser les côtes.

De l'air! De l'air!

Il sauta du lit et s'élança vers la fenêtre, qu'il ouvrit brusquement.

L'air frais de la nuit se précipita dans la chambre, avec un doux parfum mêlé d'œillets, de thym et de romarin; et il put respirer librement.

Au dehors régnait la nuit profonde et solennelle. L'atmosphère vibrait de fins sons métalliques, sortant des profondeurs de la forêt. Il y avait des passages, des battements d'ailes voluptueuses et languissantes. Et les ténèbres planaient, silencieuses.

Il ne parvenait à distinguer que les légers contours de quelques arbres du jardin et, sur l'horizon dessiné par une teinte plus fauve, une partie des cimes de la forêt qui s'élevaient en zigzags vers le ciel. Çà et là, une lueur phosphorescente piquait les buissons endormis : quelque ver luisant venait de baigner ses proches alentours d'une étrange et pâle clarté, pour s'éteindre aussitôt, comme noyé par la rosée humide.

Barco, soulagé, enfourcha l'appui de la fenêtre, le dos appuyé contre le mur, les bras croisés, les jambes flottantes, et dirigea son œil rêveur, le long de la façade de la maison, vers la chambre de Filippeczka.

C'étaient la cinquième et la sixième fenêtre, à partir de la sienne. Ces fenêtres, il ne pouvait pas les voir : le bâtiment primitif et austère qui s'appelait la maison de pierre de Bronisiolo ne présentait ni encoignure ni saillie; les façades, trop étendues pour leur faible hauteur, et de plus écrasées par un toit énorme, rampaient le long du sol, lisses, ininterrompues, d'une banalité désolante.

Il éprouva une irrésistible envie de se glisser jusqu'à ces bienheureuses fenêtres. Peut-être, par cette chaleur étouffante, les avait-elle laissées ouvertes. En ce cas, il lui serait possible de pencher la tête à l'intérieur de sa chambre : il entendrait son souffle... il respirerait, pendant une seconde, le même air qu'elle...

A la hâte, il passa un vêtement.

Mais, au moment même où il allait franchir l'appui de la fenêtre, un bruit, ressemblant à un éclat de rire diabolique, résonna tout à coup du côté de la forêt. Barco, dans sa conscience troublée, tressaillit comme un voleur pris en faute. C'était le cri de la chouette. Il le connaissait bien, ce cri, qui lui rappelait plus d'une aventure nocturne.

Et le voilà encore!...

Très alarmé, il écoutait, l'oreille tendue. Il avait cru trouver dans cette voix quelque chose d'étrange, d'inaccoutumé, sans savoir au juste quoi. C'était l'expression qui le frappait : ce n'était pas la voix stupide et instinctive donnée à l'animal par la nature ; il y avait de l'âme là dedans. Il crut y entendre quelque chose d'impératif... un ordre... une sommation... Était-ce un signal? Dans ce cas, il devait s'attendre à un troisième appel : il se disait que le nombre *trois* a toujours été de rigueur dans ces occasions-là.

Son attente ne devait pas le tromper.

Commençant par un cri aigu, puis descendant d'un seul trait dans une sorte de gamme chromatique, le signal sauvage, sinistre, perça les ténèbres, pour s'achever dans un rire hennissant, un vrai rire d'enfer.

Et, presque au même instant, il vit deux faibles lumières se détacher de la maison et, traversant le jardin avec des sautillements de feux follets, s'approcher du bois.

XVIII

Rapide comme l'éclair, il prit sa résolution. D'un bond, il franchit la fenêtre et se mit à leur poursuite.

Comme ses yeux avaient eu le temps de se faire à l'obscurité, il ne trouva pas de difficultés tout d'abord. Se cachant avec soin derrière les massifs du jardin, il glissa sans bruit, comme un Indien, et parvint à s'approcher jusqu'à une vingtaine de pas, sans être découvert.

C'étaient bien Antonina et Filippa. Les habits de paysannes

qu'elles portaient ne purent le tromper : il reconnaissait la tournure caractéristique de leurs personnes.

A l'entrée de la forêt, elles furent rejointes par deux individus, un homme de haute taille et un jouvenceau. Il y eut quelque hésitation : sans doute, on tenait rapidement conseil ; une des deux lanternes, considérée comme superflue ou dangereuse, fut éteinte : puis le groupe s'enfonça dans l'intérieur des bois.

Jusqu'alors, tout allait sans accident. Mais sitôt après commencèrent pour Barco des difficultés presque insurmontables. L'obscurité, déjà très profonde au dehors de la forêt, devint complète sous l'ombrage des arbres. Il ne voyait plus rien, à l'exception du léger reflet venant de la lanterne sourde qui glissait devant lui et qu'il devait suivre, sans se préoccuper ni des racines, ni des plantes rampantes entrecroisées sur le sol et qui cherchaient à le saisir comme autant de lassos, ni des branches pointues qui menaçaient de lui crever les yeux.

Ne s'attendant qu'à parcourir l'intervalle des cinq fenêtres, il n'avait pas songé à mettre ses bottes. Et cette omission favorisait son entreprise en lui permettant de glisser sans bruit ; mais ses pieds enduraient un véritable supplice, sur ce terrain traversé en tout sens de racines noueuses et tranchantes.

Il suffisait qu'un tronc ou un buisson vînt se placer entre la lumière et lui, — ce qui arrivait souvent : — aussitôt son étoile conductrice disparaissait comme par enchantement, il ne lui restait d'autre ressource que de s'élancer précipitamment, par bonds désespérés, à droite et à gauche, jusqu'à ce qu'il eût réussi à retrouver la vue du falot : après quoi, il devait faire de son mieux pour rattraper le temps perdu, car la lumière glissait avec une vitesse étonnante, et il avait à craindre de rester en arrière.

Bientôt ses joues furent couvertes d'égratignures et ses pieds déchirés.

Malgré tout, la distance entre lui et la lanterne allait croissant d'une manière inquiétante, et tous ses efforts n'y pouvaient rien.

A la fin, négligeant la précaution qu'il avait prise jusque-là de n'avancer qu'en tâtonnant, il se mit à courir comme un fou, à travers l'épaisse obscurité.

Soudain il se sentit brutalement frappé au front, comme par un coup de massue, et tomba à la renverse, sans connaissance.

Sa tête venait de heurter violemment contre un arbre.

Son évanouissement ne dura que peu de minutes. Mais lorsqu'il revint à lui, la lumière avait disparu, et tous ses efforts pour la retrouver furent inutiles.

Le voilà perdu en pleine forêt, dans la nuit la plus noire, incapable également de poursuivre et de rentrer. Il avait fait trop de détours pour qu'il lui fût possible de s'orienter, même approximativement. A l'aveuglette, il chercha quelque proéminence du sol pour attendre assis les approches de l'aube.

Les mains entrelacées autour des genoux, les yeux fixés dans les ténèbres, il s'accroupit sur une souche, en proie au découragement le plus absolu.

C'était une nuit d'été d'une chaleur presque étouffante. Au-dessus de sa tête, dans les cimes des chênes, se faisait entendre un léger crépitement. C'était la pluie ; mais pas une goutte ne parvint à pénétrer la sombre voûte.

Soudain, un murmure s'élève dans le feuillage. Il augmente rapidement jusqu'à devenir un bruit sourd et sinistre, grondant par la forêt, comme une menace de l'esprit des ténèbres. Violemment s'agitent les branches, et craquent des rameaux secs, brusquement brisés. Puis une terrible rafale secoue la forêt jusque dans ses racines. Des hurlements de désespoir semblent passer par les cimes ; les troncs plient en gémissant, comme des mâts tourmentés...

Tout cela n'a duré qu'un instant. Subitement, comme il est venu, l'orage est passé ; avec lui, a cessé la pluie de juin. Tout alentour, le plus profond silence ; seule, çà et là, l'aile de quelque oiseau de nuit frôle le feuillage...

Barco se sentit accablé par une impression d'isolement infini, sans espoir. Il lui semblait avoir fait une de ces terribles expériences qui vous coûtent la vie ou la raison. Il lui semblait être victime de toute la fausseté, de toute l'ingratitude humaines. Il avait le sentiment d'avoir été amené dans un guet-apens, brutalement terrassé par Filippa elle-même ; et il se la figurait, en ce moment, riant avec ses maudits compa-

gnons de l'imbécile dont elle s'était débarrassée d'une façon si sommaire.

Soudain, une horrible idée lui traversa le cerveau; une idée qui, d'un seul coup, mit ses veines en feu.

Quoi ! si...

Il n'eut pas le courage d'achever sa pensée... Mais il y a des idées obsédantes et qui, malgré tout ce qu'on fait pour les chasser, reviennent avec obstination.

En un instant, il sentit son cerveau bouillir. Son imagination surexcitée lui représenta des scènes qui menaçaient de le rendre fou de terreur. — Il venait de se rappeler ce qu'il avait lu des orgies monstrueuses que célèbrent certaines sectes fanatiques dans les steppes du Don. Le Slave est toujours et partout le même : est-ce que dans les forêts polonaises de telles horreurs ne s'accompliraient pas tout aussi bien que dans les plaines sarmates? Il vit Filippa, prêtresse d'un culte hideux, célébrer des sacrifices dont la seule image lui fit dresser les cheveux sur la tête : il la vit, dans l'exaltation d'une corybante, passer par tous les degrés d'un infâme avilissement volontaire.

La fureur l'étranglait. Ses poings se crispèrent. Ses tempes se mirent à battre comme des marteaux. Hors de lui, il bondit sur ses pieds, fit un mouvement pour s'élancer...

Mais l'obscurité seule eut tôt fait de le rejeter à terre; et il se mit à verser des larmes de rage impuissante, en labourant de ses doigts crispés la couche de mousse qui recouvrait le sol.

C'était la crise : elle mit une fin immédiate à cet accès de folie, provoqué par une coïncidence de tourments physiques et moraux presque trop forts pour la nature humaine.

Comme une bulle de savon, le fragile édifice construit par une imagination maladive éclata et s'évanouit, sans laisser d'autre trace qu'une sensation délicieuse de soulagement, telle qu'on l'éprouve après un cauchemar, au moment du réveil.

En effet, de pareilles idées ne pouvaient être qualifiées que de folles. Certes, Filippa était une nature exaltée : mais, en même temps, elle était noble et fière. Sa patrie, c'étaient les collines ensoleillées de la Pologne, et non pas ces immenses solitudes où la mélancolie plane sur des marais sans fin, où

le mysticisme vague et malsain célèbre ses horribles noces avec l'indomptable chair.

Comment avait-il pu être insensé à ce point? Les mystères de la forêt de Starokamien, assurément, n'étaient que ceux d'un culte de la patrie poussé à l'excès. Il connaissait les Polonais, il connaissait Filippa surtout, assez pour en être convaincu,

Avec la bienfaisante sérénité qui s'empara de son cœur, avec l'assoupissement de ses nerfs, causé par la réaction, la conscience nette de la situation lui revint....,

Oh! qu'elle était longue, qu'elle était noire, cette nuit dans la forêt! Quand donc les premières lueurs poindraient-elles à travers les arbres? Il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis qu'il les attendait. Autour de lui tout demeurait tellement immobile, tellement plongé dans une étouffante tranquillité! Il lui semblait impossible que, durant ce calme de mort, le temps continuât son voyage éternel, la terre sa course rapide au-devant du matin...

A la fin, il s'endormit, tout de son long étendu sur un lit moelleux de mousse et de myrtils, avec une racine pour oreiller.

XIX

Une sensation de fraîcheur pénétrante le réveilla.

Il faisait presque jour. L'aube grise d'une belle journée de juin venait de poindre.

Sur le feuillage des arbres, sur les fougères, sur les brins de mousse, des millions de gouttes scintillaient; la terre fumait; jeune et vigoureuse, la forêt s'éveillait de son long sommeil léthargique...

S'étant mis debout, Félix chercha à s'orienter; mais il n'y parvint pas. Jamais il n'avait pénétré dans cette partie de la forêt, — une plantation de hêtres relativement jeune, où quelques souches aux trois quarts décomposées, d'un diamètre énorme, rappelaient l'ancien bois de pins.

La seule chose dont il était sûr, c'est qu'il se trouvait dans

la partie située derrière Bronisiolo, et que, par conséquent, il devait, pour rentrer, se diriger à peu près vers le sud. Comme le ciel venait de se couvrir, à l'orient, d'une teinte jaunâtre, il tenait le premier point de repère: et, sans hésiter, il commença à se frayer un passage à travers les buissons, en ayant soin d'avoir toujours le reflet jaune à sa gauche.

Pendant quelque temps, il continua ainsi, croisant bon nombre de sentiers et d'ornières à demi effacés.

Enfin il arriva auprès d'un mince filet d'eau, sillonnant d'une chute presque imperceptible un terrain argileux. Sur les bords pullulaient la belladone et l'ellébore.

Voilà un guide!... Il savait que ce filet d'eau ne pouvait se jeter que dans cet autre ruisseau qui avait inspiré un jour à Filippa des remarques si amères.

Il se souvint d'avoir observé, non loin de la tuilerie, un confluent qui pouvait bien être celui-là. Il y avait donc quelque chance pour qu'en suivant ce filet d'eau, il parvînt à cet endroit.

Il se mit à longer le courant; il enfonçait jusqu'aux chevilles dans le terrain mou, à demi marécageux.

Lorsque, vingt minutes plus tard, il atteignit la briqueterie, il faisait parfaitement clair. Le soleil venait de se lever.

De là, se cachant soigneusement derrière les buissons qui formaient lisière, il se glissa le long de la forêt; après un quart d'heure de marche, il atteignit la place où, la veille, il était entré dans le bois, à la suite du feu follet maudit.

Avait-il appris la moindre chose? Une figure égratignée, des pieds meurtris, des vêtements abominablement souillés, le souvenir de la nuit la plus affreuse de sa vie, voilà ce qu'il avait rapporté de son excursion.

— C'est égal, se dit-il. Voilà une aventure que je n'oublierai jamais!

Devant lui s'élevait la maison seigneuriale; mais ce fut à peine s'il put la reconnaître.

Ce bâtiment si banal, si laid à l'ordinaire, nageait dans les premiers rayons du soleil matinal. Ses fenêtres brillaient comme de l'or pur; une légère et blanche colonne de fumée, s'élevant en ligne perpendiculaire au-dessus de sa cheminée délabrée, lui donnait un air charmant et hospitalier. Fraîche.

jeune, riante, la maison ne rappelait en aucune façon l'affreuse baraque désolée qu'elle était pendant le jour.

Un poète allemand dit quelque part : « Ce qui m'a rendu malheureux pendant la nuit, me rend heureux au point du jour. » Ainsi du beau Félix : où étaient maintenant ces horribles fantômes de la nuit dernière? Il ne comprenait pas comment son esprit avait pu atteindre ce degré de surexcitation. Là, c'était là-bas qu'elle dormait, derrière cette fenêtre étincelante, rêvant, à coup sûr, non pas de lascives orgies, d'horreurs inavouables, mais bien de la patrie et de lui-même : — deux objets, pensait-il modestement, également beaux, nobles et dignes d'amour.

Son cœur se serra tout de suite, à la pensée de l'odieuse injure qu'il lui avait faite : un ardent désir de lui demander pardon, de se jeter à ses pieds et de baiser le bord de sa robe, le poussait irrésistiblement vers elle.

Mais il était quatre heures à peine: cinq interminables heures devaient encore s'écouler avant qu'il pût la revoir.

Il aurait voulu du moins l'apercevoir à travers la fenêtre et emporter ce souvenir avec lui, dans sa propre chambre. Les volets intérieurs étaient clos : il dut se contenter de déposer un ardent baiser sur la vitre tout humide de rosée; après quoi il courut s'étendre sur son lit, où il fut accablé aussitôt par un sommeil de plomb...

Le premier objet qui frappa sa vue, sept heures plus tard, à son réveil, fut une enveloppe, bourrée au point de présenter la forme d'une boule, et qui portait les mots suivants, écrits d'une main de femme :

Medice, cura te ipsum [1].

Cette enveloppe contenait des timbres-poste.

Une grande frayeur le saisit. Évidemment, c'était l'écriture de la Modlewska. Ces mots latins étaient une allusion à la scène ridicule avec Streletzky; et quant aux blessures qu'il devait soigner sur lui-même, il n'y avait pas de doute : c'étaient celles de son visage affreusement égratigné.

1. « Médecin, soigne-toi toi-même. »

On l'avait donc vu. Mais où, et qui? Il se perdit en conjectures. La porte était close encore par le verrou qu'il avait tiré la veille au soir; et quant à la fenêtre, il avait eu soin de la fermer derrière lui en rentrant dans sa chambre. Par conséquent, personne n'avait pu y pénétrer pendant son sommeil. Il était bien sûr aussi de ne pas avoir été vu pendant qu'il rentrait. Il ne restait donc plus qu'une seule hypothèse possible : quelqu'un l'avait surpris lors de son sommeil sous bois. Et cette conjecture ne tarda pas à devenir une certitude.

Mais qui?... Certes il ne croyait pas Filippa capable de l'abandonner dans un pareil état dont elle ne pouvait pas ignorer la cause. Non, non! Filippa, il en était sûr, ne savait rien, ni de son aventure, ni du ridicule dont nécessairement on l'avait couvert. Il était évident qu'un hasard avait amené la maudite Mongole, seule ou en compagnie de personnes du même genre, à l'endroit où il était couché sur la mousse. Et tout son être fut pris d'une rage impuissante, à la pensée qu'ils l'avaient entouré, éclairé, tourné en dérision...

Mais l'enveloppe avec les timbres? Eh bien, oui, ce devait être aussi la Modlewska — que le diable l'emporte! — qui, l'avait devancé dans sa chambre; et, sans doute, l'enveloppe se trouvait déjà sur la table au moment où il s'était couché: seulement, distrait et fatigué, il ne l'avait pas aperçue.

Dans tous les cas, il voulait en avoir le cœur net. Il fit sa toilette à la hâte: et après avoir essayé d'effacer autant que possible, du seul costume qu'il avait avec lui, les traces de sa malheureuse excursion, il se rendit au salon, le cœur palpitant.

Il n'y trouva ni la Mongole, ni Filippeczka, mais seulement la vieille dame qui, les yeux gonflés par les larmes, lui annonça que ces demoiselles étaient parties à huit heures et qu'elles « lui faisaient leurs amitiés ». — On n'avait pas voulu le réveiller. La Modlewska venait de se rappeler tout à coup des affaires de la plus haute importance qui l'attendaient à Varsovie; et Filippa, sur sa pressante prière, l'avait accompagnée.

Croyant devenir fou, il passa la main sur son front. Il demanda, d'une voix que l'émotion rendait tremblante, si l'on n'avait pas laissé quelque chose pour lui... une lettre... un billet?

— Pour... vous ?

La vieille dame le regarda, étonnée, puis secoua la tête négativement.

Il s'informa de leur adresse à Varsovie. Elle l'ignorait. On avait renoncé d'avance à une correspondance que la surveillance politique devait rendre des plus dangereuses.

— Et la durée de leur absence ?

Elle n'en savait rien non plus. Et les larmes de la pauvre vieille coulèrent plus fort.

— Ah ! mon cher monsieur ! C'est triste, mais bien vrai : les parents et leur autorité ne comptent plus pour cette jeune génération. Filippa est mon seul enfant ; je voudrais la garder toujours près de moi... ne jamais m'en séparer un seul instant : car, hélas ! je suis tourmentée par le pressentiment qu'elle aussi est menacée par la fatalité qui plane sur notre maison... Et cependant, *Panie*, lorsqu'elle me fit part de sa décision, je ne pus que pleurer et supplier. Il y a longtemps que j'ai désappris la manière de commander !... Enfin... comme le bon Dieu voudra ! Que sa sainte volonté soit faite !...

Et elle croisa ses vieux doigts, fins et bien faits, quoique un peu raidis déjà par la goutte, pour murmurer une prière.

Barco, lui, priait aussi ; — mais sa prière s'adressait à une puissance diamétralement opposée, à laquelle il recommanda chaleureusement la Modlewska, chair et os...

CHARLES DE TORRESANI.

(La fin au prochain numéro.)

LES CHOUANS
SOUS LE PREMIER EMPIRE

L'ENLÈVEMENT D'UN ÉVÊQUE
EN 1806

(d'après des documents inédits)

Pour quiconque ne regarde que superficiellement à l'histoire, l'exécution de Georges Cadoudal et de onze de ses complices, à la date du 25 juin 1804, constitue l'acte final de la chouannerie. Il semble que ce redoutable partisan disparu, c'en soit fait des complots dont il était l'âme et que désormais, vaincus et décimés, tous ceux qu'il avait animés de son indomptable foi monarchique, électrisés par ses exemples, façonnés à son image, se soient résignés à subir un joug détesté. Il n'en est rien. Georges mort, son esprit demeura parmi ses anciens compagnons, émigrés et chouans. Pendant toute la durée de l'Empire, ceux qui avaient échappé à la captivité ou au trépas, loin de désarmer, continuèrent à combattre, obscurcissant de leurs menées ténébreuses et arrosant de leur sang la voie resplendissante où marchait Napoléon. En 1813, ils luttaient encore, ardents, intrépides, infatigables. Après Henri Forestier, Gogué, le chevalier de Céris, Élie Papin, La Haye Saint-Hilaire, le vicomte d'Aché, les deux Goyon, Armand de Chateaubriand, de Bar, pour la plupart morts à la peine, Louis

de La Rochejacquelein, au moment où l'Empire allait sombrer, apparaissait en Bretagne avec de l'argent, des munitions, des armes fournies par les Anglais et préparait un soulèvement dont la seule rentrée des Bourbons empêcha l'éclat. Les soldats et les chefs qu'il avait rassemblés se retrouvèrent debout pendant les Cent jours. Pour les contenir, Napoléon dut envoyer contre eux vingt-cinq mille hommes dont la présence sur le champ de bataille de Waterloo eût peut-être assuré la victoire à ses armes et changé sa destinée.

Que ces lointains et mémorables épisodes aient été négligés et oubliés, au point de rester en marge de l'histoire, alors qu'à y regarder de près, ils en constituent les péripéties les plus pathétiques, ce n'est pas un mince sujet d'étonnement pour qui se donne la peine de les étudier. Sans chercher à expliquer cette anomalie, on peut dire qu'elle ne diminue pas leur importance et qu'ils présentent cet avantage d'éclaircir bien des faits dont les causes sont restées obscures, ne serait-ce que l'impitoyable rigueur avec laquelle Napoléon traita, non seulement les rebelles déclarés, mais encore les suspects. Si, sous son règne, les prisons ne cessèrent pas d'être pleines d'émigrés et de chouans, c'est qu'il savait que presque tous n'eussent profité de leur mise en liberté que pour aller grossir les rangs des conspirateurs. Si les plus téméraires de ceux-ci tombèrent sous les balles des pelotons d'exécution ou montèrent à l'échafaud, c'est que, pour empêcher l'esprit de rébellion de se propager et l'insurrection de s'étendre, il fallait des exemples.

C'est un de ces tragiques épisodes que j'entreprends de ressusciter et de restituer à l'histoire à l'aide de pièces officielles, pour la plupart inédites. En dehors des Archives, il n'en existe des souvenirs que dans quelques relations locales, trop incomplètes pour qu'on puisse leur attribuer un caractère de version définitive et, à vrai dire, ces événements sont racontés aujourd'hui pour la première fois.

Tandis qu'échouaient en Vendée les entreprises des chouans, en Normandie et en Bretagne ils en préparaient d'autres. En Normandie, un des anciens lieutenants de Frotté, le vicomte d'Aché, s'efforçait de reconstituer le parti royaliste. En Bretagne,

le chevalier de la Haye Saint-Hilaire, un des plus intrépides compagnons de Georges Cadoudal, poursuivait le même but. Tous deux étaient signalés à la police. Mais, après avoir surpris leur coopération dans le complot de Georges, elle ignorait ce qu'ils étaient devenus. Elle les croyait à l'étranger. Des ordres étaient donnés pour se saisir d'eux, s'ils osaient remettre le pied en France. En réalité, sauf quelques excursions à Londres, d'Aché n'avait pas cessé de résider en Normandie. Tantôt sous le nom d'Alexandre, tantôt sous celui de Deslauriers, il se cachait dans le Calvados, dans l'Eure, dans l'Orne, déployant tant de ruses et jouant de tant de bonheur qu'au bout de deux ans, en 1806, sa présence dans le pays normand n'était même pas soupçonnée. A la même époque, La Haye Saint-Hilaire venant de Londres débarquait dans le Morbihan, rappelé par les circonstances que des rapports inexacts lui présentaient comme favorables à une insurrection.

Depuis la levée du camp de Boulogne, qui avait eu lieu pendant l'été de 1805, les royalistes bretons étaient convaincus de la possibilité de renverser l'Empereur. Les rigueurs déployées pour les réduire à l'impuissance, l'exécution de Guillemot dit « le roi de Bignan », complice de Georges et héritier de sa popularité, les vides opérés dans leurs rangs par des sentences inexorables, le visible découragement d'un grand nombre d'entre eux, enfin la surveillance à laquelle ils étaient soumis n'ébranlaient ni le courage ni la confiance de leurs chefs. Ils conservaient encore autant d'illusions qu'aux jours déjà lointains où, en apprenant le débarquement de Georges à la falaise de Biville, ils croyaient à un triomphe prochain. L'illustre chouan n'était plus là pour les réunir et les commander. Mais, à défaut de lui, à défaut de Guillemot, ils avaient Raoul de La Haye Saint-Hilaire, qu'ils avaient surnommé Peau-de-bique et qui se faisait appeler aussi Doison. Ils comptaient sur ce vaillant partisan pour rendre à l'esprit de rébellion son ancienne vigueur, pour grouper autour de lui les déserteurs alors si nombreux sur toute l'étendue du territoire, pour substituer aux procédés de la grande guerre, devenus impraticables, les procédés d'une guerre d'escarmouches et de pièges et en retirer les mêmes effets.

Les faits d'armes de La Haye Saint-Hilaire étaient innombrables. Ils remontaient aux temps de Quiberon et surtout à la campagne de 1798 durant laquelle, sous les ordres de Cadoudal, il commandait une division de l'armée de Bretagne. Ils témoignaient de son indomptable audace. C'est lui qui dirigeait en 1801 l'entreprise dans laquelle faillit périr le marquis de Kérouan, quand, le fils de ce gentilhomme s'étant rallié au gouvernement consulaire, le père fut pris par les chouans et obligé, pour sauver sa vie et sa liberté, de leur payer une rançon de quarante mille livres. C'est encore La Haye Saint-Hilaire qui taxait les acquéreurs de biens nationaux, qui vengeait sur les prêtres constitutionnels les prêtres réfractaires, poussant jusqu'à l'assassinat représailles et vengeances. On le soupçonnait d'avoir trempé dans le meurtre d'Andrein, l'évêque constitutionnel de Quimper. On le tenait, en un mot, pour un homme capable de tout. Arrivé à Paris avec Georges en 1800, après la paix de Pouancé, il avait voulu l'accompagner aux Tuileries.

— Je brûlerai la cervelle à Bonaparte pendant que vous vous entretiendrez avec lui, disait-il. Vous, préparez un discours pour la troupe que vous enlèverez dans l'étonnement où elle sera.

— Mais, vous!

— Moi! qu'importe. D'ailleurs, si vous êtes brave, il n'est pas dit que je périsse.

Ayant ensuite passé en Angleterre, il n'était revenu à Paris qu'en 1804, toujours avec Georges, aux côtés duquel il voulait être, quand ce dernier réaliserait son projet d'attaquer à main armée le Premier Consul. Ce complot déjoué, Georges arrêté, La Haye Saint-Hilaire, bien qu'il eût à ses trousses la police de Fouché, s'était enfui. Elle le cherchait encore dans le quartier de Chaillot qu'il débarquait sain et sauf à Londres, prêt à repartir pour la Bretagne à la première occasion propice. Depuis cette époque, à diverses reprises, il y était apparu pour juger par lui-même de l'état des choses, entretenir ses relations avec les royalistes et peut-être encore pour revoir sa famille.

De tels voyages ne pouvaient s'effectuer qu'au prix de mille périls, qu'aggravait la surveillance exercée sur les côtes. Ce

n'étaient cependant que jeux d'enfant pour La Haye Saint-Hilaire et ses pareils. Les points de débarquement s'étendaient depuis le cap de la Hogue, à l'ouest de Cherbourg, jusqu'à l'île de Bréhat, au nord-est de Paimpol. Un navire anglais transportait les émissaires royalistes en vue du rivage. Là, ils se jetaient dans une barque et venaient aborder à la pointe des terres habitées, quand il n'y avait pas de lune, ou, si la lune éclairait la plage, sur des rochers qui s'avancent dans la mer, et qu'à marée basse elle découvre.

Lorsqu'il n'était pas en Bretagne, La Haye Saint-Hilaire résidait à Londres, parmi les émigrés qui formaient la cour des princes français. A la recommandation du comte d'Artois, il recevait du gouvernement anglais une pension mensuelle de quinze livres sterling. Ses services passés, ceux qu'on attendait encore de sa vaillance lui méritaient cette libéralité. De même, ils lui auraient assuré dans la société royale une place à part, alors même qu'il eût été roturier. Mais il était bon gentilhomme, né au château de Saint-Hilaire, dans les environs de Rennes. Sa mère, depuis la Révolution, habitait cette ville. Il avait un frère aîné, capitaine de dragons au service du roi d'Espagne, trois sœurs dont deux mariées, l'une à M. de Saint-Thomas, l'autre à M. Ricouard d'Hérouville. Dans cet intérieur à physionomie patriarcale, vivait une vieille servante, Anne Bouvet, qui avait élevé La Haye Saint-Hilaire. Maîtres et gens étaient dévoués aux chouans. La police le savait et les surveillait, espérant sans doute que ce rebelle insaisissable viendrait un jour se faire prendre dans la maison paternelle. Mais s'il osa s'y montrer après qu'il fut devenu passible des lois, elle l'ignora. Ce n'est qu'en juin 1806 qu'elle apprit son retour. Il venait d'arriver, muni d'instructions du comte d'Artois, en vue d'un soulèvement dont, à lui comme à d'Aché, comme à Forestier, comme au chevalier de Céris, comme à tant d'autres, ce prince avait promis de venir, au moment opportun, prendre la direction, — promesse trompeuse, faite à vingt reprises, jamais tenue, et qui coûta la vie à la plupart de ceux qui y avaient ajouté foi.

Le caractère officiel de La Haye Saint-Hilaire ne saurait être mis en doute. Un matelot de Locmariaker, désigné dans les pièces sous le nom de Jean-Marie, jadis émissaire de

Georges et doué d'une force physique peu commune, servait d'intermédiaire entre le comte d'Artois et son agent. Il allait et venait à cet effet de Bretagne en Angleterre, à l'abri de la croisière anglaise des îles d'Houat et d'Houedic. Parmi les lettres que recevait La Haye Saint-Hilaire, il en est une en date du 30 décembre 1806, qui fut trouvée sur lui lors de son arrestation, et qui est restée au dossier. Signée du comte d'Artois, elle est ainsi conçue :

« Je n'ai pas voulu laisser partir le brave et fidèle Jean-Marie sans lui remettre un petit mot pour vous. La mission dont il est chargé est plus conséquente que celles qui ont précédé, et si Dieu ne nous abandonne pas, nous aurons au moins la satisfaction de combattre pour la bonne cause que nous servons.

» Prudence, exactitude sur le véritable état des choses et des esprits, fermeté et union, telles sont les importantes instructions que je donne à vous et à vos loyaux compagnons. »

D'autres lettres qui ont disparu avaient été apportées de Londres au chevalier de La Haye Saint-Hilaire par Bertrand Saint-Hubert, cet officier vendéen que Georges accusait d'avoir voulu l'assassiner. Rentré en grâce auprès des chouans, Bertrand Saint-Hubert avait été compromis dans l'affaire de l'agence anglaise de Bordeaux. A la veille de sa comparution devant la commission militaire de Nantes qui le condamna par contumace, il s'était enfui de l'hôpital et réfugié à Londres où il s'employait depuis au service de la correspondance.

Avertie du retour de La Haye Saint-Hilaire par le préfet de Vannes, la police mit sa tête à prix et fit répandre de tous côtés son signalement conservé dans les pièces relatives à la conspiration de Georges. « Trente ans, un mètre soixante-deux, visage rond et plein, un peu gravé, joues colorées, nez bien fait, bouche ordinaire, lèvres colorées, belles dents, beaux yeux bruns, vifs, sourcils très marqués, barbe noire bien marquée, sans être forte, cheveux à la Titus coupés ras derrière, descendant peu sur le front; quand il parle, il tousse très souvent du nez, marchant très droit, l'air vif, le cou pas très long. » Pour que le signalement fût complet, il eût fallu y ajouter le costume. Par malheur, en fait de costume, la police en était encore à celui que portait La Haye Saint-Hilaire, en

1804, lorsque, venu à Paris avec Georges, il circulait audacieusement dans les rues : « cravate de couleur, habit neuf, bleu, boutons jaunes, gilet noir, bottes. » Il est douteux qu'il eût conservé cette tenue élégante, conforme aux modes de l'époque. Probablement, il en avait adopté une autre plus appropriée à l'existence de bandit qu'il menait maintenant. Il y avait tout au moins ajouté des armes. Les rapports qui parvenaient à la police le représentaient armé jusqu'aux dents : fusil, pistolets et poignards, toujours sur la défensive et prêt à tuer qui eût osé porter la main sur lui. Rien de plus vrai. Il vivait en nomade, appliqué à ne pas se laisser surprendre et à dépister les gendarmes lancés à sa poursuite. Durant longtemps, ils ne parvinrent pas à le rencontrer une seule fois. Quand on leur signalait sa présence en quelque endroit, ils se hâtaient d'y courir. Mais, lorsqu'ils arrivaient, il venait de disparaître, de telle sorte qu'à force de faire buisson creux, ils en étaient réduits à se demander si, en leur annonçant son retour en Bretagne, on ne les avait pas trompés. Il allait bientôt leur prouver le contraire par un des plus audacieux brigandages dont fasse mention l'histoire de la chouannerie.

En cette année 1806 et depuis le Concordat, Monseigneur Antoine-Xavier Mayneaud de Pancemont occupait le siège épiscopal de Vannes. Curé de Saint-Sulpice de Paris à la fin du règne de Louis XVI et au commencement de la Révolution, l'abbé de Pancemont avait vécu caché pendant la Terreur. En 1793 et 1794 il résidait à Croissy, chez un prêtre marié, ancien curé de ce village, devenu maire et qui cherchait à se faire pardonner son apostasie par la multiplicité des services qu'il rendait à quiconque avait recours à lui. L'abbé de Pancemont, fugitif et proscrit, se trouvait encore à Croissy quand M. Pasquier vint s'y réfugier. « J'ai connu peu d'hommes plus évangéliques, dit le chancelier dans ses Mémoires. La simplicité de son caractère me le faisait quelquefois comparer à ce personnage si connu de l'abbé Prévost, au doyen de Killerine dont il avait la laideur. Quant à sa conduite à l'égard du curé marié auquel il avait tant d'obligations, elle était d'une convenance, d'une délicatesse admirables : ne négligeant rien pour le ramener au bien, mais l'excusant

autant qu'il dépendait de lui, instruisant ses enfants qu'il avait baptisés et leur cherchant des parrains et marraines qui puissent un jour les protéger et les mettre dans une bonne route. » Rentré à Paris, au lendemain du 18 Brumaire et après avoir dans l'intervalle résidé à l'étranger, l'abbé de Pancemont fut présenté au Premier Consul probablement par Joséphine qu'il avait connue à Croissy. Adjoint à l'abbé Bernier lors des négociations qui précédèrent la conclusion du Concordat, il se fit apprécier par Bonaparte et fut nommé évêque de Vannes, en même temps que l'abbé Bernier était nommé évêque d'Orléans.

Par suite de cette nomination, le siège épiscopal du Morbihan se trouva pourvu de deux titulaires, l'évêque nouveau, Monseigneur de Pancemont, désigné en vertu du Concordat, avec l'assentiment du Pape, et l'évêque ancien nommé sous la monarchie, Monseigneur Amelot, qui vivait à l'étranger, après avoir refusé sa démission à Pie VII, à qui il contestait le droit, lui vivant, de conférer l'institution canonique au nouvel évêque de Vannes. A la faveur de ces pénibles circonstances, les diocésains du Morbihan, prêtres et fidèles, s'étaient divisés en deux camps : d'un côté les tenants de Monseigneur de Pancemont, de l'autre les tenants de Monseigneur Amelot. Tout naturellement, les royalistes militants avaient pris parti pour ce dernier. Il en résultait, au point de vue religieux, un état de désordre moral dont la modération de Monseigneur de Pancemont, son esprit évangélique, sa longaminité n'avaient pu venir à bout. Ceux qui ne pardonnaient pas d'occuper la place de Monseigneur Amelot contestaient la légitimité de ses pouvoirs spirituels et excitaient ses ouailles à se révolter contre lui. Quelques-uns poussaient l'audace jusqu'à protester sur son passage, ou même à son église cathédrale. Tout leur était bon pour servir de base aux calomnies à l'aide desquelles ils s'efforçaient de détruire son prestige. Ils incriminaient son dévouement à l'Empereur : ils lui reprochaient d'avoir renié le roi; ils l'accusaient même de s'être emparé d'une somme de vingt-quatre mille francs, qu'au moment de rentrer en France, après un long séjour à l'étranger, il avait reçue des princes pour la distribuer aux chouans de Bretagne. Plusieurs prêtres, jadis aumôniers ou combattants dans les bandes royalistes dirigeaient cette croi-

sade, dans l'espoir de contraindre Monseigneur de Pancemont à descendre de son siège.

Parmi les plus ardents et les plus résolus, figurait un certain abbé Guillevic, un des amis et des conseillers de Georges Cadoudal, très brave homme, prêtre de mœurs irréprochables, mais esprit turbulent, brouillon, déséquilibré. Déjà à l'époque des guerres, les chefs sous lesquels il avait servi se plaignaient de son imagination déréglée. Avec les malheurs de son parti ses défauts s'étaient accentués. L'évêque de Vannes disait de lui : « Il a des talents et fort mauvaise tête. On ne peut lui accorder aucune confiance. » Ayant constaté qu'il s'exprimait avec véhémence contre le Concordat et ses auteurs, redoutant que son exemple ne devînt contagieux, il l'avait éloigné de Vannes. L'abbé Guillevic s'était alors rendu à Rennes. Autorisé par l'évêque de cette ville à exercer son ministère dans le diocèse d'Ille-et-Vilaine, il vivait à Redon. Il disait sa messe à l'hôpital. Au mois de mars 1806, alors qu'on le croyait disposé à se repentir et à se faire oublier, brusquement il disparut. Resté en relations avec La Haye Saint-Hilaire encore à Londres et ce dernier lui ayant annoncé son prochain retour, il était revenu dans le Morbihan pour y attendre son ami. Le 27 juin, il le reçut à son débarquement.

La Haye Saint-Hilaire ne revenait pas seul. Parmi les chouans qui l'accompagnaient se trouvaient deux anciens officiers de Georges : Jean-Louis Pourchasse et Jean Billy. Les nouveaux venus et l'abbé Guillevic furent bientôt rejoints par d'anciens compagnons d'aventures restés dans le pays : De Bar, le chevalier Scecilion, Polcarro, Maurice Legoff, Jean-Marie Bourgoin, Bertin, Julien Leguevel, Ledeau et probablement plusieurs autres au sujet desquels il existe trop peu de renseignements pour qu'on puisse rétablir leur identité. Pour ceux mêmes dont nous avons les noms, les documents ne nous renseignent qu'à moitié. Jean-Marie Bourgoin avait été condamné par contumace. Bertin sortait des prisons de Vannes après une longue détention. Julien Leguevel vivait uniquement de brigandages et tirait profit de l'hospitalité qu'il donnait dans sa maison située en rase campagne à des bandits comme lui. Le tailleur Ledean se livrait au même

métier. Tel paraît avoir été le personnel dont vivait entouré La Haye Saint-Hilaire. Mais, sans doute, sa bande ne tarda pas à se disperser, puisqu'on n'en voit figurer qu'une partie sous son commandement dans le drame que j'ai entrepris de reconstituer et dont il fut l'acteur principal.

Avec les hommes qu'il avait gardés à ses côtés, il ne tarda pas à devenir, en même temps que l'effroi du pays, le symbole vivant des revendications plus ou moins ardentes des royalistes et le dépositaire de leurs espérances. Il se fit l'organe et le propagateur de leurs griefs contre Monseigneur de Pancemont, le colporteur des calomnies les plus absurdes et des propos les plus violents, non seulement sur l'évêque, mais encore sur le pape. Avec ses complices, il se présentait chez les paysans. En y entrant, il s'annonçait comme chargé d'une mission divine, comme le défenseur des droits méconnus de Monseigneur Amelot. Après s'être abîmés en de longues prières, ses compagnons et lui se livraient aux diatribes les plus violentes contre le Concordat qu'ils qualifiaient œuvre d'iniquité, contre le Pape qui y avait adhéré, contre l'Empereur, qu'à la grande surprise des paysans ils appelaient Nabuchodonosor, Attila, Tamerlan, étourdissant, par ces noms sonores, leurs auditeurs qui n'en comprenaient pas le sens, et allaient ensuite demander à leur confesseur ce que signifiaient « ces noms-là ». A la faveur de cette campagne dont les échos arrivaient jusqu'à lui, Monseigneur de Pancemont ne tarda pas à se sentir menacé. Il en conçut un assez vif effroi. Partout, autour de sa personne, il voyait monter une malveillance âpre et railleuse dont il n'était pas difficile de deviner l'origine. C'était l'action de La Haye Saint-Hilaire qui s'étendait peu à peu, se traduisait par des propos frondeurs et injurieux. La contagion attaquait le clergé lui-même, parmi lequel existaient des ferments de révolte. Certains prêtres disaient tout haut :

— Il nous faut un roi et un autre évêque.

Monseigneur de Pancemont annonçait-il qu'il partirait bientôt en tournée pastorale pour donner la confirmation dans les paroisses de son diocèse, les mécontents répondaient :

— C'est nous qui la lui donnerons.

A cette situation qui s'aggravait de jour en jour, les autorités ne pouvaient rien. Elles n'eussent pu la faire cesser qu'en

s'emparant de La Haye Saint-Hilaire et de ses complices. Mais ceux-ci demeuraient introuvables, encore qu'à toute minute, leur audace se manifestât par les traits les plus imprévus. C'est ainsi que l'évêque reçut un jour de La Haye Saint-Hilaire une lettre lui réclamant les vingt-quatre mille francs destinés aux royalistes bretons et qu'ils l'accusaient à tort d'avoir employés à son usage personnel. « Le général Georges vous les a déjà réclamés, disait cette lettre, vous ne lui avez pas répondu. Si vous faites de même avec moi, il vous en cuira ». La requête étant restée sans réponse, La Haye Saint-Hilaire vint en personne la présenter. Pendant un grand dîner qui avait lieu à l'évêché, il osa pénétrer dans le palais épiscopal, jusqu'au cabinet de Monseigneur de Pancemont qu'il fit demander sous prétexte d'affaire urgente et qui vint en effet le rejoindre. Les détails manquent sur la scène qui eut lieu entre l'évêque et le redoutable chouan. On n'en sait que le dénouement par la tradition locale. Lorsque, l'entretien terminé, La Haye Saint-Hilaire voulut se retirer, il exigea que son interlocuteur se couchât à plat ventre et demeurât dans cette position jusqu'à ce que lui-même eut disparu.

Ceci se passait dans le courant du mois de juillet, quelques semaines après l'arrivée de La Haye Saint-Hilaire en Bretagne. Dans la nuit du 23 au 24 du même mois, deux de ses compagnons, Pourchasse et Berfin, se trouvant dans un cabaret du canton de Sulniac, une rixe éclata entre eux et divers consommateurs. Entraînés par leurs habitudes de bandits, les deux chouans n'hésitèrent pas à se servir de leurs armes. Ils tirèrent plusieurs coups de feu sans blesser personne. Mais, ils avaient été reconnus. Ils furent arrêtés et conduits à Vannes où on les incarcéra. La Haye Saint-Hilaire en eut la nouvelle le lendemain. Il n'était pas homme à laisser ses compagnons en prison sans tenter de les délivrer. Les autorités du Morbihan s'attendaient à tout de la part du chouan. Aussi prirent-elles les dispositions les plus minutieuses pour mettre la maison de justice à l'abri d'un coup de main. Puis, après être restées durant un mois sans entendre parler de La Haye Saint-Hilaire, elles crurent qu'il avait renoncé à la lutte inégale et véritablement héroïque, que, depuis si

longtemps, il soutenait contre toutes les forces dont disposait le pouvoir dans le Morbihan. Mais elles se trompaient.

Le 23 août, à sept heures du matin, Monseigneur de Pancemont partait de Vannes, en voiture, pour la paroisse de Monterblanc, distante de quatre lieues, où il devait le même jour donner la confirmation. Indépendamment du cocher, trois personnes l'accompagnaient : son grand vicaire l'abbé Allain, son secrétaire, l'abbé Jarry et un domestique, le sieur Thetiot, qui suivait à cheval. Le trajet durait déjà depuis longtemps, lorsque vers neuf heures, sur la lande du Parc carré, à environ trois quarts de lieues de Monterblanc, la voiture fut soudain cernée par cinq individus armés jusqu'aux dents, commandés par l'un d'eux, que Monseigneur de Pancemont reconnut aussitôt. C'était La Haye Saint-Hilaire. Ayant obligé le cocher à arrêter ses chevaux, le chouan ouvrit violemment la portière et, sans prononcer une parole, mit sous les yeux de l'évêque un papier où étaient écrits ces mots : « Si les individus arrêtés dernièrement dans la commune de Sulniac ne sont pas rendus sous huit heures à dater de ce moment, au village de Lange, paroisse de Saint-Jean, M. l'évêque et celui qui l'accompagne seront fusillés; et si les gendarmes se présentent pour marcher à la défense de ceux que nous arrêtons, ces derniers perdront la vie. » Monseigneur de Pancemont achevait à peine la lecture de cette laconique mise en demeure que La Haye Saint-Hilaire l'interpella :

— Vous avez lu? Monsieur; eh bien, descendez.

Comme l'évêque essayait de parlementer, il le tira brutalement de la voiture, ainsi que les deux prêtres qui voyageaient avec lui. Une fois sur la route, et tandis que l'un des bandits menaçait Monseigneur d'un pistolet, les autres lui arrachaient sa soutane et son chapeau, ordonnaient au cocher de quitter sa livrée dont ils voulaient revêtir leur victime. Pendant que s'opérait ce changement, se présenta le maire de Monterblanc suivi de quelques notables de la commune. Ils venaient au-devant du prélat pour lui indiquer la route : avant d'avoir pu comprendre qu'il était tombé dans un guet-apens, ils reçurent l'ordre de déguerpir, ce qu'ils firent sur-le-champ, mais non sans que le maire eût été contraint de donner son gilet et son chapeau. De son côté, l'abbé Jarry ayant déclaré

qu'il n'abandonnerait pas son évêque, recevait l'ordre de quitter sa soutane et de prendre l'habit du domestique Thétiot. Quant à l'abbé Allain, on le fit monter en voiture en lui disant :

— Si vous aimez votre évêque, hâtez-vous d'aller trouver le préfet, crevez ces deux rosses s'il le faut, et souvenez-vous que sous huit heures, si nous n'avons satisfaction, nos otages périront.

Le grand vicaire parti, Monseigneur de Pancemont fut hissé sur le cheval de son domestique. Puis on se mit en route. La bande avait hâte de s'éloigner de l'endroit où l'arrestation venait d'avoir lieu. La Haye Saint-Hilaire s'aperçut tout à coup que l'évêque avait conservé ses bas violets. Craignant que cette circonstance le fît reconnaître par les gens qu'on rencontrerait, il envoya un de ses hommes acheter des bas blancs dans une maison située près de là. Mais, quand on les eut passés aux jambes du cavalier, on ne put lui remettre ses souliers. Il fallut renoncer à compléter son travestissement. On repartit aussitôt. Jusque vers le milieu de l'après-midi, on ne fit que tourner dans la banlieue de Vannes, d'où La Haye Saint-Hilaire ne voulait pas s'écarter. Ces circuits étaient coupés de haltes, sous les bois, dans des chemins creux, dans des champs de genêts, partout où l'on pouvait se reposer sans être vu. Pendant une de ces haltes, dans le bois de l'Ermitage, il y eut une alerte. Des coups de fusil et des cris se firent entendre. C'étaient des gendarmes. Avertis par le maire de Monterblanc, ils s'étaient mis à la recherche des bandits. Ceux-ci sautèrent sur leurs armes. Sourds aux supplications de l'évêque qui leur offrait d'aller au-devant des assaillants et de les contenir pendant qu'eux-mêmes s'enfuiraient, ils le contraignirent à remonter à cheval et l'entraînèrent. On courut ainsi pendant une demi-heure. Il ne se tenait à cheval qu'avec l'aide de l'abbé Jarry et de La Haye Saint-Hilaire qui couraient à ses côtés. Non loin du village de Lange, on s'arrêta dans un champ de genêts très hauts. On étendit l'évêque sur des broussailles, la selle du cheval lui servit d'oreiller et, tandis qu'abrité par un parasol que son secrétaire tenait ouvert, il reprenait haleine, toute la bande brisée de fatigue s'endormit autour de lui. Elle dormait encore quand

arrivèrent, vers trois heures, les deux prisonniers de Vannes, Pourchasse et Bertin. Ainsi que le prévoyait La Haye Saint-Hilaire, le général Jullien, préfet du Morbihan, n'avait pas hésité à les remettre en liberté pour sauver les jours de Monseigneur de Pancemont.

Celui-ci déjà se réjouissait, convaincu qu'après cette satisfaction donnée aux chouans, c'en était fait de leurs exigences. La Haye Saint-Hilaire le détrompa.

— Écoutez-moi bien, dit-il. Vous allez être reconduit sur la grande route par un des miens. Mais, avant de vous laisser partir, j'exige que vous vous engagiez sur l'honneur à me faire tenir demain avant midi, en un lieu convenu : 1° le billet que j'ai remis ce matin à votre grand vicaire : 2° l'anneau jaune servant à vos fonctions épiscopales : 3° votre croix de la Légion d'honneur : 4° une somme de vingt-quatre mille livres en or, bien comptée. Je retiens votre secrétaire comme otage. Qui désignez-vous pour m'apporter ces objets?

L'évêque, après réflexion, ayant désigné un de ses desservants, le curé de Saint-Avé :

— Cela suffit, reprit La Haye Saint-Hilaire. Prenez ce petit morceau de bois, j'en garde un semblable. Votre commissionnaire à Saint-Avé remettra à votre desservant celui que je vous présente, en même temps que les objets que j'exige. Mon émissaire de son côté sera porteur de celui que je garde et qui servira de quittance et de décharge à votre égard. Et souvenez-vous bien que si demain, à midi, mes ordres ne sont pas exécutés, votre secrétaire sera fusillé.

Il n'y avait pas à discuter ces conditions. L'évêque se résigna à les subir. Après avoir embrassé son secrétaire, il fut confié à Pourchasse qui s'était chargé de le ramener sur la route de Vannes. Dans la soirée, Monseigneur de Pancemont rentrait dans sa ville épiscopale, escorté par un grand nombre de fidèles qui, sur la nouvelle de sa mise en liberté, s'étaient portés à sa rencontre. Quoique malade à la suite des émotions de cette journée, il s'occupa sans retard de remplir le programme qui lui était imposé. La grosse difficulté consistait à réunir les vingt-quatre mille livres en or, exigées par La Haye Saint-Hilaire. A défaut du préfet qui ne les avait pas ou ne voulut pas les donner, le supérieur du grand séminaire fut chargé de

les réunir. Ses démarches à cet effet aboutirent si vite et si bien qu'en moins d'une heure, il eut douze mille francs de plus qu'il ne fallait. Aux vingt-quatre mille exigés pour la rançon de son secrétaire l'évêque joignit le billet de La Haye Saint-Hilaire et sa croix de la Légion d'honneur. Quant à l'anneau jaune qui lui était demandé, anneau donné par l'Empereur et qui valait dix mille francs, il eut assez de présence d'esprit pour y substituer une bague de même apparence, mais qui n'avait coûté que quelques écus. Un homme sûr porta ces divers objets à Saint-Avé, dont le desservant devait les remettre à La Haye Saint-Hilaire. Les choses se passèrent comme celui-ci l'avait ordonné. Le lendemain de l'enlèvement, dans la soirée, l'abbé Jarry revenait à Vannes sain et sauf.

Il était chargé pour le préfet d'une très importante missive de La Haye Saint-Hilaire, dans laquelle celui-ci expliquait sa conduite : « L'otage que nous avons pris pour la délivrance de deux de nos camarades, disait-il non sans ironie, était trop méritant pour que nous pussions nous imaginer que vous en eussiez fait une victime. Nous l'avions donc exprès choisi pour qu'il n'en résultât aucun malheur. » Et plus loin : « La main sur la conscience, Monsieur, vous avez servi le roi. N'aimeriez-vous pas mieux être revêtu des dignités que vous avez, sous son autorité, que sous celle de Bonaparte? » L'imprudent chouan signait ainsi son crime.

L'événement s'était accompli les 23 et 24 août. Le gouvernement impérial en fut averti le 29, par un rapport du préfet Jullien à Champagny, ministre de l'intérieur et par une lettre de l'évêque à Portalis, ministre des cultes. Le premier mouvement de l'Empereur fut un mouvement de colère, ainsi qu'en font foi les deux lettres suivantes qui figurent dans sa correspondance, sous la date du 31.

Il écrivait à Portalis : « J'ai lu avec peine l'événement de Vannes. La conduite du préfet dans cette circonstance est inconcevable. Quant à l'évêque, on me dit qu'il a renvoyé l'anneau que je lui avais donné et la décoration de la Légion d'honneur aux brigands qui l'ont arrêté. Je ne puis croire à une telle lâcheté. Toutefois, je désire que vous me fassiez un rapport là-dessus. L'évêque, comme un autre homme, devait

savoir mourir plutôt que commettre une bassesse. J'attends le rapport que vous me ferez pour fixer mes idées. »

La lettre à Champagny s'inspirait des mêmes sentiments : « Témoignez mon extrême mécontentement au préfet du Morbihan de ce qu'il a compromis et déshonoré l'autorité. Il a donné là un exemple funeste et dont d'autres individus seront les victimes. Je n'avais pas le droit d'attendre d'un homme qui a servi dans les armées avec distinction un pareil oubli de ses devoirs et du premier intérêt de l'ordre public. Bien loin de relâcher les brigands, il devait faire courir la gendarmerie et mettre tous les moyens en œuvre pour les arrêter par la force. Ce qui pouvait arriver ensuite ne pouvait être prévu par personne, quelque précieuse que soit la vie d'un évêque, d'un citoyen, d'un magistrat, quand c'eût été le fonctionnaire le plus élevé en dignité et le plus précieux à l'État, il n'avait pas le droit de compromettre l'autorité et de déshonorer ainsi la loi. »

Des renseignements ultérieurs envoyés de Vannes modifièrent bientôt les dispositions de l'Empereur. Il rendit plus de justice au préfet comme à l'évêque. Il reconnut qu'ils avaient tenu l'un et l'autre la seule conduite qui fût possible, étant données les circonstances en lesquelles ils s'étaient trouvés. Déjà d'ailleurs, à Paris et en Bretagne, la police était sur pied pour atteindre La Haye Saint-Hilaire et ses complices.

Dès le premier moment, Fouché, bien qu'il ne connût que leur chef, peut-être même parce qu'il le connaissait, soupçonna que l'abbé Guillevic avait figuré parmi eux, sinon comme auteur de l'attentat, du moins comme inspirateur. Il n'en douta plus, lorsque, par ses espions de Londres, il apprit l'arrivée de l'abbé dans cette ville. Celui-ci y faisait des gorges chaudes de la mésaventure de Monseigneur de Pancemont ; pour amuser les émigrés il leur en racontait les détails; à l'appui de ses dires, il leur montrait l'anneau pastoral enlevé à l'évêque. La Haye Saint-Hilaire le lui avait remis pour en faire argent. Il n'était venu en Angleterre qu'afin de le vendre. On verra bientôt quelle déconvenue l'attendait à cet égard.

Les premiers efforts de la police pour trouver les coupables furent vains. Malgré le zèle qu'elle déployait, ces efforts accusèrent si vivement son impuissance que l'Empereur, pour

mettre un terme aux excès de la chouannerie dans le Morbihan, résolut de recourir de nouveau à des mesures purement militaires. Par ses ordres, le ministre de la guerre, comte Dejean, dut organiser, vers la fin de septembre, à Pontivy, un camp volant de quinze cents hommes, dont le commandement fut confié au général Boyer. Il était enjoint à celui-ci de tenir toujours en mouvement la moitié de son effectif, de la diviser en petits pelotons qui devaient parcourir dans tous les sens, jour et nuit, les départements du Morbihan et des Côtes-du-Nord. Une gratification de mille écus était promise aux soldats qui arrêteraient les auteurs de l'attentat. Le général Boyer reçut une avance de six mille francs destinée à pourvoir aux dépenses secrètes qu'on l'autorisait à faire. Ces mesures étaient d'autant plus nécessaires que, même à cette heure, des débarquements de chouans étaient signalés et que, dans les environs de Vannes, des conscrits désertaient en masse pour aller les rejoindre.

En même temps, une active surveillance était exercée partout où l'on savait à La Haye Saint-Hilaire des parents ou des amis : à Saint-Leu, dans la vallée de Montmorency, où il était venu fréquemment à d'autres époques ; à Meaux, où habitait son beau-frère, M. Ricouard d'Herouville ; à Paris, chez une couturière, mademoiselle Lacroix, jadis sa maîtresse ; et enfin à Rennes, aux abords de la maison habitée par sa mère. A la nouvelle de son arrestation, une de ses sœurs, madame de Saint-Thomas, était partie pour Paris. Pendant le séjour qu'elle y fit, elle eut un agent secret attaché à ses pas. Il rendait compte jour par jour des démarches auxquelles elle se livrait pour faire établir l'innocence de son frère. Par suite d'une erreur, on arrêta l'aîné, celui qui servait en Espagne comme officier de dragons. Après une longue absence, il était revenu à Rennes pour revoir ses parents. Il dut se faire réclamer par l'ambassadeur du gouvernement espagnol. Enfin, pour contribuer à la prise des bandits, Monseigneur de Pancemont invita les prêtres de son diocèse à lui faire parvenir les renseignements qu'ils pourraient se procurer par leurs paroissiens. Mais, soit crainte de vengeance, soit sympathie pour les proscrits, la population se montrait très sobre de confidences. On ne sut rien par cette voie. Fouché en accusait le mauvais esprit des prêtres bretons. Il les montrait comme pactisant

secrètement avec les criminels. Il se trompait. La vérité, c'est que La Haye Saint-Hilaire et la poignée d'hommes qui le secondaient avaient répandu la terreur autour d'eux.

Les troupes du général Boyer opérèrent quelques captures. Bourgoin, Julien Leguevel, Maurice Legoff, les frères Dubouays furent arrêtés, ceux-ci parce que leur nom s'était trouvé dans une lettre de La Haye Saint-Hilaire. Ces divers individus parvinrent à prouver qu'ils n'avaient point participé à l'attentat.

Le 12 décembre, Bertin, l'un des coupables, se laissa prendre. On le trouva tout nu, sous une botte de paille, dans la maison du tailleur Ledéan, à Céron. Celui-ci disparut. Quant à Bertin, conduit à Vannes, il s'enferma d'abord dans un silence farouche, refusant de répondre aux questions qui lui étaient posées. Mais Monseigneur de Pancemont s'étant rendu auprès de lui et lui ayant fait espérer sa grâce, sa langue se délia. Il confirma tout ce qu'on savait déjà du crime dans lequel il avait trempé. Il avoua que depuis l'enlèvement, il n'avait guère quitté La Haye Saint-Hilaire, vivant avec lui dans les bois, dans des cavernes, chez des paysans, toujours sur le qui vive. Il n'ajouta aucun renseignement qui pût mettre sur la trace de ses complices. Le 8 décembre, il comparut devant une commission militaire. Elle le condamna à mort. Le même jour, à cinq heures du soir, il était fusillé, après avoir eu le courage de commander lui-même le feu. A deux mois de là, le 8 février 1807, le tailleur Ledéan chez lequel on l'avait trouvé fut pris à son tour et subit le même sort.

Restait à mettre la main sur La Haye Saint-Hilaire, Pourchasse et Billy. Mais il ne semblait pas qu'ils fussent disposés à se rendre ni à se laisser prendre. Loin de se décourager et bien que traqués de toutes parts, ils étaient convaincus que de Londres, on viendrait prochainement à leur secours. C'est pour obtenir qu'on aidât à leur délivrance que l'abbé Guillevic s'agitait auprès du gouvernement anglais. A la date du 11 janvier 1807, dans une lettre signée Planchor, il rend compte à La Haye Saint-Hilaire de ses démarches vraies ou fausses auprès des hommes d'État britanniques. Il a vu seize fois M. Windham, quatorze fois le chevalier Cockburn, sous-secrétaire d'État à la guerre, dix-huit fois sir François Vincent,

sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères, dix-neuf fois le comte d'Artois. Quant à lord Howick, successeur de Fox, il n'a pu arriver jusqu'à lui, malgré dix-huit visites. » Mais on est sûr de sa voix au Conseil des ministres, Monsieur l'a assuré. « Du reste, ce n'est pas seulement pour sauver La Haye Saint-Hilaire et ses compagnons que le gouvernement anglais est prêt à intervenir. Il donne l'assurance qu'aux premières défaites de l'Empereur, les royalistes seront employés et que quarante mille soldats débarqueront en Bretagne avec les princes. Il importe que les réfractaires soient préparés. Avant d'ouvrir le bal on demande de quelles forces on dispose et où. Les princes attendent pour prendre la tête du mouvement : le roi surtout, qui veut passer en France. Le gouvernement anglais va envoyer quatre mille louis. Faites-en bon usage. L'envoi d'autres secours en dépend. » A la fin de cette lettre, toute pleine d'heureuses nouvelles, apparaît ce post-scriptum douloureux : « A propos, savez-vous combien on trouve pour votre bague? Dix à quinze schellings. Jugez de la véracité de l'ami Pancemont. Mais jugez aussi de notre embarras! » A quelques jours de là, La Haye Saint-Hilaire ayant demandé qu'en attendant les effectifs anglais, on lui envoyât quelques émigrés pour le seconder, l'abbé Guillevic écrivait encore : « Ah! mon ami, vous ne savez pas ce que vous demandez en sollicitant le retour de vos camarades. L'oisiveté les a perdus en général et vous vous préparez bien des chagrins. Ils ne vous pardonneront pas tout le bien que vous avez fait et voulu faire sans eux. » Autant dire au malheureux chouan qu'il ne devait plus compter que sur lui-même.

A supposer qu'il en fût convaincu, ce dont on peut douter, toute sa conduite témoignait du contraire. A ce moment encore, il lui eût été possible de passer à Londres par l'une des barques qui lui apportaient ces lettres, tour à tour enthousiastes et décourageantes. Mais il s'obstinait à rester en Bretagne et à braver, avec une témérité sans exemple, les forces réunies contre lui. On croit rêver en constatant que, dans un pays où tout le monde le connaissait et qu'à toute heure sillonnaient en tous sens les troupes du général Boyer, il tint la campagne pendant plus d'une année. Un tel prodige eût été

impossible, si parmi les populations au milieu desquelles il vivait, il n'eût trouvé d'innombrables complices. Toutefois, son odyssée touchait à son terme.

Dans la matinée du 23 septembre 1807, le général Paillard commandant le Morbihan fut averti par un espion que La Haye Saint-Hilaire était attendu le même jour, avec Pourchasse et Billy, aux environs de Vannes, chez un sieur François le Hars, qui habitait une maison en plein champ. Des mesures furent prises aussitôt. A la tombée de la nuit, vingt-huit gendarmes, quatorze à pied et quatorze à cheval, sous les ordres du capitaine Michelot, quittaient la ville pour aller cerner la maison, laquelle n'était à vrai dire qu'une masure. Quand ils y arrivèrent, la Haye Saint-Hilaire et ses compagnons venaient d'y entrer. En présence du danger qui les menaçait, les trois chouans décidèrent de vendre chèrement leur vie. Ils avaient des armes et des munitions. Ils se fortifièrent dans le grenier, et aux premières sommations qui leur furent faites ils répondirent par une décharge générale. Personne ne fut atteint. Mais les gendarmes firent feu à leur tour. Pourchasse tomba mort. La Haye Saint-Hilaire eut la jambe transpercée. Aidé de Billy, il ne s'en défendait pas moins en désespéré, tenant à distance les assaillants. Le capitaine Michelot fit alors apporter des échelles. Un brigadier nommé Thivier en saisit une, l'appliqua contre la muraille et voulut monter. Comme il mettait le pied sur le premier échelon, une balle le renversa, grièvement blessé. La lutte se continua quelques instants encore. La Haye Saint-Hilaire, perdant son sang par les blessures qu'il avait reçues aux jambes, ne pouvait plus se tenir debout. Il combattait à genoux, secondé par Billy dont l'intrépidité égalait la sienne. Pour en finir, le capitaine Michelot déclara qu'il allait incendier la maison. Alors les assiégés déclarèrent qu'ils se rendaient. On descendit tant bien que mal La Haye Saint-Hilaire de son grenier. On le jeta sur une charrette avec Billy enchaîné, et c'est en cet équipage qu'on revint à Vannes au milieu de la nuit.

Ce fut pour la forme seulement qu'on essaya d'obtenir de La Haye Saint-Hilaire quelques révélations sur ses complices et sur ses projets. On savait bien qu'il ne les trahirait pas. Il s'abstint de répondre, et Billy suivit son exemple. Le 7 octobre,

au petit jour, ils comparurent tous deux devant un conseil de guerre. La Haye Saint-Hilaire fut porté à l'audience dans un fauteuil auquel il était attaché. Il avait à répondre de plusieurs actes de rébellion et d'embauchage, de l'enlèvement de l'évêque de Vannes et de la mort du brigadier Thivier qui venait de succomber à sa blessure. Dans ces conditions, la sentence ne pouvait être douteuse, et c'est en vain que l'avocat Rialan fils essaya d'en conjurer la rigueur. Quoique madame de La Haye Saint-Hilaire, en apprenant l'arrestation de son fils, se fût hâtée de se rendre à Paris afin de demander grâce, les ordres de l'Empereur, pas plus que les circonstances des crimes, ne permettaient la clémence.

L'arrêt rendu fut exécuté sur-le-champ. Il était dix heures du matin lorsque tombèrent sous les balles, au champ de Mars de Vannes, les deux chouans qui depuis tant d'années avaient déjoué tous les efforts tentés pour les surprendre. Ils furent frappés à côté l'un de l'autre, Jean Billy debout, La Haye Saint-Hilaire toujours assis dans son fauteuil. Il avait trente ans, son complice trente-trois. François le Hars, coupable de leur avoir donné asile, fut mis à la disposition de la police qui le retint longtemps en prison. La famille de La Haye Saint-Hilaire reçut l'ordre de se tenir toujours à distance des côtes, — trente lieues au moins.

ERNEST DAUDET.

LES LOIS DES TEMPÊTES

Le 17 novembre 1893 et le 12 novembre 1894, presque exactement à un an d'intervalle, deux tempêtes d'une violence extraordinaire ravageaient le nord de la France et les Iles Britanniques. A la suite de longues listes d'accidents et de sinistres, les journaux ont soulevé de nouveau les problèmes de l'origine et des lois de ces redoutables météores. Il est possible aujourd'hui de donner une réponse à la plupart de ces questions, en résumant les progrès que la seconde moitié de notre siècle a vu s'accomplir dans ce genre d'études.

Quand on consulte les traités de météorologie remontant à plus de quarante ans, on est frappé, en effet, du peu de place qu'y occupe le chapitre relatif aux tempêtes. Tout s'y réduit, ou à peu près, à la description plus ou moins précise d'un cyclone des Antilles; encore parle-t-on beaucoup moins du météore lui-même que de ses effets destructeurs, des navires qu'il engloutit, des édifices qu'il renverse, du nombre de victimes qu'il laisse derrière lui.

Ces descriptions isolées ne pouvaient pas apporter de grandes lumières sur les lois de la formation et de la propa-

gation des tempêtes. Pour pénétrer ces lois, il fallait d'abord réunir des observations recueillies en un grand nombre de points de la région traversée par l'ouragan, puis comparer sur tous ces points les mouvements du baromètre et les variations de la direction du vent. C'est ce que tentèrent, les premiers, Brandes, Dové, Redfield, Espy, Reid et Piddington, dont les remarquables travaux furent tous publiés dans la période de 1830 à 1840. Mais ces travaux ne portaient guère que sur les cyclones des tropiques, beaucoup plus intenses, mais moins fréquents et moins étendus que les tempêtes des régions moyennes. Pour établir les lois générales des tempêtes, on devait organiser d'abord l'étude régulière et détaillée des grands mouvements de l'atmosphère dans les régions tempérées. C'est de notre pays qu'est partie, il n'y a pas encore quarante ans, l'initiative de cette étude, grâce au grand astronome Le Verrier.

Le 14 novembre 1854, pendant la guerre de Crimée, un terrible ouragan s'abattit sur la mer Noire, amenant de nombreux sinistres et, en particulier, la perte du vaisseau *le Henri IV*. Le même jour, ou à un jour d'intervalle, suivant les localités, des coups de vent avaient été observés dans tout l'ouest de l'Europe, en Algérie et en Autriche; le phénomène semblait donc s'être étendu sur une immense surface. Cette coïncidence remarquable attira l'attention du maréchal Vaillant, qui invita Le Verrier à entreprendre l'étude des conditions dans lesquelles s'était produite la tempête. Les astronomes et météorologistes de toute l'Europe furent priés de transmettre à l'Observatoire de Paris les renseignements qu'ils auraient pu recueillir sur l'état de l'atmosphère entre le 12 et le 16 novembre. La discussion des nombreux documents fournis par cette enquête montra que la tempête avait traversé successivement toute l'Europe du nord-ouest au sud-est. S'il avait existé à cette époque un service météorologique, notre armée et notre flotte, prévenues par le télégraphe, auraient pu prendre à temps les mesures indispensables, et éviter un grand désastre.

A la suite de cette étude, Le Verrier soumit à l'Empereur le projet d'une vaste organisation météorologique destinée à avertir les marins de l'approche des tempêtes. L'exécution

suivit de près, et, le 19 février 1855, l'illustre directeur de l'Observatoire pouvait présenter à l'Académie des sciences une carte résumant l'état atmosphérique de la France le jour même, à dix heures du matin. La nouvelle institution se développa peu à peu : de la France, elle s'étendit successivement aux contrées voisines. Tous les pays de l'Europe furent bientôt en possession d'un service météorologique ; le mouvement gagna enfin les contrées les plus lointaines. Aujourd'hui, parmi les services météorologiques les mieux organisés, on peut citer ceux des États-Unis, de l'Inde, de l'Australie et du Japon. Non contents de suivre l'exemple de leurs aînés d'Europe, les deux premiers notamment ont fini par en dépasser le plus grand nombre et se placer au premier rang, grâce aux ressources considérables dont ils ont été dotés. En Météorologie, comme ailleurs, les résultats obtenus sont le plus souvent en rapport étroit avec les moyens d'action dont on dispose.

Dans tous ces services le travail, en ce qui concerne l'étude quotidienne des mouvements de l'atmosphère, se fait à peu près de la même façon. Nous prendrons comme exemple le Bureau central météorologique de France, créé en 1878, après la mort de Le Verrier[1].

Tous les matins, avant dix heures, on reçoit au Bureau météorologique des dépêches télégraphiques émanant de cent trente stations réparties sur toute la surface de l'Europe, du haut de la Norvège à Laghouat dans le sud de l'Algérie, et de Moscou à la pointe de l'Irlande et à Lisbonne ; le réseau s'étend même à l'ouest jusqu'à l'île de Madère et, depuis quelques mois, jusqu'aux Açores. Ces dépêches contiennent,

1. Depuis longtemps, on avait reconnu dans tous les pays qu'il n'y a aucune relation nécessaire entre l'astronomie et la météorologie et que les études météorologiques devaient être confiées à un établissement organisé spécialement dans ce but. Mais tant que Le Verrier vivait, il y aurait eu injustice à lui enlever la direction d'un service qu'il avait créé. C'est donc seulement en 1878 que la France fut dotée, comme les autres pays d'Europe et d'Amérique, d'un Bureau météorologique dont la direction fut confiée à M. Mascart, et qui est chargé de centraliser toutes les études relatives à la Météorologie et à la Physique du globe. L'Observatoire de Paris est resté depuis lors consacré aux recherches purement astronomiques.

suivant un code international conventionnel[1], toutes les observations météorologiques faites le matin même et la veille au soir : hauteur du baromètre, température, direction et force du vent, état du ciel, pluie, orages, état de la mer. Immédiatement les dépêches sont traduites et les observations pointées sur des cartes. On doit ainsi en moins de deux heures recevoir les dépêches, les traduire, et tracer cinq cartes distinctes. La première indique la distribution de la pression atmosphérique, la direction et la force du vent et l'état du ciel et de la mer : c'est la plus importante de toutes, et nous en donnons plus loin un spécimen réduit à ses traits essentiels. La deuxième carte représente la variation dans la hauteur du baromètre qui s'est produite à chaque station depuis la veille ; la troisième la distribution de la température ; la quatrième, les variations de température depuis le cercle ; enfin la dernière, la répartition de la pluie. La comparaison de ces cinq cartes avec celles de la veille met en évidence les changements qui se sont produits dans la situation atmosphérique. C'est ainsi que l'on peut déceler une tempête, dès que les signes précurseurs s'en font sentir en un point de la carte. Il faut alors prévoir l'intensité qu'elle prendra, le chemin qu'elle doit suivre, et avertir immédiatement, par télégraphe, les régions menacées. Ces prévisions sont basées sur la connaissance des lois qui président au développement et à la propagation des tempêtes, et l'on est arrivé à ces lois par l'étude des cartes météorologiques établies chaque jour, selon la méthode que nous venons d'indiquer. Nous essayerons, dans ce qui suit, de résumer les résultats principaux ainsi obtenus.

I

Considérons une de ces journées d'hiver, si fréquentes dans notre pays, pendant lesquelles le baromètre est bas et le temps pluvieux et doux, avec vent fort de l'ouest ou du sud-ouest.

1. Chaque télégramme météorologique se compose de six groupes de cinq chiffres : les deux premiers groupes donnent les observations de la veille au soir, les quatre

par exemple, celle du 17 novembre 1893, pendant laquelle a été observée la tempête la plus violente de ces dernières années[1]. Si l'on consulte la carte qui donne, pour ce jour, la hauteur du baromètre sur toute l'Europe et dont nous reproduisons ci-contre une réduction, on voit que cette hauteur varie beaucoup d'une région à l'autre, tout en présentant dans ses variations une certaine régularité. En un point situé au milieu de l'Écosse, le baromètre est plus bas que partout ailleurs : il monte graduellement tout autour de ce point, et reprend sa hauteur normale sur l'Espagne, la Méditerranée, l'Autriche et la Baltique. L'air est ainsi raréfié sur une immense surface de forme grossièrement circulaire ou elliptique, qui comprend tout le nord-ouest de l'Europe et où la raréfaction augmente progressivement jusqu'au centre. C'est ce que les météorologistes appellent une *dépression barométrique*, et l'on dit que la dépression est d'autant plus profonde que le baromètre est plus bas au centre, ou qu'il descend plus rapidement depuis les bords de la dépression jusqu'en son milieu.

Dès qu'il existe entre deux points assez voisins une différence sensible de pression, l'air ne peut plus rester en repos : il est poussé du point où la pression est plus haute vers celui où elle est plus basse. On comprend donc que toute dépression barométrique doit être accompagnée d'un mouvement de l'air, c'est-à-dire de vent ; la violence du vent est en rapport avec la profondeur de la dépression, ou plutôt avec la rapidité suivant laquelle le baromètre y varie.

On peut croire, au premier abord, que le vent soufflera en

autres celles du matin même. Les trois premiers chiffres du premier groupe indiquent la valeur de la pression atmosphérique, les deux suivants, la direction du vent, etc. Si, par exemple, le premier groupe transmis par le télégraphe est 69316, cela signifie que dans la station considérée, la veille au soir, la pression était de 769mm,3 (le chiffre 7, qui est toujours le même, est sous-entendu) ; la direction du vent était 16, c'est-à-dire Sud, car on divise la circonférence en 32 parties, numérotées en partant du nord vers l'est.

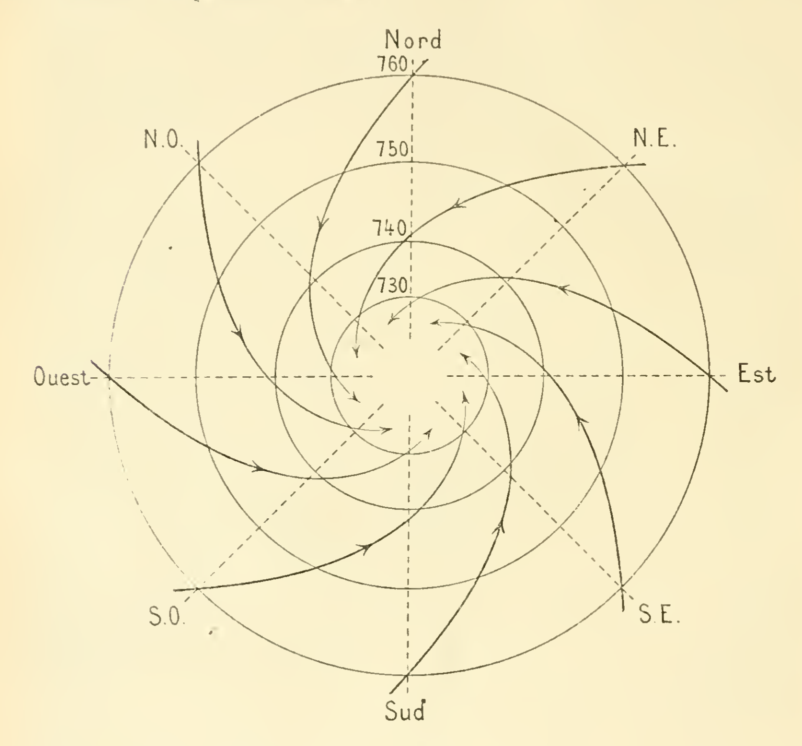
1. La tempête de novembre 1893 paraît avoir été, dans son ensemble plus violente que celle de novembre 1894 ; mais son centre a passé beaucoup plus loin dans le nord, en Écosse de sorte que le vent a été un peu moins fort à Paris et sur les côtes de France. Le centre de la tempête du 12 novembre 1894 a traversé la Manche ; il se trouvait exactement sur Cherbourg à six heures du soir, puis il s'est dirigé par le Pas-de-Calais, sur la mer du Nord et le Danemark.

chaque point dans la direction où la diminution de pression est le plus grande, c'est-à-dire dans la direction du centre. Ainsi dans une dépression de forme exactement circulaire, on s'attendra que le vent soit du sud pour tous les points situés exactement au sud du centre, de l'est pour ceux qui sont à l'est, et ainsi de suite. C'est en effet ce qui arriverait si la Terre présentait une surface plane et si elle était immobile; mais elle est sphérique et tourne sur son axe, ce qui introduit une grande complication dans les mouvements de l'air. Bien que le problème complet soit un des plus compliqués de la mécanique, il est possible de faire comprendre ce qui se produit, à l'aide d'une comparaison.

Supposez un train de chemin de fer d'abord immobile: un voyageur lance une balle vers un objet extérieur; il faut par exemple deux secondes pour que la balle atteigne le but. Imaginons maintenant le train en marche à raison de dix mètres par seconde (trente-six kilomètres à l'heure); le voyageur a visé exactement le but au moment où il passait devant lui: mais la balle, en plus de l'impulsion qu'il lui a communiquée, conserve le mouvement général du train d'où elle est partie et qui, en deux secondes, lui fait parcourir latéralement vingt mètres; elle ira donc tomber à vingt mètres du but et sera ainsi déviée dans le sens de la marche du train. C'est par suite d'un phénomène analogue que, si vous courez très vite pendant une averse, la pluie vous atteint par devant, malgré le parapluie dressé au-dessus de votre tête et qui semblerait devoir vous protéger contre des gouttes d'eau qui tombent verticalement: mais la combinaison des deux mouvements, le mouvement de la pluie et votre mouvement propre, amène le même résultat que si, restant immobile, vous étiez exposé à une pluie oblique.

La rotation de la Terre produit un effet du même genre sur les mouvements qui se produisent à sa surface. Tous les points de notre globe tournent ensemble de l'ouest à l'est en vingt-quatre heures: mais ils sont, en réalité, animés au même instant de vitesses très différentes suivant la position qu'ils occupent. Au pôle même, la vitesse est nulle: elle augmente progressivement jusqu'à l'équateur, où elle atteint la valeur énorme de quatre cent soixante-trois mètres par seconde.

Prenons, dans notre pays même, deux points assez voisins relativement aux dimensions des dépressions barométriques. Paris et Dunkerque. Tandis que le Parisien entraîné par le mouvement de la Terre parcourt, sans s'en douter, près de trois cent cinq mètres par seconde, l'habitant de Dunkerque n'en fait que deux cent quatre-vingt-onze, soit une différence en moins de quatorze mètres.



Considérons maintenant, à Paris, un vent de sud, c'est-à-dire soufflant exactement vers Dunkerque. Comme Paris se meut, de l'ouest à l'est, avec une vitesse de quatorze mètres par seconde relativement à Dunkerque, le vent de sud à Paris sera dans le cas de la balle lancée d'un train en marche, dont nous parlions tout à l'heure : il sera dévié dans le sens de la marche de la Terre, vers l'est, c'est-à-dire vers sa droite. De vent de sud qu'il était en partant de Paris, il se transformera en vent de sud-ouest : il atteindra donc Liège ou Cologne, au lieu de Dunkerque où il serait arrivé si la Terre était immobile.

Dans la réalité, le phénomène est plus complexe et l'expli-

cation rigoureuse est moins simple; mais les comparaisons dont nous nous sommes servis suffisent pour faire comprendre, dans ses traits généraux, l'effet de la rotation de la terre sur la direction des vents. Par suite de cette rotation, tous les vents sont peu à peu déviés de leur direction première et, dans l'hémisphère nord, cette déviation s'effectue toujours vers la droite; elle se produirait vers la gauche dans l'hémisphère sud.

Revenons maintenant aux dépressions barométriques. Nous avons dit que, si la terre était immobile, le vent soufflerait partout du bord de la dépression vers le centre; la direction du vent serait alors, en chaque point, telle que l'indiquent les lignes ponctuées de la figure, où les cercles concentriques représentent les lignes tout le long desquelles la valeur de la pression est la même. Mais la rotation de la terre fait dévier tous ces vents vers leur droite; celui qui devrait venir du nord incline au nord-est comme le montre la figure ci-contre, celui de l'ouest au nord-ouest, et ainsi de suite. On voit ainsi que tous ces vents, au lieu de converger directement vers le centre, prennent les directions indiquées sur la figure en lignes pleines; ils deviennent obliques, décrivent des spirales autour du centre et forment un vaste tourbillon qui tourne de la droite vers la gauche, en sens inverse des aiguilles d'une montre (dans l'hémisphère sud, le mouvement serait au contraire de gauche à droite). Ce mouvement tourbillonnaire, une fois commencé, est encore augmenté par l'effet de la réaction centrifuge, qui se fait sentir sur tous les corps qui tournent autour d'un point.

On a souvent voulu assimiler les tourbillons aériens liés aux dépressions barométriques aux tourbillons liquides qui se forment dans les rivières, près des berges ou des piles de pont, toutes les fois que, par suite des frottements, deux tranches de liquide voisines acquièrent des vitesses différentes. Mais ces tourbillons liquides peuvent tourner dans un sens ou dans l'autre, tandis que le sens des tourbillons atmosphériques est toujours le même et précisément celui qui s'explique par la rotation de la terre. Si des tourbillons de quelque étendue peuvent naître dans l'atmosphère par le frottement de deux masses d'air animées de vitesses inégales, la rotation de la terre arrête dès l'origine tous ceux qui tendraient à tourner

dans le sens opposé à celui que nous avons indiqué ; elle favorise, au contraire, le développement des autres.

Le mouvement en spirales, qui amène constamment l'air du bord au centre des dépressions atmosphériques, devrait, s'il était le seul, remplir assez vite le vide relatif qui y existe. Or, malgré cet afflux incessant, les dépressions persistent plusieurs jours, parfois plus d'une semaine ; c'est donc que l'air trouve un chemin pour s'échapper, autrement que par les côtés. Ce ne peut être par en bas, où le sol forme obstacle ; on est ainsi forcément conduit à admettre que l'air monte dans les régions voisines du centre : il est ensuite rejeté en dehors à une certaine hauteur et retombe enfin à l'extérieur de la dépression. Ce mouvement ascendant, dont le raisonnement implique la nécessité, a, du reste, été vérifié directement, notamment par les observations qui se poursuivent depuis plus de trois ans au sommet de la tour Eiffel.

En résumé, on aura une idée assez exacte des mouvements de l'air dans une dépression barométrique en imaginant que l'on pose sur le centre de la dépression un entonnoir renversé la pointe en haut ; l'air monte obliquement tout le long de cet entonnoir en tournant en sens inverse des aiguilles d'une montre (nous nous supposons toujours dans l'hémisphère nord) ; arrivé dans les régions supérieures, il s'échappe et s'éloigne du centre. Ce dernier mouvement a été mis en évidence par l'observation de la direction des nuages les plus élevés, qui flottent entre six et dix kilomètres de hauteur.

Maintenant que nous connaissons les lois du mouvement de l'air dans une dépression barométrique, il est aisé de comprendre l'influence que ces dépressions exercent sur le temps. Cette influence dépend de la position du centre de la dépression par rapport au point que l'on considère. Prenons, par exemple, la région de Paris, et supposons que la dépression ait son centre au nord, sur les Iles Britanniques, comme on le voit sur la carte météorologique du 17 novembre 1893 que nous avons reproduite ci-après. On voit que le vent souffle alors à Paris du sud-ouest, ce qui est en parfait accord avec la théorie ; il vient ainsi de l'Océan, région chaude en hiver par rapport aux continents : le temps est très doux et en même temps très

humide. Nos hivers chauds et pluvieux se produisent en effet quand une série de dépressions barométriques, passant toutes sur l'Angleterre ou plus au nord, amènent en France un régime persistant de vents d'ouest ou de sud-ouest.

Lorsque le centre de la dépression se trouve à l'est, sur l'Allemagne, nous avons à Paris un vent de nord-ouest, venant encore de la mer, et par suite chargé d'humidité, mais beaucoup moins chaud que dans le cas précédent; au lieu de pluie, il amène fréquemment de la neige.

Si, au contraire, la dépression reste loin sur l'Atlantique, dans l'ouest ou le sud-ouest, la France est sous le régime des vents d'est ou nord-est, venant de l'Allemagne et de la Russie. Il fait sec, le ciel est pur, mais la température est très basse et l'impression du froid est encore rendue plus pénible pour peu que le vent prenne de la force.

Quelquefois enfin, les dépressions se montrent sur la Méditerranée, et de préférence vers le golfe de Gênes. Nous avons alors à Paris du vent de nord, plus froid que le nord-ouest et, comme lui, souvent accompagné de neige. Mais, à mesure que ce vent descend vers le sud, il se réchauffe et se dessèche; arrivé dans la vallée du Rhône, il se trouve resserré entre les contreforts des Alpes et des Cévennes. Gêné à droite et à gauche par les montagnes, il se précipite dans cette sorte de couloir, seule issue qui s'ouvre devant lui, et y atteint une vitesse extraordinaire. La vallée du Rhône est alors parcourue par un vent d'entre nord et nord-ouest, froid, sec et d'une violence dont on se fait difficilement une idée : c'est le *mistral*. Quand il souffle dans la Crau, les trains de chemins de fer ont peine à remonter contre lui; on l'a vu enlever des charrettes pesamment chargées et les projeter contre un mur avec leur attelage; ses terribles rafales sont même assez puissantes pour tordre et replier sur elle-même la croix de fer qui s'élève au sommet du mont Ventoux.

II

Toutes les tempêtes, aussi bien celles des régions tempérées que les cyclones des tropiques, sont constituées, comme nous l'avons indiqué, par une dépression barométrique accompagnée d'un mouvement tourbillonnaire, dont la rotation s'effectue dans un sens parfaitement déterminé et toujours le même. Dans les cyclones, le diamètre du tourbillon est relativement petit et la dépression barométrique considérable; la violence du vent est donc extrême, mais limitée à un espace restreint. Dans les régions tempérées, la surface embrassée par la tempête est d'ordinaire beaucoup plus grande; mais les variations barométriques sont moins rapides et la violence du vent reste le plus souvent bien en-dessous de celle qu'on observe dans les cyclones des Indes ou des Antilles, dans les typhons de la mer de Chine. Ainsi, les cyclones des tropiques et les tempêtes des régions tempérées ne diffèrent que par leurs dimensions et peut-être, comme nous le verrons plus tard, par leur origine; leur nature est la même et ils suivent également dans leur propagation des lois identiques.

Les tourbillons liquides qui se forment dans les rivières à l'aval des piles de pont ne restent pas immobiles, mais sont emportés par le courant; de même, les tempêtes se déplacent d'ordinaire dans le sens des courants généraux de l'atmosphère. Quand une dépression existe dans un grand courant atmosphérique, l'air continue à affluer librement à l'arrière de la dépression; à l'avant, au contraire, la circulation générale est interrompue par le tourbillon: l'air, attiré par la dépression, marche en sens inverse du courant et ne peut plus être remplacé facilement à mesure qu'il est aspiré et monte au centre. Un vide relatif se forme donc de ce côté, de sorte que la dépression, se creusant toujours en avant et se comblant en arrière, arrive ainsi à se propager dans le sens même du courant, toutes les fois au moins que ce dernier est bien établi. On voit ainsi que ce n'est pas la même masse d'air qui constitue indéfiniment une dépression barométrique: en

réalité, l'air qui participe au mouvement tourbillonnaire se renouvelle sans cesse : il s'élève à mesure qu'il se rapproche du centre, s'échappe dans les régions supérieures de l'atmosphère et est remplacé par des masses nouvelles, provenant de la périphérie. Selon que ces masses nouvelles appelées successivement dans le rayon d'action du tourbillon y arriveront dans des conditions de température et d'humidité favorables ou contraires, la tempête augmentera d'intensité, ou bien diminuera peu à peu et finira par s'éteindre.

Nous venons d'indiquer que tout mouvement tourbillonnaire existant dans un courant bien établi doit suivre, ou à peu près, la direction de ce courant. Il serait aisé d'en fournir de nombreux exemples. On sait que dans l'Atlantique, entre l'Afrique et les Antilles, soufflent constamment des vents parfaitement réguliers d'entre est et nord-est qui constituent ce qu'on appelle les *vents alizés* : aussi les cyclones qui, de temps à autre, ravagent la Martinique ou la Guadeloupe, viennent-ils toujours de l'est. Arrivé sur les Antilles, le grand courant des alizés se recourbe et remonte le long des États-Unis : un grand nombre de dépressions suivent cette même route, et jamais on n'en a vu redescendre en sens inverse, du nord au sud, au large des côtes américaines. Au-dessous de Terre-Neuve, les vents inclinent au sud-ouest, puis à l'ouest, se dirigeant vers l'Europe : il en est encore de même des tempêtes et il n'est pas rare de pouvoir suivre sur les cartes, pendant plus d'une semaine, la marche progressive d'une dépression barométrique qui, arrivant de l'est sur les Antilles et le golfe du Mexique, longe les côtes des États-Unis jusqu'à Terre-Neuve, franchit l'Atlantique, touche l'Écosse, remonte jusqu'à la Norvège et disparaît enfin au nord, dans l'océan Glacial.

Beaucoup d'autres tempêtes ne viennent pas du sud, mais directement de l'ouest : aperçues d'abord sur le Pacifique, elles traversent tout le nord de l'Amérique, l'Atlantique, et abordent l'Europe à peu près dans la même région que les premières, jalonnant ainsi la direction du grand courant atmosphérique qui, de l'ouest à l'est, fait le tour de la terre aux latitudes moyennes.

Il serait difficile, sans le secours de nombreuses cartes, d'expo-

ser les diverses routes que suivent d'ordinaire les tempêtes. En plus des exemples précédents, il nous suffira d'indiquer que leur direction générale en Europe est de l'ouest à l'est, obliquant tantôt vers le nord, tantôt vers le sud. Cette direction explique combien il est difficile d'annoncer l'approche des tempêtes pour les Iles Britanniques et la France. Il n'existe, en effet, sur l'Atlantique aucun poste météorologique qui puisse nous tenir au courant de la situation atmosphérique au large de nos côtes. L'Amérique est trop loin; entre elle et l'Europe, bien des tempêtes ont le temps de se calmer, d'autres prennent naissance: leur route, en tout cas, est sujette à trop de variations pour que l'annonce d'une tempête à New-York ou à Terre-Neuve puisse nous renseigner utilement sur l'époque et le lieu de son arrivée en Europe.

Aussi la prévision des tempêtes, relativement aisée pour la mer du Nord, est-elle déjà difficile pour la Manche et le devient beaucoup plus encore pour la Bretagne et nos côtes de l'Océan. Il faut alors, pour arriver en temps utile, annoncer la tempête dès que les premiers signes avant-coureurs semblent s'en manifester en Irlande ou à la pointe de Bretagne, quitte à se tromper si elle avorte en route et se réduit à un simple vent à peine plus fort qu'à l'ordinaire. Les prévisions de tempête que le Bureau central météorologique expédie aux ports réussissent en moyenne soixante-quinze fois sur cent; il y a donc vingt-cinq pour cent d'erreurs; mais, sur ce nombre, vingt-deux correspondent à des prévisions qui ne se sont pas réalisées, le vent n'ayant pas atteint la violence qui caractérise une tempête: trois tempêtes seulement sur cent arrivent sans qu'on ait pu les annoncer à temps.

Après avoir dit quelques mots sur la direction générale des tempêtes, il est utile de donner quelque idée de leur vitesse, qui varie du reste beaucoup d'une tempête à l'autre et présente, en outre, de grandes différences suivant les régions. Ce sont les cyclones des tropiques qui ont la marche la plus lente : ceux du golfe de Bengale et les typhons de la mer de Chine ne font guère en moyenne que quinze kilomètres à l'heure; ceux des Antilles atteignent vingt-quatre kilomètres. Les tempêtes des régions tempérées ont des vitesses notablement supérieures : vingt-sept kilomètres en Europe,

trente sur l'Atlantique : les plus rapides sont celles qui traversent le nord des États-Unis et le Canada : elles atteignent quarante-cinq kilomètres en moyenne et dépassent même cinquante en hiver.

On ne doit pas confondre la vitesse de propagation d'une tempête avec celle du vent qui souffle aux divers points du tourbillon ; il n'y a aucune relation entre ces deux quantités, pas plus qu'entre la vitesse de rotation d'une toupie autour de son axe et la vitesse du déplacement de cette toupie sur le sol. C'est dans les cyclones des tropiques, dont la propagation est précisément très lente, qu'on observe les vents les plus violents. Dans nos tempêtes d'Europe, qui ne font en moyenne que vingt-sept kilomètres à l'heure, il n'est pas rare de noter des coups de vent dont la vitesse atteint cent trente ou cent quarante kilomètres, cinq fois plus que la vitesse de progression du météore.

Lors des premières études sur les mouvements des dépressions barométriques, les observations, peu nombreuses, ne permettaient de déterminer qu'à intervalles éloignés et d'une manière peu précise les positions successives du centre. On se trouva conduit ainsi à assigner aux trajectoires des tempêtes une régularité presque géométrique. Cette simplicité apparente fut le point de départ de bien des théories rigoureusement déduites, mais qui n'avaient qu'un tort, celui d'expliquer des phénomènes très différents de ceux que nous présente en réalité la nature. On a supposé, par exemple, que les tourbillons atmosphériques prenaient naissance dans les courants des plus hautes régions de l'atmosphère : y puisant leur énergie et descendant de là jusqu'au sol, ils suivraient le cours régulier de ces grands courants, que leur élévation soustrait à l'influence des reliefs et de la nature du sol. Les recherches récentes, plus détaillées, ont montré au contraire que la marche des tempêtes présente des irrégularités extrêmes, dont beaucoup ont précisément leur cause dans les régions les plus basses de l'atmosphère. C'est ainsi que très fréquemment les tempêtes qui arrivent de l'ouest sur la mer du Nord, au lieu de continuer leur route, s'y arrêtent, restent quelque temps immobiles, reviennent même sur leurs pas et finissent par s'évanouir sur place. On dirait qu'elles éprouvent quelque difficulté à passer

de la mer sur le grand continent. C'est qu'en effet un afflux incessant d'air chaud et humide est une condition favorable au développement des tempêtes : cet air humide, quand il s'élève dans les régions voisines du centre, donne naissance à des pluies abondantes. Or la transformation de la vapeur en eau liquide s'accompagne toujours d'un dégagement de chaleur, grâce auquel la colonne d'air ascendant se trouve à une température plus élevée que la normale, ce qui favorise encore l'ascension de l'air et la conservation du tourbillon.

Les typhons de la mer de Chine ont fourni des exemples d'irrégularités analogues. Le 29 octobre 1882, un typhon, venant du sud, se présentait à l'est des Philippines. Il continuait d'abord sa route vers le nord ; mais, avant d'atteindre le Japon, retournait brusquement en arrière, et, après avoir décrit une immense boucle, revenait, le 4 novembre, au point où il était six jours avant. Se dirigeant ensuite vers l'ouest, il atteignait les côtes de l'Annam le 7 novembre, puis décrivait, cette fois vers le sud, une nouvelle boucle qui le ramenait, le 11, à l'endroit où il avait passé le 6. Cela ne ressemble guère, on le voit, à ces marches d'une régularité géométrique que supposent certaines théories.

De semblables inflexions peuvent se manifester loin de tout continent ; la trajectoire de la tempête des 3 et 4 janvier 1893 a fourni un exemple certain d'une boucle fermée sur elle-même au milieu même de l'Atlantique.

Il est bien difficile, dans l'état actuel de la science, d'expliquer ces mouvements irréguliers des tempêtes, surtout quand ils surviennent au milieu des océans, loin de l'influence perturbatrice de la terre. Ils peuvent être la cause de nombreux sinistres en trompant les marins dans l'application des règles que l'on suit d'ordinaire pour échapper à l'ouragan, et dont nous indiquerons seulement le principe.

Dès qu'une baisse anormale du baromètre annonce l'approche d'une tempête, il faut d'abord déterminer dans quelle direction se trouve le centre : la loi de rotation des vents, sur laquelle nous nous sommes étendu, en fournit le moyen. Dans l'hémisphère nord, les vents tournent autour du centre de la dépression en sens inverse des aiguilles d'une montre ; si l'on se place de manière à recevoir le vent directement en face,

le centre de la tempête se trouve donc presque exactement vers la droite, un peu en arrière, on peut s'en rendre compte aisément en se reportant aux figures que nous avons données précédemment. On devra faire alors les manœuvres nécessaires, dans le détail desquelles nous n'entrerons pas, non seulement pour s'éloigner de ce point, mais encore, s'il est possible, pour se placer sur la gauche de la trajectoire probable du centre (ce serait le contraire pour l'hémisphère sud). De ce côté, en effet, le mouvement tourbillonnaire de la tempête a une direction opposée à celle du courant général ; les vents, luttant entre deux tendances contraires, seront donc moins violents : c'est le *côté maniable* du cyclone. Sur la droite de la trajectoire, au contraire, le vent propre de la tempête et le courant général soufflent dans la même direction : leurs deux effets s'ajoutent, et le vent atteint sa plus grande intensité ; c'est le *côté dangereux*.

On reconnait, en général, de quel côté de la trajectoire on se trouve en observant à la fois les mouvements du baromètre et les variations successives de la direction du vent ; mais, pour se diriger, on est forcé de supposer, en outre, que la tempête suivra les routes ordinaires, qui ont été déterminées par l'observation. On conçoit à quelles erreurs on peut se trouver conduit si le cyclone, au lieu d'avoir une trajectoire régulière, change brusquement de direction et revient même sur ses pas, comme nous en avons donné des exemples. Si le développement de la tempête semble prendre une tournure anormale, il faudra modifier, sur-le-champ et suivant les circonstances, les règles que l'on suit d'ordinaire. Aucune loi théorique ne saurait alors suppléer à l'expérience, à l'énergie et au sang-froid d'un bon capitaine.

III

Dans tout ce qui précède, nous avons étudié les lois des tempêtes en laissant de côté leur origine et leur mode de formation. Cette question présente encore bien des incerti-

Indes; toutefois, les remarquables travaux de MM. Blanford et Eliot, du service météorologique des Indes, ont permis, dans ces dernières années, de suivre pas à pas le développement de quelques-uns de ces terribles cyclones qui dévastent si souvent les côtes des Indes. Nous prendrons comme exemple le cyclone qui a ravagé, le 31 octobre 1876, toute la région située à l'est de l'embouchure du Gange.

Le 20 octobre, la pression barométrique était très uniforme sur tout le golfe du Bengale; au nord, la mousson d'hiver (nord-est) commençait à souffler, mais très faiblement, tandis que la mousson d'été (sud-ouest) n'avait pas encore complètement cessé dans le sud, près de la presqu'île de Malacca. Au milieu du golfe, une masse d'air considérable était comme stagnante, emprisonnée entre ces deux courants, qui tendaient à lui communiquer un très léger mouvement de rotation. Sous l'influence d'un temps beau et chaud, l'évaporation à la surface de la mer était très active; la masse d'air, ainsi isolée de la circulation générale, devenait sans cesse de plus en plus légère, tant par suite de sa haute température que par la forte proportion de vapeur d'eau qui s'y mêlait. Bientôt des mouvements ascendants commencèrent à s'y manifester. Comme nous l'avons déjà indiqué, toutes les fois que l'air s'élève, il se refroidit et une partie de la vapeur qu'il contient se condense en pluie: mais cette condensation dégage une grande quantité de chaleur, qui maintient le courant ascendant à une température plus élevée que l'air extérieur et augmente ainsi l'énergie de ce courant. Au bout de trois jours de ce régime, et par suite du courant ascendant ainsi produit, une dépression barométrique bien nette apparaît, le 23 octobre, dans le golfe du Bengale; pendant les quatre jours suivants elle augmente peu à peu, le mouvement tourbillonnaire s'accentue, en même temps la dépression commence à se déplacer vers le nord en se creusant de plus en plus; les vents prennent de la force et, le 29, tous les caractères d'un cyclone se trouvent réunis.

La cause de ce cyclone, qui a produit des ravages épouvantables sur lesquels nous reviendrons, est donc toute locale et réside dans les conditions météorologiques des couches les plus basses de l'atmosphère. Le cyclone s'est développé len-

tement sur place, dans une surface très limitée. Pendant tout ce temps, l'air des hautes régions est resté calme; les stations élevées de l'île de Ceylan n'ont, à aucun moment, signalé de vents notables.

La plupart des cyclones des régions tropicales, sinon tous, paraissent se former dans des conditions analogues : ils naissent toujours sur la mer, dans une région où la pression est très uniforme, l'air calme, très chaud et très humide; au début, ce sont de légers courants ascendants irréguliers; ils se concentrent peu à peu, et se réunissent en un seul qui devient important dès que la pluie commence à tomber. Les cyclones des Antilles, en particulier, semblent prendre naissance de cette manière dans la région des calmes équatoriaux. Comme ces calmes se trouvent toujours, dans l'Atlantique, au nord de l'équateur, on comprend pourquoi les cyclones qui s'y forment se dirigent du côté du nord et vont dévaster les Antilles, tandis que, jusqu'à ce jour, on n'en a jamais observé un seul dans l'Atlantique sud, au large des côtes du Brésil.

Les tempêtes des régions tempérées, qui abordent l'Europe en venant d'Amérique, proviennent, comme nous l'avons indiqué déjà, de deux sources principales. Les unes se sont formées sous les tropiques et nous arrivent, après avoir remonté tout le long des États-Unis; leur origine est la même que celle des cyclones des Antilles : ce sont même souvent de véritables cyclones tropicaux qui s'étalent en surface et perdent en énergie quand ils remontent dans les régions tempérées. Les autres, au contraire, prennent naissance aux latitudes élevées et en hiver; on ne peut donc les attribuer, comme les premières, à l'action des courants ascendants produits par la double influence de la chaleur et de l'évaporation. Il est probable que ces tempêtes du nord sont engendrées d'une tout autre manière, à peu près comme les tourbillons des cours d'eau, c'est-à-dire par le frottement de deux masses d'air animées de vitesses différentes. Aucune preuve directe ne peut encore être donnée de cette origine, mais elle paraît d'autant plus vraisemblable que ces dépressions naissent toutes à la limite du puissant courant atmosphérique qui, de l'ouest à l'est, fait le tour de la Terre aux latitudes moyennes. Ce courant est surtout fort en hiver; c'est aussi la saison où nos

tempêtes sont le plus nombreuses et le plus violentes; elles deviennent de plus en plus rares et plus faibles en été, à mesure que le courant général perd de sa puissance.

Si les tempêtes des régions moyennes paraissent avoir une cause différente des cyclones tropicaux, les mêmes phénomènes accessoires peuvent exercer sur elles des influences analogues. Ainsi, elles augmentent beaucoup d'intensité quand elles arrivent dans une région chaude et humide, quand, par exemple, au sortir des États-Unis, elles atteignent les parages de Terre-Neuve. Inversement, elles diminuent et finissent par s'éteindre sur place quand leur course les amène sur les régions froides et sèches de la Russie et de la Sibérie. Les conditions locales et, pour ainsi dire superficielles, agissent donc puissamment encore sur les tempêtes des latitudes élevées.

On a beaucoup discuté sur la hauteur à laquelle s'étendent dans l'atmosphère les perturbations qui constituent les tempêtes. Cette hauteur est en réalité très variable. Les mouvements tourbillonnaires, dans les latitudes moyennes, semblent monter souvent jusqu'à cinq ou six kilomètres, peut-être même plus : ils peuvent franchir des chaînes de montagnes assez élevées, sans paraître modifiés d'une manière appréciable. Il en est de même pour certains cyclones, tandis que d'autres, au contraire, ont certainement une hauteur des plus minimes. Le cyclone qui a ravagé le golfe du Bengale le 31 octobe 1876, et dont nous avons raconté la formation, a été complètement détruit le 1er novembre, dès qu'il s'est heurté à des collines, dont les premiers contreforts n'ont guère que 150 mètres, et dont le sommet le plus élevé ne dépasse pas 1.200 mètres. De même le cyclone du 22 septembre 1885, dont la violence a été également considérable, s'est évanoui brusquement lorsque, quittant la mer, il a rencontré des collines hautes seulement de 600 mètres. On pourrait citer un grand nombre de faits analogues absolument certains. Il existe donc des cyclones qui sont confinés dans les couches les plus basses de l'atmosphère, et l'on doit rejeter, de ce fait, les théories qui cherchent exclusivement les causes de ces phénomènes dans les courants des hautes régions.

On ne saurait terminer l'étude des tempêtes sans dire quelques mots des désastres dont elles sont la cause. Dans

nos latitudes, les dégâts se réduisent d'ordinaire sur terre à quelques maisons endommagées. Les dangers sont autrement graves sur mer où le vent, qui n'est plus ralenti par le frottement contre les aspérités du sol, acquiert une force bien supérieure. Si les grands navires, conduits par des marins expérimentés, peuvent être sauvés au risque de quelques avaries, il n'en est plus de même pour les petits voiliers. Les victimes sont surtout nombreuses parmi les pêcheurs, insouciants du danger, qui, se fiant à leur habileté et peut-être à leur bonne étoile, prennent la mer quand même, en dépit des signaux de tempête hissés sur toutes les côtes; leurs barques sont brisées, et les équipages noyés en vue du rivage, sans qu'il soit le plus souvent possible de leur porter secours. On estime que l'ouragan du 16 au 20 novembre 1893, que nous avons choisi comme exemple au commencement de cet article, un des plus violents qui se soient abattus sur la Manche et les Iles Britanniques, n'a pas coûté la vie à moins de trois cent trente-cinq personnes, rien que sur les côtes anglaises.

Quelque grands que nous paraissent ces désastres, ils ne sont rien en comparaison de ceux que peuvent causer les cyclones des tropiques où le vent atteint une violence inconnue dans nos pays. La zone frappée est beaucoup plus petite, et n'a d'ordinaire que quelques kilomètres de largeur; mais, dans cette zone, rien ne subsiste. Sur terre : maisons, arbres, herbe même, tout est anéanti, et, pendant de longs mois, la route du météore reste marquée, comme si le feu y avait passé. Sur mer, malheur aux navires qui se trouvent surpris sans avoir le temps de s'éloigner : amenés peu à peu au centre de la tempête, assaillis de tous côtés à la fois par des vagues énormes, impuissants à gouverner, ils sont engloutis, et tout disparaît jusqu'au moindre débris. Dans le cyclone, relativement restreint, qui a traversé le golfe d'Aden du 30 mai au 3 juin 1885, deux navires de guerre, l'aviso français *le Renard* et la corvette allemande *Augusta* se sont perdus, corps et biens; jamais on n'en a rien revu. Du vapeur anglais le *Speke-Hall*, un homme seulement fut sauvé, après avoir flotté trente-six heures sur une épave, sans boire ni manger; un vaisseau turc, le *Fetul-Bahri*, sombra également.

et, rien que pour ces quatre navires, on ne compte pas moins de quatre cent vingt-sept victimes, auxquelles il faut ajouter peut-être des milliers d'Arabes, surpris dans leurs barques par la tempête.

Mais la grandeur du cataclysme dépasse réellement toute description quand un violent cyclone aborde des côtes basses, comme celles du Bengale : les rivières, grossies subitement par une pluie diluvienne et la mer, soulevée à la fois par la dépression barométrique et par la vitesse du vent, s'unissent pour inonder un pays immense et y détruisent tout, noyant hommes et bêtes. Quand l'eau se retire, il ne reste plus après elle sur le sol que des flaques d'eau saumâtre et des amas de matières en décomposition, source de prochaines épidémies. Pendant le cyclone du 31 octobre 1876, toute la région de l'embouchure du Gange fut ainsi submergée subitement sur une surface de sept mille huit cents kilomètres carrés, et les statistiques anglaises évaluent à plus de *deux cent quinze mille* le nombre des personnes noyées !

Contre de tels bouleversements, l'homme sera toujours désarmé. Tout ce que l'on peut demander à la science, c'est non de supprimer ou d'atténuer les tempêtes, mais de les prévoir et de les annoncer. La seconde moitié de notre siècle a vu naître cette science de la prévision rationnelle du temps, qui rend déjà de grands services. Chaque année amène de nouveaux progrès ; il est permis d'espérer qu'un jour viendra où les services météorologiques seront assez puissamment organisés et les lois de l'atmosphère suffisamment connues pour qu'aucune tempête ne se produise sans qu'on ait indiqué sa route, comme on calcule les phases d'une éclipse et les régions qu'elle doit traverser. On pourrait prendre alors des mesures pour éviter les plus grands désastres, ou tout au moins pour les réduire ; quelques pertes matérielles resteront inévitables, mais les vies humaines seront sauvées.

ALFRED ANGOT

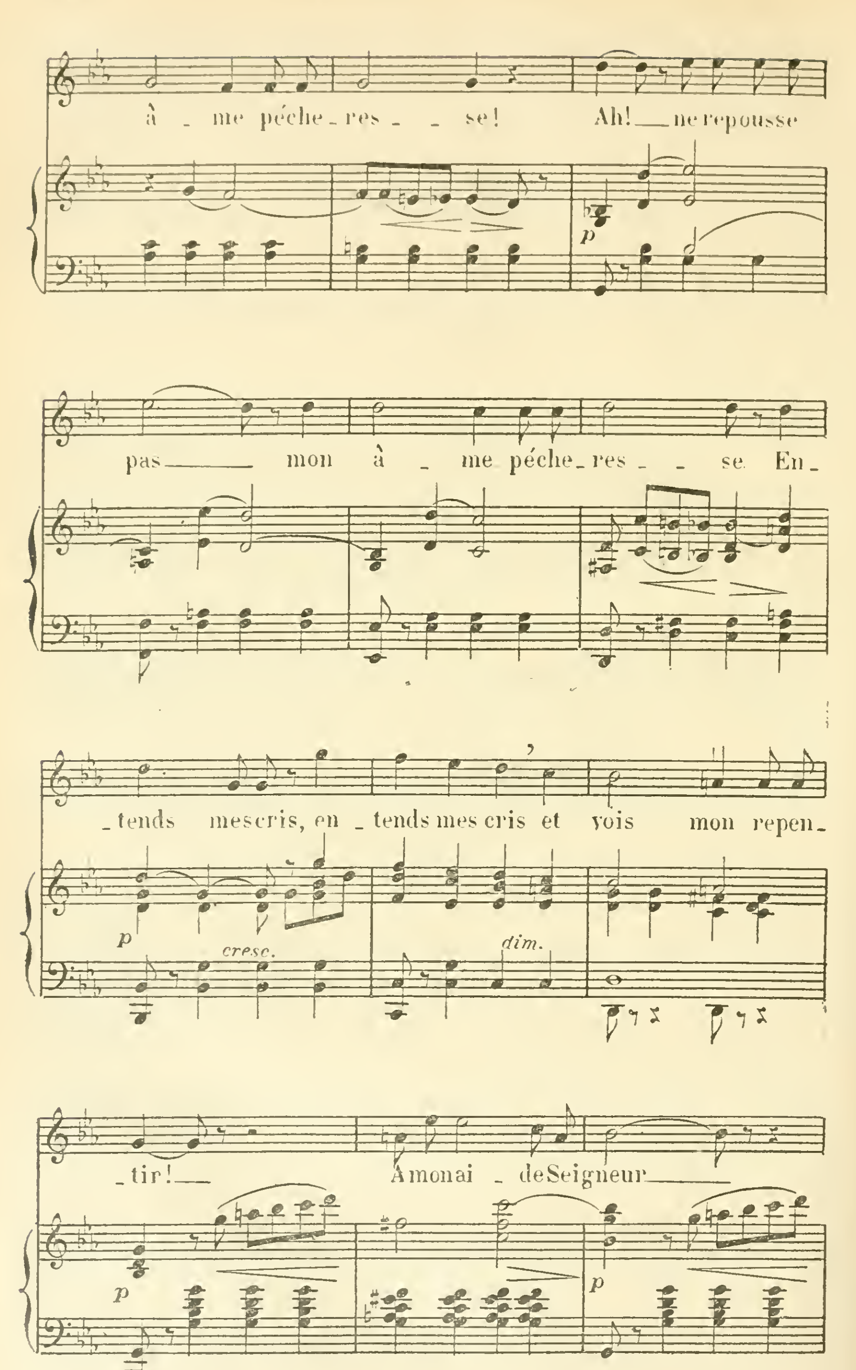
L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

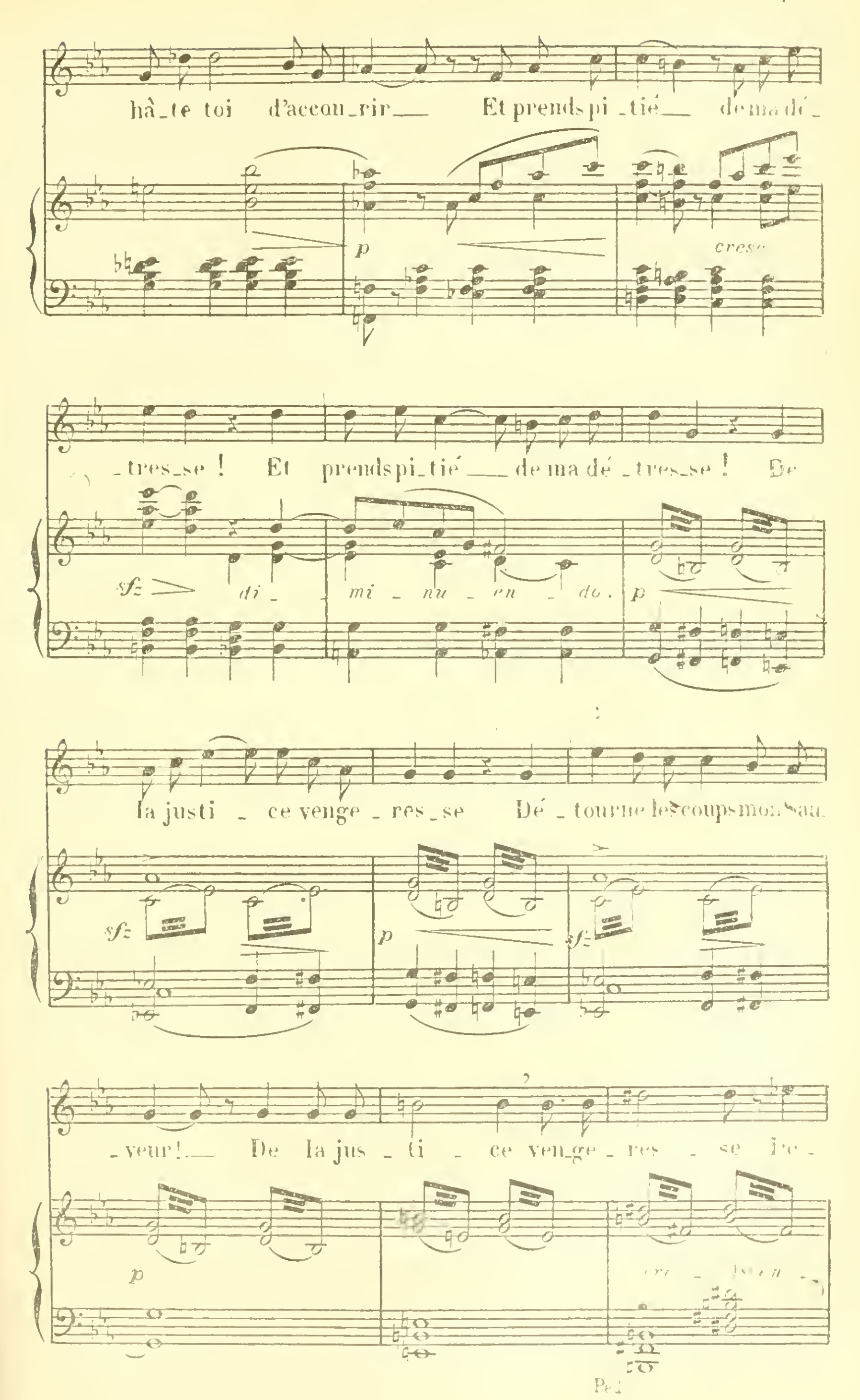
REPENTIR[1]

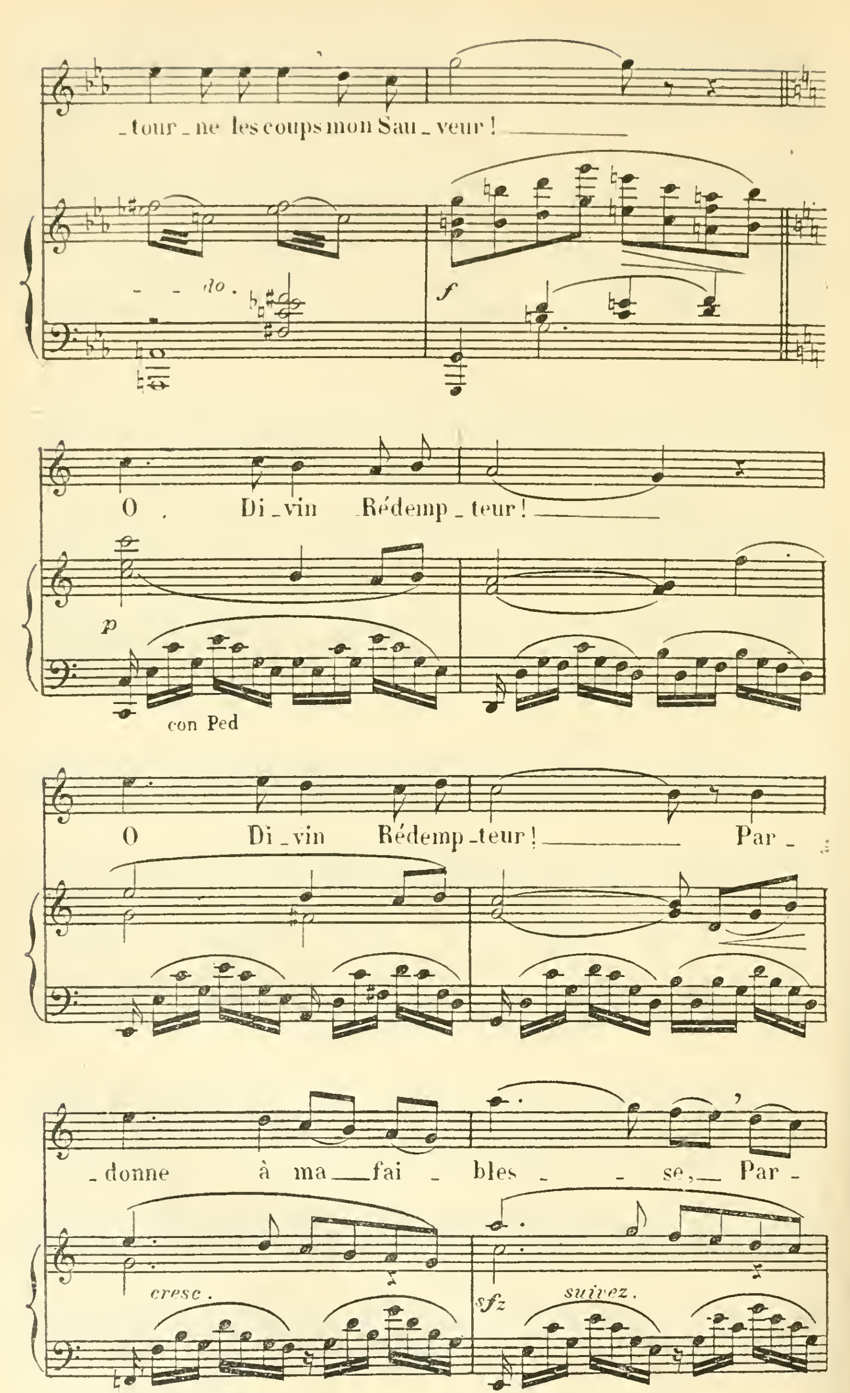
SCÈNE POUR MEZZO-SOPRANO



1. A l'occasion de la millième de *Faust*, célébrée à l'Opéra, la *Revue de Paris* est heureuse d'offrir à ses lecteurs cette « scène » encore inédite, composée par Gounod — paroles et musique — en avril 1893, et que l'on peut considérer comme sa dernière pensée. Au moins est-ce la dernière page qu'il ait écrite pour chant avec accompagnement d'orchestre ; M. Paladilhe a bien voulu la transcrire pour chant et piano, et nous en devons communication à l'obligeance de M. Choudens, éditeur, chez qui elle paraîtra prochainement.


à - me péche - res - - se!
Ah! ne repousse
pas mon à - me péche - res - - se En -
- tends mes cris, en - tends mes cris et vois mon repen -
- tir!
A mon ai - de Seigneur
p
cresc.
dim.


hâ_te toi d'accou_rir___ Et prends pi_tié___ de ma dé_
p
cresc
_tres_se ! Et prends pi_tié ___ de ma dé _tres_se ! De
sfz
di _ mi _ nu _ en _ do.
p
la justi _ ce venge _ res_se Dé _ tourne les coups mon Sau_
sfz
p
sfz
_veur!___ De la jus _ ti _ ce ven_ge _ res _ se
p
Ped


_tour _ ne les coups mon Sau _ veur !
- - do.
f
O Di _ vin Rédemp _ teur !
p
con Ped
O Di _ vin Rédemp _ teur ! Par _
_ donne à ma _ fai _ bles _ _ se, Par _
cresc.
sfz
suivez.



_don _ ne pardonne à ma fai_bles _ _ se!
dim _ _ _ _ _
p
Par _ don _ _ ne!
p
O Di_vin Rédemp_teur Par _
_donne à ma fai _ bles _ _ se Par_
cre_ _scen_ _do.
f

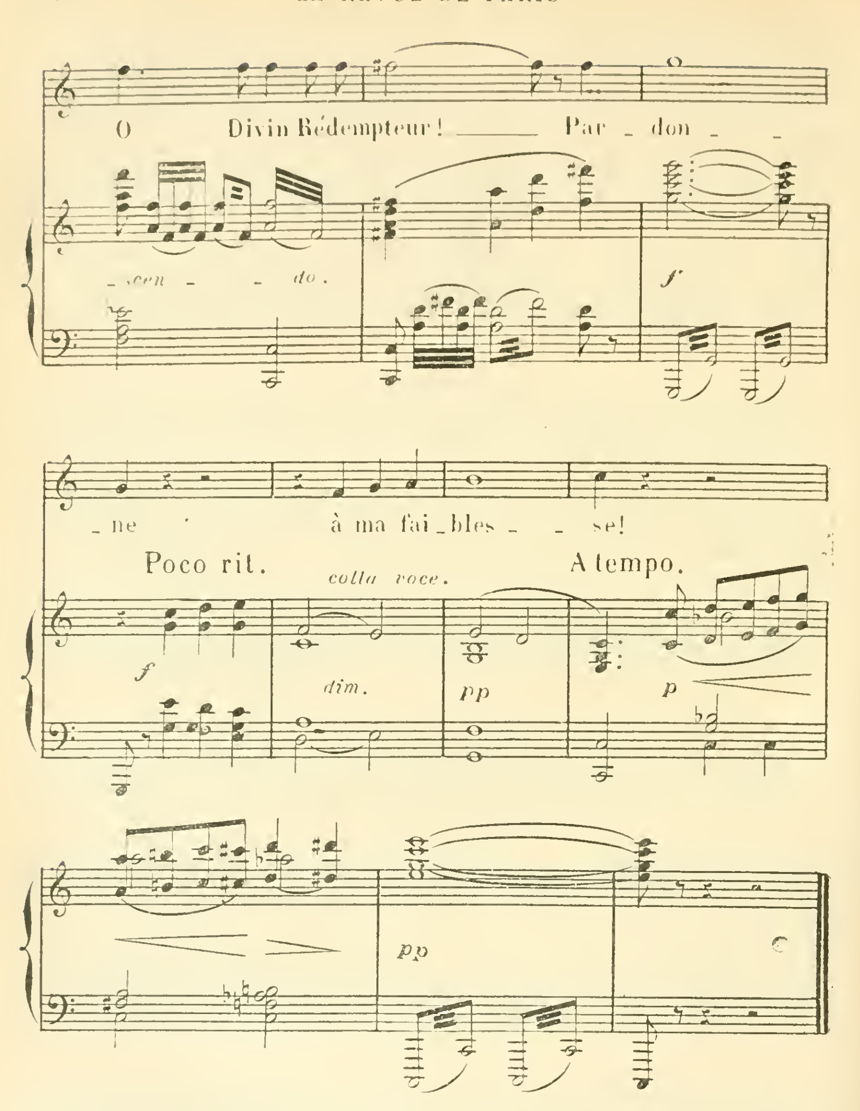

_don _ _ ne pardonne à ma fai _ bles _ _ _ _ _
di _ mi _ nu _ endo. suivez.
_ se!
Tempo.
p
Dans le secret des
f
nuits
je répandrai mes
p
f
pleurs
Je meurtri _ rai ma
p
f


chair
sous le poids du ci_
p
f
_li _ _ ce
Et mon cœur
p
f con espress.
al _ té _ ré
du sanglant sacri_
dim.
_fi _ _ ce
Bé _ ni _ ra
p


de ta main les clé_men_ _ tes ri_
_gueurs! O Di_vin Rédemp_
poco rit.
p A tempo.
_teur! O Di_vin Rédemp_
_teur! Par _ don _ ne à ma_ fai _
cresc.



_bles _ _ se par _ don _ ne pardonne à ma fai_
f
rall.
_bles _ _ _ _ se!
rall.
A Tempo.
dim.
p
De la jus_ti_ce ven_ge _ res _ se De_
sfz
p
_tour _ _ ne les coups, mon Sau_veur!
sfz
p
cre _ _ _


O Divin Rédempteur! Par _ don _ _
_ scen _ _ do.
f
_ ne à ma fai _ bles _ _ se!
Poco rit.
colla voce.
A tempo.
f
dim.
pp
p
pp

CH. GOUNOD

L'ENFANT DE VOLUPTÉ[1]

I

Le mercredi de chaque semaine, André Sperelli avait son couvert mis à la table de sa cousine la marquise d'Ateleta.

La marquise avait des salons très fréquentés, au palais Roccagiovine. Elle attirait beaucoup par sa gaieté spirituelle, par la liberté de ses saillies, par son infatigable sourire. Les traits fleuris de son visage rappelaient certains profils de femmes des dessins de Moreau le jeune et des vignettes de Gravelot. Ses manières, ses goûts, ses façons de s'habiller avaient quelque

1. L'original a paru sous ce titre : *Il Piacere*. Dans une note biographique adressée à son traducteur, M. Georges Hérelle, et publiée par la *Revue hebdomadaire*, M. Gabriel d'Annunzio disait :

« Je suis né en 1864, à bord du brigantin *Irène*, dans les eaux de l'Adriatique...

» A Pescara, dans mes terres, je passais pour un enfant prodige, tant ma précocité était étrange. A neuf ans, je quittai les Abruzzes pour la Toscane, et je restai sept ans dans un grand collège toscan, à Prato. Prato est une ville industrielle et un peu triste, moins éclairée par le soleil que par une chaire de marbre dont les bas-reliefs ont été sculptés par le divin Donatello. Cette chaire est en plein air, à un angle extérieur du Dôme, et elle représente une danse d'enfants. C'est une œuvre célèbre du sculpteur florentin. L'image qui, de toute cette période de ma vie, m'est restée le plus profondément empreinte dans la mémoire, est justement celle de la chaire merveilleuse. Dès cette époque, mon sens esthétique était très éveillé, et l'acuité de ce sens, toujours croissante, devait par la suite apporter dans ma vie des excès et des désordres irréparables ; les mêmes excès et les mêmes désordres que j'ai décrits et analysés dans mon roman *Il Piacere*. Dans le personnage d'André Sperelli il y a beaucoup de moi-même pris sur le vif. »

chose de pompadour; et elle y mettait même un peu d'affectation, à cause de la ressemblance singulière qui lui donnait un air de famille avec la favorite de Louis XV.

Un mardi soir, dans une loge du théâtre Valle, elle avait dit en souriant à son cousin :

— Viens demain sans faute, André. Il y a parmi nos invités une personne *intéressante*, que dis-je? *fatale*... Une belle veuve... Hélène Muti, duchesse de Scerni. Prémunis-toi contre le maléfice... Tu es dans un moment de faiblesse.

Il avait répondu en souriant :

— Si tu le permets, ma cousine, je viendrai sans armes; que dis-je? avec un air de victime. Cet air est un appeau dont j'use depuis bien des soirs inutilement, hélas!

— Le sacrifice est prochain.

— La victime est prête.

Le lendemain soir, André vint au palais Roccagiovine quelques minutes avant l'heure habituelle, un merveilleux gardenia à la boutonnière une vague inquiétude au fond de l'âme. Son coupé s'arrêta devant le porche. car l'allée était déjà prise par une autre voiture, et une dame en descendit. Les livrées, les chevaux, tout le cérémonial de cette descente avaient la marque d'une grande maison. Le comte entrevit une silhouette haute et svelte, une coiffure étoilée de diamants, un petit pied qui se posa sur la marche. Puis, tandis qu'il montait l'escalier. il put voir la dame de dos.

Elle montait devant lui. lentement, mollement, avec une sorte de rythme. Son manteau, doublé d'une fourrure aussi neigeuse que le duvet des cygnes, n'était plus maintenu par l'agrafe, et lui glissait autour du buste en laissant les épaules découvertes. Ces épaules émergeaient, pâles comme l'ivoire poli, divisées par un sillon délicat; et les omoplates se perdaient sous les dentelles du corsage avec je ne sais quelle fuyante et douce inflexion d'ailes. Sur les épaules, le cou s'épanouissait, agile et arrondi; et les cheveux, tordus en spirale, repliés depuis la nuque jusqu'au sommet de la tête, y formaient un nœud sous la morsure des épingles gemmées.

Cette harmonieuse ascension de la dame inconnue donnait aux yeux du jeune homme un si vif plaisir que, pour admi-

rer, il s'arrêta un instant au premier palier. La traîne faisait sur les marches un grand froufrou. Le domestique marchait derrière, non pas sur les traces de sa maîtresse dans la piste du tapis rouge, mais sur le côté, le long de la muraille, avec une gravité irréprochable. Et le contraste entre cette magnifique créature et ce rigide automate était fort bizarre. André sourit.

Dans l'antichambre, pendant que le domestique prenait le manteau, la dame jeta un regard rapide au jeune homme qui arrivait. Celui-ci entendit annoncer :

— Son Excellence la duchesse de Scerni !

Et, aussitôt après :

— Monsieur le comte Sperelli-Fieschi d'Ugenta !

Il lui plut que son nom eût été prononcé tout contre le nom de cette femme.

Déjà se trouvaient au salon le marquis et la marquise d'Ateleta, le baron et la baronne d'Isola, don Philippe del Monte. Le feu flambait dans l'âtre ; quelques divans étaient disposés à portée de la chaleur ; quatre bananiers aux larges feuilles veinées de sang s'étalaient sur les dossiers bas.

La marquise, vint à la rencontre des arrivants et leur dit avec son beau sourire inextinguible :

— Le hasard aimable rend inutile de vous présenter l'un à l'autre. Mon cousin Sperelli, inclinez-vous devant la divine Hélène.

André s'inclina profondément. La duchesse lui offrit la main avec un geste plein de grâce, en le regardant au fond des yeux.

— Je suis très heureuse de vous voir, monsieur. J'ai beaucoup entendu parler de vous à Lucerne, l'été passé, par un de vos amis, Jules Musellaro. J'étais, je le confesse, un peu curieuse... Musellaro m'a même donné à lire votre très précieuse *Fable d'Hermaphrodite* et m'a offert votre eau-forte du *Sommeil*, une épreuve avant la lettre, un trésor. Vous avez en moi une fervente admiratrice, ne l'oubliez pas.

Elle parlait avec de petites pauses. Elle avait la voix si insinuante que cela donnait presque la sensation d'une caresse charnelle ; et elle avait ce regard involontairement amoureux et voluptueux qui trouble tous les hommes et allume soudain les désirs.

On annonça :

— Monsieur le chevalier Sakumi!

Et le huitième et dernier convive apparut.

C'était un secrétaire de la légation japonaise, petit de taille, jaunâtre, avec des pommettes saillantes, avec des yeux longs et obliques, veinés de sang, battus sans cesse par les paupières. Il avait le corps trop gros pour ses jambes trop grêles : et il marchait la pointe des pieds en dedans, comme si une ceinture lui eût comprimé les hanches. Les basques de son habit étaient trop larges : son pantalon faisait une quantité de plis; sa cravate portait les marques très visibles d'une main inexpérimentée. On aurait dit un *daïmio* tiré hors d'une de ces armures de fer et de laque semblables à des carapaces de crustacés monstrueux, puis fourré dans les nippes d'un maître-d'hôtel occidental. Mais, malgré sa gaucherie il avait une expression malicieuse, une sorte de finesse ironique dans les angles de la bouche.

Au milieu du salon, il s'inclina. Son gibus lui tomba des mains.

La baronne d'Isola, une blonde mignonne au front recouvert de boucles frisées, gracieuse et grimacière comme un jeune singe, dit de sa voix flûtée :

— Venez ici, Sakumi; ici, près de moi!

Le chevalier japonais s'avançait en multipliant les sourires et les révérences.

— Verrons-nous ce soir la princesse Issé? lui demanda Françoise d'Ateleta, qui se plaisait à réunir dans ses salons les échantillons les plus bizarres des colonies exotiques de Rome, par amour pour la variété pittoresque.

L'Asiatique répondit dans une langue barbare, à peine intelligible, mêlée d'anglais, de français et d'italien.

Un moment vint où tout le monde parlait. C'était comme un chœur d'où s'élançaient de temps à autre, pareils à des gerbes d'argent, les rires frais de la marquise.

— Certainement, je vous ai déjà vue; je ne sais plus où, je ne sais plus quand, mais certainement je vous ai vue, disait André Sperelli à la duchesse, debout devant elle. Dans l'escalier, tandis que je vous regardais monter, du fond de ma mémoire se levait un souvenir indistinct, quelque

chose qui prenait forme suivant le rythme de votre ascension, comme une image qui naîtrait d'un air de musique... Je n'ai pas réussi à tirer ce souvenir au clair ; mais, lorsque vous vous êtes retournée, j'ai senti que votre profil avait une similitude incontestable avec cette image. Ce ne pouvait pas être une divination ; c'était donc un obscur phénomène de la mémoire. Certainement, je vous ai déjà vue. Qui sait? Peut-être dans un songe, peut-être dans une création d'art, peut-être aussi dans un monde différent... dans une existence antérieure...

En prononçant cette dernière phrase, trop sentimentale et trop banale, il se mit à rire franchement, comme pour prévenir un sourire incrédule ou ironique. Hélène, au contraire, resta grave. — Écoutait-elle, ou pensait-elle à autre chose? Acceptait-elle ce genre de discours, ou voulait-elle, par cette gravité, se divertir à ses dépens? Entendait-elle favoriser l'œuvre de séduction qu'il avait engagée avec tant de soin, ou s'enfermait-elle dans l'indifférence et dans le mutisme insouciant? Bref, était-elle ou non une femme inexpugnable pour lui?... — André, perplexe, interrogeait le mystère. Tous ceux qui ont l'habitude de la séduction, surtout les téméraires, connaissent bien cette perplexité que certaines femmes excitent en se taisant.

Un domestique ouvrait la grande porte qui faisait communiquer le salon avec la salle à manger.

La marquise mit son bras sous celui de Philippe del Monte et donna l'exemple. Les autres suivirent.

— Allons, dit Hélène.

André crut remarquer qu'elle s'appuyait sur son bras avec un peu d'abandon. — N'était-ce pas une illusion de son désir? Peut-être... — Il restait dans le doute, en suspens ; mais, à chaque seconde qui passait, il se sentait conquis plus profondément par la douce magie ; à chaque seconde, grandissait son désir anxieux de pénétrer l'âme de cette femme.

— Ici, mon cousin, dit Françoise en lui désignant sa place à l'un des bouts de la table ovale.

Il était entre le baron d'Isola et la duchesse de Scerni, avec le chevalier Sakumi en face. Sakumi était entre la baronne d'Isola et Philippe del Monte. Le marquis et la

marquise occupaient les places d'honneur. Sur la nappe scintillaient les porcelaines, l'argenterie, les cristaux, les fleurs.

Très peu de femmes pouvaient rivaliser avec la marquise d'Ateleta dans l'art de donner à dîner. Elle mettait plus de soins à la préparation d'un menu qu'à celle d'une toilette. Son goût exquis se révélait en toutes choses, et elle était la souveraine arbitre des élégances de la table. Ses fantaisies et ses raffinements se propageaient sur toutes les tables de la noblesse romaine. Cet hiver-là, elle avait introduit la mode des chaînes de fleurs suspendues d'un bout à l'autre entre les grands candélabres, et encore la mode du grêle vase de Murano, laiteux et changeant comme l'opale, garni d'une seule orchidée et placé devant chaque convive parmi la rangée des verres.

— Fleur diabolique, dit Hélène Muti en prenant le vase et en examinant de près l'orchidée sanglante et difforme.

Elle avait la voix si richement timbrée que même les paroles les plus communes et les phrases les plus banales semblaient prendre dans sa bouche un mystérieux accent et une grâce nouvelle. Tel ce roi de Phrygie qui changeait en or tout ce que sa main touchait.

— Fleur symbolique entre vos doigts, murmura André en regardant la dame qui, dans cette attitude, était belle jusqu'au prodige.

Elle portait une robe d'un bleu très pâle, semée de points d'argent, qui chatoyait sous d'anciennes dentelles de Burano, blanches d'une blancheur indéfinissable, avec une nuance fauve légère, si légère qu'à peine était-elle perceptible. La fleur presque monstrueuse, qu'on aurait cru produite par un maléfice, ondulait sur sa tige hors de ce tube fragile que l'artisan devait avoir façonné d'un souffle dans une gemme liquide.

— Mais je préfère les roses, dit Hélène en posant l'orchidée avec un geste de répulsion tout contraire au mouvement de curiosité qu'elle avait eu d'abord.

Et elle prit part à la conversation générale. Françoise parlait de la dernière réception à l'ambassade d'Autriche.

— Vous avez vu madame de Cahen? lui demanda Hélène. Elle avait un costume de tulle jaune parsemé d'une infinité de

colibris avec des yeux de rubis. Une magnifique volière dansante... Et lady Ouless, vous l'avez vue? Elle avait une jupe en tarlatane blanche toute bigarrée d'algues marines et de je ne sais quels poissons rouges, et, par-dessus les algues et poissons, une autre jupe en tarlatane vert de mer. Vous l'avez vue? Un aquarium du plus bel effet...

Et, après ces petites médisances, elle riait d'un rire cordial qui lui mettait un léger tremblement au bas du menton et aux narines.

Devant cette volubilité incompréhensible, André restait encore en suspens. Ces choses frivoles ou malignes sortaient des mêmes lèvres qui tout à l'heure, en prononçant une phrase très simple, l'avaient troublé jusqu'au fond de l'être; elles sortaient de la même bouche qui tout à l'heure, silencieuse, lui avait paru la bouche de la Méduse de Léonard, cette humaine fleur de l'âme rendue divine par le feu de la passion et par l'angoisse de la mort. — Quelle était donc l'essence véritable de cette créature? Avait-elle perception et conscience de sa métamorphose incessante, ou restait-elle impénétrable à elle-même, exclue de son propre mystère? Dans ses expressions et dans ses manifestations, combien entrait-il d'artifice et combien de spontanéité?... Un besoin de connaître le tourmentait jusque dans la délectation que lui versait le voisinage de cette femme qu'il commençait à aimer. — Ne valait-il pas mieux, au contraire, s'abandonner ingénument à la douceur première et ineffable de l'amour naissant? — Il vit Hélène faire le geste de mouiller ses lèvres dans un vin blond comme un miel liquide. Il choisit parmi les verres celui où le domestique avait versé un vin semblable, et il but en même temps qu'Hélène. Tous deux reposèrent ensemble sur la nappe le verre de cristal. La simultanéité de l'acte fit qu'ils se tournèrent l'un vers l'autre. Et ce regard les enflamma tous deux beaucoup plus que la gorgée de vin.

— Vous ne parlez pas? lui dit Hélène, avec une affectation de légèreté qui altérait un peu sa voix. Vous avez pourtant la réputation d'être un causeur exquis... Allons, réveillez-vous!

— Oh! mon cousin, mon cousin! s'écria Françoise avec un air de commisération, tandis que Philippe del Monte lui murmurait quelque chose à l'oreille.

André se mit à rire.

— Chevalier Sakumi, c'est nous qui sommes taciturnes. Réveillons-nous !

Les longs yeux de l'Asiatique pétillèrent de malice, plus rougeoyants encore sur la rougeur sombre que les vins lui allumaient aux pommettes. Jusqu'alors il avait regardé la duchesse de Scerni avec l'expression extatique d'un bonze en présence de la divinité. Sa large face qui semblait sortie d'une page classique d'O-kou-sai, le grand imagier humoriste, rougeoyait entre les chaînes de fleurs, comme une lune d'août.

— Sakumi est amoureux, reprit André à voix basse, en se penchant vers Hélène.

— De qui?

— De vous. Ne vous en êtes-vous point encore aperçue?

— Non.

— Regardez-le.

Hélène tourna la tête. Et l'amoureuse contemplation du *daïmio* travesti appela soudain sur ses lèvres un rire si peu dissimulé que le Japonais en reçut une blessure et en garda une visible humiliation.

— Tenez! dit-elle pour le dédommager, en détachant de la guirlande un camélia blanc qu'elle jeta à l'envoyé du Soleil-Levant. Trouvez une comparaison à ma louange.

L'Asiatique porta le camélia à ses lèvres avec un geste comique de dévotion.

— Ah ! ah ! Sakumi, dit la petite baronne d'Isola, vous m'êtes infidèle !

Il balbutia quelques mots, le visage de plus en plus allumé. Tous riaient sans se contraindre, comme si cet étranger n'eût été invité que pour fournir aux autres un sujet d'amusement. André se tourna en riant vers Hélène.

Elle, la tête relevée et même un peu rejetée en arrière, regardait furtivement le jeune homme, les paupières mi-closes, avec un de ces indescriptibles regards féminins qui semblent absorber, je dirais presque boire, tout ce qu'il y a en l'homme préféré de plus aimable, de plus désirable, de plus délectable, tout ce qui a éveillé chez la femme cette exaltation de l'instinct, où la passion prend son principe. Ses cils très longs voilaient l'iris incliné vers l'angle de l'orbite;

et le blanc de ses yeux nageait dans une sorte de lumière liquide, un peu azurée : un tremblement presque imperceptible remuait sa lèvre inférieure. Le rayon de son regard semblait aller à la bouche d'André comme à une douce proie.

Cette bouche, en effet, avait séduit Hélène. Pure de forme, ardente de couleur, gonflée de sensualité, un peu cruelle d'expression lorsqu'il la tenait fermée, cette bouche juvénile rappelait, par une ressemblance singulière, le portrait de ce gentilhomme inconnu qui se trouve à la galerie Borghèse, profonde et mystérieuse œuvre d'art où les imaginations fascinées ont cru reconnaître l'image du divin César Borgia peinte par le divin Sanzio. Lorsque les lèvres s'ouvraient au sourire, cette expression s'enfuyait, et les dents blanches, carrées, égales, d'une pureté extraordinaire, illuminaient une bouche aussi fraîche et joyeuse que celle d'un enfant.

Dès qu'André se retourna, Hélène retira son regard, mais pas assez vite pour que le jeune homme n'en surprît point l'éclair. Il en eut une joie si forte qu'il sentit une flamme lui monter aux joues.

« Elle me veut ! Elle me veut ! » pensa-t-il, exultant, sûr d'avoir déjà conquis cette rare créature. Et il pensa encore : « C'est une volupté *jamais éprouvée.* »

Autour d'eux, la conversation s'animait. Hélène lui demanda :

— Vous resterez à Rome tout l'hiver ?

— Tout l'hiver, et plus encore, répondit André, à qui cette simple question parut envelopper une promesse d'amour.

— Vous y avez donc une installation ?

— Oui, palais Zuccari : *domus aurea.*

— A la Trinité des Monts ? Que vous êtes heureux !

— Pourquoi heureux ?

— Parce que vous habitez un lieu que j'aime beaucoup.

— On y trouve, n'est-il pas vrai ? recueillie comme une essence dans un vase, toute la souveraine douceur de Rome.

— C'est vrai. Entre l'obélisque de la Trinité et la colonne de la Conception, j'ai suspendu en *ex-voto* mon cœur catholique et païen.

Elle rit de sa phrase. Il avait un madrigal sur les lèvres à propos de ce cœur suspendu : mais il ne le prononça point,

parce qu'il lui déplaisait de prolonger le dialogue sur ce ton faux et léger et de gâter ainsi son intime jouissance. Il se tut.

Elle resta un peu pensive. Puis elle rentra dans la conversation générale avec une vivacité plus grande encore, prodiguant les saillies et les rires, faisant scintiller ses dents et ses mots. Françoise médisait un peu de la princesse de Ferentino, non sans finesse, en faisant allusion à une récente et scabreuse aventure.

— A propos, la princesse annonce pour l'Épiphanie une seconde vente de bienfaisance, dit le baron d'Isola. Vous n'en savez rien encore?

— Je suis dame patronnesse, répliqua Hélène Muti.

— Vous êtes une patronnesse précieuse, dit Philippe del Monte, — un homme sur la quarantaine, presque entièrement chauve, subtil aiguiseur d'épigrammes, avec une sorte de masque socratique où l'œil droit, toujours en mouvement, scintillait de mille expressions diverses, tandis que l'œil gauche restait toujours immobile et presque vitrifié sous le monocle, comme si le premier eût servi pour exprimer et le second pour voir. — A la vente de mai, vous avez reçu une pluie d'or.

— Oh! la vente de mai! quelle folie! s'écria la marquise d'Atelela.

Les domestiques versaient le champagne frappé. Elle ajouta :

— Tu te rappelles, Hélène? nos boutiques étaient voisines.

— Cinq louis pour une gorgée! cinq louis pour une bouchée! se mit à crier Philippe del Monte, en imitant plaisamment la voix d'un crieur.

Hélène Muti et la marquise riaient.

— Oui, oui, c'est vrai. Vous faisiez le boniment, Philippe, dit Françoise. Quel malheur que tu n'aies pas été là, mon cousin! Pour cinq louis, tu aurais mangé un fruit où j'aurais d'abord imprimé mes dents, et, pour cinq autres louis, Hélène t'aurait fait boire du champagne dans le creux de sa main.

— Quel scandale! interrompit la baronne d'Isola avec une petite grimace d'horreur.

— Oh! Mary! et toi, est-ce que tu ne vendais pas aussi pour cinq louis des cigarettes que tu venais d'allumer en les mouillant beaucoup? dit Françoise qui riait toujours.

La marquise reprit sentencieusement :

— Toute œuvre de charité est sainte. Moi, à force de mordre dans les fruits, j'ai récolté environ deux cents louis.

— Et vous? demanda André Sperelli à Hélène, en faisant un pénible effort pour sourire. Et vous, avec votre coupe de chair?

— Moi, deux cent soixante-dix louis.

Tout le monde plaisantait, le marquis excepté. C'était un homme déjà vieux, affligé d'une surdité incurable, luisant de cosmétiques, maquillé d'une teinture blondâtre, artificiel de la tête aux pieds. Il ressemblait à un de ces mannequins qu'on voit dans les musées de cires. De temps en temps, presque toujours mal à propos, il émettait une sorte de petit rire sec pareil au grincement d'une mécanique rouillée qu'il aurait eue dans le corps.

— A un certain moment, reprit Hélène, le prix de la gorgée monta jusqu'à dix louis. Vous entendez? Et, au dernier moment, ce fou de Galéas Secinaro vint m'offrir un billet de cinq cents francs pour que je m'essuie les mains à sa barbe blonde...

Comme toujours, chez les Ateleta, le dernier service fut splendide : le véritable luxe de la table se montre au dessert. Mille choses exquises et rares délectaient la vue non moins que le palais, disposées avec art dans des assiettes de cristal garnies d'argent. Les guirlandes tressées de camélias et de violettes se recourbaient entre les candélabres pamprés du XVIIIe siècle égayés de faunes et de nymphes. Et, sur les tapisseries des murailles, les faunes et les nymphes et toutes les figures charmantes de cette mythologie pastorale, les Sylvandres et les Philis et les Rosalindes, animaient de leur tendresse un de ces clairs pays cythéréens nés de la fantaisie d'Antoine Watteau.

La légère excitation amoureuse qui gagne les esprits vers la fin d'un repas orné de femmes et de fleurs se trahissait dans les discours, dans les souvenirs de cette vente où les dames vendeuses, poussées par une ardente émulation à recueillir la plus grosse somme possible, avaient attiré les acheteurs avec des témérités inouïes.

— Et vous avez accepté? demanda André Sperelli à la duchesse.

— J'ai sacrifié mes mains à la Bienfaisance, répondit-elle. Vingt-cinq louis de plus!

— *All the perfumes of Arabia will not sweeten this little hand...*[1]

Il riait en répétant les paroles de lady Macbeth; mais, au fond, il éprouvait une souffrance confuse, un tourment mal défini, qui ressemblait à de la jalousie. Tout d'un coup, il venait de discerner ce je ne sais quoi d'excessif et, pour ainsi dire, de courtisanesque qui parfois altérait un peu les grandes manières de la noble dame. Certaines intonations de sa voix et de son rire, certains de ses gestes, certaines de ses attitudes, certains de ses regards exhalaient un charme trop aphrodisiaque. Elle dispensait avec trop de facilité la jouissance visuelle de ses grâces. Par instants, sous les yeux de tous, involontairement peut-être, elle avait un mouvement, une posture, une expression qui, dans l'alcôve, aurait fait frissonner un amant. Quiconque la regardait pouvait lui dérober une étincelle de plaisir, pouvait l'envelopper d'imaginations impures, pouvait deviner ses secrètes caresses. Elle paraissait n'avoir été créée que pour les pratiques d'amour, et l'air qu'elle respirait était toujours embrasé des désirs suscités autour d'elle.

André pensa : « Combien d'hommes l'ont possédée? Combien de souvenirs garde-t-elle, dans sa chair et dans son âme? »

Son cœur se gonflait comme d'un flot amer, au fond duquel bouillait toujours sa tyrannique intolérance de toute possession imparfaite. Et il ne pouvait détacher ses yeux des mains d'Hélène.

Dans ces mains incomparables, délicates et blanches, d'une transparence idéale, marquées de veines glauques à peine visibles; dans ces paumes un peu creusées et estompées de rose, où un chiromancien aurait découvert d'obscurs entrelacs, dix, quinze, vingt hommes avaient bu, l'un après l'autre, à prix d'or. Il *voyait* les têtes de ces hommes inconnus se pencher et humer le vin. Or Galéas Secinaro, un de ses amis, était un beau et gaillard gentilhomme, impérialement barbu comme un Lucius Verus, rival redoutable.

1. « Tous les parfums de l'Arabie ne purifieraient pas cette petite main. »

Alors, sous l'excitation de ces images, sa convoitise grandit si farouche et une impatience l'envahit si torturante qu'il lui semblait que le dîner n'arriverait jamais à sa fin. « Ce soir même, pensa-t-il, j'aurai d'elle une promesse. » Une anxiété intérieure le poignait, comme il arrive quand on a peur de laisser échapper un bien visé par de nombreux émules. Et sa vanité, incurable et insatiable, lui représentait l'ivresse de la victoire.

— Toi qui es une grande innovatrice, disait Hélène à Françoise, en mouillant les doigts dans l'eau tiède d'un bol de cristal azuré et bordé d'argent, tu devrais ramener l'usage d'offrir l'eau pour les mains après qu'on a quitté la table, avec l'aiguière et le bassin d'autrefois. C'est vilain, cette modernité. N'est-ce pas, Sperelli?

Françoise se leva. Tous l'imitèrent. André, s'inclinant, offrit le bras à Hélène; et elle le regarda sans sourire, pendant qu'elle posait son bras nu sur celui du jeune homme, avec lenteur. Ses dernières paroles avaient été gaies et légères : ce regard, au contraire, était si grave et si profond qu'André se sentit prendre l'âme.

— Demain soir, lui demanda-t-elle, allez-vous au bal de l'ambassade de France?

— Et vous? demanda André à son tour.

— Moi, oui.

— Moi, oui.

Ils sourirent comme deux amants. Et elle ajouta en prenant un siège :

— Asseyez-vous.

Le divan était loin de la cheminée, adossé à la queue du piano que recouvrait en partie la draperie d'une étoffe précieuse. A l'une des extrémités, une grue de bronze tenait en son bec relevé un plateau suspendu à trois petites chaînes comme celui d'une balance : et le plateau portait un livre nouveau et un petit sabre japonais, un *waki-zashi*, dont la gaine, la garde et la poignée étaient ornées de chrysanthèmes d'argent.

Hélène prit le livre, qui n'était coupé qu'à demi : elle en lut le titre; puis elle le remit dans le plateau, qui oscilla. Le sabre tomba sur le tapis. André se pencha en même temps qu'elle

pour le ramasser, et leurs mains se rencontrèrent. Relevée, elle examina la belle arme avec curiosité et la garda entre ses mains, tandis qu'André lui parlait de ce nouveau roman d'amour.

Lorsqu'il se tut, ses yeux restèrent fixés sur les bras d'Hélène, découverts jusqu'aux épaules. Ces bras étaient si parfaits d'attache et de forme qu'ils lui rappelaient la comparaison de Firenzuola : « le vase antique fait de main de maître »; et tels devaient être « ceux de Pallas devant le berger ». Les doigts jouaient sur les ciselures de l'arme, et les ongles polis paraissaient continuer la finesse des gemmes qui ornaient les doigts.

— Vous devez, si je ne me trompe, dit tout à coup André en l'enveloppant de son regard comme d'une flamme, vous devez être faite comme la Danaé du Corrège. Je le sens, et même je le vois, d'après la forme de vos mains.

— Oh! Sperelli!

— N'imaginez-vous pas d'après la fleur la figure entière de la plante? Sans nul doute, vous ressemblez à la fille d'Acrisius recevant la pluie d'or, mais non pas celle de la Vente de mai, grand Dieu! Vous connaissez le tableau de la galerie Borghèse?

— Oui.

— Me suis-je trompé?

— Assez, Sperelli; je vous en prie.

— Pourquoi?

Elle se tut. A présent, ils sentaient se rapprocher le cercle qui devait les enclore, les enserrer rapidement tous les deux. Ni l'un ni l'autre n'avait conscience de cette rapidité. Deux ou trois heures après s'être vus pour la première fois, ils se donnaient déjà l'un à l'autre en pensée; et cet abandon réciproque leur paraissait naturel.

Après une pause, Hélène dit, sans le regarder :

— Vous êtes très jeune. Avez-vous déjà beaucoup aimé?

Il répondit par une autre question :

— Quel est, à votre avis, le souverain Amant? celui dont l'imagination est assez puissante pour retrouver en une seule et unique femme tout l'*Éternel féminin*, ou celui qui parcourt fugitivement toutes les lèvres au passage comme les notes

d'un clavecin idéal, jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'accord sublime?

— Je ne sais pas. Et vous?

— Je ne sais pas non plus résoudre ce grand problème. Mais, par instinct, j'ai parcouru le clavier, et je crains d'avoir trouvé l'accord, à en juger du moins par le pressentiment intérieur.

— Vous craignez?

— *Je crains ce que j'espère*[1].

Il parlait ce langage maniéré avec aisance, comme pour atténuer grâce à l'artifice des mots la force de son sentiment. Et Hélène se sentait prendre par cette voix comme dans un filet, et tirer hors de la vie qui s'agitait autour d'eux.

Un domestique annonça :

— Son Excellence la princesse de Micigliano!

— Monsieur le comte de Gissi!

— Madame Chrysoloras!

— Monsieur le marquis et madame la marquise Massa d'Albe!

Les salons se peuplaient. De longues traînes chatoyantes passaient sur le tapis rouge ; hors des corsages constellés de diamants, brodés de perles, enluminés de fleurs, émergeaient des épaules nues; les chevelures scintillaient presque toutes de ces merveilleux joyaux héréditaires que l'on envie à la noblesse romaine.

— Son Excellence la princesse de Ferentino!

— Son Excellence le duc de Grimiti!

Déjà se formaient les groupes différents, les foyers différents de la malignité et de la galanterie. Le groupe principal, où il n'y avait que des hommes, se tenait près du piano, autour de la duchesse de Scerni, qui s'était mise debout afin de tenir tête à cette sorte d'assaut. La princesse de Ferentino s'approcha pour saluer son amie avec un reproche.

— Pourquoi n'es-tu point venue aujourd'hui chez Nini Santamarta? Nous t'attendions.

Elle était grande et maigre, avec d'étranges yeux verts qui semblaient très lointains, au fond des orbites sombres.

1. En français dans le texte.

Elle était habillée de noir, décolletée en pointe sur la poitrine et sur le dos; elle portait dans ses cheveux d'un blond cendré un grand croissant de brillants, comme Diane; et elle agitait un large éventail de plumes rouges avec des gestes brusques.

— Ce soir, Nini va chez madame Van Huffel.

— J'irai aussi, plus tard, pour un instant, dit Hélène. Je la verrai.

— Dites, Ugenta! fit la princesse en se tournant vers André, je vous cherchais pour vous rappeler notre rendez-vous. C'est demain jeudi. La vente du cardinal Immenraet commence à midi. Venez me prendre à une heure.

— Je n'y manquerai pas, princesse.

— Il faut que j'obtienne à tout prix ce cristal de roche.

— Mais vous aurez des concurrentes.

— Qui donc?

— Ma cousine.

— Et ensuite?

— Moi, dit Hélène.

— Toi? Nous verrons.

Autour d'eux, ces messieurs demandaient des explications. André Sperelli annonça solennellement :

— Une joute de dames au XIVe siècle, pour un vase de cristal de roche ayant appartenu à Niccolo Niccoli; vase sur lequel est gravé le Troyen Anchise dénouant une des sandales de Vénus Aphrodite. Ce spectacle sera donné gratis, demain, à une heure de l'après-midi, à l'Hôtel des Ventes, rue Sixtine. Les concurrentes seront : la princesse de Ferentino, la duchesse de Scerni, la marquise d'Ateleta.

Tout le monde riait de l'annonce.

Grimiti demanda :

— Les paris sont-ils permis?

— La cote! la cote! se mit à glapir Don Philippe del Monte, en imitant la voix stridente du *bookmaker* Stubbs.

La princesse de Ferentino lui donna sur l'épaule un coup de son éventail rouge. Mais la facétie parut bonne.

Les paris commencèrent. Comme il partait du groupe des rires et des mots, d'autres dames et d'autres hommes s'approchèrent pour prendre part à l'hilarité. La nouvelle de la joute se

répandait rapidement; elle prenait les proportions d'un événement mondain; elle occupait tous les beaux esprits.

— Donnez-moi le bras et faisons un tour, dit Hélène Muti à André.

Lorsqu'ils furent loin du groupe, dans le salon voisin, André lui serra le bras en murmurant :

— Merci!

Elle s'appuyait sur lui, s'arrêtant de temps à autre pour répondre aux saluts. Elle semblait un peu lasse, et elle était pâle comme les perles de son collier. Tous ces jeunes hommes élégants lui adressaient des compliments vulgaires.

— Cette sottise m'écœure, dit-elle.

En se retournant, elle vit Sakumi qui la suivait, avec le camélia blanc à la boutonnière, silencieux, les yeux attendris, sans oser approcher. Elle lui envoya un sourire miséricordieux.

— Pauvre Sakumi!

— Vous le remarquez seulement à cette heure? demanda André.

— Oui.

— Lorsque nous étions assis près du piano, lui, d'une embrasure de fenêtre, contemplait obstinément vos mains jouant avec cette arme de son pays réduite à couper les pages d'un livre occidental.

— Tout à l'heure?

— Oui, tout à l'heure. Peut-être pensait-il : « Comme ce serait doux de faire *hara-kiri* avec ce petit sabre orné de chrysanthèmes qui semblent fleurir de la laque et du fer sous la caresse de ses doigts! »

Elle ne sourit point. Sur son visage était descendu un voile de tristesse et presque de souffrance. Ses yeux, vaguement éclairés sous la paupière supérieure comme par la blanche clarté d'une lampe, paraissaient envahis d'une ombre plus profonde; une expression douloureuse lui tirait les angles de la bouche. Elle tenait le bras droit pendant le long de sa robe, et dans la main son éventail et ses gants. Elle ne tendait plus la main à ceux qui la saluaient et qui la complimentaient; elle n'écoutait plus personne.

— Qu'avez-vous? lui demanda André.

— Rien. Il faut que j'aille chez madame Van Huffel. Je

vais prendre congé de Françoise. Conduisez-moi : et puis vous m'accompagnerez jusqu'à ma voiture.

Ils rentrèrent dans le premier salon. Louis Gulli, jeune musicien venu des Calabres natales pour chercher fortune, noir et crépu comme un Arabe, exécutait avec beaucoup d'âme la sonate en *ut dièze mineur* de Beethoven. La marquise d'Ateleta, une de ses protectrices, se tenait debout près du piano, les yeux fixés sur le clavier. Peu à peu la musique grave et suave enlaçait dans ses cercles tous ces esprits légers, pareille à un remous lent, mais profond.

— Beethoven ! dit Hélène avec un accent presque religieux, en s'arrêtant et dégageant son bras de celui d'André.

Elle s'attarda à écouter, debout près d'un bananier. Elle avait le bras gauche étendu et mettait un gant, avec une lenteur extrême. Dans cette attitude, la cambrure de ses reins apparaissait plus svelte; toute sa silhouette, continuée par la traîne, apparaissait plus haute et plus droite; l'ombre de la plante voilait et, en quelque sorte, spiritualisait la pâleur de sa chair. André la regarda ; et, pour lui, le vêtement se confondit avec la personne.

« Elle sera mienne! pensait-il avec une sorte d'ivresse, tandis que la sonate pathétique augmentait son exaltation. Elle me serrera entre ses bras, sur son cœur! »

Il imagina qu'il se penchait et posait les lèvres sur l'épaule d'Hélène. — Était-elle froide, cette peau diaphane, pareille à un lait très subtil que traverserait une lumière d'or? — Il eut un frisson léger et ferma les paupières à demi, comme pour en prolonger la jouissance. Il aspirait le parfum de cette femme, une émanation indéfinissable, fraîche, mais pourtant vertigineuse comme une vapeur d'aromates. Tout son être se portait avec une irrésistible véhémence vers l'étonnante créature. Il aurait voulu l'envelopper, l'attirer en lui-même, l'absorber, la boire, la posséder de quelque façon surhumaine.

Presque contrainte par le désir impérieux du jeune homme, Hélène se tourna un peu : et elle lui sourit d'un sourire si léger, si immatériel, qu'il sembla résulter, non pas d'un mouvement des lèvres, mais bien d'une irradiation de l'âme sur les lèvres : tandis que les yeux, toujours tristes, restaient

comme perdus dans le lointain d'un rêve intérieur. C'étaient vraiment les yeux de la Nuit, dans cette enveloppe d'ombre, tels que Léonard de Vinci les eût sans doute imaginés pour une figure allégorique après avoir vu à Milan Lucrèce Crivelli.

Et, dans la seconde que dura ce sourire, André se sentit *seul* avec elle au milieu de la foule. Un immense orgueil lui gonfla le cœur.

Puis, comme Hélène faisait le geste de mettre l'autre gant :

— Non, pas celui-ci! pria-t-il à voix basse.

Hélène comprit et laissa sa main nue.

Il avait l'espérance de lui baiser la main avant son départ. Soudainement, une vision lui surgit dans l'âme, celle de la Vente de mai, lorsque les hommes lui buvaient le champagne dans le creux des deux paumes. Et, pour la seconde fois, il fut piqué d'une jalousie aiguë.

Elle dit, en lui reprenant le bras :

— Maintenant, allons.

La sonate finie, les conversations se renouaient, plus animées. Le domestique annonça encore trois ou quatre noms, entre autres celui de la princesse Issé, qui entrait d'un petit pas incertain, vêtue à l'européenne, le sourire sur son visage ovale, blanche et menue comme une figurine de *netske*. Un mouvement de curiosité se propagea dans le salon.

— Adieu, Françoise, à demain, dit Hélène en prenant congé de la marquise d'Ateleta.

— Tu pars si vite?

— On m'attend chez les Van Huffel. J'ai promis une visite.

— Quel malheur! Mary Dyce va chanter!

— Adieu. A demain.

— Prends ceci; et adieu. Aimable cousin, accompagnez-la.

La marquise lui offrit un bouquet de violettes doubles, puis se détourna pour aller à la rencontre de la princesse Issé, gracieusement. Mary Dyce, vêtue de rouge, haute et ondoyante comme une flamme, commençait à chanter.

— Je suis si lasse! murmura Hélène en s'appuyant sur André. Demandez, je vous prie, ma pelisse.

Il prit la pelisse des mains du domestique qui la lui tendait. En aidant Hélène à la mettre, il lui effleura l'épaule du bout

des doigts et sentit qu'elle frissonnait. L'antichambre était toute pleine de valets en livrées diverses. La voix passionnée de Mary Dyce apportait les paroles d'une romance de Schumann : « *Ich kann's nicht fassen, nicht glauben*[1]... »

Ils descendirent en silence. Le domestique était parti devant pour faire avancer la voiture jusqu'au pied de l'escalier. On entendait retentir le piaffement des chevaux sous la voûte sonore. A chaque marche, André sentait la pression légère du bras d'Hélène qui s'abandonnait un peu, la tête relevée et même insensiblement rejetée en arrière, les yeux mi-clos.

— Lorsque vous montiez, mon admiration vous suivait, inaperçue. En descendant, c'est mon amour qui vous accompagne, lui dit-il tout bas, presque humblement, avec une pause hésitante entre les derniers mots.

Elle ne répondit pas. Mais elle porta le bouquet de violettes à ses narines et en aspira le parfum. Dans ce geste, l'ample manche du manteau glissa le long du bras plus loin que le coude. La vue de cette chair vive, sortant de dessous la pelisse comme une touffe de roses blanches hors de la neige, alluma davantage encore le désir dans les sens du jeune homme, par cette singulière vertu provocatrice que prend le nu féminin mal caché sous une étoffe épaisse et lourde. Un petit frémissement lui vibrait aux lèvres, et il avait peine à retenir les paroles de convoitise.

Mais la voiture attendait au bas de l'escalier, et le valet de pied était à la portière.

— Chez madame Van Huffel, ordonna la duchesse en montant avec l'aide du comte.

Le valet de pied s'inclina, quitta la portière et prit sa place. Les chevaux piaffaient, soulevaient des étincelles.

— Prenez garde ! cria Hélène en tendant la main au jeune homme.

Ses yeux et ses diamants scintillaient dans l'ombre.

« Être avec elle, là, dans l'ombre, et chercher son cou avec la bouche, sous la pelisse parfumée ! » Il aurait voulu dire :

— Emmenez-moi avec vous !

1. « Je ne puis le comprendre ni le croire... »

Les chevaux piaffaient.

— Prenez garde! répéta Hélène.

Il lui baisa la main; il y pressa ses lèvres, comme pour lui laisser sur la peau une empreinte de passion. Puis il referma la portière qui claqua: et la voiture, sortant sur le Forum, partit, rapide, avec un grand fracas.

II

Sous ce déluge gris de la boue démocratique, qui submerge misérablement tant de choses belles et rares, disparaît aussi peu à peu cette classe restreinte de la vieille noblesse italienne où l'on gardait vivace, de père en fils, une certaine tradition familiale de haute culture, d'élégance et d'art. A cette classe que je nommerais volontiers arcadienne, parce qu'elle a jeté son plus vif éclat dans la vie aimable du XVIIIe siècle, appartenaient les Sperelli. L'urbanité, l'atticisme, l'amour de toutes les délicatesses, la prédilection pour les études singulières, la curiosité esthétique, la manie archéologique, la galanterie raffinée, étaient dans la maison Sperelli des qualités héréditaires. En 1466, un Alexandre Sperelli porta à Frédéric d'Aragon, fils de Ferdinand, roi de Naples et frère d'Alphonse duc de Calabre, le manuscrit in-folio contenant certaines poésies « moins grossières » des vieux écrivains toscans, dont Laurent de Médicis lui avait fait la promesse à Pise, en 1465; et ce même Alexandre écrivit sur la mort de la divine Simonette, en chœur avec les doctes de son temps, une élégie latine mélancolique et molle, à l'imitation de Tibulle. Dans le même siècle, un autre Sperelli, nommé Étienne, s'en vint en Flandre, au milieu de la vie pompeuse, de l'élégance précieuse et du faste inouï des Bourguignons; et il s'établit à la cour de Charles le Téméraire, par une alliance avec une famille flamande. Un de ses fils, Juste, pratiqua la peinture sous la discipline de Jean Gossaert; et il vint avec son maître en Italie à la suite de Philippe de Bourgogne, ambassadeur

de l'empereur Maximilien près du pape Jules II, en 1508. Il se fixa à Florence, où la principale branche de sa lignée continua de fleurir; et il y eut pour second maître Piero di Cosimo, le peintre gai et facile, le puissant et harmonieux coloriste, dont le pinceau ressuscitait librement les fables païennes. Ce même Juste ne fut pas un artiste vulgaire; mais il épuisa toute sa vigueur en vains efforts pour concilier sa primitive éducation gothique avec l'esprit nouveau de la Renaissance. Vers la seconde moitié du XVIIe siècle, la famille des Sperelli se transporta à Naples. C'est là qu'en 1679 un Bartholomée Sperelli publia un traité astrologique *de Nativitatibus*; qu'en 1720, un Jean Sperelli donna au théâtre un opéra-bouffe intitulé *la Faustine*, puis une tragédie lyrique intitulée *Procné*; qu'en 1756, un Charles Sperelli imprima un volume de vers érotiques où il avait rimé quantité de badinages licencieux avec l'élégance d'Horace, qui était alors de mode. Louis Sperelli, à la cour du roi lazzarone et de la reine Caroline, fut meilleur poète et homme d'une galanterie exquise. Il versifia très élégamment avec un certain épicurisme mélancolique et tendre; et il aima en fin amateur, et il eut d'innombrables aventures, quelques-unes célèbres, comme celle avec la marquise de Bugnano qui s'empoisonna par jalousie, et celle avec la comtesse de Chesterfield qui mourut de consomption et qu'il pleura dans des cantates, des odes, des sonnets et des élégies très suaves, quoique un peu touffues.

Le comte André Sperelli-Fieschi d'Ugenta, unique héritier, continuait la tradition de la famille. Il était véritablement le type idéal du jeune seigneur italien au XIXe siècle, le légitime rejeton d'une race de gentilshommes et d'artistes élégants, le dernier descendant d'une lignée intellectuelle.

Il était pour ainsi dire tout imprégné d'art. Son adolescence, nourrie d'études variées et profondes, fut extraordinaire. Jusqu'à vingt ans, il passa alternativement des longues lectures aux longs voyages en compagnie de son père, et put achever son extraordinaire éducation esthétique sous la direction paternelle, sans nulle contrainte de pédagogue. Il tenait précisément de son père le goût des choses de l'art, le culte passionné de la beauté, le mépris paradoxal des préjugés, l'appétit du plaisir. Il n'était ni « l'enfant de

lumière » ni « l'enfant de ténèbres », dont parlent les Livres saints : il était « l'enfant de volupté ».

Ce père, qui avait grandi au milieu des dernières splendeurs de la cour bourbonienne, savait vivre largement ; il avait une science profonde de la vie voluptueuse, jointe à une certaine inclination byronienne vers le romantisme fantastique. Son mariage même s'était fait dans des circonstances presque tragiques, après une passion furieuse. Ensuite, il avait troublé et tourmenté de toutes manières la paix conjugale. Finalement, il s'était séparé de sa femme; mais il avait toujours gardé son fils près de lui, l'emmenant dans ses voyages à travers toute l'Europe.

L'éducation d'André était donc une éducation vivante, faite moins sur les livres que sur le spectacle des réalités humaines. Son esprit était corrompu, non seulement par la haute culture, mais aussi par l'expérience; et, chez lui, la curiosité s'aiguisait d'autant plus que la connaissance s'élargissait davantage. Dès le principe, il fut prodigue de lui-même : car la grande force sensitive dont il était doué ne se lassait jamais de fournir à sa prodigalité des trésors. Mais l'expansion de cette force causait en lui la destruction d'une autre, de la *force morale*, que son père même déprimait sans scrupule. Et il ne s'apercevait point que sa vie était un rétrécissement progressif de ses facultés, de ses espérances, de son plaisir même, une sorte de progressive renonciation : et qu'autour de lui le cercle se resserrait toujours davantage, inexorablement, quoique lentement.

Son père lui avait donné, entre autres, cette maxime fondamentale : « Il faut *faire* sa propre vie comme on fait une œuvre d'art. Il faut que la vie d'un homme intellectuel soit son œuvre propre. La vraie supériorité est là tout entière. »

Son père lui répétait aussi ce conseil : « Il faut conserver à tout prix une complète liberté, jusque dans l'ivresse. Voici la règle de l'homme intellectuel : *Habere, non haberi*[1]. »

Il lui disait : « Le regret est la vaine pâture d'un esprit oisif. Et on évite surtout le regret en occupant toujours son esprit de nouvelles sensations et d'imaginations nouvelles. »

1. Posséder, ne pas être possédé.

Mais ces maximes *volontaires*, qu'à cause de leur ambiguïté on pouvait interpréter aussi comme de hautes règles morales, tombaient précisément dans une nature *involontaire*, c'est-à-dire dans un homme chez qui l'énergie personnelle était très débile.

Un autre germe paternel avait encore fructifié perfidement dans l'âme d'André : le germe du sophisme. « Le sophisme, disait cet imprudent éducateur, est au fond de tout plaisir et de toute douleur humaine. Affiner et multiplier les sophismes équivaut donc à affiner et à multiplier son propre plaisir ou sa propre douleur. Peut-être la science de la vie consiste-t-elle à obscurcir la vérité. Le verbe est une chose profonde où sont enfouies pour l'homme intellectuel d'inépuisables richesses. »

Ce germé trouva dans le caractère malsain du jeune homme un terrain propice. Peu à peu, chez André, le mensonge vis-à-vis de lui-même plus encore que vis-à-vis des autres devint une habitude si adhérente à sa conscience qu'il en arriva à ne plus pouvoir jamais être absolument sincère et à ne plus pouvoir jamais reprendre la libre domination de lui-même.

La mort prématurée de son père le laissa seul, âgé de vingt ans, maître d'une fortune considérable, séparé de sa mère, à la merci de ses passions et de ses goûts. Il resta quinze mois en Angleterre. Sa mère se maria en secondes noces avec un ancien amant. Et il revint à Rome, par goût.

Rome était son grand amour : non pas la Rome des Césars, mais la Rome des papes : non pas la Rome des arcs de triomphe, des thermes, des forums, mais la Rome des villas, des fontaines, des églises. Il aurait donné le Colisée pour la villa Médicis, le Campo Vaccino pour la place d'Espagne, l'Arc de Titus pour la Fontaine des Tortues. La magnificence princière des Colonna, des Doria, des Barberini, le séduisait beaucoup plus que la majesté impériale en ruine. Et son grand rêve, c'était de posséder un palais couronné par une corniche de Michel-Ange et peint à fresque par les Carrache, comme le palais Farnèse : une galerie pleine de Raphaëls, de Titiens, de Dominiquins, comme la galerie Borghèse : une villa comme celle d'Alexandre Albani, où les buis profonds, le granit rose d'Orient, le marbre blanc de Luni, les statues de la Grèce, les peintures de la Renaissance et les souvenirs

attachés aux lieux mêmes composeraient un enchantement autour d'un sien amour superbe. Chez la marquise d'Ateleta, sa cousine, dans un album de confessions mondaines, à côté de la demande : « Que voudriez-vous être? » il avait écrit : « Prince romain. »

Arrivé à Rome vers la fin de septembre 1884, il installa son *home* dans le palais Zuccari, à la Trinité des Monts, au haut de la tiède et délicieuse retraite catholique où l'obélisque de Pie VI marque de son ombre la fuite des Heures. Il consacra tout le mois d'octobre aux soins de son ameublement ; puis, lorsque les chambres furent ornées et prêtes, il eut dans cette demeure quelques jours d'invincible tristesse. C'était un été de la Saint-Martin, un « printemps des morts » grave et suave, où Rome se reposait, tout en or, comme une ville de l'extrême Orient, sous un ciel presque lacté, aussi diaphane que les cieux qui se reflètent dans les mers australes.

Cette langueur de l'air et de la lumière, où toutes les choses semblaient perdre leur réalité et devenir immatérielles, donnait au jeune homme un accablement immense, une inexprimable sensation de mécontentement, de déconfort, de solitude, de vide, de nostalgie.

C'était vrai : il entrait maintenant dans une phase nouvelle. Y trouverait-il enfin la femme et l'œuvre capables de conquérir son cœur et de devenir pour lui un *but*? — Il n'avait en lui-même ni la sécurité de la force, ni le pressentiment de la gloire ou du bonheur. Tout pénétré, imprégné d'art, il n'avait encore produit aucune œuvre remarquable. Avide d'amour et de plaisir, il n'avait jamais encore ni complètement aimé ni joui de rien naïvement. Torturé par un Idéal, il n'en portait pas encore l'image bien distincte à la cime de ses pensées. Abhorrant la douleur par nature et par éducation, il était vulnérable de toutes parts, accessible de toutes parts à la douleur.

Dans le tumulte de ses inclinations contradictoires, il avait perdu toute volonté et toute moralité. La volonté, en abdiquant, avait cédé le sceptre aux instincts : et le sens esthétique s'était substitué au sens moral. Mais, précisément, ce sens esthétique très subtil, très puissant et toujours actif, maintenait son esprit dans un certain équilibre : de sorte qu'on pouvait

dire que sa vie était une lutte continuelle de forces contraires enfermées dans les limites de cet équilibre instable. Les hommes d'intelligence, élevés au culte de la Beauté, conservent toujours, même dans les pires dépravations, une espèce d'ordre.

Sur cette tristesse flottait encore le souvenir de Constance Landbrooke, vaguement, comme un parfum évaporé. Son amour pour Constance avait été un amour très subtil; et Constance était une femme charmante. Elle ressemblait à une création de Thomas Lawrence : elle avait en soi toute la mignardise des grâces féminines chères à ce peintre des falbalas, des dentelles, des velours, des yeux lumineux, des bouches entr'ouvertes; c'était une seconde incarnation de la petite comtesse de Shaftesbury. Vive, bavarde, très mobile, prodigue de diminutifs enfantins et de rires carillonnants, facile aux tendresses imprévues, aux mélancolies subites, aux rapides colères, elle apportait dans l'amour beaucoup de mouvement, beaucoup de variété, beaucoup de caprices. Sa plus aimable qualité était la fraîcheur, une fraîcheur tenace, continue, de tous les moments. Lorsqu'elle s'éveillait après une nuit de plaisir, elle était toute fragrante et pure comme si elle venait de sortir du bain. En fait, voici dans quelle attitude son image revenait le plus souvent à la mémoire d'André : il la voyait avec les cheveux en partie épars sur le cou et en partie ramenés au sommet de la tête par un peigne fait de *grecques* d'or, avec l'iris nageant dans le blanc des yeux comme une violette pâle sur du lait, avec la bouche ouverte, humide, illuminée par les dents riantes dans le sang rosé des gencives, sous l'ombre des rideaux qui répandaient sur le lit une aube d'un glauque argenté pareille à la lumière d'un antre marin.

Mais le gazouillement mélodieux de Constance Landbrooke avait passé sur l'âme d'André comme une de ces musiques légères qui pour un temps laissent dans l'esprit une ritournelle. Elle lui avait redit plus d'une fois, pendant ses mélancolies du soir, les yeux voilés de larmes : « *I know you love me not...* [1] » En effet, il ne l'aimait pas : elle ne comblait pas son désir. Son idéal féminin était moins septentrional. Idéalement, ce qui l'attirait, c'était une de ces courtisanes du

1. « Je sais que vous ne m'aimez pas. »

XVIe siècle qui semblent porter sur le visage un voile tissé par quelque sortilège nocturne.

En rencontrant Hélène Muti, duchesse de Scerni, il pensa: « *La* voici! »

Et tout son être eut un transport de joie, dans le pressentiment de la possession.

III

Le jour suivant, rue Sixtine, l'Hôtel des Ventes était plein de gens du monde, venus pour assister à la joute annoncée.

Il pleuvait fort. Dans les salles humides et basses entrait une lumière grise; le long des murs étaient disposés en ordre plusieurs meubles de bois sculpté, plusieurs grands diptyques et triptyques de l'école toscane du XIVe siècle: quatre tapisseries flamandes représentant l'*Histoire de Narcisse* pendaient jusqu'à terre; les majoliques de Métaure occupaient deux longues vitrines: les étoffes, pour la plupart ecclésiastiques, étaient, soit dépliées sur les sièges, soit amoncelées sur les tables; les antiquités les plus rares, les ivoires, les émaux, les cristaux, les gemmes gravées, les médailles, les monnaies, les livres d'heures, les manuscrits enluminés, les argenteries ciselées étaient réunis dans une haute armoire vitrée, derrière le bureau des experts: une odeur étrange, produite par l'humidité du lieu et par toutes ces vieilles choses, remplissait l'air.

Lorsque André Sperelli entra en compagnie de la princesse de Ferentino, il eut un tremblement secret. « Est-elle arrivée déjà? » pensait-il.

Et, rapidement, ses yeux *la* cherchèrent.

Déjà *elle* était arrivée. Elle était assise devant la table de l'expert, entre le chevalier Davila et Don Philippe del Monte. Elle avait posé sur le bord de cette table ses gants et son manchon de loutre, d'où sortait un bouquet de violettes. Elle tenait à la main un petit cadre d'argent attribué à Caradosso Foppa, et l'examinait avec grande attention. Les objets

passaient de main en main le long de la table : l'expert en faisait l'éloge à haute voix : les personnes debout derrière la file des chaises se penchaient pour regarder : puis l'enchère commençait. Les chiffres se suivaient rapidement. L'expert criait sans cesse :

— Je vais adjuger ! Je vais adjuger !

Quelque amateur, stimulé par ce cri, jetait un chiffre plus fort, en regardant ses concurrents. Alors l'expert criait, le marteau levé :

— Un ! deux ! trois !

Et il frappait la table : l'objet appartenait au dernier offrant. Un murmure se propageait à l'entour ; puis l'enchère recommençait. Le chevalier Davila, un gentilhomme napolitain de taille gigantesque et de manières presque féminines, célèbre collectionneur et connaisseur de majoliques, donnait son avis sur chaque pièce importante. En cette vente cardinalice, il y avait réellement trois articles « supérieurs » : l'*Histoire de Narcisse*, la coupe de cristal de roche et un heaume d'argent ciselé, ouvrage d'Antoine Pollaiuolo, donné par la seigneurie de Florence au comte d'Urbin en 1472, en récompense des services rendus au temps de la prise de Volterre.

— Voici la princesse, dit Philippe del Monte à Hélène.

Hélène se leva pour saluer son amie.

— Déjà dans l'arène ! s'écria la princesse de Ferentino.

— Déjà.

— Et Françoise ?

— Elle n'est pas encore arrivée.

Quatre ou cinq jeunes hommes élégants, le duc de Grimiti, Robert Casteldieri, Ludovic Barbarisi, Jean Rutolo, s'approchèrent. D'autres survinrent. Le fouettement de la pluie couvrait les paroles.

Hélène tendit la main à Sperelli, franchement, comme à tous les autres. Et il eut la sensation que ce serrement de main l'éloignait d'elle. Hélène lui parut froide et grave. Tous ses rêves se glacèrent et s'abîmèrent en un instant ; les souvenirs de la soirée précédente se confondirent ; les espérances s'éteignirent. Qu'avait-elle ? Ce n'était plus la même femme. Elle était vêtue d'une longue tunique en loutre et portait sur la tête une espèce de toque, aussi en loutre. Dans

l'expression de son visage, il y avait quelque chose d'âpre et de presque méprisant.

— Il faut encore attendre pour la coupe, dit-elle à la princesse : — et elle se rassit.

Chaque objet passait par ses mains. Un centaure gravé en creux dans une sardoine, œuvre très fine qui provenait peut-être du musée dispersé de Laurent le Magnifique, la tenta : elle prit part aux enchères. Elle communiquait son offre à l'expert, d'une voix basse, sans lever les yeux sur lui. Un moment vint où les compétiteurs s'arrêtèrent, et la pierre lui resta à bon compte.

— Excellente acquisition, dit André Sperelli, qui se tenait debout derrière la chaise de l'acheteuse.

Hélène ne put réprimer un léger sursaut. Elle prit la sardoine et la lui fit voir, en élevant la main à la hauteur de l'épaule, sans se retourner. C'était réellement une très belle chose.

— Ce pourrait être le centaure copié par Donatello, ajouta André.

Et, dans son âme, en même temps que l'admiration pour la belle chose, surgit l'admiration pour le noble goût de la dame qui la possédait maintenant. « Elle est donc, en tout, une *élue*? pensa-t-il. Quels plaisirs elle donnerait à un amant raffiné ! » Dans son imagination, elle grandissait : mais, en grandissant, elle se dérobait à lui. La pleine sécurité de la veille au soir se changeait en une sorte de déconfort, et les doutes primitifs renaissaient. La nuit, les yeux ouverts, dans un bain de félicité sans bornes, il avait trop rêvé au souvenir d'un geste, d'un sourire, d'un air de tête, d'un pli de vêtement qui le prenait et l'enlaçait comme un filet. Maintenant, tout ce monde imaginaire croulait misérablement au contact de la réalité. Il n'avait pas revu dans les yeux d'Hélène ce salut singulier qui avait tant occupé sa pensée ; parmi les autres, il n'avait obtenu d'elle le privilège d'aucune distinction. « Pourquoi? » Il se sentait humilié. Toute cette sotte gent d'alentour l'irritait ; elles l'irritaient aussi, ces choses qui captivaient l'attention d'Hélène : il l'irritait, ce Philippe del Monte qui se penchait de temps en temps vers elle pour lui murmurer sans doute quelque médisance. La marquise

d'Atelета survint. Elle était gaie, comme d'habitude. Son rire, au milieu des hommes qui déjà l'entouraient, fit retourner vivement Philippe.

— Voici la trinité au complet, dit-il en se levant.

André prit aussitôt la place vide près de la duchesse. Le subtil parfum des violettes lui vint jusqu'aux narines, et il murmura :

— Ce ne sont plus celles d'hier soir.

— Non, fit Hélène avec froideur.

Dans sa mobilité ondoyante et caressante comme le flot, il y avait toujours la menace d'une gelée imprévue. Elle était sujette à des rigidités soudaines. André se tut, sans comprendre.

— Je vais adjuger! Je vais adjuger! criait l'expert.

Les chiffres montaient. La joute était ardente autour du heaume de Pollaiuolo. Même le chevalier Davila entrait en lice. Il semblait que l'air s'échauffât peu à peu, et que le désir de ces choses belles et rares saisît tous les esprits. Le délire se répandait comme une contagion.

A Rome, cette année-là, l'amour du bibelot et du bric-à-brac avait grandi jusqu'à l'excès; tous les salons de la noblesse et de la haute bourgeoisie étaient encombrés de « curiosités »: toutes les dames taillaient les coussins de leurs divans dans des chasubles ou dans des chapes, et mettaient leurs roses dans un pot de pharmacie ombrien ou dans une coupe de calcédoine. Les salles de vente étaient les rendez-vous de prédilection, et les ventes étaient très fréquentées. Dans l'après-midi, à l'heure du thé, les dames, par élégance, arrivaient en disant : « Je viens de la vente du peintre Campos. Grande animation. Des plats hispano-arabes magnifiques! J'ai eu un joyau de Marie Leczinska. Voyez. »

— Je vais adjuger!

Les chiffres montaient. Les amateurs se bousculaient autour de la table. Entre les *nativités* et les *Annonciations* à la Giotto, les élégants faisaient assaut de beau langage. Dans cette odeur de moisissure et d'antiquailles, les dames apportaient le parfum de leurs pelisses et surtout celui des violettes, parce que tous les manchons en contenaient un petit bouquet, selon la mode charmante d'alors. La présence de toutes ces personnes répandait dans l'air une tiédeur déli-

cieuse, comme dans une chapelle humide où il y aurait beaucoup de fidèles. Dehors, la pluie continuait de tomber et la lumière de s'affaiblir. On alluma les petites flammes du gaz, et les deux clartés diverses luttaient.

— Un! deux! trois!

Le coup de marteau mit lord Humphrey Heathfield en possession du heaume florentin. L'enchère recommença sur de petits objets, qui passaient de main en main le long de la table. Hélène les prenait délicatement, les examinait, et les déposait devant André sans rien dire. C'étaient des émaux, des ivoires, des montres du XVIIIe siècle, des bijoux d'orfèvrerie milanaise du temps de Philippe-le-More, des livres d'heures écrits en lettres d'or sur des vélins colorés d'azur. Entre les doigts de la duchesse, ces matières précieuses semblaient acquérir plus de prix. Ces petites mains avaient parfois un léger tremblement au contact des choses les plus désirables. André regardait avec intensité; et son imagination transmuait en caresse chaque mouvement de ces mains.

Mais pourquoi Hélène déposait-elle les objets sur la table, au lieu de les lui offrir? Il prévint le geste d'Hélène en étendant la main. Et, dès lors, les ivoires, les émaux, les bijoux passèrent des doigts de l'aimée dans ceux de l'amant à qui ils communiquaient un délice inexprimable. Il semblait qu'il entrât en ces choses une parcelle du charme amoureux de cette femme, comme entre dans le fer un peu de la vertu d'un aimant. C'était une véritable sensation magnétique de délice, une de ces sensations aiguës et profondes qu'on n'éprouve guère qu'aux débuts de l'amour et qui paraissent n'avoir ni siège physique ni siège moral, comme en ont toutes les autres, mais résider en effet dans un élément neutre de notre être, dans un élément intermédiaire et de nature inconnue.

André pensa pour la seconde fois :

« C'est une volupté *jamais éprouvée.* »

Une torpeur légère l'envahissait; il perdait peu à peu la conscience du lieu et du temps.

— Je vous conseille cette montre, lui dit Hélène, avec un regard dont il ne comprit pas tout d'abord la signification.

C'était une petite tête de mort sculptée dans l'ivoire avec

une extraordinaire puissance d'imitation anatomique. Chaque mâchoire portait une file de diamants, et deux rubis scintillaient au fond des orbites. Sur le front était gravée cette devise : RUIT HORA[1]; et sur l'occiput, cette autre : TIBI HIPPOLYTA[2]. Le crâne s'ouvrait comme une tabatière, bien que la commissure fût presque invisible. Le battement intérieur donnait à ce crâne minuscule une inexprimable apparence de vie. Ce joyau mortuaire, offrande d'un artiste mystérieux à son aimée, avait dû marquer les heures de l'ivresse et avertir par son symbole les âmes éprises.

Vraiment, la Volupté ne pouvait souhaiter pour la mesure du temps rien de plus exquis, ni de plus suggestif. André pensa : « Me le conseille-t-elle *pour nous*? » A cette pensée, toutes ses espérances ressuscitèrent et remontèrent d'entre les incertitudes, en grand désordre. Il se jeta dans l'enchère avec une sorte d'enthousiasme. Deux ou trois compétiteurs acharnés lui donnaient la réplique, entre autres Jean Rutolo qui, ayant pour maîtresse Donna Hippolyta Albonico, était tenté par l'inscription : TIBI. HIPPOLYTA.

Bientôt Rutolo et Sperelli restèrent seuls en concurrence. Les chiffres montaient plus haut que la valeur réelle de l'objet, ce qui faisait sourire les experts. A un certain moment, Jean Rutolo, vaincu par l'obstination de son adversaire, cessa de répondre.

— Je vais adjuger! Je vais adjuger!

L'amant d'Hippolyta, un peu pâle, cria un dernier chiffre. Sperelli surenchérit. Il y eut un silence. L'expert regardait les compétiteurs : puis il leva lentement son marteau, en regardant toujours.

— Un! deux! trois!

La tête de mort resta au comte d'Ugenta. Un murmure se répandit dans la salle. Une ondée de lumière entra par le vitrage et fit resplendir les fonds dorés des triptyques, aviva le front dolent d'une madone siennoise et le petit chapeau gris de la princesse de Ferentino, couvert d'écailles d'acier.

— A quand la coupe? demanda la princesse avec impatience.

Ses amis consultèrent le catalogue. Il n'y avait plus d'espoir

1. « L'heure se précipite. »
2. « A toi, Hippolyta. »

que la coupe du bizarre humaniste florentin passât aux enchères ce jour-là. La grande concurrence faisait que la vente avançait lentement. Il restait encore une longue liste de menus objets, camées, monnaies, médailles. Plusieurs antiquaires et le prince Stroganow se disputaient chaque pièce. Tous ceux qui attendaient eurent une désillusion. La duchesse de Scerni se leva pour s'en aller.

— Adieu, Sperelli, dit-elle. A ce soir, peut-être.

— Pourquoi dites-vous : « Peut-être »?

— Je ne me sens pas bien.

— Qu'avez-vous?

Sans répondre, elle se tourna vers les autres en saluant. Mais les autres suivaient son exemple : ils sortaient avec elle. Les jeunes hommes plaisantaient sur le spectacle manqué. La marquise d'Ateleta riait, mais la princesse de Ferentino paraissait de fort méchante humeur. Les valets de pied qui attendaient dans le corridor firent avancer les voitures, comme à la porte d'un théâtre ou d'une salle de concert.

— Vous ne venez point chez Laure Miano? demanda la marquise à Hélène.

— Non; je rentre chez moi.

Elle attendit sur le bord du trottoir que son coupé fût avancé. La pluie se dissipait ; entre les larges nuées blanches, on apercevait quelques intervalles d'azur; un faisceau de rayons faisait reluire les dalles. Et la jeune femme, inondée de cette clarté d'un blond rose, dans son magnifique vêtement qui tombait avec des plis droits presque symétriques, était très belle. Lorsque André entrevit l'intérieur du coupé capitonné de satin comme un boudoir et où luisait le cylindre d'argent plein d'eau chaude destiné à tenir tièdes les petits pieds de la duchesse, le rêve de la soirée précédente lui revint à l'esprit. « Être là, avec elle, dans cette intimité si recueillie, dans cette tiédeur faite de *son* haleine, dans le parfum des violettes fanées, derrière les glaces embuées qui laissent à peine entrevoir les rues couvertes de fange, les maisons grises, la foule obscure! »

Mais elle pencha légèrement la tête à la portière, sans sourire : et la voiture partit vers le palais Barberini, laissant au jeune homme une vague tristesse, une sorte de langueur découragée.

Elle avait dit : « Peut-être. » Elle pouvait donc ne pas venir au palais Farnèse. Et alors?

Ce doute l'accablait. La pensée de ne pas la revoir lui était insupportable; déjà toutes les heures passées loin d'elle lui pesaient. Il se demandait à lui-même : « Je l'aime donc déjà tant? » Son esprit semblait enfermé dans un cercle où tourbillonnaient confusément tous les fantômes des sensations éprouvées en présence de cette femme. Soudain émergeaient de sa mémoire, avec une exactitude singulière, soit une phrase d'elle, soit une intonation, une attitude, un mouvement des yeux, la forme d'un divan où elle était assise, le finale de la sonate de Beethoven, une note de Mary Dyce, la figure du domestique qui se tenait à la portière, une particularité quelconque, un détail quelconque : et ces images obscurcissaient par leur vivacité les choses de l'existence courante, se superposaient aux réalités actuelles. Il lui parlait mentalement : il lui disait mentalement tout ce qu'il lui dirait plus tard, en vérité, dans les entretiens futurs. Il prévoyait les scènes, les hasards, les vicissitudes, tous les troubles de l'amour, selon les suggestions de son désir. — De quelle façon se donnerait-elle à lui, la première fois?

En montant l'escalier du palais Zuccari pour rentrer chez lui, cette idée lui traversa l'esprit : elle viendrait là, sans nul doute... La rue Sixtine, la rue Grégorienne, la place de la Trinité des Monts était presque déserte, surtout à certaines heures. La maison n'était habitée que par des étrangers. Elle pourrait donc s'y aventurer sans crainte. Mais comment l'y attirerait-il? — Son impatience était si grande qu'il aurait voulu pouvoir dire : « Elle viendra demain! »

Il pensa : « Elle est libre. Elle n'est pas tenue par la vigilance d'un mari. Personne ne peut lui demander compte de ses absences, fussent-elles longues, fussent-elles insolites. Elle est maîtresse de tous ses actes, toujours. » Subitement, son esprit lui représenta des jours entiers, des nuits entières de volupté. Il regarda autour de lui, dans la chambre chaude, profonde, secrète : et ce luxe intense et rare, fait d'art exclusivement, lui plut *pour elle*. Cet air attendait *sa* respiration : ces tapis demandaient à être foulés par *son* pied; ces coussins voulaient l'empreinte de *son* corps.

« Elle aimera ma maison, pensa-t-il. Elle aimera les choses que j'aime. » Cette pensée lui procurait une indicible douceur : et il lui semblait déjà qu'une âme nouvelle, consciente de la joie prochaine, palpitât sous les hauts plafonds.

Il demanda le thé à son domestique et s'installa devant la cheminée pour mieux savourer les fictions de son espérance. Il tira de l'étui la petite tête gemmée et se mit à l'examiner avec attention. A la clarté du feu, la mince denture de diamants brillait sur l'ivoire jaunâtre et les deux rubis illuminaient l'ombre des orbites. Sous le crâne poli, résonnait l'incessante pulsation, le battement continu du temps : — RUIT HORA. — Quel artiste pouvait bien avoir eu pour son Hippolyta cette superbe et libre fantaisie de mort, en un siècle où les émailleurs ornaient de tendres idylles les petites montres destinées à marquer pour des sigisbées l'heure des rendez-vous dans des parcs de Watteau? La sculpture révélait une main savante, vigoureuse, en possession d'un style propre : elle était digne en tout d'un maître du XVe siècle aussi pénétrant que Verrocchio.

« Je vous conseille cette montre... » André souriait un peu en se rappelant les paroles d'Hélène, prononcées de si étrange façon après un silence si froid. — Certainement, lorsqu'elle avait dit cette phrase, elle pensait à l'amour : elle pensait aux prochains rendez-vous d'amour, certainement. Mais pourquoi, plus tard, était-elle redevenue impénétrable? Pourquoi ne s'était-elle plus souciée de lui? Qu'avait-elle? — André s'égara en cette recherche. Pourtant l'air chaud, la mollesse du fauteuil, la lumière discrète, les reflets changeants du feu, l'arome du thé, toutes ces agréables sensations ramenèrent son esprit aux erreurs délicieuses. Il allait rêvant sans but, comme en un fantastique labyrinthe. Chez lui, la pensée avait parfois la vertu de l'opium : elle pouvait l'enivrer.

— Je me permets de rappeler à monsieur le comte qu'il est attendu pour sept heures au palais Doria, lui dit à demi-voix son valet de chambre, qui avait aussi pour fonction de lui rafraîchir la mémoire. Tout est prêt.

Il passa, pour se vêtir, dans une pièce octogone, le plus élégant vestiaire que pût désirer un jeune seigneur moderne. En s'habillant, il avait pour sa personne une infinité de soins

minutieux. Sur un grand sarcophage romain transformé avec beaucoup de goût en table de toilette, se trouvaient disposés en bel ordre les mouchoirs de batiste, les gants de bal, les porte-cartes, les étuis à cigarettes, les fioles d'essences, et cinq ou six gardenias frais dans de petits vases de porcelaine azur : toutes ces choses vaines et frêles sur cette masse de pierre où était sculpté un cortège funèbre, œuvre d'un ciseau merveilleux.

IV

Au palais Doria, en causant de choses et d'autres, la vieille duchesse Angelieri dit, à propos des couches récentes de Laure Miano :

— Il paraît que Laure et Hélène Muti sont brouillées.

— A cause de George, peut-être? demanda une autre dame en riant.

— On le dit. C'est une histoire qui a commencé cet été à Lucerne...

— Mais Laure n'était pas à Lucerne.

— Précisément. Mais son mari s'y trouvait...

— C'est une méchanceté, je crois, rien de plus, interrompit la comtesse florentine Blanche Dolcebuono. George est maintenant à Paris.

André avait entendu, malgré le bavardage d'Eugénie Starnina qui, assise à sa droite, l'occupait sans trêve. Les paroles de la comtesse Dolcebuono ne suffisaient pas à adoucir la piqûre aiguë. Il aurait voulu, du moins, savoir la chose à fond. Mais la duchesse Angelieri renonçait à continuer, et d'autres conversations s'entre-croisaient parmi les grandes roses triomphantes de la villa Pamphili.

« Quel était ce George? Peut-être le dernier amant d'Hélène? Elle avait passé à Lucerne une partie de l'été. Elle venait de Paris. Au sortir de la vente, elle avait refusé d'aller chez Laure Miano. » Dans l'esprit d'André, les apparences

étaient contre elle, toutes. Un désir atroce l'envahit de la revoir, de lui parler. L'invitation au palais Farnèse était pour dix heures: à dix heures et demie, il s'y trouvait déjà, dans l'attente.

Il attendit longtemps. Les salons s'emplissaient rapidement; le bal commençait. Dans la galerie d'Annibal Carrache, les déesses romaines rivalisaient de beauté avec les Arianes, avec les Galatées, avec les Aurores, avec les Dianes des fresques; les couples tourbillonnaient en exhalant des parfums: les mains gantées des dames pressaient l'épaule des cavaliers: les têtes parées de pierreries se courbaient ou se dressaient; des bouches entr'ouvertes brillaient comme la pourpre: des épaules nues luisaient sous un voile de moiteur éparse; des seins semblaient s'échapper du corsage par la violence du halètement.

— Vous ne dansez point, Sperelli? demanda Gabrielle Barbarisi, une jeune fille brune comme l'*olivа speciosa*, tandis qu'elle passait au bras d'un cavalier, en remuant de la main son éventail, et, du sourire, un signe qu'elle avait dans une fossette au coin de la bouche.

— Plus tard, répondit André. Plus tard.

Insoucieux des présentations et des saluts, il sentait croître son tourment dans cette attente inutile, et circulait de salle en salle, au hasard. Le « peut-être » lui faisait craindre qu'Hélène ne vînt pas. — Et si réellement elle ne venait pas? Quand pourrait-il la revoir? — Blanche Dolcebuono passait; et, sans savoir pourquoi, il se mit à son côté lui disant quantité de choses aimables: cette compagnie lui donnait un peu de soulagement. Il aurait voulu lui parler d'Hélène, l'interroger, se rassurer. L'orchestre attaqua une mazurka très langoureuse; et la comtesse florentine entra dans la danse avec son cavalier.

Alors André se dirigea vers un groupe de jeunes gens qui se tenait près d'une porte. Là se trouvaient Ludovic Barbarisi et le duc de Beffi, avec Philippe del Gallo et Gino Bomminaco. Ils regardaient tourner les couples, en échangeant des médisances quelque peu grossières. Barbarisi racontait que, dansant une valse avec la comtesse de Lucoli, il avait vu les deux rondeurs de sa poitrine.

— Mais comment?

— Essaie. Il suffit de plonger les regards dans le corsage. Je t'assure que cela en vaut la peine...

— Avez-vous remarqué madame Chrysoloras? Regardez! Le duc de Belfi montrait une danseuse qui, pareille à une prêtresse d'Alma Tadema, avait un flamboiement de cheveux roux sur un front blanc comme un marbre de Luni. Son corsage était attaché aux épaules par un simple ruban.

Bomminaco se mit à disserter sur l'odeur singulière qu'ont les femmes rousses.

— Cette odeur-là, tu la connais bien, dit Barbarisi avec malice.

— Pourquoi?

— Flavie Miciglano...

Le jeune homme fut manifestement flatté d'entendre nommer une de ses maîtresses. Au lieu de protester, il rit. Puis, s'adressant à Sperelli :

— Qu'as-tu, ce soir? Tout à l'heure, ta cousine te cherchait. Elle danse maintenant avec mon frère. La voici.

— Regarde! s'écria Philippe del Gallo. Madame Albonico est revenue. Elle danse avec Jean.

— Hélène Muti est aussi revenue, depuis une semaine, fit Ludovic. La belle créature!

— Elle est ici?

— Je ne l'ai pas vue encore.

André eut au cœur un sursaut : il redoutait qu'une de ces bouches ne proférât contre elle une malignité. Mais le passage de la princesse Issé, au bras du ministre de Danemark, fit dévier la conversation. Néanmoins, pour savoir, pour découvrir, il se sentait poussé par une téméraire curiosité à ramener le discours sur le nom de l'aimée; mais il n'osa pas. La mazurka finissait; le groupe se dispersait. « Elle ne vient pas! Elle ne vient pas! » Son inquiétude secrète grandissait si cruellement qu'il eut envie d'abandonner les salons : le contact de cette foule lui était intolérable.

En se retournant, il vit apparaître sur le seuil de la galerie la duchesse de Scerni au bras de l'ambassadeur de France. Un instant, leurs regards se rencontrèrent; et, pendant cette seconde, leurs yeux parurent s'attirer, se pénétrer, se boire. Tous deux sentirent qu'ils se cherchaient l'un l'autre: tous

deux sentirent en même temps, au milieu du bruit, descendre sur leur âme un silence et s'ouvrir un abîme où tout le monde environnant disparut sous la violence d'une pensée unique.

Elle s'avançait dans la galerie peinte par le Carrache, où la presse était moindre : et sa longue traîne de brocart blanc la suivait sur le plancher comme une onde pesante. Ainsi blanche et simple, elle tournait la tête au passage pour répondre aux nombreux saluts avec un air de fatigue manifeste, avec un sourire un peu forcé qui lui fronçait les angles de la bouche, tandis que ses yeux semblaient plus grands sous le front exsangue. Cette pâleur extrême donnait, non pas au front seulement, mais à toutes les lignes du visage, une ténuité d'apparition lunaire. Elle n'était plus ni la femme assise à la table des Ateleta, ni celle de l'Hôtel des Ventes, ni celle arrêtée un instant sur le trottoir de la rue Sixtine. Sa beauté avait à cette heure une expression d'idéalité souveraine qui paraissait plus splendide au milieu des autres femmes échauffées par la danse, excitées, trop mobiles, un peu convulsives. Des hommes, en la regardant, restaient pensifs. Même dans les esprits les plus obtus et les plus vides, elle mettait un trouble, une inquiétude, une indéfinissable aspiration. Quiconque avait le cœur libre imaginait avec un frémissement profond l'amour de cette femme; quiconque avait une maîtresse éprouvait un regret obscur en rêvant une ivresse inconnue dans son cœur mal satisfait; quiconque portait en soi, ouverte par une autre femme, la plaie d'une jalousie ou d'une tromperie, sentait bien qu'il pourrait guérir.

Elle s'avançait parmi les hommages, enveloppée par le regard des hommes. Au bout de la galerie, elle se joignit à un groupe de dames qui parlaient avec animation en agitant leurs éventails, sous la fresque de Persée et de Phinée pétrifié. Il y avait la princesse de Ferentino, Hortense Massa d'Albe, la marquise Daddi-Tosinghi, Blanche Dolcebuono.

— Pourquoi si tard? lui demanda cette dernière.

— J'ai beaucoup hésité avant de venir : je ne me sens pas bien.

— En effet, tu es pâle.

— Je crois que je vais avoir encore ma névralgie faciale, comme l'an passé.

— Dieu t'en préserve!

— Regarde madame de la Boissière, Hélène, dit Jeanne Daddi, de son étrange voix rauque. Ne dirait-on pas un dromadaire habillé en cardinal avec une perruque jaune?

Les dames se mirent à rire en chœur, dans la palpitation des éventails. Des salles voisines arrivaient les premières notes d'une valse hongroise. Les cavaliers se présentèrent. André put enfin offrir le bras à Hélène et l'emmener avec lui.

— J'ai cru que l'attente me ferait mourir! Si vous n'étiez pas venue, Hélène, je serais allé vous chercher n'importe où. Lorsque je vous ai vue entrer, j'ai eu peine à retenir un cri. C'est le second soir que je vous vois; mais il me semble déjà que je vous aime depuis une éternité. Penser à vous, à vous seule, toujours, c'est maintenant la vie de ma vie...

Il proférait ces paroles d'amour à voix basse, sans la regarder, les yeux fixes devant lui: et elle l'écoutait dans la même attitude, impassible en apparence, presque marmoréenne. Dans la galerie restait peu de monde. Le long des murs, entre les bustes des Césars, les cristaux dépolis des lampes, en forme de lis, versaient une lumière égale, sans excès. La profusion des plantes vertes et fleuries donnait l'image d'une serre somptueuse. Les ondes de la musique se propageaient dans l'air chaud, sous les voûtes sonores, en glissant sur toute cette mythologie comme une brise sur un fastueux jardin.

— M'aimerez-vous? demanda-t-il. Dites-moi que vous m'aimerez!

Elle répondit avec lenteur :

— Je suis venue pour vous seulement.

— Dites-moi que vous m'aimerez! répéta-t-il, tandis que tout le sang de ses veines affluait à son cœur comme un torrent de joie.

Elle répondit :

— Peut-être.

Et elle le regarda de ce même regard qui, le soir précédent, lui avait semblé une divine promesse, de cet indéfinissable regard qui donnait à la chair comme la sensation d'un attouchement tendre et velouté. Puis tous deux se turent; et ils écoutèrent l'enveloppante musique de la danse qui, tour à

tour, se faisait lente comme un murmure ou s'emportait comme un tourbillon soudain.

— Voulez-vous que nous dansions? demanda-t-il, avec un frisson intérieur à la pensée de l'enlacer dans ses bras.

Elle hésita un peu : puis elle répondit :

— Non : je ne veux pas.

Et, comme elle voyait la duchesse de Bugnara, sa tante maternelle, entrer dans la galerie avec la princesse Alberoni et l'ambassadrice de France :

— Maintenant, soyez prudent, ajouta-t-elle, laissez-moi.

Elle lui tendit sa main gantée, et alla rejoindre les trois dames, seule, d'un pas rythmique et léger. Sa longue traîne blanche donnait à sa personne et à sa démarche une grâce souveraine : et l'ampleur, la pesanteur du brocart contrastaient avec la finesse de sa ceinture. André, la suivant des yeux, se répétait mentalement la phrase qu'elle avait dite : « Je suis venue pour vous seulement. » — Si belle, elle était venue pour lui, pour lui seul ! — Soudain, du fond du cœur, il lui remonta un reste de l'amertume qu'y avait mise le propos de la duchesse Angelieri. L'orchestre se lançait impétueusement dans une reprise... Et jamais il n'oublia ni cette musique, ni cette subite angoisse, ni l'attitude de cette femme, ni la splendeur de l'étoffe traînée, ni le moindre pli, ni l'ombre la plus légère, ni aucune particularité de ce moment suprême.

V

Peu après, Hélène avait quitté le palais Farnèse presque furtivement, sans prendre congé ni d'André ni de personne. Elle était donc restée au bal une demi-heure à peine. Son amant l'avait cherchée dans tous les salons, longuement et vainement.

Le lendemain matin, il envoya un domestique au palais Barberini pour prendre des nouvelles : et il apprit qu'elle était malade. Le soir, il y alla lui-même, avec l'espoir

d'être reçu : mais une femme de chambre lui dit que madame souffrait beaucoup et ne voulait voir personne. Le samedi, vers les cinq heures de l'après-midi, il y retourna, espérant toujours.

Il sortait du palais Zuccari, à pied. Un crépuscule bleuâtre et cendré, assez lugubre, s'étendait peu à peu sur Rome comme un lourd vélum. Déjà, sur la place Barberini, autour de la fontaine, les becs de gaz brûlaient avec de petites flammes très pâles, comme des cierges autour d'un cercueil ; et le Triton, privé de son âme liquide et sonore, ne lançait plus d'eau. Sur la descente roulaient des chariots attelés de deux ou trois chevaux mis en file et des bandes d'ouvriers revenant de la ville haute. Quelques-uns, bras dessus bras dessous, se dandinaient en chantant à gorge déployée une chanson obscène.

Il s'arrêta pour leur livrer passage. Deux ou trois de ces figures rougeâtres et louches restèrent gravées dans sa mémoire. Il remarqua qu'un charretier avait une main bandée, et que le bandage était maculé de sang. Il en remarqua un autre, à genoux sur son chariot, la face livide, les orbites caves, la bouche contractée, comme un homme empoisonné. Les paroles de la chanson se mêlaient aux cris gutturaux, aux coups de fouet, au bruit des roues, au tintement des sonnailles, aux injures, aux blasphèmes, aux rires âpres.

Sa tristesse s'aggrava. Il se trouvait dans un état de trouble étrange. La sensibilité de ses nerfs était si aiguë que la moindre impression faite sur lui par les choses extérieures ressemblait à une profonde blessure. Au moment où une pensée fixe occupait et tourmentait tout son être, il avait tout son être exposé aux heurts de la vie environnante. Tenant bon malgré toute aliénation de l'intelligence et toute inertie de la volonté, ses sens restaient vigilants et actifs ; et il n'avait de cette activité qu'une conscience confuse. Des groupes de sensations lui traversaient l'esprit à l'improviste, pareils à de grandes fantasmagories dans une chambre noire : et cela le troublait, l'effrayait. Les nuages du couchant, la sombre masse du Triton dans un cercle de lumières blafardes, cette descente barbare de brutes humaines et de bêtes énormes, ces cris, ces chansons, ces blasphèmes exaspéraient sa tristesse, lui sus-

citaient dans le cœur une crainte vague et comme un pressentiment tragique.

Une voiture fermée sortait du jardin. Il vit se pencher à la glace une figure de femme qui saluait; mais il ne la reconnut pas. Le palais se dressait devant lui, vaste comme une demeure royale; les fenêtres du premier étage brillaient de reflets violacés; au faîte, une faible lueur s'attardait; une autre voiture fermée sortait du porche.

— Si je pouvais la voir! pensa-t-il en s'arrêtant.

Il ralentissait le pas, pour prolonger l'incertitude et l'espérance. Dans cet édifice si vaste, elle lui semblait très lointaine, presque perdue.

La voiture s'arrêta; et un homme mit la tête à la portière en appelant :

— André!

C'était le duc de Grimiti, un de ses parents.

— Tu vas chez la duchesse? demanda-t-il avec un fin sourire.

— Oui, répondit André, pour prendre de ses nouvelles. Tu sais qu'elle est souffrante?

— Je sais. J'en viens. Elle se trouve mieux.

— Reçoit-elle?

— Moi, non. Mais toi, elle te recevra peut-être.

Et Grimiti se mit à rire malicieusement, à travers la fumée de sa cigarette.

— Je ne comprends pas, fit André sérieux.

— Suffit. Déjà le bruit court que tu es en faveur. On me l'a dit hier soir chez les Pallavicini. Une de tes amies, ma parole!

André fit un geste d'impatience et se retourna pour partir.

— Bonne chance! lui cria le duc.

André entra sous le portique. Au fond de lui-même, sa vanité jouissait de cet on-dit si vite répandu. Il se sentait plus hardi maintenant, plus léger, presque joyeux, plein d'un contentement intime. Les paroles de Grimiti avaient subitement relevé son courage, comme une gorgée d'un cordial. Tandis qu'il montait l'escalier, son espérance grandissait. Arrivé devant la porte, il attendit pour réprimer son émoi. Il sonna.

Le domestique le reconnut et lui dit aussitôt :

— Si monsieur le comte a la bonté d'attendre un instant, je vais avertir Mademoiselle.

Il se mit à marcher d'un bout à l'autre de l'immense antichambre où il lui semblait que se répercutât tout le tumulte de son sang. Les lanternes de fer forgé illuminaient inégalement le cuir des parois, les coffres sculptés, les bustes antiques sur des piédestaux garnis de brocatelle. Sous un baldaquin, resplendissaient, brodées magnifiquement, les armes ducales : une licorne d'or sur champ de gueules. Au milieu d'une table, était un plat de bronze chargé de cartes de visite : et, en y jetant les yeux, André aperçut celle que Grimiti venait d'y laisser... « Bonne chance ! » Cet ironique augure lui sonnait encore aux oreilles.

« Mademoiselle » parut et dit :

— Madame la duchesse se sent un peu mieux. Je crois que monsieur le comte peut entrer un moment. Venez avec moi, s'il vous plaît.

C'était une femme d'une jeunesse déjà fanée, plutôt mince, vêtue de noir, avec des yeux qui scintillaient bizarrement parmi des boucles postiches d'un blond fade. Elle avait le pas et le geste légers, presque furtifs, comme les gens qui ont l'habitude de vivre autour des malades, ou de vaquer à des fonctions délicates, ou d'exécuter des ordres en secret.

— Venez, monsieur le comte.

Elle précédait le visiteur dans l'enfilade des chambres à peine éclairées, sur les tapis épais qui assourdissaient tous les bruits ; et le jeune homme, malgré l'indomptable tumulte de son âme, éprouvait contre elle un sentiment instinctif de répulsion, sans savoir pourquoi.

Arrivée devant une porte que masquaient deux tapisseries du temps des Médicis encadrées de velours rouge, elle s'arrêta en disant :

— Je passe devant pour annoncer monsieur le comte. Je le prie d'attendre ici.

Une voix, la voix d'Hélène, appela de l'intérieur :

— Christine !

A ce son inattendu, André sentit ses veines frémir si furieusement qu'il pensa : « Je vais m'évanouir. » Il avait comme

le pressentiment confus de quelque félicité surnaturelle qui dépasserait son attente, qui excéderait ses rêves, qui serait au-dessus de ses forces. — Elle était là, derrière cette porte. — Toute notion de réalité désertait son esprit. Il lui semblait avoir jadis imaginé, en peintre ou en poète, une pareille aventure d'amour, dans ces mêmes circonstances, avec ce même décor, avec ce même fond, avec ce même mystère; et *un autre*, un personnage fictif qu'il avait créé, en était le héros. A cette heure, par un étrange phénomène d'imagination, cette idéale fiction d'art se confondait avec l'événement réel; et cela lui causait une inexprimable sensation d'égarement. — Chaque tapisserie portait une figure symbolique. Le Silence et le Sommeil, deux éphèbes, sveltes et longs comme aurait pu les dessiner le Primatice gardaient la porte. Et c'était lui, c'était lui-même qui, devant cette porte, attendait; et, au delà du seuil, dans le lit peut-être, respirait sa divine maîtresse. — Cette respiration, il croyait l'entendre dans le battement de ses artères.

Enfin, « Mademoiselle » sortit. A voix basse, avec un sourire, en relevant de la main le lourd tissu :

— Veuillez entrer, dit-elle.

Et elle s'effaça. André entra.

D'abord, il eut l'impression d'un air très chaud, presque suffoquant: dans cet air, il sentit la singulière odeur du chloroforme: il aperçut à travers l'ombre quelque chose de rouge, le damas rouge des parois, les courtines du lit: il entendit la voix lasse d'Hélène, qui murmurait :

— Je vous remercie d'être venu, André. Je vais mieux.

Il s'avança jusqu'au lit, avec un peu d'hésitation : sous cette lumière faible, il ne voyait pas les objets distinctement.

Elle souriait, la tête enfoncée dans les oreillers, languissante, dans la pénombre. Un bandeau de laine blanche lui couvrait le front et les joues en passant sous le menton, comme une guimpe monacale; et le teint du visage n'était pas moins blanc que ce bandeau. Les angles externes de ses paupières se resserraient par la douloureuse contraction des nerfs enflammés: par intervalles, la paupière inférieure avait un petit tremblement involontaire: et l'œil était humide, infiniment suave, comme voilé par une larme qui n'aurait pu sourdre, presque implorant sous les cils qui frissonnaient.

Quand le jeune homme la vit de près, une tendresse immense lui envahit le cœur. Hélène tira une main de dessous la couverture et la lui tendit, avec un geste très lent. Il se courba, s'agenouilla presque sur le bord du lit; et il se mit à couvrir de rapides baisers frôleurs cette main brûlante, ce poignet aux pulsations précipitées.

— Hélène, Hélène, mon amour!

Hélène avait fermé les yeux, comme pour savourer plus intimement le flot de volupté qui lui remontait le long du bras, inondait le haut de sa poitrine, pénétrait ses fibres les plus secrètes. Elle tournait la main sous cette bouche pour en sentir les baisers sur la paume, sur le revers, entre les doigts, tout autour du poignet, sur chaque veine, dans tous les pores.

— Assez! murmura-t-elle en rouvrant les yeux.

Et, de sa main un peu engourdie, elle effleura les cheveux d'André. Dans cette caresse si légère, il y avait tant d'abandon que ce fut sur l'âme de l'amant comme la feuille de rose sur la coupe pleine : la passion déborda. Ses lèvres tremblaient sous une onde confuse de paroles qu'il ne proférait pas, qu'il ne connaissait pas. Il avait la sensation violente et divine comme d'une vie qui se dilaterait au delà de ses organes.

— Quelle douceur, n'est-ce pas? dit Hélène à voix basse, en répétant son geste câlin.

Et un frisson lui courut sur le corps, visible à travers les couvertures pesantes. André fit un mouvement pour lui reprendre la main. Et elle suppliait :

— Non... Comme cela, reste comme cela! Tu me plais.

En lui appuyant sur la tempe, elle le contraignit à poser la tête sur le bord du lit, de telle sorte qu'il sentait contre sa joue la forme d'un genou. Puis elle le regarda un peu, en lui caressant toujours les cheveux : et, d'une voix qui mourait de délice, et tandis qu'entre les cils passait un éclair blanc, elle reprit en traînant sur les mots :

— Combien tu me plais!

Il y avait une inexprimable séduction voluptueuse dans l'ouverture de ses lèvres, alors qu'elle prononçait l'unique syllabe de ce verbe, si fluide et si sensuel dans une bouche de femme.

— Encore! murmura l'amant, dont les sens languissaient de passion sous la caresse de ces doigts, sous la câlinerie de cette parole. Encore! dis-moi! parle!

— Tu me plais, répétait-elle, voyant les regards d'André fixés sur ses lèvres et ayant peut-être conscience de la fascination qu'elle exhalait avec cette parole.

Puis, ils se turent tous les deux. Chacun sentait la présence de l'autre fluer et se parfondre dans son sang, tant qu'enfin le sang de l'amant devint la vie de la maîtresse, le sang de la maîtresse devint la vie de l'amant. Un silence profond agrandissait la chambre: le Christ en croix de Guido Reni rendait religieuse l'ombre des courtines: la rumeur de la ville arrivait comme le murmure d'un flot très lointain.

Alors, par un mouvement subit, Hélène se souleva du lit, serra dans ses deux paumes la tête d'André, l'attira, lui souffla son désir au visage, le baisa, retomba, s'offrit.

... Ensuite, elle fut envahie d'une immense tristesse, de cette tristesse obscure qui est au fond de tous les bonheurs humains comme est à l'embouchure de tous les fleuves l'onde amère. Gisante, elle tenait hors de la couverture ses bras abandonnés le long des flancs, ses mains renversées, presque mortes, agitées par moments d'un léger sursaut; et elle regardait André avec des yeux grands ouverts d'un regard continu, immobile, intolérable. Une à une, ses larmes commencèrent à couler, et elles descendaient sur ses joues, une à une, en silence.

— Hélène, qu'as-tu? Dis-moi: qu'as-tu? lui demandait-il, en lui saisissant les poignets, en se penchant pour boire les larmes dans ses cils.

Elle serrait les dents et les lèvres pour réprimer un sanglot.

— Rien. Adieu. Laisse-moi, je t'en prie! Tu me verras demain. Pars.

Sa voix et son geste furent si suppliants qu'André obéit.

— Adieu, lui dit-il.

Et il la baisa sur la bouche, avec tendresse, en goûtant la saveur des gouttes salées, en se mouillant de ces larmes brûlantes.

— Adieu! Aime-moi! Souviens-toi!

En repassant le seuil, il crut entendre derrière lui un éclat

de sanglots. Il s'éloigna, un peu incertain, vacillant comme un homme qui n'aurait pas la vue bien sûre. Il gardait dans les sens l'odeur persistante du chloroforme, pareille à une vapeur d'ivresse : mais, à chaque pas, quelque chose d'intime lui échappait, se dispersait dans l'air : et, par une impulsion instinctive, il aurait voulu se resserrer, se fermer, se replier, empêcher cette dispersion. Devant lui, les appartements étaient muets et déserts. Sur le seuil d'une porte, « Mademoiselle » parut, sans aucun bruit de pas, sans aucun froufrou de vêtements, comme un fantôme.

— Par ici, monsieur le comte : vous vous trompez de chemin.

Elle souriait d'une manière ambiguë et irritante : et la curiosité rendait ses yeux gris plus perçants. André ne parla pas. De nouveau la présence de cette femme lui était importune, le troublait, suscitait en lui une vague répulsion, une colère.

A peine sous le portique, il respira comme un homme délivré d'une angoisse. La fontaine mettait parmi les arbres un clapotement étouffé, que rompait parfois un bruit clair et sonore : tout le ciel étincelait d'étoiles, que des lambeaux de nuages enveloppaient comme de longues chevelures cendrées ou comme de vastes filets noirs : entre les colosses de pierre, à travers les grilles, apparaissaient et disparaissaient les lanternes des voitures en course : dans l'air froid se répandait le souffle de la vie urbaine : les cloches sonnaient, lointaines et proches. Enfin il avait l'entière conscience de sa félicité.

GABRIEL D'ANNUNZIO.

(Traduction de G. HÉRELLE.)

(A suivre.)

M. ANATOLE FRANCE

« ... La critique est, comme la philosophie et l'histoire, une espèce de roman à l'usage des esprits avisés et curieux, et tout roman, à le bien prendre, est une autobiographie. Le bon critique est celui qui raconte les aventures de son âme au milieu des chefs-d'œuvre. » Ainsi parle M. Anatole France dans la préface de la première série de sa *Vie littéraire*. Par le fait, il n'a jamais pratiqué que la « critique subjective » : et il l'a pratiquée avec un art infini. Nous croyons pourtant, avec M. Brunetière, qu'il y en a une autre : sans doute, l'écrivain qui s'efforce de mettre en œuvre la « critique objective » y apporte quelque chose de son moi, quand ce ne serait que l'idée qu'il a eue d'en faire. Mais il n'écrit pas le « roman de son âme » : il écrit, tel qu'il peut le concevoir, le roman d'une âme étrangère. Un peintre qui fait un portrait met dans son œuvre toute sa personalité, toute son âme d'artiste : cependant, ce portrait n'est pas le sien : c'est celui d'un autre, qui même a des chances être ressemblant.

Tel peut être le rôle, je ne dirai pas de la critique, car il y en a au moins deux qui ont l'une et l'autre leur raison d'être, mais d'une certaine critique. Nous allons essayer de le remplir dans les pages qui suivent. Parmi les œuvres des contemporains, aucune, peut-être, n'est plus suggestive que celle de M. France, aucune n'incite mieux le lecteur à voyager autour de son moi.

Cependant, c'est de M. France, et non de l'auteur de ces lignes, qu'il sera ici question. « La vérité est qu'on ne sort jamais de soi-même. » Soit! Aussi, ayant relu les œuvres de M. France avec mes propres yeux, les ayant comprises et goûtées avec ce que j'ai d'intelligence et de cœur, je n'essayerai point d'en donner une autre vision que celle que j'en ai pu avoir. Ainsi, le peintre dont je parlais tout à l'heure : c'est bien lui qui tient le pinceau, mais c'est une figure étrangère qui surgit sur sa toile. Je voudrais d'autant plus réussir dans ma tentative, que mon modèle est un des plus intéressants, des plus séduisants, et aussi des plus insaisissables qui soient. Les lecteurs de cette Revue, qui le connaissent, pressentent sans doute combien la tâche est difficile : aussi voudront-ils bien, je l'espère, excuser sur la difficulté même de l'ouvrage les faiblesses de l'ouvrier.

I

M. Anatole France débuta dans les lettres en sortant de l'École des chartes, vers 1873. Il écrivit alors des notices pour quelques éditions des écrivains classiques que publiait la maison Lemerre, et donna, en l'espace de trois années, deux volumes de vers : les *Poèmes dorés* et les *Noces corinthiennes*.

Le premier de ces volumes est dédié à Leconte de Lisle, « en témoignage d'une vive et constante admiration ». Cette admiration, vouée ainsi, dans l'enthousiasme de la jeunesse, à l'auteur des *Poèmes barbares*, resta en effet constante ; mais elle devint moins vive avec les années, comme l'atteste l'article écrit plus tard à propos de la réception du poète à l'Académie française. Séduit autrefois par la beauté des rythmes et des images, M. France ne rêvait rien alors qui surpassât les formes arrêtées dont M. Leconte de Lisle a toujours su revêtir des idées précises et fermes. Comme on commence toujours par imiter quelqu'un, il choisit d'abord ce modèle : ses vers ont une ampleur, une cadence, un *déroulement*, si l'on peut dire, qui rappellent parfois les *Poèmes antiques*. Mais ils ont déjà, par moments, une grâce fluide, une souplesse enveloppante

et caressante qu'on attendrait en vain dans l'œuvre de l'auteur de *Qaïn*. Il arrive que les deux poètes ont des idées communes, ou des sensations qui se ressemblent. Mais comme ils les expriment différemment! C'est là, surtout, qu'on peut voir que l'élève s'émancipe bientôt de son maître. Leconte de Lisle, par exemple, effleuré par ce regret de la fugacité des choses que nos plus belles heures laissent après elles, s'écriera :

Ah! tout cela, jeunesse, amour, joie et pensée,
Chants de la mer et des forêts, souffle du ciel
Emportant à plein vol l'espérance insensée,
Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel?

C'est avec un sentiment plus profond, avec une grâce bien plus pénétrante, que M. France reprend :

Mélancolique nuit des chevelures sombres,
A quoi bon s'attarder dans ton enivrement,
Si, comme dans la mort, nul ne peut sous tes ombres
Se plonger éternellement?

On peut pressentir là que le plus jeune des deux poètes ne recherchera pas essentiellement, comme son aîné, la beauté plastique de la forme : il voudra aussi, et surtout, l'expression. Artiste, épris de belle langue, savant déjà dans l'art d'évoquer, de poursuivre et de saisir les images, il aura des délicatesses de sensation, des subtilités que son maître ignora toujours; et d'une main encore malhabile, d'autant plus que là il abandonnera son guide, il nous tracera de petits tableaux qui valent bien plus pour ce qu'ils suggèrent que pour ce qu'ils montrent : voyez la pièce intitulée la *Dernière image*. — Aussi, dans la suite, M. France, respectueux pour celui qu'il prit d'abord pour son guide, nuancera-t-il son admiration d'une part de critique, très atténuée sans doute, mais d'autant plus piquante qu'elle touche plus juste : Leconte de Lisle, dira-t-il, « professe que les qualités des choses sont des apparences comme les choses elles-mêmes sont des illusions, mais il ne doute pas que telle rime ne soit bonne d'une absolue bonté. Il a de la poésie une conception dogmatique, religieuse, autocratique. Il déclare qu'un beau vers restera beau quand le soleil sera éteint et qu'il n'y aura plus d'hommes en qui cette beauté puisse encore se connaître. Il juge les plus vieux

poèmes d'après les règles qu'il tient pour immuables et divines. — Enfin ce philosophe incrédule devient, quand il s'agit de son art, le fidèle et zélé croyant, le grand abbé, le pape que je vous montrais tout à l'heure dans l'attitude d'un éloquent et fanatique défenseur de l'orthodoxie du vers. » — Sans doute, quelques lignes plus loin, M. France proteste qu'il tient cette « inconséquence pour la chose la plus heureuse et la meilleure ». Il ne l'en a pas moins relevée avec une certaine ironie : c'est qu'au fond elle l'offusque dans sa partie intransigeante, comme l'offusquera toujours toute formule arrêtée et hiératique.

Cependant, à son départ, M. France avait encore d'autres points de ressemblance avec l'auteur des *Poèmes antiques* : il était, lui aussi, érudit et païen.

Son érudition était déjà exacte et large, et discrète enfin, comme il convient à l'érudition d'un poète. Elle ne s'étale pas : elle se révèle. On ne saurait négliger de s'apercevoir que le jeune poète sait beaucoup de choses, et qu'il les sait bien : non pas seulement parce qu'il affecte, comme la mode s'en établit alors, de rendre aux noms antiques leur véritable orthographe, ou parce qu'il se plaît à accumuler des détails qui dénotent une connaissance minutieuse de ce qu'on appelle dans les classes « les antiquités » ; mais parce que, souvent, il enferme dans quelques vers les résultats d'un long travail de lecture et de réflexion. Quatre vers d'un de ses poèmes, par exemple, sont une glose intelligente et nouvelle d'un des passages les plus discutés de la *Divine Comédie*. On connaît le vers obscur du cinquième chant de l'*Enfer* :

Amor, che a nullo amato amar perdona...

On sait que ce mot *perdona* a suggéré mille hypothèses subtiles et compliquées à une foule de « dantologues ». M. France, en passant, nous en fournit une explication qui pourrait être la meilleure, étant la plus simple :

Parce qu'Amour n'épargne à nul aimé d'aimer,
A peu de jours de là, ces deux fleurs de Sicile,
Ces tendres jouvenceaux, au corps fier et gracile,
Se livraient l'un à l'autre et se laissaient charmer.

Un peu plus loin, dans le même poème, qui est imité d'un

des plus délicieux contes de Boccace [1], on trouve adroitement rappelée, en une seule strophe, la matière de trois autres récits du même conteur :

Oh! qu'elle eût bien voulu le prendre et fuir avecque,
Oh! qu'elle l'eût bientôt porté contre son cœur
Jusqu'en la cathédrale et couché, dans le chœur,
Au tombeau qu'a pour lui fait dresser l'archevêque!

Il serait oiseux de multiplier de tels exemples, qui abondent : en abordant les lettres, M. Anatole France avait l'âme imprégnée de littérature. C'est un avantage, au moins, sur les illettrés trop facilement enclins à croire neuves les idées rebattues qu'ils découvrent en eux. Mais c'est aussi un danger, car il est à craindre qu'un homme qui a tout lu, et qui aime à lire, ne reste *livresque*, ne sache plus dégager sa personnalité du butin qu'il a puisé chez les autres. Peut-être est-ce là une des raisons pour lesquelles le talent de M. France, qu'il définit lui-même « une pensée recueillie, lente et solitaire », a mis du temps à mûrir, et s'est épanouie relativement tard. Le fait est qu'après ses premiers essais, au lieu d'exploiter en prodigue le fonds déjà considérable qu'il avait amassé, il a continué à se renseigner abondamment sur les choses. Il a, suivant la belle expression de Browning, *pillé les âges*. Sans chercher à tout embrasser, sans abaisser sa curiosité en la rendant par trop encyclopédique, il a dépouillé plusieurs siècles : ceux dont la culture convenait le mieux aux besoins de son esprit, ceux qui l'attiraient, ceux où il pouvait se sentir à l'aise. Nous avons tous quelque attache avec certains moments du passé : M. France sut découvrir les siennes.

J'ai dit tout à l'heure que, dès ses premiers livres, il se révélait païen. C'est là, en effet, le trait qui frappe le plus dans les *Poèmes dorés*, et qui s'accentue dans les *Noces corinthiennes*.

A vrai dire, il n'est point un païen de l'époque classique, un pur païen du siècle de Périclès, bien qu'il regrette cet âge évanoui. Il appartient aux temps troublés de Marc-Aurèle ou de Julien l'Apostat. Il a trop écouté la grande voix qui a transformé le monde : elle ne l'a pas converti, et il déplore,

1. Le *Basilic salernitain*, 5e récit de la quatrième journée du *Décaméron*.

tantôt de l'avoir repoussée, tantôt de l'avoir entendue. Il est un païen que hante la préoccupation du Christ : mais, si le dieu nouveau l'a éloigné de ses idoles, il ne saurait le conduire aux catacombes. Ce sentiment complexe et contradictoire circule à travers tous ses premiers poèmes ; on peut d'autant mieux s'attacher à l'y surprendre, qu'il est rendu avec une rare puissance d'expression, et que nous le retrouverons d'ailleurs d'un bout à l'autre de l'œuvre de M. France. Une prise de voile, par exemple[1], lui inspirera ces vers profonds et magnifiques :

... Ainsi, pleurant sur moi, je reconnus, pensif,
Que tu m'avais repris cette femme, ô beau juif,
Roi dont l'épine a ceint la chevelure rousse !

Ton âme était profonde et ta voix était douce :
Les femmes t'écoutaient parler au bord des puits,
Les femmes parfumaient tes cheveux ; et depuis,
Elles ont allumé sur ton front l'auréole,
Dieu de la vierge sage et de la vierge folle !
C'est écrit : pour jamais toi seul achèveras
Les plus belles amours qu'on essaye en nos bras :
Toute femme qui pleure est déjà ton épouse :
Tous les cheveux mordus sous notre dent jalouse
S'en iront à leur tour essuyer tes pieds nus ;
Dégageant de nos bras leurs flancs mal retenus,
Jusqu'à la fin des temps toutes nos Magdeleines
Verseront à tes pieds leurs urnes encor pleines.
Christ ! elle a délaissé mon âme pour ton ciel,
Et c'est pour te prier que sa bouche est de miel !

Dans les *Poèmes dorés*, cette pensée est presque chrétienne encore, tant il se mêle de tendresse pour la souffrance au regret de la joie de vivre que le « Dieu juif » a bannie. Elle s'irrite, elle s'exaspère dans les *Noces corinthiennes*, qui sont le drame de la lutte entre l'amour profane et l'amour divin. Mais entre les deux, le poète a fait son choix. On l'entend bien dans les strophes ailées qu'échangent Aphrodite et Artémise :

1. *L'Adieu*.

— Les amants dont j'étais la reine
Ne pourront jamais ressaisir
Le don premier : la paix sereine
Dans l'inévitable désir.

— La vierge solitaire et tendre
Croîtra sous un dieu menaçant ;
Elle s'étonnera d'entendre
Qu'elle fut impure en naissant.

— Les femmes craindront d'être belles ;
Tous leurs amours seront amers,
Et les fils des races nouvelles
Iront les fuir dans les déserts.

On le voit encore mieux quand, haussant le ton, découvrant soudain le vrai fonds de son âme, il s'abandonne aux imprécations qu'il met dans la bouche du jeune Hippias :

Dieu des Galiléens! je ne te cherchais pas.
O fantôme, tu viens te dresser sur mes pas.
Tu lèves contre moi ta droite ensanglantée!
Écoute, prince impur d'une race infestée :
Je respectais ton nom en mon âme obscurci,
Et je ne croyais pas, Christ, grâce à celle-ci,
Ce que disent de toi les vieillards et les sages.
Je n'ai point écouté la raison, les présages ;
Je t'ai cru bon, pareil à ces rois de l'éther
Qui pensent hautement et pour qui l'homme est cher.
Je te connais enfin, Esprit gonflé d'envie,
Spectre qui viens troubler les fêtes de la vie,
Mauvais Démon, armé contre le genre humain,
Qui fais traîner le chant des pleurs sur ton chemin,
Dieu contempteur des lois, puissant par la magie,
O Prince de la mort, dont la froide énergie
Ne vaut que pour glacer nos vierges en nos bras!

Est-ce que, dans ces vers enflammés, on ne pressent point déjà la pensée rebelle et frémissante qui grondera plus tard dans *Thaïs* et dans les *Opinions de M. Jérôme Coignard*, enveloppée souvent d'une ironie dont la douceur apparente ne cachera pas toujours l'amertume?

Depuis André Chénier, nous avons eu quelques néo-païens.

dans notre littérature. Ce furent, généralement, des esprits modérés, doux, paisibles, épris de lumière et de beauté, qui se seraient fort bien accommodés du christianisme sous un ciel moins brumeux que le nôtre, et qui, peut-être, auraient écouté la messe avec plaisir dans les ruines du Parthénon. Mais ici, c'est un païen qui regrette bien autre chose que ses dieux de marbre : ce qu'il regrette, ce qu'il ne peut se consoler d'avoir perdu, c'est la tranquillité de l'âme, c'est la joie de la vie épanouie, proche de la nature, dégagée des croyances qui la gênent, l'oppressent, la paralysent. Beaucoup s'étonneront peut-être de voir pointer ici comme un trait byronien : qu'y a-t-il de plus éloigné des déclamations romantiques que l'art discret, sobre, retenu, de M. France? Mais, d'une époque à l'autre, l'expression des sentiments varie plus que les sentiments eux-mêmes. Les hommes changent moins que les modes : il y a plus de différence entre un pourpoint et un habit noir qu'entre les cœurs que ces vêtements ont cachés. Et, comme nous le pressentons au seuil de son œuvre, le poète des *Noces corinthiennes* appartient bien réellement à la lignée des grands révoltés, de ceux dont l'âme a été

... séchée aux rayons d'un soleil irrité.

Nous le verrons mieux plus tard, quand, au sortir d'une période de préparation qui fut inégale et longue, il nous apparaîtra sous son vrai jour, tel qu'il se manifeste en son œuvre maîtresse.

II

Les ouvrages qui suivirent les *Poèmes*, il faut bien le dire, leur sont inférieurs. M. France continuait à écrire, pour la maison Lemerre, puis pour la maison Charavay, des notices dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvre de grâce et de finesse ; — ainsi, celle qui précède le recueil des *Œuvres* de cette touchante Lucile de Chateaubriand, de cœur si triste et d'esprit si charmant. Il composait aussi de légers contes, comme *Abeille* ou le *Chat maigre*, et de courts romans qui ne sont

guère que des esquisses de romans, comme *Jocaste* ou les *Désirs de Jean Servien*. Il traversait cette période pénible que connaissent les écrivains qui ont plus de réflexion que de spontanéité, et pour laquelle on a trouvé cette expression caractéristique de « chercher sa voie ». Chercher sa voie, c'est d'abord voyager autour de soi-même, en quête d'une âme qu'on a peine à saisir, qu'on connaît mal et qui ne sait point s'expliquer ; c'est aussi trier, parmi les idées étrangères dont l'amas nous oppresse — dans le cas de M. France il y en avait beaucoup à remuer, — celles qui nous conviennent, qui nous offrent, pour ainsi dire, une nourriture convenable, que nous puissions nous assimiler ; c'est encore choisir, parmi les formules littéraires qui se présentent à nous, celles qui seront les nôtres, où nous pourrons couler sans effort nos sentiments et nos idées. Travail difficile, surtout quand il incombe à un esprit riche, curieux et meublé, et d'autant plus qu'il s'accomplit en quelque sorte sans que la volonté y soit pour beaucoup, dans ce règne obscur de l'*inconscient* que nous connaissons si mal et qui joue un si grand rôle en notre existence intellectuelle. M. France, avec toutes ses clairvoyances, se chargerait-il d'expliquer lui-même comment son talent s'est formé? Je ne sais. Il parle volontiers de sa « paresse ». — « Mon excellent ami Calmann Lévy lui-même, raconte-t-il [1], n'avait pas réussi à me faire écrire un seul livre depuis six ans » : et il trouve « merveilleux » que M. Hébrard soit parvenu à le rendre « productif ». En réalité, sa paresse fut laborieuse. Elle fut une préparation. Elle favorisa l'œuvre de l'*inconscient*. Vous pouvez être sûr que M. France n'a pas perdu dans sa vie une seule minute : non qu'il y ait quelque mérite, mais parce qu'il était ainsi constitué, que tout ce qu'il faisait ou ne faisait pas lui devait profiter. Il a flâné sur les quais, chez les antiquaires, chez les libraires : il a erré par les rues, l'œil aux aguets, le nez au vent : il a été un de ces écoliers fantaisistes qui préparent toujours autre chose que les tâches du lendemain, un de ces étudiants capricieux qui refont à leur manière, avec une irrévérence dangereuse pour le baccalauréat, les cours de leurs professeurs. Il a été un liseur,

1. Dans la préface de la première série de la *Vie littéraire*.

un rêveur, un museur, — et tout cela pour son plus grand bien et pour le nôtre. Il nous l'avoue, d'ailleurs, dans une page exquise du *Livre de mon ami* qui nous confie une part de son secret :

« O vieux juifs sordides de la rue du Cherche-Midi, naïfs bouquinistes des quais, mes maîtres, que je vous dois de reconnaissance! Autant et mieux que les professeurs de l'Université, vous avez fait mon éducation intellectuelle. Braves gens, vous avez étalé devant mes yeux ravis les formes mystérieuses de la vie passée et toutes sortes de monuments précieux de la pensée humaine. C'est en furetant dans vos boîtes, c'est en contemplant vos poudreux étalages chargés des pauvres reliques de nos pères et de leurs belles pensées, que je me pénétrai sensiblement de la plus saine philosophie.

» Oui, mes amis, à pratiquer les bouquins rongés des vers, les ferrailles rouillées et les boiseries vermoulues que vous vendiez pour vivre, j'ai pris, tout enfant, un profond sentiment de l'écoulement des choses et du néant de tout. J'ai deviné que les êtres n'étaient que des images changeantes dans l'universelle illusion, et j'ai été dès lors enclin à la tristesse, à la douceur et à la pitié. »

L'absence de méthode érigée en méthode, cela pourrait être dangereux. M. France le sait bien, car il ajoute, un peu plus loin :

« Ma manière était bonne pour moi ; elle ne vaudrait rien pour un autre. Je me garderai bien de la recommander à personne. »

Il n'en est pas moins fort heureux qu'il l'ait découverte et qu'il ait pu, pendant nombre d'années, la pratiquer avec une belle et rare liberté.

En effet, il fit d'abord des lettres comme il avait fait ses humanités. Le résultat ne fut point très heureux. *Jocaste* est une histoire pénible et compliquée, qui, par sa matière, confine au roman-feuilleton. Le *Chat maigre* est un conte du quartier Latin, qui fait penser à Murger, mais à un Murger qui aurait du style : car ces deux récits, réunis en un seul volume, attestent que l'auteur, s'il ne sait pas encore bien où il va, est un homme de grand talent, extrêmement supérieur à ce qu'il écrit. De plus, dans la dédicace qui les précède, on

peut lire une historiette. *André* (qu'on reconnaîtra plus tard dans le *Livre de mon ami*), qui est un vrai bijou d'art et de sensibilité. Je préfère à *Jocaste* les *Désirs de Jean Servien*.

Publié en 1882, ce petit volume avait été composé une dizaine d'années auparavant, au lendemain même des tragiques événements qui en précipitent la conclusion. C'est un roman d'analyse, car c'est l'histoire, au jour le jour, des sensations que traverse une âme de jeune homme. C'est aussi, un peu, un roman social : car le héros, bachelier, fils d'un pauvre artisan, est un déclassé, condamné à la misère et à la souffrance, parce qu'il ne peut pas pousser jusqu'au bout les études qui lui ouvriraient les carrières libérales, et parce que ses premières classes ont trop développé son imagination et son intelligence pour qu'il puisse encore devenir un simple artisan. Ce thème n'était pas nouveau : Jules Vallès l'avait déjà traité, dans son redoutable livre des *Réfractaires*: il devait, plus tard, le reprendre avec une vigueur plus grande. M. France ne donna point à son roman les proportions ou le ton d'un réquisitoire social : il en fit un simple épisode de la lutte des classes, qui, grâce au caractère doux, rêveur et pensif du héros, pousse plutôt à l'attendrissement qu'à la révolte. Frère cadet du *Bachelier géant*, frère aîné de *Jacques Vingtras*, Jean Servien est le plus chétif, le plus pâle, le plus délicat de sa famille. Le plus sympathique aussi, ou même le seul sympathique : car il n'a aucune méchanceté ; il ne connaît pas la haine. Sa vie s'écoule dans un rêve d'amour très naïf et très enfantin. Il ne fait guère autre chose, en ce monde qu'il traverse comme en songe, que d'aimer, non pas avec ses sens ni même avec son cœur, mais avec son imagination qu'excitent et troublent toutes les lectures, fût-ce des vers latins ou les alexandrins de *Cinna*. Il n'est bon à rien d'utile : il rate les examens qui auraient pu le faire entrer dans l'administration : pion dans une institution médiocre, il est d'une telle indulgence pour ses élèves, qu'on finit par le renvoyer. Si la balle d'une pétroleuse ne lui trouait le front, il aurait certainement réalisé la sinistre prédiction d'un homme important qui daigna s'occuper de lui : il serait mort de faim, quand son vieux père n'eût plus été là pour lui gagner sa vie en travaillant des peaux de chagrin. Pâle figure, mélancolique, résignée malgré quelques

éclats de colère ou de révolte, que l'auteur, dirait-on, a vue passer derrière des voiles, qu'il a exprimée en grisaille, et qui, pourtant, laisse un souvenir après soi. Quelque imparfait et comme estompé qu'il soit, ce petit livre est de ceux qu'on n'oublie jamais tout à fait. Je l'avais lu, il y a bien des années, avec une émotion très vive. Je viens de le relire, sans retrouver dans toute sa force cette émotion d'autrefois : il m'a pourtant ému de nouveau : et il demeure unique dans l'œuvre de M. France : il est à la fois le moins orné et le plus *direct* de ses ouvrages, le seul où sa pensée s'exprime dans sa simplicité, sans secours d'aucune sorte, sans humour, sans fantaisie et sans sourire.

III

En relisant et corrigeant les *Désirs de Jean Servien*, M. France trouvait à ce petit ouvrage « quelque chose de dur, qui, disait-il, me choque à présent ». Il ajoutait : « J'aurais aujourd'hui plus de douceur. Il faut bien que le temps, en compensation de tous les trésors qu'il nous ôte, donne à nos pensées une indulgence que la jeunesse ne connaît pas. »

Il traversait, en effet, une phase d'indulgence et de douceur qui dura plusieurs années. Elle nous a valu plusieurs contes, qu'on peut chercher dans *Balthazar*, peut-être même quelques-uns de ceux qui figurent dans l'*Étui de nacre*[1], le *Crime de Sylvestre Bonnard* et le *Livre de mon ami*.

Le *Crime de Sylvestre Bonnard*, qui a été un des plus francs succès de M. Anatole France, semblait inaugurer un genre nouveau dans notre littérature romanesque : l'humour. Un vieux savant, dont les yeux se sont usés à déchiffrer des manuscrits, raconte l'aventure singulière qui lui est arrivée : ayant retrouvé la fille d'une personne qu'il a aimée au temps lointain de la jeu-

1. Même écrits à une époque postérieure, plusieurs des récits qui composent ce recueil se rattachent évidemment aux préoccupations, aux courants d'idées, à la sensibilité générale qui constituent ce que nous pourrions appeler la seconde manière de M. France.

nesse, il a senti se réveiller dans son vieux cœur, non pas certes l'amour éteint qui l'eût rendu ridicule, mais la tendresse dont il n'a point cessé d'être susceptible, bien qu'il n'ait jusqu'alors trouvé à l'employer qu'au profit de ses chats et de ses livres. La jeune fille, Jeanne Alexandre, est orpheline et malheureuse : elle dépend d'un mauvais tuteur, qui l'a placée dans un mauvais pensionnat. Sylvestre Bonnard veut l'en arracher ; et, comme il ne trouve pas d'autre moyen que de l'enlever, il l'enlève. Le voilà coupable d'un enlèvement de mineure, crime prévu par plusieurs articles du Code pénal, qu'il ignore, quoiqu'il soit au courant de toutes les prescriptions de l'ancien droit relatives au rapt, depuis le décret rendu par le roi Childebert en 593 ou 594, jusqu'à l'ordonnance de Blois de 1579. Les lois modernes seules ont échappé à ses investigations : ce qui lui a permis de commettre de parfaite sérénité d'esprit une bonne action qui pourrait lui coûter cinq années ou plus d'emprisonnement et la perte de ses droits civiques. L'affaire, du reste, s'arrange pour le mieux, M. France ayant encore, au moment où il écrivit ce livre pacifique, l'illusion que l'honnêteté finit par être la plus forte — illusion dont il s'est plu dans la suite à démontrer la vanité. Les détails sont racontés à la première personne, par Sylvestre Bonnard lui-même, qui se sert d'une langue charmante, érudite et gaie à la fois, imagée et pittoresque. La grâce des détails relève le thème un peu ténu, légèrement invraisemblable aussi, du roman, qui séduit par sa fantaisie ailée, par un heureux mélange d'ironie attendrie et d'aimable indulgence.

Formé d'une série de souvenirs d'enfance, le *Livre de mon ami* dégage une impression toute pareille. Certains des morceaux qui le composent sont de véritables merveilles d'art et d'émotion : à vrai dire, d'un art un peu maniéré quelquefois, d'une émotion qui n'est pas toujours spontanée, mais qui ravissent pourtant de la même manière que le *Crime de Sylvestre Bonnard*. C'est à travers tout ce qu'il sait, tout ce qu'il a lu, que l'auteur évoque ses impressions enfuies. Entre le petit *moi* qu'il ressuscite dans ses costumes d'enfant, avec son âme sensible, mobile, curieuse, frémissante, et le *moi* qu'il est devenu, il y a comme un rideau de littérature. Le second, le grand, parle parfois de l'autre à la troisième per-

sonne : « Vraiment, il m'intéresse, ce petit : quand il existait, je ne me souciais guère de lui ; mais, maintenant qu'il n'est plus, je l'aime bien. Il valait mieux, en somme, que les autres *moi* que j'ai vus après avoir perdu celui-là. Il était bien étourdi ; mais il n'était pas méchant et je lui dois rendre cette justice qu'il ne m'a pas laissé un seul mauvais souvenir ; c'est un innocent que j'ai perdu : il est bien naturel que je le regrette ; il est bien naturel que je le voie en pensée et que mon esprit s'amuse à ranimer son souvenir. » Le petit *moi* du temps jadis savait peu de choses, mais s'ouvrait à la vie avec un entrain si naïf ! Le *moi* nouveau a trop vu, trop lu, savouré « l'essence de trop de choses », comme dit le poète. En sorte qu'entre ces deux êtres qui n'en sont qu'un, et dont l'un se fait le peintre de l'autre, il y a un étrange et piquant contraste, — dont nous sentons tous, profondément, la vérité, car nous connaissons tous cette métamorphose, même quand nous n'avons pas la clairvoyance, la sincérité ou le loisir qu'il faut pour en noter les phases : nous savons bien que notre âme actuelle est faite de la mort de plusieurs âmes antérieures, et que le cœur de l'homme ne ressemble plus au cœur de l'enfant. Mais nous prenons toujours plaisir au spectacle de cette espèce de kaléïdoscope intérieur, quand c'est un habile montreur qui nous en fait l'auto-démonstration.

M. France, de son propre aveu (et, vraiment, nous l'aurions su même s'il ne nous l'avait pas dit si clairement), a donc eu plusieurs *moi*. Celui qui sert de modèle au *Livre de mon ami* fut bien différent de celui qui en est l'auteur. Mais ce dernier devait changer à son tour. Tâchons de fixer sa physionomie telle qu'elle fut pendant qu'il écrivait ces pages tranquilles et bienveillantes.

Un érudit, nous l'avons déjà noté : un érudit fantaisiste, pouvons-nous dire encore, bien qu'il ait mis à ses recherches, je soupçonne, plus de méthode qu'il n'en avoue. M. Adrien Hébrard, qui a beaucoup d'esprit et de connaissance des hommes, le définissait alors *un bénédictin narquois*. Lui-même acceptait cette définition, en l'élargissant un peu : « Je me fais assez l'effet d'un moine philosophe, disait-il. J'appartiens de cœur à une abbaye de Thélème, dont la règle est douce et

l'obédience facile. Peut-être n'y a-t-on pas beaucoup de foi, mais assurément on y est très pieux. L'indulgence, la tolérance, le respect de soi et des autres sont des saints qu'on y chôme toujours. Si l'on y incline au doute, il faut considérer que le pyrrhonisme ne va pas sans un profond attachement à la coutume et à l'usage. » L'esquisse se complète. L'érudit dont nous parlons ne s'est point tenu à publier les manuscrits et les incunables : il a regardé la vie : il a une « philosophie », qui est plutôt résignée et souriante, sans amertume, bien qu'un peu dédaigneuse : « Il n'y a qu'un sceptique pour être toujours moral et bon citoyen. Un sceptique ne se révolte jamais contre les lois, car il n'a pas espéré qu'on pût en faire de bonnes. » Tout en regardant la vie, notre érudit, comme tous les érudits, se fait une place en dehors de l'humanité : sa tolérance est très grande, parce qu'il ne se préoccupe point des effets mauvais qu'ont certaines causes qui pourraient l'irriter ; il est indulgent, parce que le « monde infini du rêve » étant ouvert devant lui, il sait qu'il peut toujours s'y réfugier avant de se mettre en colère : il est souriant, parce qu'il ne connaît d'autres tourments que « le tourment délicieux que la beauté donne aux âmes avides de la comprendre ». Ce sens de la beauté, qui est le don le plus précieux de son heureux naturel, embellit le monde à ses yeux, j'entends le monde des apparences, qui paraît lui suffire. Notre érudit est un artiste aussi : entre les pensées et les formes qui l'attirent d'un attrait pareil et qu'il possède avec d'égales délices, comment pourrait-il être maussade ou triste, comment l'ironie, qui décore son esprit, pourrait-elle prendre quelque chose de sombre? Il est toujours l'heureux païen des *Poèmes dorés*, l'aède enchanté qui invoquait les lumières :

Sois ma force, ô lumière! et puissent mes pensées,
Belles et simples comme toi,
Dans la grâce et la paix, dérouler comme toi
Leurs formes toujours cadencées!

Mais ce n'est pas impunément qu'on naît en plein dix-neuvième siècle : eût-on l'amour et la connaissance des époques passées, on subit la tyrannie de celle dont on est le fils. Dans le cœur de ce païen, fils d'Apollon, s'agitent des

angoisses qu'il réprime, et qui pourtant pointent quelquefois :

« C'est encore une question pour moi, — écrira-t-il, par exemple, à notre étonnement, et peut-être avec plus de sérieux qu'on ne serait tenté de le croire, — de savoir si j'ai bien fait de renoncer, dès l'âge de six ans, à la vie militaire; car le fait est que je n'ai pas songé depuis à être soldat. Je le regrette un peu. Il y a, sous les armes, une grande dignité de vie. Le devoir y est clair et d'autant mieux déterminé que ce n'est pas le raisonnement qui le détermine. L'homme qui peut raisonner ses actions découvre bientôt qu'il en est peu d'innocentes. Il faut être prêtre ou soldat pour ne pas connaître les angoisses du doute. »

Que nous voilà loin, tout à coup, de Thélème ! Ce n'est qu'une échappée, mais elle ouvre des horizons inattendus. Notre païen a frissonné à d'autres oracles que ceux de Delphes. Notre érudit découvre la vie complexe, difficile, inquiétante. Il ne s'en trouble pas, d'abord, outre mesure. Il écarte d'un geste aimable quelques-unes de ces difficultés. C'est sans cesser de sourire qu'il la contemple : ayant entrevu la nécessité d'un idéal indépendant des ivresses intellectuelles, il s'en fait un, avec beaucoup de simplicité. Il tâche de se former ce qu'il a appelé plus tard une *âme élégante ;* et il y réussit d'autant mieux, que l'élégance lui est naturelle et facile. Peut-être ne comprendrait-il pas la *vertu*, dans le sens rébarbatif que nous donnons à ce terme déprécié : la vertu, en effet, n'est pas toujours belle : elle a volontiers des contorsions déplaisantes ; à Thélème, on est enclin à croire qu'elle pourrait venir du diable, dont seules les ruses lui donnent une raison d'être, car saint Paul a dit en tout autant de mots que « la puissance du péché, c'est la loi ». Supprimez le Mal, il n'y a plus de Bien. Mais le Beau subsiste non pas en soi, si vous voulez, mais du moins dans le cerveau des esthètes, ce qui suffit à lui constituer une espèce de réalité, l'unique réalité que nous puissions démontrer avec une apparence de certitude philosophique. Or, le Beau peut trouver des applications dans la vie ; et notre bénédictin en collectionne quelques-unes.

Qu'est-ce qui est ou lui paraît Beau? A coup sûr, ce n'est point l'art de résister aux appels de la nature, ce n'est pas cet ascétisme dont la morale, qui est allée se desséchant de siècle

en siècle, a fini par faire son unique fondement. Il a raconté quelque part l'histoire de deux époux, Hyéronimos et Scolastica, qui vécurent chastes pour honorer le Seigneur[1]. Ils meurent à peu de distance l'un de l'autre : et « un rosier miraculeux, sorti du cercueil de l'épouse virginale », vient enlacer les deux tombes. Les prêtres du pays signalent ces tombes à la vénération des fidèles, car, pour eux, le miracle vient de Dieu. Un bon philosophe païen, nommé Silvanus, y reconnaît aussi « un signe céleste » ; il l'interprète à sa manière, et, ne doutant pas que le rosier n'ait fleuri par la volonté d'Eros, il se dit : « La triste Scolastica, maintenant qu'elle n'est plus qu'une ombre vaine, regrette le temps d'aimer et les plaisirs perdus. Les roses qui sortent d'elle et qui parlent pour elle, nous disent : Aimez, vous qui vivez. Ce prodige nous enseigne à goûter les joies de la vie, tandis qu'il en est temps encore. » M. France pense comme Silvanus. Pourtant, comme il est d'avis qu'on ne peut pas tout à fait se laisser vivre au hasard, il cherche, dans la vie morale, d'autres formes de la Beauté que l'ascétisme et la vertu. Et il en trouve : il y a le courage, la loyauté, la bravoure, les sentiments qui affirment la dignité de l'homme, qui le conduisent à travers l'existence sans contorsions désagréables, qui lui donnent la force de rester calme et serein devant les douleurs et devant la mort. Voyez, dans les *Mémoires d'un volontaire*, le personnage du Père Féval : « Il haïssait la bassesse plus que tout au monde... Il avait horreur des mômeries et il ne pouvait souffrir qu'on intéressât Dieu à des bagatelles... Il considérait la faiblesse comme le type unique de tous les maux. Il disait souvent : « Lucifer et les anges rebelles ont » failli par orgueil. C'est pourquoi ils restent jusque dans » l'enfer princes et rois et exercent sur les damnés une terrible » souveraineté. S'ils avaient péri lâchement, ils seraient au » milieu des flammes la risée et le jouet des âmes des » pécheurs, et l'hégémonie du mal aurait même échappé à » leurs mains avilies... » Voyez aussi dans les petits récits de l'époque révolutionnaire qui terminent l'*Étui de nacre*, ces amants qui s'aiment « dans ces préaux sombres où la mort

1. *L'Étui de nacre.*

aiguillonnait l'amour », ces hommes et ces femmes qui risquent leur vie sans cesser de sourire. M. France affectionne cette époque, parce que, le danger étant toujours présent, on n'y connaissait pas la peur. Or, tandis que pour les législateurs et les moralistes issus du christianisme, la luxure est le pire de tous les vices, pour lui, c'est la lâcheté. Il célèbre aussi. volontiers la simplicité d'esprit. Mais là, c'est l'ironiste qui parle. Nous verrons ce qu'il en faut penser, quand nous le reprendrons, transformé de nouveau par quelques années de vie.

IV

Les ouvrages dont nous avons essayé de dégager le sens avaient valu à M. Anatole France une honorable notoriété, sans cependant répandre beaucoup son nom en dehors des cercles lettrés. Il passait pour un esprit aimable, pour un artiste délicat, pour un *néo-grec* aux goûts raffinés : il ne se déclarait pas encore comme une force intellectuelle. Produisant peu, à l'inverse de la plupart des contemporains, il laissait aux lecteurs le temps de l'oublier d'un livre à l'autre. On se le représentait volontiers vivant en solitaire, parmi des rêves. On ne supposait guère qu'il allait descendre dans l'arène de la bataille littéraire, et prendre part au combat.

Ce fut le journalisme qui l'y entraîna.

Il est d'usage, parmi les écrivains, de mal parler du journalisme; et je concéderai volontiers qu'il y a beaucoup à dire contre la presse : tout ce qu'on peut alléguer a du reste été dit par M. Brunetière, avec la franchise et l'autorité qu'il apporte à soutenir ses opinions. Mais si, pour médire du journalisme, les écrivains se placent au point de vue des intérêts de leur carrière et de celle de leur talent, je crois qu'ils se trompent. Le journalisme est une excellente école : il stimule les esprits paresseux, il discipline les imaginations vagabondes, il met en contact direct avec le public des hommes qui, sans cela, lui resteraient étrangers, et qui, en se faisant

ainsi connaître de lui, apprennent réciproquement à le connaître. Cela est utile et sain : car c'est pour les autres qu'on écrit, malgré les déclamations qui se tiennent dans les cénacles. La fameuse « tour d'ivoire » est une prison, où l'on ne reste qu'aussi longtemps qu'on ne peut faire autrement. Le grand poète pour qui elle fut inventée souffrit d'y rester enfermé : et il se réjouit d'y échapper :

> Et toujours, d'âge en âge encor, je vois la France
> Contempler mes tableaux et leur jeter des fleurs...

Cette école du journalisme est exigeante et fatigante, c'est vrai : cela n'est point un mal. Quelques-uns, dit-on dans l'argot des rédactions, « s'y vident » : ce sont ceux qui n'avaient pas grand'chose à perdre. Et le journalisme leur rend encore un dernier service : ils peuvent l'accuser de leur impuissance. En regardant derrière eux leur chemin semé de feuillets oubliés, ils peuvent se dire : « Quels hommes nous aurions été, si nous n'avions pas dépensé notre trésor en menue monnaie ! » C'est toujours une consolation.

M. France, qui s'était longtemps recueilli dans les bibliothèques, entra donc dans le journalisme et ne « s'y vida » pas. La sagacité de M. Hébrard devina en lui un critique. Dans le fait, pour un esprit meublé comme le sien, maître de tant de connaissances, imprégné de tant de poésie, la critique était une forme excellente entre toutes. Il l'a dit lui-même : « La critique est la dernière en date de toutes les formes littéraires : elle finira peut-être par les absorber toutes. Elle convient admirablement à une société très civilisée dont les souvenirs sont riches et les traditions déjà longues. Elle est particulièrement appropriée à une humanité curieuse, savante et polie. Pour prospérer, elle suppose plus de culture que n'en demandent toutes les autres formes littéraires. Elle eut pour créateurs Montaigne, Saint-Évremond, Bayle et Montesquieu. Elle procède à la fois de la philosophie et de l'histoire. Il lui a fallu, pour se développer, une époque d'absolue liberté intellectuelle. Elle remplace la théologie et, si l'on cherche le docteur universel, le saint Thomas d'Aquin du XIXe siècle, n'est-ce pas à Sainte-Beuve qu'il faut songer ? » — Au moment où

il fut chargé de la critique littéraire au *Temps*. M. France possédait les qualités et les connaissances qui auraient pu faire de lui ce « docteur universel » dont il parle ici. Il ne le devint pas, cependant. Ce fut la faute d'une fantaisie trop ailée, celle aussi d'un sens artiste trop exigeant, d'un besoin de création directe qui devait rendre à la fin cette forme séduisante imparfaite à le satisfaire. Mais avec quelle virtuosité il la mania pendant dix années!

A vrai dire, M. France se fit de la critique une conception particulière que nous avons eu déjà l'occasion de relever plus haut. A propos de livres, il parla de lui, il « raconta ses rêves ». Il dédaigna de se prononcer sur la valeur des ouvrages qu'on apportait à son tribunal : ce qui ne l'empêcha pas d'acquérir beaucoup d'autorité, car le seul fait qu'il parlait d'un auteur était un éloge. Du reste, malgré qu'il combattît la critique objective, il sortit de son *moi* plus souvent qu'il ne l'avoue : il parla plus d'une fois avec intelligence d'œuvres qu'il ne pouvait goûter. Car il lui arrivait de rencontrer sur son chemin des livres signés de noms célèbres et respectés, qui devaient le froisser furieusement : lisez son article sur M. Alexandre Dumas, à propos de l'*Affaire Clémenceau*. Son autorité resta presque toujours bienveillante et douce, bien qu'elle excellât à s'envelopper d'ironie. A deux ou trois reprises seulement, il perdit patience, il devint violent : ainsi, quand il se décida à parler de M. Georges Ohnet, dont le grand crime fut d'occuper, à un moment donné, une place irritante. A part cela, il tâchait de tout comprendre; et vraiment, ce qu'il ne comprit pas ne valait pas la peine d'être compris.

Peut-être serait-ce ici l'occasion de toucher à cette question de la critique subjective, que M. France a défendue avec beaucoup d'ardeur contre M. Brunetière. C'est un des points où il s'est prononcé de façon catégorique, — lui qui, sur tant d'autres, ne manque jamais de rappeler, avec une grâce mélancolique, la relativité de nos certitudes. — Il a affirmé, à plusieurs reprises, et même avec une certaine passion, que la critique objective ne saurait exister. Cependant elle existe, autant que l'art objectif ou plus encore : elle tend à devenir scientifique, comme l'a démontré, il y a quelques années, par la théorie et

par l'exemple, le regretté Émile Hennequin[1]. Ce qui ne signifie point, bien entendu, que des articles comme ceux qu'écrivit M. France n'aient pas leur raison d'être. Pendant six années, ils nous ont charmés. Ils ont remué, avec une élégance discrète, beaucoup d'idées. Ils ont touché à tous les sujets. Ils nous ont montré, sous toutes ses faces, pour ainsi dire, un esprit extrêmement riche, ondoyant et multiple, que sans eux nous n'aurions peut-être jamais entièrement connu. Nous leur devons d'en avoir apprécié la souplesse et la diversité ; je crois qu'ils ont été pour leur auteur même une sorte de révélation. Oui, à ce jeu de l'article hebdomadaire, qui doit être fait à heure fixe, qu'on soit bien ou mal disposé, qu'on ait ou non mal à la tête, que le livre dont il faut parler éveille votre fantaisie ou la laisse assoupie, à ce jeu difficile et répété, M. France apprit à régler sa pensée : aussi, il acquit la conscience de ce qu'il pouvait tirer de son fonds. Comme il le reconnaît, le journalisme le rendit productif. Auparavant, dans le loisir des bibliothèques, il ne trouvait pas le temps d'écrire des volumes. Forcé de consacrer beaucoup d'heures à lire des « nouveautés » qui certainement ne l'intéressaient pas toutes, et à noter les sensations qui surgissaient de ses lectures, il put cependant composer et publier coup sur coup ses trois ouvrages les plus importants : *Thaïs*, la *Rôtisserie de la reine Pédauque* et le *Lys rouge*, tous trois représentant une grosse somme de recherches, ainsi qu'un grand effort d'art et de renouvellement : — il faut encore y ajouter les *Opinions de M. Jérôme Coignard*, qui ne sont certes pas non plus un livre indifférent, et ce *Jardin d'Épicure* où il y a tant de hauteur, tant de hardiesse, et tant de vérité.

V

Quel chemin parcouru, entre ces œuvres de jeunesse et ces œuvres de maturité !

1. Voyez sa *Critique scientifique et les Écrivains français*. Librairie académique, 1888 et 1889.

Sans doute, elles sortent de la même pensée, de la même plume : on y reconnaît la grâce païenne des *Poèmes dorés*, l'ironie caressante du *Crime de Sylvestre Bonnard*, mais, sous la beauté du langage, sous la douceur apparente des formes, on y sent ou l'on y devine une violence âpre qui se contient d'habitude pour mieux éclater en certains endroits. L'humoriste inoffensif d'autrefois est devenu un satirique, qui n'épargne rien ; le doux érudit qui paraphrasait Boccace est un nihiliste dont l'audace n'a pas de limites ; et l'harmonie des mots et la noblesse des phrases, dont il connaît tous les secrets, lui servent à jeter sur ses hardiesses, sur ses violences, sur ses invectives la séduction de la beauté parfaite. On songe à ces doux et terribles félins qui, pendant leurs premiers mois, se roulent innocemment sur les tapis des harems ; puis, leurs griffes et leurs dents poussent, ils mordent, déchirent ; les lionceaux et les tigrillons sont devenus des lions ou des tigres ; et cependant, leurs prunelles d'or s'entr'ouvrent amicalement dans leur face pacifique...

Si l'on veut mesurer le chemin parcouru, qu'on rapproche *Thaïs* du petit conte que nous avons signalé, *Scolastica*. La thèse des deux récits est la même : ils sont l'un comme l'autre un plaidoyer contre la chasteté. Mais dans *Scolastica*, il n'y a que de la raillerie et du dédain : dans *Thaïs*, il y a une espèce de fureur. On dirait que l'auteur exècre son héros, ce lamentable Paphnuce qui rabattait son capuchon pour ne pas voir la beauté des choses, ce funeste chrétien, dévoré de convoitises plus laides que le péché (auquel M. France ne parvient d'ailleurs à trouver aucune laideur), que la folie de son rêve de sainteté entraîne au plus détestable orgueil et qui se damne en s'obstinant à résister à la voix de la chair. Il l'exècre, parce que ce tragique abbé incarne la tristesse que le « Dieu juif » a fait entrer dans le monde ; parce que les plus nobles spectacles de la vie offensent ses yeux hypnotisés dans un rêve imbécile ; parce que son esprit, rétréci par la vision de l'au-delà, s'est fermé à l'harmonie des belles pensées ; parce qu'il a, en un mot, renié sa condition d'homme, de sorte qu'il n'est plus à la fin qu'une bête hideuse et puante. Que telle soit réellement la conception de M. France, on n'en saurait douter : pour la dégager avec plus de clarté, il la fait

planer sur les entretiens de philosophes qui discutent, autour d'un banquet, en compagnie de belles courtisanes, les questions qu'on a dénommées plus tard « les grands problèmes »; ou bien, il l'exprime en des symboles dépourvus de toute ambiguïté, comme dans cette vision de Paphnuce qu'on dirait imitée de telle de ces innombrables visions de l'autre monde qui pendant plusieurs siècles préludèrent à la *Divine Comédie*.

« ... Et Paphnuce, se penchant sur le bord de l'abîme, vit un fleuve de feu qui roulait dans l'intérieur de la terre, entre un double escarpement de roches noires. Là, dans une lumière livide, des démons tourmentaient des âmes. Les âmes gardaient l'apparence des corps qui les avaient contenues, et même des lambeaux de vêtements y restaient attachés. Ces âmes semblaient paisibles au milieu des tourments. L'une d'elles, grande, blanche, les yeux clos, une bandelette au front, un sceptre à la main, chantait; sa voix remplissait d'harmonie le stérile rivage; elle disait les dieux et les héros. De petits diables verts lui perçaient les lèvres et la gorge avec des fers rouges. Et l'ombre d'Homère chantait encore. Non loin, le vieil Anaxagore, chauve et chenu, traçait au compas des figures sur la poussière. Un démon lui versait de l'huile bouillante dans l'oreille sans pouvoir interrompre les méditations du sage. Et le moine découvrit une foule de personnes qui, sur la sombre rive, le long du fleuve ardent, lisaient ou méditaient avec tranquillité, ou raisonnaient en se promenant, comme des maîtres et des disciples à l'ombre des platanes de l'Académie. »

On ne saurait être plus incisif : Christ a vaincu, soit ! Les sages de l'ancien monde sont relégués dans l'enfer du monde nouveau : mais ils y conservent toute leur noblesse, et les démons qui les harcèlent, odieux fils de la nuit auxquels sont livrés ces héros de la lumière, ne peuvent arrêter l'essor de leurs pensées ni troubler leur sérénité.

Je ne me hasarderai point à entreprendre ici, pour l'opposer aux conclusions de M. France, l'apologie du christianisme. Ce serait du reste une besogne inutile, car notre auteur lui-même en a senti les beautés et subi la séduction. Mieux que personne, il sait que le christianisme a introduit sur la terre des facultés d'aimer et de souffrir que les hommes ignoraient, et qu'il a

ainsi élargi leur âme. Il le sait et il l'a dit. Lisez le dialogue de Marie-Madeleine et de Læta Cecilia dans *Balthasar*. Chacune des deux femmes, la courtisane convertie et l'épouse du chevalier romain, parle de son amour. En écoutant la Juive, la Romaine perd « peu à peu sa joie et sa quiétude ». Elle se trouvait heureuse, et elle ne l'est plus : elle sent monter à son cœur « d'amères jalousies et d'obscurs regrets »; elle envie « les divines aventures et jusqu'aux douleurs sans nom » de la misérable femme qu'elle écoute. Et elle la chasse : « J'étais si tranquille tout à l'heure!... lui dit-elle. Je ne savais pas qu'il y eût au monde d'autres bonheurs que ceux que j'ai goûtés... Je ne veux pas connaître ton Dieu. Tu l'as trop aimé; il faut, pour lui plaire, se prosterner échevelée à ses pieds. Ce n'est pas là une attitude convenable à la femme d'un chevalier. Helvius se fâcherait si j'étais jamais une telle adorante. Je ne veux pas d'une religion qui dérange les coiffures... » Mais le trait est dans son cœur : elle ne pourra plus se contenter de « ses petites déesses de terre cuite, qui ne sont pas plus hautes que le doigt »; et le dieu des douleurs aura le dernier mot. Le cas de M. France me fait penser à celui de Læta Cecilia. Il se révolte comme elle, et pour des motifs analogues. Il ne veut pas d'une religion qui trouble l'âme, déforme les lignes et gâte les joies. Volontiers, lui qui connaît les Pères, il s'écrierait avec le plus ardent et le plus artiste d'entre eux : *O interna et externa certamina, quibus corrumpitur pulchritudo divinæ imaginis!* Mais on peut maudire ces combats de l'âme et du corps, on ne saurait leur échapper. Je n'irai point jusqu'à prédire que M. France finira, comme Læta Cecilia, par se convertir, même après beaucoup d'années: elle n'était qu'une simple femme, et de raison médiocre; il est un philosophe, qui a d'autres exigences. Mais il *sent*, comme elle, s'agiter dans son cœur le dieu despotique et supérieur, qui veut tout l'amour de celles qui l'aiment et n'entend leur donner en échange aucun bonheur sur cette terre. Comme elle, il se révolte; et, par cela même qu'il est un philosophe, sa révolte est plus violente, et secoue jusque dans ses fondements le vaste édifice que dix-huit siècles ont lentement échafaudé autour du petit temple idéal de Jésus.

VI

Les âmes simples, que M. France aime tant et qui ne le comprendront jamais, saluent en lui, même après son dernier livre, le plus mélodieux des écrivains et le plus doux des rêveurs. Peut-être même en est-il qu'attendrissent ses indulgences, et qui le trouvent bienveillant envers les hommes; d'autres lui reprochent seulement de mélanger, avec un plaisir qui leur paraît pervers, les choses simples aux choses profanes, et de se faire, si l'on peut dire, une piété blasphématoire. Il y a même des gens qui estiment que la *Rôtisserie de la reine Pédauque* est un livre gai. J'ai lu ce jugement imprimé dans plusieurs feuilles: positivement, il s'est trouvé, dans la presse, des personnes clairvoyantes qui ont vu là une reprise et une suite de la « vieille gaieté gauloise », une revanche sur le pessimisme ou la mélancolie que le Nord nous envoie. Pour moi, je ne sais pas d'ouvrage plus triste, si ce n'est son commentaire : *les Opinions de M. Jérôme Coignard.*

Il me semble, en effet, que pour être gai ou du moins tranquille, nous avons besoin de certaines illusions que nous puissions prendre pour des certitudes, de certains étais qui appuient notre vie intérieure, de certaines espérances qui nous soutiennent à travers nos douleurs. Peut-être n'en a-t-il pas toujours été ainsi. Peut-être y a-t-il eu des époques fortunées où les hommes se sont laissés vivre, selon leurs lois normales, sans se tourmenter l'esprit par de vaines aspirations vers l'infini. M. France paraît le croire: les sentiments complexes qu'il professe pour le christianisme en sont la preuve. La religion de la souffrance a tué la joie de vivre, nous avons vu qu'il se plaisait à le répéter au seuil de sa carrière: mais elle a enrichi nos âmes de facultés nouvelles : il a su le reconnaître; et il en est resté partagé entre une colère presque haineuse et une admiration attendrie pour le dieu qui a mis plus d'amour dans nos cœurs, en y mettant plus de douleur. On pourrait alléguer qu'il n'a peut-être pas aussi

complètement raison qu'il en a l'air : que le paganisme ne fut pas aussi insoucieux qu'on le croit ; que les Grecs eux-mêmes connurent la mélancolie, le doute devant l'action, les agonies de la pensée : que leurs amours ne furent pas toujours la paisible possession sans trouble ni scrupule. J'aime mieux me borner à lui répondre que, vieux comme la terre ou nouveaux comme la foi chrétienne, ces besoins de nos âmes existent, qu'ils nous gouvernent quelque émancipés que nous puissions être des croyances religieuses, qu'ils le gouvernent lui-même à tel point que toute son œuvre en est l'expression.

On est à peu près parvenu à chasser la foi religieuse : on n'a pas pour cela supprimé le besoin religieux. Il demeure au fond de nous. Je ne dirai point que cette antinomie provoque en beaucoup d'êtres les tourments romantiques que Musset a décrits dans l'*Espoir en Dieu*. Certainement pas. Les « angoisses du doute » sont un de ces clichés auxquels il faut renoncer. Dans le cercle des hommes accoutumés à réfléchir, la plupart prennent allègrement leur parti de leur agnosticisme : l'incertitude où ils demeurent sur l'origine du monde, sur ses fins dernières et sur l'immortalité de l'âme ne les empêche point de dormir ; et quand des soucis troublent leur sommeil, ce sont des soucis d'autre sorte. Il n'en est pas moins vrai que la diminution de la foi religieuse creuse un vide, sinon dans l'âme de chaque incroyant, du moins dans l'âme collective des contemporains : les malaises, les convulsions, les colères de l'heure actuelle suffisent à l'attester. Et ce sentiment se retrouve dans toute l'œuvre de M. France : si le christianisme le hante, s'il affectionne les saintes et même les saints, s'il cite les Pères, lit les Évangiles ou l'*Imitation* et recherche les hagiographes, s'il regrette Eros, Aphrodite et Pallas Athênê, les entretiens des sages (Socrate exclu, « qui n'était qu'un sophiste »), les banquets où des philosophes couronnés de roses exposaient l'essence des choses aux belles courtisanes, l'insouciante sérénité des amours qui mêlaient les déesses de l'Olympe aux bergers de la Grèce, — c'est qu'il sait bien que les hommes ne peuvent plus être, après Jésus, saint Paul, Luther et Calvin, ce qu'ils étaient avant, et que leur foi, n'étant plus assez solide pour les soutenir dans leur

marche, les gêne, les blesse et les ralentit. On peut lire, en tête de l'*Étui de nacre*, un admirable et profond récit, où l'on voit le vieux Ponce-Pilate, qui, sorti des affaires, évoque avec son ami Lamia les souvenirs de son administration en Judée. Il n'aimait point les Juifs; mais Lamia aimait les Juives. Il parle d'elles avec tendresse; et voici que, du fond de sa mémoire, surgit l'image d'une « Juive de Jérusalem qui, dans un bouge, à la lueur d'une petite lampe fumeuse, sur un méchant tapis, dansait en élevant les bras pour choquer ses cymbales ». Elle était admirable : il subit si fort sa séduction, qu'il la suivait partout.

« Elle disparut un jour, raconte-t-il encore, et je ne la revis plus... Après quelques mois que je l'avais perdue, j'appris par hasard qu'elle s'était jointe à une petite troupe d'hommes et de femmes qui suivaient un jeune thaumaturge galiléen. Il se nommait Jésus : il était de Nazareth et il fut mis en croix pour je ne sais quel crime. Pontius, te souvient-il de cet homme ?

» Pontius Pilatus fronça les sourcils et porta la main à son front, comme quelqu'un qui cherche dans sa mémoire. Puis, après quelques instants de silence :

» — Jésus ? murmura-t-il, Jésus de Nazareth ? Je ne me rappelle pas. »

Pilate fut le dernier homme qui put oublier Jésus de Nazareth. Et combien de siècles se passera-t-il avant qu'un autre puisse répondre comme lui :

— Jésus, je ne le connais pas !...

Cependant, à côté de ce besoin religieux qui survit en nous à la foi, notre intelligence a d'autres besoins, plus modestes, mais non moins impérieux. Lentement, sans trop savoir pourquoi ni comment, grâce au travail plus ou moins inconscient d'un grand nombre de générations, nous nous sommes organisés en société. Nous avons fondé des États dont l'existence repose sur l'idée de patrie, laquelle n'est sans doute qu'un prolongement de l'idée de famille. Pour diriger et gouverner ces États, nous avons imaginé une machine extrêmement compliquée, aux rouages multiples, qui répartit ou protège la propriété, qui règle les rapports des citoyens avec l'État ou entre eux, qui récompense et punit, qui instruit les enfants

et arme les jeunes gens afin de lancer, à l'occasion, les peuples les uns contre les autres. Nous avons besoin de croire que cette machine, si elle n'est pas parfaite (nos convictions ne vont pas si loin), est la moins mauvaise possible, ou qu'en tout cas elle est perfectible. Il nous faut la conviction — ou l'illusion — que nous l'avons améliorée, et qu'après nous, nos fils la rendront meilleure encore : en sorte qu'avec les siècles elle finira par devenir excellente, même si, comme c'est probable, il y manque toujours quelque chose. Si, dépourvus d'espérances d'au delà, nous n'avons plus, d'autre part, d'espérances pour notre race ; si, persuadés que nous disparaîtrons tout entiers, il ne nous reste pas l'espoir de léguer à nos descendants les fruits de nos efforts, de corriger ou d'embellir l'édifice qui abrite la race des hommes, que nous restera-t-il ? De quel cœur accomplirons-nous notre œuvre quotidienne ? Hélas ! et quel philosophe en a jamais plus rudement miné les bases que cet aimable abbé Coignard, « le plus gentil esprit qui ait jamais fleuri sur la terre » ?

Le roi Salomon avait déjà quelque peu constaté la vanité de tout ; mais d'une façon toute générale, et pour ainsi dire en propos abstraits, tels que la mélancolie les engendre. L'abbé Coignard, lui, regarde les choses de plus près. C'est un observateur et un érudit : les livres innombrables qu'il a dévorés, lorsqu'il était bibliothécaire de M. l'évêque de Séez ou dans la librairie de M. Blaizot, ne l'ont point empêché de réfléchir sur les hommes et sur les choses : ils ont seulement fourni des armes à sa critique, qui en est devenue plus impitoyable : plus incisive aussi, car il n'a rien d'un déclamateur, et c'est du ton le plus paisible, en se jouant, qu'il met en pièces tout ce qu'il touche. S'agit-il d'un changement de ministère, qui exalte les espérances de M. Shippen, lequel croit au bienfait du régime constitutionnel ? L'abbé Coignard lui répond : « ...Pour ma part, je prends peu d'intérêt à ce qui se fait dans le cabinet du prince, observant que le train de la vie n'en est pas changé, qu'après la réforme les hommes sont, comme devant, égoïstes, avares, lâches et cruels, tour à tour stupides et furieux, et qu'il s'y trouve toujours un nombre à peu près égal de nouveau-nés, de mariés, de cocus et de pendus, en quoi se manifeste le bel ordre de la société. Cet ordre est

stable, nécessaire, et rien ne saurait le troubler, car il est fondé sur la misère et l'imbécillité humaines, et ce sont-là des assises qui ne manqueront jamais. Tout l'édifice en acquiert une solidité qui défie l'effort des plus mauvais princes et de cette foule ignare de magistrats, dont ils sont assistés. » S'agit-il des perspectives d'un changement plus radical, qui amènerait l'avènement de la démocratie? L'abbé Coignard frémit en songeant aux lourdes sottises que nous vaudront l'incapacité et la turbulence de « Jeannot ». S'agit-il de la propriété? L'abbé Coignard pense qu' « en bonne philosophie, rien n'appartient à personne, si ce n'est la vie elle-même ». S'agit-il de la justice? L'abbé Coignard estime que les lois ne peuvent être que mauvaises, et leur application détestable. Du reste, il nous livre le secret de ses « opinions », s'écrie dans en un de ces moments d'abandon où il oublie d'envelopper ses ironies : « Je n'ai point d'illusions sur les hommes, et, pour ne les point haïr, je les méprise. » Pourtant, s'il est un nihiliste, ce terrible homme n'est point un nihiliste dangereux, car il ne veut rien, il ne désire rien, il sait lui-même que les propos qu'il a tenus ne mèneront à rien, et il conclut en ces termes, qui sont bien le dernier mot de la dévastation :

« ... Les vérités découvertes par l'intelligence demeurent stériles. L'amour est seul capable de féconder ses rêves. Il verse la vie dans tout ce qu'il aime. C'est par le sentiment que les semences du bien sont jetées sur le monde. La raison n'a point tant de vertu. Et je vous confesse que j'ai été jusqu'ici trop raisonnable dans la critique des lois et des mœurs. Aussi cette critique va-t-elle tomber sans fruits et se sécher comme un arbre brûlé par la gelée d'avril. Il faut, pour servir les hommes, rejeter toute raison comme un bagage embarrassant, et s'élever sur les ailes de l'enthousiasme. Si l'on raisonne, on ne s'envolera jamais. »

Or, l'abbé Coignard raisonne, et M. Anatole France raisonne, et nous raisonnons tous après lui. Nous sommes dans l'âge de la raison : il n'y a donc rien à espérer de nous. Nous ne pouvons pas même chercher de consolation dans les jeux innocents de la science ou de l'histoire, on nous en montrera aussi l'inanité. Nous sommes dans un désert, pis que cela, dans un trou vide. Ah! comme je comprends que M. France

adore la simplicité d'esprit ! Comme je comprends sa tendresse pour le bon Gestas et pour Choulette, dont les sentiments étaient excellents, la pensée pure, et qui ne péchaient que par les œuvres ! Il connut, lui, — hélas ! et son cas est le nôtre à tous — le péché de l'esprit, le seul qui ne sera point pardonné. Car, n'en doutez pas, c'est celui-là même que le Christ a désigné dans cette mystérieuse parole qui a tant embarrassé les docteurs. Il n'a pas été plus clair, parce que son âme simple ne pouvait concevoir clairement la « chose » que lui révélait son instinct. Et cette « chose », nous la connaissons aujourd'hui : les uns la glorifient, comme M. Barrès ; les autres l'invectivent, comme M. Desjardins : tous en sont également imprégnés : c'est l'intelligence trop complète, trop aiguë, trop universelle, trop confiante en ses forces, cruelle et orgueilleuse, et aveuglée par ses propres lumières ; c'est l'intelligence qui embrasse tout, sans songer que son étreinte est destructive, sans pitié pour les objets sacrés qu'elle corrode et réduit en poussière, — sûre de son infaillibilité, possédant toutes les vérités de détail qui peuvent remplacer la Vérité, dédaigneuse seulement de celle-ci, que la vie des hommes dépend du mystère qui les enveloppe et des illusions dont il a fallu tant de siècles pour construire et coordonner le fragile édifice. Nos penseurs, nos savants, nos lettrés, recommencent sans cesse l'antique imprudence de Pandore : ils ouvrent leur cassette ; seulement, comme ils savent ce qui s'en envolera, leur faute est plus grave. Et nous ne les en chérissons pas moins, et nous n'en relisons pas moins leurs livres, d'autant plus aimés qu'ils sont plus dangereux, et bien qu'ils nous aient avertis qu'ils sont, ces livres, « une œuvre de sorcellerie d'où s'échappent toutes sortes d'images qui troublent les esprits et changent les cœurs ». Je crois que M. France a trouvé cette définition avant de découvrir l'abbé Coignard : elle pourrait être la juste épigraphe des deux volumes où il nous l'a raconté.

VII

Si l'échafaudage de nos croyances ou de nos espoirs d'au delà s'écroule ; s'il ne subsiste pas grand'chose de l'intérêt

que nous pouvons prendre aux tristes destinées de la race des hommes, il peut du moins rester l'amour.

> L'amour est assis sur le crâne
> De l'humanité...

Et dans cette posture, à ce que nous dit le poète, il fait des bulles de savon.

Bien que ses appétits sensuels soient susceptibles d'excitation, l'abbé Coignard ne paraît pas croire à l'amour beaucoup plus qu'à l'histoire ou à la magistrature. « Les âmes sont presque impénétrables les unes aux autres, dit-il avec mélancolie, et c'est ce qui vous montre le néant cruel de l'amour. » Mais M. France s'est séparé de son « bon maître » pour écrire son œuvre la plus récente, ce *Lys rouge* qu'ont admiré les lecteurs de cette *Revue*. Encore, les conclusions n'en sont-elles pas elles-mêmes cruellement décevantes? L'amour a soif d'éternité : celui du sculpteur Dechartre et de madame Martin-Bellème ne dure qu'une saison. Il succombe au souffle du plus mauvais peut-être des sentiments qui s'agitent dans un cœur : la jalousie. Il meurt dans une tristesse infinie, dans la tristesse de la désillusion suprême : « Et moi qui craignais de vieillir, pour vous, pour moi, pour que notre bel amour ne finît pas! Il valait mieux ne pas naître... » La parole désolée, qui maudit la vie, arrive ainsi au terme de cette analyse, d'autant plus cruelle qu'elle tombe de belles lèvres que gonfle le désir des baisers, et qu'on les sent vraies. L'amour n'est donc qu'une expérience de l'imagination, du cœur et des sens, qui finit vite et qui finit mal : c'est la réflexion avec laquelle on ferme le livre, — ce livre qui, pourtant, comme tous les beaux romans d'amour, vous laisse à l'âme un infini besoin d'amour.

Mais peut-être que c'est bien là, réellement, l'arrière-goût de l'amour : beaucoup de sages et de poètes l'ont déjà démontré, et il y a eu, ces dernières années, une foule de romanciers qui n'ont pas dit autre chose. Ce sont ceux qui ont cultivé le dernier genre à la mode, le roman d'analyse mondaine. M. France a fini par l'aborder à son tour : on ne saurait lui savoir trop de gré du choix de ses personnages,

des qualités d'âme qu'il leur a données, et de la façon poétique dont il a traité sa matière.

Au cours de la période littéraire à laquelle nous appartenons, le roman a fait, à ce qu'il me semble, une part beaucoup trop grande à cette infinitésimale partie de la société qui s'intitule prétentieusement « le monde ». Notez qu'il faut encore prendre ce mot déjà restreint dans un sens plus restreint : « le monde » que nos plus récents écrivains ont décrit n'est qu'un compartiment dans le compartiment, et dont le peuple est bien dénué d'intérêt; ce sont des oisifs, plus ou moins libertins, dont la plupart sont incapables de tout sentiment, le savent, et recherchent auprès des femmes des sensations qui leur aident à tuer le temps. Piteux héros, dont les cœurs desséchés sont le plus mauvais terrain dans lequel on puisse observer l'épanouissement de la fleur d'amour, pauvres hommes qui n'appartiennent que bien faiblement à la véritable humanité. Quelques-uns d'entre eux, c'est vrai, sont artistes, gens de lettres ou journalistes : mais toujours *très chic* (si l'on ose encore employer cette expression démodée), ignorant les fatigues de la lutte et de l'effort, soit qu'ils aient déjà remporté leur victoire, soit qu'ils aient tourné les difficultés par des moyens ingénieux, à la façon de Bel-Ami. De temps en temps, ils sont industriels ou commerçants, mais toujours après fortune faite. Les femmes qu'ils aiment valent souvent un peu mieux : soit que les romanciers y mettent quelque galanterie, soit que vraiment, dans le milieu spécial où ils se plaisent à nous transporter, les femmes, aussi bien qu'en d'autres, aient l'âme plus noble et plus tendre que ceux qui sont leurs amants ou leurs maris : encore sont-elles presque toutes frivoles, menteuses, prétentieuses, volages, élégantes avec médiocrité, trop sensuelles et trop habiles.

Après beaucoup d'autres, M. France a abordé ce milieu; et il a réussi à nous en donner une image nouvelle.

C'est que, d'abord, il ne s'est point laissé griser par l'éclat des décors et le luxe des toilettes. Il a gardé son libre arbitre, son fin sourire d'ironiste, sa dédaigneuse indulgence d'observateur : il a mis dans son tableau comme une pointe de satire, parfois même assez poussée, qui n'est jamais violente, mais qui

ne cesse pas d'être railleuse. Et cela nous a changés, de tant de béate admiration devant la vaisselle, l'argenterie et le mobilier.

Ensuite, — et surtout — il a trouvé moyen de nous montrer, en ses héros, des âmes vraiment élégantes. Je ne prétends point, — est-il besoin de le dire? — que Dechartre et la comtesse Martin soient parfaits. Oh! certainement non! Ils ne sont rien moins que cela. Ils sont totalement dépourvus de vertu. Sauf par l'intelligence et la beauté (ce qui est pourtant quelque chose), ils ne sont en rien des êtres *supérieurs*, dans le sens qu'on donne couramment à ce terme. Mais ils sont *élégants;* je ne trouve aucune opposition de mots qui puisse mieux rendre ma pensée. Ils ignorent les deux sentiments qui rapetissent le plus et avilissent les passions : le remords et la peur. Ils n'ont pas, au fond d'eux-mêmes, les hésitations et les scrupules qui rendent la faute tragique, qui l'ennoblissent, si l'on veut, ou, selon certains casuistes, la purifient, mais qui accentuent son vilain caractère de péché. Cette notion du péché leur manque absolument : jamais il ne leur vient à l'esprit que l'œuvre de chair puisse être mauvaise en soi, ni même qu'elle soit répréhensible lorsqu'elle viole un contrat : aussi, leur liaison coupable est-elle, à sa façon, innocente. M. France semble croire que le mal n'existe que dans l'idée qu'on s'en fait. Nous aurions pu entrevoir déjà dans *Thaïs* cette thèse dont le *Lys rouge* est la démonstration. Saint Paul a dit : « La puissance du péché, c'est la loi. » Dechartre et madame Martin ignorent la loi, ils sont donc à l'abri de la puissance du péché. Ils ne sont pas casuistes, bien que, comme on peut le voir par ce commentaire, l'auteur le soit à leur place. Et puis, ils sont bien les frères de ces héros d'amour de l'époque révolutionnaire dont nous avons parlé plus haut, et qui professaient un tel mépris pour le danger : ils ne redoutent rien. Ce qu'il y a de plus laid dans l'adultère, c'est certainement l'hypocrisie et les précautions dont il s'entoure. Or, la comtesse Martin est d'une magnifique audace. Elle part pour l'Italie, en répondant à son mari, qui veut la retenir : « Vous m'ennuyez! » Au retour, elle trouve à la gare son amant qui l'attendait, et se laisse pousser par lui dans un hôtel du voisinage, sans souci d'être aperçue. Cela n'est pas chrétien, mais c'est crâne. Ensuite, elle fait toujours passer les intérêts de son

amour avant ceux de sa vie. Cela n'est pas vertueux, mais c'est brave. Quant à Dechartre, il n'a aucun trait de ressemblance avec ces piteux amants qui, dans leurs fautes, redoutent les suites, — la vengeance du mari ou les réclamations de la femme. — Leur amour les absorbe tous les deux, ils lui sacrifient toutes leurs autres préoccupations, ils le laissent s'épanouir en eux librement et superbement. Et depuis longtemps, l'on ne nous avait rien raconté de semblable; et c'est romanesque, élégant et noble.

Après cela, je ne dirai point que le *Lys rouge* soit un roman parfait : il ne l'est pas plus que ses héros, — dont il a les défauts et les qualités. — Comme eux il est, en tant que roman, hétérodoxe, incorrect, capricieux. N'est-ce pas à ce reproche général que peuvent se ramener les critiques qu'a si bien formulées M. Jules Lemaître, en son feuilleton du *Journal des Débats*? J'avoue qu'elles me laissent indifférent; et je place le *Lys rouge*, avec ses imperfections, parmi les livres que je relis souvent, au rayon d'honneur.

VIII

Si maintenant, après avoir relu l'œuvre complète de M. France, nous voulions essayer d'établir un portrait de l'auteur, nous ne saurions y réussir aussi bien que lui-même. Pareil, en effet, à ces grands peintres, qui réservent le meilleur de leur talent pour l'image d'eux-mêmes qu'ils éternisent aux *Uffizi*, M. France nous a dit tout ce qu'un galant homme peut dire de soi dans cette merveilleuse pointe-sèche qui précède les *Opinions de M. Jérôme Coignard*. Il n'est point difficile de le retrouver là sous les traits de son modèle, dont il parle d'ailleurs avec cette complaisance que les meilleurs d'entre nous réservent pour ceux qui leur ressemblent. Or, ce que nous trouvons avant tout dans ce double personnage, qui est à la fois l'auteur et son héros, c'est une complète liberté d'esprit. Il est « affranchi des communes erreurs » ; « les spectres de nos passions et de nos craintes » ne gouvernent ni sa pensée ni ses actions.

Aussi, sa critique ne connaît-elle point de limites : la majesté des lois n'impose point à sa clairvoyance, non plus que leur appareil, sans qu'il ait cependant la moindre envie de les renverser, ayant trop peu d'illusions pour cela. Pas plus que les lois, les opinions, les préjugés acquis, les traditions anciennes n'ont prise sur son intelligence : il les dédaigne et les abolit. La morale particulière qu'il s'est faite « unit la liberté des philosophes cyniques à la candeur des premiers moines de la sainte Portioncule », bien qu'à dose inégale, en un mélange où il se pourrait que la candeur n'eût point la plus grosse part. Cette morale lui donne d'ailleurs une certaine assurance, une certaine force, une certaine solidité, par le sentiment qu'il a de l'élégance possible de ses actes et par sa haine vigoureuse de tout ce qui peut être bassesse. Il est naturellement destructif, sans d'ailleurs y mettre aucune méchanceté. Au contraire, il serait plutôt bienveillant envers les hommes, s'il n'avait pour eux un mépris que plusieurs trouveront excessif. Mais ce mépris est plutôt collectif, s'adresse à l'humanité dans son ensemble et n'exclut pas de bons sentiments pour les individus. Ce qu'il a de meilleur en lui, c'est un fonds de pitié qui s'exalte volontiers au spectacle de l'injustice, de la misère ou de la douleur. Peu de chose suffirait, quoi qu'il en dise, à faire de lui une façon de Jean-Jacques ou un Jacobin : mais ce peu de chose lui manquera toujours et il ne franchira pas la borne qui sépare le rêve de l'action. Il est très capable de tendresse et de bonté, quoique son ironie, qu'il enveloppe de grâce en croyant la rendre ainsi bienveillante, dessèche parfois ses sentiments et, souvent, déchire ce qu'elle paraît caresser. Il est un grand esprit, cela est certain, mais un esprit dont le vol est inquiétant, pareil à celui des oiseaux capricieux qu'interrogeaient les augures, parce qu'il semblait renfermer dans ses cercles les secrets du présent et ceux de l'avenir. Il a poursuivi et possédé trop de pensées. Je lui cherche une ressemblance, et n'en trouve pas de meilleure que celle de cet étrange et charmant Jacques, de *Comme il vous plaira*, qui excellait aussi à dire d'un ton très gai des choses très tristes, d'un ton très doux des vérités très amères, qui se connaissait trop bien et connaissait trop bien trop de personnes et trop de choses, et qui s'expliquait ainsi

à Rosalinde : « Ce sont les spectacles contemplés durant mes voyages qui, ruminés sans cesse par ma pensée, m'enveloppent dans une tristesse très originale. »

L'abbé Coignard avait beaucoup voyagé dans la librairie de M. Blaizot. M. France a beaucoup voyagé à travers les livres et à travers les hommes ; et de ses voyages, il a rapporté l'austère sagesse qu'il nous offre en de si douces enveloppes. En sorte que son œuvre charme et déconcerte ; s'il en fallait marquer le caractère le plus décisif, c'est encore à lui que nous le demanderions. Et voici ce qu'il nous répondrait :

« ...Les vérités qu'il découvrait, il ne savait pas s'y jeter comme dans un gouffre. Il garda en ses explorations les plus hardies l'attitude d'un promeneur paisible. Il ne s'exceptait pas assez du mépris universel que lui inspiraient les hommes. Il lui manqua cette illusion précieuse, qui soutenait Bacon et Descartes, de croire en eux-mêmes après n'avoir cru en personne. Il douta de la vérité qu'il portait en lui, et il répandit sans solennité les trésors de son intelligence. Cette confiance lui fit défaut, commune pourtant à tous les faiseurs de pensées, de se tenir soi-même pour supérieur aux plus grands génies. »

Cela peut être strictement vrai de M. l'abbé Coignard, mais ne l'est pas autant de M. France. Sur ce point, comme sur quelques autres, l'auteur surpasse son modèle, qui perdit trop de temps au *Petit Bacchus;* c'est « sans solennité » qu'il a usé de son intelligence, mais il n'en a point vilipendé ni perdu les trésors ; ce qui, dans l'imagination fumeuse de son héros préféré, n'a jamais flotté qu'en apparitions vagues, il a su le condenser en des livres qu'aucun de ceux qui les lisent ne saurait oublier.

ÉDOUARD ROD.

LES FIANCÉS DE NOËL

Désiré Muguet, dessinateur et graveur de planches anatomiques, celui qui a reproduit, au pointillé, tant de cerveaux, de poumons, de cœurs, de foies, de rates et d'intestins pour les publications de Testevuide et Cie, les célèbres éditeurs d'ouvrages médicaux de la rue Antoine-Dubois, n'avait pas embrassé la carrière des arts — vous vous en doutez bien — avec l'intention préconçue de choisir cette utile, mais dégoûtante spécialité. Du temps où, jeune élève de l'École de dessin, au cours du soir, il travaillait, le fusain ou l'estompe en main, d'après l'*Écorché* de Houdon, il n'avait même pas eu le moindre pressentiment de sa destinée, devant ce terrible bonhomme montrant ses muscles à nu et décortiqué comme une orange. Bien au contraire, cet *Écorché* lui était peu sympathique. Enfant timide et bien élevé, il trouvait que ce personnage poussait beaucoup trop loin le déshabillé. Quand, ayant fait des progrès, il fut autorisé par le maître à lâcher l'homme sans épiderme ni derme, et à attaquer l'Apollon du Belvédère et la Vénus pudique, il éprouva un véritable soulagement et copia avec grand plaisir ces deux divinités, qui,

bien que dépourvues de draperies flottantes et de feuilles de vigne, avaient au moins la décence de garder leur peau.

Comme tant d'autres, dans sa jeunesse d'artiste, Désiré avait rêvé la gloire. Mais, de ces rêves-là, au prix où est le beurre, il faut en rabattre. J'ai connu autrefois, au fond d'un petit café des Batignolles, un poète qui haussait les épaules, quand on prononçait devant lui le nom de Victor Hugo, et qui, maintenant, gagne ses quarante sous par jour en composant chaque matin, devant son miroir à barbe, un distique-réclame qui préconise un savon. Et il n'est pas à plaindre. C'est un très beau prix, un franc la ligne. Seulement, le « lanceur » du savon n'accepte que deux vers par jour, pas davantage, à cause du tarif très élevé de la publicité, dans les journaux. Une fois, le malheureux poète, ayant risqué un quatrain, faillit être cassé aux gages.

Désiré Muguet, qui avait donné des espérances dans son printemps, et qu'on avait pris très au sérieux, un moment, à l'École des beaux-arts, n'aurait pas demandé mieux, lui aussi, parbleu! que de vendre sa peinture, comme feu Meissonier, à trois ou quatre mille francs le centimètre carré. Mais voilà! Admis en loge, à vingt-neuf ans, — la limite d'âge, — il avait raté son prix de Rome. Un beau sujet, pourtant : *Thémistocle implorant l'hospitalité d'Admète, roi des Molosses.* Sa composition était bonne; seulement — quelle faute! — il avait oublié les chiens, les chiens molosses! Le jury en conclut qu'il manquait d'imagination et lui préféra Pétraz, qui — pour avoir pensé ce jour-là aux fameux chiens — a fait un chemin superbe, avec les grosses commandes, l'Institut, une brochette de décorations, toutes les herbes de la Saint-Jean, et brosse aujourd'hui les portraits de nos plus illustres contemporains, tous si blafards sur un fond si ténébreux qu'il semble qu'on les a peints avec de l'amidon au fond d'une cave.

« Pas de chance! » Telle est la devise que Désiré Muguet aurait pu faire imprimer, en caractères noirs et glacés, sur son papier à lettres, si le pauvre diable ne s'était contenté, pour sa rare correspondance, du cahier de deux sous acheté chez l'épicier d'en face.

Il avait eu cependant, le brave garçon, en venant au monde.

un très grand bonheur, le plus grand même, à mon humble avis. Son père père et sa mère étaient d'honnêtes gens...

Qu'est-ce que vous dites? Que c'est ordinaire, banal? Pas tant que vous croyez. Et ne souriez pas, vous, là-bas, le matérialiste! Il y a assez longtemps que vous nous assommez avec vos lois de l'hérédité. Pourquoi n'admettriez-vous pas que l'amour du bien se transmet comme la goutte et qu'on peut être à la fois, par atavisme, arthritique et vertueux? Je ne défends pas plus que cela ma théorie: elle n'est pas infaillible. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que Désiré tenait des auteurs de ses jours une conscience d'une bonne et solide étoffe, tissue d'honneur et de bonté, — quelque chose d'inusable, tout laine, — qui devait lui tenir chaud au cœur pendant toute sa vie.

Le père de Désiré Muguet, ancien soldat, exerçait la modeste, mais très respectable profession de garçon de recette dans une maison de banque. Existe-t-il un rapport naturel entre la probité scrupuleuse, d'une part, et, d'autre part, les habits de drap gris bleu à larges basques et les chapeaux à deux cornes? C'est probable. Car vous pouvez confier un portefeuille gonflé de billets de mille francs à tout homme ainsi vêtu et coiffé, bien qu'il n'ait, en général, pour ses voluptés particulières, que très peu de sous dans son porte-mônnaie, et vous pouvez le laisser courir, du matin au soir, parmi toutes les tentations de Paris, sans que jamais — ou, du moins, l'accident est extrêmement rare, — l'homme en drap gris bleu ait l'idée de filer sur Bruxelles par le rapide. Preuve consolante, en somme, que les fils d'Adam sont beaucoup moins canailles qu'on veut bien le dire. Quant au père Muguet, c'était le modèle des garçons de banque et, de plus, une si bonne pâte de mari et de père de famille qu'il supprima héroïquement son tabac, quand il vit sa femme, excellente ouvrière en lingerie, travailler jusqu'à minuit et se perdre les yeux sous la lampe pour parer au surcroît de dépense causé par la naissance de leur petit Désiré.

Cette maman, bien qu'elle ne fût qu'une humble ouvrière, avait transmis à son fils une extrême sensibilité, une façon délicate, disons le mot, aristocratique, de sentir et de penser. De telles natures de femmes ne sont pas rares dans le petit

peuple de Paris. Celle-ci fut bien heureuse, quand son garçon manifesta de remarquables dispositions pour le dessin. « Il sera peut-être un grand artiste !... » dit-elle alors au père Muguet, un peu inquiété par la vocation de l'enfant, mais tout fier, néanmoins, quand le petit lui offrait, pour le jour de sa fête, deux pages de nez et d'oreilles, et un Vitellius aux deux crayons, d'après la bosse.

Le pauvre ménage s'imposa toutes sortes de privations pour que Désiré fît ses études artistiques, et cela pendant de longues années. La moustache du père devint toute grise et des rides se creusèrent sur le fin visage de la maman, cependant que Désiré restait un simple rapin et ne gagnait pas sa vie. L'honnête garçon en souffrait, se reprochait d'obliger ses parents à cette vie de sacrifices. Vingt fois il leur proposa de renoncer à ses espérances, de « faire du métier ». Mais les bonnes gens refusaient courageusement, ayant confiance dans l'avenir de leur fils, trompés par ses succès d'école.

Naturellement modeste, Désiré douta de lui-même assez vite. La vérité, c'est qu'il n'avait pas le moindre génie, rien d'original. Tout au plus aurait-il pu parvenir, à la longue, avec beaucoup d'effort et de volonté, à acquérir un petit talent bien sage, à faire, par exemple, de bons et consciencieux portraits. Mais, comme son dessin était irréprochablement correct, son maître, un élève d'Ingres, surnommé par la rapinaille le « Colonel des Pompiers », citait sans cesse Désiré en exemple aux camarades. Il n'était nullement grisé par ces éloges, en rougissait presque. Ils lui donnaient pourtant quelques illusions, l'attardaient, le figeaient dans les médiocres triomphes du fort en thème, dans les satisfactions du bon élève, contenté par une place honorable au concours, une médaille d'encouragement, le « très bien » du professeur.

Il n'était pas absolument à charge à sa famille, et, plein de bonne volonté, il cherchait sans cesse, et trouvait par-ci, par-là, une besogne mal payée, un portrait, quelques leçons. Il essaya aussi de travailler pour les journaux illustrés, n'y réussit guère, manquant de facilité, incapable d'improviser vivement un croquis.

Lugubre jeunesse, après tout. Fils exemplaire, il voyait vieillir dans la gêne, à cause de lui, des parents bien aimés.

s'abstenait, par devoir, de tout plaisir, de toute distraction, et se demandait parfois, avec un grand frisson, s'il n'avait pas manqué sa vie et ce qu'il allait devenir.

Une catastrophe lui donna la réponse.

Son père mourut subitement et sa mère, atteinte d'une maladie d'yeux qui la rendit en quelques mois presque aveugle, dut abandonner tout travail. Désiré avait alors trente ans et venait justement de manquer son prix de Rome pour avoir oublié les chiens du roi des Molosses. C'était tous les malheurs à la fois. Mais l'adversité donne un fameux coup de fouet aux gens qui ont le cœur à sa place.

Désiré renonça tout de suite à ses ambitions d'artiste, à ses rêves de gloire, qui, d'ailleurs, avouons-le, ne l'étouffaient point. Avant tout, il fallait s'occuper de la maman, n'est-ce pas? faire n'importe quoi, gagner sa journée comme un ouvrier. Déjà on lui avait proposé de dessiner et de graver — il maniait un peu le burin — des planches anatomiques. Ici, son mérite de dessinateur exact devenait précieux. Il accepta donc l'offre de Testevuide et Cie. Le pauvre Désiré Muguet, qui portait un nom de fleur, qui avait une âme de fleur, et qui jadis pensait s'évanouir, à la vue du sang, quand il se coupait le pouce en taillant son fusain, surmonta bravement sa répugnance, alla tous les jours aux amphithéâtres, s'installa, le carton sur les genoux, près des tables de dissection, et copia, d'après nature, toute cette triperie.

C'était horrible; mais maintenant Désiré gagnait ses douze ou quinze francs par jour. De huit à onze heures, il était dans les charniers scientifiques, devant un cœur crevé par l'anévrisme, un estomac rongé d'un cancer ou une paire de poumons criblés de tubercules. Il pignochait son dessin, consciencieusement, minutieusement, comme jadis, au Musée des Antiques, quand il dessinait la Polymnie ou le Discobole. Puis, de retour chez lui, rue de La Harpe, dans le petit logement, au quatrième étage, le pauvre garçon, après déjeuner, courbé sur sa planche de cuivre, devant son transparent de papier, gravait jusqu'au soir un autre cœur hypertrophié, un autre estomac cancéreux, une autre paire de poumons de phtisique. Pour être gai, non, ce n'était pas gai! Mais il y avait du charbon dans le poêle, du pain dans le buffet; un pot-

au-feu bouillait tout doucement sur le fourneau de la cuisine: et, près du fils laborieux et dévoué, assise dans le vieux fauteuil, la maman aux yeux malades et protégés par un abat-jour vert, tricotait paisiblement un bas de laine.

Le sentiment du devoir accompli avait-il tué, dans l'esprit de Désiré Muguet, tout regret du passé? Pas tout à fait, il faut le dire. Car, en abandonnant le grand art et en s'établissant portraitiste de viscères et d'entrailles, il n'avait pas renoncé seulement à ses petits succès de l'École des beaux-arts et aux compliments périodiques du « Colonel des Pompiers »: il avait dû encore — et c'était bien plus douloureux — s'arracher du cœur un amour naissant.

C'était au Louvre qu'il avait fait la connaissance de mademoiselle Clara, une pauvre artiste comme lui, qui vivait de copies et de leçons, avec un vieux père paralytique, ancien employé aux Finances, qui grignotait une chétive pension de retraite dans un rez-de-chaussée à jardinet, tout au fond de Neuilly. Quand Désiré Muguet s'était aperçu que mademoiselle Clara avait de jolis yeux, elle avait installé son chevalet devant la *Femme hydropique*. Mais il était si timide qu'elle put achever de reproduire — oh! très imparfaitement! — le chef-d'œuvre de Gérard Dow, avant que le rapin osât lui adresser la parole: et elle avait déjà préparé au bitume, sur une toile neuve, la *Mise au tombeau* du Titien, quand Désiré, sous prétexte de lui emprunter un tube de vert Véronèse, lia conversation avec la jeune fille. Leur idylle fut lente, et elle eut toujours pour fond de décor un tableau illustre. Ils se dirent qu'ils s'aimaient devant le *Buisson* de Ruysdaël; il lui fit accepter une petite bague de fiançailles en présence de la *Joconde;* et Clara venait à peine d'entreprendre une *Cruche cassée*, d'après Greuze, lorsque Désiré lui annonça le désastre qui l'accablait, la mort du père Muguet, la maladie d'yeux de la maman, et qu'ils durent s'avouer l'un et l'autre qu'ils étaient trop pauvres et qu'ils avaient trop de charges pour se marier. Ils s'étaient alors dit adieu, les honnêtes enfants, en évitant de se regarder dans les yeux pour ne pas voir leurs larmes: et dix ans avaient passé depuis lors sans que Désiré oubliât la gentille copiste dont il n'avait pourtant que de vagues nouvelles, sachant seulement qu'elle avait

perdu son père et qu'elle était maintenant maîtresse de dessin dans des pensionnats de jeunes demoiselles.

Enfin, à toutes les tristesses de la vie de Désiré, vint s'ajouter un chagrin ridicule. Bien qu'il eût à peine quarante ans, sa barbe se mit à blanchir. Si elle avait blanchi comme les autres barbes, il n'y aurait même pas fait attention. Mais, par un singulier phénomène, elle ne devint blanche que d'un seul côté, du côté gauche, — celui du cœur, — de telle sorte qu'avec sa barbe mi-partie, pareille au maillot d'un personnage du xve siècle, le malheureux ressemblait à la réclame d'un parfumeur, inventeur d'une eau ou d'une pommade pour se teindre. Désiré qui, par économie, faisait durer trois ans ses feutres et ses vestons, Désiré qui, en se regardant dans la glace, n'avait jamais trouvé le moindre agrément à son chétif et mélancolique visage, était sans prétention aucune. Mais cette singularité physique, qui lui donnait deux profils, — à droite, celui d'un jeune homme, à gauche, celui d'un vieillard — l'impatientait. Il avait un peu la sensation d'être un monstre. Tout le monde le regardait dans les rues : il en était énervé, et il se surprenait à souhaiter de nouveaux soucis qui lui blanchiraient enfin le reste de la barbe.

Cependant, peu à peu, son existence s'arrangeait. On était très content de lui, chez Testevuide et Cie. Ses dernières planches — un sarcome du rein et un *lupus vorax* de la face — lui avaient valu les compliments de l'éditeur. Il possédait maintenant une petite épargne, pouvait accorder quelques douceurs à sa chère vieille femme de mère, dont les yeux n'allaient pas plus mal. Mais quelle triste vie, tout de même! Aussi, ce soir-là, veille de Noël, dans le logement de la rue de La Harpe où il demeurait depuis vingt ans, après être resté jusqu'à onze heures penché sous l'abat-jour à graver un cerveau d'aliéné, Désiré se tourna vers la maman, qui sommeillait devant le poêle, et, la sachant très pieuse et un peu friande, il lui dit :

— Si tu t'en sens le courage, maman, je vais te conduire à Saint-Séverin, à la messe de minuit... Et en revenant, — tu sais, les charcutiers ne ferment pas, ce soir, — eh bien, nous achèterons quelque chose de truffé et nous ferons un petit réveillon.

Mais la bonne femme n'était guère en train, n'osait pas sortir.

— Vas-y tout seul, mon bon Désiré. Tu prieras pour nous deux et je lirai la messe devant le feu en attendant ton retour... Et rapporte, tout de même, un peu de galantine et un sac de marrons.

Et comme, avant de sortir, il la baisait au front, elle l'embrassa et l'attira sur son cœur.

— Mon pauvre enfant, murmura-t-elle, Noël devrait pourtant te donner un peu de bonheur!...

L'affreux temps! Un froid noir, humide, pénétrant. De gros flocons de neige tombaient et se fondaient en boue sur le pavé. Mais, dans les ruelles moyenâgeuses qui serpentent autour de la vieille église, plus d'une boutique flambait, à cause du réveillon, et le quartier avait un air de fête. Des ménagères circulaient vivement, le panier sous le bras, entraient chez l'épicier et chez le rôtisseur. A la porte des cabarets, où l'on entendait chanter, il y avait des éboulements de coquilles d'huîtres. Et, dans son bon cœur, Désiré se réjouissait de la joie des pauvres.

Mais une grande fille aux yeux effrontés, en chapeau à panache, qui passait au bras d'un étudiant, dévisagea le dessinateur.

— Tiens! celui-là! — cria-t-elle en éclatant de rire. — Pourquoi n'a-t-il neigé que sur un côté de sa barbe?

Et, soudain attristé par le souvenir de sa bizarrerie physique, Désiré Muguet entra dans Saint-Séverin.

L'église, — un des bijoux gothiques du vieux Paris, — était grouillante de foule populaire, et d'innombrables cierges la criblaient de gouttes d'or. Tandis qu'au fond du chœur radieux, dans un nuage parfumé d'encens, éclatait l'allégresse du *Venite, adoremus*, Désiré Muguet, debout auprès d'un pilier, dans un des bas-côtés, essaya de se rappeler une prière. Car, si, depuis longtemps, il ne pratiquait plus, ce naïf et ce résigné conservait toujours cependant un peu de foi et d'espérance. Alors, il se rappela les paroles de sa mère.

Oui, Noël devrait bien lui apporter une bonne surprise, quelque chose comme le cornet de bonbons qu'il trouvait, le matin, dans son soulier, quand il était petit. Est-ce que, vrai-

ment, il était destiné à vieillir et à mourir sans avoir connu autre chose de la vie que le travail et le devoir? Il n'était pas exigeant, non : il savait que la plupart des mortels reçoivent moins d'alouettes tombant toutes rôties dans la bouche que de tuiles tombant sur la tête. Mais, franchement, en fait de félicités, on lui avait fait la portion trop congrue, et le bon Dieu était son débiteur.

Il n'avait rien eu, rien, — pas même un peu d'amour. — Et voilà qu'il se rappelait mademoiselle Clara, et leur pauvre petit roman à tous les deux, devant les chefs-d'œuvre du Louvre, et le jour où, tout palpitant, dans le salon des Sept-Cheminées et sous l'œil sévère du *Cuirassier blessé*, de Géricault, il avait glissé le premier billet doux dans la boîte à couleurs de la jeune fille. Hélas! après l'aveu, après le don de l'anneau de fiançailles, il leur avait fallu renoncer à leurs tendres projets, à cause de leurs devoirs de famille. Et, plus tard, quand Désiré, surpris tout en larmes par sa mère, lui avait avoué son sacrifice, la bonne femme avait pleuré, elle aussi, mais elle avait dit : « Après tout, mon pauvre enfant, tu as bien fait. Ce n'était pas raisonnable. »

Qu'avait-elle pu devenir, la gentille Clara? Un jour, il avait appris qu'elle était orpheline, qu'elle donnait toujours des leçons de dessin, courant le cachet par les boues de Paris. Ah! elle devait en avoir, de son côté, de la misère. Pauvre fille! Elle avait eu un sentiment pour lui, tout de même, — il en était bien sûr, — et, sur ses instances, par amitié, au moment de la séparation, elle avait gardé son anneau, un méchant cercle d'or de douze francs, acheté par lui — il s'en souvenait encore — chez un petit bijoutier juif de la rue Rambuteau.

Cette bouffée de souvenirs navre le pauvre Désiré. Il sort de l'église, entre chez le charcutier, s'y fait couper une tranche de galantine, achète ensuite à l'Auvergnat du coin une livre de marrons chauds à brûler la poche, et remonte ses quatre étages.

Mais que se passe-t-il donc chez lui? La porte est entr'ouverte et il entend deux voix de femmes, et comme des sanglots. A une heure du matin!... Grand Dieu! Un accident est arrivé! La mère est malade, peut-être!... Bien vite, il rentre, et s'arrête stupéfait.

Dans le vieux fauteuil est assise une femme très pâle, en haillons noirs, et, à ses genoux, sur un tabouret, la maman Muguet tient les mains de la pauvresse, comme pour les réchauffer. Mais est-ce un rêve? Il la reconnaît maintenant, la malheureuse créature! Ces traits amaigris, mais si purs, ces yeux si creux, mais si doux, ce sont les traits, ce sont les yeux de Clara, qu'il n'a pas revus depuis dix ans, mais qu'il n'a jamais oubliés!

Désiré pousse un grand cri :

— Clara!...

Mais déjà la mère Muguet s'est relevée, a mis ses deux mains sur les épaules de son fils :

— Oui, Clara, ta pauvre Clara, — lui dit la brave femme d'une voix tremblante, — ta Clara, qui vient de me raconter sa vie, sa vie de courageuse et honnête fille... Clara qui a perdu son père il y a deux ans, qui a vainement tâché de gagner son pain en donnant des leçons, qui a souffert la pire pauvreté, qui, depuis trois jours... oh! cela fend le cœur!... couchait à l'asile de nuit, et qui, n'y étant plus reçue ce soir, — tu sais, on ne vous y garde que trois jours, — a failli se jeter à la Seine!... Clara qui, désespérée, a eu pourtant une bonne inspiration, s'est rappelé que c'était, ce soir, Noël, le jour où est né le Dieu de charité, et est venue demander secours à la maman de son ancien amoureux, à la vieille femme qui, sans le savoir ni le vouloir, vous avait séparés, mes pauvres enfants!... N'est-ce pas, Désiré, qu'elle est maintenant chez elle, et que nous allons la bien soigner, la chérie, et que, dès cette nuit, elle partagera mon lit, après avoir soupé avec nous ?...

Ah! Désiré ne sait plus où il est. La voilà, la surprise de Noël! Il embrasse sa mère et tombe aux pieds de Clara, lui prend la main, la couvre de larmes... et, soudain, il y voit briller un anneau.

Bouleversé d'émotion, il lève les yeux vers sa triste amie. Alors celle-ci, essayant de sourire, — oh! le lamentable sourire qui montre les dents! — murmura d'une voix faible :

— Oui... Je serais morte de faim plutôt que de m'en séparer.

. . . .

Inutile de vous dire que Désiré ne dormit pas une minute pendant le reste de cette nuit de Noël, en songeant à la pauvre Clara qui était là, derrière la cloison, sur le même oreiller que la vieille maman. Oh! comme il était content d'avoir quinze cents francs à la caisse d'épargne et trois louis dans la tire-lire! Voilà de quoi payer la noce, dès que Clara se serait un peu refait des joues. Et après?... Eh bien, après, il travaillerait pour trois, voilà tout. Depuis quelque temps, c'était à peine s'il suffisait aux commandes de Testevuide. Ah! l'on pourrait montrer maintenant à Désiré, des cerveaux, des poumons, des cœurs, des foies, des rates et des intestins! Et dévorés par des maladies abominables, encore! Il vous en dessinerait et vous en graverait tant que vous voudriez, et il ne ferait même plus la grimace devant les tables de dissection, à l'École pratique!

Heureux Désiré! Noël tenait à le combler, décidément. Car, le lendemain matin, se regardant au miroir, avant de se débarbouiller, il vit que le côté droit de sa barbe avait blanchi pendant cette nuit d'émotion; et quand reparut, donnant le bras à la maman, Clara déjà bien reposée, pas trop changée, pas trop vieillie, en vérité, et presque pareille à la Clara d'autrefois, malgré tant de misère, il put lui présenter un visage qui ne ressemblait plus à l'enseigne d'un fabricant de teintures, un bon et cordial visage à barbe blanche, mais où brillaient des yeux pleins de jeunesse et d'amour.

FRANÇOIS COPPÉE,

de l'Académie française.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

EN HOLLANDE

On a dit, avec une pointe de paradoxe, que la Révolution française avait produit tous ses mauvais effets au dedans, tous ses bons effets au dehors. Ce qui est vrai, c'est que notre Révolution n'a guère moins agi sur l'Europe que sur la France. Par ses effets, de même que par ses causes, on pourrait dire qu'elle a été presque autant européenne que française. Veut-on démêler ce qui lui appartient en propre, en quoi et par quoi elle s'est distinguée de toutes les révolutions antérieures: — veut-on mesurer ce qu'elle apportait de neuf et de durable dans la constitution des États modernes, c'est l'étranger surtout qu'il faut considérer. L'œuvre propre de la Révolution française apparait, nettement, dans les pays voisins du nôtre qu'elle a recouverts de ses flots, alors qu'elle débordait par-dessus nos frontières: il n'y a qu'à regarder le dépôt laissé par elle sur le sol des Pays-Bas, des contrées rhénanes, des États italiens, quand, l'inondation terminée, elle est rentrée dans son lit.

De tous les pays où l'on peut étudier, comme dans une cornue d'expérience, l'action propre de la Révolution française, aucun ne se prête mieux à pareille recherche que la

Néerlande. Ici, qu'on veuille bien le remarquer, nous n'avons pas devant nous, — comme en Italie, comme en Espagne, — une terre néo-latine, un peuple de religion catholique, un pays de culture classique; mais, tout au rebours, une race du Nord, un peuple d'origine, de mœurs, de culture germaniques, un peuple de foi protestante en révolte contre Rome et les influences latines demeurées prédominantes sur notre terre gauloise.

Cette petite Néerlande, elle aussi, à sa naissance, avait eu sa révolution, et une révolution dont l'importance historique dépassait singulièrement l'étroit cadre géographique, — la première en date des trois révolutions, filles de la Réforme, qui, en trois siècles successifs et en trois pays différents, aux Pays-Bas, en Angleterre, en Amérique, ont précédé, sinon préparé la Révolution française.

Que de fois n'a-t-on pas comparé la Réforme du XVIe siècle et la Révolution française! Entre elles, entre leurs résultats et leurs causes, comme entre leur esprit et leurs principes, il y a, en réalité, presque autant de différences que d'analogies. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à prendre la Néerlande avant la Révolution et après la Révolution. La Néerlande a été une création de la Réforme: elle en a été l'enfant, le premier-né et le plus chéri, un enfant fait à l'image de sa mère. Nulle part, les germes de liberté politique et de liberté intellectuelle, que la Réforme, à son insu, portait dans son sein, ne se sont aussi rapidement et aussi complètement développés. Et malgré cela, l'illustre république laborieusement enfantée au XVIe siècle par la Réformation religieuse demeurait, après plus de deux cents ans d'existence, un État de la vieille Europe, un État dont les institutions et les libertés même avaient leurs racines dans les traditions et les coutumes du moyen âge, si bien que, entre les mains des Français de la Révolution, cette république hybride, aux formes archaïques, née involontairement et inconsciemment des hasards d'une guerre de religion, allait subir une métamorphose aussi brusque et presque aussi complète que les petites principautés d'Italie.

L'histoire de cette métamorphose, opérée simultanément, par nos armes et par nos idées, vient d'être, pour la première fois, chez nous, l'objet d'une étude digne de l'importance du

sujet. L'auteur, un diplomate, qui a préféré garder l'anonyme, était, par sa situation, à même de puiser à la fois aux sources françaises et néerlandaises. Il nous a donné un livre solide, impartial, d'une langue sobre et ferme, où l'on sent partout un esprit pondéré et élevé, un livre en un mot que Français et Hollandais peuvent lire avec un intérêt égal, sans que rien y froisse le patriotisme des uns ou des autres[1].

I

Les Pays-Bas étaient, en 1789, depuis plus de deux siècles une république. Quoique l'âge d'or des libertés néerlandaises fût passé, et que le stathoudérat y prît, petit à petit, l'allure d'une monarchie, la Hollande était restée le pays le plus libre du continent. La patrie de Barneveldt et de Jean de Witt eût pu donner plus d'une leçon de philosophie politique à la France nouvelle et à la Révolution, — ne fût-ce que de leur apprendre comment les guerres et les troubles civils mènent les républiques à la dictature.

La Néerlande était en république, mais c'était une république d'ancien régime, et ses libertés, aux époques même de leur pleine floraison, étaient des libertés d'ancien régime. Elles ne reposaient point sur « les droits de l'homme ». Elles n'avaient pas pour fondement la liberté et l'égalité spéculatives, les droits imprescriptibles de la Nature et de la Raison. Bien qu'on puisse découvrir chez quelques publicistes hollandais, chez Grotius notamment, des théoriciens du droit naturel, partant des précurseurs des droits de l'homme, les libertés de la Hollande avaient pour base les privilèges particuliers des provinces, des villes, des groupes ou corps de bourgeois.

Le stathoudérat même mis à part, — ce principat électif et héréditaire à la fois qui faisait de la Néerlande une sorte de république monarchique, — la constitution des Provinces-Unies, avec sa machine compliquée et ses rouages mul-

1. *La Révolution française en Hollande; la République batave,* Hachette, 1894.

tiples, devait paraître ridiculement surannée et comme mal venue aux novateurs de nos assemblées, à ces théoriciens de la liberté qui déclaraient, gravement, que l'Angleterre n'avait pas de constitution. On ne reconnaissait, dans les institutions hollandaises, aucun trait des constitutions fondées sur la raison. C'était tout le contraire de l'ordonnance simple, chère à l'esprit classique. Au lieu des profils réguliers et des frontons symétriques du « style grec », alors à la mode en France, les institutions des Provinces-Unies offraient à l'œil un amas confus de bâtisses de formes différentes et de hauteur inégale, qui rappelait les âges gothiques, c'est-à-dire barbares. Au scandale de nos faiseurs de constitutions, on sentait que cette république stathoudérienne avait été construite au hasard des événements, sans plan et sans architecte, avec de vieux matériaux de provenances diverses, par des gens qui se souciaient peu des règles de l'art.

Et d'abord pas d'unité. Avant l'invasion des idées et des armées de la Révolution française, on eût pu dire que, chez ce peuple animé d'un si vivant esprit national, il n'y avait pas, officiellement, de nation. Comme l'indiquait le nom adopté par elles, les Provinces-Unies étaient moins un État qu'une fédération de souverainetés provinciales. « Leurs Hautes Puissances », les États Généraux, qui avaient tenu tête à Louis XIV, ressemblaient moins à un parlement national qu'à un congrès d'ambassadeurs de petits États alliés. « L'union dont cette illustre assemblée était l'expression ne portait que sur la politique étrangère, la guerre, la marine et les questions financières qui s'y rattachaient[1]. » Pour tout le reste, chacune des sept provinces avait gardé sa souveraineté intacte. C'était, d'un bout à l'autre et du haut en bas de cette archaïque république, le triomphe du « fédéralisme », ce monstre aux cent têtes, si odieux aux hommes de la Révolution.

A l'intérieur même de la fédération, aucune symétrie. Telle province, la Drenthe, n'était pas admise aux États Généraux. Tels pays, le Brabant hollandais et la Flandre hollandaise, étaient sujets de la République et administrés directement par

1. *La Révolution française en Hollande.* Cf. J.-L. Motley, *The Rise of the Dutch Republic*, VIe part., 1er chap.

les États Généraux[1]. Entre les sept provinces souveraines, placées en principe sur un pied d'égalité, l'une, la Hollande, s'élevait, par sa population et par sa richesse, fort au-dessus des autres. C'étaient les États de Hollande, par l'entremise de leur conseiller pensionnaire, devenu en fait le ministre des relations étrangères, qui menaient, en réalité, toutes les grandes affaires. Bref, comme aujourd'hui la fédération impériale allemande, la glorieuse république fédérale manquait d'équilibre intérieur; chez elle aussi, la tête était plus grosse que le corps.

L'idée d'égalité, l'idée maîtresse de la Révolution, lui était étrangère. Elle connaissait la liberté politique, elle connaissait la liberté religieuse; mais elle ne possédait ni l'égalité politique, ni l'égalité religieuse. L'une et l'autre ont été, chez elle, une importation de la Révolution française. Il n'y avait égalité de droits, ni entre les provinces, ni entre les villes de la même province, ni entre les habitants de la même ville. Des catégories entières de Hollandais de naissance étaient privées de tous droits politiques. Ainsi des catholiques, demeurés en majorité dans certaines régions; ainsi, bien entendu, des juifs, des congénères de Spinoza, accueillis depuis deux siècles par la République.

Les villes les plus importantes avaient seules droit d'envoyer des députés aux États provinciaux, qui présidaient à l'administration des provinces souveraines; et les représentants du plat pays à ces États étaient, presque partout, des membres de la noblesse. Toute l'influence politique appartenait, de fait, aux villes, surtout aux grandes villes. Selon la remarque de l'historien américain qui en a patiemment raconté la naissance et la jeunesse, le gouvernement de cette république était, à tous les degrés, essentiellement municipal. Grandes ou petites, les villes étaient gouvernées par des magistrats qui formaient une corporation fermée, — *a self-electing body*[2]. Ces « régences » ou corps municipaux avaient réussi à se rendre indépendants de leurs administrés, se recrutant eux-mêmes, par voie de

1. Chez les Suisses, il y avait aussi, on le sait, des pays sujets, gouvernés par les cantons souverains; et en Suisse, tout comme en Hollande, l'égalité de droits des différents pays a été une innovation, due aux idées françaises.

2. Motley, *History of the United Netherland*, t. Ier.

cooptation, à la façon des académies, si bien que, villes, provinces, États généraux, le pouvoir revenait d'habitude à une aristocratie de familles privilégiées.

En face, ou au-dessus de ce patriciat bourgeois illustré par tant de grands hommes, se dressait le stathoudérat de la maison d'Orange-Nassau. Tour à tour supprimé dans la paix et relevé par la guerre, ayant toujours eu son point d'appui dans la faveur des masses, le stathoudérat avait fini par se changer en principat héréditaire. Mais alors même qu'il semblait acheminer la république à la monarchie, le stathoudérat, comme autrefois l'empire des Césars à Rome, avait conservé les traits essentiels de la constitution républicaine. Les États généraux et provinciaux, avec leur oligarchie bourgeoise, restèrent, jusqu'au dernier jour, les organes du gouvernement.

De cette fédération de provinces hérissées de privilèges, le pesant rouleau de la Révolution française allait faire un État unitaire et un État moderne, garantissant à toutes les contrées du pays et à toutes les classes de la population les mêmes droits, civils, religieux, politiques. En ce sens, la Néerlande contemporaine date de l'occupation de nos armées, et non de l'Union d'Utrecht. Comme l'a fait voir notre auteur[1], la Révolution n'a pas seulement substitué un gouvernement unitaire à un gouvernement fédéral : « le système représentatif, judiciaire et administratif, les codes, l'organisation sociale, tout vient de là et tout date de là ; tout, même la monarchie qui, par une étrange ironie de la destinée, a été le couronnement de cette transformation démocratique ».

II

En Hollande, de même qu'en Italie et aux bords du Rhin, la Révolution compta des admirateurs et des amis, dès les premiers jours. Si la Convention fut amenée, par la guerre avec l'Europe, à envahir les Provinces-Unies, Dumouriez, en 1793, Pichegru, en 1795, y furent appelés par les

1. Introduction, p. x.

« patriotes bataves » qui les accueillirent en libérateurs. Le stathoudérat avait des ennemis qui, à la veille même de la Révolution française, avaient failli le renverser. Le stathouder Guillaume V n'avait dû la victoire qu'à vingt mille Prussiens conduits, en 1787, par le duc de Brunswick. Une intervention militaire de la Prusse en Hollande, c'était déjà, sous Louis XVI, pour la politique de la France, un échec grave. La France, qui n'avait osé les soutenir par les armes, offrit aux patriotes, vaincus ou proscrits, un asile. Bientôt la Révolution leur apportait l'occasion d'une revanche.

Le gouvernement du stathouder était inféodé à ses patrons, la Prusse et l'Angleterre. La Convention, prêtant l'oreille aux excitations des émigrés bataves, n'attendit pas, pour entamer la guerre, que les Provinces-Unies eussent adhéré officiellement à la coalition. Elle se laissa entraîner par l'esprit de prosélytisme républicain qui inspirait la première phase de sa politique étrangère. Puis, selon la remarque de M. A. Sorel[1], nous étions contraints de nous emparer de la Hollande pour conserver la Belgique.

Les Français entrèrent en Hollande en février 1793. « Les Belges m'appellent leur libérateur; j'espère être bientôt le vôtre », disait Dumouriez dans sa proclamation. Un an plus tard, après Fleurus, Pichegru tenait encore un langage analogue. A la nouvelle de l'entrée de nos troupes dans Utrecht, après qu'elles eurent franchi la Meuse, le Waal, le Lek sur la glace, les « patriotes » d'Amsterdam, de la Haye, de Harlem, de Leyde renversaient ou chassaient les autorités stathoudériennes. L'émeute achevait notre victoire, et les Pays-Bas, conquis par l'audace de Pichegru, pouvaient encore se persuader, en fêtant nos généraux, qu'ils accueillaient un ami et non un maître.

Un épisode de cette admirable campagne d'hiver est demeuré dans toutes les mémoires. C'est la capture de la flotte hollandaise par nos hussards dans les glaces du Texel. Ce fait d'armes merveilleux, une victoire navale remportée par un parti de cavalerie, a été quelque peu embelli par la légende. En réalité, notre auteur le prouve, il n'y eut pas de combat.

1. A. Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, t. III, p. 195.

Nos troupes lancées, rapidement, à la pointe nord extrême de la Hollande, furent reçues en amies. Les États Généraux avaient interdit à l'amiral hollandais toute résistance, et l'affaire ressemblait si peu à une bataille, que le commandant de la flotte, en remettant à nos troupes ses quinze vaisseaux, donnait à dîner au commandant français.

La Néerlande occupée par Pichegru et émancipée du stathoudérat, il lui fallait traiter avec ses libérateurs, puis, d'accord avec eux, réorganiser son gouvernement selon les nouveaux principes. Les deux tâches se trouvèrent presque également ardues, et, pour l'une comme pour l'autre, les Provinces-Unies, devenues la République batave, durent se résigner à subir les conditions de la France. Les « patriotes » avaient espéré maintenir l'intégrité territoriale de leur république rajeunie : ils s'étaient flattés d'en refondre librement les institutions surannées ; ils eurent une cruelle et double déception. La Convention avait bien promis de respecter l'indépendance de la république affranchie par nos armes ; mais la Convention avait une manière à elle d'entendre l'indépendance des peuples et la liberté des républiques sœurs.

Les « citoyens bataves » envoyés à Paris pour négocier la paix rappelèrent en vain au Comité de Salut public que la Convention avait déclaré solennellement qu'elle ne faisait point la guerre aux peuples, mais aux tyrans. L'ère du prosélytisme cosmopolite était déjà passée. La Convention, victorieuse, oubliait les belles maximes de fraternité des peuples, naguère proclamées si haut. Tout comme sous l'ancien régime, la raison d'État redevenait la loi suprême. Le vieux, l'éternel mobile de l'intérêt national était le seul que comprissent les Sieyès, les Merlin, les Reubell, les inspirateurs du Comité de Salut public en 1795. Ces robins régicides s'appropriaient sans scrupule les procédés de Louis XIV, et la Convention annonçait déjà Napoléon. La République raisonnait et agissait comme fera bientôt l'Empire. Pour la Révolution triomphante, il n'y avait plus de droit des peuples. Pour elle, déjà, comme pour l'ancien régime, la force primait le droit, ou, ce qui revient au même, tout ce qui lui paraissait de l'intérêt de la République lui semblait du droit de la France.

« La coalition dans laquelle votre nation était entrée, disait

le Comité aux envoyés bataves, voulait démembrer la France, si elle avait réussi, vous auriez partagé nos dépouilles. Ne trouvez donc pas extraordinaire que la République française veuille conserver dans les pays conquis ce qu'il est de sa convenance politique de réunir au territoire français[1]. » La convenance du vainqueur, telle était, en dernier ressort, la règle suprême invoquée par la Convention. Comme l'a démontré M. Sorel, la Révolution, hélas! n'innovait rien dans les rapports de peuple à peuple : les mots et les prétextes seuls avaient changé; ce qui se faisait au nom du roi se faisait au nom du peuple souverain; à cela se bornait toute la différence. La fastueuse devise : Liberté, Égalité, Fraternité, qui, aux premiers jours, semblait devoir renouveler toute la politique internationale, n'était pas de mise avec les vaincus. Les hommes de la Convention en faisaient aussi bon marché au dehors qu'en dedans; les plus sincères en renvoyaient l'application à des temps meilleurs.

C'est aux envoyés bataves que le théoricien de la Révolution, l'homme aux formules abstraites, Sieyès, répondait par cet axiome brutal : « Les principes sont pour les écoles, l'intérêt est pour l'État. » Triste démenti donné par la Révolution à l'esprit de la Révolution! Sieyès se trompait. Notre intérêt était, ici au moins, d'accord avec nos principes. La politique, à défaut de la morale, eût dû nous défendre de démembrer la Hollande.

Par malheur, la Révolution qui, tout en en gardant le jargon, se détachait du cosmopolitisme humanitaire, lui substituait sa théorie des frontières naturelles; car, pour agir conformément à la Raison, il fallait alors tout réduire en formules. La ligne du Rhin était devenue un principe; la France devait reconstituer la Gaule, et la ligne du Rhin, c'était la mutilation de la Hollande. Les Provinces-Unies durent nous céder la Flandre et le Brabant hollandais. Ce n'étaient là, peut-on dire, que des pays sujets de la Hollande, détenus par les Hollandais, et non une partie intégrante de la République. La Convention exigeait en outre la Zélande, la plus néerlandaise des sept provinces. Elle tenait surtout à Flessingue qui, ainsi qu'Anvers, lui semblait un moyen de

1. *La Révolution française en Hollande*, p. 95.

réduire l'Angleterre[1]. Au dernier moment, par le traité de La Haye, Sieyès et Reubell finirent par se contenter de l'occupation mixte de Flessingue. En même temps, la Hollande signait avec nous un traité d'alliance offensive et défensive. Elle devenait, bon gré mal gré, une annexe de la grande République voisine. On disait, au XVIIIe siècle, que la Hollande n'était plus qu'une chaloupe attachée aux flancs de l'Angleterre. La Révolution, non contente de couper le câble qui attachait les Provinces-Unies à la Grande-Bretagne, les enchaînait plus étroitement encore aux destinées de la France. Leurs flottes, leurs armées devaient faire cause commune avec les nôtres. Le dernier mot de ce système devait être l'annexion effectuée, en 1810, par Napoléon.

L'infortunée république se voyait dépouillée simultanément sur terre et sur mer, par les deux peuples rivaux qui se prétendaient également ses amis. Pendant que ses nouveaux alliés lui rognaient son mince territoire continental, ses patrons de la veille, les protecteurs du stathouder dépossédé, les Anglais, enlevaient à la Hollande, sous prétexte de le lui conserver pour l'avenir, son magnifique empire colonial. Le Cap, Surinam, Ceylan, Java et les îles de la Sonde, tous les anneaux de la riche ceinture de colonies, que les marins néerlandais avaient enroulée les premiers autour du globe, tombaient un à un aux mains de leurs anciens concurrents. Et, à l'inverse des provinces que lui arrachait la Révolution française, la Hollande, redevenue indépendante, ne devait jamais recouvrer quelques-unes des plus belles possessions dont s'étaient nantis ses amis d'Angleterre. Le Cap et Ceylan, qu'il semblait avoir pris en dépôt du dernier stathouder, le cabinet britannique allait se les faire céder, l'un par le traité d'Amiens, l'autre par les traités de Vienne.

1. Ici encore, ce sont déjà les vues et presque le langage de Napoléon. « Il est essentiel, disait le Comité de Salut public, aux Bataves, de ne pas perdre de vue les deux rives de l'Escaut occidental, savoir à gauche la Flandre hollandaise et à droite l'île de Walcheren, celle de Sud-Beveland, Berg-op Zoom, etc. Cette petite portion de territoire nous paraît de la plus extrême importance pour raviver et nous attacher la Belgique, pour opposer un jour l'Escaut à la Tamise, Anvers à Londres et nos flottes de Flessingue à la tyrannie anglaise sur les mers d'Allemagne, du Nord et de la Baltique. Telles sont nos vues politiques, parce que tel est le grand intérêt de la République française ». — *La Révolution française en Hollande*, p. 95-96.

En attendant, la république batave devait abandonner ses institutions anciennes pour modeler sa constitution nouvelle sur la constitution française. En même temps qu'une dépendance de la France, il lui fallait devenir une image raccourcie de la France républicaine. En cherchant à la refaire à notre ressemblance, selon « les principes de la Raison », les hommes de la Révolution croyaient bien la rajeunir et la régénérer. Et, à tout prendre, à voir la Hollande contemporaine, peut-être ces présomptueux réformateurs n'étaient-ils pas entièrement la dupe de leur orgueil. Ils travaillaient pour l'avenir, et à bien des égards, leur œuvre a duré. En rasant les murailles du fédéralisme provincial et municipal, ils ont posé les assises d'une Hollande nouvelle.

Les Provinces-Unies furent astreintes, pour la première fois, au régime de la république une et indivisible. Ce ne fut pas sans résistance. La constitution unitaire votée par la Convention nationale batave en 1796 fut repoussée, la même année, par un plébiscite : 108.000 suffrages contre 28.000. Il fallut se décider « à faire la constitution par coups d'État ». Un ancien « patriote », devenu général batave, après avoir servi dans nos rangs, Daendels, s'en chargea, sous l'œil bienveillant de nos agents et de nos généraux.

Imiter les institutions de la République française était une tâche particulièrement pénible, à une époque où la France elle-même changeait, tous les deux ou trois ans, de constitution. Le peuple batave, contraint de calquer un patron dont la coupe variait sans cesse, se trouvait toujours en retard sur son grand modèle. A peine la nouvelle constitution était-elle ébauchée qu'il fallait en refaire une autre ; et comme chez nous, quand le peuple ou les assemblées n'y procédaient pas assez vite, l'émeute ou l'armée intervenait.

En une dizaine d'années, la flegmatique Hollande eut ainsi tour à tour cinq ou six gouvernements, avec autant de constitutions. Elle eut, sur notre modèle, sa Convention et son Directoire, comme elle eut ses coups d'État et son 18 fructidor. Lorsque les Hollandais se montraient trop lents ou trop divisés, les ministres de France ou les généraux des troupes françaises leur faisaient hâter le pas. Révolutions ou coups d'État, la froide Néerlande apportait du reste, à tous ces chan-

gements à vue, un calme tranquille qui contrastait vivement avec les violences de la grande république voisine. Selon la remarque de notre envoyé Semonville, « l'homme le plus turbulent de ces Bataves, depuis la Révolution, aurait pu être en France, durant la nôtre, un des membres du parti modéré. »

Après nos gouvernements républicains, les Bataves durent imiter le gouvernement personnel imposé à la France par le génie de Bonaparte. La Hollande eut une façon de consulat avec l'honnête Schimmelpenninck, décoré en 1805 du titre indigène de Grand Pensionnaire. Schimmelpenninck prétend que Napoléon, devenu empereur, lui proposa la couronne héréditaire de Hollande. Une telle offre lui a-t-elle été faite, il fallait, pour croire à la sincérité du grand tentateur corse, toute la candeur de ce bon Schimmelpenninck. Quelques mois plus tard, la Hollande était bien érigée en royaume, mais c'était pour Louis Bonaparte, et non pour le Grand Pensionnaire.

III

Nous ne pouvons fermer ce livre sans faire un retour sur nous-mêmes, sur la France et sur l'Europe d'aujourd'hui.

Que de choses changées en nous et autour de nous, depuis la Révolution! Et comme, à prendre les rapports des peuples, la fin de notre XIXe siècle ressemble peu à la fin de ce XVIIIe siècle!

La France est, de nouveau, en république; mais, quoiqu'elle prétende se rattacher aux doctrines de la Révolution, combien notre pacifique république diffère de sa grande et terrible sœur aînée de 1793! S'il est une chose dont nous sommes corrigés, c'est l'esprit de prosélytisme. Certes, il serait d'un flatteur grossier de dire que notre France républicaine s'est toujours montrée, depuis vingt ans, un modèle de sagesse; mais il est un point, au moins, sur lequel ses adversaires les plus déclarés ne sauraient contester sa prudence: la République française s'est défaite de la manie de la propa-

gande. Elle sait que, au lieu d'affermir sa situation en Europe toute nouvelle république l'ébranlerait.

Elle a renoncé à faire des disciples chez ses voisins. Elle ne rêve plus de convertir le monde, et elle se garde d'envoyer à l'étranger des missionnaires politiques. Nous n'éprouvons plus le besoin de voir les peuples se refaire à notre image. Nous sommes revenus de la superstition rationnelle qui nous persuadait que toutes les nations civilisées devaient avoir mêmes institutions et mêmes lois. Nous comprenons que chacun se gouverne à sa façon, conformément à ses traditions, à ses mœurs, à son génie. Nous n'avons plus la présomption enfantine de considérer les rois et les empereurs comme des monstres d'un autre âge, destinés à rejoindre, bientôt, dans les ombres du passé, le mammouth, le mastodonte et les espèces animales disparues. Les plus farouches de nos républicains ne se font pas scrupule de s'asseoir à la même table que les ambassadeurs des rois, et nous avons vu les petits-fils des Jacobins déposer, pieusement, des couronnes aux rubans tricolores sur le cercueil d'un tsar autocrate.

Et ce n'est pas le seul changement survenu, en nous, depuis la Révolution. L'idée d'attenter à l'indépendance de nos voisins nous est encore plus étrangère que celle de nous immiscer dans leur constitution intérieure. Pour nous, Français de la France nouvelle — depuis la blessure surtout qui fait encore saigner notre flanc, — le droit des peuples n'est plus un principe théorique, bon pour l'école, mais une chose sainte, sur laquelle il nous paraît sacrilège de porter la main.

Si l'indépendance des petits États de l'Europe centrale est menacée par quelqu'un, ce n'est sûrement point par la France. Tout au rebours, j'oserai dire que la France est redevenue le principal garant de l'existence des petits États, Hollande, Belgique, Suisse, Danemark. A cet égard, la République française se trouve ramenée, après les fatales déviations de l'ère révolutionnaire et de l'ère napoléonienne, à la politique de Henri IV, à ce que nos historiens ont appelé la politique classique de l'ancienne France.

Maintenir, envers et contre tous, l'autonomie des petits États demeurés debout entre la France amoindrie et l'Allemagne nouvelle, tel est le premier intérêt de la République,

et tel doit être, désormais, l'objectif de la politique française. Leur indépendance est, plus que jamais, une condition de la nôtre; et, qu'ils le sentent ou non, l'existence d'une France, assez forte pour les défendre au besoin, est la condition de la leur. Ils sont, qu'ils le veuillent ou non, devenus solidaires de nous; leur indépendance nationale ne survivrait pas, une génération, à la ruine ou à l'abaissement de la France.

Le jour où il n'y aurait plus, entre la mer et les monts, de France capable de tenir en respect les ambitions germaniques, le nouvel empire d'Allemagne, emporté par les souvenirs historiques et grisé de l'orgueil de race, ne résisterait guère à la tentation de réédifier, sur des bases plus larges et plus solides, l'antique Saint-Empire, suzerain du continent. Ce jour-là, il ne resterait au Hollandais, au Danois, au Belge, au Suisse, qu'à opter entre le sort du Hanovre et celui de la Saxe ou de la Bavière. Après des siècles de luttes glorieuses, leur individualité nationale, affirmée avec non moins d'éclat par les arts que par les armes, se devrait résigner à prendre fin. Il leur faudrait faire retour au vieux tronc dont ils s'étaient librement détachés. Anciens fiefs du Saint-Empire, ils se devraient estimer heureux de conserver un reste d'autonomie en se reconnaissant les vassaux du César allemand.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU

de l'Institut.

UNE AMITIÉ ROMANESQUE

GEORGE SAND ET MADAME D'AGOULT

On imaginerait difficilement contraste plus frappant que celui de ces deux jeunes femmes, lorsqu'elles vinrent l'une à l'autre, au printemps de l'année 1835. Même ceux qui fréquentèrent plus tard le salon politique de Daniel Stern, et visitèrent George Sand en sa châtellenie rustique : même ceux qui, sous l'Empire, les virent en présence dans la maison d'Emile de Girardin, où, sans se refuser la main, elles faisaient néanmoins figure d'ennemies silencieuses, même ceux-là ignorent jusqu'où avait pu aller jadis l'antithèse de deux natures, de deux éducations, et presque de deux races.

Tout, en apparence, les séparait. L'une était, comme on l'a dit, la fille de Gœthe, et l'autre la fille de Rousseau. L'une, née en Allemagne pendant l'émigration, ramenée au faubourg Saint-Germain, présentée à la cour, reine d'élégance et de distinction, brillait comme une fleur délicate d'aristocratie au moment où la jeune échappée du Berry, moitié artiste et moitié plébéienne, allait briser d'une gourmade les dernières chaînes qui l'entravaient, et promenait à travers la littérature le tapage de sa vie d'homme. Depuis la révolution qui avait installé la bourgeoisie sur le trône, l'ombre qui s'épaississait au-dessus du noble faubourg et l'éclat retentissant d'*Indiana*, de *Lélia*, de *Jacques*, devaient séparer encore davantage les deux jeunes femmes ; après le voyage d'Italie, après les premières *Lettres d'un*

Voyageur, puis la rupture définitive avec Musset, rien, à première vue, ne semblait plus invraisemblable qu'un contact entre des destinées si diverses, entre la comtesse d'ancien régime et le *bousingot* jeune-France.

Et pourtant beaucoup de choses les rapprochaient. Sans parler de la curiosité, élément qu'il ne faut jamais négliger entre deux femmes, — même lorsqu'une de ces femmes n'a de son sexe que le sexe, — une certaine parité de situation les inclinait à leur insu l'une vers l'autre. En son luxueux hôtel, la jeune comtesse s'ennuyait mortellement. Née sous un autre ciel, hantée d'autres rêves, à la merci d'une âme qui fut toujours comme partagée entre deux patries et n'habita jamais l'une sans éprouver le spleen de l'autre, madame d'Agoult était mordue au cœur par le mal d'Obermann. Combien elle en souffrit, on le devine sans peine en voyant ce qu'elle quitta pour courir après ce qu'elle ne devait jamais atteindre. Elle touchait à cette crise de la trentième année dont la robuste George Sand était sortie victorieuse par la révolte, mais d'où sa frêle et maladive nature devait, une folle passion aidant, ne jamais se relever. On sait comment, lasse jusqu'au dégoût des frivolités mondaines, frappée jusqu'à l'épouvante du vide d'une existence sans foi et sans amour (et pourtant elle avait une fille à chérir, une autre à pleurer), elle crut se sauver du néant par le sacrifice total des réalités de la famille à cette illusion : une grande passion rédemptrice. Un jeune virtuose étonnait alors Paris, faisant pâlir subitement l'étoile de Thalberg, Franz Liszt, « l'enfant sublime », au profil florentin, au masque juvénile encore mais déjà dominateur, démon inspiré du clavier, causeur dangereux pour celles que rassuraient ses joues imberbes quand son regard d'un gris d'aigle eût dû les inquiéter. Franz Liszt était de toutes les fêtes, remportait toutes les victoires. Quel rêve que de dompter ce vainqueur, d'enchaîner son cœur et d'épanouir son génie, d'être à la fois sa maîtresse et sa Béatrix, et de montrer aux yeux du monde ces trois magnificences confondues en une seule : l'art, la jeunesse et l'amour!

George Sand connaissait Liszt. Ils étaient aussi célèbres l'un que l'autre : une relation est vite établie « entre artistes », surtout entre artistes de ce vol et qui ne briguent pas la

même gloire. George Sand sentait la puissance du virtuose, et le virtuose sentait la puissance de George Sand. Entre l'écrivain et le pianiste de génie, ce fut tout de suite une intimité affectueuse et délicieuse, avec une pointe de maternité chez l'une, et chez l'autre un respect reconnaissant. Artistes tous deux hors de pair, ils étaient égaux par l'enthousiasme. Aussi peut-on penser, sans faire injure à l'un ni à l'autre, qu'en d'autres temps cette sympathie aurait pu les mener assez loin. Mais George Sand venait de subir une certaine épreuve, et celle-là comptait pour la vie. Un « enfant de génie » suffisait à son expérience. C'est aux « vieillards » qu'elle adressait maintenant son culte. Elle prétendait tenir son cœur en bride, et mener l'amour à la cravache. Porter des habits d'homme n'était plus assez; elle s'appliquait positivement à devenir homme presque en tout, à se « viriliser », comme elle disait. A ce moment si curieux de sa vie, elle était un étrange composé d'artiste génial, d'homme-femme et de carabin. Revenue d'Italie, elle s'était coupé les cheveux en signe de deuil; puis, l'accès passé, elle se *maléferait* par système, adoptant le jargon d'atelier, s'adonnait furieusement à la pipe et à la phrénologie : — c'était l'époque où, durant ses rares apparitions à Nohant, la femme de chambre demandait à quitter le service « à cause de la tête de Madame », c'est-à-dire, comme elle l'expliquait ensuite, à cause d'un crâne qui faisait l'ornement de la chambre à coucher.

Ce régime, qui lui valut d'être traitée par les artistes en garçon et en camarade, lui procura d'ailleurs des jouissances exquises. La petite mansarde du quai Malaquais, où elle finissait le bail de Delatouche, était un vrai grenier de poète romantique. Elle retentit parfois de sublimes échos, quand Lamennais élevait sa voix grave, ou que Liszt improvisait quelque rapsodie fantastique. Avec quelle éloquence George Sand rappelle ces heures dans sa *Lettre* à Liszt[1] :

« N'avons-nous pas passé de belles matinées et de beaux soirs dans ma mansarde aux rideaux bleus, atelier modeste, un peu près des neiges du toit en hiver, un peu réchauffé à la manière des plombs de Venise en été? Mais qu'im-

1. *Septième Lettre d'un Voyageur*, p. 259.

porte? Quelques gravures d'après Raphaël, une natte de jonc d'Espagne pour s'étendre, de bonnes pipes, le spirituel chat Trozzi, les fleurs, quelques livres choisis, des vers surtout (ô langue des dieux que j'entends aussi et ne puis parler non plus!) n'est-ce pas assez pour un grenier d'artiste? Lisez-moi des vers, improvisez-moi sur le piano ces délicieuses pastorales qui font pleurer le vieux Éverard[1] et moi, parce qu'elles nous rappellent nos jeunes ans, nos collines, et les chèvres que nous paissions... Vous souvenez-vous de Puzzi[2] assis aux pieds du saint de la Bretagne[3], qui lui disait de si belles choses avec une bonté et une simplicité d'apôtre? Vous souvenez-vous d'Everard plongé dans un triste ravissement pendant que vous faisiez de la musique, et se levant tout à coup pour vous dire de sa voix profonde : « Jeune homme, vous êtes grand! » et de mon frère Emmanuel[4] qui me cachait dans une des vastes poches de sa redingote pour entrer à la Chambre des pairs, et qui, en rentrant chez moi, me posait sur le piano, en vous disant : « Une autre fois, » vous mettrez mon cher frère dans un cornet de papier, afin » qu'il ne dérange pas sa chevelure. » Vous souvenez-vous de cette blonde péri à la robe d'azur, aimable et noble créature, qui descendit, un soir, du ciel dans le grenier du poète, et s'assit entre nous deux, comme les merveilleuses princesses qui apparaissent aux pauvres artistes dans les joyeux contes d'Hoffmann? »

La blonde péri, descendue un soir du ciel dans le grenier du poète, n'était autre, on l'a deviné, que Marie de Flavigny, comtesse d'Agoult, l'Arabella des *Lettres d'un Voyageur*, la « Mirabelle » et la « Princesse » de la Correspondance.



Comment la liaison avait-elle commencé?

George Sand paraît d'abord avoir vu la comtesse, — au

1. Michel de Bourges.

2. Hermann Cohen, élève de Liszt, depuis mort carme. — S'appelle ailleurs *Rato, Ratissismo*.

3. Lamennais.

4. Emmanuel Arago.

théâtre, sans doute, — puis lui avoir parlé sans la connaître. « La première fois que je vous ai vue, je vous ai trouvée jolie : mais vous étiez froide. La seconde fois, je vous ai dit que je détestais la noblesse. Je ne savais pas que vous en étiez. Au lieu de me donner un soufflet, comme je le méritais, vous m'avez parlé de votre âme, comme si vous me connaissiez depuis dix ans [1]. » Il faut croire que, pour parler ainsi de son âme à première vue, madame d'Agoult savait mieux que son interlocutrice à qui elle s'adressait. Là-dessus, Liszt apprit en confidence à George Sand la fuite prochaine de madame d'Agoult à l'étranger. George Sand, frappée d'une si grande hardiesse de passion, surtout chez une femme *de la noblesse*, qui sacrifiait tout *pour un artiste*, désira vivement la connaître. Sans attendre l'occasion d'une rencontre, elle prit le devant par cette déclaration, écrite dans le plus pur style de 1835 :

« Ma belle comtesse aux cheveux blonds,

» Je ne vous connais pas personnellement, mais j'ai entendu Franz parler de vous, et je vous ai vue. Je crois que, d'après cela, je puis sans folie vous dire que je vous aime, que vous me semblez la seule chose belle, estimable et vraiment noble que j'aie vue briller dans la sphère patricienne. Il faut que vous soyez en effet bien puissante pour que j'aie oublié que vous êtes comtesse.

» Mais, à présent, vous êtes pour moi le véritable type de la princesse fantastique, artiste, aimante et noble de manières, de langage et d'ajustements, comme les filles des rois aux temps poétiques. Je vous vois comme cela, et je veux vous aimer comme vous êtes et pour ce que vous êtes [2]. »

La « patricienne » ne répondit pas, mais Liszt fit dîner ensemble les deux femmes chez sa mère. Elles purent s'étudier

1. *Correspondance*, I, 299. Le reste de la lettre est postérieur. On a maladroitement fondu, pour la publication, deux lettres en une.

2. *Correspondance*, I, 317. — Toutes les fois que nous citons un texte imprimé, nous renvoyons à la page. — S'il n'y a pas de page indiquée, c'est que la lettre est inédite. Qu'il nous soit permis d'adresser nos remerciments à M. Emile Ollivier, pour la bonne grâce qu'il a mise à nous laisser feuilleter les brouillons de madame d'Agoult, suite inachevée des fins *Souvenirs* publiés en 1877.

à loisir, et juger de l'impression qu'elles produisaient l'une sur l'autre [1].

Singulière entrevue, en effet! Les premiers regards qu'elles échangèrent disaient leur curiosité passionnée, en même temps que leur mutuelle admiration. Au physique, elles ne se ressemblaient pas plus que le jour et la nuit. George Sand admirait cette taille haute et flexible, ce col gracieux et fragile ployant sous le poids d'opulents cheveux dorés, ce front pur et soucieux, ces yeux d'une enfant du Nord, clairs et tendres au repos, parfois altiers et froids, ou traversés d'une flamme inquiétante. C'était bien cette apparition qu'un poète, Émile Deschamps, avait définie « une âme dans une chevelure »: sorte d'Éloa qui se perdait pour sauver et qui se rachetait en se perdant. Et cependant c'était aussi une femme du monde très fière, de manières hautes et imposantes, le type de la grande dame qui veut bien abdiquer, mais ne permet pas qu'on s'oublie. Chaque mot, chaque geste, même abandonné, semblait proclamer pourquoi elle était faite : régner et dominer. Hautaine et sentimentale, naïve et profonde, esclave de l'amour et despote de l'amour, elle s'abaissait comme d'autres grandissent, et son humilité de sirène amoureuse la mettait alors sur le piédestal. Telle, dans tout l'éclat de sa trentième année, apparaissait-elle à George Sand, son aînée en aventures : et les grands yeux bleus interrogeaient les grands yeux noirs, avant le saut définitif dans l'inconnu.

Elle était donc là, devant elle, l'amazone superbe dont on se contait tant d'histoires byroniennes. La révoltée de l'amour, la conspiratrice, la compagne des accusés d'avril, l'affidée des souterrains de Buonarotti, l'auteur qui, dans le trouble de sa passion, l'avait exaltée au plus haut point, elle pouvait le contempler, le toucher, l'entendre. Hier encore elle se demandait : « Est-ce un homme, une femme, un ange, un démon? Vient-elle, comme sa Lélia, du ciel ou de l'enfer [2]? » Elle voyait aujourd'hui un tout petit personnage, portant avec aisance le costume d'homme, et non sans une

1. Nous suivons ici, d'aussi près que possible, les brouillons de madame d'Agoult. Liszt y est représenté sous le pseudonyme de Walther.

2. (*Brouillons.* — Textuel.)

certaine grâce virile. Ni le buste ni les hanches ne trahissaient le sexe féminin. La redingote en velours noir qui serrait cette taille, les bottes à talon qui sonnaient sous un petit pied très cambré, la cravate qui entourait un cou rond et plein, lui seyaient comme des ajustements naturels; et rien ne gênait son maintien, ni la cigarette qui fumait constamment à ses doigts, ni le chapeau masculin qu'elle posait cavalièrement sur les touffes épaisses d'une chevelure courte et ondulée, à la façon d'un jeune raffiné. Tout en elle donnait l'idée d'une force tranquille.

La tête, d'un galbe très pur, était de proportions plus grandes, plus belles et plus nobles que le corps. Très noir dans un teint très brun, l'œil avait en sa beauté quelque chose d'étrange. Il paraissait voir sans regarder, et, très pénétrant, ne laissait rien pénétrer. Le front était beau, bien modelé, de hauteur moyenne, front d'artiste et de penseur. Le bas du visage ne répondait pas tout à fait à la noblesse du haut: il annonçait, sans l'accuser encore, de la lourdeur. Il émanait de toute cette physionomie un calme inquiétant. Elle offrait quelque chose d'immobile, d'interrogateur et d'insondable : tel on se figure le sphinx antique.

Que se dirent-elles? Mais quelles paroles, à vrai dire, valurent les regards qu'elles plongèrent dans leurs âmes? L'une s'embarquait pour les lointains rivages dont l'autre revenait, et chacune était résolue à poursuivre son pèlerinage à sa guise, selon sa foi du moment, avec ou sans l'amour. Elles sentirent leur cœur se serrer et se dilater à la fois dans une sympathie et une appréhension communes; et cette minute fut peut-être la seule où elles s'aimèrent réellement avec leur cœur. Il y avait en chacune d'elles de quoi attirer fortement et repousser l'autre. Elles ne sentirent en ce moment que l'attrait. Elles jurèrent de s'aimer, de s'écrire, de se dire toujours le secret de leurs âmes.

Quelques jours après, malgré les adjurations pathétiques de Lamennais qui s'était jeté à ses pieds pour la supplier de rester, madame d'Agoult partait en berline, et touchait bientôt à Bâle, où Liszt l'attendait. La folie romantique comptait une victime de plus (fin mai 1835).

*
* *

Trois mois se passèrent : trois mois sur lesquels nous manquons de renseignements, et pour cause. La « Princesse » avait, pour l'instant, autre chose à faire que d'écrire des lettres : quant à Liszt, il étudiait pour la première fois un rôle qu'il ne sut jamais jusqu'au bout, celui de père. Même par la suite, ces sortes d'accidents tiendront peu de place dans la Correspondance. On les devine tout au plus à des lacunes inévitables. Franz et George s'écrivirent cependant de mai à septembre. Ces lettres sont perdues, avec quelques autres de George et de Marie.

Il avait été convenu entre les deux femmes qu'elles se rejoindraient après l'événement. Pour prendre patience, George Sand adressait à Liszt la *Septième Lettre d'un Voyageur*[1]. Bientôt elle bouclait ses malles, équipait ses enfants, Maurice et Solange, et partait avec eux et l'inévitable Ursule, leur bonne. Après avoir traversé Autun, Châlons, Lyon, Nantua, la caravane atteignait Genève, et rejoignait enfin, non sans incident grotesque, la petite troupe d'Arabella, composée de Franz, de Puzzi, et d'un nouveau venu, le major Pictet[2]. Favorisés par un temps merveilleux, nos voyageurs passèrent le temps en excursions pédestres, en échappées d'écoliers, en plaisanteries amicales. Le clan Franz-Marie-Puzzi fut baptisé *Fellows* ; Franz reçut le sobriquet spécial de *crétin* : le grand nez de George Sand valut à sa smala le surnom de *Piffoels* : au milieu des brocards, le major ruminait métaphysique, pendant qu'Ursule, entendant nommer Martigny, se croyait à la Martinique et pleurait à chaudes larmes. Ce fut joyeux, mais court.

Quelques jours après, Marie se risquait à écrire :

Genève, 24 septembre 1835.

« Depuis bien longtemps déjà je songeais à vous écrire (quoique je ne sache pas écrire, *moi !*), car j'avais emporté

1. Publiée le 1er septembre 1835 dans *la Revue des Deux Mondes*.

2. Voir *Dixième Lettre d'un Voyageur*, et *une Course à Chamonix* par Adolphe Pictet.

de vous l'un de ces souvenirs que chaque jour fait pénétrer plus avant au dedans de moi : mais l'illustre Puzzi et son illustrissime maître ayant des droits plus anciens à faire valoir auprès de vous, j'ai cru ne pas devoir vous assassiner coup sur coup de trois épîtres que vous eussiez probablement trouvées peu *instruisantes* et même passablement *ennuyantes*, comme dit ce mélancolique enfant qui me rappelle parfois Mignon de Gœthe, et que vous avez si gracieusement et si poétiquement dépeint dans votre *Lettre* de la Revue. Et, à ce propos, que vous dirai-je? que j'ai été bien agréablement surprise en voyant que vous vous étiez souvenue, non pas de moi, car il y aurait étrange présomption à me reconnaître sous forme de Péri, mais au moins de certaine robe bleue[1] qui va me devenir chère en mémoire de vous. Je vous remercie de m'associer quelquefois dans votre pensée à un être dont je ne voudrais être séparée nulle part : c'est en lui que j'ai abdiqué la vie ; je n'ai conservé du passé que le souvenir d'une tombe[2], et je ne suis plus aujourd'hui qu'un écho de ses sentiments, de ses désirs, de ses espérances, de ses joies et de ses peines. Cet écho redit bien souvent votre nom, qui, du reste, a pénétré victorieusement la lourde et épaisse atmosphère de Genève, où l'on dirait que toute lumière doit s'éteindre. L'envie et la jalousie ont renoncé à l'étouffer sous leurs clameurs. Vous saurez, soit dit en passant, que parmi les mille et une bêtises qui font le charme de notre intimité, il en est une de convention qui revient encore plus souvent que toutes les autres : il est établi que je brûle de vous disputer la palme littéraire, et lorsque je m'éveille le matin, après un sommeil de plomb de sept ou huit heures, Franz ne manque pas de me dire : « Les » lauriers de Miltiade empêchaient Thémistocle de dormir. » Ce qui est régulièrement le signal d'un de ces fous rires archi-bêtes qui font tant de bien...

» En attendant, Lélia, Geneviève, Silvia, Juliette, je n'en retranche aucune dans ma sincère admiration et dans ma vive et profonde sympathie. »

Liszt, on en conviendra, ne voyait pas si mal lorsqu'il

1. Voir plus haut, p. 795...

2. Sa petite fille était morte en décembre 1834.

croyait à la destinée littéraire de son amie ; au fond, si elle en riait, celle-ci y croyait un peu elle-même. Une phrase des *Souvenirs* nous montre qu'elle s'était toujours reconnu du talent pour écrire des lettres : et, en effet, quand sa correspondance sera mieux connue, elle restera une de nos plus charmantes épistolières. Des lettres à la nouvelle ou au roman, il n'y a qu'un pas. George Sand, qui avait deviné son amie, la poussa fortement à le franchir.

« Vous avez envie d'écrire? pardieu, écrivez! Quand vous voudrez enterrer la gloire de Miltiade, ce ne sera pas difficile. Vous êtes jeune, vous êtes dans toute la force de votre intelligence, dans toute la pureté de votre jugement. Écrivez vite, avant d'avoir pensé beaucoup; quand vous aurez réfléchi à tout, vous n'aurez plus de goût à rien en particulier et vous écrirez par habitude. Écrivez, pendant que vous avez du génie, pendant que c'est le dieu qui vous dicte, et non la mémoire. Je vous prédis un grand succès. Dieu vous épargne les ronces qui gardent les fleurs sacrées du couronnement! Et pourquoi les ronces s'attacheraient-elles à vous? *Vous êtes de diamant*, vous à qui les passions haineuses et vindicatives ne sont pas plus entrées dans le cœur qu'à moi, et qui, en outre, n'avez pas marché dans le désert. Vous êtes toute fraîche et toute brillante[1] ».

Quel portrait! et quelle générosité d'admiration! La lettre devait finir en protestations ou en déclarations, rien n'égalant à cette heure le culte que George rendait à sa Marie : « *Ave, Maria, gratia plena!* »

— « Eh bien, soit, répondait Marie avec une chaleur presque égale à la sienne[2], nous nous aimerons *quoique* et *parce que*, n'est-il pas vrai? Il y a longtemps déjà que j'ai fait un autodafé de mes préventions contre vous au feu pétillant de votre mansarde bleue. Venez bien vite brûler les vôtres contre moi à l'âtre de ma mansarde verte, car je me donne les airs d'une femme de génie en me juchant au quatrième étage, où j'aurai le plaisir de vous offrir, aux *clartés*

1. *Corr.*, I, 300. La lettre est d'ailleurs mal datée, et faite de morceaux rapportés.

2. Genève, 22 novembre 1835. — La lettre de George Sand datée du 1er novembre dans la *Correspondance* est en réalité postérieure ; elle répond à celle-ci.

douteuses d'une *lampe pâlissante*, le plus mauvais et le plus poétique de tous les dîners. Nous causerons de tout, et d'un peu plus que tout. Peut-être vous ferai-je adoucir l'anathème que vous lancez si impitoyablement contre cette partie de la société que l'on appelle aristocratie. Pendant longtemps aussi, y trouvant tant d'ignorance, de vanité, d'égoïsme et de vertu pharisaïque, je la voyais sous le poids d'une malédiction particulière; j'imaginais que dans d'autres régions plus favorisées du ciel devaient se rencontrer la charité, la vérité, l'intelligence du cœur et de l'esprit: je croyais qu'on trouvait la simplicité et la droiture dans la bourgeoisie, l'élévation d'idées et de sentiments chez les poètes, la franche gaieté, la véritable philosophie chez les artistes, la pureté de mœurs et la naïveté des croyances sous le toit du laboureur. Les observations les plus superficielles m'ont suffi pour reconnaître mon erreur; et ce n'est pas vous, qui avez sondé d'une main si ferme les plus profondes plaies de la société, les plus honteuses misères du cœur humain, ce n'est pas vous qui pouvez croire que l'atmosphère de la région aristocratique est plus viciée, plus corrompue que l'atmosphère des autres régions sociales. C'est l'humanité tout entière qu'il faut accuser ou plaindre. Il y a des exceptions individuelles. On rencontre parfois sur son chemin de hautes et nobles natures, mais les plus belles âmes ne sont pas sans tache, et les meilleurs d'entre nous sont ceux qui regrettent dans la seconde moitié de leur vie de n'avoir pas mieux employé la première. »

Ainsi se trouvait posée, dès la seconde lettre, la question qui devait marquer plus tard entre les deux femmes le plus profond dissentiment après celui des caractères : la question sociale. George Sand avait rêvé de conquérir la « patricienne » à la bonne cause; et, parce que l'amour l'avait amenée frémissante à la portée de sa voix, elle avait cru que sa pensée se rendrait aussi facilement que son cœur. En réalité, le cœur s'était prêté, et la pensée conservait son indépendance. Plus la prose magique de l'enchanteresse enroulait autour d'elle ses anneaux séducteurs, plus l'esprit agile de son amie s'échappait de ces prises trop élastiques, jugeant d'un mot, voyant haut et clair, touchant le point vulnérable avec une sûreté et une élégance d'archer. Elle était vraiment telle que

la définissait George dans un passage d'une surprenante justesse : « douce comme la Valentine que j'ai rêvée autrefois, et plus intelligente : car vous l'êtes diablement trop, et c'est le seul reproche que j'aie à vous faire... C'est un grand mal que le nombre et l'activité des idées. Il n'en faudrait guère dans toute une vie ; on aurait trouvé le secret du bonheur [1]. »

Ces « idées » que la solitude et la subite illumination d'une passion satisfaite jetaient au cerveau de la jeune femme, elle se défendait pour l'instant, avec une gracieuse nuance de désenchantement, d'en vouloir tirer parti : « Ne prenez jamais au sérieux ce que Franz vous dira de mes velléités d'ambition littéraire : il faut, pour se mêler d'écrire aujourd'hui, ou le génie que le ciel vous a donné, ou la laborieuse, l'infatigable persévérance, l'exclusive opiniâtreté du travail qui fait qu'on arrive à une spécialité d'érudition qui vous place hors ligne. Or le génie n'est pas venu me trouver, et je suis trop paresseuse pour poursuivre le talent. Quoique jeune encore, je suis déjà bien fatiguée, car mon âme porte le double poids d'une douleur inguérissable et d'une félicité qui n'est pas de la terre : aussi j'ai besoin d'ombre et de silence, et c'est, — je vous le jure, — sans le moindre sentiment d'envie que je bats des mains aux triomphes de Miltiade, quoique je comprenne à merveille ce qu'il doit y avoir de noble satisfaction dans la conscience d'une supériorité réelle, et d'enivrant dans une célébrité qui ne se fait point attendre, et qui, par un privilège bien rare, vous a tendu la main dès les premiers pas dans la carrière. »

George Sand, cependant, ne se tenait pas pour battue sur la question sociale, et elle joignait le sentiment à l'argument : « Tout ce que vous dites sur la non-supériorité des diverses classes sociales les unes sur les autres est bien dit, bien pensé. C'est vrai et j'y crois, parce que c'est vous qui le dites. Pourtant je ne permettrai à nul autre de me dire que les derniers ne sont pas les premiers, et que l'opprimé ne vaut pas mieux que l'oppresseur, le dépouillé mieux que le spoliateur, l'esclave que le tyran. C'est une vieille haine que j'ai contre tout ce qui va s'élevant sur des degrés d'argile. Mais ce n'est pas

1. *Correspondance*, I, 299.

avec vous que je puis disputer là-dessus. Votre rang est élevé, je le salue, je le reconnais. Il consiste à être bonne, intelligente et belle. Abandonnez-moi votre couronne de comtesse et laissez-moi la briser, je vous en donne une d'étoiles qui vous va mieux[1]. »

La discussion a tourné au madrigal. N'est-il pas piquant de voir comment une George Sand peut s'y prendre pour *courtiser* une femme? Elles sont, à vrai dire, en coquetterie réglée de cœur et d'esprit, George faisant les avances et les concessions, comme il sied à l'homme, et Marie les agréant sans paraître les provoquer. Coquetterie encore, ce portrait-charge de George Sand crayonné par elle-même pour son amie, et destiné à provoquer une réponse affectueuse. Elles ont, en effet, beau dire qu'elles s'aiment, elles dissertent trop sur l'amitié pour être encore bien sûres de la leur. L'esprit s'en mêle, dans cette déclaration où George Sand se compare à un porc-épic : « Si vous voulez que je vous aime, il faut donc que vous commenciez par m'aimer; cela est tout simple, je vais vous le prouver. Une main douce et blanche rencontre le dos agréable d'un porc-épic; le charmant animal sait bien que la main blanche ne lui fera aucun mal. Il sait qu'il est peu mignon à caresser, lui, le pauvre malheureux. Il attend, pour répondre aux caresses, qu'on se soit habitué à ses piquants; car, si la main qu'il aime le quitte (il n'y a pas de raison pour qu'elle y revienne), le porc-épic aura beau se dire : « Ce n'est pas de ma faute », cela ne le consolera pas du tout.

» Ainsi, voyez si vous pouvez accorder votre cœur à un porc-épic. Je suis capable de tout. Je vous ferai mille sottises. Je vous marcherai sur les pieds. Je vous répondrai une grossièreté à propos de rien. Je vous reprocherai un défaut que vous n'avez pas... En un mot, je serai insupportable jusqu'à ce que je sois bien sûre que je ne peux pas vous fâcher et vous dégoûter de moi.

» Oh! alors, je vous porterai sur mon dos. Je vous ferai la cuisine. Je laverai vos assiettes. Tout ce que vous direz me semblera divin... Vous saurez alors que personne sur la terre

1. *Correspondance*, I, 314.

n'aime plus que moi, parce que j'aime sans rougir de la raison qui me fait aimer. Cette raison, c'est la reconnaissance que j'ai pour ceux qui m'adoptent...

» Songez-y donc, et voyez si vous pouvez être ainsi pour moi. J'aimerais mieux terminer tout de suite nos relations et m'en tenir avec vous à des froideurs gauches, seule chose dont je sois capable quand je n'aime pas, que de vous tromper sur les aspérités de mon charmant caractère. Mais je serais bien malheureuse pourtant de rencontrer une femme comme vous, et de ne pas engrener le rouage de ma vie au sien[1]. »

A cette lettre curieuse, dont nous ne donnons ici qu'un extrait, Marie faisait la réponse suivante :

Genève, 15 janvier 1836.

« Vous m'avez écrit une lettre ravissante : une lettre qui me semble *vous* dans ce que vous avez de plus inimitable. Merci. Je vous réponds *subito,* et je vous préviens que je vais être extraordinairement bête. Heureusement que mon écriture se lit vite, ce sera l'affaire de cinq minutes au plus.

» L'un de ces affreux jeunes gens qui ne vous répondent pas[2] m'a donné pour mes étrennes une magnifique perle montée en forme de tortue, symbole, suivant lui, de la *rapidité* et de la *mobilité* de mes idées. Eh bien, ne vous laissez pas rebuter par les écailles de la tortue, qui ne s'effraie nullement des piquants du porc-épic. Sous ces écailles il y a encore de la vie ; sous ces dehors formels et compassés qui doivent vous être antipathiques et qu'une longue contrainte d'esprit, un long étouffement de cœur m'ont fait revêtir, il y a encore de la spontanéité et de la sympathie ; il y a quelque chose, croyez-le, qu'il vous faudra chercher un peu avant parfois, mais qui ne vous trompera jamais. Je ne vous ferai point de promesses : je n'en demanderai pas de vous. En amitié comme en amour, la seule chose que nous devions exiger et que nous puissions réellement promettre, c'est une constante sincérité, une franchise qui prévient le mal ou le répare ; or cette sincérité, cette ouverture de cœur, je me

1. *Correspondance* 315-316. Cette lettre est du commencement de janvier 1836.

2. Franz et « Puzzi ».

sens irrésistiblement entraînée à l'avoir pour vous. Pourquoi? Je ne sais. Peut être parce que le pôle Nord attire le pôle Sud dans l'aiguille aimantée, parce que le nuage électrisé en plus se décharge sur celui qui est électrisé en moins: ou tout simplement, métaphore à part, parce que dès la première heure où je vous ai vue, j'ai senti que ce qu'il y a de si bizarrement contrastant entre nos deux natures pouvait et devait s'harmoniser un jour; car la souffrance humaine, quelque forme qu'elle prenne, est la même dans toutes les âmes, et, quand le génie ou l'amour l'ont ennoblie ou divinisée, elle établit un lien puissant entre ceux qu'elle a marqués de son sceau...

» Mais revenons au porc-épic.

» Supposons que chacune de vos boucles brunes ne soit qu'une déception, une illusion d'optique: et qu'en réalité il n'y ait là que piquants hérissés auxquels doivent se blesser tous ceux qui vous approchent. Supposons que vous soyez mal élevée, fantasque, capricieuse, insupportable en un mot: croyez-vous que le plaisir de vous le dire ne satisfera pas pleinement à ce mauvais instinct qui crie toujours au dedans de nous: *Œil pour œil et dent pour dent*? Si vous me connaissiez, vous sauriez en outre que la case de l'analyse manque à mon cerveau, et que je suis, comme dit un de mes amis, la créature la plus sérieusement illogique qui se puisse rencontrer.

» *Donc*, d'après tout ce qui vient d'être dit, je conclus qu'un traité d'alliance offensive et défensive doit être signé entre George Sand et Marie Trois-Étoiles (ou sept ou douze, suivant qu'il vous plaira). Traité dont la teneur suit :

» ARTICLE PREMIER. — Il a été reconnu que G. Sand est un enfant indiscipliné, taquin, mutin, hargneux, sournois, etc., etc., auquel il sera donné force férules et pensums pour lui apprendre à parler et à écrire correctement.

» ART. II. — Que Marie Trois-Étoiles est un diamant, un cygne, un luth, une Péri, etc., etc., et généralement tout ce qui constitue la créature idéale que l'on ne saurait trop louer, chanter, vanter, encenser en prose et en vers, dans toutes les langues connues, depuis le sanscrit jusqu'au bas-breton...

» ART. III. — Ladite Marie concède à George que tous les aristocrates sont bons à pendre, sous la condition que ledit George lui accordera que tous les républicains sont bons à

noyer; *item*, que S. M. Louis-Philippe est un embryon de tyran, le prototype de l'escamoteur; qu'il est à Guillaume III ce que la taupe est au mineur, à Robespierre ce que la puce est au tigre, à Napoléon ce que le canif est à l'épée, etc., etc.

» ART. IV. — Il a été reconnu que la morale publique est un mot qui sonne creux; qu'elle se compose de quatre-vingt-dix-neuf millions d'immoralités individuelles formant une morale publique d'après le même principe qui veut que deux négations valent une affirmation. Convenu que l'on protestera en pensées, paroles et actions, contre ladite morale publique... »

(Suivent quelques autres articles moqueurs ou mordants, aboutissant à la petite clause restrictive que voici :)

« ... Alors même que je vous aimerais le plus entièrement, le plus absolument, si quelqu'un que je ne nomme pas (*car il vaut bien de n'être pas nommé*, comme dit Obermann), vient me dire de vous tourner le dos, je vous tournerai le dos; s'il me demande de vous dire des injures, je vous dirai des injures; s'il veut que je vous empoisonne, je vous donnerai avec une grâce ineffable, en guise de café, de l'acide prussique dans la plus jolie tasse de Sèvres que je pourrai trouver. Voyez si cette *légère* restriction ne vous effarouche pas; c'est la seule qu'il y aura jamais de moi à vous. »

George Sand trouva cette lettre « charmante, et bonne comme celle d'un ange ». S'avisa-t-elle assez de ce qu'il pouvait y avoir d'aigu, à fleur de plaisanterie, jusque dans les badinages inoffensifs de cet esprit si féminin? Soupçonna-t-elle assez cet ange d'avoir les griffes les plus nacrées, mais aussi les plus coupantes du monde? Il semble qu'elle ait porté sur son amie un jugement trop uni. Elle avait, suivant une de ses expressions, la « fibre épaisse ». Elle *comprenait* trop de choses pour les *sentir* toutes également. Mais surtout, dépourvue de nuances en affection, elle trouvait tout aimable de ceux qu'elle aimait. Le pacte proposé par Marie fut conclu, et George le signa à sa manière. Le roman de *Simon* paraissait dans la *Revue des Deux Mondes*[1]; George demanda à son amie la permission de le lui dédier. Toutefois, pour ménager son incognito, elle remplaça le nom par trois étoiles, qui intri-

1. 15 janvier, 1er et 15 février 1836.

guèrent beaucoup le public. George Sand dédiant un roman à une comtesse! Quelle pouvait bien être cette comtesse?

La dédicace de *Simon* était ainsi conçue (nous transcrivons d'après le brouillon manuscrit[1]) :

« A ***. A madame...

» Mystérieuse amie, soyez la patronne de ce pauvre petit conte.

» Patricienne, excusez les antipathies du conteur rustique.

» Madame, ne dites à personne que vous êtes sa sœur.

» Cœur trois fois noble, descendez jusqu'à lui.

» [Petits pieds, n'oubliez pas le chemin de sa cellule] *(effacé)*.

» Comtesse, soyez pardonnée.

» Étoile cachée, [entendez donc ma voix] *(biffé)*, reconnaissez-vous à ces litanies. »

« L'étoile », qui se souviendra plus tard de ce surnom prédestiné *(Stern)*, félicitait l'écrivain de la vérité des caractères de son roman, louait et admirait son génie, et poussait à son tour jusqu'à la litanie son remerciement ému :

« Vous contez comme quelqu'un qui peut toujours dire : *J'y étais*. Rien de cherché, rien d'apprêté dans votre manière; on sent chez vous abondance et surabondance :

Même quand l'oiseau marche...

» Vous écrivez comme on respire quand on a la poitrine libre et forte, et qu'on vit dans une atmosphère pure : et toute cette vie qui est en vous, vous la donnez à l'arbre, à la mousse, à la pierre; on devient panthéiste avec vous sans le savoir et sans le vouloir. O vous êtes un grand poète, Madame! » (Ce *Madame* sera relevé par George Sand.) « Il y a dans *Simon* une bonne odeur d'encens catholique qui m'a singulièrement plu, et j'ai versé de pieuses larmes sur la Bible de la bonne mère Félicie et sur les dalles de l'humble église où Simon s'agenouille auprès de Fiamma. Quel noble type vous avez toujours au dedans de vous! Je vous admire, George, et, du

1. Le texte imprimé porte : « A madame la comtesse de ***. » Le manuscrit appartient à madame la marquise de Charnacé.

fond de mon cœur, je vous adresse des *litanies* que vous écouterez, j'espère. » (Genève, 20 février 1836.)

***

Là-dessus, un grand silence de trois mois, ou peu s'en faut. Un événement décisif s'accomplit alors dans la vie de George Sand. Elle livre la dernière bataille pour sa liberté, pour son travail, pour l'avenir de ses enfants : elle se sépare de son mari. Tant qu'elle a pu, elle a reculé devant une solution violente. Mais l'« ennemi » (il faut bien convenir que M. Dudevant a justifié ce nom de tout point) l'a forcée au scandale. Injures, brutalités, menaces d'assassinat suivies presque d'effet si des tiers ne s'étaient interposés, il a tout fait pour rendre un éclat inévitable. Il a voulu cet éclat, qui doit constituer pour lui une revanche, à défaut d'une vengeance. Un accord avait été consenti, il l'a violé; un premier procès, qu'il a rendu nécessaire, est perdu par lui à La Châtre, il en appelle à Bourges. C'est trois mois, c'est six mois d'une vie impossible qu'il inflige à sa femme, c'est toujours cela de gagné. Et pendant ce temps, George Sand, arrachée à Nohant, tantôt s'abrite chez un ami, dans un quartier solitaire de La Châtre, d'où elle ne sort que la nuit, pour courir à cheval les grands bois solitaires à la clarté romantique de la lune, tantôt se cache à Bourges pour suivre le procès incognito, et griffonne hâtivement quelques billets sur une table d'auberge.

Mais quel cri de délivrance après la victoire! Elle va se livrer à une « galopade furieuse », s'il faut l'en croire. Le fait accompli, en réalité elle se rassoit et se rassérène. Entre les deux jugements, forte d'un premier succès, elle reprend confiance, ressaisit la plume, et fait tête aux ennemis littéraires: la *Revue de Paris* publie la *Lettre à monsieur Nisard*. L'occasion de mordre est trop belle pour les confrères de lettres, et ils n'y manquent pas. Elle s'en doute, mais elle veut l'ignorer, se ramassant de plus en plus dans sa force et dans son dédain. Elle n'est ni combative, ni agressive; mais quelle énergie de résistance, quelle endurance invincible! et aussi, au fond, quelle dégoût de la vie petite, de ses empêchements mesquins! Ce n'est plus une virilité

d'emprunt qu'elle étale, c'est sa force même qui éclate comme à son insu. Après cela, si quelque mot un peu dur, — mais rarement immérité, — lui échappe dans sa correspondance intime, qui aurait le courage de lui en faire reproche? Elle se soulage avec Liszt et son amie[1] :

« Je n'ai pas vu Janin, et je ne sais pas s'il a écrit contre moi. C'est vous qui me l'apprenez. Je n'irai pas aux informations. J'ai le bonheur de ne pas lire de journaux et de ne pas en entendre parler. Je n'ai pas vu Musset, je ne sais s'il pense à moi, si ce n'est quand il a envie de faire des vers et de gagner cent écus à la *Revue des Deux Mondes*[2]. Moi, je ne pense plus à lui depuis longtemps, et même je vous dirai que je ne pense à personne dans ce sens-là. Je suis plus heureuse comme je suis que je ne l'ai été de ma vie. La vieillesse vient. (Elle avait trente et un ans et demi.) Le besoin des grandes émotions est satisfait outre mesure. J'ai par nature le sommeil paisible et le caractère enjoué. Les affections saintes et durables sont ce qu'il faut, après trente ans d'une vie ravagée par tous les hasards. J'ai d'excellents enfants, d'excellents amis qui me font oublier le passé et ses orages. J'ai de charmants ennemis, dont je m'occupe le moins possible. J'ai le goût des voyages, je pourrai le satisfaire au plus tard l'année prochaine. J'ai le goût de l'étude, mais malheureusement je comprends très peu de choses, et je lis si lentement et si péniblement que je n'apprends rien. Je n'ai pas le goût du travail.

» Dès que toutes mes affaires seront en ordre, je me croiserai les bras, je dormirai douze heures sur vingt-quatre, et je fumerai cinquante cigarettes par jour. Voilà bien des projets et des éléments de bonheur. Convenez-en. Couronnez tout cela par la passion de la musique, à laquelle je n'entends rien, mais qui me jette dans des extases et dans des ravissements

1. Lettre du 5 mai 1836, à Liszt. (Passages inédits.)

2. Rappelons, pour expliquer ce coup droit, que la *Nuit de mai* parut peu de semaines après la rupture définitive, le 15 juin 1835 ; le fragment de la *Confession d'un enfant du siècle*, le 15 septembre ; et la *Nuit de décembre*, le 1er décembre de la même année. — La *Confession* venait elle-même de paraître, mais George Sand, absorbée par ses affaires, ne l'avait pas encore lue. Elle ne tarda pas à la lire. Voir ci-après.

qui ne sont pas de ce monde, et qui me fait accoucher de temps en temps de quelque déclamation bien ampoulée et bien bête, après quoi je m'imagine avoir fait merveille, et j'ai l'estomac tout à fait soulagé.

» Voilà où j'en suis, moi! — Et vous? — Vous êtes heureux, vous êtes jeune; belle chose que l'amour à vingt ans! Si j'avais vingt ans, je ne m'amuserais pas à vous écrire mille sornettes sur tout ce qui n'est pas l'amour. Je vous raconterais une belle vie bien pleine, à mettre en regard de la vôtre. Tout cela est loin derrière moi. Il faut bien que le temps marche, et il y a des grâces d'état qui font qu'on s'arrange de tout, de même qu'on se lasse de tout. Ce dont on ne se lasse pas, c'est de la bonté jointe à l'intelligence. Je crois que vous avez trouvé un trésor dans Marie. Gardez-le toujours, Dieu vous en demandera compte au ciel, et si vous n'en avez pas bien usé, vous serez privé pour l'éternité du son des harpes célestes. Moi, je suis bien certaine de n'entendre en l'autre vie que les guimbardes du Diable et la grosse caisse de l'enfer. J'ai eu un trésor aussi. C'était mon propre cœur, et j'en ai mal profité. Ce qui vous tue, voyez-vous, c'est d'apprendre à lire et à écrire. Quand Dieu a fait une belle nature, tout ce que les hommes prétendent y ajouter la corrompt et la déforme. Si on m'avait laissé garder mes chèvres, je serais encore jeune. »

Marie rendait confession pour confession. C'est un duo de femmes qui ne se croient pas écoutées et qui se peignent telles qu'elles se voient, dans la disposition du moment :

(15 mai 1836). — « ... Vous me croyez une haute intelligence, je n'en ai aucune; je n'ai que de bons instincts. Le beau m'attire puissamment du plus loin que je l'aperçois, mais je suis une nature toute passive, et ma pensée ne réagit sur rien.

» ... Je ne pense pas que vous deviez rencontrer chez une femme la *sécurité* d'intimité que vous trouverez chez moi. Acceptez-moi comme une *bonne* femme, une espèce de folle tranquille, comme dit Franz, qui vit au soleil et s'amuse des journées entières à regarder le cours d'un ruisseau et à y jeter des feuilles de saule, rêvant, souriant, pleurant, sans qu'on sache pourquoi, mais s'éveillant parfois comme une lionne quand vient le jour du danger, quand l'amour ou l'amitié font

entendre leur voix, et qu'il s'agit de mourir ou de vivre pour ce qu'on aime. »

Cette fois, l'amitié est mûre. Les épanchements ont fait place aux protestations. L'« état d'âme », comme on dit, des deux correspondantes se reflète sans apprêt dans leurs lettres, et elles abordent sans aucune arrière-pensée les sujets les plus intimes. Parmi les noms qui reviennent sous leur plume, on rencontre souvent Sainte-Beuve et Musset, Sainte-Beuve confident et Musset auteur. Du premier, on ne veut ni ne peut rien dire encore; le moment n'est pas venu. Quant au second, il est difficile de passer sous silence une lettre dont un fragment est déjà connu du public[1] :

« Je vous dirai que cette *Confession d'un enfant du siècle* m'a beaucoup émue en effet. Les moindres détails d'une intimité malheureuse y sont si fidèlement rapportés depuis la première heure jusqu'à la dernière, depuis la *sœur de charité* jusqu'à l'*orgueilleuse insensée*, que je me suis mise à pleurer comme une bête en fermant le livre. Puis, j'ai écrit quelques lignes à l'auteur pour lui dire je ne sais quoi : que je l'avais beaucoup aimé, que je lui avais tout pardonné, et que je ne voulais jamais le revoir. Ces trois choses sont vraies et immuables. Le pardon va chez moi jusqu'à ne jamais concevoir une pensée d'amertume contre le meurtrier de mon amour, mais il n'ira jamais jusqu'à regretter la torture. Je sens toujours pour lui, je vous l'avouerai bien, une profonde tendresse de mère au fond du cœur. Il m'est impossible d'entendre dire du mal de lui sans colère, et c'est pourquoi quelques-uns de mes amis s'imaginent que je ne suis pas bien guérie. Je suis aussi bien guérie cependant de lui que l'empereur Charlemagne du mal de dents. Le souvenir de ses douleurs me remue profondément quand je me retrace ces scènes orageuses. Si je les voyais se renouveler, elles ne me feraient plus le moindre effet. Je n'ai plus la foi. Ne me plaignez donc pas, belle et bonne fille de Dieu. Chacun goûte un bonheur selon son âme. J'ai longtemps cru que la passion était mon idéal. Je me trompais, ou bien j'ai mal choisi. Je

1. 25 mai 1836, fragment inédit. Les premières lignes de ce morceau ont été publiées par madame Arvède Barine, dans son étude si délicate et si équitable sur les amours de George Sand et de Musset. (*Alfred de Musset*, p. 60.)

crois à la vôtre, et suis convaincue que l'ayant connue si complète et si belle, vous ne pourriez survivre à sa perte. Si vous aviez mon passé à la place de votre présent, je crois que vous mettriez comme moi le calme au-dessus de tout. »

Calme trompeur, bonheur illusoire. Ni l'une ni l'autre n'en est où elle croit. Pour George Sand, il faudra encore de longues années d'attente, d'épreuves et de combats, avant qu'elle s'installe enfin dans cette paix qui devait rayonner autour de sa glorieuse vieillesse. Pour son amie, elle touchait, malgré les apparences du bonheur le plus rare, à la période la plus douloureuse de son existence. La crise de passion se compliquait chez elle d'une crise de croyance, et elle commençait à pressentir tout ce qu'elle serait capable de souffrir avant peu :

(19 juillet 1836) « ... Vous êtes dans la ligne ascendante, et j'ai bien peur d'être sur une mauvaise pente, inclinant de plus en plus vers un doute qui me ronge; car, je le sens, ma patrie n'est point ici et je ne sais où la chercher. La foi de mes premiers ans a disparu sans retour; je ne puis croire aux vains systèmes des philosophes, et les vagues élans des poètes ne me suffisent pas; je ne saurais comme eux m'en tenir à l'interjection, et je ne crois pas, quand j'ai dit : *O mon Dieu*, avoir rempli tous les devoirs de la créature envers son créateur. »

La plaie inguérissable est là; et quiconque a suivi un peu Daniel Stern à travers ses œuvres de l'âge postérieur, n'a pas manqué d'occasions pour la sonder. Que dire des lettres intimes!

Cependant, ces éclipses de lumière sont rares, à la date où nous sommes. Marie pétille encore de jeunesse, de grâce et d'esprit. Elle attend son George, maintenant libre. Elle lui écrit du haut du Salève, et la lettre qui s'est terminée en cri de douleur commençait comme une idylle. Seule dans une cabane, livrée à l'air pur, et promenant son regard de poète sur le magnifique panorama qui se déroule à ses pieds, Marie décrit son ménage rustique : une table de bois, trois chaises de paille, un lit sans rideaux et un miroir à barbe. Quand elle sort, gracieuse comme une reine déguisée en bergère, les Savoyards la saluent d'un : « Il fait bien chaud, *Mademoiselle!* » A Nohant, c'est la même joie à la même date, mais rendue combien plus profonde par la reprise de possession! C'est le

premier tressaillement d'amour de George Sand pour sa bonne terre de Berry, traduit en style humoristique : « Je prends possession de ma pauvre vieille maison, que le baron[1] veut bien enfin me rendre, où je vais m'enterrer avec mes livres et mes cochons, décidée à vivre agricolement, philosophiquement et laborieusement, décidée à apprendre l'orthographe aussi bien que M. Planche, la logique aussi bien que feu mon précepteur[2], la métaphysique aussi bien que le célèbre M. Liszt, élève de Ballanche, Rodrigues et Senancour... Mais ces graves études ne m'empêcheront pas d'aller voir de temps en temps mes mioches à Paris, et vous autres, là où vous serez. Hirondelles voyageuses, je vous trouverai bien, pourvu que vous me disiez où vous êtes, et je serai heureuse près de vous tant que vous serez heureux près de moi[3] ».

Quelques jours après, elle réalisait son rêve : Maurice revenait de Henri IV tout joyeux, sachant sa mère heureuse; la belle petite Solange rentrait au bercail, fraîche et forte comme à son ordinaire; et tous trois, gais et dispos comme ils le furent rarement depuis, prirent leur volée vers la Suisse, d'où ils ne revinrent qu'à grand regret au commencement d'octobre, après que Marie eut formellement promis de les visiter à Nohant.



Cependant, chez les Fellows, la lune de miel achevait son premier quartier, peut-être même son second. Fut-ce nécessité, prudence ou jalousie, Marie rentrait avec Franz à Paris, et le couple irrégulier prenait pied en plein quartier artistique et littéraire, à l'Hôtel de France, rue Laffitte, n° 23. A peine débarquée, la maîtresse de céans voulut s'entourer, et elle commença par faire venir George Sand :

(18 octobre 1836) « Nous voici depuis deux jours à Paris. Venez donc loger chez moi, rue Neuve-Laffitte, Hôtel de France; on est très bien, pas trop chèrement. J'y ai une chambre et un salon assez pompeux; si vous voulez, je vous

1. M. Dudevant.
2. Deschartres.
3. *Correspondance*, II, 19. (18 août 1836.)

retiendrai une chambre, et mon salon sera à votre disposition tout le jour pour recevoir vos amis. Nous serons sûres de cette façon de nous voir beaucoup. Je sens que cela m'est devenu nécessaire. Vous êtes la seule personne au monde (le vieux fellow excepté bien entendu), qui ait laissé bien loin en arrière ces exigences dont vous vous moquez si bien dans votre lettre de Fribourg. Allez, tout orgueilleuse que vous êtes, vous ne saurez jamais combien vous êtes admirablement bonne! »

George Sand répondait aussitôt :

« Nohant, 22 octobre 1836. — J'accepte avec joie la proposition. Retenez-moi une chambre et faisons ménage comme avant et comme après, — *posteriori* comme dit Franz, ce qui signifie *Nohant* pour moi. J'arriverai le 24 au soir, peu d'heures après ma lettre. Ayez-moi une chambre avec un grand lit pour Solange et moi, et un sofa ou pliant pour Maurice. Nous serons en commun pour le salon comme pour les amis. Ceux des miens qui vous déplairont, on les recevra sur le palier. Au revoir, donc. Je suis heureuse de vous retrouver, mes bons enfants! A vous, PIFF. »

Cela dut faire un curieux ménage. Il est fâcheux que cette époque de l'Hôtel de France ne nous soit pas mieux connue, car elle marque, si brève qu'elle ait été, dans l'histoire des deux femmes. Placées toutes deux hors la société, elles se créaient, sur un terrain neutre, une sorte de milieu à elles, composé d'éléments de divers mondes. L'union de deux natures aussi contraires pour une tentative commune avait de quoi piquer la curiosité, attirer les célébrités un peu indépendantes. Mais il était visible que leurs cas était différents. Si l'une fournissait surtout l'appoint de son nom et de ses amis, l'autre, véritablement faite pour la vie de société et pour la conversation, sentait que le prestige des manières lui assurait une place à prendre dans un cénacle mi-artistique, mi-littéraire, et, en attendant que la politique s'en mêlât, elle formait déjà dans son esprit le salon où elle trônerait.

Les premières réunions à l'Hôtel furent assez bigarrées. Liszt amenait des artistes, George Sand des écrivains, voire des républicains. Le journalisme littéraire s'y faufila ; l'élément étranger y dominait. Lehmann y crayonnait ; Sainte-Beuve s'y

divertissait; Lamennais parut, et disparut aussitôt. Le Polonais abondait, l'Italien n'était pas rare, et l'Allemand goûtait un des rares salons où l'on sût parler de Francfort et de Weimar. Enfin, outre les princesses de passage qui se montraient parfois. il y avait au moins une femme qu'on était sûr de rencontrer, madame Marliani, Carlotta pour les intimes.

La Marliani était une Italienne, — à moins que ce ne fût une Espagnole, — qui avait épousé le consul d'Espagne résidant à Paris. Elle était laide, mais bonne; peu intelligente, mais si obligeante! Sa vocation était d'admirer de confiance; elle s'y livrait en général au petit bonheur, mais cette fois elle était si bien tombée, avec George et Marie, qu'elle crut à son discernement. Elle était visiteuse, parleuse, complimenteuse. Elle donnait à dîner, et mettait le pauvre Lamennais entre Pierre Leroux et une princesse de Wurtemberg; l'abbé en fit une maladie. Mariée à un homme fin, spirituel et infidèle, qui était fort répandu dans la colonie consulaire et même dans quelques autres, elle grisait aux soupers et enflammait aux lumières son innocente cervelle de hanneton. On la trouvait partout; et partout elle était devenue aussi indispensable qu'elle était inévitable. Elle n'était pas officieuse, elle était l'office incarné. Elle préparait les entrevues, réparait les brouilles quand elle ne les aggravait pas, soldait les mémoires, s'acquittait des commissions délicates. Elle avançait ou empruntait; ou vous aviez de son argent, ou elle avait du vôtre. Bref, il était impossible de ne pas s'en servir quand on l'avait connue. Excellente femme, au demeurant, « grande avaleuse de graine de ricin », dit madame d'Agoult, et qui avalait avec la même facilité des couleuvres.

Cette femme fut dès lors mêlée à l'intimité de George et de Marie. Enthousiaste de toutes deux, elle n'eut d'autre ambition que de les servir, — naturellement. Et elle le fit à sa manière. Mais n'anticipons pas.

La vie en commun, à l'Hôtel de France, avait duré deux mois et demi, ce qui n'est pas peu, et la séparation, qui ne devait pas être longue, eut lieu vers le 5 janvier 1837. George Sand, fatiguée de Paris, peut-être ennuyée de ces longues conversations qui n'étaient pas son fort, retournait à Nohant, où elle avait déjà préparé, dès le début d'octobre, la

chambre de Marie. Elle y avait déjà installé son portrait, et se charmait d'avance à l'idée de l'avoir tout à elle, et de pouvoir, comme jadis, parer cette jolie tête et même la peigner de ses propres mains.

Cependant l'hiver était malsain : le choléra venait d'éclater en Italie : la grippe, la fièvre sévissaient à Paris. Marie fut très sérieusement atteinte :

(31 janvier.) « Savez-vous que j'ai failli mourir? Mais le bon Dieu n'a pas voulu de moi encore, il me laisse le temps de devenir un peu plus digne du ciel. Il a bien fait : je veux voir Nohant; je veux vivre de votre vie, me faire l'amie de vos chiens, la bienfaitrice de vos poules ; je veux me chauffer de votre bois, manger de vos perdrix, et raviver ma pauvre machine amaigrie et ébranlée à l'air que vous respirez. Sans vous en douter, et sans que je m'en doute moi-même, vous avez guéri mon esprit d'une langueur que je croyais incurable. Vous en ferez autant de mon corps, et je vous devrai ce que personne peut-être n'eût jamais pu me donner, la faculté de jouir de mon bonheur. »

Quelques jours après, Marie pouvait enfin se mettre en route, escortée par un futur homme de talent, qui était alors un bon jeune homme fort emprunté et très brocardé par les deux femmes : il avait nom Eugène Pelletan. « Fellow-Crétin », mal remis d'un mal de gorge, restait à Paris et ne devait rejoindre son amie qu'au bout de trois semaines.

Au physique comme au moral, c'était une malade qui arrivait à Nohant. L'amitié, secondée par la belle nature, fut le meilleur des traitements. La cure opéra dans la mesure où elle pouvait opérer. Le soulagement fut presque instantané : « George est de bien meilleure humeur qu'à Paris, — écrit Marie dès le 7 février, à l'ami et au témoin de sa vie, Louis de Ronchaud, — et moi je commence à me mieux porter depuis que je vois par ma fenêtre des mélèzes couverts de givre, et que j'ai tous les matins un bouquet de violettes fraîches sur ma table[1]. » Trois semaines après : « Je me plais toujours beaucoup ici. Mon affection pour George est dans une phase croissante. La campagne lui vaut mieux que Paris, et à moi aussi. » (28 février.) — Même note un peu plus tard, quoique tempérée

1. Les lettres à Louis de Ronchaud sont inédites comme celles à George Sand.

par une observation critique : « Permis à vous d'aimer George. Je ne suis pas jalouse en amitié, et, *si je l'ai été en amour*, j'espère m'être guérie de cette folie du cœur. George d'ailleurs est la seule femme avec laquelle je pourrais vivre longtemps sans fatigue. Mon séjour à Nohant a donné de la *solidité* à mon amitié. Je sais mieux à présent à quoi m'en tenir sur ses qualités et sur ses défauts. C'est là l'essentiel. Le tout est de bien regarder une fois en face. » (10 mars.)

Il est facile de démêler, dans ces confidences nuancées, quel bien moral retira de Nohant une nature éprise de méditation, et d'autre part ce qui resta incurable dans une âme chaque jour plus convaincue d'avoir joué sa vie sur une chimère. Oui, l'amitié masculine de George la réconfortait : oui, la vie campagnarde de Nohant, avec les chevauchées dès l'aube, les promenades botaniques, les nobles lectures, les causeries sur l'art et la beauté, sur la vie et sur la mort, sur Shakespeare, Geoffroy Saint-Hilaire et la république de l'avenir, toute cette atmosphère saine agissait comme un tonique sur l'organisme fébrile de la jeune femme; — mais non, sa santé morale n'était pas rétablie pour cela... Mysticisme et scepticisme, tel était l'éternel combat qui se livrait en elle; et plus elle avançait, plus l'incrédulité poursuivait ses ravages. Elle avait cru trouver dans l'amour le dénouement de la crise, la conciliation des deux forces contraires qui se disputaient son cœur et sa tête : et voici que l'amour trahissait sa suprême espérance. Avec trop d'esprit pour s'enflammer longtemps, trop d'expérience du monde pour ne pas se voir dans les yeux d'autrui, trop d'ardeur pour ne pas s'exalter et trop de sens pour ne pas se juger, elle figurait assez ce personnage de Musset qui veut croire, qui a besoin de croire, et qui ne le peut pas. A mesure qu'elle avançait plus loin, dans la pensée solitaire comme dans la passion aventurée, elle se brisait davantage en alternatives d'élans et de chutes, les élans devenant toujours plus courts et plus fiévreux, les chutes toujours plus profondes. Son cœur ne pouvait jamais savoir la veille comment il battrait le lendemain.

Aujourd'hui, c'est l'art qui verse l'ivresse; l'amant est là, l'artiste que Paris attend pour l'acclamer; il dit adieu à l'amante, aux arbres du vieux parc, à la nature : « Liszt a

été admirable ici la veille de son départ. Il a joué du piano, — improvisé, — comme il me parle quelquefois. L'aile flamboyante du chérubin planait au-dessus de lui. Ce fut une belle et grande soirée. » (10 mars.) La nuit passe, rien n'a troublé le calme accoutumé, et pourtant, quelques heures après, voici ce que l'amante écrit à l'ami :

« Je suis mortellement triste ce matin. Je viens de pleurer amèrement. Le soleil est radieux pourtant. Je n'ai pas lu Obermann, je n'ai pas pensé aux morts. Pourquoi donc mon âme déborde-t-elle de douleur? O mon Dieu, mon Dieu, serait-il vrai qu'*Il* s'est condamné à une tâche impossible? Mon cœur serait-il un vase sans fond dans lequel il jette en vain tous les trésors de son génie et de son amour?... et cet amour et le mien, est-ce autre chose que le sublime mensonge de deux êtres qui voudraient se donner l'un à l'autre un bonheur auquel chacun d'eux ne croit plus pour lui-même? O mon ami, ne me demandez point pourquoi je souffre. Personne ne le saura jamais. Ne me parlez pas de cette lettre quand nous nous reverrons : je l'aurai oubliée, et peut-être ce jour-là me croirai-je encore jeune et vivante! Aujourd'hui, je sens la dent venimeuse du serpent qui dort toujours sur mon cœur, et que ses battements trop violents éveillent pour me mordre. Il est, peut-être, bien coupable de souffrir ainsi, et bien lâche de s'en plaindre? Mais en ce moment j'ai besoin de parler, de parler surtout à un absent, à un ami qui ne puisse pas me dire que j'ai raison ou que j'ai tort. A-t-on tort ou raison de mourir? Croyez-moi, ne vous jetez jamais dans le sein d'une femme pour lui demander ce que vous ne trouvez pas en vous; vous rêverez du ciel sur sa poitrine, vous entendrez les anges vous parler par sa bouche, vous aspirerez l'infini sur ses lèvres... et puis, vous sentirez que tout cela est une ombre insaisissable qui passe, et vous resterez seul à pleurer comme un enfant ou à blasphémer comme un vieillard. Écoutez-moi quand je vous le dis, ne croyez pas à l'amour, car ici-bas, il n'y a point d'amour![1] »

Quelques jours après, elle n'y peut tenir; elle part, tombe à

1. « Vendredi matin, Nohant, 11 mars 1837. » (A Louis de Ronchaud.)

Paris chez la Marliani, — qui l'accueille et la loge chez elle, — prend sa part des ovations faites à Liszt, dîne avec Lamennais, donne une soirée, reçoit les offres d'Alfred de Musset (au sujet du fameux échange de lettres avec George Sand qui devait toujours se faire et ne se fit jamais), s'occupe des manuscrits de son amie à placer, bref, s'agite, s'étourdit et revient à Nohant le 1er mai, calmée, pour goûter de nouveau une vie heureuse et confiante. L'accès est passé. D'aimables caprices lui succèdent. On veut briller, fût-ce en Berry, et on y réussit, trop peut-être. On arbore la « robe Ronchaud », dont l'effet est foudroyant. « Jamais je n'ai été aussi keepsake : il y a de quoi rendre amoureux tous les beaux de la province, de vingt à soixante ans... » (Ici, un coup de ciseau, de ces fins ciseaux que l'auteur promena dans ses lettres, quand elle les rassembla beaucoup plus tard, on devine avec quelle intention.) Cela s'appelle se rendre justice; Marie, en veine de conquête, se rend toujours justice. Voici Bocage et Mallefille, deux habitués de Nohant, captés au passage, en trois coups d'éventail. Voici d'autres amis de la châtelaine, Suzanne et Didier, partis « l'un *épris* et l'autre *dépris* ». L'amitié des deux femmes n'en souffre pas, du moins sur le moment même, car le bon George ne connaît pas plus la jalousie en amitié qu'en amour. Tout de même, voilà deux personnes bien dissemblables, dont l'une peut sembler bien tranquille et l'autre bien fantasque. « Nous nous sommes mis, George et moi, à écrire une espèce de journal quotidien de nos impressions et réflexions de la journée. Comme Ronchillaud est curieux, il fera des bassesses pour avoir la clef de ce fameux livre, n'est-ce pas ? » (18 juin 1837.)

Cette clef, nous ne l'avons pas plus que Ronchaud ne l'eut probablement lui-même; mais nous imaginons que le journal nous révélerait peu de choses que nous ne soupçonnions déjà. S'il avait fallu, pour maintenir une si étrange amitié, une force et un besoin d'illusion romanesque tels que les lectrices de M. de Senancour étaient seules capables de s'en donner, l'instant psychologique était venu où le moindre acte, le moindre soupçon, ou même le simple effet du temps devait mettre à néant cette illusion et coucher cette amitié morte côte à côte avec les romans qui ont cessé de plaire

*
* *

Dès que Marie a quitté Nohant, le 26 juillet 1837, pour passer en Italie avec son ami, la correspondance reprend, mais pour se ralentir. L'une se plaint d'être négligée, l'autre parle de lettres perdues : « Genève, 13 août. — Je n'ai point de vos nouvelles, ce qui m'attriste beaucoup... Tâchez de ne pas donner le petit coin qu'occupe la princesse Mirabelle dans votre cœur, car elle n'aime pas à déloger. » — « Nohant (août ou septembre). — Chère Princesse, je ne sais pas comment font *les autres*, ils reçoivent de vos nouvelles et vous font parvenir leurs lettres. Moi, je vous écris à Genève, et il paraît que vous étiez partie. Je vous ai écrit à Venise, et il paraît que vous n'y êtes pas arrivée. » On sent percer quelque impatience sous ce début. Le reste manque d'enthousiasme, malgré une évidente bonne volonté : on commence à se trop connaître. « Dites-moi l'effet que ma chère Italie aura produit sur le cerveau musical et humanitaire de votre crétin. Quant à vous, je ne doute pas d'un débordement d'enthousiasme, sauf pas mal de *si* et de *mais*. Je compte toujours que la Piazzetta, la place Saint-Marc, les lagunes et le clair de lune de Venise vaincront toutes vos rechigneries de Princesse. J'ai essayé de vous faire l'itinéraire en question[1] mais je crois que c'est impossible. J'ai une foule de tableaux ravissants dans la mémoire, et pas un nom, pas une indication précise. Cette infirmité est déplorable et va toujours *crescendo*.

» Adieu, chère mignonne. Vous ne serez jamais *délogée*, quoi qu'il arrive. Piffoël n'est point une crème fouettée. Il vous embrasse tous deux et reste tout à vous pour toujours. »

Le ton a baissé, et les protestations sont froides. Le coup de patte, en passant, est encore discret, mais la griffe va déjà se faire sentir chez la plus féline des deux :

« Bellagio, 24 septembre 1837. — Vous oubliez les Fellows, mon bon George, ce qui est tout simple, mais fort vilain, ainsi qu'une quantité d'autres choses toutes simples. Les Fellows

1. Allusion à une lettre perdue.

ne vous oublient point : ils vous promènent avec eux sur les bords du lac de Côme et vous associent à toutes leurs impressions dans ce pays vraiment digne de vous. C'est le pays des amants et des poètes, et je pense que vous êtes plus que jamais l'un et l'autre ; je me figure que vous êtes rentrée dans une phase tout italienne : les rêves ascétiques et les songes robespierriens ont disparu comme vos belles brumes des Couperies au lever du soleil. Dites-moi si je me trompe. »

La question était peut-être un peu vive. George Sand avait pour le moment autre chose à faire qu'à se confesser. Sa mère venait de mourir ; elle-même ruminait d'adopter les enfants de Pierre Leroux, sa nouvelle idole, et de les élever ; pendant ce temps-là, M. Dudevant enlevait Solange, l'emmenait à Nérac, et George Sand jetait vite Maurice à la garde de la Marliani pour courir après sa fille, la rattrapait, la ramenait. Carlotta, de son côté, ramenait Maurice à Nohant, et, le 16 octobre, les deux femmes écrivaient ensemble à Marie. « Voici la cinquième fois que je vous écris, disait George. Il est décidé que mes lettres ne vous arriveront pas. Peut-être, à la faveur de celle de Charlotte, *arriverai-je* à vous faire *arriver* celle-ci [1]. » Quant à Charlotte, elle abattait des noix avec un tact admirable : « Je me sens heureuse d'avoir pu faire ce séjour près de notre amie ; ce n'est que dans l'intimité et en vivant sous le même toit qu'on comprend réellement les gens qu'on aime. Vous savez mieux que personne ma vive sympathie pour George ; je ne m'en étonne plus, c'est une lyre dont toutes les cordes résonnent à mon cœur et à mon esprit ! Pour vous, chère Marie, qui l'aimez aussi, peut-être l'avez-vous moins sentie et moins étudiée, absorbée, concentrée comme vous l'êtes par un sublime amour ! Vous rendez-vous bien compte de tout ce qui se passe autour de vous ? Vous me faites grand bien en me parlant de votre bonheur sans nuages et de votre goût pour l'Italie. Mon mari me dit aussi que les bords du lac de Côme sont ce qu'il connaît de plus délicieux... »

Cependant, Marie promenait son rêve autour des îles Borromée, le long du lac de Côme, tâchant de le prolonger le plus qu'elle pouvait, se disant hautement guérie dans ses

1. *Correspondance*, II. 93.

lettres à George, accusant tout bas plus d'une rechute à l'ami qui dès lors fut le seul à savoir ses secrets. Elle ne voulait pas qu'il fût dit qu'elle souffrait ; et quand George lui écrivait candidement, la croyant sur parole : « Il me semble que vous êtes calme, heureuse et forte : *ma mission est remplie* [1] », — ce qui était du reste un bon moyen d'excuser la rareté de ses lettres, — elle ne se doutait pas que son amie passait encore par une crise de jalousie ou de désespoir. Les dernières lettres de Marie à George Sand ont quelque chose de décousu, de forcé, et ce sont pourtant les plus brillantes. Peut-être l'auteur lance-t-il quelques airs de bravoure, comme pour essayer ses forces littéraires ; peut-être fallait-il que cet esprit mordant et charmant fût sous l'influence d'un caprice pour briller de tous ses feux, pour nous éblouir au mouvement tournant de ses facettes.

Côme, 9 novembre 1837.

« ... Je suis encore sous l'effet d'un de ces rires immenses, inextinguibles, qui vous ôtent tout à coup dix années de dessus les épaules, et ce rire est né à votre occasion. Le crétin a un ami, bien digne de lui comme vous allez voir, qui s'occupe *beaucoup de littérature*, et avec qui je m'exerce à parler italien. Tout à l'heure donc, je m'amusais à lui nommer les unes après les autres nos *célébrités contemporaines* en lui demandant ce qu'il en pensait, et je lui disais : « *Conoscete i libri di George Sand?* — *Si, signora* (ici une moue indéfinissable voulant dire à peu près : ce n'est pas le Pérou), *mi piace di più...* », je crus entendre : Victor Hugo ; pourtant, pour plus de sûreté, et comme par un pressentiment de la joie qu'il allait me donner, je lui fis répéter le nom : « *Mi piace molto di più, Paul de Kock!* » O soleil ! voile ta face ! O lune ! rougis de honte ! Il y a dans le monde que vous éclairez une cervelle (et cette cervelle n'est pas celle d'un chat de gouttière), qui préfère Paul de Kock à George Sand. Du reste, rien n'est drôle comme les notions littéraires des Milanais : ils sont furieux contre Balzac parce qu'il a « *mal parlato delle donne* » ; et l'on a publié contre lui un volume intitulé *l'Onore italiano*

1. *Correspondance*, II, 101.

vendicato da Balzac. Je me garde de lire tout cela, comme vous pensez, et je ne suis guère plus au courant de ce qui s'imprime en France. En fait de poésie, je trouve un charme inexprimable à me faire chanter par les filles du village quelque chanson analogue à celle-ci :

La Teresina non è contenta
Da mangiar polenta (bis) :
La Teresina non è contenta
Da mangiar polenta di collazione.

» C'est un peu moins élevé de sentiments et un peu moins riche encore d'images que le fameux *Si le roi m'avait donné;* mais, chanté dans cette douce langue italienne par de jolies filles aux dents de perles, cela vaut bien un sonnet de Sainte-Beuve et même un vaudeville de Bignat[1] .»

. . . .

« Ce que vous me dites de Mallefille m'a amusé. Vous êtes de drôles de gens, vous autres poètes, et nous qui formons l'épaisse phalange du *sensorium commune*, nous rions sous cape de vos imaginations ailées. Vous rappelez-vous nos querelles au sujet de M***? Combien il était laid, stupide, sot, vaniteux, intolérable? Vous sembliez animée contre lui d'une de ces fureurs qu'Homère met dans le cœur de Junon et de Vénus, et j'en étais réduite à vous dire à *mezza voce* que je croyais qu'il était nécessaire de savoir vivre en paix avec les petites vanités d'autrui, sous peine de vivre dans la solitude, et qu'après tout le plus difficile était peut-être encore de rester en paix avec sa vanité propre. Et les *vice versa!* Combien n'en trouverai-je pas? Que d'enthousiasmes effacés, que d'étoiles filantes dans votre ciel! La pauvre Mirabelle n'aura-t-elle pas son tour? Mais non, vous l'avez dit, *Cretins and Piffoels did far alliance* et ce sera pour l'éternité. Et s'il se peut encore, par delà. »

Citons encore, à plusieurs mois de distance, la lettre délicieuse datée de Gênes, 4 juillet 1838 :

« ... Ce qui est charmant ici, ce sont les illuminations presque continuelles, les feux d'artifice, etc., etc., qu'ils font en l'honneur de leurs saints. L'aspect de la ville, vue de la mer par

1. Étienne Arago.

un de ces soirs de fête, est vraiment féerique. Avant-hier nous sommes allés à Chiavari (mi-chemin de Livourne), où l'on se réjouit trois jours durant pour célébrer la Madone dell' Orto. L'église reste ouverte toute la nuit; grande église assez simple pour une église d'Italie. Il faisait sombre quand j'y entrai; la balustrade du maître-autel était d'un marbre si blanc, si pur, que je m'y agenouillai involontairement et comme attirée par un secret aimant religieux. J'y confessai mon néant, et j'élevai mon ardent désir de croire vers le Dieu incompréhensible. En sortant de l'église nous trouvâmes la promenade illuminée. On avait élevé un obélisque transparent sur lequel étaient les symboles des litanies : la *rosa mystica*, *turris eburnea*, *stella matutina*, etc., etc.; un feu d'artifice excessivement fantastique termina par un : « *Viva la Madonna dell' Orto!* » et un : « *Viva Carlo Alberto!* » de toutes les couleurs. De loin en loin, au pied des Madones ornées de fleurs, des jeunes filles à demi cachées dans leurs voiles de mousseline chantaient en chœur :

Scende dal cielo,
Madonna dell' Orto,
Per darci conforto
Nel nostro dolor.

»... A minuit, la ville rentra dans le silence, nous fûmes nous asseoir sur la grève. La mer était irritée; la lune, *innamorata* (comme on dit à Venise). Franz se coucha sur le sable au pied d'ombrages d'aloès et, appuyant sa tête sur mes genoux, il s'endormit. Je restai ainsi immobile de peur de l'éveiller, une heure entière. Les vagues de plus en plus courroucées se rapprochaient de nous. Les étoiles s'agitaient comme tourmentées par une force ennemie. De gros nuages noirs passaient sur la lune. Cela était beau, mais d'une beauté sinistre. Je n'aime point à voir la nature ainsi troublée. Quand je la vois sereine, placide, je me dis que le mal vient de l'homme seul, qu'il a forfait à des lois équitables et qu'il est justement puni. Mais quand la colère de Dieu fait mugir les ondes, se tordre les arbres et gronder la foudre, que dire alors? que penser?

» Vous me dites que vous croyez. Béni soit Leroux si c'est lui qui a ouvert votre entendement au verbe caché! Vous

serez plus calme, sinon plus heureuse, et cela nous vaudra quelques belles pages tout inondées de rayons célestes... Pour moi, je ne conçois même pas que l'on puisse *croire que l'on croit*... Vous voyez que je suis au dernier échelon des intelligences, parmi les boiteux et les éclopés. Quand vous serez en haut de l'échelle, jetez-moi une corde pour me hisser après vous. En attendant, je suis de ceux dont parle le poète :

> Heureux qui peut aimer, et qui dans la nuit noire,
> Tout en cherchant la foi sut rencontrer l'amour.
> Il a du moins la lampe, en attendant le jour :
> Heureux ce cœur ! aimer c'est la moitié du croire.

Entre la première et la seconde de ces lettres, on avait failli se brouiller. Nous avons déjà vu que Marie accusait son amie d'oubli, de versatilité. George Sand, au fond, n'était coupable que de n'avoir pas maintenu son amitié au diapason de l'enthousiasme. Elle n'était pas changeante, mais le bon sens avait toujours chez elle le dernier mot. Elle sentait que cette amitié ne pourrait durer qu'en se transformant. Elle avait débuté avec Marie par l'adoration, elle finissait par la bonne et loyale affection du camarade. Mais elle était loin de compte : parle-t-on de camaraderie à des princesses ? Plus facile serait-il de convertir la maîtresse de la veille en amie sûre du lendemain. De là le malaise secret de la correspondance, et toutes les pointes dont Mirabelle hérissait alors ses lettres, — autant de joyaux. — Justes ou non, ces reproches avaient un arrière-goût d'amertume qui gênait George Sand, habituée à garder son franc parler, même avec ses amis de l'autre sexe, c'est-à-dire du sien. Avec une simplicité qu'elle crut délicate, elle annonça l'intention de restreindre cette correspondance, dont elle n'attendait plus rien de bon. Le malheur voulut qu'elle mît sous le même pli, sans la lire, une lettre désagréable de Mallefille [1], adressée à la Princesse. La réponse arriva d'Italie, foudroyante. Le pauvre Mallefille, cinglé par Marie avec une hauteur superbe, s'en prit à George Sand et lui demanda « pourquoi, depuis trois mois qu'il était à Nohant, elle ne lui avait pas appris à écrire ». Quant à

1. Mallefille résidait alors à Nohant, et contribuait à l'éducation de Maurice.

George Sand, très surprise d'avoir causé par inadvertance tant d'émotion, elle s'excusait dans une lettre à la fois impitoyable pour le tact de Mallefille et compatissante pour son cœur, et relevait elle-même ses affaires comme elle pouvait. Sa lettre, drolatique et habile [1], trahissait néanmoins l'embarras d'une personne de sang-froid et pas mal détachée, aux prises avec une sorte d'enfant terrible dont il fallait ménager la sensibilité nerveuse. Tant mal que bien, on se raccommoda.

Par malheur, ce n'est pas seulement Mallefille que George Sand avait à protéger contre les traits indirects de la princesse : c'est encore Chopin. Ici les indications sont rares, mais elles n'en ont que plus de prix.

C'est Marie elle-même qui avait présenté George Sand à Chopin dans son salon, à l'Hôtel de France, en 1836. Chopin, émule et ami de Liszt (et non son rival, quoi qu'on ait pu dire), plaisait beaucoup à la Princesse, et se trouvait fréquemment chez elle en compagnie de Mickiewicz, de Grzymala, et d'autres étrangers de distinction. C'est là que se virent et se rapprochèrent, par les soins de la maîtresse de la maison, l'auteur des *Nocturnes* et l'auteur de la *Lettre à Meyerbeer* [2]. Marie ne pouvait rien redouter de cette rencontre : le pianiste était, disait-on, dans toute la douleur d'une passion contrariée ; l'écrivain avait renoncé à l'amour. On sait pourtant ce qui s'ensuivit, — non pas tout de suite, mais peu de temps après. Marie remarqua vite la séduction que Chopin exerçait, peut-être même à son insu, sur George Sand. Quel motif avait-elle d'être jalouse, surtout dans l'avenir, elle à qui son amour « sublime » donnait cent envieuses, et pas une rivale ? Et pourtant elle conçut un secret dépit. Chaque fois que le nom de Chopin revient dans ses lettres à George Sand, elle le souligne d'un mot cruel. Imprudente ! c'était le désigner plus sûrement à la tendresse miséricordieuse de son amie. George Sand avait prié Marie d'amener Chopin avec Liszt à Nohant au retour de sa fugue à Paris, en mars-avril 1837. Ce projet ne put aboutir ; Chopin était déjà maladif et ne voyageait que l'été. Voici de ses nouvelles : « Chopin tousse avec une grâce infinie. » (26 mars.) « Chopin est l'homme irrésolu :

1. *Correspondance*, II, 96-100.
2. Onzième *Lettre d'un Voyageur*, sur les *Huguenots*, 1836.

il n'y a chez lui que la toux de permanente. » (8 avril.) De tels mots revinrent sûrement à la mémoire de George Sand quand, environ un an plus tard, elle inaugura une intimité qui ne devait pas mieux finir, il est vrai, que celle de madame d'Agoult avec Liszt, mais qui devait avoir une autre durée.

Au moment où nous en sommes arrivés (été de 1838), George Sand se liait avec Chopin et projetait, pour guérir son malade, ce fameux voyage de Majorque qui fut, comme folie, le pendant du voyage de Venise. Elle n'était pas en veine de confidences avec Marie, pour l'instant. Un seul billet, très court et très froid, à propos de la brochure du major Pictet, fut toute sa correspondance. A la fin d'octobre, elle partait pour Majorque. Elle en revenait au commencement de mars, brisée de fatigues et d'émotions, la bourse à sec et Chopin crachant le sang. La Marliani lui était plus indispensable que jamais; c'était son véritable factotum. Que lui écrivit cette officieuse amie sur madame d'Agoult? Nous l'ignorons. Voici les réponses de George Sand, écrites de Marseille, où Chopin était retenu par sa santé[1] :

(15 mars 1839.) « ... Vous ne voulez pas que je vous questionne sur madame d'Agoult. Je me soumets, car je crois que vous ne faites rien sans de bonnes raisons. Mais je ne sais sur quel pied danser avec elle. Il y a six ou huit mois que je lui dois une lettre. Je me proposais de lui écrire ces jours-ci. Le dois-je? Répondez-moi par *oui* ou par *non*. Bien entendu que je n'aurai l'air de me douter de rien, et au fait, je ne sais rien et ne devine rien. »

Trois semaines après : (6 avril). « Adieu, bonne ; je vous embrasse mille fois. Je n'écrirai pas à madame d'Agoult, je ne suis pas d'avis de faire des semblants d'amitié. Je serai toujours prête à la servir et à l'obliger, car je la crois malheureuse, » — rien n'était plus vrai, — « mais vous pouvez croire qu'elle n'aura jamais de moi aucun épanchement ».

George Sand ne savait cependant rien encore de positif. Elle se contenta de persister dans sa réserve. Chopin se remettant un peu, elle poussa jusqu'à Gênes.

Là fut adressée cette dernière lettre de Marie :

1. Voir la *Correspondance* générale de George Sand, année 1839.

Albano, 9 juin 1839.

« On a beau dire, c'est une belle chose de vivre dans un temps où il y a des bateaux à vapeur et des journaux. Sans les bateaux à vapeur, vous n'auriez peut-être pas eu l'idée de venir à Gênes; sans les journaux, je ne l'aurais point su. Les astres Piffoëls et Fellows restaient indéfiniment séparés, errants dans des cieux divers. Sans reproche, voici plus d'un an que vous ne m'avez donné signe de vie, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Au lieu d'aller faire ma révérence au Grand Turc, ainsi que j'en avais l'intention, j'ai imaginé de mettre au monde un *little fellow* de la plus grande espérance qui, à l'heure qu'il est, suce le lait de la plus belle femme de Palestrina. Pour me reposer de ce haut fait, je vais aller passer trois mois dans les environs de Lucques (prenez la carte de géographie et voyez la distance de Lucques à Gênes). Un de mes amis y a loué pour moi un *casino* où je vais faire préparer le quartier des Piffoëls : le plat de macaroni sera en permanence sur le fourneau; je me fais même fort de découvrir quelque voisin incommensurablement bête pour recevoir votre pantoufle à l'heure de la digestion. Je ne parle pas des improvisations du crétin : outre qu'il devient mélancolique, depuis qu'il se trouve *père de trois enfants en bas âge*, vous avez beaucoup mieux (veuillez présenter mes hommages à M. Frédéric Chopin). Bref, je tâcherai de rentrer dans mon rôle un peu oublié de princesse Mirabella, et de vous rendre à Lucques un peu de votre châtelaine hospitalité de Nohant...

« Nous avons aussi par là quelques amis qui seront très empressés de devenir les vôtres, et qui, j'espère, ne vous seront point désagréables. Venez donc. Il n'y aura pas un *violon*, mais deux *pianos*. Tout à vous. M. »

George Sand n'alla point à Lucques, — pour cette simple raison, sans parler des autres : quand la lettre de Marie parvint à Gênes, elle avait quitté Gênes depuis près de trois semaines. La lettre la rejoignit à Nohant, où elle dut produire une singulière impression. Répondit-elle seulement? Il est permis d'en douter. Ce silence était gros d'orages. Marie eut alors l'imprudence de sommer George de s'expliquer, et là-dessus la rupture fut consommée, d'un seul coup, à jamais.

Si le motif fut plausible, nous l'ignorons, et d'ailleurs qu'importe? Ce ne sont pas les faits qui intéressent ici, ce sont les sentiments. A quel point ces deux femmes avaient pu se méprendre l'une sur le compte de l'autre et laquelle vit le plus clair la première, et trancha résolument dans le vif, on en jugera par cette longue et remarquable lettre à la Marliani (encore un objet d'illusion, celle-là !) que nous transcrivons à peu près dans son entier. Elle peut passer pour un modèle de l'art de rompre.

Nohant, 28 septembre 1839.

« Il faut, ma chérie, que je vous parle de madame d'Agoult. Elle m'a renvoyé ces jours-ci la lettre qu'elle vous avait adressée pour moi avec un mot d'introduction qui m'intime très impérieusement l'ordre d'expliquer mon long silence. Ce mot et cette lettre sont si raides, si secs, si remplis de malveillance : il y règne un tel sentiment d'orgueil et de dureté, il y perce enfin un tel besoin d'accuser, de dénigrer et de maudire, que je suis absolument décidée à rompre toute relation amicale avec cette personne désagréable, ingrate et fausse. Maintenant, il s'agit de savoir comment s'opérera cette rupture, et jusqu'à quelle rigueur elle s'étendra. C'est sur quoi je veux vous consulter.

» Il y a un moyen bien simple, c'est de ne pas plus répondre à cette dernière lettre que je n'ai fait depuis, je crois, quinze ou dix-huit mois, à l'égard des autres. Mais il y a à cela un inconvénient, c'est qu'elle accusera de notre mésintelligence deux personnes qui y sont tout à fait étrangères. Vous avez lu sa lettre, et vous vous souvenez qu'elle rejette une partie de sa bile sur Mallefille et Chopin. Je tiens à les disculper l'un et l'autre, d'abord parce qu'il me semble que redresser la vérité dans les faits est toujours un devoir, ensuite parce qu'à l'égard de Chopin cette brouillerie pourrait entraîner la sienne avec Liszt. Vous avez vu comme elle l'accuse avec véhémence, lui (dit-elle), l'ami de Liszt, de m'avoir détachée d'elle et de lui. Ceci me ferait assez croire qu'elle se sent coupable d'avoir dit jadis du mal de moi à ces personnes dont elle craint les révélations. Mais la vérité est

que ni la première, ni la seconde ne m'en ont jamais parlé, de même que de mon côté je ne les ai jamais interrogées à cet égard. Je ne sais même pas jusqu'où va dans le fond du cœur l'amitié de Chopin pour Liszt. Vous connaissez la réserve excessive du premier, et sa minutieuse délicatesse. Je sais seulement qu'il consentirait dans son amitié et son dévouement pour moi à porter le poids de toutes les accusations pour m'éviter des explications pénibles. Sa fierté aussi l'empêcherait d'aller au devant d'une explication pour son compte, et si on ne la lui demandait pas, ce qui serait possible (mon silence équivalant à un aveu), il resterait chargé de la rancune de Liszt et de l'aversion de madame d'Agoult. Telle que je la connais maintenant, elle lui susciterait des contrariétés et des amertumes dont il n'a pas besoin, lui si nerveux, si discret, si exquis (partant si souffreteux) en toutes choses. Ainsi je dois une réponse à madame d'Agoult, soit verbale, soit écrite. Je la ferai courte, mais ferme, sans colère et sans fiel d'ailleurs, vous pouvez m'en croire! La méchanceté d'une femme ne m'a jamais émue. C'est quelque chose que j'observe froidement, en me disant qu'il faut voir un peu de tout, pour écrire des romans de mœurs. C'est un métier qui n'égaie pas, mais qui rend très calme.

» Je vous promets, pour peu que cela vous désoblige, de ne pas lui dire d'où m'est venu l'avertissement que j'ai reçu de me méfier d'elle, mais je vous avertis qu'elle est assez fine pour le deviner, et je voudrais savoir bien nettement de vous jusqu'à quel point vous tenez à conserver des relations affectueuses avec elle. C'est une personne infiniment spirituelle, gracieuse et de bonne compagnie: c'est l'ornement d'un salon, et vous avez dû penser à elle pour compléter le vôtre cet hiver. Ainsi, pour rien au monde je ne voudrais vous imposer une privation de ce genre: vous savez que je proscris les exigences et le despotisme de l'amitié. Je m'arrangerai pour n'aller chez vous que les jours où j'aurai la certitude de ne pas la rencontrer dans notre intimité. Quant aux autres jours, il me sera indifférent de me trouver dans un même appartement avec elle. On est bien loin les uns des autres quand vingt personnes vous séparent. Ces rencontres sont inévitables d'ailleurs, à moins que vous ne lui fermiez

votre porte ou que je m'abstienne d'aller chez vous, et je ne veux ni l'un ni l'autre.

» Cependant, remarquez bien que ces rencontres *paisibles,* dont je reconnais la nécessité, ne seront pas possibles sans une explication entre nous trois ; autrement elle fera une esclandre, et jouera une grande scène de haute comédie à la première occasion. Je la connais. Elle est admirable dans les rôles de dignité : ce sera fort risible pour tout le monde, excepté pour vous maîtresse de maison, et pour moi qui déteste de *poser*. Ainsi je crois qu'il faut que vous vous chargiez (sauf meilleur avis de votre part), de nous mettre l'une et l'autre sur le pied où nous devons être chez vous. Il me semble deviner que c'est là votre projet, car vous me dites que vous comptez lui parler *avec une rude franchise sur son orgueil et sur son scepticisme*, et ce ne sera pas le cas d'oublier sa perfidie et son ingratitude à mon égard, si vous lui faites la morale. C'est probablement d'ailleurs ce que vous avez fait déjà dans vos lettres, car je sais bien, sans que vous me le disiez, chère amie, que vous n'avez pas reçu d'elle des lettres où elle me maltraitait (au point de vous porter à me *défendre* en quelque sorte de lui écrire), sans l'avoir relevée un peu vertement pour ce fait. Elle ne sera donc pas étonnée que vous m'ayez avertie de me tenir sur ses gardes avec elle, et elle est décidée à ne pas s'en fâcher, car il est impossible qu'elle ne s'en doute pas, et pourtant elle continue à vous écrire, autant que je puis croire, sur le ton de l'amitié. Voyez ce que vous croyez pouvoir lui dire sans vous en faire une ennemie, car je crois sa haine dangereuse, et je ne voudrais pas vous envelopper dans ma *disgrâce*... Croyez bien que je ne voudrais pas payer le service que vous m'avez rendu (en m'éclairant sur son compte), par des tracasseries et des propos amers de sa part. Croyez aussi que je méprise assez ses invectives pour ne pas me croire obligée envers elle de motiver ma retraite. Mais, je le répète, peut-être vaudrait-il mieux, si la chose est possible, s'entendre pour une rupture froide et acceptée, sans faire d'éclat dans votre entourage, que de s'exposer à l'artillerie de ses plaintes et de ses sarcasmes en public. Tout cela retomberait sur elle, mais il vous en arriverait quelque éclaboussure. Elle dirait que vous l'avez jouée, que vous m'avez brouillée

avec elle, *traîtreusement* et sans l'avertir, etc., au lieu que de la franchise et de la fermeté de votre part lui imposeraient silence...

» Du reste, ménagez, je vous en supplie, auprès de vos autres amis, cette femme malheureuse. Elle se fait assez de mal à elle-même. Maintenant toute sa vie m'est dévoilée, tout ce que je n'y comprenais pas est à découvert devant mes yeux. Elle me fait peine et pitié. Vous pouvez peut-être lui faire du bien; moi aussi, il me semble que je lui en ferais, si je pouvais lui dire tout ce que j'ai sur le cœur contre elle. Elle a été gâtée par moi peut-être plus que par tout autre. Elle a des séductions de langage et de manières qui font qu'on l'aime avant de la connaître. »

Telle est la seule pièce qui nous renseigne sur l'occasion de la discorde. La lettre n'est pas tendre; mais, comme décision, elle est d'une jolie force. Elle ne suffit pas cependant pour que l'on se prononce en faveur de l'une ou de l'autre. Nous n'avons là qu'un son de cloche. En outre, il semble évident que des fautes égales furent commises des deux parts. Sur le ton qu'elle avait pris au début, la correspondance ne pouvait pas se soutenir, surtout après la connaissance trop complète qui se fit à l'Hôtel de France, puis à Nohant, et non plus en tête à tête, mais dans un cercle de gens du monde ou d'amis communs. Pour les liaisons de cette sorte, la galerie, voilà l'écueil. Un autre écueil, c'est l'*intermédiaire*. Le grand tort de Marie et de George fut d'admettre une femme en tiers dans leur amitié. Carlotta fit du zèle, mais comment résister à si belle occasion? On se demandera ce qu'elle avait bien pu apprendre qui explique jusqu'à un certain point sa fameuse *défense*. D'après certains indices assez probants, elle aurait entendu ou connu des propos désobligeants tenus par madame d'Agoult sur son amie auprès de Lamennais. Un document que possède M. de Spoelberch de Lovenjoul confirmerait cette hypothèse. Si la chose est vraie, ce ne fut pas une bonne action. La médisance devait blesser doublement George Sand, qui maintes fois, dans des lettres intimes, avait fait part à Marie de la vénération enthousiaste et de l'espèce de culte passionné (le mot n'est pas trop fort), qu'elle avait pour le « saint vieillard ». Et puis, elle avait été sa collaboratrice au *Monde*; c'est pour lui

qu'elle avait écrit les éloquentes *Lettres à Marcie*. Quand elle quitta, encouragée par Marie elle-même, ce clan déjà un peu trop catholique pour son socialisme naissant, c'est encore Marie que Lamennais, toujours naïf, chargea de demander à George Sand, avec instance, de ne pas l'abandonner. Si donc, quand George eut repris sa liberté sans abdiquer pour cela son affection fidèle, il y eut trahison de ce côté, l'amitié recevait une blessure grave. Encore un coup, ce ne sont là que des soupçons. Mais peut-être prennent-ils consistance à voir de quelles âcres méchancetés Lamennais poursuit les deux femmes, sans distinction, dans sa correspondance avec M. de Vitrolles. Il y a là, semble-t-il, non seulement la satisfaction du théologien (j'allais dire du séminariste), qui fouaille, dans la femme philosophe et bas-bleu, la bête deux fois impure des temps nouveaux, mais je ne sais quelle allégresse de victoire, et comme la revanche de la bonne opinion ou de l'estime professées autrefois.

En tout cas, si c'est là une fausse piste, rien chez madame d'Agoult ne nous met sur la voie. Elle déclare quelque part qu'elle ne sait pas pourquoi il y eut brouille. Si elle l'oublia sur la fin de sa vie, alors qu'elle rassemblait des matériaux pour se raconter elle-même, elle l'avait certainement su auparavant, témoin la grande lettre d'explication que George Sand annonce à la Marliani, lettre qui fut écrite, et qui existe encore. Seulement, quand George Sand, après les reproches généraux, en arrive à l'articulation des griefs particuliers, — crac! un nouveau coup de ciseaux, une large entaille cette fois, a supprimé net le corps du délit. Il y a là peut-être une présomption fâcheuse pour celle qui a joué des ciseaux.

Mais encore une fois, qu'importe? L'intérêt n'est pas dans la raison de la rupture, mais dans cette vérité que la rupture était inévitable. Elles s'étaient trop aimées, ou elles avaient trop cru s'aimer, ce qui revient au même, pour accepter sans brisement la banale indifférence. Leurs âmes étaient encore plus dissemblables que leurs visages. Du jour où elles se virent avec des yeux non prévenus, elles ne purent plus se voir. Chacune avait cru que l'autre s'était donnée sans réserve, et chacune s'était réservée. L'aveu se lit en toutes lettres dans les papiers de Marie : « Elle non plus ne se livra pas. Je

n'eus jamais sa confiance. » Ce *non plus* est assez significatif : à quoi bon épiloguer ?



George Sand fit comme elle disait. Ce fut bien « une rupture froide et acceptée », la seule qui pût convenir à de telles natures. L'effet en fut gradué d'un commun accord. On les vit encore ensemble, au printemps suivant, dans la même loge du Théâtre-Français, où elles assistaient de compagnie à l'insuccès prévu de la *Cosima* de George Sand. L'échec alla jusqu'aux sifflets. En cette circonstance, les deux femmes furent parfaitement correctes et dignes. Puis on se vit moins, puis on ne se vit plus. Une sorte de rencontre officielle se fit, beaucoup plus tard, chez Émile de Girardin. On se donna la main, on échangea quelques politesses. Mais on n'échangea que cela, et les amis des deux femmes, les sentant irréductibles, disaient, suivant le mot de l'un d'eux « qu'ils servaient dans deux camps opposés ». Ils mettaient cette hostilité sur le compte de la littérature et de la politique. Double erreur, ou plutôt double injure. La vérité est ailleurs. On la connaît maintenant.

Si Daniel Stern avait assez vécu pour achever la suite de ses *Souvenirs*, on aurait su d'elle-même toute son admiration pour le génie de George Sand, et tout ce qu'elle reconnaissait devoir à son influence. Celle-ci fut décisive pour son talent. « George Sand, disent les brouillons des *Mémoires*, développa en moi l'amour de la nature et le sens pratique des choses; et, par ses louanges, m'ôta une partie de la méfiance que j'avais de moi-même. [M'inspira] une secrète ambition. — Elle me fit scruter, sonder, beaucoup plus que je ne l'avais fait moi-même, les mystères de mon propre cœur, m'aida à me connaître moi-même, à m'analyser. » C'est peut-être un triste service, en un sens, que rendit George Sand à une femme qui devait éprouver, elle aussi, la vérité du mot célèbre : « La gloire est le deuil éclatant du bonheur. » Mais les Lettres lui seront toujours redevables d'avoir suscité l'historien de 1848 et le très pénétrant moraliste des *Esquisses*.

Il est permis de croire que, malgré le caractère irréparable de leur séparation, ou plutôt à cause de ce caractère même, les deux amies d'autrefois ne songèrent pas sans tristesse aux rêves d'antan. Folie sans doute que cette amitié, et roman que cet enthousiasme : mais folie généreuse, et roman d'une époque disparue. On guérit plus difficilement des illusions de l'amitié que de celles de l'amour, parce que les premières sont plus pures, plus désintéressées que les secondes. Marie ressentit vivement cette perte; elle lui donna un souvenir, voilé de mystère et de poésie, et fort semblable à elle-même par une nuance de hauteur mêlée à l'attendrissement. La dédicace anonyme de *Julien* fut comme une réponse à la dédicace de *Simon :*

« A une amitié brisée.

» Je devais écrire votre nom en tête de cette petite esquisse. Je me l'étais promis dans un temps irrévocablement passé. Aujourd'hui, Madame, vous ne devinerez même pas ce nom que je tais et qui me fut si cher. La vie se passe en vains efforts et en plus vains regrets.

» *Nous avions voulu nous aimer.* »

S. ROCHEBLAVE.

LE

QUART D'HEURE DE GRÂCE[1]

XX

Le surlendemain, son secrétaire, un jeune caporal de chasseurs nommé Kalovsky, revenant de la poste, lui remit un billet de Filippa.

Ce pli portait le timbre d'un bureau ambulant de chemin de fer et contenait simplement quelques mots écrits, suivant toute apparence, en grande hâte, probablement en cachette. Elle le conjurait de ne pas lui en vouloir, ajoutant ce qu'elle lui avait dit bien des fois, qu'elle ne s'appartenait pas à elle-même ; qu'une terrible volonté dominait la sienne, et que c'était celle-là qui avait ordonné son départ. Elle ne savait pas si elle le reverrait en ce monde : mais, quoi qu'il pût arriver, jamais lui, Félix, ne cesserait de posséder la seule chose dont elle pouvait disposer : son cœur.

« Adieu, mon seul amour! Je n'aime, je n'aimerai jamais que vous. Votre nom sera mon dernier soupir. »

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 novembre et 1er décembre.

Il y avait aussi un post-scriptum :

« Antonina n'est pas notre ennemie : mais elle est une esclave comme moi. »

Le jeune homme, qui avait attendu cette lettre avec une impatience fébrile, se sentit cruellement déçu par ces phrases laconiques et vagues. Il entra dans la plus violente colère. Il s'oublia jusqu'à froisser la feuille entre ses mains crispées, et peu s'en fallut qu'il ne la déchirât en mille morceaux.

Mais aussitôt de meilleurs sentiments se réveillèrent en lui. Si Filippa n'en disait pas davantage, évidemment, c'était qu'elle n'avait pu le faire. Qui sait quelles difficultés la malheureuse avait dû vaincre pour tracer ces quelques mots? Peut-être les avait-elle arrosés de ses larmes!

Tout honteux, il couvrit de baisers le chiffon de papier qu'il lissa soigneusement, pour le garder comme son plus précieux joyau...

Puis, ce furent de tristes jours. La vie ne comptait plus pour lui que d'un courrier à l'autre. Il espérait toujours, et toujours en vain. Les dernières heures avant l'arrivée d'un courrier, il les passait dans un état de fiévreuse agitation; et les premières qui suivaient l'inévitable déception, il restait plongé dans un tel anéantissement que l'on pouvait craindre pour sa raison.

Il était devenu méconnaissable, ne s'occupait plus de rien, et passait devant ses anciens *flirts* avec une indifférence si froide qu'on se creusait la cervelle pour se demander ce qu'il avait.

A l'heure de la signature, il plaçait les pièces de travers devant son chef, et oubliait parfois même de les sabler. Une telle conduite prouvait un si grand égarement d'esprit que le bon vieux général lui demanda tout alarmé s'il était malade ou bien s'il avait des dettes, — seuls ennuis que sa vieille tête de troupier pût supposer à un jeune étourdi tel que Barco.

A l'Hôtel Glowacki, il ne mettait plus toute la société en train. Le front plissé, l'œil terne, il se tenait raide sur sa chaise, ne parlant guère, se fâchant pour très peu de chose. Il se montrait inabordable et même un peu collet-monté, et commençait à perdre petit à petit les sympathies générales qu'il avait si bien su conquérir.

— Quelle mouche a donc piqué le beau Félix? se demandait-

on. Serait-il vraiment tombé amoureux de sa *grymasznica*[1]? C'est dommage. C'était un excellent garçon, et le voilà qui devient assommant!

D'abord on l'avait plaisanté sur ses fréquentes absences et sur sa flamme polonaise. En causant avec lui, on affectait d'imiter cet accent mou, un peu doucereux, particulier à l'allemand des Polonais; bref, on se permettait de le taquiner un peu, comme on taquine un bon camarade. Au commencement, il avait accueilli toutes ces plaisanteries en bon prince et avec toute sa gentillesse habituelle. Mais ses déceptions le rendirent de plus en plus chatouilleux, et à la fin il pria sèchement ces messieurs d'avoir à ne plus s'occuper de ses affaires...

Jusqu'alors son lieu favori avait été la *cukiernia*[2], où il avait coutume d'aller régulièrement tous les jours, de midi à une heure. Il appelait cela en plaisantant son heure de consultation. Il y tenait cercle comme un prince régnant, tout en dévorant un nombre incroyable de petits fours et de meringues. Maintenant il évitait les meringues autant que les belles et les camarades. Ses après-dînées, il les passait en promenades solitaires: ou bien, caché dans les coins les plus isolés du parc de Raÿ[3], il s'y abandonnait, pendant des demi-journées entières, à ses pensées désolées.

Streletzky était le seul à qui, de temps en temps, il voulait bien accorder la permission de l'accompagner, et cela pour des raisons fort égoïstes.

Streletzky avait connu Filippeczka : avec lui, il pouvait donc causer d'elle. Streletzky était l'obligeance même. A dire vrai, ce jour-là il avait eu beaucoup trop à faire avec sa propre personne pour pouvoir apprécier à leur juste valeur les charmes d'une autre. Ce jour-là, le monde ne contenait, pour lui, que deux classes de gens bien distinctes : ceux qui, comme lui, souffraient d'un certain mal, et ceux qui n'en souffraient pas.

1. Littéralement : « grimacière » ; surnom donné à une catégorie de Polonaises qui se complaisent dans l'affectation d'une pruderie minaudière. — On pourrait traduire en français : « mijaurée ».

2. Pâtisserie. — Il y en a d'excellentes, même dans les toutes petites villes, les Polonais étant très friands.

3. « Paradis » ; parc superbe, appartenant aux comtes Potocki.

C'est à peine s'il avait remarqué Filippa qui, pour lui, n'était ni jeune ni vieille, ni belle ni laide, mais uniquement *un être non moulu*. Cependant, comme il avait compris que cela faisait plaisir à son capitaine, il ne manquait pas, chaque fois que le nom de Filippa était prononcé, de rouler de grands yeux tristes, en jurant ses grands dieux qu'il était lui-même amoureux fou d'elle et qu'il n'avait jamais rencontré une personne « aussi diantrement belle » et « d'un chic aussi épatant ».

Cependant Barco traversait une véritable maladie d'âme : si jamais quelqu'un a été amoureux jusqu'à la folie, c'était bien lui.

Il trouvait un plaisir amer et cruel à se souvenir de ces heures ardentes où elle, cette froide, dédaigneuse, hautaine jeune fille, s'était soudainement, par un élan extraordinaire de passion, suspendue à son cou, murmurant à son oreille, d'une haleine enflammée, des paroles étranges et troublantes, tristes comme la mort, douces et empoisonnées comme la fumée du hachisch... Oh ! quelles heures ! quelles heures ! Son pouls avait battu avec violence : son cœur s'était serré ainsi que sous l'étreinte d'une main sans pitié qui eût voulu le presser comme un citron : son cerveau bouillonnant menaçait de faire éclater son crâne... Et pourtant il avait passé par toutes les délices concevables, dans un sentiment surhumain d'extase, une suprême volupté d'âme...

Et derechef il scrutait ses souvenirs, cherchait à se procurer des jouissances épuisantes en éprouvant de nouveau, minutieusement, les angoisses de cette nuit dans la forêt, — à quoi succédait, par un contraste étrange, la douce poésie de ce retour, le matin, au lever du soleil, qui rayonnait comme son âme confiante, rassérénée.

Et puis il ramassait une dernière fois toutes ses facultés pour ressentir de même, avec tous ses effets, ce coup épouvantable, étourdissant, qui lui avait enlevé sa gaieté, son énergie, et peut-être un jour lui ôterait aussi la raison.

La douleur en son paroxysme a ses joies terribles : on y perd le corps et l'âme...

Il entretenait, naturellement, de fréquents rapports avec Bronisiolo. Lorsqu'un homme est amoureux à ce point, tout

ce qui touche, de près ou de loin, à ce qu'il aime, lui devient précieux. Si Hrinko, l'animal, se fût présenté à Brzezany à cette époque-là, il l'eût accueilli en ami, choyé, fêté : il se fût querellé avec quiconque se fût permis de ne pas trouver ce rustre un parfait *gentleman :* et tout cela parce qu'il avait été une des figures accessoires de ces tableaux inoubliables, dont le souvenir l'obsédait, jour et nuit. Comment n'aurait-il pas donné aux père et mère ce qu'il aurait prodigué au cocher? Comment se serait-il privé du plaisir de parler d'elle avec eux, de partager leurs souvenirs, leurs larmes, leurs faibles espérances?

A dire vrai, le vieux *slachcic* ne comptait presque plus. Il avait reçu, le jour même du départ de Filippa, la notification judiciaire du versement de la somme : ainsi se trouvaient suspendus les jugements qui menaçaient son existence; il pouvait de nouveau respirer. Il avait un an et demi devant lui, avant d'en arriver aux mêmes extrémités : et beaucoup de choses pouvaient se passer en dix-huit mois. Pour un homme qui n'avait jamais connu la joie d'avoir des affaires nettes, et qui depuis son enfance n'avait entendu parler, n'avait lui-même parlé et rêvé que dettes, hypothèques, tant pour cent, créanciers impatients et huissiers venus pour saisir, un pareil répit devait paraître une véritable délivrance : et Barco avait le droit de s'attendre à de débordantes explosions de joie.

Malheureusement, les transes continuelles, les soucis permanents, avaient complètement brisé les facultés mentales du vieillard. Il était tombé dans un état voisin de l'idiotie. A peine comprenait-il vaguement la signification de la note reçue. Lorsque, son pince-nez en corne sur le bout du nez, le bras étendu de toute sa longueur, il eut péniblement épelé la pièce jusqu'à la signature, il demanda humblement à M. l'huissier, son bienfaiteur, si Pan Markowski, le juge de l'arrondissement, jouissait d'une bonne santé : et, sur la réponse affirmative, en remercia le bon Dieu, les bras levés au ciel. La signature l'avait frappé : le texte même, l'essentiel, lui échappait.

Plus tard, lorsqu'on fut parvenu à grand'peine à le lui faire comprendre, il remercia encore le bon Dieu, les bras levés au ciel, mais sans montrer aucune émotion extraordinaire.

Sa pauvre cervelle s'en était allée. Toute la journée on le voyait, de son petit pas de vieillard décrépit, parcourir les champs, les greniers, les écuries, la taille courbée, les mains dans les poches, en faisant voler de son souffle tantôt la partie gauche, tantôt la partie droite de sa grande moustache d'un noir verdâtre, s'arrêtant devant chaque objet, pour l'indiquer du doigt, comme s'il eût voulu le montrer à quelqu'un, tandis que sa voix faible et chevrotante murmurait :

— *Moje, moje.* (C'est à moi, à moi.)

De cette façon il tâchait de s'expliquer à lui-même que tout était redevenu sa propriété absolue ; malheureusement, il n'y parvenait pas, du moins pas au point de provoquer en son cœur un véritable sentiment de joie.

Quant à se creuser la tête pour savoir qui pouvait être le généreux inconnu, il n'y songea même pas : c'eût été trop demander à sa pauvre intelligence détraquée. Il continuait à recevoir Barco de la même façon hospitalière, cordiale et soumise ; il le baisait sur les deux joues et buvait avec lui : — « *Wrence* » et « *Zdrowie !* »[1] — Mais oubliant bientôt sa présence, il retombait dans la torpeur habituelle.

Quant à la mère de Filippa, elle avait, dès le premier moment, deviné le mystérieux bienfaiteur, et Barco avait beau mentir, la conviction de la vieille dame ne vacilla pas un instant.

Mais elle non plus n'eut pas de débordantes explosions de joie. Pauvre femme ! Toutes ses pensées étaient auprès de son enfant absente. Elle devinait, plus qu'elle n'en voulait convenir, le but de son voyage ; elle la voyait déjà victime du même sort auquel avaient succombé ses fils bien-aimés, et ne faisait que soupirer et essuyer des larmes versées en cachette.

Mais si elle n'avait pas d'effusions, elle ne s'en montra pas moins profondément émue et pénétrée de reconnaissance. Elle embrassait Félix en pleurant, l'appelait « mon enfant, mon bon, mon généreux garçon », et se conduisait tout à fait comme une mère ayant à remercier un fils de son dévouement.

Ces embrassements maternels étaient-ils bien ceux que le

1. « Dans la main ! — A votre santé ! » — Formules obligatoires.

beau Félix avait espérés naguère en faisant un si gros sacrifice? Au moins il ne repoussa pas ces tendresses. Il était dans cette disposition d'âme où toute caresse est une consolation. Sous la bénédiction de cette vieille main tremblante, il courba sa tête aux cheveux ras sans se trouver le moins du monde ridicule.

Bref, il avoua tout à la vieille dame. Et alors, entre elle et lui, commencèrent des conciliabules intimes, des explications sans fin, des chuchotements et des murmures, qui duraient des demi-journées. Et lorsque Félix reprenait le chemin de sa maison, il se sentait moins désespéré que d'habitude.

XXI

Près de trois mois s'étaient écoulés depuis le départ de Filippa; elle n'avait donné aucun nouveau signe de vie.

Plus de plaines vertes ondoyant à la brise, plus de gazon fleuri : à travers les chaumes désolés reluisait la noire terre de la Podolie. Dans les prairies, le bétail allait au pâturage : à cause du temps brumeux et humide, on avait dû renoncer au regain, cette année. Les champs de betteraves étaient zébrés de longues files d'étranges objets coniques ressemblant à des pots renversés : en s'approchant, on reconnaissait des journalières occupées, la tête entre les jambes, au troisième raclage de la saison. Le long des bois résonnaient les premiers coups de fusil, et les chiens de chasse balayaient la campagne, le museau sur le sol, la queue horizontale. Les hussards du régiment de Spork, joyeux du bon terrain remis à leur disposition, la récolte terminée, galopaient en groupes de deux et trois à travers les bruyères et les chaumes. Dans la forêt de hêtres on entendait, sous la pression du pied, des craquements sinistres; le jardinier du parc de Raÿ ramassait déjà tous les matins des petits tas de feuilles sèches. Les jours étaient sombres, les soirées froides. Barco laissait voir une véritable dépression d'esprit, et le général avait secrètement écrit à son père

d'user de son influence pour l'amener à prendre un congé qu'à plusieurs reprises il lui avait offert, mais que Félix refusait obstinément.

Un soir, au crépuscule, Barco revenait de sa promenade, accompagné par Streletzky. Son camarade lui dit adieu sur la grand'place.

— Nous reverrons-nous à Glowacki, ce soir?

— Non. J'enverrai chercher ma mangeaille. Je veux qu'on me fiche la paix.

— Mais mon capitaine!... Où allons-nous?... Vraiment, tu devrais bien te forcer...

— Me forcer! Où veux-tu que je la prenne, la force, mon pauvre vieux?... Énergie... joie de vivre... ambition... tout cela est au diable. Advienne que pourra, je ne bouge pas! Dans cette inertie je trouve le seul plaisir que je sois encore capable de goûter. Bonsoir.

Streletzky le contempla, un moment, avec pitié, puis se se mit à murmurer tout bas, comme en lui-même :

— Cependant... ce jour-là... j'ai bien dû me forcer, moi...

— Quoi! s'écria Barco, indigné. — Voudrais-tu par hasard établir une comparaison...?

— Non, non, non, non!... Dieu m'en garde! protesta l'autre avec effroi, en se hâtant de déguerpir.

Celui qui en ce moment aurait su lire dans son cœur, y aurait vu qu'en effet il établissait une comparaison... C'est qu'il avait ses opinions à lui, Streletzky, sur l'être amoureux aussi bien que sur l'être moulu, — comme, en général, sur toutes les questions du présent, du passé, de l'avenir; — seulement, il ne les émettait que devant les sous-lieutenants, ses inférieurs, en présence desquels il pouvait se laisser aller librement.

Pendant que Streletzky, tout pensif, s'engageait dans son faubourg Adamowka, Barco suivit une rue aboutissant à une espèce de vieux château à tourelles, noirci par le temps, et qui actuellement servait de caserne à un escadron de hussards.

Éparses à droite et à gauche, s'élevaient quelques maisonnettes qui, probablement à cause de leurs persiennes blanches et rouges, se croyaient en droit de se nommer des villas. Un peu avant d'arriver au château-caserne, l'officier entra

dans une sorte de vaste cour couverte d'herbes, dont les deux côtés étaient occupés par des écuries et des communs, tandis qu'au fond s'élevait une maison de forme carrée, avec un petit perron sur le devant; le tout, d'un effet passablement seigneurial.

Cette construction était la résidence du beau Félix. Il l'avait louée moyennant une bagatelle, à peine un peu plus que la somme allouée par l'État pour ses frais de logement. Il éprouvait des sensations délicieuses quand, appuyé à sa fenêtre, il fumait son cigare du matin et pouvait se dire, avec un certain orgueil de propriétaire :

— Tout cela, c'est mon domaine.

Dans la cour, on promenait ses chevaux; de la maison à l'écurie, de l'écurie à la maison, il y avait un continuel va-et-vient de ses trois serviteurs : valet de chambre, brosseur et palefrenier. Des ordonnances à pied venaient, affairés, leur portefeuille sous le bras; des ordonnances à cheval entraient au petit galop et, sautant à terre, attachaient leurs chevaux à un pieu jaune et noir, destiné à cet usage. A l'heure de l'ordre du jour, le sol résonnait du cliquetis des sabres des fourriers majors qui venaient griffonner sous sa dictée les instructions pour le lendemain.

Bref, c'était un petit quartier général : au bruit, à l'air d'importance, on aurait pu croire que s'y réglait journellement l'existence de l'auguste archi-maison d'Autriche. Et l'âme de tout ce mouvement c'était lui, le capitaine de Barco! A qui donc une telle situation ne serait-elle pas agréable? à qui, surtout, n'ayant pas encore atteint ses trente ans?

Il aimait sa « villa »; il en aimait aussi l'entourage : à droite, la vieille tour, noircie par les siècles; sur le devant, sa chère cour avec sa vie militaire; sur le derrière, un joli petit bouquet de frênes et de peupliers, une petite pelouse, un petit filet d'eau, qui séparait *son* domaine des autres villas; et, plus loin, une assez agréable perspective sur la vallée et la route conduisant à Monasterzyska.

Tout cela, vraiment, l'avait plus d'une fois rempli d'aise, au temps passé; maintenant, rien ne lui faisait plus plaisir...

Lorsqu'il entra, le crépuscule avait déjà commencé à envahir la cour. A l'une des fenêtres de la maison brillait une lumière.

Un hussard, assis devant l'écurie, chantonnait un couplet hongrois, tout en agitant, à secousses courtes et saccadées, à droite, à gauche, un petit sac d'où sortait le tintement métallique des gourmettes qu'il était en train d'astiquer. Par la porte de l'écurie s'exhalait une bonne odeur de chevaux bien tiède. Entremêlé de légers ronflements, on entendait le bruit, si cher à tout vrai cavalier, des mâchoires broyant activement l'avoine.

Le hussard bondit précipitamment sur ses jambes et, joignant les pieds, fit résonner ses éperons.

Mais Barco n'y prit pas garde. Et sans même tourner la tête, il continua son chemin vers la maison, d'un pas lent et découragé.

Le soldat le suivit du regard, en secouant la tête d'un air soucieux. Il y avait quinze jours que son officier n'avait pas mis le pied dans l'écurie ! Pour lui, cela signifiait à peu près ce que signifient pour le docteur quarante degrés sous l'aisselle.

Barco, introduisant deux doigts dans sa bouche, poussa un sifflement aigu.

Aussitôt, quelqu'un s'élança hors de la maison, et, après avoir franchi, d'un saut, les cinq marches du perron, se mit correctement en position devant lui.

C'était son fourrier, le caporal Kalovsky. Sa bonne face joufflue rayonnait; sa petite moustache se hérissait comme sous l'effort de quelque grande nouvelle qui aurait voulu s'échapper de sa bouche, sans toutefois y parvenir, car son capitaine l'avait dressé à observer sévèrement la règle : « Attendez qu'on vous interroge ! »

Ce Kalovsky était un excellent garçon, attaché profondément à son maître. Barco lui avait fait obtenir son grade ; il se serait jeté dans le feu pour le capitaine.

Il ne lui avait pas fallu une bien grande sagacité pour deviner que toutes les pensées de Barco tournaient autour d'une certaine lettre qui ne se décidait toujours pas à venir. Aussi, dans la ferveur de son dévouement, s'associait-il corps et âme à cette attente, plus anxieuse peut-être encore chez lui que chez son maître.

S'il revenait de la poste avec le courrier, il examinait les écritures des adresses et flairait les enveloppes, se demandant si quelqu'une de ces lettres ne pouvait pas bien être la fameuse

missive. Suivant le résultat de ses recherches, il se composait une physionomie rayonnante ou désappointée, en sorte que Barco, lorsqu'il le voyait arriver, sa serviette sous le bras, pouvait reconnaître de loin si elle contenait ou non quelque lettre de femme.

Ce jour-là, Félix fut frappé de la joie inusitée qui éclatait sur le visage de Kalovsky.

— Une lettre? s'écria-t-il, et il sentit son cœur battre avec force.

— Non, mon capitaine... balbutia Kalovsky.

Puis, élevant les sourcils en accent circonflexe, il tourna les yeux avec un air d'ineffable mystère, par-dessus son épaule gauche, tandis que le pouce de la main droite, collée à la couture du pantalon, se tordait convulsivement, pareil au cou d'un conscrit auquel le caporal a serré trop fort la cravate. Les deux bouts cirés de sa toute petite moustache s'étaient hérissés; sa bouche plissée en cœur n'offrait plus qu'une petite ouverture circulaire.

— C'est... c'est... balbutia-t-il, c'est...

— Quoi donc! par tous les diables! tonna Barco, à demi fou d'impatience.

Le caporal contracta les muscles de sa bouche jusqu'à donner à sa physionomie une véritable expression de fouine.

— C'est, chuchota-t-il, c'est qu'il y a quelqu'un en haut... une... dame...

Au même instant, il tomba à la renverse, tout de son long. C'est qu'il y a des moments, mon cher Kalovsky, où il ne faut pas barrer le chemin aux gens! Barco l'avait franchi comme une barrière. En deux bonds, il atteignait la porte; et, une seconde après, il tenait suspendue à son cou, riant et sanglotant à la fois, Filippa Broniecka...

XXII

Le premier délire de joie passé, Barco se crut le jouet d'une hallucination. Il étudiait Filippa d'un œil scrutateur; il touchait son visage, ses bras, pour se persuader que c'était

bien elle, et non pas une illusion, un mirage de son imagination enfiévrée.

— Filippeczka! Filippeczka!... Toi!... Chez moi!... Ici, dans ma chambre!... Mais dis-moi, est-ce vraiment bien toi? Je ne puis pas le croire! Cela me paraît si étrange, si peu possible!... Oh! quelles souffrances tu m'as fait endurer! J'ai été bien malheureux, va! Je me suis senti à bout de forces... Mais où donc étais-tu? Qu'as-tu fait pendant tout ce temps qui m'a paru si long, si long?... Pourquoi ce départ soudain? Et maintenant, enfin, resteras-tu? Dis-moi, dis-moi, je t'en conjure!... Oh! vois-tu, une nouvelle séparation me rendrait fou!

A toutes ces questions, Filippa ne répondait que par des baisers.

— N'oublie pas, mon Félix! mon cher aimé! n'oublie pas ce que je t'ai dit un jour, dans la forêt... dans *notre* forêt... tu t'en souviens! Ne me demande rien; ne me questionne pas, pour l'amour de Dieu!... *Moj luby! Moje serce*[1] *!* Tu me tiens dans tes bras; je suis à toi: n'est-ce pas assez?... J'ai *trois jours* devant moi!... Tu ne sais pas, tu ne sauras jamais à quel prix je les ai achetés!... Laisse-moi en jouir sans trouble! Jouis-en toi aussi... jusqu'au bout. Laisse-moi être heureuse... me livrer aux premières délices de ma vie!... Elles seront aussi les dernières. Renvoie tout le monde... ferme la maison! Ne laissons rien perdre du temps, ne nous séparons pas, pas une minute...

Barco ne pouvait en croire ses oreilles.

— Que dis-tu? Toi... rester chez moi!

Elle le regarda tranquillement dans les yeux, avec un air de sublime provocation.

— C'est pour cela que je suis venue.

Puis, avec un étrange sourire :

— J'ai été à bonne école. Je n'ai plus de préjugés!

Un léger tremblement de sa voix donnait un démenti à ses paroles, les faisant sonner comme une bravade.

Barco lui lança un regard d'infinie compassion.

— Toi!... toi que je voulais épouser!

1. « Mon bien-aimé, mon cœur! »

Le front de Filippa se plissa; et sa voix avait pris une expression effroyablement sombre lorsqu'elle lui répliqua :

— Tu m'as demandé toute une vie; moi je n'ai que trois jours à te donner. Prends-les! Prends-les! s'écria-t-elle passionnément.

Et, avec un cri, elle se jeta dans ses bras.

— Les minutes passent vite, Félix!... C'est notre dernière réunion sur la terre. Prends-moi... ou je croirai que... tu me dédaignes...

Il pressa ses mains contre ses tempes. Les sentiments les plus contradictoires s'entrechoquaient en son âme. L'honneur venait se mettre entre lui et elle, et disait : « C'est un sacrifice, le sacrifice suprême, qu'elle veut t'offrir... N'accepte pas!... » Filippa, en ce moment, n'était pas, à ses yeux, consciente de ce qu'elle faisait. Tout en elle dénotait l'exaltation, l'égarement. Il voyait bien qu'elle affectait une indépendance universelle contre laquelle se révoltaient son éducation et même sa nature, et que tous ses efforts pour précipiter sa chute n'avaient d'autre objet que de se rendre tout retour impossible.

Il s'en fallait de beaucoup, assurément, que Barco fût un saint. Il avait plus d'une faute sur la conscience. Mais, jusqu'alors, les choses s'étaient passées autrement... d'une manière moins crue. Si l'on avait péché, c'était les yeux fermés, comme entraîné malgré soi par l'égarement des sens ; le mal était arrivé, pour ainsi dire, de lui-même. Si l'on n'était pas entièrement aveugle, on s'était au moins procuré l'illusion de l'être, par égard mutuel, et chacun aussi un peu pour soi-même...

Mais là, il avait devant lui une femme fière, forte, inaccessible, qui, d'une voix tranquille, lui demandait son déshonneur! Et c'était cette même femme à laquelle il n'avait pas osé demander son amour sans lui offrir en même temps le nom qu'il portait, si grand était le respect que lui avait inspiré cette grave créature avec ses rêves mystérieux.

L'événement prochain lui semblait donc une profanation, presque un sacrilège, et en même temps un avilissement de lui-même. Car, évidemment, ce n'était pas de sa propre autorité qu'elle se livrait de la sorte. Il avait fallu le consente-

ment d'un tiers. Et ce consentement, elle avait dû *l'acheter*, ainsi qu'elle le disait: l'acheter, Dieu sait à quel prix!

Il ne savait que faire, que penser. Il souffrait autant qu'on peut souffrir. Des frissons gelaient ses moelles, mais sa tête était en feu, et ses yeux, injectés de sang, voyaient rouge.

— Mais songe donc... songe donc!... Ton honneur! Tes vieux parents!

Elle le regarda froidement et lui tourna le dos.

— Vous ne m'avez jamais aimée...

C'en était trop. Un cri inarticulé, un saut de panthère: il l'avait rejointe, enlacée...

Les trois jours s'écoulèrent dans des voluptés surhumaines, d'une sauvagerie sublime.

Certes, il l'aimait à la folie; mais il dut s'avouer qu'auprès de l'ardente passion de cette Polonaise, son amour à lui n'était qu'un fantôme sans couleur et sans forme. Comme Faust, elle avait livré l'éternité en échange d'un seul moment; mais ce moment seul contenait, ramassé par une concentration inouïe, tout ce que l'éternelle durée des temps pouvait offrir de félicités, de joies ressenties à loisir.

Emportés dans le tourbillon de leur passion souveraine, ils éprouvaient, toujours insatiables, toutes les extases d'une existence quintessenciée, toutes les délices de l'anéantissement absolu. Les yeux clos, ils s'abandonnaient à ce mugissant Maëlstrom, dont les spirales, se resserrant de plus en plus, conduisent à l'abîme sans fond.

Ils voulurent tout oublier du réel: le jour, la nuit, le temps même. Les fenêtres, entièrement closes, empêchaient la lumière de pénétrer. Les pendules avaient été arrêtées, sauf une seule, soigneusement recouverte, afin que son bruit importun ne vînt pas les troubler, en leur rappelant la marche des heures qui s'enfuyaient.

Par un billet écrit à la hâte, Félix avait prié son chef et paternel protecteur de vouloir bien le considérer comme malade pendant trois jours; cela suffit à éloigner de la maison tout le mouvement militaire qui l'animait habituellement. Même les repas, dont le retour régulier aurait pu leur faire sentir la course du temps, les repas furent suspendus. Ils

trouvaient, à leur gré, dans une chambre voisine, des provisions que renouvelait une main discrète... En un mot, rien ne devait leur rappeler l'heure qui allait venir et devait venir, vers laquelle la terre continuait de rouler, malgré les persiennes closes, les pendules arrêtées: l'heure terrible, après laquelle, en ce monde désolé, il n'y avait plus pour eux que le néant.

Une seule fois, elle avait fait allusion à cette heure fatale; et ce fut pour lui arracher, à lui, la promesse de la laisser partir sans la suivre, et de ne jamais chercher à connaître le lieu de son séjour.

— Je ne te dis pas que cela serait ta mort : tu es homme et soldat, la mort ne t'effrayerait point. Mais ce serait aussi ma perte, à moi... ma perte inévitable.

Il se révolta.

— Mais ce que tu me demandes là est une énormité!... Comment! Tu veux que je reste inactif et résigné!... Que j'assiste inerte au rapt de ce qui est le bonheur de ma vie! Mais c'est inouï... monstrueux, comme tout ce qui vient de tes abominables puissances secrètes!... Ah! mais ils ont compté sans moi! Je ne suis pas leur esclave, moi! Je ne suis la victime d'aucun fanatisme!... Non! Je ne te laisserai pas partir. Tu m'appartiens!... Qu'ai-je à faire, moi, avec ces gens-là? Je ne les connais pas... j'ai horreur d'eux! leur obéir serait pour moi une lâcheté!... Non, je ne promets rien, rien du tout!

Filippa s'était arrachée de ses bras. Son visage, doublement blêmi par l'épuisement de son corps et le pâle reflet de la lampe, avait pris l'expression navrante d'un désespoir infini, sans nom.

— Alors, mon ami, tout est bien fini entre nous. En venant chez toi, je me suis confiée à ton honneur. Bien plus, je me suis portée garante pour toi!... Si tu veux abuser de la situation, fais-le toujours : Mais ce baiser aura été le dernier. Tu seras la cause que Filippa Broniecka sera déclarée une parjure. Jamais, non, jamais elle ne te le pardonnera.

Il arriva ce qui devait arriver : Félix se précipita à ses pieds et lui jura tout ce qu'elle voulait. Et elle se laissa retomber dans ses bras ; et par un baiser sans fin, par des joies telles qu'il n'en avait jamais rêvé de pareilles, elle le récompensa de son serment.

C'était trois jours qu'elle lui avait promis. Mais elle lui réservait une surprise : une quatrième nuit leur appartenait. Lorsque, vers le déclin du dernier jour, Félix, devenu toujours plus pâle et plus triste, lançait des regards désespérés vers la pendule, maintenant découverte, et dont l'aiguille, avec une rapidité effrayante, s'approchait de la sixième heure, elle se jeta tendrement à son cou et lui fit part de son secret.

A cette nouvelle, la joie de Félix toucha presque au délire, à la démence...

Hélas! Après tout, à quoi cela lui servirait-t-il? Oui, Filippa mit dans ce délai suprême tout ce qu'une femme, passionnée jusqu'aux dernières limites des facultés humaines, peut accorder d'ivresses . mais le temps passa tout de même, insensible, inexorable. Et les lugubres lueurs de l'aube grisâtre, filtrant à travers les persiennes, éclairèrent en ses contours incertains un tableau de la plus mortelle tristesse... Ils avaient bu avidement la coupe de la vie et de la mort; maintenant ils voyaient, devant eux, le néant aux orbites vides...

C'était pour six heures qu'elle devait se tenir prête.

Une dernière fois elle prit congé de lui :

— Félix! Félix! Ne m'oublie pas! N'oublie pas ta Filippa, Félix! Mais ne t'afflige pas non plus au point d'en mourir. Rappelle-toi : tu l'as su d'avance...

Révolté, il frappa le sol du pied. Il frappa de ses poings fermés sa figure ravagée par la douleur. La pensée qu'elle le quittait parce qu'une autre personne, parce qu'un inconnu l'appelait... un maître absolu à qui elle appartenait, cette pensée le rendait fou... Le cri de sa rage impuissante ressemblait au rugissement d'une bête fauve.

Elle s'efforça de le consoler.

— Ne te désespère pas, Félix, mon bien-aimé, mon seul et unique amour!... Écoute, Félix, je ne t'ai jamais dit à quel point ta demande en mariage m'avait touchée! Ce fut la première lueur dans ma vie, jusqu'alors si sombre. Je t'en remercie... je t'en remercie mille fois.

Elle s'agenouilla devant lui et lui baisa la main. Elle reprit :

— Jusqu'à ma dernière heure, la pensée que tu voulais faire de moi ta femme — de moi, la fille du pauvre hobereau

ruiné, de moi, l'enfant oubliée de la forêt, — sera ma consolation, mon orgueil!... Hélas! c'était trop tard. Pourquoi, oh! pourquoi ne nous sommes-nous pas rencontrés deux ans plus tôt? Lorsque tu m'as connue, je ne m'appartenais plus. Ce que tu me demandais, je ne pouvais plus te le donner. Mais, ô mon Félix! il me restait mon honneur de vierge. Eh bien, je te l'ai donné... non! je t'ai forcé de le prendre... et dans la joie de mon cœur! Cela aussi me remplira de consolation jusqu'à mon dernier soupir. Tu as été le premier homme qui m'ait possédée, Félix; et je te jure... écoute moi... je te le jure sur Dieu et sur ma patrie perdue : jamais un autre homme n'approchera ses lèvres des miennes... Cette pensée te console-t-elle un peu?... Et, maintenant, adieu pour la dernière fois, mon cher, mon doux mari! *moje serce!*

Elle lui couvrit la bouche, les yeux, les cheveux, de si ardents baisers que ses lèvres en saignèrent...

Puis elle sortit en chancelant.

Une voiture fermée attendait devant la porte, dans l'épaisse brume du matin.

Quand le jeune homme, la mort dans l'âme, aida sa pâle maîtresse à y monter, il vit quelqu'un assis à l'intérieur : une sorte de jouvenceau trapu, aux cheveux épais et bouclés, aux yeux abrités par des lunettes.

Un instant, il resta interdit. Mais un éclat de rire, de ce rire impudent et sans joie qu'il connaissait si bien, lui expliqua tout. Au même instant, un bout de cigarette, volant par la fenêtre de la voiture, effleura sa joue, et une main forte et large, à l'index couleur jaune soufre, s'étendit vers lui, tandis qu'une voix enrouée s'écriait :

— *Mamo moja! Mamo moja*[1]*!* Voilà qui s'appelle aimer comme des vampires! Est-ce qu'ils n'ont pas les lèvres toutes sanglantes, ces bébés?... Ah! je vois bien : il vous faudra encore des timbres-poste, *moj wesoly szpaku!*[2] Soyez tranquille : j'en tiens toujours à votre disposition. Seulement, il ne va plus en rester pour ce pauvre petit Chinois!

Elle s'interrompit pour allumer une nouvelle cigarette.

1. Littéralement : « Ma mère! » — Exclamation de surprise.

2. « Mauvais plaisant que vous êtes! »

A plusieurs reprises, l'intérieur de la voiture se remplit d'une lueur rougeâtre.

— Mais, à propos... quel sera mon courtage? Je crois cependant que je ne l'aurais pas volé!... Oh ! mais nous ne sommes pas intéressée. Un petit baiser fera l'affaire, mon joli « jaune et noir[1] ! »

Et, d'un air railleur, elle lui tendit par la fenêtre son museau de Tartare. Puis, éclatant de rire une seconde fois, elle lui tira la langue comme un gamin des rues.

Une violente saccade. Les chevaux donnent à plein collier. En faisant crier tous ses gonds, la vieille guimbarde se met en mouvement...

A ce moment, la tête de Filippa apparaît une dernière fois derrière la glace. Les flammes de sa bouche sanglante se dessinent dans sa pâleur de morte.

Ses yeux et ceux de Félix se rencontrent dans un adieu déchirant ; mais pas un mot n'est échangé.

Par contre, la Modlewska pousse un strident : « *Do widzenia!* » qui retentit, dans l'air chargé de brume, comme un son de clairon, un cri délirant de victoire.

Et la voiture disparaît derrière le pilier du portail...

XXIII

Pendant une minute, Barco resta immobile, comme stupéfié, sans éprouver rien qui ressemblât à de la douleur.

Il rentra chez lui, hébété, à pas chancelants.

Mais lorsqu'il revit la chambre qui n'avait pas encore été aérée, où régnait toujours *son* atmosphère, les images des derniers jours lui revinrent soudain à l'esprit, avec tant de force et de netteté qu'il faillit se trouver mal.

Hors de lui-même, il se jeta sur le lit qu'elle avait partagé avec lui et qui avait, semblait-il, conservé la chaleur de

1. Les couleurs de la maison d'Autriche.

son corps, l'odeur de ses cheveux et de sa chair; et dans un accès de désespoir, il s'y roula, jusqu'à ce que la terrible tension de ses nerfs se fût résolue en un torrent de larmes.

Alors il put de nouveau penser.

A ce moment, elle était encore à un kilomètre de lui, tout au plus. Il n'avait qu'à faire seller son cheval pour la rejoindre en un temps de galop. Et il ne le pouvait pas! Immobile, inerte, il devait laisser la distance augmenter entre eux, cette distance qui les séparait *à jamais!* Car il était lié par une promesse solennelle... Mais une promesse faite, à un fou, d'entrer dans sa folie, pouvait-elle obliger un homme sain d'esprit?... Hélas! oui. Il ne s'agissait pas ici de subtilités : il avait engagé sa parole!... Mais n'était-ce pas terrible... monstrueux... impossible?

Comme pris d'un subit accès de démence, il sauta sur ses pieds et se mit à parcourir sa chambre, d'un pas furieux. Un accès d'étouffement lui fit ouvrir brusquement la fenêtre. La douleur écrasante, immense, de tantôt lui était revenue tout entière; son être se remplit d'un tel dégoût de la vie qu'il crut y succomber. Le soleil lui parut gris et terne, l'air frais et sain du matin qui pénétrait dans la chambre, fade et nauséabond; et, en frissonnant, il pensa qu'il lui fallait encore vivre pendant de longues, longues années. Il se demanda si un coup de revolver dans la tête ne serait pas la meilleure solution du problème...

Tout à coup il se souvint que ni elle ni lui n'avaient songé à parler de correspondance. Qui lui disait qu'elle n'avait pas l'intention de lui écrire de temps à autre? En ce cas, oh! en ce cas, il lui serait possible de supporter la vie. Il vivrait... pour attendre ses lettres! Il compterait les semaines... les jours... les minutes. Mais pour cela, il devait *savoir!* Et il ne savait rien!... Comment supporter l'incertitude, cet état horrible entre tous? Non, non! C'était impossible. Il devait courir après elle, la prier, la conjurer de ne pas le laisser sans nouvelles! Cela, du moins, lui était permis, puisqu'il s'était engagé simplement à ne rien faire pour découvrir l'endroit de sa retraite... Il pouvait donc la revoir, ne fût-ce que pour un seul instant...

A cette idée, sa poitrine écrasée se souleva soudain, rem-

plie d'espérances infinies. Toutes ses angoisses avaient disparu comme par enchantement. Il la reverrait! Il la presserait contre son cœur, la tuerait de baisers... et après... advienne que pourra!

Il s'élança vers l'écurie :

— Jozsi! Jozsi! Vite, le bai brun!

Et, comme le hussard, en train de manger son lard du matin, ne montrait pas une vivacité vertigineuse, il mit en personne la main à la besogne. Il serra la sangle d'une saccade si furieuse que le cheval en gémit; puis, lui ayant forcé dans la bouche un simple bridon, — jamais il n'aurait eu la patience d'attendre la longue manipulation de la gourmette, — il partit de l'écurie même au grand galop, devant ses hommes qui levaient les bras au ciel. Jamais ils n'avaient vu leur capitaine faire une pareille chose.

Quant à la route à prendre, une hypothèse lui paraissait d'abord écartée. La voiture avait tourné à gauche; le chemin de Tarnopol, de Zloczow, de Brody, se détachait à droite. Il ne restait donc que les routes de Léopol et de Koloméa. Mais qu'iraient faire les voyageuses dans la direction de Monasterzyska, de Buczacz et de Koloméa? C'est en Russie, apparemment, qu'elles voulaient se rendre: à coup sûr, elles ne prendraient pas la diligence, lorsqu'elles avaient à leur disposition le chemin de fer. Or, pour s'en servir, elles devaient avant tout se rendre à Léopol (Lemberg), — tête de l'unique ligne de chemin de fer que la Galicie possédât encore à cette époque, et d'où elles pourraient continuer leur voyage par Trzebinia et Varsovie. — C'était donc sur la route de Lemberg qu'il avait chance de les rejoindre. En ce moment, le lent attelage du juif ne devait pas avoir atteint la deuxième borne milliaire.

C'était justement jour de marché. La place était encombrée de baraques, de paysans et de juifs. A travers tout cela, Barco passa à fond de train, sans même crier gare. Sous les fers de son cheval, le pavé jetait des étincelles.

Tout le monde se sauva, saisi de frayeur, en poussant des cris de détresse. Des malédictions s'élevèrent. Une baraque de fruitière s'effondra avec fracas. — Lui ne vit, n'entendit rien. En avant, en avant!

Déjà il avait la ville derrière lui et s'élançait à toute vitesse

sur la route impériale. Il comptait les minutes, calculait les distances qu'il gagnait sur la voiture, et croyait presque pouvoir déterminer le point de la route où il atteindrait.

Il ne laisserait pas à Filippa le temps de se fâcher : il se jetterait sur elle, il l'étoufferait de ses baisers, tout en justifiant sa démarche par le moins de mots possible; et, tout de suite, il passerait à l'essentiel. Elle devait, devait à tout prix, lui jurer de lui écrire régulièrement... Mais qui sait si, prise au dépourvu, ayant déjà, durant tout ce temps, subi les mêmes tortures que lui, saisie dans sa faiblesse, elle ne se résoudrait pas à faire un pas plus décisif, abandonnant pour jamais...

Il ne put pas achever sa pensée, tellement l'horizon de bonheur qu'il venait d'entrevoir l'éblouit et l'aveugla. Le bai brun sentit plus fort l'éperon : lancé à *full pace*, il brûlait le pavé, ronflant avec fureur, tout ruisselant d'écume.

Déjà il atteignait les premières maisonnettes de Naraïow, petit village où était cantonné un escadron de hussards du régiment de Spork. C'était un séjour abominable au temps du dégel; les rues y étaient alors couvertes d'une boue tellement profonde qu'on avait dû distribuer aux soldats des échasses pour épargner leurs bottes. A présent, dans la bonne saison, les quelques petites maisons basses, enfouies dans leurs nids de verdure, n'étaient pas trop vilaines.

Devant le logis du capitaine, quelques officiers se promenaient au soleil, les mains dans les poches, la mine ennuyée. A la vue du beau Félix, ils se mirent à pousser des exclamations de joie, à remuer les bras en l'air, à se démener comme des fous :

— Hourra! Voilà Barco! *Servus*[1], Barco!

A la fenêtre apparut la ronde silhouette du chef d'escadron, en manches de chemises, un rasoir dans une main, dans l'autre un tchibouk énorme, qu'il brandissait joyeusement, criant à tue-tête quelque chose d'inintelligible où se détachaient ces mots :

— Vin de Hongrie... fraîchement reçu... grand réveillon...

Tous ces messieurs s'imaginaient que c'était pour leur rendre visite que le beau Félix venait de ce train endiablé.

1. Ce salut latin est la formule d'usage entre officiers en Autriche.

Ils furent bien vite déçus.

Arrivé à portée de voix, Barco arrêta court et cria, d'un ton bref et presque impérieux :

— Pas vu de voiture?

— Voiture?... Vingt voitures!

— Une calèche de juif... deux chevaux blancs... des dames à l'intérieur!

— Ah, parfaitement!... Il vient d'en passer une il y a dix minutes.

Et le voilà parti comme une flèche, sans même dire adieu.

Ils ne s'en étonnèrent pas. Affaires de cœur! En ces cas-là, on ne peut pas prétendre à des politesses...

Rempli des plus folles espérances, Barco poursuivit sa route; et bientôt il aperçut au loin le véhicule qui se traînait péniblement le long de la chaussée, roulant comme un navire par une grosse mer. Les vieilles roues, usées aux moyeux, tour à tour se rapprochaient et s'éloignaient du corps de la voiture, dont elles menaçaient à chaque instant de se détacher. Au-dessus de la lourde capote en cuir on voyait osciller le chapeau pointu du cocher juif. De temps à autre, apparaissait la queue d'un cheval battant ses flancs, ou la blanche ligne du fouet qui prenait son élan avant de s'abaisser sur le dos des rosses.

— *Stoï!... Postoï!* (arrête!) crie Barco à demi fou d'impatience.

Mais, ou bien il est encore trop loin, ou bien le bonhomme de cocher s'est endormi sur son siège. Rien ne bouge.

Il répète sa sommation en mugissant, cette fois, mais sans plus de succès.

Alors, perdant tout à fait la tête, il s'élance avec fureur et, ayant dépassé la voiture, il l'attaque à la façon des brigands, il saisit la bride des chevaux...

Des cris de détresse retentissent. Cinq ou six visages, blêmes de terreur, apparaissent à la portière...

Hélas! Celui de Filippa n'était pas du nombre.

C'était la famille du fermier de propination [1], Pinkas Oel, qui se rendait à Winiki.

1. Propination, droit seigneurial de fabriquer et de débiter l'eau de vie.

La déception rend injuste : Barco accabla de violentes injures les pauvres laiderons, comme s'ils eussent été coupables de ne pas être de charmantes filles de *shlachcic*... Puis il reprit sa course forcenée, en grommelant des jurons entre ses dents.

Mais il n'alla pas loin. A deux cents pas de là, la diligence de Lemberg venait à sa rencontre ; et le gros conducteur de lui déclarer, à grands frais de paroles, qu'il n'avait vu sur le chemin aucune calèche répondant à sa description.

Barco s'était trompé de route !... Elles devaient, malgré tout, avoir filé sur Buczacz. . . . .

. . . .

Le soir même, tout Brzezany ne parlait que des grands événements du jour : le capitaine de Barco était tombé gravement malade ; le major avait constaté chez lui une violente fièvre nerveuse ; toute la journée, le général n'avait pas quitté d'un seul instant le chevet de son aide de camp ; pour le veiller la nuit, plusieurs dames, parmi lesquelles la générale elle-même, s'étaient gracieusement offertes. Tout le monde était consterné, tout le monde plaignait sincèrement le beau Félix, à l'exception de quelques personnages malveillants. Ils avaient bien prévu, ceux-là, que tout cela finirait mal. Depuis quelques mois, ce garçon était comme métamorphosé. Il y avait longtemps qu'on aurait dû l'interner dans quelque maison de santé...

— N'avez-vous pas remarqué ses yeux ?... Farouches... hagards... enfoncés dans leurs orbites... comme ça ! C'était vraiment à faire peur. On aurait pu y fourrer la moitié du pouce, qu'on ne les aurait pas touchés !

— Que voulez-vous ?... C'est la conséquence naturelle de certaines choses ! Lorsqu'on fait la noce...

— Quelle noce ? Il s'agit bien de noce ! Ce n'est pas la noce, c'est quelque chose de pire, je vous dis. Les *Panie* l'ont attrapé... l'ont rendu fou avec leurs histoires ! C'est dans l'air de ce pays-ci !... Ils sont tous fous dès leur naissance, et malheur à l'étranger dont ils s'emparent ! En un tour de main ils lui tournent la cervelle !

— Est-ce que par hasard, mon cher Unger, dit un mauvais plaisant, tu aurais fréquenté leur société ?

— Ne blague pas! Ce que je sais, je le sais. Il a été enfermé avec une *grymasznica* pendant une semaine entière...

— Ah! je comprends... pour faire de la politique...

— Oh l'amour, le divin amour!... se mit à chantonner un vieux et gros capitaine, qui depuis longtemps avait pris à tout jamais congé de la pointe de ses pieds.

— Ce matin, il a renversé une fruitière avec tout son bazar: Dieu, quels cris!... Il a aussi sauté par-dessus un juif que la peur avait jeté par terre. Le général a dû se rendre en personne à la police pour étouffer l'affaire...

— Ah! le général! Ah oui, le général! Il l'a toujours soutenu, celui-là! Son Barco, son Félix! il ne fallait pas souffler mot contre son cher Félix... On ne doit pas s'étonner que cela ait fini par lui monter à la tête.

— Messieurs! interrompit alors quelqu'un. Permettez-moi de vous dire qu'on ne déblatère pas ainsi contre un camarade qui est à deux doigts de la mort. Barco a toujours été un brillant officier, un excellent camarade, un *gentleman*. Je ne permets pas que l'on en dise du mal.

— Ni moi non plus! s'écria à son tour Streletzky.

Et il se leva tout d'une pièce, en lissant, de son geste familier, sa longue moustache blonde avec la deuxième phalange de l'index replié.

Il avait mis un certain temps à se décider, Streletzky. Pensez donc : se mettre en opposition avec des capitaines!

Mais son amitié l'ayant emporté sur le reste, il entra délibérément en action, et son attitude, lorsqu'il lâcha ces paroles, pouvait rappeler le Streletzky des beaux temps, le Streletzky de la forêt de Bronisiolo, le terrible Streletzky foudroyant la nihiliste avec ce mot : « *Craché!...* » Aussi son entrée en scène ne manqua-t-elle pas de produire son effet.

— Mais qui dit quelque chose?.. On cause tout simplement! répliqua l'officier à qui s'adressait l'observation ; — et cette distinction subtile mit fin à l'incident.

XXIV

Un an s'était écoulé depuis ces événements.

Une belle journée de juin touchait à sa fin. Derrière les sombres crénelures du Pilate, le disque du soleil, d'un rouge sanglant, allait disparaître. Et, sur le lac bleu et paisible, les ombres du soir glissaient, le couvrant de plus en plus, comme un crêpe destiné à préserver le précieux miroir pendant la nuit. Mais le Righi et les cimes des Alpes d'Engelberg nageaient dans des flots de lumière rosée, et sur le haut du Burgenstock les quatre rangées de fenêtres de l'hôtel resplendissaient, étincelantes comme de l'or fondu.

Un rayon de soleil illuminait aussi le Lion de Lucerne, agonisant dans sa grotte de rochers, la lance au cœur. Et cette lueur jetait des couleurs riantes sur ce monument d'une tristesse mortelle.

Un étranger se trouvait là, tout seul, à cette heure où le beau monde se promène sur le quai, devant le Schweizerhof.

C'était un homme jeune encore, très brun, très pâle, avec les cheveux coupés à la tondeuse, la moustache noire et mince. Un extrême épuisement se lisait autour de sa bouche, autour de ses yeux enfoncés profondément.

Il se tenait là depuis une heure, assis, la tête appuyée dans la paume de sa main, parfaitement immobile et contemplant le sublime chef-d'œuvre de Thorwaldsen. Était-ce le lion dans son cadre grandiose, était-ce le glorieux souvenir ainsi réveillé, la mort héroïque des gardes suisses, qui l'absorbait à ce point? Ou bien son regard ne s'était-il attaché là que machinalement, et visait-il, à travers la paroi du rocher, l'horizon illimité de l'imagination?... Quiconque l'abordant de face, aurait vu son œil atone, plongé dans le vide, n'aurait pas douté que cette dernière hypothèse fût la vraie....

Soudain, l'étranger tressaillit.

Une main venait de se poser sur son épaule.

Derrière lui se tenait une femme de taille courte et ramassée, enveloppée jusqu'aux pieds d'un cache-poussière

gris, et coiffée d'un chapeau tyrolien qui, déjà trop petit, semblait encore plus disproportionné grâce à un amas de cheveux ébouriffés, augmentant prodigieusement le volume de la tête. Un pince-nez trônait sur son nez camus.

— Antonina Modlewska! — s'écria l'homme, avec un accent de profonde émotion, en essayant de sauter sur ses pieds.

Mais les forces lui manquèrent : il retomba inerte sur son siège.

— Oui, c'est moi... Antonina Modlewska, la Mongole! — répondit-elle, avec ce rire bruyant, mais sans joie, qu'il connaissait si bien. — Et ça m'a coûté pas mal de peine de vous dépister, j'ose le dire! Mais nous nous entendons merveilleusement à flairer un gibier, nous autres, lorsqu'une fois, par hasard, nous sommes le chasseur, et non pas le gibier.

— Vous... vous étiez... avec *elle*... lorsque...

Sa voix faiblit. Hors d'état de continuer, il cacha sa figure entre ses mains. La Modlewska elle-même ne put réprimer un certain sentiment de compassion.

Ils étaient seuls : elle passa les doigts sur ses cheveux courts, dociles à l'attouchement comme une brosse tendre, et qui, autour des tempes, montraient déjà quelques fils d'argent.

— *Biedny!* (Pauvre!) dit-elle, presque avec tendresse.

Puis, approchant la bouche de son oreille :

— Vous savez tout?

— Les journaux en étaient remplis, répondit-il sourdement.

— Ainsi vous avez lu, répliqua-t-elle, se redressant avec fierté, qu'elle a tiré de main de maître! Droit au cœur, monsieur! En plein cœur! Il est tombé comme un sac... Oh! c'est qu'elle avait été à bonne école!

Un frisson glacial passa sur le corps de Barco. La même expression, Filippa s'en était servie...

— Savez-vous, continua l'autre, savez-vous où elle était avant de vous rendre visite à Brzezany? Je vais vous le dire. C'était quelque part entre la Vistule et l'Oder, dans un lieu sûr où un bon patriote a transformé son château en école de tir à notre usage. On y tirait à la cible du matin au soir, jusqu'à ce que la main la plus faible eût cessé de trembler... atteignît le noir! Et ce fut le noir qu'elle atteignit, quand ce fut sérieux : car un cœur plus noir que celui de...

Ici, elle prononça le nom d'un personnage dont la mort subite avait fait grand bruit, quelques mois auparavant.

— Il ne lui avait rien fait, à elle! interrompit Barco, le front sombre.

— Il avait opprimé sa patrie! Elle a vengé des frères polonais; des frères polonais la vengeront à son tour, elle et les siens... Mais ce n'est pas pour bavarder que je vous ai poursuivi à travers la moitié de l'Europe. Je me suis chargée pour vous de son dernier message...

Il se souleva brusquement. L'air lui manquait...

— C'est ma destinée, reprit-elle, de servir de facteur à tous ceux qui ont des raisons de préférer un colimaçon aux postes de Sa Majesté l'autocrate de toutes les Russies... Du reste, rien que des bêtises, ça s'entend. Je ne les sais pas par cœur; mais tout est noté avec soin, comme si c'étaient les paroles de Vernyhora lui-même... Venez me voir demain à l'hôtel du Cygne, et je m'acquitterai de ma commission. Pour *moi*, vous savez, ces sentimentalités-là ne signifient rien; mais je veux tenir ma parole. Il faut avouer, du reste, que vous avez rendu ma tâche rudement difficile!

— Je change continuellement de ville pour ne pas mourir de mélancolie. Je ne peux tenir plus de trois jours dans le même endroit.

— Voilà qui n'empêche pas de s'inscrire sur la liste des étrangers... Voyez ce qu'il en résulte! J'étais réduite, comme un limier de police, à m'en tenir au signalement.

— Est-ce que je ne pourrais pas... venir tout de suite?... dit-il d'une voix étranglée, en faisant mine de se lever.

— Non, non. Je n'ai pas encore défait ma malle. Je vous répète : il ne s'agit que de bêtises... de phrases conventionnelles; comme, par exemple, qu'elle vous recommande ses vieux... qu'elle est restée fidèle à je ne sais quel serment..., que votre nom a été le dernier mot de ses lèvres, etc. Connu, tout cela!

Il mordit désespérément son mouchoir, et l'articulation de ses mâchoires saillit fortement; mais aucun son ne s'échappa de sa poitrine. Il ne voulait pas montrer sa faiblesse en présence de cette créature.

Quant à elle, elle tâchait de le consoler à sa façon.

— Des fadaises que tout cela! dit-elle d'un ton dédaigneux. Toujours la même chose! Chacune d'elles meurt avec un nom sur les lèvres. C'est la quatrième qui m'ait chargée du même message. Et moi, bonne pâte, je donne toujours dans le panneau: et qu'est-ce que j'y gagne? De la peine, des pertes de temps et de l'ingratitude. Car vous non plus, mon joli jaune et noir, vous ne m'êtes pas plus reconnaissant que ça...

Il se leva furieux.

— Reconnaissant!... Vous osez!... Mais de quoi vous serais-je reconnaissant? Peut-être de l'avoir systématiquement surexcitée, affolée, ensorcelée, pour la préparer à l'exécution de vos maudits projets?... Ou bien d'avoir empoisonné sa vie et la mienne?... Vous en avez fait d'abord une malheureuse, puis une criminelle; sans pitié, vous l'avez poussée à la mort... à quelle mort!... Pourquoi, — cria-t-il, en proie à une agitation indomptable, pourquoi, puisque vous admettez le poison, le poignard et le revolver, pourquoi n'avez-vous pas tiré vous-même?... Répondez à cela, si vous le pouvez! Pourquoi devait-ce être Filippa, ma Filippeczka, ma fiancée, ma femme?... Mais non! Lâchement, ignominieusement vous restez à l'écart, en poussant les autres, dont un ongle vaut plus que toute votre personne!

— Ha! ha! Voilà que je retrouve mon vieux *figlarz*[1]! : Vous êtes injuste, mon bébé! Mais je ne vous en veux pas pour ça. Vous êtes un enfant et n'entendez rien à ces choses-là... Croyez-vous donc qu'il suffisait d'y aller et de le prier de vouloir bien se mettre en position? Oh! notre homme était un fin renard et se tenait diantrement sur ses gardes. Pour parvenir jusqu'à lui, il fallait le prendre par son faible; et son faible, à lui, c'était celui de tous les hommes: la chasse au jupon. Eh bien, mon garçon, tu commences à comprendre, n'est-ce pas? La Modlewska aussi a son jupon; mais il y a de grossiers jupons de coutil, et il y en a d'autres mignons, précieux, tout en valenciennes et en point d'Alençon. Pensez à Marat! Ce n'est pas la première poissarde venue qu'il aurait admise dans l'intimité de son sanctuaire; et pour cela, il fallait une Charlotte Corday. Réfléchis donc un peu avant de juger, mon trésor!... Dès le premier abord, vous

1. « Bouffon. »

m'avez prise en grippe : et cependant, Dieu m'en est témoin ! je n'ai pas mérité cela de votre part. Savez-vous que vous me devez la vie ?... Oui, oui. Ne souriez pas avec une si écrasante ironie : la vie !... Je ne vous l'ai jamais dit : à quoi bon ? Et cependant c'est la pure vérité. Avez-vous souvenance de vous être endormi dans la forêt, pendant une indiscrète reconnaissance de nuit ? Eh bien, les forêts polonaises sont dangereuses pour les espions allemands. Le diable qui, selon toute apparence, ne vous est pas trop favorable, s'est permis la plaisanterie d'amener du monde à votre chevet ; justement les personnes qu'il aurait dû en tenir le plus éloignées !... Il faut dire que la situation était romanesque et touchante comme tout : l'enfant perdu dans la forêt, les pieds ensanglantés, le visage meurtri, sa pauvre petite tête appuyée sur un tronc d'arbre, dormant du sommeil innocent de l'enfance !... Mais que voulez-vous ? Il y a des moments où il ne faut pas être trop sentimental. Chez nous, *Panie*, un homme n'a pas plus de valeur qu'un lapin. Déjà un revolver touchait votre tempe... Par bonheur, la Mongole était là, l'antipathique, l'importune, l'odieuse Mongole !... Elle se jeta aux pieds de *quelqu'un*, et ce *quelqu'un* fit un signe de la main...

Si, par ce récit, elle avait cru éveiller la reconnaissance de Félix, elle s'était trompée. Ses pensées, à lui, n'étaient tendues que vers un seul point.

— Et *elle* ? — demandait-il, haletant.

— *Elle* n'était pas là. Elle a toujours ignoré cet incident, qui fut cependant la cause de sa mort. Oui... Si l'on ne vous avait pas trouvé dans la forêt, en des circonstances aussi suspectes, celui dont je parle n'aurait eu aucune raison d'inquiétude. Filippa aurait pu rester tranquillement chez elle. Elle n'aurait sans doute jamais fréquenté l'école de tir, et jamais vu la... (La Modlewska ne prononça pas le mot, qu'un geste autour du cou, comme pour faire un nœud, remplaça suffisamment). Elle n'était pas la seule, *Panie* : les belles Polonaises ne manquent pas, et les braves non plus... Oui, oui, c'est vous-même que vous devez remercier de tout ça... Qui vous a mis en tête de nous espionner ? Si, cette nuit-là, vous étiez resté tranquillement couché dans votre lit, au lieu d'aller vous déchirer la figure et vous cogner la tête

jusqu'au sang... qui sait si Filippa ne serait pas, en ce moment, couchée entre vos bras?...

Il rugit, sous la torture.

— Mais ne nous éloignons pas de notre sujet. *Ja o Pawle a ty o Gawle*[1]... Ce n'est pas de Filippeczka que je voulais parler, mais de mes mérites méconnus par vous. Qui donc vous a procuré les jours de bonheur de Brzezany? Qui s'est chargé de dissiper les derniers scrupules de la jeune fille? Qui, lorsque certaine mission fut confiée à Filippa, lui a suggéré l'idée d'y mettre ce court sursis comme condition?... C'est vrai que ce mot de « condition » ne signifie rien chez nous. Tout aussi bien l'éclair pourrait mettre une condition au nuage, ou la balle dans le canon au doigt sur la détente!... Et c'est pourquoi, justement, quelqu'un alors qui jouissait d'une certaine influence, intercéda pour vous... représenta l'avantage de l'exaltation sur l'obéissance muette... et garantit que le délai ne serait pas dépassé: bref n'en démordit pas, jusqu'à ce qu'*on* eût consenti... Est-ce donc là les procédés d'un mauvais génie... d'une ennemie perfide?... Je vous voulais du bien...

— Vous!... A moi!... et quelle raison...?

— Ça, c'est mon secret! répondit-elle sèchement, avec aigreur.

S'il n'eût pas fait si sombre, il aurait vu peut-être une légère rougeur monter sur ce front trop large et trop haut, pour disparaître aussitôt après dans le fourré sauvage de la chevelure.

Ils restèrent là jusqu'à ce que les derniers contours du Lion de Lucerne et de ses rochers se fussent fondus dans les ténèbres de la nuit: lui assis, penché en avant, la tête appuyée dans le creux de sa main, fouillant l'espace d'un œil hagard: elle, derrière lui, chuchotant à son oreille ce qu'elle prenait pour des consolations...

Le lendemain, Barco, se traînant à pas de malade, gravit l'escalier de l'Hôtel du Cygne, et se fit introduire chez la Modlewska.

De ses mains il reçut un papier contenant les derniers

1. « Chacun de nous parle d'une chose différente. »

adieux, les dernières volontés de Filippa, consciencieusement recueillies et même numérotées par Antonina. Il reçut également un petit paquet souple, lié avec une ficelle. Lorsque, d'une main tremblante, il l'eut délié, il en vit jaillir puissamment, reprenant avec élasticité son volume naturel, une masse soyeuse et dorée de cheveux châtains.

Parmi cette masse, émergeait un petit frison capricieux. En l'apercevant, Barco sentit se gonfler sa poitrine, comme si elle devait éclater. Un gémissement rauque lui monta dans la gorge; et soudain, toutes les douleurs qu'il tenait accumulées depuis si longtemps se frayèrent violemment passage en un torrent de sanglots.

Ce frison, il le connaissait bien! C'était au-dessus de la tempe gauche qu'il avait mené sa petite existence coquette et câline; il formait un si joli contraste avec la gravité sérieuse de toute la personne! Il l'avait toujours rempli d'une tendresse particulière, ce frison délicieux : à Brzezany, dans ces heures inoubliables, il avait reçu ses baisers les plus ardents.

Jusqu'alors, Félix avait lutté. Il avait pu tout voir et tout entendre, même le portrait de Filippa, fait après sa mort, et le récit détaillé de son exécution... Mais cette mèche, en cette chevelure coupée, l'avait soudainement vaincu : il s'en suivit une éruption si déchirante que même la Modlewska en fut un peu remuée.

Quand le plus fort de la crise fut passé, elle expliqua :

— C'est elle-même qui les a coupés, jusqu'à la racine, la veille de... vous savez de quoi! Au fond, elle n'a fait qu'épargner la besogne à... à quelqu'un d'autre!... Et elle m'a chargée de vous dire de les tenir toujours sous votre oreiller, de dormir dessus..., que ça vous porterait bonheur. Vous trouverez ça sur le papier, au numéro sept, je crois... Bêtises! folies que tout ça!... Après tout, chacun a ses faiblesses. Elle était ridiculement superstitieuse, et devait l'être, étant fille de son pays, et fille amoureuse...

CHARLES DE TORRESANI.

UN AGENT

DE LA DIPLOMATIE SECRÈTE

PENDANT

LA RÉVOLUTION, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION[1]

Jean-Gabriel-Maurice Rocques de Montgaillard naquit le 16 novembre 1761, au bourg de Montgaillard, proche de Villefranche-de-Lauraguais, d'une famille de petite noblesse languedocienne. L'éducation de sa première enfance fut sévère, et conforme aux principes de la dévotion la plus rigoureuse. En 1769, il fut envoyé à l'École royale militaire de Sorèze : comme il avait une imagination active et une mémoire prodigieuse, il avait amassé, à treize ans, tout un bagage de littérature, d'esprit et de science qui faisait de lui, dit-il plus tard, « un sot très distingué ». Au sortir de l'école, en 1777, il est envoyé à Bordeaux avec un brevet de cadet gentilhomme au régiment d'Auxerrois. Il est embarqué avec son bataillon pour la Martinique, y mène une vie fort dissipée, y connaît Joséphine de la Pagerie, prend part, non sans honneur, aux coups de main sur les Antilles, rentre en France au bout de trois ans, repart, revient, et quitte enfin l'armée avec joie. Il vit quelque temps en Languedoc, excédé de la vie mesquine et austère que l'oblige à mener toute cette petite aristocratie provinciale. En 1784 il vient à Paris. Il est accueilli par le

1. Ces pages résument l'introduction d'un volume qui paraîtra prochainement sous ce titre : *Souvenirs du comte de Montgaillard, documents inédits des Archives du ministère de l'intérieur.*

comte de Cicé et son frère l'archevêque de Bordeaux : il est initié par eux à la vie mondaine et aux idées nouvelles : il prend pied dans le monde politique, et voit Necker. Au mois d'octobre 1785, il épouse l'une des filles du marquis Lefebvre Duquesnoy. Dans les années qui suivent, nous le voyons successivement en Languedoc, à Paris, à Abbeville, puis à Bordeaux, où il est du très proche entourage de l'archevêque. A Paris, où il est souvent, il connaît Marmontel, l'ancien précepteur de son père, La Harpe, Raynal, Barrère et Sieyès, et écrit aux *Actes des apôtres* de Rivarol. Arrive 1789 : en 1790, il se fixe à Paris, et observe. Il a l'esprit ouvert, curieux et agile ; il se joue librement parmi les intrigues politiques, qu'il aime plus peut-être pour le plaisir qu'il y prend que pour les bénéfices qu'il pense en retirer ; il parle à chacun, sans conviction et sans scrupules, le langage qui lui plaît ; il sait être révolutionnaire avec Barrère et Sieyès, libéral avec l'archevêque de Bordeaux, qui le reçoit à Versailles, monarchique avec l'intendant général de la marine, M. de Laporte, qui l'emploie. Avec ses qualités d'observation exacte et rapide, sa capacité illimitée de dissimulation, son audace dans le mensonge, il est fait mieux que personne pour les négociations mystérieuses auxquelles il va consacrer le reste de sa vie, et où son activité inquiète et brouillonne lui fera trouver plus de déboires que de profits. Il commence, dès ce moment, sa carrière d'agent diplomatique secret, dans laquelle nous allons essayer de le suivre.

* * *

Deux fois, avant la fuite de Varennes, il est chargé de missions confidentielles. Sur la recommandation de M. de Laporte, on l'envoie auprès du duc de Villequier, avec des dépêches pour l'archiduchesse Marie-Christine, gouvernante des Pays-Bas. Il s'agissait de recommander au duc, de répéter à l'archiduchesse, que toutes les acceptations et sanctions données par le roi aux décrets de l'Assemblée nationale n'emportaient aucun consentement sincère de sa part ; il s'agissait aussi de préparer la fuite de Varennes. Les services de Montgaillard sont appréciés, et, jusqu'au 10 août 1792, il reste à la disposition de M. de Laporte.

Le 20 juin il est près de Louis XVI avec son cousin M. de Quinquiry, capitaine au régiment « Dragons du roi » ; il passe une partie de la nuit du 10 août aux Tuileries, supplie vainement M. de Laporte de quitter le Louvre et de fuir. Son zèle l'engage à offrir au roi une somme de cent quatre mille huit cents livres ; mais il n'existe aucune preuve de cette générosité. Il en est de même de vingt-quatre mille livres qu'il a prétendu avoir données pour séduire Michonis, inspecteur des prisons, et faciliter l'évasion de Marie-Antoinette.

Suspecté pour ses relations, Montgaillard est inscrit, après le 10 août, sur la liste des émigrés de la Haute-Garonne[1] ; il quitte Paris et sort de Boulogne le 20 septembre sur le même paquebot qui porte Talleyrand. Que va-t-il faire en Angleterre? Après avoir servi Louis XVI, sert-il Barrère et Danton, comme on l'a assuré? Il est impossible de rien affirmer, car à cette époque sa vie devient un impénétrable mystère. Il est mêlé aux négociations les plus secrètes, aux conspirations du dehors et du dedans, sans qu'on puisse distinguer sûrement au nom de qui il parle, dans quel intérêt il agit.

Arrivé en Angleterre en septembre, il en repart six semaines après, s'arrête en Belgique, où est réfugié M. de Cicé, revient à Paris, et, pendant que la Terreur épouvante la France, il vit paisiblement à l'abri de tout danger ; il fréquente les assemblées de la section des filles Saint-Thomas ; le 11 décembre 1792, pendant le procès de Louis XVI, il entend la défense du roi, et quelques jours plus tard il verra tomber sa tête, et assistera aussi, infatigable ou imprudent curieux, à l'exécution de la reine et du duc d'Orléans ; il obtient même d'être rayé provisoirement de la liste des émigrés[2]. De quels services une si grande indulgence était-elle la récompense? Tout est inexplicable dans les aventures de cet intrigant.

Mais voici qu'un document officiel[3] apprend qu'au commencement de la campagne de 1794 et comme Pichegru était devant Ypres, Montgaillard vint au camp autrichien se disant

1. *Arch. nat.*, 6279.

2. *Arch. nat.*, 6279, dossier 5621.

3. Lettre de Reinhard, ministre de la République à Hambourg. *Arch. nat.*, t. 7, 6145.

chargé de faire connaître la disposition où était ce général de servir la cause des ennemis de la République. Montgaillard se rendit ensuite au quartier général du duc d'York auquel il parla dans le même sens. Il paraît qu'il trouva la même défiance chez ce prince que chez les généraux autrichiens, ou que le prince ne voulut rien prendre sur lui. Montgaillard passa de là en Angleterre, d'où il fut chassé comme ayant été un des coopérateurs de Robespierre.

Il est exact, en effet, que sorti de France en avril 1794, Montgaillard fut surpris sur la frontière par des dragons allemands qui le conduisirent à Ypres; il fut admis auprès du duc d'York et de l'empereur d'Autriche François II, mais personne n'a jamais dévoilé l'objet de leur conversation. Envoyé à Londres sur l'invitation du duc d'York, il s'y rend avec son secrétaire, l'abbé du Montet, ancien curé de Montgaillard et précepteur de ses enfants; il voit William Pitt, le duc de Glocester, plusieurs ministres et princes de la maison régnante et profite de son séjour pour publier ses premiers ouvrages écrits dans un sens opposé aux principes républicains qui régnaient alors en France.

Il débuta par un pamphlet, très remarquable pour l'époque, intitulé : *État de la France au mois de mai 1794*; cet écrit fit d'autant plus de sensation que l'auteur y parlait sans déguisement de la puissance du Comité de Salut public et de la Convention, et qu'il annonçait, comme un homme parfaitement instruit du fond des choses, les divisions qu'on vit bientôt éclater, la chute prochaine et la mort de Robespierre.

Il se rendait en Suisse, désireux de rentrer en France, quand, arrivé sur le Rhin, à Bruchsal, où se trouvait le prince de Condé, il fut reconnu par un de ses condisciples de Sorèze, le vicomte de Maccarthy Levignac, aide de camp du prince, à qui il fut présenté (15 janvier 1795). Condé désira s'instruire des détails relatifs à la situation intérieure de la France et sollicita du margrave de Bade l'autorisation pour Montgaillard de séjourner à Rheinsfelden; il tenait à conserver auprès de lui, en vue de certains projets, un agent dont il appréciait déjà l'habileté.

A partir de cette rencontre commencent les obscurités de la plus confuse, de la plus mystérieuse, de la plus redoutable

conspiration qui ait menacé la République, complot où Pichegru avilit sa gloire et dans lequel Montgaillard joue un rôle des plus suspects. A qui appartient l'initiative de cette trahison, vint-elle de l'émigré ou du prince de Condé, qui avait connu Pichegru? Rien ne l'indique : ce qui apparaît, c'est que Montgaillard cherche tout d'abord à s'insinuer dans la confiance du prince en proposant de négocier un emprunt. Condé lui montre des dispositions favorables et des sentiments affectueux ; leur correspondance est suivie et des plus sympathiques. En même temps, Montgaillard s'efforce de captiver les bonnes grâces du comte de Lille, réfugié à Vérone, entre en relations avec le comte d'Antraigues, qui dirige à Venise l'agence royaliste, publie une nouvelle brochure sur *l'an 1795* et étend son influence jusqu'au jour où il est officiellement chargé de faire des ouvertures secrètes à Pichegru.

Il écrit alors à ce général et rédige les offres qui lui sont faites au nom du prince de Condé, pour livrer Huningue, et proclamer la royauté : Pichegru sera nommé lieutenant général des armées du roi, maréchal de France et grand-croix de l'ordre de Saint-Louis. Il aura pendant sa vie le commandement en chef de l'Alsace, jouira du château de Chambord et de deux cent mille livres de pension annuelle ; il recevra un hôtel à Paris, avec un million pour son installation. Le général aura sa sépulture dans la même église qui renfermera les restes des rois de France. Arbois, sa ville natale, sera exempte de toutes impositions pendant dix ans ; elle prendra son nom et sa statue y sera placée.

Nous ne suivrons pas Montgaillard dans les détails de ce complot : il les a publiés lui-même dans son *Mémoire sur la trahison de Pichegru*, inséré au *Moniteur* du 18 avril 1804 (n° 208) par ordre de Bonaparte : Fauche-Borel, agent de Montgaillard, en a fait aussi l'historique, et la correspondance saisie par Moreau dans les fourgons du général Kinglin a mis au jour cette interminable intrigue, où chacun jouait au plus fin. Pichegru était décidé à trahir, correspondait avec les agents de Condé et avait accepté les propositions de Montgaillard, mais, pour proclamer la royauté, il voulait d'abord qu'on lui laissât passer le Rhin, afin de conserver l'avantage sur Wurmser si le complot venait à échouer. De son côté, Condé

insistait pour qu'on lui livrât Huningue et Strasbourg pour avoir pied en France et résister au besoin aux Autrichiens dont il se défiait, tout en les servant. Ceux-ci, d'autre part, ne voulaient seconder la conspiration et coopérer à une restauration qu'à la condition d'obtenir un dédommagement territorial. Ces intérêts contraires se paralysaient et firent traîner en longueur des négociations qui ne pouvaient longtemps rester secrètes.

Entre temps, Montgaillard est chargé d'insister auprès des ministres de l'empereur d'Autriche, pour que le cabinet de Vienne obtienne du Directoire l'échange de Madame Royale, fille de Louis XVI, détenue au Temple. Il représente en vain au baron de Thugut combien il importe à l'honneur de la maison d'Autriche de détacher les liens de la petite-fille de Marie-Thérèse; le cabinet de Vienne reste sourd à toutes les demandes et le baron de Thugut répond : « Mais, de quelle utilité sera pour vous la délivrance de Madame? » L'ambition fit cependant ce que ne pouvaient les liens de sang. Le cabinet autrichien entra en négociations dans l'espoir qu'un mariage unissant la princesse à son cousin l'archiduc Charles, frère de l'empereur, ferait rentrer l'Alsace et la Lorraine, fiefs non masculins, dans l'héritage de la maison d'Autriche. Madame Royale fut, en effet, échangée le 26 décembre 1795, contre les conventionnels livrés aux Autrichiens par Dumouriez, mais Louis XVIII s'opposa au mariage projeté : il objecta que Louis XVI avait fait promettre à sa fille de n'avoir jamais d'autre époux que son cousin, le duc d'Angoulême. L'archiduc Charles se désista d'ailleurs de toute prétention.

Sur le Rhin les intrigues se continuaient. Fauche-Borel, Courant, agents de Montgaillard, la baronne de Reich[1], nièce du général Kinglin, entretenaient avec Pichegru une active correspondance; mais les motifs qui entravaient l'entente restaient les mêmes. Néanmoins, en vue d'une solution et afin de procurer à Pichegru l'argent nécessaire pour entraîner son armée, le prince de Condé crut devoir s'adresser à Wickham, ministre d'Angleterre en Suisse, et lui communiquer l'état des négociations. Cette résolution fut prise à l'insu de Mont-

1. Émigrée française au service de l'Autriche.

gaillard : il en conçut, ou affecta d'en concevoir un vif dépit. Peut-être sa confiance dans le succès d'une restauration était-elle déjà ébranlée et cherchait-il les moyens de se dégager? En janvier 1796, il annonce subitement qu'il désire se retirer, ne voulant pas travailler sous les ordres des ministres anglais, et il part pour Rheinsfelden avec M. du Montet et son fils. Le prince de Condé envoie le marquis de Montesson pour le calmer, mais l'intrigant boude et se réserve. Sur ces entrefaites, Pichegru, devenu suspect au Directoire, est rappelé à Paris et contraint de donner sa démission (mars 1796).

Fauche-Borel a, dès ce moment, accusé Montgaillard de trahison : il le soupçonne d'avoir voulu se rapprocher de Bâle, où résidait le secrétaire de la légation française, Bacher, l'explorateur diplomatique le plus dévoué au Directoire, et de lui avoir livré directement ou de façon anonyme tous ses secrets. « Il advint des tâtonnements de Pichegru, dit aussi Fabre de l'Aude, que Montgaillard, agent du Directoire, en devina le fond et informa Barras. Celui-ci ne pouvait attacher pleine confiance à ces rapports ; il pensait que Montgaillard, pour se faire valoir, inventait. Néanmoins il crut devoir retirer à Pichegru le commandement de l'armée du Nord. Mais Pichegru à Paris devenait plus redoutable : il aurait fallu pouvoir le faire arrêter, cela ne se pouvait, les preuves matérielles manquaient. Montgaillard, malgré sa bonne volonté, n'ayant pu en fournir[1]. »

Nous ne partageons pas cette opinion ; Montgaillard n'était pas encore un agent du Directoire ; les lettres de Roberjot, de Barthélemy, ses requêtes suppliantes pour obtenir de rentrer en France le démontrent sûrement, et quant aux preuves matérielles, il eût pu fournir toute la correspondance du prince de Condé, qu'il livra quelques mois plus tard à Roberjot. Barras était certainement en défiance contre Pichegru, mais informé, ainsi que Montgaillard aurait pu le faire, il n'eût point offert au général l'ambassade de Suède, comme compensation de son commandement. Montgaillard est seulement désappointé, aigri, mal payé, humilié peut-être des dédains de certains émigrés, et il faut l'arrivée du comte de Lille à Riegel pour le ramener au quartier général de l'armée de Condé.

1. *Histoire secrète du Directoire*, III, page 344.

Louis XVIII, chassé des États vénitiens, se rend sur le Rhin le 28 avril 1796 et s'installe à Riegel dans le palais du prince de Schwarzenberg: il veut aussitôt connaître tous les détails de la conjuration de Pichegru et mande Montgaillard. Celui-ci est présenté par le prince de Condé. A peine entré. Louis XVIII vient à lui, la main tendue. Montgaillard reçut l'ordre de rendre compte de ce qui avait été fait sur la rive française du Rhin, et ce mémoire fut remis le 14 mai au prétendant qui s'en montra très satisfait et écrivit de sa main les remerciements suivants :

Riegel, le 26 mai 1796.

J'ai reçu votre lettre, monsieur, sans avoir pu jusqu'à présent trouver le temps d'y répondre; j'étais cependant très pressé de vous témoigner moi-même toute ma satisfaction de la manière dont vous avez rempli l'importante et délicate mission que M. le prince de Condé vous a confiée. Un jour viendra, et j'espère qu'il n'est pas loin, où je pourrai publier hautement vos services; mais, en attendant, c'est un plaisir pour moi de vous dire dans le secret tout ce que je pensé à cet égard. Soyez-en aussi convaincu, monsieur, que de tous mes sentiments pour vous.

LOUIS.

Louis XVIII fait plus. Pressé par le cabinet de Vienne de quitter l'armée de Condé, menacé d'être enlevé de vive force. il appelle Montgaillard et le charge d'aller plaider sa cause auprès de l'archiduc Charles. L'archiduc était alors à Ulmet. village situé sur la frontière du duché des Deux-Ponts. Montgaillard, porteur de dépêches et d'instructions verbales, part dans cette direction, mais, par mesure de défiance, Condé le fait accompagner d'un de ses aides de camp, le comte de Barbançon. Il est néanmoins assez heureux pour attendrir le généralissime autrichien et porte cette bonne nouvelle à Louis XVIII. qui lui témoigne à nouveau sa satisfaction. « Que puis-je faire pour vous? demande le prince. Quels sont vos fiefs et combien possédez-vous de clochers? — Je n'en ai qu'un, Sire. et encore ne l'ai-je pas tout entier: mais il en vaut bien quatre. tant il est haut; il a six belles cloches qui iront à grande branle le jour de votre entrée dans le royaume. — Quel est donc le bourg qui touche le plus près vos terres? — Ville-

franche, Sire. — Eh bien, j'assois votre titre et la pairie sur ce Villefranche. »

Il n'en fallait pas plus à Montgaillard pour se croire duc et pair, mais les satisfactions d'amour-propre ne calment point ses préoccupations d'avenir. Compromis dans les intrigues monarchiques avec l'espoir d'en tirer profit lors d'une restauration prochaine, il sent toute l'improbabilité du succès et comprend qu'il s'est fourvoyé. Les premières victoires de Bonaparte en Italie l'inquiètent; il reçoit d'ailleurs des avis qui confirment ses pressentiments. Deux lettres de Mallet du Pan, du 14 et du 19 mai 1796, l'avertissent que la Révolution a cause gagnée, que tout espoir est vain, que ses illusions sont mortes. Quelques jours plus tard (9 juin) Montgaillard avoue lui-même son découragement :

J'arrive du quartier général de M. l'archiduc et de Wurmser, écrit-il à Mallet du Pan ; tout est consommé ! On a perdu et la plus belle occasion et les plus grands moyens qu'on ait eus depuis six ans. ... Je vous le répète, ma tête est aussi froide que mon cœur est chaud : j'espérais tout, je vous le dis aujourd'hui avec la même conviction, je n'espère absolument rien.



Le cœur de Montgaillard est assurément aussi froid que sa tête : il pèse et calcule toutes les chances et bientôt sa résolution est intérieurement prise. Le passage du Rhin par Moreau (23 juin), la retraite des Autrichiens achèvent de le décider. « Il me fut alors démontré, a-t-il lui-même avoué, que la restauration de la monarchie dans la maison de Bourbon était une chose impossible. » Il ne s'attarde pas aux regrets, cherche prudemment un autre théâtre, feint, pour s'éloigner, une maladie, va de Carlsruhe à Stuttgard, à Munich et se dirige vers Venise, où il arrive le 2 septembre avec M. du Montet, son secrétaire. Son intention est de sonder Bonaparte dont les succès fixent toutes les espérances, et pour parvenir jusqu'à lui il se présente chez Lallement, ministre plénipotentiaire de la République française, et lui confie en partie le secret de la conspiration du Rhin, qui intéresse au plus haut

point le sort de l'État[1]; il écrit en même temps à Charles de Lacroix, ministre des affaires étrangères, et obtient une lettre d'introduction auprès de Bonaparte.

Trop habile pour rompre ouvertement avec son ancien parti, Montgaillard va désormais servir ou trahir deux maîtres et jouer un double rôle. Pendant son séjour à Venise, il ne renonce point aux *apparences royales*, il voit fréquemment le comte d'Antraigues, agent de Louis XVIII, et cherche à entamer avec lui on ne sait quelle mystérieuse combinaison. Tout en agissant pour le Directoire, il rêve de séduire Bonaparte en lui offrant le gouvernement de la Corse et la main d'une princesse de sang royal. Le comte d'Antraigues le reçoit, correspond avec lui et avec du Montet[2], et le 4 décembre ils ont ensemble cette fameuse conversation[3] mentionnant les détails de la trahison de Pichegru, dont d'Antraigues eut l'imprudence de transcrire le récit, et qui, saisie par Bonaparte, fournit plus tard au Directoire l'occasion d'arrêter Pichegru et d'accomplir le coup d'État du 18 fructidor. Les relations des deux intrigants durent sans doute se refroidir, car pour se justifier dans la suite et renier Montgaillard, d'Antraigues écrit le 5 mai 1804 au prince Czartorisky :

J'ai sous les yeux une lettre de Montgaillard du 7 décembre 1796 : je lui disais : « On ne peut vous donner dix mille écus pour aller chez Bonaparte, c'est trop peu pour lui et c'est trop pour vous. Je ne crains pas que Bonaparte soit votre dupe, et tout ce qu'on peut croire de plus favorable, c'est que vous êtes la sienne. »

Il me répond : « Confiez-moi, au nom de Dieu, ces dix mille écus que M. Drake consent à me livrer, si vous le lui conseillez. Moi, la dupe de Bonaparte, de ce scélérat ! à d'autres, monsieur le comte, je le connais. Échappé des galères de Corse, il n'a pu se débarrasser du bout de chaîne qu'il porte au pied et qu'il promène en Italie en guise d'ordre de chevalerie, et c'est à cela que je l'ai reconnu[4]. »

Décidé cependant à voir le vainqueur de l'Italie, Montgail-

1. *Arch. nat.*, f. 7. 6145.
2. *Arch. nat.* AF III, 44.
3. *Moniteur*, septembre 1797.
4. *Arch. affaires étrang.*, France 633. On ne peut cependant accorder une entière confiance à cette défense car, après avoir écrit une lettre aussi impertinente le 7 décembre, le comte d'Antraigues a continué à correspondre dans des termes sympathiques avec Montgaillard et M. du Montet (lettres des 10, 13, 14 décembre, *Arch. nat.*, AF, III, 44).

lard laisse M. du Montet à Venise avec ses papiers, se munit des plus importants et part pour Milan ; il est arrêté à Fusina par les Autrichiens, envoyé à Padoue le 15 décembre et puis à Trente auprès du général d'Alvinzy. Il invoque aussitôt ses services royaux sur le Rhin, ses relations avec l'archiduc Charles, Wurmser, l'empereur d'Autriche, présente à Alvinzy les papiers qu'il destinait à Bonaparte et qui établissent son identité et l'importance de ses missions ; il est si habile, il persuade si sincèrement, que le général d'Alvinzy se livre à lui et laisse pressentir la situation désespérée de Wurmser, assiégé dans Mantoue, avec qui il ne peut correspondre que par la voie de boulettes de cire. Montgaillard apprend ainsi d'avance le jour prochain de la reddition de la place.

Fauche-Borel a insinué que Bonaparte, averti du moyen de correspondance du général autrichien avec Mantoue, connut à propos et en interceptant une de ces boulettes de cire, la détresse de la ville, ainsi que le mouvement projeté pour lui porter secours. La boulette enveloppait un petit papier roulé, contenant en peu de lignes l'avis militaire : elle fut avalée par l'espion qui en était porteur au moment où il fut arrêté, et mise en évidence par des évacuations forcées ; la bataille de Rivoli fut livrée et Mantoue succomba. Cette communication attribuée à Montgaillard justifierait, sans doute, l'opinion que l'on prête à Bonaparte : « Ce Montgaillard a de l'esprit, de l'intrigue, et l'on en ferait quelque chose s'il n'était bon à pendre [1]. »

Approcher Bonaparte est impossible, et Montgaillard a d'ailleurs détruit, avant d'arriver à Trente, la lettre d'introduction de Lallement, qui aurait pu le compromettre auprès du général autrichien. Il suit patiemment ses pistes, conservant ses relations avec Louis XVIII, cultivant celles qu'il vient de nouer avec le Directoire ; au courant de toutes les intrigues, lié avec tous les ministres, tous les ambassadeurs, il est devenu redoutable et il faut compter avec lui. Son audace le ramène sur le Rhin auprès de Condé ; il veut savoir ce que l'on pense de son équipée et l'occasion lui paraît bonne pour poser les questions d'argent qui se font attendre ; il ne craint rien pour lui, ses papiers sont en lieu sûr à Venise ; il réclame

1. Fabre de l'Aude, *Histoire secrète du Directoire*, III, p. 70.

donc cinq cents louis qui lui sont dus pour ses services et pour payer les gens qu'il a employés en Alsace. Condé se récuse et l'engage à porter sa requête à Louis XVIII, réfugié à Blankembourg. Montgaillard n'hésite pas à partir : auparavant il voit l'archiduc Charles, lui porte des nouvelles d'Italie et seconde merveilleusement Bonaparte, en dissuadant l'archiduc de se porter au secours de Wurmser et de Mantoue.

Il est reçu froidement à Blankembourg. On connaît par d'Antraigues ses visites à Lallement ; il a beau donner le change en répétant qu'il circonviendra Bonaparte, on ne le croit plus et il sent toute la défiance que son voyage en Italie a inspirée. On lui conserve cependant des égards ; mais il comprend que dans ce milieu les secrets politiques sont désormais fermés pour lui. Cette conviction le pousse plus avant vers le Directoire et il s'empresse de rendre compte à Lallement de ses entrevues avec Condé, l'archiduc Charles et le prétendant (janvier 1797). Il désire plus que jamais rentrer en France, les mauvais jours sont passés, un gouvernement régulier s'organise, il est impatient de le servir.

Cependant le ministre des relations extérieures ne répond pas à ses lettres ; Lallement reste aussi sur la réserve. Montgaillard court en Suisse, se présente chez Barthélemy, ministre de la République à Berne, se déclare en possession de secrets diplomatiques du plus haut intérêt, offre de nouveau ses services et prie le ministre de transmettre sa requête à Paris ; celui-ci se défie, et se borne à prévenir son gouvernement qu'il aura l'œil sur Montgaillard [1] ; bien mieux, il demande s'il n'y aurait pas lieu de le faire expulser [2].

Sur ces entrefaites, Condé, inquiet du sort de la correspondance que Montgaillard menace de livrer si on ne lui compte pas cinq cents louis, se décide à payer sous condition que toutes les lettres seront rendues. Fauche-Borel est chargé de cette négociation délicate. Les papiers de l'intrigant sont revenus de Venise, avec M. du Montet, et déposés secrètement chez madame Seriny, libraire à Bâle. L'entrevue qui eut lieu le

1. *Arch. affaires étrang.*, ancien fonds

2. *Arch. affaires étrang.*, ancien fonds. Ces lettres établissent péremptoirement que Montgaillard n'était pas, en 1796, un agent secret du Directoire, ainsi que l'a prétendu Fabre de l'Aude.

25 mars à Neuchâtel entre Montgaillard et Fauche-Borel fut des plus orageuses. Montgaillard a prétendu qu'on avait voulu l'assassiner, le voler. En réalité, il reçut l'argent et fit connaître le dépôt de son portefeuille, que Fauche-Borel s'empressa de retirer et d'envoyer à Louis XVIII. Mais Montgaillard avait conservé les documents les plus importants et pris copie des autres: muni de pareilles armes, il se risque à rentrer en France, non sans annoncer à Fauche-Borel « qu'il rompt désormais tout pacte avec la royauté des Bourbons ».

A cette époque le Directoire était perdu. Une majorité royaliste dominait dans l'assemblée des Cinq-Cents sous la présidence de Pichegru, dont on ne peut saisir les machinations et qui continue à intriguer en faveur de Louis XVIII. La lutte est ouverte entre le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif. Le parti contre-révolutionnaire semble l'emporter et compte sur le nouveau directeur, Barthélemy. De part et d'autre, on s'attend à chaque instant à un coup de force et Pichegru est sollicité de tous côtés de devancer Barras.

Dans une situation aussi ambiguë, Montgaillard évite de se compromettre. Il fait connaître à Barthélemy sa présence à Paris, reçoit l'ordre de se retirer à la campagne, et se réfugie à Gaillon chez M. Bisson-Laroque, un ami de 1789; mais en même temps, il sent que les événements vont se précipiter, qu'il faut savoir les pressentir, pour se mettre utilement à la disposition du vainqueur. Il tente une suprême démarche et le 23 août, l'homme qui a « rompu tout pacte avec les Bourbons », se rend secrètement chez Pichegru, qu'il trouve sortant des mains de son coiffeur, occupé à achever une toilette recherchée. Une rapide conversation lui donne l'intuition que le général est perdu, qu'il hésite à employer la force pour ne rien aventurer et préfère attendre par les voies légales le retour de Louis XVIII[1]. Dès lors le triomphe de Barras lui paraît assuré. Cependant ne se croyant pas en sûreté à Paris, à la veille d'un coup d'état révolutionnaire, il court se cacher,

1. Montgaillard est ici convaincu de flagrant mensonge. Dans une note, écrite de sa main pendant la Restauration, il avoue en effet sa démarche auprès de Pichegru, tandis que dans ses *Mémoires secrets* imprimés en l'an XII, il dit page 162: « Je n'ai jamais vu le général Pichegru; je n'ai jamais vu le général Moreau: je ne connais aucun de leurs parents, aucun de leurs amis. » On ne saurait se contredire plus effrontément.

en Picardie, chez sa belle-sœur, madame de Montmignon.

Effectivement, quelques jours plus tard, le 18 fructidor, les députés de l'opposition royaliste sont saisis, emprisonnés, déportés; tous les plans formés en vue de la restauration des Bourbons sont renversés, et Montgaillard en cette circonstance, a indirectement joué, dans les coulisses, le rôle principal.

On a vu que le 4 décembre 1796 il avait eu à Venise, avec le comte d'Antraigues, une conversation dans laquelle il avait révélé à l'agent de Louis XVIII tous les détails de la conspiration de Pichegru. D'Antraigues eut l'imprudence de transcrire ce récit; peut-être l'écrivit-il à l'instigation de Montgaillard, ou bien celui-ci fut-il informé que d'Antraigues conservait dans son portefeuille cette pièce compromettante? Désigner d'Antraigues à Bonaparte comme l'agent royaliste le mieux informé, possesseur de la correspondance des princes, confident intime de Louis XVIII, gardien de tous les secrets, complots et projets de l'émigration, c'était un moyen de servir le Directoire, de le mettre en possession de documents précieux sans être accusé de les avoir livrés. Le caractère de Montgaillard n'est pas à l'abri d'une telle supposition.

Quoi qu'il en soit, Bonaparte ayant envahi les États vénitiens, envoie Bernadotte sur Trieste; ce général atteint d'Antraigues, le fait prisonnier le 21 mai 1797, s'empare de son portefeuille, en tire les papiers dont Bourrienne dresse un inventaire que l'on termine par l'indication de la pièce suivante: *Une conversation avec M. le comte de Montgaillard*[1]. D'Antraigues est conduit à Milan, enfermé dans la citadelle, invité à contresigner comme lui appartenant les documents tirés de son portefeuille; il s'y refuse, et le général Berthier les certifie à sa place (sauf le plus important, la conversation, où la signature manque). La conversation avec Montgaillard, écrite en entier de la main de d'Antraigues, paraît à Bonaparte une preuve suffisante pour écraser Pichegru, son rival[2]. Au moment opportun il l'envoie à Barras, qui s'en empare pour prouver la trahison

1. *Arch. nat.* A. F. III, p. 44.

2. Bonaparte dit : « La culpabilité de Pichegru est claire, positive, complète, et la preuve en est si formelle que s'il se trouvait dans mon armée, je ne balancerais pas à le livrer à un conseil de guerre et il serait exécuté dans les vingt-quatre heures. » (Fabre de l'Aude, III, p. 52.)

de Pichegru, légitimer la violation de la constitution de l'an III et la déportation de ses adversaires. Le 18 fructidor, les Parisiens en se réveillant voient affiché sur tous les murs: « *La Conversation de Montgaillard avec le comte d'Antraigues. — La grande trahison de Pichegru*[1]. »

Le sabre d'Augereau fait le reste: on connaît les conséquences du coup d'État : Barthélemy, Pichegru, Willot, Aubry, Ramel, etc., sont envoyés à Sinamary, le Cayenne de l'époque; Carnot a le bonheur de s'échapper du Luxembourg: le triomphe du Directoire est complet.

Pendant ces événements, Montgaillard reste blotti en Picardie et songe à gagner la frontière de Flandre. En passant à Lille, un remords le tourmente, ou plutôt il saisit sans risques l'occasion de faire une démarche qu'il pourra au besoin invoquer pour rentrer en grâce auprès de Louis XVIII. L'avenir politique est si peu assuré! Il envoie le fidèle du Montet chez lord Malmesbury, ministre plénipotentiaire d'Angleterre, pour lui demander un entretien secret. A minuit, le ministre se rend sur un point des remparts désigné d'avance. Montgaillard lui propose d'expédier un courrier à son gouvernement; il est encore facile de sauver les députés déportés; le vaisseau qui doit les transporter à la Guyane doit faire voile à Rochefort; le ministère anglais n'a qu'à donner l'ordre à quelques frégates de croiser sur les côtes de l'Ouest, elles s'empareront du bâtiment républicain. Lord Malmesbury craint de se compromettre, renvoie Montgaillard qui, pendant quelques jours encore, reste caché, et se décide enfin à se rendre en Hollande pour gagner Hambourg. Le territoire de la République ne lui paraît point un asile suffisant; son nom vient d'être mis en trop grande évidence. Ses confidences au comte d'Antraigues ont permis, il est vrai, au Directoire de frapper un grand coup, mais si ce service doit être reconnu, il en attendra plus sûrement la nouvelle à l'étranger.

D'Antraigues, évadé de Milan et compromis aux yeux de Louis XVIII, s'empresse de protester et de nier l'authenticité du document saisi dans son portefeuille, cette fatale conversation avec Montgaillard, répandue dans toute l'Europe: et sa

1. Insérée au *Moniteur*, septembre 1797.

protestation violente, obstinée, est un des points les plus obscurs de cette époque, détail historique resté inexpliqué. Cependant le document déposé aux Archives est incontestablement de sa main, mais est-ce bien celui qui a été écrit sous la dictée de Montgaillard et dont Bernadotte s'est emparé à Trieste? Dans son remarquable ouvrage sur d'Antraigues, M. Léonce Pingaud admet que le document primitif se divisait en deux parties distinctes, l'une relative à la trahison de Pichegru, l'autre à la tentative de corruption de Bonaparte. Celui-ci, aussi désireux de livrer au Directoire les pages inculpant Pichegru que de supprimer celles qui le concernaient, aurait demandé au prisonnier une copie modifiée et en aurait fait la rançon de sa liberté[1]. C'est ce qui aurait permis à d'Antraigues de nier, non sans hypocrisie, l'authenticité du document affiché.

S'il nous était permis d'apporter un nouveau renseignement dans cette affaire mystérieuse, nous ferions remarquer une particularité qui peut servir d'indice. La pièce originale déposée aux Archives comprend seize pages in-4° d'un beau papier *anglais*, dans le filigrane duquel se trouvent la date 1794 et le nom BLACKWELL, avec les initiales G R dans un écusson fleurdelisé. Ce papier n'est certainement pas français, un fabricant eût joué sa tête à conserver de tels emblèmes; il n'a donc pas été fourni à d'Antraigues par le service d'état-major de Bonaparte. Mais d'Antraigues l'avait peut-être dans son portefeuille! C'est peu probable, si l'on considère qu'en quittant Venise il a trié ses papiers, et que Bernadotte en a fait l'inventaire; dans l'une et l'autre circonstance il était naturel de rejeter les papiers blancs. Au contraire, d'Antraigues est à Venise le correspondant de Louis XVIII et aussi l'agent de Drake; il écrit dans ses bureaux, ce qui pourrait faire admettre que la « conversation » envoyée à Paris par Bonaparte a peut-être été rédigée chez le ministre anglais et n'aurait pas été scindée à Milan. Pure hypothèse, sans doute, qui n'expliquerait pas le démenti de d'Antraigues, mais établirait du moins l'origine du document déposé aux Archives.

Peut-on d'ailleurs expliquer ce démenti autrement qu'en

1. *Le comte d'Antraigues*, par Léonce Pingaud

rappelant les opinions qui coururent sur d'Antraigues? « C'est la fleur des drôles », a dit d'Avaray. — « Ou il mérite les petites maisons, écrit Mallet du Pan, s'il a été capable d'une telle imprudence (conserver dans son portefeuille la conversation avec Montgaillard), ou il mérite la corde s'il a livré ce secret pour se tirer d'affaire. » Dans sa correspondance avec la cour de Vienne, Mallet du Pan écrit encore le 26 septembre 1797[1] : « Quant à la relation de Montgaillard, trouvée dans le portefeuille de d'Antraigues, j'observe qu'il serait difficile de rencontrer en Europe deux menteurs plus consommés que ces deux personnages : qu'en conséquence leurs rapports ne mériteraient aucune confiance ; mais il est certain que Montgaillard fut dans le temps chargé d'une négociation analogue par M. le prince de Condé et j'ai eu, écrite de sa main en 1796, une relation de cette affaire, littéralement conforme à celle qu'on vient de publier. » — Devant certaines obscurités il n'y a pas de conclusion possible.

Après la journée de Fructidor, le moment semble propice à Montgaillard de brûler ses vaisseaux et de livrer au Directoire les documents secrets qu'il a mis en réserve et qui ne tarderaient pas d'ailleurs à perdre leur valeur. Il le peut sans danger. Le moyen est excellent pour se ménager un accès près du Directoire, un retour possible vers les Bourbons.

Dans ces circonstances, Montgaillard continue à écrire à d'Avaray[2] et à fréquenter à Hambourg M. de Thauvenay, agent de Louis XVIII[3], mais il entre aussi en relations avec Roberjot, ministre plénipotentiaire de France, et en avril 1798 il lui confie définitivement tout ce qu'il peut dévoiler. Les extraits de la lettre suivante de Roberjot à Talleyrand, ministre des relations extérieures, donnent à ce sujet les plus amples renseignements.

Je vous avais fait part dans ma dépêche du 13 germinal, des intentions de Montgaillard pour communiquer au gouvernement toutes les pièces qu'il possède sur la conspiration de Pichegru, et lui donner les notes qui devaient renfermer les détails propres à en constater la réalité ; il vient d'effectuer sa promesse.

1. T. II p. 342.

2. *Arch. nat.* f. 7. 6145.

3. *Arch. affaires étrang.* France 59, f. 537.

Vous voyez, citoyen ministre, que, par ce moyen, le Directoire exécutif parviendra à obtenir une collection complète des plus importantes pièces qui ont trait à cette conspiration...

Le temps qu'il a mis à la rédaction de son mémoire l'a porté à réfléchir sur les suites de la démarche qu'il faisait ; sa parole une fois donnée, il n'a pas balancé à l'écrire, mais, en me le remettant, il n'a cessé de me répéter qu'il me donnait son arrêt de mort...

J'ai jugé, citoyen ministre, par la manière dont son âme était émue, qu'il craignait réellement pour ses jours, et j'ai pressenti que son vœu serait de rentrer dans ses foyers pour se mettre à l'abri des recherches de ses ennemis...

Il semblerait qu'après de tels aveux Montgaillard est entièrement passé au Directoire, mais cet homme ne se livre jamais qu'à moitié : le 26 avril, il reçoit de Blankembourg l'avis suivant :

Le roi me charge, Monsieur, de vous renouveler le témoignage de la satisfaction qu'il conserve pour vos services et de vous exprimer en même temps le désir qu'il a de vous revoir : vos conseils lui sont utiles ; Sa Majesté compte sur votre fidélité et sur la continuation de votre zèle. En mon particulier, je me félicite sincèrement d'être auprès de vous l'organe des sentiments de Sa Majesté et de vous assurer, Monsieur, de l'estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

COMTE D'AVARAY.

Cette lettre lui est remise dans le cabinet de Roberjot, par Roberjot lui-même, qui en témoigne quelque surprise. Montgaillard ne se déconcerte pas, prend une plume et répond :

J'ai prêté serment de fidélité à la République... je plains Sa Majesté. Je fais des vœux pour son bonheur ; j'en fais de plus ardents pour ma patrie...

Et il charge le ministre de faire parvenir sa réponse. Qui peut dire si d'autre part une lettre d'explications et de désaveu n'était pas envoyée par le rusé « sycophante »?

Cependant, à partir de cette époque, Montgaillard semble se consacrer entièrement au gouvernement républicain qui lui fait espérer sa réintégration : il collabore avec Roberjot à des

travaux diplomatiques, et lorsque ce ministre est nommé à La Haye, avant d'être désigné pour représenter la France au congrès de Rastadt, il le suit dans son nouveau poste.

Roberjot le charge d'un travail particulier sur l'état de l'Europe, en vue du congrès de Rastadt, et lui écrit de cette ville : « Vous voyez très justement, et sans être témoin des opérations et des mobiles qu'emploie, dans cette grande affaire, chaque partie intéressée, vous les jugez très exactement... » C'est lui témoigner grande confiance. Montgaillard est désormais dans son élément. Fourbe et sans moralité, il n'en possède pas moins un esprit d'intrigue accompli, des vues très étendues sur la politique générale, des aptitudes diplomatiques de premier ordre.

En novembre 1798, il envoie à Roberjot un travail sur la situation de la République : il y démontre que la France est perdue si l'on ne se hâte de prévenir Bonaparte actuellement en Égypte. Le général seul peut apporter un remède en s'emparant du gouvernement. Roberjot prend sur lui d'adresser le mémoire à Bonaparte par l'intermédiaire de Sieyès, ambassadeur à Berlin, qui le fait passer au chargé d'affaires de Prusse à Constantinople, et de là à Alexandrie. Après Mantoue, c'est le service le plus éminent que Montgaillard ait pu rendre à Bonaparte. Et comme la nouvelle s'était répandue de l'assassinat du général au Caire, il publie dans la *Gazette de Leyde* (4 janvier 1799), dans la *Clef du cabinet des Souverains* (21 janvier), un article dithyrambique. A l'avance il brûle son encens, pressent le vrai maître de l'avenir et prend ses positions. Néanmoins sa langue de vipère ne peut se tenir en repos : à peine agréé par le Directoire, il se répand déjà en invectives au point de créer à La Haye des embarras à Champigny-Aubin, qui demande et obtient son expulsion des Pays-Bas. Pendant quarante-huit heures il est arrêté, il se réclame de Roberjot, mais celui-ci, appelé à donner son avis, craint de se compromettre, et dans une lettre à Merlin le désavoue et déclare ne lui porter aucun intérêt.

Réduit à courir encore les routes, Montgaillard se rend à Rastadt, où il espère trouver crédit auprès de son infidèle protecteur. Il apprend en chemin que Roberjot et les plénipotentiaires français viennent d'être assassinés par les Autrichiens : sa plus grande espérance s'évanouit, car Roberjot était destiné

à entrer au Directoire, ou à remplacer Talleyrand au ministère des affaires étrangères.

Survient le 18 Brumaire et Montgaillard croit enfin toucher au port ; il accable de lettres suppliantes le premier consul et se risque à venir à Paris avec un passeport du général Arnaudat. Mais le temps n'est plus aux intrigues, la police a l'œil sur lui : à la première incartade il est incarcéré et mis au Temple (6 janvier 1801). Son valet de chambre, secrètement prévenu, brûle à la hâte tous les papiers compromettants et notamment la correspondance avec Louis XVIII. Cet autodafé dispense Montgaillard de représenter plus tard certaines preuves, telles que le récépissé des sommes qu'il prétend avoir offertes à Louis XVI et à la reine ; le feu a tout détruit et l'argument est sans réplique.

Le séjour du Temple altère sa santé, on le transfère à l'infirmerie de la Grande-Force, et après six mois de détention il est enfin rendu à la liberté et définitivement rayé de la liste des émigrés.



Réintégré dans ses droits de citoyen et autorisé à demeurer librement en France, Montgaillard s'empresse de solliciter un passeport pour se rendre à Toulouse, où il n'est pas revenu depuis douze ans et où l'appelle le règlement de la succession de son père. « Accordé, dit le ministre, mais à condition de rester sous la surveillance du préfet. » Et en effet, pendant toute la durée de son séjour la police le guette. Sa plume n'en est pas moins active. Il prend la liberté d'adresser des rapports politiques et diplomatiques au premier consul. Lors de la préparation du Concordat, il lui conseille de se déclarer chef de l'Église gallicane, de séparer la France de la communion romaine et d'instituer la religion réformée comme loi fondamentale de l'État.

Bonaparte n'était pas homme à laisser une valeur improductive : il apprécie la haute intelligence de Montgaillard ; mais son caractère, sa moralité lui sont trop suspects pour qu'il lâche la corde à l'intrigant et lui confie des fonctions indépendantes ; il le conserve auprès de lui et l'attache à son

cabinet particulier et secret. Là, sans cesse surveillé, il rendra compte de ce qu'il a observé en Europe, de ses vues sur le système politique convenable à la grandeur de l'Empire. Il recevra un traitement de quatorze mille francs, réduit à douze mille et enfin à six mille après la guerre d'Espagne. Et en fait, de 1804 à 1814, Montgaillard remettra à Duroc, ou à Napoléon lui-même, plus de trois mille pages de mémoires politiques, qui sont restés inédits et dont nous avons retrouvé les principales minutes dans les archives du ministère de l'intérieur.

Dans ses écrits publics, Montgaillard a de plus, officiellement, préparé l'opinion à la constitution de l'Empire. Sa brochure *De la France et de l'Europe sous le Gouvernement de Bonaparte*[1], est une flatterie continue d'un style ampoulé :

> Un jeune officier est nommé général en chef, et à peine trouve-t-il une armée! Il compose, il réunit, il arme ses bataillons; il marche et il remporte des victoires immenses, dans un âge où César n'était connu à Rome que par l'énormité de ses dettes et la grandeur de ses dérèglements. Il s'avance, l'Italie est conquise, ses peuples sont rendus à la liberté... Il signe la paix du continent; fidèle citoyen de la République, il revient jouir modestement de sa gloire et il remplit les vides de la guerre comme aurait fait Xénophon...

L'ouvrage : *Fondation de la quatrième dynastie ou de la dynastie impériale*, est écrit par ordre du premier consul et imprimé par les presses du *Moniteur ;* de même des *Mémoires secrets sur l'émigration*, violent pamphlet contre les princes français et l'Angleterre. Dans une autre brochure : *Mon vœu*, Montgaillard émet l'idée de l'arc de triomphe de l'Étoile et de colonnes commémoratives en l'honneur de Napoléon.

Mais s'il prodigue ses adulations à l'empereur, il croit bien le servir en lui donnant dans ses rapports la note sincère de son opinion. Lors du procès Moreau-Cadoudal[2], il intervient heureusement en faveur de MM. de Polignac et de

1. Dédiée à son fils Jérôme embarqué sur la flottille de Boulogne (avril 1804).

2. Montgaillard a menti effrontément en disant qu'il s'était efforcé de justifier Moreau (p. 98 de la *Restauration des Bourbons);* dans une lettre adressée au préfet de police, 3 ventôse an XII, il le dénonce au contraire comme complice de Pichegru. *(Arch. nat.* A. F. III, 44.)

Rivière, et, questionné par Napoléon sur l'effet que produisait le jugement dans le public, il ne craint pas de répondre :

« Les ennemis de Votre Majesté disent que son avènement au trône est une boucherie politique et qu'elle retentira dans toute l'Europe. »

Si bien que Murat, dont l'intelligence pressentait combien il était utile de signaler l'aurore du règne impérial par des actes de clémence, écrit à Montgaillard :

« Vous avez fait merveille à la Malmaison : on y est fortement ébranlé; faites promptement le mémoire demandé et tâchez qu'il soit remis demain; je me charge du reste; la grâce sera emportée de manière ou d'autre. »

Dans divers rapports, Montgaillard engage Napoléon à s'emparer de Constantinople, à attaquer l'Angleterre dans l'Inde, et ne craint pas de critiquer ouvertement l'expédition de Boulogne. En janvier 1810 et en mars 1812 il signale les funestes conséquences qui doivent résulter pour Napoléon de son mariage avec une archiduchesse d'Autriche et une campagne hasardée en Russie; il le conjure de rendre à la France les libertés dont il l'a dépouillée et à borner le territoire de l'Empire aux pays compris entre l'embouchure du Rhin, les Alpes, les Pyrénées et l'Océan; mais Duroc se refusa à remettre ce mémoire.

« On vous prendra, dit-il, pour un correspondant rédacteur des puissances étrangères. »

L'empereur en eut cependant connaissance, car il se fâcha, trouva le conseil ridicule et raya le conseiller du budget de sa cassette (1814).

L'influence de Montgaillard était devenue si réelle, Napoléon lisait ses rapports avec une si grande attention, que le diplomate secret fut souvent l'objet de hautes sollicitations. Il avait représenté comme utile aux intérêts de la France de démembrer l'empire d'Allemagne, d'élever au titre de souverains les électeurs de Saxe, de Bavière, le duc de Wurtemberg, et d'établir un prince français sur la rive droite du Rhin dans les duchés de Berg, Clèves, etc. Murat en fut informé, invita Montgaillard à se rendre auprès de lui et lui demanda d'insinuer à Napoléon de lui conférer le titre de roi.

Mais les temps difficiles sont revenus; l'Empire s'écroule et les princes que Montgaillard a publiquement outragés,

trahis et bafoués, rentrent en France à la suite des armées étrangères : c'est le plein triomphe de la politique combattue jusqu'à ce jour. Croit-on que Montgaillard va fuir et disparaître devant les vengeances qu'il peut redouter? Bien au contraire : il paie d'audace. Il court à la rencontre de Louis XVIII[1] : un des premiers, il se présente à Compiègne et aborde le roi par ces paroles : « Votre Majesté a trop d'esprit pour ne pas m'avoir compris » (29 avril 1814), et aussitôt d'entonner la louange des Bourbons avec le même enthousiasme qu'il a chanté Bonaparte :

Il est atteint, ce but vers lequel fut dirigée la conjuration de Pichegru et de Moreau, cette entreprise à laquelle j'avais dévoué ma vie et attaché l'honneur de mon nom. J'ai vécu assez longtemps pour voir réaliser les projets de ces deux généraux, pour être témoin du rappel de mon souverain, de mes princes légitimes au trône de saint Louis.

Tel est le début d'une brochure composée d'urgence par ordre de Louis XVIII, soumise au roi, qui la modifie et la complète[2]. L'auteur cherche à justifier sa conduite par des arguments d'une singulière hardiesse :

Il fallait persuader à Napoléon que j'étais inséparablement lié à sa personne, à sa cause, à sa dynastie... J'avais deviné le secret de son âme ; il rêvait la couronne : je me décidai à la mettre sur sa tête. Je publiai et lui adressai un manuscrit intitulé : *La France et l'Europe sous le gouvernement de Bonaparte*, dans lequel j'osai le premier placer un diadème sur son front sous le titre d'empereur... Alors

1. Il faut rappeler ici le portrait que Montgaillard avait fait du roi dans son mémoire sur la conspiration de Pichegru : « Ce prince est essentiellement faux et perfide; il a la pédanterie d'un rhéteur, et son ambition est de passer pour un homme d'esprit. Il n'a jamais oublié, *il ne pardonnera jamais une injure*, un tort, un reproche. Il craint la vérité et la mort... Intriguant dans la paix, inhabile à la guerre, jaloux à l'excès d'un triomphe littéraire et non moins avide de richesses que passionné pour la représentation, ennemi de ses véritables amis et esclave de ses courtisans, ombrageux et défiant, superstitieux et vindicatif, toujours double dans sa politique et faux jusque dans les effusions du cœur, tel est le comte de Lille, ce prince que le hasard avait placé si près du premier trône de l'univers, sans lui donner aucune des qualités qui commandent le respect ou qui gagnent l'amour des peuples. »

2. *De la Restauration de la monarchie des Bourbons et du retour à l'ordre*, 1814. Il est à remarquer que les parties de cet écrit le plus vivement critiquées par les journaux ultra-royalistes, furent précisément celles que Louis XVIII avait composées.

j'ai poussé cet ambitieux par delà toute mesure, parce que c'était le seul moyen de le faire tomber d'un trône qu'il n'eût jamais rendu aux Bourbons. Si j'ai tout tenté pour perdre l'empereur, la fidélité au roi m'en faisait un devoir. Je l'ai poussé à la guerre, ne pensant pas qu'il dût constamment échapper aux hasards des combats...

Je devais au roi compte de mes actions, mais je devais compte au roi seul des principes, des motifs *des moyens différents*, quelque contradictoires qu'ils aient pu être, *aux yeux d'une étroite politique*, de tous les moyens qui m'ont paru nécessaires à l'exécution de mes desseins. Ce compte est rendu, mon âme est satisfaite.

Pourquoi le roi se montre-t-il si crédule et si confiant? L'explication n'en est point donnée. Le maréchal Ney et Labédoyère seront fusillés après les Cent Jours, pour avoir rejoint leurs vieux soldats : Brune, Lagarde, Ramel seront massacrés : Mouton-Duvernet sera passé par les armes en 1816, combien de Français seront accusés de trahison, dénoncés, proscrits, ruinés? Par un privilège secret, Montgaillard est à l'abri de toutes représailles ; l'invasion de la France, le changement de régime n'ébranlent pas son crédit. Il quitte le cabinet particulier de Napoléon pour passer dans celui de Louis XVIII ; il va continuer ses rapports et ses adulations officielles, l'adresse seule sera changée : Talleyrand a trouvé son maître.

Pour que le roi « qui ne pardonna jamais une injure », d'après l'expression de Montgaillard, en soit arrivé à cette indulgence, il faut des motifs, des intérêts d'État que personne n'a révélés. Montgaillard a sans doute conservé à son arc quelque flèche redoutable, il a connu tant de secrets, participé à tant d'intrigues! Entre Louis XVIII et lui il existe peut-être quelque complicité inavouée. Le comte de Lille a correspondu, dit-on, avec Robespierre, Cambacérès et Barras : Montgaillard fut peut-être l'intermédiaire de négociations qu'il serait impolitique et scandaleux de dévoiler. Le fait certain, c'est que jamais le diplomate ne fut mieux traité que sous la Restauration. On le ménage, mais, comme sous l'Empire, on le surveille aussi ; le roi de la Charte le tient en chartre privée ; sa plume reste seule libre et il sait l'utiliser.

Après son ouvrage sur la *Restauration des Bourbons*, Montgaillard publie en quelques mois : *De la calomnie publique et périodique : — Nécessité d'un rapprochement entre les républi-*

cains et les royalistes; et enfin *l'Ode à la clémence politique et réciproque*, éloquent plaidoyer en faveur du maréchal Ney. Et c'est ici qu'apparaît la bizarrerie de ce caractère mobile, servile et indépendant à la fois. Défendre Ney contre les ultra-royalistes qui réclamaient sa tête n'était point sans mérite. Par un semblable contraste, Montgaillard plaide contre le roi, sous la Restauration, la cause de la liberté et des principes de 1789; les *Mémoires inédits sur les affaires intérieures et extérieures* qu'il a remis à Louis XVIII, de 1816 à 1820 en fournissent la preuve [1]. Ces mémoires ne cessent de combattre le fanatisme contre-révolutionnaire, de conseiller au roi les mesures de clémence et d'oubli; ils s'élèvent sur les questions de politique étrangère à des hauteurs de vue prophétique, que les circonstances présentes ne font que confirmer. — Citons-en quelques extraits:

18 février 1818... La nation française ne veut plus de l'ancien régime sous quelque forme qu'il puisse se déguiser, et vingt-cinq années de malheurs publics ont donné au dernier homme du peuple une sagacité admirable pour connaître les véritables défenseurs de ses droits, pour démêler le véritable esprit d'une loi, pour juger l'arrêté judiciaire ou l'acte administratif d'un préfet ou d'un maire: il n'y a plus d'autre despotisme possible en France que celui de la loi... L'opinion publique sort aujourd'hui de dessous terre; elle veut dire les injustices, les destructions, les violences, les spoliations et les barbaries dont se rendirent coupables les ultra-royalistes, les ultramontains, les jésuites de 1815; ils ont perdu et ne peuvent pas recouvrer la confiance du peuple et c'est bien à leur sujet que le salut de la France demande une véritable épuration. La liberté de la presse doit préparer le retour à la justice, à l'ordre et à la Charte... Le gouvernement anglais a dicté les articles les plus onéreux des traités et conventions de 1815; la nation française a souscrit aux conditions les plus dures parce qu'elle a vu le terme de l'occupation étrangère, mais elle se lèverait tout entière si ce terme s'éloignait au gré de l'oppression, de la rapacité et de l'astuce. *Heureusement la Russie n'est pas et ne peut pas être l'ennemie de la France; la Russie au contraire a besoin que la France soit indépendante et forte, parce que c'est dans le cabinet des Tuileries que le cabinet de Saint-Pétersbourg doit trouver un allié nécessaire contre la suprématie et le monopole politiques de la Grande-Bretagne....*

1. Ces mémoires, déposés aux archives du ministère de l'intérieur, seront prochainement publiés.

26 avril 1818... A l'exemple de l'Angleterre, tous les gouvernements vivent d'emprunts ; ils se sont mis à la discrétion des capitalistes, en sorte que les principaux banquiers de l'Europe étant plus puissants que les rois, les rois sont obligés de se faire banquiers ; c'est un grand malheur politique, car les capitalistes disposent alors en réalité des résolutions des cabinets : on a vu des ministres réduits à supplier les banquiers d'accorder leurs signatures aux effets du gouvernement ; sans eux il était paralysé. Le premier banquier de l'Allemagne écrivait, il y a peu de temps : « Les rois se moquent maintenant des peuples, mais nous tenons les rois, et les peuples sauront se faire raison. » Lorsqu'on ne craint pas de s'exprimer ainsi, *la puissance de l'argent est devenue la première de toutes les puissances*...

Le cours et le taux des effets publics sont des signes certains de la prospérité d'une nation, lorsqu'il y a dans l'État : liberté, industrie, bonne foi ; la Hollande en a été autrefois une preuve : mais le prix des fonds publics a beau dépasser en Angleterre toutes les bornes, la prospérité de cet État n'en est pas moins précaire et toute flottante... Lorsque les capitalistes trouvent de grands bénéfices dans le jeu des fonds publics, ils retirent leur argent du commerce et ne le prêtent plus à l'agriculture ; la promptitude avec laquelle les emprunts de rentes sont couverts en France prouve l'avilissement du commerce et de la propriété foncière. La France, puissance essentiellement agricole et manufacturière, est plus intéressée que toute autre à user avec ménagement de la funeste ressource des fonds publics, à contenir ce système dans les bornes qu'exigent les besoins et que fixent les véritables ressources de l'État...

Les Pays-Bas et la Hollande sont aussi divisés de principes que d'intérêts ; Gènes et Venise abhorrent les gouvernements auxquels on les a enchaînés ; l'Espagne est sur un volcan, obligée de faire banqueroute et d'exproprier son clergé ; l'Amérique est perdue pour elle ; l'Italie gouvernée par le bâton autrichien, *soupire après l'unité politique et exècre la maison d'Autriche qui jusqu'à ce jour a craint d'y envoyer une cour* ; la Bavière et la Saxe sont en l'air : les États des petits princes d'Allemagne, le royaume de Prusse particulièrement, sont imbus d'un esprit révolutionnaire opposé aux anciennes constitutions monarchiques ; aucun de ces États n'est encore *fait, ne connaît ses limites, n'a de frontières fixes, n'est en paix avec ses peuples*. La Russie, nécessairement ennemie de l'Autriche et de l'Angleterre, est la seule puissance dont la politique paraisse conforme à l'esprit du siècle, appropriée aux véritables intérêts de la prospérité et de la grandeur de l'État. *La Russie est aussi la seule puissance qui puisse sauver et qui ait intérêt à sauver la France de la générosité des alliés*... Depuis un demi-siècle, le cabinet de Saint-Pétersbourg suit invariablement le même plan, le même système politique ; il achève

de les exécuter avec une profondeur, un talent admirables ; les yeux fixés sur Constantinople, il y marche à grands pas. *C'est vers la Russie que la France doit élever ses espérances de salut...*

Dirait-on que ces pages ont été écrites il y a près de quatre-vingts ans? Le règne de l'argent, la révolution de Belgique, l'indépendance de l'Italie, l'agrandissement de la Prusse, l'alliance russe, y sont prévus d'avance avec une singulière clairvoyance. Il faudrait tout citer, et on comprend que des cabinets politiques se soient attaché un auxiliaire de cette valeur, qui malgré sa vénalité, ses fourberies prouvées ou probables, a fait montre d'une si grande perspicacité.

Il a encore toutes ses qualités d'esprit, toute sa netteté et sa hardiesse de jugement lorsque, dans les années qui précèdent 1830, il entreprend de raconter, par lambeaux informes et sans suite, avec une impudeur cynique, les choses qu'il a vues, qu'il a entendu raconter, ou que ses lectures lui ont apprises, et que son étonnante mémoire a passivement emmagasinées.

La Révolution de 1830 termine sa carrière. Il essaie encore d'écrire à M. Laffitte, à M. de la Borde, à Casimir Perier, ministre de l'intérieur; il envoie quelques rapports, mais la vieillesse l'étreint et sa plume émoussée chancelle comme ses idées; il devient désormais un inutile, un invalide encombrant, client honteux du bureau des secours ; et cet homme, doué de remarquables qualités, qui aurait pu atteindre les plus hautes fonctions et ne sut jamais se fixer à rien, ce bas diplomate, génie d'astuce, de mensonge et de corruption, meurt à Chaillot, le 8 février 1841, misérable et isolé, âgé de quatre-vingts ans.

CLÉMENT DE LACROIX.

L'Administrateur-Gérant EMILE NORBERG.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre - Décembre 1894

LIVRAISON DU 1ER NOVEMBRE

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE

